

ANDRÉ MARVELL

poète, puritain, patriote

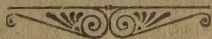
1621-1678

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Pierre LEGOUIS

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure.
Chargé de cours à la Faculté des Lettres
de l'Université de Besançon.



HENRI DIDIER

4 et 6, Rue de la Sorbonne
PARIS (v°)

OXFORD UNIVERSITY PRESS

Amen House Warwick Square
LONDON E.C. 4.

1928

*Lib. Paris
1928.*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

Errata (2^e liste)

Dans le texte.

- P. 103, ligne 24, au lieu de : pêche, lire : pèche
P. 211, l. 3, au lieu de : tête, lire : tête
Ibid., l. 39, au lieu de : eût, lire : eut
P. 272, l. 29, au lieu de : brèche, lire : brèche
P. 428, l. 23, au lieu de : partageaient, lire : partageaient

Dans les notes.

- IV, 99, l. 5, au lieu de : Eleders, lire : Elders
IV, 181, l. 1, au lieu de : préfère, lire : préfère
V, 123, l. 6, au lieu de : démêlés, lire : démêlés
V, 141, l. 5, au lieu de : it, lire : if
VII, 257. Les lignes 8-11 du premier paragraphe ont été transportées dans le deuxième paragraphe, au bas de la page 415. Rétablir ainsi l'enchaînement :
(1^{er} paragraphe) « ... *lightly*, au sens de facilement, disparaît *to magnificent* = magnifier ».
(2^e paragraphe) « ... mais Marvell est le premier à employer..... ».

Addenda (2^e liste)

Chapitre III, note 306. D'après le *N. E. D.*, la voyelle de *door* s'est longtemps prononcée *ou* long. Ce mot rimait donc correctement avec *poor*.

Chapitre V, note 101. Dans un article de la *Revue historique*, septembre-décembre 1926, sur *Les relations diplomatiques de l'Angleterre avec la Russie au XVII^e siècle*, Inna Lubimenko raconte brièvement l'ambassade de Carlisle à Moscou. Outre Miège et les *Calendars* anglais, il a consulté les fonds russes des *Affaires anglaises* et des *Chartes anglaises*. Celui-ci contient, n° 95, 20 mars 1665, la justification de Carlisle par Charles II dans une lettre au tsar après le retour de l'ambassade.

Chapitre VIII, note 87. On trouve une curieuse citation de *To his Coy Mistress*, v. 41-42, dans une lettre de Stevenson à Henri James, datée de Vailima, le 29 décembre 1890 : « Kipling... alarms me by his copiousness and haste. He should shield his fire with both hands « and draw up all his strength and sweetness into one ball » (« Draw all his strength and all His sweetness up into one ball » ? I cannot remember Marvell's words.)... » (*The letters of R. L. Stevenson, edited by Sidney Colvin, second edition*, III, 230).

Chapitre VIII, note 257, paragraphe 3, ll. 43-45. *Out-boniface* se trouve dans l'article consacré par le *N. E. D.* au préfixe *out-*, sens 23 b; mais le sens du verbe et sa relation à son complément direct : « an humble moderator », n'y sont pas expliqués et demeurent obscurs. — Faut-il voir ici une allusion au caractère impérieux du pape Boniface VIII ?

ANDRÉ MARVELL

poète, puritain, patriote

1621-1678

ANDRÉ MARVELL

poète, puritain, patriote

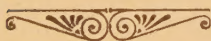
1621-1678

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Pierre LEGOUIS

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure.
Chargé de cours à la Faculté des Lettres
de l'Université de Besançon.



HENRI DIDIER

4 et 6, Rue de la Sorbonne
PARIS (v°)

OXFORD UNIVERSITY PRESS

Amen House Warwick Square
LONDON E.C. 4.

1928

* 17885



A MON PERE

Préface.

Le sujet de cette étude est double : une vie, une œuvre, chacune éclairant l'autre. La formule n'a rien de nouveau en France ; elle a prouvé sa valeur par maintes réussites, à la tête desquelles, pour s'en tenir à l'ordre des études anglaises, se place par la date et l'importance le *Burns* d'Angellier. Nous n'apportons ici d'autre ambition que de ne pas déparer une série de travaux qui ont donné à la critique française sa physionomie propre et qui ont établi son renom à l'étranger.

En définissant notre sujet nous avons du même coup défini notre méthode qui, elle non plus, ne prétend rien innover. Un tel aveu dispenserait d'une plus longue introduction. L'on nous permettra toutefois de signaler quelques difficultés particulières auxquelles nous nous heurtâmes et qui nous contraignirent à nous écarter tant soit peu des errements si sages de nos maîtres. Sur Marvell point de ces biographies anglaises, nourries de faits, bourrées de documents originaux, dont la *Vie de Milton* par Masson est le type achevé. Minutieuses, parfois prolixes, toujours attachantes par leur caractère concret, elles constituent une aide précieuse pour le Français qui, travaillant le plus souvent loin des grandes bibliothèques anglaises, peut se consacrer à l'élaboration artistique des matériaux ainsi accumulés pour son usage. Dans le bloc brut il sculpte une statue. Son rôle consiste surtout à éliminer l'accessoire, le détail faiblement significatif, à discerner l'essentiel et à l'étudier en profondeur.

Or, au lieu d'un érudit comme Masson, nous avons été devancé dans l'étude de la vie de Marvell par un homme d'Etat épris de littérature qu'attira le député de Hull autant et plus que le poète. En 1905 Monsieur Birrell profita des loisirs que lui procuraient les vicissitudes de la politique pour écrire, après « bien des mois de recherches », un livre spirituel et agréable (1). On ne saurait lui faire grief d'avoir pris le plus souvent ses renseignements de seconde main et de n'indiquer ses sources que d'une façon assez générale ; le caractère de la collection où parut son *Marvell* l'y autorisait pleinement. Ce livre ne prétendait point être complet ; au contraire, il écrémait délibérément le sujet.

Mais quand Masson lui-même, au lieu de Monsieur Birrell, aurait passé, non pas quelques mois, mais des années à recomposer par le menu l'existence de notre poète, on peut se demander s'il serait arrivé à dissiper l'obscurité qui en recouvre aujourd'hui certaines parties, les plus

(1) Voir bibliographie, n° 133. — Cf. le discours de M. Birrell le 31 mars 1921 (n° 135 de la bibliographie, page 51) : « I devoted many months to writing my little book ».

intéressantes. Ce n'est pas qu'au total les documents fassent défaut (nous sommes plus riches de renseignements sur Marvell que sur nombre de ses grands prédécesseurs) mais c'est que les documents conservés donnent l'extérieur de sa vie et nous laissent dans l'incertitude sur ses sentiments intimes pendant sa formation et aux moments critiques de sa carrière. Or cette vie appartient non seulement à l'histoire littéraire mais à l'histoire politique; elle a vu se dérouler un des plus grands drames qui se soient joués sur le sol anglais, et elle y est mêlée. Aussi provoque-t-elle chez le chercheur une curiosité qui s'assaisonne bientôt de quelque irritation. La personnalité de Marvell, multiple, réservée, dérobe le secret de son unité avec une obstination plus grande que celle d'un Chaucer, d'un Spenser ou d'un Shakespeare, dont la vie est bien plus mal connue.

Que faire devant ce problème ? Nous nous efforcâmes tout d'abord d'ajouter quelques faits à ceux qu'avaient découverts nos devanciers et nos recherches, sans être très heureuses, ne demeurèrent pas entièrement vaines. Mais ensuite, par un effort moins apparent sinon moins rude, nous tendîmes à mettre au point la biographie en triant sévèrement les matériaux, en rejetant le faux, en signalant le douteux comme tel, en clarifiant le trouble et en ordonnant l'incohérent. Car, à la légende qu'au XVIII^e siècle antiquaires, journalistes, biographes et commentateurs hasardeux créèrent autour de Marvell, vient se superposer au XIX^e l'œuvre de Grosart (2), chercheur infatigable, au flair souvent récompensé par le succès, mais le désordre fait homme, l'inexactitude personifiée, et qui trouve moyen de laisser la biographie de notre poète plus confuse qu'il ne l'a prise. Depuis, des esprits méthodiques ont esquissé une vie et un portrait de Marvell, mais, disposant d'un espace restreint, ils ont dû se borner à une miniature (3). Aussi nous sommes nous imposé d'être complet, d'enfermer dans notre livre tout ce que l'on sait sur Marvell. Nous risquions ainsi de surcharger notre récit, d'autant plus que le lecteur français exige certains éclaircissements dont le lecteur anglais, mieux au courant des institutions et des chroniques de son pays, peut se passer.

Pour éviter autant que possible cet alourdissement, nous avons rejeté dans les notes et la bibliographie toutes les discussions secondaires relatives à la critique des documents. Dans le texte même nous ne donnons en règle générale que le résultat de nos recherches ou notre interprétation des textes controversés. Mais si nous avons ainsi allégé le texte, nous avons du même coup enflé les notes d'une façon que d'aucuns jugeront sans doute démesurée, ou hydropique pour parler le langage des poètes anglais du temps. Du moins leur lecture n'est-elle presque jamais indispensable à l'intelligence du texte qui se suffit à lui-même. Les lecteurs hostiles à tout étalage d'érudition auront-ils la charité de faire abstraction de ces excroissances ?

Dans notre intention, toutefois, la biographie n'occupe pas ici la première place; la plus grande partie de notre livre, et surtout la plus importante à notre sens, ne lui est pas consacrée; elle apparaît comme

(2) Voir bibliographie, n° 2.

(3) Notamment Aitken (voir bibliog. n°s 10 et 11) et C. H. Firth (voir bibliog. n° 232).

la servante de la critique littéraire. Pour intéressant que soit le rôle politique de Marvell et quelque étroitement qu'il se lie à une grosse part de son œuvre, nous n'avons pas voulu faire essentiellement un travail d'historien. L'écrivain, le poète surtout, dont les ouvrages possèdent une valeur indépendante du temps et de l'espace, domine chez Marvell, et si ce n'est présomption de notre part, nous demandons à être jugé en premier lieu sur l'analyse que nous avons faite de son talent littéraire.

Ici encore notre livre n'avait qu'un seul prédécesseur, et sans esprit de dénigrement nous croyons pouvoir dire que celui-ci nous laissait le champ tout à fait libre. Il ne s'agit pas de Monsieur Birrell qui avec une bonne grâce sceptique décline une tâche où il ne voit que vain dogmatisme : le texte de Marvell devant les yeux, dit-il, « le lecteur judicieux saura se fournir à lui-même ses propres réflexions tant qu'il jouira de la lumière du soleil. La poésie est affaire personnelle. Les canons eux-mêmes de la critique sont littérature. Si nous aimons l'*Art poétique*, c'est que nous trouvons du plaisir à lire Horace » (4). Et le chapitre s'arrête là. — Non, aucun Anglais n'a tenté jusqu'ici une étude détaillée de l'œuvre de Marvell, quoique beaucoup d'excellents articles ou essais lui aient été consacrés depuis quelque quatre-vingts ans. Un Autrichien, Monsieur Poscher (5), s'est montré plus hardi ou plus patient; encore s'est-il limité à l'étude de la poésie (et son ignorance de la prose de Marvell ne laisse pas d'avoir de fâcheux effets sur son interprétation des vers); malheureusement son travail, écrit en allemand, ne dépasse pas ce que pouvait produire un élève consciencieux, mais encore novice, du métricien réputé que fut Schipper. Une admiration sincère s'y exprime avec gaucherie, et les appréciations oscillent sans cesse de la banalité à l'extravagance.

Le livre de Monsieur Poscher se divise en une « partie analytique » où une biographie volontairement sommaire relie des examens de poésies placées à leur date approximative, et une « partie méthodique » où toute l'œuvre poétique sans distinction de genre est étudiée du point de vue du fond et de la forme. Dans sa simplicité cette construction présente des avantages; elle permet, après avoir mis le lecteur au courant des faits, de donner toute leur valeur à certains traits communs qui persistent du début à la fin de la carrière poétique de Marvell. Au risque de nous attirer le reproche de morcellement, nous avons adopté une construction toute différente. Le premier chapitre conduit la biographie jusqu'en 1653; avant que le quatrième ne la continue de 1653 à 1658, interviennent deux chapitres, l'un plus général, l'autre plus particulier, sur la poésie lyrique écrite avant cette date. Toute division est arbitraire, et dans le cas présent les données sur lesquelles nous nous fondons sont en partie hypothétiques. Toutefois presque tous les critiques admettent que les différences l'emportent sur les ressemblances entre l'œuvre antérieure à 1653 et l'œuvre postérieure. Nous pourrions aussi invoquer l'exemple de ceux qui en France ont étudié séparément la jeunesse de Wordsworth, de Shelley, de Swift, œuvres comprises. Mais ici il ne

(4) *Op. cit.*, p. 47.

(5) Voir bibliographie n° 134. — Nous supposons M. Poscher autrichien parce que son ouvrage a paru à Vienne.

s'agit pas de voir en formation un génie qui atteindra par la suite à la maîtrise, ou qui s'y maintiendra, ou qui du moins ne changera plus de formule. Beaucoup pensent que chez Marvell après la trentaine il y a décadence; en tout cas il y a métamorphose. Le chapitre IV étudie six années où la vie et l'œuvre ne peuvent se séparer, car celle-là n'est guère connue que grâce à celle-ci; le nom de Cromwell qui sert de titre à ce chapitre indique le sujet de cette partie de l'œuvre comme le sens de ce fragment de la vie. La valeur formelle des poésies passe au second plan; d'ailleurs elles constituent une transition entre l'œuvre lyrique de jeunesse et l'œuvre satirique, presque toute tardive, transition qui ne réclame pas d'être étudiée à part. Par contre les vingt dernières années de la vie de Marvell forment un tout dont l'unité se trouve en dehors de l'œuvre écrite. Le chapitre V éliminera donc presque tout ce qui n'est pas pure biographie pour laisser les satires au chapitre VI et les pamphlets en prose au chapitre VII. L'exemple de Monsieur Birrell montre l'impossibilité de subdiviser chronologiquement cette période finale de façon satisfaisante (6). La solution que nous avons adoptée présente certes des inconvénients, surtout pour le récit des controverses ecclésiastiques auxquelles fut mêlé Marvell de 1672 à sa mort, mais nous avons choisi le moindre mal et fait tous nos efforts pour réduire au minimum les doubles emplois. Quant au manque de symétrie on s'en consolera plus aisément. Enfin le chapitre VIII trace la courbe de la réputation posthume de Marvell, fort instructive pour qui voudrait connaître l'évolution du goût en Angleterre pendant les deux cent cinquante dernières années; puis il apporte nos conclusions sur l'ensemble de la personnalité de Marvell, conclusions que nous croyons inutile d'esquisser ici par avance.

Les livres de Messieurs Birrell et Poscher combinés feraient un volume moitié moins gros que le nôtre. Aussi ne nous attribuons-nous nul mérite pour en avoir dit plus long qu'eux sur Marvell. Mais nous avons essayé aussi de faire tenir plus de choses dans un nombre égal de pages. Le charme du livre de Monsieur Birrell, outre ses citations bien choisies de Marvell, réside surtout dans les digressions où se joue une expérience légère des hommes et des livres, dans les *obiter dicta*, dirait l'auteur lui-même. Quant à Monsieur Poscher il pêche plutôt par des explications minutieuses de points qui n'ont rien de spécifiquement *marvellien*, comme une connaissance plus étendue et plus intime de la langue et de la littérature anglaises le lui aurait révélé. Il est aisé de constater ces défauts ou particularités chez les autres, malaisé de s'en garder soi-même. Nous serions heureux si les critiques qui nous reprocheront d'avoir dit trop de choses déclaraient en même temps que nous n'avons pas employé à les dire plus de mots qu'il n'était indispensable.

Le fait qu'un livre n'a jamais été écrit ne suffit pas à prouver la né-

(6) Entre le chapitre IV de Monsieur Birrell (*In the House of Commons*) qui se termine sur une lettre de Marvell du 14 avril 1670, et le chapitre VI (*Last years in the House of Commons*) qui cite une lettre du 28 novembre 1670, s'intercale un chapitre (*The Rehearsal Transposed*) qui traite d'une controverse à laquelle Marvell prit part de 1672 à 1673/4. De plus le chapitre VII (*Final satires and death*) qui nous ramène à des satires écrites de 1672 à 1675, raconte un incident survenu à la Chambre des Communes qui devrait logiquement se trouver dans le chapitre IV.

cessité ni même l'utilité de l'écrire. Certains Français iront sans doute jusqu'à soutenir l'inverse; ignorant que Voltaire l'a traité de « fameux poète anglais », ils penseront que si Marvell en avait valu la peine ses compatriotes lui auraient déjà consacré des études d'une autre envergure. Même outre-Manche il s'est trouvé au moins une voix pour déclarer Monsieur Birrell trop généreux d'avoir accordé à Marvell une « biographie en règle » (7). A plus forte raison pourra-t-on s'étonner chez nous de voir faire un tel sort à un écrivain que Taine ne nomme même pas.

Cette objection n'eût point laissé d'être embarrassante il y a sept ans quand nous commençâmes ce travail. Aujourd'hui il nous suffira de renvoyer le lecteur français à l'*Histoire de la littérature anglaise* de Messieurs Emile Legouis et Louis Cazamian pour lui montrer la place de Marvell parmi les écrivains du XVII^e siècle à la fois les plus personnels et les plus représentatifs.

Taine aurait-il donc cédé en éliminant notre auteur à l'un de ces partis pris qui font de lui un guide aussi dangereux qu'entraînant ? Ce n'est pas impossible : Marvell entrait bien mal dans sa définition du puritain anglais fondée sur l'étude de Milton (et encore d'un Milton simplifié) et surtout de Bunyan. Dans ce cas il valait la peine de corriger une théorie trop rigide, qui tient trop peu compte des complexités de la vie. Si Marvell est un puritain, ce qu'il nous semble impossible de nier, la notion de puritain devra s'assouplir singulièrement. Ce que le type y perdra en simplicité et peut-être en force, il le regagnera en humanité et en attrait.

Mais sans doute Taine a-t-il tout bonnement ignoré Marvell, et en 1863 la chose était excusable. L'on verra dans le dernier chapitre de notre livre avec quelle lenteur la réputation proprement littéraire de Marvell s'est établie dans son pays même. Une croissance ininterrompue au cours du XIX^e siècle n'a produit tous ses effets qu'au XX^e. Aussi n'est-ce pas le moindre intérêt de ce poète, mort depuis deux cent cinquante ans, que de nous renseigner sur notre temps, sur le goût de nos contemporains, et peut-être sur le sens des forces qui préparent actuellement l'avenir des lettres. La question n'est donc pas de savoir si Marvell mérite aujourd'hui une étude aussi détaillée, mais si demain il la méritera encore; si la vogue dont il jouit, tant à titre personnel qu'en qualité de membre d'une école poétique longtemps méconnue mais maintenant réhabilitée, doit passer bientôt ou s'il est définitivement installé dans le Panthéon littéraire anglais. Le lecteur fera ses propres prévisions après nous avoir entendu, et surtout après avoir entendu le millier de vers auquel est suspendue la fortune du poète.

Ces vers, on les trouvera presque tous dans notre livre. Présentant au public français un écrivain qui lui est à peu près inconnu, nous avons cru devoir faire une large place aux citations, ou pour mieux dire aux traductions. Nous serions surpris de nous l'entendre reprocher en France. Mais d'Angleterre nous est parvenu récemment un reproche d'autant plus sensible à nos anglicisants qu'il tranchait sur une bienveillance générale à l'égard de leurs travaux. Certains critiques anglais ont mar-

(7) Voir bibliographie n° 172.

qué leur mauvaise humeur d'y voir substituer une traduction française à l'original. L'effort même de ceux qui s'étaient imposé de rendre les vers en vers et les stances les plus compliquées dans leur agencement exact n'a pas trouvé grâce devant ces insulaires, qui en ont pris texte pour dénoncer, avec quelque retard sans doute, la paresse du public français, obstiné à ne point apprendre les langues étrangères (8). Ces mêmes critiques seraient sans doute mieux fondés à nous reprocher d'avoir traduit en prose les poèmes de Marvell. C'est à contre-cœur que nous nous sommes résigné à ce pis aller, quand la rime, ici indispensable, nous eût refusé son concours. S'ensuit-il que notre labeur, condamné à rendre la lettre aux dépens de l'esprit, soit entièrement vain ? Nous avons la faiblesse de ne pas le croire. Les poètes anglais du XVII^e siècle comptent parmi les plus difficiles d'une poésie difficile. Leurs compatriotes d'aujourd'hui semblent bien souvent déroutés par les subtils détours d'une préciosité vieille de trois siècles. Faut-il s'en étonner, puisque soixante ans après la mort du principal d'entre ces poètes son plus grand successeur disait déjà qu'il faudrait pour le goûter « le traduire en Anglais » ? (9). Dryden nous eût pardonné d'interpréter Donne et même Marvell pour le lecteur français (10).

Afin de remédier à l'insuffisance fatale de la traduction, il aurait été bon de pouvoir donner chaque fois le texte anglais en note. Nous avons dû, pour ne pas augmenter démesurément le volume et le coût de ce livre, apporter à cette règle des tempéraments. Lorsque le fond importe seul et que le sens ne fait pas de doute, nous nous sommes dispensé de reproduire l'original. D'autre part, chaque fois que nous citons un poème entier ou un long passage, nous supposons que le lecteur fera le petit effort de se reporter à l'édition de Marvell qu'il ne manquera guère d'avoir sur sa table en même temps que notre livre : soit l'édition Aitken, la plus accessible à des bourses françaises, soit l'édition Margoliouth (11), infiniment supérieure à tous égards. Si celle-ci avait paru quelques années plus tôt, notre travail eût été rendu bien plus facile et rapide. Elle n'a vu le jour qu'au moment où notre manuscrit était déjà

(8) Voir dans le supplément littéraire du *Times* à la date du 24 janvier 1924, l'article de tête. — Souhaitons que la génération présente de lycéens, qu'un contre-coup paradoxal de la guerre soumet pour l'étude de l'anglais aux mêmes exercices qui ont prouvé leur inefficacité tout le long du XIX^e siècle, ne donne pas après coup raison au critique du *Times*.

(9) Dryden, *A discourse concerning the Original and progress of Satire*, (1692). (Essais, éd. Ker, II, 19).

(10) Outre la difficulté de l'original un autre motif nous a décidé à traduire : quelque précaution que l'on prenne, le passage d'une langue à l'autre détruit l'harmonie d'un livre. Aussi avons-nous traduit toutes les expressions anglaises jusqu'à l'extrême limite des ressources de la langue française. Nous aurions voulu reléguer l'anglais entièrement dans les notes ; pour éviter la multiplication des renvois, il nous est arrivé de citer tel ou tel mot dans le texte, mais presque toujours entre parenthèses droites. Naturellement nous avons dû citer, non seulement des mots anglais, mais encore des passages non traduits, dans les études que nous avons faites du style et de la versification de Marvell. — Puisqu'il s'agissait d'un écrivain du XVII^e siècle, nous avons cru pouvoir imiter les sujets de Louis XIV en traduisant prénoms, titres de noblesse, dignités civiles et ecclésiastiques, etc... Il est temps de lutter contre l'introduction gratuite et paresseuse dans notre langue de vocables anglais non assimilés et phonétiquement inassimilables. — Pour la commodité des recherches l'index donne les prénoms sous leur forme anglaise.

(11) Voir bibliographie, n° 14.

déposé; du moins grâce à l'obligeance de son auteur, qui a bien voulu nous en communiquer les épreuves, avons-nous pu vérifier toutes nos citations sur ce texte excellent et faire plusieurs corrections ou additions inspirées par les notes d'une érudition si précise. Mais ce n'est là qu'une faible partie de notre dette envers Monsieur Margoliouth. Il nous a généreusement fait profiter des notes amassées par lui et qui n'avaient pu trouver place dans son édition; il a bien voulu lire notre livre en épreuves et nous signaler mainte erreur, ou inexactitude, ou omission; enfin il a répondu avec une inlassable patience à toutes les questions que nous lui avons posées sur des détails parfois infimes. Si notre livre n'a pas trop souffert de l'impossibilité où nous nous trouvions de vérifier par nous-même en cours d'impression nombre de points, c'est à son aide que nous le devons. Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de notre gratitude.

Dès le début de notre entreprise les concours ne nous ont pas manqué. Du plus constant et du plus efficace nous dirons seulement que nulle formule ne saurait l'exprimer tout entier. Puisse-t-on apercevoir à travers le livre, non l'auteur, mais celui qui a fait l'auteur ce qu'il est ! Nos autres obligations sont multiples. Monsieur Cazamian, professeur à la Sorbonne, a bien voulu diriger notre travail à toutes ses étapes, et sa sympathie pour une étude dont la méthode différerait à certains égards de celle qu'il pratique habituellement nous a été un précieux encouragement. Ce livre doit beaucoup à ses critiques lucides et pénétrantes, et il vaudrait davantage si nous avions été capable de suivre jusqu'au bout les conseils de notre maître. En Angleterre le chevalier Charles Firth, professeur à l'Université d'Oxford, l'homme qui connaît le mieux l'histoire du Protectorat et de la Restauration, nous reçut avec sa bonne grâce habituelle quand nous allâmes le consulter sur Marvell dont il a écrit la première biographie digne de ce nom. Mademoiselle Robbins, docteur de l'Université de Londres, nous a aimablement communiqué sa thèse manuscrite sur Marvell homme politique, thèse dont la publication rendrait un réel service aux historiens du XVII^e siècle (12). Elle a en outre mis à notre disposition les documents recueillis par elle et non utilisés dans son livre. Nous remercions aussi le personnel du Musée britannique et particulièrement Monsieur Arthur Ellis, surintendant de la salle de lecture, dont l'obligeance égale le savoir. A Hull, où se conserve pieusement la mémoire du plus glorieux député de cette ville, nous avons trouvé le meilleur accueil et toutes facilités pour nos investigations, tant à la bibliothèque et aux archives municipales qu'à la Confrérie de la Trinité. Les bons patriotes hullois, auprès de qui le seul nom de leur héros nous tint lieu de lettre de recommandation, nous pardonneront-ils d'avoir révélé quelques faiblesses de Marvell ? Il n'eut pas toujours la rigide vertu que commémore sa statue sur une de leurs places publiques. Mais, quand on a dit tout ce que l'on sait sans autre souci que celui de la vérité, l'équilibre n'est pas rompu entre la noblesse de sa vie et la beauté de son œuvre.

Verjon, le 27 septembre 1927.

Pierre LEGOUIS

(12) Voir bibliographie, n° 137.

Avis au lecteur.

Les références au texte de Marvell sont indiquées de la façon suivante :

(1) pour la poésie, par le titre de la pièce et le numéro du vers tels qu'ils sont donnés dans l'édition Margoliouth. Celle-ci diffère peu des précédentes à cet égard pour ce qui est des poèmes lyriques, mais beaucoup pour ce qui est des satires. Nous espérons que le lecteur pourra néanmoins retrouver le passage visé, même s'il ne dispose que des éditions Grosart ou Aitken ;

(2) pour les lettres, par la date et le destinataire tels que les donne l'édition Margoliouth. Celle-ci corrigée de nombreuses erreurs sur ces deux points ; mais il est rare que les éditions antérieures se trompent à la fois sur la date et sur le destinataire ; aussi le lecteur pourra-t-il faire lui-même la rectification ;

(3) pour les pamphlets en prose, par le numéro du volume et de la page dans l'édition Grosart. Lorsque nous renvoyons à une édition originale nous avons soin de le spécifier.

*
* *

Les seules abréviations par initiales que nous ayons employées sont familières à tous les anglicistes :

N. E. D. = *A new English dictionary... Edited by James A. H. Murray... Oxford, 1888 sqq.*

D. N. B. = *Dictionary of national biography edited by Leslie Stephen... London, 1885-1903.*

C. H. E. L. = *Cambridge history of English literature, edited by A. W. Ward and A. R. Waller, Cambridge, 1907-21.*

T. L. S. = *Times Literary Supplement.*

*
* *

Les dates sont indiquées selon le vieux style (calendrier julien) encore en vigueur en Angleterre au XVII^e siècle. Toutefois les événements qui se produisirent sur le continent sont datés à la fois selon le vieux et le nouveau style, celui-ci en avance de dix jours sur celui-là ; par exemple la bataille des Dunes : 4/14 juin 1658.

L'année commençait alors légalement en Angleterre le 25 mars ; toutefois la coutume continentale de la faire partir du 1^{er} janvier s'introduisait déjà dans ce pays. Il en résulte une continuelle possibilité d'erreur. Le meilleur remède nous a semblé de toujours donner le double millésime pour les dates comprises entre ces deux premiers de l'an ; par exemple la première élection de Marvell au parlement : 10 janvier 1658/9.

*
* *

Les notes au bas des pages sont numérotées par chapitre. Des remaniements en cours d'impression ont entraîné la suppression de quelques numéros et l'insertion de numéros *bis*.

*
* *

L'index, nous a-t-il semblé, rend superflus la plupart des renvois de page à page et de note à note. Le lecteur y recourra pour trouver la justification de telle remarque sur un homme ou un ouvrage qui est nommé plusieurs fois, lorsque cette remarque n'est pas appuyée immédiatement de l'indication des sources ou autorités.

CHAPITRE I

Enfance et Jeunesse.

Au début du XVI^e siècle une ou plusieurs familles dont le nom s'écrivait indifféremment Marvell ou Marwell ou Merwell habitaient les villages de Shepreth et de Meldreth dans le comté de Cambridge. Quelques-uns de leurs membres nous sont connus par des extraits de testaments (1). De la nature des legs qui consistent en bétail ou en céréales on a déduit qu'ils appartenaient à la classe sociale des fermiers (2). Plus prudemment nous dirons qu'ils semblent avoir tiré leur principal revenu de l'agriculture et qu'ils n'étaient ni misérables ni riches : en 1531 Jean Marvell lègue « à ses filles Anne et Jeanne quatre moutons chacune ». Ces documents prouvent aussi la piété des testateurs, piété naïve qui montre que le moyen-âge se prolongeait dans les campagnes anglaises : en 1543, dix ans après la rupture entre Henri VIII et le Pape, Thomas Marvell lègue « au maître-autel deux boisseaux d'orge, autant pour l'éclairage du sépulcre, et un pour celui du jubé ».

Mais la parenté de ces Marvell avec le poète demeure hypothétique et mal définie. Par contre nous savons d'assez bonne source que son père (qui porte le même prénom) vit le jour à Meldreth (3) vers

(1) Faits par un antiquaire du XVIII^e siècle. Guillaume Cole, et conservés aujourd'hui au Musée britannique (Add. MS. 5861, pp. 32, 181, 206, 218). Les testaments eux-mêmes se trouvaient alors dans les archives du diocèse d'Ely. Les extraits se rapportent respectivement aux années 1543, 1524, 1528 et 1531. — Cole a noté à deux reprises qu'« André Marvell le poète républicain » était « probablement descendu » de l'un ou l'autre de ces testateurs ou témoins. — Ces documents ont été publiés en 1880 dans *Notes and Queries*, Série VI. vol. I, p. 319.

(2) « of husbandry rank ». A.S. Ellis dans *Notes and Queries*, ut supra.

(3) Thomas Fuller, *The Worthies of England* (1662), p. 159 : « Andrew Marvail was born at Mildred in this county, and bred a Master of Arts in Trinity college in Cambridge... ». Une note marginale ajoute : « So his son-in-law informs me ». L'autorité semble digne de foi. Malheureusement Fuller se trompe sur le nom du collège (voir *infra*) ce qui fait planer un doute sur la valeur du renseignement relatif au lieu de naissance. — D'après Birrell, p. 4, les registres paroissiaux de Meldreth ont disparu. En tout cas il en existe une transcription dans les archives épiscopales d'Ely. Monsieur Margoliouth me communique aimablement la lettre qu'il a reçue en 1921 de l'évêque d'Ely. Elle contenait des extraits, faits par Mademoiselle G. Scott Thomson, du collège Saint-Hugues à Oxford, de cette transcription des registres paroissiaux ; mais ces extraits se rapportent aux années 1622, 1624 et 1626, et les Marvell qui y figurent ne sont au plus que des collatéraux du poète et

1586 (4). Dans ce village un vieux manoir s'appelait encore au XIX^e siècle *Les Marvells*; il est permis de supposer mais impossible de prouver qu'André Marvell père naquit sous ce toit (5).

Toujours est-il qu'au début du siècle suivant nous le retrouvons étudiant à l'Université voisine. Le choix fait par ses parents du collège d'Emmanuel, foyer puritain fondé depuis peu, indique nettement qu'ils avaient non seulement accepté mais dépassé la Réforme royale et que l'Eglise légalement établie par Elisabeth leur paraissait insuffisamment purgée des superstitions papistes. Entre leurs ancêtres probables et eux la cassure sur ce point est nette.

Bachelier-ès-arts en 1605, maître-ès-arts en 1608 (6), le jeune homme entre dans les ordres; le voici vicaire à Flamborough dans le comté d'York dès 1608 ou 1608/9 (7). A la date du 22 octobre 1612, les registres paroissiaux de Cherry Burton dans le même comté portent mention de son mariage avec Anne Pease (8). De celle-ci, qui fut la mère du poète, nous ne savons malheureusement rien, sauf que son

de son père. Dans un autre registre épiscopal, celui des successions (administrations, mariage licenses, etc... vol. II. 1582-1599, f. 68) figurent à la date du 31 octobre 1587 une certaine Parnella Marvell, de Melbourne, près Shepreth et Meldreth, veuve depuis peu, ses quatre fils et sa fille; aucun des garçons n'est prénommé André. — Monsieur Margoliouth nous communique également une lettre du Révérend B. H. Layer-Hale-Wortham dans laquelle sont reproduites certaines inscriptions du registre paroissial de Shepreth; la plus intéressante se rapporte à « Andrew Marvell baptised April 12-1580 ». Toutefois la date nous semble un peu trop ancienne pour qu'il s'agisse du père du poète, et de plus identifier celui-ci avec l'André Marvell de Shepreth serait imputer à Fuller une erreur, à la vérité légère, sur son lieu de naissance.

Nous avions pensé que le blason nous aiderait à reconstituer la généalogie de notre poète. On lit en effet dans le *General Armory* de Burke (1884) : « Andrew Marvell (the patriotic member for Hull temp. Ch. I [sic] and II : Or, a chevron engrailed between three leopards' faces sable. — Crest : out of a ducal coronet or, a plume of feathers argent ». Mais nous n'avons pu découvrir la source de ce renseignement. (Cf. *Notes and queries*, Série VI, vol. I, pp. 271-2). Pour fêter le trois-centième anniversaire de la naissance de son député, les tramways de Hull portèrent entre autres décorations les armoiries de la famille Marvell, que l'*Eastern morning news* décrit ainsi : « Azure, a chevron or, engrailed on the upper side only, between three animals' heads in profile, erased, argent ». Pour un profane les deux descriptions ne semblent pas concorder. — Parmi les reliques exposées pour la même commémoration figurait, n° 41 du catalogue (voir bibliog. n° 134 bis) : « Brass armorial plate from a pew door formerly in Sculcoates Church [prêté par un descendant de la sœur aînée de Marvell, Anne Blaydes]. Showing Arms of the Blaydes, De la Pryme, Marvell, and Scott families ». Mais nulle part on ne nous dit si c'est le poète ou son père ou l'un de leurs ancêtres qui obtint ces armoiries. Une démarche faite par nous auprès du *Heralds' college* n'a pas donné de résultat.

(4) Grosart, vol. I, p. xx, donne cette date et ajoute : « So all the authorities, and reckoning from his age at his death in 1640, viz. 54 ». Nous ne savons à quelles autorités Grosart fait allusion et nous inclinons à croire qu'il n'en avait aucune; mais sa conjecture est vraisemblable, car elle concorde avec les dates des examens d'André Marvell père. Voir *infra*.

(5) Grosart, vol. I, p. xix : « ... an ancient Manor-house of the usual Elizabethan woodwork, known now and for long as the Marvells ».

(6) Anthony à Wood (voir bibliographie n° 210) vol. IV, p. 231 : note de Thomas Baker (antiquaire du début du XVIII^e siècle). — Voir aussi *University of Cambridge, the book of matriculations and degrees, 1554-1659, compiled by John Venn and J. A. Venn* (1905) p. 451. — Les mêmes auteurs dans *Alumni Cantabrigienses* (1924) donnent 1601 comme date de l'admission à Emmanuel de Marvell père.

(7) Sir Cuthbert Sharpe, *Chronicon mirabile* (1841), p. 126, signale sa présence à Flamborough en 1610 et 1611; mais Monsieur Margoliouth me communique des notes prises par lui sur les registres paroissiaux d'où il ressort que dès le 8 janvier 1608/9 Marvell père officiait à un enterrement dans cette localité; il l'aurait quittée en avril 1612; on ne sait quelles fonctions il exerça pendant les deux années suivantes.

(8) *Notes and queries* (1879), série V. vol. XI, p. 317.

nom est celui d'une famille du comté d'York dès lors considérée.

En 1614, Christophe Hildyard, chevalier, membre de plusieurs législatures et deux fois haut-shériff du comté d'York, chef d'une famille à qui appartenait depuis près de deux siècles la collation du bénéfice de Winestead-en-Holderness, fit choix, pour remplacer le défunt curé, du Révérend André Marvell qui entra en possession de sa cure au mois d'avril 1614 (9).

Le Holderness est la péninsule qui ferme au nord l'estuaire du Humber. Chaucer en parle comme d'une « contrée marécageuse » (10) et deux siècles plus tard, vers la fin du règne d'Elisabeth, le satirique Joseph Hall évoque encore « une mesure affamée, perdue dans les déserts du Holderness » (11). Du moins cette pauvreté et cet isolement permettaient-ils à un ecclésiastique studieux de préparer ses sermons dans le calme et le recueillement. Un recensement de 1676 nous apprend que le chiffre des communicants était à Winestead de 75 et qu'il n'y avait pas un seul catholique dans la paroisse (12). Le berger pouvait dormir sans crainte du renard papiste. Le presbytère se dresse sur le même site qu'il y a trois cents ans au milieu d'un vaste jardin dont l'orgueil est un hêtre au tronc multiple, sous lequel le curé Marvell a pu s'asseoir. On ne voit pas la mer, mais on l'entend par les nuits de tempête. Tout près de là, la petite mais antique église se cache dans les arbres (13).

C'est dans ce presbytère que naquirent et dans cette église que furent baptisés les cinq enfants du Révérend Marvell et d'Anne Pease : d'abord trois filles, Anne en 1615, Marie en 1616, Elisabeth en 1618; puis « le dernier jour de mars » 1621, « veille de Pâques », naquit André, le poète, qui fut baptisé le 5 avril suivant; enfin Jean, né en 1623, mourut un an après sa naissance et fut enterré le 20 septembre 1624, dans le cimetière de Winestead (14).

Quelques jours après ce deuil, la famille quittait la campagne pour s'installer à la ville ou du moins dans la banlieue immédiate d'une ville : en effet les bourgeois de Hull, réunis à la maison commune le 30 septembre, avaient eu à élire, en même temps que le maire pour l'année, un nouveau prédicateur et un « maître de la Chartreuse ». Pour ces

(9) Poulson, *History of the Seigniorie of Holderness* (1840-1), vol. I, p. 116, — vol. II, p. 467-71 et 475. — La date exacte est le 23 avril selon Grosart, vol. I, pp. xx-xxi, qui cite comme source le registre paroissial.

(10) *The Somnours Tale*, v. 2 : A mersshy contree called Holdernessee...

(11) *Virgidemiarum*, livre VI (1598), satire I, v. 65-6 : A starved tenement, such as I guesse — Stand's straggling in the wastes of Holderness...

(12) Poulson, *ut supra*, I, 113.

(13) Ce nous est un agréable devoir de remercier ici le Révérend A. Curtis, M. A., de l'obligeance avec laquelle il nous montra le presbytère, l'église et le registre paroissial.

(14) Voir le registre paroissial, publié par la *Yorkshire parish register society*. — Le premier à signaler le véritable lieu de naissance du poète fut Poulson, *op. cit.*, II, 480. Tous ses biographes antérieurs le font naître à Hull en 1620 (certains précisent : en novembre 1620). Grosart n'a pas réussi tout à fait à éliminer cette erreur en publiant (vol. I, p. xxii) le fac-simile de l'acte de baptême de Marvell. L'amour-propre des Hullois était intéressé, et R. W. Corlass dans ses *Sketches of Hull authors* (1879) imagine encore que le poète né à Hull put être baptisé (cinq jours après) à Winestead (distant de dix lieues). Le patriotisme local ne connaît pas de pitié !

deux fonctions ils avaient fait choix du Révérend Marvell (15), qui échangea ainsi sa paisible cure contre une vie active plus conforme à son humeur. Sa carrière illustre le double caractère de l'Eglise anglicane avant la guerre civile : d'un côté les bénéficiers dont le patron était le plus souvent le Roi, ou un seigneur, ou un collège d'Université, et dont beaucoup, incapables de prêcher ou trop paresseux pour le faire, se contentaient, lorsqu'ils résidaient, de lire la liturgie à leurs ouailles ; de l'autre côté les prédicateurs dont la seule tâche consistait à composer et à lire des sermons devant les communautés bourgeoises qui les nommaient, payaient et révoquaient. On voit combien ce dernier système se rapprochait des règles adoptées par Calvin pour l'église de Genève ; issu de l'esprit démocratique, il agissait à son tour comme cause pour renforcer ce même esprit. Un ennemi du poète fera plus tard, sur un ton injurieux, une remarque juste : voulant prouver que l'intérêt du roi est de laisser à l'Eglise ses biens, il rappellera que « dans la récente Rébellion nulles gens ne se signalèrent plus par leur loyauté que les dignitaires du clergé, et nuls ne furent de plus grands brandons de discorde que les prédicateurs [*preachers and lecturers*] mercenaires qui avaient pour seule subsistance la faveur et les pensions arbitraires du peuple » (16).

Le Révérend Marvell mourut avant l'ouverture de la guerre civile, mais on ne peut guère douter qu'il eût pris parti pour le parlement : « facétieux et pourtant calviniste » dit de lui avec surprise le premier biographe du poète (17). D'ailleurs d'assez de mérite pour obtenir d'un royaliste cet éloge posthume : « il fut très aimé à Hull toute sa vie. Très facétieux dans ses propos, toutefois d'allure grave, excellent prédicateur qui, en bon ménagier, ne mettait jamais en perce le tonneau de bière qu'il venait de brasser, mais prêchait sur des sujets étudiés suffisamment à l'avance. Si bien qu'il avait coutume de dire qu'il renversait le proverbe qui appelait le Samedi le jour du travail et le Lundi le jour de repos des prédicateurs » (18). De fait, à part une querelle, au début de son ministère dans l'église de la Sainte Trinité, avec le curé de Hessle de qui celle-ci dépendait, querelle que la municipalité apaisa sans restreindre l'activité de son sermonnaire (19) le Révérend Marvell semble

(15) Registres municipaux (*Bench-books*) de Hull, V, 63. Signalé par Poulson, *ut supra*. M. Margoliouth me signale que l'élection du maître de la Chartreuse n'aurait eu lieu que le 2 octobre, mais il semble que la nomination comme prédicateur ait entraîné l'autre par voie de conséquence.

(16) Samuel Parker, *Reproof...* (voir bibliog. n° 49) pp. 341-2.

(17) Wood, *ut supra*.

(18) Fuller, *ut supra*. — Monsieur A.-B. Wilson-Barkworth, de Hull, possède quelques sermons et autres manuscrits du Révérend Marvell : voir le catalogue de l'exposition du tricentenaire (bibliog. n° 134 bis) n° 5. — Grosart les avait lus et les signale (vol. I, pp. xxiv-xxv).

Un sermon manuscrit du Révérend Marvell intitulé *Israel and England parallel'd*, daté du 28 avril 1627 et dédié à Madame Sadleir (voir *infra*, chap. IV) se trouve dans la bibliothèque de l'*Inner Temple* (531 c. 12°). — Voir le rapport XI, 7^e partie, de la Commission des MSS. historiques, p. 235. — notre article dans la *Modern language review* d'octobre 1923, p. 416. — et la note de Margoliouth, *Andrew Marvell, Senior*, dans la *Review of English studies*, janvier 1926.

(19) Registres municipaux, V, 70. Cette querelle eut lieu en novembre 1625.

s'être acquitté de son rôle à la satisfaction de tous (20). Outre son éloquence, il possédait des qualités d'administrateur qu'il déploya dans la direction de la « Maison-Dieu » ou « Chartreuse ». Cet ancien cloître transformé lors de la Réforme en hospice de vieillards était pour la ville un sujet de fierté. En 1625 il n'abritait que 12 indigents. Mais dès l'année suivante six nouvelles chambres étaient ouvertes. C'était la première fois que l'antique fondation pouvait s'agrandir. Sous la maîtrise du Révérend Marvell les revenus augmentèrent de façon constante, et le jour vint où il fallut trouver un emploi à l'excédent qui s'élevait à la somme alors considérable de 55 livres sterling, 7 schellings, 6 deniers et demi. Avec un mélange, dont son fils hérita, d'aspirations généreuses et d'esprit pratique où l'intérêt personnel n'est pas oublié, le directeur proposa à la municipalité un plan très complet de fondation, dans une chambre de la Chartreuse, d'une bibliothèque à l'usage de ses successeurs, et aussi de personnes de la ville dignes de toute confiance. Pour répondre d'avance aux médisants, il fait connaître qu'il « a consacré ses maigres ressources à l'achat de livres » et en est assez pourvu. Mais après lui d'autres viendront et « les doctes sont comme les autres artisans ; ils ne peuvent travailler sans outils, ni, tels l'araignée, tisser leur trame de leurs propres entrailles ». Et dans tout le nord de l'Angleterre, région alors à demi-sauvage, « il n'y a pas une seule bibliothèque publique qui mérite d'être citée ! » Pour former un premier fonds, l'ingénieux directeur est prêt à céder ses livres à la Chartreuse, au prix coûtant, et il offre des facilités de paiement. « J'ai consacré récemment 35 livres sterling à leur achat, et certains disent qu'ils ont une grande valeur. Je ne m'en vante pas, pourtant je sais qu'ils sont choisis et utiles » (21).

Il ne semble pas que ce projet ait jamais été mis à exécution. Pourtant les habitants de Hull n'étaient pas ennemis du savoir et la ville possédait depuis l'an 1486 un collège [*grammar-school*] fondé par un de ses fils, Jean Alcock, lorsqu'il fut devenu évêque d'Ely. Une partie des bâtiments en brique rouge s'élève encore aujourd'hui au côté sud de la grande et noble église ogivale de la Sainte-Trinité, où prêchait le Révérend Marvell (22). Lorsque celui-ci arriva à Hull, le principal et unique maître était un certain Burney, qu'assistait un répétiteur appelé Fielding (23). Humbles noms dont le seul titre à être évoqués aujour-

(20) Toutefois il eut en 1632, une controverse dépourvue d'aménité sur un point de doctrine avec un ministre voisin, le Révérend Harrington de Marfleet. Voir dans T.-T. Willdridge, *Hull letters* (1886) des fragments de cette correspondance (pp. 164-6). Il s'agit de savoir si l'âme humaine du Christ est descendue en enfer localement ou métaphoriquement. Le Rév. Marvell soutient la première thèse et justifie la vigueur de ses répliques par cet adage : « In crimine hereseos neminem decet esse patientem ». Il invite son confrère « à lire son portrait » dans de nombreux textes bibliques, dont celui-ci peut servir d'échantillon : « Homme plein de toute espèce de ruse et de fraude, fils du diable, ennemi de toute justice, ne cesseras-tu de pervertir les voies droites du Seigneur ? » (Actes, XIII, 10). Notre Marvell polémiste avait de qui tenir.

(21) J. Cook, *The history of God's house of Hull commonly called the Charterhouse* (Hull, 1882) pp. 141-8.

(22) T.-T. Willdridge, *Old and new Hull* (1884), pp. 41-3.

(23) Reg. munic., V, 57 et 96. — Depuis Thomas Cooke en 1726 (voir bibliog. n° 4), tous les biographes de Marvell déclarent que le poète fut au collège de

d'hui réside dans la gloire de leur élève, André Marvell, notre héros. C'est en effet dans cette école que le poète reçut sa première instruction. Un demi-siècle plus tard il se rappellera avec un sourire le temps où il peinait sur des vers latins de ce genre :

Montibus, inquit, erunt; et erant sub montibus illis :
Risit Atlantiades; et me mihi, perfide, prodis ?
Me mihi prodis ? ait.

« Car, explique-t-il, la « scansion » était un art libéral que nous apprenions au collège; et l'on nous faisait scander des vers..... avant de les comprendre » (24).

Les méthodes déjà surannées de ses maîtres conduisirent du moins le jeune André au but visé : quand il les quitta à douze ans pour entrer à l'université il possédait « les fondements solides du savoir grammatical » (25); c'est de grammaire non anglaise mais latine qu'il s'agit bien entendu, peut-être aussi de grammaire grecque. La chose en ce temps n'avait rien d'exceptionnel, et il ne faut pas voir dans le futur poète un petit prodige. Son enfance connut le jeu et les loisirs. Un ennemi lui reprochera longtemps après « une éducation malheureuse parmi les maîtres d'équipage et les mousses, dont il a appris les expressions..., le langage grossier et incivil... qu'il n'a jamais désappris » (26). En réalité notre héros habitait alors avec son père le logis réservé au directeur de la Chartreuse, près de cet hospice, à quelque deux cents toises des murs de la ville et trente toises d'une petite rivière, le Hull, parmi des jardins. Mais s'il s'échappa souvent pour aller jouer sur les quais avec des gamins de son âge, nous n'en éprouvons pour lui aucune confusion. Le raffinement chez Marvell n'exclura jamais la force, la cordialité et une certaine aptitude à se mettre au ton de la compagnie. D'ailleurs quoi de plus attirant pour un enfant que le mouvement d'un port ? Et la ville, pressée entre le Hull, le Humber et ses murailles, était toute tournée vers le négoce maritime. La campagne environnante, plate et triste, ne pouvait se poser en rivale de l'estuaire aux flots sales mais, puissants (27).

Hull, l'élève de son père qui aurait cumulé le principalat avec ses deux autres fonctions. Lors de notre passage à Hull en juin 1922, nous étions arrivé à la conviction qu'il y avait là une légende sans aucun fondement. H.-M. Margoliouth, dans la *Modern language review* d'octobre 1922, pp. 351-2 (voir bibliog. n° 196) a non seulement prouvé sans réplique possible que le Rév. Marvell n'avait jamais été principal du collège, mais encore expliqué fort ingénieusement l'origine et le développement de l'erreur.

(24) *Mr. Smirke...*, 1676 (Grosart IV, 15).

(25) Wood, *ut supra*.

(26) Parker, *op. cit.*, p. 227.

(27) T.-T. Wildridge, dans le *Hull Times* du 19 mars 1921, fait remarquer que le collège de Hull possédait alors un grand jardin, et que d'ailleurs le Rév. Marvell devait habiter la Chartreuse. Margoliouth, *ut supra*, est plus catégorique : « The poet did not live from the age of three to that of twelve in the schoolmaster's house by Holy Trinity Church in the centre of the town, but at the separate house of the master of the Charterhouse in which the Master was obliged to live by the terms of his appointment, and from which he was not allowed to be absent without first obtaining leave from the Corporation. These almshouse buildings were outside the town, about a quarter of a mile north of the walls and some fifty yards from the River Hull. There were gardens belonging to the Charterhouse ». Il est difficile d'imaginer quel pouvait être l'aspect de ce site, aujourd'hui en pleine ville. Pourtant nous ne croyons pas commettre d'injustice en le décrivant comme plat et triste; il faut aller assez loin

*
* *

Le 14 décembre 1633, André Marvell était immatriculé sur le registre de l'université de Cambridge (28), comme boursier (29) du collège de la Trinité (30) où il avait dû entrer à la Saint-Michel précédente. Il était plus jeune que la moyenne de ses camarades, mais non au point d'attirer l'attention sur sa précocité. Thomas Fuller, qui était entré lui-même au collège de la Reine en 1621 à treize ans, signale un statut du quatorzième siècle fixant l'âge d'admission à dix-huit ans, mais ajoute que s'il n'a jamais été rapporté, du moins il n'est plus en vigueur : « Aucune règle n'est observée en cette matière, sauf que l'on effraie les écoliers de petite taille d'une tradition plaisante, à savoir que nul ne doit prendre ses grades s'il n'est plus grand que la canne du bedeau » (31).

Malgré sa jeunesse, Marvell se trouve dès son arrivée à Cambridge mêlé à la vie politique et religieuse de son temps. En ces années qui précèdent la guerre civile et où le parlement ne siège pas, l'opinion publique ne s'exprime, timidement et non sans danger, que dans les communautés municipales ou universitaires. L'histoire de Cambridge est alors celle de ses résistances aux empiètements du pouvoir royal, résis-

du Hull moderne pour trouver un paysage un peu varié. Aussi Margoliouth force-t-il la note, à notre sens, en disant : « Marvell... did actually live in the country during the whole of his boyhood until he went to Cambridge in 1633, and not, as has been supposed, in the tightly-packed little town of Hull. Into Hull he merely made daily journeys to school ». Certes nous attribuons à Marvell nos propres préférences (d'enfant) ; mais quelle autre méthode est ici possible ?

(28) Cette date a longtemps prêté à discussion ; elle est pourtant correctement donnée dans Cooke, I, 4, et dans la *Biographia britannica* (voir bibliog. n° 214) ; malheureusement une note marginale de cette compilation, note d'ailleurs empruntée au *General dictionary historical and critical*, VII, 483, E, indique comme autorité le registre du collège au lieu du registre de l'université. Aussi Thompson (voir bibliog. n° 5) III, 437, se fondant sur une lettre de Lort, président du collège en 1765, où celui-ci constate que le registre collégial n'a été ouvert qu'en 1635, rejette-t-il l'affirmation de la *Biographia britannica*. Birrell, p. 10, suit Thompson et place l'arrivée de Marvell à Cambridge en 1635. La question est définitivement tranchée par Venn, *Matriculations and degrees, ut supra*.

(29) Thompson *ut supra* : « Il fut élevé à Cambridge aux frais de la commune de Hull ». — D'après Wildridge, *Old and new Hull*, p. 42, la *grammar-school* de cette ville possède une bourse [*exhibition*] de 40 l. st. par ans, qui permet à un de ses élèves, d'entrer dans un collège de Cambridge à son choix. La bourse fut fondée en 1627 par Thomas Bury et accrue par l'échevin Ferries en 1630. Si c'est à elle que songeait Thompson, Marvell en aurait donc été un des premiers bénéficiaires. — Sur le registre d'immatriculation il est désigné comme « *sizar* » ; ce mot (dont l'équivalent à Oxford était « *servitor* ») indique qu'il devait s'acquitter de certaines besognes domestiques auprès de camarades plus riches. — A cette date les autorités luttent contre l'emploi de domestiques et même de servantes qui tendent à supplanter les « pauvres écoliers ». Voir J.-B. Mullinger, *History of the university of Cambridge*, vol. III, 1626-1669, publié en 1911, p. 108. La plupart des remarques générales qui suivent, proviennent de cet ouvrage touffu et d'une lecture difficile, mais plein de faits et documenté de première main.

(30) On peut s'étonner que le Révérend Marvell n'ait pas envoyé son fils à Emmanuel où lui-même avait été élevé. Mais le collège de la Trinité, s'il n'avait pas encore la prééminence incontestée dont il jouit de nos jours, disputait dès lors la première place à celui de Saint-Jean. En 1641, le nombre de ses membres était de 277 sur un total de 2091 pour l'université, Mullinger, *op. cit.* p. 212.

(31) *History of the University of Cambridge*, 1655. Ed. James Nichols (1840) page 84. Ed.. Prickett et Wright (1840) p. 119.

tances rendues souvent vaines par un loyalisme qui touche à la servilité.

C'est en 1633 que Laud devient archevêque de Cantorbéry et qu'il atteint ainsi l'apogée de sa puissance. Le roi Charles I^{er} s'en remet entièrement à lui de l'administration des affaires ecclésiastiques qui englobent l'enseignement à tous ses degrés. Bienfaiteur et chancelier de l'université d'Oxford, Laud y exerce son autorité presque sans conteste, quoique son esprit vétilleux irrite parfois ses inférieurs. Il se donne comme tâche de rétablir la discipline et y parvient dans une certaine mesure grâce aux statuts de 1635. A Cambridge il ne peut agir d'une façon aussi directe et aussi continue. Il est amené à revendiquer en tant que métropolitain un droit de visite, mais devant l'opposition de l'université, attachée à ses privilèges, il renonce à l'exercer (32). Aussi en 1639 l'entendons-nous se plaindre que les étudiants d'Oxford, rebutés par ses exigences en matière de costume, de sobriété et de science, émigrent à Cambridge pour y prendre leurs grades sans trop de peine (33).

Le chancelier de l'université, pendant tout le séjour de Marvell, est le comte de Holland, « gentilhomme de très bonnes manières et fort élégant » (34), alors célèbre surtout par ses galanteries. Plus tard la guerre civile devait révéler son manque de principes et son ambition, qui le firent trahir successivement les deux partis et périr sur l'échafaud sans être plaint de personne. Tout en n'étant pas un chaud partisan de Laud il est trop bon courtisan pour s'opposer énergiquement à ses desseins. L'homme dont l'influence balance jusqu'à un certain point celle de l'archevêque, est Jean Williams, ancien agrégé (*fellow*) du collège de Saint-Jean, garde des sceaux sous Jacques I^{er}, disgracié par Charles I^{er}, actuellement évêque de Lincoln. Ce Gallois à l'esprit souple et fin, très mondain sous son rochet, par ses qualités et ses défauts est l'antipode de Laud. Autant celui-ci est borné, honnête, convaincu, dangereux par sa ténacité dans la maladresse, autant le manque de scrupules et de conviction profonde donne à celui-là une sagesse modérée qui aurait peut-être évité la guerre civile si le roi l'avait gardé comme conseiller (35). En religion Williams cherchait à concilier dans l'église établie les deux tendances qui dès sa fondation s'y sont livrées bataille : l'une la ramenant au catholicisme originel, l'autre l'entraînant vers le protestantisme intégral de Genève. Si l'on se place au point de vue de la forme de l'église et du culte, on appellera les adversaires ritualistes et puritains ; au point de vue du dogme, arminiens, encore que Laud et la plupart de ses partisans répudiasent ce nom, et calvinistes.

Toute la vie de Marvell devait se passer au milieu de cette querelle, souvent sanglante, et c'est à l'université qu'il s'initia aux arguments des deux partis. Dans ce microcosme comme dans la nation entière, le puritanisme est alors sur la défensive. Certes les puritains de l'Angleterre et de la Nouvelle-Angleterre récemment fondée au delà de l'A-

(32) Mullinger, *op. cit.* pp. 125-131.

(33) *Ibid.*, pp. 135-137.

(34) Clarendon, cité par Mullinger, *op. cit.*, p. 90.

(35) Gardiner, *History of England from the accession of James I*, vol. VI, pp. 31-2.

atlantique regardent toujours avec respect la source de la pure doctrine, prêchée sous Elisabeth par Thomas Cartwright et Guillaume Perkins, et maintenue sous Jacques I^{er} par Jean Preston. Mais les derniers champions de cette cause parmi les dignitaires de l'université disparaissent pendant les années d'études de Marvell. Laurent Chaderton, qui mourra plus que centenaire, en 1640, a, dès 1621, résigné ses fonctions de principal du collège d'Emmanuel. Richard Sibbes meurt en 1635, et alors l'esprit puritain semble émigrer et son sort se lie à celui du nouveau Cambridge (36) bâti sur la côte du Massachusetts grâce aux libéralités de Jean Harvard que Marvell a pu apercevoir avant qu'il ne quittât le collège d'Emmanuel (37).

Toutefois le puritanisme, faible dans les collèges, reste fort parmi les bourgeois. Il se retrempe chaque dimanche après-midi au « sermon de la ville », analogue à celui du Révérend Marvell à Hull. Autant le sermon de l'université qui se fait à la même heure à l'église Sainte-Marie est profané par la conduite irrévérencieuse des jeunes étudiants, autant les bourgeois réunis dans l'église de la Trinité écoutent avec respect et attention le prédicateur élu et rétribué par eux. Les étudiants les plus sérieux viennent aussi l'entendre. Laud s'inquiète de voir trois puritains notoires se succéder dans cette chaire en 1624, 1626 et 1628, malgré la pression de l'épiscopat. En 1630 il essaie de transformer en catéchisme inoffensif le dangereux sermon, mais celui-ci, habilement et vigoureusement défendu, subsiste (38). A partir de 1636 et pendant près de vingt ans la chaire est occupée par Benjamin Whichcote, destiné à devenir vice-chancelier sous le régime presbytérien (39) et à être expulsé de la prévôté du collège du Roi à la Restauration. Whichcote d'ailleurs apporte dans le puritanisme un esprit nouveau, moins étroit que l'ancien ; pendant la guerre civile il défendra, même contre l'orthodoxie calviniste, les droits du libre examen ; il justifiera la doctrine chrétienne par sa « rationalité ». Pour le moment, surveillé de près, il cherche « à détourner les âmes des polémiques vers les grandes réalités morales et spirituelles qui se trouvent à la base de toute religion » (40). Son influence est à l'origine du double mouvement latitudinaire et platonicien qui va prendre à Cambridge une importance prédominante pour toute une génération. Toutefois Whichcote lui-même, peu érudit, n'avait guère étudié Platon. Le véritable initiateur en cette matière, Jean Sherman, prêchait de 1635 à 1640, dans la chapelle du collège de la Trinité, auquel appartenait comme lui Marvell, de courts sermons (41) qu'il devait ensuite publier sous ce titre significatif : *Un Grec dans le Temple*. Il avait pris son texte dans le discours de Saint-Paul à l'Âréopage (Actes XVII, 28) « Τοῦ γὰρ καὶ γένος ἑσμέν » ; certains des poètes d'Athènes ont dit eux aussi qu'ils étaient les enfants d'un Dieu unique et tout puissant, créateur du ciel et de la terre, en qui tous les hommes

(36) Ainsi baptisé en 1638.

(37) Mullinger, *op. cit.* — pp. 162, 186-189.

(38) *Ibid.*, pp. 99-101.

(39) Sans être obligé, grâce au respect qu'il inspirait, de jurer le Covenent.

(40) *Ibid.*, pp. 522, 590, etc...

(41) Appelés *commonplaces*.

ont le mouvement, la vie et l'être (42). Ainsi ce croyant frayait-il, à son insu, les voies au déisme de la fin du siècle.

Whichcote avait appartenu à Emmanuel, le collège puritain. A l'autre aile de l'anglicanisme, le collège de Saint-Pierre recevait depuis 1635 l'impulsion de Jean Cosin, partisan déterminé et ami personnel de Laud, donc considéré par les puritains comme un papiste déguisé. Il devait prouver plus tard l'injustice de cette accusation en deshéritant son propre fils pour s'être converti au catholicisme. Mais beaucoup de ses disciples ne surent pas contenir dans les limites légales la ferveur ritualiste qu'il leur avait inspirée. Dans la chapelle nouvellement construite pour le collège, « se dressait, au haut d'un degré, un somptueux autel neuf, devant lequel principal, agrégés et boursiers faisaient des génuflexions. Posés sur l'autel, des vases sacrés [*basons*], des candélabres, des cierges; au-dessus pendait un grand crucifix » (43). C'est là que le poète Crashaw, de neuf ans l'ainé de Marvell, et déjà réputé pour ses vers latins, « dans le temple de Dieu, sous Son aile, passait sa vie...; là il logeait sous le toit d'anges décrit par Tertullien; là il faisait son nid plus joyeusement que l'hirondelle de David près de la maison de Dieu; et là comme un saint de la primitive église, il offrait plus de prières dans la nuit que d'autres n'ont coutume d'en offrir le jour; là il écrivait ces poèmes, degrés par lesquels des âmes heureuses graviront le ciel » (44). Crashaw, ainsi que trois autres agrégés du collège Saint-Pierre, devait se soumettre bientôt à l'autorité de Rome; il mourut chanoine auxiliaire de Lorette.

Le collège de la Trinité, au point de vue religieux, tenait, sous la direction de Thomas Comber, le juste milieu entre ceux d'Emmanuel et de Saint-Pierre. Le principal, très respecté et aimé, avait plus de goût pour l'érudition que pour la polémique. Mais quels sentiments nourrissait alors Marvell lui-même? Nous savons de quel côté l'inclinait l'exemple de son père; nous possédons aussi l'opinion de la fin de sa vie sur Laud et ses collaborateurs; avec toute la prudence nécessaire sous la Restauration à qui abordait un tel sujet, il laissera entendre que l'archevêque porte la principale responsabilité de la guerre civile : « Je suis persuadé, dira-t-il, qu'il s'étudiait à bien servir à la fois Dieu et Sa Majesté; mais hélas, combien profondément il se trompait ! Cet homme si docte, si pieux, si sage, ne semblait rien voir au delà des cérémonies et de l'arminianisme... Là il commençait, là il s'arrêtait, ainsi défigura-t-il le règne du meilleur prince qui tint jamais le sceptre en Angleterre » (45). Et dans une satire anonyme Marvell exprimera la même pensée sans les mêmes ménagements, et traitera de sot le roi qui, obstiné à défendre « le surplus, les manches de linon, la crosse et la mitre », s'est laissé conduire à sa perte par des coquins parlant au nom

(42) *Ibid.*, pp. 588-9. — Le même verset fournira à Browning l'épigraphe de son *Cléon* : As certain also of your own poets have said...

(43) Prynne : *Canterbury's doom*, cité dans le D.N.B., vie de Cosin.

(44) Préface anonyme de l'édition de 1646 des poésies de Crashaw. Le recueil se divise en deux parties, dont la première, composée de poèmes sacrés, a pour titre *Les degrés du Temple*. Le passage cité justifie ce titre.

(45) *The Rehearsal transposed*, 1^{re} partie (Grosart, III, 211).

de l'Eglise (46). Enfin nous connaissons les tendances latitudinaires, proches de celles des platoniciens de Cambridge, qui animeront les pamphlets théologico-politiques de Marvell; et, en l'absence de tout témoignage extérieur, nous n'hésiterions guère à en trouver la source dans la prédication de Whichcote et de Sherman.

Aussi quelle surprise de constater que le seul fait connu, ou presque, sur Marvell pendant ses années d'université, soit sa conversion, éphémère il est vrai, au catholicisme ! Il devint, probablement en 1639, la proie des Jésuites, dont les émissaires, bravant des lois draconiennes mais rarement appliquées grâce à l'influence de la Reine, recrutaient des prosélytes jusque dans les séminaires de l'église anglicane : « Quelques mois plus tard son père le découvrit dans la boutique d'un libraire à Londres et le décida à retourner dans son collège » (47). La sèche-resse du vieux biographe nous prive de tout autre détail sur cette escapade, et nous laisse le soin d'imaginer si le Révérend Marvell usa de persuasion ou d'autorité pour ramener au bercail la brebis égarée. Du moins subsiste-t-il un témoignage indirect de l'émotion causée par cette fugue d'un tout jeune homme, presque d'un enfant. En janvier 1639/40, un ecclésiastique anglican du nom de Norton, curé de Welton à quatre lieues de Hull, dans un malheur analogue s'adressait à son confrère pour lui demander conseil : « Je désire savoir ce que vous fîtes vous-même; je pense ne pouvoir rendre à Dieu de meilleur service que de poursuivre cette affaire devant le parlement s'il siège, sinon d'informer quelques seigneurs du conseil privé...; peut-être un décret de la chambre étoilée est-il de saison pour terrifier les autres [catholiques] en faisant de ceux-ci un exemple public; car si des pratiques aussi effrayantes restent impunies, où envoyer un enfant... » (48). Et de fait, l'hiver suivant, le Long Parlement entendit la plainte de Norton qui alla grossir la liste des griefs qu'on sommaait le Roi de venger sur la personne de Jean Cosin, devenu vice-chancelier de l'université. Ainsi se préparait le grand conflit; ainsi l'intolérance puritaine dres-

(46) *A dialogue between two horses*, v. 117-121. — Au sens strict le mot « cross » qu'emploie Marvell désigne non la crosse épiscopale mais la croix archiépiscopale à double traverse.

(47) Cooke, I, 4.

(48) La fin de la lettre manque, mais le sens général est clair. L'original se trouve dans les archives municipales de Hull. — Sur toute cette affaire voir l'article déjà cité de Margoliouth dans la *Modern language review*, pp. 353-6 et 360, qui complète et rectifie les découvertes de Grosart, vol. I, p. xxviii. — Nous étions arrivé indépendamment et par un chemin légèrement différent aux mêmes conclusions que Margoliouth en ce qui concerne l'identité de Norton avec l'auteur de la lettre au Rév. Marvell. Pour ce qui est de la date de l'aventure du poète, il semble bien qu'il faille la placer, comme le suggère Margoliouth, peu avant celle du jeune Norton et rectifier en conséquence le récit de Cooke, autorité des moins sûres, selon qui l'escapade de Marvell aurait précédé son obtention du grade de bachelier-ès-arts en 1638/9. Une seule objection se présente : nous savons que Marvell a touché sa bourse pour toute l'année universitaire qui commença le 29 septembre 1639 (voir *infra*); n'aurait-elle pas été suspendue si sa conversion s'était produite après cette date ? Du moins convient-il de raccourcir fortement « les quelques mois » que son père aurait mis à retrouver le fugitif. Mais le cadre pittoresque de la boutique du libraire semble appartenir à une tradition de famille recueillie par Cooke auprès des nièces de Marvell. Si c'est en 1639 que le jeune André devint catholique, le remariage de son père le 27 novembre 1638 (voir *infra*) y fut-il pour quelque chose ?

sait-elle un acte d'accusation où les chefs futiles voisinaient avec les plus graves, contre le faible époux d'Henriette-Marie de France.

L'aventure du jeune Marvell dénote un certain relâchement de la discipline que d'autres témoignages confirment. Les excès des étudiants avaient trait surtout au costume et à la fréquentation des cabarets (49). Les ordonnances royales de 1630 révèlent que même les bacheliers de droit et de médecine et les maîtres-ès-arts vont « manger, boire, jouer ou fumer dans les tavernes ». De nombreux étudiants, nous apprend aussi ce document, contractent mariage avec des femmes « d'humble condition et de mauvaise réputation ». La licence grandit pendant la peste de 1630. Pour la visite royale de 1632 on doit édicter une prohibition spéciale contre le tabac pris en public, et défendre, pendant les représentations de gala « de fredonner, se râcler la gorge, siffler, ou rire, ou frapper du pied ou du poing ». En 1636 on proscriit les cheveux longs et « les rabats indécents » (50). Les châtiments corporels sont restés en vigueur, ce qui ne surprend pas quand on songe à l'âge de certains de ces étudiants. Si Milton n'a pas reçu le fouet au collège du Christ, l'année 1648 fournit encore un exemple de cette punition. On y échappait à dix-huit ans, lorsqu'on devenait « adultus » (51). A l'aide des verges l'université enseignait « de meilleurs arts et de meilleures manières », comme le reconnaîtra plus tard Marvell (52).

Ces arts étaient encore ceux du moyen-âge. A vrai dire la pratique de parler latin dans les collèges semble être tombée en désuétude à la fin du XVI^e siècle (53). Pour le reste l'enseignement demeurerait tout scolastique. Les élèves disputaient, en des exercices obligatoires et publics appelés « actes », comme aux beaux temps de la querelle des universaux, sur des sujets métaphysiques et théologiques (54). Pourtant sous

(49) Le poète Thomas Randolph, qui dès ses années d'université comptait parmi les « fils » de Ben Jonson, appartenait au collège de la Trinité en qualité d'agrégé au moment où Marvell y arriva. En mars 1633, il avait fait jouer avec grand succès devant le roi sa comédie des *Amants jaloux*. Il était très populaire à Cambridge, surtout parmi les jeunes étudiants, sans doute parce que dans ses vers, il célébrait la liberté allant jusqu'à la licence et faisait l'apologie de l'ivresse. Sa pratique se conformait à ses préceptes, car il mourut, usé par la débauche, en 1635, âgé de moins de trente ans. — Le biographe de Crashaw (cf. n. 44) note comme la plus extraordinaire de ses vertus, « sa modération dans son régime ». Il ne demandait jamais son inspiration « au vin des Canaries, comme tant d'écrivains ».

(50) « Unseemly bands ».

(51) Mullinger, *op. cit.*, p. 194.

(52) *Rehearsal Transpros'd*, 1^{re} partie (Grosart, III, 37). Voir aussi la réjouissante histoire de Thomas Triplet (*ibid.* 63).

(53) Mullinger, *op. cit.*, p. 138. Laud essaya de la restaurer à Oxford, ce qui contribua à l'exode des étudiants vers Cambridge. Il est curieux de noter que la République, dès le mois de Juillet 1649, par l'organe de la « commission chargée de régler l'état des universités » décida que seuls le latin et le grec seraient parlés dans les collèges (*Ibid.*, p. 368).

(54) Marvell se moquera de cet enseignement en faisant le portrait satirique d'un de ses ennemis : « Il fut envoyé de bonne heure à l'Université; et là travailla ferme, et en peu de temps devint un habile rhétoricien et un disputeur non méprisable. Il avait appris à construire une thèse et à la défendre *pro* ou *con* à l'aide d'une distinction secourable; tandis que la vérité... » entrait par une porte et sortait par l'autre. (*The Rehearsal Transpros'd*, Part. I. — Grosart, III, 47).

— Dans *Mr. Smirke*, Marvell accorde à son adversaire qu'une dispute publique est un noble spectacle, mais il entoure cette concession de tant de conditions rarement réalisées, sinon irréalisables, que l'intention satirique n'est pas douteuse (Grosart, IV, 38-9).

l'influence de François Bacon, des souffles modernes commençaient à vivifier la vieille université. A la suite d'une remarque du philosophe, Fulke Greville, Lord Brooke, l'auteur de la Vie de Sidney, avait fondé en 1627 une maîtrise de conférences d'histoire et s'était réservé le droit d'en nommer le premier titulaire; il avait choisi, en l'absence d'Anglais qualifié, un Néerlandais, Dorislaüs, docteur de l'université de Leyde, la plus florissante alors de toute l'Europe. Mais Laud veillait : ses espions lui rendirent compte que dès la première conférence le citoyen des Provinces-Unies avait offensé le sentiment monarchique. Le texte de Tacite : « Urbem Romam in principio reges habuere » lui fournit la matière de discours qui parurent séditieux à ses auditeurs. L'expérience de Brooke ne survécut pas à cet incident (55). Si Marvell devint plus tard républicain, l'enseignement de l'histoire n'en porte pas la responsabilité (56).

D'autres nouveautés furent plus heureuses car elles obtinrent l'approbation de Laud. En 1632 une chaire d'arabe eut Wheelock pour premier occupant. La religion et le commerce s'intéressaient également à l'étude de cette langue, et leur union bien anglaise assura la prospérité de cet enseignement que devait couronner en 1649 la traduction du Coran. Les œuvres de Marvell renferment mainte allusion à Mahomet, aux choses de l'Orient et aux irréels projets de croisade que la chrétienté divisée par les intérêts nationaux ne se résignait pas à abandonner. L'anglo-saxon se recommandait seulement par les facilités que sa connaissance apportait à l'histoire des origines de l'Eglise d'Angleterre. Cette considération suffit à faire créer en 1638 une maîtrise de conférences, confiée à l'omniscient Wheelock qui d'ailleurs n'y eut pas de successeur (59). Comme les mathématiques, limitées à Euclide, attendaient la venue de Newton pour régner à Cambridge, et que les sciences naturelles, malgré Bacon, y demeuraient inconnues sauf, peut-être, des futurs médecins (60), tous les esprits curieux, pour échapper à la scolastique, se jetaient dans l'étude des langues. Thomas Comber, sous l'autorité directe de qui se trouvait Marvell, s'il faut en croire son panégyriste « excellait dans les langues occidentales et orientales, comme l'Hébreu, l'Arabe, le Copte, le Samaritain, le Syriac, le Chaldéen, le Perse, le Grec et le Latin; et aussi en Français, en Espagnol et en Italien, qu'il comprenait et pouvait parler » (61). Richard Crashaw, dans l'intervalle de ses dévotions extatiques, était parvenu à « la connaissance de cinq langues (non compris sa langue maternelle), à savoir l'Hébreu, le Grec, le Latin, l'Italien, l'Espagnol. Pour ces deux dernières, il avait reçu peu d'aide; il les avait acquises par lui-même » (62).

(55) Mullinger, *op. cit.*, pp. 83-9.

(56) Contrairement à ce que dit Birrell, p. 11, qui force le sens d'un texte du *Behe-moth* de Hobbes : « Cicéron, Sénèque, Caton et autres politiques de Rome, et Aristote d'Athènes, qui n'ont guère parlé des rois que comme des loups ou autres animaux dévorants » [4^e partie, *ad initium*], figuraient comme écrivains ou philosophes, non comme historiens, dans les lectures des étudiants. Au reste ceux-ci pouvaient parfois y puiser, bien malgré leurs maîtres, des sentiments républicains, plus oratoires d'ailleurs que vécus jusqu'au jour où la guerre civile les tire du domaine académique.

(59) Mullinger, *op. cit.*, pp. 93-8.

(60) *Ibid.*, pp. 372 et 465.

(61) *Ibid.*, p. 318, n. 2.

(62) Préface de l'édition de 1646, *ut supra*.

Cette remarque montre comme il est difficile de fixer la dette de Marvell envers Cambridge. Par ses œuvres et par d'autres témoignages nous savons l'étendue de ses connaissances, mais nous ne pouvons faire la part de la parole des maîtres, des voyages, de la conversation des meilleurs esprits de son temps et de lectures variées, souvent imprévues. Pourtant un fait nous est connu : dès l'Université Marvell composait des vers.

Le 17 mars 1636/7 la reine mettait au monde son cinquième enfant (63) : la princesse Anne. Selon la coutume les deux universités saluèrent chacune cet événement par un volume de vers. Oxford, en l'occurrence plus moderne, mêla aux poèmes grecs et latins de mètres variés quelques pièces en Anglais, langue plus accessible à la reine (65). Cambridge n'eut point la même galanterie, et nous le regrettons d'autant plus que le talent, ou du moins ses promesses, se trouvent plutôt sur les bords de la Granta que sur ceux de l'Isis : de ce côté-ci le seul nom que l'oubli n'ait pas tout-à-fait enseveli, est celui de Guillaume Cartwright (et il le doit moins à ses poèmes fleuris qu'à une pièce jouée à l'Université devant le roi, qui sert d'argument pour prouver l'épuisement du théâtre anglais dès avant sa suppression par le Long Parlement) — de celui-là, Richard Crashaw, Abraham Cowley et Marvell, auxquels on peut ajouter, tant pour l'amitié qui le liait à Crashaw que pour les beautés éparses dans son informe épopée de *Psyché* (66), Joseph Beaumont ; si Milton a quitté Cambridge, son rival et ami Edouard King collabore à l'éloge de la princesse, inconscient de l'immortalité qu'une mort tragique va lui apporter sous le nom de « Lycidas ».

Dans ce recueil intitulé *Συνφῶδια sive Musarum Cantabrigiensium concentus et congratulatio ad serenissimum Britanniarum regem Carolum, de quinta sua sobole, clarissima principe, sibi nuper felicissime nata* (67) un poème latin *Ad regem Carolum Parodia* et un poème grec *Πρὸς Κάρολον τὸν βασιλέα*, portent la signature d'Ἀνδρέας ὁ Μαρβέλλου, ἐκ τοῦ τῆς Τριᾶδος, alors âgé de seize ans. D'autres avaient joué sur le mois de la naissance, Mars, ou sur le jour, Vendredi, *Veneris dies* ; le carême avait inspiré à Cowley des vers trop ingénieux :

(63) Mrs Strickland, *Queens of England* vol. V., p. 269. C'était le sixième enfant si l'on compte le premier, mort le jour de sa naissance. La princesse Anne mourut le 8 décembre 1640, en demandant à Dieu « d'éclairer ses yeux ».

(65) *Flos Britannicus Veris Novissimi Filiola Carolo et Mariae Nata...* Oxford « voudrait... rivaliser pour le nombre des langues avec celui de vos enfants royaux mais... serait obligé de faire venir de nouveaux professeurs ». — Le poème auquel la reine dût être le plus sensible, est celui que composa dans sa langue maternelle un Normand de Jersey qui signe « Jean Poingdextre, de la Société d'Excestre » [collegii Exoniensis socius]. Les vers, un peu surannés, ignorent les règles posées par Malherbe, mais ont de la grâce : Phébus

Était sur le seuil de sa course
Quand il cognut qu'en une nuit
Le Printemps aviez produit,
Et couvert, depuis la vesprée
De fleurs le portail de l'année,
En mariant avec vos lis
Les roses de ce Paradis...

(66) Qui, dans une version abrégée, renferme trente mille vers.

(67) Grosart, vol. I, p. xxix, et à sa suite Aitken, Birrell et Poscher (voir bibliographie, n° 134), appellent inexactement ce recueil « the *Musa Cantabrigiensis* of 1637 », ce qui donne l'idée erronée d'une publication périodique.

Dum more antiquo jejunia festa coluntur,
Et populum pascit religiosa fames...

Henriette-Marie répand dans le cœur de ses sujets une joie qui ne doit rien à Bacchus ni à Cérès (68). Dans son poème grec Marvell, lui, prend pour texte le nombre des enfants royaux et se félicite que le chiffre cinq ne soit plus funeste aux Anglais : Δυσχαριστοτόχος, comme dit étrangement le jeune lecteur d'Homère. Même en 1637 on a senti le besoin d'expliquer au lecteur l'allusion à la Conspiration des poudres (5 novembre 1605) et à celle de Gowrie (5 août 1600).

Mais si les vers grecs de Marvell sont fort méchants, son poème latin a du rythme; ne l'en louons pas trop : il s'est contenté de suivre pas à pas l'ode adressée par Horace à Octave après la victoire d'Actium (I, 2). A la description des malheurs et prodiges de toute sorte qui suivirent la mort de César, il substitue celle de la peste qui vient à nouveau de désoler Cambridge (69).

Cùm scholae latis genus haesit agris,
Nota quae sedes fuerat bubulcis;
Cùm togà abjectà pavidus reliquit
Oppida doctus. (Strophe III).

Heureusement les maux de l'Angleterre tirent à leur fin : Charles et Marie repeuplent le pays. Souhaitons de conserver le plus longtemps possible cet excellent prince; il suffit ici de changer un seul mot à la strophe d'Horace :

Serus in caelum redeas, diûque
Laetus intersis populo *Britanno*
Neve te nostris vitiis iniquum
Ocyor aura

Tollat..... (Strophes XII-XIII)

Et nous sommes en cette année 1637 que les historiens d'aujourd'hui déclarent décisive. Aucune sagesse humaine ne peut plus empêcher la guerre civile (70).

*

* *

Pendant les études du jeune André à l'Université, divers événements heureux ou malheureux remplissaient la vie de sa famille à Hull. Le 29 décembre 1633, sa sœur aînée, Anne, épousait Jacques Blaydes (71)

(68) Un poète avait composé ses vers sur une fausse nouvelle que la Reine avait eu deux jumeaux; il ne put se résigner à sacrifier son œuvre et se contenta d'y ajouter un prologue explicatif.

(69) Mullinger n'en parle pas, mais voir Cooper (Charles Henry) *Annals of Cambridge*, III, 284. Elle éclata en novembre 1636.

(70) Gardiner, *History of England from the Accession of James I*, vol. VIII, p. 223. — Poscher, *ut supra*, p. 3, fait preuve d'une vue perçante ou d'une vive imagination en découvrant dans ce poème « le futur homme politique, le démocrate, le représentant du peuple ».

(71) De Sutton, dans le comté d'York. Voir dans *Notes and queries*, série V, vol. XI, pp. 283 et 396, et série VI, vol. I, p. 271 des généalogies et renseignements fournis

dans la chapelle de la Chartreuse. Le même sanctuaire voyait, le 18 Août 1636, le mariage de la seconde sœur, Marie, avec Edmond Popple (72). Par ces deux alliances la famille Marvell s'implantait dans la ville, où les Blaydes et les Popple, riches et considérés, participaient à la conduite des affaires municipales (73). Le Révérend Marvell semble n'avoir eu qu'une fortune modeste, encore que ses doubles fonctions fussent assez bien rétribuées pour l'époque (74). Ces deux mariages avantageux prouvent l'estime où le tenaient dès lors ses concitoyens d'adoption (75). De tragiques épreuves devaient porter ce sentiment jusqu'à l'admiration : la peste qui avait vidé un temps Cambridge de sa gent académique, n'épargna pas Hull. Ce port actif souffrit même tout particulièrement. L'épidémie éclata en 1635 et avec des accalmies se prolongea jusqu'au 16 Juin 1639, jour où elle cessa brusquement s'il faut en croire le vieux chroniqueur. Au milieu de cette épreuve, le 7 décembre 1637 mourut Guillaume Ramsden, maire en fonctions et le plus considérable négociant de Hull ; homme « pieux, instruit et ingénieux ». Le Révérend Marvell n'avait pas déserté son poste. Il eut le courage de donner à la dépouille mortelle de Ramsden « un enterrement chrétien, pratique à laquelle on avait renoncé quelque temps auparavant ». Des personnes atteintes de la colère céleste portèrent le corps dans l'église de la Sainte-Trinité, et le prédicateur, après avoir dit les prières liturgiques en fils respectueux de l'Eglise anglicane, exhala sa ferveur puritaine en une « excellente oraison funèbre, qui du haut de la chaire réconforta les fidèles en larmes et les prépara à supporter joyeusement tout ce qui pourrait leur arriver dans leur condition lamen-

par des descendants de ce Blaydes qui était « justice of the peace » ; son fils fut maire de Hull en 1702 — Cf. *Yorkshire Archaeological Journal*, vol. XV (1898) p. 185, pour la date exacte du mariage.

(72) Eglise de la Sainte-Trinité, registre des baptêmes, mariages et enterrements de 1553 à 1653, p. 242. Signalé par Grosart, vol. I, p. xlv, qui donne aussi quelques renseignements sur le mariage de la troisième sœur, Elisabeth. Il les puise dans le Hunter MS 4.34, conservé au Musée britannique et reproduit dans les *Publications of the Harleian Society*, XXXIX, 1.000. Selon Joseph Hunter (1783-1861) qui compila cette généalogie de la famille Marvell, d'ailleurs inexacte sur certains points, Elisabeth Marvell aurait épousé Robert More « of the Green in Greenhill, in Norton, gent., bapt. 19 déc. 1610 », veuf d'Editha, fille de Francis Darley de Kilnhurst, enterrée le 8 mai 1639. Du premier mariage était né un fils, Thomas More, baptisé le 28 mars 1638, qui figure dans l'ouvrage d'Edmond Calamy, docteur en théologie, *An account of the ministers, lecturers, masters, and fellows of colleges who were ejected or silenced after the Restoration in 1660 by or before the Act of Uniformity... The second edition in two volumes, vol. II* (1713), p. 83 : « Mr. Thomas More, M. A. Fellow of Magdalen College [Cambridge]. He was an excellent Philosopher, and therefore was chosen by the Proctor... to be Moderator in the Bachelors' Act. And being (like his uncle Mr. Andrew Marvel) a witty man, was chosen to be Tripos ». Voir la suite de la citation chapitre VII *infra*. En faisant de Thomas More le neveu (par alliance) du poète, Calamy confirme Hunter.

(73) Gent, *History of Hull* (voir bibliog. n° 212), pp. 169-171.

(74) D'après T.-T. Wildridge, *Hull Times*, 19 mars 1921, il recevait 53 l. st. 6 s. 8 d. par an pour chacune de ses deux fonctions. Mais Monsieur Margoliouth nous communique des notes prises par lui dans le *Hull Chamberlain's accounts* pour l'année 1638 d'où il ressort que le prédicateur de la Trinité recevait 40 l. st. par an. Le maître de la Chartreuse aurait eu 13 l. st. 6 s. 8 d. plus le logement. Il semble que Wildridge ayant obtenu le total exact l'ait ensuite doublé par inadvertance.

(75) Ses fonctions, mi-religieuses, mi-civiles, le faisaient participer à nombre d'actes de la vie municipale. En 1632, il émarge avec plusieurs autres une lettre de Charles I^{er} à la ville, ordonnant la remise des arcs et des flèches conservés au château. Voir Wildridge, *Hull letters*, pp. 11 et 22.

table ». Ce sermon fut ensuite imprimé (76). Il a disparu, mais sans doute l'idée du châtimement infligé à une nation oublieuse de ses devoirs envers Dieu, y tenait-elle la première place.

L'année suivante mourut la mère du jeune André; elle fut enterrée dans l'église de la Sainte Trinité le 28 avril 1638 (77). Avec une hâte assez habituelle alors chez les adversaires du célibat des prêtres, le Révérend Marvell épousa, dès le 27 novembre suivant, Lucie Alured, veuve elle-même pour la seconde fois. L'acte de mariage sur les registres de la paroisse de Norton, dans le comté de Derby, lui donne le titre de « *generosa* » (78). Nous ne savons ce que l'étudiant de Cambridge a pu penser de cette union, qui devait être de courte durée. « Il advint que l'an de grâce 1640 [c'est-à-dire 1641], le 23 Janvier, comme le Révérend Marvell traversait le Humber dans un bateau de Barrow, celui-ci échoua sur un banc de sable, et il se noya dans ce naufrage, par la négligence, pour ne pas dire l'ivresse, des mariniens, à la grande douleur de tous les honnêtes gens » (79). Ce récit, le plus ancien de tous, qui est celui de Fuller, porte la marque de la brutale réalité, mais l'imagination populaire, frappée par la disparition d'un pasteur aimé, l'entoura de circonstances romanesques et surnaturelles que des biographes amis du merveilleux ont encore embellies au XVIII^e siècle (80). Une seule semble avoir quelque fondement parce qu'elle apparaît, sous forme de note marginale, dans Fuller lui-même : « [il fut noyé] avec Madame Skinner (fille du chevalier Ed. Coke) personne très religieuse ». Pourtant une erreur sur la personne a été ici commise et l'on sait de source sûre que la fille du grand jurisconsulte ne se noya pas avec le Révérend Marvell. Les biographes postérieurs, qui avaient constaté cette impossibilité, ont bien essayé d'arranger les choses en sacrifiant à Neptune une des quatre filles de Madame Skinner, aux lieu et place de la mère; mais là encore l'inexorable érudition vient de nous arracher à la douceur

(76) En 1640 d'après Thompson, III, 437. — La mort de Ramsden et la conduite du Rév. Marvell furent racontées vers 1700 par Abraham De la Pryme dans son histoire de Hull, restée inédite. Le passage relatif à la peste de 1637 est cité par C. Jackson dans une note de son édition du *Journal* de De la Pryme (1870), p. 286. — Gent, *op. cit.*, p. 39, note, copie De la Pryme presque textuellement.

(77) Registre paroissial de la Trinité. Signalé par Grosart, vol. I, p. xxxii.

(78) *Ibid.*, p. xlv. — Cf. *Notes and Queries*, Ser. VI, vol. I, p. 271 (1880) où l'on trouvera la généalogie de Lucie Alured et la liste de ses maris. Ces renseignements ne concordent pas toujours avec ceux que fournit Joseph Foster, *Visitation of Yorkshire* (1875). Il semble toutefois établi que la dame en question n'était pas encore née en 1585 et qu'en 1612, elle était déjà mariée avec Francis Darley de Kilnhurst. Robert More qui épousa Elisabeth Marvell (voir *supra*) aurait donc été antérieurement le gendre de Lucie Alured, du chef de sa première femme, Editha Darley, fille de Francis.

(79) Fuller, *Worthies*, *ut supra*. — Dans une note marginale Fuller nous informe qu'il tient ces renseignements « du gendre » du Révérend Marvell.

(80) Il est curieux de suivre la formation de la légende depuis Fuller (*ante* 1661) : Abraham De la Pryme, *op. cit.*, introduit dans l'histoire (*ante* 1704) « un jeune couple qui allait se marier ». — En 1735 Gent, *op. cit.*, p. 141, fait du couple « un beau jeune couple ». — En 1760 la *Biographia britannica* (vol. V, p. 3052, n. B.) qui prétend tenir son récit d'une tradition remontant à « des amis intimes des deux familles éprouvées », agrmente la noyade d'une apparition : « un très charmant enfant aux cheveux de lin » s'approche d'une dame dont la fille était sur le bateau et lui dit que celle-ci « est sauvée maintenant », paroles qu'il faut entendre au sens spirituel. — En octobre 1774 le *Westminster magazine* copie, sans le dire, le récit de la *Biographia britannica*. — En 1776 Thompson, III, 437, proteste contre les inven-

des larmes en prouvant que Brigitte Skinner, la seule pour qui un doute subsistât, mourut presque centenaire, environ quatre-vingts ans après le prédicateur de Hull. Dans une autre version, qui apparaît en 1760, la mère de la naufragée, que l'on ne nomme pas, « aurait envoyé chercher Marvell, se serait chargée de la dépense de son éducation future, et à sa mort lui aurait légué sa fortune ». Une contamination naturelle a fait de Madame Skinner la mère adoptive du jeune orphelin ; mais de nouveau les érudits coupent les ailes à la légende : sur le testament de cette dame le poète n'occupe pas la moindre ligne. Pourtant il est certain que les familles Marvell et Skinner étaient en rapports dès le début du règne de Charles I^{er} et restèrent liées jusque sous la Restauration (81). On peut croire qu'à l'origine de cette tradition séculaire si magnifiquement épanouie il y a un germe non imaginaire, ne fût-ce qu'un grain de sénévé (82).

Trente ans plus tard les ennemis du poète cherchèrent à l'atteindre en attaquant la mémoire de son père, qu'ils traitèrent de rebelle et de schismatique ; Marvell la défendit avec une simplicité digne : « Il mourut avant que la guerre civile n'éclatât, après avoir vécu avec une certaine réputation aussi bien de piété que de savoir ; de plus il se conformait aux rites prescrits par l'église anglicane quoique, je l'avoue, il ne fût pas l'un de leurs plus ardents zéloteurs » (83). Fait à noter, ce conformiste si tiède ne satisfaisait plus certains anti-ritualistes de la ville. Le ministre s'était plaint qu'ils tinssent « des réunions séparées contrairement à la loi », et leur avait conseillé de se réunir par petits groupes plutôt que par grandes assemblées, en tenant compte du régime sous lequel ils vivaient. Ils avaient répliqué en l'accusant d'erreurs doctrinales. Une conférence entre le ministre et les anabaptistes et autres sectaires n'avait pas amené grand résultat (84). Ainsi par delà la querelle

tions du *Westminster magazine* mais raconte qu'avant de s'embarquer le Révérend Marvell, sûr de périr dans une mer démontée, s'écria « En route pour le Ciel ! » et « jeta sa canne à pomme d'or sur le rivage à quelques amis qui se tenaient sur le bord de l'eau... leur demandant s'il périssait de donner cette canne à son fils » ; la canne appartient aujourd'hui à Monsieur T. Hill et a été exposée lors du tricentenaire (voir le catalogue, n° 283). — Enfin Hartley Coleridge en 1833 (voir bibliog. n° 130) enchérit sur tous ses prédécesseurs : « L'appréhension de Monsieur Marvell provint, non des avertissements des marins, non des menaces du ciel, mais de ce pressentiment prophétique, de cette seconde vue de la dissolution qui, telle l'ombre sur le cadran, indique obscurément l'heure du décès. Le matin était clair, la brise belle et la compagnie gaie, lorsque, mettant le pied sur le bateau, le révérend homme s'écria : etc... ». Avec le mysticisme caractéristique des Coleridge, Hartley déclare l'histoire tout à fait vraisemblable et l'accepterait volontiers pour vraie si elle était appuyée par des témoignages suffisants.

(81) Ces rapports et les légendes qui les ont déformés font l'objet d'un examen serré dans l'article déjà cité de Margoliouth, pp. 356-60. Un article de nous dans la même revue (voir bibliog. n° 203) apporte (pp. 416-7) quelques nouveaux détails, que Margoliouth a complétés à son tour dans sa note *Andrew Marvell, senior* (voir bibliog. n° 206). Voir aussi *infra*, l'hypothèse relative au grand tour de Marvell.

(82) Un poème anonyme, œuvre de quelques pieux rimeur, transcrit sur le registre paroissial de Pickering, dans le comté d'York, atteste, d'accord avec les légendes relatives à la mort du Rév. Marvell, la popularité dont jouissait celui-ci. Voir *Notes and Queries*, Ser. III, vol. II, p. 227 (1862) et Ser. VI, vol. II, p. 174 (1880).

(83) *Rehearsal Transposed*, 1^{re} partie (Grosart, III, 322).

(84) W. Whitaker, *One line of the puritan tradition in Hull*, 1910, p. 8. Le manuscrit où le Rév. Marvell a consigné son point de vue, intitulé *Plainte contre la conduite perverse de certains des habitants de Hull* appartient aujourd'hui à Monsieur A.-B. Wilson-Barkworth ; voir le catalogue du tricentenaire, *ut supra*, n° 5.

entre arminiens et puritains s'en préparait-il une autre dans les rangs mêmes du puritanisme entre presbytériens et indépendants.

*
* *

Vers le temps et peut être à cause de la mort de son père Marvell quitte Cambridge. La date exacte de son départ ne nous est pas connue. Le 13 avril 1638 il a été promu au rang de boursier collégial (*scholar*) dans son collège de la Trinité (85). En 1638/9 il a pris son grade de bachelier-ès-arts (86). Pendant les années 1639 et 1640 il continue à résider à Cambridge et à bénéficier de sa bourse (87). Sans doute vise-t-il le grade supérieur de maître-ès-arts, auquel parviennent alors les deux tiers des bacheliers (88). Mais il abandonne ce projet, car à la date du 24 septembre 1641, les autorités du collège décident que plusieurs boursiers, dont Marvell, « parce que les uns sont mariés et que les autres s'absentent irrégulièrement et négligent les exercices prescrits... seront exclus de leur place à moins qu'ils ne se justifient dans les trois mois » (89). Le pire ennemi de Marvell dira de lui, après sa mort : « a patre abdicatus, ab academia pulsus » (90). L'un semble faux et l'autre inexact. Sans commettre aucune « folie juvénile » (91), notre poète a pu simplement délaissier l'université parce qu'il cherchait sa voie ailleurs. Une impression subsiste néanmoins qu'il ne fut pas un étudiant modèle. Au milieu de 1640 il ne collabore pas au *Voces votivae ab Academicis Cantabrigiensibus pro novissimo Caroli et Mariae principe filio emissae*. Il s'agit cette fois-ci du futur duc de Gloucester, et la langue anglaise est admise à célébrer les parents et l'enfant. Crashaw, Cowley et Joseph Beaumont profitent de cette faculté pour composer de longs panégyriques où s'expriment leurs inquiétudes ou leurs espoirs à l'occasion de la guerre qui vient de reprendre contre les calvi-

(85) « Andreas Marvell discipulus juratus et admissus ». *Admission-book of fellows and scholars*, Trinity College. Signalé par Thompson, III, 437.

(86) *Matriculations and degrees*, p. 451. En général on mettait quatre ans pour arriver au B. A. Aussi la *Biographia britannica* suppose-t-elle que Marvell a été retardé par sa conversion momentanée au catholicisme. Toutefois si, comme nous l'avons vu, celle-ci se place probablement en 1639, l'explication tombe. Le jeune âge auquel Marvell était entré à l'université suffit sans doute à justifier la longueur relative de ses études.

(87) Ce fait a été signalé par Aitken, vol. I, p. xxiii, mais non sans quelque confusion, semble-t-il. C'est pendant l'année 1636-7 (les comptes étant arrêtés à la Saint-Michel) que Marvell, alors « sizar », reçut pour la dernière fois 6 s. 8 d. de « liberatura ». Les comptes manquent pour les 15 années antérieures à 1636-7 et pour 1637-8, 1638-9 et 1640-1, mais en 1639-40 nous trouvons Marvell [D^r Mervile] promu au rang de « Discipulus Dñae Bromley », c'est-à-dire qu'il bénéficie, avec quatre autres d'un legs fait au collège vers 1618 par une dame Bromley. A ce titre il touche un « stipendium » de 3s. 4d. par trimestre, soit le double de la « liberatura » (Renseignements fournis par l'économe [bursar] du collège à Monsieur Margoliouth qui nous les a communiqués après les avoir partiellement employés dans son article précité, p. 355).

(88) *Matriculations and degrees*, p. xvi.

(89) Thompson, *ut supra*, d'après le *Conclusion-book* du collège. — Que Marvell ne se « justifia » pas ressort de l'absence de son nom dans les comptes de l'économe pour 1641-2.

(90) Parker, *Reverendi admodum...* (voir bibliog. n° 53) p. 275.

(91) Poscher, p. 1.

nistes écossais. En vain le tendre ritualiste Crashaw somme-t-il « Rébellion, Méchef, Guerre, Sang et Mort » de s'enfuir à la nouvelle de la naissance princière jusque dans leur tanière hyperboréenne ». De nouveau l'armée royale cède sans combattre, et en Octobre l'Angleterre élit le Long Parlement. Olivier Cromwell, déjà choisi par le bourg de Cambridge pour le représenter au Court Parlement, triomphe cette fois encore, malgré la campagne acharnée menée contre lui par le poète Cleveland, agrégé du collège de Saint-Jean. Celui-ci, dont Marvell sera un peu le disciple en satire et dont il parlera longtemps après avec éloge, s'écrie devant le résultat de l'élection que « ce seul vote a ruiné la royauté et l'église » (92).

Au milieu de cette agitation, que fait le futur secrétaire du Protecteur et représentant *patriote* de Hull ? Les huit années qui suivent la mort de son père sont particulièrement mal connues, et le peu que nous savons est de nature à nous déconcerter. « Il a passé, dit de lui Milton en 1652/3, quatre ans à l'étranger, en Hollande, France, Italie et Espagne, avec grand profit... et appris la langue de ces quatre pays » (93). Il est de retour à Londres sûrement en 1649, probablement dès la fin de 1646. Son départ pour le continent se placerait donc en 1642. Jusqu'alors a-t-il vécu auprès de ses sœurs et de sa belle-mère (94), à Hull ? Nous l'imaginerions plutôt dans la capitale, attendant sans hâte que sa vocation se révèle, spectateur curieux des grands événements qui précèdent la lutte armée entre le Roi et le Parlement; peut-être mêlé à la foule qui vit, sur la colline de la Tour, le 12 mai 1641, tomber la tête de Strafford; peut être à celle qui, le 11 janvier 1641/2, ramena en triomphe à Westminster les cinq députés que Charles I^{er} en personne avait vainement essayé d'arrêter dans la chambre même des Communes (95).

Puis, au moment où le Roi, qui n'a pu, le 23 avril, se faire ouvrir les portes de Hull, dresse son étendard à Nottingham (23 août), et donne ainsi le signal des hostilités, André Marvell quitte l'Angleterre. Sans

(92) D. N. B., Vie de Cleveland (ou Cleiveland).

(93) Voir *infra*, chapitre IV.

(94) Celle-ci obtint le droit d'« administrer » les biens de son mari, décédé intestat; elle habita quelque temps une maison sise sans doute à l'intérieur des murs, qui appartenait à la Chartreuse de Hull. Voir Grosart, vol. I, p. xxxii. Monsieur Margoliouth nous communique cet extrait des comptes du Rév. Styles, successeur du Rév. Marvell à la direction de la Chartreuse, pour la période qui va du 23 nov. 1642 au 7 déc. 1643. « Itm paid for worke done about Mrs Marvills house xvi s ix d ». Nous ignorons en quels termes Marvell était alors avec la seconde Madame Marvell : en 1666 nous le trouvons en compagnie d'un certain Thomas Alured, sans doute apparenté à sa belle-mère. Voir *Notes and Queries*, Ser. VI, vol. IX, p. 61 (1884).

— Les comptes de la Chartreuse sont conservés au Guildhall de Hull.

(95) Pourtant une tradition locale, qui n'apparaît dans un document écrit qu'en 1829, veut que Marvell ait été employé à Hull dans une maison de commerce : « he served his clerkship ». Cette expression semble indiquer une sorte d'apprentissage qui ne peut guère se placer qu'entre le séjour à Cambridge et le « grand tour », donc de 1640/1 à 1642, ou 1643, 1644 au plus tard. Margoliouth qui a attiré l'attention sur cette tradition dans son article précité de la *Modern language review*, pp. 355-6, suggère avec beaucoup de vraisemblance que Marvell fut l'employé d'Edmond Popple, son beau-frère, marin, constructeur de navires et importateur [*merchant*]. Cet apprentissage expliquerait la compétence dont Marvell fit preuve en tant que député dans les questions maritimes et commerciales.

oublier qu'il s'agit d'une guerre civile nous sommes tentés aujourd'hui de lui en vouloir de cette indifférence. Jeune, vigoureux, sans charge de famille, pourquoi ne se trouve-t-il pas dans l'un ou l'autre camp; ou royaliste ou parlementaire, mais pas neutre? Certes un fossé séparait alors l'homme d'études de l'homme d'épée, qui aujourd'hui est comblé. Cowley, dans les vers qu'il adresse en 1639 ou 1640, *Au Lord Falkland, pour son retour sain et sauf de l'expédition septentrionale contre les Ecossais*, dit de son héros : « Il est trop bon pour la guerre et devrait être — aussi loin du danger qu'il l'est de la peur ». Que seuls les hommes incapables de faire mieux « défendent l'état, et que lui en soit l'ornement » (96). Mais Cowley n'empêche pas Falkland, soldat d'occasion, orateur, philosophe, novateur religieux, mécène et inspirateur à la fois des meilleurs esprits de son temps, de charger à Newbury, sans haine et sans espoir, les mousquetaires du parlement, et de trouver là une mort presque volontaire, qui laisse un vide dans la pensée anglaise. Si Milton ne porte pas les armes et se justifie en arguant de sa supériorité intellectuelle (97), il a du moins renoncé à un voyage en Grèce et hâté son retour d'Italie pour assister à la chute de la hiérarchie épiscopale, et il combat avec la plume au risque de sa tête (98).

Mais Marvell ne se décide pas à prendre parti. Trente ans après il écrira dans un pamphlet en faveur de la tolérance : « Était-ce une guerre pour la religion ou pour la liberté? la question ne vaut pas d'être résolue. Que l'une des deux fût à la surface, alors l'autre était au fond; mais tout bien considéré je crois que la cause était trop bonne pour être servie par la violence (99). On aurait dû s'en remettre à Dieu, s'en remettre au Roi de toute cette affaire. Les armes de l'Eglise sont les prières et les larmes, les armes du sujet sont la patience et les pétitions. Le Roi lui-même avec son jugement si droit et si perçant aurait bientôt senti où cela accrochait. Car les hommes peuvent épargner leur peine quand la nature travaille, et le monde n'ira pas plus vite parce que nous le pousserons. De même que s'est faite toute seule l'heureuse Restauration de Sa présente Majesté, de même tout arrive en son temps, sans prendre nulle garde à notre empressement officieux » (100). On conçoit que l'auteur de ces lignes ait refusé de se battre ni pour, ni contre « une cause trop bonne ». On n'est pas surpris non plus de voir ses ennemis en prendre texte pour l'accuser de

(96) *Poems*, édition Waller, p. 20.

(97) *Prose works*, édition St-John (*Bohn's library*) vol. I, p. 219 : « Vu que dès mon enfance je me suis voué à l'étude des lettres et que mon esprit a toujours été plus vigoureux que mon corps, je n'ai pas recherché les labeurs des camps, où n'importe quel homme ordinaire aurait été plus utile que moi, mais j'ai porté mes efforts du côté où ils semblaient devoir être le plus efficaces ».

(98) *Ibid.*, p. 256 : « Je considérai qu'il serait vil de voyager à l'étranger pour mon amusement tandis que mes concitoyens lutteraient dans notre patrie pour la liberté ». Ces deux passages sont tirés de la *Defensio secunda*, dont Marvell fit à Milton un magnifique éloge dès son apparition en 1654 (voir ch. IV *infra*). On se demande cependant s'il apprécia l'épithète de « vile » appliquée à une conduite qui avait été la sienne.

(99) Traduction bien faible de : « too good to have been fought for », formule qui fait songer à une autre, plus récente.

(100) *Rehearsal transposed*, 1^{re} partie (Grosart, III, 212-3).

couardise (101). Négligeant cette insulte, comme nous le permet son courage civique éprouvé, nous faisons la part de la dialectique dans le passage cité plus haut : on ne peut en 1672 justifier tout haut la *Rébellion*; Marvell ménage adroitement les susceptibilités du monarque restauré sans toutefois renier les principes de la constitution anglaise. Deux ou trois ans plus tard dans une satire anonyme il recommande « d'emmurer pour le bien public les tyrans, comme des rois atteints de la lèpre » et fait l'éloge du « juste juge de Tarquin » (102). C'est dire la difficulté de déterminer l'opinion réelle de Marvell à la fin de sa vie sur la guerre civile; à plus forte raison devons-nous renoncer à savoir en l'absence de tout témoignage contemporain pourquoi, jeune homme, il n'y a pas pris part.

Or donc, tandis que Hull soutient victorieusement contre l'armée royaliste deux sièges (103) dont l'échec aura une influence décisive sur l'issue de la guerre, tandis qu'à Cambridge principaux, agrégés et boursiers fidèles au Roi sont dépouillés et chassés, et que les soldats de Manchester et de Cromwell purgent les chapelles des collèges de toute idolâtrie (104), André Marvell accomplit ce *grand tour*, complément aristocratique de l'éducation insulaire. Mais avec quelles ressources ? Longtemps ses biographes lui ont fait dépenser ainsi la fortune que lui aurait léguée Madame Skinner. Cette explication n'est plus possible, du moins sous la forme traditionnelle. Aussi paraît-il vraisemblable que Marvell, comme avant lui Ben Jonson, accompagna quelque jeune gentilhomme en qualité de courrier, ou de précepteur, ce qui lui permit de voir du pays à peu de frais. Une hypothèse ingénieuse identifie ce premier élève de Marvell avec le fils aîné de Madame Skinner, Edouard, qui se trouvait à Rome « cum suo tutore » en 1645. La preuve décisive manque encore, mais les indices semblent converger vers ce point. Ainsi s'expliquerait la légende du legs : l'aide apportée à l'éducation de l'orphelin l'aurait été sous une forme indirecte mais non moins efficace (105).

Toujours est-il que, seul et indépendant ou attaché à quelque personnage d'un rang supérieur, Marvell fait son grand tour à loisir, et commence à s'acquérir une réputation de voyageur dont témoigneront

(101) Parker, *Reproof*, pp. 444-5. — *Gregory Father Grey-beard* (voir bibliog. n° 50). p. 270.

(102) *Britannia and Raleigh*, v. 149-151 et 179. — Même si l'on retirait cette satire de l'œuvre de Marvell, nous resterions convaincu qu'elle exprime à peu près sa véritable pensée à la fin de sa vie. Cf. chapitres V et VI *infra*.

(103) Dès le mois de juillet 1642 les habitants font sauter une grande partie de la Chartreuse qui pouvait abriter les assiégeants. En septembre 1643 ceux-ci placent sur les ruines un grand canon de bronze. Voir Gent, *op. cit.*, pp. 146 et 157. D'après John Cook, *op. cit.*, la destruction n'aurait eu lieu que peu avant le second siège, en 1643.

(104) Gardiner, *History of the Great Civil War*, vol. I, pp. 354-6.

(105) Poscher, pp. 1-2, avait suggéré en passant que Marvell avait pu faire son grand tour en qualité de « compagnon de voyage » [*reisebegleiter*]. Mais c'est Margoliouth qui le premier a, dans une lettre au *Times literary supplement* du 5 juin 1924 (voir bibliog. n° 205) développé l'hypothèse que Marvell était le « tutor » anonyme qui accompagnait N[ed = Edward ?] Skinner lorsque celui-ci « pransus est in Refectorio » du collège des Jésuites anglais à Rome, le 18 décembre 1645. Comme nous le verrons plus loin, Marvell fit deux préceptorats après son retour en Angleterre, ce qui rend la supposition plausible.

son épitaphe, de nombreuses allusions aux coutumes étrangères éparses dans ses ouvrages, et les injures de ses ennemis, attentifs à profiter de la méfiance qu'inspirait à l'Anglais pur-sang [*True-born Englishman*] le séjour prolongé au milieu des corruptions continentales : « Il a appris la couardise et la cruauté italiennes » ; déjà dépravé dans son enfance par ses camaraderies vulgaires, il n'a pas acquis de meilleures manières « à fréquenter les montreurs d'ours de Berne, ou les cannibales de Genève » ; « il a voyagé et vu autant de peuples et de contrées que les fameux *virtuoses*, Sorbier et Coryat, entendu rugir la cité du Lion, passé les Alpes et vu toutes les curiosités... et les vieilles pierres de l'Italie ; s'est assis à Rome dans la chaire de porphyre ; sait décrire les méthodes d'élection des papes, et raconter des histoires sur les bons tours des cardinaux... » (106).

Marvell, avons-nous dit, visita la Hollande, la France, l'Italie et l'Espagne, sans doute dans cet ordre où Milton les énumère. Du premier de ces pays, notre poète a composé, quelques années plus tard, un portrait ou plutôt une caricature inspirée par la jalousie nationale, mais dont certains traits sont pris sur le vif. Non pas les *concetti* sur la formation du sol hollandais au moyen d'alluvions arrachés à la côte britannique ; sur l'océan qui joue à saute-mouton par-dessus les clochers pour confirmer la théorie chère à Grotius de la liberté des mers ; sur « Amsterdam, Turc, Chrétien, Païen, Juif, — Entrepôt de sectes, monnaie où se frappent les schismes, — Banque de la conscience, où il n'est opinion si étrange qu'elle ne trouve crédit et changeur » (107). Ce sont là de purs jeux d'esprit, le développement pittoresque d'idées abstraites. Mais seul un voyageur a pu peindre ce tableau réaliste des Hollandaises à l'église qui rappelle la manière des frères Van Ostade :

Voyez également leurs sirènes, à la queue de poisson,
fumantes à l'église au-dessus de leur brasero !
De la tourbe, enfermée tel le feu des Vestales dans un pot de terre,
répand sa fumée à travers les trous d'un carré de bois.
Chacune se rend au temple avec un de ces autels
(mais le place toujours à son extrémité occidentale), (108).
tandis que la vapeur grasse du sacrifice féminin
remplit les narines du prêtre et lui arrache les yeux (109).

De la France, Marvell ne rapporta pas de description, même satirique.

(106) Parker, *Reproof...* pp. 82, 227 et 274-5. La cité du lion est Lyon comme le prouve un passage de Marvell cité *infra*. Mais il y aussi dans le texte anglais une allusion probable aux lions de la cité (de Londres) que les badauds allaient voir à la Tour.

(107) *The Character of Holland*, v. 1-8, 23-6, 71-4.

(108) Allusion rabelaisienne aux controverses entre anglicans et puritains sur la place de la table de communion que les premiers considéraient comme un autel et voulaient voir dans le chœur à l'extrémité orientale de l'église. On saisit ce que signifie l'extrémité occidentale des fidèles tournés vers l'orient.

(109) *Ibid.*, v. 85-92 : See but their *Mairmaids* with their *Tails of Fish*

Reeking at Church over the *Chafing-Dish*.
A vestal Turf enshrined in Earthen Ware
Fumes through the loop-holes of a wooden Square.
Each to the Temple with these *Altars tend*,
But still does place it at her *Western End* :
While the fat steam of *Female Sacrifice*
Fills the *Priests Nostrils* and puts out his *Eyes*.

A vrai dire il n'a guère tiré parti de son séjour dans notre pays. La France qui lui plaît est celle de Rabelais, de Montaigne, de Henri IV et des controversistes huguenots. Sur la fin de sa vie il détestera par oui-dire l'ambition de Louis XIV et ses persécutions religieuses. Mais de ce qu'il a pu observer par lui-même, vers 1643, juste avant ou peu après la mort de Louis XIII, il ne parle pas. Balzac, Chapelain, l'hôtel de Rambouillet (110), Corneille, Vaugelas, Descartes (111), le grand Condé, Saint-Vincent-de-Paul, ne figurent pas dans son œuvre. Seuls quelques distiques latins témoignent de son admiration pour le Louvre :

Consurgit Luparae dum non imitabile culmen,
Escuriale ingens uritur invidia,

et pour la grandeur, cependant empruntée, de Louis XIII :

Regibus haec posuit Ludovicus templa futuris;
Gratior ast ipsi castra fuere domus (112).

Mais surtout Marvell goûta en France le plaisir cher à ses compatriotes de se sentir moralement supérieur et de mépriser cette vantardise amoureuse qui fait partie depuis des siècles du type gaulois conventionnel. Il prend comme terme d'une comparaison burlesque « ces hillons que les jeunes Français — montrent dans les pensions après le dîner — quand ils comparent leurs chancres et leurs poulains » (113). Le voyageur anglais avait bien mal choisi son gîte. Mais aussi, fort de son expérience, pourra-t-il enseigner à une jeune Anglaise le français et la morale tout ensemble, et louer son élève de conserver des pensées chastes même en parlant notre langue (114). De la patrie de Shakespeare à celle de Corneille semblable compliment ne manque pas de saveur.

Bien que Milton n'en fasse pas mention, nous pouvons supposer à la façon dont Marvell parle de Genève qu'il l'a visité. Comme beau-

(110) Pourtant Marvell connaît nos romans, le *Grand Cyrus*, la *Cassandre*, la *Cléopâtre*. Voir Grosart, III, 18 et 421.

(111) Descartes apparaît (Grosart, III, 426) dans une citation par Marvell d'un passage de son adversaire Parker. — Voir chapitres II, VI et VII *infra*, pour la dette de Marvell envers les écrivains français dans les différents genres où il s'est essayé. Voir aussi bibliographie n° 64.

(112) *Inscribenda Luparae*, v. 1-4. — C'est au séjour de Marvell en France que ses biographes rapportaient jusqu'ici les vers latins adressés à Lancelot-Joseph de Maniban, qui se piquait de deviner non seulement le caractère mais encore le destin d'un homme d'après son écriture. Nous avons montré dans la *Review of English studies* (bibliog. n° 207) que très probablement Marvell n'a jamais rencontré Maniban et a seulement entendu parler du « grammatomancien » dans les dernières années de sa vie par son neveu Guillaume Popple.

(113) *Fleckno...*, v. 135-7 : More odious then those raggs which the French youth
At ordinaries after dinner show'th,

When they compare their *Chancres* and *Poulains*.

Le N. E. D. n'a pas admis le mot « poulains » ; il se trouve pourtant aussi chez Denham dans *A dialogue between Sir John Pooley and Sir Thomas Killigrew*, v. 36 : « Whether it pullen be or shanker... »

Poscher, p. 6, voit dans ce passage la preuve que Marvell à Paris avait étudié « die Nachtseiten dieser Stadt ».

(114) *To his worthy Friend Doctor Witty...*, v. 20-25 : Célia

Now learns the tongues of France and Italy;

But she is *Celia* still : ...

Her native beauty's not Italianated,

Nor her chast mind into the French translated :

Her thoughts are *English*,...

coup de ses compatriotes (115) il a trouvé cette ville moins puritaine que sa réputation, ou du moins bien dépassée par ses imitateurs anglais; répondant aux invectives d'un de ses adversaires anglicans contre la Rome calviniste, Marvell dira en 1672 : « Je n'ai jamais rien constaté au sujet de cette cité qui ne fût très digne d'éloge; je sais que dans ses environs pousse un raisin excellent..., que l'on y peut faire bonne chère; et qu'il s'y trouve un mail, où il est permis de tirer à l'arbalète ou de jouer à la courteboule le dimanche » (116). Ailleurs il célèbre la renommée des chapons genevois (117). Venu en curieux plutôt qu'en pèlerin, il ne reproche pas à Genève de peu ressembler à son image ascétique; il est plus surpris que déçu.

Dans un passage burlesque où Marvell raille la terreur qu'inspire aux épiscopaliens anglais le seul nom de cette ville, nous aimons retrouver son propre itinéraire du Léman à la Méditerranée : « Ils pourraient dire... que le fleuve Rhosne est si sérieux et si intelligent que ses eaux ne veulent pas se mêler à celles de ce lac périlleux, mais courent droit à travers sans jamais le toucher : bien plus, telle est son appréhension d'être rattrapé par le lac, que le fleuve plonge sous terre (118) jusqu'à ce que le lac ait perdu sa piste : et néanmoins, quand il sourd à nouveau, s'imaginant que le lac est toujours sur ses talons, il continue sa course si impétueusement qu'il n'hésite pas à passer devant le lion rugissant (119), et ne se croit en sûreté qu'après avoir pris asile dans la ville papale d'Avinion » (120).

C'est l'Italie qui semble avoir frappé Marvell comme Milton le plus et le mieux, sans doute parce que son esprit nourri de l'étude de l'antiquité se plaisait à y retrouver de grands souvenirs. Mais il a noté aussi le pittoresque du présent, les Suisses de la garde pontificale aux uniformes rayés comme des tulipes (121) que conçut Michel-Ange; le sermon annuel auquel sont contraints d'assister les Juifs, gent inconnue en Angleterre depuis sa proscription par Edouard I^{er} en 1290 (122).

A Rome Marvell compose ses premiers vers anglais que l'on puisse dater (123). Ils visent d'ailleurs un de ses compatriotes, Richard Flecknoe, prêtre catholique qui dès 1640 avait jugé prudent de se réfugier sur le continent : « Elevé dans les arts de la paix (la musique et la poésie), expliquait-il, l'Angleterre, n'est pas un lieu où je puisse

(115) Notamment Evelyn (Édition Dobson, I, 348-9).

(116) *The Rehearsal Transposed*, 1^{re} partie (Grosart, III, 45).

(117) *Ibid.*, p. 42.

(118) La perte du Rhône à Bellegarde.

(119) La ville de Lyon.

(120) Grosart, III, 42.

(121) *Upon Appleton House...*, v. 335-6.

(122) *Mr. Smirke...* (Grosart, IV, 78). — Cf. Evelyn, I, 203.

(123) *Fleckno, an English Priest at Rome*. Malgré ce titre l'habitude s'est établie parmi les biographes (voir par exemple Birrell, p. 20) de dire Flecknoe Irlandais. La source de cette erreur se trouve sans doute dans une fausse interprétation de la satire où Dryden appelle Shadwell Mac Flecknoe (le fils de Flecknoe). Walter Harris, dans son *Edition of the works of Sir James Ware*, Dublin, 1764, vol. II, p. 157, classe Flecknoe parmi les écrivains de l'Irlande en s'appuyant sur une note de Warburton sur la *Dunciade* de Pope, livre II, vers 2 (Fleckno's Irish throne) : « Richard Flecknoe was an Irish priest... ». Mais voyez Joseph Gillow, *A bibliographical dictionary of the English catholics*, vol. II (1885) p. 293.

vivre... » (124). Né à Oxford au début du siècle, il avait fait ses études au collège anglais de Douai, puis il avait été jésuite, mais son caractère trop facile et son indiscipline naturelle l'avaient bientôt fait sortir de la Société. Son innocente vanité se plaisait dans la compagnie de seigneurs et surtout de nobles dames où, s'il faut l'en croire, il était fort recherché (125), mais il ne faisait pas mystère de sa pauvreté et voyageait légèrement avec une valise pour tout bagage (126). Ne se sentant pas en sûreté à Bruxelles après la bataille de Rocroi, il avait décidé de se rendre en Italie, « le seul pays actuellement épargné par les guerres et les misères qu'elles amènent à leur suite » (127). Mais, arrivé à Rome en 1645 (128), il n'apprécia pas les Italiens : « Pour aimer cette ville, il faut être ou très vertueux ou très vicieux, dit-on communément. S'il en est ainsi je ne suis ni l'un ni l'autre car je jure que je ne l'aime pas. Bonne viande, vin délicieux et fruits excellents, tout cela se trouve ici, mais c'est la vertu du climat et non des habitants. Qu'on me donne une bonne compagnie, de la bonne humeur et de la joie saine, et au diable tout ce que ce pays peut offrir... Je n'ai pas entendu un seul rire cordial depuis mon arrivée, ni vu un sourire qui ne fût forcé... Quand on a vu leurs ruines on a tout vu ici... (129). Les vieux n'ont que leurs *quattrini* (130) à la bouche et les jeunes leurs *putana*, et pourtant avec tous ces vices, si vous les en croyiez, il n'y aurait nulle part au monde plus de virtuoses [vertueux] qu'ici : car pourvu qu'un singe fasse bien ses tours, ou qu'un âne saute à travers un cerceau, on l'appelle virtuose sur le champ ». Enfin si la religion romaine n'était la seule vraie elle n'aurait pu durer au milieu d'une telle corruption. D'ailleurs Flecknoe n'a rien d'un fanatique et note avec éloge que nulle part un protestant (étranger) ne peut vivre plus tranquille qu'à Rome (131).

Malgré son aversion pour la Ville, Flecknoe y reste jusqu'en 1647, écrivant des pamphlets pour la faction d'Espagne contre celle de France, et aussi des vers *A Chloris*, et *A Phyllis* (132); il rimait intarisablement, mais la discrétion, ou le manque de ressources, l'empêchait de publier plus qu'une faible part de ses œuvres. Par moments il avait de l'esprit comme dans sa *Satire du voyageur anglais* qui semble « être allé à l'étranger avec le seul dessein de voir ce qu'il a déjà vu dans son pays », où du charme, comme dans sa poésie *Sur le Silence* :

(124) Richard Flecknoe, *A relation of 10 years Travells in Europe, Asia, Affrique, and America. All by way of letters... and continued to this present year* [1655/61] p. 1.

(125) *Ibid.*, pp. 2-3.

(126) *Ibid.*, p. 7.

(127) *Ibid.*, p. 14.

(128) *Ibid.*, p. 25.

(129) Si Flecknoe avait été amateur de peinture il n'aurait pas parlé de Rome comme d'une ville du passé. Evelyn (I, 267) énumère les peintres et sculpteurs que renferme Rome en 1645 : le plus grand est « Monsieur Poussin ». Evelyn oublie de citer aussi Claude Lorrain.

(130) Liards. Le mot a été francisé par Régnier sous la forme *quattrin* (Sat. VI).

(131) *Ut supra*, pp. 34-35.

(132) *Ibid.*, pp. 37-40, 155, 163.

Immobile Silence ! Toi qui es
l'écluse du cœur profond !
Rejeton d'une race céleste,
gel de la bouche, dégel de l'esprit;
confident du secret, et celui
qui fait de la religion un mystère,
langue la plus parlante de l'admiration !
Laisse sous les ombrages déserts
les saintes cellules de révérends hermites,
où dans la retraite habite la dévotion.
Viens avec tes enthousiasmes,
saisis notre langue, et rends-nous muets (133).

Cette piécette possède à un haut degré les qualités de la poésie anglaise contemporaine, qualités subtiles que le moindre excès mue en défauts. Flecknoe ici sent et s'exprime comme sentira et s'exprimera Marvell dans ses poésies lyriques. Entre ces deux hommes pas d'hostilité d'école ni de tempérament. Malheureusement le premier ne reçut l'inspiration que cette seule fois; le reste de son œuvre poétique n'est que galimatias, et, qui pis est, ce chantre du silence se révélait vite un terrible bavard. Le pauvre homme, qui se sentait mal à l'aise auprès des Italiens et qui avait la démangeaison de trouver pour ses poèmes, à défaut de lecteurs, des auditeurs, s'empressait auprès des Anglais séjournant à Rome; il distingua particulièrement Marvell. Sans doute espérait-il trouver chez ce jeune compatriote la cordialité dont manquaient les indigènes. Sut-il jamais combien il s'était mépris ? Marvell le dépeignit sans indulgence dans une satire qui resta manuscrite jusqu'à la mort de l'auteur et du sujet, mais qui dut courir dans la colonie anglaise de Rome, et peut-être alla égayer, aux heures sombres de la guerre civile, quelques amis de notre poète demeurés en Angleterre. Nous qui en voulons à Boileau d'avoir représenté

..... Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
Allant chercher son pain de cuisine en cuisine (134),

que dirons-nous de l'insistance avec laquelle Marvell reproche à Flecknoe sa pauvreté et sa maigreur ? Cruelle à l'égard d'une personne réelle, admettons toutefois que cette description ferait rire par sa bouffonne exagération si elle s'appliquait au héros de quelque roman picaresque :

..... Pour aller dîner
attendons qu'il se soit fait un corps,
je veux dire qu'il se soit habillé; car sans cela aussi mince
se dresse-t-il que s'il avait été nourri
avec des hosties consacrées, et l'eucharistie
a sûrement plus de chair et de sang qu'il n'en peut prétendre.

(133) *Miscellania* [sic] or *Poems of all sorts, with divers other pieces written by Richard Flecknoe*, avec dédicace en français « À la plus excellente dame de son sexe » (1652) p. 34. — Lamb a mis les vers de Flecknoe sur le silence en épigraphe de son essai intitulé *Quakers' meeting*.

(134) *Satire I* (1660), vers 77-8.

Ce bas-relief d'homme —

qui, avec la taille d'un chameau, peut facilement
passer par le trou d'une aiguille sans le moindre point,
(il ne connaît d'autre impossibilité que celle de devenir riche) —
de peur que son corps trop subtil, en se raréfiant,
ne quitte son âme pour errer dans les airs,
se circonscrit donc de rimes
et langé sept fois dans ses propres papiers,
porte un pourpoint compact de buffle poétique,
avec quoi il rembourre sa troisième dimension...

et le flot des hyperboles se presse sous la plume du jeune satirique, tant
que le portrait s'achève ainsi :

N'était qu'il revêt un manteau noir,
cet homme à demi transparent refléterait bientôt
toutes les couleurs sur sa route, et apparaîtrait
comme le caméléon, jaune, bleu ou vert (135).

L'incident auquel la satire doit sa naissance, une visite de Marvell
à Flecknoe, qui loge « à la troisième chambre » dans l'auberge du
« triste *Pélican*, sujet divin de poésie », — le martyr infligé au vi-
siteur par la lecture de « vers hideux, sur un ton lugubre », — la venue
d'un tiers et l'assaut d'esprit qui en résulte à l'entrée de la pièce trop
étroite pour une telle assemblée, — le repas à la fin duquel la vanité du
poète famélique amène la classique querelle, et dont Marvell s'échappe
pour aller faire peindre un tableau de son sauvetage miraculeux qu'il
suspendra en ex-voto dans la basilique de Saint-Pierre, — tout cela
nous donne l'impression d'un jeune homme avantageux, qui rapporte
avec complaisance ses propres bons mots (136), et ne dédaigne pas de
faire savoir que sa bourse lui permet de prier à dîner quelque pauvre
hère.

(135) Vers 57-72 et 79-82 :

Nothing now Dinner stay'd
But till he had himself a Body made.
I mean till he were drest : for else so thin
He stands, as if he only fed had been
With consecrated Wafers : and the Host
Hath sure more flesh and blood then he can boast.
This *Basso Relievo* of a Man,
Who as 'a Camel tall, yet easily can
The Needles Eye thread without any stich,
(His only impossible is to be rich)
Lest his too subtle Body, growing rare,
Should leave his Soul to wander in the Air,
He therefore circumscribes himself in rimes;
And swaddled in's own papers seven times,
Wears a close Jacket of poetick Buff,
With which he doth his third Dimension Stuff.
.....

But were he not in this black habit deck't,
This half transparent Man would soon reflect
Each colour that he past by; and be seen,
As the *Chamelion*, yellow, blew, or green.

Au vers 65 il y a un jeu de mots sur *stich* : point de côté et point de couture.

(136) Vers 46, 90-102, 156, 166.

Marvell termine son grand tour par l'Espagne. Là brille, entre autres arts, l'escrime, et Marvell, décidément très mondain et beau cavalier, prend des leçons qu'un quart de siècle ne lui fera pas oublier : « Mon maître d'armes en Espagne, écrira-t-il, quand il m'eut enseigné tout ce qu'il savait, me dit qu'il y avait encore un secret, contre lequel nulle parade ne valait, à savoir de frapper le premier » (138). Quant aux courses de taureaux, elles font déjà partie du programme obligatoire du touriste, et Marvell, malgré sa tendresse pour les animaux, ne manque pas de s'y rendre, dont témoignent les vers où il compare la surface unie d'un pré « à l'arène, avant l'entrée des taureaux, à Madrid » (139). Enfin il visite le château royal d'Aranjuez et les jardins du Buen-Retiro, qu'il sacrifiera un peu plus tard à un modeste domaine anglais, leur reprochant de trop « contraindre » la libre nature (140). Mais lorsqu'il voudra peindre sous des traits enchanteurs les Bermudes qu'il n'aura pas vues, ne fera-t-il pas appel sans le dire à ses souvenirs d'Andalousie, de cette terre où « l'orange brillante pend dans l'ombre — comme une lampe d'or dans une nuit verte » et où se sont révélés à lui « les bijoux, plus riches que n'en saurait montrer Ormuz, enclos dans la grenade ? » (141).

*
* *

Le voici revenu en Angleterre, sans doute dès 1646. Qu'il ait ou non commencé son rôle d'éducateur sur le continent, c'est seulement maintenant que nous pourrions considérer sa propre éducation, au sens large, comme terminée. Le savoir, chez lui, sait maintenant se cacher sous le bel air ; si tel le héros de Corneille il s'enquiert :

Ne voit-on rien en moi qui sente l'écolier ? (142),

la réponse de ses nobles amis calmera toute inquiétude. Car il fréquente la bonne société de la capitale, société d'ailleurs déchue de sa puissance politique, et fort appauvrie par la guerre civile. Il nous reste comme

(138) Lettre « à un ami en Perse » du 9 août 1671 : « My Fencing-master in Spain, after he had instructed me all he could, told me, I remember, there was yet one Secret, against which there was no Defence, and that was, to give the first Blow ».

(139) *Upon Appleton house*, v. 447-8. Marvell emploie, à tort semble-t-il, le mot *toril* pour désigner l'arène. Ce mot ne se trouve d'ailleurs pas dans le *N.E.D.*

(140) *Ibid.*, v. 755-6. Marvell écrit « Bel-Retiro ».

(141) *Bermudas*, v. 17-20 :

He [God] hangs in shades the Orange bright,
Like golden Lamps in a green Night;
And does in the Pomgranates close,
Jewels more rich than Ormus show's.

Ceux qui s'affligeront de ne pas trouver plus de détails sur le grand tour de Marvell auront toujours la ressource de se reporter aux mémoires d'Evelyn. Les deux hommes sont nés à quelques mois de distance et ont voyagé vers les mêmes années. Evelyn a vu les Pays-Bas, la France, l'Italie et Genève. Il n'est pas allé en Espagne. Il s'est trouvé à Rome en même temps que Marvell et bien qu'il ne le nomme pas il a dû l'y rencontrer. Evelyn est solennel, gourmé et assez creux, mais curieux et appliqué. Nous aimons penser que Marvell mettait plus de fantaisie dans ses voyages.

(142) *Le menteur* (1643), Acte I, sc. I, v. 2.

témoignages de cette phase mondaine dans la vie de Marvell (143) deux pièces de vers parues sous son nom en l'année mémorable qui s'ouvre par le régicide (144).

L'une de ces pièces est adressée à Richard Lovelace qui incarne pour la postérité le type idéal du poète cavalier. De trois ans l'ainé de Marvell, héritier d'une ancienne et riche famille du comté de Kent, il étudiait à Oxford en même temps que Marvell à Cambridge, mais dès l'âge précoce de dix-huit ans il recevait le grade de maître-ès-arts grâce à la recommandation d'une grande dame que sa bonne mine avait frappée. D'ailleurs les hommes ne l'admiraient pas moins que les femmes, et particulièrement les poètes dont il était le mécène; parmi ses brillantes qualités la générosité n'était pas la moindre. Son dévouement à la cause royale, qui se manifesta dès le début de la guerre civile, lui valut deux emprisonnements, séparés par un séjour sur le continent où il servit vaillamment sous Condé contre les Espagnols (145). C'est au cours du second emprisonnement, dû à un retour imprudent dans sa patrie et à une tentative pour provoquer un soulèvement en faveur du roi captif, que le soldat-poète prépara la publication de ses vers d'amour (146) en l'honneur de *Lucasta* et de quelques autres maîtresses. Il devait recouvrer sa liberté le 10 avril 1649; mais, libéré, il se trouva dans une gêne qui tourna bientôt à la misère. Lui qui avait tant donné vécu pen-

(143) Si une miniature qui appartient au duc de Buccleuch représente véritablement Marvell, elle a dû être faite vers cette date : les cheveux sont longs et bouclés (comme dans tous les portraits du poète); il est imberbe (alors que dans les autres portraits on voit l'ombre de la moustache rasée), et il porte un magnifique rabat de dentelle (dans les autres portraits le rabat est uni ou du moins beaucoup plus simple). La figure est d'un ovale allongé (elle sera ronde à la fin de sa vie d'après ses portraits les plus authentiques, confirmés par un témoignage contemporain — voir chapitre VIII, *infra*); les traits sont irréguliers, le nez long et fort, les lèvres un peu épaisses; les yeux ont quelque chose d'étrange sans rien de vague; ils regardent droit et scrutent profondément. — Nous ignorons l'histoire de cette miniature; le duc de Buccleuch descend du duc de Monmouth que Marvell connut, et apprécia plus que de raison, à la fin de sa vie. La miniature est signée du monogramme F.S. On en trouvera la reproduction dans les *Tercentenary tributes* (voir bibliog. n° 135) et, remarquablement exécutée, au frontispice de l'édition Wright (voir bibliog. n° 12).

(144) Dans l'édition Margoliouth figure en appendice (vol. I, pp. 329-332) une pièce de vers attribuée par un collectionneur, très digne de foi, de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e siècles, à Marvell. C'est une élégie sur la mort d'un jeune seigneur, François Villiers, fils posthume du premier duc de Buckingham et frère cadet du second duc, tué le 7 juillet 1648 dans un téméraire soulèvement royaliste. Si Marvell a bien écrit ces vers, il est piquant, à la lumière de sa conduite et de ses convictions ultérieures, de le voir souhaiter d'apprendre (v. 14-16)

How heavy *Cromwell* gnasht the earth and fell,
Or how slow Death farre from the sight of day
The long-deceived Fairfax bore away.

Ce que nous disons de son royalisme en 1649 se trouverait confirmé, et même il conviendrait d'accentuer fortement notre appréciation. Mais jusqu'à plus ample informé mieux vaut rester, comme le fait Margoliouth, sur une prudente réserve. Du point de vue littéraire cette élégie n'ajoute rien à la gloire de Marvell. Les vers 89-96, qui décrivent l'émoi des dames à la pensée du danger que court Villiers, ne laissent pas de faire songer aux vers 33-40 du poème adressé à Lovelace (voir *infra*). La pointe qui les termine amuse par son extravagance hyperbolique :

in thy death
Th' Eleven thousand Virgins lose their breath.

(145) Il était à la prise de Dunkerque en octobre 1646.

(146) « fram'd his Poems for the Press » dit Wood, *Athenae Oxonienses*, III, 460. — Ce deuxième emprisonnement semble avoir duré de juin 1648 à avril 1649. Lovelace aurait été relâché le 10 de ce mois. Voir C. H. Wilkinson, *The Poems of Richard Lovelace*, Oxford 1925, qui cite les *State Papers, domestic*. La date du 10 décembre

dant les sept ou huit dernières années de sa vie assez courte (147) des maigres secours de quelques amis.

Le même contraste d'éclat et de pauvreté se retrouve dans son œuvre. Elle contient quelques poèmes sans lesquels nulle anthologie n'est complète, et de ces poèmes tout écolier anglais sait par cœur deux ou trois stances où Lovelace immole l'amour à l'honneur avec des accents dignes de Rodrigue (148), ou bien se vante d'être libre dans son cachot puisqu'il est fidèle à son roi et à sa dame (149). Le reste de ses vers est tombé dans l'oubli, heureusement pour sa gloire littéraire et pour sa réputation de chevalier sans peur et sans reproche, car on y trouve, avec de l'indécence qui touche à l'obscénité, tous les défauts de la poésie du temps poussés à l'extrême : laborieux et incorrect, Lovelace fut un amateur sans facilité qu'un caprice de la Muse rendit immortel (150).

Lucasta, qui contient (parmi beaucoup d'autres) presque tous ses poèmes lisibles, est précédé d'éloges composés par quatorze poètes amis, souvent plus amis que poètes, parmi lesquels Marvell se classe *facile princeps* (151). Il mérita aussi de remporter la palme dans le concours poétique que provoqua la mort prématurée de Henri, baron Hastings, fils unique du sixième comte de Huntingdon, issu du sang de France et d'Angleterre. Pourtant parmi les trente-six élégiaques qui contribuèrent au recueil intitulé *Lachrymae musarum* (152), quelques-uns portent des noms illustres alors, comme Denham, ou aujourd'hui, comme Herrick et Dryden; mais en 1649 Herrick est bien vieux, Dryden est bien jeune; aussi ne croyons-nous pas faire preuve de partialité envers notre poète en disant que ses vers sont les meilleurs, ou, si l'on veut, les moins mauvais. Au reste la valeur littéraire des poèmes à la mémoire de Hastings ou à la louange de Lovelace nous importe moins pour le moment que l'atmosphère sociale et politique où ils baignent. Or le comte de Huntingdon est un royaliste, quoique moins ardent et moins dévoué que Lovelace (153), et les amis de l'un comme de l'autre par-

donnée par le D. N. B. est une erreur. — Nous n'avons pu consulter l'édition Wilkinson, mais Monsieur Margoliouth nous a obligeamment communiqué tous les renseignements qu'elle contient sur Marvell. — Wilkinson accepte, semble-t-il, l'affirmation de Wood, mais Margoliouth dans son compte-rendu (*Review of English studies*, janvier 1927, p. 94) lui fait remarquer que le privilège pour l'impression de *Lucasta* avait été obtenu dès le 4 février 1647/8. Donc Lovelace n'a guère eu en prison qu'à corriger les épreuves. Margoliouth dans sa note sur le poème de Marvell à Lovelace émet l'hypothèse fort plausible qu'il a été écrit avant l'obtention du privilège : en effet les vers 21-30 font allusion aux difficultés que *Lucasta* rencontre auprès des censeurs de la presse (voir *infra*). A vrai dire l'emploi du présent peut être purement oratoire ou poétique, mais si on prend le texte au pied de la lettre, le poème à Lovelace fut composé au plus tard en janvier 1647/8; il se placerait donc à mi-distance entre *Fleckno* et les vers sur Hastings dont nous allons parler.

(147) Wilkinson, *op. cit.*, montre qu'il mourut, non en 1658 comme on l'a supposé jusqu'ici, mais entre l'été de 1656 et l'automne de 1657.

(148) *To Lucasta, going to the Warres*. (Traduit en vers par Emile Legouis, *Dans les sentiers de la Renaissance anglaise*, édition de 1925).

(149) *To Althea, From Prison*.

(150) Nous avons montré ailleurs (*Revue de littérature comparée*, 1925, pp. 148-152) ce que pouvait devenir un discret thème amoureux italien sous la plume de ce vertueux Anglais.

(151) Voir bibliog. n° 17.

(152) Voir bibliog. n° 18.

(153) Il ne figure pas dans le D. N. B. ni dans l'histoire de Gardiner. D'après le *Complete peerage* « he appears to have been one of the Commanders in the Armies

tagent leur foi. Nul ne fait preuve de plus de ferveur qu'un certain Samuel Bold qui félicite Hastings d'avoir quitté l'ingrate Angleterre pour le ciel où « il y a un Monarque, et aussi une Chambre des Pairs ; — oui, et aussi des évêques à l'aspect majestueux, — noblesse de l'Eglise, tous ornés d'une auréole : — et il y a une Académie [Université], quoiqu'ici bas il n'y en ait plus — où de hauts grades sont décernés à tes pareils » (154). Mais les autres poètes ne restent pas bien loin en arrière (155). A en croire le vieux proverbe, Marvell puisqu'il hante les royalistes maudit la nouvelle République et pleure le Roi-Martyr. Ses propres paroles n'infirmant pas cette présomption ; s'adressant à Lovelace il s'écrie :

Nos guerres civiles ont fait disparaître la couronne civique (156).

of the Commonwealth [erreur probable pour Parliament], but apparently took no active part in either army ». Son frère cadet combattit pour le Roi, et le père de la fiancée de son fils, le Mayerne dont parle Marvell (v. 48), médecin de Charles 1^{er}, fut confirmé dans ses fonctions auprès de Charles II aussitôt après l'exécution du premier de ces monarques.

(154) *Lachrymae*, p. 34 :

Fly then from Babylon up to Sion ; there's
In Heaven both Monarch, and an House of Peers ;
Yea, there are bishops too with grave aspect,
The Churches Nobles, all with glories deckt :
And there's an Academ, though here's none now,
Where high Degrees are given to such as thou.

(155) Parmi les admirateurs de Lovelace on trouve : ses deux frères, l'un colonel et l'autre capitaine, qui comme lui ont lutté et souffert pour la cause royale, — et deux autres colonels, sans doute de l'armée du Roi ; — Thomas Rawlins, le médailliste de la cour d'Oxford, qui jusqu'à la veille de l'exécution de Charles 1^{er} avait dessiné des insignes royalistes et qui était maintenant réfugié en France (Evelyn qui l'y rencontra le déclare « excellent artiste mais débâché », double titre à la méfiance puritaine) — Guillaume Rudyerd, fils de l'orateur réputé qui a vainement essayé de sauver le Roi grâce à son influence sur les presbytériens de la Chambre des Communes. — D'autres à vrai dire sont plus neutres : Jean Hall, poète précoce et parfois inspiré, ira bientôt offrir ses services à Cromwell ; Jean Harmar sera nommé professeur de grec à Oxford l'année suivante et couvrira de flatteries non seulement Olivier mais Richard Cromwell, pour transférer d'ailleurs son hommage à Charles II dès les premiers signes de la Restauration ; ami de Herrick il n'hésite pas ici à assurer Lovelace que *Lucasta* égale les *Hespérides* (parues l'année précédente) :

Herrico succede meo : dedit ille priora
Carmina, carminibus non meliora tuis

Quant au *Lachrymae*., il a été préparé par R[ichard] B[rome], ancien serviteur de de Ben Jonson, puis son ami et son successeur sur la scène comique ; pas plus que l'auteur de *La foire Saint-Barthélémy* celui de *Covent-garden débarrassé de ses mauvaises herbes* n'aimait les puritains, même avant que la fermeture des théâtres ne lui enlevât son gagne-pain. — Richard Brome a observé de son mieux les préséances : aussi le premier à verser un pleur sur la tombe est le comte de Westmoreland, parent du défunt et royaliste mais jusqu'au martyre exclusivement ; — puis le baron Falkland, fils de celui qui se fit tuer à Newbury dans l'armée royale ; Aston Cokayne, type du cavalier prodigue et fort buveur, « parfait bon compagnon, ce qui lui fit gaspiller toute sa fortune » dit Wood ; — puis des ecclésiastiques anglicans expulsés de leur cure, les trois Pestel, le père et les deux fils, Jean Cave, l'un de ceux dont Walker contera le martyre (non sanglant) dans ses *Souffrances du clergé*, et surtout la plus célèbre, sinon la plus immaculée de toutes ces victimes de l'intolérance puritaine, le curé épicurien de Dean Prior, Robert Herrick ; — Jean Denham, poète, soldat et diplomate au service de Charles 1^{er}, de sa veuve et de son fils, obligé il y a quelques mois de chercher précipitamment un refuge sur le continent ; — Alexandre Brome qui écrit contre le Parlement-croupion ses « chansons inspirées par le vin d'Espagne ». — Nous retrouvons ici, il est vrai, Hall et Harmar et deux autres ralliés de l'avenir prochain : Thomas Higgons, qui d'ailleurs redeviendra royaliste à la Restauration et sera flétri par Marvell dans une de ses satires, et Jean Dryden. Celui-ci, âgé de dix-huit ans, parle non en homme politique mais en camarade de Hastings à l'école de Westminster.

(156) *To his Noble Friend, Mr Richard Lovelace, upon his Poems*, v. 12 :

A vrai dire ce vers pourrait tomber de la bouche d'un spectateur attristé qui condamne les deux partis impartialement, d'un Michel de l'Hôpital anglais. Mais notre poète révèle bientôt ses préférences en attaquant les censeurs presbytériens de la presse (157), dont la liberté, suspendue par le parlement dès 1643, n'avait pas été rétablie; il fait une allusion élogieuse aux actes qui avaient attiré sur Lovelace la colère des Communes (158). De même si Hastings est mort tout jeune, c'est que les « étoiles démocratiques », jalouses de sa grandeur naissante, l'ont « ostracisé » (159). Enfin Marvell a du Cavalier, non seulement le mépris de l'état populaire, mais encore la galanterie, comme en témoigne le tableau par quoi s'achève son éloge de Lovelace : les « belles dames », apprenant que leur héros est en danger, viennent à la rescousse « sans même prendre le temps de s'habiller »; l'une, « la plus charmante que l'on ait jamais vue » s'attaque à Marvell qu'elle prend pour un des ennemis de Lovelace, et s'efforce « avec une malice toute féminine » de lui arracher les yeux, car « elle savait quelle peine ce serait de ne plus la voir » (160).

A ces pointes précieuses et à ces épigrammes se bornait sans doute l'opposition de notre poète au gouvernement des *Saints*. N'ayant pas partagé les souffrances des vainqueurs il ne partage non plus ni leurs haines ni leurs espoirs. Sa sympathie va plutôt aux vaincus qu'il plaint et dont il admire l'élégance (161). Prend-il un intérêt plus actif à la politique ? C'est peu vraisemblable. Aussi ne faut-il pas s'étonner outre mesure du ton tout différent qu'il adopte en juin 1650 dans sa pièce la plus fameuse, *l'Ode horatienne sur Cromwell à son retour d'Irlande*. L'on sait avec quelle vigueur celui-ci avait pacifié l'île sœur de la Grande-Bretagne; le nom de Drogheda suffit à évoquer la cruauté dont il fit preuve dans sa hâte de réduire ceux qu'il considérait comme des rebelles et des idolâtres. Sa tâche n'était pas encore terminée que la menace d'une invasion écossaise sous la conduite du jeune Charles II

Our Civill Wars have lost the Civicke crowne.

(157) *Ibid*, v. 21-4. — L'expression « barbed Censurers » (censeurs barbelés, par comparaison avec les flèches dont la pointe armée d'un crochet reste dans la plaie) a fait faire un bien cocasse contre-sens à Poscher, *op. cit.*, p. 9 : il traduit : « censeurs tonsurés » (*barbierten*) et semble voir en eux des prêtres catholiques. — Poscher est égaré par la volonté de prouver que Marvell n'a jamais été royaliste, et qu'il n'a jamais attaqué les puritains.

(158) Vers 31-2 (La pétition du Kent, le 30 avril 1642, est l'un des premiers symptômes de la formation du parti cavalier) :

And one the Book prohibits, because Kent
Their first Petition by the Authour sent.

(159) *Upon the Death of the Lord Hastings*, v. 25-6.

Therefore the *Democratick* Stars did rise,
And all that Worth from hence did *Ostracize*.

(160) Vers 39-44 : They all in mutiny though yet undrest

Sally'd, and would in his defence contest.

And one the loveliest that was yet e're seen,

Thinking that I too of the rout had been,

Mine eyes invaded with a female spight,

(She knew what pain 'twould be to lose that sight.)

(161) Longtemps après, en 1676, (Grosart, IV, 121-2) il justifiera ainsi sa sympathie pour les Ariens persécutés : « Only I will confess, that as in reading a particular history at adventure a man finds himself inclinable to favour the weaker party, especially if the conqueror appear insolent, so have I been affected... ».

décidait le Parlement à rappeler en Angleterre son meilleur défenseur. C'est à ce moment de sa carrière que Marvell juge Cromwell sans s'interdire toutefois de rappeler son passé ni même de prédire son avenir. Cet examen d'un homme discuté entre tous a le mérite d'une complète indépendance, d'un détachement presque excessif. Si le poète se trompe dans ses interprétations ou dans ses prévisions, ce n'est pas que le héros l'éblouisse ou que le régicide lui fasse horreur. Pour la seule fois de sa vie il parle « *sine ira atque studio* », et il restera pendant plus de deux siècles le seul à avoir parlé ainsi des événements dont il a été le témoin. Les adorateurs de Cromwell peuvent trouver dans l'*Ode* la louange mêlée de trop de réserves; ils peuvent s'indigner de voir les trois strophes les plus parfaitement belles consacrées non au vainqueur mais au vaincu, à ce monarque faible et menteur qui avait si bien mérité l'échafaud. Mais ces strophes ne sont qu'une digression qui atteste l'impartialité du poète. C'est Cromwell qui remplit toutes les autres, un Cromwell qui force l'admiration moins par ses vertus ou même son génie que par la mission dont il est chargé, une sorte de Fléau de Dieu, ou plutôt, car il n'y a rien de chrétien dans cette ode qui emprunte à la poésie latine non seulement sa forme mais encore sa philosophie fataliste, un exécuteur des hautes œuvres du Destin. Il est permis maintenant de trouver cette vue fausse ou du moins insuffisante, mais il faut reconnaître que c'est une vue d'historien philosophe, tout intellectuelle, sans aucun alliage de sympathie ou d'antipathie sentimentales. Marvell n'avait, semble-t-il, rien à gagner en écrivant cette ode, qui d'ailleurs ne fut publiée que longtemps après sa mort. Elle aurait probablement mécontenté les deux partis s'ils l'avaient connue. Pourtant son effet, au moins temporaire, aurait été de renforcer le pouvoir de fait, d'enseigner aux vaincus la résignation, de les décourager d'en appeler du Jugement de Dieu (162). Quant au lecteur français d'aujourd'hui, dégagé de toute préoccupation politique, réfractaire au myticisme qui exècre Cromwell comme à celui qui le divinise, il s'étonnera surtout de se trouver si facilement en communauté d'idées avec le poète pour apprécier la personnalité la plus anglaise qui fut jamais. Voici une traduction intégrale de l'*Ode* qui en fera connaître le sens à défaut du mouvement lyrique :

(162) C'est le grand argument que répète sans se lasser ni laisser la patience de ses lecteurs le journal officieux de la république, le *Mercurius Politicus*, dont le premier numéro parut le 13 juin 1650 (le même mois où fut écrit l'*Ode horatienne*). Son directeur, Marchamont Nedham (voir *infra*, ch. IV) venait se convertir de façon peu désintéressée après avoir servi le Roi de sa plume. Milton, à qui revenait pour une part le mérite de cette conversion, collabora selon Masson (*op. cit.*, vol. IV, pp. 156, 226-7, 324-35, 433) au *M. P.* de septembre 1650 à août 1652, et employa le même argument peu digne de son idéalisme. Par contre Gardiner (*Commonwealth*, I, 284) dit que le premier article de Milton date seulement du 3 avril 1651, et que jamais le grand homme ne prêcha l'obéissance à la force. — En tout cas on peut comparer l'attitude de Marvell à celle de Hobbes : le *Léviathan*, s'il condamne sévèrement la rébellion dans son principe, semble admettre que l'autorité du nouveau régime est maintenant solidement fondée sur le droit de conquête, l'ancien souverain ne pouvant plus rien pour ses défenseurs; en effet « the end of obedience is protection ». Voir le chap. XXXI, pp. 114-5 et la conclusion, pp. 390-1 (ed. princeps, 1651. — La dédicace est datée de Paris, le 15/25 avril 1651, soit à égale distance des batailles de Dunbar et de Worcester. Dans la plupart des exemplaires le *Léviathan* du frontispice a les traits de Cromwell).

Le jeune homme ardent qui voudrait se distinguer
doit maintenant abandonner ses Muses chéries,
et cesser de chanter sous les ombrages
ses vers alanguis.

Il est temps de laisser les livres à leur poussière,
d'huiler l'armure rouillée qui ne servait plus,
et de dépendre du mur
le corselet de la grand salle.

Ainsi l'infatigable Cromwell ne put s'en tenir
aux arts sans gloire de la paix,
mais à travers la guerre aventureuse
il poussa son active étoile;
et comme le trident de l'éclair
qui déchire les nuages où il fut nourri,
c'est à travers son propre camp
qu'il se fraya d'abord une route de feu (163).

Car pour un cœur altier
rival ou ennemi c'est tout un;
ce cœur admet moins encore la limite
que l'opposition.

Puis enflammé il traversa l'air
et fendit palais et temples;
enfin il foudroya la tête
de César à travers ses lauriers (164);

C'est folie d'opposer résistance ou blâme
à la force de la flamme du Ciel courroucé;
et pour dire vrai
nous devons beaucoup à cet homme

qui de son jardin privé, où
il vivait réservé et austère
(comme si son plus grand dessein
eût été de planter la bergamotte)

a pu par sa valeur industrielle
s'élever jusqu'à ruiner le grand œuvre du Temps,
et jeter le royaume antique
dans un moule nouveau;

quoique la Justice porte plainte contre le Destin
et plaide en vain les droits vénérables;
(mais ceux-ci tiennent ou se rompent
selon que les hommes sont forts ou faibles).

La Nature qui a horreur du vide
permet encore bien moins la pénétration;
aussi doit-elle faire de la place
quand viennent des hommes supérieurs.

(163) Cette strophe et la suivante font allusion à la rivalité de Cromwell et de son chef, le comte de Manchester qu'il réussit à supplanter.

(164) Le laurier passait pour protéger de la foudre.

Quel est le champ de bataille de toutes les guerres civiles
où sa main n'ait pas fait les plus profondes cicatrices ?

Et Hampton montre ce qu'il possédait
de sagesse astucieuse ;

là tressant ensemble craintes subtiles et espoir,
il fit un filet de chasse assez fort
pour entraîner Charles lui-même
jusqu'à la cage étroite de Carisbrooke,

afin que le royal acteur fût emmené de là
pour orner l'échafaud tragique ;
tandis que tout autour la troupe en armes
applaudissait de ses mains ensanglantées.

Le Roi ne fit rien de commun ni de mesquin
sur cette scène mémorable,
mais de son regard plus perçant que lui
il essaya le fil de la hache ;

il ne demanda pas aux dieux avec une rancune vulgaire
de venger son droit impuissant,
mais courba sa belle tête
très bas, comme sur un lit (165).

Ce fut cette heure mémorable
qui assura d'abord le pouvoir conquis par la force :
de même quand on commença à tracer
la tranchée du Capitole,

une tête sanglante, aux premiers coups de pioche,
mit en fuite les architectes épouvantés ;
et pourtant en ce présage l'état
lut son heureux destin.

Et maintenant les Irlandais sont honteux
de se voir domptés en une seule année,
car voilà ce que peut accomplir un homme
qui sait et qui agit.

Ils peuvent dire ses louanges mieux que personne
et quoique vaincus ont confessé
combien il est bon, combien juste,
et combien digne des plus hautes charges.

Le commandement ne l'a pas rendu plus roide,
il est toujours dans les mains de la République.
Combien digne de gouverner
qui sait si bien obéir !

Il met aux pieds des Communes
un royaume pour fermage de sa première année,
et autant qu'il le peut décline
la gloire pour la reporter sur elles.

(165) Il faut prendre cette expression littéralement : Charles I^{er} se coucha sur l'échafaud.

Il s'est défait de son épée et de son butin
pour les offrir en hommage à la République :
 ainsi le faucon, quand il s'abat
 comme une masse du haut du ciel,
après avoir tué, ne cherche plus
qu'à se percher sur le rameau vert le plus proche,
 où le fauconnier dès qu'il le leurre
 le reprend à coup sûr.
De quel espoir ne peut donc se flatter notre île
tandis que la victoire empanache son cimier ?
 Que ne peuvent craindre les autres peuples
 s'il couronne ainsi chaque année ?
Pour la Gaule avant longtemps il sera un César,
pour l'Italie un Hannibal,
 et pour tous les états asservis
 sa venue sera l'an climatérique (166).
Le Picte ne trouvera plus d'abri
dans son esprit multicolore (167).
 Mais pour échapper à cette valeur austère
 il se cachera effrayé sous son plaid,
heureux si dans le fourré touffu
le chasseur anglais manque à l'apercevoir
 et ne lance pas sa meute
 sur le cerf calédonien.
Mais toi, fils de la guerre et de la fortune,
va de l'avant, infatigable ;
 et pour atteindre ton dernier objet,
 tiens toujours l'épée levée :
outre la vertu qu'elle possède de mettre en fuite
les esprits de la nuit ombreuse (168),
 les mêmes moyens qui ont conquis
 le pouvoir, doivent le conserver.

Il ne faut pas chercher dans ce poème des renseignements de première main sur Cromwell et ses actes. Marvell n'est qu'un simple particulier, perdu dans la foule dont il ne se distingue que par la vigueur de son intelligence et par son don poétique. Le plus sérieux des historiens anglais modernes n'accorde, par exemple, aucune créance à la tradition acceptée par le poète que Cromwell aurait provoqué l'évasion de Charles I^{er} de Hampton Court à la forteresse de Carisbrooke dans l'île de Wight, évasion aussi funeste au pouvoir et à la personne du roi que le sera chez nous la fuite à Varennes (169). Mais là où les

(166) Cf. Malherbe, *Ode à Marie de Médicis* : « [l'hostilité] s'applique — A chercher l'an climatérique — De l'éternelle fleur de lis ».

(167) Marvell joue sur le sens du mot Picte (latin *Pictus*, peint).

(168) Selon Margoliouth, ce serait la poignée en croix qui écarterait les esprits de la nuit.

(169) Gardiner, *Civil War*, III, 247-8. — Milton, *Defensio secunda* (P. W., I, 283-4) nie que Cromwell ait été pour rien dans la fuite à l'île de Wight.

royalistes et même certains républicains dénonçaient de la perfidie, Marvell ne voit qu'artifices permis (170) et conformes aux maximes patriotiques de Machiavel. De même les événements ultérieurs ont montré que pour Cromwell l'obéissance au pouvoir civil avait ses limites, tandis que la religion dirigeait toute sa conduite à un degré que le poète ne soupçonne même pas. Enfin jamais les Irlandais n'ont ratifié, jamais sans doute ils ne ratifieront les éloges que Marvell décernait si généreusement en leur nom à leur conquérant. Mais ces erreurs laissent intacte la conclusion de l'Ode : l'homme prédestiné, destructeur d'institutions vermoulues, irrésistible tant qu'il manie l'épée, est condamné à ne jamais la poser (171). Nous savons aujourd'hui qu'après l'expulsion du Long Parlement le Protecteur n'a eu d'autre dessein que de rentrer dans l'ordre et la légalité. Il devait faire l'expérience qu'on peut plus facilement instaurer une dictature que restaurer la liberté. Sans doute la connaissance de l'histoire grecque et romaine a-t-elle servi sur ce point la perspicacité de Marvell. Mais l'érudition seule n'aurait pas suffi, car autour de notre poète, parmi nombre de gens aussi savants que lui, nul ne s'élève à une telle hauteur de vue. Quelques-uns acclament le général républicain ; le plus grand nombre ne voit qu'un ambitieux hypocrite. Quelques jours après son arrivée en Angleterre Cromwell va se trouver plus que jamais en butte à l'envie et à la calomnie par la retraite de son seul supérieur militaire, Fairfax, depuis 1645 général en chef des armées parlementaires. Et, par un caprice du sort, c'est au service de celui-ci, redevenu simple particulier, que Marvell entre peu après avoir écrit son ode à la gloire de celui-là.

Thomas, troisième baron Fairfax de Cameron (172), appartenait à une vieille famille du comté d'York, fortement attachée au sol et qui avait eu la sagesse de résister à l'attrait de la cour où elle n'aurait pu faire figure sans se ruiner. Très aimés dans le pays qui s'étend entre trois rivières, le Nidd, le Wharfe et l'Ouse, au sud-est de la ville d'York, les Fairfax s'étaient tous rangés du côté du Parlement pendant la guerre civile. Thomas y avait fait preuve d'une impétuosité et d'une audace telles que ses critiques lui reprochèrent tout naturellement de ne pas posséder les qualités d'un général et d'être un cerveau brûlé (173). Du moins n'avait-il rien d'un matamore : sa modestie égalait son courage (174). Hors du champ de bataille il manquait même d'assurance.

(170) « wiser art » (v. 48).

(171) G. M. Trevelyan, *England under the Stuarts*, p. 292, met en épigraphe du chapitre X les vers de l'Ode horatienne sur le pouvoir de l'épée.

(172) Voir Markham, *The great Lord Fairfax* (1870) auquel nous empruntons la plupart des traits ci-dessous.

(173) Walker, dans son *History of Independency* (citée par Firth, dans le DNB), l'appelle : « a gentleman of an irrational and brutish valour ».

(174) Voir les beaux vers de Buckingham, son gendre indigne, à la mémoire de Fairfax (cités par Markham, p. 398) :

Both sexes' virtues were in him combin'd :
He had the fierceness of the manliest mind,
And all the meekness too of womankind.

He never knew what envy was nor hate ;
His soul was filled with worth and honesty,
And with another thing besides quite out of date,
Call'd modesty.

De 1646 à 1650 sa conduite au milieu des intrigues politiques fut embarrassée et son action inefficace. Il ne voulait pas l'exécution du Roi mais ne sut l'empêcher, et continua dix-sept mois ses services à la fraction du parlement qui avait établi la République. Lorsqu'il donna sa démission, le 25 Juin 1650, ce fut par un scrupule de conscience : cette guerre contre les Ecossais que l'*Ode horatienne* annonce si allègrement (stances 27-8), Fairfax ne la voulait pas offensive. L'avis de Cromwell, qui ne s'attardait pas à des subtilités juridiques, prévalut, et la bataille de Dunbar montra bientôt (3 septembre 1650) que Dieu l'avait pour agréable. Il semble que le lieutenant ait fait honnêtement tout son possible pour amener son chef à garder le commandement, et la séparation des deux hommes s'effectua sans brouille déclarée; mais leurs chemins divergeaient pour toujours.

Presque aussitôt après Fairfax quitte Londres pour ses domaines du comté d'York. Il a alors trente-huit ans, mais sa santé est minée par une fièvre intermittente, par ses blessures et par la goutte. Son portrait, peint vers cette date par Walker, cuirassé, barbe en pointe, moustaches épaisses, teint très brun, figure maigre, porte une expression triste et souffrante. C'est par « une âme guerrière maîtresse du corps qu'elle anime » qu'il a été soutenu dans ses campagnes; mais les dernières années de sa vie se passeront sur un fauteuil roulant, et dès maintenant il a dû renoncer à la chasse à courre qui lui était chère comme à tous ses voisins. Heureusement il a reçu une éducation littéraire soignée sous la direction de son oncle Edouard Fairfax dont la traduction « en vers héroïques » de la *Jérusalem délivrée* compte dans l'histoire de la Renaissance. Puis Thomas a passé plus d'un an en France; il parle et écrit le français et l'italien, et il est bon latiniste. Il aime les livres et les médailles dont il fait collection. Il écrit lui-même, sans rien publier d'ailleurs, sur les sujets les plus divers, l'élevage du cheval et l'histoire de l'église; il traduit du français *Mercurius trismégiste* avec commentaire, et du latin les cinq livres de Flavius Végèce, *Sur la discipline romaine* : pittoresque mélange qui évoque un temps, un pays, une classe. Enfin le général est poète : poète sacré, mais profane aussi, sans jamais pourtant se départir de sa dignité, même pour déconseiller aux dames l'usage des mouches. A défaut du don poétique il a un sentiment des beautés de la nature qui doit le mettre dès l'abord en sympathie avec Marvell (175).

(175) En lisant les vers de Fairfax on croit parfois entendre un écho affaibli, ou voir une pâle ébauche des poèmes agrestes de Marvell. Ils décrivent le même paysage. Dans le poème sur la *Solitude* (Markham, p. 419) ces

Oaks that such spreading branches bear
Which from old Time's nativity
And th'envy of so many years,
Are still green beautiful and fair
As at the world's first day they were,

sont les mêmes arbres dont Marvell dit (*Upon Appleton house*, v. 495-6) :

And, as they Natures Cradle deckt,
Will in green Age her Hearse expect.

Et voici le Wharfe vu par Fairfax (Markham, p. 420) :

Then gliding under th'arbored banks,
As winding serpent in the grass...

et par Marvell (*ut supra*, v. 629-34) :

A côté de Fairfax sa femme a une niche dans l'histoire. C'était la nièce et la fille des deux Vere dont Marvell aime rappeler le nom dans ses poèmes, comme celui des deux plus grands soldats anglais du début du dix-septième siècle. Elle avait passé toute sa jeunesse dans les camps des Pays-Bas, et c'est au siège de Bois-le-duc qu'elle avait fait la connaissance de son mari. Sans beauté et même sans grâce, brusque mais franche, elle fut pour Fairfax une compagne fidèle et dévouée. Presbytérienne déterminée, elle détestait Cromwell et les Indépendants; elle le fit bien voir le 20 janvier 1648/9, jour où s'ouvrit le procès du Roi, en apostrophant les juges du haut d'une tribune et en leur contestant le droit de parler au nom « du peuple d'Angleterre ». Elle qui avait toujours encouragé son mari dans la lutte contre l'arbitraire royal, aurait voulu qu'il intervint pour sauver le Roi. Elle n'y réussit pas, mais quand Fairfax décida de quitter le service du parlement, les républicains attribuèrent cette démission à l'influence de sa femme.

Qui recommanda Marvell pour les fonctions de précepteur de la fille du général, Marie, alors âgée de douze ans ? Nous l'ignorons. Toujours est-il que notre poète fit alors un séjour, qui dura peut-être deux ans et plus, sous le toit des Fairfax avec mission de « donner quelque instruction dans les langues à cette demoiselle » (176). Son élève avait connu, malgré son jeune âge, les dangers de la guerre civile plus que lui-même : à cheval devant sa nourrice elle avait accompagné son père lorsqu'en 1643 il sortit de Bradford assiégé et traversa les lignes ennemies; elle avait passé le Trent à gué et avait été abandonnée défaillante de fatigue dans une ferme; contre tout espoir Fairfax avait pu le lendemain la ramener saine et sauve à Hull. En dépit de cette enfance romanesque le

No *Serpent* new nor *Crocodile*
Remains behind our little *Nile*;
Unless it self you will mistake.
Among these Meads the only Snake,
See in what wanton harmless folds
It ev'ry where the Meadow holds;...

Voir aussi la note de Margoliouth sur le vers 71 de *Upon Appleton House*.

(176) Lettre déjà citée de Milton à Bradshaw du 21 février 1652/3 : « He [Marvell] now comes lately out of the house of the Lord Fairfax, who was a Generall, where he was instructed to give some instructions in the languages to the Lady, his daughter ». Ce document, s'il fixe approximativement la fin du préceptorat, ne nous dit rien de sa durée. Toutefois on peut raisonnablement affirmer que Marvell avait déjà pris ses fonctions au début de 1651. Ses vers *To his worthy Friend Doctor Wittie upon his Translation of the Popular Errors* parlent d'une Célie qui « Now learns the tongues of France and Italy » (v. 20) et en qui on peut reconnaître sans excès d'imagination Marie Fairfax. Or *Popular Errours... Translated into English by Robert Wittie...* (voir bibliog. n° 19) porte la date de 1651 et contient les vers laudatifs de Marvell. Sur l'exemplaire de ce livre que possède le Musée Britannique une note manuscrite précise : le 3 mai. En tout cas la dédicace est datée du 30 novembre 1650, et l'avis au lecteur « From my house at Hull, Decemb. 1650 ». (Voir Margoliouth I, 242). On peut conclure que les vers de Marvell à Wittie ont été écrits chez Fairfax au plus tôt en décembre 1650, au plus tard en mars ou avril 1651.

Par ailleurs il nous semble vraisemblable que Fairfax emmena Marvell de Londres lorsqu'il quitta la capitale, peu après avoir donné sa démission (le 25 juin 1650); le besoin d'un précepteur pour Marie dut se faire sentir dès lors. Contre cette hypothèse se présente l'objection que *Tom May's death* n'a guère pu être écrit sous le toit de Fairfax (Margoliouth, I, 229). Or Thomas May mourut le 13 novembre 1650. L'objection ne manque pas de force, mais la composition même de *Tom May's death*, où qu'elle ait eu lieu, reste un mystère que nous exposerons sans l'éclaircir au début du chapitre IV.

trait distinctif de Marie semble avoir été la placidité qu'elle conserva même après avoir épousé le pire débauché du temps, Georges Villiers, deuxième duc de Buckingham. Un portrait d'elle, à vingt-quatre ans, montre une jeune femme assez forte, avec une figure sans beauté mais empreinte de bienveillance (177). Marvell lui-même loue plutôt son sérieux précoce, son bon sens et sa douceur que la régularité de ses traits. Par de délicats éloges il encourage son ardeur au travail :

Elle place sa beauté à savoir parler
dans toutes les langues comme dans sa langue maternelle ;
et encore ne s'emploie-t-elle à cette étude
que pour la sagesse des pensées, non le bruit des mots ;
et même cette sagesse lui serait indifférente
si elle n'était le dialecte du Ciel (178).

Voilà une atmosphère familiale et puritaine (179) qui devait sembler bien calme et même austère à notre jeune poète après celle de Londres. Regrettait-il la société des Lovelaces, des Chloras, des Célies et autres précieuses auxquelles il avait adressé des madrigaux ? Non, car il portait en lui un amour plus profond qui n'avait guère eu jusqu'alors l'occasion de s'épancher : l'amour de la Nature.

Fairfax avait un hôtel à York, mais lui préférait son château de Denton et surtout ses manoirs plus modestes de Billborow et d'Appleton-les-Nonnains (180). Aussi les années de ce préceptorat furent-elles pour Marvell des années de vie rurale presque ininterrompue, les seules certaines de toute son existence. Ce fut alors que son talent lyrique connut le plein épanouissement, exquis et bref (181).

(177) Ce portrait est reproduit par Hailstone dans *Portraits of Yorkshire worthies*. Le portrait peint par Lely est très flatté. Hamilton appelle la duchesse : « une petite ragote ».

(178) *Upon Appleton House*, v. 707-712. — Cf. *supra*, note 176. Si l'identification de la Célie des vers à Witty avec Marie Fairfax est assez vraisemblable, c'est aller un peu loin que d'identifier avec l'élève de Marvell la Célie de *The match*, l'héroïne de *Young love* et surtout celle de *The definition of love*. Tout porte à croire que Marvell resta toujours à sa place de précepteur, et qu'il ne fut même pas tenté d'en sortir : il n'était pas un Saint-Preux ; encore bien moins Marie Fairfax était-elle une Julie.

(179) La générale remplissait la maison de ministres presbytériens. Elle-même, son mari et sa fille prenaient des notes à leurs prêches. Voir Thoresby, *Catalogue of his museum*, 1816, p. 92, n° 234.

(180) Nous avons pu visiter en juin 1922 le manoir, le jardin et le parc de Nunapleton grâce à l'amabilité du propriétaire, Monsieur Ben Dawson, de Bradford. Les bâtiments ont été remaniés à diverses dates et bien peu subsiste aujourd'hui de la demeure de Fairfax. — Le bois dont parle Marvell existe toujours, mais presque tous les gros arbres ont été coupés pendant la guerre : l'un d'eux pesait onze tonnes anglaises. Dans ce bois nous vîmes des grives, des merles et des lapins. — A Billborow (aujourd'hui Bilbrough) nous ne pûmes visiter le manoir (que Marvell ne déorît d'ailleurs pas) mais nous gravîmes la colline qui est le sujet du poème : *Upon the Hill and Grove at Billborow*.

(181) Nous avons indiqué dans la préface nos raisons d'arrêter ici la biographie du poète et de ne la reprendre qu'au chapitre IV. La date de 1653 sépare, pourrait-on dire, deux vies spirituelles non seulement différentes mais opposées. Pourtant du point de vue de l'existence extérieure Margoliouth a fait justement remarquer, dans sa lettre au *T. L. S.* citée plus haut, que la carrière de Marvell se divise plutôt en trois, de la façon suivante : 1) enfance et éducation 1621-1641, ou 1642 si l'on admet l'apprentissage commercial (à Hull). — 2) préceptorats (1641-1657). — 3. — Vie publique (1657-78).

CHAPITRE II

La Poésie lyrique en Angleterre au XVII^e Siècle (1).

Les Maîtres de Marvell.

*« S'il y a icy de mauvais vers, ils ne
sont pas toute-fois de la Juridiction des
esprits vulgaires ».*

TRISTAN (Préface des *Plaintes d'Acante*).

L'historien de la littérature ne saurait se passer des divisions temporelles ni se faire d'illusion sur leur caractère arbitraire et relatif. Il est rarement plus perplexe que lorsqu'il étudie le XVII^e siècle anglais. L'habitude est d'en faire deux parties presque égales : la première, qui va jusqu'en 1660, appartient à la Renaissance ; la seconde, qui commence à la Restauration, s'unit au XVIII^e siècle presque entier pour constituer la période classique. Et certes les différences se font sentir assez vivement dès le premier examen pour justifier cette cassure. La date politique, pour importante qu'elle soit, n'a pas la même valeur que celle de 1689, qui clôt en Angleterre l'ère des révolutions. Mais l'état religieux et social ne changera plus que par progrès insensibles pendant plus de

(1) Lorsque nous entreprîmes cette esquisse, il n'existait en France nulle présentation générale du sujet, sauf quelques pages hostiles de Taine. En 1914 Monsieur Delattre, dont la thèse sur Herrick avait étudié de façon magistrale un des poètes lyriques du XVII^e siècle (le plus parfait mais peut-être le moins représentatif de tous), laissait à Lille en rejoignant son poste de mobilisation le manuscrit achevé d'un ouvrage sur les poètes religieux anglais du XVII^e siècle. En 1918 le manuscrit avait disparu et Monsieur Delattre a renoncé à récrire son ouvrage. Aujourd'hui le lecteur français a fait connaissance avec la poésie lyrique du XVII^e siècle grâce à l'*Histoire de la littérature anglaise* de E. Legouis et L. Cazamian (1924). Néanmoins comme dans cette histoire générale les subdivisions nécessaires et la liaison avec les autres genres morcellent quelque peu l'étude de cette poésie (Livre IV, ch. III ; — Livre V, ch. II ; — Livre VI, ch. II), nous avons cru pouvoir conserver le présent chapitre en tant que préparation à l'analyse de l'œuvre lyrique de Marvell qui occupe le chapitre suivant. Ici nous avons fait usage d'un grand nombre d'études anglaises, et mainte formule dont nous nous servons ne nous appartient pas en propre. Mais comme nous nous sommes efforcés de repenser toute cette critique après la lecture des poètes eux-mêmes, nous n'indiquerons nos obligations que d'une manière générale. Les principales

cent ans, et la littérature qui en est le reflet s'immobilisera, semble-t-il, dans un équilibre du même ordre.

Les critiques qui ont traité du passage de l'une à l'autre de ces deux grandes périodes ont insisté selon leurs tendances personnelles sur ses aspects extérieurs, les changements dans la forme du vers par exemple (2), ou sur ses ressorts intimes. Si la vie littéraire du peuple anglais consiste dans la suprématie alternée du sentiment et de l'intelligence, le cas particulier que nous étudions montrera une victoire de celle-ci sur celui-là. La phase enthousiaste en s'épuisant produit la phase critique qui la remplace. La Renaissance meurt d'avoir trop créé, et le classicisme lui succède parce qu'il sait offrir aux écrivains de nouveaux champs d'activité plus limités, plus prosaïques et par là même réconfortants (3).

Autour de cette formule la production anglaise pendant trois siècles d'une fécondité presque sans égale s'ordonne harmonieusement. L'on ne saurait trouver d'explication plus philosophique; grâce à elle on saisira d'un seul coup d'œil ce vaste ensemble, à condition toutefois de s'accorder le recul nécessaire. Le doute et l'hésitation commenceront quand on se rapprochera, quand on essaiera de subdiviser le cadre sans le briser. Dans la Renaissance anglaise les générations successives se révéleront fort dissemblables malgré un certain air de famille. On sera amené à chercher pour chacune d'elles une désignation distincte. La critique anglaise récente a fortement senti cette nécessité, mais les termes auxquels elle s'est arrêtée, commodes parfois, manquent de valeur explicative. Elle a recouru, comme on le fait pour l'ameublement, au nom des souverains : c'est ainsi que de la période élisabéthaine, d'abord étendue bien au delà de la mort de la glorieuse souveraine, s'est distinguée la période *jacobéenne* (1603-25), nous dirions le style Jacques I^{er} (4). Il n'en faudrait pas conclure que ce roi, malgré ses prétentions au savoir, ait exercé une influence notable sur la littérature de son temps. Plus contestable encore est l'épithète *caroline* appliquée à la période suivante. Ou bien elle ne vaut que pour le premier des deux Charles, décédé en 1649, ou bien elle nous entraîne jusqu'à la mort du second en

sont celles que nous avons contractées envers Edmond Gosse (*From Shakespeare to Pope* 1885), envers Georges Saintsbury (*Seventeenth century lyrics*, sans date; — *Minor Caroline poets*, 3 vol., 1905-1906-1921), envers H. J. Massingham (*A treasury of seventeenth century verse*, 1919), et surtout envers H. J. C. Grierson (Chapitre sur Donne dans la C. H. E. L., vol. IV, ch. XI; — édition de la poésie de Donne, 2 vol., 1912; — *Metaphysical lyrics and poems of the seventeenth century*, 1921). — Le très intéressant livre de Mario Praz (*Secentismo et Marinismo in Inghilterra — John Donne — Richard Crashaw*, Florence, 1925) a paru quand notre chapitre était entièrement rédigé. Après mûre réflexion nous avons décidé de n'y rien changer. Praz sent comme nous (et nos prédécesseurs) la différence très nette entre la poésie anglaise avant et après 1600, mais il force un peu la note, croyons-nous, en rattachant purement et simplement la littérature élisabéthaine, à laquelle il refuse le titre de « renaissante », au bas-moyen-âge. Voyez notre compte-rendu de ce livre dans *The Modern Language Review*, juillet 1926, pp. 313-9.

(2) Ainsi Gosse, *op. cit.*

(3) C'est la thèse de L. Cazamian dans *L'évolution psychologique et la littérature en Angleterre* (1660-1914), 1920. Depuis l'auteur a apporté dans la deuxième partie de *Histoire de la littérature anglaise* (voyez notamment p. 583) les atténuations nécessaires que la forme schématique du premier ouvrage n'avait pas permis d'y insérer.

(4) Edmond Gosse, *The Jacobean poets* (1894).

1685, au milieu d'un monde tout différent. Dans un cas comme dans l'autre, que faire de l'Inter-règne (1649-1660) ? (5) Nous parlons du « Siècle de Louis XIV » et nous y voyons une réalité, sans accepter pour cela la théorie qu'« un Auguste aisément peut faire des Virgiles ». La même réserve faite, les noms des souverains anglais du XVII^e siècle nous embarrasseront encore plus qu'ils ne nous serviront.

Abandonnons cette recherche verbale. Nous sera-t-il plus aisé de concevoir un système de découpage chronologique commun à tous les genres ? La gloire essentielle, universelle, de la Renaissance anglaise, c'est son théâtre. Après avoir fleuri pendant soixante ans sans varier ses procédés ni les épuiser, il s'arrête brusquement par l'effet d'une mesure de police au début de la guerre civile. Ici la tâche de l'historien sera d'identifier la Melpomène et la Thalie qui rentreront d'exil en même temps que le Joyeux Monarque, avec les bannies de 1642, de retrouver la continuité réelle sous les évidentes dissemblances. Au contraire la poésie lyrique, intime par nature, ne reflète qu'exceptionnellement les bouleversements politiques ; elle demeure sous la République et le Protectorat à peu de chose près ce qu'elle était aux jours halcyonéens des premiers Stuarts.

Nous n'avons pas l'espoir de trouver après tant d'essais infructueux, de nom ni de dates initiale et finale inattaquables pour cette fin de la Renaissance, même en nous bornant à la poésie lyrique. Nous voudrions seulement indiquer ici par quels traits les générations arrivées à maturité après l'an 1600 se distinguent de celles qui les avaient immédiatement précédées. Ainsi lâchement définis les termes du problème ont encore une rigidité inconnue au réel ; car, s'il fallait d'un mot caractériser les poètes du groupe plus récent, nous dirions qu'ils ont ce trait commun d'avoir subi l'influence de Donne. Or celui-ci avait écrit tout l'essentiel de son œuvre avant le changement de siècle.

Né en 1573, neuf ans après Shakespeare, ce génie précoce trouva sa voie à un âge où le dramaturge tâtonnait encore. A vingt-cinq ans, s'il faut en croire Ben Jonson qui exagère peut-être, Donne avait produit les meilleurs modèles de cette manière que s'efforceront d'imiter pendant soixante ans les tempéraments les plus divers. Et son succès avait été immédiat, du moins dans l'aristocratie lettrée qui lisait ses vers en manuscrit. Sa personnalité semble avoir agi autant que ses écrits, car beaucoup des poètes qui suivent la voie ouverte par lui l'ont connu, soit dans sa jeunesse bouillonnante, soit dans sa maturité impécunieuse, soit dans la gravité ecclésiastique de ses dernières années. C'est seulement en 1633, deux ans après sa mort, que l'on publie la plupart de ses vers, mais ensuite les éditions se succèdent, toujours plus copieuses, pendant vingt ans (6), témoignage de la vogue obtenue par une poésie que sa difficulté semblait condamner à ne jamais trouver qu'un cercle restreint d'admirateurs.

(5) Cette difficulté n'existe pas pour un légitimiste aussi convaincu que Monsieur Saintsbury (*op. cit.*) aux yeux de qui la période « caroline » va sans interruption de 1625 à 1685 : « Le roy est mort ; vive le roy ! ».

(6) La sixième est de 1654 ; la septième (voir *infra*) ne paraît qu'en 1669.

Les critiques les moins favorables ne sauraient refuser à Donne l'originalité. Il marque un point de départ. Rien avant lui n'annonçait une telle explosion de hardiesse. Jusque là l'Angleterre avait subi docilement les influences continentales, passant de la française à l'italienne. L'érudition moderne a signalé, même à l'excès, les emprunts, allant souvent jusqu'au plagiat, des sonnettistes par exemple. Aussi l'orgueil national salue-t-il en Donne l'apparition d'une poésie insulaire qui pour l'essentiel ne doit rien à l'étranger. La comparaison des dates prouve en effet que Donne n'a pu s'inspirer ni du chevalier Marin ni de Gongora bien qu'il sût l'italien et l'espagnol et qu'il eût habité l'Italie et surtout l'Espagne (7).

Pour se rendre compte des innovations de Donne il faut le placer en face de son grand prédécesseur, du maître de la poésie lyrique comme de la poésie épique anglaises au moment où Donne commençait à écrire, Edmond Spenser. L'œuvre de celui-ci peut se décrire par ces trois mots : mélodie, clarté, abondance. Elle atteint à la perfection d'autant plus aisément qu'elle ne cherche guère à exprimer les réalités profondes et que la beauté extérieure presque seule l'attire et l'enchanté. Donne prend le contre-pied exact de la doctrine exprimée ou implicite de Spenser : il fait des vers rudes où seules des oreilles exercées trouveront l'accord des dissonances ; il s'exerce à dérouter le lecteur, et met son propre esprit à la torture pour infliger même supplice à qui voudra l'entendre ; enfin il vise à la concision,

Et dans ses vers obscurs mais serrés et pressants
Affecte d'enfermer moins de mots que de sens,

tel Perse qui fut son maître dans la satire. Aux amples constructions spensériennes il substitue le court poème de forme sans cesse changeante. La beauté plastique l'intéresse peu. Il ne recule pas devant le grossier et le laid. La convention vaguement platonicienne qui a suffi à Spenser ne saurait recevoir l'adhésion sincère ou prolongée de cette intelligence aiguë, de ce cœur acharné à s'analyser ou, pour employer une métaphore qui lui est familière, à s'anatomiser. Il y a du La Rochefoucauld chez Donne, mais un La Rochefoucauld qui ne se ferait pas d'illusion sur la possibilité d'épuiser le contenu de l'âme humaine, d'enfermer dans des formules brillantes et glacées les réalités spirituelles, un La Rochefoucauld enfin qui serait poète et passionné. Pour trouver l'analogue de Donne il faudrait chez nous descendre le cours du temps jusqu'à Baudelaire ; et même, si Donne n'atteint pas à beaucoup près la splendeur formelle du parnassien français, il montre plus de variété et de véritable audace dans la façon dont il fouille les replis des âmes. Peut-être la ressemblance de ces deux génies s'explique-t-elle par l'inspiration qu'ils ont puisée en commun à la tradition proprement catholique. Donne a pu renoncer à la foi de ses ancêtres, s'élever par la conversion jusqu'à une haute dignité de l'église anglicane ; il est permis d'affirmer néanmoins que le mélange de sensualité et d'intellectualité qui

(7) Malgré le titre un peu ambigu de son étude Mario Praz (*op. cit.*) confirme cette conclusion de la critique anglaise.

communiqué à sa poésie son âpre saveur propre n'aurait pas été le même sans l'éducation que lui avait fait donner sa mère et sans les persécutions d'Elisabeth qui faisaient de ses coreligionnaires des étrangers dans leur propre patrie. Quoique Spenser représente un protestantisme bien imparfait et superficiel, bien pénétré de ritualisme latent, il s'oppose encore sur ce point à l'ardeur mystique, tout à tour triomphante du doute et vaincue par lui, au catholicisme tourmenté de son jeune rival.

Ce n'est pas forcer la note que d'appeler Donne « l'anti-Spenser » (8). Toutefois cette définition ne suffit pas, car dès la dernière décennie du XVI^e siècle Spenser est un maître admiré plutôt que suivi. Le raffinement et la subtilité des poèmes de Shakespeare s'écartent de l'idéal vraiment classique (quant à la forme) de la *Reine des Fées* presque autant que la brusquerie contournée des chansons de Donne. Mais Shakespeare, s'il est toujours lui-même, fût-ce dans *Vénus et Adonis* ou dans le *Viol de Lucrece*, ne répugne point à suivre le goût italianisé de son temps pour les pointes purement verbales, les *concetti* qui vont souvent jusqu'au calembour. Comme tous les élisabéthains il joue avec les mots; Donne et ses disciples joueront avec les idées (9). Chez eux certes la sincérité fait parfois défaut; au moment critique Donne par quelque incartade détruit le charme. Mais sa curiosité intellectuelle, même lorsqu'elle n'atteint pas à la conviction, conserve son prix pour nous modernes, habitués à faire le tour des idées. Samuel Johnson, qui n'avait rien d'un sceptique ni d'un dilettante, reconnaît que pour écrire des vers à la manière de Donne il était nécessaire de penser (10). Combien de charmants poètes de la Renaissance s'étaient abstenus de mettre l'ombre d'une idée dans leurs délicieuses mélodies? La comparaison rebattue avec les oiseaux chanteurs implique cette absence qu'on ne songe pas à traiter de défaut tant la musique a de grâce. La poésie élisabéthaine semble une forêt printanière : tout y est jeune, frais, allègre. L'amour sans malices, la passion qui ne voit pas plus loin que son objet, la joie de vivre à peine assombrie de ci de là par des deuils extérieurs, la jouissance satisfaite de la beauté sensible, l'espoir ingénu laissent peu de place à la méditation, au retour sur soi-même, au remords, au repentir, fondement de la vie religieuse. Le paganisme triomphe, conscient chez certains, plus souvent naïf; l'incrédulité ne rencontre pas assez d'obstacles pour éprouver le besoin de se justifier fortement. Comme toutes les manifestations de la vie en cet heureux temps, elle naît spontanée, mais aussi demeure superficielle.

La jeunesse ne saurait durer; le bien idéal entrevu se dérobe; la beauté que l'on possède rassasie; les espoirs lassent la poursuite, ou pis se ternissent quand on les atteint; le monde extérieur, même agrandi des Indes orientales et occidentales aux fabuleux trésors, se

(8) Comme le fait E. Legouis, *Edmond Spenser*, 1923, p. 221.

(9) Cette remarque est de Walter Scott.

(10) *Vie de Cowley* : « To write on their plan it was at least necessary to read and think ».

montre incapable de fournir à une seule âme digne de ce nom l'aliment nécessaire. Alors le découragement s'installe; le cœur assombrit l'esprit, ou l'esprit tourne en dérision les mouvements du cœur. La pensée de la mort, momentanément oubliée, revient aussi obsédante qu'aux jours chrétiens du moyen-âge. Là où elle ne rencontre ni ne réveille la foi, elle produit un pessimisme tantôt inquiet tantôt stoïque. Pierre de touche infailible, elle éprouve cet alliage dont sont faites les âmes. Epicuriens et débauchés ne lui échappent pas; et si quelques natures viles sont rejetées, le courage des autres atteste la vitalité de la race. Le christianisme sous toutes ses formes révèle des ressources que cachait à la génération précédente un somptueux décor païen. L'Angleterre devient à la lecture de la Bible (dans la « traduction autorisée » de 1611) la nation religieuse qu'elle est restée depuis presque jusqu'à nos jours.

Au prix de quelles éliminations et de quelles violences faites à la complexité du réel nous avons ainsi opposé la seconde moitié du XVI^e siècle à la première moitié du XVII^e, nul ne s'en rend compte mieux que nous. Admettons toutefois que dans sa masse le cours de la poésie lyrique anglaise ait bien été de 1600 à 1660 tel que nous venons de le décrire. Une nouvelle difficulté se présente. Comment maintenir la formule que nous avons prise pour point de départ, comment refuser le titre d'*intellectuelle* à une période aussi préoccupée des problèmes fondamentaux ? Certes parmi les poètes d'alors plusieurs trouvent la solution de ces problèmes dans une foi mystique, mais presque toujours l'intelligence, raisonneuse, subtile, inquiète, prépare les voies à l'extase qui l'anéantit momentanément. Elle ne succombe que pour se relever et pour analyser avec une lucidité parfois cruelle l'instant divin. Même lorsqu'elle s'égare jusqu'à demander le secret de la destinée aux fausses sciences des siècles de ténèbres, la noblesse de son ambition excuse son erreur. Henri Vaughan, poète et médecin, s'étonne de l'hostilité que montrent ses confrères en Esculape contre l'astrologie. Il y voit la preuve d'une ignorance satisfaite qui refuse « de faire la connaissance d'un autre monde » bien plus merveilleux que celui-ci. « Quant à moi, ajoute-t-il, je n'ai que peu d'affection pour les basses franges de la robe du savoir, que chaque main cherche à saisir et où il y a si peu à prendre » (11). Ce fier dédain de l'accessible, Vaughan le partage avec presque tous les poètes ses contemporains. A côté de leurs spéculations, combien pauvres apparaissent les lieux communs raisonnables de l'école classique anglaise ! Celle-ci élimine à vrai dire de la poésie la sensibilité, la passion, la ferveur religieuse; mais, à la suite de la philosophie utilitaire de Bacon, de Hobbes et de Locke, si différente de la philosophie cartésienne dont les grands classiques français portent l'empreinte, elle n'élimine pas moins l'exercice par excellence de la raison humaine, la métaphysique.

Les auteurs de cette transformation, nous dirions volontiers les responsables de cet appauvrissement, ne s'y trompèrent pas. Leur chef, Dryden, après avoir subi dans sa jeunesse aussi fortement qu'un autre

(11) *The works of Henry Vaughan*, édition Martin, vol. II, pp. 672-3 : « I had butt little affection to the skirts and lower parts of learning; where every hand 'is grasping and so little to be had ».

l'emprise de Donne, lui reproche plus tard « un penchant pour la métaphysique » qu'il trouve particulièrement fâcheux dans la poésie amoureuse (12). En plein XVIII^e siècle le dictateur des lettres, Samuel Johnson, reprend cette accusation dans sa *Vie de Cowley*, et applique, en lui donnant d'ailleurs le sens assez lâche de savante ou pédante, à l'école de Donne l'épithète de « métaphysique » que l'usage lui a conservée. Certes nous ne l'employons plus aujourd'hui avec la même nuance de dédain; nous y verrions même la marque de la plus haute ambition que la poésie puisse concevoir; à tel point que certains critiques récents hésitent à en décorer Donne et ses disciples pour la réserver aux poètes qui ont entrepris de donner dans une œuvre l'explication complète de l'univers: Lucrèce, Dante, Goethe (13). Mais un philosophe pourrait à la rigueur récuser même ces grands noms. Le romain Lucrèce vise un but pratique et la spéculation n'est pour lui qu'un moyen; d'ailleurs, comme son maître Epicure, il se croit physicien et non métaphysicien. Chez Dante la philosophie est la servante de la théologie, selon la maxime de son guide Saint Thomas d'Aquin. Peut-être le *Second Faust* atteindrait-il, au détriment de l'intérêt dramatique, les hauteurs sereines où trône Spinoza.

Les critiques littéraires ne doivent donc pas trop presser l'épithète de « métaphysique » s'ils veulent en faire usage. Elle garde sa valeur pour exprimer l'étonnement et l'inquiétude des esprits terre à terre ou des âmes sensibles devant l'audace d'aventuriers intellectuels. Elle désigne à la timidité du bourgeois ou à l'humilité du savant ces téméraires qui veulent pénétrer derrière les apparences, trouver le pourquoi des phénomènes, arracher à la vie et à la mort le mot de leur énigme commune. Si les métaphysiciens authentiques sont « des poètes qui ont manqué leur vocation » aux yeux des positivistes modernes, les personnes prosaïques diront des poètes anglais du XVII^e siècle qu'ils ont fait perdre pied à la poésie dans les abîmes de la métaphysique.

Au cas où nous renoncerions à l'épithète traditionnelle nous serions tenus de la remplacer et nul ne l'a tenté jusqu'ici avec succès. Le mot *fantastic*, que traduit imparfaitement son original français et où entre un peu du sens de fantaisiste et de fantasque, peut se réclamer de Milton, parlant non sans mépris de ses prédécesseurs immédiats (14). Mais ce mot insiste à l'excès sur la frivolité apparente qui recouvre souvent la sincérité et une profondeur d'émotion inconnue de Milton lui-même.

Faut-il emprunter à notre histoire littéraire le nom de « précieux » ?

(12) *A discourse concerning the original and progress of satire*, 1692 (Dryden, *Essays*, édition Ker, vol. II, p. 19). — En 1668, dans son *Essay of dramatic poesy* (*ibid.*, vol. I, p. 52) Dryden tout en blâmant la « rude cadence » des vers de Donne louait « la profondeur de ses pensées ».

(13) Grierson, *Metaphysical lyrics and poems...*, p. XIII. — Voir aussi sur ce sujet un article assez abstrus de Herbert Read, dans *The Criterion*, avril 1923, intitulé : *The nature of metaphysical poetry*.

(14) *At a vacation exercise* (écrit *Anno Ætatis* 19), v. 19-20 :

Not those new fangled toys, and trimming slight

Which takes our late fantasticks with delight...

A. Clutton-Brock intitule *The fantastic school of English poetry* le chapitre qu'il écrit sur Donne et son école dans la *Cambridge Modern history*, vol. IV (1907).

Même si l'on prend soin de préciser qu'il n'implique aucune importation française (du moins à l'origine de l'école), ce mot a le tort de laisser supposer une ressemblance trop complète entre les écrivains des deux côtés de la Manche. En France depuis Malherbe le goût classique triomphe en puissance sinon toujours en acte. Théophile et Saint-Amant, qu'on représente comme les rebelles à cette domination bougonne, acceptent la versification du « tyran des mots et des syllabes », c'est-à-dire la bonne moitié de sa doctrine. Leurs œuvres abondent en passages sonores, oratoires, écrits avec une fermeté inconnue des plus beaux génies de la Pléiade, et qui portent la marque du maître. Certes ces élèves indociles se distinguent de lui par leurs défauts : prolixité, faiblesse de la composition, taches de style, — et par certaines qualités qu'il ignorait : sentiment de la nature, finesse mélancolique ou verve joyeuse ; mais ni ceux-là ni celles-ci ne suffisent à les constituer en école indépendante. Au théâtre, Corneille fait triompher les formules classiques. Certes le large courant qui emporte la littérature française a ses remous, mais nul ne saurait se tromper sur le sens de sa marche. Les précieux sont à leur manière les ouvriers du classicisme, et celui-ci ne les désavoue qu'après l'achèvement de leur œuvre. Et puis n'est-il pas significatif que le mot de préciosité évoque nécessairement pour nous des héroïnes en vertugadin ? Du rôle joué par les femmes dans la formation des modes littéraires françaises au XVII^e siècle on ne saurait guère exagérer l'importance. Or l'Angleterre ne nous offre rien de pareil. Certes Donne adresse de respectueuses galanteries aux nobles dames qui encouragent ses efforts poétiques et l'aident à surmonter les difficultés matérielles de la vie, mais il n'a aucun égard pour l'infériorité de leur savoir et de leurs facultés ratiocinantes ; il leur envoie ses problèmes et paradoxes en vers les plus scolastiques. La plupart de ses disciples ne feront pas davantage de concessions à leurs belles auditrices qu'ils aimeront moins que leurs propres pensées. Enfin la préciosité est surtout une qualité, ou un défaut, de la forme. Les poètes anglais contemporains de Voiture cherchent des expressions nouvelles pour rendre des aspirations nouvelles, pour décrire des contrées spirituelles encore inexplorées. Aussi leurs échecs sont-ils plus retentissants si leurs succès sont plus beaux. Théophile Gautier a dit d'un de ses *Grotesques*, du Père de Saint-Louis, que « son détestable n'était jamais commun ni facile ; c'était un détestable exquis, savant, consciencieux... ». On voit bien que l'homme au gilet rouge n'avait point lu Donne ni ses imitateurs. Il eût trouvé au prix de leurs extravagances le style de la *Magdaleide* raisonnable et assez plat. Les pointes auxquelles Molière et Boileau firent la guerre, le désespoir qui espère dans le cœur et le sonnet d'Oronte, auraient paru banalités à la fougue des poètes métaphysiques. Sans doute les fadeurs pétrarquistes, tempêtes de soupirs, ruisseaux de pleurs, feux de l'amour, traînent-elles dans la poésie anglaise, mais moins que dans la française. Les métaphores violentes mais originales dominant. Elles fatiguent davantage le lecteur ; du moins ne l'écoeurent-elles pas par la répétition. Au pis elles sont risibles ; au mieux elles ne manquent le sublime que de l'épaisseur d'un cheveu.

Pour trouver des exemples du mauvais goût « métaphysique » il

suffit de se baisser. Dans le *Lachrymae Musarum* on peut puiser à pleines mains. Hastings est mort la veille du jour fixé pour ses noces. Cette triste coïncidence s'exprimera en ces termes : « le garçon d'honneur devient croque-mort ». Il est vrai que cette gentillesse se rencontre dans un poème en latin (15) et que ce « Fit Vespillo prius qui Paranympus erat » est une simple réminiscence du « Nuper erat medicus, nunc est vespillo Diaulus » de Martial. L'infraction au décorum consiste à faire passer une épigramme macabre dans une élégie que l'on a tout lieu de croire sincère. Mais quittons le latin pour l'anglais. Voici Mildmay Fane, comte de Westmoreland, protecteur de Herrick et cousin du défunt. Il explique la mort prématurée de Hastings par un calembour sur son nom (*hasting* veut dire « se hâtant ») (16). Si les liens du sang ni les titres de noblesse ne tiennent pas le bel-esprit mieux en bride, qu'attendre d'un auteur comique, satirique et bachique comme Alexandre Brome, lorsqu'il s'égare dans le genre élégiaque ? Avec une touchante modestie il prie les poètes illustres qui l'entourent de lui laisser apporter quelques vers sur le cercueil :

Ainsi les aigles princiers, lorsqu'ils sont attroupés
sur une charogne, accordent à la mouche une part (17).

Quand il plaint la fiancée de Hastings parce qu'elle

doit maintenant aimer de nouveau, et retourner
apprendre l'alphabet de Cupidon (18),

le manque de tact devient un manque d'humanité. Mais il poursuit, simplement bouffon, ses condoléances :

Pauvre hémistiche ! Elle commençait seulement à être
greffée lorsqu'elle a perdu son arbre (19).

D'ailleurs si l'on prévoit que la fiancée ne demeurera pas inconsolable, Hastings au ciel dès maintenant

courtise les anges et projette de leur être
marié dans leur virginité (20).

Mais la palme de l'extravagance revient à un autre que Brome, et cet autre poète est Dryden. Le futur champion de la doctrine classique décrit ainsi la petite vérole qui a emporté Hastings :

Elles s'enflèrent d'orgueil, les pustules qui germaient à travers
[sa chair
comme des boutons de rose piqués dans les lis de la peau
[environnante.

(15) Par « Cyrillus Wyche » (p. 93). — Scott a montré dans *Proud Maisie* qu'une image analogue pouvait devenir belle et saisissante. La manière fait tout en poésie.

(16) Northumberland ouvre le recueil en vertu des préséances.

(17) P. 69 : Thus Princely Eagles, when together th'are
Met at a Carcase, yeeld the Fly a share.

(18) P. 70 : Now must love again, and come to be
New disciplined in Cupid's A, B, C.

(19) *Ibid* : Poor hemistick ! that but began to be
Inoculated, when she lost the tree.

(20) P. 71 : Now woes the angels and intends to be
Wedded to them in their virginity.

Chaque petit bouton contenait une larme
pour pleurer la faute qu'il commettait en poussant (21).

Pauvre Théophile à qui l'on a tant reproché depuis Boileau le poignard
rougissant de se voir couvert du sang de son maître !

Il est moins aisé de montrer la force du style « métaphysique » que
d'en signaler les faiblesses. Dans un recueil de pièces de circonstance
comme le *Lachrymae Musarum*, où chaque poète se bat les flancs pour
découvrir une hyperbole plus ingénieuse que ses émules, on ne trouve
presque rien à retenir. De tous ceux qui exagérèrent la perte subie en la
personne de Hastings, c'est sans doute Marvell qui sut manier la dan-
gereuse figure de rhétorique avec le plus de vigueur et le moins d'absur-
dité. Son début (son *attaque* pourrait-on dire) rappelle ceux de Donne
par la brusquerie inspirée :

Va, intercepte quelque veine liquide
dont la source vierge n'ait jamais encore abreuvé la plaine.
Hastings est mort, et il nous faut trouver une provision
de pleurs intacts et qui n'aient jamais été pleurés.
Va, place-toi entre le matin et les fleurs,
et avant qu'elles ne tombent, arrête les averses matinales.
Hastings est mort ; et nous, inconsolés,
devons avec des larmes matinales déplorer son sort matinal (22).

La pointe du dernier vers nous gâte les autres. La vision du poète entre
la rosée et les fleurs méritait mieux que d'amener un jeu d'esprit sur les
sens propre et figuré du mot *early* que nous avons traduit par matinal.
Mais cette défaillance est caractéristique de l'école : tous ces poètes
ont le souffle court, et quand leur effort surhumain s'affaisse, il ne reste
plus que de l'affectation, emphatique chez les uns, mièvre chez les autres.

Pourtant nous ne voudrions pas terminer cette rapide esquisse de la
poésie anglaise du XVII^e siècle en laissant le lecteur français sous l'im-
pression qu'il n'y saurait trouver que talents gâchés ou promesses dé-
cevantes. Aussi irons-nous cueillir dans l'œuvre du maître quelques beaux
vers encore peu connus chez nous (23), mais presque célèbres, sinon

(21) P. 90 : Blisters with pride swell'd, which th'row 's flesh did sprout
Like Rose-buds, stuck i'th' Lily-skin about.
Each little Pimple had a tear in it,
To wail the fault its rising did commit.

(22) V. 1-8 : Go, intercept some Fountain in the Vein,
Whose Virgin-Source yet never steeped the Plain.
Hastings is dead, and we must finde a Store
Of Tears untoucht, and never wept before.
Go, stand betwixt the *Morning* and the *Flowers*;
And, ere they fall, arrest the early *Showers*.
Hastings is dead; and we, disconsolate,
With early *Tears* must mourn his early *Fate*.

(23) *La Nouvelle Revue Française*, tome XX (année 1923) pp. 620-9, a publié quel-
ques traductions de Donne par Jean de Ménasce. Nous espérons que ce traducteur
nous donnera un jour le choix plus large qu'il annonçait alors. — On trouvera trois
pièces de Donne traduites en vers par Emile Legouis dans l'édition de 1925 de son
recueil *Dans les sentiers de la Renaissance anglaise*. — La revue *Le Navire d'argent*
a publié dans son premier numéro (juin 1925) la traduction en vers par Auguste Morel
d'une « élégie » de Donne, la plus grossière.

toujours bien compris, en Angleterre, — par exemple le début du *Bonjour* :

Je me demande par ma foi ce que toi et moi
faisons avant d'aimer..... (24).

— ou celui du *Soleil Levant* :

Vieux sot affairé, soleil mal réglé,
pourquoi nous appelles-tu ainsi
à travers fenêtres et courtines ?
Tes mouvements doivent-ils précipiter les saisons des amants ? (25)

— ou celui du *Point du jour* (ici comme dans la scène du balcon de *Roméo et Juliette* l'amante cherche à retenir l'amant) :

C'est vrai, c'est le jour; qu'importe ?
O faut-il pour cela que tu me quittes ?
Devrions-nous nous lever parce que le ciel s'éclaire ?
Est-ce parce qu'il faisait nuit que nous nous sommes couchés ? (26)

— ou celui de la *Canonisation* (le poète s'adresse à un ami qui lui a prêté une bourgeoise prudence) :

Pour l'amour de Dieu tais-toi et laisse-moi aimer (27),

— ou encore, au milieu de l'*Anniversaire*, ce cri de passion dépouillée de toute afféterie :

Deux tombes cacheront ton corps et le mien;
S'il se pouvait que ce fût la même, la mort ne serait pas un
[divorce (28),

qui fait songer par avance au sonnet d'Angellier :

Des marbres différents porteront sur leur lame
Nos noms, nos tristes noms, à jamais désunis...

— ou enfin cette apostrophe à l'aimée que le poète quitte pour se rendre sur le continent, apostrophe d'autant plus saisissante qu'elle suit une comparaison curieusement artificielle entre le pleur qui reflète le cher visage et un globe géographique, et qu'elle procède de cette comparaison, mais avec quel changement de ton !

O toi, plus puissante que la Lune,
n'aspire pas les mers pour me noyer dans ta sphère,
ne me tue pas dans tes bras en pleurant; abstiens-toi

(24) *The Good-morrow* : I wonder by my troth, what thou, and I
Did, till we lov'd ?...

(25) *The Sunne Rising* : Busy old foole, unruly Sunne,
Why dost thou thus,

Through windowes, and through curtaines call on us ?
Must to thy motions lovers seasons run ?

(26) *Breake of day* : 'Tis true, 'tis day : what though it be ?

O wilt thou therefore rise from me ?
Why should we rise, because 'tis light ?
Did we lie downe, because 'twas night ?

(27) *The Canonization* : For Godsake hold your tongue, and let me love.

(28) *The Anniversarie*, v. 11-2 : Two graves must hide thine and my coarse,
If one might, death were no divorce.

d'enseigner à la mer ce qu'elle fera peut-être trop tôt ;
que le vent
ne prenne pas exemple sur tes soupirs
pour me faire plus de mal qu'il n'en a le dessein... (29).

On pourrait multiplier ces citations, mais on donnera une idée plus juste du talent de Donne par la traduction d'une pièce entière. Nous avons choisi un poème qui n'a pas encore été mis en français, poème compact et difficile, partant caractéristique, *La divinité de l'Amour* (30).

Je brûle de parler avec le spectre de quelque antique amant
qui mourut avant la naissance du dieu d'Amour.
Je ne puis croire qu'alors celui qui aimait le plus
pût tomber assez bas pour aimer une dédaigneuse.
Mais puisque ce dieu a produit une destinée
et que cette vice-nature, la coutume, l'autorise,
il faut que j'aime qui ne m'aime pas.

Certes ceux qui le firent dieu n'avaient pas voulu cela,
et lui-même, dans la jeunesse de sa divinité, n'agissait pas ainsi ;
mais quand une flamme égale allumait deux cœurs,
son rôle était d'adapter avec complaisance
les actifs aux passifs. Les faire correspondre
était sa seule étude ; il ne peut y avoir
de l'amour avant que je n'aime qui m'aime.

Mais chaque dieu moderne veut aujourd'hui étendre
son pouvoir personnel aussi loin que Jupiter.
Tempêtes, désirs luxurieux, lettres, louanges,
tout ceci est compris dans le domaine du dieu d'Amour.
Oh ! si la tyrannie de cet enfant pouvait nous éveiller,
nous décider à lui reprendre sa divinité (31), il ne pourrait plus
[se faire
que j'aime qui ne m'aime pas.

Rebelle et athée que je suis, pourquoi murmurer
comme si j'éprouvais le pire dont l'Amour soit capable ?
L'Amour pourrait me faire cesser d'aimer, ou pourrait essayer
un tourment plus raffiné : faire qu'elle m'aime aussi,

(29) *A Valediction : of weeping*, v. 19-25 :

O more then Moone,
Draw not up seas to drowne me in thy speare,
Weepe me not dead, in thine armes, but forbear
To teach the sea, what it may doe too soone ;
Let not the winde
Example finde,

To doe me more harme, then it purposeth...

(30) *Loves deitie*. — Voyez une pénétrante analyse de cette pièce par Praz, *op. cit.*, pp. 95-101.

(31) « To ungod this child againe ».

ce qu'il me répugnerait de voir, puisque maintenant elle en aime
[un autre.

La fausseté est pire que la haine; et fausseté il y aura
[nécessairement
si celle que j'aime vient à m'aimer.

A travers la traduction sent-on l'intensité de pensée, de verbe et de rythme, mêlée d'ironie et d'analyse de soi, qui assura à Donne la première place dans le cerveau et le cœur de deux générations de poètes lyriques ? Les histoires de la littérature citent parfois à côté de lui comme chefs d'école Spenser et Ben Jonson, mais c'est mettre sur le même plan des actions fort dissemblables et inégales. Ceux que la critique moderne appelle les « spensériens » comme ceux qui se faisaient gloire alors du titre de « fils de Ben » doivent autant et plus de leurs qualités et de leurs défauts à Donne qu'à leur maître nominal. A peu près seul Herrick fait exception à cette loi : entre le délicieux artiste des *Hespérides* qui joue sans cesse à fleur de peau, et ses contemporains que tourmente l'ambition d'atteindre le cœur de la réalité, il n'y a rien de commun que des détails de style. Mais Carew, aussi frivole en apparence que Herrick, trouve parfois des accents plus virils, et son élégie funèbre sur Donne montre qu'il avait bien compris la leçon du « monarque universel de l'esprit ». Même un Waller, qui se croit un réformateur et en qui les classiques reconnaîtront un précurseur, ne fait guère que diluer et clarifier un breuvage trop fort pour son débile tempérament. Et si les poètes profanes échappent parfois en apparence à Donne, tous les poètes religieux qui comptent relèvent de lui sans conteste. Il suffit de nommer Georges Herbert, Richard Crashaw et Henri Vaughan, esprits distincts et même opposés mais comme peuvent l'être entre eux les fils d'un même père admiré. Plus faible est l'empreinte de Donne sur les poètes de la nature : les vers pastoraux de Wither et de Guillaume Browne rappellent Spenser par leur grâce et leur prolixité. C'est que l'homme est la principale étude de Donne comme il sera celle de Pope, mais avec quelle différence dans l'interprétation de cette formule ! Pourtant une poésie « métaphysique » de la nature demeure possible, et ce ne sera pas la moindre originalité de Marvell, sur quelques indications fournies par Donne, que de l'avoir réalisée.

*

* *

Jusqu'ici nous avons essayé de dire dans quelle atmosphère a fleuri l'œuvre lyrique de Marvell. Il reste à faire rapidement le compte de ses dettes particulières envers tel ou tel de ses prédécesseurs lointains ou proches. Les témoignages implicites, imitations et réminiscences, complètent les trop rares témoignages explicites d'admiration et de reconnaissance que l'on trouve épars dans ses vers ou dans sa prose, et là seulement ; car nul contemporain, pas même le bon Aubrey, n'a songé à nous renseigner sur les préférences littéraires de Marvell.

Celui-ci fit son premier apprentissage avec les poètes de l'antiquité.

Comme tout écolier de son temps il lut les latins et les grecs par force avant de lire les anglais par goût. Mais plus que d'autres, plus que Donne par exemple dont les études n'avaient pas été aussi régulières, ou routinières, il conserva pour Horace, l'Horace qui nous semble un peu froid et guindé des Odes, un culte dont témoigne sa pièce la plus célebre. Au chantage d'Auguste, Marvell doit peut-être de n'avoir pas versé dans les pires exagérations de ses contemporains et d'être resté relativement clair et simple. Pourtant on se l'imaginerait plutôt en sympathie avec les poètes latins de la décadence (32); car, si, une fois sorti de l'université et presque jusqu'à sa mort, il continue à composer des vers latins sans y être obligé, il vise plutôt à l'éclat qu'à la correction. Il prend bien plus de libertés avec la langue latine que Milton, qui pourtant ne s'astreignait pas à un servile purisme cicéronien ni même virgilien. Quand il écrit des vers anglais, parmi les brillants parfois faux et en tout cas trop nombreux dont il se pare, certains ont commencé à servir bien avant Donne, avant même Pétrarque, chez Ovide et ses successeurs, sinon chez les alexandrins.

Poète latin moderne lui-même, et admiré comme tel par ses contemporains (33), Marvell connut sans doute les œuvres, aujourd'hui oubliées, de maints confrères habiles à manier dactyles et spondées. On sait combien Crashaw leur doit de pointes, aux Jésuites en particulier, grands maîtres de cette littérature internationale. Notre poète ne leur fit-il jamais aucun emprunt? Bien hardi qui l'affirmerait; mais en l'absence de toute indication précise, on ne peut dépasser cette supposition plausible que leur influence renforça celle des Ovide et des Claudien dans le sens de l'ornement, de la surcharge et de l'artifice.

Pour ce qui est de la littérature anglaise, Marvell nous laisse voir un peu mieux quels furent ses goûts ou du moins ses lectures. Malgré l'épithète un peu surprenante de « révérend » qu'il accole à son nom, c'est le conteur gaulois qu'il pratique en Chaucer (34), non le poète lyrique aux formes surannées. De même en Shakespeare il voit et aime le créateur de Falstaff (35). Spenser pour lui est surtout le chantage de la

(32) Particulièrement avec les élégiaques dont il emploie le distique pentamétrique dans presque toutes ses pièces latines.

(33) Aubrey, *Brief lives...*, édition Clark, vol. II, p. 53 : « He was a great master of the Latin tongue; an excellent poet in Latin and English : for Latin verses there was no man could come into competition with him ». Voltaire (voir *infra* chap. IV) dira de lui qu'il « faisait fort bien des vers latins ».

(34) *Tom May's death*, v. 86. — Pour les touches chaucériennes dans les satires de Marvell, voyez chapitre VI.

(35) *Farther instructions to a painter*, v. 19 : « Place Falstaff's regiment of threadbare coats... » (c'est-à-dire les ministériels faméliques du Parlement-pensionné). — *The Rehearsal transposed*, première partie, p. 191 (Grosart, III, 135) : « fat Sir John Falstaffe's singular dexterity in sinking... » (comparée à la façon dont Parker réfute ses adversaires — assez bizarrement). — *Ibid.*, deuxième partie, p. 47 (Grosart, III, 265) : « one Simons, who... still set upon the thieves themselves, after, like Sir John Falstaff, they were gorged with a booty... ». *Ibid.*, p. 84 (Grosart, III, 291) : « out of instinct » est peut-être aussi une allusion au gras chevalier. — Toujours dans le même pamphlet (première partie, p. 51. — Grosart, III 39) : « Could Mistress Mopsa herself have furnished you with a more pleasant and worshipful tale? » se rapporte sans doute à la bergère du *Conte d'hiver* (Acte IV, scène III) qui déclare ingénument : « I love a ballad in print a-life; for then we are sure they are true ». — Un peu plus loin (Grosart, III, 54-55) : « Who but such an Hebrew Jew as you [Parker] would, after an honest man had made so full and voluntary resti-

grandeur anglaise sous la vertueuse et protestante Elisabeth (36) ; il ne lui emprunte guère que les noms de Hobbins et de Tomalin pour des bergers de pastorale (37). De Sidney il ne parle que comme d'un preux chevalier calviniste (38). Ben Jonson reçoit des éloges dithyrambiques : sévère mais juste il porte en guise de sceptre une branche de laurier devant laquelle tremble Virgile lui-même et dont Horace accepte patiemment les coups (39). Mais si Marvell exalte ainsi le poète-lauréat de Jacques I^{er} et de Charles I^{er}, c'est surtout pour humilier d'autant l'impudent Thomas May qui avait prétendu lui succéder. Le même motif explique sans doute l'approbation donnée au choix du monarque qui à May préféra Davenant (40), car ailleurs Marvell ne se privera pas de railler *Gondibert* (41). Quant à Waller, dont la versification influera pourtant sur la sienne, il ne le nomme qu'en passant et comme député au parlement plutôt que comme poète (42). De même pour Denham (43) qui pourtant avait collaboré à son côté au *Lachrymae Musarum*.

La longue amitié qui unit Milton et Marvell, amitié empreinte de respect de la part du poète mineur par l'âge et le talent, a pu faire croire que celui-ci subit l'influence de son grand aîné. La légende qui les représente se rencontrant à Rome avant la guerre civile a fortifié cette impression ; en réalité notre poète avait probablement écrit presque toute son œuvre lyrique avant de faire la connaissance personnelle de Milton. Toutefois Marvell n'avait pu manquer d'entendre parler à Cambridge de l'ancien étudiant du collège du Christ ; il avait sans doute lu *Lycidas* dès son apparition en 1638 dans le recueil consacré à King le naufragé « ab amicis mœrentibus » et publié « apud... celeberrimae Academiae typographos ». Peut-être venait-il de le relire dans l'édition de 1645 des

tution, nor yet have been satisfied without so many pounds of flesh over into the bargain ? » est une allusion indubitable au *Marchand de Venise*. — Dans la deuxième partie, tout au début, (Grosart, III, 235) Parker est comparé à Bottom : « Had he acted Pyramus, he would have been Moon-shine too, and the Hole in the Wall ».

(36) *Tom May's death*, v. 85 (Spenser dans sa tombe à Westminster représenté avec Chaucer la poésie anglaise). — *Britannia and Raleigh*, v. 42-58 (Spenser essaie de ramener Charles II à des sentiments religieux et patriotiques en évoquant le souvenir de l'Armada et l'apothéose de la Reine-Vierge).

(37) Dans le second des *Two songs at the marriage of the Lord Fauconberg...* — Peut-être aussi les vers 699-702 de *The last instructions to a painter...* font-ils allusion à l'épithalame de Tamise et de Medway dans le livre IV, chant XI, stances 45-6, de la *Reine des Fées*.

(38) *Britannia and Raleigh*, v. 173-4 : « the Talbots, Sydneys, Veres, — Drake, Cavendish, Blake, men void of slavish fears... ».

(39) *Tom May's Death*, v. 33-6. — Dans *The Rehearsal Transposed* (Grosart, III, 80) Marvell cite Ben Jonson avec beaucoup de respect — pour accabler Parker. — Voir chap. III pour la relation de *Upon Appleton House* avec le *Penshurst* de Ben Jonson.

(40) *Ibid.*, v. 57-8, 78.

(41) *Upon Appleton House* (écrit vers le même temps que *Tom May's death*), v. 455-6. — *The Rehearsal transposed*, première partie (édition Grosart, III, 13 [Marvell parle des *Ephémérides* de Davenant, poème que nous n'avons pu identifier] — peut-être y a-t-il là une plaisanterie aujourd'hui incompréhensible), 75, 225-6. Cette dernière allusion est plutôt élogieuse).

(42) *The last instructions to a painter...* (1667), v. 263-4. — Cf. *infra*, chap. IV, à propos des *Bermudes* et des poèmes sur Cromwell, et chap. VI pour la versification. — Voir aussi Margoliouth, *Marvell and other contemporaries*, (bibliog. n° 180 bis).

(43) *The last instructions...*, v. 153-4. — Cf. *infra*, chap. III, pour les ressemblances entre *Cooper's hill* et les poèmes descriptifs de Marvell, et chap. VI pour les satires attribuées simultanément aux deux poètes.

Poèmes de Monsieur Jean Milton lorsqu'il écrivit sa satire contre *Fleckno*, car il y parodie la définition de la gloire « dernière infirmité d'une âme noble » (44); mais cette preuve irrécusable de connaissance n'est rien moins qu'une preuve d'influence. Un des poèmes descriptifs par contre semble renfermer un emprunt véritable mais peu étendu à *Il Penseroso*; et Marvell, quand il écrira *Le premier Anniversaire* à la fin de 1654, après avoir fait la connaissance de Milton, aura présents à la mémoire non seulement *Lycidas* mais encore l'*Ode sur la Nativité*, dont il imitera sans trop se montrer inférieur les magnifiques sonorités. Mais le *Paradis perdu* vint trop tard pour agir sur la formation du talent de Marvell qui de fait n'a jamais employé le vers blanc. Des ressemblances aussi limitées autorisent-elles le critique à qui nous devons la meilleure édition des vers de Milton à déclarer que celui-ci fut le « bon ange » de Marvell ? (45). A l'appui de cette thèse le principal argument est que *L'Allegro* et *Il Penseroso* ont pu suggérer à notre poète l'emploi de son mètre favori, l'octosyllabe à rimes plates. Mais la façon dont Marvell le manie rappelle plutôt la facilité négligente de Wither que l'art consommé et dense de Milton. Et puis celui-ci n'a jamais été le bon ange d'aucun poète, et il a été le mauvais ange de beaucoup. Sur son jeune ami son influence est négligeable. Mais l'admiration de Marvell n'en a que plus de valeur pour s'allier à une complète indépendance.

Le maître de notre poète, le seul à mériter ce titre, c'est Donne. On aurait pu l'affirmer, *a priori*, en tirant dans ce cas particulier les conséquences des principes généraux énoncés dans la première partie de ce chapitre, et rejeter sur ceux qui le nieraient la charge de prouver le contraire. A vrai dire nous ne songions guère rencontrer cette thèse négative. Un critique récent (46) l'a pourtant soutenue, sans doute pour prendre le contre-pied de l'opinion commune; mais son ton dogmatique ne compense pas l'absence de toute démonstration intelligible. Il se contente de déclarer « la métrique de Marvell souvent supérieure à celle de Donne, sans être toujours très brillante », et de refuser, sans dire pourquoi, toute valeur probante aux ressemblances verbales signalées par les annotateurs entre les œuvres des deux poètes. Enumérer ici toutes ces ressemblances nous entraînerait beaucoup trop loin; certaines évidemment n'ont de force qu'accumulées, mais d'autres sont frappantes

(44) *Fleckno*, v. 28 : The last distemper of the sober brain...

Lycidas, v. 71 : (That last infirmity of Noble mind)...

(45) H. C. Beeching : *The lyrical poems of Andrew Marvell* (voir bibliog. n° 171) p. 750-2. C'est Beeching qui le premier a signalé l'analogie entre *Il Penseroso*, v. 147-150, et *The Garden*, v. 53-6. Les autres rapprochements sur lesquels il s'appuie avaient déjà été faits par Aitken; voir les notes de celui-ci sur *The first anniversary*, v. 151-2, 218 et 358. En ce qui concerne les vers 151-2 :

And Stars still fall, and still the Dragons Tail

Swinges the Volumes of its horrid Flail,

Aitken renvoie à *L'Allegro*, v. 108 :

His [= Puck's] shadowy flae hath thresh'd the corn.

Mais nous penserions plutôt à l'ode *On the morning of Christs nativity*, v. 170 :

[The dragon] Swindges the scaly Horrour of his fouled tail.

L'Apocalypse, XII, 4, disait déjà : « The dragon's tail draweth the third part of the stars of Heaven » et Marvell fait allusion à cette chute des étoiles, mais le mot « swindges » vient de Milton.

(46) Poscher, *op. cit.*, pp. 49 sqq.

et vont plus loin que l'expression, jusqu'à la pensée. Nous en signalerons quelques-unes dans le prochain chapitre; pour le moment nous nous contenterons de laisser parler Marvell lui-même. En 1633 lorsque parut la première édition des poésies de Donne, édition posthume précédée d'élégies où l'hyperbole n'exclut pas le sentiment sincère, Marvell était par trop jeune pour se joindre au chœur des admirateurs (47). Mais quarante ans plus tard il répara cette omission involontaire. Au cours d'une controverse théologico-politique (48), il dit plaisamment de six pamphlets lancés contre lui : « Je m'aperçois que c'est le même esprit qui m'a hanté sous ces habits différents. Si bien qu'à considérer une identité si variée il me semble qu'au bout de tant d'années je commence à comprendre ce poème de Donne, le *Voyage de l'Ame*, où celle-ci passait par autant de révolutions, et qui était jusqu'ici resté une énigme pour tous ses lecteurs ». Et Marvell de raconter cette métémpsychose, à la fois obscène et impie, dont il recommande l'étude en la qualifiant de « fable pleine d'esprit ». Une plaisanterie ou deux interrompent cette analyse pour nous rappeler les adversaires que Marvell veut ridiculiser, mais parmi les nombreuses digressions de son pamphlet celle-ci est la plus gauchement rattachée au sujet. Etrange façon de défendre les puritains de la Restauration que de s'appuyer sur ce poème écrit par un catholique athée contre la protestante Elisabeth, comme le prouve la première des strophes citées par Marvell ! Celui-ci, il est vrai, a supprimé les vers où la Reine était le plus clairement désignée, mais il a gardé celui où sont associés comme hérétiques notoires et perturbateurs de l'Eglise Luther et Mahomet (49). La vérité est que cette allégorie interrompue a, comme il le dit lui-même, piqué la curiosité de Marvell jeune homme, et qu'il continue toute sa vie à en admirer la subtilité, alors même que la réputation de Donne est déjà sur son déclin. En 1669, après un intervalle assez long, a paru une édition de celui-ci, mais c'est la dernière au XVII^e siècle, et déjà se prépare la condamnation par Dryden de l'école métaphysique et de son chef. Si à la fin de sa vie, au milieu d'un goût public nouveau, Marvell restait fidèle à la poésie de Donne et en admirait les pires extravagances, on peut penser quelle action avait vers 1650 ce génie singulier sur le jeune poète. Dans le prochain cha-

(47) Qui étaient pour la plupart de jeunes gens comme le remarque Grierson, *The poems of John Donne*, vol. II, p. 259. Falkland par exemple avait alors vingt-et-un ans.

(48) Dans la seconde partie de *The Rehearsal transposed* (Grosart, III, 277-80).

(49) Voici le texte intégral de la strophe; des parenthèses droites indiquent la suppression faite par Marvell, qui commet quelques autres inexactitudes sans importance. Peut-être citait-il de mémoire.

For the great soule which here amongst us now
Doth dwell, and [moves that hand, and tongue and brow,
Which, as the Moone the sea, moves us; to heare
Whose story, with long patience you will long;
(For'tis the crowne, and last straine of my song)
This soule] to whom Luther, and Mahomet were
Prisons of flesh; this soule which oft did teare,
And mend the wracks of th'Empire, and late Rome,
And liv'd when every great change did come,
Had first in paradise, a low, but fatall roome.

On sait que la *Reine-Vierge* était constamment comparée par ses flatteurs à Diane, Phébé ou Cynthie.

pitre nous verrons comment l'élève se distingue du maître; mais nous avons voulu dès maintenant marquer fortement leur relation, puisqu'il s'est trouvé un critique pour la nier, et protester contre cette affirmation d'un autre critique (50) que Donne fut le mauvais ange de Marvell. Sans Donne il est douteux que Marvell eût atteint la force, et sa grâce propre eût risqué de tourner à la préciosité badine.

L'influence de Donne s'est exercée sur Marvell non seulement par la lecture de ses poèmes, mais indirectement à travers ses disciples immédiats, nombreux à Cambridge. Georges Herbert était mort un an seulement après l'admirateur de sa mère, mais de 1633 à 1641 son *Temple* fut imprimé six fois dans la ville où il avait naguère remporté des succès plus mondains comme orateur public. Quant à Crashaw, Marvell le connut sans doute comme un tout jeune homme peut connaître un aîné déjà illustre. Malgré le peu d'abondance de l'inspiration sacrée chez notre poète, on y note les traces de l'influence de Herbert et surtout de Crashaw. Nous aurons à y revenir.

Cowley n'avait que trois ans de plus que Marvell; mais, étonnamment précoce, il était célèbre avant de quitter l'école de Westminster. Il est vrai que son entrée à l'université n'eut pas lieu avant l'âge, assez tardif pour ce siècle, de dix-huit ans; toutefois, de 1637 à 1641, les deux poètes qui appartenaient au même collège eurent le temps de faire connaissance. En tout cas, quand en 1647 Cowley publia un recueil de vers d'amour intitulé *La Maîtresse*, Marvell le lut et en fit son profit. Les pièces les plus passionnées de notre poète ont pris leur thème dans des pièces écrites, comme le reconnaît franchement Cowley lui-même dans un passage fameux (51), pour se conformer à une tradition millénaire. Aussi seul un chercheur érudit (52) pouvait-il découvrir ces

(50) Beeching, *ut supra*. Sans doute la symétrie est-elle pour quelque chose dans ce jugement : puisque Milton était le bon ange de Marvell, il fallait bien qu'un autre poète tint le rôle opposé.

(51) De la préface de l'édition de 1656 : « Poets are scarce thought Free-men of their Company, without paying some duties, and obliging themselves to be true to Love. Sooner or later they must all pass through that Tryal etc... » [*Poems*, édition Waller, p. 101.

(52) H. M. Margoliouth, *Marvell and Cowley* (voir bibliographie n° 180). Les rapprochements signalés par Monsieur Margoliouth nous semblent convaincants (sauf celui qui concerne *Mourning*). Une partie de *To his Coy Mistress* se trouve en puissance dans la strophe 3 de *My Dyet*, et plus nettement encore *Impossibilities* a inspiré *The definition of Love*. — Mais nous nous séparons du savant critique lorsqu'il conclut (ou plutôt concluait, car aujourd'hui son jugement, nous informe-t-il, s'est sensiblement modifié) de façon paradoxale : « Cowley, though the lesser poet, is the greater love poet... Marvell's love poetry, where chiefly Cowley's influence is to be noted, is small in bulk and lacks cumulative evidence of sincerity... [He] does not live as a poet of love, but as a master of words, a maker of a sweet and solemn music, and a revealer of the greatness of men and their actions ». Peut-être Monsieur Margoliouth, qui préparait dès lors son édition de Marvell, a-t-il été entraîné par un souci d'impartialité à faire trop belle la part de Cowley. Et si la poésie amoureuse de Marvell manque de volume, cette remarque est encore plus vraie de sa poésie religieuse dont pourtant on ne songe pas à contester la sincérité; même sa poésie descriptive n'a guère plus d'étendue. Enfin si *To his coy mistress* ne jouit pas de la même popularité que *The Horatian ode* ou *The garden*, il en faut sans doute chercher la raison non dans une valeur intrinsèque moindre mais dans la pudeur des anthologistes anglais. — Les rapprochements signalés dans l'article de la *Saturday Review* ont été incorporés à son édition de Marvell par Monsieur Margoliouth (voir sa note sur *To his Coy Mistress*, I, 222). — Peut-être une pointe obscure de *Clarindons house-warming*, strophe IV, fut-elle suggérée à Marvell par *The bargain*, strophe 2. — Mais pour sentir toute la différence entre les deux inspirations,

emprunts après une telle transmutation. C'est en prose que le talent de Cowley, intelligent, raisonneur, philosophique même, mais à la façon de Bacon plutôt qu'à celle de Platon ou de Saint-Thomas, a su le mieux s'exprimer. Parmi ses vers, les plus difficiles aujourd'hui à prendre au sérieux sont sans doute ceux où il « courtise l'Amour d'abord, avant de pouvoir courtiser une maîtresse » (53). Le dieu ne semble pas s'être laissé fléchir, et les seuls passages où l'on sente quelque chaleur dans l'œuvre de Cowley sont des imprécations misogynes. Marvell ne devait jamais rivaliser avec l'auteur de la *Davidéide* ni avec celui des *Odes pindariques*; c'est un paradoxe qu'il ait une dette envers celui de la *Maîtresse* (54).

Henri Vaughan est le contemporain exact de Marvell, et l'on ne saurait parler d'influence de l'un sur l'autre. Celui-là fut le premier à publier sinon à écrire, et il a pu fournir à celui-ci un motif ou deux (55), mais leurs poésies ne se ressemblent guère. Vaughan l'emporte par l'intensité de sa foi, par l'abondance avec laquelle s'épanche sa pitié. Mais il est aussi monotone que Marvell est varié, et il faut avoir des lumières mystiques pour le goûter pleinement. Le lecteur non éclairé ne se sentira ému que par quelques pièces célèbres aujourd'hui. On l'a loué de la pureté et de la simplicité de son style que déparent relativement peu de taches; mais la rançon de ces qualités est une platitude des plus prosaïques, sauf à de rares moments inspirés. Au contraire Marvell intéresse et demeure poète et artiste même dans ses pièces secondaires.

Au laborieux Carew, au négligent Suckling, à Lovelace chez qui la

il suffit de comparer une pièce soi-disant amoureuse de Cowley, *The Spring* (c'est le thème du *Lac* de Lamartine) avec une pièce de Marvell d'où la femme est ostensiblement bannie, *The garden* : on verra tout de suite le tempérament plus sensuel de notre poète, le tempérament plus intellectuel de son prédécesseur. L'usage qu'ils font de la légende de Daphné est aussi curieusement distinct. Invoquant contre les arbres qui continuent à fleurir en l'absence de la bien-aimée, Cowley s'écrie (strophe 3, v. 7-8).

Dull Creatures ! 'tis not without Cause that she,
Who fled the God of Wit, was made a Tree.

Marvell lui aussi raffine sur le vieux mythe (v. 29-30) :

*Apollo hunted Daphne so.
Only that She might Laurel grow...*

mais nous essaierons de montrer dans le chapitre suivant qu'il reste fidèle à l'esprit de la religion grecque.

(53) *The Request*, v. 4 : « And I a double task must bear. — First to woo him, and then a Mistress too ». — Cf. *The Heart fled again*, strophe 5 : « Well; since thou [the poet's heart] wilt not here remain, — I'll ev'n to live without Thee try; — My Head shall take the greater pain, — And all thy duties shall supply ». Ces deux derniers vers définissent très exactement toute la poésie amoureuse de Cowley. — Voir aussi *The Dissembler*, dont le début au moins est sincère : « Unhurt, untoucht did I complain.... »

(54) Marvell ne nomme jamais Cowley. Quant à Sprat « le pindarique », ami et biographe de Cowley, Marvell le nomme dans une lettre à ses électeurs (29 janvier 1677/8) comme devant prêcher un sermon pour la Chambre des Communes, et c'est tout.

(55) Nous n'avons relevé aucune ressemblance notable avec Marvell dans les *Poèmes* de Vaughan (1646) ni dans *Olor Iscanus* (publié en 1651). Par contre il s'en trouve d'assez nombreuses dans *Silix Scintillans* (deux parties, 1650 et 1655) : les deux dialogues entre l'âme et le corps intitulés *Death* et *Resurrection and Immortality* font penser par leur forme à *A dialogue between the Soul and Body* de Marvell, si leur note pleine d'espoir est bien différente des récriminations mutuelles que notre poète fait échanger à ses deux personnages. — *Content*, de Vaughan, se termine sur une pointe : « Some love a Rose — In hand, some in the skin; — But crosse to those, — I would have mine *within* », qui semble une ébauche des vers bien connus de Mar-

négligence a un air d'effort (56), Marvell ne doit guère qu'une galanterie à la fois sensuelle et impertinente, apanage des cavaliers et qui surprend chez un fils de puritain, futur champion lui-même des puritains. Leur influence s'exerce sans doute pendant son séjour dans la capitale et perd de sa vigueur dès qu'il arrive chez Fairfax. Elle renforce celle de Donne dont procèdent ces poètes mondains, mais elle la modifie aussi quelque peu. Peut-être aide-t-elle Marvell à trouver une expression plus alerte, moins énigmatique que celle de son chef d'école.

Si la dette de celui-ci envers les Italiens et les Espagnols reste hypothétique et probablement négligeable, il n'en va pas de même pour plusieurs de ses disciples. Marino et Gongora en Angleterre comme en France trouvent alors de nombreux et fervents admirateurs. Marvell fit-il à ces méridionaux des emprunts comme tant de ses contemporains, Crashaw, Stanley et Sherborne par exemple ? (57). Il faudrait pour le nier avec quelque assurance une lecture étendue que nous n'avons pas faite. En tout cas notre poète ne désigne explicitement aucun de ses confrères espagnols, et parmi les Italiens trois seulement : l'Arioste, l'Arétin et Guarini; le premier pour sa verve héroï-comique (58), le second pour sa méchanceté et son athéisme (59), le troisième pour sa sentimentalité efféminée et immorale (à deux reprises il cite pour les parodier des vers du *Pastor fido* « dans l'italien larmoyant » d'Amaryllis) (60). Il ne nomme aucun des secentistes.

Il est bien difficile d'établir ce qu'un poète anglais écrivant vers 1650

vell : « Had it [a fawn] lived long, it would have been — Lilies without, roses within » (*The Nymph complaining for the death of her fawn*, v. 91-2). — De même le beau poème de Vaughan qui a pour titre le verset 19, chapitre VIII, de l'épître aux Romains (*Etenim res creatae exerto Capite observantes expectant revelationem Filiorum Dei*) renferme une strophe, la seconde, où le vœu : « I would I were a stone or tree, Or flowre by pedigree... » fait penser à un passage, bien connu lui aussi, de *Upon Appleton House* : « Thus I, easy philosopher, — Among the birds and trees confer; — And little now to make me wants — Or of the fowls, or of the plants... » (v. 561-600). La comparaison de ces deux textes montrera, croyons-nous, combien peu descriptif est le talent de Vaughan à côté de celui de Marvell. Le premier de ces deux poètes ne voit dans la nature qu'un esprit, en communion adoratrice avec le sien devant un Créateur infiniment bon. — Nous reparlerons de la prédilection de Vaughan, comme de Marvell, pour le vert. — Une image de Vaughan (dans le poème qui commence : *As time one day by me did pass...*, v. 29-30 : « As we for long and sure recruits, — Candy with sugar our choice fruits ») se trouve parodiée, consciemment ou non, dans *Upon Appleton House* (v. 173-4 : « So through the mortal fruit we boil — The sugar's uncorrupting oil »). — D'autres ressemblances s'expliquent par une source commune; par exemple dans *Palm-Sunday*, v. 35-8, Vaughan s'inspire de Herbert (voir la note de l'édition Martin, p. 701); de même Marvell dans *The Coronet*, v. 4-6 et *passim* (voir au chapitre suivant notre analyse de ce poème).

(56) Voir *Marvell and other contemporaries* [par H.-M. Margoliouth, bibliog. n° 180 bis] où sont relevées quelques ressemblances de Marvell avec Carew et Lovelace. Voir aussi dans le chapitre suivant notre étude sur *Le deuil* et *Daphnis* et *Chloé*.

(57) Voir sur ces emprunts deux articles de Mario Praz dans la *Modern language review*, juillet et octobre 1925, et notre note dans la *Revue de Littérature comparée*, janvier-mars 1925.

(58) *The last instructions...*, v. 275-6 : « So once Orlando, famous in romance, — Broached whole brigades like larks upon his lance ».

(59) *The Rehearsal transposed*, 1^{re} partie (édition Grosart, III, 227). Marvell cite en Italien, puis traduit, une épigramme anonyme de l'Arétin.

(60) *Ibid.*, pp. 6 et 85. — « I... quote the words in her own whining Italian ». — En outre Margoliouth signale que les vers 17-18 de *Tom May's Death* sont inspirés. de Dante, *Enfer*, chant XXXIV, tercet 19.

doit aux poètes lyriques français. Pendant toute la première moitié du XVII^e siècle ceux-ci pillent à pleines mains les Italiens et les Espagnols. Aussi une ressemblance peut-elle toujours s'expliquer par une source commune. Mais nous inclinons à penser que Marvell a peu pratiqué nos poètes. Il n'en nomme qu'un seul, l'emphatique Brébeuf, dont il retraduit en latin quatre vers trop élégants sur l'invention de l'écriture par le peuple phénicien, tirés de la traduction de la *Pharsale* (61) :

C'est de luy que nous vient cet Art ingenieux
De peindre la Parole, et de parler aux Yeux ;
Et, par les traits divers des figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées. •

S'il faut en croire une tradition contemporaine Corneille admirait tellement ces vers de son ami qu'il eût donné deux de ses meilleurs tragédies pour les avoir écrits ; il leur aurait même fait l'insigne honneur de les parodier (62). N'accusons donc pas Marvell d'avoir mal choisi dans notre littérature ; mais par ailleurs il nous fournit lui-même la preuve que son oreille n'était pas accordée au vers français. Il cite ainsi un distique (dont mieux vaut ne pas approfondir le sens) :

Un sinistre accident *et* un accident sinistre,
De veoir un *Père* Capuchin chevaucher un ministre.

On pourrait difficilement imaginer deux vers plus faux, et l'on ne voit pas qu'il soit possible de rejeter la responsabilité sur l'imprimeur. Mais Marvell les attribue sans sourciller à « Bassompierre ou Abigné », et dans ce dernier on doit reconnaître l'auteur des *Tragiques* (63). Il est vrai que notre poète traduit ensuite ces vers en anglais, et que son propre distique défie toute scansion. Peut-être se figurait-il que le nombre des syllabes était indifférent dans le vers français comme dans le vers anglais populaire.

Pourtant Marvell a dû lire des yeux quelques poètes français, entre autres Théophile qui pouvait lui plaire par son amour de la nature. Le début de *Clorinde et Damon* fut peut-être inspiré par quelques vers de *La solitude* (64) :

Corinne, je te prie, approche ;
Couchons-nous sur ce tapis vert,
Et pour estre mieux à couvert
Entrons au creux de ceste roche...
Personne ne nous voit qu'Amour ;
Voy que mesme les yeux du jour
Ne trouvent point icy de place.

(61) Édition Margoliouth, I, 54.

(62) Voir René Harmand. *Essai sur la vie et les œuvres de Georges de Brébeuf* (1897), p. 409 et n. 1. — Les vers de Lucain, se trouvent au livre III (v. 220-4) dont la traduction par Brébeuf parut en 1654.

(63) *The Rehearsal transposed*, 1^{re} partie, (Grosart III, 191). — Ce distique ne vaut guère la peine d'être recherché. Nous ne l'avons trouvé ni dans les mémoires de Bassompierre, ni dans les œuvres complètes d'Agrippa d'Aubigné. Celui-ci emploie le mot « chevaucher » au sens spécial qu'il a dans les vers cités par Marvell.

(64) Stances XVI et LX.

Mais chez Marvell c'est la bergère qui veut attirer le berger :

Damon, viens conduire de ce côté ton troupeau...
J'ai découvert un écusson herbeux
où Flore étale ses orgueilleuses armoiries;
je destine l'herbe à régaler tes moutons,
mais les fleurs, je les garde pour ceindre tes tempes...
Vois-tu cette caverne écartée ? — ...
Cet antre ? — Ce sanctuaire de l'Amour. — Cette tombe de la
[Vertu. —
Dans cette fraîche retraite nous pourrons nous étendre
à l'abri du soleil (65).

Et depuis Théocrite ce thème était devenu banal, du moins sous la forme qu'adopte Théophile. La variante imaginée par Marvell le rajeunit un peu. Enfin la morale des pièces française et anglaise est toute différente. Aussi la rencontre, sans doute fortuite, a-t-elle surtout l'intérêt de montrer dans quelle mesure limitée notre poésie pouvait alors donner l'idée de celle d'outre-Manche.

Parmi nos poètes de ce temps c'est Tristan qui nous semble le plus voisin de Marvell, sans que rien permette de dire que l'auteur du *Jardin* ait imité celui du *Promenoir des deux amants* :

L'ombre de ceste fleur vermeille,
Et celle de ces joncs pendans
Paroissent estre là dedans
Les songes de l'eau qui sommeille (66).

Ce quatrain peut donner au lecteur français l'équivalent le plus approché des images de Marvell lorsqu'il décrit la nature : même étrangeté, même préciosité voisine de la pointe, même vigoureux coup d'aile qui nous élève de la sphère du bel-esprit à celle de la poésie. Mais la joie de vivre que respirent les poésies écrites dans le parc d'Appleton est bien distincte de la fière mélancolie de Tristan.

Le milieu du XVII^e siècle est l'âge d'or de la poésie néerlandaise, et les échanges intellectuels entre l'Angleterre et les Provinces Unies pré-

(65) *Clorinda and Damon*, v. 1, 3-6, 9-12 :

C. Damon come drive thy flocks this way...

C. I have a grassy Scutcheon spy'd,
Where *Flora* blazons all her pride.
The Grass I aim to feast thy Sheep :
The Flow'rs I for thy Temples keep...

C. Seest thou that unfrequented Cave ?

D. That den ? C. Loves Shrine. D. But Virtue's Grave.

C. In whose cool bosome we may lye

Safe from the Sun. D. Not Heaven's Eye.

(66) Dans le recueil intitulé *Les Amours* (1638). — *Le promenoir des deux amants* se trouvait déjà dans les *Plaintes d'Acanthe et autres œuvres* (1633) mais les vers cités dans le texte (v. 13-16) y paraissaient sous une forme beaucoup plus gauche. Au lieu d'eau il y était question d'une naïade, selon le langage conventionnel de la mythologie. — Ces vers de Tristan ont été cités à propos de Marvell par Wright, *Tercenary tributes* (voir bibliog. n° 135) p. 125, mais le critique anglais les attribue par erreur à Théophile.

sentent une activité comparable à celle des échanges commerciaux (67). La popularité de Donne et particulièrement de son poème sur *La puce*, auprès des lecteurs hollandais dans la traduction de Constantin Huyghens, atteste la sympathie que trouvaient auprès de ces bourgeois avisés les eccentricités « métaphysiques ». Mais en l'absence de toute indication précise, et puisque la critique moderne repousse l'hypothèse avancée naguère d'une influence de Vondel sur Milton, il serait téméraire d'insister davantage sur la dette possible de Marvell envers les poètes hollandais.

Au total le précepteur ès langues vivantes de Marie Fairfax malgré tous ses voyages demeure très insulaire. Il loue son élève de penser en anglais même lorsqu'elle parle italien ou français (68); faire autrement serait, paraît-il, dangereux pour une jeune vertu. Détestable en tant que précepte pédagogique, ce refus de se plier à la pensée d'un autre peuple devait produire chez notre poète d'heureux effets. Nous allons voir comment il sut être lui-même parce qu'il fut intensément anglais.

(67) Leur étude reste à faire, même après le livre de J. F. Bense : *The Anglo-Dutch Relations from the earliest times to the death of William the Third...* 's Gravenhage (1924), qui embrasse trop pour bien étreindre.

(68) *To his worthy Friend, Doctor Witty...* v. 25-6 :

Her thoughts are *English*, though her sparkling wit
With other language doth them fitly fit.

CHAPITRE III

Marvell, poète lyrique.

Les deux grandes sources d'inspiration de l'école métaphysique sont l'amour humain et l'amour divin. Toutes deux se trouvent dans l'œuvre de Marvell; mais, presque seul entre les disciples de Donne, celui-ci en ajoute une troisième, l'amour de la nature. Si nous laissons de côté pour le moment ses poèmes politiques dont certains, telle l'*Ode horatienne* affectent la forme lyrique, la division en trois d'après les thèmes traités s'impose; il reste seulement à savoir si notre poète a écrit simultanément ou successivement ses vers galants, ses vers religieux et ses vers descriptifs.

Ce sont ces derniers qu'il est le plus facile de dater approximativement. Deux poèmes, *Sur la colline et le bois de Billborow* et *Sur le manoir d'Appleton*, sont dédiés à Fairfax et consacrés à la description de ses domaines dans le comté d'York; ils furent donc écrits par Marvell pendant son séjour chez le général. Il en va sans doute de même pour les poèmes dont le faucheur Damon est le héros : ce groupe se rattache à la description des prairies d'Appleton. Quant aux poèmes latins intitulés *Ros* et *Hortus*, et à leur traduction ou paraphrase anglaise, rien ne nous empêche de supposer qu'ils appartiennent aux mêmes années de vie champêtre, et une certaine similitude de sentiment nous y invite.

Par contre les poèmes dont la femme est le sujet offrent plus de diversité et peuvent se répartir sur un plus grand nombre d'années. Certains par leur caractère mondain semblent avoir été composés à Londres, dans le temps où Marvell y fréquentait les cavaliers, c'est-à-dire entre 1646 et 1650. De ce nombre serait la pièce intitulée *La galerie* qui renferme une allusion aux collections de tableaux de Mantoue et de Whitehall. Le texte qui nous a été conservé parle de celles-ci au passé, mais la rime *far-were* est si mauvaise qu'on se demande : Marvell n'aurait-il pas écrit tout d'abord *are*, et n'aurait-il pas substitué à ce présent l'imparfait seulement après la dispersion de ces peintures en Janvier-Février 1648/9 ? (1). On sait qu'elles étaient trop licencieuses ou idolâtres pour

(1) *The Gallery*, v. 47-8 : « And a Collection choicer far — Then or White-hall's or Mantua's were ». Cette ingénieuse supposition a été émise par Grierson, *Metaphysical lyrics* p. 227, qui renvoie à Clarendon, *History of the Rebellion* pour la vente des tableaux du Roi. On peut se reporter aussi à Evelyn qui le 15 février 1648/9 vit chez des particuliers des tableaux ayant appartenu à Charles I^{er}. — Margoliouth, I, 223, cite une loi de juillet 1650, mais elle semble n'avoir fait que régulariser des décisions antérieures de l'exécutif.

demeurer la propriété d'une république puritaine, mais aussi de trop grande valeur commerciale pour être détruites, comme l'y invitaient quelques enthousiastes, par un gouvernement obéré.

Si l'on doit identifier la *Petite T. C.* que Marvell a décrite *sur un fond de fleurs* avec Théophila Cornewall, née en 1644, et dont les parents semblent avoir tenu pour le Roi pendant la guerre civile (2), cette idylle enfantine aurait été écrite avant, mais peu avant, que le poète ne devint le précepteur de Marie Fairfax, peut-être au cours d'une visite à Thornton College, dans le comté de Lincoln, où résidait Madame Skinner, grand-mère de Theophila et bienfaitrice légendaire de Marvell. Serait-ce vers le même temps que celui-ci aurait écrit, dans un tout autre ton, l'appel *A sa trop prude maîtresse* ? Au début de cette pièce passionnée il s' imagine rêvant sur le bord du Humber (3) qui sépare Thornton College de Hull ; mais cela peut prouver simplement que le pays de son enfance restait le port d'attache de son imagination alors même qu'il voyageait sur le continent où séjournait dans la capitale.

Si Marvell écrivit des vers d'amour humain et sensuel pendant son séjour chez Fairfax ce fut en cachette. Par contre il trouvait là une atmosphère tout à fait favorable à la composition de ses pièces religieuses. Par essence la poésie sacrée est hors du temps et de l'espace, mais du moins rien ne s'oppose à ce que la plupart des vers consacrés par Marvell à la gloire de Dieu soient contemporains de ceux où il chante les délices de la campagne. S'il fait parfois allusion à un « changement récent » qui l'aurait rendu insensible aux charmes « des pâturages, des grottes et des sources », pour lui faire célébrer « les louanges de Pan » c'est-à-dire du Christ, on ne doit pas prendre cette conversion (4) au pied de la lettre. Il se peut, il est même probable, que la vie menée par Marvell à Londres avant 1650, avec ses fréquentations littéraires et royalistes, ait paru abominable aux puritains extrêmes et que lui-même en ait ressenti par la suite quelque componction ; mais avant d'être admis dans une maison comme celle de l'ancien général en chef des armées parlementaires, Marvell a dû prouver qu'il était régénéré. Cela ne l'a pas empêché de trouver des plaisirs dans les choses créées, dans les oiseaux, les fleurs et l'herbe d'Appleton ; dans la musique aussi, qu'à ses moments les plus austères il traite de suprême tentation du Malin, mais que, dans la pièce intitulée *L'Empire de la Musique*, il convie à rendre hommage, douce triomphatrice, à un vainqueur encore plus doux, modeste et pieux, en qui nous ne pouvons guère ne pas reconnaître Fairfax (5).

Mais c'est trop s'attarder dans les suppositions d'une chronologie douteuse. Il suffit d'observer que rares sont les pièces non politiques que l'on puisse attribuer avec certitude ou même avec vraisemblance aux années postérieures à 1652. Le moment est donc venu de jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre lyrique de Marvell. Elle ne comprend

(2) *The Picture of Little T. C. in a Prospect of Flowers.* — Voir l'article de Mar-goliouth dans la *Modern language review* (bibliog. n° 196). Du royalisme de Madame Sadleir (cf. *infra*, ch. IV) nous inférons celui de sa sœur, la mère de Théophila.

(3) *To his Coy Mistress*, v. 7.

(4) *Clorinda and Damon*, v. 17-24. — Cf. *The Coronet*, v. 1-8, cités *infra*.

(5) *Musicks Empire*, v. 21-4.

guère plus de deux mille vers, mais sous ce volume restreint elle offre une variété rare de tous temps, exceptionnelle alors. Il est donc aussi facile que nécessaire de dresser l'inventaire de ses richesses.

*

* *

Quelle est l'attitude poétique de Marvell à l'égard de la femme ? Il ne l'a pas toujours traitée, tant s'en faut, avec un égal respect. Son maître Donne lui avait donné l'exemple d'une préférence pour l'ironie qui interrompait brusquement la tradition pétrarquiste du lyrisme anglais :

N'espérez pas trouver de l'âme chez les femmes ; au mieux
de la suavité et de l'esprit ; ce ne sont que des Momies possédées du
[diable (6).

Après Donne Suckling avait fait du thème de l'inconstance féminine, inconstance qu'il se vantait d'égaliser, le principal de sa poésie. Dans un poème comme *Le deuil*, Marvell suit de très près cette mode cavalière. Pourquoi, se demande-t-il, les pleurs que l'on voit naître depuis peu dans les yeux de Chlora ? Est-ce pour arroser la tombe encore fraîche de son amant Stréphon ? Des sceptiques prétendent qu'il faut chercher ailleurs : ces larmes ne seraient qu'artifice. Et les suppositions malicieuses de se succéder, strophe par strophe ; le poète les écarte avec une magnanimité affectée pour conclure :

Assurément chaque fois qu'une femme pleure,
on doit supposer qu'elle a du chagrin (7).

La déférence ironique du prétendu champion des dames pourrait en remontrer au plus impertinent des persifflages. La pièce est alerte, les stances bien venues, la réserve indispensable dans ce genre badin n'est pas enfreinte ; rien de trop appuyé ; aucun sentiment, mais aucune lourdeur non plus, malgré deux pointes, l'une mythologique et l'autre érudite. En France où la raillerie à l'égard du beau sexe atteignit par la politesse une telle perfection, fit-on jamais mieux que le trait final, si délicatement acéré ?

Daphnis et Chloé, placé sous l'invocation implicite de Longus, patron de la naïveté libertine, semble tout d'abord plus tendre. Le jeune berger a perdu tout espoir de fléchir sa cruelle. Mais celle-ci est coquette aussi, peut-être même éprise, autant que femme peut l'être : à l'annonce du départ imminent de Daphnis, elle est prête à « tout accorder de bon cœur » si ce sacrifice doit prolonger la présence de son amant. Hélas ! celui-ci comprend trop tard « qu'il pourrait entrer dans la félicité » ; il ne songe plus qu'à pousser des lamentations que le poète re-

(6) *Loves Alchemie (in fine)* :

Hope not for minde in women ; at their best
Sweetness and wit, they are but *Mummy, possesst.*

(7) *Mourning*, v. 35-6 : But sure as oft as Women weep,
It is to be suppos'd they grieve.

late, mi-plaisant, mi-tragique. Enfin le berger s'éloigne et le poète hausse le ton pour décrire cette mort des amants qu'est la séparation :

A ces mots il s'échappa,
tel le condamné qui, resté longtemps en prières,
fait signe à son bourreau
et reçoit le coup qui sépare l'âme du corps (8).

Marvell semble avoir posé ses pipeaux pour emboucher la trompette de l'*Ode horatienne*. Si le poème s'arrêtait là, l'on conserverait une impression un peu incohérente de sentiment non exempt de sensualité, de tendresse assaisonnée de moquerie, de pastorale mi-sincère, mi-burlesque, se terminant sur une note dramatique. Est-ce pour nous enlever toute incertitude sur ses intentions que Marvell écrit, peut-être après coup, les deux dernières strophes, cyniquement libertines ?

Mais que ceci, ô vierges, vous soit un avertissement :
la nuit passée il dormit avec Phlogis (9);
il réserve celle-ci pour Dorinde,
et n'est monté à cheval que pour prendre l'air.

Pourtant il se justifie lui-même,
et non sans raison à vrai dire,
en invoquant les lois d'amour, car
pourquoi Chloé a-t-elle commencé par dire non ? (10)

Quelle interprétation donner de ce coup de théâtre ? Est-ce négation de toute fidélité, de tout désintéressement en amour ? ou simple impatience contre les conventions chevaleresques déjà malmenées par Donne ? Toujours est-il que Marvell ne devait pas s'arrêter, comme quelques-uns de ses contemporains et trop de ses cadets, à cette attitude d'une élégance un peu vulgaire, qu'il devait exprimer une vue de l'amour moins négative. La pièce intitulée *La Galerie* le montre déjà capable de plus de vraie sensibilité, même à l'égard d'une coquette.

Le poète invite Chlora (peut-être celle dont le *Deuil* l'inspira naguère si malicieusement) à venir visiter son esprit disposé en une seule galerie où se font face, à droite et à gauche, une série de portraits de la belle : ceux-ci la représentent en tortionnaire, en enchanteresse maléfique

(8) *Daphnis and Chloe*, v. 97-100 :

At these words away he broke;
As who long has praying ly'n,
To his Heads-man makes the Sign,
And receives the parting stroke.

(9) Φλογίς se rencontre chez les comiques grecs avec le sens de *rôti* que lui conserve Martial en le faisant passer dans la langue latine. Mais Marvell songe sans aucun doute au verbe φλέγειν d'où vient le substantif et qui possède entre autres sens celui de *brûler d'amour*. Sa Phlogis est une femme de feu.

(10) V. 101-8 :

But hence Virgins all beware.
Last night he with *Phlogis* slept;
This night for *Dorinda* kept;
And but rid to take the Air.

Yet he does himself excuse;
Nor indeed without a Cause.
For, according to the *Lâwes*,
Why did *Chloe* once refuse ?

qui exerce sur ses amants des cruautés inouïes ; ceux-là, en Aurore ou en Vénus marine dont la radieuse nudité répand partout la paix et l'amour heureux. La fantaisie du poète se joue dans ce catalogue, mais la dernière strophe frappe une note plus émue :

De tous ces portraits et des autres
je préfère celui qui se trouve près de l'entrée
et où subsistent la même posture et le même regard
qui s'emparèrent d'abord de mon cœur :
une tendre bergère, dont la chevelure
pend dénouée aux souffles de l'air,
transplante de la verte colline des fleurs
pour s'en couronner la tête et s'en emplir le sein (11).

Dire que le cœur d'un amant renfermait le portrait de sa maîtresse était dès lors une banalité (12). Mais Marvell a brillamment élargi la donnée ; ce n'est plus un tableau, c'est tout un musée ; son imagination se montre ici spacieuse sans effort. En même temps la fraîcheur agreste, verdoyante, de la description et du sentiment, où se pressent le chantre des prés et des jardins, nous transporte bien loin de la sécheresse mondaine des poètes courtisans.

La même qualité de fraîcheur fait le prix d'une piécette où l'amour n'apparaît qu'en bouton, mais que pénètre le parfum de la femme. Le *Portrait de la petite T. C. sur un fond de fleurs* est empreint d'une certaine mélancolie spirituelle avec un rien de sensuel. Dans l'enfant d'aujourd'hui le poète devine la jeune fille de demain, et, s'il loue par avance une chasteté qui « brisera l'arc de Cupidon », c'est avec la crainte d'être parmi les victimes de cette vertu intraitable unie à trop de beauté. Toutefois les deux dernières strophes atténuent cette impression en nous ramenant au thème initial de l'harmonie entre le fond et le portrait, entre les fleurs et la fillette, à qui le poète veut inspirer le respect des « nouveaux-nés de Flore ».

Jeune amour a pu être adressé à la même T. C., un peu plus tard mais avant qu'elle n'eût atteint l'âge nubile ; on sait pourtant que le siècle de Juliette se montrait en cette matière moins exigeant que le nôtre. Aussi le sujet a-t-il un côté quelque peu scabreux que Marvell n'évite pas tout à fait, quoiqu'il marque, après Shakespeare et Spenser, la distinction entre le désir et l'amour, *lust* et *love* : malgré cette précaution

(11) *The Gallery*, v. 49-56 :

But, of these Pictures and the rest,
That at the Entrance likes me best :
Where the same Posture, and the Look
Remains, with which I first was took.
A tender Shepherdess, whose Hair
Hangs loosely playing in the Air,
Transplanting Flow'rs from the green Hill,
To crown her Head, and Bosome fill.

(12) Voyez par exemple Donne, *The Dampe*, v. 1-4 :

When I am dead, and Doctors know not why,
And my friends curiositie
Will have me cut up to survay each part,
When they shall finde your Picture in my heart...

Carew imite servilement ce passage de Donne dans *Secrecy protested*, comme l'a signalé Floris Delattre, *Robert Herrick* (1911), p. 231, n. 3.

l'image du fruit vert, ou, comme il dit bizarrement, de la « fleur trop verte », évoque désagréablement pour nous des idées de débauche sénile; écartons-les puisque le poète sans doute n'avait pas d'intention libertine; mais voici qui prête à sourire, quoi qu'on en ait :

L'Amour estime autant
l'agneau neigeux ou le chevreau folâtre
que le taureau ou le bélier râblés,
comme victimes matinales (13).

La plaisante expression anglaise qui désigne les amours impubères, *calf-love*, nous revient invinciblement à l'esprit et nous gâte cette pièce. Et puis le poète tourne au raisonneur. Il rappelle à l'enfant la fuite du temps; il lui conseille de « faire de nécessité vertu », c'est-à-dire « d'apprendre à aimer avant de pouvoir aimer »; il recourt même pour la persuader à un dilemme en forme :

Ainsi triompherons-nous de la Fortune incertaine,
et si elle nous destinait du bien
nous anticiperons sur ce bien;
si c'était du mal, nous préviendrons ce mal (14).

Ici apparaît le côté intellectuel du disciple de Donne, mais pour une fois nous sommes tentés de donner raison à Dryden lorsqu'il se plaint que le maître (et son école) « embarrasse l'esprit du beau sexe en lui proposant de subtiles spéculations philosophiques, au lieu de s'adresser à son cœur et de l'entretenir de la douceur de l'amour ». Heureusement la conclusion du poème rachète ce qu'il y a de pédantesque dans sa préparation logique; les deux strophes finales où se sent encore l'influence de Donne, mais dans ce qu'elle a de plus fécond, développent avec une belle ampleur la comparaison du diadème déposé sur un berceau « pour détruire toute prétention étrangère » (15) avec l'amour dont le poète couronne sa jeune maîtresse; si elle consent à le payer de retour, dès maintenant seront rendus vains les efforts des rivaux futurs, et « nous serons deux monarques ».

Par cette pièce incohérente où la galanterie qui se voudrait légère cède inopinément la place à la passion, nous arrivons aux poèmes ouvertement passionnés. Toutefois dans *l'Amoureux infortuné* (16) l'hyperbole est poussée si haut qu'un homme d'aujourd'hui est tenté d'y voir une inten-

(13) *Young Love*, v. 13-16 :

Love as much the snowy Lamb
Or the wanton Kid does prize,
As the lusty Bull or Ram,
For his morning Sacrifice.

(14) *Ibid.*, v. 21-24 :

So we win of doubtful Fate;
And, if good she to us meant,
We that Good shall antedate,
Or, if ill, that Ill prevent.

(15) *Ibid.*, v. 25-28 :

Thus as Kingdoms, frustrating
Other Titles to their Crown,
In the cradle crown their King,
So all Forraign Claims to drown...

(16) *The Unfortunate Lover*.

tion de parodie : ce prédestiné aux peines de l'amour, ce naufragé dès avant sa naissance qui joute contre la fureur des éléments et la malignité du Destin, qui s'agrippe d'une main à un récif et de l'autre « frappe le tonnerre », cet « unique chevalier banneret que l'Amour ait encore adoubé », cet héraldique « amant de gueules sur champ de sable », ne sort-il pas tout armé des romans français, ou mieux espagnols ? Personnages de l'Astrée, chevalier du Soleil, Amadis de Gaule, voici donc votre caricature ? Ce n'est rien moins que certain. La raillerie, si elle existe, se colore de sympathie, et même, croyons-nous, la sympathie l'emporte. Cervantès lui-même n'aurait pu créer Don Quichotte s'il n'avait jamais goûté l'idéal chevaleresque. Or Cervantès est un classique, tandis que Marvell révèle ici toute la fougue, la verve grotesque d'un romantique avant la lettre, non seulement dans ses tumultueuses métaphores, mais encore dans sa conception d'un héros maudit, selon le cœur de Byron ou de Victor Hugo, d'un roseau sentant qui méprise l'univers acharné à sa ruine.

Egale est l'extravagance foncière du *Couple assorti* (17), mais elle se dissimule sous des formes logiques, nous dirions presque scientifiques, qui la rendent moins sensible. L'idée a pu être empruntée au LXVII^e sonnet de Shakespeare où le poète montre la Nature faisant de son ami un Trésor dans lequel elle accumule toutes les richesses de la création. Marvell dédouble l'idée et développe les deux moitiés symétriquement. Les trésors entassés par la Nature et dont elle usait avec la plus grande parcimonie, s'unirent à son insu par la vertu de leur ressemblance ; de cette union naquit une beauté parfaite et « c'était Célie ». En même temps l'Amour faisait provision de combustible pour sa vieillesse : salpêtre, naphte et souffre ; mais à force de se trouver voisins ces éléments se combinent par magnétisme ; il en jaillit une flamme qui n'eut jamais d'égale pour l'élan et l'ardeur, et cette flamme, c'est le poète. Ainsi les deux amants dignes l'un de l'autre sont-ils seuls heureux dans un monde appauvri pour les créer.

Jeu d'esprit ? Sans doute, mais en cette première moitié du XVII^e siècle l'esprit, le bel-esprit, n'exclut pas la passion ; il en est l'interprète presque obligé. Et si après *Le Couple assorti* l'on a encore des doutes sur la sincérité et le sérieux que Marvell sait allier à l'hyperbole, la *Définition de l'amour* (18) y mettra fin. Nulle pièce ne révèle plus clairement l'influence de Donne ; nulle ne mérite davantage l'épithète de *métaphysique*, et nulle ne justifie mieux ce genre périlleux par la réussite. Mais comme elle est nerveuse et brève, mieux vaut faire le lecteur juge et la citer en entier. Qu'il ne se laisse pas rebuter par l'étrangeté des

(17) *The Match*. — Dans ce titre Marvell joue sans doute sur deux homonymes, le mot qui veut dire couple et le mot qui correspond au français mèche. Celui-ci se présente d'abord à l'esprit du lecteur et il a l'avantage d'être plus concret. Mais (1) Donne et son école aimaient les titres abstraits ; voir, *infra*, *The Definition of Love* ; — (2) l'incendie qui est décrit dans les stances VIII et IX de *The Match*, et qui embrase l'homme seulement, résulte d'une combustion spontanée ; et si l'on cherche qui joue dans la pièce le rôle de mèche, du poète ou de sa maîtresse, on n'arrive pas à choisir ; — (3) la construction symétrique met en pleine valeur cette idée que la beauté de Célie et l'ardeur de son amant sont égales et dignes l'une de l'autre.

(18) *The Definition of Love*.

métaphores, sur lesquelles nous reviendrons, ni par l'obscurité, rançon d'une extrême concision, que le traducteur français ne peut entièrement conserver ni ne doit dissiper tout à fait.

Mon amour est d'une naissance aussi rare
Que son objet est étrange et élevé;
le Désespoir l'engendra
de l'Impossibilité.

Le magnanime Désespoir seul
a pu me montrer un but aussi divin
vers qui la faible Espérance n'aurait jamais pu voler
du vain battement de ses ailes de clinquant.

Et pourtant je pourrais arriver bien vite
là où mon âme tendue a fixé son choix;
mais le Destin enfonce des coins de fer
qui toujours s'introduisent entre elle et son objet.

Car le Destin voit d'un œil jaloux
deux amours parfaites et ne les laisse pas se joindre;
leur union serait sa ruine
et le déposerait de son pouvoir tyrannique.

C'est pourquoi ses décrets d'acier
nous ont placés comme les pôles distants :
le monde entier de l'amour tourne sur nous,
et pourtant nous ne saurions nous embrasser,

à moins que le ciel étourdi ne tombe
et qu'une convulsion inouïe ne déchire la terre,
et que pour nous joindre le monde aplati
ne soit transformé en planisphère.

Les lignes et les amours obliques peuvent bien
se saluer dans les angles;
mais les nôtres, si vraiment parallèles,
quoique infinis, ne sauraient jamais se rencontrer.

Donc l'amour qui nous lie
mais que le Destin envieux contrarie
est la conjonction des esprits
et l'opposition des astres.

Les suppositions les plus romanesques sont possibles, et vaines, sur l'identité de l'objet inaccessible qui inspira au poète ces vers. Une seule remarque importe : voilà l'accent de la passion. N'en déplaît à Molière-Alceste et à Dryden, le cœur parle ici, bien qu'il emprunte le langage du cerveau. D'ailleurs nous sommes loin de la préciosité de salon, avec ce *Fatum* hostile qui ne laisse aux amants d'autre ressource qu'un stoïque

pessimisme dans un univers où la Providence n'intervient pas et au delà duquel on n'aperçoit aucune existence meilleure (19).

La même absence de sentiment chrétien se remarque dans la pièce la plus forte et la plus ardente que Marvell ait écrite : *A sa trop prude maîtresse* (20). Mais cette fois-ci son paganisme est épicurien, au sens de ce mot que l'usage a fait prévaloir dès l'antiquité contrairement à la doctrine d'Epicure. Il traite le thème banal entre tous du *carpe diem*; il invite l'aimée à « cueillir dès aujourd'hui les roses de la vie », et « à faire des bouquets en la saison des roses ». Tout près de lui Herrick et Carew n'ont guère fait que répéter sans cesse ce conseil, et la cour, sinon le Roi, ne l'a que trop bien écouté. Après tant de poètes et des plus grands, qui pourrait donner sa mesure sur ce thème ? Mais si celui-ci est banal, c'est qu'il est éternel. Chacun le traite selon son tempérament propre. Or la note qui domine dans ce concert est une mélancolie élégante, un peu sceptique et lasse. Comme ressort par contraste la fougue de Marvell ! Catulle seul en a montré une égale dans quelques pièces immortelles; mais ses emportements conservent quelque chose d'efféminé. Le poète anglais est plus sanguin, plus fier aussi; en proie à la frénésie des sens qu'excite la réserve de sa maîtresse, il entend triompher de celle-ci par la mâle vigueur de son intelligence :

Si nous disposions de l'espace et du temps,
cette pruderie, Madame, ne serait pas criminelle.
Nous nous assiérions pour décider du chemin
à prendre, et où passer notre long jour d'amour.
Toi, sur la rive du Gange indien,
tu trouverais des rubis; et moi, près des flots
du Humber je pousserais ma plainte. Je vous
aimerais dix ans avant le déluge,
et vous, si bon vous semblait, vous refuseriez
jusqu'à la conversion des Juifs;
mon amour végétal croîtrait
plus vaste que les empires et plus lent;
cent ans iraient à louer
tes yeux, et à contempler ton front;
deux cents à adorer chacun de tes seins;
mais il faudrait trente millénaires pour le reste;
un siècle au moins pour chaque partie de vous
et le dernier siècle montrerait votre cœur.
Car, Madame, vous méritez tant de cérémonie,
et je ne voudrais vous aimer à moindre prix.
Mais contre mon dos j'entends sans cesse
le char ailé du Temps qui s'approche et se hâte,

(19) On peut comparer ce pessimisme amoureux à celui d'Angellier :
Ainsi dans mon amour verdit parfois l'espoir,
Mais c'est un sentiment d'un plus sombre pouvoir
Par lequel il existe et par lequel il dure.

(*A l'amie perdue*, Dans les Monts, sonnet 2).

(20) *To his Coy Mistress*. — Ce poème a été traduit en vers par Emile Legouis, Dans les sentiers de la Renaissance anglaise, édition de 1925 (Les Belles-Lettres).

et là-bas s'étendent seuls devant nous
les déserts de la vaste Eternité.
Ta beauté ne se retrouvera plus,
ni dans ton sépulcre de marbre ne résonnera
l'écho de mon chant ; alors le ver assaillira
cette virginité si longtemps conservée,
et votre vétilleux honneur se tournera en poussière,
et en cendres tout mon viril désir :
la fosse est une belle chambre coïte,
mais nuls que je sache, ne s'y embrassent.

Aujourd'hui donc, tandis que la couleur de la jeunesse se pose sur ta chair comme la rosée du matin, et que ton âme consentante transpire par tous tes pores en des flammes impatientes, dès aujourd'hui prenons notre déduit tant que nous le [pouvons, dès aujourd'hui, comme d'amoureux oiseaux de proie, dévorons d'un coup notre temps plutôt que de languir entre ses lentes mâchoires. Roulons toute notre force et toute notre douceur en une seule pelote, et de haute lutte empoignons nos plaisirs à travers les portes de fer de la vie; de cette manière, si nous ne pouvons arrêter notre soleil, nous précipiterons sa course.

Ce poème n'est pas l'œuvre d'un blasé ni d'un poitrinaire, mais d'un homme robuste, déjà mûr, et pourtant encore jeune. Le ton, précieux au début, se fait ensuite intense, et le langage amoureux atteint en un endroit une précision qui pour beaucoup de lecteurs anglais mérite le nom d'obscénité (21). Nous ne saurions douter que la maîtresse inconnue du poète n'ait existé dans la chair, encore que l'égoïsme masculin la relègue au second plan. A la question : Marvell a-t-il connu la passion ? malgré le silence de ses biographies il est impossible de répondre autrement que oui.

(21) Dans les vers 27-30 :

then Worms shall try
That long preserv'd Virginity :
And your quaint Honour turn to dust ;
And into ashes all my Lust,

il n'y a guère de doute que « Virginity » et « Lust » ne soient employés dans un sens quasi-concret; ici le ver ne s'attaque pas à des abstractions. Pour ce qui est de « Honour » nous ne croyons pas calomnier Marvell en suggérant qu'il avait présent à l'esprit en même temps que le sens abstrait de *chasteté* le sens tout à fait concret de *mulieris pudenda* (voir *N. E. D. s. v.*, 3 b). Nous avons vu le mot *honneur* employé par Ingres pour désigner cette partie du corps féminin. — Une telle pointe serait caractéristique du goût de Donne et de son école; sa brutalité même la préserverait de l'affectation. — La plupart des critiques et anthologistes anglais lorsqu'ils se risquent à citer *To his Coy Mistress* omettent ces vers et le distique suivant, où le verbe *embrace* a son sens le plus fort (Cf. *The Rape of Lucrece*, v. 518 et *Much ado about nothing*. Acte IV, scène I, v. 50). — Par une curieuse coïncidence *quaint* s'est employé substantivement pour désigner ce que désigne ici, selon nous, le mot *Honour*. Voir le *N. E. D.* Marvell songeait-il à cet emploi lorsqu'il faisait de *quaint* l'épithète de *Honour* ?

Après de telles ardeurs, la pièce intitulée *La belle chanteuse* paraît d'une galanterie assez mièvre. Cependant la seconde strophe ne manque pas de charme :

J'aurais pu échapper à une beauté seulement belle ;
mon âme désentravée aurait pu se sauver
en brisant les filets bouclés de ses cheveux ;
mais comment éviterais-je de devenir l'esclave
de celle dont l'art invisible peut tresser
mes liens de l'air même que je respire (22) ?

Voilà qui est précieux sans doute, mais joliment. Et de plus cette pièce offre l'intérêt d'associer à l'amour de la femme l'amour de la musique. La prédilection que Marvell éprouvait pour cet art ne le distingue pas à vrai dire de ses contemporains. Le dix-septième siècle est l'âge d'or de la musique anglaise, si complètement étouffée depuis par les influences étrangères que beaucoup de Français ignorent qu'elle ait jamais existé. Le thème de la musique « atmosphère » (23) de la beauté féminine, remonte au moins à Campion, musicien avant d'être poète, qui compose ses *Airs* dès la fin du règne d'Elisabeth. Après lui Carew, Herrick et Milton, pour ne citer que les plus illustres, ont montré la voie à Marvell. Ils ont aussi aimé la musique pour elle-même, et c'est à leur exemple que notre poète écrit son *Empire de la Musique* (24), curieux mythe qui résume en quelques strophes la genèse et les progrès de l'art des sons.

Pour être complet, il faudrait citer ici les pièces où l'amour de la femme occupe une place subalterne, où il se rencontre avec l'amour de Dieu ou de la nature, soit pour les fortifier, soit pour les combattre. Nous les retrouverons plus loin, mais dès à présent nous avons assez prouvé la variété de l'inspiration amoureuse chez Marvell. Aucun poète de sa génération ni de celle qui précède ne dispose d'une telle gamme de sentiments. Carew, qui pourtant n'était pas incapable de vigueur, et Herrick l'emportent sur lui par une facture plus soignée, un sens plus délicat de la perfection, mais leur œuvre galante n'évite pas la monotonie, encore que d'étendue médiocre. Suckling n'a guère qu'une attitude, celle du cavalier inconstant ; Lovelace, une autre, du moins dans ses vers lisibles, celle du chevalier adorateur ; Habington loue avec un émerveillement sans cesse renouvelé la vertu de sa femme, Castara ; chez le maître de l'école, Donne, peut-être parce qu'il est toujours et avant tout lui-même, effusions pétrarquistes et hardiesses cyniques ont un air de famille. Au contraire Marvell, personnalité moins marquée, mais plus souple, n'a pas frappé deux fois la même note. Son clavier s'étend

(22) *The Fair Singer*, v. 7-12 :

I could have fled from One but singly fair :
My dis-intangled Soul it self might save,
Breaking the curled trammels of her hair.
But how should I avoid to be her Slave,
Whose subtile Art invisibly can wreath
My Fetters of the very Air I breath ?

(23) Le mot est de Floris Delattre, *op. cit.*, p. 261. Voyez aussi pp. 75-77 pour la musique sous Charles 1^{er}.

(24) *Musicks Empire*.

de l'impertinence à l'ardeur passionnée en passant par l'outrance, mêlée, à des doses diverses, de sincérité, et par la mélancolie voluptueuse. Seule l'adoration platonique est absente de son œuvre (25). Le fait mérite d'autant plus d'être noté que ses poèmes sacrés, nous l'allons voir, glorifient par-dessus tout la pureté, et qu'une influence platonicienne s'aperçoit à l'origine de son idéalisme protestant.

*

* *

Moins abondante encore et surtout moins variée que sa poésie amoureuse, la poésie religieuse de Marvell possède en effet cette originalité de représenter, aux pieds du grand solitaire Milton, le courant puritain à la fois si puissant dans les âmes et si dédaigneux d'expression littéraire. Parmi les *métaphysiques* notre poète est à peu près le seul calviniste en face de nombreux catholiques ou semi-catholiques. Le fils du ministre de Hull, en dépit des voyages, des amitiés de jeunesse, des admirations littéraires, conserve intact un fond dogmatique où Genève a mis sa marque. Il s'en faut toutefois que le puritanisme chez lui soit toujours exclusif et intransigeant. Des apports extérieurs ou le jaillissement d'un tempérament refoulé le recouvrent parfois. On pourrait même distinguer deux phases dans la dévotion du poète : la première plus imaginative et sentimentale, la seconde plus austère et dépouillée. Mais à vrai dire la succession dans le temps n'est pas nécessaire pour expliquer cette contradiction, moins marquée que bien des nombreux contrastes dont la réunion forme la physionomie de Marvell.

En tout cas, une pièce comme *Les yeux et les pleurs*, qui d'ailleurs n'est pas explicitement religieuse, révèle, à ne s'y pas méprendre, l'influence de Crashaw qui vécut ritualiste anglican et mourut chanoine de Lorette. L'hymne de celui-ci intitulé *La pleureuse* (26) n'est pas la première (27) mais bien la plus séraphique expression d'une poésie larmoyante que le XVII^e siècle, par ailleurs assez dur, appréciait fort et qui est devenue étrange aujourd'hui où les hommes ne pleurent plus et où les femmes tendent à les imiter. Le souvenir de Marie-Madeleine, la pleureuse par excellence, dont l'amour fit d'abord une pécheresse et puis une sainte, se mêle naturellement à ces effusions d'un mysticisme sensuel. C'est à elle, à ses yeux ruisselants de repentir, que Crashaw s'adresse en des vers bien connus : « Salut, sources jumelles... » où

(25) A moins qu'on ne range sous ce nom quelques vers en l'honneur de Marie Fairfax (*Upon Appleton House*, v. 651-299), mais c'était alors une enfant de douze ans.

(26) *The Weeper*.

(27) Pour trouver la source il faudrait remonter au moins jusqu'à l'Italien Louis Tansillo qui dès 1560 écrivit une partie de ses *Lacrime di San Pietro* (poème traduit par Malherbe dans sa jeunesse folle) et en 1587 ses *Lacrime di Santa Maria Maddalena*. Le jésuite anglais Southwell (supplicié en 1595) s'inspira de Tansillo pour ses deux pièces : *Magdalen's funerall tears* et *Saint Peter's complaint*; voyez à ce sujet un article de Mario Praz dans la *Modern Language Review*, (juillet 1924) *Robert Southwell's Saint Peter's Complaint and its Italian sources*, et l'ouvrage déjà cité du même, *Seccentismo*,... pp. 147-8.

le sublime et le détestable se coudoient. Mais cette pièce ne suffit pas à épuiser le thème; voici un quatrain isolé qui décrit Marie s'humiliant devant le Sauveur :

Le flux de ses yeux lèche la belle tache des pieds du Christ,
la flamme de sa chevelure à son tour lèche ce flux;
cette flamme ainsi éteinte a des rayons plus brillants,
ce flux ainsi taché, des ondes plus belles (28).

Marvell n'a garde d'omettre une pareille scène pour illustrer les relations multiples que sa pensée découvre entre les yeux et les pleurs. Il lui consacre quatre vers octosyllabes anglais (29) qui sans doute ne le satisfont point, car il donne lui-même une traduction latine en deux distiques dont l'ampleur lui permet d'entasser plus d'images :

Magdala, lascivos sic quum dimisit Amantes
Fervidaque in castas lumina solvit aquas;
Haesit in irriguo lacrymarum compede Christus,
Et tenuit sacros uda Catena pedes.

Nous ne sommes plus assez chrétiens pour contempler ce spectacle sans quelque ironie ou quelque gêne; et c'est tant pis pour nous, car le sentiment religieux sincère et fort n'hésite pas devant ces ornements profanes, ni ces disparates, du moins chez les catholiques. Quant aux *Saints* de Cromwell, s'ils pleuraient sans fausse honte lorsque l'Esprit les y poussait, ils tenaient pour suspects non seulement les prestiges de l'art plas-

(28) *She began to wash his feet with teares, and wipe them with the haire of her head* (Luc, Ch. VII, v. 38. Il ne semble pas que la pécheresse anonyme de ce passage soit Marie de Magdala, mais la tradition les a vite identifiées) :

Her eyes flood lickes his feetes faire staine,
Her haire flame lickes up that againe :
This flame thus quench'd hath brighter beames,
This flood thus stained fairer streames.

Ce quatrain parut en 1646 dans *Steps to the Temple*.

(29) *Eyes and Tears*, v. 29-32. Nous citons plus loin la pièce en entier. On pourra en comparer les deux dernières strophes avec la première de *The Weeper*, pour la métaphore des pleurs qui ruissellent. Pour le mouvement la strophe IX de Marvell rappelle la strophe X de Crashaw [nous parlons du texte de 1646, non du texte définitif de 1652, trop tardif sans doute pour avoir inspiré ici Marvell, et qui de fait présente moins de ressemblances avec *Eyes and Tears*] : « Not in the Evenings Eyes — When they red with weeping are — For the Sun that dyes, — Sits sorrow with a face so faire... ». — L'étrange comparaison des yeux gonflés de larmes, « swoln with weeping », avec « the chast Ladies pregnant Womb » [v. 34-36], a pu être suggérée par Crashaw : « ... what is't can borrow — You [Magdalen's tears] from her eyes swolne wombes of sorrow ? » [strophe XXI de l'édition de 1646 — modifiée en 1652]. — Enfin, mais ceci est plus douteux, l'épithète « still spending » appliquée par Crashaw aux yeux de Madeleine, peut être le germe du *conchetto* développé dans la strophe III de *Eyes and Tears*.

The Weeper a fourni aussi plusieurs traits à *On a Drop of Dew* : comparer en particulier la strophe IV de Crashaw avec les vers 33-36 de Marvell; mais l'inspiration des deux pièces diffère grandement (voir *infra*). — De même les vers 97-100 de *The Nymph complaining for the death of her Faun* condensent deux strophes (VIII et XII) de *The Weeper* : « the Amber-weeping tree » et « the balsom-sweating bough » de Crashaw deviennent chez Marvell « Melt in such Amber Tears » et « So weeps the wounded Balsome » respectivement. — Enfin la strophe XI de *The Weeper* [ici nous parlons de l'édition de 1652, où elle apparaît pour la première fois] a pu inspirer à Marvell sa grande comparaison épique de Cromwell après la mort de sa fille avec la vigne qui pleure : *A Poem upon the Death of O. C...*, v. 89-100.

tique, mais encore la complaisance dans les émotions tendres de la religion, et le côté féminin du christianisme. Marvell s'écartait donc de la doctrine paternelle en écrivant *Les yeux et les pleurs*.

Par contre dans un poème qui présente certaines analogies superficielles avec le précédent, il se révèle puritain. Les distiques latins intitulés *Ros* (que l'auteur lui-même traduisit librement en vers anglais sous une forme abrégée) renferment la comparaison presque inévitable de la goutte de rosée avec une larme : « elle semble être son propre pleur » (30), tout comme dans *Les yeux et les pleurs* l'imitateur de Crashaw avait béni ceux qui « se baignent sans cesse les yeux dans leur propre rosée » ; mais de telles rencontres d'expression ne doivent pas nous cacher la différence essentielle des deux inspirations. Ici la description du phénomène naturel est étroitement subordonnée à l'interprétation morale : la goutte de rosée dans le calice de la rose n'apparaît que comme le symbole de l'âme bannie sur la terre :

*Talis, in humano si possit flore videri,
Exul ubi longas Mens agit usque moras* (v. 23-4).

Et le poète reprend un par un les traits qui lui ont servi à décrire la goutte de rosée pour les appliquer à l'âme,

Fontis stilla sacri, lucis scintilla perennis (v. 27).

Comme la goutte de rosée l'âme dédaigne la beauté terrestre dont la rose est le type ; elle s'applique uniquement à se façonner à l'image du ciel, et à se fermer au monde :

*Quam bene in aversae modulum contracta figurae,
Oppositum mundo claudit ubique latus;
Sed bibit in speculum radios ornata rotundum
Et circumfuso splendet aperta die* (v. 33-6).

Une vague similitude verbale suggère le sage d'Horace « teres atque rotundus » (31), mais l'esprit est celui de Saint Paul interprété par Calvin. La grâce divine nécessaire et suffisante, voilà le rayon qui doit traverser les âmes, et pour que celles-ci soient diaphanes, il faut en éliminer tout alliage charnel. Non moins que le texte latin, le texte anglais exprime ce sentiment religieux à la fois illuminé de pureté et assombri par l'horreur de la nature déchue. Le petit globe symbolique qui « brille d'une lumière lugubre endeuillée..., roule inquiet et incertain, tremblant de la peur de devenir impur ». Les pensers de l'âme sont « purs et circulaires », elle-même ressemble à la manne sacrée

blanche et intacte, mais congelée et glacée ;

il est vrai que le poète atténue un peu la dureté de ce vers par les deux suivants sur qui se termine la pièce :

(30) *On a Drop of Dew*, v. 13 : « Like its own Tear ». — Cf. Crashaw, *The Tear* [éd. 1646], v. 17-18 : « Each Drop leaving a place so deare, — Weeps for it selfe, is its owne teare ». Il s'agit encore (ou plutôt déjà, car ce poème est une sorte d'ébauche de *The Weeper*) de Marie-Madeleine. — Margoliouth signale la même expression dans un autre poème, profane celui-là, de Crashaw, *Wishes to his Supposed Mistress*, v. 51.

(31) Mis par Cooke en épigraphe de son édition de Marvell.

congelée sur terre, car dissoute elle se précipite
dans les splendeurs du soleil tout-puissant (32).

L'insensibilité apparente recouvre de l'amour; il ne faut donc pas méconnaître la présence ici d'un élément proprement chrétien. Pourtant, par comparaison avec la ferveur joyeuse d'un Crashaw ou d'un Vaughan, on est tenté de remarquer surtout le côté judaïque de ce poème. La loi de Moïse, toute négative, visait à préserver le peuple élu des souillures, des contacts immondes. Or, malgré leurs protestations indignées ou ironiques contre les survivances ritualistes qu'ils découvraient dans l'église catholique et même dans l'église anglicane (la « servitude juive », la « garde-robe d'Aaron », dit Milton), les dissidents anglais restaient fidèles à l'esprit qui avait inspiré les cérémonies lustrales, et le nom de puritain exprime non seulement leur volonté de débarrasser le culte et le dogme de toutes les « corruptions » postérieures à la Bible, mais encore leur prétention de purifier l'âme de toutes les émotions et de tous les penchants qui n'avaient pas Dieu seul pour objet.

Une telle étroitesse entraîne un risque d'appauvrissement, mais dans ce poème elle est corrigée par la délicate beauté de la forme, au prix peut-être d'une certaine inconséquence. Et puis le dédain de la réalité sensible ne se justifie pas seulement par le dogme terrifiant du péché originel, mais par les harmonieuses spéculations du génie grec. Qu'est-ce que cette nostalgie de l'âme « qui se souvient toujours de son élévation antérieure... et qui se rappelle sa propre lumière » (33), qu'est-ce que cette mémoire d'une existence dans le sein de Dieu, sinon un écho de la théorie des idées éternelles et de la réminiscence ? Ce platonisme diffus a-t-il passé par l'intermédiaire de Saint-Augustin, ou de tel des premiers réformateurs, ou des maîtres qui commençaient leur enseignement à Cambridge au moment où Marvell y achevait ses études ? De tous un peu sans doute, et le poète était capable de puiser lui-même à la source.

Dans la *Couronne de fleurs* (34) se manifeste la méfiance puritaine à l'égard des ornements profanes, même offerts à la Divinité. Point de fleurs dans le Temple sous lesquelles pourrait se dissimuler Satan; qui n'a remarqué l'austère nudité des lieux où se réunissent encore aujourd'hui les non-conformistes ? Les fleurs métaphoriques de la poésie ne sont pas moins dangereuses : on croit célébrer Dieu, mais on ne songe qu'à sa propre réputation littéraire. On peut ainsi se damner en écrivant des poèmes sacrés. Aussi le seul usage que le poète puisse faire de ses dons, ce n'est pas de les consacrer mais de les immoler au Sauveur; ou plutôt, car ce sacrifice dépasse les forces humaines, de prier pour que le feu céleste tue la tentation sans épargner la beauté. Tel est le raisonnement contenu dans cette pièce concise, mais dont les trois amples périodes rendent justice à la majesté du sujet :

(32) *On a Drop of Dew*, v. 37-40 : Such did the Manna's sacred Dew destil;
White, and intire, though congeal'd and chill.
Congeal'd on Earth : but does, dissolving, run
Into the Glories of th' Almighty Sun.

Notez au dernier vers le pieux jeu de mots sur *Sun*, le soleil, et *Son*, le Fils (de Dieu). Cf. *infra*, p. 137.

(33) *On a Drop of Dew*, v. 22 et 24.

(34) *The Coronet*.

Quand en place des épines avec lesquelles j'ai longtemps, trop
[longtemps,

de mainte perçante blessure
couronné la tête de mon Sauveur,
je cherche à réparer ce tort en y posant des guirlandes, —
par tous les jardins, toutes les prairies,
je cueille des fleurs (mes seuls fruits sont des fleurs)
démantelant toutes les tours (35) odorantes
dont jadis j'ornaï la tête de ma bergère.
Et maintenant que j'ai rassemblé tout mon trésor,
croyant (telle était mon illusion)
en tresser un chapelet si riche
que jamais encore le Roi de Gloire n'en eût porté de pareil,
hélas ! je découvre l'antique Serpent
qui, cachant dans ses anneaux sa poitrine tachetée,
s'enroule déguisé autour des fleurs
en des replis d'ambition et d'amour-propre.

Ah ! homme insensé, qui voulais avilir de ces guirlandes
et d'une gloire mortelle le céleste diadème !
Mais Toi qui seul as pu dompter le Serpent,
délie aussitôt ses nœuds glissants,
et défais tout son lacet sinueux ;
ou bien fracassé avec lui mon œuvre curieuse
et que ces fleurs se flétrissent — pourvu qu'il meure —
quoique disposées avec art et choisies avec soin :
ainsi pourront-elles, quand tu fouleras leurs dépouilles réunies
couronner tes pieds, elles qui n'ont pu couronner ta tête.

Le calvinisme de cette pièce apparaît plus nettement encore si on la compare à celles où Donne et Herbert traitent des thèmes analogues, et que Marvell a pu prendre pour point de départ. Donne commence et termine le cycle de sonnets intitulés *La Corona* par cette invocation au Seigneur : « Daigne recevoir de mes mains cette couronne de prière et de louange » ; il ne doute pas que son offrande ne soit acceptée ; en échange il attend, non une « couronne de vils lauriers », mais la couronne de gloire réservée aux élus et que la couronne d'épines a gagnée pour nous sur le Calvaire. Herbert, le jour de *Pâques*, s'écrie :

Je pris des fleurs pour en joncher Ta voie,
je pris les rameaux de maint arbre ;
mais Tu étais debout à l'aube du jour,
et Tu apportais avec Toi Tes suavités....
Pourtant, quoique mes fleurs soient perdues on dit
que jamais cœur ne vient trop tard ;
enseigne au mien à chanter Ta louange aujourd'hui,
et alors de ce jour-ci datera le début de ma vie. (36)

(35) « Towers » : coiffures féminines très hautes, sorte de fontanges avant la lettre. Nous traduisons par « tours » à cause de « démanteler ». Il y a une pointe dans l'original.

(36) *Easter*, strophes 4 et 6 :

I got me flowers to straw thy way,
I got me boughs off many a tree,

Le très anglican curé de Bemerton exprime une déception toute voisine de celle de notre puritain ; mais pour le premier les fleurs sont superflues, pour le second elles sont polluées ; Herbert constate qu'il ne peut rien donner à son Créateur que celui-ci ne possède déjà ; Marvell s'accuse de lui avoir fait hommage d'une création abandonnée à l'esprit du mal. Ce que l'on pourrait reprocher à cette dernière attitude, c'est qu'elle condamne le poète au silence : ayant écrit *La Couronne de fleurs*, il devait, pour demeurer conséquent avec lui-même, poser la plume et ne plus la reprendre. Le triomphe du puritanisme qui rend toute poésie, même religieuse, impossible ou du moins illogique, est souligné ici par les éloges littéraires que Marvell décerne avec dignité à ses propres vers ; il ne peut s'empêcher de regretter, tout en les condamnant, leur dessin « curieux » c'est-à-dire appliqué, travaillé, fini, et les mots qu'il a lui-même « disposés avec art et choisis avec soin ».

Plus caractéristique encore de ce renoncement est le *Dialogue entre l'Ame résolue et le Plaisir créé*. Il s'ouvre par une exhortation martiale : l'Ame doit prendre son bouclier, coiffer son heaume, s'armer de son épée ; une légion d'anges fait flotter ses bannières prête à la secourir ; si l'Ame est vraiment « cette chose divine » que l'on prétend, il faut qu'elle le prouve de façon éclatante « dans le combat de ce jour ». La métaphore est reprise par le chœur qui interrompt un moment le dialogue :

La terre ne saurait montrer plus noble spectacle
que celui d'une âme qui seule repousse
les assauts des sens séducteurs,
et le Ciel le contemple avec délices.
Persévère donc ; car on sonne de nouvelles charges,
et si tu en triomphes, tu seras couronnée (37).

Sans doute y a-t-il ici une réminiscence de l'adage stoïcien : un homme de bien en lutte avec la mauvaise fortune, voilà un spectacle digne des dieux (38). Il n'en est pas moins significatif que le poète se range parmi ceux, nombreux chez ses compatriotes, qui voient dans la vie un champ clos, et qui refusent de transiger avec la Nature, traîtresse enne-

But thou wast up by break of day,
And brought'st thy sweets along with thee...
Yet though my flowrs be lost, they say
A hart can never come too late ;
Teach it to sing thy praise this day,
And then this day my life shall date.

Ce texte est composite ; voyez l'édition G. H. Palmer, Boston et New-York, 1907, pp. 155 et 413.

(37) *A Dialogue between The Resolved Soul, and Created Pleasure*, v. 45-50.

Earth cannot shew so brave a Sight
As when a single Soul does fence
The Batteries of alluring Sense,
And Heaven views it with delight.

Then persevere : for still new Charges sound :
And if thou overcom'st thou shalt be crown'd.

(38) *Sénèque, De Providentia*, 2 : « Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat intentus operi suo Deus : ecce par Deo dignum, vir fortis cum mala fortuna compositus..... Non video, inquam, quid habeat in terris Jupiter pulchrius, si convertere animum velit, quam ut spectet Catonem, jam partibus non semel fractis, stantem nihilominus inter publicas ruinas rectum ».

mie. Un spirituel critique (39) pour qui Milton était le type, médiocrement sympathique, du puritain, a dit ingénieusement que toutes les œuvres de celui-ci, depuis *L'Allegro* jusqu'à *Samson Agoniste*, forment les parties d'un même dialogue, dont Marvell fournit le titre, entre l'Ame résolue et le Plaisir créé. Du moins ne peut-on accuser Marvell de sacrifier aisément ce qu'il est incapable de sentir, ni de

composer pour les péchés auxquels il est enclin
en damnant ceux pour lesquels il n'a pas de penchant (40).

Les tentations que subit l'Ame ne perdent rien dans ses vers de leur force ni de leur charme troublant. D'abord c'est l'invitation générale à partager « le banquet de la Nature », repoussée de crainte de manquer le repas céleste; ni la mollesse, symbolisée par le classique lit de roses, ni les parfums n'ont plus de succès. Là les images sont celles qui exprimaient les séductions dédaignées dans le poème précédent par la goutte de rosée :

*En ut odoratum spernat generosior Ostrum,
Vixque premat casto mollia strata pede* (v. 9-10).

et par l'âme elle-même :

*Haec quoque natalis meditans convivium Caeli,
Evertit Calices, purpureosque Thoros* (v. 25-6).

Mais où l'accent personnel se fait le mieux entendre, c'est lorsque le Plaisir créé emprunte le langage des poésies profanes de Marvell : dans les tentations par « les âmes des fruits et des fleurs, qui sont prêtes à embellir celle du poète » (41) (quel vigoureux résumé de ses transports, dont nous parlerons plus loin, dans le parc d'Appleton !); — par la femme, décrite en des termes qui rappellent la Célie du *Couple assorti* :

Tout cet éclat, ce moelleux, cette suavité,
Qui brillent éparpillés çà et là,
se rencontreront dans une seule beauté,
et elle sera uniquement tienne; (42)

par la musique, la plus exquise, donc la plus perfide des jouissances sensibles, — celle que l'Ame repousse avec le plus de regret :

Si j'avais un seul instant à perdre,
je le consacrerai à celle-ci seule.

(39) Walter Raleigh, *Milton*, p. 162.

(40) Samuel Butler, *Hudibras*, 1^{re} partie, chant I, v. 215-6 :
Compound for Sins they are inclin'd to
By damning those they have no mind to;...

(41) V. 15-16 : Where the Souls of fruits and flow'rs
Stand prepar'd to heighten yours.

(42) V. 51-54 : All this fair, and soft, and sweet,
Which scatteringly doth shine,
Shall within one Beauty meet,
And she be only thine.

Cesse de me tenter ! Nul ne saurait enchaîner un esprit
que ce mélodieux cordage ne peut lier (43).

On reconnaît l'image de la *Belle chanteuse* qui tresse « les liens de son amant de l'air même qu'il respire ». — Enfin, si « l'or monnayé » semble n'avoir jamais eu beaucoup de pouvoir sur Marvell, la suprême offre du tentateur :

Tu connaîtras toutes les causes cachées,
et tu verras l'avenir ;
tu sonderas la terre jusqu'en son centre
et puis tu escaladeras les cieux (44),

correspond bien à ce que nous savons de la curiosité intellectuelle de notre poète. Pourtant il résiste à la *libido sciendi*, à la concupiscence de l'esprit comme à celle de la chair :

Nul ne monte là-haut par les degrés
du savoir, mais par ceux de l'humilité (45).

Il sacrifie à son Dieu non seulement la beauté, mais la science humaine. Il va jusqu'au bout de son intolérance puritaine.

Mais, dira-t-on, cette épithète est-elle nécessaire ? Tous les chrétiens ne doivent-ils pas admettre, du moins en principe, que les sens et leurs objets constituent autant d'obstacles au salut, et que la sagesse humaine n'est que folie ? Corneille, fils soumis de l'Eglise romaine, et qui fut marguillier de sa paroisse, n'a-t-il pas écrit, au moment même où Marvell parcourait le continent, les sublimes imprécations de Polyeucte ?

Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez vous quand je vous ai quittés !

Certes cet anathème fait partie de l'héritage commun aux catholiques et aux protestants de toute secte. Mais certaines confessions insistent plus ou moins fortement sur cet aspect de la doctrine ou sur son anti-thèse : la glorification du Créateur par la création, selon la parole du Psalmiste : « Caeli enarrant gloriam Dei ». La foi des puritains anglais du XVII^e siècle s'est montrée exclusive à l'extrême, et c'est pour communier avec eux que Marvell abjure ainsi toutes ses amours (46).

Le *Dialogue entre l'Ame et le Corps* offre cette ressemblance avec le précédent d'être dans le goût allégorique du moyen-âge. Mais il en dif-

(43) V. 41-44 : Had I but any time to lose,
On this I would it all dispose.
Cease Tempter. None can chain a mind
Whom this sweet Chordage cannot bind.

(44) V. 69-72 : Thou shalt know each hidden Cause ;
And see the future Time :
Try what depth the Centre draws ;
And then to Heaven climb.

(45) V. 73-74 : None thither mounts by the degree
Of Knowledge, but Humility.

(46) Nous parlerons dans un autre chapitre du poème sur *Les Bermudes*, composé plus tardivement. Il faut toutefois noter dès maintenant que cette pièce, la plus connue sans nul doute de toute l'œuvre religieuse de Marvell, allie un puritanisme fervent à la peinture presque voluptueuse d'une nature exubérante ; elle donne donc une note très différente de celle du *Dialogue entre l'Ame résolue et le Plaisir créé*.

fère par l'absence de conclusion, bien éloignée de la certitude dogmatique qui rendait vains les efforts du Plaisir créé. Dans cet estrif, cette disputation, d'une subtilité toute scolastique, où l'Âme et le Corps semblent avoir tous deux raison quand ils invectivent l'un contre l'autre, Marvell cherche plutôt à faire parade de son ingéniosité qu'à convaincre ou émouvoir; s'il est sincère en quelque mesure, c'est parce qu'il avoue sa perplexité devant un des problèmes les plus abstrus de la théologie et de la philosophie. D'ailleurs il ne fait que mettre ici sous forme dialoguée les arguments tant pour que contre épars dans l'œuvre de son maître Donne. Lorsque celui-ci écrivait le *Second Anniversaire* (1612) et même la *Lettre à la Comtesse de Bedford* (1614 ?), son intelligence inquiète était loin d'avoir trouvé le repos dans l'orthodoxie anglicane. Il soulevait des difficultés plutôt qu'il ne cherchait à les résoudre. Marvell l'imita en cela, sans descendre aussi profondément dans le mystère de la double nature de l'homme. L'Âme du dialogue, comme on pouvait s'y attendre, est platonicienne :

O qui ravira à ce cachot
une âme asservie de tant de façons ?
Les os sont ses verrous, les pieds
ses entraves, et les mains ses menottes.
Ici un œil l'aveugle, et là
le bourdonnement d'une oreille l'assourdit.
Elle est pendue, cette âme, enchaînée
de nerfs et d'artères et de veines;
torturée, sans parler des autres parties,
dans une tête vaine et un cœur double (47).

Mais le Corps, qui a lu Saint-Augustin, repousse et rétorque l'accusation

(47) *A Dialogue between the Soul and Body*, v. 1-10 :

O who shall, from this Dungeon, raise
A Soul inslav'd so many wayes ?
With bolts of Bones, that fetter'd stands
In Feet; and manacled in Hands.
Here blinded with an Eye; and there
Deaf with the drumming of an Ear.
A Soul hung up, as 'twere, in Chains
Of Nerves, and Arteries, and Veins.
Tortur'd, besides each other part,
In a vain Head, and double Heart.

Monsieur Drinkwater a rapproché de ces vers la fin du sonnet de Rupert Brooke, suggéré par des comptes-rendus de la Société de recherches psychiques, ou spirites (1913). Au delà du soleil

We'll
Spend in pure converse our eternal day;
Think each in each, immediately wise;
Learn all we lacked before; hear, know, and say
What this tumultuous body now denies;
And feel who have laid our groping hands away;
And see no longer blinded with our eyes.

Voyez *The collected Poems of Rupert Brooke With a Memoir* (1921) p. CXII, n. 1.
— Donne avait déjà dit à l'âme qu'elle serait libérée par la mort :

Thou shalt not peep through lattices of eyes,
Nor heare through Labyrinths of eares,.....

(*The second Anniversary*, v. 296-7). — La lettre à la comtesse de Bedford à laquelle nous faisons allusion dans le texte commence :

T'have written then, when you writ, seemed to me... (voir v. 39-65).

d'avoir corrompu l'Âme. Quant au poète, il reste dans une suspension toute pyrrhonienne.

Les deux autres dialogues que comprend l'œuvre religieuse de Marvell sont placés dans un cadre pastoral. Ils ont ceci de commun que le berger convertit, sans grand peine, la bergère à sa foi de néophyte. La première de ces pièces, dont *Clorinde et Damon* sont les personnages, ne mérite guère de nous arrêter, car elle oppose de la façon la plus gauche et la moins nuancée, la sensualité païenne à la pureté chrétienne, ou protestante (48). Clorinde essaie d'entraîner celui qu'elle aime à quelque oarystis dans une fraîche grotte. Damon l'aurait écoutée naguère, mais il vient de rencontrer le Christ, appelé le grand Pan pour obéir à la convention du genre, et maintenant « ni Clorinde, ni pâtures, ni cavernes, ni sources' » n'ont plus d'attraits pour lui. Seul, le nom de Pan « gonfle son grêle chalumeau ». Rien de plus banal pour le fond, rien de plus insignifiant pour la forme que cette idylle.

Au contraire le *Dialogue entre Thyrsis et Dorinde*, si la facture en est assez négligée, nous révèle sous un jour inattendu un Marvell mystique aux aspirations hétérodoxes. Non que la description de la vie future faite par le berger à sa femme renferme rien d'original (49); au Paradis, appelé Elysée conformément à la tradition de la Renaissance, ne se trouvent ni loup, ni renard, ni ours;

là les moutons sont pleins
de l'herbe la plus tendre, et couverts de la plus douce laine;
là chantent en concerts les oiseaux, poussent des guirlandes,
murmurent les vents frais, et coulent les sources (50).

Ces vers, tout fades qu'ils soient, plongent Dorinde dans une crise de larmes presque hystérique. Elle qui ne voyait au début d'autre Paradis que son foyer, se sent maintenant tomber en pâmoison et voudrait mourir :

Convains moi donc que c'est vrai
en disant avec moi adieu à tout.

Il répond dans le plus pur style de l'Astrée :

(48) *Clorinda and Damon*, v. 15 :

Might a Soul bath there and be clean ?

(49) Pour une description contemporaine des joies du Ciel, voyez les *Divine Poems* de Thomas Washbourne (1606-1687) publiés en 1654. Le passage est cité par Massingham, *op. cit.*, p. 247. C'est un berger nommé Damon qui parle. Son discours a du sentiment, mêlé de quelque gaucherie comme dans les vers suivants :

Rich flocks, whose fleeces are of gold,
And whose flesh never will grow old,
But the ewe is as tender there
As the new fallen lamb is here.

Il est probable que la rencontre entre Marvell et Washbourne est purement accidentelle. Celui-ci, dignitaire de l'église anglicane, tint pour le Roi et fut expulsé de sa prébende par les puritains.

(50) *A Dialogue between Thyrsis and Dorinda*, v. 31-34 :

Thyrsis There, sheep are full
Of sweetest grass, and softest wooll;
There, birds sing Consorts, garlands grow,
Cold winds do whisper, springs do flow.

La note puritaine se trouverait au vers 6 :

A Chast Soul can never mis't [the Elyzium].

Je ne saurais vivre sans toi ; je mourrais
pour toi, et bien plus volontiers avec toi (51).

Jusqu'ici on peut entendre qu'il s'agit seulement de la mort de l'âme au monde, métaphore familière à la piété monastique, et qui s'employait fréquemment aussi dans les communautés puritaines. Mais la conclusion, chantée en chœur par le berger et la bergère, semble devoir être prise littéralement :

Confions donc nos moutons à la garde de Clorillo,
et toi et moi cueillerons des pavots, et les ferons infuser
dans du vin dont nous boirons jusqu'à en pleurer ;
ainsi quitterons-nous doucement cette vie au milieu du sommeil (52).

Nous ne voyons guère quelle pourrait être la signification orthodoxe de ces pavots. En tout cas nous sommes en pleine incohérence : les moutons qui devaient être si heureux dans l'Elysée restent condamnés aux nourritures terrestres. Le poème commencé sur l'affirmation que le chemin du Ciel est un « chemin raboteux » ne se termine-t-il pas par une invitation au suicide sans souffrances ? Hamlet reculait devant la libération par « un simple poignard » à cause des mauvais rêves qui pourraient troubler le sommeil de la mort. Thyrsis, lui, n'a pas cette incertitude ; il se sent élu, et il tire de la doctrine de la prédestination cette conséquence qu'il peut hâter l'heure de la félicité. L'euthanasie antique évitait seulement les affres de l'agonie ; celle-ci ouvre les portes d'un Paradis républicain où

les bergers ont pouvoir égal
et chaque nymphe est reine de Mai (53).

Seulement nous voici en pleine hérésie au regard des presbytériens et des baptistes aussi bien que des anglicans ou des catholiques. En cette Angleterre du milieu du XVII^e siècle où les sectes pullulaient, s'en trouva-t-il une pour faire communier ses adeptes avec le vin capiteux et trouble que Thyrsis offre à Dorinde ? Nous ne trouvons nulle trace d'une telle aberration, pas même chez les Antinomiens ou les Trembleurs les plus visionnaires. Mais dans les pays catholiques le quiétisme, séduisante et périlleuse doctrine que la papauté n'avait pas encore con-

(51) *Ibid.*, v. 41-44 :

Dorinda. Convince me now, that this is true ;
By bidding, with mee, all adieu.

Thyrsis. I cannot live, without thee, I
Will for thee, much more with thee dye.

(52) *Ibid.*, v. 45-48.

Chorus. Then let us give *Clorillo* charge o'th Sheep,
And thou and I'll pick poppies, and them steep
In wine, and drink on't even till we weep,
So shall we smoothly pass away in sleep.

(53) *Ibid.*, v. 37-38 :

Shepherds there, bear equal sway,
And every Nymph's a Queen of *May*.

Le texte de l'édition Margoliouth que nous avons suivie comme d'habitude différensensiblement pour ce poème de celui de l'édition princeps, et doit beaucoup à des manuscrits du XVII^e siècle. L'attribution des répliques aux personnages varie de l'un à l'autre mais le sens général reste aussi obscur dans les deux textes.

damnée, présentait une certaine affinité avec la conclusion du *Dialogue*, quoique ses partisans les plus osés eussent reculé avec horreur devant un tel rapprochement; et même leurs adversaires, loin de leur reprocher de pousser au suicide, leur auraient plutôt fait grief de diminuer l'importance de la mort dans la vie chrétienne, et de croire l'âme capable, dès ce lieu d'épreuves qu'est la terre, de la félicité paradisiaque. Aucun quiétiste ni anti-quiétiste ne semble avoir aperçu ce corollaire de la fusion en Dieu qui autoriserait l'initié à trancher lui-même les derniers liens charnels l'attachant à ce bas monde. Non, en vérité, le dévergondage spirituel que nous entrevoyons ici n'a guère d'analogue à cette date. Seule se place dans le même plan cette anecdote, sans doute légendaire, que rapporte Montaigne en son *Apologie de Raymond Sebond* : « La force du discours de Platon, de l'immortalité de l'âme, poulsa bien aucuns de ses disciples à la mort, pour jouir plus promptement des espérances qu'il leur donnoit ».

Sans doute si le poète s'est penché sur le bord du gouffre a-t-il vite dominé son vertige. La santé physique et morale, l'équilibre sont parmi ses traits les plus marqués si l'on considère l'ensemble de son œuvre. Mais la curiosité, une certaine liberté d'allure qui aurait pu dans un caractère moins trempé par l'éducation puritaine se muer en libertinage, un grain de mysticisme qui aurait pu faire d'une tête moins solide un illuminé, donnent à la personnalité de Marvell une diversité d'aspects un peu fuyante qui en augmente pour nous l'attrait. Cette impression qui résulte déjà de l'étude de ses poésies sacrées, s'affermira quand nous passerons à l'examen du sentiment religieux en qui s'exalte son amour de la nature (54).

*

* *

Pour beaucoup qui ne le connaissent pas autrement, Marvell est le poète des jardins, et certes il mérite ce titre, surtout par comparaison avec son maître Donne et avec ses condisciples à l'école de ce maître. Leur poésie est presque toujours citadine; elle fréquente volontiers les ruelles ou la cour; même lorsqu'ils composent leurs vers au milieu de la nature, comme c'est le cas pour Herbert et Vaughan, l'intensité de la foi religieuse et la préoccupation exclusive du Créateur les empêchent de se complaire dans la description des choses créées. A part l'école classique qu'il annonce en cela, aucun mouvement littéraire anglais n'a si peu connu le plein air. Marvell fait exception; moins exclusif, plus

(54) A ces poèmes religieux, pour être complet, il conviendrait de rattacher une petite pièce sur la mort d'une « vierge chaste » et pieuse dont nous ignorons le nom (*An Epitaph upon —*). Cette épitaphe est belle. Les deux derniers vers

'Tis true : but all so weakly said;

'Twere more significant, *She's Dead*,

rappellent quelque peu ceux de Crashaw *Upon the death of a gentleman, (in fine)* :

Weep then, only be exprest

Thus much : He's dead, and weep the rest,

mais leur sont très supérieurs.

complet, il n'éprouve pas le besoin, si l'on considère l'ensemble de son œuvre, de fermer les yeux au monde extérieur pour développer sa vie intérieure. Aussi dans une anthologie où chaque poète ne serait représenté que par un seul morceau concevrait-on le choix pour Marvell, à l'exclusion de pièces amoureuses plus fortes ou de pièces religieuses plus parfaites, du poème intitulé *Le jardin*, que nous citerons tout à l'heure en entier, mais dont il suffit de dire pour le moment qu'il traite avec un sentiment très personnel le thème antique du Vieillard de Tarente.

Pourtant l'impression produite sur le lecteur serait par trop fragmentaire; il faudrait pouvoir la corriger aussitôt par l'étude d'un autre poème, moins beau sans doute et moins connu, mais plus inattendu : *Le faucheur contre les jardins*. Ici Marvell ne suit pas une tradition. Alors que dans le poème précédent il s'attaquait à la vie factice des cours et des villes, à leur vaine activité inspirée par l'amour de la gloire, il s'en prend maintenant à l'homme même qui, vivant au milieu de la nature, met sa marque sur elle, et à la nature ainsi humanisée. Sans doute la religion de Marvell n'est-elle pas étrangère à cette intransigeance. « La nature unie et pure » (55) est bien celle que devait préférer un calviniste s'il n'allait pas jusqu'à s'interdire toute affection terrestre. Les épithètes morales appliquées aux choses (encore que cette pratique se rencontre dans la poésie de tous les temps et que l'école classique commençât dès lors à en faire l'abus que l'on sait) accusent le caractère puritain de cette sympathie pour les prés comme de cette antipathie pour les jardins. L'homme luxurieux a corrompu le monde à son image pour ne pas être seul à suivre ses penchants dépravés :

Il a d'abord enclos dans le carré du jardin
un étang d'air mort et stagnant,
et pétri pour les plantes une terre trop riche
qui les stupéfia tout en les nourrissant (56).

Les funestes effets de cette intervention humaine dans l'œuvre de Dieu n'ont pas tardé à se faire sentir :

L'œillet devint alors double comme l'esprit de l'homme;...
Avec d'étranges parfums celui-ci corrompt les roses,
et il enseigna aux fleurs mêmes à se farder.
La blanche tulipe voulut rehausser son teint
et apprit à se couvrir les joues de rayures (57).

L'exotisme triompha avec la *merveille-du-Pérou* (la belle-de-nuit) : curiosité dangereuse pour l'âme qui met à trop haut prix « des ra-

(55) *The Mower against Gardens*, v. 4 : « Where Nature was most plain and pure ».

(56) V. 5-8 : He first enclos'd within the Gardens square

A dead and standing pool of Air :

And a more luscious Earth for them did knead,

Which stupifi'd them while it fed.

(57) V. 9-14 : The Pink grew then as double as his Mind :

The nutriment did change the kind.

With strange perfumes he did the Roses taint.

And Flow'rs themselves were taught to paint.

The Tulip, white, did for complexion seek;

And learn'd to interline its cheek :

retés » dont elle fait des idoles ; pardonnable cependant à côté de l'audace impie dont témoignent les efforts de l'homme pour altérer (*adulterate*) les espèces entre lesquelles le Créateur a réparti les plantes au moyen de « mélanges défendus » (58) : Marvell songe aux interdictions mosaïques : « Vous ne sèmerez point votre champ de semence différente » et « Vous ne sèmerez point d'autre graine dans votre vigne de peur que la graine que vous aurez semée, et ce qui naîtra de la vigne ne se corrompent l'un l'autre » (59).

Malgré ce souvenir biblique, le ton de la pièce est mi-plaisant, mi-sérieux. D'ailleurs le poète s'indigne moins contre l'art du jardinier qu'il ne déplore l'abandon de la douce campagne

où la nature de son propre gré dispense à tous
une innocence sauvage et parfumée,
et où faunes et fées cultivent les prairies
plus par leur présence que par leur habileté.
Leur statue polie par quelque main antique
peut orner les jardins ;
mais pour excellentes que soient les effigies,
les dieux eux-mêmes n'habitent qu'avec nous (60).

Cette nature mythologique est très XVII^e siècle à nos yeux. Mais pour

(58) Shakespeare dans le *Conte d'hiver* avait fait exprimer des sentiments semblables par l'exquise Perdita (Acte IV, scène III) :

The fairest flowers o' the season
Are our carnations, and streak'd gillyvors,
Which some call Nature's bastards : of that kind
Our rustic garden's barren ; and I care not
To get slips of them.

Polixène : Wherefore, gentle maiden,
Do you neglect them ?

Perdita : For I have heard it said,
There is an art which, in their piedness, shares
With great creating nature.

Mais l'« âme compréhensive » de Shakespeare voit une autre face de la vérité que Marvell, ou du moins son faucheur, ne semble pas soupçonner. Polixène réplique :

Say there be ;
Yet nature is made better by no mean,
But nature makes that mean : so, o'er that art,
Which you say adds to nature, is an art
That nature makes. You see, sweet maid, we marry
A gentler scion to the wildest stock,
And make conceive a bark of baser kind
By bud of nobler race : this is an art
Which does mend nature, — change it rather ; but
The art itself is nature.

Perdita ne se laisse pas convaincre et répond avec une franchise assez gaillarde. Mais le plus shakespearien des deux personnages est sans doute Polixène par sa façon de réduire l'antithèse traditionnelle de l'art et de la nature en une synthèse conciliatrice, (Rapprochement signalé par Emile Legouis, *Histoire de la littérature anglaise*, p. 548).

(59) *Lévitique*, XIX, 19 ; *Deutéronome*, XXII, 9.

(60) V. 33-40 : Where willing Nature does to all dispence

A wild and fragrant Innocence :
And Fauns and Faries do the Meadows till,
More by their presence then their skill.
Their Statues polish'd by some ancient hand,
May to adorn the Gardens stand :
But howso'ere the Figures do excel,
The Gods themselves with us do dwell.

en apprécier l'originalité il faut songer au goût régnant lorsque ces vers furent écrits. Ce sont les Italiens qui donnent le ton en fait de jardinage. Versailles n'est qu'un pavillon de chasse, et Le Nôtre ne s'est pas encore révélé. Or Versailles, tout volontaire et régulier qu'il nous paraisse, marque un progrès vers la simplicité et une réaction contre la surcharge architecturale et sculpturale de l'époque précédente. Si le temps a émietté les ouvrages de cette ingéniosité puérile, les témoignages écrits abondent qui nous permettent de les reconstituer mentalement. Voici une description entre mille, tirée de la vie d'une mystique dauphinoise : « Ainsi qu'elle se promenait par le jardin, elle arriva en un lieu fait en forme de grotte, où on lui donna la récréation d'une fontaine artificielle qui jetait, par divers tuyaux, les eaux, en haut, en bas, de çà, de là, et de tous côtés. Là aussi étaient disposés plusieurs gentils artifices, comme d'oiseaux qui semblaient gazouiller, d'un ermite qui sonnait la cloche, et tout plein d'autres inventions qui faisaient merveille par le laps et la chute des eaux... De là on la mena voir une autre belle fontaine au sommet de laquelle il y avait un tuyau dans lequel on mit une chandelle allumée. A même temps on desserra certains ressorts, et l'eau sortant de dessous le tuyau, elle se forma en vase autour de la chandelle... Cette eau montait et descendait sans cesse autour de la chandelle, et en montant et descendant, le vase d'eau demeurait toujours parfaitement formé en ovale avec la chandelle en dedans et si pourtant ne s'éteignait pas... ». De tels enfantillages ne choquent ni la pieuse femme qui y voit le symbole de « l'eau de vie de la grâce » entourant « le feu du divin amour », ni l'hagiographe scrupuleux qui publia ce récit l'année même où Marvell entra dans la maison de Fairfax (61). Notre poète est donc en avance sur son temps lorsqu'il s'écrie :

Tout est forcé, le jet d'eau et la grotte (62).

et qu'il critique le pullulement des statues. Pourtant il ne vient pas le premier, même dans son propre pays; l'essai de François Bacon *Sur les jardins* est si connu qu'il suffit d'en rappeler le titre. Notons toutefois que le philosophe, s'il condamne certaines élégances de confiseur, recommande de dissimuler des cages pleines d'oiseaux dans des tourelles de feuillage qui surmonteront une haie, et de garnir les intervalles entre les tourelles de « larges plaques de verre rond coloré et doré où le soleil puisse se jouer » (63). De même Milton, le grand aîné de Marvell,

(61) Le R. P. de la Rivière, *Histoire de la vie et des mœurs de Marie Tessonnier* (1650), cité par H. Brémond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France...*, II, 57.

(62) V. 31 : 'Tis all enforc'd; the Fountain and the Grot;

(63) *Of gardens* (1625) : « As for the making of knots or figures with divers colored earths... they be but toys : you may see as good sights many times in tarts. The garden is best to be square, encompassed on all the four sides with a stately arched hedge... Over the arches let there be an entire hedge...; and upon the upper hedge, over every arch a little turret, with a belly enough to receive a cage of birds : and over every space between the arches, some other little figure, with broad plates of round coloured glass gilt, for the sun to play upon ». Voyez aussi la demi-approbation que Bacon accorde un peu plus loin à de « gentils artifices » du même genre que ceux dont s'édifiait Marie Tessonnier : « As for fine devices of arching water without spilling, and making rise in several forms, of feathers, drinking glasses, canopies, and the like, they be pretty things to look upon; but nothing to health and sweetness ».

lorsqu'il peindra le *Paradis perdu*, marquera l'absence « de l'art raffiné qui dispose des plate-bandes et de curieux parterres » : rien que « la nature généreuse » ; mais il n'entendra pas pour cela que le jardinier Adam soit un oisif contemplateur ; il lui assignera « le plaisant labour de réformer ces berceaux fleuris, d'élaguer et d'égaliser les pousses folâtres qui les déparent » (64). Le vieux puritain ne confond pas la liberté avec la licence. L'épithète qu'il emploie et qui est presque intraduisible en français, *wanton*, pourrait dans d'autres bouches (65) devenir presque élogieuse, du moins indulgente et amusée ; chez lui on ne saurait douter qu'elle n'exprime la réprobation morale de l'irrégularité.

Par instants Marvell semble aller plus loin que Bacon ni Milton. On peut alors sans trop d'exagération voir en lui un précurseur de Kent, un prophète des parcs anglais qui feront la gloire du siècle suivant. Mais il ne faudrait pas lui prêter de système, ni imaginer d'attitude rigide là où il n'y a qu'un mouvement d'humeur contre les excès du jour. Notre poète savait jouer avec un paradoxe sans en devenir la dupe ni le prisonnier, plus sage en cela que Jean-Jacques Rousseau ; à la question : « Si le progrès du jardinage a contribué à corrompre ou à embellir la nature », il a répondu une fois : « à la corrompre », tant pour badiner que pour exprimer une vérité fragmentaire ; mais il ne s'est pas cru obligé de répondre toujours de même, ni de proscrire à jamais toutes les découvertes de la civilisation. Sa propre réfutation, c'est lui qui nous la fournit dans son éloge du *Jardin*, où il se représente couché « au pied glissant du jet d'eau » (66) qu'il déclarait naguère « forcé », et où il jouit en gourmet autant qu'en poète de la société des pommes, des grappes de la vigne, du brugnon, de la pêche et des melons (67). Ne parlons pas du raisin, souvenir des jours ensoleillés de France, d'Italie et d'Espagne, ou réminiscence de la poésie antique ; mais aucun de ces fruits, pas même la pomme, ne pousserait en Angleterre sans l'initiative humaine. L'épithète « *curious* », que le poète applique à la pêche, est particulièrement significative, car elle a gardé sa force étymologique : « ce qui exige du soin » ; or ici elle est bien loin de constituer une cri-

(64) Livre IV, v. 241-3 : Flours worthy of Paradise which not nice Art
In Beds and curious Knots, but Nature boon
Powrd forth profuse on Hill and Dale and Plaine,...

V. 624-31 : Our pleasant labour, to reform
Yon flourie Arbors, yonder Allies green,
Our walks at noon, with branches overgrown,
That mock our scant manuring, and require
More Hands then ours to lop their wanton growth :
Those Blossoms also, and those dropping Gums,
That lie bestrowne unsightly and unsmooth,
Ask riddance, if we mean to tread with ease,...

(65) Par exemple dans celle de Marvell lui-même quand il décrit les « *wanton harmless folds* » du Wharfe (*Upon Appleton House*, v. 633), peut-être aussi lorsqu'il fait du « *wanton kid* » une hostie acceptable à Cupidon (*Young Love*, v. 14). Mais le plus souvent notre poète donne à ce mot le même sens réprobateur que Milton ; cf. « *the wanton Mote of dust* », c'est-à-dire l'homme à l'ambition exorbitante (*Upon Appleton House*, v. 22) ; — « *wanton love* » pour désigner le culte de Vénus Cypriote (*ibid.*, v. 758) ; — « *the wanton Love* » opposé à la chasteté d'une vierge (*The Picture of little T. C. in a Prospect of Flowers*, v. 12) ; — « *the wanton Troopers* » en parlant des soldats qui sans nécessité ont tué un animal inoffensif (*The Nymph complaining for the death of her Faun*, v. 1).

(66) *The Garden*, v. 49 : Here at the Fountains sliding foot,....

(67) V. 34-39.

tique comme dans le vers de Milton cité tout à l'heure, et comme dans certains passages de Marvell lui-même où celui-ci se fait austère (68). Mais voici un artifice plus raffiné encore, dont l'éloge prend toute sa valeur par sa place à la fin du poème : « l'habile jardinier » a disposé de façon à en former un cadran solaire des fleurs qui s'ouvrent et se ferment successivement, chacune à son heure de la journée. Dans une pièce de vers latins intitulée *Hortus* (qui est plutôt l'original que la traduction de la pièce anglaise) Marvell exprime la même admiration avec plus d'abondance :

*Nec tu, Opifex horti, grato sine carmine abibis :
Qui brevibus plantis, et laeto flore, notasti
Crescentes horas, atque intervalla diei.
Sol ibi candidior fragrantia Signa pererrat;
Proque truci Tauro, stricto pro forcipe Cancri,
Securis violaeque rosaeque allabitur umbris.
Sedula quin et Apis, mellito intenta labori,
Horologo sua pensa thymo Signare videtur.
Temporis O suaves lapsus ! O Otia sana !
O Herbis dignae, numerari et Floribus Horae !*

Non moins factice dans un autre genre est le jardin de Fairfax à Appleton que notre poète décrit avec une souriante affection :

Quand ce héros prit ici sa retraite pacifique,
il ne put arrêter ses études guerrières.
Il disposa ses jardins par jeu
à l'image exacte d'un fort
qu'il entourait de cinq bastions... (69)

Fantaisie de vieux soldat, aussi inoffensive que celle de ce doux maniaque, l'oncle Tobie de Sterne. Mais Marvell prolonge complaisamment ce travesti militaire de la Nature par ses métaphores : les fleurs forment la garnison qui « sur le passage de son gouverneur lâche des volées odorantes » (70). Leurs salves témoignent de l'excellence de leur instruction :

Bien tiré, canonniers ! suaves et sonores,
comme vos coups de feu égaux se rencontrent !
Nulle oreille ne peut distinguer leur détonation aiguë
dont l'écho parvient à la vue et à l'odorat (71).

(68) Par exemple dans *The Coronet*, v. 22 « My curious frame » où le mot *curious* implique à la fois un éloge littéraire et une condamnation morale (cf. *supra*). On peut rapprocher de ce dernier passage le précepte des mystiques : « Relinqua curiosa ».

(69) *Upon Appleton House*, v. 283-7 :

Who, when retired here to Peace,
His warlike Studies could not cease;
But laid these Gardens out in sport
In the just Figure of a Fort;
And with five Bastions it did fence...

(70) *Ibid.*, v. 297-8.

(71) *Ibid.*, v. 305-8 : Well shot ye Firemen ! O how sweet,
And round your equal Fires do meet;
Whose shrill report no Ear can tell,
But Echoes to the Eye and smell.

Le mot *shrill* semble une anticipation imaginative de la théorie des ondes ultra-sonores.

Les deux derniers vers arrêtent l'attention du lecteur moderne; il se rappelle une stance de Shelley où les impressions visuelles et olfactives sont également transposées en termes auditifs :

La jacinthe violette, et blanche et bleue,
lançait de ses clochettes un suave carillon
de musique, si délicat, doux et intense
qu'il était perçu par les sens comme un parfum (72).

Les deux poètes présentent la métaphore sans prévenir, comme l'énoncé direct d'un fait, puis donnent à l'énoncé direct du fait l'allure d'une interprétation. Le détour est aussi subtil chez le poète du XVII^e siècle que chez celui du XIX^e; mais là se borne leur ressemblance. Marvell qui emploie un mètre moins ample et moins rythmé, est plus concis, plus épigrammatique. Surtout, si l'on replace chaque passage dans son contexte, on constate entre eux la différence que Coleridge et Wordsworth voient entre la fantaisie et l'imagination; de celle-ci ou plus exactement peut-être d'une sensibilité presque physique, provient l'étrangeté shelleyenne; à celle-là ressortit principalement la description du jardin d'Appleton. Continuons à citer; l'infanterie ne le cède pas en discipline à l'artillerie :

Voyez; les fleurs, comme à la parade
se déploient sous leurs drapeaux;
chaque régiment pousse en ordre,
celui de la tulipe, ceux de l'œillet et de la rose (73).

Et dans une envolée lyrique Marvell regrette le temps où sa patrie paisible était « le jardin du monde »; alors :

le jardinier tenait la place du soldat,
et traçait ses retranchements moins farouches;
la pépinière de tout ce qui verdoie
était alors le seul arsenal;
les quartiers d'hiver étaient les serres chaudes,
où il transportait les plantes délicates (74).

Or, au début du même poème, Marvell nous avait présenté Appleton en ces termes :

La Nature ici est demeurée aussi libre
que si elle avait dit : « Laissez-moi faire ».

(72) *The Sensitive Plant*, v. 25-8 :

And the hyacinth purple, and white, and blue,
Which flung from its bells a sweet peal anew
Of music so delicate, soft, and intense,
It was felt like an odour within the sense;

(73) V. 309-12 : See how the Flow'rs, as at *Parade*,
Under their *Colours* stand displaid :
Each *Regiment* in order grows,
That of the Tulip Pink and Rose.

(74) V. 337-42 : The *Gardiner* had the *Souldiers* place,
And his more gentle Forts did trace.
The Nursery of all things green
Was then the only *Magazeen*.
The *Winter Quarters* were the Stoves,
Where he the tender Plants removes.

L'Art aurait avec plus d'élégance défiguré
ce qu'elle a disposé de façon si suavement inculte...

Voilà qui ne s'accorde guère avec les amusements horticoles de Fairfax.
Il est vrai que les deux vers suivants atténuent quelque peu la contradiction. Cette solitude, la Nature l'aménagea

en jardins odorants, bois ombreux,
épais tapis d'herbe, et ruisseaux transparents (74 *bis*).

En effet l'objet présent de Marvell est d'excuser l'exiguïté du manoir d'Appleton, trop petit pour contenir son maître. Aussi l'opposition qu'il établit entre l'Art et la Nature se formulerait-elle plus exactement à notre sens par les mots *bâtiments* et *terrains*. Pour le dix-septième siècle tout ce qui n'est pas de pierre taillée ou de marbre sculpté, c'est la Nature. Les sujets de Louis XIV, dès qu'ils quittent Paris et la cour, se disent « aux champs » ou « au désert ». L'on sait de reste quel contre-sens l'on ferait en donnant à ces expressions leur valeur moderne. De même il convient d'en rabattre sur la force du mot *waste*, que nous avons traduit par inculte, et aussi du mot *wild* que notre poète emploie plus d'une fois et qui a pris depuis les romantiques une telle intensité. Dans l'invective du faucheur contre les jardins, les prés « distribuent à tous une innocence sauvage et parfumée » (75). La *Nymphé qui se lamente sur la mort de son faon* décrit ainsi sa retraite favorite :

J'ai un jardin à moi,
mais si envahi par les roses
et les lis que vous le prendriez
pour une petite sauvagerie (76).

Dans l'un ni l'autre de ces passages, il ne s'agit des forêts vierges ni des savanes que Chateaubriand mettra à la mode, ni des cimes alpestres qui inspireront Shelley, pas même des coteaux jurassiens où se complaira Rousseau ni des collines du pays des lacs chantées par Wordsworth. A l'examen la hardiesse de Marvell se révèle donc plus apparente que réelle. Et encore ne l'aperçoit-on que par intermittences; souvent il se rétracte et fait amende honorable au pied de l'autel de la Règle; ainsi dans l'éloge de Marie Fairfax « qui est déjà la loi de tout son sexe — et qui inspire à son siècle un respect religieux », il nous montre « la Nature licencieuse — qui par respect pour elle, compose son main-

(74 *bis*) V. 75-80 : But Nature here hath been so free
As if she said leave this to me.
Art would more neatly have defac'd
What she had laid so sweetly wast;
In fragrant Gardens, shaddy Woods,
Deep Meadows, and transparent Floods.

(75) *The Mower, against Gardens*, v. 33-4 :
Where willing Nature does to all dispence
A wild and fragrant Innocence...

(76) *The Nymph...*, v. 71-4 :
I have a Garden of my own,
But so with Roses over grown,
And Lillies, that you would it guess
To be a little Wilderness.

tien » (77). A l'image et à l'exemple de cette vertueuse fillette, élevée « sous la discipline sévère » de ses parents, chaque chose dans le domaine se tient à la place assignée; aussi le Monde par comparaison n'est-il plus un Cosmos, mais un Chaos,

un tas d'éléments jetés ensemble confusément
et tous renversés négligemment,
gouffres, déserts, précipices, rochers.
Ton petit monde, Appleton, contient tous ceux-ci,
mais dans un ordre plus décent et plus docile;
ô toi, centre du Ciel, giron de la Nature
et seule carte du Paradis (78) !

Le traducteur français arrive difficilement à rendre la nuance exacte de l'épithète *loose* que Marvell accole à *Nature*; ce serait le mot *relâché* qui exprimerait le mieux à la fois son sens concret, matériel, et la condamnation morale impliquée ici, (79), toute voisine de celle que Milton mettait dans l'adjectif *wanton*. Encore moins peut-on trouver une traduction satisfaisante pour ce « *more decent order tame* » qui distingue le microcosme d'Appleton du reste du Monde (80). Appliqué à un paysage comme à une personne, *tame*, le contraire de *wild* et qui désigne au propre les animaux domestiques, serait considéré depuis le mouvement romantique comme le plus cruel des sarcasmes (81).

Le lecteur nous saurait mauvais gré de nous attarder à relever les contradictions d'un poète, à rompre le papillon du Parnasse sur la roue de la logique. Aussi bien nous proposons-nous seulement de prévenir ou de corriger les anachronismes des modernes. Marvell est l'homme de son temps et de son pays. La nature des terres étrangères visitées par lui ne l'a guère inspiré. Il a décrit les Bermudes et les Canaries sans les avoir vues, la Suède avant de l'avoir vue, la Hollande comme il

(77) *Upon Appleton-house*, v. 655-8 :

*She that already is the Law
Of all her Sex, her Ages Aw.
See how loose Nature, in respect
To her, it self doth recollect...*

(78) V. 761-768 : 'Tis not, what once it was, the *World*;

*But a rude heap together hurl'd;
All negligently overthrown,
Gulfes, Deserts, Precipices, Stone.
Your lesser World contains the same,
But in more decent Order tame;
You Heaven's Center, Nature's Lap,
And Paradise's only Map.*

(79) Cf. *An Epitaph upon* — où « *this age loose and all unlaced* » (v. 10) semble exprimer la réprobation puritaine à l'égard de la Restauration.

(80) Cf. dans le même poème (v. 26) la description du manoir d'Appleton que le poète loue d'être « *Like Nature, orderly and near* ».

(81) Voir par exemple dans *Aurora Leigh*, Livre I, la description de la campagne anglaise par une demi-italienne : « *A Nature tamed...* » A la fin de sa vie Marvell prend *tame* dans un sens péjoratif, pour désigner une attitude servile envers l'autorité politique :

Does the Treasurer think men so loyally tame...

(The Statue at Charing-Cross, v. 21).

Mais dans *The Nymph complaining...* (v. 34) :

This waxed tame, while he grew wild,

this représente le faon apprivoisé, aimable et aimant, *he*, son donateur, le voyage et perfide Sylvio.

aurait pu le faire s'il ne l'avait jamais vue. Tout ce qui vaut dans son œuvre descriptive par l'observation aimante appartient à l'Angleterre, au sens étroit de ce terme qui exclut l'Ecosse et le pays de Galles, et avec eux presque tous les sites vraiment sauvages et romanesques. Pourtant le comté d'York renferme des landes couvertes de bruyère, les *moors*, farouches encore lorsque les Brontë y puisèrent leur inspiration, et combien plus au XVII^e siècle ! Ce n'est pas là que le sort a placé Marvell, et nous ne sachions pas que la simple curiosité l'ait entraîné si loin au nord. Il connaissait sans doute le plus sauvage par le site des châteaux de Fairfax, Denton, sur le cours supérieur du Wharfe, mais ne lui consacra aucun poème; à peine y fait-il deux allusions rapides et banales (82); cette indifférence est significative. Par contre, non loin de la frontière méridionale du comté, la vallée inférieure du Wharfe participe au caractère général de la campagne anglaise qui, dira Vigny, « a cela de bon qu'on y sent partout la main de l'homme » (83); pays d'ondulations modérées aux lignes lentes, de grasses prairies, de ruisseaux paresseux qui coulent à pleins bords. Si par hasard un rocher s'y dresse, comme la falaise d'Almias [Almscliff] à quelque six lieues d'Appleton, notre poète, sans lui refuser les éloges, lui préfère la douce éminence de Bill-borow; le premier de ces monts, c'est Atlas portant le ciel sur la tête; mais le second, c'est Hercule qui le soutient de l'épaulé :

Ille Giganteum surgit ceu Pelion Ossa;

Hic agit ut Pindi culmine Nympha choros.

Erectus, preceps, salebrosus et arduus ille :

Acclivis, placidus, mollis, amœnus hic est (84).

A lire ces vers on comprend que longtemps encore « les Alpes abuseront de la permission qu'ont les choses d'être horribles » (85). Même chez des indépendants comme Marvell et La Fontaine le goût du XVII^e siècle ne va guère plus loin que la campagne « mollement ondulée, placide, amène ». Il est une expression favorite d'un de ses contemporains, Herrick, qui par la synthèse de deux contraires, exprime assez bien ce que notre poète cherche dans la nature : « *a wild civility* », une sauvage politesse (86). Nul en ce temps n'aurait osé louer la sauva-

(82) *Upon Appleton House*, v. 74-5 et 466.

(83) Vigny, *Journal d'un poète*, p. 97 de l'édition Ratisbonne (nous devons la référence exacte à l'obligeance de Monsieur Baldensperger). Vigny, romantique inversé, continue d'une façon qui aurait surpris Marvell : « Tant mieux. Partout ailleurs la nature stupide nous insulte assez ».

(84) *Epigramma in Duos montes Amosclivum Et Bilboreum. Farfacio*, v. 11-14.

(85) Gray, lettre à Richard West datée de Turin, le 6 novembre 1739 N. S. : « Mount Cenis, I confess, carries the permission mountains have of being frightful rather too far; and its horrors were accompanied with too much danger to give one time to reflect upon their beauties ». Pourtant Gray marque un progrès sur Evelyn, le contemporain de Marvell, dont le jugement est fameux : « Nature has swept up the rubbish of the earth in the Alps to form and clear the plains of Lombardy ». (Cité par Léon Morel, *James Thomson*, Paris 1895, p. 273, parmi d'autres témoignages de cette répulsion inspirée aux Anglais des XVII^e et XVIII^e siècles par la haute montagne). — Il s'est pourtant trouvé, nous dit-on, un fervent amateur des Alpes parmi les sujets de Charles II : Thomas Burnet, dans la préface de son *Telluris Theoria Sacra*, paru en 1681-9, — mais il écrivait en latin.

(86) Marvell emploie à plusieurs reprises l'épithète *courteous* sans aucune restriction et dans un sens élogieux, en parlant d'une colline : « How courteous it ascends »

gerie sans correctif, pas plus Marvell qu'un autre. Est-il bien sûr que nos lointains aïeux eussent tort et que nous ayons raison contre eux ?

A marquer les limites que ne dépasse pas la poésie agreste du précepteur de Marie Fairfax, on risque de décevoir ceux qui sur la foi de quelques extraits voyaient en lui un romantique avant la lettre. Mais regrets et blâme seraient également vains. Plutôt que de reprocher à Marvell la timidité dans le choix de ses paysages, mieux vaut lui rendre une juste louange pour la façon sincère dont il a noté certains aspects de la Nature.

Les bois l'enchantent (nous ne disons pas les forêts : l'Angleterre n'en avait déjà plus, et le mot même avait perdu son sens); parmi ceux qu'entourent les divers châteaux de Fairfax, il a choisi pour les chanter deux bouquets d'arbres, dont l'un couvre le faite de la colline de Bill-borow et l'autre domine les prairies d'Appleton; ce dernier se dresse à une portée de mousquet du manoir, et l'on y entre en sortant du jardin. Avec beaucoup d'imagination le poète fait du « double bois » d'Appleton deux labyrinthes entre lesquels une allée joue le rôle de fil conducteur (87). Il s'y trouve si heureux qu'il demande aux plantes grimpanes de l'enchaîner sur place dès le matin. Mais quand le soir vient il veut qu'on le plante, tel un pieu (88), au milieu des prairies. Et c'est à celles-ci, nous n'en saurions douter, que vont ses préférences. Plus que le poète des fleurs ou des arbres, Marvell est le poète de l'herbe.

L'esprit amusé, le cœur ému, il a suivi le cours des saisons dans les prés d'Appleton : juin et « son abîme d'herbe insondable » où ceux qui s'aventurent semblent des plongeurs; juillet et la fenaïson, les profondeurs de la verte mer s'ouvrant devant les faucheurs comme les flots de la Mer Rouge jadis devant les enfants d'Israel; août et les prairies rases que vient tondre de plus près encore le bétail des villageois; puis l'automne et l'hiver qui recouvrent de leurs inondations ce vaste espace et transforment la mer métaphorique en mer véritable (89); enfin le printemps qui assèche les prés « teints à neuf — et dont l'herbe éclaboussée de couleur humide — ressemble à des soies vertes fraîchement lavées » (90). Le Wharfe est le « petit Nil » qui féconde cette Egypte sans y laisser ni crocodile ni serpent,

à moins que vous ne le preniez
pour l'unique reptile de ces prairies.
Voyez de quels replis innocemment folâtres
il enlace de toutes parts le pré,
et se lèche le dos encore limoneux
jusqu'à ce qu'il luise comme un miroir de cristal (91).

(*Upon the Hill and grove at Bill-borow*, v. 21); — d'églantiers : « courteous Briars » (*Upon Appleton House*, v. 616); — de vers-luisants : « your courtteous Lights » (*The Mower to the Glo-Worms*, v. 13).

(87) *Upon Appleton House*, v. 489 et 618-22.

(88) *Ibid.*, v. 624 : There at the Ev'ning stake me down.

(89) *Ibid.*, v. 369-481.

(90) V. 625-8.

(91) V. 631-6 :

...Unless it self you will mistake,
Among these Meads the only Snake.

LXXX

See in what wanton harmless folds

Quand à la fin de ce long poème d'analyse subtile que l'on voudrait pouvoir citer plus libéralement, Marvell recompose le paysage d'Appleton, quatre noms associés reviennent comme un refrain : les jardins [*gardens* ou *flowers*], les bois [*woods* ou *bushes*], les ruisseaux [*ivers*, *floods*, *brooks*, *springs*, *streams*], les prairies [*meads*, *meadows* ou *fields*]. De ces éléments du cosmos dont Marie Fairfax est le demiurge par la vertu de sa beauté et la beauté de sa vertu, le dernier est sans conteste le favori de notre poète; or c'est aussi celui qui de tout temps a reçu la moindre part d'attention littéraire.

Cette affirmation peut sembler paradoxale si l'on songe à la vogue de la pastorale en Sicile, à Rome et dans toute l'Europe civilisée des XVI^e et XVII^e siècles. Mais ni Théocrite, ni Virgile, ni le Mantouan, ni Spenser, ni leurs imitateurs plus ou moins serviles, ne s'attardent à décrire cette herbe dont vivent leurs troupeaux; quand ils l'ont dite « émaillée de fleurs » ils croient lui avoir rendu justice suffisante. Leurs églogues et leurs bucoliques nous ramènent à l'âge d'or où l'on ignorait la nécessité d'enranger le foin pendant la belle saison en prévision de l'hiver. Le premier, Marvell a chanté la fenaison, le premier il a campé le personnage du faucheur : celui-ci est sa trouvaille (92).

Ne croyez pourtant pas que notre poète ait échappé entièrement à la convention si tyrannique dans le genre pastoral. Il n'eût pas fallu moins qu'un miracle pour accomplir un tel affranchissement. Citons pour mémoire les trois dialogues entre Daphnis et Chloé, Clorinde et Damon, Thyrsis et Dorinde, dont les personnages, bergers et bergères, le cadre et les accessoires, se conforment docilement à des précédents innombrables. On peut leur joindre « Sylvio l'inconstant », donateur du faon dont la mort est pleurée par une *nymphé*, entendez non une divinité agreste mais une paysanne très idéalisée. Les *Deux chants* composés en 1657 pour le mariage du baron Fauconberg et de Marie Cromwell affubleront les amants et leurs parents de déguisements pastoraux; dans le premier, Endymion, galant berger (93), essaie d'attendrir Cynthia en disant que « lui-même et ses moutons sont maintenant des victimes » sacrifiées à cette déesse; et cite l'exemple d'Anchise « qui était berger lui aussi »; le second chant, moins mythologique et plus frais, ne sor-

It ev'ry where the Meadow holds;
And its yet muddy back doth lick,
Till as a *Chrystal Mirror* slick;.....

(92) Théocrite a bien une idylle, la X^e, où le rude labeur de la faux est évoqué de façon saisissante par Milon, « moissonneur infatigable et dur comme un rocher » pour guérir Battos, paresseux depuis qu'il aime « la fille de Polybotas qui jouait dernièrement de la flûte aux moissonneurs, chez Hippocoon ». La conclusion par sa saveur toute rustique devance les meilleurs passages de Marvell sur les faucheurs : « Voilà ce que doivent chanter des hommes qui se fatiguent au soleil ! Quant à ton amour affamé, ne le raconte qu'à ta mère éveillée le matin dans son lit ». Mais d'autres traits précisent qu'il s'agit de blé et non de foin. — Virgile, ni dans les *Bucoliques* ni dans les *Géorgiques*, ne décrit la fenaison, et sur la moisson il n'a que deux vers (cités par nous *infra* n. 105). — Le Mantouan emploie les mots *faenum* et *faeniseae* au cours d'une énumération, et c'est tout. — Milton dans *L'Allegro*, v. 89-90, décrit Euphrosyné « liant des gerbes avec Thestylis » ou, si la saison n'est pas assez avancée pour la moisson, se rendant « à la meule de foin brunie dans la prairie ». — On trouvera dans l'anthologie déjà citée de Massingham, p. 304, une jolie pièce anonyme, sans doute contemporaine de Marvell, *In Summer time*, qui décrit agréablement les réjouissances campagnardes à l'occasion de la rentrée des foin.

(93) Cf. Théocrite, Idylle XX, *Le Bouvier*, v. 37-9.

tira pourtant pas de la gentillesse banale : Hobbinol et Tomalin, dont les noms témoignent de l'effort spensérien pour angliciser la pastorale comme Marot l'avait francisée, superficiellement, ont pour compagne la classique Phillis, et tous trois évoquent le temps où Ménélaque-Cromwell « paissait ses brebis », trouvent à Damon-Fauconberg l'air d'un homme « capable de garder — autre chose que d'innocents moutons », disent le regard de Marina « plus prenant que leur houlette », sa chevelure plus frisée que la toison de leurs agneaux, sa peau plus blanche et plus suave que celle de leurs moutons fraîchement lavés (94).

Toute cette monnaie courante de la république d'Arcadie a moins de valeur pour nous qu'une seule des pièces frappées par Marvell à l'effigie du faucheur. Le poète donne à ce serf courbé sur la glèbe droit de cité en Poésie; il en fait l'égal des pâtres sans nombre, bergers, chevriers, bouviers et porchers, qui l'y ont précédé (95); il le représente amoureux comme eux et poussant sa plainte en vers. C'est dire qu'il ne faut pas s'attendre à trouver ici un tableau réaliste sans défaillance de la vie rustique et que le faucheur Damon sera surtout le porte-parole d'un poète érudit et raffiné, comme le berger Colin Clout, pour ne citer qu'un exemple, a été celui de Spenser; du moins se distingue-t-il, à défaut du sentiment, par son travail, son geste et ses métaphores. Si Marvell n'annonce en rien l'impitoyable et minutieux Crabbe, il ne trahit pas non plus l'ignorance superbe d'un Samuel Johnson décrivant la vie rurale d'un grenier londonien grâce à ses souvenirs d'Horace. La dose d'observation suffit à empêcher de sembler insipide cette poésie *fénisectorale*, si l'on nous permet de forger ce mot dont la laideur pédante a du moins le mérite de marquer fortement l'originalité du groupe de poèmes qui comprend, avec une partie de l'éloge d'Appleton, *Damon le faucheur*, le *Faucheur aux vers-luisants*, le *Chant du faucheur*, le *Faucheur contre les jardins*, *Amétas* et *Thestylis tressant des cordes de foin*.

Les pâtres vivaient dans une oisiveté délicate; la fraîcheur de la vallée de Tempé les suivait partout; « couché à l'ombre du hêtre aux vastes branches » Tityre ne connaissait d'autre labeur que d'« étudier ses chants silvestres sur le grêle chalumeau »; son teint pouvait rester clair et laiteux. Les faucheurs de Marvell sont basanés (*tawny*) car ils peinent sous le soleil de juillet; la sueur ruisselle sur leur corps; courageux, Damon ne s'en plaint pas :

« Et si à midi mon travail m'échauffe
le soleil lui-même lèche ma sueur » (96).

Il est vrai que par une concession au goût naissant de la noblesse ou par un reste de pédantisme élisabéthain « la sueur saine de chaque fau-

(94) *Two Songs at the Marriage of the Lord Fauconberg and the Lady Mary Cromwell; Second song*, v. 13-26.

(95) Nous ne perdons pas de vue cette distinction pratique : un paysan peut être pâtre toute l'année, ou presque; il n'est faucheur que pendant quelques jours, — mais elle nous semble négligeable dans le domaine littéraire.

(96) *Damon the mower*, v. 45-6.

And, if at Noon my toil me heat,
The Sun himself licks off my Sweat...

d'un troupeau sans nombre ». La faux ne « tond-elle pas chaque année la toison d'or des prés clos de haies » ? Et Damon « quoique plus pauvre en laine — n'est-il pas bien plus riche en foin ? » (101). Malheureusement Juliana ne se laisse pas convaincre par ces raisonnements ingénieux et imagés; aussi l'amour de Damon ne s'exprime-t-il qu'en un long gémissement. De l'auteur de l'appel passionné *A sa trop prude maîtresse* comme de l'ironique *Deuil* et du libertin *Daphnis et Chloé*, on aurait espéré une note plus franche, plus virile (102). Du moins Damon assaisonne-t-il les fadeurs auxquelles la pastorale condamnait les amoureux plus constants que hardis, de comparaisons neuves empruntées à son travail. S'il voit des vers luisants il songe que ces « comètes campagnardes » n'annoncent « ni guerre ni funérailles princières » mais seulement « la chute de l'herbe ». Lui-même a été heureux jusqu'au jour où « l'Amour a semé son chardon » dans le champ qu'il fauchait. Maintenant :

son amour est tranchant comme sa faux
et séchée, comme ses espoirs, l'herbe...
quand le fer s'émousse,
en soupirant il aiguise sa faux et ses peines (103).

Pourquoi, se demande-t-il, Juliana ne veut-elle point de lui ?

Je ne suis pourtant pas tellement laid à regarder
si j'ai bien vu dans ma faux ma véritable image.
C'est là que je trouve mon portrait... (104)

Cette invention pêche à la fois par recherche et par inexactitude, car un fer de faux ne sera jamais qu'un miroir déformant. Du moins n'a-t-elle pas servi à des générations de pseudo-poètes : artificielle et absurde, peut-être, mais non pas ressassée.

Une fois même, en substituant à Damon et à Juliana l'astucieux Amétas et la point trop prude Thestylis (105), Marvell a su combiner la fi-

(101) *Damon the Mower*, v. 49-56. Cette strophe et la suivante où Damon se défend contre le reproche imaginaire de laideur, et se vante d'être le favori des « fées immortelles », rappellent maints passages de Théocrite; voyez en particulier l'Idylle XI où le Cyclope énumère ses richesses (v. 34-41) et l'Idylle XX où le Bouvier fait l'éloge de sa propre beauté (v. 19-31).

(102) *The Mower to the Glo-Worms*, v. 5-8.

(103) *Damon the Mower*, v. 7-8, 71-2 :

Sharp like his Sythe his Sorrow was,
And wither'd like his Hopes the Grass...
But when the Iron blunter grows,
Sighing I whet my Sythe and Woes.

(104) *Ibid.*, v. 57-59 : Nor am I so deform'd to sight,
If in my Sithe I looked right;
In which I see my Picture done...

(105) *Ametas and Thestylis making Hay-Ropes*. Thestylis apparaît aussi dans *Upon Appleton House*, v. 401-408, où elle agit en vraie campagnarde, sans aucune sensiblerie. Un faucheur vient de « découper » dans le nid un râle de genêt encore sans plumes. Il recule, inquiet de ce présage d'une mort prématurée,

But bloody Thestylis, that waites
To bring the mowing Camp their Cates,
Greedy as Kites, has trust it up
And forthwith means on it to sup...

Le nom de Thestylis donné à la femme qui apporte aux travailleurs des champs le repas de midi vient sans doute de Virgile, *Eglogue* II, v. 11-12 :

nesse du sentiment avec la nouveauté de l'expression. Certes ce n'est pas la première fois que l'amour est comparé à un lien, mais ici la métaphore se précise et se poétise à la fois, car les deux jeunes gens échangent leurs propos tandis qu'ils tressent des cordes de foin. Amétas prévient sa maîtresse qu'il ne continuera pas indéfiniment à l'aimer si elle lui oppose un refus obstiné :

C'est l'amour qui lie l'amour, comme le foin lie le foin.

Mais Thestylis retourne prestement contre lui cet argument :

Crois-tu que cette corde se tordrait
si nous tournions tous deux dans le même sens ?
Lorsque les deux parties sont si bien d'accord,
ni l'amour ni le foin ne s'enlacent.

Amétas riposte que

l'amour attache l'âme d'une femme
moins fortement que ne ferait une corde de foin,

et l'idylle se termine par le consentement voilé de Thestylis, qui d'ailleurs ne promet pas plus qu'elle ne pourra tenir : il faut prendre les choses comme elles sont, et ne pas exiger de constance là où il ne s'en trouve pas. Amétas n'en demandait pas davantage :

Posons donc notre corde,
et allons nous baiser dans le foin (106).

Malgré l'élégance de la forme qui ne prétend pas donner l'illusion de la rusticité et ferait plutôt songer à un dialogue de Marivaux en raccourci, cette piécette, nullement réaliste, produit une impression de réalité par sa franchise exempte de convention romanesque. Le trop sensible Damon et la trop insensible Juliana ne se rencontrent guère dans la vie, mais il y a parmi les paysans de tous les temps et de tous les pays plus d'un Amétas et plus d'une Thestylis, C'est Burns, le poète paysan par excellence, qui dira de son Annette :

Je la baisai mainte et mainte fois
parmi les sillons d'orge.

Et la remarque du critique français pourrait s'appliquer presque sans changement à Marvell : « Avec Burns, la réalité ne perd jamais ses droits... Dans Burns, il y a toujours un endroit où les blés sont couchés » (107). Aussi ceux qui goûtent le moins la pastorale doivent-ils reconnaître que notre poète a rajeuni ce genre et l'a même enrichi d'une

Thestylis et rapido fessis messoribus aestu
Allia serpyllumque herbas contundit olentis.

Théophile Gauthier (*Les Grotesques*, page xi) reconnaît, au cours d'un réquisitoire contre le classicisme, que « Les vers de Virgile sur Thestylis, qui broyait de l'ail pour les moissonneurs, sont fort beaux ». Ils sont certainement parmi les plus réalistes des *Bucoliques*. — Milton, dans *L'Allegro* esquisse une Thestylis en train de lier les gerbes (v. 88).

(106) V. 4-8, 11-2, 15-6. — On trouvera le texte et la traduction en vers de cette pièce dans l'anthologie déjà citée d'Emile Legouis.

(107) Robert Burns, *The rigs o' barley*. — Auguste Angellier, *Robert Burns, Les œuvres*, pp. 273-4.

espèce plus drue. Sur toutes ces *Bergeries* d'autrefois où l'on regrette l'absence d'« un petit loup » flotte un parfum artificiel et presque évaporé. Les poèmes campagnards de Marvell respirent la saine odeur du foin (108).

Cependant, pour méritoire que soit cette originalité, les passages de son œuvre les plus connus et les mieux aimés des modernes sont ceux qui le présentent seul avec la Nature, dans le bois d'Appleton par exemple où il se croit à l'abri de la poursuite de Cupidon :

Quelle sécurité, pensé-je, pour mon esprit
derrière le solide retranchement de ces arbres !
Ici la beauté qui vise le cœur
courbe contre un tronc sa flèche vaine (109).

Sans doute cette émancipation ne dure-t-elle guère ; mais, tout exceptionnels qu'ils soient dans l'œuvre comme dans la vie du poète, ces instants ont la valeur unique des extases chez les saints. A vrai dire ce sont des extases, ou du moins ils s'achèvent en une sorte d'extase. Marvell, peu mystique quand il pense au Créateur, le devient au milieu des bois et des jardins. Il veut franchir les barrières du moi pour se mêler à la vie végétale et animale que le commun des hommes méprise dans la superbe de la raison :

Ainsi, facile philosophe,
médité-je parmi les oiseaux et les arbres ;
et peu s'en faut maintenant que je ne devienne
volatile ou plante :
qu'on me donne seulement des ailes et
aussitôt je volerai dans l'air ;
ou qu'on me retourne, et l'on verra
que j'étais seulement un arbre inversé (110).

Il apprend le « très savant langage » des oiselles qui l'écoutent avec plus d'attention que si elles étaient perchées sur des gluaux (111). Il sait la place de chaque feuille et il interprète ses prophéties sibyllines :

(108) Un mélange analogue de convention et de réalité se trouve dans les pièces pastorales de Herrick, qui toutefois ne parle pas, sauf erreur, de la fenaison. Voir Floris Delattre, *Robert Herrick* (Paris 1911), pp. 269-280.

(109) *Upon Appleton House*, v. 601-604 :

How safe, methinks, and strong, behind
These Trees have I incamp'd my Mind ;
Where Beauty, aiming at the Heart,
Bends in some Tree its useless Dart ;...

(110) V. 561-568 (strophe LXXI) :

Thus I, *easie Philosopher*,
Among the *Birds* and *Trees* confer :
And little now to make me, wants
Or of the *Fowles*, or of the *Plants*.
Give me but Wings as they, and I
Streight floting on the Air shall fly :
Or turn me but, and you shall see
I was but an inverted Tree.

(111) V. 569-74. — L'emploi du féminin semble impliquer que le poète transporte ses hommages des belles de l'espèce humaine à celles de la gent emplumée, pourtant moins brillantes que leurs époux. Il y a là une survivance de la galanterie.

Tout ce que Rome, la Grèce et la Palestine ont jamais dit,
je le lis dans cette mosaïque légère.
Trois fois heureux celui qui sans se tromper
a lu dans le livre mystique de la Nature (112).

Voilà qui est hardi, si l'on songe à l'autorité absolue dont jouissait la Bible parmi les puritains anglais vers l'an 1650. En jouant sur le mot *mosaïque* qui rappelle la loi donnée sur le Sinai, Marvell accentue l'impression que la Révélation écrite — « tout ce que la Palestine a jamais dit » — n'est pas indispensable, et que le poète reçoit une révélation plus directe du Dieu de la Nature. Mais les vers suivants tournent au badinage pittoresque, avec une allusion aux *Masques* aimés de la cour des premiers Stuarts :

Et voyez comme l'esprit supérieur du hasard
a su fournir à mes études un déguisement approprié !
Les feuilles de chêne me recouvrent de leurs broderies,
entre lesquelles rampent les chenilles ;
et le lierre de ses traînes amicales
me lèche et m'enlace et s'enroule et me tire.
Sous cette chappe bouffonne je m'avance
tel qu'un grand prélat du bocage (113).

Ces images ont été « tressées par la fantaisie » pour employer l'expression du poète lui-même (114). Mais voici l'exaltation physique annonciatrice de l'extase :

Puis, languissant d'aise, je m'agite
sur une couche gonflée de mousse veloutée,
tandis que le vent frais qui traverse les rameaux
caresse d'air mes tempes qui battent.
* Merci de ce repos, ô vous bancs de mousses,
et vous, frais zéphyr, merci...

Marvell laisse à ceux qui ont connu de pareils moments le soin de se représenter ce repos, ou plutôt ce ravissement. Sans lui reprocher de n'avoir pas réussi à exprimer l'ineffable, on peut regretter qu'il tourne court, et qu'il termine cette tirade par une pointe — sur le vent qui vanne « aussi bien ses pensées que ses cheveux » (115).

(112) V. 581-4 : What Rome, Greece, Palestine, ere said
I in this light Mosaick read.
Thrice happy he who, not mistook,
Hath read in Natures mystick Book.

(113) V. 585-592 : And see how Chance's better Wit
Could with a Mask my studies hit !
The Oak-Leaves me embroyder all,
Between which Caterpillars crawl :
And Ivy, with familiar trails,
Me licks, and clasps, and curles, and hales.
Under this antick Cope I move
Like some great Prelate of the Grove,...

(114) V. 578 : Strange Prophecies my Phancy weaves :...

(115) V. 593-600 : Then, languishing with ease, I toss
On Pallets swoln of Velvet Moss ;
While the Wind, cooling through the Boughs,
Flatters with Air my panting Brows.

On ne s'étonne pas de l'attrait qu'exercent sur notre siècle de tels élancements et de la tentation d'y superposer une philosophie panthéiste dont Marvell n'a sans doute jamais eu conscience. Nous le voyons à travers les grands romantiques anglais, Wordsworth en tête; or ceux-ci ont puisé dans leurs intuitions l'eau vivifiante qui a ressuscité la poésie morte plus qu'à moitié. Mais le passage que nous venons de citer et un autre très semblable dans le *Jardin* (116), s'ils témoignent que Marvell a connu les transports mystiques, ne nous autorisent pas à en faire la source d'inspiration principale de ses poèmes consacrés à la Nature.

Nous ne saurions non plus trouver la note propre du poète dans l'observation minutieuse des animaux et des végétaux. Au cours du XIX^e siècle on l'a loué avec excès pour quelques détails inédits qui certes distinguent heureusement ses descriptions de la banalité et de la généralité où se complaisent ses contemporains et successeurs classiques, mais qui n'apparaissent dans son œuvre que de loin en loin. On cite toujours les vers où il se peint

épiant à travers les noisetiers épais
l'œil luisant de la grive qui couve (117),

et certes ils méritent leur fortune, mais on aurait peine à en trouver d'autres du même genre. L'inventaire de la flore de Marvell, qui ne prendrait pas longtemps, ne suffirait pas à justifier le titre de *botaniste* qui lui a été décerné (118). Tous ses poèmes réunis ne fourniraient pas une liste de fleurs plus longue qu'une seule scène du *Conte d'hiver*, ni aussi longue à beaucoup près que la *Sensitive* de Shelley. De même pour les fruits dont il n'a pas nommé une dizaine d'espèces; mais comme l'énumération presque au complet s'en trouve dans une seule strophe — une des plus célèbres — du *Jardin*, et que l'*Ode Horatienne*, si fameuse, renferme le terme assez particulier de *bergamotte*, des admirateurs pres-

Thanks for my Rest, ye Mossy Banks,
And unto you cool Zephyr's Thanks,
Who, as my Hair, my Thoughts too shed,
And winnow from the Chaff my Head.

(116) *The Garden*, v. 41-56.

(117) *Upon Appleton House*, v. 531-2 : And through the Hazles thick espy
The hatching Thrastles shining Eye,...

L'allitération double entrecroisée du *th* et de l'*h* a d'ailleurs fait autant pour le succès de ces vers que la vérité et la nouveauté de l'observation.

(118) Pour la première fois par le Révérend Robert Banks, dans une lettre du 14 avril 1708 datée de Hull : « Mr. Andrew Marvel, the poet and botanist, and sometime Burgess in Parliament for this town, was born here; his father, Andrew Marvel, was never vicar, but a preacher here, and was unfortunately drowned in passing the Humber. I have spoke to Mr. William Skinner, who, I find, had not the curiosity to keep any of Mr. Marvel's valuable letters, but as he tells me gave them to the pastry-maid to put under pie-bottoms ». (*Letters of eminent men addressed to Ralph Thoresby*, célèbre antiquaire, publiées en 1832, vol. II, p. 102). Nous avons cité tout le passage relatif à Marvell pour montrer que l'erreur et la vérité s'y mêlent étroitement. Sans doute Banks rapporte-t-il ici une tradition locale indépendante des témoignages fournis par la poésie de Marvell, donc intéressante. On s'est mépris (Grosart, I, 471, et surtout les critiques qui l'ont suivi) sur la valeur de cette contiguité toute spatiale : « poet and botanist » ne désignent pas forcément un précurseur d'Erasmus Darwin; les deux aspects de l'homme peuvent avoir été presque aussi distincts l'un de l'autre que de sa qualité de député qui leur succède dans la lettre.

sés ont eu beau jeu à lui créer sans grands frais une réputation d'expert en pomologie (119). L'étude de la faune de Marvell nous amènerait à une conclusion aussi modeste (120).

A vrai dire le nombre des animaux ou des végétaux nommés importe moins que la précision et l'originalité des descriptions. Mais là aussi nous nous trouvons bien loin d'un Tennyson, appliqué à trouver l'épithète nouvelle, la notation concrète et presque imitative des sons et des nuances. Notre poète se contente facilement de qualificatifs traditionnels, plutôt moraux que physiques. Quand il parle des « froids lis », il songe surtout à la valeur symbolique de cet emblème de la chasteté. S'il fait mention de l'œillet « double », c'est avec une pointe sur la duplicité de l'homme qui produit cette variété. Souvent même il ne s'intéresse aux plantes que pour leurs propriétés magiques : la graine de fougère rend invisible le sorcier qui la cueille à minuit, — ou médicinales : la bourse à pasteur et l'épiaire des marais pourraient étancher le sang qui coule de la blessure de Damon; naguère le Soir baignait les pieds du faucheur dans l'eau de coucou, décoction alors en usage; Thyrsis et Dorinde ramassent des pavots (c'est-à-dire des coquelicots) afin d'en faire une liqueur narcotique — ou pour les insignes qu'en tirent les hommes : le chêne, le laurier, le palmier fournissent des récompenses aux vaillants. S'il s'agit des mœurs des animaux, le poète ne se pique pas davantage de ne rapporter que ses observations personnelles; il répète après beaucoup d'autres que le vautour et le

(119) Voici, sauf omission involontaire, la liste complète des plantes nommées dans les poèmes lyriques de Marvell : *Bill-borow*, le chêne; — *Appleton-House*, l'épine ? (*thorn*), le chêne, le sureau, l'orme, le coudrier, le frêne, le lierre, la mousse, le chèvrefeuille (*woodbine*), la vigne ? (*vine*), la ronce (*bramble*), l'églantier (*briar*), le jonc (*sedge*), l'osier (*osier*), le gui; — *The Nymph*, la balsamine, l'encens (*frankincense*); — *Daphnis*, la fougère; — *Damon the Mower*, le chêne, la bourse à pasteur, l'épiaire des marais vulgairement appelée ortie morte (*clowns-all-heal* dont le nom latin selon le N. E. D. est *stachys palustris*. — Je dois le nom français à l'obligeance de mon collègue Monsieur Pottier); — *The Mower, against Gardens*, le cerisier; — *The Garden*, le palmier, le chêne, le laurier, le roseau; — *Hortus*, le platane, le cyprès, l'orme, le chêne, le frêne, le laurier, le roseau et le thym.

Pour les fleurs : *Appleton House*, le lis, la tulipe (plusieurs fois nommée et décrite), l'œillet, la rose, la sensitive (désignée au v. 358 par une périphrase : « that [leaf] which shrinks at every touch »); — *The Mower, against Gardens*, l'œillet, la tulipe, la belle-de-nuit (*the Marvel-of-Peru*); — *Damon the Mower*, les narcisses (*daffodils*), le coucou (*cowslip*); — *Hortus*, la violette; — *The Picture of Little T. C.*, la tulipe, la rose, la violette; — *Thyrsis*, le coquelicot (*poppy*).

Pour les fruits : *Appleton House*, la fraise (*gelid strawberries*), — *The Garden*, la pomme, le raisin (*the luscious clusters of the vine*), le brugnon, la pêche, le melon.

Il convient de mettre à part *Bermudas*, poème riche en noms d'arbres et de fruits : l'orange, la grenade, la figue, l'ananas (*apples... of such a price* — *No tree could ever bear them twice*), le cèdre, — et qui a sans aucun doute contribué à la réputation de Marvell comme botaniste, mais qui fait plus d'honneur à sa vision imaginative qu'à son don d'observation. Voyez *infra*, ch. IV.

(120) Sur terre : *Appleton House*, la tortue, la sauterelle, la puce, le bœuf, le cheval, la phalène des bois (*wood-moth*, v. 542. Cette appellation est inusitée et nous ne savons quel insecte précis elle désigne), le ver, la chenille; — *The Nymph*, le faon, l'agneau, l'hermine; — *Clorinda*, le mouton; — *Young Love*, l'agneau, le chevreau, le taureau, le bœuf; — *Damon the Mower*, le serpent, le caméléon; — *The Mower to the Glo-Worms*, le ver-luisant.

Dans l'eau : *Appleton House*, l'anguille, la sangsue, le saumon, le brochet; — *Bermudas*, la baleine; — *Damon the Mower*, la grenouille commune (*frog*) et la rainette (*green frog*).

Dans l'air, (1) comme oiseaux : *Appleton House*, le milan (*kite*), le râle de genêt (*rail*), la caille, le rossignol, le ramier (*stockdove*), la grive (*thrattle*), le héron, la

milan sont gloutons, la tourterelle et le cygne innocents, l'agneau blanc comme lait et l'hermine pure, l'abeille industrieuse, que les colombes passent leur temps à s'aimer, que le caméléon change de couleur et que la caille a servi de nourriture aux Hébreux dans le désert. Il n'hésite même pas à glisser dans un de ses passages les plus justement admirés, aussitôt après la description si vraie de la grive qui couve, une adaptation fantaisiste de quelque légende que l'on dirait empruntée à un bestiaire du moyen-âge :

Le héron, du sommet du frêne,
laisse tomber l'ainé de ses petits,
comme s'il voulait, à la manière de la cigogne,
envoyer ce tribut à son seigneur (121).

Vient ensuite l'éloge du pivert, souvent invoqué pour faire de Marvell un observateur attentif des oiseaux, on dirait presque un ornithologue :

Mais les plus grandes merveilles sont celles du pivert,
qui joue ici le rôle de bûcheron;
il monte toujours tout droit depuis la racine,
mesurant le bois de sa patte,
et tout le long du chemin, pour le tenir propre,
il glane dans l'écorce les insectes.

Voilà certes qui est vu, et la méfiance rusée de l'oiseau augmente le mérite de ce croquis. Mais bientôt la fantaisie qui poignait déjà prend le dessus :

De son bec il examine¹ bien
quel arbre doit rester debout, quel autre doit être abattu;
les bons, il les numérote et les entaille
comme s'il les marquait à la hache;
mais quand, frappant de son bec sonore,
il s'aperçoit que le chêne creux parle,

cigogne, le pivert (*hewel*, forme rare de *hewhole*, ou *hickwall*, lui-même moins fréquent que *woodpecker*. Par sa rareté la forme qu'emploie Marvell attire davantage l'attention du lecteur et surtout de l'annotateur ou du critique), le martin-pêcheur (*halcyon*, conformément à la convention noble); — *The Mower to the Glo-Worms*, le rossignol; — *The Nymph*, le cygne, la tourterelle; — *The Unfortunate Lover*, le cormoran; — *The Gallery*, la colombe, le vautour, l'alcyon (parmi les accessoires de la Vénus marine); — (2) comme insectes : *Appleton House*, *The Garden*, *Hortus*, l'abeille.

Cette liste n'est bien fournie en aucune de ses divisions; pourtant elle indique une connaissance plus étendue des oiseaux que des autres animaux, mais la même remarque résulterait sans doute d'une étude analogue faite sur n'importe quel poète. — Le dépouillement des poèmes politiques ou satiriques ajouterait un nombre appréciable de noms, souvent plus spéciaux que ceux que nous venons de citer; par exemple dans *The Character of Holland*, on trouve *cabillau*, forme francisée d'un mot hollandais à laquelle Marvell s'est contenté de retrancher le *d* final, — et *Poor-John*, nom plaisant de la merluche, qui évoque ici Saint-Jean l'évangéliste. — Voir aussi la note de Margoliouth sur *The Last Instructions*, v. 345-6.

(121) *Upon Appleton House*, v. 533-6 :

The Heron from the Ashes top,
The eldest of its young lets drop,
As if it Stork-like did pretend
That Tribute to its Lord to send.

Cf. *ibid.*, v. 473-6, où Marvell, sous forme de prétérition, parle du « paradoxe » que constituent « les anguilles mugissant dans le ventre du bœuf » et les crins de la queue du cheval transformés en sangsues au cours d'une inondation.

il destine celui-ci à la construction de sa demeure,
et mine à travers le flanc infecté.

Et c'est le moraliste qui conclut :

Qui aurait pu croire que le chêne le plus haut
serait tombé sous un coup aussi faible ?
Et cette chute n'aurait pas eu lieu, si l'arbre n'avait nourri
un traître ver, engendré en lui-même,
(ainsi notre chair, corromptue intérieurement,
tente d'abord le péché impuissant et timide).
Pourtant ce ver ne triomphe pas longtemps,
mais sert à nourrir les petits du piver,
tandis que le chêne semble tomber content,
quand il voit la trahison punie (122).

Ainsi même dans cet exemple, la part de l'observation est petite à côté de celle de la réflexion ingénieuse. A plus forte raison cette constatation s'imposerait-elle si nous étudions les insectes décrits par Marvell : l'abeille travestie en tambour qui le matin bat la diane dans les allées du jardin militaire d'Appleton, et le soir s'enferme en sentinelle « dans la guérite chérie d'une fleur », mais, dérangée, « elle vous transperce si vous ne lui donnez le mot » ; — la sauterelle au « rire aigu » [*squeaking laugh*] qui du haut d'un « clocher vert » (entendez un brin d'herbe géant) méprise les hommes enfouis dans les profondeurs de la mer de verdure ; — le ver luisant, « lampe vivante » qui éclaire les veilles studieuses du rossignol, « flamme serviable », « lumière cour-

(122) *Ibid.*, v. 537-60 :

But most the Hewel's wonders are,
Who here has the *Holt-felsters* care.
He walks still upright from the Root,
Meas'ring the Timber with his Foot;
And all the way, to keep it clean,
Doth from the Bark the Wood-moths glean.
He, with his Beak, examines well
Which fit to stand and which to fell.

LXIX

The good he numbers up, and hacks;
As if he mark'd them with the Ax.
But where he, tinkling with his Beak,
Does find the hollow Oak to speak,
That for his building he designs,
And through the tainted Side he mines,
Who could have thought the *tallest Oak*
Should fall by such a *feeble Strok'* !

LXX

Nor would it, had the Tree not fed
A *Traitor-worm*, within it bred.
(As first our *Flesh* corrupt within
Tempts impotent and bashful *Sin*).
And yet that *Worm* triumphs not long,
But serves to feed the *Hewels young*.
While the Oake seems to fall content,
Viewing the Treason's Punishment.

toise » qui « montre leur chemin aux faucheurs égarés » à la suite des feux follets (123).

Non, la flore ni la faune de Marvell ne valent ni par leur richesse ni par leur souci de l'exactitude. On ne peut pas dire non plus qu'il ait manifesté dans le choix de ses favoris l'originalité qui avait inspiré sa prédilection pour les prairies parmi les éléments du paysage. Il ne dérange pas l'ordre de préséance établi de temps immémorial ; il laisse à la rose la royauté des fleurs, au chêne celle des arbres, à l'abeille celle des insectes, au rossignol celle des oiseaux chanteurs. Pourtant au prix d'une contradiction — une de plus — il s'émancipe un jour jusqu'à préférer au chant de Philomèle celui du ramier, « plus triste et pourtant plus délicieux ». Ce faisant, il a la bonne fortune de se rencontrer par avance avec Wordsworth (124), et la critique moderne lui en a tenu compte. Mais en réalité sa description de ces oiseaux tourne vite au madrigal puritain, tel qu'on pouvait l'apprécier dans la vertueuse demeure de Fairfax :

Le beau cou des ramiers est orné
de l'anneau nuptial, leur chaste insigne ;
pourtant sans cesse, pour quelque raison inconnue,
triste couple, ils disent leur plainte aux ormes.
O pourquoi faut-il que de tels amants se lamentent
alors qu'ils brûlent de flammes si égales ! (125).

Enfin il arrive souvent que le poète s'abstienne de toute recherche du particulier, de ces notations concrètes où depuis les romantiques on voit, peut-être de façon trop exclusive, le sel de la poésie (126). Marvell s'exprime alors comme Malherbe lui-même ; alors apparaissent sous sa plume, selon la fameuse formule de Buffon, « les termes les plus abstraits et les plus généraux » : arbres, arbrisseaux (*shrubs*), fleurs, plantes, oiseaux, poissons, êtres (*things*). Même la périphrase classique

(123) *Upon Appleton House*, v. 317-20, 369-76, et *The Mower to the Glo-Worms*, en entier. — La poésie contemporaine offrirait de nombreux exemples de cette utilisation poétique des insectes : pour l'abeille, voyez Cleveland, *Fuscara, or the bee-errant* publié en 1651, qui est peut-être le plus extravagant des tours de force métaphysiques ; pour la sauterelle, voyez Lovelace, *The Grasshopper* (publié dans *Lucasta* en 1649) ; sur le ver-luisant, les *concetti* ne se comptent pas, et dire que leur lumière aide le promeneur attardé (et parfois un peu ému) à retrouver son logis, est une hyperbole qui a enchanté plusieurs générations : voyez en français Saint-Amant *Le contemplateur* (1629), stance 23, et en anglais, parmi beaucoup d'autres, un poème anonyme publié en 1658 dans *E. P.'s Mysteries of Love*, sous le titre *The Queen of the fairies*, et cité par Massingham, *op. cit.* p. 265. Massingham signale à juste titre la ressemblance de la dernière strophe avec celle du *Mower to the Glo-Worms* qui commence « Ye glo-worms, whose officious flame... »

(124) *O nightingale, thou surely art...* (1807). Rapprochement signalé par E. Legouis, *Revue des Cours et Conférences*, 21 mars 1912. p. 81.

(125) *Upon Appleton House*, v. 521-8 (stance LXVI) :

But I have for my Musick found
A Sadder, yet more pleasing Sound :
The *Stock-doves*, whose fair necks are grac'd
With Nuptial Rings their Ensigns chaste ;
Yet always, for some Cause unknown,
Sad pair unto the Elms they moan,
O why should such a Couple mourn,
That in so equal Flames do burn !

(126) Voir Angellier, *Burns*, pp. 364-6.

qui vise non à peindre mais à déguiser l'objet, ne lui est pas inconnue. S'il ne parle pas de la « gent à nageoires » pour désigner les poissons, il ne se fait pas faute d'appeler les oiseaux un « chœur ailé » (127). Et l'on doit convenir que le charme de sa poésie descriptive ne réside pas essentiellement dans la précision, car les passages où il s'abstient de particulariser ne sont pas toujours les moins aimables (128).

Toutes ces restrictions faites, nous sommes bien éloignés de prétendre que notre poète ne possède pas le pouvoir de faire vivre, non seulement un végétal ou un animal, mais encore tout un ensemble. Voici une impression de chaleur caniculaire sur « les prairies brûlées de soleil » :

La sauterelle abandonne ses pipeaux,
et les grenouilles, le jarret coupé, ne peuvent plus danser ;
mais dans le ruisseau la rainette va à gué,
et les sauterelles recherchent les ombrages ;
seul le serpent qui jusqu'ici se terrait
brille maintenant dans sa seconde peau (129).

Et voici le crépuscule sur le Wharfe :

Quand les ombres endormies
sortent en rampant de sous les berges,
et que sur la rivière, tandis qu'elle coule,
elles commencent à fermer leurs volets d'ébène,
le modeste alcyon apparaît,
volant entre le jour et la nuit,
et une calme et muette horreur
engourdit la nature étonnée.

L'air visqueux, partout où l'oiseau vole,
le suit et aspire sa teinture azurée ;
le ruisseau se fige semblable à une gelée,
espérant ainsi fixer l'image de l'alcyon ;
les poissons ébahis restent suspendus, aussi visibles
que des mouches prises dans du cristal.

(127) *Upon Appleton House*, v. 510-11 : ... the winged Quires

Echo about their tuned Fires.

(128) Voyez par exemple la strophe finale de *The Gallery*, citée *supra*.

(129) *Damon the Mower*, v. 9-16 (Stance II) :

Oh what unusual Heats are here,
Which thus our Sun-burn'd Meadows sear !
The Grass-hopper its pipe gives ore ;
And hamstring'd Frogs can dance no more.
But in the brook the green Frog wades ;
And Grass-hoppers seek out the shades.
Only the Snake, that kept within,
Now glitters in its second skin.

Certes l'octosyllabe est bien grêle pour donner la sensation de l'accablement, de la torpeur, causés par l'été. On songe aux écrasants alexandrins de Leconte de Lisle : « Midi, roi des étés.. ». Mais les notations de Marvell n'en sont pas moins justes et rares à leur date.

Et les hommes assistent à cette scène silencieuse,
charmés par la brume aux ailes de saphir... (130).

Dans ces tableaux ce qui frappe c'est moins tel ou tel trait pittoresque (malgré l'audacieuse étrangeté de certains) que la sympathie avec la vie universelle, déjà notée dans les extases qui surprennent Marvell au milieu des bois ou des jardins. Tantôt il partage les joies et tantôt les souffrances des créatures, animaux, plantes et jusqu'à ces objets que notre courte science appelle inanimés. L'exemple le plus émouvant de cette sympathie se trouve dans la *Plainte de la Nymphé pour la mort de son faon* où elle atteint les accents de la tendresse douloureuse. Alors même que nous serions tentés de trouver dans la description du faon plus de grâce que de précision, nous ne pourrions résister à cet appel d'une âme pitoyable :

Les cavaliers qui passaient près d'ici, de gaieté de cœur
ont percé mon faon d'une balle, et il va mourir.
Les cruels ! ils ne peuvent prospérer
après t'avoir tué. Vivant, tu ne leur fis jamais
aucun tort, et ta mort, hélas !
ne pourra non plus leur faire nul bien.
Certes je ne leur ai jamais souhaité de mal
et ne le fais même pas maintenant, ni ne le ferai.
Au contraire, si mes naïves prières peuvent encore
persuader le Ciel d'oublier
le meurtre commis sur toi, j'y joindrai mes pleurs
plutôt que d'échouer. Mais oh ! que je crains !
Mon faon ne peut pas mourir sans vengeance. Le Roi du Ciel
tient registre de toute créature,
et nous n'avons le droit de nous servir de rien sans besoin ;
même pour tuer les bêtes il faut une juste raison,
sans quoi la vie de l'homme répond de la leur.
Quand bien même ils laveraient leurs mains criminelles
dans ce sang vital encore chaud qui se sépare
de ton cœur et dont la vue perce le mien,
ils ne pourraient se purifier : leur souillure

(130) *Upon Appleton House*, v. 665-680 (Stances LXXXIV et LXXXV) :

So when the Shadows laid asleep
From underneath these Bankes do creep,
And on the River as it flows
With *Eben Shuts* begin to close;
The modest *Halcyon* comes in sight,
Flying betwixt the Day and Night;
And such an horror calm and dumb,
Admiring Nature does benum.

The viscous Air, wheres'ere She fly,
Follows and sucks her Azure dy;
The gellying Stream compacts below,
If it might fix her shadow so;
The stupid Fishes hang, as plain
As *Flies* in *Chrystal* overt'ane;
And Men the silent *Scene* assist,
Charm'd with the *Saphir-winged Mist*...

est empreinte sur eux d'une pourpre trop éclatante.
Il n'y a pas au monde un autre animal
semblable qu'ils puissent offrir pour racheter leur péchés (131).

Jacques le mélancolique de *Comme il vous plaira* (132) se lamente ainsi sur le sort du cerf traqué, et invective contre ses persécuteurs. Mais Jacques n'est qu'un excentrique, une tête malade aux dépens de qui Shakespeare, comme le duc son maître, s'amuse. Ici c'est avec sérieux que le droit de l'animal est opposé au caprice de l'homme. D'autres viendront après Marvell qui reprendront, le plus souvent sans la connaître, sa protestation, chacun avec une note distincte. Thomson, pompeux et gauche, condamnera la chasse au lièvre et au cerf, animaux inoffensifs, pour n'approuver en Angleterre que la chasse au renard, et encore à condition que le beau sexe n'y participe point (133). Cowper renchérra avec un bizarre mélange de sensiblerie très XVIII^e siècle et de pessimisme calviniste (134). Burns trouvera des accents aussi émus mais plus virils devant *Le lièvre blessé*; le cœur chez lui n'exclut pas le bon sens un peu terre à terre, et ce qui l'indigne surtout dans l'acte du chasseur c'est qu'il a été perpétré « dans une saison où tous les lièvres ont des petits »; il proteste contre un abus plutôt que contre le droit de l'homme à chasser; la lettre où il raconte l'incident qui a donné naissance au poème restreint la portée en apparence générale de celui-ci :

Homme inhumain ! maudite soit ton adresse barbare ;
que ton œil qui vise au meurtre se dessèche !
puisse la pitié ne jamais te consoler d'un soupir !
le plaisir ne jamais réjouir ton cœur méchant (135).

Au contraire Blake le visionnaire transforme ce thème; une philosophie quasi-bouddhiste interdit sans restriction toute effusion de sang, et condamne le boucher à l'égal du chasseur :

Chaque cri du lièvre chassé
arrache du cerveau une fibre.
Une alouette est-elle blessée à l'aile ?
Un chérubin cesse de chanter...
Le daim sauvage errant çà et là

(131) *The Nymph complaining for the death of her Fawn*, v. 1-24. — Voir *infra*, dans l'étude de la versification de Marvell le texte anglais de ces vers.

(132) Acte II, scène I.

(133) *Autumn* (1730), v. 401 sqq.

(134) *The Task* (1785) III, 305-51 et *passim*.

(135) *On seeing a wounded hare limp by me, which a fellow had just shot at ;*

Inhuman man ! curse on thy barb'rous art,

And blasted be thy murder-aiming eye;

May never pity soothe thee with a sigh,

Nor never pleasure glad thy cruel heart !

Nous empruntons la traduction d'Angellier, *Robert Burns*, II, 352, chez qui on trouvera d'autres citations et un bref résumé des progrès à travers la littérature anglaise de la sympathie pour les bêtes blessées. Marvell n'y figure pas, et pourtant *La plainte de la Nymph* aurait mérité, mieux que les effusions de Jacques le mélancolique, l'épithète d'« inconcevable anachronisme » (p. 350). — La lettre de Burns à laquelle nous faisons allusion et qui est citée par Angellier, porte la date du 4 mai 1789; elle est beaucoup plus nette sur la question des petits que la strophe 4 du poème : « Perhaps a mother's anguish adds its woe;... ».

écarte le souci de l'âme humaine.

L'agneau dont on a mésusé engendre la discorde civile,
et cependant pardonne au couteau du boucher (136).

Cet anathème, malgré toute sa poésie, paraît un peu déclamatoire à côté des reproches non moins pathétiques mais plus discrets de la Nymphé. De même paraissent un peu maussades dans leur noblesse les vers de Wordsworth sur la *Source du Saut-le-cerf*, dont pourtant la morale se rapproche plus qu'aucune autre de celle de Marvell :

Cette bête ne tomba pas sans que la Nature s'en aperçût.
Sa mort fut pleurée par une divine sympathie.
L'Etre qui vit dans les nuages et dans l'air,
qui vit dans les feuilles vertes au milieu des bois,
s'intéresse d'un soin constant, profond et plein de révérence
aux créatures inoffensives qu'il aime...

Aussi ne faut-il

jamais mêler son plaisir ni son orgueil
avec le chagrin de la plus humble créature sentante (137).

En 1800, lorsqu'il écrit cette pièce, Wordsworth n'est pas encore redevenu chrétien, et l'absence du pardon, que la Nymphé accordait aux meurtriers de son faon, s'unit au style plus austère pour marquer la différence entre le poète romantique et son précurseur du XVII^e siècle.

Ce serait affadit Marvell que de le représenter, comme le feraient volontiers des cœur sensibles, immobilisé dans l'attitude de la Nymphé pleurant son favori, et qui

(136) *Auguries of Innocence* (provenant du MS. Pickering, donc composé entre 1801 et 1803), v. 13-16, 21-4 :

Each outcry of the hunted Hare
A fibre from the Brain does tear,
A Skylark wounded in the wing,
A Cherubin does cease to sing...
The wild Deer, wandering here and there,
Keeps the Human Soul from care.
The Lamb misus'd breeds Public Strife,
And yet forgives the Butcher's knife.

Grosart, I, 57 et 473, a le premier fait ce rapprochement; il ajoute : « I like to remember that so unique a genius was a reader of Marvell... ». Nous avons consulté sur ce point les plus éminentes autorités, MM. Berger et Saurat; ni l'un ni l'autre ne se souvient d'avoir jamais rencontré le nom de Marvell sous la plume de Blake ou de ses biographes. Nous croyons que Grosart ici comme ailleurs s'est servi de sa féconde imagination. — Sur la sympathie du poète révolutionnaire pour les formes inférieures de l'être qui sont pour lui esprits et symboles, voir P. Berger, *William Blake, Mysticisme et poésie* (1907) pp. 102-3 et 225.

(137) *Hart-Leap Well*, ad finem :

This Beast not unobserved by Nature fell;
His death was mourned by sympathy divine.
The Being that is in the clouds and air,
That is in the green leaves among the groves,
Maintains a deep and reverential care
For the unoffending creatures whom he loves...
Never to blend our pleasure or our pride
With sorrow of the meanest thing that feels.

Rapprochement signalé par Emile Legouis, *Revue des Cours...*, p. 83.

le pleurera quand même elle sera de pierre,
jusqu'à ce que ses larmes tombant sans cesse usent
sa poitrine et viennent s'y graver (138).

Cet attendrissement, dont l'expression approche dangereusement du ridicule, ne nous toucherait pas s'il se prolongeait. Avec un sens juste de l'effet dramatique Marvell place d'ailleurs ces vers dans une bouche féminine. Quand il parle en son propre nom il ne montre pas toujours la même sensibilité; il nous avoue même « avoir vu avec quelque plaisir la chasse à la pie avec le faucon » et décrit, non sans complaisance, ce passe-temps : « le pauvre volatile comprend fort bien ce que veulent dire les terribles serres de ce rapace; mais il n'en jacasse de toutes ses forces que plus lamentablement; il déploie et dresse en l'air sa queue; aussi qui verrait et entendrait pour la première fois ce combat croirait que la pie insulte au faucon et qu'elle gonfle sa traîne en signe de courage et de victoire; mais hélas ! tout ceci vient en réalité de sa peur et n'est qu'une manière de demander merci au faucon; ou bien elle espère que, le faucon ne trouvant rien à frapper que plumes et queue, elle pourra ainsi abriter son corps » (139). On dira que ce passage fut écrit par Marvell vers la fin de sa vie, au cours d'une polémique, et alors que la politique l'avait endurci. Mais l'*Ode horatienne* contient, nous l'avons vu, une élogieuse comparaison de Cromwell avec un faucon bien dressé. Et dans son poème *Sur le manoir d'Appleton* Marvell se présente en train de pêcher; s'il cache à l'approche de Marie Fairfax « ses hameçons, ses flotteurs et ses lignes », c'est parce qu'il rougit de la futilité, non de la cruauté de cet amusement (140). Le chantre du faon blessé méritait-il que Byron l'englobât dans ses imprécations contre

.....la pêche à la ligne, ce vice solitaire,
quoiqu'en puisse dire ou chanter Isaac Walton.
Ce drôle de cruel bonhomme si content de lui dans le gosier
devrait avoir un hameçon, sur lequel tirerait une petite
[truite (141).

(138) V. 115-8 :

For I so truly thee bemoane,
That I shall weep though I be Stone :
Until my Tears, still dropping, wear
My breast, themselves engraving there.

(139) *The Rehearsal transposed*, première partie (Grosart, I, 115-6) : « ...I have seen with some pleasure the hawking at the magpy. The poor bird understands very well the terrible pounces of that vulture; but therefore she chatters amain most ruefully, and spreads and cocks her tail, so that one that first saw and heard the sport would think that she insulted over the hawk in that chatter, and she huffed her train in token of courage and victory; when, alas, 'tis her fear all, and another way of crying the hawk mercy; and to the end that, the hawk finding nothing but tail and feather to strike at, she may so perhaps shelter her body ». Qu'on ne se fasse pas d'illusion sur la pitié que Marvell éprouve pour la pie : elle symbolise ici son adversaire Parker pour lequel tout supplice est trop doux. Et le faucon est un pamphlétaire ami.

(140) *Upon Appleton House*, v. 645-54.

(141) *Don Juan*, chant XIII, stance CVI :

And angling too, that solitary vice,
Whatever Izaak Walton sings or says.
That quaint old cruel coxcomb in his gullet
Should have a hook, and small trout to pull it.

Voir aussi la note de Byron sur ces vers.

Car Walton, homme bon et sensible s'il en fut au XVII^e siècle, décrit minutieusement la façon d'embrocher la grenouille sur l'hameçon et de la garder ainsi vivante pendant des mois pour servir ensuite d'appât au brochet : « Et ce faisant traitez la comme si vous l'aimiez, c'est-à-dire, faites lui aussi peu de mal que possible, afin qu'elle vive plus longtemps » (142). La pitié de Marvell pour les animaux souffrants ne s'inspirait sans doute pas de mobiles aussi naïvement utilitaires ; mais son émotion dissipée il pouvait parler sans frémir de la mort violente non seulement des bêtes mais des gens. L'horreur du sang versé qu'exprime la *Plainte de la Nymphé* n'empêche pas les métaphores militaires de fourmiller dans l'œuvre de ce poète, qui pourtant n'avait pas profité des occasions à lui offertes de faire la guerre.

Quelle que soit la part respective de l'observation et du sentiment dans les descriptions de Marvell, ces deux éléments le cèdent en importance à un troisième : l'intellect, ou, pour parler la langue du temps, l'esprit (*wit*). La nature chez notre poète est une nature métaphysique issue du cerveau plutôt que des sens. Disons mieux : dès que les sens ont fait leur moisson, parfois riche, souvent maigre, le cerveau commence sa tâche. Il abstrait de son objet la qualité essentielle ; il substitue celle-ci à l'objet et c'est sur elle qu'il travaille, lui rendant la vie et l'éclat à force d'épithètes imprévues et de comparaisons qui amènent brusquement à la lumière des analogies insoupçonnées. Ici encore Marvell suit la leçon de Donne, car si le maître n'a guère fait de place à la nature dans son œuvre, deux de ses lettres en vers sont néanmoins des fresques marines où toute l'école a pu trouver une méthode pour l'interprétation des paysages. *La tempête* que nous décrit la première de ces lettres est moins la tempête historique que le poète essaya avec la flotte d'Essex se rendant aux Açores, que la tempête idéale, la perfection tempêteuse.

Le noir, frère aîné du jour, réclame
son droit héréditaire sur ce monde, et a chassé le jour jusqu'au
[ciel.

Toutes choses sont une, et cette une ne peut en être aucune,
puisque toutes les formes sont recouvertes
par une difformité uniforme, de sorte que, si Dieu ne prononce
un autre *Fiat*, nous n'aurons plus de lumière (143).

En langage ordinaire cela veut dire que la confusion dans l'obscurité est la qualité maîtresse de la tempête. À celle-ci fait pendant *La Bonace* ; cette fois l'idée que développe Donne est celle de l'immobilité absolue :

(142) *The Compleat Angler* (1653), p. 153 de l'édition princeps : « and in so doing use him as though you loved him, that is, harme him as little as you may possibly, that he may live the longer ».

(143) *The Storme* (1597), v. 67-72 :

Darknesse, lights elder brother, his birth-right
Claims o'r this world, and to heaven hath chas'd light.
All things are one, and that one none can be,
Since all formes, uniforme deformity
Doth cover, so that wee, except God say
Another *Fiat*, shall have no more day.

Aussi fixe que je pourrais souhaiter que fussent mes pensées,
unie comme le miroir de ta maîtresse, ou ce qui s'y reflète,
est maintenant la mer. Et comme les îles que nous chercherons
à atteindre quand nous pourrons bouger, nos vaisseaux sont
[enracinés...

Tout le gréement semble la boutique d'un fripier.
Nul besoin de signaux; et dans un seul lieu gisent
plumes et poussière, aujourd'hui et demain.
Les cavités de la Terre qui sont les poumons du monde
n'ont pas plus de vent que la voûte supérieure de l'air (144).

Avec moins de force saccadée, Marvell met autant d'idéologie dans ses descriptions que son maître. Lui aussi, peut-on dire, stylise ses paysages, par exemple la colline de Bill-borow :

Voyez comme la terre voûtée s'élève ici
pour former un hémisphère parfait !
Le compas le plus rigide n'aurait pu tracer
de ligne plus circulaire ni plus égale,
ni le pinceau le plus délicat dessiner de sourcil
aussi régulier que la courbe de cette colline.
Il semble qu'on l'ait destinée à servir de modèle
et que le monde ait été fait d'après elle.

Apprenez ici, montagnes moins justes,
qui vous poussez à une élévation plus abrupte,
qui, de votre hauteur bossue,
rendez difforme la terre et effrayez le ciel,
excroissances mal dessinées qui obligent
la nature à trouver un nouveau centre,
apprenez ici à suivre ces humbles pas
qui conduisent à une gloire plus sûre.

Voyez quel accès doux et large
s'ouvre jusqu'à son flanc herbu;
de nul sentier raboteux elle ne rebute
les pieds des voyageurs hors d'haleine;
puis voyez avec quelle courtoisie elle monte
et tout le temps qu'elle s'élève elle s'incline;

(144) *The Calme* (1597), v. 7-10, 16-20 :

As steady as I can wish, that my thoughts were,
Smooth as thy mistress's glass, or what shines there,
The sea is now. And, as the Isles which wee
Seeke, when wee can move, our ships rooted bee...
And all the tackling is a frippery.
No use of lanthornes; and in one place lay
Feathers and dust, to day and yesterday.
Earths hollownes, which the worlds lungs are,
Have no more winde then the upper vault of aire.

Les lanternes sont celles qui servaient la nuit à empêcher les navires de s'aborder.
Tous étant immobiles ce risque a disparu (note de Grierson).

ce n'est pas pour elle-même qu'elle prend de la hauteur,
elle s'efforce seulement de soulever la plaine... (145).

En lisant cette description on songe à la légende d'après laquelle toute l'ambition de Giotto aurait été de pouvoir tracer à main levée un cercle parfait; on songe aussi à l'œuvre authentique de ce maître qui « peint non point strictement ce qu'il voit, mais ce qu'il conçoit; l'exactitude, l'observation ne sont pas chez lui les caractères dominants; cet art touche moins au monde des sens qu'au monde de la pensée; sa puissance réside tout entière dans sa force intellectuelle et c'est seulement chez les élèves de Giotto que la raison sera moins impérieuse et l'artiste plus docile à ses sensations » (146). Même chez ses élèves et jusqu'à la venue de Raphaël, que de visages de Vierges où la tache rouge des pommettes semble délimitée au compas comme la colline de Bill-borow dans les vers de Marvell ! Car si le lecteur a la curiosité de se rendre sur place, il sera tout surpris, sinon déçu, de trouver un monticule dont la forme n'approche guère de la parfaite rotondité. De même la vue des prairies d'Appleton, tant aimées du poète, ne produit pas l'impression d'immensité plane que cherchent à donner ses vers. Ce sont, dit-il, une fois fauchées, un plan géométrique,

un espace nivelé, aussi lisse et uni
qu'une toile tendue où Lely va mettre ses couleurs.
Certes le monde au premier jour de la création
était une table rase et pure de ce genre;
ou plutôt telle est l'arène
avant l'entrée des taureaux à Madrid.

Car vers cette surface nue, plane, égale,
sur laquelle les Niveleurs prennent modèle,
les villageois conduisent en commun
leur bétail, qui la tond de plus près encore... (147).

Il est plus difficile de convaincre Marvell d'avoir transfiguré le bois d'Appleton, car ici la hache du bûcheron a causé des changements récents et fâcheux que n'ont connus ni la colline ni les prés. Pourtant, si respectueux que les Fairfax se soient montrés de cette « forêt », l'opé-

(145) *Upon the Hill and Grove at Bill-borow*, v. 1-24.

(146) Louis Hourticq, *La peinture des origines au XVI^e siècle* (1908) p. 100.

(147) *Upon Appleton House*, v. 443-452 :

A levell'd space, as smooth and plain,
As clothes for Lilly stretcht to stain.
The World when first created sure
Was such a Table rase and pure.
Or rather such is the *Torii*
Ere the Bulls enter at Madril.

For to this naked equal Flat,
Which *Levellers* take Pattern at,
The Villagers in common chase
Their Cattle, which it closer rase;...

Lilly est le peintre allemand Pierre Lely, installé en Angleterre dès 1641. Il a été identifié dans ce passage par G. Thorn Drury (*Notes and Queries*, série X, vol. III, p. 47, année 1905) qui du même coup a expliqué le sens archaïque de *cloth* = *canvas*.

ration de l'esprit a été nécessaire pour lui donner la perfection qu'elle possède dans le poème : les arbres poussant côte à côte depuis tant de siècles ont perdu leur individualité pour devenir une substance compacte : le bois [*wood*] ; on ne voit plus qu'« un seul grand tronc » et celui-ci constitue « un cinquième élément » (148). Est-ce le peintre ou le métaphysicien qui l'emporte ici ?

Dans la description du manoir lui-même d'Appleton l'idée génératrice est celle de la petitesse du bâtiment, trop exigü en apparence pour la grandeur de son maître mais rendu suffisant par la modestie de Fairfax. Quatre-vingts vers ne semblent pas trop à Marvell pour développer ce concept. Les termes de comparaison dont se sert le poète, depuis l'écaille de la tortue jusqu'à l'alvéole [*Bee-like Cell*] de Romulus sur le mont Palatin, pour amusants qu'ils soient, ne font appel qu'à l'intelligence car ils n'ont aucun caractère sensible commun avec le manoir d'Appleton. Mais voici où nous plongeons en plein dans l'abstrait :

L'humilité seule a dessiné
ces lignes courtes mais admirables
par lesquelles, sans être serré ni gêné,
le plus grand est contenu dans le moins grand.
Que d'autres essaient vainement d'emmurer
le cercle dans la quadrature !
Ces mathématiques sacrées savent
dans chaque figure trouver l'égal de l'homme.

Bien doué qui à l'aide de ces vers imaginera la physionomie de cette demeure ! La seule précision concrète qui nous soit offerte se cache dans une véritable énigme :

Pourtant même ainsi la maison surchargée sue
et supporte avec peine la grandeur de son maître ;
mais là où il entre le vestibule
s'émeut, s'enfle et de carré devient sphérique (149).

Peut-être vaut-il mieux expliquer que ce passage fait allusion à la coupole qui surmontait le corps de logis central occupé par le grand hall (150). Cet effort héroïque pour donner une valeur intellectuelle aux apparences s'affaisse bientôt en lieux communs moralisants sur « l'honneur qui tolère mieux la bassesse — que celle-ci ne supporte la grandeur

(148) V. 497-502.

(149) V. 41-52 : *Humility alone designs*

Those short but admirable Lines,
By which, ungirt and unconstrain'd,
Things greater are in less contain'd.
Let others vainly strive t'immure
The Circle in the Quadrature !
These holy Mathematicks can
In ev'ry Figure equal Man.

Yet thus the laden House does sweat,
And scarce indures the Master great :
But where he comes the swelling Hall
Stirs, and the Square grows Spherical ;...

(150) Markham, *op. cit.*, p. 365 : « The central part of the house was surmounted by a cupola... ». Voir aussi l'illustration de la p. 363.

inaccoutumée », sur « la hauteur qui s'incline avec une grâce assurée — tandis que les choses viles montent gauchement ». Enfin Marvell orne le manoir d'« un majestueux frontispice de pauvres » devant la porte ouverte; il garnit les chambres d'« un ameublement d'amis renouvelé chaque jour » et il se tient quitte de la description des bâtiments (151). Qu'on ne dise pas qu'il a tiré tout cela de sa cervelle parce que le sujet ne lui fournissait aucun élément esthétique : quand il écrit des distiques latins à la louange du Louvre il ne sort pas non plus de l'abstraction. La même pointe, ou presque, lui sert pour magnifier le général parlementaire et le roi de France :

*Atria miraris, summotumque Æthera tecto;
Nec tamen in toto est arctior Orbe casa* (152).

Ce procédé ne s'applique pas seulement à un paysage ou à un édifice; il peut encore servir pour un pays entier. De l'idée que la Hollande est une terre créée par le caprice de la mer et le labeur de l'homme, Marvell déduit son aspect physique, son histoire et les mœurs de ses habitants (153) : tel Montesquieu tirant toute la constitution britannique de l'insularité de l'Angleterre. S'agit-il de peindre les Canaries, ce paradis terrestre, le poète se contentera d'un seul trait, tourné et retourné en douze vers : il n'y pleut jamais (154). Quant à la Suède, n'est-ce pas un désert de glace où « le pôle terrible engloutit tout du fracas de sa chute » (*horrisono lapsu*) ? Marvell qui n'a pas encore visité ce pays demande à un ami :

*Quae Gentes Hominum, quae sit Natura Locorum,
Sint Homines, potius dic ibi sintne Loca ?* (155).

Sans doute il plaisante, mais quand il est sérieux il ne procède pas autrement. Nous saisissons ici comment l'abstraction mène à l'hyperbole. La Suède est un pays septentrional : ce sera une terre polaire, que dis-je ? ce sera le pôle lui-même, seul endroit qui réalise la perfection boréale.

Il n'est pas jusqu'aux animaux ou aux plantes que notre poète ne décrive ou plutôt ne définisse de cette manière conceptuelle. Le faon est légèreté et douceur, mais surtout blancheur :

Au milieu des parterres de lis je
l'ai souvent cherché, là où il devait être étendu,
et pourtant je ne pouvais, jusqu'à ce qu'il se levât de lui-même,
le trouver, bien qu'il fût devant mes yeux;
car dans l'ombre blonde des lis
il gisait pareil à un tertre planté de lis.
De roses il se nourrissait,
si bien que ses lèvres semblaient saigner;
et alors il courait hardiment à moi d'une démarche légère;

(151) V. 53-68.

(152) *Inscribenda Luparae*, distique 4.

(153) *The Character of Holland*. — A cette description, comparer celle du même pays, élégante et pâle, par Goldsmith dans *The Traveller*, v. 281-96.

(154) *On the Victory obtained by Blake...* (1657), v. 27-39.

(155) *A Letter to Doctor Ingelo...* (1653-4), v. 5-7.

et m'imprimait sur la lèvre ces roses.
 Son principal délice était toujours
 de se remplir ainsi de roses
 et d'envelopper ses membres d'un blanc virginal
 dans les draps très purs de froids lis.
 S'il avait vécu longtemps, il serait devenu
 lis au dehors, roses au dedans (156).

Quelle grâce ! Et que nous voici loin, semble-t-il des laborieuses devinettes citées précédemment ! Pourtant on ne saurait prétendre que la peinture physique du faon, presque toute contenue dans ce passage, ait beaucoup de précision, des contours nets et accusés. La couleur à l'état pur, isolée de toute autre qualité, c'est moins une impression qu'une abstraction.

Aussi quand l'un des annotateurs du poète fait une judicieuse remarque sur la prédilection de celui-ci pour le vert (157), devrait-il ajouter que cet amour s'adresse à la couleur pour elle-même, indépendamment de la chose décrite. Sans doute les bois qu'il aime et surtout ses favorites les prairies présentent-ils à Marvell mainte nuance de verdure ; sans doute est-ce un œil exercé qui a trouvé du vert dans les ombrages des arbres (158) plus d'un siècle avant que Bernardin de Saint-Pierre n'en découvrit dans le ciel ; sans doute un Anglais aussi déterminé ne pouvait-il préférer à la teinte caractéristique de sa patrie les tons plus ardents des pays du soleil ; cependant ni l'accoutumance, ni l'observation, ni le sentiment ne suffisent à rendre compte de la place que tient cette couleur dans l'œuvre de notre poète. Il faut y ajouter une préoccupation mystique (159), la recherche de l'unité absolue par l'élimination de tout ce qui est adventice ou accessoire. C'est là ce qu'expriment les vers fameux où Marvell représente son âme dans le jardin « anni-

(156) *The Nymph complaining...*, v. 77-92.

(157) Grosart, I, 471. — Avec son désordre habituel il place cette observation dans un coin où seul le hasard peut la faire découvrir. — Margoliouth, I, 219, dit que l'épithète *green* se rencontre vingt-cinq fois dans les vers de Marvell publiés en 1681.

(158) *The Unfortunate Lover*, v. 4 : « By Fountains cool, and Shadows green ». — *The Garden*, v. 48 : « To a green Thought in a green Shade ». — *Bermudas*, v. 18 : « He hangs in shades the Orange bright, — Like golden Lamps in a green Night ». — Marvell partage-t-il le mérite de cette découverte avec son contemporain Vaughan ? C'est ce que semble admettre Margoliouth qui dans sa note sur *The Unfortunate Lover*, v. 4, cite *To my Ingenuous Friend, R. W.* (publié dans les *Poèmes* de 1646) v. 43 : « Here on a silent, shady greene... » — et *To the River Isca* (publié en 1651 dans *Olor Iscanus*, mais ce recueil était prêt dès 1647) v. 22 : « And shades whose youthfull green no old age knows ». Ces deux passages assureraient à Vaughan une priorité très probable mais ils ne nous semblent pas convaincants. Dans le premier la préposition *on* indique qu'il s'agit d'une prairie [*greene*] ombragée [*shady*] ; dans le second *shades* est pris vaguement au sens de *woods* ou de *groves*, comme le montre l'expression *old age* (voir N. E. D. s. v. *shade*, sens 8, quasi-concret : *overshadowing foliage*). — Il est vrai qu'un autre passage fournit à Vaughan un titre plus spécieux : *Corruption* (publié en 1650 dans *Siler Scintillans*) décrit la terre peu après la chute (v. 23-4) : « a still Paradise lay — In some green shade or fountain ». Même ici on peut douter qu'il y ait une notation sensible et prendre *shade* pour une simple métonymie. Tandis que chez Marvell, si « a green Shade » n'emporte par la conviction, « *Shadows green* » est déjà plus difficile à récuser (quoique le N. E. D. donne, s. v. *shadow*, sens 11 c : *a shady place*) et « a green Night » emporte la conviction. Marvell songe non à la couleur du feuillage lui-même mais à celle de l'ombre de ce feuillage.

(159) Saint-Jean de la Croix ne s'était-il pas écrié : O prado de verduraz ! »

hilant toutes les choses créées — pour les réduire à une pensée verte dans une ombre verte » (160).

Mais c'est trop analyser, dissocier et opposer des éléments qui le plus souvent se combinent sans heurt. Aussi bien ne pourrait-on pousser plus loin cette étude des descriptions de notre poète, continuer à y faire le départ du sensible et de l'intelligible, sans entrer dans le détail du style. Or le style de Marvell, poète lyrique, est un, qu'il chante la femme, Dieu ou la Nature. Mieux vaut donc attendre un peu pour traiter la forme dans son ensemble. Avant toutefois de quitter les poèmes consacrés à la Nature, nous voudrions citer en entier le plus célèbre, qui est aussi le plus riche et le plus achevé, ce *Jardin* dont nous signalions en commençant la valeur représentative. Le lecteur n'y trouvera pas à vrai dire l'élan vers la sauvagerie même relative, ni le semi-réalisme du faucheur, mais bien l'amour de la retraite, une mythologie aimable, le goût de la simplicité et celui de l'artifice, la galanterie et l'impertinence, la sensualité souriante d'une philosophie terre-à-terre, et les transports de l'extase, toutes ces disparates que révèle la gaucherie de la traduction mais qui se cachent dans l'original sous la « mosaïque aérienne » (161) de la mélodie :

I

Combien vainement les hommes se démentent
pour conquérir la palme, le chêne ou le laurier,
et voir leurs labeurs incessants
couronnés d'une herbe ou d'un seul arbre
dont l'ombre courte et étroite
condamne par sa prudente modestie leurs travaux ;
tandis que toutes les fleurs et tous les arbres s'unissent
pour tresser les guirlandes du repos.

II

Belle Quiétude, ne t'ai-je pas trouvée ici,
et Innocence, ta sœur chérie ?
Longtemps égaré je vous ai cherchées
dans les troupes affairées des humains.
Vos plantes sacrées, si elles poussent ici-bas,
ne le font que parmi les plantes.
La société est presque grossière
auprès de cette délicieuse solitude.

III

Ni blanc ni rouge ne se virent jamais

(160) *The Garden*, v. 47-8 : Annihilating all that's made

To a green Thought in a green Shade.

Si l'on donne à *green* devant *Shade* son sens purement concret et devant *Thought* son sens figuré habituel de jeune, avec une nuance soit élogieuse (frais, plein de sève — noter aussi que le vert est la couleur de l'espérance) soit péjorative (novice, naïf), on a une pointe du type courant. Mais ici cette explication est manifestement insuffisante.

(161) *Musicks Empire*, v. 17 : Musick, the Mosaïque of the Air.

aussi aimables que ce charmant vert (162).

Ceux que l'amour affole, cruels comme la flamme qui les
[consume (163),

gravent sur ces arbres le nom de leur maîtresse.

Ils ne savent, hélas ! ni ne s'inquiètent de savoir
combien ces beautés-ci dépassent celles de l'aimée.

Beaux arbres, partout où je blesserai votre écorce,
on ne trouvera d'autre nom que le vôtre.

IV

Quand nous avons épuisé l'ardeur de notre passion,
c'est ici que l'amour trouve sa meilleure retraite.
Les dieux qui poursuivaient la beauté mortelle
trouvaient toujours un arbre au terme de leur course.
Apollon pourchassait ainsi Daphné, seulement
pour qu'elle devint un laurier;
et Pan s'élançait sur les pas de Syrinx
pour trouver au lieu d'une nymphe un roseau (164).

V

Quelle vie merveilleuse mené-je ici !

Les pommes mûres tombent autour de ma tête.

(162)

No white nor red was ever seen
So am'rous as this lovely green.

Le texte latin, plus explicite, montre que ce blanc et ce rouge fleurissent sur le visage
des dames :

*Virgineæ quem non suspendit Gratia formæ ?
Quam, candore Nives vincentem, Ostrumque rubore,
Vestra tamen viridis superet (me iudice) Virtus.*

Sans doute Marvell songe-t-il ici à *An Hymne in honour of Beautie*, mais c'est pour
contredire Spenser, car celui-ci, voulant démontrer la thèse platonicienne que la
beauté physique exprime la beauté morale, tire argument de ce que l'éclat des fleurs
émue plus faiblement le cœur de l'homme que les couleurs pourtant moins brillantes
du visage féminin (v. 71-2, 77-80) :

Hath white and red in it such wondrous powre,
That it can pierce through th'eyes unto the hart... ?
Why doe not then the blossomes of the field,
Which are arayd with much more orient hew,
And to the sense more daintie odours yield,
Worke like impression in the lookers vew ?

(163)

Fond Lovers, cruel as their Flame,...

(164)

Not as a Nymph, but for a Reed.

Comparez avec le sentiment de cette strophe la conclusion du poème de Carew intitulé
A rapture (Une Jouissance) qui décrit la transformation inverse (v. 131-9) :

Daphne hath broke her bark, and that swift foot
Which th' angry gods had fasten'd with a root
To the fix'd earth, doth now unfetter'd run
To meet th'embraces of the youthful Sun.
She hangs upon him like his Delphic lyre;
Her kisses blow the old, and breathe new fire;
Full of her god, she sings inspired lays,
Sweet odes of love, such as deserve the bays,
Which she herself was.

La pointe finale met la marque du XVII^e siècle sur ce passage dont la fougue érotique
apparaît pour le reste très moderne. Comparée à celle de Carew la sensualité de
Marvell se montre ici discrète et atténuée; il s'est blasé sur la femme. *Le Jardin*
aurait donc été écrit après les vers *A sa trop prude maîtresse*. Mais peut-être la pre-
mière pièce n'exprime-t-elle qu'une humeur passagère.

Les grappes succulentes de la vigne (164^{bis})
écrasent sur ma bouche leur vin ;
le brugnon et la pêche recherchée
viennent se poser dans mes mains ;
trébuchant sur les melons au passage,
pris au lacet par les fleurs, je tombe sur l'herbe.

VI

Cependant l'âme, loin des plaisirs inférieurs,
se retire dans sa félicité,
l'âme, cet océan où chaque espèce
trouve aussitôt sa copie (165),
et pourtant elle s'élève à des hauteurs transcendantes
pour créer de tout autres mondes et d'autres mers,
annihilant toutes les choses créées
pour les réduire à une verte pensée dans une ombre verte.

VII

Ici au pied glissant de la fontaine,
et sur la racine moussue de quelque arbre fruitier,
dépouillant le vêtement corporel,
mon âme se glisse dans les rameaux.
Là, tel un oiseau, elle se perche et chante,
puis aiguisé et peigne ses ailes argentées,
et en attendant d'être prête pour un plus long vol
fait miroiter dans ses plumes la lumière diaprée.

VIII

Telle était la félicité d'Adam dans le jardin
où il se promenait encore sans compagne ;
possédant un lieu si pur et si suave,
de quel autre soulas pouvait-il avoir besoin ?
mais c'était trop de bonheur pour un mortel
d'errer là solitaire ;
c'eût été deux paradis en un seul
de vivre seul dans le paradis.

IX

Combien habile le jardinier qui a dessiné
avec des fleurs et des plantes ce cadran nouveau,

(164^{bis}) Voir *infra*, note 322.

(165) Margoliouth renvoie à Sir Thomas Browne, *Pseudodoxia Epidemica*, Livre III, chap. xxiv, qui réfute cette croyance. — Voir aussi le poème funéraire de Cleveland sur King-Lycidas (Saintsbury, *Minor Caroline poets*, III, 27) : « Some have affirm'd that what on earth we find — The sea can parallel for shape and kind : — Books, arts and tongues were wanting, but in thee — Neptune hath got an Universitie. », et Butler, *Hudibras*, 2nd part, canto II, v. 241-4 : « For as on land there is no *Beast*, — But in some *Fish* at Sea's exprest ; — So in the *Wicked* there's no *Vice*, — Of which the *Saints* have not a spice ; ».

où de là-haut le soleil adouci
parcourt un zodiaque parfumé !
Et tandis que l'astre avance, l'industrireuse abeille
calcule son temps aussi bien que nous.
Comment des heures aussi suaves et saines
pourraient-elles se compter si ce n'est avec des plantes et des
[fleurs ?

* * * * *

Jusqu'ici nous avons considéré l'œuvre lyrique de Marvell dans sa diversité. Nous pourrions encore signaler quelques à-côtés, mais le lecteur est sans doute convaincu que notre poète, s'il a peu écrit, ne s'est pas répété. Mieux vaut donc passer à l'étude des caractères communs à toutes, ou presque toutes, les pièces de ce mince recueil. Car si la pensée et le sentiment changent sans cesse, la composition, le style et la versification ne se modifient pas de façon appréciable selon la nature des sujets. Les mêmes ornements qui égaient alors un poème galant ne déparent pas une effusion religieuse. La doctrine classique de la séparation des genres et des sous-genres qui auront chacun leur ton propre s'esquisse seulement dans l'Angleterre de 1650, et Marvell sur ce point ne se range certes pas du côté des novateurs. S'il y a un classement à faire de ses poésies lyriques selon leur forme, le principe en sera différent, et il ne coïncidera guère avec les divisions que nous avons établies jusqu'ici d'après le fond.

Pour ce qui est de la composition il faut reconnaître que Marvell a le souffle un peu court ; en quoi il ressemble à presque tous ses contemporains et à son maître Donne. Hors de la poésie politique il n'a tenté qu'un seul effort soutenu, son poème à la louange d'Appleton qui compte près de huit cents octosyllabes. Mais pour obtenir ce résultat il a dû coudre à ses descriptions et aux rares passages vraiment lyriques, si l'on entend par ce mot l'expression directe de sentiments personnels, une digression narrative, et plus précisément héroï-comique, sur l'histoire du château, digression qui occupe plus du quart de l'ensemble. Si Marvell, comme il semble, a pris pour modèle dans son *Manoir d'Appleton*, outre le *Penshurst* de Ben Jonson le poème tout récent de Denham sur *La colline de Cooper* (166), celui-ci a pu lui suggérer ces regards jetés sur le passé à propos d'un site, d'un bâtiment, d'une ruine. Mais alors que Denham, procédant par allusion à des faits bien connus, résume en cinquante vers toute l'histoire de la Réforme en Angleterre, Marvell en emploie deux cents à raconter dans tous ses détails un incident local où s'affrontent un hobereau et la prieure d'un couvent pour la possession d'une héritière et d'un héritage ; il y introduit même, en mettant au style direct les discours de ses personnages, un élément dramatique accusé. Il s'ensuit que le poème de Marvell a un caractère composite qui nuit à

l'unité d'impression, mais qui empêche aussi l'attention de se fatiguer. Le poète touche un assez grand nombre de thèmes, descriptifs, narratifs, ou proprement lyriques, dans un ordre qui sans être positivement défectueux ne révèle pas de nécessité interne : la maison, son caractère modeste en accord avec celui de son maître; — la manière dont le domaine est entré dans la famille Fairfax; — le jardin; — lamentations sur la guerre civile qui dévaste le « jardin » de l'Angleterre; — les prairies vues de la terrasse du château, leurs divers aspects avant, pendant et après la fenaison, les inondations qui les recouvrent à l'automne; — le bois où le poète se réfugie pendant que ses chères prairies sont inondées; — les prairies au printemps quand les eaux se sont retirées; — la rivière Wharfe où le poète va pêcher; — l'éloge de Marie Fairfax dont le sérieux précoce fait rougir son précepteur de se livrer à un passe-temps aussi frivole; — enfin une exhortation au domaine, l'invitant à se montrer digne d'une telle maîtresse. On peut s'étonner que Marvell, en quittant les prairies déjà rases depuis longtemps, nous transporte à sa suite dans un bois tout printanier où chante le rossignol, couve la grive et mûrissent les fraises. On peut aussi trouver assez brusque la conclusion : en quelques vers bizarres et contournés le poète nous avertit de l'approche de la nuit et nous invite à nous retirer au logis comme s'il nous avait fait assister à une journée et non à une année de la vie d'Appleton. Mais ces négligences sont vénielles. Ce que l'on reprocherait le plus justement à Marvell, ce n'est pas le défaut d'ordre mais plutôt de sobriété. Il babille aimablement, ajoute sans cesse de nouvelles images, de nouvelles réflexions, de nouveaux tableaux, jusqu'au moment où il tourne court. Il ne ménage pas sa veine; il l'épuise et ne s'arrête qu'après l'avoir tarie (167).

Aussi, malgré la beauté de maint passage de ce long poème, Marvell a-t-il eu raison ailleurs de borner ses ambitions. Deux autres pièces lyriques (toujours si l'on excepte celles qui ont un sujet politique) dépassent la centaine de vers, et c'est déjà beaucoup pour leur auteur; car ni l'agrément de *Daphnis et Chloé* ni la tendresse de la *Plainte de la Nymphe* ne se combinent avec la vigueur pour nous donner l'impression d'une unité irréductible, d'un absolu. Même le *Jardin*, qui ne renferme pourtant que neuf strophes de huit vers, ne réussit pas et ne cherche sans doute pas à créer cette impression. Les deux textes latin et anglais par leurs différences témoignent de l'incertitude du poète sur ce qu'il veut admettre et ce qu'il veut exclure. Le texte latin avoue une lacune : « *Desunt multa* ». Dans le texte anglais la dernière strophe est une sorte de post-scriptum; si on la retranche, le poème s'arrête sur une boutade misogyne, spirituelle sans doute, mais qui déçoit après les transports extatiques des stances VI et VII. Le nonchaloir de Marvell l'a empêché de donner au *Jardin* une conclusion véritable. Non qu'il ne soit capable de charpenter fortement un poème; mais il ne se montre tel que dans des pièces encore plus courtes : *A sa trop prude maîtresse* (46 vers), *Sur une goutte de rosée* et *Le Couple assorti*

(167) Cette exubérance devient plus sensible quand on songe à l'admirable concision de l'*Allegro* et du *Penseroso*, publiés en 1645.

(40 vers chacun), *La Définition de l'amour* (32 vers), *La Couronne* (26 vers) et quelques autres. Dans ces limites étroites, Marvell sait nouer fortement les parties d'un tout, aussi fortement que Donne lui-même. L'un et l'autre appliquent d'ailleurs à la poésie la formation scolastique qu'ils reçurent à l'université, et dont témoigne l'emploi fréquent des conjonctions raisonneuses : car (*for*), cependant (*yet*), mais (*but*), donc (*then, therefore*). L'appel de notre poète *A sa trop prude maîtresse* a la rigueur d'un syllogisme. La majeure est hypothétique affirmative : si le temps nous appartenait, je pourrais vous courtoiser à loisir ; la mineure est catégorique négative : mais notre vie ne dure qu'un instant. Pour obtenir la perfection formelle du *baroco*, il faudrait présenter ainsi la conclusion : donc nous ne devons pas nous amuser aux manèges préliminaires de la coquetterie. En réalité Marvell substitue à cette négation une affirmation véhémement dont le sens est le même mais qui convient mieux à la logique de la passion : donc il nous faut pour aimer saisir l'instant qui fuit. Aux trois termes du raisonnement correspondent trois paragraphes dont chacun s'affirme et s'oppose aux autres par son ton propre : le premier ample, majestueux et pourtant subtil ; le second angoissé, presque brutal dans sa vision de la mort ; le troisième plein de défi, emporté et comme vorace. L'art souligne ici les articulations de l'idée (168). Au contraire, dans *Les yeux et les pleurs* le scintillement multiple et pareil des *concetti* cache tout d'abord l'armature logique. Pourtant on discerne sans grand effort, dans la succession un peu saccadée des quatrains dont chacun enferme une image, les trois temps d'une démonstration ou d'une décision raisonnée : a) Les mêmes yeux servent à voir et à pleurer ; ainsi le vain spectacle du monde provoque aussitôt les larmes. b) Pourtant heureux ceux qui pleurent ; il n'est rien de plus beau, de plus salubre que les larmes. c) Ouvrez donc la « double écluse » de vos yeux. Une constatation, un espoir, une résolution : voilà la démarche de cette pièce, en apparence toute ornementale (169). Plus visiblement ressortit à la méthode déductive *La définition de l'amour* qui prend la forme d'un théorème astronomique ou astrologique (en 1650 la distinction manque encore de netteté) : deux amours parfaites ne sauraient non plus se rejoindre que les deux pôles célestes : c'est ce que démontrent ces vers sombrement ardents. De même, dans un ordre un peu différent, la symétrie interne du *Couple assorti*, de la *Galerie*, du poème *Sur une goutte de rosée*, du *Dialogue entre l'âme et le corps* (quoique dans ce dernier la conclusion fasse défaut ou demeure implicite) atteste un effort de composition conscient et volontaire.

En résumé Marvell a deux manières : il se laisse aller à sa fantaisie, suit l'inspiration jusqu'à ce qu'elle s'arrête ; ou bien il concentre, ra-

(168) *The Coronet* a une construction presque semblable : Je fais un chapelet de fleurs pour l'offrir à mon Dieu. — Hélas ! le Serpent s'enroule autour de mes fleurs. — Mais Toi, ô Christ, ou bien (*either*) délie les nœuds du Serpent, ou bien (*or*) foudroie à la fois le serpent et la couronne. — La conclusion est bifide comme la langue du Serpent.

(169) C'est ce souci de logique, de démonstration, qui explique pourquoi Marvell ne s'est pas arrêté sur la radieuse image des étoiles « pleurs de la lumière ». Voir, *infra* la traduction intégrale de cette pièce.

masse, ordonne en vue d'un effet unique. Gracieux babillard à ses moments de détente, il sait être quand il veut un logicien en vers, mais un logicien passionné. C'est alors qu'on peut le proclamer classique au sens le plus élevé du mot, si l'on ne se laisse pas rebuter par les bizarreries de son style.

*

* *

Car le style de Marvell n'est pas celui d'un classique. Pourtant, ici encore il faut distinguer : si l'étrangeté et l'obscurité de l'expression rendent souvent difficile la lecture de ses poésies, du moins leur langue est-elle aussi simple que pure. On n'y relève qu'un nombre infime de mots étrangers au vocabulaire courant, fait d'autant plus digne de remarque que dans ses satires et dans sa prose Marvell devait se montrer riche en vocables livresques ou populaires, orduriers parfois, toujours hardis et pittoresques. Ici il écrit comme pouvait parler un honnête homme de son temps : pas d'archaïsmes spensériens (170); peu de latinismes à la Jonson (171), peu ou pas de ces termes spéciaux que la

(170) Dans *Daphnis et Chloé*, v. 53, le mot *wight* évoquerait la Reine des Fées si l'ironie diffuse dans la pièce n'annonçait plutôt l'emploi parodique de ce terme, chez l'auteur de *Hudibras*, par exemple. Au vers 98 de la même pièce, le participe passé archaïque du verbe *to lie*, *ly'n* s'explique par la nécessité de rimer avec *sign*. Et encore Marvell n'est-il pas le dernier à s'en servir. — Noter aussi (*Appleton House*, v. 268) la forme *hath* à la 3^e personne du pluriel. — Notons enfin l'emploi, également à la rime de *heir* au féminin dans la même pièce, v. 91 (le passage est ironique).

Dans *To his Coy Mistress* la préposition *thorough* est plutôt une survivance qu'un archaïsme. Les superlatifs orientés (*The match*, v. 5) et *valiant'st*, dissyllabe (*To his Noble Friend, Mr. Richard Lovelace...* v. 49) dont on peut rapprocher le comparatif *confus'der* (*Fleckno...* v. 150) n'ont rien d'exceptionnel en poésie, même à une date bien postérieure, et nous verrons que Marvell en emploie d'analogues en prose. — Par contre la forme *it* au cas possessif du pronom personnel neutre, que l'on rencontre dans *Eyes and Tears*, v. 38, constitue un archaïsme véritable, si ce n'est pas une simple faute d'impression. Le dernier exemple cité par le N. E. D. (hors des dialectes) est emprunté à Wither, à la date de 1622.

(171) Dans *Appleton House*, on trouve *invent* au sens d'*inventire*, découvrir (v. 64) — *orphan* appliqué aux parents qui ont perdu leurs enfants (v. 415) — *horror* qualifié par les adjectifs *calm and dumb* qui précisent le sentiment religieux dont est saisie la Nature étonnée, *admiring* (v. 671-2). Dans *Clorinda and Damon* le verbe *to vado*, très rare, est calqué sur le latin *vadere*, s'en aller. — Dans *To his Coy Mistress*, l'adjectif composé *slow-chapt*, forgé par le poète pour caractériser la puissance lente mais inexorable du Temps, (le N. E. D. n'en donne aucun exemple) ne se comprend que par le souvenir du mot d'Auguste sur Tibère rapporté par Suétone (ch. XXI de la vie de Tibère) : « Miserum populum Romanum, qui sub tam lentis maxillis erit » (Cf. Ben Jonson, *Sejanus*, Acte III, sc. I, v. 485-7 : « ...when he did pronounce — The Roman race most wretched, that should live — Betweene so slow jawes, and so long a bruising »). — Dans *The Unfortunate Lover* (v. 30) *object* est employé au sens propre du participe latin *abjectus* : repoussé. Dans *The Character of Holland* (v. 146) *care* désigne non le sentiment mais la personne qui en est l'objet; une métonymie semblable se rencontre chez les poètes latins dans l'emploi de *cura*, mot auquel une fausse étymologie rattachait alors *care*; le N. E. D. signale ce sens, mais ne donne pas d'exemple antérieur à 1697. Dans *The Match* faut-il considérer la périphrase *the Sulphurs heat* pour *the hot sulphur* (v. 23) comme un hellénisme ou comme une simple hardiesse poétique ? — Dans *To his worthy Friend, Doctor Witty...* (v. 37) *censure* est employé au sens d'émettre un avis, *censere*, sans aucune idée de blâme. — Dans *The Mower to the Glo-Worms* (v. 4) le verbe *to meditate* construit avec *songs* pour objet vient du grec *μελεῖν* par l'intermédiaire du latin *meditari*, mais a sans doute été inspiré par un vers célèbre du *Lycidas* de Milton.

À côté des latinismes proprement dits on remarque chez beaucoup d'auteurs de ce temps une préférence pour le vocabulaire d'origine latine sur les mots d'origine germanique. Elle existe chez Marvell si on le compare aux modernes, mais elle est moins marquée que chez Milton par exemple. Il est assez curieux que dans les beaux vers adressés à ce dernier à l'occasion du *Paradis perdu* (1674) Marvell s'excuse

Renaissance anglaise comme la française avait empruntés si largement aux vocabulaires techniques (172). De ce point de vue un Malherbe d'outre-Manche n'aurait guère trouvé de ratures à faire dans les poèmes galants, héroïques et sacrés de Marvell. De plus celui-ci ne tombe que rarement dans l'erreur inverse de celle de la Pléiade, dans l'abus de la périphrase destinée à éviter l'emploi des mots bas au regard d'une noblesse conventionnelle (173); il échappe ainsi au plus grave défaut des pseudo-classiques pour rester plus fidèle au véritable esprit classique.

La syntaxe de Marvell n'est pas moins normale que son vocabulaire. Les quelques particularités que l'on pourrait noter semblent provenir plutôt de la négligence que de l'affectation : quelques inversions (174) ou ellipses (175) assez rudes, des anacoluthes (176), des amphibologies (177). Quant à la violation de la concordance des temps, si elle se rencontre fréquemment chez les contemporains du poète, elle est chez lui

sur la nécessité de rimer d'avoir employé le verbe de formation savante *to commend* là où le sens voulait *to praise*, mot latin aussi par l'étymologie mais naturalisé depuis longtemps et rendu méconnaissable par sa dérivation populaire. — La rime explique aussi *utensils* pour résumer *hooks, quills and angles* (*Appleton House*, v. 650), *profound* appliqué aux mers (*Mourning*, v. 30), *suffice* (*Daphnis and Chloe*, v. 47). Par contre c'est dans le corps du vers que l'on rencontre des mots comme *vicinity* au sens abstrait, la qualité d'être voisins (*The Match*, v. 29), *procreate* en parlant d'un arbre (*The Mower against Gardens*, v. 30), *gelid* appliqué à des fraises (*Appleton House*, v. 530) ou à un jet d'eau (*The Garden*, v. 28).

(172) Peut-être le mot *fleet* employé pour désigner un vol de cormorans (*The Unfortunate Lover*, v. 27) a-t-il été recueilli par Marvell de la bouche d'un marin au cours de ses traversées, mais le N. E. D. en donne d'autres exemples.

(173) Voyez pourtant dans *To his Noble Friend, Mr Richard Lovelace...* (v. 37) *the steely brand* pour dire l'épée; — dans *Appleton House* (v. 511-2) *the winged quires* (les oiseaux) font retentir *their tuned fires* (chants amoureux).

(174) Dans *Appleton House* : « the Fire — That me does for your good inspire » (v. 137-138); — « Here Pleasure Piety doth meet; — One perfecting the other Sweet », c'est-à-dire : *one sweet perfecting the other* (v. 171-2); — « We wondering in the River near — How Boats among them [haycocks] safely steer »; où l'on pourrait croire que ce sont le poète et ses amis qui se trouvent sur ou dans la rivière et non les bateaux (v. 435-6); — « Turn me but » où *but* a le sens de *only* (v. 567). Dans *A Dialogue between the Soul and Body* : « A Body that could never rest, — Since this ill Spirit [the Soul] it possesst » c'est-à-dire : *possessed it [the body]* (v. 19-20). Dans *To his worthy Friend Doctor Witty* : « You... That... neither sully nor would gild » doit se construire : *would neither sully nor gild* (v. 39-40), etc...

(175) Dans *Appleton House*, Marvell vient de comparer la prairie avec ses meules de foin à une mer pleine de rochers; il passe à une autre comparaison (v. 437-8) : « Or, like the Desert Memphis Sand — Short Pyramids of Hay do stand ». Il faut sous-entendre : *or [the meadow being] like...* pour obtenir une construction régulière. — Dans *Mourning* (v. 29) : « How wide they dream ! » est d'une concision hardie mais heureuse pour dire : *how widely different from the facts are their dreams !* — De même le poète use d'une licence permise en parlant d'une nourriture métaphorique — « hopes and air » — qui bientôt « digested to despair ». Cet emploi de la préposition est conforme au génie de la langue. (*The Unfortunate Lover*, v. 33-4).

(176) Dans *Bill-borow* (v. 43-5) : « Vera... To whom he [Fairfax] often here retir'd — And on these Okes ingrav'd her Name », où une proposition relative est transformée en proposition principale. — Dans *A Dialogue between The Resolved Soul...* (v. 23-4) : « My gentler Rest is on a Thought, — Conscious of doing what I ought », où le poète a hésité entre deux constructions : l'une avec *thought* et l'autre avec *conscious* qui se rapporte à *Soul* implicitement contenu dans le possessif *my*. — Dans *The Fair Singer* (v. 13) : « It had been easie fighting in some plain » est une contamination de la construction impersonnelle : *it had been easy to fight...* et de la construction personnelle : *fighting... had been easy...*

(177) Dans *Appleton House* (v. 197-9) : « Now Fairfax seek her promis'd faith : — Religion that dispensed hath; — Which She hence forward does begin ». *That*, pronom démonstratif qui représente *faith*, est le complément direct de *dispensed*, employé ici transitivement, ce qui est exceptionnel : *which* a pour antécédent *Religion* (au sens de vœux monastiques) : — (v. 433-4) « When after this 'tis pil'd in Cocks,

si constante et parfois si gratuite que sans doute il y voyait une élégance : le lecteur d'aujourd'hui, et surtout le lecteur français, ne partagera certes pas cet avis et s'irritera un peu de cette offense injustifiée à la logique (178). Mais ni ce travers ni les autres incorrections (179) que pourrait relever un grammairien doctrinaire ne sauraient gêner sérieusement l'intelligence des poèmes lyriques. De qui a pratiqué les classiques du XVII^e siècle, Dryden par exemple, la langue de Marvell n'exige aucun effort. Pour le prouver il nous suffira de citer dans le texte un passage entre beaucoup d'autres ; ce sera celui où la Nympe raconte comment son faon lui avait été donné :

Unconstant *Sylvio*, when yet
I had not found him counterfeit,
One morning (I remember well)
Ty'd in this silver Chain and Bell,
Gave it to me : nay and I know
What he said then ; I'me sure I do.
Said He, look how your Huntsman here
Hath taught a Faun to hunt his *Deer*.
But *Sylvio* soon had me beguil'd.
This waxed tame, while he grew wild,
And quite regardless of my Smart,
Left me his Faun, but took his Heart.
Thenceforth I set myself to play
My solitary time away,
With this : and very well content,
Could so mine idle Life have spent.
For it was full of sport ; and light
Of foot and heart ; and did invite

— Like a calm Sea it shews the Rocks... » ; le premier *it* représente *hay* exprimé dans le vers précédent, mais le second *it* remplace *the meadow* qui n'a pas été désignée explicitement depuis une quinzaine de vers (au vers 418 : « The Mower now commands the Field » ; au vers 421 : « as the Meads with Hay » dans une comparaison), mais dont l'idée est présente tout le long de cette description. Que l'on se souvienne des exemples cités aux notes précédentes et l'on verra que la stance LV d'*Ap-pleton House* illustre parfaitement la négligence à laquelle Marvell se laisse trop souvent aller, la facilité avec laquelle il fait des vers difficiles pour le lecteur. Voir aussi dans *On Mr. Milton's Paradise lost*, v. 11-16, une période contournée par simple gaucherie.

(178) Le cas le plus fréquent est le passage du présent au prétérit et inversement ; souvent cette anomalie s'explique par la nécessité de rimer, ou de retrancher (ou d'ajouter) une syllabe pour faire le vers ; mais ces excuses ne jouent pas toujours : « While thus he threw his Elbow round... And... does cut..., The edged Steele..., Did into his own Ankle glance ;... » (*Damon the Mower*, v. 73-78).

(179) Par exemple l'emploi du pronom réfléchi pour le pronom réciproque : « Not by themselves to be embrac'd » = not by each other (*The Definition of Love*, v. 20) ; — le double comparatif (voir *infra* p. 132) ; — l'accord d'un verbe singulier avec un double sujet : « the same Posture, and the Look — Remains... » (*The Gallery*, w. 51-2), survivance de la liberté élisabéthaine ; Marvell ne se pique pas de logique en cette matière de l'accord, et dans la même phrase il considère le même nom collectif comme un singulier et comme un pluriel : « Such as the dying Chorus sings by turns, — And to deaf Seas, and ruthless Tempests mourns, — When now they sink... » (*The first Anniversary*... v. 211-3). Naturellement dans les satires Marvell s'accorde une liberté encore plus grande. ou plutôt se surveille encore moins : « Th'English from shore the Iron deaf invoke — For its last aid... » (*Last instructions*, v. 591-2. « ... a Tygress fell, — After the Robbers, for her Whelps does yell : —... She tears herself, since him she cannot harm ». (*Ibid.*, v. 623-8).

Me to its game : it seem'd to bless
 Its self in me. How could I less
 Than love it ? O I cannot be
 Unkind, t' a Beast that loveth me.
 Had it liv'd long, I do not know
 Whether it too might have done so
 As *Sylvio* did : his Gifts might be
 Perhaps as false or more than he.
 But I am sure, for ought that I
 Could in so short a time espie,
 Thy Love was far more better then
 The love of false and cruel men (180).

On pourrait prolonger la citation jusqu'à la fin de la pièce sans que la démonstration en souffrit. Dans les trente vers choisis par nous, que trouverait-on à signaler ? Le calembour, presque gracieux ici en dépit d'un long succès antérieur, sur *deer* et *dear*, *hart* et *heart* ? C'est, si l'on veut, une faute de goût, mais non une rareté de vocabulaire. Le double comparatif *more better*, si régulier du temps de Shakespeare et recommandé par Ben Jonson dans sa grammaire, allait vers la proscription, mais on ne saurait lui reprocher d'obscurcir l'idée. La seule expression un peu recherchée « *to bless its self in me* » « trouver sa félicité en moi », n'a rien qui puisse effrayer l'entendement le plus timide. Si ce récit des amours de la Nymphe et de Sylvio l'inconstant nous émeut et nous charme, ce n'est certes pas grâce à l'emploi d'une diction poétique à laquelle notre esprit doive préalablement s'accoutumer.

La difficulté du style de Marvell ne réside pas non plus dans l'excès des allusions mythologiques, péché mignon de la Renaissance. A ce point de vue notre poète est plus près de la banalité classique que de la pédanterie élisabéthaine, et l'ignorance moderne n'est pas mise par lui à trop rude épreuve : Vénus et ses colombes, l'Amour et ses flambeaux, Flore et ses nourrissons, Narcisse amoureux de sa propre image, Diane et Endymion sur le mont Latmos, Vénus et Anchise sur le mont Ida, Phaéton et le char du soleil, Danaé et la pluie d'or, Apollon et Daphné, et même Pan et Syrinx, nous sont encore familiers. A vrai dire on ne sait peut-être pas généralement aujourd'hui le degré de parenté entre les Héliades et Phaéton, ni que celles-là versaient sur la mort de leur frère des pleurs qui se métamorphosaient en grains d'ambre (181). Mais d'ordinaire Marvell réserve ces allusions trop savantes pour ses poèmes

(180) *The Nymph...*, v. 25-54.

(181) *Ibid.*, v. 99-100 : « The brotherless *Heliades* — Melt in such Amber Tears as these ». — C'est à la mythologie qu'il faut rattacher la métaphore « *swell'd the Cheek of Fame* » (*Bill-borow*, v. 64) et l'emploi, qui nous gêne quelque peu un beau passage descriptif (cité *supra*), du mot *Halcyon* pour désigner le martin-pêcheur (*Appleton House*, v. 669). — Quant au mot *Nymph* il s'employait si couramment alors pour désigner une mortelle que nous ne devons pas y voir à tout coup un souvenir de l'antiquité païenne ; nous l'avons signalé à propos de la maîtresse du faon, et l'on peut faire la même remarque au sujet de l'apostrophe à Marie Fairfax : « *Blest Nymph !* » (*Appleton House*, v. 713). Mais dans *Bill-borow* (v. 41-44) le bois devient un *lucus* semblable à celui où Numa allait chercher l'inspiration, et l'Egérie de Fairfax est « *Vera the Nymph* », c'est-à-dire la baronne, née Anne Vere. L'épithète prête d'autant plus au sourire que la nymphe n'était plus jeune et n'avait jamais été jolie.

latins (182), ou, ce qui est plus curieux, pour ses satires (183). Le *Virgile Travesti*, dont le début a paru en 1648, est alors dans toute sa vogue, et le prestige des dieux grecs et latins entre dans son crépuscule. Donne le premier les avait bannis de sa poésie. Est-ce par fidélité à la doctrine du maître que le disciple ne leur adresse pas un culte plus fervent (184) ?

Le poète qui rejette la mythologie traditionnelle se voit amené à s'en créer une; les noms donnés aux forces de la nature divinisées changent avec les croyances ou les modes, mais l'instinct est éternel qui pousse l'homme à prêter aux objets inanimés et aux abstractions des sentiments analogues aux siens quoique empreints d'une majesté plus grande. Marvell n'aurait sans doute pas échappé à la loi commune même s'il n'avait subi comme toute sa génération l'influence encore vivace de l'*Arcadie*. Un peu de la fraîcheur qui rachète chez Sidney l'abus du faux pathétique se retrouve parfois dans les vers de notre poète; mais déjà la spontanéité le cède trop souvent à l'artifice que Wordsworth condamnera dans la poésie du XVIII^e siècle : c'est la colline de Bill-borow qui « monte courtoisement » (185) pour ne pas essouffler le voyageur (égale d'ailleurs est la « courtoisie » des églantiers qui clouent le poète dans son bocage favori (186), et celle des vers-luisants qui « d'une flamme officieuse » montrent le chemin au faucheur égaré (187); — c'est la Nature tout entière qui « compose son maintien » (188) en l'honneur de Marie Fairfax; — c'est le bois d'Appleton qui « tire un rideau » (189) pour cacher la beauté de sa jeune maîtresse; — c'est (et ici l'étrangeté frise l'indécence surtout si l'on songe que ce compliment s'adresse à une enfant) le soleil qui, à l'apparition du même parangon de vertu, « se cache la tête dans des nuages rougissants — de peur qu'elle ne le voie se mettre au lit » (190); — ce sont les « bâtimens vierges » qui « enfantent souvent » (191) : entendez que les

(182) Comparer par exemple *Hortus* (v. 38-48) avec *The Garden* (v. 27-32) et aussi *Epigramma in Duos montes...* avec *Bill-borow*. — Voir également les poèmes à Maniban et à Ingelo, etc...

(183) Voir chap. VI, n. 141. — Notons dès maintenant dans *Appleton House* (v. 106) l'appellation de « *Virgin Amazons* » appliquée à des nonnes par l'une d'entre elles. Le passage hésite entre le lyrisme religieux et le burlesque; de toute façon l'emploi métaphorique du nom des guerrières fabuleuses porte la marque du temps.

(184) Il est à noter que les allusions mythologiques sont à peu près aussi fréquentes dans les poésies sacrées de Marvell que dans ses poésies profanes : conformément à la convention il appelle Dieu le Père *Jove* (*The First Anniversary...*, v. 37) — le Christ *Pan* (*Clorinda and Damon*, v. 20) — et le Paradis *Elizium* (*A Dialogue between Thyrsis and Dorinda*, v. 5, 8, 19, 30). Il compare Milton à Tirésias (*On Paradise lost*, v. 43-4) après l'avoir comparé à Samson (*ibid.*, v. 9). Milton lui-même s'était comparé à Tirésias (*Paradise lost*, III, 36) et aussi, on le sait, à Samson, mais pas dans le même poème.

(185) *Bill borow*, v. 21 : See then how courteous it ascends...

(186) *Appleton House*, v. 616 : And courteous Briars, nail me through.

(187) *The Mower to the Glo-Worms*, v. 9-13 : Ye Glo-worms, whose officious Flame — To wand'ring Mowers shows the way — ... Your courteous Lights in vain you wast...

(188) *Appleton House*, v. 657-8 : See how loose Nature, in respect — To her, it self doth recollect;...

(189) *Ibid.*, v. 704 : The Wood about her draws a Skreen.

(190) *Ibid.*, v. 661-4 : The Sun himself, of Her aware, — Seems to descend with greater Care; — And lest She see him go to Bed, — In blushing Clouds conceales his Head.

(191) *Ibid.*, v. 86 : For *Virgin Buildings* oft brought forth. — Cf. *The Character of Holland*, v. 63-67 : Faith, that could never Twins conceive before...

communautés religieuses, dont les membres ont fait vœu de chasteté, se propagent vite et que chaque maison-mère a de nombreuses filiales (ici les bornes de la décence sont bel et bien franchies, et la ferveur anti-papiste de Marvell explique cette incartade sans la justifier); — ce sont les vents qui jouent de la cymbale pour amuser la Nature au berceau (192); — ce sont « les trilles virginales » de l'orgue qui « épousent la basse virile » du même instrument et qui ont une « progéniture » de sons harmonieux, lesquels partent en colonies vers le luth, la viole ou le cornet (193); — c'est le Désespoir qui engendre sur l'Impossibilité l'amour inouï du poète (194); — c'est le domaine de Denton, situé en amont d'Appleton, qui inonde celui-ci par jalousie, pour que Fairfax n'y séjourne pas toute l'année (195); — ce sont les « nuages effrayés » (196) par l'éclair qui les traverse; — ce sont les chênes d'Appleton qui « se baissent » et les sureaux qui « dressent l'oreille » pour mieux entendre le rossignol, et l'églantier qui « rentre les griffes » pour ne pas le blesser (196 ^{bis}); — et enfin les chênes de Bill-borow qui portent « écrit dans leur cœur » le nom de Fairfax,

car ils ont, peut-on croire, le sens
comme nous, de l'amour et du respect,
et sous l'écorce rude
ils enchaînent le Génie de la maison (197).

Nous voici bien près de la mythologie ancienne : le mot *génie* évoque des croyances latines; et pour le reste ces chênes éloquents rappellent Dodone, sans parler des légendaires hamadryades. Dans le *Jardin*, les nonis grecs eux-mêmes reparaissent pour désigner le laurier et le roseau, mais l'objet de Marvell est de protester contre l'anthropomorphisme qui s'est substitué dans la religion et dans la poésie antiques au naturalisme primitif. Certes il ignore ces termes à prétention scientifique, mais par sentiment poétique il découvre cette vérité que Daphné et Syrinx doivent être aimées comme plantes et non comme femmes (198). Il a raison par avance contre Boileau qui érigeria bientôt en précepte sa propre impuissance à sentir la beauté des vieux mythes :

Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphé en pleurs qui se plaint de Narcisse (199).

Dans la poésie classique il ne reste de la mythologie qu'un caput-mor-

(192) *Musiks Empire*, v. 1-2 : First was the World as one great Cymbal made, — where Jarring Windes to infant Nature plaid...

(193) *Ibid.*, v. 9-12 : Each sought a consort in that lovely place [the organ]; — And Virgin Trebles wed the manly Base. — From whence the Progeny of numbers new — Into harmonious Colonies withdrew...

(194) *The Definition of Love*, v. 3-4 : It was begotten by Despair — Upon Impossibility.

(195) *Appleton House*, v. 465-70.

(196) *The Unfortunate Lover*, v. 21-22 : No Day he saw but that which breaks — Through frighted Clouds in forked streaks.

(196 ^{bis}) *Appleton House*, v. 517-20.

(197) *Bill-borow*, v. 48-52 : 'Twas writ already in their Heart. — For they ('tis credible) have sense, — As We, of Love and Reverence, — And underneath the Courser Rind — The *Genius* of the house do bind.

(198) Voir *supra*, p. 84 et n. 3.

(199) *Art poétique*, chant III, v. 171-2 (1674).

tuum, qu'une phraséologie inerte; mais chez Marvell la liqueur ardente qui enivra les grands poètes de la Renaissance ne s'est pas toute évaporée.

Traditionnelles ou spontanées, l'attribution aux choses de sentiments humains et la personnification des idées abstraites ne constituent, malgré le nombre des exemples qu'on pourrait citer, ni le caractère le plus distinctif, ni la principale difficulté du style de Marvell. Plusieurs pièces et des plus belles n'en montrent presque pas trace. L'appel du poète *A sa trop prude maîtresse* fait mention en passant du « char ailé du Temps » (qui est une variante de la mythologie consacrée plutôt qu'une création) (200), et c'est tout. Lorsque la Nymphe dit à son faon : « le sang vital qui coule de ton cœur blesse le mien » (201), elle use d'une ellipse plutôt qu'elle n'arme le sang, transformé en meurtrier, d'un poignard qui rappellerait l'auteur rougissant de la mort de Pyrame. Quand elle parle de « sa malheureuse statue », ce n'est qu'un latinisme concis pour dire « la statue de la malheureuse que je suis »; il est vrai que cette épithète ambiguë amène une pointe où la statue s'anime : « Je te regrette si sincèrement — que je pleurerai quand même je serai de pierre » (202), mais cette préciosité nous semble plutôt banale que hardie. Enfin comparer les larmes du faon à l'agonie avec celles de la « balsamine blessée », ce n'est guère dépasser en audace le langage courant qui fait « pleurer » la vigne lorsqu'après la taille coule la sève (203).

Quel est donc l'élément de la poésie de Marvell qui surprend et dérouté les esprits nourris de la lecture des classiques ? Ce n'est ni la subtilité de la pensée, bien moindre que chez Donne, ni la diction, toute naturelle, ni l'érudition mythologique presque absente, ni la préciosité à la manière de l'*Arcadie* contenue dans des limites assez modestes, mais plutôt, croyons-nous, l'étrangeté des métaphores.

La grande comparaison spensérienne, lumineuse, épanouie, soulignée par les conjonctions « de même que... de même » ou « tel... tel... » (*as..., so..., such..., such...*) se rencontre rarement dans les vers lyriques de Marvell (204). Nous avons cité comme exemple de description minutieuse et ample à la fois le vol du martin-pêcheur dans le crépuscule au-dessus du Wharfe : c'est le premier terme d'une comparaison et il n'a pas moins de seize vers; mais le second terme, l'apparition de Marie Fairfax, est contenu en deux vers :

*Telle Marie, et ainsi fait-elle taire
le monde, et passe-t-elle rapide à travers le soir.*

(200) Cf. dans *Upon the Death of Lord Hastings*, la roue du Temps (v. 12), que celui-ci a sans doute empruntée à la Fortune.

(201) *The Nymph...*, v. 19-20 : In this warm life-blood, which doth part — From thine, and wound me to the Heart...

(202) *Ibid.*, v. 111 : my unhappy Statue; — v. 115-6 : For I so truly thee bemoane. — That I shall weep, though I be Stone...

(203) *Ibid.*, v. 97 : So weeps the wounded Balsome;... Cf. *A Poem upon the Death of O. C...*, v. 89-100, la comparaison des pleurs versés par Cromwell sur la mort de sa fille avec ceux que la vigne laisse couler quand « une branche chère » est taillée par un couteau trop pressé ».

(204) Elle est au contraire fréquente dans ses vers politiques, éloges de Cromwell et même satires.

Après un tableau plein de poésie, cette esquisse peut sembler un peu sèche et brusque. En réalité Marvell nous laisse le soin d'appliquer nous-même à la fillette les circonstances dont il a entouré l'impression produite par l'oiseau, et passe à d'autres images :

Nulle comète nouveau-née ne traîne derrière elle
à travers le ciel pareille suite... (205).

Et encore cet exemple de comparaison soutenue est-il exceptionnel dans les poésies descriptives ; dans les vers galants ou religieux on n'en trouverait pas de semblable.

Pourtant il arrive qu'un poème soit construit tout entier sur une comparaison, ou plutôt sur un symbole car les deux termes n'en font plus qu'un et toute expression doit être prise simultanément au propre et au figuré. C'est le cas de *La Galerie*, où d'ailleurs nul effort n'est exigé du lecteur : le mot imagination témoigne que de longue date la langue usuelle a fixé la ressemblance entre l'activité de l'esprit et l'art du peintre. L'originalité du poète consiste ici à rajeunir et à développer cette métaphore fruste et devenue presque inconsciente. L'effet de surprise serait produit plutôt par la constatation d'une différence entre les deux termes que par leur assimilation. De même dans *Damon le faucheur* Marvell reprend l'image banale entre toutes des feux de l'amour, et lui rend quelque agrément par le naturel de sa description des chaleurs caniculaires attribuées à la beauté de Juliana.

Mais voici où commence la difficulté : c'est lorsque Marvell hésite entre la comparaison qui distingue et le symbole qui identifie, comme il le fait par exemple dans sa méditation *Sur une goutte de rosée*. Toute classique avons-nous dit est l'ordonnance générale de cette pièce : les dix-huit premiers vers peignent le phénomène naturel, la rosée aspirée par le soleil vers le ciel (*sky*) ; les dix-huit vers suivants, introduits par « ainsi » (*so*), peignent le phénomène surnaturel, l'âme aspirée par Dieu vers le ciel (*heaven*). En apparence la symétrie est parfaite (206) ; en réalité le poète fait intervenir dans chaque partie des épithètes et des expressions qui conviennent proprement à l'autre. Il prête à la goutte de rosée des sentiments humains : l'indifférence (*careless*) et le dédain (*slight*) pour la terre, la nostalgie (*mournful*), l'inquiétude (*restless and unsecure*) ; quant au soleil, il est pris de pitié. Par contre l'âme a des propriétés matérielles, sensibles : elle est ronde (*circling, wound, round*), éclairée par en haut, obscure en dessous ; elle ne touche la terre que par un point ; elle évite « les douces feuilles et les vertes (?) fleurs ». Cette confusion s'accroît encore, si possible, dans les quatre derniers vers de la pièce qui visent à en dégager la leçon. Au point de vue du rythme ces décasyllabes, succédant à une série d'octosyllabes et d'hexasyllabes, sont une belle réussite, un finale majestueux :

(205) *Appleton House*, v. 681-2 : *Maria* such, and so doth hush — *The World*, and through the *Ev'ning* rush. — No new-born *Comet* such a Train — Draws through the *Skie*,...

(206) Dans le poème latin, les deux branches de la comparaison ont respectivement 18 et 20 vers ; la conclusion en a 4 comme dans la traduction anglaise.

Such did the Manna's sacred Dew destil;
White and intire, though congeal'd and chill.
Congeal'd on Earth : but does, dissolving, run
Into the Glories of th' Almighty Sun (207).

Du point de vue de la logique, ces vers sont moins satisfaisants. Ils introduisent trop tardivement une nouvelle image, celle de la manne, légèrement différente de celle de la rosée, et leur amalgame du matériel et du spirituel défie l'analyse. Le dernier vers pousse cette fusion jusqu'au calembour, car le mot *Sun*, pour l'oreille sinon pour l'œil, et avec intention, n'en doutons pas, désigne à la fois le soleil et le Christ (the *Son* of God). Il s'en faut que Marvell soit le premier à jouer sur *sun* et *son*; toute une série de précédents vénérables autorisait cette gentillesse où les siècles de foi ne voyaient rien d'irrévérencieux. Mais l'on saisit ici, dans une pièce qui approche de la perfection, l'abus, contre lequel l'école classique réagira jusqu'à l'excès, qu'entraîne le désir légitime de donner à la pensée abstraite une expression concrète.

Dans ses moments moins inspirés, ou quand il traite des thèmes moins sublimes, notre poète se livre à de bien autres écarts, et si d'ordinaire chacune de ses métaphores est brève leur accumulation rend plus choquante leur incongruité. *L'Amoureux infortuné* pourrait être un fragment d'allégorie si l'on ne retenait que l'idée maîtresse; mais celle-ci disparaît presque sous la surcharge du style. La vie de cette victime de l'amour est représentée par un naufrage qui menace de l'engloutir dès le ventre de sa mère. Une vague précipite celle-ci sur un récif,

et là elle se fendit contre la pierre
en une section césarienne (208).

Cette hardiesse que beaucoup qualifieront d'extravagance rend plus écœurante la fadeur des pointes qui suivent :

C'est la mer qui lui a prêté ces pleurs amers
qu'il porte toujours dans les yeux;
et c'est aux vents qu'il a pris les soupîrs
qui rugissent à travers sa poitrine houleuse (209).

Puis l'orphelin est recueilli par de « noirs cormorans » :

Ils le nourrissent d'espoirs et d'air
que la digestion bientôt transformait en désespoir;
et pendant qu'un cormoran le nourrissait, sans cesse
un autre lui enfonçait son bec dans le cœur.
Ainsi tandis qu'ils l'affament et le régalent,

(207) *Exode*, XVI, 14 : A small round thing, as small as the hoar-frost on the ground »; — 21 : « And when the sun waxed hot, it melted ».

(208) *The Unfortunate Lover*, v. 15-16 :

And there she split against the Stone,
In a *Cesarian Section*.

(209) *Ibid.*, v. 17-20 :

The Sea him lent these bitter Tears
Which at his Eyes he alwaies bears.
And from the Winds the Sighs he bore,
Which through his surging Breast do roar.

il se consume et croît,
et languit d'un souffle hésitant :
il est l'amphibie de la vie et de la mort (210).

A la strophe suivante l'amoureux a sans doute atteint sa majorité car ses « tuteurs » (*guardians*) ont disparu. Mais de nouveaux malheurs s'accroissent sur sa tête jusqu'à l'incohérence :

Et maintenant, quand le Ciel en courroux veut
assister à un spectacle sanglant,
il les appelle, lui et la Fortune, à jouter
en sa présence tout le jour avec des armes acérées ;
et le tyran Amour attaque sa poitrine
avec toute son artillerie empenée,
tandis que l'amoureux, entre les flammes et les flots,
tel Ajax, brave la tempête furieuse (211).

Essayons de nous figurer simultanément tous les traits du tableau : un duelliste lutte en champ clos devant un souverain sanguinaire contre un adversaire invulnérable ; mais en même temps le malin archer qui est aussi un tyran, lui décoche ses flèches ; et ceci se passe sur un récif au milieu de la mer en furie, tandis que les éclairs frappent tout autour du malheureux ; enfin nous sommes tenus d'évoquer le souvenir épique de la mort d'Ajax, fils d'Oïlée, victime de la colère de Neptune. Au cours de cet effort le lecteur fatigué a tout à fait perdu de vue le sens spirituel de ces gestes.

Là pourtant l'allégorie imposait au poème une certaine unité imaginative, sensible en dépit de mainte disparate. Mais dans la plupart de ses pièces Marvell rejette cette contrainte et se livre à une véritable débauche de comparaisons hétéroclites. Dans *Le Deuil* les suppositions faites pour expliquer les pleurs de Chlora se présentent toutes sous forme métaphorique : elle veut attendrir l'endroit de son cœur où l'Amour plantera une nouvelle flèche (212) ; elle « se courtise elle-même en une averse amoureuse — à la fois Danaé et la pluie » qui sé-

(210) *Ibid.*, v. 17-20 (Stance V) : They fed him up with Hopes and Air,
Which soon digested to Despair.
And as one Corm'rant fed him, still
Another on his Heart did bill.
Thus while they famish him, and feast,
He both consumed, and increast :
And languished with doubtful Breath,
Th' *Amphibium* of Life and Death.

(211) *Ibid.*, v. 41-48 (Stance VI) : And now, when angry Heaven wou'd
Behold a spectacle of Blood,
Fortune and He are call'd to play
At sharp before it all the day :
And Tyrant Love his brest does ply
With all his wing'd Artillery.
Whilst he, betwixt the Flames and Waves,
Like *Ajax* the mad Tempest braves.

(212) *Mourning*, v. 13-16 : Yet some affirm, pretending Art,
Her Eyes have so her Bosome drown'd,
Only to soften near her Heart
A place to fix another Wound.

duisit la mère de Persée (213); elle s'est donnée si complètement à la joie que « tout ce qui a l'apparence du chagrin, elle le jette par les fenêtres » (214); loin de payer « le tribut légitime à son amant défunt, — elle distribue ce donativum — à l'avènement d'un nouvel amant » (215) comme faisaient les empereurs romains de la décadence pour célébrer leur propre arrivée au pouvoir. Par sa fine méchanceté, sa politesse glacée, cette pièce, en dépit du caractère un peu pédant de la dernière image, reste très intelligible, évite la pleine extravagance. Mais voici les adieux de *Daphnis et Chloé*, après que celle-ci a avoué, trop tard, son amour pour celui-là. Deux strophes du discours de Daphnis expriment sous leur forme abstraite ces idées que l'amant ne veut pas

devoir à son départ
ce que sa présence n'a pu conquérir (216),

et que

l'absence à elle seule est déjà trop cruelle;
mieux vaut s'en aller en paix
que d'augmenter sa perte
par une tardive jouissance (217).

Les six strophes suivantes présentent chacune une face, ou une facette, de ces idées, et toujours au moyen d'images. Le berger, ou plutôt le poète, s'écrie :

Pourquoi irais-je enrichir mon Destin ?
Ce serait vanité que de porter
pour mon bourreau
des joyaux si précieux (218).

Comprend-on que le Destin est cet exécuter des hautes œuvres auquel reviennent selon l'usage du temps tous les effets trouvés sur le cadavre du condamné ? Il est vrai que pendant les quatre lustres qui vont de l'exécution capitale de Strafford à celle de Vane, en passant par le régicide, tous les détails d'une décollation étaient présents à l'esprit de tous. Poursuivons donc; ce Destin, naguère bourreau, reparait maintenant en anthropophage :

Plutôt me dessécherais-je
dans une virile obstination,

(213) *Ibid.*, v. 19-20 : She courts her self in am'rous Rain;
Her self both *Danae* and the Showr.

(214) *Ibid.*, v. 23-4 : That whatsoever does but seem
Like Grief, is from her Windows thrown.

(215) *Ibid.*, v. 27-28 : But casts abroad these Donatives,
At the installing of a new.

(216) *Daphnis and Chloë*, v. 59-60 : Nor to my Departure owe
What my Presence could not win.

(217) *Ibid.*, v. 61-4 : Absence is too much alone :
Better 'tis to go in peace,
Than my Losses to increase
By a late Fruition.

(218) *Ibid.*, v. 65-8 : Why should I enrich my Fate ?
'Tis a Vanity to wear,
For my Executioner,
Jewels of so high a rate.

que de me 'laisser engraisser tout exprès
pour le dîner du cannibale (219).

L'expression : vivre d'amour et d'eau claire, aide heureusement le lecteur français à comprendre que la jouissance offerte à Daphnis soit capable de lui donner cet embonpoint tout métaphorique dont il ne veut pas faire profiter le Destin. Sans plus de transition nous tombons ensuite sur une image non moins macabre, mais toute différente; Daphnis refuse de profiter du désarroi où l'annonce de son départ a jeté Chloé :

Tandis que ce chagrin te désarme,
toute jouissance de notre amour
ne serait que le viol
d'un cadavre encore chaud (220).

Dans des circonstances assez semblables Properce s'était montré plus décent. Les faveurs de Cynthie, effectivement mais trop tardivement obtenues, lui avaient arraché ce cri :

*Atque utinam non tam sero mihi nota fuisset
Conditio ! Cineri nunc medicina datur* (221).

Il y a toute la différence du monde entre la mort de l'amant chez le Latin et celle de l'amante chez l'Anglais, et ce n'est pas le premier mais bien le second qui brave l'honnêteté. A vrai dire la comparaison de Marvell, toutes réserves faites sur son obscénité, demeure littérairement impeccable. Mais quelle surprise, après cette évocation de la nécrophilie égyptienne tirée d'Hérodote (222) par l'humaniste licencié, de retrouver le puritain qui s'appuie sur l'autorité de la Bible !

Et en partant je ressemblerais
à l'Hebreu glouton frappé de mort,
tandis que, nourri de cailles et de manne,
il erre à travers le désert (223).

Si la religion et la pudeur reprennent ici leurs droits, c'est aux dépens de la clarté. Nous relisons le XVI^e chapitre de l'*Exode*, le XI^e chapitre des *Nombres* et le *Psaume* LXXVIII; nous y trouvons bien des Israélites rebelles que possède le désir [*lust*] de manger de la viande et qui se jettent sur les cailles envoyées par le Seigneur pour les tenter; alors « la colère de Dieu s'abattit sur eux et tua les plus gras d'entre eux ».

(219) *Ibid.*, v. 69-72 : Rather I away will pine
In a manly stubbornness
Than be fatted up express
For the *Cannibal* to dine.

(220) *Ibid.*, v. 73-6 : Whilst this grief does thee disarm,
All th' Enjoyment of our Love
But the ravishment would prove
Of a Body dead while warm.

(221) Livre II, élégie XVI, v. 15-6.

(222) Livre II, § LXXXIX. Nous indiquons cette source comme la plus honorable pour Marvell.

(223) *Ut supra*, v. 77-80 : And I parting should appear
Like the Gourmand *Hebrew* dead,
While with Quailles and *Manna* fed,
He does through the Desert err.

Quel rapport établir entre l'appétit excessif du peuple élu et celui que Daphnis pourrait satisfaire s'il profitait de l'heure du berger ? On aperçoit vaguement l'idée commune d'une tentation à laquelle l'homme sensuel succombe et que suit sans intervalle aucun le salaire du péché, la mort, ou l'image de celle-ci, l'absence. A peine a-t-on admis cette explication qu'on se voit précipiter dans de nouvelles ténèbres. Ou bien, continue Daphnis, je ressemblerais

au sorcier que minuit voit éveillé
pour trouver la fougère dont la plante magique
en une minute unique laisse tomber la graine
qui le rendra invisible (224).

Cette fois-ci avouons que nous n'y sommes plus du tout. A part la brièveté de l'occasion qui s'offre à chacun des deux, qu'y a-t-il de commun entre l'amant pastoral et le magicien du folk-lore ? Car assimiler la disparition de l'un à l'évanouissement de l'autre, c'est passer les limites de l'imagination. Heureusement la strophe suivante nous ramène à la lumière du jour :

Il faut à l'amour des moments plus doux.
Ceux qui à l'instant du départ s'efforcent d'atteindre
[le plaisir,
cueillent des roses sous la pluie :
ils se mouillent et gâtent le parfum (225).

Voilà, enfin, une comparaison simple et poétique tout ensemble, qui fait parfaitement ressortir la prudence voluptueuse de l'idée, mais après quels étranges vagabondages !

Rien de moins classique, mais aussi rien de moins puritain que ce désir de rendre concrète et matérielle l'expression des sentiments. Sans faire de Marvell un ritualiste qui s'ignore, on peut noter combien cette tendance de son esprit se donne libre carrière lorsque dans son poème *Sur le manoir d'Appleton* il décrit les joies de la vie monastique. Naturellement il ne parle pas en son propre nom, mais place ce long discours dans la bouche d'une « subtile nonne » qui veut « gober » [*suck in*] pour son ordre une riche héritière. Pourtant l'imagination du poète l'emporte, et il emploie toutes les ressources de son art à dire le charme du cloître. Par instants, il est vrai, perce le préjugé protestant qui ne voit derrière le pieux décor qu'hypocrisie, avarice et luxure (226). Mais on se tromperait, selon nous, en prêtant une intention burlesque à des images comme celles-ci :

(224) *Ibid.*, v. 81-4 : Or the Witch that midnight wakes
For the Fern, whose magick Weed
In one minute casts the Seed,
And invisible him makes.

(225) *Ibid.*, v. 85-8 : Gentler times for Love are 'ment.
Who for parting pleasure strain
Gather Roses in the rain,
Wet themselves and spoil their Sent.

(226) Cf. la description d'un couvent dans le poème héroï-comique de Nathaniel Whiting, *Albino and Bellama*, 1638 (réimprimé par Saintsbury, *Minor Caroline poets*, vol. III), particulièrement les vers 747-56.

Notre haleine a le parfum oriental
que lui donne l'encens d'une prière ininterrompue.

La Bible, en particulier le *Cantique des Cantiques* avec ses interprétations mystiques, pourrait être invoquée pour justifier cette hardiesse. Mais que dire des deux vers suivants :

L'eau bénite de nos pleurs
éclaircit étrangement notre teint ?

Or Marvell ne se moque pas en prônant cet élixir de beauté, car il continue sur son ton le plus émouvant :

Ce ne sont pas des pleurs de chagrin, mais de ceux
que fait déborder un calme plaisir,
ou la pitié, quand nous jetons les yeux sur vous
qui vivez en dehors du bonheur de ces vœux (227).

Et quelle noblesse dans cette vision de l'avenir du couvent sous sa nouvelle abbesse !

Votre voix, la plus suave de tout le chœur,
attirera le Ciel plus près de nous, et nous soulèvera vers lui.
Si vous devenez notre chef, votre exemple
nous mènera bientôt à la perfection.
Vos vertus qui nous sont si chères à toutes,
aussitôt que vous serez parmi nous, deviendront sainteté (228).

Mais après avoir touché ce sommet, quel chute !

Ici le Plaisir se rencontre avec la Piété,
l'une de ces douceurs rendant l'autre parfaite ;
ainsi faisant bouillir le fruit mortel
nous y introduisons l'essence incorruptible du sucre,
et ce qui périssait au moment même où nous le cueillons,
se conserve ainsi net et entier (229).

Les nonnes, on le voit, confites en dévotion, s'adonnent à une religieuse confiserie.

(227) *Upon Appleton House*, v. 109-116.

Our Orient Breaths perfumed are
With insense of incessant Pray'r.
And Holy-water of our Tears
Most strangely our Complexion clears.

XV

Not Tears of Grief; but such as those
With which calm Pleasure overflows;
Or Pity, when we look on you
That live without this happy Vow.

(228) *Ibid.*, v. 161-166 : Your voice, the sweetest of the Quire,
Shall draw *Heav'n* nearer, raise us higher.
And your Example, if our Head,
Will soon us to perfection lead.
Those Virtues to us all so dear,
Will straight grow Sanctity when here :...

(229) *Ibid.*, v. 171-176 : Here Pleasure Piety doth meet;
One perfecting the other Sweet.
So through the mortal fruit we boyl
The Sugars uncorrupting Oyl :
And that which perisht while we pull,
Is thus preserved clear and full.

Mieux vaut ne pas pousser plus loin le relevé des extravagances de Marvell. Quand on a tout dit de leur mauvais goût et de leur obscurité, il faut y reconnaître la rançon d'un effort méritoire pour renouveler la provision traditionnelle d'images où trop de poètes vont puiser sans rien apporter. La critique négative, ici comme ailleurs, offre moins d'intérêt que l'étude sympathique des préférences d'un esprit original. De quel côté notre poète se tourne-t-il le plus volontiers pour se fournir de termes de comparaison ? Vers la nature, ce magasin universel ? Sans doute ; mais (l'étude de ses procédés descriptifs nous l'a montré) Marvell ne se contente pas de percevoir par les sens ce vaste ensemble d'apparences, de couleurs, de sons et de parfums ; il cherche à l'interpréter par l'intelligence, et ce faisant il marche sur les traces du savant, véritable ou prétendu. D'où il résulte que ses métaphores seront empruntées le plus souvent, non à l'observation directe des phénomènes naturels, mais aux théories que ceux-ci ont suscitées, à ce que les livres en ont dit.

L'histoire naturelle de fantaisie que les bestiaires du moyen-âge avaient rendue si populaire et qui avait donné à l'euphuisme de Lyly son caractère le plus apparent, a laissé quelques traces dans la poésie de Marvell : le poisson Remora qui s'attache au flanc du navire pour arrêter sa course (230), les plumes de l'aigle qui dédaignent de se trouver mélangées avec celles des autres oiseaux (231), les barnaches nées de feuilles fécondées par l'océan (232), la salamandre qui niche dans les flammes (233), l'oiseau de paradis qui toujours vole et jamais ne se pose, car il n'a pas de pattes (234). Mais ces rares vestiges prouvent tout au plus la survivance d'une mode surannée. Qu'il crût ou non à ces fables (235), notre poète n'y trouvait pas cette valeur explicative (236)

(230) *Upon the Death of the Lord Hastings*, v. 11-2 :

The Phlegmatick and Slowe prolongs his day,
And on Times Wheel sticks like a Remora.

(231) *Tom May's Death*, v. 88 :

As th' Eagles Plumes from other Birds divide.

(232) *The First Anniversary...*, v. 355-6 :

Unless their Ships, do, as their Fowle proceed
Of shedding Leaves, that with their Ocean breed.

Sur cette croyance si tenace, voyez Max Muller, *Lectures on the science of language*, 2^e série, 10^e conférence, et l'amusante anecdote sur le chevalier Kenelm Digby, citée par Austin Dobson, dans son édition du *Journal d'Evelyn* : dans une hôtellerie française le chevalier éblouit un auditoire indigène en racontant mille histoires merveilleuses et il est écouté bouche bée. Mais voici qu'il décrit la génération des barnaches, et son public éclate de rire. Or, commente la dame anglaise qui rapporte l'anecdote, c'était la première chose vraie que Digby eût dite !

(233) *Clarindon's House-Warming* (satire de 1667), v. 8 : Clarendon « nestles in flames like the Salamander », entendez qu'il bâtit son palais au milieu de l'incendie de Londres.

(234) *On Paradise lost*, ll. 39-40 (Marvell s'adresse à Milton) :

The Bird nam'd from that Paradise you sing
So never Flays, but alwaies keeps on Wing.

Les exemples d'euphuisme que nous venons de citer s'échelonnent du début à la fin de la carrière poétique de Marvell.

(235) Dans *Fleckno*, v. 6-7, il parle d'une enseigne qui représente « the sad Pelican ; Subject divine — For Poetry » et de même dans *The Rehearsal Transpos'd*, 2nd part (Grosart III, 414) : « But where was his shop ? « *Ad insigne pelicani* ». A very emblematical sign, where you digged and pick'd your very heart-blood and brains out to nourish your young *tentamina* ». Mais contestait-il la vérité du dévouement paternel, ou se moquait-il seulement de la banalité de ce thème ? — En tout cas il semble admettre l'offrande propitiatoire de son premier né par la cigogne et ceci au milieu d'un de ses passages les plus lyriques et les plus observés (*Appleton House*, v. 533-6, cité *supra*).

que cherchait surtout son esprit. Les sciences physiques qui dès lors, à la différence des naturelles, ne se bornaient pas à constater et à décrire, le contentaient mieux.

La chimie et l'alchimie, tantôt distinctes et tantôt confondues, avaient fourni à Donne nombre de métaphores et le titre d'une de ses pièces (237). Dans un de ses premiers efforts, un de ceux où se sent le mieux l'influence du maître, Marvell illustre bizarrement la douleur d'Esculape qui n'a pu guérir Hastings, mort à la veille de donner toute sa mesure, en nous montrant « un triste [al]chimiste qui, prêt à recueillir — la moisson dorée, voit sauter ses cornues (238). Dix-huit ans après, dans une satire où il fait allusion à l'incendie de Londres, le poète raille les bourgeois qui essaient de relever la cité de ses ruines, « pareils à ces chimistes qui tentent follement de faire revenir une fleur de ses cendres » (239). Plus tard encore il comparera les prélats anglicans qui « amalgament l'indifférence avec la nécessité » (c'est-à-dire qui incorporent aux articles de foi les détails de l'organisation ecclésiastique), à « des chimistes fixant le mercure » (240).

La physique du temps était plus encore que la chimie empêtrée dans la scolastique. L'abstraction réalisée y régnait malgré les efforts de quelques novateurs pour la détrôner. La loi de l'attraction terrestre attendait encore Newton, et les corps, malgré les railleries de Hobbes (241), s'envolaient dans l'air en vertu de leur « rareté ». C'est le sort qui menace Flecknoe à la suite de ses jeûnes aussi prolongés qu'involontaires (242). Par contre la chambre du poèteureau famélique est d'une telle « compacité » (243), que « nul n'y saurait plus entrer que par

(236) C'est, on le sait, à partir de la Restauration, et surtout grâce à la fondation de la Société Royale de Londres que se répand la vogue de l'histoire naturelle expérimentale. Les satires de Marvell y font mainte allusion. Voyez dans *The last Instructions...* v. 16-18 le portrait de Clifford et v. 49-68, celui d'Anne Hycke, — dans *The Loyall Scot*, v. 77-8, une comparaison dont l'un des termes est :

Anatomists may Sooner fix the Cells

Where life resides or Understanding dwells, —

et dans *Britannia and Rawleigh*, v. 143-6, une comparaison du même ordre (mais l'attribution à Marvell de cette dernière pièce est plus douteuse). Dans les pamphlets en prose les allusions de ce genre ne se comptent pas.

(237) *Loves Alchymie*. Cf. M. P. Ramsay, *Les doctrines médiévales chez Donne...*, Oxford 1916 (Thèse de l'Université de Paris), chapitre VI : Des « sciences ».

(238) *Upon the Death of the Lord Hastings*, v. 49-50 :

Like some sad Chymist, who, prepar'd to reap

The Golden Harvest, sees his Glasses leap.

La moisson dorée, cela va sans dire, est une allusion à la pierre philosophale. Cf. *The Rehearsal Transpos'd* (Grosart, III, 184).

(239) *Clarindon's House-Warning*, v. 93-4 :

Fond City, its Rubbish and Ruines that build's,

Like vain Chymists, a flower from its ashes returning;

Pour cette prétention des alchimistes, cf. *Religio Medici*, Part I, section XLVIII.

(240) *The Loyall Scot*, v. 208-9 :

And would like Chymists fixing Mercury

Transfuse Indifference with necessity.

Voir également *The Match*, v. 21-36 (analysés *supra*) et *Eyes and Tears*, v. 21-24 (tra-
duits et commentés *infra*).

(241) *Leviathan* (1651) p. 375 (4^e partie, chap. 46) : « What is that Condensed and Rarefied ?... »

(242) *Flecknoe...* v. 67-8 :

Lest his too subtle Body, growing rare,

Should leave his Soul to wander in the Air,...

(243) V. 84 : Compactness,

nous aurions un plan perpendiculaire à ce même axe et dont chaque face porterait une projection d'un hémisphère céleste. Ce plan géométrique n'ayant pas d'épaisseur, les deux faces se confondraient, et les deux pôles indissolublement unis formeraient le centre d'une circonférence infinie à laquelle notre poète donne avec un concision non exempte d'obscurité le nom de planisphère (250). De cette comparaison cosmographique et cartographique, nous passons sans transition à une image géométrique; celle des lignes parallèles et des loyales amours qui ne se rencontrent jamais, tandis que « les lignes et les amours obliques se saluent » dans des angles (251); et, à la strophe suivante la conclusion nous transporte sur le terrain de l'astrologie avec les métaphores, familières au temps de Marvell, de la conjonction favorable et de l'opposition hostile des astres. Ainsi l'analyse révèle trois termes différents de comparaison avec l'amour malheureux du poète, mais la pièce n'en conserve pas moins une saisissante unité due à son atmosphère abstraite, scientifique, dépouillée de toute sensualité dans l'expression d'une ardeur passionnée.

L'intérêt porté par Marvell aux mathématiques (252) ne se manifeste pas seulement par cette mention de parallèles, d'obliques et d'angles. Dans les descriptions citées précédemment, on a pu noter la comparaison élogieuse de la colline de Bill-borow à un cercle tracé au compas, et cette assertion que le manoir d'Appleton a par ses « saintes mathématiques » réalisé un contenant plus petit que son contenu, et trouvé la quadrature du cercle « cherchée vainement » par tant de contemporains du poète, dont Hobbes. Quelque vingt ans plus tard notre poète rajeunira la vieille métaphore astrologique de l'influence en y introduisant une notion géométrique : se peut-il que la Tweed en séparant l'Angleterre de l'Ecosse sépare aussi la vertu du vice comme le prétendent chacun dans son sens les deux peuples ? Supposition absurde, car elle obligerait à admettre que du cours de la rivière s'élève une « perpendiculaire inouïe, poussée jusqu'au ciel », un plan qui formerait barrière et supprimerait entre Anglais et Ecosse « la communauté de l'air », qui même « fen-

la chute de Cromwell du siège de son carosse, le poète emploie la même expression que dans *The Definition of Love* : « It seem'd the Earth did from the Centre tear; » (*The First Anniversary...*, v. 205). Cf. aussi *Bill-borow*, v. 13-4, cités *supra*. Ailleurs il compare l'âme à l'élément du feu qui monte — « doth aspire » — jusqu'au pôle céleste au lieu de descendre vers le centre de la terre comme les éléments plus grossiers, la terre et l'eau; il en conclut : « Heaven's the centre of the soul ». (*A Dialogue between Thyrsis and Dorinda*, v. 18). Cette dernière citation évoque Plotin, *Ennéade VI*, livre IX, § VIII : « Si quelque âme s'est connue dans un autre temps, elle sait que son mouvement naturel n'est pas en ligne droite... mais qu'il se fait en cercle autour de quelque chose d'intérieur, autour d'un centre. Or le centre, c'est ce dont procède le cercle etc... ».

(250) Cf. *Le Conte d'hiver*, Acte IV, Scène II^r

It cannot fail, but by
The violation of my faith; and then
Let Nature crush the sides o'the earth together...

(251) V. 25-8 : As Lines, so Loves *oblique* may well
Themselves in every Angle greet :
But ours so truly *Paralel*,
Though infinite can never meet.

« Every angle » est à première vue une négligence fâcheuse. Mais sans doute Marvell a-t-il voulu dire : « in every angle, there are two oblique lines which meet ».

(252) Aubrey, *op. cit.*, II, 55, dit que l'un des principaux mathématiciens anglais du temps « John Pell, D. D. was one of his [Marvell's] acquaintance ».

draient en deux l'influence de chaque planète », (253), ce fluide mystérieux « par qui sont nos destins et nos mœurs différentes ».

Cette énumération des sciences que reconnaissait le XVII^e siècle serait incomplète si nous omettions la théologie, alpha et oméga du savoir d'alors. Celle-ci, pour s'en tenir à la forme, fournit à la poésie même la plus profane des procédés de raisonnement et des termes de comparaison qui souvent exigent pour nous de longs commentaires. Ici encore Donne montre la voie, mais Marvell ne le suit guère; il compare bien l'attrait pour le ver de l'arbre au cœur gâté à la tentation du « péché impuissant et timide » par la « chair corrompue intérieurement » (254); mais quelle que soit notre surprise devant ce renversement de l'ordre habituel des termes, le dogme auquel il est fait allusion est un dogme fondamental, celui de la nature déchue, familier à tous les chrétiens et surtout aux calvinistes: ce n'est pas une addition ésotérique du moyen-âge. Même dans ce passage notre poète doit peu à la subtilité d'un *Docteur séraphique* ou d'un *Ange de l'école*. Donne avait reçu une éducation catholique: faut-il attribuer à l'éducation puritaine de Marvell cette différence entre celui-ci et son maître en poésie? Dans ce cas il semblerait que le Livre devrait supplanter chez le fils du ministre de Hull les spéculations humaines de la scolastique. Or l'œuvre lyrique de Marvell ne renferme qu'un petit nombre d'allusions bibliques et, ce qui est plus surprenant encore, elles nous paraissent presque toujours, à nous chrétiens tièdes ou incrédules, assez irrévérencieuses (255); cette impression s'accroît d'ailleurs à la lecture des poèmes satiriques où les allusions à la Bible sont beaucoup plus nombreuses (256). Ce n'est pas là l'une des moindres contradictions que présente la figure si complexe de notre poète puritain.

(253) *The Loyall Scot*, v. 87-90 :

Or what new perpendicular doth rise
Up from her Stream Continued to the Sky's,
That between us the Common Air should bar,
And split the Influence of Every star?

Dans *The Rehearsal Transposed* (Grosart. III, 146) Marvell réfute les théories politiques de son adversaire Parker à l'aide d'une comparaison mathématique: « And as a straight line continued grows a circle, he had given them [all princes] so infinite a power, that it was extended unto impotency ». Dans la seconde partie Marvell justifie et développe cette comparaison (*ibid.*, p. 314).

(254) *Upon Appleton House*, v. 555-6 :

(As first our *Flesh* corrupt within
Tempts impotent and bashful *Sin*).

On trouverait plus de théologie dans les satires; cf. *Fleckno*, v. 61-2 (allusion à l'eucharistie, citée *supra*, ch. I) et 100-1 :

..... nor can three Persons here
Consist but in one substance,

où c'est le dogme même de la Trinité qui est parodié; plus tard dans les *Last Instructions to a Painter*, v. 788, Marvell écrira :

If no Creation, there had been no Sin,

toujours sur le mode plaisant. Voir *infra*, notre remarque sur les métaphores bibliques. — Parfois la scolastique dont Marvell se sert dans ses satires n'a pas un caractère spécifiquement religieux; ainsi dans *Clarindon's House-Warming*, v. 2 :

(As the Cause can eas'ly foretel the Effect).

(255) Cf. *Daphnis and Chloe*, v. 77-80 (cités *supra*) — *Upon Appleton House* v. 389-92 (comparaison souriante des faucheurs avec les Israélites traversant la Mer rouge à pied sec) — *ibid.*, v. 406-8 (plaisanteries sur la manne dans le désert) — *ibid.*, v. 581-2 (cités *supra*).

(256) Cf. *The Character of Holland*, v. 55-66; — *The Last Instructions...* v. 453-4, 464; — *Clarindon's House-Warming*, v. 35-6, 63-4, etc... — La même remarque s'applique aux pamphlets en prose; cf. *infra*, ch. VII.

Dira-t-on que sa préférence pour les images tirées de l'art de la guerre, qui foisonnent dans sa poésie lyrique, fasse de lui un cavalier ? Certes quand il se plaint de lutter à armes inégales contre la Belle Chanteuse qui « a pris l'avantage du vent et du soleil » (257), et qu'il blâme Daphnis, pourtant expert en poliorcétique amoureuse, d'avoir ignoré que « pour s'emparer d'une forteresse — le mieux était de simuler la levée du siège » (258), à ces moments-là les vers de Marvell ne se distinguent pas de ceux de Suckling ou de Lovelace. Mais les puritains n'étaient pas en reste avec leurs adversaires, qu'il s'agit de donner des coups ou de faire étalage de connaissances militaires, et c'est en Côte-de-fer, revêtu de la mystique armure décrite par Saint-Paul, cuirasse de justice, heaume de salut, et ceint de l'épée de l'Esprit, que notre poète repousse les assauts du Plaisir créé (259). L'arsenal des comparaisons belliqueuses fournit, non un seul parti, mais toute une génération (260).

Nous voici parvenus au point que l'analyse ne peut guère dépasser. Les modes d'expression favoris de Marvell, particulièrement dans leur rapport avec son imagination, sont devant nous, dénombrés, étiquetés. Et pourtant nous sentons que les mêmes éléments pourraient se combiner en un style tout différent; il y a donc dans leur fusion un je ne sais quoi qui fait qu'ils sont poétiques au lieu d'être comiques. Bientôt les classiques sépareront de parti pris le rire et les larmes. Puis les romantiques, non moins consciemment, useront du contraste entre le sublime et le grotesque. Chez Marvell, comme chez ses contemporains, il semble qu'il y ait absence de distinction plutôt que mélange volontaire. Parmi les nombreuses images que nous avons citées, il n'en est guère qui ne se trouve sur le territoire contesté entre le sérieux et le burlesque. Il suffira d'en rappeler une pour montrer avec quelle facilité se fait le passage de la première à la seconde de ces provinces littéraires. Dans un de ses moments les plus inspirés, celui où le poète décrit sa communion avec la vie des oiseaux et même des plantes, nous trébuchons sur ces deux vers :

Qu'on me retourne seulement, et l'on verra
que j'étais seulement un arbre inversé (261).

Peut-être l'élan mystique de Marvell ferait-il passer par-dessus l'incon-

(257) *The Fair Singer*, v. 13-18.

(258) *Daphnis and Chloe*, v. 17-20.

(259) *A Dialogue between the Resolved Soul...*, v. 1-10; aussi v. 45-50 (cités *supra*).

(260) Aux nombreux exemples que nous avons déjà donnés dans ce chapitre, ajoutons les suivants : dans *The Picture of Little T. C...*, le combat de l'amour et de la chasteté (v. 11-14), l'envoi de parlementaires et la capitulation du poète (v. 17-19), la rose « désarmée de ses épines » (v. 30); — dans *Ametas and Thestylis...*, bluette rustique, une allusion aux armées mercenaires du temps : « Love unpaid does soon disband » (v. 3) qui nous rappelle le proverbe : Point d'argent, point de Suisses; — dans *Upon the Death of the Lord Hastings...* les flambeaux de l'Hymen « Reversed at his Darlings Funeral » comme les mousquets dans les funérailles militaires. Et nous ne parlons pas des satires, ni des écrits polémiques de Marvell qui méritent bien cette épithète. Non sans raison son adversaire Parker (*Reproof...* p. 302) lui dit : « Your fancy runs upon nothing but wars and fighting, and turns everything into battle and bloodshed... ».

(261) *Upon Appleton House*, v. 565-6 : Cf. *supra*.

gruité de l'image (262), si après lui Swift, le classique anglais par excellence, n'avait écrit sa fameuse *Méditation sur un manche à balai* : cet instrument, dit le satirique, est « un arbre tourné c'en dessus dessous, les branches sur la terre et la racine en l'air », et en même temps il symbolise l'homme : « Assurément l'homme mortel est un manche à balai ! La nature l'a envoyé en ce monde fort et vigoureux dans une condition florissante, portant sur la tête ses cheveux à lui qui sont les branches propres de ce végétal raisonnable, jusqu'à ce que la hache de l'intempérance ait élagué ses rameaux verts, et ne lui ait plus laissé qu'un tronc desséché ; alors il a recours à l'art, et met une perruque, tirant vanité d'un paquet de cheveux contre nature, tout couverts de poudre, et qui jamais ne poussèrent sur sa tête... Mais un manche à balai, direz-vous, est l'emblème d'un arbre qui se tient sur la tête. — Et, s'il vous plaît, qu'est l'homme sinon une créature à l'envers, dont les facultés animales chevauchent perpétuellement les facultés rationnelles, et qui a la tête là où il devrait avoir les jambes, se traînant sur le sol ! »

Pour goûter sans trop d'embarras la fantaisie de Marvell, il faut donc oublier temporairement ce que nous ont appris ses successeurs ; il faut aussi voir chaque image, non en elle-même, mais dans le mouvement d'un ensemble. Aussi notre conclusion sur ce point consistera-t-elle à citer la pièce de Marvell la plus ornée, la plus riche en métaphores, la plus immobile en apparence, nous voulons dire *Les yeux et les pleurs*, et à souhaiter que le lecteur français puisse trouver dans notre prosaïque traduction quelque chose de l'esprit qui vivifie les *concetti* de l'original :

I

Avec quelle sagesse la Nature n'a-t-elle pas décrété
que les mêmes yeux serviraient à voir et à pleurer,
de sorte qu'ayant contemplé la vanité de leurs objets
ils fussent prêts à se lamenter !

II

Et puisque la vue qui se trompe elle-même
mesure chaque élévation sous un faux angle,
ces pleurs qui savent tout mesurer,
tombent comme des sondes liquides.

III

Deux pleurs que le chagrin a longtemps pesés
dans les yeux, ces plateaux de sa balance,
et puis versés en parfait équilibre
sont le prix véritable de toutes mes joies.

(262) Nous disons, il est vrai : faire l'arbre fourchu, et dans un pamphlet contemporain de Marvell, *Lex Talionis* (voir bibliog. n° 60) p. 23, on lit : « Aristotle said of a man that he was Arbor inversa... ». Nous ne savons dans quel chapitre Aristote dit cela.

IV

Ce qui apparaît au monde dè plus radieux,
oui, même le rire, se tourne en pleurs;
et tous les joyaux que nous prisons si fort
se fondent dans ces pendants d'yeux.

V

J'ai parcouru tous les jardins,
les rouges, les blancs et les verts,
et cependant de toutes les fleurs que j'ai vues
je n'ai pu extraire d'autre miel que ces pleurs.

VI

Ainsi le soleil, qui voit tout, chaque jour
distille le monde de son rayon chimique;
mais il s'aperçoit que l'essence n'en est que pleurs,
et aussitôt la reverse sur nous par pitié.

VII

Pourtant heureux ceux que bénit le chagrin,
et qui voient d'autant moins qu'ils pleurent davantage;
et pour se conserver une vue plus sûre
se baignent sans cesse les yeux dans leur propre rosée.

VIII

Ainsi Madeleine devenue sage dissolvait
en pleurs ces yeux captivants
dont les chaînes liquides coulaient et se rencontraient
pour entraver les pieds de son Rédempteur.

IX

Ni les pleines voiles du vaisseau qui revient chargé,
ni le chaste ventre de la dame enceinte,
ni Cynthie grosse n'apparaissent aussi beaux
que deux yeux gonflés par les larmes.

X

L'oeillade étincelante qui lance le trait du désir,
trempée dans ces flots, perd sa flamme.
Bien plus, quand le Dieu du Tonnerre se prend de pitié,
c'est ici qu'il éteint le sifflant éclair.

XI

L'encens était cher au Ciel
non comme parfum, mais comme pleur;
et si les étoiles nous charment dans la nuit,
c'est parce qu'elles semblent les pleurs de la lumière.

XII

Ouvrez donc, ô mes yeux, votre double écluse,
et exercez ainsi votre fonction la plus noble;
car d'autres yeux savent aussi voir ou dormir,
mais seuls des yeux humains savent pleurer.

XIII

Tantôt, comme deux nuages qui se résolvent en pluie,
arrêtez-vous un temps après chaque pleur;
tantôt coulez doucement comme deux fontaines;
tantôt comme deux fleuves débordez et inondez.

XIV

Que votre cours ainsi noie sa source
jusqu'à faire de l'œil et du pleur une même chose;
alors chacun des deux possédera ce qui fait l'autre différent :
l'œil pleurera, la larme verra (262^{bis}).

La variété des images défie ici toute classification. Certes les sciences sont bien représentées par la trigonométrie et l'océanographie (stance 2), et la chimie (stance 6); à la logique ressortit la « différence », l'un de ces cinq universaux qui firent l'objet de la fameuse querelle; l'art militaire peut réclamer la métaphore, d'ailleurs très fruste, de « la flèche du désir » [*the sparkling Glance that shoots Desire*]; l'encens vient de la Bible, plus exactement de l'Ancien Testament car le puritain se révèle au temps du verbe : « l'encens *était* cher au Ciel ». Mais que d'autres comparaisons de provenance diverse ! Faut-il s'étonner que toutes ne nous semblent pas également heureuses ? L'on peut regretter par exemple que Marvell ne nous ait pas laissés sur la radieuse impression des « étoiles, pleurs de la lumière ». Nous avons vu en étudiant ses procédés de composition par quel motif il avait ajouté cette conclusion sans quoi son poème n'aurait pas de valeur démonstrative, mais dont l'expression assez banale n'est pas à la hauteur de celle des prémisses. Même au milieu des plus beaux passages des discordances se font entendre. Nous avons de la peine à nous représenter les pleurs transformés en « pendants d'yeux » où fondent des bijoux, transposition inattendue des légendaires pendants d'oreille que Cléopâtre fit dissoudre dans le vinaigre. De nos jours la pruderie détourne les yeux du ventre de la femme enceinte, et la stérilité n'y voit rien que de ridicule (263). Nous sommes sans doute mieux fondés à critiquer la manière trop ingénieusement mythologique dont le poète désigne la pleine lune [*Cynthia teeming*]. Non sans raison sommes-nous surpris de voir

(262^{bis}) And each the other's difference bears; — These weeping Eyes, those seeing Tears.

(263) Cf. *Le Songe d'un soir d'été*, Acte II, sc. 1 :

When we have laugh'd to see the sails conceive,
And grow big-bellied, with the wanton wind :
Which she, with pretty and with swimming gait,
Following, (her womb then rich with my young squire),
Would imitate;...

Shakespeare comme Marvell voyait dans cette plénitude de formes une beauté.

le Dieu des Chrétiens déguisé en Jupiter Tonnant [*The Thund'rer*], et trouvons-nous assez fade la galanterie qui donne à la pécheresse repentie les « yeux captivants » d'une quelconque Phyllis. Nous ne goûtons pas la pointe qui fait de la « rosée des yeux » une lotion médicinale dont il faille les baigner pour les conserver en bon état; elle nous choque d'autant plus, cette pointe, qu'elle suit deux vers simples et classiques de forme et pourtant romantiques de fond, qui exaltent la félicité de ceux qui pleurent *parce que leur vue en est affaiblie*. Mais, quelques réserves que l'on puisse faire sur les détails, la beauté, le charme, résistent victorieusement à l'examen le moins favorablement prévenu. Et ce qui est vrai de cette pièce, l'est *a fortiori* de mainte autre moins surchargée. Même pour qui n'a pas le goût de l'étrange et du bizarre, le style de Marvell force l'estime et parfois l'admiration parce qu'il tombe rarement dans la banalité précieuse et que souvent il a des trouvailles uniques.

*

* *

On voudrait pouvoir faire le même éloge de la versification de Marvell, mais là son originalité est beaucoup plus réduite et son manque de métier, ou si l'on préfère sa négligence d'amateur, se fait sentir plus fréquemment, tandis que les réussites sont plus rares (264).

Sa prosodie — nous entendons par ce mot la structure interne de chacun des pieds dont l'agencement constitue le vers — n'offre rien de personnel. Elle marque la transition entre la fin de la Renaissance et l'école classique, mais elle est déjà tout près de celle-ci. L'élément trisyllabique n'y apparaît que de la façon la plus discrète, la mieux voilée. Comme ses contemporains, mais plutôt moins que la plupart d'entre eux, Marvell recourt à l'apostrophe, signe de l'élosion, de la contraction ou de l'apocope, pour déguiser en iambes les anapestes qu'un poète moderne mettrait en pleine valeur (265). Il est difficile dans ses poésies publiées

(264) Dans cette étude nous envisageons un total de trente-sept pièces contenant ensemble 2562 vers. Aux poèmes analysés dans la première partie de ce chapitre nous ajoutons les quatre pièces de circonstance en décasyllabes adressées à Lovelace, à Hastings, à Witty et à Milton, encore que la dernière appartienne à la fin de la vie de Marvell, — les *Bermudes*, l'*Ode horatienne* et les deux chants composés en l'honneur du mariage de Fauconberg à cause de leur caractère lyrique. Pour la raison inverse nous excluons trois longs poèmes décasyllabiques en l'honneur du Protectorat : *le Premier Anniversaire*, *Sur la victoire obtenue par Blake*, et *Un poème sur la mort d'O. C.*, sauf en ce qui concerne certains aspects de la prosodie et les rimes, et alors nous prévenons chaque fois. Le lecteur notera que ces trois poèmes contiennent 894 vers.

(265) Saintsbury, *Minor caroline poets*, vol. II, p. x, nous semble sévère et même quelque peu injuste lorsqu'il met à cet égard Marvell dans le même sac que Chamberlayne et Benlowes. D'ailleurs l'éminent critique reconnaît que les poètes de ce temps ne devaient pas toujours réciter leurs vers comme ils les imprimaient et que nombre de ces contractions ou éliions étaient purement fictives. Dans ce cas il devrait leur savoir gré de la présence chez eux d'un élément trisyllabique qu'il considère comme essentiel à l'harmonie du vers anglais. — Cette petite chicane ne doit pas nous faire accuser d'ingratitude envers l'auteur de l'*Histoire de la prosodie anglaise*; de fait nous lui devons plus (pour la méthode) qu'à aucun autre métricien. Schipper ne donne qu'un répertoire, d'ailleurs utile, des mètres et des strophes. Les *Principes de la Métrique anglaise* de Verrier (Paris 1909-10) offrent une théorie séduisante et probablement plus adéquate que les théories antérieures, mais en raison même de sa généralité peu applicable à l'étude historique de tel ou tel poète. Nous avons donc conservé ici la terminologie traditionnelle, commode et suffisamment exacte lorsqu'on l'emploie avec discrétion.

après sa mort (c'est le cas de presque toutes) de faire la part du poète et celle de l'imprimeur, et les inconséquences abondent, le même mot avec le même compte de syllabes prenant et ne prenant pas l'apostrophe dans deux vers consécutifs. Mais, apostrophées ou non, les syllabes en surnombre dans les iambes de Marvell sont de celles qu'une récitation éprise de régularité peut atténuer, sinon supprimer tout à fait, sans choquer l'oreille. Parmi celles qui résisteraient aujourd'hui à la suppression on peut citer *it* sujet (266) et *to* devant l'article indéfini ou un infinitif commençant par une voyelle (267); il nous semblerait aussi difficile de contracter en une seule syllabe la désinence *-ing* du participe présent avec la voyelle finale d'un infinitif (268); nous répugnerions à assimiler par la prononciation l'adjectif *learned* au participe qui a la même orthographe (270); le mot *violet* perdrait son parfum s'il était réduit à deux syllabes par la suppression de l'*o* (271); la désinence du superlatif fixée à un adjectif terminé par une consonne est bien difficile à prononcer sans l'aide d'une voyelle de liaison, par exemple dans *lowd'st* (272); des formes comme *overt'ane* (273) ou *wheres'ere* surprennent le lecteur moderne (274). Mais elles marquent la limite que Marvell ne dépasse jamais et qu'il atteint même tout à fait exceptionnellement. Peut-être parce que sa pensée est rarement dense il la coule sans effort dans le moule iambique.

S'il lui faut user des licences dès lors traditionnelles ce ne sera pas dans le sens de la compression mais plutôt de l'expansion qu'il se dirigera. Certes il ne recourra presque jamais à la forme extrême, celle qui donne à une diphtongue la valeur de deux syllabes : on ne trouve chez lui ainsi employé que *fire* (275) et *four* (276). Mais il défera des combinaisons de lettres acquises par la prononciation courante, soit dans des noms propres comme *Sylvio* (277) ou *Celia* (278), soit dans des noms

(266) *The Nymph*., v. 67 : And when 'thad left me far away,...

(267) t' a beast; — t'unite, t'immure. t'admit, t'enjoy, etc... — Dans le poème sur la mort de Cromwell on trouve (v. 43) « y'ha'daily » pour « you have daily », ce qui est franchement mauvais.

(268) *The Mower to the Glo-Worms* (v. 3) :

And studying all the Summer-night,...

Schipper, *A history of English versification* (Oxford, 1910) § 107, cite le suffixe *ing* parmi ceux qui « en raison de leur caractère phonétique ne peuvent être traités métriquement que comme des syllabes complètes ». Mais Abbott, *A Shakespearian grammar*, § 470, donne plusieurs exemples de contractions analogues, entre autres *prophesying* comptant pour trois syllabes.

(270) *Upon Appleton House*, v. 570 : In their most learned Original/call.

(271) *The Picture of little T. C.* v. 32 : That Violets may a longer Age endure. On remarquera l'absence d'apostrophe dans ces trois exemples.

(272) *Upon Appleton House*, v. 255 : But their lowd'st Cannon were their Lungs;... au vers suivant *sharpest* compte pour deux syllabes. — Cf. Abbott, *op. cit.* § 473.

(273) *Ibid.*, v. 678 : As Flies in Chrystal overt'ane;plain. mais le N. E. D. cite un exemple de *overtane* en prose à la date de 1653.

(274) *Ibid.*, v. 673 : The viscous Air, wheres'ere She fly,...

et *The Garden*, v. 23 : Fair Trees ! where s'eer your barks I wound,...

(275) *The Match*, v. 34 : To make one fire high :...

(276) *The Nymph*..., v. 70 : And trod as on the four Winds.

Upon Appleton House, v. 323 : Thou Paradise of four Seas,...

Dès le début du siècle suivant ces vers semblèrent faux. Cooke corrigea le premier par l'addition de *if* après *as*. S'il laissa le second tel quel, ce fut sans doute par inadvertance. Ses successeurs ont dûment interpolé *the* devant *four*.

(277) *The Nymph*..., v. 25 : Unconstant *Sylvio*, when yet...

mais aux vers 33 et 49 *Sylvio* ne compte que pour deux syllabes.

communs comme *militia* (279) *fruition* (280), *section* (281); il donnera même une valeur à des *e* normalement atones dans *nunnery* (282), *nursery* (283), *gallery* (284); plus hardi encore, il comptera pour une syllabe l'*e* muet de l'adjectif français *bonne* introduit dans son vers (285); enfin il fera grand usage des désinences depuis longtemps atones comme le *-ed* du prétérit et du participe passé (286); ou, quoique plus rarement, à la 3^e personne du présent de l'indicatif il emploiera la forme archaïque *-eth* qui donne une syllabe de plus que l'*s* déjà normale de son temps (287). Au total Marvell sur ce point suit plutôt la tradition de Spenser que celle de Donne; soit de propos délibéré, soit par un penchant instinctif, il recherche la facilité harmonieuse et un peu monotone plutôt que la concision rude et forte.

Il en va de même pour ce qui est de l'accentuation. On sait que dans le vers iambique anglais se présentent parfois des éléments perturbateurs : ce sont des mots, ou des combinaisons de mots, qui prononcés normalement brisent le rythme, ou, si l'on veut, le renversent. Dans ce cas le métricien, selon ses préférences personnelles et selon la nature de chaque cas particulier, sacrifie l'accentuation propre du mot, et alors constate un déplacement d'accent — ou bien la régularité du vers, et alors admet la substitution d'un autre pied, le trochée, à l'iambe. On s'accorde à considérer comme permise cette substitution au début du vers ou après la césure; aussi suffira-t-il de dire que l'usage fait par Marvell de cette liberté est d'une fréquence moyenne et de citer un vers fameux de la *Plainte de la Nymphé* qui en renferme un double exemple :

Lillies without, Roses within.

La façon dont le rythme à deux reprises se cabre souligne l'opposition du sens, avec bonheur. Non moins normal est l'emploi du spondée compensé par un pyrrhique, ou, si l'on veut éviter ces termes un peu trop savants, la combinaison de deux pieds dont les syllabes accentuées et non accentuées sont réunies au lieu d'alterner. Un vers également fameux du *Jardin* en donne un double exemple :

(278) *The Match* v. 16 : And that was Celia / lay.

Mais au vers 36 de la même pièce et dans le poème adressé à Witty (v. 17 et 21), Celia ne compte que pour deux syllabes.

(279) *Upon Appleton House*, v. 330 : That sweet Militia restore,

(280) *Daphnis and Chloe*, v. 64 : By a late Fruition. / alone.

(281) *The Unfortunate Lover*, v. 16 : In a Cesarian Section. / stone.

(282) *Upon Appleton House*, v. 85 : A Nunnery first gave it birth.

(283) *Ibid.*, v. 339 : The Nursery of all things green...

(284) *The Gallery*, v. 4 : Compos'd into one Gallery;...
et v. 42 : ... Of Thee, my Gallery do store;...

(285) *Upon Appleton House*, v. 660 : Starts forth with to its *Bonne Mine*.

(286) Dans *Appleton House* sur une vingtaine de prétérêts susceptibles des deux prononciations nous en avons relevé deux où la désinence forme une syllabe séparée, et sur quelque quatre-vingts participes passés, quinze. Marvell ne se cache nullement d'employer l'une ou l'autre forme selon sa commodité; témoins les vers 38-39 de *The Unfortunate Lover* :

He both consumed and increast :

And languished with doubtful Breath;...

(*increast* rime avec *feast*). L'imprimeur de 1681 ne semble pas s'être jamais trompé sur ce point : la désinence atone est toujours imprimée 'd (*grac'd*) ou t (*polisht*); seuls les mots où la désinence compte pour une syllabe sont imprimés — *ed*.

(287) Dans *Appleton House* nous relevons *reverenceth*, *scapeth*, *seemeth*, *toucheth*.

Pour le premier et le quatrième de ces verbes la forme moderne donnerait d'ailleurs le même compte de syllabes.

To a green Thought in a green Shade (288).

On remarque ici comme plus haut la césure médiane qui sépare deux groupes symétriques et qui est fréquente chez Marvell. Les spondées non compensés n'apparaissent guère que dans des énumérations :

*She yet more Pure, Sweet, Streight, and Fair,
Then Gardens, Woods, Meads, Rivers are* (289),

et dans ce cas n'ont rien qui doive surprendre. Quant au déplacement il n'est incontestable qu'au dernier pied du vers qui n'admet aucune substitution et où la rime de l'autre vers du distique sert de témoin. Or ce témoignage est si rare chez Marvell (290) qu'on ne saurait en tirer argument pour découvrir des déplacements hypothétiques dans le corps de ses vers. On peut donc le déclarer très respectueux du rythme de la langue.

Il l'est aussi du rythme du vers, car les substitutions hors des cas reconnus par la tradition se rencontrent somme toute rarement dans son œuvre lyrique. Il n'a pas l'impérieux dédain de Donne pour les contraintes (imposées par Sackville et Spenser) qui ont donné à la division du vers anglais en pieds un caractère rigide. Chez le maître on trouve fréquemment deux groupes de trois syllabes, soit accolés, soit séparés par un ou deux groupes de deux syllabes, qui refusent, au jugement de toute oreille non prévenue, de se laisser résoudre en pieds iambiques comme l'exigerait la mesure. Voici deux exemples, un dans un vers théoriquement de cinq pieds :

Since she / whom I lov'd / hath payd / her last debt... (291),
et l'autre dans un vers théoriquement de quatre pieds :

When my grave / is broke / up again... (292).

Chez l'élève pareilles révoltes sont très rares, si rares et si gauches que ce ne sont probablement pas des révoltes mais des négligences. Voici quelques cas de vers de quatre pieds assez douteux :

As two Eyes / swoln with weep / ing are (293)
(mais on peut admettre que *Eyes swoln* constitue un spondée).

Might a Soul / bath there / and be clean... ? (294)
(même remarque que plus haut pour *Soul bath*).

Let us roll / all our Strength / , and all
Our sweetness... (295).

(288) *The Garden*, v. 48. Ce vers est cité par Verrier, *op. cit.*, vol. I, p. v, comme exemple des absurdités de la scansion traditionnelle. Mais celle-ci a raison, selon nous, de reconnaître ici un effet produit par l'abandon du type normal.

(289) *Upon Appleton House*, v. 695-6. Cf. *ibid.*, v. 745, 752, 764, où les mêmes combinaisons reviennent comme une sorte de refrain.

(290) Nous n'en trouvons aucun exemple dans les poèmes proprement lyriques. Dans les vers à Lovelace *Presbytery* rime avec *a reforming eye* (v. 23-4) et dans un poème à la louange de Cromwell, *The First Anniversary*... (v. 15-6) on trouve la rime *Return / Saturn*.

(291) *Holy Sonnets*, XVII, 1.

(292) *The Relique*, v. 1. — Il faut d'ailleurs reconnaître que cette particularité, frappante dans les satires de Donne, l'est beaucoup moins dans ses vers lyriques.

(293) *Eyes and Tears*, v. 36.

(294) *Clorinda and Damon*, v. 15.

(ici encore *all* peut porter un accent assez fort, aussi bien au milieu qu'à la fin du vers, pour que *roll all* soit un spondée).

its foot more soft

And white, / (shall I say / then my hand ?) (296)

(*shall I* peut s'expliquer par un trochée normal après une pause, mais *say then* ?) Et voici deux vers de trois pieds qui semblent bien n'en avoir que deux chacun :

And with such / to inclose...

(où *such* employé absolument au sens de *such men* porte un fort accent).

The same *Arts* / that did *gain* (297).

(les italiques sont de Marvell ou du moins de son imprimeur). C'est tout (298) et ce n'est pas suffisant pour apparenter la prosodie de Marvell à celle de Donne. La principale ressemblance entre les deux poètes réside dans l'emploi fréquent des monosyllabes, mais elle tient plus au vocabulaire qu'à la versification. Pourtant elle a des conséquences prosodiques dont la plus habituelle est de compromettre l'harmonie du vers. *Clorinde et Damon* offre plusieurs exemples des plus fâcheux (v. 15-6, 19-20, 22, 24, 29-30) :

D. Might a Soul bath there and be clean,

Or slake its Drought ? C. What is't you mean ?...

C. And what late change ? D. The other day

Pan met me. C. What did great *Pan* say ?...

D. But He ere since my Songs does fill...

C. Sweet must *Pan* sound in *Damons* note...

Chorus : Sing then while he doth us inspire;

For all the World is our *Pan's Quire*.

Même dans l'herbe épaisse du *Jardin* la rocaille apparaît de place en place. Sur soixante-douze vers que compte cette pièce sept sont entièrement composés de monosyllabes, et tous ne constituent pas des exceptions à la règle qui condamne cette catégorie au nom de l'euphonie. C'est sans doute dans *La définition de l'Amour*, ce poème sombre et dur où l'influence de Donne est si marquée pour la pensée et le choix des images, que Marvell a tiré des monosyllabes ses effets les plus heureux ; le vers :

(Though Loves whole World on us doth wheel)

est lourd certes, mais d'une lourdeur énergique et qui convient au sujet. Néanmoins, à voir l'ensemble de l'œuvre lyrique, une certaine arythmie

(295) *To his Coy Mistress*, v. 41-2.

(296) *The Nymph...*, v. 60-1.

(297) *An Horatian Ode...*, v. 19 et 119.

(298) Du moins pour les vers iambiques. Mais dans *Daphnis et Chloé*, pièce entièrement trochaïque, nous trouvons (v. 95-6) :

Yet bring with me all the Fire

That Love / in his Torch/es had,

où le second vers (ne parlons pas du premier déjà peu régulier) refuse de se partager autrement qu'en trois pieds, dont un anapeste et deux iambes. Toutefois le vers, de sept syllabes admet maintes libertés qui surprendraient dans ceux de huit et surtout de dix. Nous reparlerons plus en détail du décasyllabe au chapitre VI.

constitue la rançon de la simplicité que nous avons louée dans la diction de Marvell; par cette qualité comme par ce défaut il s'oppose à Milton chez qui l'infailible harmonie s'achète trop souvent au prix du pédantisme. Les deux poètes illustrent le dilemme dont la poésie anglaise, par la constitution même de la langue où presque tous les mots indigènes sont des monosyllabes et presque tous les polysyllabes sont étrangers, ne saurait guère s'évader.

Malgré ce dernier trait la prosodie de Marvell se caractérise au total par une douceur souvent monotone et parfois assez molle. Cette impression devient plus marquée lorsqu'on passe de l'étude des pieds à celles des mètres.

On en trouve sept dans les pièces lyriques de notre poète : vers de douze, dix, huit, sept, six, quatre et deux syllabes. Ce que nous avons dit de l'absence de tout élément trisyllabique avoué nous permet de les désigner ainsi, et ce sera plus commode que de parler de vers de six, cinq, quatre, trois, deux et un pieds, à cause de la présence de deux vers de quatre pieds, l'un acatalectique et l'autre catalectique. Sur ces sept mètres, quatre n'apparaissent jamais isolés et servent seulement à la formation de stances anisométriques; nous pouvons les négliger pour le moment; d'ailleurs l'alexandrin et les vers de quatre et de deux syllabes sont exceptionnels; seul le vers de six syllabes tient une place honorable dans cette œuvre (299), loin d'ailleurs après le décasyllabe, l'octosyllabe et l'heptasyllabe, les trois mètres qui se rencontrent soit en combinaison avec d'autres soit isolément.

Le décasyllabe que l'arithmétique placerait au second rang occupe le dernier dans l'ordre d'intérêt. Des six pièces isométriques qu'il constitue, quatre sont des poèmes de circonstance dont la valeur littéraire le cède nettement à l'importance autobiographique. Les deux autres pièces sont *La belle chanteuse* et *L'empire de la musique*. Relevons ce choix paradoxal du moins lyrique des mètres pour louer l'art auquel la poésie lyrique était étroitement associée chez les anciens, et l'est encore chez les Anglais plus que chez nous, — et passons.

L'octosyllabe et l'heptasyllabe anglais sont à la fois très proches et très distincts; ils peuvent s'employer en combinaison ou séparément. Les deux modes d'emploi se trouvent chez Marvell mais le second domine, et de beaucoup. Ici encore le versificateur sacrifie la variété à la régularité.

L'octosyllabe l'emporte dans l'œuvre lyrique de Marvell par le nombre : presque les trois quarts du total des vers; il l'emporte aussi par la qualité supérieure des pièces dans la composition desquelles il entre seul : *A sa trop prude Maîtresse*, *La Plainte de la Nymphe*, *Le Jardin*, *Les Bermudes*, pour ne citer que celles-là. En lui se résument presque toutes les beautés de la versification de notre poète, mais aussi, hélas ! presque tous ses défauts. Ceux-ci apparaissent surtout dans le long, trop long poème *Sur le manoir d'Appleton*. Selon la formule ingénieuse et

(299) Voici, pour n'y plus revenir, la répartition numérique des mètres : octosyllabes, 1879 (dont 1572 dans des pièces isométriques et 307 dans des pièces anisométriques) — décasyllabes, 316 (246 + 70) — heptasyllabes, 252 (170 + 82) — vers de six syllabes, 100, — de quatre syllabes, 7 — de douze syllabes, 6 — de deux syllabes, 2.

juste de Byron ce mètre est celui « de la facilité dangereuse » (300); rarement ce verdict fut mieux mérité que par le plus ambitieux effort de Marvell. Si le style fait songer à un babillage amusant mais prolixe et un peu puéril, la faute en est sans doute à l'octosyllabe. Celui-ci coule sans effort, le plus souvent d'un seul jet, sans césure obligatoire et avec un arrêt à peu près inévitable du sens à la rime. Toute statistique des enjambements repose sur la base peu solide de l'appréciation personnelle et donne un faux air mathématique à ce qui est surtout affaire de goût : disons, sans attacher autrement d'importance à ces chiffres et seulement pour fixer les idées, que nous ne comptons guère plus de deux douzaines de rejets dans cette pièce de près de huit cents vers, donc une proportion d'un sur trente. Et si par exception le vers impair enjambe sur le vers pair, l'arrêt se produit inéluctablement à la fin de ce dernier, enfermant le sens dans chaque distique à rimes plates. Ces distiques à leur tour se groupent deux par deux, puis quatre par quatre, et les huitains ainsi obtenus prennent un faux air de stances par l'artifice typographique d'une numérotation en chiffres romains. Cette unité, à laquelle l'art métrique n'a guère de part, mais qui répond à un désir de diviser le mouvement de la pensée en des durées égales, se retrouve dans *Bill-borow*, *L'Amoureux infortuné*, *La Galerie de tableaux*, *Damon le faucheur* et même dans *Le Jardin*. Cette dernière pièce approche tant de la perfection qu'on hésite à condamner la formule métrique qu'elle représente et qui avait sans aucun doute la préférence de notre poète :

What wond'rous Life in this I lead !
Ripe Apples drop about my head ;
The Luscious Clusters of the Vine
Upon my Mouth do crush their Wine ;
The Nectaren, and curious Peach,
Into my hands themselves do reach ;
Stumbling on Melons, as I pass,
Insnar'd with Flow'rs, I fall on Grass.

Pourtant il est permis de mieux aimer les rimes plates non déguisées des *Bermudes* ou de l'appel *A sa trop prude Maîtresse*, et surtout de trouver un intérêt technique supérieur dans *La Plainte de la Nymphé*, seule pièce où le sens refuse systématiquement de se laisser enfermer dans aucun cadre métrique, vers, distique, quatrain ou huitain. La proportion des enjambements, toujours sous la réserve de l'équation personnelle, y est d'un pour six vers, mais ils ne se répartissent pas également dans toute la pièce : on n'en trouve guère dans la partie centrale où la Nymphé se remémore le passé triste ou joyeux avec une émotion contenue ; au contraire ils abondent dans le début du poème où s'exhalent comme des sanglots sa douleur et son indignation. Ici les chiffres seraient impertinents ; il n'y a qu'à citer :

The wanton Troopers riding by
Have shot my Faun and it will dye.

(300) L'expression (voir le N. E. D., s. v. *octosyllabic* pour l'emploi qu'en fait Byron) a été appliquée au cas de Marvell dès 1833 par la *Westminster Review* (voir bibliographie n° 148).

Ungentle men ! They cannot thrive
To kill thee. Thou neer didst alive
Them any harm ; alas nor cou'd
Thy death yet do them any good.
I'me sure I never wisht them ill ;
Nor do I for all this ; nor will :
But, if my simple Pray'rs may yet
Prevail with Heaven to forget
Thy murder, I will Join my Tears
Rather then fail. But, O my fears !
It cannot dye so. Heavens King
Keeps register of every thing :
And nothing may we use in vain.
Ev'n Beasts must be with justice slain ;
Else Men are made their *Deodands*.
Though they should wash their guilty hands
In this warm life-blood, which doth part
From thine, and wound me to the Heart,
Yet could they not be clean : their Stain
Is dy'd in such a Purple Grain.
There is not such another in
The World, to offer for their Sin.

La fin du poème où le pathétique direct reprend le dessus par la mort présente du faon après l'évocation de sa grâce passée offre le même caractère métrique que le début, à peine moins marqué. Marvell sentait donc toute la valeur dramatique du rejet, et si besoin était d'une confirmation on la trouverait dans ce fait que les seuls passages du *Manoir d'Appleton* où les enjambements se rencontrent assez nombreux sont le discours de la nonne et celui de l'amant.

Marvell n'ignorait pas non plus quels effets pouvait produire l'alternance de l'octosyllabe et de l'heptasyllabe ; il l'a prouvé dans une pièce curieuse du point de vue métrique, le *Dialogue entre l'Ame résolue et le Plaisir créé*. Le préambule, où le poète exhorte son Ame à la constance, et toutes les répliques de l'Ame se composent d'octosyllabes ; de même les deux chœurs angéliques ou du moins pieux qui marquent le milieu et la fin de la pièce, sauf que le premier se termine sur un distique décasyllabique qui en accentue la gravité. Au contraire le Plaisir emploie l'heptasyllabe, dans la première partie de la pièce seul en quatrains ou sixains à rimes plates et dans la seconde partie alterné avec le vers de six syllabes en quatrains à rimes croisées. Il produit ainsi une impression d'instabilité voluptueuse qui s'oppose dramatiquement à l'immuable décision de l'Ame. Car l'heptasyllabe anglais provient de l'octosyllabe par la suppression de l'anacrusse, ou syllabe initiale non accentuée, ce qui lui communique un rythme trochaïque exactement inverse du rythme iambique de l'octosyllabe. Autant celui-ci est posé, égal, autant celui-là est vif et sautillant, ou bien véhément et passionné. Mais des exemples en diront plus long que toute une file d'épithètes :

Pleasure.

If thou bee'st with Perfumes pleas'd,

Such as oft the Gods appeas'd,
Thou in fragrant Clouds shalt show
Like another God below.

Soul.

A Soul that knowes not to presume
Is Heaven's and its own perfume... (v. 25-30).

Pleasure.

All this fair, and soft, and sweet,
Which scatteringly doth shine,
Shall within one Beauty meet,
And she be only thine.

Soul.

If things of Sight such Heavens be,
What Heavens are those we cannot see ? (v. 51-6).

Malheureusement, de même que *La Plainte de la Nymphé* constitue une exception dans l'œuvre lyrique de Marvell par l'emploi artistique du rejet, de même le *Dialogue entre l'Ame résolue et le Plaisir créé* témoigne seul de son aptitude à contraster l'octosyllabe et l'heptasyllabe. Dans *Clorinde et Damon*, dont le thème ressemble tant à celui du *Dialogue*, la sensuelle bergère comme le vertueux berger emploie le rythme iambique, et cette pièce de trente vers trouve le moyen de sembler monotone à l'oreille. Dans *Thyrsis et Dorinde* au contraire la variété métrique existe, mais les vers de sept, huit et dix syllabes sont répartis si capricieusement entre l'homme et la femme (301) que ce poème énigmatique pour le fond et défectueux comme texte en devient plus obscur encore.

Dans quatre pièces l'heptasyllabe règne sans partage. On s'explique bien le choix de ce mètre pour *Daphnis et Chloé*, pastorale libertine, et surtout pour *Amétas et Thestylis tressant des cordes de foin*, aimable bluette où le Plaisir créé triomphe sans peine d'une Ame avertie mais non résolue. Sa brièveté permet de la citer en entier :

I

Ametas.

Think'st Thou that this Love can stand,
Whilst Thou still dost say me nay ?
Love unpaid does soon disband :
Love binds Love as Hay binds Hay.

II

Thestylis.

Think'st Thou that this Rope would twine
If we both should turn one way ?
Where both parties so combine,
Neither Love will twist nor Hay.

(301) Quel que soit le texte que l'on adopte (cf. *supra*).

III

Ametas.

Thus you vain Excuses find.
Which your selve and us delay :
And Love tyes a Womans Mind
Looser then with Ropes of Hay.

IV

Thestylis.

What you cannot constant hope
Must be taken as you may.

V

Ametas.

Then let's both lay by our Rope,
And go kiss within the Hay.

Dans *Jeune Amour* l'heptasyllabe par sa prestesse atténue ce que la sensualité un peu équivoque du thème pourrait avoir de choquant. Enfin, si dans la traduction d'un très moral chœur du *Thyeste* de Sénèque l'on s'étonne de rencontrer ce rythme plus allègre que sérieux, le choix du poète s'explique sans doute par le désir de conserver le plus possible le caractère lyrique de l'original. Bref Marvell a presque autant de goût pour ce mètre que le poète des *Hespérides* (302).

Pourtant c'est l'octosyllabe, d'un maniement plus aisé, qui reste son moyen d'expression favori, et pour mesurer la distance qui sépare sa versification moyenne des sommets de l'art il suffit de lire le *Manoir d'Appleton* et de relire ensuite l'*Allegro* et le *Penferoso*. Dans le diptyque miltonien on voit le complet triomphe de la concision sur la facilité tentatrice du mètre. Marvell n'atteint jamais à une pareille densité, pas même dans les *Bermudes* ou dans la *Trop prude maîtresse*. Pourtant il faut lui reconnaître d'avoir, surtout dans cette dernière pièce, tiré de son aimable instrument des sonorités inattendues :

Had we but World enough, and Time,
This coyness Lady were no crime...
My vegetable Love should grow
Vaster then Empires, and more slow...
But at my back I alwaies hear
Times winged Charriot hurrying near :
And yonder all before us lye
Desarts of vast Eternity... (303).

Presque toute la pièce serait à citer, et l'on hésiterait ensuite à dire, ce

(302) Voir Floris Delattre, *op. cit.* p. 477. Tout le chapitre sur la métrique des *Hespérides* nous a été fort utile.

(303) Margoliouth dans sa note sur ce vers fait remarquer que la prononciation du XVII^e siècle lui donnait une sonorité aujourd'hui perdue. *E* devant *r* suivie d'une autre consonne avait le son *a* long (identique à celui de *vast*) : ainsi dans *Eternity* et aussi dans *Deserts*, d'ailleurs imprimé avec un *a* en 1681.

qui reste pourtant la vérité globale, que Marvell a mis trop de nonchalance dans le choix et l'usage des mètres anglais.

Il n'a pas été plus soigneux dans sa façon de rimer. Certes il faut ici tenir très largement compte des changements survenus depuis le milieu du XVII^e siècle dans la prononciation anglaise. La liberté dont jouissaient alors les poètes se fondait sur la diversité de l'usage parmi les gens cultivés d'une partie à l'autre de l'Angleterre et même dans la capitale et les villes d'université. Nombre de mots qui aujourd'hui ne riment plus que pour l'œil (c'est une façon courtoise de dire qu'ils ne riment pas du tout) rimaient alors pour l'oreille de façon normale ou du moins acceptable (304). Toutes ces déductions faites la liste des rimes de Marvell auxquelles nous n'avons pu trouver de justification et qui nous semblent licencieuses demeure assez longue; *hast* (se hâter) avec *mast* (mât) ou *aghost* avec *hast* (hâte) alors que dans de nombreux autres vers *hast* ou des mots similaires comme *wast* (ceinture) et *chast* (chaste) riment avec des prétérits ou des participes passés comme *displac'd*, *unlac'd*, *grac'd*, *inchas'd*, dont l'apostrophe ne rend pas la prononciation différente de ce qu'elle est aujourd'hui; *far / were*, *guard / sword*; — *theirs / hers*, *weigh / eye*, *appear / err*, *appear'd / heard* (troupeau), *sphere / there*, *where / austere*, *tear* (déchirer) / *sphere*; — *birth / forth*, *first / nurst*, *fill'd / yield*, *fine* (beau) / *mine* (le mot français, au sens d'aspect), *reprives* (il accorde un sursis) / *lives* (vies); — *down* (en

(304) Voir sur cette question un livre dont il serait impertinent de notre part de faire l'éloge : *Studies in English rhymes from Surrey to Pope* (1923) par H. C. Wyld. Nous avons suivi aveuglément le professeur de philologie anglaise de l'université d'Oxford lorsqu'il déclare une rime légitime, encore que sa générosité nous semble parfois bien grande. Comme Marvell ne figure pas parmi les poètes qui ont fourni des exemples (il y aurait eu, à notre avis, autant de droit que Habington, Suckling et même Cowley) nous croyons qu'il ne sera pas inutile de donner ici la liste des rimes justifiées par Wyld qui se retrouvent dans Marvell avec l'indication de la page des *Studies* (ces rimes ont été relevées dans les poèmes lyriques et dans les trois poèmes décasyllabiques sur Cromwell; un certain nombre d'entre elles reviennent plusieurs fois) :

Pages 48-54 : *speak / break*, *weak / break*, *scat / great*, *cheat / great*, *retreat / grent*. Au XVII^e siècle tous ces mots contenaient la même voyelle, très voisine de l'é français, et qui normalement devient en anglais moderne celle qu'on entend dans le second mot de chaque couple.

Pages 63-7 : *tears* (pleurs) / *bears* (il porte), *fear / wear*, *fear / bear* (ours) *year / bear* (porter), *appear / wear*, *appears / bears* (il porte) *dear / forswear*; — *ear / there*, *appear / there*, *year / there*, *fear / there*, *dear / were*. Ceci est un cas particulier de la règle énoncée au paragraphe précédent, l'r ne modifiant pas le son é de la voyelle.

Pages 67-70 : *wan / man*, *wand / command*, *want / plant*, *was / grass*, *washt / dasht*. Dans le premier mot chaque couple a possède aujourd'hui le son o bref; au XVII^e siècle il avait le même son que dans le second mot. — *war / far*, *war / star*, *warr / carr*, *warre / are*, *warrs / starrs*, *wars / scars*, *warm / arm*, *warm / disarm*, *swarms / arms*. Dans le premier mot de chaque couple a possède aujourd'hui le son o long ouvert (celui qu'on trouve dans *boar*) mais au XVII^e siècle il avait le même son a bref que dans le cas précédent.

Pages 75-82 : *Love / move*, *Love / approve*, *above / move*; — *root / cut*, *bud / good*, *buds / woods*, *blood / stood*, *blood / wou'd*, *flood / wood*, *floods / woods*, *flood / would*; — *root / foot*. Il est difficile de dire quelle était dans chaque cas particulier la prononciation de chacun de ces mots, mais presque tous pouvaient selon le cas prendre les sons qu'on entend aujourd'hui dans *blood*, *good*, et *root*.

Pages 86-90 : *sweat / great*, *sweat / heat*, *thread / lead* (conduire), *said / read* (indicatif présent), *head / lead* (conduire), *mead* (prairie) / *tread*, *mead* (id.) / *head*, *tread / lead* (conduire), *heat / threat*, *threads* (elle enfle) / *beads*. Dans tous ces mots, quelle que soit leur prononciation actuelle, on entendait au XVII^e siècle le son (ou presque) de l'é français qui a évolué normalement dans *great*, s'est abrégé dans *head*, et a changé complètement de valeur dans *mead*. — Nous ne savons si la rime

bas) / *mown*, *flow'rs* / *yours*, *you* / *vow*, *flows* (il coule) / *lose*, *lose* / *depose*, *lose* / *dispose*, *poor* / *door*, *home* / *womb*, *sconce* (fort) / *once* (prononcé avec un *o* long et sans *w* initial), *come* (prononcé soit comme aujourd'hui soit avec le son *ou* long) / *home*, *loves* / *groves*, *move* / *grove*, *above* / *Jove*, *stoves* / *removes*, *long* / *unsung*, *long* / *young*, *son* / *on*, *among* / *song*, *mourn* / *burn*, *turns* / *mourns*, *turn'd* / *mourn'd*, *boast* / *lost*, *broth* / *doth* (il fait); — *push* / *brush*, *push'd* / *rush'd*, *unrul'd* / *build*, *rul'd* / *build* (qui peut alors rimer correctement soit avec *filled* comme aujourd'hui, soit avec *field*) (305). On trouve même de prétendues rimes dont la consonne finale n'a pas le même son : par exemple *this* / *is*, *kiss* / *is*, *converse* / *hers*, *chase* (chasser) / *rase* (tondre), couples dont un mot contient une *s* dure et l'autre une *s* douce; l'œil dans ces cas-là est du moins satisfait mais voici qui montre Marvell en flagrant délit d'assonance : *sigh'd* / *night* (306).

Dans une rime anglaise il faut considérer, outre la quantité et la qualité des voyelles et la qualité des consonnes, l'accent qui joue un rôle prépondérant. Les deux syllabes qui se font écho doivent porter un accent égal, et normalement cet accent est dans les deux cas l'accent principal, sinon unique, du mot auquel chacune appartient. Faire rimer deux accents secondaires, c'est énerver la versification; Marvell, pour lui rendre justice, ne le fait que rarement; nous relevons *turnaments* / *ornaments*, *enemy* / *harmony* dans les poésies lyriques, *wood-leviathans* / *hurricanes* et *conspiracies* / *prophecies* dans un poème sur Cromwell.

knead / *fed* (*The Mower against Gardens*, v. 7-8) s'explique ainsi ou si la voyelle était alors brève dans les deux mots (p. 92). En tout cas c'est ainsi qu'il faut prononcer les rimes *confess* / *peace* et *bless* / *race*.

Page 105 : *are* / *care*, *are* / *fair*, *are* / *hair*, *are* / *pray'r*, où le pluriel de l'indicatif présent du verbe être provient d'une forme accentuée et a le son de l'*é* français comme le second mot de chaque couple.

Page 106 : *have* / *slave*, *have* / *gave*, *have* / *crave*; — *hath* / *faith*. L'explication et la prononciation sont les mêmes pour *have* que pour *are*. —

Ibid. : *shall* / *all*. L'explication est la même que pour *are* et *have*, et la prononciation était celle de *all*.

Page 107 : *do* / *go* (*Thyrsis*, v. 3-4), *do* / *Know* (*Nymph*, v. 29-30, *Appleton*, v. 239-40, *Horatian Ode*, v. 75-6), *do* / *show* (*Appleton*, v. 459-60), *do* / *flow* (*First Song*, v. 17-8); — *to* (préposition) / *go* (*Nymph*, v. 105-6). Dans toutes ces rimes *do* et *to* avaient le son *o* long de *go* etc... Nous avons donné les références parce que Wylde n'a trouvé qu'un seul exemple, dans Pope (*do* / *show*).

Page 117 : *become* / *tomb*, *come* / *room*. Le verbe *to come* et ses dérivés avaient fréquemment le son *ou* long.

Page 126 : *one* / *alone*, *none* / *shown*. *One* et ses dérivés conservaient encore leur vieille prononciation avec *o* long et sans *w* initial.

Pages 121 et 127 : *none* / *gone*; l'*o* était long dans ces deux mots.

Page 128 : *poures* (il verse) / *showers*. Le premier mot était alors prononcé avec une diphtongue comme l'est encore le nom de la rivière *Stour*.

Page 132 : *wound* (blessure et blesser) rime avec *found*, *crown'd*, *drown'd*, *compound*, et *wounds* avec *rebounds*. La diphtongue *au* s'entendait alors couramment dans la prononciation du nom et du verbe.

Enfin voici deux rimes qui sont devenues de simples assonances parce qu'une consonne muette au XVII^e siècle, est de nouveau prononcée aujourd'hui : *clothes* / *compose* et *bemoan* / *stoln*. *Clothes*, nous dit Wylde (p. 116) se prononçait *clôs*. Quant à *stoln* (*Appleton*, v. 268) nous l'interprétons par l'analogie avec *swolne* (*swollen*) que Surrey fait rimer avec *bemoan* (Wylde, p. 114).

(305) Comme il le fait dans Marvell lui-même. — Cf. Wylde, p. 103.

(306) Dans ce relevé nous avons fait figurer toutes les rimes dont nous n'avons pas trouvé la justification dans Wylde, mais certaines sont fréquentes chez les contemporains de Marvell, par exemple les types *door* / *poor* et *is* / *this*; cette dernière rime se justifie peut-être historiquement (voir N. E. D. s. v. *be*).

C'est peu, et Waller dans son recueil de 1645 a aussi deux de ces rimes ; mais ce que l'on rencontre constamment, ce sont deux syllabes rimant ensemble et dont l'une porte un accent principal, l'autre un accent secondaire. Dans bien des cas d'ailleurs cet accent secondaire n'a pas d'existence propre ; c'est une création du rythme métrique qui ne s'entend pas dans la prononciation courante. Il n'est guère de poète anglais qui n'ait usé à l'occasion de cette licence et certains en ont tiré de charmants effets de variété, atténuant ce que la rime ordinaire a d'un peu brutal ; mais Marvell en abuse ; dans ses poésies lyriques une rime sur douze en moyenne appartient à cette catégorie alors que dans l'*Allegro* et le *Penseroso* la proportion, déjà forte, ne dépasse pas une pour vingt et que dans Waller elle est de l'ordre du cinquantième (307). Non seulement le poète fait violence à l'accentuation normale mais il attribue aux voyelles ainsi mises en relief une valeur souvent arbitraire. D'une rime acceptable comme *frustrating / king*, on passe à *survives / Donatives*, *bye / Eternity*, *try / virginity*, *seas / deluges*, *wear / executioner*, *war / Oliver*, *home / Elizium* (alors qu'un peu plus loin *Elizium* rime de façon moins étrange avec *come*), *will / Pinacle / still*. Parfois les négligences se succèdent sans arrêt comme dans tel huitain du *Manoir d'Appleton* (le XXXI^e) :

Is not this he whose Offspring fierce
Shall fight through all the *Universe* ;
And with successive Valour try
France, Poland, either Germany ;
Till one, as long since prophecy'd,
His Horse through conquer'd *Britain* ride ?
Yet, against Fate, his Spouse they kept ;
And the great Race would intercept.

La dernière rime sauve l'honneur, mais il était temps.

Il est curieux que Marvell, si libre sur le chapitre de l'accentuation, ait accepté sur d'autres les contraintes imposées par l'école classique. La rime féminine n'apparaît que trois fois dans son œuvre lyrique (il n'y a pas lieu de tenir compte de couples comme *power / shower, given / Heaven*, où chaque mot compte pour une seule syllabe ainsi que l'apostrophe le montre souvent, sinon toujours) : *Roses / incloses* (308), *italianated / translated* (309), *strongest / longest* (310). C'est tout, alors que l'*Allegro* et le *Penseroso* à eux seuls renferment une dizaine de rimes féminines. Même Herrick, déjà plus retenu en ceci que les élisabéthains, fournit une proportion bien plus élevée que Marvell (311). Il

(307) Nous avons relevé 21 exemples dans le recueil de 1645, contre 101 dans les vers lyriques de Marvell.

(308) *A Drop of Dew*, v. 3-6.

(309) *To... Doctor Witty...*, v. 23-4.

(310) Premier des *Two Songs at the Marriage...*, v. 33-4. — Poscher, *op. cit.*, p. 142, cite cet exemple de rime féminine et déclare qu'il n'y en a pas d'autre dans les poésies lyriques, en quoi il se trompe. Son étude de la versification de Marvell, quoiqu'elle soit la partie la plus nouvelle et la plus précise de son livre, renferme bien des inexactitudes et des erreurs d'interprétation. On peut même se demander parfois s'il lisait correctement les vers de notre poète. Nous l'avons donc laissé de côté pour nous servir uniquement du texte de Marvell.

(311) Voir Delattre, *op. cit.*, p. 474.

n'est pas jusqu'à Waller qui, dans son recueil de 1645 tout au moins n'admette un peu plus fréquemment que notre poète la rime féminine (312). De même la rime riche n'apparaît que tout à fait exceptionnellement dans cette partie de l'œuvre de Marvell : *right / write* se trouve dans les vers à Witty, *Saturn / return* dans un poème sur Cromwell. A la même date Waller a le même nombre de ces incartades sur la conscience, puisqu'aux oreilles des puristes anglais la consonne d'appui est aussi déplaisante qu'elle est chère aux oreilles des parnassiens français (313). Exceptionnelle aussi est la rime du simple avec le composé (*alarms / arms* et *serv'd / deserv'd* dans un poème sur Cromwell) et la rime brisée dont le seul exemple : *is't / mis't*, se trouve dans *Thyrsis et Dorinde*.

On ne saurait reconnaître à Marvell le mérite de l'imprévu et de l'originalité dans ses rimes correctes ; ici encore la louable simplicité de son vocabulaire entraîne une conséquence fâcheuse : le retour trop fréquent des mêmes mots à la fin du vers, par exemple *heart, art et part*. Il est rare que Marvell échappe à cette banalité par le pédantisme : l'emploi d'un terme juridique (d'ailleurs survenant avec beaucoup d'à-propos) comme *deodands*, rimant avec *hands*, dans la *Plainte de la Nymphé* montre ce que notre poète aurait pu faire, mais n'a d'ordinaire pas fait, pour varier ses fins de vers. Sachons lui gré de cette discrétion et ne le querellons pas trop pour ses répétitions de rimes. En cette matière la langue anglaise ne possède pas de ressources bien étendues, et les meilleurs poètes n'ont pas toujours réussi à éviter soit l'incorrection, soit la bizarrerie, soit la monotonie. Marvell tombe dans le premier et le troisième de ces défauts mais pas au point de mériter le pilori. Retenons plutôt que dans sa façon de rimer il est déjà tout près des classiques, proscripteurs de la syllabe hypermétrique mais au reste peu difficiles sur le choix des consonances : on n'ignore pas que les pires rimes anglaises se trouvent dans les œuvres de Pope.

Marvell est aussi bien près des classiques par le petit nombre des stances qu'il emploie et par leur simplicité voisine de l'indigence. La plus grande partie de son œuvre consiste en pièces isométriques à rimes plates, celles-ci étant souvent groupées dans le cas des octosyllabes, nous l'avons dit, en quatrains ou en huitains fictifs. Dans trois pièces anisométriques les stances offrent plus d'intérêt, bien que l'agencement des rimes en soit aussi absent. La première, *Le chant du faucheur*, se compose de cinq strophes de six vers : cinq octosyllabes et un alexandrin ; celui-ci et le vers qui le précède immédiatement constituent le refrain du chant (il n'y en a pas d'autre exemple dans Marvell) et le rythme

(312) Nous en avons relevé onze dans le recueil de 1645.

(313) Plus fréquent chez Marvell est le cas où la même consonne d'appui se trouve dans les deux mots, seule une fois et l'autre fois précédée d'une ou deux autres : dans *Appleton House*, *bless / less, rest / brest, raise / praise, Thwaites / waites*, — dans *The first Anniversary...*, *lay / clay, laid / plaid, skill / kill, stop / top, rest / crest* ; — dans *Upon the victory obtained by Blake...*, *obscured / cured, streigns / reins*. On remarquera que la consonne commune est dans la plupart des cas une semi-voyelle. Cette forme atténuée de la rime riche se rencontre aussi chez Waller mais moins souvent que chez Marvell ; il ne semble pas qu'elle ait jamais été proscrite.

cherche sans doute à suggérer le long mouvement circulaire de la faux (314) :

My Mind was once the true survey
Of all these Meadows fresh and gay;
And in the greenness of the Grass
Did see its Hopes as in a Glass;
When *Juliana* came and She

What I do to the Grass, does to my Thoughts and Me.

La tentative est curieuse (315) sinon couronnée d'un plein succès. Plus réussi nous semble le poème intitulé *Le faucheur contre les jardins*, où Marvell n'a pas cherché l'harmonie imitative mais s'est inspiré d'un modèle antique. Chaque vers impair est un décasyllabe, chaque vers pair un octosyllabe. Avec moins d'ampleur on reconnaît là le distique pentamétrique cher aux élégiaques latins :

Luxurious Man, to bring his Vice in use,
Did after him the World seduce :
And from the fields the Flow'rs and Plants allure,
Where Nature was most plain and pure.

Mais qu'il le sût ou non, et il le savait probablement, Marvell avait été devancé dans cette expérience métrique par Ben Jonson avec sa traduction d'une épode d'Horace (316); d'ailleurs ses distiques sont plus harmonieux que ceux de son prédécesseur. Dans son *Ode horatienne* notre poète semble avoir innové; l'analogie avec les strophes lyriques latines est forcément superficielle; elle réside dans le nombre des vers, quatre, qui est familier au chantre d'Auguste, et dans le fait que les deux premiers sont plus longs que les deux derniers :

The forward Youth that would appear
Must now forsake his *Muses* dear,
Nor in the Shadows sing
His numbers languishing.

On songe à la strophe alcaïque, ou mieux encore à la strophe asclépiade B :

O navis, referent in mare te novi
Fluctus ! o quid agis ? fortiter occupa
Portum. Nonne vides ut
Nudum remigio latus... (317).

Certes l'imitation de Marvell n'est point un esclavage. Mais l'indéniable beauté formelle du poème anglais, son rythme entraînant tiennent-ils à la structure de la stance ? Nous nous permettons d'en douter et refusons d'y voir une trouvaille métrique.

(314) Remarque de Margoliouth dans sa note sur cette pièce.

(315) Nous ne trouvons pas cette strophe dans Schipper, ni dans l'abrégé anglais déjà cité, ni dans *Englische Metrik*, 3 volumes, Bonn, 1882.

(316) *The Praises of a Country Life*. (Horace, Livre V, ode II). Signalé par Schipper, *A history of English versification*, § 207.

(317) Les deux derniers vers de la strophe latine ne sont jamais égaux comme dans l'anglaise, mais ici la différence entre eux n'est que d'une syllabe.

Après la rime plate, *longo sed proximus intervallo*, c'est le quatrain à rimes croisées que l'on rencontre le plus fréquemment : la *Définition de l'Amour*, le *Deuil* et le *Faucheur aux vers-luisants* parmi les pièces octosyllabiques, *Jeune amour*, *Amétas* et *Thestylis* parmi les heptasyllabiques, emploient cette stance simple et usuelle mais susceptible d'heureux effets. C'est peut-être celle où Marvell s'est élevé le plus haut comme versificateur :

Therefore the Love which us doth bind,
But Fate so enviously debarrs,
Is the Conjunction of the Mind,
And Opposition of the Stars (318).

Ce quatrain se transforme en sixain par l'adjonction d'un distique final. C'est la stance dans laquelle est écrite la *Belle chanteuse*, stance qu'a employée entre autres poètes Shakespeare dans *Vénus et Adonis*. Là non plus Marvell ne fait pas preuve d'originalité. Banal aussi le quatrain à rimes embrassées de *Daphnis et Chloé*; même le rythme trochaïque ne saurait en faire une création (319).

Restent deux pièces où se combinent ces deux caractères de la stance lyrique : l'emploi de mètres inégaux et l'enchevêtrement des rimes. *Le couple assorti* présente cette combinaison sous sa forme la plus populaire — [*the common measure*] : $a^8 b^6 a^8 b^6$. C'est la stance favorite des ballades et des psaumes, et ses origines remontent presque aussi loin que le vers anglais. Au contraire la stance du *Portrait de la petite T. C.*, plus compliquée, plus savante, pourrait bien appartenir en propre à Marvell; la formule en est $a b a c c b^8 d^4 d^{10}$ (320).

Who can foretel for what high cause
This Darling of the Gods was born !
Yet this is She whose chaster Laws
The wanton Love shall one day fear,
And, under her command severe,
See his Bow broke and Ensigns torn.
Happy, who can
Appease this virtuous Enemy of Man !

Le résultat de cet effort presque unique dans son œuvre pour créer un

(318) Saintsbury, vol. II, p. 334, cite la première strophe de cette pièce où il voit le plus bel exemple de « long measure » de toute la période caroline. — Si l'on se reporte à la page consacrée par l'*Histoire de la prosodie anglaise* à Marvell, on verra que son talent de métricien, du moins dans les vers lyriques, y reçoit des éloges beaucoup plus enthousiastes que les nôtres. Nous avons sans doute tort, nous souhaitons même d'avoir tort, mais nous ne pouvons reconnaître à notre poète un « doigté » infailible, ni souscrire à ce jugement : « For the (widely) Elizabethan power of « fingering » — of getting the utmost possible out of metres borrowed or invented — not the greatest poet in English or in literature is Marvell's superior ».

(319) Le premier exemple en date que donne Schipper, *Metrik*, II, § 311, est *The Phoenix and the Turtle*.

(320) Nous citons la seconde strophe et non la première, parce que dans celle-ci, et dans celle-ci seule, le premier vers est un heptasyllabe. — Nous ne trouvons aucun exemple de cette strophe dans Schipper, qui ne semble d'ailleurs pas avoir fait grand usage de Marvell, car il ne le nomme qu'une seule fois, parmi les poètes des XVII^e et XVIII^e siècles qui n'ont écrit aucun sonnet (*Metrik*, II, § 550).

moule est agréable, sans plus; il ne s'impose pas et ne semble avoir été imité par personne.

Moins originales mais bien plus belles sont les deux pièces que Marvell écrit en vers libres, c'est-à-dire sans s'astreindre à aucune régularité dans l'alternance des rimes ni des mètres. Ce sera le système, si l'on peut dire, des fables de La Fontaine; mais ç'avait déjà été celui de Donne dans *Constance de femme*, *La dissolution* et *L'apparition*; et cette dernière pièce atteint une énergie dans l'expression de la haine amoureuse qui n'a jamais été dépassée. Herbert a ensuite sanctifié cette tentative révolutionnaire dans un de ses poèmes les plus vigoureux, *Le Collier*. Puis Milton a surpassé ses deux prédécesseurs dans son immortelle élégie, bien connue de Marvell. Mais celui-ci ne prétend point rivaliser d'ampleur ni de mélodie avec le chantre de *Lycidas*, et c'est surtout le pieux curé de Bemerton qu'il suit dans sa *Goutte de rosée* et sa *Couronne*. Le second de ces poèmes se compose de vers de six, huit et dix syllabes; le premier, plus varié encore, renferme en outre des vers de quatre et de sept syllabes, ce qui le rend non seulement anisométrique mais anisorythmique. Quant aux rimes on trouve dans les deux pièces non seulement les agencements usuels a a b b, a b a b et a b b a mais encore celui-ci, plus rare et plus savant, qui met un intervalle plus long entre les deux terminaisons identiques : a b c a b c. De ce point de vue d'ailleurs Marvell reste bien en deça des audaces de Herbert (la rime *g* dans *Le Collier* apparaît au vers 13 et ne reparait qu'au vers 23), tandis qu'il l'égale pour la variété des mètres (*Le Collier* renferme des vers de deux syllabes mais n'en a pas de sept syllabes). Mais nulle analyse ne saurait dispenser en pareille matière de citer :

See how the Orient Dew,
Shed from the Bosom of the Morn
 Into the blowing Roses,
Yet careless of its Mansion new;
For the clear Region where 'twas born
 Round in its self incloses :
 And in its little Globes Extent,
Frames as it can its native Element.
 How it the purple flow'r does slight,
 Scarce touching where it lyes,
But gazing back upon the Skies,
 Shines with a mournful Light;
 Like its own Tear,
Because so long divided from the Sphear.
 Restless it rouses and unsecure,
 Trembling lest it grow impure :
Till the warm Sun pittie it's Pain,
And to the Skies exhale it back again.
 So to the Soul, that Drop, that Ray
Of the clear Fountain of Eternal Day,
Could it within the humane flow'r be seen,
 Remembring still its former height,

Shuns the sweet leaves and blossoms green;
And, recollecting its own Light,
Does, in its pure and circling thoughts, express
The greater Heaven in an Heaven less.

La fin de la pièce offre moins de variété, partant moins d'intérêt métrique (a b a b c c⁷ d e d e⁸ f f g g¹⁰). Mais notre citation suffit à montrer que Marvell a su faire bon usage de la liberté; celle-ci est à l'ordinaire périlleuse; elle l'a moins été pour lui que la régularité de l'octosyllabe à rimes plates; on peut seulement regretter qu'il n'ait pas renversé la proportion de ces deux formes opposées dans son œuvre lyrique.

Nous voici derechef arrivé au terme de l'analyse, et l'insuffisance de ce procédé se révèle encore plus clairement en matière de versification que tout à l'heure en matière de style. Les instruments sont si grossiers et le sujet si complexe, la part de l'inconscient si grande dans la création comme dans la jouissance, qu'après avoir constaté les défauts et les beautés selon les règles auxquelles le poète lui-même souscrivait, on se trouve avoir omis un élément impondérable et pourtant essentiel. Cet élément, que l'on peut appeler, faute d'un meilleur mot, la musique du vers, non seulement emplit les pièces de Marvell que les anthologies ont rendues familières à tout Anglais cultivé et que nous avons largement citées dans ce chapitre, mais encore se rencontre çà et là dans des pièces imparfaites, dans de simples ébauches, voire dans de médiocres poèmes de circonstance. Que le lecteur, sans plus se préoccuper de la personnalité de Hastings, écoute chanter ces deux vers étranges où le poète décrit le séjour céleste du jeune seigneur :

Before the *Chrystal Palace* where he dwells,
The armed *Angels* hold their *Carouzels*; (v. 33-4)

Oublions la banalité moralisante de *Clorinde et Damon*, et, au milieu de ces vers monosyllabiques dont nous avons blâmé la dureté, cueillons ce distique mélodieux :

Near this, a Fountains liquid Bell
Tinkles within the concave Shell. (v. 13-4)

Dans *Le deuil*, juste avant le trait final dont nous avons dit la méchanceté polie, une stance nous transporte bien loin de la poésie de ruelle et des médisances mondaines, et la beauté de l'image ne suffirait pas à nous dépayser ainsi sans le prestige des sons :

How wide they dream ! The *Indian Slaves*
That sink for Pearl through Seas profound,
Would find her Tears yet deeper Waves
And not of one the bottom sound. (v. 29-32)

Dans *Damon le faucheur* louons la cruauté conventionnelle de Juliana puisqu'elle contraint son amoureux à lui rappeler ainsi les présents qu'il lui a faits :

To Thee *Chameleons* changing-hue,
And Oak leaves tipt with hony dew (v. 37-8),

et à se vanter de l'amour qu'il inspire à l'Aurore :

On me the Morn her dew distills
Before her darling Daffadils. (v. 43-4)

Quand on a signalé la triple allitération, de l'*m*, du *d* (qui commence cinq des syllabes, dont quatre accentuées) et de l'*f*, a-t-on rendu compte entièrement du charme de ces vers pour l'oreille ? Et le début du *Faucheux aux vers-luisants* doit-il toute sa mélodie au retour de l'*l*, de l'*s* et de l'*m* ?

Ye living Lamps, by whose dear light
The Nightingale does sit so late,
And studying all the Summer-night,
Her matchless Songs does meditate;...

Mieux vaut reconnaître dans ces passages exquis la présence d'un je ne sais quoi, et les savourer longuement.

Par malheur une étude technique comme la nôtre, fondée sur l'ensemble et non sur des vers exceptionnels, réclame une conclusion plus conforme à la stricte justice, partant plus maussade. Pour l'historien, dirons-nous, sa versification place Marvell tout près de l'école classique ; elle observe déjà l'interdiction de l'enjambement et de la rime féminine, et elle n'éprouve plus guère le besoin, si caractéristique de la Renaissance, de créer des formes nouvelles. Considérée en elle-même, elle présente des réussites qui n'ont rien d'original et des tentatives, en petit nombre, qui ne sont pas triomphantes. Esprit ouvert mais poète paresseux, Marvell n'a pas fait rendre tout ce qu'il aurait dû à ses dons naturels.

* * * * *

Et la conclusion générale de ce chapitre ne peut éviter de reprendre ce reproche. Dans une œuvre aussi restreinte on s'étonne de trouver si grande la part de l'improvisation négligente. Poète lyrique, Marvell l'a été peu d'années et pendant ce court laps de temps il l'a été sans application. Toutefois sa solide culture classique, ses vastes lectures modernes le placent au-dessus de « la cohue des gentilhommes qui écrivaient facilement » pour emprunter l'expression bien connue de Pope. Il ne descend jamais au même fatras que Sucking ou Lovelace. D'autre part il évite par son nonchaloir les pires contorsions de Donne. Il est moins que Crashaw ou que Vaughan le jouet d'une inspiration en quelque sorte extérieure, d'un enthousiasme qui soulève jusqu'au ciel les deux poètes sacrés pour les laisser rudement retomber la minute d'après. Il eût pu s'il l'eût voulu, limer son style, élaguer ses développements et polir ses vers ; chaque fois qu'il a essayé il a noblement réussi. Avec des dispositions fort semblables mais moins délicates Dryden lentement a conquis dans la poésie anglaise une place que Marvell aurait pu remplir avec autant de majesté et un charme spontané qui est rare chez le poète lauréat de Charles II.

Mais il ne faut pas s'attarder à des regrets, encore moins à des récriminations; il faut remercier Marvell de ce qu'il fut et de ce qu'il fit. Seul parmi les disciples de Donne il présente une personnalité comparable pour la variété et la force à celle du maître (321) et dans ses meilleures pièces il atteint une humanité, une cordialité, il exprime de façon largement accessible et en même temps artistique des sentiments universels, qui n'apparaissent chez Donne qu'exceptionnellement. Il reste et restera le poète métaphysique du plein air, et cet aspect de son œuvre suffirait seul à consacrer sa réputation. Mais il s'est parfois élevé au dessus de la mode de son temps, et alors il a exprimé des aspects de la Nature avec tant de bonheur ou d'intensité que pour ceux (et ils sont le nombre) qui jugent son œuvre par quelques sommets, il demeurera, quoique le critique puisse dire de cette généralisation, le précurseur de Wordsworth, de Shelley et de Keats, le poète qui a observé la grive au nid et su noter l'éclat de son œil, qui a perçu le parfum des fleurs comme une musique surhumaine, enfin qui sur un banc de mousse à l'ombre de vieux arbres a défailli d'une extase sensuelle où Dieu ni la femme n'avaient de part. Et si chaque homme se définit par ce qu'il porte en lui de suprême, cette image maintenant traditionnelle de Marvell, comme elle est la plus admirative, est peut-être la plus fidèle (322).

(321) Si l'on est tenté de nous récuser comme un juge prévenu en faveur de Marvell, que l'on se reporte à l'anthologie déjà citée de Grierson (bibliog. n° 127), p. xxxvii : « But the strongest personality of all is Andrew Marvell. Apart from Milton he is the most interesting personality between Donne and Dryden, and at his best a finer poet than either ».

(322) Nous n'aurions pas dû attendre la conclusion de ce chapitre pour prononcer le nom de Keats, mais il sera venu spontanément à l'esprit des lecteurs du *Jardin*. Une strophe surtout, celle où Marvell décrit les fruits qui l'entourent, et dans cette strophe un vers : « The Luscious Clusters of the Vine », évoquent l'ode *A l'Automne*, la strophe 11 de l'ode *A un Rossignol* et la strophe xxx de la *Vigile de Sainte-Agnès*. Et l'épithète *luscious*, en lui donnant un sens pleinement élogieux, celui de savoureux, de juteux, de succulent, n'est-elle pas celle qui exprime le mieux ce que la poésie de Keats a de plus distinctif ? (Voir E. Legouis, *Revue des cours...*, 12 mars 1912, p. 84). — Parmi les poètes français seule la comtesse de Noailles, croyons-nous, révélerait une sensualité végétale comparable à celle de Marvell. Certaines rencontres d'expression accentueraient cette ressemblance; voir dans *Les Eblouissements, Volupté*, v. 3 : « le vent vert »; *Soir en été*, v. 13 : « le silence vert »; *Incendie de l'été*, strophe xix, décrit « L'abeille, ardente et ronde balle, — Guerrier japonais de l'été, » d'une manière qui n'est pas sans analogie avec celle de *Sur le manoir d'Appleton*; mais, alors que Marvell prolonge la métaphore militaire, la comtesse passe tout de suite à une métaphore amoureuse. La frénésie orgiaque que le poète du XVII^e siècle confine en quelques passages se répand dans toute l'œuvre de la poétesse du XX^e, sans continence aucune. La plupart des vers de Marvell sortent de son cerveau, et les autres y ont passé; ceux de la comtesse n'ont pas cette origine. Pourrait-on définir Madame de Noailles un Marvell féminin ? Elle a autant de talent, voire de génie, mais hélas ! encore bien plus de facilité que lui.

CHAPITRE IV

Olivier Cromwell.

Marvell quitte les Fairfax à la fin de 1652 ou au début de 1653. Nous ignorons pourquoi; Marie Fairfax n'a que quatorze ans et ne se mariera qu'en 1657. Rien ne permet de supposer une brouille entre le général ou sa femme et le précepteur. Il est vraisemblable que malgré ses protestations d'amour à la solitude Marvell regrette Londres. A peine de retour dans cette ville il se moquera en vers des Néerlandais qui ont choisi pour capitale un village (La Haye) (1). Toujours est-il qu'en février 1652/3 il recherche une situation officielle auprès des puissants du jour. Il est donc rallié à la République. Depuis quand? La question demeure embarrassante, non que les documents fassent défaut mais parce qu'à des dates très voisines ils se contredisent brutalement.

Le 13 novembre 1650 mourait Thomas May, dramaturge et poète bien en cour avant la guerre civile, puis historien de celle-ci avec des sympathies parlementaires. Les Cavaliers avaient attribué sa partialité pour les rebelles à une déception d'amour-propre : il aurait espéré devenir poète-lauréat en 1637 à la mort de Ben Jonson, mais Charles I^{er} lui avait préféré Davenant. Aussi la mort subite de May au milieu du sommeil, du sommeil de l'ivresse précisait-on, apparut-elle aux fidèles du Roi-Martyr comme une vengeance céleste exercée sur un traître mercenaire. Rien de surprenant dans cette interprétation; ce qui étonne c'est que Marvell l'ait adoptée avec une joie féroce dans une satire où il décrit l'arrivée aux Enfers de May et son expulsion ignominieuse du groupe des poètes. On attendait plus d'impartialité de la part de celui qui a écrit quelques mois plus tôt l'*Ode horatienne*. La conduite de May pouvait s'expliquer honorablement : il avait traduit dès 1627 la *Pharsale* de Lucain qu'il avait peu après continuée en vers latins et anglais jusqu'à la mort de César; les sentiments qu'il avait alors exprimés de façon purement littéraire purent fort bien prendre une valeur pratique par le jeu des circonstances. On peut supposer, il est vrai, que Marvell avait connu May personnellement et le méprisait en tant qu'homme; peut-être s'étaient-ils querellés. Notre poète, nous aurons l'occasion de le redire, se montra souvent irritable et vindicatif.

(1) *The Character of Holland*, v. 77-8 :

Nor can Civility there want for Tillage,
Where wisely for their Court they chose a Village.

Mais cette explication ne saurait nous faire comprendre que Marvell ait englobé dans son invective tout le parti républicain et même tous ceux qui dès 1642 avaient résisté au Roi les armes à la main. Reprocher à May d'avoir « apostasié de l'art du poète pour se faire le chroniqueur de Spartacus » (2), c'est comparer toutes les Têtes-rondes à des esclaves révoltés (comparaison qui en ce temps ne pouvait plaire au Niveleur le plus ardent), c'est insulter les chefs des armées parlementaires, Essex d'abord, puis Fairfax et Cromwell. Appeler Brutus et Cassius « les trompeurs du peuple » et les donner en pâture à un vautour (3), c'est une injustice explicable chez un monarchiste intransigeant comme Dante, dont Marvell s'inspire ici, inexplicable chez l'auteur de l'*Ode horatienne*, ce monument d'indifférence en matière de régime politique. Répondra-t-on que cette diatribe, Marvell la place dans la bouche de Ben Jonson, royaliste et anti-puritain fervent ? Mais l'artifice dramatique ne dissimule guère le parti-pris du satirique. Il faut admettre qu'à la fin de 1650 la foi légitimiste de notre poète, foi qui sommeillait depuis les vers à Lovelace et à Hastings, eut un réveil brusque et violent, soit qu'il fût encore à Londres auprès du chancre de Lucasta, soit (mais ceci devient tout à fait incroyable) qu'il résidât déjà sous le toit de Fairfax (4).

Mais nous marchons de surprise en surprise : trois mois au plus après avoir écrit la *Mort de Thomas May* Marvell adresse des vers latins ingénieux et flatteurs à l'un des principaux dignitaires de la République, Olivier St. John, grand juge, de droit coutumier. Celui-ci, malgré sa prudence et son éloignement opportun de la politique au mo-

(2) *Tom May's Death*, v. 73-4 :

Apostatizing from our Arts and us,
To turn the Chronicler to *Spartacus*.

(3) V. 17-8 : But how a double headed Vulture Eats,
Brutus and Cassius the Peoples cheats.

Cf. *supra*, chap. II, note 60.

(4) Il existe encore d'autres solutions à ce problème. La plus simple consisterait à retirer cette pièce du canon de Marvell ; mais comme elle a paru dans l'in-folio de 1681, qui présente tous les caractères de la parfaite authenticité, et que le style en est fort semblable à celui d'autres satires de notre poète, on ne saurait procéder de façon aussi arbitraire. — Aubrey, *op. cit.*, II, 56, parle du poème sévère de Marvell sur May sans exprimer ni doute ni surprise.

Une seconde solution consiste à placer la composition des vers de Marvell, non dans les quelques jours ou semaines qui suivirent la mort de Thomas May, mais au début de la Restauration. C'est ce que fait la *Biographia Britannica* (1760) dans un article très favorable à May où elle cherche à discréditer le témoignage de Marvell pour montrer dans l'historien du Long-parlement un républicain sincère et désintéressé ; elle s'appuie sur les vers 81-8 de la satire où Marvell par la bouche de Ben Jonson raille les obsèques publiques accordées à May (voir *Calendar of State Papers, domestic*, 1650, 18 novembre) et prédit que son corps ne restera pas dans l'abbaye de Westminster mais en sera expulsé par Chaucer et Spenser. Or un mandat en date du 9 septembre 1661 ordonna effectivement l'exhumation de May et la destruction de son monument funéraire. — Cette théorie ne renferme pas d'impossibilité matérielle, ni d'autre improbabilité que le rôle attribué par elle à Marvell ; mais celui-ci suffit à nous la faire rejeter. A la fin de 1650 le ton du poème est déjà difficile à justifier ; il devient inadmissible en 1661 de la part de l'ex-secrétaire de Cromwell. Quant à l'exhumation de May, pas n'était besoin du don de prophétie pour annoncer dès 1650 que si jamais le Roi revenait, l'apologiste de la Rébellion ne dormirait pas tranquille dans l'abbaye royale.

Poscher, pp. 16-17, réfute la *Biographia Britannica* et offre une autre explication. Pour lui *Tom May's Death* a bien été écrit en 1650 mais cette satire n'est nullement royaliste. Et, s'appuyant sur Mommsen, de démontrer que l'on peut être un excellent républicain et abominer Brutus et Cassius. Cette démonstration vaut la lecture.

ment de l'exécution du Roi, était détesté par les Cavaliers et considéré par eux comme l'un des véritables chefs des Indépendants et l'instigateur secret des mesures extrêmes. Sous les accusations partiales d'orgueil et de cupidité son vrai caractère apparaît difficilement : sombre et renfermé, il traitait les affaires de ce gouvernement révolutionnaire en juriste respectueux de la forme et de la lettre ; attentif à subordonner le clergé au pouvoir civil il appartenait au groupe, formé surtout d'hommes de loi, de ceux que l'on appelait alors les érastiens (5). Marvell connaissait-il et appréciait-il St. John ? Ses vers ne le montrent pas. Ils sont consacrés non à l'homme mais à la mission dont le parlement-croupion vient de le charger.

Le 14 février 1650/1 Olivier St. John et Gautier Strickland étaient choisis comme ambassadeurs auprès des Provinces-Unies (6). Les mauvaises relations entre les deux républiques protestantes désolaient les enthousiastes anglais. Le régicide avait causé la même horreur à Amsterdam qu'à Paris ou Madrid. De Leyde, Claude de Saumaise l'avait flétrie dans sa massive *Defensio Regia pro Carolo I*, et Milton avait consacré tous ses loisirs de l'année 1650 à composer sa non moins massive *Pro Populo Anglicano Defensio*. Les émigrés royalistes qui remplissaient La Haye y avaient assassiné le 3 mai 1649 l'ancien professeur d'histoire à Cambridge, Dorislaüs, devenu représentant de son pays d'adoption dans sa propre patrie. Autour de la princesse d'Orange, fille du Roi-Martyr, et du berceau du débile enfant posthume qui sera un jour Guillaume III, un parti, fort dans le peuple, l'armée et la marine, demandait la guerre contre la république d'Angleterre. Mais, faute de chef, ce parti n'eût point prévalu contre la volonté pacifique des marchands qui gouvernaient la Hollande, et par elle la confédération, sans l'insigne maladresse et l'ignorance des réalités dont firent preuve en cette occurrence le parlement et le conseil d'état de Londres. Leurs instructions enjoignaient aux deux ambassadeurs de proposer une alliance perpétuelle, semblable à celle qui venait d'être imposée à l'Ecosse. Plutôt que d'accepter une subordination de fait et de sacrifier une indépendance chèrement conquise, les Etats-Généraux acceptèrent la lutte. St. John dont la hautaine intransigeance contribua à envenimer les choses, semble pourtant avoir espéré un meilleur succès (7). Mais Marvell, qui connaissait les Pays-Bas, devait avoir des doutes dès avant le départ de l'ambassade, et de fait il prévient les Néerlandais qu'il leur faut choisir entre la paix et la guerre. Jouant sur le nom du messager, il leur demande : « *Vultis Oliverum, Batavi, Sanctumve Johan-*

(5) Dont Selden est le type. Le nom d'érastien est historiquement inexact car Erastus s'était contenté de critiquer certains détails de la juridiction presbytérienne dans le Palatinat.

(6) *D. N. B.*, vie de St. John. Les ambassadeurs arrivèrent à La Haye le 17 mars 1650/1 et quittèrent les Pays-Bas pour rentrer en Angleterre le 20 juin 1651. — Peut-être est-ce par Strickland que Marvell avait connu St. John ; en effet le frère aîné de l'ambassadeur, le chevalier Guillaume Strickland, représentait au Long-parlement le bourg de Hedon, voisin de Hull, et se signalait par son puritanisme accentué. C'est à sa femme qu'est dédiée la traduction par le Docteur Witty du *De Vulgi in Medicina Erroribus*, traduction précédée de deux poèmes laudatifs de Marvell et qui paraissait vers ce moment (voir *supra*, chap. I).

(7) Gardiner, *Commonwealth*, I, 358-66. — Guizot, *Histoire de la République d'Angleterre et de Cromwell*, I, 241-52.

nem ? (8) » pour les enfermer dans un cercle aussi étroit que celui de Popilius.

Le choix du latin indique l'intention d'être lu de l'autre côté de la mer du Nord. Ces distiques, où nous voyons seulement le badinage un peu lourd d'un humaniste, marquent le premier pas de Marvell dans la carrière de la poésie officielle. Il ne devait pas tarder à faire le second, toujours aux dépens des ennemis de l'Angleterre. C'est, au printemps de 1653, le *Caractère de la Hollande* dont nous avons déjà eu l'occasion de résumer la partie descriptive. Il se termine par un récit poétique des causes et des péripéties de la guerre en cours, depuis l'insolent refus de saluer le pavillon anglais, à travers diverses alternatives de succès et de revers, jusqu'à un péan quelque peu anticipé pour le triomphe final, l'étranglement de « l'Hydre des sept provinces ». Et, entraîné par son ardeur patriotique, le poète fait un acte d'adhésion au régime qui défend si énergiquement l'honneur et les intérêts du pays :

Maintenant nul espoir n'est interdit à notre république
chérie du ciel et chère aux hommes,
pourvu que notre sénat reste ce qu'il a été,
vigilant à l'extérieur et toujours honnête à l'intérieur (9).

Peu de ralliés se sont jamais exprimés avec plus de chaleur. Chez Marvell le sentiment national l'emportait aisément sur les considérations politiques. Ne doutons pas de sa sincérité quand bien même nous le voyons solliciter une place de ce sénat si magnifiquement loué par lui (10). Le fait qu'il s'adresse à Milton pour appuyer sa demande suffirait, si besoin était, à nous rassurer.

Quand les deux poètes avaient-ils fait connaissance ? Il s'agit bien entendu de connaissance personnelle, car, nous l'avons vu, dès 1645 sûrement et dès 1638 probablement, Marvell avait lu *Lycidas*. Une légende héroïque le représente rencontrant Milton à Rome et tous deux maudissant de concert le pape aux portes du Vatican (11). Il est malheureusement trop certain que le premier voyageur était rentré en Angleterre plusieurs années avant le départ du second. D'ailleurs dans la lettre de recommandation que l'on va lire Milton en février 1652/3 affirme les mérites de Marvell surtout sur la foi de tierces personnes.

(8) *In Legationem Domini Oliveri St. John ad Provincias Fœderatas*, v. 15. — Le symbole pacifique de l'olivier est connu. L'apôtre Saint-Jean reçut du Christ en partage avec son frère le surnom de Boanergès, enfants du tonnerre (Marc, III, 17) ; ils le justifiaient en proposant d'appeler le feu du ciel sur les Samaritains inhospitaliers (Luc, IX, 54).

(9) V. 145-8 :

For now of nothing may our State despair,
Darling of Heaven, and of Men the Care;
Provided that they be what they have been,
Watchful abroad, and honest still within.

(10) Nedham, autre rallié (voir *infra*) avait reçu 200 livres sterling le 10 février 1652/3 du gouvernement républicain pour sa traduction du *Mare clausum* de Selden, autre attaque contre les Hollandais (Marvell, *ut supra*, v. 26 tourne en dérision le *Mare liberum* de Grotius auquel avait répondu Selden). Voir Masson, *Life of John Milton*, vol. IV, p. 450 ; au cours de ce chapitre nous aurons fréquemment l'occasion de renvoyer à cet ouvrage où les relations de Milton et de Marvell et même la vie propre de ce dernier sont étudiées en grand détail.

(11) Thompson, III. 442, s'en tient à une phrase interrogative, mais Dove, p. 6, est affirmatif.

Pourtant un curieux document semble indiquer que dès 1653 ou au plus tard 1654 leur amitié passait déjà pour ancienne. Une dame Anne Sadleir à qui le Révérend Marvell avait jadis dédié un sermon en témoignage de reconnaissance, sœur de cette dame Brigitte Skinner dont la tradition fait la bienfaitrice du jeune orphelin de Hull, et tante de cet Edouard Skinner dont notre poète fut peut-être le précepteur pendant son grand tour, tante aussi de Cyriaque Skinner qui était dès lors le disciple le plus fidèle de Milton, écrit ce qui suit dans une lettre à Roger Williams, pionnier de la tolérance religieuse en Nouvelle-Angleterre : « Pour ce qui est du livre de Milton... contre le feu Roi que vous voudriez me faire lire, vous auriez dû prendre note du jugement de Dieu sur cet homme, qu'Il a frappé de cécité; et d'après ce que j'ai entendu dire, il a été obligé de se faire aider par un certain André Marvell, sans quoi il n'aurait pu finir ce libelle maudit ». Il nous est impossible d'admettre que l'auteur de l'*Ode horatienne* ait collaboré, un an avant d'écrire cette pièce, à l'*Eikonoclastes*. Pourtant la colère mal renseignée de cette vieille protectrice de la famille Marvell montre que dans le camp royaliste on considérait notre poète comme un transfuge capable de s'être fait dès 1649 le complice de l'apologiste du régicide. Cyriaque devait en bonne justice partager la réprobation de Madame Sadleir. Servit-il d'intermédiaire entre Marvell et Milton ? La supposition est vraisemblable, mais nous n'en pouvons dire plus (12).

Milton portait depuis le 15 mars 1649 le titre officiel de secrétaire pour les langues étrangères, souvent remplacé par l'appellation familière de secrétaire latin (13). Et de fait le conseil d'état, organe exécutif du gouvernement républicain, avait vers la même date, peut-être à l'instigation de Milton, décidé que la correspondance avec les états étrangers serait rédigée désormais toute entière en latin, et non plus partie en latin, partie en français (14). Le mépris de Milton pour notre langue et son admiration pour celle de la Rome antique s'unissaient à la facilité plus grande qu'il avait à s'exprimer dans la seconde pour lui faire désirer ce changement. Il y a tout lieu de croire que Marvell pensait de même, et c'est à seconder le secrétaire latin qu'il mit son ambition. Milton le recommanda au président du conseil d'état, Bradshaw, dans une lettre trop caractéristique pour n'être pas traduite en entier :

« Monseigneur, — n'était que je craindrais d'interrompre la marche des affaires publiques auxquelles est perpétuellement employée toute votre étude, je me hasarderais de temps en temps à compenser mon absence forcée par une ligne ou deux, quand bien même je n'aurais comme sujet (et ce n'en serait pas un de peu d'importance) que la juste expression de ma reconnaissance pour vos nombreuses faveurs; j'y suis sensible aujourd'hui et le serai toujours; j'ai de plus à vous dire ceci.

(12) Voir sur Madame Sadleir et les Marvell notre article de la *Modern language review*, pp. 416-7 (Masson, IV, 528-31, donne toute la correspondance). — Voir aussi la note de Margoliouth sur *Andrew Marvell, Senior*, dans la *Review of English Studies*, janvier 1926.

(13) Marvell par contre l'appelle plus respectueusement qu'exactement « secrétaire pour les affaires étrangères » dans l'adresse de sa lettre du 2 juin 1654 (voir *infra*). Et Phillips dans son *Memoir* de 1694, p. xxx, va jusqu'à faire de son glorieux oncle un « ministre d'état ».

(14) Masson, *op. cit.*, IV, 85-6. — Gardiner, *Commonwealth*, I, 40-1.

que je crois de mon rôle de vous communiquer, à savoir que vous recevrez demain la visite à propos de quelque affaire, d'un Monsieur Marvelle, homme qui, à la fois par ce que l'on m'en a dit et par les relations que j'ai eues avec lui, semble mériter particulièrement d'être employé par l'état, et qui s'offre de lui-même à l'être, si on lui trouve quelque emploi. Son père était le ministre de Hull, et il a passé quatre ans à l'étranger, en Hollande, France, Italie et Espagne, avec grand profit, me semble-t-il, et appris la langue de ces quatre pays; de plus c'est un savant homme, avec une connaissance étendue des auteurs latins et grecs, et sans doute est-il d'une conduite éprouvée, car il est sorti depuis peu de la maison de Lord Fairfax, l'ex-général en chef, où lui était confié le soin d'instruire dans les langues la demoiselle sa fille. Si, par suite de la mort de Monsieur Wakerley (15), le Conseil juge que j'aie besoin de quelque aide pour m'acquitter de mes fonctions (quoique pour ma part je ne trouve pas de difficulté à faire ce que je dois, si ce n'est en ce qui concerne le service des conférences avec les ambassadeurs, auquel ma condition, je dois l'avouer, me rend impropre), il serait difficile de trouver un homme aussi propre de toute manière à cet emploi que ce monsieur : et je crois qu'en peu de temps il serait à même de rendre autant de services que Monsieur Ascan (16). Ceci, Monseigneur, je l'écris sincèrement sans autre fin que de remplir mon devoir envers le public pour l'aider à trouver un humble serviteur; mettant de côté ces soupçons et cette émulation que ma propre condition pourrait me suggérer alors que j'introduis auprès de moi un tel coadjuteur; et demeure, Monseigneur, votre très reconnaissant et fidèle serviteur.

Le 21 février 1652 [vieux style] » (17).

La traduction corrige plutôt qu'elle n'accentue l'enchevêtrement et la lourdeur des périodes. Dans son style trop ample et puissant pour les circonstances ordinaires de la vie, Milton montre envers Marvell l'estime d'un aîné, d'un maître : treize ans de plus et une gravité mûrie par de dures épreuves l'y autorisaient. Nous sommes émus par la réserve digne avec laquelle il fait allusion à sa cécité : complètement aveugle depuis presque un an, Milton n'a sans doute jamais vu Marvell.

Bradshaw, à qui l'auteur de l'*Ode horatienne* vint se présenter muni de cette lettre de recommandation, était quelque peu parent de Milton. Il avait présidé le tribunal qui condamna Charles I^{er}, et que Madame Fairfax apostropha si énergiquement. A l'ordinaire « ce jurisconsulte estimé au barreau était grave et doux dans ses mœurs, mais d'un esprit étroit et dur, fanatique sincère et pourtant ambitieux, enclin même à quelque avidité dans sa fortune, quoique prêt à donner sa vie pour son opinion » (18). La place que sollicitait Marvell relevait directement du conseil d'état, et si Bradshaw, président de ce corps (19), l'eût voulu,

(15) C'est-à-dire Weckherlyn, sur qui consulter le D. N. B.

(16) Sans doute Antoine Ascham; voir sa vie dans le D. N. B.

(17) L'original de cette lettre, écrit de la main d'un secrétaire peu au courant de l'orthographe des noms propres, a été découvert au début du XIX^e siècle et se trouve maintenant aux Archives nationales [*Record Office*] où il est exposé au public. H. J. Todd publia le premier cette lettre en 1826 dans sa troisième édition des œuvres poétiques de Milton, vol. I, p. 163.

(18) Guizot, *Charles I^{er}*, vol. II, p. 333.

(19) Bradshaw avait été président du conseil d'état du 10 mars 1648/9 au 26 no-

notre poète serait sans doute devenu secrétaire sur le champ. Pour des raisons inconnues un certain Philippe Meadows lui fut préféré (20). La démarche de Marvell auprès du régicide par excellence n'en marque pas moins un tournant décisif de sa carrière.

Le 20 avril suivant, Cromwell faisait entrer ses mousquetaires dans la Chambre des Communes et chassait le parlement-croupion. Le même jour, il dissolvait d'autorité le conseil d'état malgré une solennelle protestation de son président, Bradshaw, pour qui « nulle puissance sous le ciel ne pouvait mettre fin au parlement, si ce n'est lui-même » (21). Milton, en l'occurrence, se montra moins doctrinaire : plus qu'à une illusoire légalité il tenait à la complète liberté religieuse et il comptait sur Cromwell pour l'assurer (22). Quant à Marvell il semble avoir vu sans regret le pouvoir civil supplanté par le général victorieux, avec lequel il entra en relations vers le même temps d'une manière imprévue, peut-être par l'entremise de St. John.

Celui-ci s'était marié trois fois : sa seconde femme était une cousine germaine de Cromwell ; la troisième, une demoiselle Elisabeth Oxenbridge, qu'il épousa en 1645. Il semble avoir recommandé son beau-frère, le pasteur Jean Oxenbridge, à son cousin par alliance qui cherchait alors une famille pieuse où placer un sien protégé nommé Guillaume Dutton. Vu que le révérend homme, absorbé par d'autres fonctions, ne pouvait instruire lui-même l'enfant, St. John aurait par la même occasion indiqué comme précepteur Marvell. C'est là simple supposition ; ce qui ne fait pas de doute c'est que le poète sur quelque recommandation fut agréé par Cromwell en cette qualité et vint habiter avec son élève chez les Oxenbridge à Eton, sur la rive gauche de la Tamise, en face de Windsor. De ce lieu, le 28 juillet 1653, il adresse au général en chef la lettre suivante :

« Avec la permission de Votre Excellence. — Il pourrait sembler convenable que je cherche des mots pour exprimer à Votre Excellence mes remerciements. Mais en vérité la seule civilité qu'il soit décent pour moi de pratiquer avec une personne aussi éminente, est de vous obéir et d'accomplir honnêtement le travail que vous m'avez assigné. Aussi emploie-

vembre 1651 ; à cette date on avait décidé de nommer chaque mois un nouveau président. Bradshaw était de nouveau en fonctions du 26 janvier au 22 février inclus 1652/3. Donc la lettre de Milton lui parvint le jour où sa présidence temporaire expirait. Masson, IV, 355.

(20) Voir Masson, IV, 449-52, 524-6, 546. — Peut-être cet incident se rattache-t-il à la rivalité de Milton et de Thurloe, celui-là de moins en moins capable d'activité administrative, celui-ci de plus en plus nécessaire à ses chefs mais encore insuffisamment assuré de son pouvoir pour accueillir sans inquiétude un protégé de Milton dans le personnel de Whitehall.

(21) Bradshaw présidait cette dernière séance du conseil à la place d'un autre membre absent (Masson, IV, 355. 413).

(22) Masson attribue à Milton un pamphlet intitulé : *A Letter to a Gentleman in the Country touching the Dissolution of the late Parliament and the Reasons thereof...*, daté de Londres, le 3 mai 1653 et signé N. L. L. D'après une supposition ingénieuse, peut-être trop ingénieuse, la signature se composerait de la dernière lettre du nom de Milton et des deux dernières de celui de Marvell qui serait le destinataire de la lettre. Celui-ci avait témoigné à l'auteur son « admiration », entendez son étonnement, par une lettre privée en date du 27 avril ; d'où la réponse imprimée qui cherche à convaincre non seulement l'ami campagnard mais encore l'opinion publique de la nécessité de cette intervention irrégulière de l'armée dans la politique. — De toute façon l'étonnement de Marvell, s'il fut étonné, ne dura pas longtemps.

rai-je le temps qu'il plaît à Votre Seigneurie de m'accorder pour me lire, uniquement à l'usage pour lequel vous me l'avez donné, c'est-à-dire pour vous rendre compte de M. Dutton. J'ai pris soin de l'examiner plusieurs fois en présence de Monsieur Oxenbridge, comme l'on pèse et compte de l'argent devant témoins avant d'en prendre charge; car je pensais qu'il aurait pu s'y trouver quelque pièce de mauvais aloi, ou qu'une erreur avait peut-être été faite en comptant, que par la suite je serais obligé de compenser de ma poche. Aussi Monsieur Oxenbridge est-il le mieux placé pour faire à Votre Excellence une relation impartiale de cet examen : je dirai seulement, que je m'efforcerai selon mon meilleur jugement (c'est-à-dire selon les règles que Votre Seigneurie m'a données) d'accroître les talents qu'il [Dutton] peut déjà posséder. En vérité, il est d'un naturel doux et malléable; et Dieu soit loué, je ne saurais dire qu'il ait amené avec lui aucune mauvaise impression; et j'espère ne rien faire entrer dans son esprit qui ne puisse être d'une bonne sculpture. Il a en lui deux qualités qui rendent la jeunesse très facile à diriger, — la modestie, qui est la bride du vice, et l'émulation qui est l'éperon de la vertu. Et le soin qu'il plaît à Votre Excellence de prendre de lui n'est pas un faible encouragement, et lui sera ainsi représenté; mais par dessus tout, je m'efforcerai de lui faire comprendre ses devoirs envers Dieu; car c'est alors que nous commençons à servir fidèlement, quand nous considérons qu'Il est notre maître. Et en ceci, lui et moi avons une dette infinie envers Votre Seigneurie, pour nous avoir placés dans une famille aussi religieuse que celle de M. Oxenbridge, dont la doctrine et l'exemple sont pareils à un livre et à une carte, n'instruisant pas seulement l'oreille, mais démontrant à l'œil la direction où il doit voyager; et Madame Oxenbridge s'est si bien occupée de lui, que son teint s'est déjà beaucoup amélioré; et maintenant elle dispose sa chambre de façon qu'il puisse trouver du plaisir à y être aussi souvent que ses études l'exigeront. Pour le reste, la plus grande partie du temps s'est passée jusqu'ici à faire connaissance avec lui, et en vérité il est de bonne humeur, et nous trouve, je l'espère, de bonne compagnie. J'informerai désormais, à l'occasion, Votre Excellence de tout incident dans nos petites affaires, car j'estime que c'est pour moi un devoir. Je n'ai rien de plus [à vous dire] pour le moment, si ce n'est de remercier Dieu pour [les bienfaits de] Votre Seigneurie et de Lui demander en grâce qu'il me permette de me montrer — de Votre Excellence le très humble et fidèle serviteur ».

Et ce post-scriptum : « M. Dutton présente son très humble service à votre Excellence » (23).

Si Marvell écrivit de nouveau à Cromwell, ses autres lettres ne nous sont pas parvenues et c'est dommage. Dans le style de l'époque, trop

(23) Cette lettre, comme beaucoup d'autres reçues par Cromwell, avait été remise après la mort de celui-ci à Milton. — Une erreur, dont l'origine remonte à Dove, donne comme date 1657 au lieu de 1653; elle a été copiée par Grosart, I, 42, Aitken, I, xxix et Birrell, 54; tous trois en tirent la conclusion que le préceptorat de Marvell auprès de Dutton a été de très courte durée. En réalité rien ne prouve qu'il ne se soit pas prolongé pendant quatre ans; c'est même, en l'absence de toute indication contraire, la façon la plus vraisemblable d'expliquer comment Marvell a subsisté de 1653 à 1657.

périodique pour le genre épistolaire, mais avec moins de raideur et de gaucherie que Milton, Marvell nous donne un modèle de respect sans servilité et de prudence diplomatique (24). Certes il eût préféré un service public à ce préceptorat d'un enfant délicat et peut-être arriéré; mais ses ressources personnelles étaient sans doute épuisées, et le manque d'éclat de ses fonctions présentes ne l'empêchait pas de se réjouir à la pensée qu'elles le rapprochaient du maître de l'Angleterre.

L'histoire du jeune Dutton et de ses relations avec la famille Cromwell vaut d'être racontée. Son père, cadet de bonne maison, après avoir servi fidèlement Charles I^{er} qui l'avait fait chevalier, était mort en 1646, au moment où il allait chercher un refuge en France. Comme il avait aussi perdu sa mère, le petit Guillaume se trouva sous la tutelle du chef de la famille, son oncle Jean Dutton, de Sherborne, dans le comté de Gloucester, « l'un des hommes les plus riches et aussi les plus pacifiques de l'Angleterre » (25). A ce double titre celui-ci eut fort à souffrir dans ces temps troublés. Sous l'arbitraire royal son refus de contribuer à un emprunt forcé l'avait exposé à des représailles. Elu au Long-Parlement comme victime du despotisme, il n'avait pas tardé à se sentir mal à l'aise au milieu des rebelles, et avait rejoint le Roi à Oxford. Compris dans la capitulation accordée par Fairfax à cette ville en 1646, il avait depuis lors passé son temps à défendre ses biens et ceux de son neveu contre les exigences du *comité des compositions* (26). Il ne devait parvenir qu'en 1654, et non sans de gros sacrifices, à se libérer entièrement. Royaliste tiède, il appartenait au nombre de ceux qui voyaient en Cromwell le seul homme capable d'assurer la paix intérieure et la propriété. D'ailleurs il était aussi despotique dans sa famille qu'obéissant au pouvoir établi (27). Sans attendre que son neveu fût sorti de l'enfance, il forma le projet de le marier avec la plus jeune fille du général, Françoise Cromwell; sous cette condition il lui léguerait, à l'exclusion de ses propres filles, le domaine ancestral de Sherborne. Cromwell, que sa haute fortune n'éblouissait pas, trouva la proposition avantageuse, et l'accord se conclut; mais le futur beau-père exigea, semble-t-il, que l'éducation de son gendre lui fût désormais confiée. Il faut voir là surtout la préoccupation religieuse d'enlever l'enfant à un milieu *païen*, c'est-à-dire insuffisamment puritain, préoccupation que confirma le choix comme agents d'Oxenbridge et de Marvell.

Jean Dutton mourut en janvier 1656/7 (28), à temps pour éviter

(24) Mais que ce style cérémonieux et plein de titres nobiliaires nous transporte loin de notre Révolution avec son tutoiement et ses *citoyens généraux* !

(25) Wood, *Fasti* (Ed. Bliss, IV, 42).

(26) On appelait ainsi une commission parlementaire qui dans certains cas admettait les *délinquants*, c'est-à-dire les royalistes, à racheter leurs domaines d'une confiscation totale. Voir le *Calendar of the proceedings of the committee for compounding* et aussi le *Calendar of the proceedings of the committee for advance of money* pour les tribulations financières des Dutton.

(27) Voir dans *Hist MSS. Com. Rep. IV*, p. 46 (4 et 6 février 1640/1) une curieuse pétition de Thomas, comte de Downe, contre son beau-père Jean Dutton.

(28) Robbins, p. 354, cite d'après le *Calendar of Sherborne muniments* pp. 159-60 une lettre de Cromwell à Madame Jean Dutton (ignorée de Carlyle), datée du 23 janvier 1656/7, où le protecteur fait allusion au deuil récent de cette personne et à la responsabilité qui lui incombe à lui-même pour l'avenir de Guillaume Dutton. En

une cruelle déception. Cromwell et lui avaient compté sans le tempérament indépendant de Françoise qui refusa le legs d'un mari riche mais valétudinaire, et préféra épouser le 11 novembre 1657 le petit-fils du comte de Warwick (29). Guillaume Dutton faillit au même moment perdre aussi l'héritage de son oncle dont le testament fut attaqué par un de ses gendres. Cette seconde épreuve lui fut néanmoins épargnée, peut-être grâce à l'influence du protecteur (30), et il continua à jouir, autant que le lui permettait sa mauvaise santé (31), de l'une des plus grandes fortunes de l'Angleterre, jusqu'à sa mort prématurée en 1675 (32).

La mission confiée à Marvell par Cromwell dura, semble-t-il, plusieurs années (peut-être ne prit-elle fin qu'en 1657). A défaut de preuve nous avons un indice : ses relations prolongées avec les Oxenbridge. Ces hôtes du poète avaient eu une existence aventureuse : Jean Oxenbridge par ses tendances puritaines s'était attiré les sévérités de Laud, qui l'avait contraint en 1634 à se démettre de ses fonctions de répétiteur [*tutor*] dans un collège d'Oxford. L'année suivante il s'embarquait pour les Iles Bermudes, non sans avoir été examiné comme tous les émigrants par le ministre de Gravesend qui s'assurait, à l'embouchure de la Tamise, de leur orthodoxie, et après avoir prêté le serment d'allégeance au roi. Mais une fois débarqué de l'autre côté de l'Atlantique, son esprit remuant et son zèle réformateur s'échappèrent des chaînes spirituelles, et tout de suite il mit c'en dessus dessous la colonie jusqu'alors paisible (33). La persécution ne lui avait pas appris la to-

effet le testament de Jean Dutton (qui ne contient aucun legs pour Marvell) prie Cromwell de servir de tuteur à l'enfant et de le marier à Françoise « according to the discourse that hath passed betwixt us thereupon ». — La date donnée pour le testament est le 14 janvier 1656 ; faut-il entendre 1655/6 ou 1656/7 ?

(29) Carlyle, *Cromwell*, donne, après la lettre ccxii d'Olivier, une lettre de Marie Cromwell à son frère Henri, datée du 23 juin 1656 (six mois avant la mort de Jean Dutton), qui raconte en termes pathétiques les amours de Françoise et du jeune Rich. On peut sans forcer le texte comprendre que les deux amants avaient déjà pris ensemble les « derniers engagements » dont parle Racine, mais sans doute une telle interprétation n'a-t-elle pas même effleuré l'esprit de Carlyle. — Dans les *Frankland-Russell-Astley papers*, publiés par la Commission des MSS historiques, on trouve, pp. 21-2, une lettre du comte de Warwick à son petit-fils, datée du 28 mai [1656 ? dit la commission, mais nous croyons qu'il faut entendre 1657] et qui exprime la crainte de voir manquer le mariage entre Rich et Françoise.

(30) *Hist. MSS. Com. Rep.* V, p. 149. — *The Clarke papers*, ed. Firth, III, 125. — Thurlow, *State papers*, VI, 610. — Le procès fut jugé le 4 novembre 1657.

(31) *Calendar of State papers, domestic*, 26-27 septembre 1667.

(32) *Hist. MSS. Com. Rep.* VII, p. 464 B. — Robbins, p. 355, cite un document d'où il semble ressortir que Guillaume Dutton devint majeur en 1662 ; s'il faut entendre par majorité l'âge de vingt-et-un ans l'élève de Marvell en avait douze en 1653, seize en 1657.

Pendant longtemps les biographes de Marvell n'ont pas réussi à identifier Guillaume Dutton. Grosart II, 5, de ce ton qu'il a emprunté à Carlyle et qui n'admet pas de réplique, dit : « Sur le jeune Dutton l'histoire est muette ; des explorations tentées dans maint endroit susceptible de fournir des renseignements n'ont rien donné », et Birrell, p. 55, n. 1 répète la même affirmation. Or Noble, *Memoirs of the protectoral nouse of Cromwell*, 3^e édition, 1787, pp. 153-4, s'appuyant sur Wood mais aussi le corrigéant et le complétant, a reconstitué les rapports entre les familles Cromwell et Dutton. A son tour Masson, IV, 616-9, a écrit leur histoire, et nous avons pu la préciser quelque peu grâce aux documents publiés depuis.

(33) Major-general J. H. Lefroy : *Memorials of the discovery and early settlement of the Bermudas or Somers Islands*, 1515-1685, (2 vol. Londres 1877), vol. I, pp. 667-8. Dans un document officiel cité par Lefroy et daté du 11 juin 1635 l'âge d'Oxenbridge est donné comme de vingt-quatre ans ; il serait donc né en 1611 quoique le D. N. B. dise 1608. — *Ibid.*, p. 706-7.

lérance, car nous voyons les assises des îles en juin 1639 juger un certain Vincent Sedgewicke coupable « d'avoir calomnieusement raconté que M. Jean Oxenbridge faisait en chaire des fautes de latin » (34). En 1641 l'exilé volontaire jugea le temps venu de rentrer dans sa patrie pour participer au grand œuvre de la régénération nationale. Mais il n'oublia pas les insulaires des Bermudes et leur envoya de Londres un catéchisme que des ministres amis essayèrent d'imposer à la population : ils « catéchisaient chaque semaine hommes et femmes » comme s'ils eussent été des enfants « d'une façon impérieuse... et chacun devait répondre selon... le *lait de bébé* » ainsi que les récalcitrants avaient surnommé l'ouvrage d'Oxenbridge (35). La femme du ministre ne lui cédait en rien pour la ferveur dans le prosélytisme. Pendant qu'il sermonnait les hommes dans le temple, « elle prêchait ses commères et d'autres à son domicile », dira Wood (36) dans un style familier et malveillant à la fois; Marvell, dans l'építaphe qu'il compose en 1658 pour son ancienne hôtesse, énonce le même fait avec une noblesse admirative : « *Ipsa maximum ministerii sui decus, et antiqua modestia eandem animarum capturam domi, quam ille foris exercens...* » (37). Les adversaires du couple la dénoncent, plus encore que son mari, comme « la fondation première de la faction » des indépendants aux Bermudes ((38). D'ailleurs la rupture ouverte entre ceux-ci et l'église établie tarda jusqu'en 1644; en 1649 le parti royaliste, enflammé par l'exécution du roi, bannit le chef des dissidents, mais en 1651 une flotte de guerre vint convertir les colons à la République (39). Oxenbridge, qui dans l'intervalle avait été récompensé de ses souffrances passées par une place d'agrégé au collège d'Eton (40), fut nommé le 25 juin 1653 l'un des dix-sept commissaires chargés de gouverner les Bermudes, de la métropole naturellement (41). C'est vers cette date que Marvell dut faire sa connaissance, et sans doute leurs conversations fournirent-elles au poète l'idée et les détails pittoresques de son poème le plus fameux (sauf peut-être l'*Ode Horatienne*), intitulé *Les Bermudes*.

Mais ces îles avaient déjà paru dans la littérature anglaise (42). Laisant de côté le vers de Shakespeare sur les « Bermodes éternellement battues des flots », et le légendaire voyage de Georges Herbert, nous trouvons en 1645 un long poème de Waller : *La bataille des Iles Sum-*

(34) *Ibid.*, I, 556.

(35) *Ibid.*, I, 583, 617, 707.

(36) *Athenae* (Ed. Bliss, III, 1028).

(37) *Janae Oxenbrigiae Epitaphium*. Voir la note de Margoliouth sur cette pièce (I, 261-2), note qui lui assigne la date adoptée par nous. Wood, qui la croit être de 1655, l'appelle « a large canting inscription ». Placée dans la chapelle du collège d'Eton elle offensa les royalistes qui, à la Restauration, la barbouillèrent. (Le Neve, *Monumenta anglicana*, 1650-79 (1718) qui donne la date de 1653 pour la mort de Madame Oxenbridge).

(38) Cité par Lefroy, *ut supra*, I, 617.

(39) *Ibid.*, I, xi. — Gardiner, *Commonwealth*, II, 75-8.

(40) Th. Harwood, *Alumni Etonenses* (1797) p. 74, place cette nomination le 25 octobre 1652.

(41) Voir *Calendar of State papers*, s. d.

(42) Voir Fr. Ch. Hicks, *Bermuda in poetry*, 1610-1908. *Poems by Waller, Marvel, Fréneau, Moore and others*. — Printed at Hamilton, Bermuda, The colonist press, 1915 (pp. 75).

mer (43). En deux chants, sur le mode héroï-comique, le fondateur de l'école classique anglaise raconte un combat entre les colons et deux baleines échouées sur le rivage. Malgré l'extrême médiocrité de ce laborieux badinage, et l'ennui qu'on éprouve à le lire aujourd'hui, la renommée de Waller était si grande alors que Marvell a dû le connaître, et l'on peut affirmer que les récits d'Oxenbridge se sont combinés dans l'esprit du jeune poète avec les descriptions de son prédécesseur (44). Mais son génie les a transfigurées : au lieu d'une fatigante succession de *distiques héroïques*, un tableau ramassé en quarante octosyllabes ; surtout cette poésie a une âme ; elle ne décrit pas pour le vain plaisir de décrire ; un grand souffle l'anime, l'esprit puritain tendu vers Dieu, sans la mauvaise humeur qui le gâte trop souvent, et, loin de ses persécuteurs, réconcilié avec la nature créée, avec la luxuriante beauté d'un pays de soleil, arrivant à la joie.

Là où les lointaines Bermudes sont ancrées,
inaperçues dans le sein de l'Océan,
d'un petit bateau qui avançait à force de rames
les vents attentifs reçurent ce chant :

« Que faire sinon chanter les louanges de Celui
qui nous conduisit à travers le dédale liquide
jusqu'à une île si longtemps inconnue
et pourtant beaucoup plus bienveillante que la nôtre ?
Ici où il échoue les énormes monstres marins
qui soulèvent l'abîme sur leur dos,
il nous fait aborder sur une scène herbue,
à l'abri des tempêtes et de la rage des prélats.
Il nous donna ce printemps éternel
qui émaille ici toute chose,
et il envoie les oiseaux prendre soin de nous,
qui fendent l'air en visites quotidiennes ;
il suspend dans les ombrages l'orange brillante
comme une lampe d'or dans une nuit verte,
et dans les grenades enferme
des bijoux plus riches que n'en produit Ormuz.
Il envoie les figues à la rencontre de nos bouches
et jette les melons à nos pieds ;
mais il plante des pommes (45) d'un tel prix

(43) *The Battle of the Summer Islands*, nom donné par les Anglais aux Bermudes. à la suite du naufrage sur leur côte de l'amiral Somers en 1609.

(44) Waller, chant I, v. 5-41, note les rochers, les citrons, les orangers, l'ambre gris, les cèdres, les figues, les melons, le printemps éternel. — Hicks, *op. cit.*, p. 19, qualifie la description des Bermudes par Waller de licence poétique. Avant lui Lefroy, *op. cit.*, I, x, et Gosse, *From Shakespeare to Pope*, p. 73, se sont moqués du « cèdre exalté qui aspire vers le ciel » et ont affirmé que les cèdres de l'archipel étaient de simples arbustes. A ce compte Marvell, v. 25, serait presque aussi coupable que Waller. Mais voir dans Hicks, *op. cit.*, le poème de Nathaniel Tucker (1750-1807), natif des Bermudes, où il est question de « l'arbre mémorable, à l'aspect hardi — qui ornait les plaines, ô Liban, jadis ». De même Philippe Morin Fréneau (1752-1832) parle des « cèdres élevés ». Peut-être ces arbres géants ont-ils existé, puis disparu. — G. Th. Drury, *The Poems of Edmund Waller* (1893) II, 180, croit que Waller n'a pas inventé l'incident des baleines (Hicks soutient l'opinion contraire) et que les vers 9-10 du poème de Marvell y font aussi allusion.

(45) C'est-à-dire des ananas. « Apples » = *pineapples*.

qu'aucun arbre ne pourrait jamais en porter deux fois.
De cèdres choisis par sa main
dans le Liban il fournit cette terre,
et fait par les flots caverneux qui rugissent
proclamer la présence sur le rivage de l'ambre gris.
Il jeta (ce dont nous nous vantons à meilleur titre)
la perle de l'Evangile sur notre côte,
et dans ces rochers forma pour nous
un temple où faire résonner son nom.
Oh ! que notre voix exalte sa louange
tant qu'elle arrive à la voûte céleste ;
et de là peut-être rebondissant, trouve
un écho au delà du golfe du Mexique » (46).

Ainsi chantaient-ils dans le bateau anglais
un chant sacré et joyeux,
et tout le long du chemin pour guider leur carillon
avec leur aviron ils battaient la mesure.

Le lecteur sent à quel point la réalité s'embellit sur les lèvres du poète. L'aventure de Jean Oxenbridge s'est élargie jusqu'à comprendre l'exode de tous les puritains partis sous les règnes de Jacques I^{er} et de son fils pour la Nouvelle-Angleterre (47). L'île déchirée par des querelles semblables à celles de la métropole, mais mesquines à proportion de son exigüité, devient une terre d'utopie — telle la république d'*Oceana* qu'un ami de Marvell va bientôt créer (48), — avec des souvenirs de l'âge d'or où

Fundit humo facilem victum justissima Tellus (49).

Qui a accompli cette métamorphose : le fanatique aveugle et sourd aux protestations de la faiblesse humaine, ou le poète rêveur pour qui les faits n'ont qu'une valeur symbolique ? Du moins le poème des *Bermudes* emprisonne-t-il dans son cristal coloré la légende de l'émigration puritaine.

Mais Marvell était trop souple et trop libre pour se complaire sans arrêt dans la compagnie d'Oxenbridge. Il trouva le complément indispensable dans la personne de Jean Hales, témoin « éternellement mémorable » de l'effort de l'anglicanisme vers une forme plus large et plus charitable. La longue carrière de cet homme d'étude alors septuagénaire avait commencé quarante-cinq ans plus tôt au synode de Dort où les arminiens furent écrasés sous le nombre plutôt que sous les raisons. Hales en quittant Dort avait « dit à Calvin un éternel adieu ». Mais à la différence des autres ecclésiastiques protégés par Laud, il avait vu dans la doctrine d'Arminius et de Grotius non une orthodoxie oppres-

(46) C'est-à-dire chez les papistes et les païens des colonies espagnoles.

(47) D'après Lefroy, *op. cit.*, I, xi, il n'y eut pas d'émigration puritaine aux Bermudes, sauf peut-être pendant cinq ans (1633-8) pour lesquels les renseignements font défaut. En 1634 la discipline anglicane y était strictement observée. — Pourtant Aitken I, 203, dit que la liberté du culte y était reconnue.

(48) Jean Harrington (voir *infra*, chap. V).

(49) Lefroy, *op. cit.*, I, vii, dit que les ressources naturelles des îles, fort maigres, avaient vite été épuisées.

sive mais un effort de libération. Remontant plus loin il avait trouvé son inspiration, disaient ses ennemis, dans les œuvres de Socinus, esprit novateur dont l'influence agissait obscurément au sein du catholicisme comme de toutes les communautés protestantes. La hardiesse de Hales, dans un traité encore inédit *Du schisme et des schismatiques*, inquiéta Laud qui fit venir l'auteur, le sermonna et finalement se l'attacha comme aumônier. A travers des rapports contradictoires et partiiaux on ne saurait voir aujourd'hui si Hales intimidé par Laud se rétracta ou s'il réussit à convaincre l'archevêque de son orthodoxie. Quand la presse devint libre pour un temps le traité parut anonymement et peut-être contre la volonté de l'auteur (50). L'idée essentielle en est que l'on a abusé de l'accusation de schisme, que les vrais schismatiques ne sont pas ceux qui sortent de l'église pour une juste cause, mais ceux qui veulent obliger leurs frères spirituels à agir contre leur conscience; que bien souvent l'opiniâtreté et la futilité sont égales dans les deux camps et qu'alors ils méritent également le reproche de schisme. Fortement raisonné, écrit dans un style sobre et concentré, avec çà et là quelques images saisissantes, ce traité de seize pages alimenta les controverses de toute une génération. Nous verrons Marvell le transcrire presque en entier dans un de ses propres ouvrages, consacré à la défense de la liberté religieuse (51). Mais cette influence de Hales ne s'était pas exercée seulement par la parole écrite. « Je considère, dira Marvell, comme un grand honneur d'avoir fait connaissance avec lui, et conversé avec les restes vivants de l'une des têtes les plus lucides et de l'un des cœurs les mieux préparés que renfermât la chrétienté » (52).

Quand le poète rencontra le théologien celui-ci s'acheminait à travers de dures épreuves vers le terme de sa longue existence. Le parlement l'avait chassé des deux bénéfices qu'il occupait avant la guerre civile : celui d'agrégé au collège d'Eton et celui de chanoine de Windsor. Réduit à la misère, il avait été contraint à vendre pour 700 livres sterling sa bibliothèque qui lui en avait coûté 2.500. Mais n'était-il pas lui-même « une bibliothèque ambulante », car s'il écrivait peu il lisait sans cesse et sa mémoire était prodigieuse ? D'une charité qui ne comptait jamais, il eut vite dépensé le produit de ce sacrifice, moins pour son propre entretien que pour secourir d'autres infortunés. Il accepta alors « un salaire de 25 livres par an avec la nourriture dans la famille d'une certaine dame Salter (sœur du Docteur Duppa, évêque de Salisbury), qui vivait près d'Eton, à charge d'instruire son fils, Guillaume Salter; mais comme celui-ci avait la tête dure [*he being blockish*] Hales ne put rien faire de lui ». Une proclamation du parlement qui interdisait de donner refuge aux « gens malintentionnés », c'est-à-dire aux royalistes notoires, l'enleva à son ingrate besogne malgré les efforts de Madame Salter pour le garder. « Se retirant à Eton, il prit quartier... dans une maison, voi-

(50) *A tract concerning Schisme and Schismatics. Wherein is briefly discovered the original causes [sic] of all Schisme. — Written by a learned and judicious divine.* London, Printed for R. B. 1642.

(51) *The Rehearsal transposed* (Grosart, III, 126-130).

(52) *Ibid.*, p. 126 : « ...I account it no small honour to have grown up into some part of his acquaintance, and convers'd a while with the living remains of one of the clearest heads and best-prepared breasts in Christendom. »

sine de l'auberge Saint-Christophe, qui appartenait alors à Hannah, veuve de Jean Dickenson (domestique depuis sa jeunesse de notre auteur Hales)... laquelle Hannah prit grand soin de lui, et lui marqua beaucoup de respect, parce qu'elle avait anciennement lors de son mariage profité de sa générosité » (53). Malgré son dénuement et sa réputation de grand jeûneur (du dîner du Jeudi au Samedi), Hales « aimait le vin des Canaries, mais modérément pour rafraîchir ses esprits » (54). Marvell partageait ce penchant. Il dira bientôt en parlant des Iles Fortunées :

Là le sol indulgent nourrit ce riche raisin
qui dépasse la boisson fabuleuse des dieux.

Ce n'est pas un malheur ordinaire qui produit

un chagrin que ne peut guérir le meilleur jus de cette
grappe (55).

D'ailleurs un contemporain qui connaissait et admirait le poète consacre une bonne partie de ses notes sur lui à ce penchant : « Quoiqu'il aimât le vin, il ne buvait jamais beaucoup en compagnie, et avait coutume de dire qu'il ne ferait le joyeux convive dans la compagnie d'aucun homme entre les mains de qui il ne reposerait pas sa vie. Il gardait des bouteilles de vin dans son logis et souvent il buvait libéralement pour rafraîchir ses esprits et exalter sa muse » (56). Aussi ne serons-nous pas surpris de voir un ennemi de Marvell le traiter de bouffon ivre : « Hujusce temulenti scurræ perfidia » (57).

Quand Marvell savourait seul le contenu de sa bibliothèque, c'était sans doute sur la fin de sa vie, au milieu d'un monde rempli d'ennemis et faute de posséder un compagnon selon son cœur (58). Mais en des jours plus heureux et plus jeunes nous aimons le voir attablé en face du vénérable théologien dont il écoute respectueusement les leçons élevées mais non guindées, pures sans orgueil ni intolérance. Il faut se hâter de recueillir ces paroles de sagesse car la fin approche : Hales meurt « en confesseur de la foi, et presque en martyr », dit non sans quelque exagération son biographe royaliste. « Ayant vécu jusqu'à l'âge de soixante-douze ans, il termina sa vie à Eton, dans la maison de la susdite Hannah,... le lundi, 19^e jour de mai, vers huit heures du soir en 1656, et fut, selon son désir, enterré (mais presque en cachette) dans le cimetière du collège d'Eton » (59). Marvell fut-il l'un des rares fidèles qui l'accompagnèrent à sa dernière demeure ?

(53) Wood, *Athenae* (Ed. Bliss, III, 410-1).

(54) Aubrey, *op. cit.*, I, 280.

(55) *On the Victory obtained by Blake...*, v. 53-4 et 82 :

There the indulgent Soil that rich Grape breeds,

Which of the Gods the fancied drink exceeds;...

A grief, above the cure of Grapes best juice...

(56) Aubrey, *op. cit.*, II, 54 : « He kept bottles of wine at his lodgeing, and many times he would drinke liberally by himselfe to refresh his spirits and exalt his muse ». — Cooke, *op. cit.*, p. 36, a cru nécessaire de délivrer à Marvell un certificat de tempérance sur la foi sans doute des nièces du poète.

(57) *Reverendi admodum...* p. 288. Cf. p. 275 : « œnopolio quovis vapulans ».

(58) Aubrey, *ibid.* : « ...though he loved wine he would never drink hard in company, and was wont to say that. he would not play the good-fellow in any man's company in whose hands he would not trust his life ».

(59) Wood, *Athenae* (Ed. Bliss, III, 412 et 414).

*
* *

Cependant le précepteur de Guillaume Dutton continuait sous le protectorat sa carrière de poète officiel commencée dans les derniers temps de la république. Trois poèmes (60) écrits pendant l'hiver de 1653-4 nous le montrent servant de sa plume latine la politique étrangère du protecteur. Le plus important a la forme d'une épître en vers adressée à Nathaniel Ingelo, agrégé d'Eton comme Oxenbridge, mais animé d'un esprit tout différent. C'est dans ce collège que Marvell avait fait « trop tard à son gré » (61) sa connaissance. Ils avaient pour ami commun le compositeur Benjamin Rogers, et l'amour de la musique avait sans doute formé le lien qui les unissait. Artistes avant tout, Ingelo et Rogers sont, de même que Marvell, des ralliés; ils n'hésiteront pas à revenir à leur royalisme d'antan lors de la Restauration pour laquelle ils composeront de concert un *Hymnus Eucharisticus* (62). — Or voici le petit groupe privé d'un de ses membres. Ingelo a accepté d'accompagner comme aumônier et *rector chori* l'ambassadeur extraordinaire envoyé en Suède par le nouveau conseil d'état, à l'inspiration de Cromwell, Bulstrode Whitlocke, l'un des trois gardes du sceau de la République (63). Marvell, Rogers et d'autres amis habitant Eton ne peuvent se consoler du départ d'Ingelo :

*Nos sine te frustra Thamisis saliceta subimus,
Sparsaque per steriles Turba vagamur Agros.
Et male tentanti querulum respondet Avena :
Quin et Rogerio dissilueret fides.
Haec tamen absenti memores dictamus Amico,
Grataque speramus qualiacunque fore* (64).

Sous couleur d'épanchement amical Marvell a surtout voulu faire de Christine de Suède un éloge qui par l'intermédiaire d'Ingelo, sinon de Whitlocke lui-même, pût être mis sous les yeux de la jeune souveraine. Il s'agit de dissiper les préventions de celle-ci contre l'Angleterre révolutionnaire. L'ambassadeur, avec une satisfaction naïve, racontera son succès et se vantera d'avoir prouvé à la cour du Nord qu'un puritain pouvait posséder toutes les grâces d'un cavalier (65). C'est sa façon de

(60) *A Letter to Doctor Ingelo, then with my Lord Whitlock, Ambassador from the Protector to the Queen of Sweden.* — In *Effigiem Oliveri Cromwell.* — In *eandem Reginae Sueciae transmissam.*

(61) V. 2 : Ingele, *proh serô cognite, rapte citô ?...*

(62) Wood, *Fasti* (Ed. Bliss, II, 305-7).

(63) Voir Bulstrode Whitlocke, *A journal of the Swedish embassy in the years 1653 and 1654.* Edited by Henry Reeve (1855) I, 43, 44, 47, 50, 77. — Whitlocke était connétable du château de Windsor (*ibid.*, 84) et en 1658 il essaiera, vainement, de se faire nommer prévôt, c'est-à-dire principal du collège d'Eton (*ibid.*, xxx). — La suite de l'ambassadeur comprenait près de cent personnes. Ingelo figure en tête de la liste; mais en réalité le second aumônier, Monsieur de la Marche, Normand de Guernesey, joua un rôle bien plus important car il servit d'interprète entre Christine et Whitlocke.

(64) V. 129-34.

(65) D. N. B. (Firth) vie de Whitlocke.

danser qui persuada définitivement la Reine (66). Mais les talents musicaux de la suite de Whitlocke avaient préparé cette conversion (67), et peut-être les flatteries de notre poète n'y furent-elles pas étrangères (68). Dans ses vers le puritanisme anglais, avant de prêcher la croisade, sous un nouveau Godefroi de Bouillon, de tous les états protestants contre le papisme et la monarchie des Habsbourgs (69), se fait galant et presque mutin; les comparaisons mythologiques permettent de célébrer hardiment les charmes de Christine d'après son portrait, et c'est à regret que le poète s'abstient de découvrir ce que le peintre a caché :

*Heu quae Cervices subnectunt Pectora tales,
Frigidiora Gelu, candidiora Nive.
Caetera non licuit, sed vix ea tota, videre;
Nam clausi rigido stant Adamante Sinus.
Seu Chlamys Artifici nimium succurrerit auso,
Sicque imperfectum fugerit impar Opus :
Sive tribus spernat Victrix certare Deabus,
Et pretium formae nec spoliata ferat (70).*

Mais ce n'est pas seulement en son propre nom que Marvell fait la cour à Christine. Laissons la parole à Voltaire qui raconte cette anecdote dans l'article *Cromwell* du *Dictionnaire philosophique* (71) : « Lorsqu'il eut outragé tous les rois en fesant couper la tête à son roi légitime, et qu'il commença lui-même à régner, il envoya son portrait à une tête couronnée; c'était à la reine de Suède Christine. Marvell, fameux poète anglais, qui faisait fort bien des vers latins, accompagna ce portrait de six [en réalité huit] vers où il fait parler Cromwell lui-même. Cromwell corrigea les deux derniers que voici :

At tibi submittit frontem reverentior umbra;
Non sunt hi vultus regibus usque truces.

Le sens hardi de ces six vers peut se rendre ainsi :

(66) *A Journal...* pp. 215-6.

(67) *Ibid.*, pp. 77, 162, 279. — Wood, *ut supra*, dit qu'Ingelo « emporta avec lui quelques-unes des meilleures compositions de Ben. Rogers qui furent jouées plusieurs fois devant la reine Christine qui les aimait beaucoup ».

(68) *A Journal...*, pp. 269 et 283 : Whitlocke raconte que le populaire ministre indépendant Hugh Peters « a osé envoyer une lettre, un matin anglais et un fromage anglais à la façon de son pays, à la Reine ». Celle-ci accepte de bonne humeur (3 janvier 1653/4). — *Ibid.*, II, 41, le Dr Whistler, médecin de l'ambassade, fait une pièce de vers latins sur l'abdication de la Reine qui plaît beaucoup à celle-ci (18 mars 1653/4); — p. 71, Whitlocke montre à la Reine des vers latins faits par un gentilhomme anglais de ses amis, et envoyés d'Angleterre en Suède, « car il sait que la Reine aime ce genre de diversions ». Ce poème ressemble fort comme idées à celui de Marvell; il renferme les mêmes condoléances pour les exilés que leur dévouement patriotique a décidés à affronter le terrible climat de la Suède. Nouvel Ulysse, Whitlocke est invité à s'arracher aux charmes de la « docte Circé ». L'ambassadeur ajoute : « La Reine fut ravie de ces vers et d'autres que je lui montrai, les relut plusieurs fois, et m'en demanda des copies que je lui envoyai »; et, mise de bonne humeur, Christine promet une réponse favorable aux demandes de Whitlocke (30 mars 1654). On peut supposer que le poème de Marvell figurait parmi ceux qui assurèrent à l'Angleterre ce succès diplomatique.

(69) V. 93-112.

(70) V. 51-8.

(71) 1^{re} section de l'article, parue en 1748 d'après l'édition Beuchot.

Les armes à la main j'ai défendu les lois ;
D'un peuple audacieux j'ai vengé la querelle.
Regardez sans frémir cette image fidèle :
Mon front n'est pas toujours l'épouvante des rois. » (72).

Où Voltaire voyait de la hardiesse nous sommes surtout frappés par le langoureux de la pointe finale, dont Cromwell, soyons-en sûrs, ne porte aucunement la responsabilité, quoi qu'en dise son biographe français. Christine est invitée à s'écrier comme Eriphyle parlant de « son vainqueur » dans la tragédie racinienne :

Je le vis; son aspect n'avait rien de farouche.

Cette galanterie à intention pieuse résulte d'un mot d'ordre diplomatique; mais dans ce rôle Marvell par sa double nature de tendre poète et de protestant enthousiaste entre sans effort. Aussi capable d'écrire des vers d'amour que de chanter le grand dessein du protecteur, il donne, par l'intermédiaire d'Ingelo et sous forme de louange, le conseil à la reine de ne pas imiter les belliqueux Néerlandais, sourds aux offres pacifiques de l'Angleterre :

Oblatae Batavam nec paci commodat Aurem (73).

Ces fils indignes de la Réforme ne songent qu'à s'assurer le monopole du commerce maritime, alors que la moitié de l'Europe gémit encore sous la tyrannie conjuguée de l'aigle impériale et de la louve romaine. Ainsi le rêve chimérique et le calcul intéressé se mélangeaient-ils dans la tête du protecteur et dans celle de son poète. Car Whitlocke devait négocier une alliance perpétuelle mais aussi obtenir pour les vaisseaux anglais l'ouverture du Sund et acheter du cuivre pour les canons de la République (74).

Dans sa réponse Ingelo put dire à son ami qu'après Cromwell l'Anglais le plus célèbre dans le royaume du Nord était Milton : non point à vrai dire l'auteur de *Comus* et de *Lycidas*, mais le redoutable pamphlétaire de la *Defensio pro Populo Anglicano*. Ceux même qui abhorraient le plaidoyer en faveur du régicide, ne refusaient pas leur admiration à la majesté plus que romaine des périodes. Whitlocke osa « demander à la reine si elle avait vu un livre récemment écrit en latin par un certain Milton, anglais, et comment elle en aimait le style; elle loua hautement la matière d'une partie de l'ouvrage et la langue » (75). Ce compliment

(72) Ces vers ont aussi été traduits par Delille, qui les attribue à Milton, suivant sur ce point certains auteurs anglais. Mais Masson, *Poetical Works of John Milton*, II, 343-52, démontre abondamment qu'il convient de les laisser à Marvell. — Delille (éd. Didot, grand in-8°, 1835, p. 862) délaie en douze alexandrins les quatre distiques pentamétriques de l'original et s'approprie sans le dire le dernier vers de la traduction de Voltaire.

(73) V. 121. — Les instructions de Whitlocke (*Journal...* I, 81-7) lui ordonnaient « de représenter la véritable nature des différends actuels entre cette République et celle des Provinces-Unies ».

(74) *Ibid.*, pp. 90-1. — Dans la *Répétition transposée*, en 1673, Marvell racontera une histoire gaillarde dont l'héroïne semble bien être Christine qu'il n'aura plus alors aucune raison de flatter mais dont il taira le nom, peut-être en mémoire de ses vers d'autrefois (Grosart, III, 172-3, cité *infra*, ch. VII).

(75) *Journal*, I, 200, 203, 417. La conversation avec la Reine au sujet de Milton est du 13 février 1653/4. La *Defensio secunda* parut en mai.

ne laissa pas d'être rapporté, peut-être par Marvell, au grand homme qui sous la sévérité de ses dehors cachait une vanité littéraire inquiète. Aussi dans sa *Defensio secunda* qu'il était en train de composer, introduisit-il à son tour un éloge extravagant de la fille du grand Gustave, l'exaltant au-dessus de la reine de Saba (76) et souhaitant à la Suède d'éviter la calamité de son abdication imminente.

Parmi les personnes à qui Milton fit l'honneur d'un exemplaire de son nouvel ouvrage, figurent Bradshaw, Oxenbridge et Marvell. Celui-ci fut chargé par l'auteur de remettre à l'ancien président du conseil d'Etat, alors retiré volontairement des affaires publiques, cette défense du peuple anglais où il recevait sa juste part de louanges pour l'exécution du Roi. Cromwell, toujours conciliant, ne demandait qu'à rallier les républicains, mais Bradshaw restait inflexible partisan du gouvernement par les représentants du peuple, c'est-à-dire le Parlement-Croupion ignominieusement dispersé. Milton, aussi républicain dans l'âme que Bradshaw, essayait de convaincre celui-ci que le Protectorat se conciliait fort bien avec leur commun idéal politique, et que le pouvoir exécutif aux mains d'un seul formait un utile contrepois au pouvoir des assemblées législatives (77). Comme Bradshaw vivait à Eton, Marvell était tout désigné pour exécuter le plan de Milton : il s'agissait non seulement de déposer le livre chez l'ex-président, mais encore d'observer comment celui-ci le recevrait. Le messenger qui avait apporté les exemplaires à Eton devait retourner à Londres le soir même porteur des impressions de Marvell. Mais celui-ci s'acquitta trop brièvement de sa mission, et Milton le lui fit sentir. Cette correspondance perdue se devine par la lettre suivante de Marvell à Milton qui nous a été conservée :

« Honoré Monsieur —

Je ne me suis pas satisfait moi-même dans le compte-rendu que je vous ai envoyé de ma présentation de votre livre à Monseigneur, quoiqu'il me semblât vous avoir écrit tout ce que le prompt retour du messenger le même soir d'Eton m'avait permis de faire, et je m'aperçois qu'en raison de cette hâte je ne vous ai pas non plus donné satisfaction au sujet de la lettre de vous que je devais remettre en même temps. Ayez donc la bonté de me pardonner et sachez que je les ai donnés tous les deux ensemble. Mais Monseigneur ne lut pas la lettre tandis que j'étais avec lui, ce que j'attribuai à la hâte où nous étions et à quelque autre affaire qui le pressait (78) et à laquelle j'en voulus de contrarier une affaire bien supérieure et de bien plus grande importance, j'entends, la lecture de votre lettre. Et pour vous dire au vrai ce que j'imagine je crus qu'il ne voulait pas l'ouvrir en ma présence, parce qu'il pouvait soupçonner que, la remettant juste avant mon départ, j'avais pu apporter dans cette lettre quelque seconde proposition semblable à celle que vous lui aviez faite auparavant par votre lettre en ma faveur. Cependant je me suis assuré qu'il l'a lue depuis, et vous assure qu'il té-

(76) Cf. *A Letter to Doctor Ingelo* v. 125-6 :

*Digna cui Salomon meritos retulisset honores,
Et Saba concretum Thure cremasset Iter.*

(77) Masson, IV, 605-6. — Gardiner, *Commonwealth*, III, 1-5.

(78) Le texte anglais est peu clair : « which I attributed to our Despatch, and some other Businessse tending thereto, ... ».

moigna alors un entier respect pour votre personne, et autant de satisfaction au sujet de votre livre que l'on pouvait en attendre d'un examen si rapide et d'un résumé aussi sommaire que ceux qu'il pouvait tenir alors de moi. M. Oxenbridge à son retour de Londres, vous remerciera, je le sais, pour son exemplaire, comme je le fais avec reconnaissance et en toute humilité pour celui que vous m'avez envoyé. Je vais l'étudier jusqu'à l'apprendre par cœur; car je considère votre livre, selon mon pauvre jugement (que pourtant je voudrais voir aussi juste dans tout le reste) comme la plus compendieuse échelle pour s'élever à la hauteur de l'éloquence romaine. Quand je vois avec quelle aisance il s'élève en tournant avec tant de figures, il me semble que c'est une colonne trajane, sur laquelle nous voyons monter en spirale les monuments gravés un par un de vos savantes victoires. Et Saumaise et More composent un triomphe comparable à celui qu'ornait Décébale, que vous aurez aussi, autant que je puisse savoir, obligés, comme Trajan l'autre vaincu, à se tuer eux-mêmes par l'effet d'un désespoir bien fondé. J'ai une affectueuse curiosité de savoir ce que devient l'affaire du colonel Overton (79), et une joie extrême que M. [Cyriaque] Skyner soit près de vous, bonheur dont je le félicite et que je lui envie à la fois, car il n'y a personne qui vous honore, si je puis dire, plus jalousement que,

Honoré Monsieur,

Votre très humble et très affectionné serviteur.

Eton, le 2 juin 1654 ».

Cette lettre adressée : « A mon très honoré ami Jean Milton, écuyer, secrétaire pour les affaires étrangères à sa maison de la rue Petite France — Westminster » (80) contenta, espérons-le, l'appétit de louanges du grand homme susceptible. En tout cas elle montre sous l'humilité conventionnelle des formules la déférence réelle avec laquelle Marvell regardait le futur auteur du *Paradis perdu*, alors beaucoup moins célèbre dans son propre pays que dans le reste de l'Europe. Le neveu de Milton, Edouard Phillips, dans la vie qu'il publia de son oncle, nous parle des visiteurs qui, entre 1652 et 1660, fréquentaient la maison de la rue *Petite France* : « Lady Ranala [Ranelagh]... tous les savants étrangers de renom... et en dernier lieu des amis particuliers qui avaient pour lui une haute estime, nommément M. André Marvel, le jeune Lawrence (fils du président du conseil d'état sous Olivier) à qui est adressé un des sonnets contenus dans ses poèmes imprimés; M. Marchamont Needham, rédacteur du journal le *Mercurius Politicus*; mais par-dessus tous M. Cyriaque Skinner, qu'il honora de deux sonnets » (81).

Notons sur cette liste la présence de Marchamont Needham (ou Nedham), assez méprisable individu, transfuge de tous les partis et pam-

(79) Voir Masson, IV, 606-8. Cet officier, soupçonné de complot républicain et anabaptiste venait d'être amené de Hull à Londres pour y subir un interrogatoire. Il eut une entrevue avec Cromwell qui le fit relâcher, mais pour peu de temps car en janvier 1654/5 on le trouve à la Tour de Londres où il restera jusqu'à la mort d'Olivier.

(80) On voit que le nom de Bradshaw ne se trouve pas dans la lettre; aussi Thomas Birch qui la publia le premier dans sa vie de Milton en 1738 croyait-il que « My Lord » désignait Cromwell. Mais voyez la communication de R. Carruthers dans *Notes and Queries*, Sér. II, vol. VIII, p. 90 (1859).

(81) *The Life of John Milton* (1694) p. xxxvii.

phlétaire à gages, qui avait commencé sa carrière de journaliste dans le camp royaliste et qui du jour au lendemain avait retourné sa veste. Sans talent littéraire, il avait le sens de ce qui pouvait rallier les masses amorphes au protectorat. Ne s'embarrassant pas de principes politiques, il prêchait, avec une monotonie qui faisait sa force, la soumission au pouvoir de l'épée, décoré du nom de manifestation de la providence. Milton devait croire à la sincérité, sinon à l'élévation, de l'attitude de Nedham, et lui avait peut-être fait l'honneur de collaborer à son journal, dans un tout autre style d'ailleurs. Confiance imméritée, car sous la Restauration la plume vénale écrira pour le ministère de Danby, et recevra de Marvell lui-même une réponse sévère et méritée (82). Mais cette association fâcheuse entre les défenseurs désintéressés du protectorat et celui-ci qui ne l'était point, resta longtemps une arme aux mains de leurs ennemis. Le biographe royaliste de Nedham ne manquera pas de l'appeler « un grand compain de Milton » (83). L'historien tory Laurent Eachard, au début du 18^e siècle, profitera du hasard qui fit mourir Marvell et Nedham la même année pour les associer dans une même notice nécrologique : « Tous deux esprits pestilentiels, et incendiaires notoires. Mais M. Marvell avait en apparence plus d'honnêteté et de fidélité à sa cause... » (84).

*
* *

Le 16 décembre 1654 Cromwell fête le premier anniversaire de son *élection* comme Protecteur. Pour cette occasion Marvell a écrit un poème dithyrambique en anglais qui est son premier grand effort comme poète de cour. La composition à vrai dire pêche comme dans tous les ouvrages un peu longs de notre auteur, par le défaut essentiel de sa race, et aussi parce qu'il a voulu faire une annale de 1654 (85), sans d'ailleurs se tenir strictement dans les limites de son sujet. Chaque paragraphe, décrivant un incident distinct, ou renfermant une comparaison épique, est d'une belle venue, s'ouvre et se ferme par un ou deux vers énergiques ou sonores (86). Mais les transitions manquent souvent ou sont gauches. L'ordre mi-logique, mi-chronologique amène des répétitions (87). En réalité le poème possède deux faces essentielles : l'une tournée vers le dehors, l'autre vers l'Angleterre.

Pour l'extérieur il continue et développe les idées exprimées dans l'épître à Ingelo. Cromwell, tant par conviction que par politique, veut employer à l'étranger le zèle protestant dangereux pour son autorité.

(82) Wood, *Athenae* (Ed. Bliss, 1188). — *An Account of the Growth of Popery...* (Grosart, IV, 316-7 et 375). Marvell ne nomme pas Nedham mais le désigne assez clairement comme l'auteur du *Packet of Advice* et du *Second Packet of Advices to the men of Shaftesbury*.

(83) Wood, *Fasti* (Ed. princ. I, 882) : « a great crony of Milton ».

(84) *The History of England* (1718), III, 501. — Voir p. 439 une autre allusion à Marvell.

(85) *The First Anniversary Of the Government under O.C.*, v. 12 « the yearly Ring » ; - v. 182 « our yearly Song ».

(86) V. 66, 124, 130, 215, 221-2, etc....

(87) Cf. par exemple les v. 99 sqq. et 346 sqq. — ou les v. 87-98 et 245-8.

Après avoir fait la paix avec la Hollande et resserré de son mieux les liens qui unissent l'Angleterre à la Suède, il décide, ne pouvant convaincre ces deux pays de se joindre à lui dans une croisade générale contre le papisme, d'attaquer du moins l'Espagne en son point le plus vulnérable, les Antilles. D'ailleurs il s'imagine que la guerre restera limitée à ce coin du globe et que l'Espagne ne cherchera pas à se venger en Europe. Cette politique pleine d'illusions, où les prétextes religieux déguisent, pour leurs auteurs sinon pour le reste du monde, une expédition de pirates entreprise en pleine paix, enthousiasme Marvell. Au moment où il écrit, une flotte sous le commandement de l'amiral Penn se prépare, dans le havre de Portsmouth, à mettre à la voile. L'amiral a reçu, depuis quelques jours seulement, ses ordres secrets qui sont d'aller s'emparer de Saint-Domingue. Le public anglais discute les diverses hypothèses sur l'emploi de cette flotte auxquelles le protecteur se plait tour à tour à donner de la vraisemblance. L'ambassadeur d'Espagne fait une démarche expresse pour savoir les intentions de Cromwell, mais n'obtient pas de réponse. C'est seulement en mars 1655 qu'Anglais et étrangers seront fixés (88). Aussi pour que Marvell, sous une forme symbolique, fasse apparaître dans le nouveau monde la flotte de Penn (89), faut-il qu'il ait des renseignements de première main ou un sens presque divinatoire. Il félicite le protecteur d'avoir « enchâssé le secret dans le nombre » (90), ce qui veut dire en bon anglais commencé les hostilités avec de grands armements sans déclaration de guerre. Il justifie l'agression par les cruautés exercées sur les Indiens (91), sans se demander si les colons puritains de la Nouvelle-Angleterre n'ont rien à se reprocher sur ce chapitre. Nul poème de Marvell n'est aussi rempli d'allusions et de citations bibliques (92); nul n'est plus belliqueux et, pour employer l'épithète que ses compatriotes inventeront au XIX^e siècle et renieront pudiquement au XX^e, plus impérialiste.

Mais si Marvell s'adresse volontiers aux rois étrangers pour leur faire la leçon :

Malheureux princes, élevés dans l'ignorance,
égérés les uns par la malice, d'autres plus nombreux par l'erreur (93),
s'il leur reproche
de chanter toujours hosanna à la prostituée de Babylone
égérés les uns par la malice, d'autres plus nombreux par l'erreur (93).

(88) Gardiner, *Commonwealth*, II, 473-4, 476-9, III, 348, 353, 368, 387, 390, 400-5. Pour Gardiner la guerre avec l'Espagne est un tournant décisif de la révolution anglaise : « le matérialisme submerge » l'esprit puritain. — Guizot, *République*, II, 171-82, 194-8.

(89) V. 325-48.

(90) V. 381 : He Secrecy with Number hath inchas'd,...

(91) V. 115. — Cf. Gardiner, *Commonwealth*, III, 343.

(92) Empruntées surtout à l'Ancien Testament et à l'Apocalypse, ce qui est caractéristique du puritain. — Au v. 126 Cromwell est appelé « angelic », c'est-à-dire messager du Seigneur.

(93) V. 117-8 : Unhappy Princes, ignorantly bred,
By Malice some, by Error more misled;...

(94) V. 113-4 : Hence still they sing Hosanna to the Whore,
And her whom they should Massacre adore :...

il remet à une autre occasion (elle ne viendra jamais) son dessein de leur faire entendre toute la vérité :

Si le Ciel bienveillant donne à ma vie la durée,
le loisir à mon âge et à ma faiblesse la force,
alors je secouerais un jour avec des accents plus graves
votre paresse royale et vous éveillerai de vos longs sommeils;
tel le chasseur qui devance l'aurore,
sonnant de son cor perçant pour les rois qui chassent la Bête (95).

Pour le moment il se tourne vers ses compatriotes, comme le montre le choix de la langue anglaise; il veut leur faire sentir les bienfaits du protectorat, et les méfaits des autres formes de gouvernement. Dans ce poème la politique intérieure tient la première place. Les invectives contre les monarques ne s'appliquent pas seulement à ceux du continent. Les Stuarts sont aussi et surtout visés :

Ils combattent par procuration mais font le mal en personne,
et ils ne sont forts que contre leurs sujets.
Leurs autres guerres ne sont que luttes feintes,
mais cet ennemi commun est toujours opprimé;
s'ils sont vainqueurs, ils tournent contre lui leur puissance accrue;
s'ils sont vaincus ils font passer sur lui leur rage...
Nul souci ne les tient des choses célestes,
sauf quand avec des astrologues ils demandent à Jupiter
combien de temps leur étoile suspend encore
le châtement mérité par leur vie coupable (96).

Le Roi-Martyr n'est pas épargné : tel Achab, le mari de Jézabel, s'il a été mouillé par l'orage, c'est qu'il a négligé les avertissements du prophète Elie (97).

Mais les royalistes ne sont pas les seuls ennemis du protecteur; plus dangereux peut-être sont ceux qui ne lui pardonnent pas d'avoir dispersé le parlement-croupion. Aussi Marvell à trois reprises justifie-t-il cet

- (95) V. 119-24 : If gracious Heaven to my Life give length,
Leisure to Time, and to my Weakness Strength,
Then shall I once with graver Accents shake
Your Regal sloth, and your long Slumbers wake :
Like the shrill Huntsman that prevents the East,
Winding his Horn to Kings that chase the Beast.

L'allusion générale à l'Apocalypse est certaine; peut-être le v. 124 renferme-t-il une allusion particulière au chap. XVII, versets 12-16-17.

- (96) V. 27-32, 37-40.

They fight by Others, but in Person wrong,
And only are against their Subjects strong;
Their other Wars seem but a feign'd contest,
This Common Enemy is still opprest;
If Conquerors, on them they turn their might;
If Conquered, on them they wreak their Spight :...
No other care they bear of things above
But with Astrologers divine, of *Jove*,
To know how long their Planet yet Reprives
From the deserved Fate their guilty lives :...

- (97) V. 233-8. — Cf. *Rois*, III, XVIII, 43-44. — Marvell semble ici avoir pris quelque liberté avec le texte sacré car dans cette occasion du moins Achab ne désobéit pas à Elie.

acte illégal mais nécessaire. Il raille « ces politiques ennuyeux qui pendant mainte année ont raclé leur violon » sans en tirer un accord, et dont les promesses de liberté n'étaient qu'un mirage; il maudit l'avidité de ceux

dont le gosier multiple pouvait avaler en une heure
cette île que la mer ne peut pas dévorer' (98).

La dictature militaire s'autorise de l'exemple de Gédéon qui

devenu grand pour avoir vaincu deux rois
étendit sur la paix un pouvoir guerrier;
Israel en silence le vit raser la tour de Penuel
et châtier les anciens de Succoth
avec les épines et les ronces du désert.
Nul roi n'aurait pu employer ainsi la force... (99).

Et dans une de ces métaphores nautiques rapportées de ses voyages Marvell compare l'initiative de Cromwell à celle du matelot vigoureux et expérimenté qui se saisit du gouvernail au milieu du désarroi général, et ramène en pleine mer le navire prêt à se briser sur des écueils invisibles. Qu'importe si les passagers ingrats ou aveugles lui reprochent de les avoir écartés du « rivage fatal » ! (100).

Après la violence légitime contre une fausse liberté, est venue une politique constructive. Tel Amphion, Cromwell a fait sortir de terre une cité nouvelle, où les diverses tendances s'équilibrent, et où la religion tient la première place. Sans doute l'uniformité n'est-elle pas nécessaire à condition que chacun se tienne à l'endroit assigné; les esprits les plus rebelles consolident l'édifice par leur opposition même; mais les vrais piliers de l'état ce sont les hommes d'ordre, entendez les ralliés; un « libre sénat », ironie inconsciente pour désigner le premier parlement du Protecteur, sert de base à tout l'édifice (101). Les Anglais jouissent de toute la liberté possible; malheureusement ils en veulent davantage (102). Les Niveleurs, si Cromwell ne les tenait en respect, auraient vite fait, « buissons ambitieux » de consumer les cèdres (103). Surtout les sectes religieuses pullulent et leur audace ne connaît aucune borne. Le poète, satirique jusque dans le dithyrambe, s'empporte contre ces puritains coupables de pousser à l'absurde les prin-

- (98) V. 69-72 : While tedious Statesmen many years did hack,
Framing a Liberty that still went back;
Whose num'rous Gorge could swallow in an hour
That Island, which the Sea cannot devour :...

- (99) V. 249-55 : When *Gideon* so did from the War retreat,
Yet by the Conquest of two Kings grown great,
He on the Peace extends a Warlike power,
And *Is'rael* silent saw him rase the Tow'r;
And how he *Succoths* Eladers durst suppress,
With Thorns and Briars of the Wilderness.
No King might ever such a force have done;...

Cf. *Juges*, VIII, 16-17.

(100) V. 265-78.

(101) V. 49-98.

(102) V. 289-92.

(103) V. 260-4. — Cf. *Juges*, IX, 14-15.

cipes mêmes du puritanisme; il perd tout sang-froid et jamais il ne dépassera en violence ces vers :

Maudites locustes, que votre roi crache
du centre de l'abîme sans fond;
vagabonds, adultères, menteurs, restes de Munzer,
sorciers, athées, jésuites, possédés;
vous qui diffamez l'Écriture et les lois
avec la même liberté que les aiguillettes et les broderies;
ô race très hypocritement austère !
résolus à nous ramener aux mœurs des anciens Pictes,
vous pouvez bien jouer l'Adam et l'Eve,
oui et le serpent aussi, qui les trompa (104).

Ainsi se trouvent confondus dans une même réprobation les anabaptistes, les hommes de la cinquième monarchie qui attendent la venue prochaine du Christ (105), les adamites qui ont fait de la nudité une condition du salut, et même les inoffensifs trembleurs, qui tremblent (106) de voir le protecteur rétabli après l'accident de Hyde Park, où ses chevaux emballés ont failli l'écraser sous les roues de son carrosse. Quoique vieux de trois mois et déjà célébré par nombre de poètes amis et ennemis (107), cet incident ne pouvait être omis par Marvell, et de fait il tient une grande place dans le poème, où il prend une valeur symbolique : les péchés du peuple anglais, son indocilité, ont failli attirer sur lui le plus grand des malheurs, la perte de son maître (108).

Pourtant Cromwell ne veut point être roi (109). Le poète l'en loue, prenant pour texte l'apologue de Jotham, et jouant sur l'olivier qui refusa la royauté des arbres (110). Dans une formule habile, Marvell cherche à persuader ses compatriotes que le régime protectoral concilie la nécessité de maintenir le prestige de l'Angleterre et le respect des principes républicains :

Vu de l'étranger Cromwell semble un roi et quelque chose de plus,
dans son pays un sujet sur le terrain de l'égalité (111).

(104) V. 311-20 : Accursed Locusts, whom your King does spit
Out of the Center of th'unbottom'd Pit;
Wand'ers, Adult'ers, Lyers, *Munser's* rest,
Sorcerers, Atheists, Jesuites, Possesst;
You who the Scriptures and the Laws deface
With the same Liberty as Points and Lace;
Oh Race most hypocritically strict !
Bent to reduce us to the ancient Pict;
Well may you act the *Adam* and the *Eve*;
Ay, and the Serpent too that did deceive.

Thomas Munzer, l'un des fondateurs de la secte des anabaptistes, fut exécuté en 1525. — Margoliouth croit que Munser représente plutôt Munster, ville où les anabaptistes avaient appliqué leur doctrine en 1534-5.

(105) V. 297 : That their new King might the fifth Scepter shake,...

(106) V. 298 et 322.

(107) Gardiner, *Commonwealth*, III, 38-9.

(108) V. 175-228.

(109) Ici Marvell se trompait sans doute : la proposition de donner la couronne royale à Olivier, faite au parlement le 23 décembre 1654, sept jours après l'anniversaire par le régicide Garland, est appuyée par le fils préféré du protecteur, Henri.

(110) V. 256-60. — Cf. *Juges*, VIII, 22-3, IX, 8-13.

(111) V. 389-90 : Abroad a King he seems, and something more,
At Home a Subject on the equal Floor.

*

* *

Deux ans se passent sans que le poète officiel se fasse de nouveau entendre. A vrai dire nous ignorons ce qu'il devient en 1655 et 1656. Par contre l'année 1657 nous le montre resserrant encore les liens qui l'attachent au protecteur.

C'est d'abord en juin ou juillet un poème sur la victoire de la flotte anglaise à Santa-Cruz de Ténériffe (112). L'expédition de Saint-Domingue a complètement échoué et la conquête de la Jamaïque n'a suffi à consoler ni le peuple ni le gouvernement. L'Espagne indignée a déclaré la guerre, malgré son épuisement et la lutte difficile que ses armées soutiennent contre celles de Turenne en Flandre. Incapable de se mesurer sur mer avec les vaisseaux de Blake, elle cherche seulement à assurer l'arrivée des galions qui lui apportent la redevance du nouveau monde. Après une attente assez ingrate la flotte anglaise remporte au large de San-Lucar un premier succès chanté par Waller. Mais l'honneur de célébrer le plus grand et le dernier triomphe de Blake, l'anéantissement de la *flotte d'argent* le 20 avril 1657, revient à Marvell. A la vérité il s'en acquitte médiocrement. Ce n'est pas faute d'enthousiasme patriotique, ni d'amour pour les choses de la mer qu'il connaît bien. Dans son poème précédent il a exprimé par avance la pensée aujourd'hui banale de Lemierre :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde (113).

Non, ce qui nous gâte le poème de Marvell, ce sont d'abord trop de *concetti* indignes de l'occasion : l'inévitable jeu de mots sur *guilt* (culpabilité) et *gilt* (dorure), le canon qui transforme la zone tempérée en zone torride, les chênes que l'explosion des navires fait monter plus haut que les cèdres, les lauriers que l'on cueille même sur la plaine liquide (114); c'est aussi un soupçon de courtisanerie; le vrai vainqueur, encore qu'il soit nommé dans le titre, passe au second plan; Blake était pourtant une noble figure, un patriote moins remarquable par ses qualités de tacticien que par son courage indomptable et sa fidélité à son devoir de soldat et de marin, sous un gouvernement que, républicain au fond du cœur, il n'aimait guère (115). Mais Marvell n'a d'yeux que pour Cromwell (116). Il répète sans cesse que son génie gagne des batailles à distance,

(112) *On the Victory obtained by Blake over the Spaniards, in the Bay of Santa-cruz, in the Island of Tencriff. 1657.* — Cette victoire fut annoncée par Thurloe au parlement le 28 mai. Le poème fut écrit entre cette date et le 10 août, jour où parvint à Londres la nouvelle de la mort de Blake.

(113) *The First Anniversary...*, v. 369 :

The Ocean is the Fountain of Command,...

(114) *On the Victory...*, v. 4, 124, 129-30, 146.

(115) Gardiner. *Commonwealth*, II, 136-8.

(116) V. 14-16, 39-44, 50-2, 65-6, 101, 114, 145-8, 168. — Grosart, I, 214, s'est imaginé que le poème était adressé à Blake et a torturé la syntaxe (note sur le v. 103) pour soutenir cette théorie manifestement fausse. — Margoliouth a découvert une édition de ce poème faite en 1674, d'où Cromwell disparaît pour ne pas attirer sur l'imprimeur les foudres de la censure. — Les flatteries de Marvell à Cromwell sont plus outrées que celles de Boileau à Louis XIV; du moins le grand monarque assistait-il en personne au passage du Rhin et à la prise de Namur.

telles les étoiles favorables qui, même absentes pour les sens, versent sur leurs protégés leur bienfaisante influence (117);

et le dernier vers du poème nous montre la Renommée sonnant dans sa trompette les louanges de Cromwell. Enfin le poète ose reprocher à l'Espagne, contre toute évidence, « d'avoir rompu la paix » (118), et ne se fait pas scrupule de conseiller, sans doute en guise d'indemnité, l'annexion des Canaries :

Le meilleur des pays devrait avoir le meilleur des rois (119).

Aussi ne pouvons-nous prendre très au sérieux sa vertueuse indignation contre l'or corrupteur ni son souhait que tout ce métal suive au fond de l'océan les lingots que Blake y a envoyés (120).

Cromwell vient d'opposer à une nouvelle proposition de prendre la couronne un refus que l'avenir prouvera définitif. Mais maintenant Marvell est de ceux qui souhaitent et espèrent la lui voir accepter. Il n'hésite pas à donner de son propre chef au protecteur le titre dont celui-ci ostensiblement ne veut pas.

*
* *

La même année Marvell atteignit enfin le but de son ambition et fut nommé secrétaire pour la langue latine. Plus tard quand on lui reprochera d'avoir servi l'usurpateur, il répondra avec une vérité qui n'exclut pas la restriction mentale : « Je n'eus absolument aucune part, même de très loin, aux affaires publiques, ni aucun rapport avec les personnes qui exerçaient alors le pouvoir jusqu'en l'année 1657 ». Il faut entendre : « aucun rapport officiel », puisque le poète passe sous silence le préceptorat de Dutton, et, même avec cette interprétation, les ennemis de Marvell auraient eu beau jeu à lui reprocher ses poèmes politiques si ceux-ci n'étaient pas restés inédits, sauf un qui avait été publié anonymement. Les explications que donne notre auteur pour justifier sa conduite en 1657 semblent elles aussi avoir été inventées après coup. « Alors il est vrai je pris un emploi, auquel je n'étais pas tout à fait impropre, et que je considérais comme le plus innocent et le moins dommageable aux affaires de Sa Majesté de tous ceux que comportait ce gouvernement usurpé et irrégulier que tous devaient alors subir. Et je m'en acquittai dans le même esprit sans désobliger une seule personne » (121). La vérité, nous le savons, est que Marvell avait pour le

(117) V. 147-8 : So prosperous Stars, though absent to the sence,
Bless those they shine for, by their Influence.

(118) V. 45-6.

(119) V. 40 : The best of Lands should have the best of Kings...

(120) V. 153-60.

(121) *The Rehearsal transpos'd, 2nd part* (Grosart, III, 322) : « ... I never had any, not the remotest relation to publick matters, nor correspondence with the persons then predominant, until the year 1657, when indeed I enter'd into an employment, for which I was not altogether improper, and which I consider'd to be the most innocent and inoffensive toward his Majestie's affairs of any in that usurped and irregular government, to which all men were then exposed. And this I accordingly

protecteur une admiration grandissante et qui se teignait maintenant d'affection. Il lui fallait aussi gagner sa vie, et depuis quatre ans il guetait une vacance dans le personnel du secrétariat d'état. Or Philippe Meadows, qui lui avait été préféré en 1653, fut désigné pour une mission temporaire au Danemark et partit le 31 août 1657. Le 2 septembre suivant Marvell devint secrétaire latin avec plein traitement, soit 200 livres sterling par an, et à titre permanent. Le curieux de l'affaire, c'est qu'il ne semble pas y avoir eu de rapport direct entre ce départ et cette nomination, car un certain Sterry fut chargé le 8 septembre par « S. A. le Lord Protecteur sur l'avis du conseil d'état » de suppléer Meadows pendant l'ambassade de celui-ci avec un traitement de 200 marcs seulement. Comme Meadows resta absent près de deux ans, Sterry se trouvait encore en fonctions lors des funérailles d'Olivier. L'explication la plus plausible de l'entrée de Marvell dans les bureaux de Whitehall, est que le départ de Meadows provoqua la création d'un nouvel emploi, mais que la vraie cause de cet accroissement de personnel fut l'activité grandissante de la politique étrangère du Protecteur (122).

Bien qu'il touchât le même traitement que Milton, Marvell n'avait pas une situation égale à celle de son aîné. Il était révocable sans indemnité tandis que Milton bénéficiait d'un arrangement antérieur qui le faisait propriétaire à vie de sa charge (123). De plus le secrétaire d'état, Thurloe, encore qu'il fût le bras droit de Cromwell, n'avait pas théoriquement autorité sur Milton, tandis qu'il donnait des ordres à Marvell. Il ne semble pas non plus que celui-ci ait assisté aux séances du conseil privé comme Milton avait assisté à celles du conseil d'état en prêtant serment de garder le silence sur ce qu'il y entendait (124). Marvell assistait-il même aux séances de la commission des affaires étrangères, choisie au sein du conseil privé, comme le faisait Meadows en 1653 ? (125). Rien ne le prouve. Par contre quelques indications éparses dans les archives permettent de se faire une idée des rapports entre Thurloe et Marvell, rapports qui sont nettement de supérieur responsable à subordonné exécutant. Une compagnie écossaise de navigation

discharg'd without disobliging any one person. there having been opportunity and endeavours, since his Majestie's happy return, to have discover'd had it been otherwise ».

(122) Le récit de Masson, V, 344-6, renferme plusieurs inexactitudes dont les unes ont été relevées par Margoliouth, II, 350, et dont les autres le seront *infra*. — La nomination de Sterry figure dans le *Council Order-book* où Masson l'a découverte. Celle de Marvell au contraire n'y figure pas. Pour en fixer la date il faut procéder indirectement. Dans les *State papers of secretary Thurloe*, VII, 486, se trouve une liste de « débours en vue du gouvernement depuis le 1^{er} novembre 1657 jusqu'au 1^{er} novembre 1658 ». A la date du 3 septembre 1658 on lit : « A M. André Marvell, son traitement d'un trimestre pour travail au profit de l'état, dû le [2] décembre 1657 : 50 livres sterling ». Masson n'a connu que le texte imprimé qui supprime le quantième, et a cru que Marvell avait été nommé à la fin de septembre à la place de Sterry défaillant; Margoliouth a rétabli le texte exact en consultant l'original manuscrit à la Bodléienne (*Rawl. MS.* A 62, p. 49) et du coup a montré que la nomination de Marvell était antérieure à celle de Sterry. Masson s'est trompé aussi en imaginant que celui-ci n'était pas entré effectivement en fonctions; voir *infra*. — On voit que Cromwell ne se piquait pas de payer ses fonctionnaires, même les plus proches, avec une scrupuleuse régularité, puisque Marvell toucha son premier quartier avec dix mois de retard.

(123) Masson, V, 177-82.

(124) Masson, IV, 18.

(125) *Ibid.*, 525.

adresse une pétition au conseil d'état contre le gouverneur portugais de l'île de Saint-Thomas [*San Tome*] qu'elle accuse d'avoir saisi arbitrairement un de ses navires et mis à mort l'équipage. L'affaire est vieille de quelque vingt ans; le gouverneur incriminé a été rappelé et est mort; la guerre civile et l'instabilité du gouvernement britannique ont encouragé les Portugais à refuser satisfaction. Thurloe écrit en marge de la pétition : « M. Marvaill, je vous prie d'écrire une lettre, au sujet de cette pétition, au roi de Portugal ». Sans doute le poète s'acquitta-t-il de cette tâche fort éloquemment, car il savait, nous l'avons vu, parler aux rois. Mais il ne semble pas que cette démarche ait jamais eu de résultat (126). — Marvell était aussi tout désigné par l'élégance de ses manières pour saluer les ambassadeurs à leur arrivée en Angleterre. Celui des Provinces-Unies, Nieuport, écrit le 30 juillet/9 août 1658 aux Etats-Généraux : « Le dit seigneur [Thurloe] fit aussitôt préparer une barque de Son Altesse et me l'envoya avec un gentilhomme appelé Marvell, qui est employé à écrire les dépêches en langue latine. Dans la nuit mon fils revint [de Westminster] et m'apporta à Gravesend une lettre dudit seigneur secrétaire datée de Whitehall, le 24 juillet vieux style, où celui-ci me disait que le gentilhomme [Marvell], m'était envoyé expressément pour me saluer et pour causer avec moi de ma réception, et que lui [Thurloe] ne m'en dirait donc pas davantage... Le jour suivant ledit gentilhomme arriva avant le prêche du matin pour me souhaiter la bienvenue au nom de Son Altesse le seigneur protecteur et pour m'offrir une réception publique avec barques et carrosses et aussi l'hospitalité que l'on donne ordinairement aux ambassadeurs de premier rang... » Nieuport explique ensuite qu'il refusa cette cérémonie pour gagner du temps et termine : « Je me rendis à Londres avec le dit gentilhomme dans la barque, de nuit » (127). Un mois plus tard, alors qu'Olivier était à l'agonie, l'agent à Londres de l'Electeur de Brandebourg, Schlezer, voulait à toute force voir Thurloe pour lui communiquer les inquiétudes de son maître au sujet de l'attitude agressive du roi de Suède; le secrétaire d'état prétexta la maladie pour ne pas recevoir cet importun, car le Protecteur était resté fidèle à ses sympathies suédoises; Schlezer ne put voir que Marvell et dut se contenter de lui remettre la lettre de l'Electeur sans parvenir à traiter la question verbalement (128).

En somme le rôle de Marvell, subalterne pour le moment, lui permettait de faire l'apprentissage des grandes affaires. Si dans l'opposition il appréciera sévèrement les actes du pouvoir, c'est qu'il aura connu de près un système politique qui administrait et gouvernait avec probité et énergie.

(126) *Calendar of, State papers, colonial*, p. 462. — Une tentative pour savoir si la lettre de Marvell se trouvait toujours dans les archives portugaises n'a obtenu aucun succès. — Milton rédigea de nombreuses lettres au roi de Portugal; l'une d'entre elles, écrite en octobre 1656 appuie la réclamation d'un négociant anglais lésé par la compagnie du Brésil (Masson, V, 289).

(127) *Thurloe, State papers*, VII, 298. — Cf. Masson, V, 399-402.

(128) *Thurloe, State papers*, VII, 373.

*

* *

Tout en travaillant dans les bureaux de Whitehall, Marvell reste poète et célèbre en des vers de circonstance le mariage de Marie Cromwell, troisième fille du protecteur, avec Thomas Belasyse, vicomte Fauconberg, le 19 novembre 1657 (129). Ce noble authentique, de famille royaliste mais trop jeune pour avoir pris part lui-même à la guerre civile, a aisément obtenu la main de la quasi-princesse, fort peu puritaine. En Cromwell le père de famille soucieux d'établir ses filles et le chef d'état toujours prêt à rallier autour de lui les opposants se sont trouvés d'accord pour agréer ce parti avantageux. Mais la convention poétique aussi bien que l'admiration profonde de Marvell pour le protecteur exigent que soient dépeintes avec exagération l'humilité du prétendant et la hardiesse de son entreprise. Endymion amoureux de Cynthia l'implore d'écouter un simple mortel et n'obtient d'abord que des réponses dédaigneuses : on lui dit de retourner à ses moutons (130). Mais le berger exprime avec une telle ardeur des pensées incandescentes renouvelées de Donne (131) que la déesse commence à se laisser fléchir. Le chœur encourage Endymion par l'exemple « d'Anchise, berger lui aussi, qui cependant est étendu à l'ombre sur l'Ida et folâtre avec la sœur cadette » de Cynthia (132). En cette Vénus reconnaissons Françoise Cromwell qui vient d'épouser il y a huit jours le jeune Rich, petit-fils du comte de Warwick. Mais soyons discrets, car il convient de ménager les sentiments du pauvre Dutton.

Puis Endymion monte pour s'approcher de l'aimée sur le sommet du Latmos. Cynthia lui objecte la jalousie des autres astres, entendez les rois et princes du continent, rivaux trop forts pour un simple vicomte. Mais le berger *métaphysique* ne se laisse pas prendre au dépourvu :

Les astres sont fixés à leur sphère
et ne peuvent, quand ils le voudraient, s'approcher.
Des amours mortelles se font valoir l'une l'autre
tandis que les étoiles s'éclipsent en mêlant leurs rayons (133).

Du coup Cynthia est convaincue et Jupiter donne son consentement :

Car il n'aima jamais marier
ses enfants dans l'empyrée ;

(129) *Two Songs at the Marriage of the Lord Fauconberg and the Lady Mary Cromwell.* — Pour le mariage voir Carlyle.

(130) *First song*, v. 12 : Or if a Shepherd, watch thy Sheep.

(131) Vers 13-16, 19-22, 25-8.

(132) Vers 30-2 : *Anchises* was a Shepherd too ;

Yet is her younger Sister laid

Sporting with him in *Ida's shade* : ...

(133) Vers 45-8 : *The Stars* are fix'd unto their Sphere,
And cannot, though they would, come near.
Less Loves set of each others praise,
While *Stars* Eclipse by mixing Rayes.

être honnête, vaillant et sage
rend un mortel digne d'une divinité (134);

allusion peut-être aux espoirs déçus du roi des Ecossais, le futur Charles II qui, d'après certains racontars n'aurait pas eu de scrupule à épouser la plus jeune fille du protecteur (Françoise) pour remonter sur le trône du Roi-Martyr (135).

Ce poème dialogué avec chœur, ainsi qu'un autre également dialogué et composé pour la même occasion, fut peut-être récité ou chanté par plusieurs personnages. Assez tolérant quand il pouvait suivre son inclination personnelle, Cromwell fermait les yeux sur une renaissance du drame à qui la musique servait de déguisement. L'année précédente Davenant, filleul et peut-être fils de Shakespeare, sorti depuis peu des prisons de la république grâce à l'intercession de Milton, avait fait jouer dans l'hôtel d'un grand seigneur son *Siège de Rhodes*, et l'année suivante il devait donner sur un théâtre public *La cruauté des Espagnols au Pérou*, pièce destinée à exciter l'opinion contre l'ennemi national (136). Il y eut là une tentative pour réconcilier le puritanisme et la scène selon la formule du *Comus* de Milton. Mais la Restauration allait lâcher la bride aux auteurs et aux acteurs, et par contre-coup raidir les puritains dans leur aversion, préparant ainsi l'inintelligence théâtrale du grand public anglais d'aujourd'hui ou du moins d'hier. Pourtant Marvell qui aimait l'art dramatique et qu'une certaine liberté de langage n'effrayait pas, ne devait pas se priver de fréquenter les théâtres grands ouverts dès 1660 (de multiples allusions contenues dans ses œuvres en prose le prouvent). Il ne devait jamais écrire pour eux, comme il l'eût peut-être fait si le protectorat avait duré plus longtemps.

*

* *

Mais le 3 septembre 1658 Olivier Cromwell mourait à l'âge de cinquante-neuf ans. Marvell sous le coup de la douleur écrit le dernier et le plus beau de ses poèmes officiels. Encore ce mot produit-il une fausse impression quand on parle d'une œuvre aussi touchante, aussi personnelle, et aussi dégagée des préoccupations politiques qui remplissaient les poèmes précédents.

Certes le satirique reparait malgré tout pour railler ceux qui auraient voulu voir le grand capitaine tomber sur un champ de bataille,

(134) Vers 55-8 : For he did never love to pair
His Progeny above the Air;
But to be honest, valiant, wise,
Makes *Mortals* matches fit for *Deities*.

(135) Voir Masson, v. 306, et Pepys, *Journal*, à la date du 13 octobre 1664.

(136) D'après Masson, V, 274n., Davenant aurait comme Marvell composé un épithalame en l'honneur du mariage de Marie Cromwell, mais nous n'avons pu découvrir ce poème au Musée britannique.

tels ces spectateurs ignorants qui blâment le dernier acte à moins que le prince applaudi par eux ne soit tué (137), et aussi pour lancer un trait aux irréconciliables :

Quelle prudence plus qu'humaine ne lui a-t-il pas fallu pour maintenir l'accord entre des esprits également chers et
[si différents !

Les pécheurs, trop conscients de leur dépravation, restent faibles et dociles à la volonté du dirigeant ; mais pour les bons (trop nombreux ou trop rares) toute loi est inutile ; toute récompense leur est due. O hommes égarés, sinon par amour du moins par honte, épargnez votre propre renommée si vous n'avez cure de la
[sienne ;
de peur qu'on n'ose voir en votre zèle un masque, et penser que le Ciel seul est capable de vous gouverner (138).

Le bel esprit non plus ne se laisse pas tout à fait réduire au silence par le funèbre sujet :

Les vents reçoivent le tonnerre et le dépassent en force, comme s'ils s'essayaient eux aussi à tonner...
Nombre d'hommes dépérissent de maux inconnus et se hâtent de mourir pour ne pas voir sa mort... (139).

Mais la mythologie n'intervient que d'une manière discrète et de même la Bible. Certes Cromwell est comparé à Nisus, roi de Mégare (140), et aussi à Moïse, Josué, Jacob et David (141). Mais le poète ne fait que se conformer à une habitude ; il ne cherche pas ces noms et ces images qui viennent naturellement sous sa plume. Plus qu'un admirateur célébrant un grand homme c'est un ami pleurant la mort d'un ami.

Car à défaut d'autre preuve ce poème permet d'affirmer que Marvell avait fréquenté le protecteur dans l'intimité. Lorsqu'il faisait en 1654 l'éloge de la mère de Cromwell, morte depuis peu à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, ses paroles étaient banales dans leur élé-

(137) *A Poem the upon the Death of O. C.*, v. 9-10 :

And blame the last *Act*, like *Spectators* vain,
Unless the *Prince* whom they applaud be slain.

(138) V. 217-26 : What prudence more than humane did he need

To keep so deare, so diff'ring minds agreed ?
The worsor sort. so conscious of their ill,
Lye weak and easy to the ruler's will ;
But to the good (too many or too few).
All law is uselesse, all reward is due.
Oh ! ill advis'd, if not for love, for shame,
Spare yet your own, if you neglect his fame ;
Least others dare to think your zeale a maske,
And you to govern only Heaven's taske.

(139) V. 115-6, 127-8 : The *Winds* receive it, and its force out-do,
As practising how they could thunder too :...
Numbers of *Men* decrease with pains unknown,
And hasten not to see his Death their own.

(140) V. 67-8.

(141) V. 162, 192, 194, 242, et 293-4.

gance (142). Mais déjà en 1657 un accent plus personnel se révélait dans la part prise par le poète à la joie paternelle du protecteur et au bonheur de Marie Cromwell. Cette fois-ci la fille préférée, Elisabeth, et les petits-enfants, figurent dans ses vers comme des personnes connues (143). Marvell, amoureux de musique, avait-il, grâce à Rogers ou à quelque autre artiste, assisté à ces réunions de famille où

la belle Francisca
avec des notes suaves endormait les soucis de son père (144) ?

En tout cas le secrétaire latin est allé, courtisan attentif, au lever du protecteur :

Nous ne nous presserons plus, comme nous en avions coutume
pour chercher le jour, auprès de la porte de sa chambre;
d'où il sortait avec une majesté si imposante
qu'on croyait voir Mars échappé à travers la double grille de
[Janus;

mais toujours tempérée par un air si doux
que jamais soleil d'avril n'a souri si gentiment;
nous n'entendrons plus cette parole puissante nous charmer
dont la force souvent épargna du travail à son bras;
nous ne le suivrons plus là où il passait ses jours
à guerroyer, à délibérer, à prier et à louer Dieu;
car il aimait accomplir lui-même les plus humbles actes du
[culte,

comme David dansait sans ceinture devant l'arche.

Plus jamais nous ne prendrons plaisir sans lui.

Aux chevaux fougueux, aux daims sauvages, et aux brillantes
[armures (145).

En dépit de la pointe sur Mars, dieu et mois, nous avons là un tableau simple et charmant peint par un témoin de la vie quotidienne de Cromwell.

Volontairement le soldat victorieux, le chef d'état, sont mis au second plan; au premier brille le père de famille, bon et même tendre,

(142) *The First Anniversary*, V. 159-166.

(143) V. 29-52.

(144) V. 245-6 : Francisca faire can nothing now but weep,
Nor with soft notes shall sing his cares asleep.
(145) V. 231-44 : Where we (so once we us'd) shall now no more,
To fetch day, presse about his chamber-door;
From which he issu'd with that awfull state,
It seem'd Mars broke through Janus' double gate;
Yet always temper'd with an aire so mild,
No April sunns that e'er so gently smil'd;
No more shall heare that powerful language charm,
Whose force oft spar'd the labour of his arm :
No more shall follow where he spent the dayes
In warre, in counsell. or in pray'r, and praise;
Whose meanest acts he would himself advance,
As ungirt David to the arke did dance.
All, all is gone of ours or his delight
In horses fierce, wild deer, or armour bright;...

Pour la danse de David voir *Rois II*, VI 14-22. En réalité il était ceint d'un éphod de lin.

religieux sans arrière-pensée politique, « qui pour être prince ne refusait pas d'être homme » (146), et qu'a mis en lumière le dénouement fatal :

Lui, que la Nature avait formé pour la paix,
mais que le Ciel courroucé avait incliné vers la guerre,
et qui, moins utile où il désirait le plus l'être,
était admiré pour ce qu'il prisait le moins,
méritait une fin dont toutes les circonstances
exprimassent sa merveilleuse tendresse de cœur (147).

Les puissances célestes, qui ne peuvent modifier leur propre arrêt, en confient l'exécution à l'Amour et à la Douleur. *Eliza* atteinte d'une maladie de langueur entraîne à sa suite dans la mort un père trop sensible pour lui survivre : tel l'envoûté qui se meurt parce qu'une image de cire à sa ressemblance a été percée d'une aiguille (148).

Mais si la vie de Cromwell « suspendue au souffle de son enfant s'élance impétueusement à la rencontre de la mort » (149) la Nature exprime la douleur qu'elle en ressent par des convulsions : développement classique renouvelé des présages qui annoncèrent l'assassinat de César ; mais surtout interprétation symbolique des épidémies et épizooties qui désolèrent l'Angleterre au printemps et à l'été de 1658, et de l'orage qui déracina tant d'arbres centenaires à la veille du grand événement.

Enfin il ne reste plus aux étoiles qu'à fixer le jour fatal : parmi tant d'autres illustrés par des victoires elles choisissent le plus glorieux, l'anniversaire de Dunbar et de Worcester. Et, comme si ces souvenirs ne suffisaient pas à alléger la douleur publique, « au dernier moment l'âme victorieuse » de Cromwell met en fuite sur la côte de Belgique l'armée espagnole commandée par le prince de Ligne (150).

Puis faisant un retour en arrière, le poète décrit à grands traits la carrière de ce héros qui fut aussi un saint :

C'est lui qui le premier mit des armes aux mains de la Religion,
et virilisa la Conscience timorée ;
enseigna au soldat à porter cette cotte de mailles spirituelle,
et, craignant Dieu, à n'avoir pas d'autre crainte.
« Vos coups, disait-il, perceront tout ici bas,
si avant de frapper vous prenez votre élan du Ciel ».
Des armées étonnées se préparaient à fuir,
et des villes fortes furent emportées par ses prières ;
c'est ce que raconteront à jamais le champ de bataille

(146) V. 84 : Nor though a *Prince* to be a *Man* refus'd :

(147) V. 15-20 : And he whom Nature all for Peace had made,
But angry Heaven unto War had sway'd,
And so less useful where he most desir'd,
For what he least affected was admir'd,
Deserv'd yet an End whose ev'ry part
Should speak the wondrous softness of his Heart.

(148) V. 53-4.

(149) V. 71-2 : And now his Life, suspended by her breath,
Ran out impetuously to hasting Death.

(150) V. 153-4. — Voir Firth, *The last years of the Protectorate* (1909), II, 208.

de Preston, et Clonmel jusqu'alors imprenable.
Et lorsque Fenwick escalada la dune,
malgré la mer qui l'en séparait, ce fut sa prière qui d'ici
[prévalut.

Quel homme fut jamais à ce point obéi dans le Ciel,
depuis que le soleil s'arrêta sur Gabaon à l'ordre de Josué.
Dans toutes ses guerres il fallait bien qu'il triomphât,
lui qui toujours vainquait Dieu avant de combattre avec les
[hommes (151).

Puis après avoir célébré la bonté, la sagesse et le charme du protecteur, le poète passe brusquement au funèbre spectacle qu'il a été admis à contempler, avant les trop somptueuses funérailles :

Je le vis mort : un sommeil de plomb,
un assoupissement mortel recouvrait ses yeux vigilants.
Ces tendres rayons s'étaient enfuis sous les paupières,
eux qui naguère versaient dans ses regards cette douceur
[perçante.

Ce corps, dont le port fut si majestueux et robuste,
énervé et privé de vigueur, gisait étendu ;
tout fané, tout décoloré, pâle et blême,
combien différent de cet homme qu'il fut !
O vaine gloire humaine ! O mort ! O ailes du temps !
O méprisable monde ! O choses transitoires !
Pourtant il résidait dans sa forme délabrée une grandeur telle
que, tout mort qu'il fût, il gisait plus grand que la mort,
et dans sa figure changée, on imagine un je ne sais quoi
qui menace la mort de revivre (152).

(151) V. 179-94 : He first put Armes into Religions hand,
And tim'rous Conscience unto Courage man'd :
The Souldier taught that inward Mail to wear,
And fearing God how they should nothing fear.
Those Strokes he said will pierce through all below
Where those that strike from Heaven fetch their Blow.
Astonish'd armyes did their flight prepare,
And cityes strong were stormed by his prayer ;
Of that for ever Preston's field shall tell
The story, and impregnable Clonmell.
And where the sandy mountain Fenwick scaled,
The sea between, yet hence his pray'r prevail'd.
What man was ever so in Heav'n obey'd
Since the commanded sun o're Gibeon stay'd ?
In all his warrs needs must he triumph, when
He conquer'd God, still ere he fought with men ...

Le vers 189 fait allusion à la bataille des Dunes (4/14 juin 1658) où Fenwick commandait l'un des régiments anglais qui servaient dans l'armée de Turenne. La bataille se livra un jour de prières publiques ordonnées par le protecteur. — Voir Firth, *ut supra*, II, 205. — Pour le vers 192, voir Josué, X, 12-14, et pour le vers 194, Genèse, XXII, 28.

(152) V. 247-60 : I saw him dead, a leaden slumber lyes,
And mortal sleep over those wakefull eyes :
Those gentle rays under the lids were fled,
Which through his looks that piercing sweetness shed ;
That port which so majestique was and strong,
Loose and depriv'd of vigour, stretch'd along :
All wither'd, all discolour'd, pale and wan,

Et devançant le jugement de la postérité, du temps

où la vérité sera admise et l'esprit de faction disparaîtra,
et où ses propres ombres tomberont avec lui (153),

Marvell nous montre le nom de Cromwell glorieux sur la terre et dans le ciel, inspirant à jamais la religieuse énergie du soldat anglais.



Nombre de poètes célébrèrent le Protecteur de son vivant et le pleurèrent après sa mort (154). Parmi eux Marvell passa presque inaperçu : seul son *Premier Anniversaire* eut les honneurs de l'impression immédiate. On peut supposer qu'un ou deux autres poèmes furent lus à Olivier ou à Richard, mais ni le père, ni le fils, ni la masse du public n'auraient assurément songé à les mettre en balance avec ceux de Waller, dont la réputation atteignait alors son zénith. Nous avons peine aujourd'hui à nous expliquer le respect des contemporains pour les vers de cet homme que sa lâcheté et ses trahisons politiques faisaient justement mépriser. Pourtant Waller avait un sentiment net et fort de la grandeur anglaise sous Cromwell et il a su l'exprimer dans un langage plus viril qu'on ne l'eût cru possible. Son *Panegyrique* (155), publié en 1655, correspond pour la date et les événements dont il traite au *Premier Anniversaire*, et lui est supérieur par la majesté et la concentration. Il ne faut pas demander à Waller d'images neuves, d'envolées subites, de vues originales, mais dans le genre oratoire, vigoureusement sensé, cette pièce compte parmi ses meilleures réussites. Voici un bon exemple de raisonnement rimé dans le cadre de la strophe de quatre vers : Cromwell a eu raison de conserver, malgré les efforts du Parlement pour le lui arracher, le commandement militaire suprême car

How much another thing, no more that man ?
Oh ! humane glory, vaine, oh ! death, oh ! wings,
Oh ! worthlesse world ! oh transitory things !
Yet dwelt that greatnesse in his shape decay'd,
That still though dead, greater than death he lay'd ;
And in his alter'd face you something faigne
That threatens death, he yet will live again.
(153) V. 272-3 : When truth shall be allow'd and faction cease,
And his own shadows with him fall ;...

(154) Nous avons consulté l'étude de Karl Theodore Parker, *Oliver Cromwell in der schönen Literatur Englands* (voir bibliog. n° 236). L'auteur est un jeune Anglais, enthousiaste de Cromwell, qui accepte sans discussion les jugements de Gardiner sur la politique et ceux de Carlyle sur la personnalité de son héros, et qui avoue franchement son parti-pris admiratif (p. 6). Il est à souhaiter que Monsieur Parker reprenne dans sa langue maternelle avec plus de maturité et de sens critique son étude intéressante mais emphatique et souvent gauche. Celle-ci est loin d'être complète dans la partie relative aux contemporains du Protecteur (elle omet notamment Wither). L'auteur rend pleine justice à Marvell et le place au premier rang (pp. 7-8, 9-22). Sur la foi de Birrell il nie (p. 10) que Marvell ait jamais été républicain ou puritain. On peut aussi trouver bizarre ce jugement sur le poème funéraire : « Le récit que fait Marvell des vertus personnelles de Cromwell n'a rien de nouveau. Par contre ce qui est curieux, c'est la comparaison de Cromwell avec Arthur et Edouard le Confesseur » (p. 22).

(155) *A Panegyrick To My Lord Protector Of the present Greatness and joint Interest of His Highness, and this Nation.*

si le grand sénat de Rome n'a pu manier cette épée
qui l'avait fait seigneur du monde vaincu,
comment notre sénat pouvait-il espérer, alors que son pouvoir
[était encore récent,
gouverner des armées victorieuses sauf par votre
[intermédiaire ? [stance 40]

Mais quand il décrit la nouvelle puissance maritime anglaise, ce cœur sec et cet esprit mesquin se laisse presque aller à une ivresse poétique :

La mer est à nous...

Le passage, souvent cité, mérite de l'être. La vision de l'île providentielle, refuge des opprimés, se termine sur un compliment :

« Aussi Votre Altesse deviendra-t-elle le Protecteur
non plus de l'Angleterre seule, mais du monde entier.
[stances 5-8]

Pourtant la fierté nationale l'emporte sur la courtoisie, et s'exprime mieux que chez tous les rivaux de Waller, mieux même que chez Marvell. Celui-ci dit la même chose, mais il la dit d'une façon trop entortillée et qui convient mal à un sentiment simple et large. En pareille matière la banalité ne constitue pas une faiblesse (156), elle est le gage de la réussite.

Si le *Panegyrique* se compare au *Premier Anniversaire*, le poème de Marvell *Sur la victoire de Blake* répond à celui de Waller *Sur une guerre avec l'Espagne et un combat naval* (157). Ici encore le poète classique l'emporte en dignité ; il parle de l'ennemi vaincu avec courtoisie, s'attarde sur un épisode pathétique dont une famille espagnole est la victime et l'héroïne ; s'il loue Cromwell des exploits de sa flotte, la flatte est moins outrée chez lui que chez Marvell et les marins ne se voient pas abaissés au rang de simples instruments du Protecteur. Le poème finit noblement sur la vision d'un Cromwell qui tiendra à la main un sceptre royal, fait d'or espagnol.

Quand l'objet de ce vœu destiné à ne point s'accomplir eut quitté à la fois le pouvoir et la vie, Waller ne fit pas grand effort pour remporter la couronne élégiaque. Le poème *Sur le récent orage et la mort de Son Altesse qui le suivit* (158) ne possède guère d'autre mérite que la brièveté ; comme le titre l'indique il joue sur la coïncidence du désordre des éléments avec l'agonie du grand homme. Marvell lui aussi emploie ce ressort poétique, mais nous préférons ses hyperboles extra-

(156) D'ailleurs l'idée même de l'hégémonie maritime anglaise était encore récente comme l'a montré S. B. Liljegen dans *Some notes on the name of James Harrington's Oceana* (*Probleme der englischen Sprache und Kultur*, Germanische Bibliothek II, 20, Heidelberg 1925), pp. 232-7.

(157) *Of a War with Spain and a Fight at Sea*, publié pour la première fois en avril 1658. — La bataille est celle de San Lucar, livrée le 8 septembre 1656 (voir *supra*).

(158) *Upon the late Storme, and of the death of his Highnesse Ensuing the same...* 1659

vagantes, *métaphysiques* (« verser le déluge sur la tête du chaos » (159) par exemple) aux hyperboles trop sagement mythologiques de Waller (Hercule abattant les arbres du mont Ceta pour ses funérailles).

Les trente-quatre vers du poème *Sur le récent orage...* servirent de texte à Wither pour une composition soixante fois plus longue où le panégyriste et le héros s'entendent dire tous deux leurs vérités. L'intention de *Sel sur sel* (160) est honnête et courageuse, mais hélas ! on n'y retrouve rien de la poésie des *Juvenilia* (1622) ni même de *Halleluia* ! (1641). Le poète pastoral et le poète religieux ont disparu depuis longtemps ; il ne reste plus qu'un vicillard morose et prolix. Pourtant, perdus dans ce bavardage, quelques vers donnent une expression juste sinon forte à une idée très voisine de celle qui avait inspiré l'*Ode Horatienne* :

Il ne serait pas parti
si le travail prescrit pour lui n'avait été terminé.
Dieu l'éleva pour préparer en détruisant
une place à ce qu'Il entend bâtir...

Le vocabulaire religieux ne doit pas nous cacher la ressemblance de ce jugement avec celui des historiens modernes pour qui Cromwell, utile destructeur, ne fut pas un constructeur. Wither les devance ici, mais c'est parce qu'il retrouve le point de vue dominant d'où Marvell est descendu pour apprécier le héros de plus près, de façon plus humaine et moins impartiale. Eloignés de la flatterie, ces vers le sont aussi de l'invective malgré l'accusation de visées égoïstes qui les suit :

Dieu vit le pouvoir qu'Il lui avait accordé
employé à des projets personnels.
Alors Il le reprit (161).

Si ce passage ne rend pas tout à fait justice à Cromwell, il fait honneur à Wither.

Au contraire les *Stances héroïques* (162) de Dryden souffrent de précéder immédiatement dans ses œuvres complètes l'*Astræa redux* où il célèbre « l'heureuse restauration de S. M. sacrée Charles II ». On

(159) Vers 122 : And pour the Deluge ore the Chaos head.

(160) *Salt upon salt. Made out of certain Ingenious verses upon the late Storm and the death of his Highness ensuing. By which contemplative object, occasion is taken, to offer to consideration the probable neer approaching of greater Storms, and more sad consequences, by Geo. Wither Esquire. London 1659* [corrigé à la main en 1658 dans l'exemplaire du Musée Britannique]. — Le titre constitue un jeu de mots. Voir dans le N. E. D. le sens technique de « salt upon salt ».

(161) Page 30 :

He had not gone,
But that the work ordain'd for him was done.
God, rais'd him, by Destroying, to prepare
A way for that which he intends to rear,
And, to that purpose qualifi'd him so,
As they were, whom of old he call'd to do
Such Services; and, as it seems, intended
No further use of him, when that was ended :
He saw, the Pow'r which was on him bestowne
Employed in Designments of his own;
Then, re-assumed it :...

(162) *Heroick Stanzas Consecrated to the Memory of His Highness Oliver, Late Lord Protector of this Commonwealth, etc. written after the celebrating of his funeral. 1659*

est tenté de voir dans l'éloge du Protecteur au lendemain de ses funérailles un acte de servilité analogue à ceux de Waller. En réalité Dryden était capable, plus encore que son prédécesseur à la tête de l'école classique, d'apprécier la grandeur de Cromwell. D'ailleurs en 1658 il occupait un emploi officiel dans le même service que Milton et Marvell. Mais, plus jeune que notre poète, il avait eu moins que lui l'occasion d'entrer dans la familiarité du Protecteur. Aussi son poème ne nous dit-il rien sur l'homme privé; à peine une allusion à « l'influence plus calme » que Cromwell savait à l'occasion répandre et à « sa mine affectueuse en même temps que majestueuse » interrompt-elle le récit des exploits du général et de l'homme d'état [strophe 18]. Mais ce récit a de la noblesse; le rythme plein et vigoureux marque un grand progrès sur l'élégie à la mémoire de Hastings, élégie dont nous avons cité naguère quelques extravagances. Nul poème intermédiaire de Dryden n'a été conservé; on avait quitté un écolier, on retrouve un homme. Pourtant l'influence de Donne reste sensible dans le choix des images :

Où commencerai-je donc, où finirai-je,
pour dessiner une renommée si vraiment circulaire ?
Car dans un cercle quel ordre peut-on montrer
alors que toutes les parties sont si parfaitement égales ? [st. 5].

Et plus loin :

Ses dernières victoires venaient toujours plus serrées
de même que près du centre [de la terre] le mouvement
[augmente. [st. 34].

Mais déjà l'accent propre de Dryden, distinct du ton métaphysique, classique sans tomber dans la banalité, se fait entendre :

Sa grandeur, il la tirait du Ciel seul;
car il était grand avant que la fortune ne le fit tel;
et les guerres, comme des vapeurs qui s'élèvent devant le
[soleil.
le font paraître plus grand, mais non devenir plus grand.
[st. 6].

Pourtant Dryden n'a pas encore atteint sa pleine maturité; aussi n'est-ce point le rabaisser indûment que de lui préférer Marvell, plus ému et mieux renseigné à la fois, comme chantre de Cromwell.

Dans un recueil d'élégies sur la mort du Protecteur, Sprat eut l'honneur de figurer aux côtés de Waller et de Dryden (1653). Cette compagnie assura sans doute au poème du futur évêque de Rochester plus de lecteurs qu'aucun de ceux de Marvell n'en eût alors. Mais un seul exemple suffira pour montrer la hauteur de la pensée et l'élégance du style de Sprat :

Travail que seul le Ciel et toi, Cromwell, pouviez faire,
tu nous as rendus heureux bon gré mal gré. (164).

(163) *Three Poems Upon the Death of his late Highness Oliver Lord Protector Of England, Scotland and Ireland. Written By Mr. Edm. Waller. Mr. Jo. Dryden. Mr. Sprat, of Oxford. London...* 1659.

(164) Strophe XV : A work which none but Heaven and thee could do
Thou mad'st us happye whe're we would or no.

Ce genre d'éloge se poursuit pendant seize strophes, inégales mais qui comptent en moyenne plus de vingt vers chacune. Car Sprat donne dans l'ode pseudo-pindarique, mise à la mode par son ami Cowley.

Milton resta muet quand mourut Cromwell. Son admiration pour le Protecteur avait souffert de la déception causée par une politique religieuse trop conservatrice. D'ailleurs même au moment où Milton discernait son approbation à l'homme d'état, peut-on dire qu'il le chantait ? S'il l'avait fait, tous les autres poètes lui auraient sans doute cédé la première place. Mais le sonnet adressé *A Milord Général* en mai 1652 (165), qui ne compte pas d'ailleurs parmi ses plus triomphantes réussites, nous apporte seulement l'expression de la haine de Milton contre ses anciens amis les presbytériens. L'éloge de Cromwell est la massue dont il assène le coup final aux « lous mercenaires qui n'ont d'autre conscience que leur panse ». Le grand aveugle a déjà oublié (s'il l'a jamais vu) le Protecteur en chair et en os ; de son puissant cerveau il projette dans sa nuit un fantôme impeccable, à la marche rectiligne. Ce Cromwell qui « sur le cou de l'orgueilleuse Fortune couronnée — a élevé des trophées à Dieu », qu'a-t-il de commun avec l'opportuniste de génie dont la devise était : « Nul ne s'élève plus haut que celui qui ne sait pas où il va » ?

En prose latine (166) Milton a fait un effort plus sérieux pour peindre Cromwell, ou du moins pour résumer sa carrière jusqu'au régicide. Après avoir réfuté diverses accusations des royalistes, entre autres celle d'avoir poussé Charles I^{er} à se réfugier dans l'île de Wight, accusation reproduite dans l'*Ode horatienne*, Milton entreprend de faire un éloge positif de Cromwell. Mais là encore il reste dans le vague et l'abstrait, louant le modèle des guerriers chrétiens plutôt que le véritable chef des Côtes-de-fer. Les seules notes concrètes détonnent, comme quand le pamphlétaire parle de la haute naissance de son héros, flatterie digne d'un Waller, et des services rendus par ses ancêtres à la cause de la Réforme, services qui avaient surtout consisté à piller les biens de l'Eglise ; ou encore quand il l'égale « à Cyrus, à Epaminondas et à tous les grands généraux de l'antiquité » pour avoir maintenu la discipline parmi ses troupes « en payant régulièrement leur solde ». Milton était trop concentré sur lui-même pour se donner la peine d'entrer dans les sentiments d'un autre, fût-ce de Cromwell (167).

En regard de ces louanges, pour inégales qu'elles soient, de Marvell, de Waller, de Dryden, de Spratt, de Milton, en regard même de l'appréciation impartiale où s'efforce ce vieil enfant-perdu de Wither, les attaques des royalistes pèsent peu. Une seule mérite aujourd'hui la lecture : c'est le *Discours* en vers et en prose de Cowley, écrit sous le Protectorat de Richard s'il faut en croire l'auteur, mais publié seulement après la Restauration. Comme le titre l'indique, ce réquisitoire vise

(165) *To the Lord Generall Cromwell May 1652. — On the proposals of certaine ministers at the Committee for Propagation of the Gospell.*

(166) Dans la *Defensio secunda* (1654). Voir la traduction anglaise dans l'édition Bohn, vol. I, pp. 282-6.

(167) L'hypothèse que Cromwell aurait fourni à Milton quelques traits de son Satan nous semble peu solide. En tout cas le vrai Cromwell ne ressemblait guère dans ses allures plébéiennes à l'aristocrate déchu du *Paradis perdu*.

moins la personne que le gouvernement d'Olivier Cromwell (168). Aussi le ton en est-il relativement élevé. Si le conquérant de la Jamaïque y est traité de « grand alligator » (169) parce qu'il poursuit sa proie dans l'eau comme sur terre, le raisonnement l'emporte sur les injures. Cowley passe en revue les actes de Cromwell, surtout dans les cinq dernières années de sa vie, sans se perdre dans les détails. Souvent il frappe aussi juste que fort : non certes quand il reproche au défunt Protecteur d'avoir voulu vendre la cathédrale de Saint-Paul aux Juifs pour en faire une synagogue (170), mais, par exemple, quand il juge la guerre contre l'Espagne (171). Même lorsque Cowley rend Cromwell seul responsable des malheurs du temps, il le fait avec une sobriété propre à entraîner la conviction des hésitants : « ... feindre de réclamer la liberté pour tous et grâce à cette feinte faire de tous ses serviteurs ; prendre les armes contre des impôts se montant à peine à deux cent mille livres sterling par an et les porter soi-même à plus de deux millions ; chicaner pour la perte de deux ou trois oreilles et couper trois ou quatre cents têtes ; combattre contre je ne sais quel soupçon imaginaire de deux mille gardes appelés par le Roi je ne sais d'où, et entretenir pour soi-même non moins de quarante mille soldats ; feindre de défendre les parlements, et les dissoudre tous par la violence, même ceux qu'on a soi-même convoqués et presque choisis... » (172). Chacune de ces antithèses exprime une contradiction indéniable dans la carrière de Cromwell ; où Cowley échoue, c'est lorsqu'il faudrait trouver le principe de ces actions en apparence inconciliables. Sa seule réponse est : « une dissimulation infinie ». Comme qualités positives il ne reconnaît à ce tyran que le courage (et encore non sans faire remarquer que Cromwell avait « reçu moins de blessures et connu moins de dangers » qu'aucun autre général aussi souvent victorieux), et surtout « une activité extraordinaire » (173). Aussi l'écrivain ne peut-il s'expliquer le succès de l'homme d'état qu'il en vient à déclarer « une des plus fortes plaisanteries de la Nature » (174). Mais pour nous modernes qui ne croyons plus (ou nous croyons désabusés de la croyance) aux *lusus Naturae*, cette explication ne suffit pas. Voir la preuve de la médiocrité intellectuelle du Protecteur dans ce fait « que seul entre tous les hommes qui ont jamais reçu le nom de grand, il n'a laissé derrière lui le souvenir d'aucun apophthegme sage ou spirituel » (175), c'est moins marquer les limites du génie de Cromwell que celles du talent de Cowley. Quel dommage que Carlyle n'ait pas relevé cette assertion ! Moins bibliques que le prophète de Craigenputtock et de Chelsea, nous nous contenterons de regretter le peu de place que tient

(168) *A Discourse By way of Vision, concerning the Government of Oliver Cromwell*. — Voir dans l'édition Waller des *Essays and Plays of Abraham Cowley*, Cambridge, 1906, la note relative à la première publication de ce pamphlet en 1661, pp. 492-3. — *Hudibras* renferme quelques railleries contre Cromwell, et une ballade satirique dont le Protecteur fait les frais a été attribuée à Butler.

(169) *Ibid.*, p. 367.

(170) *Ibid.*, p. 369.

(171) *Ibid.*, pp. 367-8.

(172) *Ibid.*, p. 348.

(173) *Ibid.*, p. 366.

(174) *Ibid.*, p. 371.

(175) *Ibid.*, p. 363.

dans le *Discours* l'homme qui eut nom Olivier Cromwell : Cowley lui substitue une abstraction, le despotisme machiavélique plein de mépris pour « les vieilles règles surannées de la vertu et de la conscience » (176); contre ce spectre aussi différent de la personne vivante que le fantôme glorieux évoqué par Milton, il élève la protestation éloquente, peut-être sincère (177), en tout cas habilement interprétée, de l'esprit constitutionnel anglais. A Marvell, en qui certains ont pourtant voulu voir le représentant de cet esprit, un tel parti-pris doctrinaire est inconnu; et c'est pourquoi, seul entre les amis et les ennemis de Cromwell, notre poète a su pénétrer par delà les principes et même les actes jusqu'à l'homme.

*
* *

Grâce aux poèmes de Marvell nous avons pu tracer la courbe de ses sentiments à l'égard de Cromwell entre 1650 et 1658. Que l'on nous permette d'anticiper sur le récit des dernières années du poète, et d'annoncer dès maintenant que l'écroulement subit du régime protectoral ne fera pas abjurer à Marvell le culte du héros national. Le deuil d'Olivier, il ne le portera pas seulement le jour des funérailles grâce aux cinq aunes de drap noir que lui aura fournies le Conseil d'état (178),

(176) *Ibid.*, pp. 372-3.

(177) Le doute provient du ralliement de Cowley au protectorat en 1656, annoncé en termes assez humbles dans la préface de l'édition in-folio de ses poèmes parue cette année (voir l'édition Waller des *Poems of Abraham Cowley*, Cambridge, 1905, p. 455) — et aussi de ce fait rapporté par Wood, *Fasti* (IV, 210) que Cowley aurait écrit un poème funéraire à la louange d'Olivier. Le poème, s'il a existé, est perdu. Parker, *op. cit.*, p. 56, voit la preuve de son existence dans les strophes 4, 10 et 13 de l'Ode de Cowley *Upon His Majesties Restoration and Return*, mais la force démonstrative de ce témoignage nous échappe.

(178) *Calendar of State papers, domestic*, 1658-9, p. 131. — C'est une liste, en date du 7 septembre 1658, des personnages officiels qui sont proposés pour une allocation en nature leur permettant de porter le deuil du Protecteur. En face du chiffre proposé figure le chiffre sanctionné par le Conseil d'Etat. Par mesure d'économie beaucoup d'allocations ont été réduites : c'est ce qui advint à Milton et à Marvell; d'autres supprimées : c'est ce qui advint à Dryden. Le nom de ce dernier ne figure pas dans le document imprimé dans le *Calendar*, mais nous nous sommes reporté à la pièce manuscrite, conservée aux Archives nationales (vol. CLXXXII, f. 90 des *State papers, domestic*) et nous en donnons ci-dessous le texte complet :

9	6	Mr. John Milton	} Lattin Secryes
9	6	Mr. Merville	
9	6	Sir Phillip Meadows *	
		Mr. Sterry	
9	0	Mr. Drayden	

* Ce nom est barré dans le document.

De ce texte il ressort que l'allocation de Milton et Marvell a été réduite pour chacun de 9 à 6 yards (même mesure fut prise pour le *Master of the Rolls*; le lord-maire, proposé pour 9 yards, les obtint sans réduction), que le nom de Meadows, pourtant revenu de son ambassade en juillet, a été remplacé par celui de Sterry qui continuait donc à travailler dans le même service que Milton, avec ou sans le titre de secrétaire latin, enfin que « Drayden » devait être une sorte de surnuméraire et se vit comme tel refuser l'allocation. Masson, qui semble avoir ignoré ce document, dit à tort, *op. cit.*, vol. V, pp. 374-6, que la nomination de Sterry en septembre 1657 ne fut pas suivie d'effet. Par contre il note que dès le 19 octobre 1657 Dryden donne quittance de 50 livres sterling à Thurloe, sans doute pour un travail du même genre. Aussi est-il curieux qu'aucun des biographes de Dryden à notre connaissance, en tout cas aucun de ceux de Marvell qui ont fait usage de ce document, n'ait signalé la présence de « Drayden » sur le manuscrit.

mais toute sa vie. Le rôle, peu glorieux aux yeux mêmes de l'impartiale histoire, honteux pour l'orgueil des sujets de Charles II, que sous ce monarque jouera l'Angleterre dans les affaires européennes, fera regretter l'usurpateur par maint Anglais qui l'avait maudit de son vivant. A plus forte raison Marvell, collaborateur modeste mais enthousiaste du géant, l'exaltera-t-il aux dépens des nains qui lui auront succédé.

Parti dans l'*Ode horatienne* de l'admiration au sens latin du mot, il est passé à l'admiration approbatrice dans le *Premier Anniversaire*; puis dans l'élegie funèbre l'affection ajoute sa note personnelle, intime; avec le recul du temps la vénération subsiste, mais se charge de colère contre ceux qui ont défait ce que Cromwell avait fait. De ces quatre attitudes ni la dernière, indiquée en passant, ni la seconde, longuement exprimée, n'appartiennent en propre à Marvell. Au contraire la première et la troisième ne s'observent que chez lui : celle-là est exceptionnelle par l'intelligence, celle-ci par le sentiment (179). Comment donc expliquer ce paradoxe que l'*Ode horatienne* ait conquis la popularité tandis que le poème *Sur la mort de Cromwell* n'est connu que des curieux ? Mais cette victoire dans le goût public de la raison sur le sentiment n'a été remportée qu'avec l'aide du sentiment : l'Anglais moyen du XIX^e siècle a vu dans Charles I^{er} le héros de l'*Ode*, et sa sentimentalité s'est émue; il a appris par cœur les trois strophes qui décrivent l'exécution du Roi et a lu distraitemment tout le reste. D'ailleurs la beauté formelle de l'*Ode* a fait accepter sa difficile leçon, plus ou moins bien comprise. Le poème funéraire, plus long, plus inégal, boursoufflé par ici, essoufflé par là, décourage le lecteur ordinaire prêt à en goûter le pathétique. Pourtant il ne mérite pas cet oubli; unique comme l'*Ode* dans la littérature consacrée à Cromwell par le point de vue où il se place, il possède en tant que document historique une valeur bien plus grande.

Peut-on résumer cette phase de la vie de Marvell qui va de 1653 à 1658 en disant qu'il fut le « poète lauréat » (180) du régime protectoral ? L'expression est ingénieuse. Naturellement les biographes qui l'emploient n'entendent pas une nomination en règle comme celle dont bénéficiera Dryden ni même l'investiture moins précise accordée à Ben Jonson. Cette réserve faite, il faut encore remarquer que l'expression convient seulement à la seconde attitude de Marvell, celle dont le *Premier Anniversaire* est la plus éclatante manifestation. Elle laisse de côté non seulement l'*Ode horatienne*, qui lui échappe par le ton comme par la date, mais le poème funéraire, trop intime. Car le mot de lauréat implique une poésie dépourvue sinon de sincérité du moins de spontanéité

(179) Il serait injuste pourtant de ne pas reconnaître la présence d'une émotion sincère et poignante dans un opuscule contemporain : *A collection of several passages concerning his late Highness Oliver Cromwell, in the time of his Sickness; wherein is related many of his expressions upon his Death-Bed. Together with his Prayer within two or three days before his death. Written by one that was then groom of his bedchamber* [Le catalogue du Musée Britannique dit : Charles Harvey]. London... 1659. — Ce récit simple, religieux, où le narrateur s'efface et vise à faire parler le plus possible le Protecteur lui-même, a été utilisé par Carlyle.

(180) Birrell, p. 71 : « Marvell, who played the part of Laureate during the Protectorate... ». — Firth (D. N. B.) dit plus justement : « the poet of Cromwell and the Protectorate ».

et qui, dans ses inspirations les plus hautes comme l'ode de Tennyson sur la mort de Wellington, voit et doit voir dans celui qu'elle célèbre l'homme public et non l'homme tout court. Marvell est d'abord le juge et enfin l'ami de Cromwell; il n'est son panégyriste que dans l'intervalle; et alors, sans dépasser Waller par l'inspiration, il lui reste inférieur par la composition et peut-être même par le style. Mieux vaut laisser au courtisan classique le titre semi-officiel (181) et appeler Marvell, ce qui est mieux, le poète de Cromwell. Quand il n'aurait rien écrit que les vers dont celui-ci a fourni le sujet, il mériterait une place non médiocre dans la poésie et dans l'histoire de l'Angleterre.

(181) A moins que l'on ne préfère, comme le fait Wood, *Athenae*, Ed. Biiss IV, 376 l'attribuer à un certain Paganus Piscator (Payne Fisher), autre royaliste passé au protectorat, et qui avait des hexamètres latins prêts pour toutes les circonstances de la vie publique : « a true time-server (incident to most poets)... poet laureat... scrib-ler... palpable flatteries... » voilà les expressions que nous cueillons sous la plume de Wood au sujet de Fisher; puis cette marque d'impartialité . « He had a very good command of his latin pen ».

CHAPITRE V

Le député de Hull.

De 1659 à sa mort en 1678, Marvell représente dans trois législatures successives la ville de Hull à la Chambre des Communes. Ce mandat fait l'unité des vingt dernières années de sa vie ; unité relative, traversée d'épisodes comme son voyage en Russie, compliquée par une activité extra-parlementaire qui prend la forme d'écrits anonymes ou avoués ; unité suffisante toutefois pour qu'il y ait avantage à ne pas fractionner cette période ; on y arriverait d'ailleurs difficilement, car l'enchevêtrement des attitudes, selon que le député, le satirique masqué, ou le polémiste bien vu du Roi et d'une partie de la cour, occupe le devant de la scène, rend illusoire l'application rigoureuse d'une méthode chronologique.

*
* *

Les deux années qui vont de la mort d'Olivier à la Restauration de Charles II, constituent pour l'historien, selon le point de vue auquel il se place, un épilogue ou un prologue. Cette dualité se reflète en miniature dans la vie de Marvell : il continue pendant plus d'un an à remplir ses fonctions antérieures de secrétaire latin ; mais c'est alors aussi qu'il entre au parlement pour y faire trois mois durant un apprentissage instructif quoique compromettant.

Un certain mystère enveloppe la première élection de Marvell qui eut lieu le 10 janvier 1658/9. Le rapport officiel indique que l'élection fut « disputée » [*contested*], c'est-à-dire qu'il y eut plus de candidats que de sièges ; que le vieux procédé de la désignation par la clameur publique ne suffit pas à les départager, et qu'on dut recourir au scrutin écrit [*ballot*]. Il conclut que « Jean Ramsden et André Marvell, écuyers, par la majorité desdits maire, échevins et bourgeois, furent élus pour servir comme députés [*burgesses*] à la prochaine législature cette ville de Kingston-sur-Hull ». Mais le chiffre des voix obtenues par les divers candidats est passé sous silence. Cette circonstance et plusieurs autres, dont aucune par elle-même n'est décisive, prêtent quelque vraisemblance à l'affirmation d'un adversaire du protectorat, l'honnête, courageux et obstiné Ludlow, que les « officiers » du Protecteur (justement le beau-frère de Marvell, Edmond Popple était alors shérif de Hull), avaient falsifié les résultats du scrutin, et qu'en réalité le choix

du collège électoral s'était porté sur un opposant notoire, le chevalier Henri Vane qui avait déjà représenté la ville au Long Parlement. Il serait aussi aventureux que vain d'invalider Marvell rétrospectivement. On peut affirmer qu'il bénéficia, comme tous les candidats gouvernementaux, mais peut-être d'une façon plus accentuée en raison de ses fonctions quasi-ministérielles, d'une pression officielle avouée. D'autre part il semble bien qu'il n'alla même pas à Hull pendant la campagne électorale, et que s'il y eut des fraudes de commises, elles le furent non par lui, mais par ses amis à son avantage. Enfin si pendant les seize années qui précèdent l'élection nous ne trouvons qu'une seule allusion faite par Marvell, et de façon très fugitive, à la ville qu'il devait représenter, cela tient peut-être moins à son éloignement et à son indifférence qu'aux destructions de documents que la prudence provoqua au moment de la Restauration. Mieux vaut pour la réputation de notre poète, pour celle de Hull et du parlement anglais, supposer que les longs services et la fin tragique de son père emportèrent le vote des habitants (1).

Toujours est-il que la fidélité de Marvell répondit à l'attente du gouvernement. L'éloge funèbre du protecteur défunt se terminait par celui de son successeur. A défaut d'exploits personnels, Richard pouvait invoquer l'exemple d'Olivier qui lui aussi avait vécu longtemps à l'écart des affaires publiques avant de donner sa mesure :

Une fois découvert, quelle splendeur ne jette-t-il pas !

Un Cromwell devient prince en une heure (2)

Le poète pouvait avoir ses doutes sur la sagesse de cette application du principe héréditaire et du droit d'ainesse, doutes trop justifiés par l'événement. Mais le fonctionnaire désireux de stabilité faisait tout son possible pour éviter de nouvelles convulsions politiques. Son siège au parlement était pour lui un moyen de servir plus efficacement le nouveau Protecteur. Il ne faut pas parler ici de servilité ; le ministère au sens actuel n'existait pas encore, mais dans l'état de choses qui précédait et préparait l'avènement du régime parlementaire, Marvell jouait le rôle que jouera plus tard l'occupant de tel ou tel poste ministériel subalterne, avec une initiative et une responsabilité très limitées. Nous le voyons dans ce rôle grâce à deux lettres écrites par lui pendant la

(1) Nous avons consacré à ce problème une partie de notre article déjà cité : *Andrew Marvell, Further biographical points*. On y trouvera les textes des documents. Notons seulement ici les principales références : *Bench-book* IV, pp. 264 et 267 ; Ludlow, *Memoirs, edited by C. H. Firth*, Oxford, 1894. vol. II, p. 51. — Marvell n'avait obtenu la « franchise » de Hull (condition nécessaire de l'éligibilité — voir Pepys à la date du 14 avril 1660) que le 28 décembre précédent ; sa demande présentée par son beau-frère Popple avait été accueillie favorablement par la municipalité « en considération des bons services qu'il a déjà rendus à cette ville ». — Vane avait été élu député de Hull en octobre 1640. et considérait cette élection comme toujours valide puisque le Long Parlement ne pouvait être dissous qu'avec son consentement et que ce consentement n'avait jamais été donné ; toutefois, moins intransigeant que certains de ses amis républicains, Vane s'était plié aux circonstances et proposé de nouveau au choix de ses électeurs. — Notre thèse sur l'élection de Marvell a été combattue par Robbins, *op. cit.*, pp. 35-40, qui récusé le témoignage de Ludlow. — Le collègue de Marvell, Jean Ramsden, était le fils du maire enterré en 1637 par le Révérend Marvell au cours de la peste (Grosart, vol. II, p. 645).

(2) Vers 311-2 : But open'd once, what splendour does he throw ?

A Cromwell in an houre a prince will grow.

session parlementaire, le 11 février 1658/9 et le 25 mars 1659, et adressées à un agent diplomatique, Georges Downing, qui représentait le Protecteur auprès des Etats-Généraux des Provinces-Unies (3). Chaque fois Marvell commence sa lettre en indiquant qu'il tient la plume sur l'ordre et à la place de son chef, Thurloe, fatigué ou trop pris par d'autres affaires. Mais le style n'est pas celui d'un simple commis. Le résumé des débats parlementaires pendant la semaine précédente est fait par un homme qui y a pris part, une part silencieuse peut-être, mais non passive. L'opposition républicaine, au premier rang de laquelle brille son adversaire malheureux, le chevalier Henri Vane, élu par une autre circonscription, force l'admiration du parlementaire novice par sa supériorité oratoire, et par son habileté à utiliser les réglemens pour faire de l'obstruction (4). Mais il compte pour « user à la longue » ces efforts, sur « la justice de la cause » gouvernementale, et encore plus sur « la fidélité et le nombre (qui est au moins des deux tiers de l'assemblée) » de cette majorité peu éloquente dans laquelle il se range modestement (5). Surtout on sent une ironie qui est bien de Marvell et non de Thurloe dans la façon d'exposer les théories politiques des républicains : « Leur doctrine s'est appuyée surtout sur cette maxime qui leur est chère, à savoir que tout pouvoir réside dans le peuple. Ce pouvoir selon eux est revenu à la Chambre des communes par la mort de Son Altesse [Olivier] ; l'Orateur de la Chambre est de droit Protecteur, et fera preuve de sagesse en ne renonçant pas à ce titre sans conditions ; cette Chambre est toute l'Angleterre » (6). Le mépris du réaliste pour les doctrinaires perce discrètement, mais d'une façon qui ne saurait tromper. Au reste ces intransigeants n'hésitent pas à feindre le loyalisme envers Richard pour le désarmer plus facilement : « Pourtant ils prétendent être en faveur du gouvernement d'un seul [le protectorat] et même du Protecteur actuel, mais sans droit de veto, sans le commandement de la milice, et non en vertu de la Pétition et Avis [la constitution de 1656] mais par adoption et donation de cette Chambre-ci, et ils exigent que tous les droits du peuple soient spécifiés et inscrits sur cette donation. Mais nous connaissons trop bien leurs intentions » (7). Dans la seconde lettre Marvell marque une satisfaction qui ne semble pas purement officielle de ce que la Chambre après une in-

(3) On les trouvera dans l'édition Margoliouth précédées d'un court billet de même nature adressé par Marvell à l'ambassadeur anglais en France, Lockhart, le 11 janvier 1657/8.

(4) Lettre du 11 février : « For they speak eternally to the question, to the orders of the house and in all the tricks of Parliament ». C'est la manœuvre que Carlyle flagellera de cette définition : « putting the question whether the question shall be put ».

(5) *Ibid* : « They have much the odds in speaking but it is to be hoped that our justice our affection and our number which is at least two thirds will weare them out at the long runne ».

(6) *Ibid*. : « Their Doctrine hath moved most upon their Maxime that all pow'r is in the people That it is reverted into this house by the death of his Highnesse, that Mr Speaker is Protector in possession and it will not be his wisdom to part with it easily, that this house is all England ».

(7) *Ibid*. : « Yet they pretend that they are for a single person and this single person but without negative voice without militia not upon the petition and advice but by adoption and donation of this House and that all the rights of the people should be specifid and indorsed upon that Donation. But we know well enough what they mean ».

terminable discussion a confirmé le droit à siéger des députés écossais et irlandais, fermes appuis du gouvernement et pour cause : ceux-ci sont choisis en fait par Henri Cromwell, et ceux-là par Monck. Mais l'auxiliaire de Thurloe laisse voir quelque inquiétude au sujet d'une pétition émanant d'un certain « Thomas, agent autrefois de C. Steward [désignation officielle de Charles II] », d'après laquelle ce Thomas aurait été emprisonné illégalement « par ordre de Monsieur le secrétaire d'état et envoyé aux Barbades ». D'ailleurs « d'autres personnes du même acabit » (8) ont présenté des pétitions analogues : sous ce vocable méprisant Marvell englobe non moins de soixante-douze royalistes anglais vendus comme esclaves aux planteurs par son supérieur direct « au taux moyen de 1.550 livres pesant de sucre, plus ou moins selon leur faculté de travail » (9). On voit que pour assurer l'ordre et la paix intérieure le député de Hull faisait alors bon marché des libertés individuelles comme de l'indépendance du parlement.

Tandis qu'à la Chambre une opposition tenace, tour à tour dogmatique et hypocrite, paralysait un gouvernement sans prestige, le mécontentement se répandait dans l'armée. Le jour où un accord, d'ailleurs fragile, se fit entre les parlementaires républicains et le conseil général des officiers, le protectorat fut condamné. Dès le 22 avril, Richard se voyait contraint de dissoudre le parlement convoqué par lui trois mois plus tôt ; il ne conservait plus que l'ombre du pouvoir et pour peu de semaines.

Le 7 mai le parlement-croupion rentrait à Westminster et Vane y reprenait, en vertu de l'élection d'octobre 1640, son siège comme député de Hull. En juin la municipalité de cette ville envoyait au nouveau régime une adresse de félicitations qui constituait un désaveu de Marvell et une amende honorable à son adversaire (10). Celui-ci fut jusqu'à la fin de l'année 1659 le personnage civil le plus influent d'Angleterre. Disons-le à sa louange, il ne profita pas de son pouvoir pour se venger. Alors que Thurloe s'effaçait momentanément, notre poète et Milton conservaient leurs fonctions et leur traitement dans la mesure où la détresse financière permettait de le payer. Et même, le 14 juillet, une décision du conseil d'état, c'est-à-dire du pouvoir exécutif où Vane jouait un rôle de premier plan (la direction des affaires étrangères se trouvait entièrement entre ses mains), accordait à Marvell parmi quelques autres un logement dans le palais de Whitehall (11). Pareille magnanimité semblerait quelque peu insultante s'il ne fallait sans doute l'attribuer au désir qu'éprouvait Vane de ménager un ami de Milton. De fait celui-ci qui avait soutenu le protectorat, non sans le critiquer librement, redevient vers ce moment un pur républicain et reprend après un silence de cinq ans son rôle de pamphlétaire au service de la « bonne vieille cause ».

Marvell, comme Milton, resta donc en fonctions au moins jusqu'au 25 octobre, jour où le conseil d'état élu par le Parlement-Croupion (celui-ci venait d'être de nouveau chassé par l'armée, le 13 octobre) tint

(8) « persons of the same stamp ».

(9) Guizot, *Histoire du protectorat de Cromwell et du rétablissement des Stuarts*, 1874, vol. I, pp. 95-6.

(10) *Ibid.*, p. 152, n. 1.

(11) *Calendar of State papers, domestic*, 1659-60, p. 27 : « Mr. Bird..., Andrew Marvel to have lodgings in Whitehall ».

sa dernière séance (12). En l'absence de toute preuve contraire, on peut même supposer que les deux poètes ne furent pas congédiés par le gouvernement du général Lambert, auquel s'était d'ailleurs rallié Vane et qui dura jusqu'au 26 décembre; rien ne démontre qu'ils ne restèrent pas au service du Parlement-Croupion rappelé une seconde fois par l'armée de Londres repentante, et dont l'un des premiers actes fut d'envoyer Vane en exil dans ses terres. Quand Monk fut arrivé à Londres avec l'armée d'Ecosse victorieuse, quand il eut obligé le Parlement-Croupion à recevoir de nouveau les membres expulsés douze ans auparavant par la Purge de Pride, c'est-à-dire les presbytériens royalistes (21 février 1659-60), la situation de Milton devint sans doute plus difficile. Pourtant Needham, aussi compromis que l'auteur de l'*Eikonoclastes*, conserva la direction du *Mercurius Politicus* avec l'agrément du nouveau conseil d'état jusqu'au 9 avril 1660. Thurloe lui-même était de nouveau secrétaire d'état (avec un collègue chargé de le surveiller) depuis le 21 février 1659/60. En tout cas, secrétaire latin ou non, Marvell eut peu de travail pendant cet hiver, car dans l'attente d'un gouvernement stable, la correspondance étrangère était presque nulle.

*
* *

Le 16 mars 1659/60 le Long Parlement prononçait enfin sa propre dissolution, et convoquait les électeurs pour choisir une nouvelle assemblée qui se réunirait le 25 avril. A Hull l'élection eut lieu le 2 avril. Marvell fut le second des deux élus, très loin après Jean Ramsden; un candidat républicain fut battu à plates coutures (13).

Dans son ensemble la *Convention* était ardemment royaliste, mais sur les questions religieuses, du moins au début, plutôt presbytérienne qu'épiscopaliennne. Marvell ne semble pas s'y être trouvé mal à l'aise, car beaucoup de ses collègues avaient un passé plus lourd que le sien. Il est vraisemblable, quoique aucun témoignage contemporain ne le prouve qu'il accueillit la Restauration comme le seul dénouement possible de la crise ouverte par la mort d'Olivier, et que les républicains s'étaient montrés impuissants à résoudre. D'ailleurs cette Restauration, si calomniée, ne se montra guère vindicative. Le seul châtement infligé à Marvell par le Parlement-Convention, fut de le charger nommément de rédiger une réponse en latin à une lettre de l'Electeur Palatin, cousin germain de

(12) Avec une louable sollicitude ce corps se préoccupa de régler ses dettes qui, à vrai dire, intéressaient ses propres employés. Un mandat sur le trésor fut établi où Milton et Marvell figurent côte à côte pour la somme de 86 l. st. 12 s. od. chacun. Tous ces faits été étudiés avec sa minutie habituelle par Masson, *op. cit.*, vol V. pp. 623-5 et 672-3.

(13) *Bench-book*, VI, p. 293; cité par Grosart, vol. II, p. 15. Ramsden obtint 227 voix, Marvell 141; le colonel Alured, officier cassé par Cromwell pour son républicanisme anabaptiste, 55 voix. Trois autres candidats dont les opinions nous sont inconnues obtinrent respectivement 113, 80 et 35 voix. Ces chiffres montrent l'étroitesse de l'électorat surtout si l'on considère que Hull était alors une ville prospère et relativement peuplée (environ 9.000 habitants, selon les *Tercentenary Tributes*, p. 24).

Charles II : allusion malicieuse aux fonctions remplies naguère auprès de l'usurpateur par le député de Hull (23 juillet 1660) (14).

Mais celui-ci eut lieu de craindre, sinon pour lui-même du moins pour son ancien chef, Thurloe, et surtout pour son collègue Milton. Le premier, accusé de haute trahison et arrêté le 15 mai, s'en tira assez facilement, car les nouveaux secrétaires d'état avaient besoin de lui pour démêler les négociations en cours. Le danger de Milton fut plus grand. Dès le 7 mai il avait jugé prudent de se réfugier chez un ami ; le 16 juin un mandat d'arrêt était décerné contre lui par la Chambre des Communes à son sergent d'armes (ou recors) ; le 13 août une proclamation royale ordonnait de brûler par la main du bourreau l'*Eikonoclastes* et la *Defensio*. Mais ensuite l'attention se détourna vers d'autres coupables, et lorsque l'amnistie entra en vigueur le 29 août, Milton ne figurait à aucun titre parmi les personnes exceptées de la clémence royale. Il crut pouvoir rentrer chez lui, mais il avait compté sans le sergent d'armes qui, se prévalant du mandat d'arrêt que l'on avait négligé d'annuler, vint le chercher et l'emmena en prison. Il y resta, le Parlement étant alors en vacances, jusqu'au 15 décembre. A cette date la Chambre des Communes « ordonne que Monsieur Milton, actuellement sous la garde du sergent d'armes au service de cette Chambre, soit relâché sur le champ, après avoir payé le salaire [*fees*] » du geôlier. Cette dernière clause devait soulever une nouvelle contestation : le surlendemain, la Chambre « sur une plainte que le sergent d'armes aurait réclamé un salaire excessif pour l'emprisonnement de Monsieur Milton, — ordonne que cette plainte soit renvoyée à la commission des privilèges, pour examiner cette affaire, convoquer devant elle Monsieur Milton et le sergent, et déterminer le salaire qu'il convient de donner au sergent dans l'espèce ». Voilà ce que dit le compte-rendu officiel de la séance. De source moins sûre nous apprenons que la somme exigée par le sergent s'élevait à 150 livres, et que la réclamation de Milton fut présentée par « Monsieur André Marvell », soutenu par deux autres députés. L'avocat général, Finch, dont Marvell ne parlera jamais dans la suite sans ironie, aurait répondu « que Milton avait été secrétaire latin de Cromwell, et méritait la potence ». Cette réplique ne laisse pas de surprendre un peu, car si Milton, du point de vue royaliste, était digne du supplice le plus infamant, son crime principal résidait dans son apologie du régicide, et non dans la rédaction de la correspondance diplomatique du protecteur. Peut-être Finch voulut-il faire sentir à Marvell que lui-même n'était pas blanc. L'intervention du député de Hull n'en apparaît que plus courageuse. Elle permet d'inférer que précédemment, quand il s'était agi non d'une somme d'argent mais de la vie de Milton, Marvell n'avait pas ménagé les efforts de sa fidèle amitié. Le neveu de Milton, Edouard Phillips, parmi ceux auxquels son oncle dut l'impunité, nomme « par-

(14) *Journal of the H. of. C., sub die* ; nous avons signalé ce texte dans notre article *Andrew Marvell; Further biographical points*, pp. 420-1. Il convient de se rappeler que tous les poèmes politiques de Marvell étaient inédits, sauf le *First Anniversary*, publié anonymement. Les royalistes ne pouvaient donc lui reprocher que son activité comme secrétaire latin. — Parmi les victimes, assez rares, de la Restauration la plus illustre est sans contredit l'ancien concurrent de Marvell à l'élection de 1658/9, Vane, décapité le 14 juin 1662. Marvell était alors en Hollande.

ticulièrement, à la Chambre des Communes, Monsieur André Marvell, député de Hull, [qui] agit vigoureusement en sa faveur et forma pour le défendre, un parti considérable ». Toutefois, sous cette forme, le renseignement paraît cadrer assez mal avec ce que nous savons des débats sur l'amnistie : pour sauver un homme menacé, le plus sûr était alors de faire le silence sur son nom, et même parfois de lancer d'autres noms comme ceux de coupables plus désignés à la juste colère des royalistes (15).

Que Marvell jouît, malgré son passé, d'une certaine influence dans le Parlement-Convention, la preuve en est dans sa désignation comme membre de plusieurs commissions dont deux au moins avaient une importance politique : la première devait examiner une manifestation de l'épiscopat jugée attentatoire à l'autorité du Parlement (30 juin); la seconde avait pour objet d'étudier la question du commandement suprême de la milice (6 novembre), question demeurée insoluble depuis la réunion du Long Parlement, et cependant vitale pour l'avenir de la constitution. Mais ces commissions étaient assez nombreuses. Plus significatif est le choix fait de Marvell comme rapporteur d'un projet de loi (15 et 27 novembre) : il s'agissait de corriger les abus les plus criants dans la répartition des revenus de l'Eglise, d'augmenter le nombre des desservants et de relever le montant de leur portion congrue au détriment des gros bénéficiers, y compris certaines personnes morales comme les collèges d'Oxford et de Cambridge que Marvell signale particulièrement à l'attention de la Chambre. Sur cette réforme modérée et pourtant efficace, nombre d'anglicans pouvaient s'accorder avec les presbytériens. Mais après avoir passé aux Communes, le projet de loi alla dormir à la Chambre Haute jusqu'au 29 décembre, jour de la dissolution (16).

L'intérêt que portait dès lors Marvell aux questions religieuses et qui allait dominer de plus en plus chez lui, se manifesta aussi lorsque la Chambre eut à se prononcer sur un texte législatif qui donnait une valeur juridique à la promesse de tolérance faite par Charles II dans sa fameuse Déclaration de Bréda (4/14 avril 1660). Il ne s'agissait bien entendu de tolérer que les sectes protestantes, à l'exclusion des catholiques contre qui les lois d'exception resteraient en vigueur. Malgré cette restriction la Chambre des Communes où l'anglicanisme avait fait en sept mois des progrès marqués, se montra moins libérale que le Roi. Dans le vote décisif Marvell n'hésita pas à se mettre en avant : il fut l'un des deux scrutateurs de la minorité (28 novembre) (17). Mais le problème

(15) *Journals of the H. of C., sub diebus*; — *Parliamentary or Constitutional history of England from the earliest times to the dissolution of the Convention Parliament...* vol. XXIII, Londres, 1761, page 55; — Phillips, *The life of John Milton*, 1694, p. xxxviii. — Les faits résumés, dans ce paragraphe ont été longuement étudiés par Masson, *op. cit.*, vol. VI, pp. 162-195. — Nous ignorons ce que décida la commission des privilèges (dont Marvell ne faisait d'ailleurs pas partie) au sujet du salaire du geôlier; la chambre fut dissoute le 29 du même mois, et peut-être aucune décision n'avait-elle encore été prise.

(16) *Journals of the H. of C., sub diebus*. — Nous avons signalé ces faits dans notre article précité, pp. 421-423.

(17) Voir notre article, *ut supra*, p. 423. — On sait que dans les votes par division (c'était le cas) les *ouïs* et les *nons* passent par des portes différentes et, qu'ils sont comptés au passage par deux députés représentant les deux partis opposés, les *tellers*. Le journal de la chambre indique toujours le nom de ces scrutateurs qui sont en

devait se poser de nouveau : douze ans plus tard le Roi et Marvell uniront de nouveau leurs efforts au service de la même cause contre l'intolérance de la majorité parlementaire.

*
* *

Avant de poursuivre le récit des événements qui remplirent la vie de Marvell au cours de son dernier mandat législatif, mandat interrompu dans sa dix-huitième année par la mort seule, il importe de définir les droits et les devoirs que lui créaient sa qualité de député, le rang social et les avantages que lui conférait ce titre, et aussi les dangers qu'il comportait.

Si notre poète a jamais possédé une fortune personnelle, ce qui est douteux, il n'est guère vraisemblable qu'il lui en restât grand chose dès le moment où il accepta d'entrer au service de Fairfax (17^{bis}). De 1650 à 1660 ses préceptorats, puis son poste de secrétaire lui assurèrent au jour le jour des moyens d'existence suffisants pour ses goûts modestes et son état de célibataire. Sous la Restauration nous ne lui connaissons d'autre revenu régulier que son indemnité parlementaire. Celle-ci n'était point payée comme aujourd'hui par l'état, mais par les électeurs, dans l'espèce les maire, échevins et bourgeois de Hull. La caisse municipale versait à Marvell six schellings huit deniers par jour, mais seulement pour la durée des sessions parlementaires. Par exemple le 29 août 1661 elle lui paya 28 l. st., soit l'indemnité due pour la première session du Parlement-Cavalier, qui avait duré 84 jours du 8 mai au 30 juillet (18). Si le Parlement avait siégé en permanence, Marvell n'aurait pu toucher plus de 120 l. st. par an. En fait les intersessions duraient beaucoup plus longtemps que les sessions ; l'une d'elles par des prorogations successives se prolongea pendant vingt-deux mois (du 22 avril 1671 au 4 février 1672/3). Le taux de l'indemnité fixé anciennement n'avait pas changé avec la dépréciation de l'argent ; aussi beaucoup de députés faisaient-ils abandon à leurs électeurs d'une somme pour eux insignifiante (19). La légende a même fait de Marvell le dernier député à toucher l'indem-

général des personnages représentatifs et influents, surtout lorsque la question est d'importance. Quant au vote des autres députés il n'en subsiste aucune trace dans le journal, et Marvell indique très rarement à ses électeurs la façon dont lui-même a voté ; voyez *infra*.

(17 *bis*) Cooke. I, 35, dit bien : « He left a small paternal estate, which, as he never diminished it by any extravagance, he took no care to increase ». Mais ce biographe, renseigné par les nièces de Marvell, cherche plus ou moins consciemment à faire de celui-ci un modèle de respectabilité bourgeoise (Cf. chap. IV, n. 56, et *infra*, n. 40). D'ailleurs il se contredit lui-même lorsqu'il montre le député de Hull obligé d'emprunter une guinée tout de suite après avoir repoussé un présent corrompateur (voir *infra*, n. 26). La vérité semble se trouver entre ces deux affirmations d'économie prévoyante et d'existence au jour le jour.

(18) *Bench-book*, s. d., cité par Grosart. vol. II, p. xxxv-xxxvi. Birrell, p. 96, imagine à tort que cette indemnité de 28 l. st. se rapporte à l'année précédente ; il a été trompé par l'expression : « the length of the last Parliament » qui veut dire ici « la durée de la dernière session » comme le prouve le nom de Gilby accolé à celui de Marvell.

(19) Vers la fin du Parlement-Cavalier certains membres qui craignaient de n'être pas réélus, menacèrent leur circonscription de l'actionner en justice pour obtenir le paiement de leur indemnité depuis 1661 dont ils avaient jusqu'alors fait remise à

nité jusqu'à ce qu'elle fût rétablie sous une forme moderne il y a une quinzaine d'années; la vérité est que plusieurs de ses collègues faisaient comme lui (20), mais que la coutume se perdait rapidement; aussi ceux qui en profitaient encore se signalaient-ils à l'étonnement et à la risée. Quelques années après la mort du député de Hull son plus grand ennemi écrira de lui dans un latin plein de verdeur : « Restituto Rege homo misellus in pristinam inopiam rejectus, municipio quodam... se in senatum deligi procuravit, quo vitam sustineret. Mos enim antiquus fuerat ut delectis in Senatum impensae ab ipso municipio, à quo legati, solverentur; quinis solidis in diem impensis. Hic mos e longinquo antiquatus est, cum homines generosi tam vile stipendium quasi erogatum in pauperes Eleemosynam sperverint. Hic tamen in victum potumque exegit; quanquam in ista tam turpi paupertate nihilo minus insolens et superbus » (21). Pauvreté n'est pas vice, dit le proverbe : celui qui rédigea ces lignes était évêque et avait une autre idée de la charité évangélique. Mais si nous ne songeons pas aujourd'hui à faire grief au poète d'avoir accepté un modique subside, il est excessif d'y voir comme certains l'ont fait son principal titre à l'immortalité (22).

La générosité ou la reconnaissance des bourgeois de Hull ajoutait parfois à cette indemnité en argent des cadeaux en nature, généralement un baril de bière que Marvell recevait avec force remerciements (23). Ce sont là marques de bonne amitié entre les électeurs et leur élu; mais nous n'en comprenons pas mieux de quoi vivait le poète pendant les longues vacances parlementaires (24). Tout ce que nous

leurs électeurs, au cas où on ne renouvellerait pas leur mandat. Une loi fut passée pour rendre impossible cette pression. Marvell raconte le fait dans ses lettres des 3 et 13 mars 1676/7 à ses électeurs.

(20) Entre autres son collègue dans la représentation de Hull, Gilby, en dépit du titre de colonel dont il se parait. Gilby commence par renvoyer son indemnité en 1661; la municipalité consacre l'argent à l'achat d'une pièce d'argenterie pour sa femme. Dès 1663 le colonel s'est ravisé et en 1677 il partage encore avec Marvell la somme de 40 l. st. 14 s. par moitié, chacun d'eux ayant siégé 61 jours (Grosart, II, pp. xxxv-xxxvi. — Margoliouth, II, 343, signale que Guillaume Ramsden, qui remplaça Marvell comme député de Hull, toucha 38 l. st. d'indemnité parlementaire le 9 octobre 1679. — Pepys dans son journal aborde cette question à trois reprises, les 8 janvier 1667/8, 30 mars et 12 mai 1668. Les opinions qu'il rapporte sont intéressantes mais contradictoires.

(21) Parker, *Reverendi admodum...* pp. 276-7.

(22) Au cours des cérémonies du tricentenaire en 1921, nul orateur ne se serait permis de passer ce fait sous silence. Une telle insistance explique la boutade du chevalier Sidney Low dans un toast au club des auteurs (voir bibliog. n° 192) où il se demande si les raisons d'admirer Marvell qu'ont proposées les autres orateurs sont bien solides : « He took his parliamentary salary with rigorous exactitude. He was the man who stuck to it to the last, and received his 6/8 a day longer than anybody else (Laughter) ». Le vrai mérite de Marvell est de s'être contenté de cette modeste indemnité alors qu'il aurait pu obtenir de grasses sinécures en vendant sa voix. La conduite du poète-député n'est pas sans analogie avec celle de son père, préférant des fonctions rétribuées annuellement par les bourgeois de Hull à un bénéfice.

(23) Le 8 décembre 1660 : « We [Ramsden et Marvell] must first give you thanks for the kind present you have pleast to send us which will give occasion to us to remember you often, but the quantity is so great that it might make sober men forgetfull ». Le 15 décembre 1670 : « I humbly thank you for my ale ». Le 1^{er} janvier 1677/8 : « I thank you [for your Ale]... wishing that part however of a warre with France that by prohibiting their wines we were obliged to drinke so good liquor ». Après cet exemple on peut tirer l'échelle. — Voir aussi la note de Margoliouth (extraits des *Bench books*), vol. II, p. 339.

(24) Macaulay, dans son *Histoire d'Angleterre*, chap. III, évalue le revenu moyen d'un membre de la Chambre des Communes sous la Restauration à près de 800 livres sterling. Marvell en était loin. — Aubrey, *op. cit.* II, 53, dit bien : « His native towne

savons c'est que son beau-frère Edmond Popple était un des riches négociants de Hull, (les charges occupées par lui le prouvent) et que son neveu Guillaume Popple, installé à Londres puis à Bordeaux, cherchait fortune dans la même voie (25). En face de cette certitude il convient de placer une anecdote agréable, mais malheureusement d'authenticité douteuse, qui vise à nous montrer un Marvell incorruptible en dépit des tentations de la pauvreté. La version la plus ancienne (26) est aussi la plus simple; pourtant elle excite le soupçon par l'intimité qu'elle suppose entre Marvell et Charles II, qui se serait « souvent complu dans la compagnie » du poète. Le lendemain d'une de ces rencontres « Sa Majesté envoya le trésorier Danby (27) découvrir son logis ». Celui-ci trouva Marvell « à la seconde chambre, sur une petite cour du Strand », en train d'écrire, et lui annonça « qu'il venait avec un message de Sa Majesté, qui était de savoir ce qu'il pourrait faire pour son service ». Le député de Hull répondit « de la manière facétieuse qui lui était habituelle, qu'il n'était pas au pouvoir de Sa Majesté de lui rendre service ». Alors Danby fit l'offre ouverte d'une place à la Cour. Marvell refusa, disant « qu'il ne pouvait l'accepter sans déshonneur, car il lui faudrait se montrer ingrat à l'égard du Roi en votant contre ses désirs, ou traître au pays en cédant aux volontés de la Cour; aussi la seule faveur qu'il demandât à S. M. était de l'estimer aussi fidèle sujet qu'aucun, et plus dévoué à ses véritables intérêts en refusant ses offres que s'il les avait accueillies ». Avant de s'avouer battu Danby annonça que le Roi « avait ordonné qu'on payât à Marvell mille livres sterling » en attendant de savoir quelle autre demande il pourrait faire. Mais cette dernière proposition « fut repoussée avec la même fermeté d'esprit que la première, quoique dès le départ du trésorier le poète fût obligé d'envoyer emprunter une guinée à un ami ». Trente ans plus tard on était encore mieux renseigné (28) : Danby, ancien condisciple (29) de Marvell, va voir celui-ci dans son « galetas » [garret]

of Hull loved him so well that they elected him for their representative in Parliament, and gave him an honourable pension to maintain him ». Laissons de côté l'erreur relative au lieu de naissance de Marvell. La « pension honorable » n'apparaît pas sur les registres de la municipalité, à moins qu'on n'entende par là l'indemnité traditionnelle dont nous avons parlé plus haut. De même il ne faut pas croire sur la foi d'un pamphlet hostile, *A Letter from Amsterdam to a Friend in England* (voir *infra*), que Marvell avait essayé « to live upon poetry ». La seule façon pour un poète antérieur à Pope de vivre de ses vers était de les dédier à un patron généreux; or depuis la Restauration jusqu'à sa mort Marvell n'a jamais, que nous sachions, recouru à ce procédé, et les vers qui nous ont été conservés n'étaient pas de ceux qui pouvaient rapporter à leur auteur, s'il eût été découvert, autre chose que des coups ou de la prison.

(25) Voir la lettre de Marvell à Guill. Popple du 17 juillet 1676 : « Ignoscas Guilielme curiositati meae... » Il lui demande « quantum effecerit pecuniae et in solido collocaverit ».

(26) On la trouve chez Cooke (p. 11) en 1726. Elle est citée *in extenso* par Mar-goliouth, I, 307.

(27) Le chevalier Thomas Osborne devient Trésorier en juin 1673 et reçoit le titre de comte de Danby un an après. Il est célèbre par l'usage qu'il fit de la corruption parlementaire. L'anecdote se placerait donc dans les quatre ou cinq dernières années de la vie de Marvell, à un moment où sa réputation de pamphlétaire était brillamment établie.

(28) Thompson, III, 462-3, écrivant en 1776, cite cette version d'après « a pamphlet printed in Ireland in 1754 », que nul n'a revu depuis. On trouvera l'anecdote sous cette forme dans Grosart, I, XLIX, et dans Birrell, p. 209-10.

(29) « schoolfellow ». Thomas Osborne était du comté d'York; d'où probablement cette idée qu'il avait été élevé avec Marvell à Hull; mais Osborne avait deux ans quand notre poète quitta l'école pour l'université.

sous couleur de renouer connaissance. « Au moment de partir, le trésorier, par *pure affection*, glissa dans la main du député un mandat sur le trésor de mille livres sterling, et descendit à son carrosse. Marvell regarda le papier et rappela le trésorier : « Monsieur le comte, je vous demande une minute ». Ils remontèrent au galetas, et Marvell appela Jeannot, son petit laquais : « Jeannot, mon enfant, qu'ai-je mangé hier à dîner ? » — « Ne vous rappelez-vous pas, Monsieur ? La petite épaule de mouton que vous m'avez commandé d'acheter au marché. » — « Très bien, mon enfant. Et pour aujourd'hui ? » — « Vous savez bien, Monsieur, que vous m'avez ordonné de mettre de côté *l'os pour le faire griller* (30) ». — « Tout à fait exact, mon enfant ; retire-toi. — Monsieur le comte, entendez-vous cela ? Le diner d'André Marvell est assuré, voici votre morceau de papier. Je n'en ai pas besoin. Je vis ici pour servir nos électeurs ; le ministère peut chercher des gens qui se prêteront à son dessein. Je ne suis pas de ceux-là. » Au XVIII^e siècle pareil trait de vertu évoquait nécessairement Curius et ses navets (31). Au XIX^e siècle on loua moins l'austérité que l'*humour* du député incorruptible (32). Aujourd'hui il nous est difficile d'accorder à cette épaule de mouton plus qu'une valeur mythique. Que le gouvernement, à un moment ou à un autre, ait cherché à corrompre un tel opposant, c'est non seulement possible, mais probable ; que cette tentative ait échoué, cela ne fait pas de doute.

Quant au mot de galetas, il donne une idée plus pittoresque qu'exacte, semble-t-il, du logement de Marvell. Celui-ci à vrai dire changeait assez souvent de domicile. Ses lettres sont datées tantôt de Londres (enten-

(30) « You bid me lay by the blade-bone to broil ».

(31) Thompson, *loc. cit.* — Même en 1832 Dove dans son exorde présente Marvell comme un patriote digne « d'avoir mangé des navets avec Curtius [*sic*] et d'avoir versé son sang à Philippe » avec Brutus et Cassius (*Life...* p. 1). — Voir aussi un article de Marie Meredith paru dans *Fraser's Magazine* en 1851 (cité par René Galland, *George Meredith...*, 1923, pp. 85 et 425) : « La vertu républicaine a prospéré grâce à un simple régime, depuis les navets de Cincinnatus [*sic*] jusqu'à l'épaule de mouton froide d'André Marvell ».

Nous soupçonnons Thompson d'avoir combiné avec le récit de Cooke un passage d'un essai du *Gentleman's Magazine* sur la frugalité qui loue en des termes aujourd'hui délicieusement surannés celle d'André Marvell (volume VIII - année 1738, p. 255, « reprinted from the London Journal, May 13 - n° 978 », mais ce périodique ne se trouve pas au Musée britannique) : « Andrew Marvel, one of the most disinterested patriots in the reign of Charles II, by managing a very narrow patrimony, kept himself above corruption : and there is a story of him which though it may seem but ordinary, deserves to be everlastingly remembered : he dined usually at a great ordinary in the Strand, where having eat heartily of boiled beef, and some roast pigeons and asparagus, he drank his pint of port ; and on the coming in of the reckoning, taking a piece out of his pocket, and holding it between his thumb and finger : « Gentlemen, said he, who would let himself for hire while he can have such a dinner for half a crown ? ». L'essai porte la signature R. Freeman.

(32) Hartley Coleridge (1833) : « A piece of dry English humour mistaken for a stoical exhibition of virtue ». Coleridge remarque plaisamment que sans l'épaule de mouton une *Vie de Marvell* serait aussi incomplète « qu'une histoire du roi Alfred sans la chaumière du bouvier et les gâteaux brûlés » ; nous dirions : qu'une histoire d'Henri IV sans la poule au pot. — Coleridge lui-même à la page précédente vient de donner un bel exemple d'embellissement biographique : « Marvell was way-laid by ruffians and courted by beauties. But no Dalilah could discover the secret of his strength ». On serait heureux de connaître le nom de ces Dalilas éconduites par le poète : dans l'imagination de Coleridge, Charles II après l'insuccès de Danby aurait-il envoyé Barbara Palmer, Nell Gwyn ou Louise de Kéroualle faire à Marvell des propositions d'un autre genre ?

dez par là de la Cité), tantôt de Westminster où il se trouvait plus près du palais du Parlement (33). Sans doute louait-il à court terme une ou deux chambres en garni. Parfois il se fait adresser sa correspondance dans une hôtellerie (34). Ces indications suggèrent une existence de célibataire assez bohème. Mais à partir de 1673, cette physionomie se modifie quelque peu, et l'on aperçoit un Marvell propriétaire ou du moins locataire à long terme d'une maison de campagne, située sur la colline alors agreste de Highgate. Quelque deux lieues séparaient ce village des murs de la Cité. Aussi le député de Hull ne s'y rendait-il pas chaque soir lorsque la Chambre avait siégé dans la journée; mais il y passait la plus grande partie de ses loisirs (35). La maison à laquelle la tradition attachait le nom de « chaumière de Marvell » ne fut démolie qu'en 1869, et l'on en possède des dessins et des descriptions précises : elle était construite en bois et en plâtre, selon la coutume du temps, mais la disposition horizontale des poutres apparentes de la façade lui conférait, paraît-il, une certaine originalité. Un jardin l'entourait (36).

Cette retraite de Marvell s'explique-t-elle uniquement par le besoin de se retremper dans la nature ? Certes, dans une lettre à un ami, il parlera de vacances qu'il va prendre à la campagne, sans doute à Highgate, pour « jouir du printemps et de la solitude » (37). Mais était-il aussi seul dans sa chaumière qu'il le laisse croire ? N'y avait-il pas installé une compagne ? C'est ici que se pose la question du mariage de Marvell; mystère qui ne sera sans doute jamais éclairci. Marie Marvell, épouse discrète s'il en fut, ne nous apparaît qu'en qualité de veuve, et seulement dans deux documents susceptibles d'être interprétés comme des fictions juridiques ou bibliographiques (38). C'est ce que n'ont pas man-

(33) Il est possible que beaucoup des lettres datées de Westminster (et qui sont la grande majorité) aient été écrites dans le palais du parlement. — Quant aux lettres datées de Londres, bien peu précisent le quartier. Voir la lettre du 19 mai 1663 à la municipalité de Hull, datée de « St-Jones » et la note de Margoliouth sur ce lieu. La lettre du 21 avril 1677 (même destinataire) est datée de « Maiden-lane »; du 4 décembre 1677 au 25 avril 1678 une série de lettres est datée de « Covent Garden »; ces deux adresses semblent n'en faire qu'une, car Margoliouth, II, 346, cite une lettre du 9 janvier 1676/7 adressée à Marvell « at his Lodgings at Mr James Shawes house in Maiden Lane in Covent Garden ». On peut noter aussi que Marvell mourut dans la paroisse de Saint-Giles des Champs qui englobe Covent Garden.

(34) Une lettre de la confrérie de la Trinité à Marvell, datée du 5 mars 1668/9 porte cette adresse : « att the Crowne over against the Greyhound Taverne neere Charing Cross London » (cité par Margoliouth, II, 345). La lettre de Marvell à Harley du 3 mai 1673 contient cette recommandation : « If you please to favor me with any letter I pray (till you find that the Posts are cleare) inclose it under a Cover to Mr. Richard Thompson [banquier, voir *infra*] at the Signe of the Golden Cock in Wooll-Church Market : London. » — Marvell se fit aussi envoyer des lettres chez son neveu Popple quand celui-ci habitait encore Londres (voir la lettre à la municipalité du 26 mars 1661).

(35) Une seule de ses lettres est explicitement datée de Highgate, celle du 26 juin 1673 à la société de la Trinité. Il y parle de lui-même comme « being out of Town ». Voir aussi la lettre du 24 juillet 1675 à Guillaume Popple où il dit qu'il a résolu « to sequester my self one whole day at Highgate » pour écrire une longue lettre. Souvent quand il ne précise pas le lieu où il s'est rendu en quittant Londres on peut croire qu'il s'agit de Highgate; ainsi dans la lettre à Harley du 1^{er} juillet 1676 : « Sir, to make the Town new to me I have been airing my selfe for neare three weeks in the Country... ».

(36) Article de T. Tindall Wildridge dans le *Hull Times* du 19 mars 1921.

(37) Lettre à Harley du 3 mai 1673 : « I intend by the end of the next week to betake my selfe some five miles off to enjoy the spring and my privacy ». La distance (Marvell écrit de Londres) correspond bien à celle qui séparait Highgate de la capitale.

(38) Le premier en date de ces documents se rapporte à la succession de Marvell

qué de faire certains admirateurs anglais (39) du poète, soucieux à l'extrême de la pureté de ses mœurs, et inquiets ou indignés du discrédit que pourrait jeter sur leur héros une union plus ou moins clandestine (40).

qui mourut intestat : selon la loi anglaise d'alors la connaissance de ce cas appartenait à la *Prerogative court* de l'archevêque de Cantorbéry qui en 1679 accorda « Mariac Marvel relictae et Jofii Greene creditori » l'autorisation d'« administrer » les biens du défunt. Voir Grosart, vol. I, p. LII. — Mais Birrell, lui-même homme de loi, p. 222, explique que « a creditor of a deceased person could not obtain administration without citing the next of kin, but a widow was entitled, under a statute of Henry VIII, as of right, to administration ». Il se pourrait que Greene eût « inventé une veuve » pour se faire payer plus rapidement. La jurisprudence de la Cour exigeait seulement de la veuve une attestation sous serment de sa qualité et le paiement de certains droits. — En outre Margoliouth, I, 218, signale que dès le 30 septembre 1678 le « *Cash Book* » de la municipalité de Hull enregistre le paiement aux « Adminrs of Mr. Andr; Marvel » qui semblent être aussi « his Relacons », c'est-à-dire probablement les Popple, 50 livres sterling. Hull étant dans l'archidiocèse d'York ne relevait pas de la même *Prerogative Court* que Londres; néanmoins ce paiement montre que la municipalité de Hull ignorait ou refusait de connaître la veuve véritable ou supposée du député.

Le second document cité à l'appui du mariage est l'à qui lit de l'édition posthume des poèmes de Marvell, daté du 15 octobre 1680 et signé « Mary Marvell »; il certifie que tout le contenu du volume est imprimé « according to the exact Copies of my late dear Husband ». Les éditeurs du XVII^e siècle ne reculaient pas à vrai dire devant des supercheries plus graves que l'invention d'une veuve, mais Grosart fait remarquer que celui de l'in-folio de 1681, Robert Boulter, avait meilleure réputation que la masse de ses confrères.

(39) Cooke, I, 34, affirme que la prétendue veuve était simplement la logeuse de Marvell à son dernier domicile. — Thompson, III, 489, déclare avec beaucoup de discrétion : « He had no wife and his gallantries are not known ». — Dove, p. 85, répète docilement que Marvell n'était pas marié. — Par contre Grosart, *loc. cit.*, incline à reconnaître à Marie Marvell la qualité d'épouse du poète. — De même Firth dans le *D. N. B.* — Aitken, vol. I, p. XLIX, n'élève aucun doute sur ce mariage. — Birrell ne se prononce pas dans son livre (pp. 222-3), mais au moment du tricentenaire, dans la chaleur communicative d'un banquet, il se déclara convaincu que Marie Marvell n'avait jamais existé (*Daily Telegraph*, 31 mai 1921). — Gosse vers la même date (*Tercentenary tributes*, p. 100) compare Madame Marvell à Madame Harris, ce personnage de *Martin Chuzzlewit* qui n'a jamais existé que dans l'imagination d'un autre personnage du même roman. — Par contre c'est à Marvell lui-même que Sidney Low, dans le toast déjà cité, décoche ses traits : « He lived a bachelor and died leaving a widow (Laughter). Well, that sort of thing was not unknown (Laughter). Other gentlemen had done it (Laughter) ». — Margoliouth, *loc. cit.*, incline à nier l'existence de Madame Marvell en s'appuyant (1) sur l'inscription découverte par lui dans le *Cash-Book* (2) sur l'insuccès de ses recherches dans les registres paroissiaux pour y trouver l'attestation du mariage (3) sur l'accusation d'impuissance sexuelle portée contre Marvell dans divers pamphlets contemporains (voir *infra*, ch. VII), accusation qui aurait été accompagnée d'une allusion à son mariage si celui-ci avait été connu. Mais, nous le disons plus loin, il n'a pu s'agir que d'une union très discrète, sinon secrète, et peut-être postérieure aux pamphlets en question qui sont de 1673. Le second argument de Margoliouth ne manque pas de force mais ne peut prétendre à une valeur absolue, un examen complet des registres étant, au moins actuellement, impossible. — Robbins, pp. 12-13, s'appuyant sur le libellé du retrait de la bourse de Marvell en 1641, suppose qu'il a pu être marié dès cette date; s'il en fut ainsi on ne saurait reprocher à sa femme d'avoir encombré son existence.

Dans *An Account of the Growth of Popery...* (Grosart, IV, 257) on lit ce regret : « that such millions of their people [the popish nations] as the clergy, should, by remaining unmarried, either frustrate human nature if they live chastly, or if otherwise, adulterate it ». Etrange déclaration sous la plume d'un célibataire de cinquante-six ans !

(40) Si la famille a connu le mariage elle ne l'a en tout cas pas reconnu. Cooke avait recueilli des renseignements sur Marvell auprès des nièces de celui-ci, et sans doute son démenti indigné vient-il de ces dames. — D'ailleurs jamais dans sa correspondance privée le poète ne fait allusion à sa qualité d'homme marié; il se peint même implicitement comme un vieux garçon type; or ses relations avec son beau-frère et son neveu Popple restent excellentes jusqu'au bout, sa dernière lettre à celui-ci portant la date du 10 juin 1678 (il est vrai que les mss. de ces lettres ont disparu et que nous n'en connaissons le texte que par Cooke à qui les nièces du poète, sœurs de Guillaume Popple, n'ont communiqué que ce qu'elles ont bien voulu).

Un biographe français n'a pas les mêmes raisons patriotiques de nier l'existence de Marie Marvell, et ne peut s'empêcher de remarquer que la maison de Highgate, telle qu'on nous la décrit, était bien grande pour un célibataire dont tout le domestique se serait réduit à un seul petit laquais, signe alors de pauvreté chez un bourgeois (41). Cette maison évoque un Marvell qui n'aurait été ni solitaire, ni dépourvu d'argent comme le veut la légende (42).

Qu'il eût femme ou non, le député de Hull avait du moins des amis (43). Certains ont déjà paru dans les précédents chapitres, groupe que domine de toute sa taille Milton. Après sa sortie de prison, celui-ci continua jusqu'à sa mort à habiter la capitale sauf pendant la peste de 1665. C'est sans doute dans son logis de la rue Jewin, en 1662 ou 1663, que Marvell fit la connaissance d'un jeune puritain, Samuel Parker, à la veille d'une apostasie qui devait faire de lui un dignitaire de l'église anglicane, mais aussi la victime, dans une controverse retentissante, de notre poète devenu pour l'occasion polémiste en prose (44). Quand Parker répondit à la première attaque de Marvell il eut l'imprudence de rappeler ces relations, d'ailleurs fort courtes, pour accuser son adversaire d'avoir trahi une ancienne amitié (45); en même temps ses partisans insinuèrent que Milton avait participé à la rédaction du pamphlet anonyme, *La Répétition transprosée*, où Parker était tourné en ridicule (46). Dans une réplique signée Marvell revendiqua pour lui seul la responsabilité du précédent ouvrage (47), et consacra à la défense du poète aveugle une de ses pages les plus célèbres. Cette apologie en l'an 1673 demandait beaucoup de prudence et de tact; le nom même de Milton n'est indiqué que par ses initiales, aussi bien chez Marvell que chez Parker : « J. M. était et est encore un homme d'un grand savoir

(41) *The Transproser Rehearsed*, pp. 145-6. soupçonne que Marvell « never had the government of so large a family as that of a single man and a horse ». Ce pamphlet fut écrit au début de 1673, avant la lettre de Marvell datée de Highgate.

(42) Le fait qu'il a laissé des dettes ne prouve pas sa pauvreté, car il mourut subitement (voir *infra*).

(43) Il avait aussi des amies, ou du moins des relations féminines : « Som Ladyes tell me that there is a Collection of Pearls making in all Parts to make a Necklace of 8000 li. which the King will present to the Countesse of Sussex » (lettre au chevalier Henri Thompson du 19 décembre 1674).

(44) Voir Masson, *op. cit.*, VI, 453-4.

(45) *Reproof...*, p. 18 et *passim*.

(46) Parker lui-même se contente de décocher quelques traits à Milton (*Reproof*, pp. 125, 191, 212, 340 — où « a modern casuist » désigne probablement l'auteur des *Considerations touching the likeliest means to remove hirelings out of the Church wherein is also discoursed of Tithes, Church-Fees, and Church-Revenues*, 1659) apologiste de la liberté de la presse, de la rébellion, du régicide et même de la confiscation des dîmes ecclésiastiques, mais ne l'accuse pas d'avoir collaboré à la *Répétition transprosée*. Cette accusation se trouve dans d'autres réponses à ce pamphlet que Marvell feint de croire écrites aussi par son principal adversaire. Voir par exemple *The Transproser Rehearsed*, p. 128 : « There has happened a prodigious conjunction of a Latin secretary [Marvell] and an English schoolmaster [Milton]... » (voir *infra*, ch. VII, pour l'accusation de sodomie lancée contre les deux poètes par le même pamphlet où Milton n'est pas mis en cause moins de dix-neuf fois).

(47) Dans son désir de mettre Milton hors de cause Marvell déclare : « ... by chance I had not seen him of two years before ». On ne voit pas bien quel hasard aurait pu empêcher si longtemps la rencontre de deux amis qui vivaient dans la même ville. Ce qui suit est plus croyable : « but after I undertook writing, I did more carefully avoid either visiting or sending to him lest I should any way involve him in my consequences ». (Grosart, III, 408).

et d'un esprit aussi pénétrant qu'homme du monde. Il eut le malheur de vivre en un temps de tumultes, et d'être jeté par le destin dans le mauvais parti; il écrivit *flagrante bello* certains traités dangereux. Pour ce qui est de ses livres sur le divorce, je ne sais s'ils ne vous seront pas un jour de quelque utilité (48); mais quant à ceux dont vous profitez pour l'attaquer, ils n'étaient pas d'autre sorte que celui de votre père que je vous ai déjà rappelé (49); avec cette seule différence que le livre de votre père, dont j'ai un exemplaire devant moi, s'il avait le même objet montrait beaucoup moins d'esprit et de jugement, défaut sans remède... Lors de l'heureux retour de Sa Majesté, J. M. eut part, tout comme vous en dépit de vos fanfaronnades, à la clémence royale et depuis n'a cessé d'expier sa conduite passée dans le silence et la retraite... » (50). Marvell rappelle ensuite à Parker les discours compromettants que celui-ci tenait alors; Milton, lui, « a trop de générosité pour s'en souvenir ». Aussi est-ce « un acte inhumain et inhospitalier » que d'insulter gratuitement un vieillard, en lui attribuant « le pauvre livre » de Marvell [*my simple book*] et surtout en le traitant de « maître d'école, lui dont la naissance et le genre de vie sont bien plus honorables et libéraux » que ceux de son diffamateur (51). Si l'on tient compte des circonstances l'attitude de Marvell est aussi courageuse qu'habile; certes un moderne s'étonne de voir Milton représenté comme repentant alors que ce grand orgueilleux conserve intacte une foi que ni les revers ni l'expérience n'ont entamée; mais en 1673 Marvell ne pouvait pas abrégier plus qu'il n'a fait le chapitre des regrets. On est aussi tenté aujourd'hui de trouver faible la valeur du *tu quoque* et surtout du *pater quoque tuis* qu'il oppose à Parker, mais les mœurs polémiques manquaient encore de politesse. Enfin dans les accusations lancées par Parker et ses acolytes (et il en était d'infâmes) nous nous étonnons que la plus cuisante pour le grand poète et son ami soit celle d'avoir tenu une école, occupation à laquelle un honnête homme ne pouvait, semble-t-il, s'adonner sans déroger.

D'un intérêt plus permanent devait être la dernière marque d'amitié donnée par Marvell à Milton du vivant de celui-ci. En 1674 parut la deuxième édition du *Paradis perdu* (la première datait de sept ans déjà); ce poème y est précédé de deux pièces de vers adressées à l'auteur, l'une par un médecin de la cour, Samuel Barrow, l'autre par le député de Hull. Celle-ci loue sans réserve le choix du vers blanc qui avait surpris

(48) Marvell ne se lasse pas d'accuser Parker d'incontinence.

(49) Le père de Parker, homme de loi rapace, avait écrit un livre ultra-républicain après l'établissement de la République.

(50) *Ibid.*, 499-500 : « J. M. was, and is, a man of great learning and sharpness of wit as any man. It was his misfortune, living in a tumultuous time to be toss'd on the wrong side, and he writ *flagrante bello* certain dangerous treatises. His books of *Divorce* I know not whether you may have use of; but those upon which you take him at advantage were of no other nature then that which I mentioned to you, writ by your own father; only with this difference, that your father's, which I have by me, was written with the same design, but with much less wit or judgment, for which there was no remedy... At his Majestie's happy return, J. M. did partake, even as you yourself did for all your huffing, of his regal clemency, and has ever since expiated himself in a retired silence... ».

(51) *Ibid.*, 500 : « to traduce him... as a school master, who was born and hath lived much more ingenuously and liberally then your self... »

et choqué beaucoup de contemporains ; Marvell, critique, accepte docilement la proscription de la rime dont, poète, il ne s'est jamais passé ; il souscrit au dogme proclamé par son grand aîné dans sa préface avec une arrogance caractéristique que cette invention gothique ne procure « nul véritable plaisir musical » ; il se raille lui-même de substituer le mot « *commend* » au mot « *praise* », plus simple et plus fort à la fois, pour rimer (52). Par contre il fait preuve de plus d'indépendance lorsqu'il s'agit d'apprécier le choix du sujet, qu'il résume et critique à la fois en une période de dix vers, digne par sa majestueuse ampleur du *Paradis perdu* lui-même :

Quand je vis le poète aveugle et pourtant hardi,
dans un mince volume dérouler ce vaste dessein,
le Messie couronné, les décrets de Dieu conciliés avec la raison,
les Anges rebelles, l'arbre au fruit défendu,
le Ciel, l'Enfer, la Terre, le Chaos, Tout ; ce sujet
me tint quelque temps dans le doute sur la sagesse d'une telle
[tentative,
craignant que le poète ne fit crouler (je le voyais si fort)
les vérités sacrées, qu'il ne les transformât en fables et vieilles
[chansons,
(tel Samson dans sa haine saisit à tâtons les piliers du temple)
et n'écrasât le monde pour venger la perte de sa vue (53).

La réserve exprimée ici a trouvé depuis maint écho, moins il est vrai chez les croyants que chez les incrédules, ce qui est paradoxal mais assez humain. Ce serait d'ailleurs tromper le lecteur que d'arrêter ici la citation, comme on le fait souvent, sans ajouter que Marvell s'excuse ensuite de ce doute injurieux : il se déclare convaincu que les choses divines sont traitées dans le *Paradis perdu* avec une pompe [*state*] qui empêche toute profanation. L'hésitation initiale de Marvell, sincère sans doute, est aussi un procédé de rhétorique pour rehausser le mérite de celui qui a triomphé de telles difficultés. D'ailleurs Milton, si sûr de son propre génie, n'aurait guère accepté, fût-ce de son meilleur ami, une appréciation où l'éloge ne l'eût pas nettement emporté. Le 8 novembre de la même année le grand poète mourait et Marvell promettait à l'anecdotier Aubrey d'écrire sa vie, promesse qui ne fut malheureusement pas tenue (54).

Après Milton on peut citer parmi les amis de Marvell, *longo sed*

(52) *On Mr. Milton's Paradise Lost*, v. 51-2.

(53) *Ibid.*, v. 1-10 : When I beheld the Poet blind, yet bold,
In slender Book his vast Design unfold,
Messiah Crown'd, Gods Reconcil'd Decree,
Rebelling Angels, the Forbidden Tree,
Heav'n, Hell, Earth, Chaos, All; the Argument
Held me a while misdoubting his Intent,
That he would ruine (for I saw him strong)
The sacred Truths to Fable and old Song,
(So Sampson groap'd the Temples Posts in spight)
The World o'rewelming to revenge his Sight.

(54) Aitken, vol. I, p. LXVII. — Nous n'avons pu retrouver la source de cette anecdote. Aubrey, *op. cit.*, II, 72, nomme seulement Marvell parmi « his [Milton's] familiar learned acquaintance ».

proximus intervallo, Harrington, l'auteur de cette *Oceana*, à la fois utopie et programme minutieux de gouvernement pour Olivier Cromwell qui ne mit pas à profit les conseils de son chimérique admirateur. Au reste Harrington semble avoir été le plus inoffensif des hommes; serviteur dévoué de Charles I^{er} qu'il essayait de convertir à ses idées républicaines pendant la captivité du monarque; accompagnant celui-ci sur l'échafaud et ressentant la plus grande douleur de sa vie lorsque la tête sacrée fut séparée du tronc; amant fidèle et mari platonique après une longue attente, de crainte que la réalité ne valût pas le rêve; d'ailleurs « vif, gai, facétieux, hospitalier ». Les relations entre Marvell et cet original commencèrent sans doute sous le protectorat (un peu plus jeune que Milton, Harrington était de dix ans l'ainé de Marvell) et l'on peut supposer que notre poète, dans les loisirs de ses fonctions de secrétaire latin, trouvait le temps d'écouter « les brillants discours et inculcations » que l'auteur d'*Oceana* tenait alors dans les cafés de la capitale; mais faut-il le ranger parmi les « nombreux prosélytes » que faisait Harrington? C'est plus que douteux car l'esprit pratique dominait dès lors chez le député fraîchement élu de Hull, et nous avons vu avec quelle ironie celui-ci parlait au début de 1659 des doctrinaires républicains. A la fin de la même année, alors que le gouvernement de l'Angleterre changeait sans cesse de mains et que la différence entre le virtuel et l'actuel disparaissait presque en matière de constitution, le club de la *Rota* commença à tenir séance au café de la *Tête de Turc*, et l'éloquence des réformateurs qui le composaient éclipsa celle des députés du parlement-croupion. Dans la liste des membres ni dans celle des simples auditeurs données par Aubrey qui fut l'un de ces derniers, ne figure Marvell; mais ces deux listes s'avouent incomplètes, et il serait bien étonnant que le secrétaire latin en disponibilité, célibataire et curieux d'esprit, se fût refusé un divertissement aussi délicat. L'éclat jeté par le club fut brillant mais court; dès le 20 février 1659/60 l'arrivée de Monck à Londres suspendait pour toujours les séances. Le pauvre Harrington ne devait pas en être quitte lors de la Restauration pour la perte de ses illusions politiques : à la fin de 1661 il était envoyé sous des prétextes futiles à la Tour de Londres, d'où il passa ensuite dans des prisons de province; libéré mais atteint d'une douce folie intermittente il revint vivre à Westminster où il mourut le 11 septembre 1677. Marvell continua sans doute de le fréquenter jusqu'à la fin, même dans la dernière année de son existence, lorsque la mémoire et la parole eurent abandonné le « joyeux cavalier » de naguère; car il composa pour son ami « une bonne épitaphe, mais qui aurait offensé », nous dit Aubrey, probablement le gouvernement, si elle avait été gravée sur la tombe; ultime témoignage d'une « intimité » [*intimate acquaintance*] sur laquelle nous aimerions posséder plus de détails (55).

(55) Presque toute la substance de ce paragraphe est tirée d'Aubrey, *op. cit.*, I, 288-94 et II, 54. Nous avons seulement corrigé d'après le D. N. B. la date de l'emprisonnement de Harrington (1660 dans Aubrey). — Harrington était, dit Aubrey, très lié avec Henri Nevil, républicain à l'antique et l'un des membres les plus marquants du Parlement-Croupion (Hobbes aurait attribué à Nevil une part dans la composition d'*Oceana*); or Marvell dans sa lettre précitée du 11 février 1658/9 cite Nevil parmi les chefs de cette opposition dont il loue avec ironie l'éloquence et l'attachement au

Si cette épitaphe s'est perdue nous en possédons deux autres composées par Marvell pour les enfants d'un baronnet et député de ses amis, Jean et Edmond Trott, dont le second mourut en 1667. Malgré l'élégance du latin dans lequel elles sont couchées, elles ne nous arrêteraient pas si la seconde n'était accompagnée d'une lettre d'envoi en anglais, seul exemple d'exercice épistolaire à la Balzac que Marvell nous ait laissé. La compassion sincère, le sentiment personnel s'y transmuient étrangement pour nous en généralisations abstraites étayées de citations bibliques que l'élève de Donne commente avec une subtilité digne du doyen de Saint-Paul. Cette phrase montrera que le goût métaphysique vivait toujours chez Marvell : « Il est vrai que c'est une tâche difficile d'apprendre et d'enseigner à la fois [la résignation] ; et quand l'on est soi-même le terrain de l'expérience, c'est comme si un homme disséquait son propre corps tout en professant une leçon d'anatomie » (56). Après cette lueur étrange nous tombons dans la banalité qui recommande comme secours extérieurs « la parole de Dieu, la société des gens de bien et les livres anciens » et aussi « le divertissement des affaires et de l'activité ».

Les autres lettres de Marvell à ses amis sont d'un style tout différent. Parmi ses correspondants on connaît aujourd'hui Philippe, quatrième baron Wharton, ancien cromwellien qui jouera, surtout à partir de 1675, un rôle important dans l'opposition, — le chevalier Edouard Harley, gentilhomme campagnard du comté de Hereford mais presbytérien de sympathies et futur whig, entré dans l'histoire grâce à la fortune politique de son fils, Robert, comte d'Oxford, ami de Swift, patron de De Foe et premier ministre de la reine Anne, — les deux frères Thompson, négociants en vins des environs d'York que Marvell protégera contre les tracasseries du fisc et dont l'ainé, élu dès 1673 à la chambre des communes par la cité d'York, n'y pourra siéger aux côtés de notre poète qu'après le 15 mars 1676/7, par suite de manœuvres gouvernementales, — enfin et surtout le neveu de Marvell, Guillaume Popple, à partir de son installation à Bordeaux vers la fin de 1669 (57). Avec des nuances dans la familiarité toutes ces lettres

principe représentatif ; on peut en inférer son attitude à l'égard des théories de Harrington : une curiosité amusée mais sceptique. — Parmi les satires politiques longtemps attribuées à Marvell l'une au moins porte indiscutablement la marque de la pensée de Harrington ; c'est *Oceana and Britannia*, mais cette pièce n'a été écrite que trois ans après la mort de Marvell. L'auteur inconnu d'*Oceana and Britannia* est peut-être aussi celui de *Britannia and Rawleigh*, autre satire attribuée à Marvell sans preuve décisive et où l'on trouve aussi, mais beaucoup moins nettement, l'influence de Harrington. — *The Transproser Rehearsed*, p. 146, dit en faisant allusion à la carrière de Marvell : « Certainly, not every Man that has set his foot in Holland and Venice, or read over *Baxters Holy Commonwealth* and *Harrington's Oceana* and made a speech once in the ROTA, is Statesman compleat... ». Ce pamphlet injurieux ne mérite guère créance, mais ici n'avance rien d'in vraisemblable. Parmi les membres du club nommés par Aubrey nous relevons les noms de Cyriak Skinner, qui présidait les séances, et de « Mr. [Roger] Coke, grandson of Sir Edward », donc cousin germain de Cyriak et neveu comme lui de la royaliste Madame Sadleir.

(56) Margoliouth, II, 299 : « 'Tis true, it is an hard task to learn and teach at the same time. And, where your self are the experiment, it is as if a man should dissect his own body and read the Anatomy Lecture ».

(57) Sur ces correspondants de Marvell consulter le D. N. B. et l'index de l'édition Margoliouth. — Il serait intéressant de préciser les relations d'affaires entre les Popple et les Thompson, où Marvell semble avoir été impliqué au moins à l'occasion. Voir sa lettre du 17 décembre 1670 à Edouard Thompson où il raconte une séance d'une

ont un caractère commun : elles sont l'œuvre d'un londonien qui met des provinciaux permanents ou temporaires au courant des événements politiques et mondains. A Wharton, Marvell écrit le 2 avril 1667 : « Monsieur le baron, je crois que votre curiosité d'apprendre les nouvelles est moindre que mon inclination à les raconter. Mais elles sont devenues un ingrédient aussi constant des lettres de Londres que l'image l'est de l'almanac ». Une missive à un ami qui habite la Perse, en date du 9 août 1671, commence par des réflexions morales sur l'absence et sur le magnétisme spirituel qui font songer à Donne et au *Couple assorti*, mais bientôt : « Et maintenant, selon ma méthode habituelle, laissant à d'autres le soin de vous parler d'affaires, je vais me faire (je ne suis pas bon à autre chose) votre gazetier ». En juin 1672 Marvell, après avoir rapporté à son neveu les bruits qui courent à Londres sur la guerre de Hollande, conclut plaisamment : « L'autre jour a été publiée une proclamation très sévère contre tous

commission parlementaire d'enquête sur les importations de vins et se représente remettant à sa place le président de la commission (« ... I took him up... ») coupable d'une insinuation fâcheuse contre le chevalier Henri Thompson, frère aîné d'Edouard. — Monsieur Margoliouth nous communique une note où il reconstitue ainsi ce cycle commercial : (1) Guillaume Popple achetait des vins à Bordeaux. — (2). Des navires armés par Edmond Popple amenaient ces vins à Londres et à Hull. — (3). Les trois frères Henri, Edouard et Etienne Thompson (voir la lettre citée ci-dessus) étaient les négociants pour le compte de qui les vins étaient importés. — (4) Richard Thompson, autre frère des précédents et leur cousin Edouard Nelthorpe, établis à Londres, étaient les banquiers de la combinaison. (Dans la lettre à Harley du 3 mai 1673 Marvell demande à celui-ci de lui envoyer sa correspondance sous couvert de Richard Thompson. Sur Nelthorpe voir les lettres à Popple du 14 avril 1670 et à Edouard Thompson du 17 décembre 1670. La lettre au maire de Hull du [12] février 1677/8 fait allusion à la faillite de « Mr. Thomson, Nelthorpe, etc. : and Company ». sans manifester d'ailleurs aucune émotion.

Dans la correspondance de Marvell sont aussi nommés d'autres amis ou relations intéressantes, le chevalier Jérémie Smith, dont nous parlons plus loin ; — le chevalier Philippe Harcourt (père de Simon, qui sera vicomte Harcourt et chancelier de la reine Anne) qu'il visita dans son château de Stanton-Harcourt près d'Oxford (lettre à Harley du 3 mai 1673) et qui fut l'occasion involontaire d'un péril couru par Marvell à la Chambre des Communes (voir *infra*) ; — Samuel Hartlib, fils indigne de l'ami polonais auquel Milton avait dédié son traité d'éducation ; — Rushworth, compilateur des collections sur la guerre civile si précieuses pour l'historien et où Marvell lui-même puisera pour ses polémiques ; notre poète se porte garant de l'honnêteté de Rushworth mais non de sa tempérance ; le pauvre homme pour se consoler de ses soucis d'argent a recours plus que de raison à la bouteille ; aussi quand on veut lui parler d'affaires faut-il s'arranger pour le trouver à jeun, « fasting » (Lettres à Henri Thompson du 19 décembre 1674 et de janvier 1674/5).

Aubrey nous dit que Marvell avait pour ami intime, outre Harrington, le mathématicien Pell (voir *supra*, chap. III). — Cooke, I, pp. vi et 14, fait allusion à l'amitié qui aurait uni Marvell et le premier duc de Devonshire, père de celui auquel l'édition est dédiée. Jusqu'en 1684 ce personnage n'est encore que Lord Cavendish, et siège à la Chambre des Communes (depuis 1661) ; à partir de 1675 il fait au ministère une opposition active et même bruyante que Marvell enregistre avec sympathie (voir par exemple la lettre à Harley du 17 juillet 1677). Mais la différence d'âge — Cavendish avait vingt ans de moins que Marvell — et les mœurs peu régulières du jeune seigneur — « a patriot among the men, a Corydon among the ladies », au reste bon latiniste et poète à ses heures — font croire qu'il s'agit de relations surtout, sinon exclusivement, politiques. — Cooke (I, 10) affirme aussi que Marvell était l'ami du prince Rupert, neveu de Charles I^{er} et son meilleur général pendant la guerre civile ; peu au courant de la tactique parlementaire le prince aurait pris le député de Hull pour précepteur [tutor]. — De fait Rupert qui commanda à plusieurs reprises la flotte anglaise sous la Restauration, par ressentiment personnel contre les ministres et par jalousie à l'égard du duc d'York, bouda quelque temps le gouvernement vers 1673. Mais il semble que Cooke ait fort exagéré, sinon inventé, l'influence de Marvell sur le prince (voir la vie de celui-ci par Firth dans le D. N. B.).

ceux qui lanceront de fausses nouvelles ou tiendront des propos malveillants sur les affaires d'état. En vous écrivant je risque d'enfreindre cette ordonnance ». Et le 24 juillet 1675 il dit au même, toujours sur le ton badin : « Je me suis arrangé pour pouvoir vous faire une relation de la dernière session parlementaire [13 avril-9 juin]. Si elle semble arriver trop tard, il suffira de vous imaginer que vous êtes dans les Indes orientales où elle n'aurait pu vous parvenir plus tôt. Du reste il n'y a nulle différence philosophique entre l'ignorance et la science de ces affaires publiques ». Tel étant leur objet, le style de ces lettres est pour l'ordinaire fort simple; le tour a de la vivacité; l'auteur ne s'interdit pas à l'occasion d'exprimer sa pensée propre sur les gens et les choses; l'humour apparaît parfois; quelques formules concises sentent l'écrivain-né. Aussi doit-on regretter qu'à la fin de ce siècle ou au début du suivant un certain Guillaume Skinner ait donné toutes les lettres de Marvell que lui-même ou ses ancêtres avaient reçues, à sa cuisinière « pour les mettre sous le fond de ses pâtés » (58); mais il serait excessif de crier au sacrilège. Car la correspondance de notre auteur ne saurait dans l'ensemble se comparer pour l'agrément littéraire à celles des épistoliers français contemporains, encore moins des épistolières; ses missives sont trop bourrées de petits faits juxtaposés sans art. Et l'intérêt du fond ne rachète la négligence de la forme que pour l'historien de profession, car cet intérêt même est réduit par la sécheresse des allusions.

Sécheresse relative : Marvell était capable de faire beaucoup mieux, ou pis, dans le style que nous appellerions aujourd'hui télégraphique, comme le prouve la série des 294 lettres qu'il envoya à la municipalité de Hull et qui sont conservées dans les archives de cette ville. La première lettre porte la date du 17 novembre 1660, la dernière celle du 6 juillet 1678, alors que notre poète n'avait plus que six semaines à vivre. Il s'en faut d'ailleurs que la série soit ininterrompue, même si l'on tient compte des voyages de Marvell hors d'Angleterre; le député de Hull n'écrivait qu'exceptionnellement à ses électeurs dans l'intervalle des sessions, l'objet essentiel de ses lettres étant de les tenir au courant du travail parlementaire (59). Or nous savons que les intersessions duraient plus longtemps que les sessions. De plus il apparaît que certaines lettres isolées ne sont pas parvenues à leur destinataire, la poste s'acquittant mal de ses fonctions et le gouvernement opérant parfois des prélèvements sur le courrier (60). Mais lorsque toute la correspondance d'une session manque (c'est le cas pour la dixième, du 4 février 1672/3 au 29 mars 1673, l'une des plus orageuses de la législature, et nous savons pourtant que Marvell toucha son indemnité pour chacun de ces cinquante-trois jours de présence à Westminster) (61), il faut admettre

(58) Cf. chapitre III, *supra*.

(59) Voir par exemple la lettre du 18 janvier 1676/7 qui commence ainsi : « not having in the intervalls of Parliament any frequent or proper occasion of writing to you, I am the more carefull... not to interrupt you with unnecessary Letters », — et celle du 24 février suivant : « It is a Tribute due from one in my Station to your Prudence to informe you from time to time of things that passe in Parliament ».

(60) Lettre du 26 mars 1661 : « I wish you had mine too of 19. But all were stoppd ». — Voir aussi la lettre à Harley du 3 mai 1673.

(61) Au total l'interruption est de trois ans et demi, du 22 avril 1671 au 20 octobre

que les lettres ont été jugées compromettantes et détruites, soit sur le champ, soit plutôt lors de la réaction royaliste de 1682. Pourtant de quelle prudence Marvell ne fait-il pas preuve dans sa manière de renseigner les bourgeois de Hull ! C'est bien rarement qu'il hasarde le moindre commentaire sur les débats auxquels il a assisté et pris parfois une part active ; ce commentaire, lorsqu'il existe, a le plus souvent une forme impersonnelle ; nous ignorons presque toujours si le député de Hull a voté pour ou contre ; nous en sommes réduits à le deviner d'après son tempérament et ses idées telles que nous les révèlent ses autres écrits. Même les mesures qui devaient exciter le plus violemment son indignation sont relatées avec une froideur qui va jusqu'à l'insensibilité apparente. L'exemple le plus frappant est celui des représailles contre les régicides morts ou vivants : « Aujourd'hui la Chambre s'est occupée de la mise hors la loi [*bill of attainder*] de ceux qui ont été exécutés, de ceux qui se sont enfuis et de Cromwell, Bradshaw, Ireton et Pride, et il a été ordonné que les cadavres et les cercueils de ceux-ci seraient trainés sur une claie à Tyburn dans le plus bref délai pour y rester pendus quelque temps et ensuite enterrés sous la potence. La loi sur la milice etc... » (62) et Marvell passe à d'autres sujets. Parfois ce caractère impersonnel des lettres s'explique par le fait qu'elles portent à la fois la signature des deux députés de Hull quoique le plus lettré seul ait tenu la plume. Mais la vraie raison est plus profonde : les électeurs, bons bourgeois anglais, attendaient de leurs mandataires, en retour des espèces sonnantes et trébuchantes qu'ils leur versaient, des faits et non des idées. Les questions religieuses les intéressaient fort, qu'ils fussent anglicans convaincus ou presbytériens plus ou moins avoués — l'incrédulité, si hardie dans la capitale, n'avait pas gagné la province — mais la religion elle-même quand elle apparaît dans ces lettres de Marvell (et c'est souvent le cas) y est considérée d'un point de vue étroitement légal et formel. Immédiatement après la religion venaient les finances publiques dans les préoccupations du député et de ses électeurs, et nul détail de taxation n'était trop infime pour les intéresser. Naturellement les questions économiques, surtout celles qui touchaient au commerce extérieur, passionnaient les négociants et les armateurs du grand port septentrional.

Une autre correspondance parallèle à celle-là se confine étroitement

1674, à l'exception d'un fragment de lettre découvert par Margoliouth (voir la note de celui-ci, vol. II, pp. 338-9). — La fréquence maxima des lettres est de trois par semaine, écrites les mardis, jeudis et samedis ; le courrier partait de Londres pour York dans la soirée de ces trois jours (Grosart, II, 521) ; il mettait environ quatre jours dans la belle saison et six dans la mauvaise (Macaulay, *ut supra*, *stage-coaches*). Il semble que le courrier arrivât plus vite à Hull qu'à York et ne mit à l'ordinaire que trois jours (Margoliouth, note sur la lettre 132). — Les députés jouissaient de la franchise postale à condition de signer l'enveloppe, c'est-à-dire le plus souvent l'extérieur de la feuille sur laquelle la lettre est écrite, ce que Marvell ne manquait pas de faire. — Il a eu successivement deux sceaux ; l'un représentant un profil romain (Jules César ?), l'autre un cerf. Le premier figure déjà sur les lettres de 1658/9 à Downing, le second apparaît pour la première fois sur la lettre du 1^{er} février 1669-70 à la confrérie de la Trinité.

(62) Lettre du 4 décembre 1660. — Le mot « carcasses » qu'emploie Marvell pour désigner les corps exhumés n'était pas nécessairement irrespectueux alors, et il n'y a aucune raison de croire que l'ex-secrétaire du protecteur y ait mis une intention méprisante.

dans les problèmes maritimes. Il existe aujourd'hui à Hull, comme dans d'autres ports anglais, avec les mêmes formes vénérables déjà archaïques du temps de Marvell, une confrérie de la Trinité, chargée de faciliter la navigation le long des côtes en signalant les épaves, plaçant des bouées, opérant des sondages. Edmond Popple, remplit plusieurs fois les fonctions d'administrateur [*warden*] de la Trinité de Hull. D'où le caractère mi-officiel, mi-privé, des lettres envoyées par Marvell aux confrères, ou à l'un d'entre eux, et dont soixante-neuf sont pieusement conservées dans les archives de la Société. Les trois-quarts d'entre elles se rapportent à la même affaire, et comme la première de cette série date du 18 mai 1661 et la dernière du 18 avril 1678, et que d'ailleurs Marvell quitta ce bas monde quatre mois plus tard sans avoir réussi à régler définitivement la question, son zèle et sa patience méritent en l'occurrence plus d'éloges que son habileté. Il s'agit d'un phare à construire près du cap Spurn qui surveille l'embouchure du Humber, et non loin du village natal de Marvell. Plusieurs aventuriers l'un après l'autre cherchent à obtenir et parfois obtiennent du Roi une patente ou concession les autorisant à entreprendre ce travail, et à se payer en imposant un péage aux navires qui pénètrent dans l'estuaire. La Société de la Trinité ne sait pas bien si elle veut bâtir le phare elle-même ou non, mais est décidée à empêcher autrui de le bâtir : « C'est le chien du jardinier qui ne mange pas de foin et n'en laisse pas manger aux autres » (63). Le parlement, jaloux de ses privilèges, considère avec méfiance l'octroi par le Roi de ces patentes qui imposent des charges financières à la nation sans son assentiment et rappellent fâcheusement les monopoles accordés par Jacques I^{er} à ses courtisans. Entre les adversaires du projet à Hull et à Londres Marvell sert d'agent de liaison, avec docilité presque toujours, parfois avec un machiavélisme dont l'expression naïve donne une saveur involontaire à une correspondance trop souvent insipide (64). La récompense de cette lecture ingrate, nous la trouvons aussi dans quelques remarques empreintes d'une ironie discrète : « Vous aurez du moins la consolation habituelle des plaideurs, à savoir que votre partie n'a pas eu moins de frais que vous à supporter » (65), ou plus mordante : « Les avocats de province, comme de mauvais ferblantiers, fournissent du travail à ceux de Londres » (66), — ou dans quelque image, le plus souvent nautique comme il convient, dont se pare le style pour l'ordinaire si nu : « Après tous mes sondages je découvris qu'il n'y avait pas moyen de passer. Il n'est pas nécessaire de vous dresser un portulan des bas-fonds et des sables que nous rencontrons à la Cour... » (67). La récompense de ses peines, Marvell la trouvait

(63) Le duc de Richmond, dans une entrevue accordée par lui à Marvell, applique ce proverbe à l'un des aventuriers qui revendiquent le droit exclusif de construire le phare : « The duke said... that Sir Philip [Frowde] was like the dog in the manger... ». (Lettre du 21 février 1670/1). Mais nous ne croyons pas diffamer les confrères de la Trinité de Hull en leur appliquant la comparaison.

(64) Voir par exemple les lettres du 18 février 1670/1 et du 5 avril 1673.

(65) Lettre du 15 septembre 1677.

(66) Lettre du 30 décembre 1676.

(67) Lettre du 18 septembre 1669. — Cf. lettre du 12 décembre 1674 : « ...every mans lead is his best light... », mieux vaut se fier à sa propre sonde qu'au fanal d'autrui.

moins dans les présents de bière ou de saumon, et même une fois d'argent, que lui faisait la confrérie hulloise (68), que dans la popularité ainsi récoltée; popularité bourgeoise si l'on peut dire, car Marvell ne cache pas son dédain pour « la racaille des moindres marinières » (69). Il préparait par sa complaisance envers l'élite une réélection que la mort seule empêcha. Du moins des services analogues rendus par lui à la Société londonienne de la Trinité lui avaient-ils valu d'être admis en 1674 dans le conseil de cette puissante organisation; et le 27 mai 1678 il fut élu l'un des administrateurs [*junior wardens*] pour l'année suivante : cet honneur très recherché alors comme aujourd'hui fut l'une de ses dernières satisfactions en ce monde (70). Si la mer tient moins de place dans sa poésie que la campagne (71) elle en a tenu davantage, semble-t-il, dans ses préoccupations quotidiennes de bourgeois anglais (72).

(68) Lettre du 28 janvier 1667/8 : « We [Marvell and Gilby] are... obliged to you for your late friendly present of your towne liquour... »; du 14 juin 1670 : « I thank you for the salmon you have sent me »; du 25 février 1677/8 « I found my self very much surprised lately by a Token which you were pleased to send me by Mr. Coates ». Le « token » était de 10 l. st. 15 s. od. en numéraire. Voir Grosart II, 585-6 et Margoliouth, II, 346-7.

(69) Lettre du 5 avril 1673 : « ...the raffie of the meaner and most unexperienced mariners ». — C'est bien aussi le bourgeois qui parle à des bourgeois dans cette lettre du 31 mars 1677 (au maire de Hull) : « The Bill against Hawkers and Pedlers... is now almost ready..., so that I hope the Country will not long be infested with those people ».

(70) La lettre de Marvell du 22 octobre 1674 dit en parlant de la confrérie londonienne « *our house* » et « *your house* » de la confrérie hulloise. D'après Grosart, II, 421, et Margoliouth, II, 346, on trouve dans les archives de la confrérie hulloise trois lettres de la confrérie londonienne, en date des 29 octobre 1674, 1^{er} février et 18 mars 1674/5, signées, entre autres, par Marvell. — Le 8^e rapport de la commission des MSS historiques (1881), 1^e partie, p. 255a, donne d'après les archives de la « Corporation of the Trinity House at Tower Hill » les renseignements suivants : « 1674, nov. 12. Andrew Marvill sat as one of the board. — 1678, May 27. Trinity Monday. Sir Joseph Jordan and Andrew Marvill were chosen younger wardens for the ensuing year ».

(71) Voir pourtant *The Unfortunate Lover*, str. 2-4; — *The Character of Holland, passim* (les vers 121-2 habillent au goût du temps la métaphore eschyléenne du rire de la mer : « And the torn Navy stagger'd with him home, — While the Sea laugh't it self into a foam »; — *Bermudas*; — *The First Anniversary*, v. 211-4 et 265-78; Deux comparaisons maritimes dont la seconde se présente comme tirée d'un souvenir personnel : « So have I seen at sea,... », et les vers 351-70, description de la puissance navale anglaise; — *On the Victory obtained by Blake...*; — *A Poem on the Death of O. C.*, v. 106; — *The Last Instructions*, v. 523-60, description épique de la flotte hollandaise remontant la Tamise, etc... — Pour ce qui est des œuvres en prose de Marvell on peut noter que Parker lui fait ce reproche : « as if you were the skipper to the state, [you] talk to them [Kings] of nothing but Sea-marks and Buoys and Rocks, and Sands and Charts and Compasses... » (*Reproof*, p. 481). De même Hicceringill, autre adversaire de Marvell, dans *Gregory, Father-Greybeard...* pp. 140-2 (voir bibliog. n° 50) fait prononcer au député de Hull un discours burlesque plein de métaphores maritimes.

(72) Marvell était fier de pouvoir se dire l'ami d'un des plus braves marins anglais de son temps, le chevalier Jérémie Smith, bourgeois de Hull devenu commandant d'escadrille sous Cromwell. La correspondance du député avec ses électeurs, avec la confrérie de la Trinité et avec ses amis ou parents, nous parle souvent de Smith, et l'un de ses passages les plus pathétiques, le seul pathétique peut-être, est le récit de la mort paisible de celui qui avait tant de fois risqué sa vie dans la tempête et les combats : « I was yesternight againe with Sir Jer: and saw him expire at eleven a clock at night dying very peaceably and with perfect understanding memory and speech to the last gaspe. And a litle befor mentioned you with much kindnesse and respect desiring me to recommend to you his last wishes and prayers for your prosperity and happiness. Indeed both you and I have lost in him a very cordiall friend and we may well condole with one another, such breaches being in these times very difficult to be repaired. And now as to yours of the 26... » (Lettre à la municipalité

A la municipalité de Hull comme à la confrérie de la Trinité Marvell servait en mainte occasion de commissionnaire (73), et il ne manquait pas de souligner les services qu'il rendait ainsi : « Je vous assure que vos affaires m'empêchent de dormir » [*break my sleep*] écrit-il le 30 mai 1661; et deux jours après : « Messieurs, si je perdais la main droite je griffonnerais de la gauche plutôt que de ne pas vous écrire et de négliger vos affaires »; et le 15 juin suivant, quand il a obtenu de la Chambre un vote favorable aux intérêts de Hull : « En cette affaire (quoique je tienné tout ce que je puis faire pour votre service comme une simple bagatelle, indigne d'être signalée en regard des obligations que je vous ai) je dois me rendre cette justice de vous informer que moi et moi seul ai eu le bonheur de faire le peu qui a été fait jusqu'ici »; et enfin ce cri du cœur le 14 novembre 1667 : « Je perds mon dîner pour que ma lettre parte aujourd'hui ». Mais nous ne sommes que trop familiers avec cette attitude du député anxieux de plaire et de se faire valoir (74). Aussi le trait distinctif comme l'intérêt historique de cette correspondance réside-t-il dans le compte-rendu des séances parlementaires. La presse est alors dans son enfance; de la Restauration à la mort de Marvell la censure sévit; impuissante ou peu s'en faut contre les livres et les brochures, elle empêche complètement l'existence de journaux indépendants et condamne ceux qui existent à la parfaite insignifiance. D'autre part les deux chambres entourent leurs délibérations d'un voile de mystère qui ne se lèvera tout à fait qu'un siècle plus tard; par exemple le 25 juin 1660 la chambre des Communes du Parlement-Convention décide : « Que nulle personne que ce soit n'ose (ou alors gare à elle !) imprimer aucun vote ou débat de cette assemblée sans sa permission et son ordre exprès ». On s'explique ainsi l'importance pour la municipalité de Hull des lettres de Marvell et aussi les recommandations de celui-ci, renouvelées fréquemment, de ne pas leur donner trop de publicité. Les adresses portent tantôt : « le maire et les échevins », tantôt, mais plus rarement : « le maire » seul; dans tous les cas le commun des bourgeois ne doit recevoir que des renseignements verbaux et sommaires (75).

de Hull, du 4 novembre 1675). Marvell, on le voit, était plus avare de pleurs en prose qu'en vers, mais son chagrin viril ne nous en paraît que plus émouvant. — Voir Margoliouth II, 337 et 354, qui identifie le « Georges » des lettres privées auquel Marvell s'intéresse activement avec le fils aîné de Jérémie Smith.

(73) Pour ce qui est des questions locales traitées dans les lettres à la municipalité disons seulement que, comme les questions nationales d'alors, elles sont surtout (1) ecclésiastiques, par exemple en 1660-1 l'érection de l'église de la Trinité, celle où avait prêché le Révérend Marvell, en paroisse indépendante; — (2) financières (affermage ou perception ou répartition des impôts); — (3) militaires (plaintes de bourgeois contre la garnison, échanges de prisonniers hullois au cours des guerres contre la Hollande).

(74) Voir aussi la lettre du 8 mai 1662 à la confrérie de la Trinité : « ... I for my part have been put more upon my industry dexterity and courage herein [the Spurn Lights business] then I have almost in any thing through my whole life »; — et celle du 28 novembre 1672 (même destinataire, même sujet) : « ... I think any one almost but my selfe would be tired out with it ». Celle du 4 août 1675 est un curieux mélange de reproches assez vifs à la municipalité et d'éloges de sa propre incorruptibilité se terminant sur cette remarque que son intérêt lui commande de rendre à ses électeurs tous les services raisonnables.

(75) Lettres du 5 janvier 1666/7 : « These things [quarrels between Lords and Commons] I do not esteem too high to intrust with your discretions but they may

Agir autrement exposerait le député à des sanctions prises par la Chambre elle-même dont il fait partie.

Du moins sa qualité de membre du Parlement lui confère-t-elle une immunité absolue au dehors de la Chambre ? En théorie, oui, mais seulement pendant la durée des sessions ; en fait, quelque jalousement que veillent les Communes sur leurs privilèges, la Restauration offre plusieurs exemples de vengeances judiciaires ou extra-judiciaires contre les députés indépendants. Le plus criant est sans conteste le traitement infligé en 1670 au chevalier Jean Coventry, incident dramatique qui forme le sujet principal et presque unique d'une lettre de Marvell à son neveu (76) que nous citons toute entière pour donner du même coup un échantillon de sa correspondance privée, tout en prévenant le lecteur qu'il ne s'attende pas à trouver dans les autres la même unité d'intérêt :

« Cher Guillaume,

le parlement continue à s'occuper (mais sans y avoir fait grand progrès) des projets d'impôts nouveaux : huit cent mille livres sterling à prélever sur les fonds prêtés à intérêt, sur les revenus des places et emplois et sur la propriété foncière ; et l'accise évaluée à quatre cent mille livres sterling par an. La première somme est destinée à la flotte que l'on n'équipera probablement pas ; la seconde doit servir à payer un million trois cent mille livres que le Roi a empruntées à intérêt, et

be fit for your privacy if not secrecy » ; — du 27 avril 1675 (en envoyant des articles d'accusation contre de « très grands personnages », dont sans doute Lauderdale) : « ... I need not admonish your prudence to be reserved in communicating them » ; — du 19 octobre 1675 : « ... many things very grievous which I mention not being only proper within the walls of the Parliament house » ; — du 21 : « ...although I... do [not] write deliberately any thing which I feare to have divulged yet seeing it is possible that in writing to assured friends a man may give his pen some liberty and the times are something criticall beside that I am naturally and now more by my Age inclined to keep my thoughts private, I desire that what I write down to you may not easily or unnecessarily returne to a third hand at London » ; — du 17 février 1676/7 et du 30 avril 1678, etc...

Quelque prix que la ville de Hull attachât aux lettres de ses députés elle n'en payait pas moins un agent à Londres qui avait le titre de « Town's Intelligencer ». Marvell semble avoir été en bons termes avec le titulaire de cet emploi, un certain Stockdale (voir Margoliouth, II, 337 et 338) ; le 5 mars 1669/70 il écrit : « I must beg your pardon this Post being calld of by some unavoydable occasions But I have given Mr Stockdale my notes who I doubt not will informe you particularly of what hath passed this week [in Parliament] » ; et le 9 novembre 1671 la municipalité le consulte sur le choix d'un successeur éventuel de Stockdale. Pourtant il avait poussé l'obligeance dans sa lettre du 12 janvier 1660/1 jusqu'à s'offrir comme « Intelligencer » non rétribué, offre qui ne semble pas avoir été retenue malgré la formule engageante : « ...it may be a faire opportunity for you to spare henceforward that mony ». Peut-être Marvell ne faisait-il pas assez de place dans ses lettres aux événements extra-parlementaires. Parfois cependant il donne des nouvelles de la cour et de la ville : le 17 juillet 1677, le parlement ne s'étant réuni la veille que pour s'entendre ajourner de nouveau, il remplace le récit des débats supprimés par celui des assises qui viennent d'avoir lieu et raconte avec un plaisir triste les plus horribles outrages aux mœurs. L'un des criminels, un Français, croit Marvell, a malheureusement été acquitté du viol dont il était accusé, la loi anglaise exigeant des preuves bien difficiles à fournir.

La correspondance de Marvell avec ses électeurs, en dépit de quelques traits de caractère comme celui que nous venons de citer, ne peut guère être considérée aujourd'hui que comme une mine de renseignements sur les travaux du parlement d'alors ; d'ailleurs dès 1808 Cobbett dans l'avertissement placé en tête du vol. IV de sa *Parliamentary History*, encore classique aujourd'hui, indique Marvell comme l'une de ses sources principales

(76) La lettre ne porte pas de date mais a été écrite peu avant le 4 février 1670/1.

elle sera accordée pour quatre, cinq ou six ans selon l'humeur dont sera la Chambre. Mais il s'est produit un accident qui a pensé tout gâter : le chevalier Jean Coventry ayant proposé une taxe sur les théâtres, le chevalier Jean Berkenhead pour la leur éviter dit qu'ils avaient rendu de grands services au Roi. Sur quoi Coventry demanda que son contradicteur expliquât s'il entendait parler de services rendus par les acteurs ou par les actrices (77). Là-dessus la Chambre s'ajourna du mardi avant au jeudi après Noël [20-29 décembre 1670], et la nuit même qui suivit l'ajournement vingt-cinq cavaliers de l'escadron du duc de Monmouth [l'ainé des bâtards royaux] et quelques fantassins se tinrent, croit-on, en embuscade de dix heures du soir à deux heures du matin, près de la rue Suffolk, et comme Coventry rentrait de la taverne du Coq, où il avait soupé, à son domicile, ils le jetèrent par terre, et avec un couteau lui enlevèrent presque tout le bout du nez ; mais comme il venait du monde ils n'osèrent achever et décampèrent. C'était le chevalier Thomas Sands, lieutenant dans l'escadron de Monmouth, qui commandait le détachement, et Obrian, fils du comte d'Inchequin, était l'un des principaux criminels. Là-dessus la Cour crut quelque temps pouvoir mener l'affaire la main haute, incriminer Coventry pour ses paroles et justifier l'attentat. Mais parfois sa décision chancelait. Pourtant le Roi commanda aux chevaliers Thomas Clarges et Guillaume Pultney de relâcher Wroth et Lake, deux des coupables, qui avaient été arrêtés. Mais la veille de la rentrée de la Chambre ils furent de nouveau livrés à la justice. Le lendemain la Chambre était plutôt maussade ; aussi la Cour ne s'opposa-t-elle pas à une prolongation de l'ajournement pour permettre à la Chambre de se remplir [aux retardataires d'arriver]. Après l'ajournement la Chambre prit en mains l'affaire Coventry et vota qu'elle ne s'occuperait de rien autre avant d'avoir adopté un projet de loi (ce qu'elle fit) requérant Sands, Obrian, Parry et Reeves de se constituer prisonniers avant le 16 février, faute de quoi ils seraient condamnés sans pouvoir être jamais graciés que par une autre loi où leur nom serait inscrit : précaution inspirée par la crainte de les voir profiter d'une amnistie générale. De plus toute mutilation de ce genre faite à quiconque serait à l'avenir un crime capital pour lequel le bénéfice de clergie ne pourrait être invoqué ; quant à celui qui donnerait à un parlementaire un coup ou le blesserait de façon quelconque pendant la session ou le voyage à l'aller et au retour, il serait puni d'un an de prison, de triples dommages et intérêts et de la privation de ses droits civils et politiques. En quelques jours ce projet fut voté et transmis aux Pairs ; alors les Communes ont passé à la discussion des articles du projet relatif aux huit cent mille livres, mais n'en ont pas encore examiné la moitié. Mais les Pairs viennent d'amender notre projet de loi ; au lieu du 16 février, ils mettent : vingt-cinq jours après l'assentiment royal ; et ils ont enregistré cette décision dans leur Journal ; ils sont en désaccord avec nous sur d'autres points, mais ce qui est le plus important *adhèrent* à celui-là : par ce mot *adhérer* il faut entendre qu'ils s'interdisent de revenir sur leur vote, ce qui exclut la possibilité d'une conférence entre les deux

(77) « whether he meant the Men or Women Players ». — On sait que Nell Gwyn, entre autres, était dès lors la maîtresse du Roi.

Chambres. Si bien que le parlement semble en danger de se diviser irrémédiablement cette semaine, contre toute sagesse et au risque de perdre toute force. Car si l'on considère que le messager envoyé à Clarges et à Pultney [par le Roi pour faire relâcher les deux prisonniers] fut Sands en personne, qu'Obrian était caché dans le logis du duc de Monmouth, que Wroth et Lake furent mis en liberté sous caution lors de la session judiciaire par ordre du procureur-général, et que toutes les personnes et tous les faits sont parfaitement connus, cette loi n'entrera pas en vigueur sans produire de grandes conséquences. Le père de Georges [le chevalier Jérémie Smith] vous rend de grands services à Tanger. Le prince Edgar [fils du duc d'York] est mourant. La Cour est au plus haut point de la gêne et du luxe et le peuple plein de mécontentement. Partagez-vous mon souvenir ».

Or le chevalier Jean Coventry était le neveu de deux personnages influents dont l'un avait été commissaire de la marine et du trésor (c'est le Coventry dont Pepys fut le collaborateur) et l'autre allait devenir secrétaire d'état l'année suivante. On voit ce que pouvait craindre un député moins bien apparenté. Pendant les polémiques que Marvell soutient à partir de 1672 ses adversaires s'étonnent que le bourreau ne lui ait pas encore coupé les oreilles le plus légalement du monde (78). Il répond à l'un d'eux avec une spirituelle insouciance : « Mes oreilles sont encore en bon état et n'appréhendent pas d'autre danger que de faire partie de votre auditoire » (79). Mais dans un fragment de lettre privée il prend plus au sérieux l'hypothèse d'un guet-apens : « Magis occidere metuo quam occidi; non quod vitam tanti æstimem, sed ne imparatus moriar », ce que nous interprétons ainsi : « Je crains plus de tuer que d'être tué (souvenons-nous qu'il avait pris des leçons d'escrime en Espagne, où se trouvaient alors les maîtres d'armes les plus fameux, et que tout député portait l'épée même pendant les séances de la Chambre); et si je crains quelque peu d'être tué, ce n'est pas que je fasse grand cas de la vie, mais c'est que je ne voudrais pas mourir sans préparation » (80). Il y a dans ces paroles un mélange de bravoure et de pitié qui fait honneur au député de Hull et qui excuse en grande partie ses violences, ses grossièretés et ses injustices de satirique et de pamphlétaire. Homme de parti, il le fut sans doute, mais le parti qu'il choisit n'était ni avantageux ni même sans danger, et sa réputation de patriote n'est point usurpée.

(78) Parker, *Reproof*, p. 25 : « If... you... go uncropt to your grave, it will be a scandal to the Justice of the Nation », et *passim*. — L'insinuation reparait en 1674 dans une satire en vers intitulée *On the pensionary house of Commons* qui se trouve au Musée britannique, *Add. MS.* 34.362, f. 58; y sont attaqués entre autres « Howard Birch Lee Coventry and Meers — Powel and Marvel (who yet weares his Ears), — Cav'ndish the flop... ». Cette satire fut imprimée en 1697 (*State poems continued*, p. 19) sous le titre *A Charge to the Grand Inquest of England* mais le nom de Marvell y est remplacé par l'initiale S —; elle donne une peinture amusante des abus de l'immunité parlementaire.

(79) *The Rehearsal Transposed*, 2nd part (Grosart, III, 320) : « ... my ears ... are yet in good plight, and apprehend no other danger... but to be of your auditory ».

(80) Cooke, I, 13, donne ce fragment sans le traduire. Marvell aurait-il écrit « occidere » avec un i bref ? Ou Cooke aurait-il fait une suppression maladroite ? — Cf. le titre complet de la seconde partie de la *Répétition transposée* (bibliog. n° 51) pour une autre allusion à des menaces de mort lancées contre Marvell.

*

* *

Après la dissolution du Parlement-Convention (29 décembre 1660) Marvell reste à Londres, d'où il continue à tenir ses électeurs au courant des nouvelles de la cour et de la capitale, et à s'occuper de leurs intérêts auprès du gouvernement. Cependant son collègue et ami Ramsden retourne à Hull (81) préparer les élections à la nouvelle législature qui ont lieu dans cette ville le 1^{er} avril 1661. Le résultat prouve que les absents n'ont pas toujours tort : Ramsden arrive en queue des quatre candidats tandis que Marvell est élu. A vrai dire s'il obtient plus de voix que l'année précédente il vient pourtant après un certain colonel Gilby qui semble avoir conquis son grade dans les armées du Roi pendant la guerre civile (82). D'une déclaration très enveloppée faite par Marvell quelques jours auparavant, on peut inférer qu'il avait pressenti la défaite de Ramsden, et préféré ne pas se solidariser avec celui-ci ni combattre la candidature de Gilby sans ressentir d'ailleurs une chaude sympathie pour le colonel (83). En fait, quelle qu'ait été alors la conduite de Marvell, il ne tarde pas à se brouiller avec son nouveau collègue. Pendant quelques semaines tous deux signent de concert les lettres destinées à renseigner la municipalité de Hull sur les travaux parlementaires. Mais dès le 1^{er} juin Marvell écrit seul pour annoncer que « les liens de la civilité entre le colonel Gilby et lui-même sont rompus si complètement qu'il ne voit pas la possibilité de les renouer jamais ». Il ajoute : « Notre désaccord, autant que je le comprends, provient de quelques rancœurs et de matières mal digérées restant sur l'estomac depuis notre élection » (84). La brouille des deux députés de Hull ne dura pas plus de huit mois (85), et sans doute fut-elle surtout une querelle de clocher. Toutefois il est permis d'y voir aussi un symptôme de la situation difficile faite à l'ancien secrétaire de Cromwell dans la nouvelle Chambre élue lorsque la ferveur royaliste était la plus ardente. On sait que cette législature, qui devait durer plus de dix-sept ans et survivre à Marvell, a mérité le surnom de Parlement-Cavalier, et qu'à ses débuts du moins, elle n'était pas sans ressemblance avec notre Chambre Introuvable de 1815.

Un autre incident apporte une preuve plus décisive de cette hostilité avec laquelle la majorité des Communes regardait l'ancien secrétaire de Cromwell. Le 18 mars 1661/2 l'Orateur reçut de l'assemblée mandat

(81) Lettres de Marvell à la municipalité, du 3 janvier 1660/1 au 6 avril 1661.

(82) *Bench-book* VI, 345; Grosart, II, p. xxxv. Les chiffres furent : Gilby, 294 voix; Marvell, 240; Ramsden, 122; Barnard, 195.

(83) Lettre du 26 mars 1661 : « I did not at all see what inconsistency there could be betwixt Colonell Gilbyes intrest and mine but... I could very well believe what he had said to you relating to me And... the same he might be assured of on my part in case the lot fell upon us two to be elected ».

(84) « ... some crudities and undigested matter remaining upon the stomach ever since our Election ».

(85) La correspondance de Marvell s'interrompt le 27 juin 1661; elle reprend le 25 février 1661/2 par une lettre à la confrérie de la Trinité que Gilby signe avec lui. — Le parlement a été en vacances du 30 juillet au 20 novembre 1661.

d'examiner un différend entre Marvell et un jeune député, destiné à devenir ministre, à recevoir le titre de baron, et à jouer pendant quelque temps en fait le rôle de premier ministre : Thomas Clifford. L'altercation paraît s'être produite dans le Palais du Parlement et être allée jusqu'aux coups; un seul témoin avait assisté à son début, un député de la ville d'York, probablement royaliste exalté; il affirma sans doute que Marvell avait eu les premiers torts, car l'Orateur n'hésita pas à conclure dans ce sens, et à inviter l'offenseur prétendu à faire les premières excuses. Celui-ci s'y refusa tandis que Clifford, malgré sa bravoure et son naturel hautain, acceptait de faire des excuses après son adversaire. La question revint donc devant la Chambre (21 mars 1661/2) qui confirma la décision de l'Orateur et contraignit Marvell à s'avouer coupable et à implorer son pardon. Clifford et lui promirent de reprendre les relations telles qu'elles étaient avant cette querelle, clause que notre poète interpréta assez librement car il s'acharna dans ses satires contre son antagoniste. Son ressentiment n'épargna pas la dignité sacro-sainte de l'Orateur dont il fit un portrait en vers aussi méchant qu'amusant (86).

Cette mésaventure contribua-t-elle à la décision que Marvell prit peu après de voyager à l'étranger ? Toujours est-il que le 8 mai 1662 il écrit à la Société de la Trinité pour s'excuser de laisser inachevée la mission que celle-ci lui a confiée. Il s'y voit obligé, dit-il, pour servir les intérêts de « certaines personnes trop puissantes pour qu'il puisse leur opposer un refus, et qui ont une grande influence sur ses desseins et sa fortune ». Il promet aux Confrères de Hull que leurs affaires n'en souffriront pas, au contraire : « Tout d'abord je vous acquiers ainsi l'aide sans réserve de Monsieur le comte de Carlisle, (qui est membre du Conseil Privé...). Et puis mon voyage n'est qu'à destination de la Hollande, d'où je correspondrai chaque semaine comme si j'étais à Londres avec tout le reste de mes amis... ». A vrai dire la session parlementaire devait se terminer onze jours plus tard, ce qui rendait ce départ excusable. Mais quand le Parlement fut de nouveau sur le point de se réunir, Marvell écrivit, de Vianen en Hollande le 9/19 janvier 1662/3, à la même Société, en n'exprimant qu'un désir très modéré de reprendre sa place aux Communes. Le 18 février la session s'ouvrit, sans lui, et c'est seulement le 2 avril 1663 que nous le retrouvons à Westminster. Encore n'est-il pas revenu spontanément comme nous le verrons tout à l'heure.

L'objet du séjour de Marvell outre-mer est demeuré jusqu'à ce jour inconnu. Il parlait des affaires qui le retenaient loin de Londres, par opposition à celles de ses électeurs, comme de « ses propres affaires privées » (87). Mais s'agissait-il de négoce, comme semblent le croire certains de ses biographes ? (88). C'est bien peu vraisemblable. Le

(86) *Journals of the House of Commons, sub diebus*. — Nous avons signalé et étudié cet incident et ses suites dans notre article précité, pp. 423-6. — On trouvera au chapitre VI, *infra*, le portrait de l'Orateur, nommé Turner ou Turnor.

(87) Lettres du 9/19 janvier « ... mine own private affairs... » ; — du 12 mars (à la municipalité) : « ... to slight any private concernments of mine in respect to the publick and your service... » ; — du 2 avril (à la même) : « ... mine own private concernments... ».

(88) Grosart, II, 86 : « It would appear that in Holland Marvell was somehow or

nom de Carlisle tournerait nos suppositions dans le sens d'une activité politique, probablement diplomatique (89); un document récemment découvert (90) montre qu'en arrivant à La Haye Marvell descendit chez Georges Downing, son correspondant de 1658/9, toujours résident anglais auprès des Etats-généraux, ce qui confirmerait l'hypothèse d'une mission. Mais Downing était aussi le beau-frère de Carlisle et cette parenté peut suffire à expliquer le gîte trouvé par Marvell à la résidence. Nous inclinons toutefois à croire qu'il allait en Hollande surtout pour y recueillir des renseignements. Le mot d'espionnage a quelque chose de brutal et de déplaisant. Disons que Marvell n'aurait pas été fâché de pouvoir communiquer à son puissant patron quelques-uns des secrets de la grandeur commerciale et maritime des Provinces-Unies. Sept ans plus tard Samuel Pepys fera ainsi un voyage en France et en Hollande pour se renseigner sur la marine de ces deux rivales de l'Angleterre. Sans posséder les connaissances techniques (au reste tardivement acquises) de Pepys, Marvell était fort capable d'observer pour le compte de son propre pays un pays étranger.

A première vue il peut sembler étrange qu'un député suspect à ses collègues de puritanisme fût employé même indirectement par le Roi fraîchement restauré. Mais le fait est que Charles II se montrait alors beaucoup plus libéral que les Communes. Une des questions les plus importantes qui occupèrent la première session du Parlement-Cavalier, fut la confirmation de l'amnistie votée l'année précédente par le Parlement-Convention et qui avait reçu l'assentiment royal. Beaucoup de royalistes, jouant sur le titre de la loi (91), disaient que le *pardon* était pour les républicains et l'*oubli* pour eux-mêmes. Le 15 juin 1661 la Chambre eut à se prononcer sur un amendement qui aurait ouvert une brèche irréparable dans l'amnistie. Pour une fois Marvell écrivant à ses électeurs sort de sa réserve : « Nous fûmes, dit-il, 232 contre 133 » à repousser l'amendement; mais il reste inquiet, et le surlendemain il avoue : « J'espère que Sa Majesté nous aidera comme Elle l'a fait jusqu'ici, à sortir de ces embarras créés par notre propre esprit; sinon nous pouvons nous empêtrer dans les ronces » (92). Ceci rend beaucoup moins surprenantes les relations de Marvell avec un conseiller privé. Tout étonnement cesse d'ailleurs quand nous reconnaissons dans le comte de Carlisle, grand seigneur bien en cour, le Charles Howard qui avait fidèlement servi Olivier Cromwell, qui s'était signalé par son courage à Worcester, qui y avait été blessé en combattant contre son Roi légitime. Howard n'avait abandonné Richard Cromwell qu'après que celui-ci se

other engaged in business ». Et Birrell, p. 227, appelle Marvell « a man of business », laissant d'ailleurs cette expression dans un certain vague.

(89) Cette supposition se fonde sur le rôle ultérieur de Marvell auprès de Carlisle; voir *infra*.

(90) Voir Margoliouth, II, 344; le document est une lettre adressée à Edmond Popple le 24 mai 1662 par un homme de loi londonien et conservée dans les archives de la confrérie de la Trinité à Hull.

(91) *An Act of Indemnity and Oblivion*.

(92) Lettre du 17 juin 1661 : « I hope his Majesty will as he has done hitherto help us out of these straits of our own minds; otherwise we may stick in the Briars ».

fut abandonné lui-même (93). Il est très vraisemblable que Marvell et le futur comte de Carlisle s'étaient connus au temps du protectorat et que le Roi, s'il avait entendu dès 1662 le nom du premier, ne lui gardait pas plus rancune qu'au second. On sait que parmi les vices trop nombreux qui souillaient le Joyeux Monarque, l'esprit de vengeance ne figurait pas, et qu'il poussait l'indulgence jusqu'à l'abandon même de sa dignité.

D'autres veillaient, plus royalistes que le Roi. Le Très Honorable Jean, baron Bellasis (94), qui avait vaillamment lutté contre les rebelles pendant toute la guerre civile, avait été fait à la Restauration gouverneur de Hull. C'était un catholique. Dans les relations entre Marvell et lui, il montrait de la courtoisie et le député tout le respect convenable, mais sous ces apparences se dissimulait une profonde hostilité. Bellasis crut pouvoir profiter de l'occasion pour se débarrasser de cet adversaire possible. Le 27 février 1662/3 la municipalité de Hull reçut du gouverneur une lettre où « Sa Seigneurie remarquait l'absence de l'un des députés de la ville au Parlement, M. André Marvell » et conseillait au maire et aux échevins de provoquer une nouvelle élection pour le remplacer. Ceux-ci répondirent à Bellasis avec toute la déférence possible, promettant de suivre son avis si leur mandataire, déjà invité par eux à reprendre sa place à Westminster, n'obtempérait pas à cette injonction (95). Marvell n'était nullement disposé à se laisser faire. Dès le 12 mars il écrivait de Vianen aux maire et échevins qu'il allait revenir, et le 2 avril il datait de Westminster ce billet légèrement ironique : « Nouvellement arrivé dans la capitale et très occupé, je ne puis cependant omettre de vous aviser que je me suis rendu aujourd'hui à la Chambre, et que j'y ai trouvé ma place libre, quoiqu'il semble, à ce que j'entends dire, que certaines personnes auraient volontiers eu l'obligance de la remplir pour moi ».

En même temps Marvell assurait ses électeurs qu'il serait toujours à leur service, comme il venait de le prouver en sacrifiant ses propres intérêts pour se rendre à leur appel. Malgré ces protestations il ne tarda pas à leur fausser compagnie de nouveau. Dès le 19 mai il annonce parmi les nouvelles publiques la nomination du comte de Carlisle comme ambassadeur extraordinaire en Moscovie « pour y établir le commerce anglais ». Le 6 juin Marvell avoue en termes obscurs « qu'il est moins assidu à la Chambre qu'auparavant, par suite de certaines affaires privées mais se rapportant aux publiques ». Enfin, le 20 du même mois, il fait part à la municipalité de Hull « de la probabilité qu'il y a pour lui d'aller prochainement sur mer » comme secrétaire du comte de Carlisle.

(93) Quant à Downing il avait négocié son ralliement alors qu'il représentait encore la république d'Angleterre à La Haye et que Charles II attendait à Bréda la fin de son exil.

(94) Ou Bellasyse : c'était l'oncle de Thomas Bellasis, second vicomte Fauconberg, dont Marvell avait célébré en 1657 les noces avec Marie Cromwell, mais il n'avait pas la souplesse politique de son neveu. Après la loi de l'*Epreuve* (voir *infra*) il abandonnera son poste de gouverneur pour ne pas renier sa religion. Marvell l'en louera dans *An Account...* (Grosart, IV, 262).

(95) *Hull Bench book* VI, 503 : « At which tyme Sir Robert Hildyard did communicate from the right honourable John Lord Bellasis that his Lordship did take notice of the absence of one of our burgesses of Parliament Mr. Andrew Marvell and thereupon a letter was writt to his Lordship the copie whereof is as followeth viz... ».

Celui-ci « a employé son pouvoir qui est nécessairement très grand » sur le député pour le décider à partir. Toutefois, instruit par l'expérience, Marvell ajoute : « Je ne bougerai pas sans un congé spécial de la Chambre, afin que vous soyez affranchis de toute possibilité d'être importunés ou tentés de faire un autre choix, en mon absence » (96). Malgré la déférence avec laquelle il demande dans la suite de la lettre l'assentiment de ses électeurs à son voyage, on sent un homme résolu aussi bien à garder son mandat qu'à se rendre en Russie, sûr d'ailleurs de vaincre toutes les résistances grâce au crédit de son patron. Hull donna de bonne grâce l'approbation que son représentant lui demandait pour la forme; l'importance de la négociation confiée à Carlisle apparaissait clairement à ce port de mer septentrional où aboutissait déjà une bonne part du commerce de la Mer Blanche. Le 20 juillet Marvell faisait ses adieux par lettre à la municipalité et à la Société de la Trinité, leur rappelant qu'il s'embarquait « sur l'ordre et conformément au bon plaisir de sa Majesté » (97) et les assurant de nouveau que si ce voyage avait dû leur causer quelque détriment, il ne l'aurait pas entrepris, « si avantageux qu'il fût pour lui-même, et non sans utilité pour le public ». Dans sa joie de partir il n'hésitait pas à déclarer que son voyage était une grâce divine et la récompense de son prompt retour de Hollande quatre mois auparavant (98).

*

* *

Malheureusement pour nous notre poète n'a pas raconté, en vers ni en prose, son voyage en Moscovie. Sous le règne du tzar Alexis, père de Pierre le Grand, ce pays mystérieux commençait à se rapprocher de l'Europe, et la curiosité des occidentaux s'éveillait pour lui. Avant 1650 Milton avait écrit une *Histoire de la Moscovie*, compilation abrégée des récits de divers voyageurs anglais. Sans doute Marvell connaissait-il cette œuvre de son grand ami, bien qu'elle ne dût être publiée qu'en 1682; les récits qu'il fit à son retour purent distraire l'aveugle et servir de stimulant à l'imagination qui évoquait alors le jardin de l'Eden (99). Mais nous devons nous contenter d'une *Relation* de l'ambassade composée par un des domestiques de Carlisle, Guy Miège (100); du reste

(96) « And you may be sure that I will not stirre without special leave of the House that so you may be free from any possibility of being importuned or tempted to make any other choice in my absence ».

(97) « ...with the order and good liking of his Majesty... » (lettre au maire).

(98) « ... my return hath onely served as a more particular providence and blessing of God upon me in my so faithfull and upright intentions;... » (lettre à la confrérie). Si dans la composition de tout bon puritain il entre un soupçon de « sanctimoniousness », on voit que chez Marvell cet ingrédient n'avait pas été oublié.

(99) Voir la brochure de H. Mustchmann, *Studies concerning the origin of « Paradise Lost »*, Dorpat 1924, où une idée intéressante est étouffée sous l'abondance des rapprochements de détail dont beaucoup sont sans valeur probante. La thèse de Mutschmann est que Milton a emprunté en grande partie la description du Paradis terrestre dans son poème à celle qu'il avait faite en prose de la Russie. Par exemple le vers 429 du livre IV nous parle de « cool zephyr »; or le mot *cold* se rencontre dans l'*Histoire de la Moscovie* (le contraire eût été surprenant).

(100) *A Relation of Three Embassies From his Sacred Majestie Charles II, to the Great Duke of Muscovie, The King of Sweden, and The King of Denmark. Performed*

ce jeune Vaudois, frais émoulu de l'Académie de Lausanne, s'il écrit le français et l'anglais avec la même facilité dépourvue d'élégance, se montre observateur intelligent dans la partie de son livre que n'occupe pas le compte-rendu *in extenso* de négociations vaines et de futiles chicanes diplomatiques. Le tsar avait pris prétexte de l'exécution de Charles I^{er} pour retirer aux négociants anglais d'Archangelsk les privilèges et immunités que leur avait accordés un de ses ancêtres en récompense de la redécouverte par Chancellor de la route du Cap Nord. A la Restauration par contre il avait envoyé un ambassadeur féliciter Charles II. Aussi l'objet de Carlisle était-il double : remercier le tsar de ses félicitations et le prier de rétablir le commerce anglais dans sa faveur première, la Rébellion, cause officielle de sa disgrâce, ayant pris fin. Disons tout de suite que sur ce dernier point l'ambassade essuya un complet échec. La mauvaise volonté des conseillers d'Alexis, les intrigues des Hollandais, rivaux des Anglais sur ce terrain comme sur tant d'autres, l'attitude hautaine et cassante de Carlisle, contribuèrent dans des proportions qu'il est difficile de préciser, à ce résultat négatif (101).

La « famille » de l'ambassadeur comptait environ quatre-vingt personnes dont « un chapelain pour sa dévotion, et pour sa récréation un fort beau concert de musique » (102); elle s'embarqua sur deux vaisseaux; Marvell se trouvait avec Carlisle sur le plus rapide qui jeta l'ancre à la barre d'Archangelsk le 19 août après une heureuse traversée de trente jours seulement. Aussitôt « Son Excellence envoya M. Marvel son secrétaire au voyvod ou gouverneur de la ville, pour le complimenter de sa part, et lui donner avis de son arrivée, afin qu'il lui plût de mettre ordre pour sa réception. M. Marvel étant arrivé en la ville, le gouverneur donna ordre qu'il fût conduit au château par six gentils-hommes, avec un régiment de six cents soldats rangés en haie depuis son logis. Après qu'il eut délivré son compliment, il fut reconduit avec le même respect, et le lendemain le gouverneur envoya avec lui seize ba-

by the Right Honble the Earle of Carlisle in the Years 1663 and 1664. Written by an Attendant on the Embassies, and published with his L^{ds} Approbation. London,.... 1669. — Publié ensuite en français à Amsterdam et à Rouen (1669, 1670, 1672) sous le titre : *La Relation de trois ambassades de Monseigneur le comte de Carlisle*.... — Nous renvoyons aux pages de l'édition Galitzin, publiée en 1857 dans la collection Elzévir, où l'on trouvera une bibliographie très détaillée des éditions antérieures. — D'après Miège lui-même le texte français est le véritable original et l'empporte en correction et en exactitude sur le texte anglais; mais les détails relatifs au personnel de l'ambassade et en particulier à Marvell y tiennent moins de place, comme on pouvait s'y attendre; aussi recourrons-nous parfois au texte anglais, déjà utilisé par Grosart, vol. II.

(101) Nous aurions voulu pouvoir contrôler les affirmations et appréciations de Miège au moyen de documents russes. Malheureusement les plus intéressants ne semblent pas avoir été publiés. Nous n'avons pu consulter que les *Hiérarchies du Palais* [*Dvortsovy Razriady*] imprimées au XIX^e siècle et dont un exemplaire se trouve à l'Ecole des langues orientales; cette compilation se borne au récit minutieux des cérémonies, laissant la marche des négociations à l'Ordre d'ambassade [*Počolski prikaz*] que nous n'avons pu consulter. — K. Waliszewski, *Les origines de la Russie moderne; les premiers Romanov*, Paris, 1909, pp. 221-5, donne de l'ambassade un récit qui semble assez impartial, et juge Carlisle en ces termes : « Cet homme courageux manquait essentiellement de souplesse... Il répondit à quelques procédés discourtois par d'autres encore moins aimables, et partit en faisant claquer les portes ». Waliszewski reconnaît d'ailleurs que Bogdan Khitrovo, principal négociateur russe, était à la solde des Hollandais.

(102) *Relation*, pp. 6-7.

teaux avec deux ou trois compagnies pour l'entrée de l'ambassadeur, laquelle se fit... le 23 d'Août ». Malgré le faste de cette réception, un différend sur un point de préséance ne tarda pas à se produire, qui devait être suivi de beaucoup d'autres : le colonel envoyé par le gouverneur à la rencontre de Son Excellence « eut bien la présomption de prendre la main sur elle ». Carlisle affirma hautement son droit, et il eut gain de cause (103). Le 12 septembre l'ambassade partit pour Vologda où elle devait arriver cinq semaines plus tard, par les rivières Duina et Sucagna. Carlisle avait un bateau pour lui-même, la comtesse sa femme et le vicomte son fils qui l'accompagnaient; la suite était répartie sur six barques. Hâlés par trois cents bateliers les Anglais n'avaient d'autre souci que de se défendre contre le froid déjà vif : « Alors on vit, dit Miège, la plupart de nous quitter leurs habits à l'angloise et porter des robes fourrées avec des bonnets à la polonoise, ce qui nous sembla d'abord fort étrange, et particulièrement à ceux qui portoient les longues robes de peaux de moutons, dont les manches, semblables à celles des vieilles sempiternelles Parques, venoient jusques aux talons » (104). A Vologda l'ambassade perdit trois mois par les lenteurs des fonctionnaires du czar, et charma son attente par les bains russes, la chasse au lièvre blanc et le patinage; le concert de musique, composé de cinq violons et d'un luth et « gouverné par un musicien très habile qui de temps en temps composoit de nouveaux airs » (105), fut aussi d'un grand secours, et l'auteur de la *Belle chanteuse* et de *l'Empire de la musique*, l'ami de Benjamin Rogers, s'il ne comptait pas parmi les exécutants, devait du moins se montrer auditeur assidu. Prit-il part à l'organisation d'une « fort plaisante farce de mascarades » par laquelle on célébra le grand anniversaire protestant du 5 novembre ? (106). C'est fort probable, mais dans le récit de Miège il ne reparait qu'après les dévotions de Noël, et dans son rôle officiel; Carlisle l'a chargé de faire des représentations au *pristaf*. Nestrof sur la mauvaise qualité des traîneaux préparés pour la dernière partie du voyage : « Le secrétaire dit librement à Nestrof qu'il était fort indécent de voir accommoder des personnes de qualité plus mal pour s'être confiées aux soins du czar, ce grand monarque, que si elles avaient voyagé à leurs frais ». Réponse orgueilleuse du *pristaf* qui s'étonne que l'ambassadeur reconnaisse si mal l'honneur d'avoir un guide de sa qualité. « A quoi le secrétaire répondit que Monsieur l'Ambassadeur reconnaissait la qualité du *Pristaf*, mais qu'il ne la croyait du tout assez grande pour que lui [le *pristaf*] et son collègue se plaçassent au-dessus de lui-même [l'ambassadeur] comme ils avaient fait à leur première visite » (107). Malgré cette ré-

(103) *Ibid.*, pp. 15-17. — Miège était sur le navire le moins rapide, et il raconte l'arrivée de Carlisle à Archangelsk par oui-dire.

(104) *Ibid.*, p. 33.

(105) *Ibid.*, p. 41.

(106) *Ibid.*, p. 43.

(107) Cet incident est relaté très sommairement dans le texte français, pp. 48 et 49. Nous le donnons ici d'après le texte anglais (cité par Grosart, II, 102-3. Edition originale : pp. 105-6), — qui seul met en scène Marvell. Quand celui-ci reproche à Nestrof et à son collègue « to preferr themselves above him » [l'ambassadeur], il fait allusion à ces paroles de Nestrof : « Le... czar... a commandé que nous et votre Excellence allions de compagnie à Moscou » (p. 48 de l'édition Galitzin).

plique vigoureuse le *pristaf* resta inflexible et Carlisle dut louer des traîneaux avec lesquels il mit trois semaines pour arriver en vue de Moscou. Chaque Anglais avait son traîneau sur lequel il était couché de tout son long. « La posture où nous étions, notre solitude et le mouvement aisé de nos traîneaux nous invitoient tellement à dormir que nous ne fimes autre chose la plupart de notre voyage. Au reste nous ne manquions pas de temps en temps de boire de l'eau-de-vie, pour nous conserver la chaleur interne; c'est pourquoi chacun de nous avoit toujours sa bouteille d'eau-de-vie auprès de soi... Avec nos fourrures et notre eau-de-vie, nous nous trouvions quelquefois aussi chauds que si nous eussions été près d'un feu » (108), confesse Miège, ce qui ne l'empêche pas de s'indigner de l'ivrognerie qu'il constate chez les indigènes (109).

L'entrée solennelle à Moscou était fixée au 5 février 1663/4, mais ce jour là l'ambassade attendit jusqu'au crépuscule l'avis de se mettre en marche, puis elle fut arrêtée en dehors des murs et condamnée à passer la nuit « dans la fumée et la puanteur des wisbys » (110) [isbas] d'un misérable village. Sur le champ Marvell rédigea pour son maître une épître latine adressée au czar et pleine de véhémentes protestations dont voici un échantillon : « Postquam, quod ignes fatui solent, per camporum et noctis errores me circumduxissent, pronuntiatur in ignobili hoc pago, ubi cum omnibus incommodis et (honor sit auri-bus) cum vilissimis insectis conflictor, pernoctandum ». Jamais Sa Majesté britannique n'aurait toléré pareille négligence de la part de ses propres serviteurs mais « reorum sanguine... tam barbarum et inhumanum facinus expurgasset » (111). Voit-on Charles II faisant décapiter ou pendre son introducteur des ambassadeurs parce que l'envoyé extraordinaire de tel souverain étranger aurait trouvé des poux dans un logis de passage ? Marvell cherchait à se mettre au ton de l'Orient et il y réussissait.

A Moscou où elle entra le lendemain, l'ambassade eut pour logis un grand bâtiment en pierre situé sur la Pokrowka et appartenant à Davidosk de Nicolaef (112). « Au reste, dit Miège après avoir loué cet hôtel pour la sécurité qu'il offrait contre l'incendie au milieu d'une ville de bois, au reste les chambres étoient assez mal garnies, car il n'y avoit pour toute tapisserie que de la sarge et du drap rouge, avec des bancs au lieu de chaises, sans aucun lit ». Le Russe chargé de préparer le logement avait décidé que « sept ou huit des principaux gentilshommes de son Excellence » coucheraient dans une seule grande salle « comme dans un hôpital », et sur la plainte qu'on lui en fit « il se mit à bouffonner... et dit hardiment qu'il était bon qu'ils couchassent tous en-

(108) *Ibid.*, pp. 50-1.

(109) Marvell ne doit pas avoir été surpris outre mesure par ce trait fâcheux du caractère moscovite, si son ami Ingelo lui avait raconté l'incident suivant survenu à la cour de Suède pendant le séjour de Whitelocke : « L'ambassadeur russe a envoyé dire que, n'ayant été avisé de l'audience que vers dix heures du matin, il avait dès ce moment de la journée bu tant d'eau-de-vie qu'il était déjà ivre, et hors d'état d'être reçu par la reine; aussi désirait-il que son audience fût remise à un autre jour, et qu'on l'en avertit plus longtemps à l'avance ». *A journal of the Swedish embassy...*, *ist supra*, vol. I, p. 403 (8 février 1653/4).

(110) *Relation*, p. 55.

(111) *Relation*, p. 57.

(112) *Hierarchies du Palais*, col. 556.

semble, de peur qu'autrement les rats ne les emportassent » (113). Impartialement Miège reconnaît que la table de l'ambassade fut extrêmement bien pourvue, et qu'il « ne manqua pas de divertissemens » à Moscou; il eut « le plaisir de voir la ville et principalement la cour où... il y a la plus grande splendeur et magnificence qui se puisse voir auprès d'aucun prince chrétien ». D'ailleurs les Anglais trouvaient en eux-mêmes des ressources pour lutter contre la nostalgie : « Il se fit un jour dans la maison une comédie (114) qui nous divertit fort bien pendant quelques heures. Sur la fin de l'hiver il se fit entre douze de nos domestiques un défi au jeu du ballon, à la façon d'Angleterre... publiquement... en la présence de Monsieur l'Ambassadeur » (115).

La conduite du gouvernement russe oscillait de la courtoisie barbare à l'insolence surnoise, s'il faut en croire Miège. Celui-ci trouve à critiquer même dans le banquet offert par le tsar à Carlisle et à toute sa suite dès le 19 février; pourtant il décrit avec complaisance « ce festin qui ne dura pas moins de neuf heures entières, pendant lesquelles on servit apparemment cinq cents plats pour le moins » (116). Les *Hiérarchies du Palais* moscovite sont encore plus prodigues de détails; elles donnent le menu complet et aussi la liste des dépenses (on brûla plus de trente livres de cire en cierges et l'on consomma une vingtaine de pintes de vinaigre de Novgorod); elles nous apprennent que le couvert fut mis, une fois les convives en place, par des boyards éminents (c'est le prince Bariatinski qui apporta aux Anglais fourchettes et couteaux). La liste de ceux qui servirent d'échansons à l'ambassade occupe toute une colonne serrée des *Hiérarchies*. Quant au tsar, il avait revêtu sa fourrure blanche : poil blanc à l'intérieur, argent au dehors, pour faire honneur aux étrangers; ce fut lui sans doute qui, conformément à la coutume russe (117), envoya à chacun de ses hôtes étrangers nommé-ment désigné les parts de poisson dont les *Hiérarchies du Palais* nous ont pieusement conservé la liste : « Et voici ce qu'on leur servit : à l'ambassadeur, prince Tcharlous [Charles], un quart de pâté de poisson, avec la hure; au fils de l'ambassadeur, prince Elizar [Edouard], une *Trinité* [?] longue; aux gentilshommes de la cour : à Sirdian Guebdon

(113) *Relation*, p. 75.

(114) Composée par le maître de musique, précise le texte anglais.

(115) *Ibid.*, pp. 76-77. Certains des Anglais avaient des distractions moins innocentes : « Pour ce qui est de la chasse, nous nous y adonnâmes fort peu à Moscou. Mais, au lieu de cela, il y avait plusieurs de nos domestiques qui s'en allaient quelquefois aux bains publics pour y voir, à la faveur de quelque trou ou fente dans la paroi, les assemblées de femmes qui s'y voient ordinairement l'été, de toute sorte d'âge et toutes nues, lorsque, après avoir sué quelque temps, elles vont se rafraîchir dans la rivière ou dans quelque étang près du bain ».

(116) *Ibid.*, pp. 105-10.

(117) Voir *The Present State of Russia, in a Letter to a Friend at London, written by an eminent person residing at the Great Tsar's Court at Mosco for the space of nine years* [1660-9]. *Illustrated with many copper plates*, publié en 1671. — Nous n'avons pu consulter que la traduction française : *Relation curieuse de l'estat présent de la Russie Traduite d'un auteur anglais qui a été neuf ans à la Cour du Grand Czar...* Paris 1679. Page 79 on lit : « A chaque repas, il [le Tsar] envoie quelque plat de sa Table à ses Favoris ». — L'auteur du *Present State of Russia* est Samuel Collins, médecin du Tsar, que Marvell rencontra à Moscou, comme le prouve le document cité *infra*, dans le texte. — On trouve la même anecdote sur Ivan Basiliwich ordonnant aux habitants d'une de ses villes de lui apporter un boisseau de puces dans la *Relation curieuse*, p. 67 et dans *The Rehearsal Transposed, 2nd part* (Grosart, III, 507), sauf que Collins dit Vologda et Marvell Moscou.

[Sir John Hebdon], une tête; au secrétaire d'ambassade André Marvel, une tête; au docteur Samail Calins [Samuel Collins], une tête; à Roman Lestin [?], un dos; au chevalier Broukh [Brook], un dos; au chevalier Guebdon [Hebdon], un dos; à Thomas Guebdon [Hebdon], une demi-tête, avec un citron; à Pierre Guioums [Humes ? ou Hughes ?], un dos; à l'interprète Thomas Breïan [Bryan], une tête; aux gentils-hommes de l'ambassade : au maréchal [?] John Toïlar [Taylor], un dos; à l'écuyer Thomas Godbol [Godbolt], une tête; au pasteur Breïan Tourner [Bryan Turner], une hure; à Salomon Paris [?] une demi-tête d'esturgeon; à Laurent Sobral [?], une hure; à Thomas Prat, un dos; à Julien Lidar [?] une demi-tête d'esturgeon » (118). Offrir la tête de certains poissons à un invité serait une mauvaise plaisanterie, mais celle de l'esturgeon passe pour un morceau de choix, et le geste impérial mérite de figurer parmi les titres de Marvell à l'immortalité.

Cependant les négociations avaient commencé : le 11 février Carlisle avait reçu sa première audience. Il était arrivé au palais « dans le traîneau du czar » où se trouvaient aussi « son secrétaire et son premier truchement (qui se tenoient tous [deux] debout et tête nue devant lui) le secrétaire portant en ses mains, avec une aune de damas rouge, les patentes du roi de la Grande-Bretagne, qui étoient de parchemin, et si larges que l'adresse contenoit tous les titres du czar écrits en lettres d'or » (119). Après avoir remis lesdites lettres de créance au czar, l'ambassadeur prononça en anglais un long discours que Marvell avait probablement composé pour lui et à coup sûr traduit en latin. Miège nous a conservé cette traduction parce que, remise aux Russes, elle devait créer un incident diplomatique, et aussi parce qu'il en jugeait le style « tout à fait élégant » (120). A vrai dire ce style nous rappelle au moins par endroits celui dans lequel Covielle devait, quelque six ans plus tard, traduire à Monsieur Jourdain les compliments de Son Altesse Turque. Par exemple les deux fils du czar sont appelés successivement « les deux flèches du carquois impérial, qui, quelque glorieux but que Sa Majesté Impériale se propose, ne manqueront pas de donner dedans », et « les deux aiglons de l'aigle moscovitique, qui exercent et qui fortifient leur vue en contemplant les rayons de Votre Majesté Impériale » (121). Par ailleurs nous éprouvons quelque gêne à lire les imprécations lancées contre les rebelles anglais, et particulièrement contre les régicides survivants, « execrables illos fugitivos et parricidas » (122), gens à traquer partout pour les livrer à leur juste châtiment.

(118) *Hierarchies du Palais*, col. 564. Ce document n'avait pas encore été utilisé par les biographes de Marvell; nous remercions Monsieur Boyer, directeur de l'Ecole des Langues orientales, et notre collègue et ami André Médard, professeur au Lycée de Nancy, de l'obligeance avec laquelle ils nous l'ont traduit et commenté.

(119) *Relation*, p. 55.

(120) « sufficiently elegant ». Cette remarque et le texte latin du discours ne se trouvent que dans l'édition anglaise (Grosart, II, 113).

(121) Nous citons la traduction française de Miège, pp. 97-8. Malheureusement les deux princes ne parurent pas et l'ambassadeur dut supprimer à la lecture ce passage de sa harangue; cruelle déception pour l'auteur !

(122) Grosart, II, 115. — Ce n'étaient pas là menaces en l'air. Downing, peu avant le voyage de Marvell en Hollande, avait capturé à Delft et envoyé à Londres où ils furent ignominieusement mis à mort, trois des plus braves régicides. Pepys, dans son journal les 12 et 17 mars 1661/2, relate cet incident et condamne la conduite de

Naturellement ce ne furent ni les métaphores ampoulées ni les formules d'idolâtrie royaliste qui choquèrent la cour moscovite. Mais comme l'ambassadeur, dès la première conférence qu'il eut avec les commissaires du czar, demanda réparation pour l'incident de l'entrée dans la capitale, ceux-ci ripostèrent en se plaignant que l'on eût manqué de respect à leur maître en le traitant d'*Illustrissimus*, alors qu'il avait droit au titre de *Serenissimus*. De cette accusation qui le visait surtout, Marvell se justifia par écrit, le 29 février, à grand renfort de citations tirées des meilleurs auteurs, et entreprit de donner une leçon de latin aux Russes « parce que, dit-il, la pureté de cette langue très éloquente n'étoit pas fort bien connue en cette nation, ce qui a causé ces bévues ». *Serenus* appliqué aux personnes sent la décadence, « au lieu qu'*illustris* signifie proprement, selon son étymologie, ce qui est tout luisant, glorieux et resplendissant, tant par dehors que par dedans et cela par une lumière primitive et originelle : car puisque le soleil est sans doute la première source de lumière, et que les poètes se servent d'expressions beaucoup plus relevées que ceux qui écrivent la prose, n'est-ce pas dans ce sens qu'Ovide dit de Phébus parlant à Phaëthon, au 2 des *Métam.*

..... Qui, terque quaterque
Concutiens illustre caput ? »

Nous sautons une page pour arriver à cette conclusion : « De sorte que d'interpréter *Illustrissimus* dans un sens diminutif, c'est trouver un positif dans un superlatif et chercher des ténèbres dans la plus brillante lumière ». Son honneur de latiniste lavé, Marvell avoue : « J'aurois employé cent fois *Serenissimus* si j'eusse su que Sa Majesté Czarienne eût mieux aimé ce titre » ; mais aussitôt le démon de la controverse le pousse à revendiquer pour Charles II le titre de Défenseur de la Foi, titre omis par les Russes et auquel le Joyeux Monarque tenait, paraît-il, plus qu'à aucun autre (123). Marvell rédigea encore plusieurs documents officiels que l'on trouve dans la *Relation* (124), mais nous n'en dirons pas davantage, car la négociation avait atteint dès ce moment le point mort. Carlisle perdit le peu de patience dont il disposait et demanda son audience de congé ; il ne l'obtint qu'après de longs délais, le 14 juin. Afin de mieux marquer son mécontentement il refusa les mantes

Downing, d'accord avec l'opinion générale. Il est regrettable que Marvell n'ait pu exprimer sur ce point ses vrais sentiments.

(123) *Relation*, pp. 139-143. Sur le titre de Défenseur de la foi porté par Charles II voir l'opinion non officielle de Marvell dans *A Dialogue between the Two Horses* (1675), citée au chap. VI *infra*. — Dans sa *Reproof*, p. 105, Parker dit à Marvell qui le menaçait de quitter tous ménagements : « As if you had treated me hitherto with as much reverence as the Emperour of Russia... ». Faut-il voir là une allusion ironique aux démêlés du secrétaire de Carlisle avec les conseillers du czar ?

(124) Le document qui porte la date du 22 avril et qui est le plus important fut lu le même jour par Carlisle au czar en personne dans une audience qui eut lieu entre dix heures du soir et une heure du matin, et sur le cérémonial de laquelle les *Hierarchies du Palais* complètent abondamment les indications succinctes de Miège. Le secrétaire et le personnel de l'ambassade escortèrent l'ambassadeur en voiture (col. 581). Avec Carlisle entrèrent dans la propre chambre du czar le secrétaire, quatre « nobles du roi d'Angleterre » et l'interprète. Mais avant les discours le czar fit sortir les *spalnick*s (sorte de sous-boyards) et les quatre gentilshommes anglais. « Avec l'ambassadeur restèrent le secrétaire et l'interprète » (col. 582). — Le plus beau passage de la harangue anglaise est une prosopopée de Charles II à « son très cher frère le czar » où Marvell a mis toute son éloquence (*Relation*, pp. 160-1. Grosart, II, 143-4).

zibelines, présents du czar, tant pour lui que pour le reste de l'ambassade. Miège ne cache pas que la décision de Son Excellence, prise sans consulter personne, parut d'abord amère à sa suite, qui réussit cependant à faire contre mauvaise fortune bon cœur et à se draper dans sa dignité (125).

Le 24 juin les Anglais quittaient Moscou, qui à cheval, qui en voiture, à l'allure de quarante ou cinquante verstes par jour. Malgré « les nuées de mouches (comme sont les mosketo's et autres) que le soleil engendre dans les étangs », le manque de fraîcheur de la boisson et la présence trop fréquente sur le menu des écrevisses qui, « bien qu'elles fussent excellentes d'elles-mêmes, leur devinrent néanmoins aussi fastidieuses que les cailles l'étoient anciennement aux Juifs dans le désert », ils ne trouvèrent pas le voyage trop pénible « grâce à l'avantage... qu'ils eurent de voyager à l'ombre des forêts » (126). Mais Marvell ne peut jouir librement du paysage, car il dut continuer sa lutte épistolaire contre la chancellerie russe (127). Enfin, par « Twere, Novogrod et Plesco », la caravane atteignit le 22 juillet la frontière livonienne à la bourgade de Nihuysen; en apercevant l'escorte suédoise qui l'attendait, un des Anglais s'écria : « Voilà des gens qui ressemblent à des chrétiens », expression qui « ne laissa pas, dit Miège, de passer parmi nous pour galanterie, en égard surtout à la jolie figure de rhétorique qu'il y avait lorsque par le mot de chrétien il entendoit proprement celui de civilisé ». Et de conclure avec beaucoup de sagesse cette première partie : « Ainsi nous quittâmes la Moscovie et ses habitants après y avoir demeuré près d'un an entier; ce qui étoit trop longtemps sans contredit pour une ambassade inutile » (128).

Mais la mission de Carlisle n'étoit pas terminée; il s'embarqua le 18 août à Riga pour Stockholm qu'il atteignit enfin, malgré des vents

(125) *Relation*, pp. 177-81. — Robbins, pp. 76-7, signale l'existence dans les *State papers, Foreign, Russia*, de plusieurs lettres signées de Carlisle mais écrites de la main de Marvell au cours de l'ambassade: une lettre écrite à Williamson par un autre Anglais de la suite de Carlisle (*ibid.*, 3 f. 115) dit : « I make not mention [?] that most passages and transactions of moment in this Embassy are understood by you, out of the papers that have been transmitted by Mr Marvell ». — Robbins, p. 80, n. 1, signale aussi dans les papiers se trouvant au château de Welbeck et publiés par S. A. Strong, 1903, p. 70, une lettre de Robert Harley, fils de l'ami de Marvell, qui en avril 1705 recommande à Charles Whitworth de lire « Marvell's account of the Embassy » entre autres récits de voyages en Russie; c'est sans aucun doute de la *Relation* de Miège que Harley veut parler. — Whitworth avait été chargé le 2 septembre 1704 de représenter l'Angleterre à la cour de Pierre le Grand où de fait il passa six ans (D. N. B.).

(126) *Relation*, pp. 182 et 185-7.

(127) Dans une lettre datée de Twere, le 30 juin 1664, il osa écrire aux conseillers du tzar, à propos de la détention arbitraire d'un sujet britannique : « Quorsum haec vergant. nescio. neque vos ipsi scitis qui facitis »; paroles suffisamment vives que n'atténua pas l'ignorance russe, comprenant comme s'il y avait : « neque vos ipsi scitis quid facitis ». Ainsi, dit Miège, « l'on prit un *qui* pour *quid*, ce qui est presque aussi ridicule que de prendre un *qui* pour *quo* » (*Relation* pp. 251-2). Cette phrase ainsi interprétée fut l'un des sujets de plainte du Tzar à Charles II (voir *infra*) et dans l'*Apologie de son Excellence contre les ambassadeurs du Czar nouvellement arrivés dans la cour d'Angleterre* qui termine la *Relation*, Marvell consacre tout un paragraphe à se défendre sur ce chef. Après avoir rétabli le sens, il le commente avec plus d'ingéniosité que de bonne foi : « Et de fait, qui peut scavoir quel événement auront toutes ces actions, à moins que d'avoir un esprit de prophétie ? Et si l'ambassadeur avoit eu dessein de blâmer le jugement des commissaires, il se seroit blâmé lui-même le premier, comme il est aisé de voir par l'expression » (p. 289).

(128) *Relation*, pp. 199-200.

contraires. De nouveau, Marvell débarque le premier, pour donner avis au maître des cérémonies de l'arrivée de l'ambassadeur. Nul doute qu'en entrant dans la capitale suédoise, notre poète ne se remémore ses vers en l'honneur de Christine, aujourd'hui errante sur le continent. Le deuxième successeur de cette reine fantasque, Charles XI, a neuf ans; il n'en donne pas moins audience à Carlisle le 11 septembre, et il « écoute avec une gravité et une grâce admirables » le compliment lu en anglais par l'ambassadeur, puis en latin par Marvell (129). Le lendemain Carlisle fit son compliment à la reine-mère, toujours en anglais, mais ce fut en français que le secrétaire de l'ambassade le traduisit de son mieux pour cette princesse d'origine allemande (130). Un mois plus tard l'ambassadeur, charmé de l'hospitalité suédoise mais n'ayant traité à fond nulle affaire importante, prit son congé du roi et de la reine-mère dans les mêmes formes qu'à l'arrivée. Chez la reine, Carlisle et Marvell se surpassèrent en ingénieuse flatterie : « Environ vers le milieu de ce compliment, là où il est dit que « l'éloquence la plus hardie demeurerait interdite », il arriva une chose qui surprit fort toute l'assemblée : c'est que Son Excellence y fit une longue pause ». Miège s'y laissa prendre et crut que « c'étoit la sincérité du discours de Monsieur l'ambassadeur qui produisoit cet effet. Toutefois, continue l'auteur de la *Relation*, quand je vis le secrétaire hésiter dans le même endroit lorsqu'il interprétoit le compliment en françois, je m'imaginai d'abord [= je compris aussitôt] que la chose avoit été faite à dessein » (131).

De Stockholm qu'il quitta le 13 octobre Carlisle se rendit à Copenhague pour sa troisième et dernière ambassade. De nouveau nous voyons Marvell débarquer le premier (132) et nous l'entendons traduire les compliments de Carlisle au roi en latin et à la reine (encore une princesse d'origine allemande) (133) et aux deux princes en français. L'hospitalité danoise ne le céda en rien à l'hospitalité suédoise, mais les négociations n'aboutirent pas plus qu'à Stockholm. Le gouvernement anglais voulait se faire du Danemark un allié dans la guerre alors imminente contre les Provinces-Unies. L'ambassadeur et sans doute aussi son secrétaire s'y employèrent de leur mieux (134), mais la jalousie entre les deux sou-

(129) *Ibid.*, p. 218.

(130) Le texte français du compliment mériterait de nous arrêter si Miège n'indiquait discrètement qu'il l'a retouché : « ce compliment... fut ensuite traduit en françois à peu près de cette façon ». Citons cependant cet exemple de phébus : « Puisque dans cette conjuncture de la minorité du roi il n'y a point d'autre différend que celui-ci, savoir si c'est Votre Majesté ou le royaume qui doit prendre le plus de part au bonheur du roi votre fils, Sa Majesté mon maître s'offre de faire le troisième pour entretenir cette aimable controverse, et est résolu ne se tenir jamais neutre pendant que vous aurez des différends de cette nature ». *Ibid.*, pp. 219-220.

(131) *Ibid.*, p. 229. Le récit de Miège est ici quelque peu confus, bien que l'idée générale ne fasse pas de doute; nous avons complété le texte français au moyen d'un membre de phrase emprunté au texte anglais (Grosart, II, 168).

(132) *Relation*, p. 232.

(133) Miège ne dit pas ici s'il a retouché le français de Marvell. En voici un échantillon : « Le roi mon maître m'a commandé de... vous déclarer en toute rondeur l'estime et l'amitié singulière qu'il a pour Votre Majesté » (*ibid.*, p. 241). Le texte anglais n'a pas cette familiarité sans doute involontaire : « ...to make to You all the most entire professions of Friendship, Affection and Esteem which are due to... » (Grosart, II, 173).

(134) *Relation*, p. 244 : « Son Excellence n'épargna ni ses soins ni sa grande industrie... ». Pourtant Miège, qui écrit en 1668, ne peut s'empêcher de regretter la « malheureuse guerre » contre la Hollande que son maître avait contribué à préparer.

verains scandinaves les empêcha d'intervenir dans la mer du Nord, ni séparément ni conjointement.

Le 15 décembre Carlisle quitta Copenhague pour aller s'embarquer à Elseneur (où Marvell, espérons-le, donna un souvenir à Hamlet), mais les vents contraires le ramenèrent à ce port; impatienté, il y débarqua et partit avec neuf de ses domestiques par la voie de terre. A Hambourg les voyageurs louèrent des voitures, mais à Bockstoudt sur la route de Brême « le voiturier du secrétaire refusa d'aller plus loin, à moins d'être accompagné d'un autre voiturier son camarade qui aurait été aussi inutile que sa voiture. Le secrétaire ne pouvant le mettre à la raison par des moyens honorables en essaya d'autres, et lui braquant un pistolet sur la figure aurait voulu contraindre l'homme à le suivre. Mais sur le champ son pistolet lui fut arraché et comme les Allemands se mettaient en posture de lui faire un mauvais parti nous intervenîmes si efficacement que nous le tirâmes de leurs mains ». Tandis que Marvell ainsi délivré s'en allait au galop prévenir Carlisle, ses compagnons se virent obligés après une bataille rangée de capituler avec les indigènes à des conditions onéreuses et humiliantes (135).

Cet incident, où notre poète montra une fois de plus la vivacité de son tempérament, fut le dernier du voyage. Par Cologne, Malines, Bruxelles, Calais et Gravesend, l'ambassadeur et son secrétaire atteignirent Londres le 30 janvier 1664/5. Marvell n'en eut pas fini avec ses fonctions du moment où il eut posé le pied sur le sol anglais, car Charles II demanda à Carlisle de « mettre par écrit succinctement un narratif des principales choses qui s'étoient passées » (136) en Russie, pour confondre les ambassadeurs du Tsar déjà arrivés porteurs de plaintes contre l'insolence des Anglais. Ce « narratif » que Miège donne en entier, satisfait le Roi qui approuva sans réserve son représentant.

*

* *

Pendant les neuf mois qui suivent le retour de Marvell en Angleterre sa correspondance fait défaut, mais les comptes de la commune de Hull témoignent qu'il touche son indemnité parlementaire pour les trente et un derniers jours de la quatrième session de la législature, session qui prit fin le 2 mars 1664/5 (137). On le retrouve ensuite à Oxford où le parlement-cavalier tient sa cinquième session (9-31 octobre 1665) à cause

(135) *Ibid.*, p. 263; le texte français parle non du secrétaire, titre qui ne peut désigner que Marvell, mais plus vaguement d'« un gentilhomme de Son Excellence ». Le texte anglais (p. 430 de l'édition originale) dit : « the secretary's waggoner would not stir, unless there might go along with him another waggoner his comrade, who would have been as useless to us as his waggon. The secretary not able to bring them to reason by fair means, tried what he could by foul, and by clapping a pistol to his head would have forced him along with him. But immediately his pistol was wrested from him, and as they were putting themselves into a posture to abuse him, we interposed so effectually that he was rescued out of their hands ». Miège appelle ces Allemands « a barbarous rout of peasants and Mechanicks ».

(136) *Relation*, p. 265.

(137) *Margoliouth*, II, 336 et 345.

de la peste qui fait rage à Londres. Arrivé en avance le poète s'empresse de visiter la bibliothèque de l'université, la Bodléienne, alors sans rivale en Angleterre (138). Sans doute y trouve-t-il dans l'intervalle des séances des consolations aux soucis que ne peut manquer de lui causer le redoublement de la persécution contre les non-conformistes. C'est le prix dont le gouvernement paie à la majorité des Communes les subsides votés pour la guerre contre les Provinces-Unies, guerre qui, commencée en fait dès le mois de décembre 1664 par une attaque contre les colonies néerlandaises, a été déclarée officiellement par Charles II au mois de mars suivant. Si ces conséquences intérieures et religieuses devaient chagriner Marvell, la guerre elle-même ne le surprit ni, semble-t-il, ne le choqua sur le moment. L'échec de l'ambassade à Moscou ne pouvait guère ne pas avoir laissé quelque rancune contre les Hollandais dans l'âme de l'ex-secrétaire de Carlisle redevenu simple député. Son *Caractère de la Hollande*, écrit douze ans plus tôt, retrouva de l'actualité et fut imprimé, pour la première fois à notre connaissance, avec les suppressions nécessaires et des additions qui ne semblent pas être de Marvell (139). En tout cas la pièce ne portait pas de nom d'auteur. Elle paraît avoir eu du succès, et Marvell ne s'en fâcha sans doute pas.

La session finie, notre poète quitta Oxford. Une nouvelle lacune dans sa correspondance (140) nous prive de connaître l'impression produite sur lui par l'incendie de Londres (2-7 septembre 1666). Du moins l'impression pittoresque, car les lettres postérieures (141) montrent, en dé-

(138) Wood, *Fasti, An. Dom.* 1665 : « This year in the month of September Andr. Marvel... became a sojourner in Oxford for the sake of the public Library and continued there, I presume, some months... ». Il semble que Wood brode des suppositions sur ce simple fait : le 30 septembre Marvell signa sur le registre d'admission de la Bodléienne parmi *extranei nobiles et generosi* (Birrell, p. 116, Margoliouth, II, 336).

(139) Voir les notes d'Aitken et de Margoliouth sur cette pièce dont le succès est attesté par une réimpression faite en 1672 (texte de 1665), cette fois à peu près sûrement contre le gré de Marvell.

(140) Une lettre du 2 novembre 1665 est encore datée d'Oxford; la suivante, du 9 décembre 1665, n'indique pas le lieu où elle a été écrite, probablement Londres où la peste diminuait de violence; puis nous passons à une lettre datée de Westminster (on sait que cette cité, distincte de celle de Londres, avait été épargnée par l'incendie) le 23 octobre 1666, alors que le parlement s'était réuni dès le 21 septembre pour sa sixième session (terminée le 8 février 1666/7). — Pour remplir ce vide nous possédons un document qui témoigne à la fois de la présence de Marvell à Londres le 10 avril 1666 et de l'intérêt qu'il portait aux sciences de la nature vraies ou prétendues (cf. le poème sur le *grammatomancien* Maniban); c'est un livre intitulé *A brief account of Mr. Valentine Greatrakes's and divers of the strange cures By him lately performed. Written by himself in a letter addressed to the Honourable Robert Boyle Esq. Whereunto are annexed the testimonials of several Eminent and Worthy Persons of the chief Matters of fact therein related.* — London, Printed for J. Starkey, at the Mitre in Fleet Street, between the middle Temple-Gate and Temple-Bar. 1666. — Parmi ces attestations il s'en trouve deux (pp. 83-5) qui sont signées d'« Andr. Marvell... Thomas Alured [voir *supra*, chap. I], W. Popple »; l'une se rapporte à la guérison d'un certain Nicholson, de Cambridge, libraire, qui depuis vingt-trois ans ressentait des douleurs dans tout le corps; l'autre, à celle d'une dame Dorothée Pocock de Chiveley dans le Berkshire, âgée de quarante-cinq ans et affligée d'une tumeur au sein. Sur Greatrakes et sa méthode (il procédait par attouchements ou caresses, d'où son surnom de *stroker*) voir le D. N. B. Il semble avoir été sincère, désintéressé et modeste. Il a été raillé de façon plus spirituelle que juste par Saint-Evremond (*Œuvres*, éd. de 1753, III, 71-89) dans la nouvelle intitulée *Le prophète irlandais*. — La présence de Marvell à ces deux cures quasi-miraculeuses a été signalée pour la première fois dans *Notes and Queries*, ser. VI, vol. IX, pp. 61 et 458).

(141) Lettres du 27 octobre 1666 : « Many informations are daily brought in to the two Committees about the Fire of London and the insolence of Papists »; — du

pit de toute sa discrétion, qu'il partage le mécontentement général contre le gouvernement rendu responsable de ce désastre, et les soupçons populaires à l'égard des papistes accusés d'avoir mis le feu à la capitale pour le compte du roi de France, allié (d'ailleurs peu actif) des Hollandais. Les campagnes anglaises ont aussi leur grief contre le principal ministre, le chancelier Clarendon, qui s'est fait l'avocat de la liberté récemment accordée à l'importation du bétail irlandais. Si une minorité anglaise de nourrisseurs ne demande qu'à acheter ce bétail maigre et peu cher pour l'embouche, la majorité des éleveurs ne veut pas de cette concurrence. Avec un meilleur fondement la Chambre des Communes presque entière essaie de contrôler les dépenses publiques, et d'empêcher que l'argent destiné à la marine n'aille aux maîtresses du Roi. Ainsi se forme une opposition hétérogène dont le personnage le plus en vue est le duc de Buckingham, gendre de Fairfax et mari de l'ancienne élève de Marvell. Celui-ci entretient peut-être des rapports personnels avec le duc. En tout cas il seconde de son mieux les efforts de Buckingham pour renverser Clarendon qu'il rend responsable des mesures rigoureuses prises depuis 1662 contre les non-conformistes. C'est du moins le motif profond que nous permet de deviner notre connaissance générale de l'âme du poète, car lorsqu'il attaquera le chancelier, il se gardera bien de porter l'assaut sur un point où les Communes ne le suivraient pas : il se placera sur le terrain de l'intérêt et de l'honneur nationaux.

La lutte entre les deux hommes d'état dura près d'un an et d'abord Buckingham compromis par sa légèreté et son impudence eut le dessous (142). Clarendon l'aurait peut-être emporté sans un accident où sa responsabilité était minime mais qui lui fut plus fatal que toutes ses fautes. Après des alternatives de succès et de revers, la guerre contre les Provinces-Unies avait lassé le peuple anglais et même la cour. Des négociations s'ouvrirent le 14 mai 1667 à Bréda. Mais le gouvernement de Charles II commit la faute de croire la paix acquise du moment qu'il la désirait. A court d'argent comme toujours, il n'équipa aucun navire de haut bord pour la campagne de 1667. Le grand pensionnaire de Hol-

13 novembre : « The Reports from the Committees of the fire of London and insolence of Papists are almost ready for the house things of extraordinary weight and which it they were not true might have bin thought incredible » ; — du 22 janvier 1666/7 : « Then heard the report of the Fire of London full of manifest testimonys that it was by a wicked designe And orderd the Report of the insolence of Papists for to morow and then take both into consideration ». — Margoliouth, II, 336 et I, 306, signale que Marvell fit partie de trois commissions qui enquêtèrent sur ces deux problèmes connexes, et cite d'après *Somers's Tracts*, 4^e collection, vol. II (1751), pp. 1-23, l'interrogatoire par « Mr. Jolliff and Mr. Marvel » d'une certaine « Mrs. Rebecca Eves of Enfield » le 20 décembre 1666 ; cette dame aurait été avertie par une voisine papiste que Londres allait brûler ; la commission n'exprime aucune opinion sur ces racontars, mais les transmet à la Chambre.

(142) Voir les lettres à la municipalité de Hull des 22 et 29 décembre 1666 pour une première arrestation de Buckingham, et le journal de Pepys aux dates du 27 février et du 3 mars 1666/7 pour un second mandat d'arrêt décerné contre le duc, cette fois sous l'inculpation de haute trahison ; la duchesse aida son mari à s'enfuir. Le 2 avril 1667, alors qu'il se cachait encore, Marvell écrivit à Wharton : « The Duke of Buckingham hath many friends at Court that boldly own and defend his interest in so much that men say the king believes better of him then formerly ». La sympathie qui se devine dans cette lettre s'exprime ouvertement dans les satires de la même année, *Clarindon's House-Warming*, v. 99-100 (*Great Buckingham*) et *Last Instructions to a Painter*, v. 357-8.

lande, Jean de Witt, plein de haine et de rancune contre l'Angleterre, envoya l'amiral Ruyter insulter les côtes anglaises; celui-ci n'hésita pas à remonter la Tamise et son affluent la Medway; il arriva jusqu'à Chatham, le grand arsenal anglais d'alors, et y brûla plusieurs vaisseaux de guerre désarmés (10-15 juin). Cet audacieux coup de main n'influa guère sur les conditions de la paix signée le 21 juillet qui furent assez avantageuses pour l'Angleterre. Mais si l'effet réel fut mince, l'effet moral fut immense. Clarendon ne fit qu'exaspérer davantage l'opinion en prorogeant le parlement après quatre jours de session (25-29 juillet). Aussi le Roi sacrifia-t-il son vieux serviteur à sa propre sûreté, aux importunités « des bouffons et des filles de joie » (143) que la cour renfermait en grand nombre (Buckingham lui-même y avait reparu dès le 16 juillet) et que gênait l'austérité du principal ministre, autant qu'à la colère des Communes. Enfin Charles avait, dans la mesure où son indolence lui permettait de s'occuper des affaires publiques, une politique à lui, distincte de celle de Clarendon surtout dans les questions religieuses. Le 30 août il envoya au chancelier l'ordre formel de rendre le grand sceau.

C'est vers cette date et à cette occasion que Marvell écrit plusieurs poèmes, les premiers depuis 1658. Il semble à première vue que l'indignation fasse couler de nouveau une veine qui paraissait tarie. Pourtant l'on peut supposer que Marvell avait déjà pris la plume au début de 1667, alors que l'incursion hollandaise n'était encore qu'une menace (144). Aussi ne s'agit-il pas principalement d'exhaler la douleur patriotique d'une âme blessée mais de perdre à tout jamais un adversaire politique. Marvell parmi beaucoup d'autres veut la mise en accusation de Clarendon par les Communes devant les Lords constitués en tribunal, selon la coutume anglaise dont Stratford est la plus récente et la plus illustre victime. Les satires écrites en 1667, les *Dernières instructions à un peintre* et *Clarendon pend la crémaillère*, pièces auxquelles on peut joindre les deux épigrammes *Sur sa maison* et *Sur ses enfants*, sont un réquisitoire et il convient de les lire comme telles. On ne saurait pourtant reprocher à Marvell d'avoir frappé un ennemi à terre si son bras était levé dès avant la chute du chancelier. Il aurait pu, dira-t-on, retenir le coup après celle-ci; mais il croyait possible un retour de la faveur royale. On ne doit pas non plus taxer de partialité un homme à qui la constitution elle-même confiait pour une fraction le rôle de juge d'instruction et de ministère public, laissant à d'autres le soin de prononcer le verdict et la sentence. Et si les satires sont anonymes, Marvell n'hésita pas à se mettre en avant à la Chambre pendant les débats relatifs à la mise en accusation qui occupèrent le début de la septième session (145), ouverte le 10 octobre 1667. Il y arrivait d'ailleurs

(143) Evelyn, à la date du 27 août 1667 : « he had enemies at court, especially the buffoons and ladies of pleasure ». — Marvell lui-même parle du rôle joué par cet élément dans la chute de Clarendon (*The Last Instructions*, v. 927-35) tout en cherchant à expliquer autrement la décision du Roi.

(144) Voir la lettre à Wharton du 2 avril 1667, *ad initium*, qui peut s'interpréter ainsi.

(145) Nous ne comptons pas la session avortée des 25-29 juillet, décrite dans *The Last Instructions*, v. 827-62.

plein d'espoir et même, semble-t-il, de confiance dans le Roi : « Jamais saison n'a été plus favorable, écrivait-il le 3 octobre à ses électeurs, pour obtenir l'accomplissement des désirs de chacun, qu'il s'agisse de redresser des torts passés ou d'établir le bon ordre et la justice pour l'avenir ». Quatre interventions du député de Hull entre le 14 octobre et le 6 novembre nous sont connues, et malgré l'obscurité qui enveloppe aujourd'hui ces questions de procédure on sent bien qu'il voulait charger l'accusé le plus possible. La dernière fois qu'il intervient c'est pour faire rétablir un chef d'accusation d'après lequel Clarendon aurait dit que « le Roi était impropre au gouvernement et paresseux » (146). Le royaliste le plus idolâtre ne pouvait guère nier en son for intérieur la vérité de ces paroles, mais l'occasion paraissait trop bonne pour que Mar-

(146) Les sources pour ces quatre interventions sont : (1) les notes d'un collègue de Marvell, Anchitell Grey, frère d'un régicide et qui semble lui-même avoir été un royaliste assez tiède; elles furent publiées en 1769 sous le titre de *Grey's debates*; — (2) les notes d'un autre collègue, encore inédites et conservées au Musée Britannique, Add. MS. 33.413, sous ce titre : « *Parliament Observations of ye daily proceedings* » : *a diary kept by John Milward M.P. for Co. Derby from 17 September 1666 untill May 8., 1668.* (Ce document nous a été signalé par Mademoiselle Robbins qui y a identifié le député de Hull sous l'orthographe *Marvin*); — (3) *The Proceedings in the House of Commons, Touching the Impeachment of Edward Late Earl of Clarendon, Lord High-Chancellor of England, Anno 1667. With the many debates and speeches in the House... Printed in the year 1700.*

La 1^{re} intervention de Marvell se place le 14 octobre et n'est signalée que par Milward, f. 30 : « This morning was wholly spent in speeches concerning the Lord Chancellor. Whether the King's laying him aside should be joynted to the other acts of grace for which we were to give him the thanks of the house : Many excellent speeches were made against it by Sir Rob: Atkins, Sir John Maynard, Mr. Marvin, Mr. Dowdswell, and the two Goodricks, Col. Birch, intimating yt it was a precondemning him before any crime was layd to his charge ». Si tel était le vrai mobile de Marvell il fait honneur à son sentiment de l'équité, mais ce texte trop concis et d'une ponctuation incertaine permet des doutes. — La 2^e intervention, le 29 octobre, ne se trouve que dans *Grey's debates*, I, 14 : « *Mr. Marvell.* Would have the faults hunt the persons. Would not have a sudden impeachment by reason of the greatness of the person or danger of escape, Lord Clarendon not being likely to ride away post — Witnesses of that quality not to be had ». Nous ne savons trop où Marvell voulait en venir, mais il est piquant de noter que l'ex-chancelier lui donna un démenti lorsqu'il s'enfuit en chaise de poste un mois plus tard, jour pour jour. — La 3^e intervention, le 31 octobre, ne nous est connue que par Milward, f. 37 : Marvell parle contre l'envoi à la Tour de Londres du bouc émissaire choisi par la cour, Pett (voir *The Last Instructions*, v. 765-90, cités en partie *infra*, chap. VI). — La 4^e intervention se trouve à la fois dans *Grey's debates*, I, 36, qui la place le 11 novembre, et dans Milward, f. 40, et *The Proceedings*, p. 27, qui s'accordent pour la mettre le 6. D'après Grey le discours de Marvell se place entre la discussion du 16^e et celle du 17^e chefs d'accusation : « *Mr. Marvell.* Moves that whoever brought in the article of « the King's being unfit for government » would publish the person that gave him that information ». Cette personne était Seymour (dont Marvell avait fait l'éloge dans *The Last Instructions*, v. 257-8, pour son opposition à Clarendon dès l'année précédente) qui donna à son tour, comme source le poète-député Denham; celui-ci (pourtant considéré par Marvell comme un courtisan des plus vils, *ibid.*, v. 151-4, et *infra*, chap. VI) précisa : « The words were, *the King an inactive person, and undisposed for government* — The person has them upon record — A noble person can affirm it ». Aussitôt après, un autre poète-député, Waller (voir *The Last Instructions*, v. 263-4, et *infra*, chap. VI pour son passage à l'opposition) s'exprima dans le langage de la plus abjecte flatterie : « The King no more dishonoured by ill reports, than God by being blasphemed — Moves to have it made an article ». En d'autres termes Waller après avoir nié que Clarendon ait pu faire aucun tort au Roi par ses paroles demande qu'il soit poursuivi pour les avoir prononcées. Grey arrête là le récit de cette discussion. — Milward dit : « After all the articles of the charge had been debated Mr. Marvin pressed that the words that were said to be spoken against the King should not be passed over in silence but be declared, the words as it [?] sayd are these (the Chancellor should say that the King was an unactive person and indisposed for government). Sir Rob. Howard pointed at Mr. Seymour who indeed gave the first hint of them

vell la laissât passer de ruiner définitivement le ministre déchu dans l'esprit du monarque (147).

La quasi-unanimité de la Chambre dura jusqu'à l'acte de bannissement contre Clarendon, acte auquel le roi donna sa sanction le 16 décembre. Le même jour le Parlement fut ajourné pour sept semaines. Quand il se réunit le 6 février 1667/8, les dissensions commencèrent entre les vainqueurs. De nombreux députés considéraient que certains ministres partageaient avec l'ex-chancelier la responsabilité des revers navals, et que le fait d'avoir trahi leur chef au dernier moment ne leur avait pas mérité le pardon. Dans les *Dernières instructions* (v. 933), Marvell invite déjà le roi à se méfier d'Arlington, secrétaire d'état et rival pour le moment de Buckingham dans la faveur royale. Le 15 février 1667/8, alors que la Chambre discutait sur l'insuffisance du service de renseignements pendant la guerre récente, et particulièrement sur l'ignorance où les forces anglaises avaient été laissées des mouvements des flottes hollandaise et française en 1666, « Monsieur Marvell, faisant allusion au baron Arlington, dit avec une certaine véhémence : « Nous avons eu comme secrétaires d'état des Bristols et des Cecils (148), et par eux nous avons su les délibérations du conseil privé espagnol, et intercepté les lettres du cabinet pontifical; et maintenant quel étrange tableau ! Les sommes allouées au service de renseignements si faibles, les renseignements en conséquence — un désir libidineux d'occuper les grands emplois persuade aux gens qu'ils sont capables de les remplir. — La place de secrétaire d'état est un bien mal acquis, quand on l'a payée

Mr. Seymour produced Sir Jo. Denham and Sir Jo. Denham he affirmed that he had [them] from another who would justify that the Chancellor sayd so and made a moste rationall and excellent speech. It is sayd that the Chaunceller spake these words in France before that the King was restored ». — *The Proceedings* semble déformer un peu le rôle de Marvell en lui prêtant une animosité contre Seymour qu'il ne ressentait pas encore à cette date, mais sans doute n'y a-t-il là qu'une négligence de rédaction; pour le reste cette troisième version confirme les deux précédentes et nous donne la conclusion du débat (d'ailleurs implicitement annoncée dans la remarque finale de Milward) : « Upon debate it appearing probable that these words were spoken before the Act of Oblivion, it passed over ». Marvell ne devait-il pas à l'amnistie plus que Clarendon ?

(147) Le Roi lui-même d'après Pepys (à la date du 11 novembre 1667) avait le bon sens et la justice de ne pas incriminer Clarendon de ce chef; quand un courtisan vint lui répéter le propos attribué à l'ex-chancelier il répondit que celui-ci le lui avait tenu en face vingt fois et tout récemment encore, et tourna la chose en plaisanterie. Pourtant, conclut Pepys, il risque d'en cuire à Clarendon.

(148) Les Cecils sont évidemment les deux secrétaires d'état d'Elisabeth, le père et le fils, mais l'allusion aux Bristols surprend davantage; heureusement un passage du dernier pamphlet de Marvell, *An Account of the Growth of Popery* (Grosart, IV, 366) répète la même anecdote en précisant qu'il s'agit de Georges Digby, fait comte de Bristol par Jacques 1^{er} et qui fut longtemps ambassadeur à Madrid; à vrai dire il ne devint jamais secrétaire d'état mais le pluriel indique sans doute que Marvell l'unit dans sa pensée à son fils, le deuxième comte de Bristol qui fut secrétaire d'état de Charles 1^{er} pendant la guerre civile, puis (nominalement) de Charles II pendant son exil. Ce personnage brillant mais fantasque a pu exercer sur Marvell une certaine fascination; peut-être avaient-ils fait connaissance lorsque le député de Hull au parlement-convention était membre d'une commission élue le 29 août 1660 et chargée « to consider reparation to the Earl of Bristol out of the lands of Carew Raleigh ». [*Commons' Journal*]. En tout cas *Clarindon's House-Warming* (v. 77-8) exprime la sympathie de Marvell pour la tentative malheureuse, que fit Bristol en 1663, de mise en accusation du chancelier, et *The Last Instructions* (v. 933) reproche à Arlington d'avoir trahi « son maître Bristol ». — Enfin dans la lettre du 13 novembre 1669 au maire de Hull Marvell note que seul parmi les Pairs Bristol a voté pour un projet de loi que leur envoyaient les Communes.

de 10.000 livres sterling et d'une baronnie ». Invité à s'expliquer il répondit « que la notoriété du fait rendait toutes explications inutiles » (149). Ce discours, en dépit du caractère pour nous énigmatique de l'allusion finale, possède l'intérêt de nous montrer chez Marvell orateur parlementaire une impétuosité contenue le plus souvent dans un silence prudent. Il parlait assez rarement, mais quand il parlait, il n'était pas tout à fait maître de ses paroles, et sans doute l'un explique-t-il l'autre (150). Toujours est-il que Pepys témoigne du bruit qu'a fait

(149) Les sources pour ce discours sont : (1) *Grey, ut supra*, I, 70, qui donne le résumé le plus complet et dont nous avons traduit le passage intégralement dans notre récit de la séance; — (2) *Milward, ut supra*, f. 58, qui est beaucoup plus succinct : « Mr. Marvin made a moste sharpe speech against some of the councill and especially hinted at the Lord Arlington as that he had got 1000 l. and a barony »; — (3) Pepys, dans son journal à la date du 17 février : « I to Westminster Hall... and there in general I hear of the great high words that were in the House on Saturday last, upon the first part of the Committee's report about the dividing of the fleet... and the King's bad intelligence was mentioned, wherein they were bitter against my Lord Arlington, saying among other things, that whatever Morrice's was, who declared he had but 750 l. st. a year allowed him for intelligence, the King paid too dear for my Lord Arlington's, in giving him 10.000 l. st. and a barony for it... ». On voit que les trois versions s'accordent à peu près sur les paroles prononcées par Marvell, mais elles diffèrent sur la date. *Grey's debates* place ce discours le vendredi 14 février, *Milward* et *Pepys* le samedi 15; nous avons suivi la majorité ici comme pour le discours contre Clarendon; d'ailleurs l'erreur peut venir non de Grey mais de celui qui publia ses notes au XVIII^e siècle; il semble même qu'il y ait eu interversion, car *Grey's debates*, I, 79, place le 15 février le discours de Morrice, secrétaire d'état concurremment avec Arlington (ce dernier en sa qualité de Pair ne pouvait parler aux Communes), où les mauvais renseignements fournis à la flotte anglaise sont attribués à la faiblesse des crédits, discours que Pepys rapporte le 14 comme ayant été prononcé le même jour (il le tient de son cousin Roger Pepys, député aux Communes).

Pour claire qu'elle parût à Marvell l'allusion finale de son discours semble obscure aujourd'hui; *Milward* et *Pepys* ont probablement compris qu'il s'agissait d'argent et d'un titre donnés par le Roi à Arlington pour lui-même, mais Grey indique une autre explication : « The place of secretary ill gotten, when bought with 10.000 l. and a barony » signifierait qu'Arlington aurait conclu un marché avec son prédécesseur Nicholas pour obtenir la démission de celui-ci selon l'usage du temps. En réalité Nicholas avait refusé le titre et reçu l'argent du Roi lui-même; dans un certain sens le Roi avait donc acheté la charge de secrétaire d'état à Nicholas pour en faire cadeau à Arlington et l'on pouvait dire qu'il payait trop cher les services de celui-ci.

(150) En 1673 *Gregory, Father-Greybeard*, pp. 140-5, contiendra un discours burlesque que Marvell sera censé prononcer à la Chambre et qui commencera ainsi : « Mr. Speaker — I, that spoke here but once before, — Must now speak, though I ne'er speak more » (il y a là une exagération certaine du silence de Marvell). L'Orateur demande à Marvell de prêter serment en baisant la Bible : l'ancien secrétaire de Cromwell s'y refuse, tient des propos séditieux, est traduit à la barre de la Chambre. — La même année Parker dans sa *Reproof*, pp. 402-5 et 521-5, imagine deux discours burlesques de Marvell; en tête du second il donne des conseils au député sur la façon de se présenter à la Chambre : « First you must rise up and take out your watch (if it be not at pawn...) and though it do not go or be down, yet look on't in the first place however, not transiently but stay your eye upon it till you cannot longer do it handsomely without too apparent Prostitution of your design, then combing your wigg shake it with a grace, make up your mouth between a smile and a simper, look upon the presence with some pity but more scorn. And then begin, *Mr. Speaker*, and there pause again, for it becomes you to seem modest at first... ». Ce croquis semble pure fantaisie. Dans l'ouvrage posthume déjà cité, *Reverendi admodum...* p. 277, Parker revient sur ce sujet et prétend que les orateurs de l'opposition en général et Marvell en particulier étaient peu dangereux parce que la Chambre les méprisait : « iis enim vix unquam loqui sine sibilis permissum est, neque ipsi poetæ nostro sine verberibus. Quâ causâ crebro vapulans tandem tacere didicit;... ». — Un autre pamphlet de la même année que la *Reproof*, *A common-place-book out of the Rehearsal Transposed* (voir bibliographie n° 46) pp. 12 et 21, représente au contraire Marvell comme « the most... exact orator » des dissidents et explique ironiquement la redondance de son style par l'habitude « to manage a Parliament debate till three in the afternoon, in spite to a dinner bespoke at the Cock... ».

l'invective de Marvell (151) et qu'Arlington y attacha quelque importance, car il la mentionne dans une lettre écrite le surlendemain au représentant anglais à La Haye, le baronnet Guillaume Temple : « Je laisse à vos autres correspondants le soin de vous dire les votes émis, mais ne puis m'abstenir de vous informer que M. Marvell m'a attaqué au sujet des renseignements, vigoureusement quoique sans succès jusqu'ici, du moins pour ce qui est de me faire du tort. Aujourd'hui il m'a donné occasion de lui pardonner, en étant le premier à proposer, au milieu de cette enquête, la prise en considération du discours du Trône, ce qui amena la décision d'agir ainsi mercredi matin [c'est-à-dire le surlendemain 19 février] » (152). Il est à peine besoin de dire que ce discours de Charles II, comme presque tous ceux de ce monarque, exposait de façon pitoyable sa détresse financière et suppliait les loyales Communes d'y remédier sans retard. Celles-ci faisaient la sourde oreille, et parlaient d'autre chose. Aussi le député qui les ramenait à ce sujet douloureux méritait-il la reconnaissance du gouvernement. Marvell s'était-il aperçu qu'il avait été trop loin et cherchait-il à réparer son imprudence ? Ce n'est pas impossible ; mais on peut trouver à sa conduite un autre motif plus honorable : le discours du Trône touchait aussi à la question religieuse, et recommandait la tolérance. Or, quelque patriotique rancune que conservât Marvell contre les responsables du mauvais succès des armes anglaises, la guerre navale appartenait au passé, et le cédait dans ses préoccupations au souci très actuel d'améliorer le sort des non-conformistes (153).

*

* *

De 1668 au début de 1672 la vie politique de Marvell ne renferme aucun événement, ni même aucun incident personnel de quelque importance, et sa production littéraire ne pèse pas lourd. Quant à la vie nationale dans son ensemble elle nous paraît pendant ces quatre années

(151) Voir l'avant-dernière note. — Pepys, a-t-on dit, ne nomme jamais Marvell ; c'est exact mais dans le passage que nous avons cité l'impersonnel « they » cache notre poète. — D'ailleurs le journal de Pepys s'arrête en 1669 et Marvell n'atteint la notoriété qu'en 1672.

(152) *Arlington's letters to Sir W. Temple, collected by Tho. Bebington, (1701)* p. 226 (signalé par Firth dans le D. N. B., vie de Marvell). — Cf. Pepys, le 14 février 1667/8 : « whereas they [the House of Commons] ordered [i. e. had previously ordered] that the King's speech should be considered to-day, they took no notice of it at all, but are really come to despise the King in all possible way of showing it ». Ces mots montrent la valeur du service rendu par Marvell au Roi et à ses ministres trois jours plus tard. — Il est caractéristique de la correspondance de Marvell avec ses électeurs que sa lettre du 15 février ne fasse pas la moindre allusion à son discours.

(153) Noter pourtant que Marvell parla encore le 21 février 1667/8 au cours d'une discussion sur le paiement des soldes des marins par de simples tickets au lieu de numéraire (c'était l'une des causes du mécontentement qui avait amené la désertion dans les équipages anglais ; voir *The Last Instructions*, v. 583-4, 601-4, 777). Il insista pour découvrir les vrais coupables (Milward. *ut supra*, fol. 62) : « Mr. Marvin said that although the officers [Pett, Pepys, etc.] upon hearing may clear themselves, yet it was requisite that they should be desired to inform the house where the fault was, for there is no question, but that they are able to do it ».

aussi stérile que confuse. Néanmoins ce laps de temps prend un certain intérêt pour le biographe comme pour l'historien quand on y voit la préparation des grandes luttes de 1672 et 1673, luttes qui stimuleront au-delà de toute attente l'écrivain chez Marvell.

La paix règne en Europe depuis le traité d'Aix-la-Chapelle (mai 1668), mais dans le plus grand secret le Roi Très-Chrétien prépare la guerre contre les Provinces-Unies, coupables d'avoir rejeté son amitié en limitant ses conquêtes dans les Pays-Bas espagnols. Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, sœur de Charles II et belle-sœur de Louis XIV, négocie entre ces deux souverains le traité secret de Douvres (22 mai/1^{er} juin 1670) par lequel ils se partagent d'avance les territoires et les possessions néerlandaises. Pour apprécier la perfidie du roi d'Angleterre il faut se rappeler qu'il continue officiellement à faire partie de la Triple-Alliance organisée par Jean de Witt au début de 1668 en vue de contrecarrer les ambitieux projets de la France. C'est contre notre pays que le Parlement anglais vote des subsides destinés à l'équipement d'une flotte, et c'est contre la Hollande alliée que Charles II a promis à Louis XIV d'employer cette flotte. L'opinion anglaise (154) ne laisse pas d'avoir quelques soupçons bien que la vérité lui soit cachée avec soin. Dès le 14 avril 1670 Marvell annonçait à son neveu la visite de Madame et prévoyait « des conseils de famille » qui évidemment ne lui disaient rien de bon.

Mais la politique extérieure, pour le député de Hull comme pour la grande masse de ses concitoyens, présente un intérêt moins passionnant que la politique intérieure, dominée par les problèmes religieux. Le Roi, de façon bien hésitante il est vrai, essaie d'obtenir des Chambres (155) quelques mesures pacificatrices, celles-là même qu'il a promises à Bréda dès 1660. Le Parlement-Cavalier dans sa majorité reste fidèle sur ce point à l'esprit de Clarendon. Il repousse avec la même aversion les deux solutions envisagées et qui d'ailleurs se complètent l'une l'autre. A l'intérieur de l'Eglise établie, des concessions sur le rituel qui laissent aux membres du clergé et aux fidèles une certaine latitude individuelle; c'est l'apaisement ou compréhension [*composure*] qui satisfera les presbytériens modérés. En dehors de l'Eglise, pour les sectes qu'on ne peut espérer faire rentrer dans son sein, une tolérance [*indulgence*] qui rendra possible l'exercice du culte et supprimera les peines de toute sorte dont la loi accable les dissidents. Dans le conflit tantôt latent, tantôt déclaré qui oppose sur ces deux points le Roi et les Communes, les sympathies de Marvell vont nettement du côté de Charles II. Nous avons dit tout à l'heure l'accueil fait par le député de Hull à un discours du trône qui préconisait l'apaisement. Contre son habitude il laisse voir

(154) Déjà inquiète de la grandeur de Louis XIV et particulièrement de l'œuvre de Colbert. Dès 1669 celui-ci parle de « la jalousie que les Anglais conçoivent de l'augmentation de la marine du Roi de France ». (Cité par Lavis, *Histoire de France*, tome VII, vol. I. p. 254).

(155) La septième session se termina le 9 mai 1668. La huitième dura du 19 octobre 1669 au 11 décembre de la même année; la neuvième du 14 février 1669 au 22 avril 1671 (mais du 11 avril au 24 octobre 1670 les séances avaient été interrompues par un ajournement); la dixième devait commencer le 4 février 1672/3. On voit que pendant les quatre années 1669-72 le parlement siégea effectivement dix mois à peine.

à ses électeurs ses préférences en la matière (156), et quand il écrit à son neveu il exprime sans détours son opinion sur la rage persécutrice de ses collègues : « Le terrible projet de loi contre les conventicules [des dissidents] a été envoyé à la Chambre des Pairs... Ceux-ci [plus libéraux que les Communes] font des changements considérables à ce projet qui, tel que nous le leur avons envoyé, est la quintessence de la méchanceté et de l'arbitraire [*the Quintessence of arbitrary Malice*]; ils siègent des jours entiers et cependant n'avancent que pouce par pouce... Aussi le sort du projet est-il incertain; mais le projet passera sans doute, car c'est le prix de l'argent » (lettre du 21 mars 1669/70). On voit que si Marvell déteste l'intolérance sincère des Communes il méprise à juste titre le Roi qui, tolérant lui-même, leur vend le pouvoir d'assouvir leur haine (157). D'autre part cette Chambre si intraitable quand il s'agit de traquer les non-conformistes se montre servile pour tout le reste. Ainsi s'expliquent les expressions de découragement que l'on rencontre de temps à autre dans les lettres privées, par exemple à la fin de celle dont nous venons de citer un passage : « C'est aussi mon opinion que le Roi depuis son retour, bien plus, qu'aucun roi depuis la conquête normande, n'a jamais été aussi absolument puissant à l'intérieur qu'il [Charles II] l'est aujourd'hui, et que jamais le Parlement ni les fonctions publiques n'ont été recrutés aussi certainement ni aussi constamment parmi des hommes disposés à tout supporter (158). Dans une telle conjoncture... quelle probabilité y a-t-il que je fasse quoi que ce soit d'utile [*to the purpose*] ? ». Quelques semaines plus tard, à propos du Parlement : « Nous sommes tous des couards vénaux, sauf un petit nombre » (159). Un an après : « Le roi de France est à Dunkerque. Nous n'avons pas de flotte en mer quoique nous ayons donné un subside évalué à huit cent mille livres sterling pour cet objet. Je crois, à vrai dire, qu'il ne fera aucune tentative contre nous, mais nous laissera mourir de mort naturelle. Car en vérité jamais pauvre nation n'a eu tant de maladies compliquées, mortelles, incurables » (160). Trois ou quatre mois s'écoulaient encore; le Roi de nouveau a demandé de l'argent pour payer ses dettes, et la Chambre sait fort bien que les sommes votées iront à d'autres usages : « Néanmoins le nombre des courtisans inébranlables fut tellement accru par les patriotes renégats, que l'on acheta pour l'occasion, les uns six, d'autres dix, et l'un même quinze mille

(156) Lettre du 29 février 1667/8 : « I hope [the debate] will tend towards that composure which his Majesty recommended to us ». Voir aussi la lettre du 26 novembre 1670 : « a very good thing... an universall act of Grace from his Majesty ».

(157) Il vendait aussi la tolérance aux dissidents; voir la lettre à Guillaume Popple du 28 novembre 1670. D'après cette même lettre les persécuteurs réussissaient parfois à alarmer sérieusement le Roi et à obtenir de lui des mesures de police rigoureuses et même arbitraires, par exemple l'arrestation de Hays et de Jekill en faveur de qui Marvell parla à la Chambre le 21 novembre 1670 (signalé par Margoliouth, II, 338, d'après *Grey's debates*).

(158) « Nor any Parliament, or Places, so certainly and constantly supplied with Men of the same Temper ». Pour ce qui est du parlement Marvell paraît faire allusion aux résultats des élections partielles; à partir de 1673 celles-ci semblent être devenues beaucoup moins favorables au gouvernement.

(159) Lettre à Popple du 14 avril 1670 : « The Parliament was never so embarrassed, beyond Recovery. We are all venal Cowards, except some few ».

(160) Lettre à Popple, non datée, mais le Roi de France arriva à Dunkerque le 22 avril 1671.

livres sterling en espèces, outre les places, les terres, les survivances données à d'autres, que seule la miséricorde divine les a pu empêcher de livrer au Roi tout le sol et toute la liberté de l'Angleterre » (161). Ces renégats, ce sont ceux qui ont lutté avec Marvell contre Clarendon et dont il a célébré les exploits dans ses *Dernières instructions à un peintre*. Dans l'opposition ils se donnaient le nom de patriotes, qui s'opposait alors à celui de courtisan, comme chez nous au début de la Révolution. L'amertume du député de Hull vient de la débandade de ce « parti national » (162) où l'on peut voir une première ébauche du parti whig; il exprime son indignation en vers dans le *Nouvel avis à un peintre* de 1670/1 (163).

Toutefois il convient de ne pas attacher trop d'importance aux accès de pessimisme ni aux boutades, parfois assaisonnées d'une pointe d'humour, de notre poète. Il suffit que son aversion pour les prêtres et surtout les évêques anglicans trouve une occasion de s'exhaler pour qu'il reprenne la plume avec joie, car il est aussi prompt à espérer qu'à désespérer. Voici que le Roi, secondé par son ministre pour les affaires d'Ecosse, le comte de Lauderdale, essaie d'enrayer la persécution dirigée contre les presbytériens, ou covenantaires, par l'archevêque de Glasgow, Alexandre Burnet, homme honnête et courageux, mais fanatique et borné. En même temps Charles II se montre très désireux de transformer l'union personnelle de l'Angleterre et de l'Ecosse en union complète; c'est le projet qui aboutira en 1707, mais vers 1670 l'opinion publique anglaise n'est pas mûre pour la réalisation de cette idée. Marvell, entièrement d'accord sur ce point avec le Roi et passant par-dessus la méfiance et le mépris que lui inspire Lauderdale, tente de convertir ses compatriotes au projet d'union : il écrit *Le Fidèle Ecossais*, où il rend responsable de l'hostilité prolongée entre les deux nations le clergé épiscopalien ardent à réduire la citadelle du système presbytérien. Il se laisse entraîner à une interminable digression dans laquelle il passe en revue tous les vices, tous les crimes réels ou imaginaires des prélats et nommément de leur chef, l'archevêque de Canterbury, Gilbert Sheldon. Puis il revient à son sujet pour faire du Joyeux Monarque un panégyrique exalté :

Un seul Roi, une seule foi, une seule langue et une seule île,
font qu'Anglais et Ecossais, ce sont les deux côtés d'une même
[médaillon].

(161) Lettre du 9 août 1671 à un ami qui habitait la Perse : « Nevertheless such was the Number of the constant Courtiers, increased by the Apostate Patriots, who were bought off, for that Turn, some at six, others ten, one at fifteen, thousand Pounds in Money, besides what offices, Lands, and Reversions, to others, that it is a Mercy they gave not away the whole Land, and Liberty, of England ».

(162) « country party ». Marvell emploie cette expression dans *An Account of the Growth...* 1677 (Grosart, IV, 329) bien que le premier exemple cité par le N.E.D. soit de 1735-8. — Cf. *The Last Instructions*, v. 107, où « Country » tout seul a le même sens.

(163) *Further Advice to a Painter*, v. 47-64, — si cette satire lui appartient, ce qui est vraisemblable mais nullement certain. Encore plus douteuse est l'attribution à notre poète de *The Kings Vowes* (mai 1670) et de *Nostradamus's Prophecy* (janvier 1671/2). Aussi ne faisons-nous usage ici que d'une seule satire de Marvell écrite entre 1668 et 1673. *The Loyall Scott*, et renvoyons-nous une fois pour toutes le lecteur au chap. VI, *infra*, pour les questions d'authenticité, de date et de texte. — Outre les satires en vers, un ouvrage en prose attribué à Marvell se placerait ici par sa date; c'est *The Alarme*, mais voyez bibliographie n° 96.

Charles, notre grande âme, seul comprend cela ;
il commande à notre volonté aussi bien qu'à notre affection ;
et là où des sympathies jumelles ne peuvent s'accorder
sait le dernier secret pour nous unir en un seul peuple (164).

Une comparaison plus poétique que claire avec l'apiculteur qui arrête la discorde civile dans une ruche au moyen d'un nuage de farine, nous indique la nature de ce royal secret (165). Grande dut être la déception de Marvell quand les négociations entre les deux Parlements tombèrent en léthargie (166). Jusqu'à sa mort il continuera à s'intéresser aux souffrances des covenantaires écossais.

Si Charles II ne suit pas plus constamment la ligne de conduite qui a l'approbation de notre poète, la faute n'en est pas seulement à la mauvaise volonté des Communes, mais aussi aux dissensions de ses conseillers immédiats. Parmi ceux qui se partagent sa confiance de 1668 à 1673, cinq ont passé dans l'histoire étroitement associés par suite de cette coïncidence que leurs initiales forment le mot *cabal*, appliqué depuis longtemps à la première ébauche de ce que nous appelons aujourd'hui le ministère ou le cabinet ; ce sont Clifford, Arlington, Buckingham, Ashley et Lauderdale. Mais il faut se défendre de cette illusion que la *Cabale* forme un groupe uni, strictement limité, et que toutes les affaires lui soient soumises. En réalité ses membres se jalourent et cherchent à se duper les uns les autres (167), et souvent le Roi fait appel à des hommes d'état en dehors des cinq. Dans une lettre à son neveu du 14 avril 1670, Marvell écrit : « La cabale qui nous gouverne actuellement... se compose de Buckingham, Lauderdale, Ashly, Orrery et Trevor. Mais cela n'empêche pas l'autre cabale d'avoir, semble-t-il, parfois son tour ». Les membres de « l'autre cabale » ne sont pas nommés, mais il s'agit évidemment des amis du duc d'York, de ceux que l'on soupçonne déjà de sympathies papistes, entre autres Clifford et Arlington. Tant par animosité personnelle que par conviction politique, Marvell, nous l'avons vu, détestait ces deux ministres. Sa préférence allait donc à la première cabale, que l'on pourrait appeler la cabale protestante à condition d'exclure de ce terme toute idée proprement religieuse (168). Parmi les noms qu'il cite nous relevons celui du comte

(164) *The Loyall Scott*, v. 260-5 :

One King, one faith, one Language and one Ile :
English and Scotch, 'tis all but Crosse and Pile.
Charles our great soul this onely Understands :
Hee our Affection both and will Comands,
And, where twin Simpathies cannot atone,
Knowes the last secret how to make them one.

(165) *Ibid.*, v. 266-73.

(166) Voir les lettres de Marvell à ses électeurs du 19 octobre 1669, du 26 février et du 10 mars 1669/70, des 9 et 12 avril 1670. Après cette date il n'est plus question de l'union dans la correspondance. Pourtant *The Loyall Scott* sous sa forme complète est postérieur au 9 mai 1671. — Dans *The Rehearsal Transposed* (Grosart, III, 98) écrite en 1672 Marvell exulte encore de la révocation de Burnet.

(167) L'exemple le plus célèbre est le traité de Douvres dont les clauses religieuses (promesse de conversion de Charles II au catholicisme) ne sont connues que de Clifford et d'Arlington.

(168) Dans la même lettre du 14 avril 1670 Marvell raconte à Popple que le Roi, malgré une prescription de plusieurs siècles, a revendiqué le droit de siéger à la Chambre des Pairs : « It is true that this has been done long ago, but it is now so old,

d'Orrery, pair d'Irlande et membre de la Chambre des Communes anglaises; quand celui-ci n'était encore que baron Broghill il avait servi Cromwell avec éclat; la rancune des vieux Cavaliers avait provoqué contre lui en 1669 une demande de poursuites à laquelle il n'avait échappé qu'à trois voix de majorité; ce jour-là le député de Hull laissa deviner à ses électeurs sa profonde satisfaction (169).

Quant à Buckingham, si Marvell a jamais eu des illusions sur sa valeur morale, celles-ci doivent être dissipées : le scandaleux adultère du duc avec la comtesse de Shrewsbury, la mort du comte tué en duel par l'amant de sa femme (170), la duchesse expulsée du domicile conjugal pour faire place à la noble concubine, tous ces incidents avaient dû frapper particulièrement l'ancien précepteur de Marie Fairfax, et de fait sa correspondance privée ne laisse pas de relater les extravagances ducales : « Buckingham est de nouveau endetté pour cent quarante mille livres, et grâce à la prorogation [qui suspend l'immunité parlementaire], ses créanciers ont le temps de mettre en pièces toutes ses terres.. Buckingham dépense tout son bien avec Madame de Shrewsbury, dont il croit avoir eu un fils; celui-ci eut le Roi pour parrain; il mourut tout enfant, comte de Coventry, et fut enseveli dans le sépulcre de ses ancêtres » (171). Avoir donné de sa propre autorité un titre de noblesse à un bâtard adultérin était de la part de Buckingham un acte de folie qui révoltait aussi bien les sentiments respectables que les préjugés enracinés de toute l'Angleterre, et qui devait lui coûter cher le jour où la faveur royale cesserait de le couvrir. Pourtant l'accent de Marvell dénote plutôt le regret attristé que l'indignation. D'autres indices, assez vagues à la vérité, tendent à faire croire que notre poète au fond du cœur gardait l'espoir d'une conversion de Buckingham, conversion qu'il proclamera accomplie quelques années plus tard, et qu'en attendant il comptait principalement sur le duc pour défendre auprès du Roi la cause des non-conformistes. Etrange défenseur des puritains austères et souvent revêches que ce débauché élégant et spirituel, athée, superstitieusement adonné à l'alchimie et à l'astrologie ! Mais Marvell n'était pas le seul à voir chez Buckingham un apôtre de la tolérance et un défenseur de la Réforme. S'il infligeait mainte humiliation à sa vertueuse épouse, le duc ne rachetait-il pas cette faute en conseillant au Roi de répudier la Reine, Catherine de Bragance, aussi irréprochable que la duchesse, mais stérile

that it is new, and so disused that at any other, but so bewitched a Time, as this, it would have been looked on as an high Usurpation and Breach of Privilege ». Après avoir exprimé ce blâme théorique Marvell reconnaît que l'intervention du Roi a des avantages pratiques : « It is credible, the King,... resolved, and wisely enough at present to weigh up and lighten the Duke [of York]'s Efficacy, by coming himself in Person ».

(169) Lettre du 4 décembre 1669 (datée par erreur du 4 novembre) : « On Wednesday the E: of Orery... made his defense in his place and so fully to every point that though otherwise he might probably have been brought upon tryall by impeachment yet the house upon division 121 against 118 dismiss the accusation ». Orery était le frère de Lady Ranelagh, que Marvell avait peut-être rencontrée chez Milton, et du chimiste Robert Boyle sur qui voyez *infra*, chap. VII.

(170) Le 16 janvier 1667/8. — Pourtant dans sa lettre à la municipalité de Hull du 25 novembre 1669 Marvell laisse encore percer sa satisfaction d'avoir vu échouer une attaque aux Communes contre Buckingham (la même lettre annonce que le comte d'Orrery a été mis en cause) accusé de pactiser avec les républicains irrépentins.

(171) Lettre du 9 août 1671.

elle aussi, et par surcroît papiste ? (172). Si Charles écoutait cet avis, se remariait avec une protestante et engendrait légitimement, le duc d'York verrait la succession lui échapper à la grande joie du député de Hull et de la majorité de ses compatriotes. D'autre part la rancune de Buckingham continuait à poursuivre les amis de Clarendon, parmi lesquels le plus honorable et le plus marquant était sans conteste le duc d'Ormond, longtemps lord-lieutenant d'Irlande (173), et le plus riche propriétaire foncier des trois royaumes. Le 6 décembre 1670 Ormond échappa par miracle à un attentat dans les rues de Londres : un hardi scélérat nommé Blood l'enleva dans son carrosse pour le mener pendre à Tyburn mais ne put exécuter son dessein jusqu'au bout. Blood en voulait à Ormond de longue date, mais de plus on soupçonna Buckingham de l'avoir soudoyé. Quelques mois plus tard, le 9 mai 1671, le même Blood fit une tentative, qui fut tout près de réussir, pour voler la couronne royale gardée à la Tour le Londres. Marvell raconte le fait à un ami avec admiration. Il traite le voleur de « compagnon très hardi et pourtant plein de sang-froid » et dit que son échec est dû à son humanité, car « s'il avait tué le gardien, il aurait pu prendre le large avec les joyaux ». Une fois pris, ajoute Marvell, « Blood étonna le Roi et la Cour par la générosité et la sagesse de ses réponses. Lui, et ses complices à cause de lui, sont mis en liberté par le Roi, à l'étonnement général » (174). Notre poète n'en reste pas là ; il compose une double épigramme en latin et en anglais sur l'exploit de l'« audacieux Blood » qu'il justifie presque d'avoir « opéré une saisie-gagerie » sur la couronne (175) comme riposte aux confiscations qu'Ormond lui avait injustement fait subir en Irlande. Autre titre à l'indulgence du satirique : Blood s'était déguisé en ecclésiastique anglican pour pénétrer dans la Tour ; ce travesti offrait une excellente occasion d'opposer la « pitié laïque » de celui qui n'avait pas voulu répandre le sang pour assurer sa fuite à la cruauté du prêtre véritable :

Excidit ast ausis tactus pietate prophana,
Custodem ut servet, maluit ipse capi.
Si modo Saevitiam texisset Pontificalem,
Veste Sacerdotis, rapta corona foret.

Marvell et Blood se lièrent-ils d'amitié à la suite de l'exploit de l'un et des vers de l'autre ? Un document, à vrai dire énigmatique, permettrait de le croire : c'est un rapport d'espion à l'un des secrétaires d'état, Williamson, daté du 21 septembre 1671 ; on y lit que Buckingham pendant son ambassade en France (c'est-à-dire vers juillet 1670) s'est efforcé de rassurer le public anglais sur la politique étrangère de Charles II, mais que, s'étant aperçu grâce à ses relations avec les dissi-

(172) Lettre à Popple du 21 mars 1669/70 : « It is my Opinion that *Lauderdale* at one Ear talks to the King of *Monmouth*, and *Buckingham* at the other of a new Queen ».

(173) Ormond avait été relevé de ses fonctions au printemps de 1669 par suite des intrigues de Buckingham.

(174) Lettre du 9 août 1671, *in fine*.

(175) *The Loyall Scott*, v. 179 (l'épigramme anglaise a été insérée dans cette pièce soit par Marvell, soit par un copiste) :

Upon the English Diadem distrust'd,...

dents que cette politique était impopulaire, il avait résolu de la contre-carrer plutôt et de laisser à d'autres (à Clifford par exemple) le soin de la poursuivre, ce qui ne pourrait que leur faire du tort. Et puis cette simple notation de fait : « Marvell et Blood reviennent de chez Buckingham » ou « sont envoyés par Buckingham » (176). On ne saurait rien affirmer sur la foi d'un tel témoignage; du moins n'est-elle pas invraisemblable, cette association entre le duc, le poète satirique et le bandit de grands chemins.

Y a-t-il un lien entre l'intérêt porté par Marvell à l'Irlandais Blood et un projet que nous connaissons seulement par une lettre à Guillaume Popple écrite en avril ou mai 1671 ? « Je crois que ce sera mon lot d'aller en Irlande remplir un emploi honnête et avantageux. Certains ont flairé la Cour de Rome à cette distance. Là-bas j'espère être hors de l'odeur de la nôtre ». Nous en sommes réduits aux conjectures sur les fonctions que Marvell espérait remplir (177). Mieux vaut pour sa gloire qu'il ne soit pas allé dans un pays dont la religion, les mœurs et même

(176) *Calendar of State Papers, dom.*, année 1671, p. 496 : « Bl[ood] asks who puts temper on the ill impressions in the people for our conjuncture with Fr[ance] and Holland. Answered that Bucks first began this when he was in Fr[ance], but finding by the fanatics that it was disgusted, he was advised on all accounts to cross it rather, and to let another party drive it, which would be to their disadvantage etc. Marvell [?] with Bl[ood], from Bucks. Ennys. Captain Rosse saw his. Ash[ley] comes to Enny's house and sits often, Ennys tries high, at 800 l. *per annum* Frequent desires of [?] of Parliament... ». L'expression « puts temper on... » est obscure sinon même amphibologique; on pourrait comprendre « excite le peuple » mais nous avons admis l'interprétation contraire parce qu'il est certain que Louis XIV par ses présents, ses flatteries et ses promesses, fit la conquête de Buckingham quand celui-ci vint en France (voir sa vie dans le D. N. B.) et qu'à ce moment l'alliance française n'avait pas de plus chaud partisan que le duc. — Le *Calendar* met un point d'interrogation après le nom de Marvell, mais un chartiste de nos amis qui a vu l'original dit que le doute n'est guère possible; les quatre premières lettres sont d'une parfaite netteté, les trois dernières, un peu moins lisibles mais sans aucun trait qui puisse infirmer cette transcription. Le point d'interrogation du *Calendar* s'explique sans doute par l'étonnement de voir Marvell, le légendaire Marvell, dans cette compagnie.

(177) Le lord-lieutenant d'Irlande était alors le baron Berkeley de Stratton pour qui Marvell montre peu d'estime dans sa lettre à Popple du 21 mars 1669/70 à l'occasion de sa nomination. Mais d'après le D. N. B. Berkely quitta son poste pendant quelques mois en 1671; ses pouvoirs furent confiés à une commission; il semble que sa conduite ait été attaquée comme trop favorable aux catholiques ce qui expliquerait l'allusion de Marvell à la Cour de Rome; peut-être le député de Hull espérait-il accompagner en Irlande le successeur éventuel de Berkeley. Ce qui fortifie cette conjecture, c'est le passage suivant de la lettre du 9 août 1671 à un ami en Perse : « *Barclay is still Lieutenant of Ireland; but he was forced to come over to pay ten thousand Pounds Rent to his Landlady Cleveland* ». Une déception perçue sous la médisance (sur la duchesse de Cleveland, maîtresse du Roi, voir les satires). De fait Berkeley reprit ses fonctions pour ne les quitter définitivement qu'en 1672.

Dès 1668 Marvell s'intéressait à l'Irlande d'un point de vue, à la fois religieux et financier. Milward, *ut supra*, f. 74, à la date du 26 mars de cette année, raconte un débat « on the adventurers' case » et dit que « Mr. Marvin was for adjourning their [Sir Allen Brandrick and Sir Vincent Churchill's] going [to Ireland as commissioners for selling of land] untill the adventurers case was heard at the barr ». Et dans sa lettre au maire de Hull du 18 avril 1669 Marvell annonce : « On Munday next the Irish Adventurers will be heard at the Barre, a great cause, complaining of the settlement there as destructive to the Protestant interest ». Evidemment il ne voulait pas que l'on touchât à l'œuvre irlandaise de Cromwell, mais nous n'en savons pas davantage sur cette affaire.

Dans sa lettre au maire de Hull du 15 avril 1669 Marvell annonce le prochain départ pour l'Irlande de Cyriaque Skinner, l'ami de Milton et le sien, mais ne nous dit pas à quel titre. — Enfin la lettre à Harley du 3 mai 1673 renferme une phrase mystérieuse sur « the man we spoke of in Ireland »; sans doute cela veut-il dire tout

la vie économique ne lui inspiraient que de l'aversion. Les allusions éparses dans son œuvre montrent qu'il aurait été aussi dur et égoïstement anglais que son grand prédécesseur, le poète Edmond Spenser, l'avait été dans des circonstances analogues. De ce projet qui n'aboutit pas retenons seulement que le député de Hull conservait en 1671 des attaches avec le pouvoir; cela nous aidera à comprendre sa conduite l'année suivante (178).

*

* *

Le 15 mars 1671/2 Charles II lançait sa *Déclaration d'indulgence*, et le surlendemain il déclarait la guerre aux Provinces-Unies. Sur ces deux points il ne faisait qu'exécuter les engagements de Douvres, mais pour l'Angleterre qui ignorait ceux-ci la surprise fut grande. Les consciences se trouvèrent en face de cas difficiles. D'une part la vieille inimitié contre la Hollande, toujours vivace, luttait avec la jalousie croissante à l'égard de la France, nouvelle alliée du roi contre la volonté du Parlement. D'autre part les amis de la liberté se voyaient obligés de sacrifier la liberté religieuse à la liberté politique ou inversement. Car la Déclaration d'indulgence suspendait « toute espèce quelconque de lois pénales en matière ecclésiastique contre les non-conformistes et les récusants [catholiques] quels qu'ils fussent », et accordait à un certain nombre de pasteurs dissidents des licences pour célébrer le culte dans les lieux de réunion désignés par l'autorité civile; toutefois les catholiques n'étaient admis à s'assembler pour l'exercice de leur religion que dans des maisons particulières. Quarante lois régulièrement votées par le Parlement et sanctionnées par l'autorité royale se trouvaient du coup devenir lettre morte. Que le roi d'Angleterre, de temps immémorial, eût exercé le droit de dispense pour préserver des individus ou des groupes de l'action pénale, nul ne pouvait le nier; mais en revanche tout homme de bonne foi devait reconnaître que jamais la *prérogative* royale n'avait embrassé si vaste ensemble, et que pareil précédent ouvrait une brèche des plus dangereuses dans la constitution. La question se posait donc pour Marvell entre beaucoup d'autres : fallait-il préférer le fond à la forme, la tolérance à la légalité ? Autour de lui presque toute la nation protestait contre l'usurpation royale. Les Cavaliers les plus féroces d'autorité faisaient passer celle-ci après leur haine contre les dissidents. La plupart des dissidents accueillaient sans allégresse une liberté qu'ils devaient partager avec les papistes.

Malgré sa crainte de l'arbitraire, malgré son aversion contre les catholiques, Marvell se rangea du côté du Roi et de la *Cabale*. A l'automne de 1672 il publia la *Répétition transposée*, volumineux pamphlet

simplement : « l'homme dont nous avons parlé et qui se trouve ou se trouvait en Irlande »; en tout cas il serait téméraire de fonder sur ces mots la supposition que Marvell s'est effectivement rendu dans l'île sœur.

(178) C'est en 1671 qu'est jouée après une longue préparation la farce de Buckingham contre Dryden. *The Rehearsal*. Il est significatif de l'estime dans laquelle Marvell tenait l'esprit du duc qu'il ait intitulé l'année suivante son propre pamphlet politique *The Rehearsal transposed* (voir chap. VII, *infra*).

dont nous parlerons ailleurs en détail. Il suffit pour le moment de remarquer que cette apologie de la Déclaration d'indulgence eut un grand succès par la verve de son style malgré l'impopularité des idées qu'elle défendait. Il est rare qu'un livre décide du sort d'une bataille politique, et la *Répétition transprosée* ne fait pas exception à cette règle. Du moins rendit-elle en quelques semaines Marvell plus célèbre que ne l'avaient fait en vingt-cinq ans ses poèmes lyriques, ses services publics et même ses satires. Le Roi lut ce pamphlet qui « lui rendait justice », le trouva drôle, et protégea l'auteur contre les représailles de l'Eglise anglicane.

Marvell avait confiance dans le succès de la politique de tolérance : « Je souhaite, disait-il dans la *Répétition transprosée*, à Sa Majesté et au royaume beaucoup de joie à la suite de la Déclaration d'indulgence, et autant que mon mince jugement puisse prophétiser, j'ose leur augurer une félicité mutuelle, et leur prédire que, en dépit de tout accident humain éventuel,... ils n'auront, ils ne pourront jamais avoir aucune raison de se repentir de cette action ou de ses conséquences » (179). Mais quelques semaines plus tard les espoirs du Roi et de Marvell s'évanouissaient en fumée. Après une absence de près de deux ans, le Parlement se réunissait le 4 février 1672/3, et dès le 18 du même mois, la Chambre des Communes décidait par 168 voix contre 116 que « les lois pénales ne pouvaient être suspendues que par un acte du Parlement ». Le Roi repoussa d'abord avec indignation cette mise en demeure de rétracter sa déclaration, mais sa résistance fut courte. Sur le conseil même de Louis XIV, anxieux de lui voir obtenir des subsides pour continuer la guerre contre les Provinces-Unies, Charles céda le 7 mars. Mais cette concession ne calma pas le zèle des Communes qui imposèrent au Roi une nouvelle loi contre les papistes plus efficace que toutes les précédentes pour annuler le pouvoir politique de ceux-ci, la célèbre *Epreuve* [Test] : nul ne pouvait plus obtenir ni conserver un emploi civil ou militaire sans déclarer par écrit qu'il ne croyait pas à la transsubstantiation et sans communier selon les rites de l'Eglise établie, rienement auquel un catholique consciencieux ne pouvait se plier.

Quelle fut l'attitude de Marvell lorsque ce projet de loi vint en discussion devant les Communes ? Très probablement il lui donna son approbation silencieuse (180). Les adversaires anglicans de l'indulgence avaient eu l'habileté de laisser entrevoir aux dissidents des mesures légales en leur faveur, bien préférables à la protection arbitraire et chancelante du Roi. Mais alors que la loi de l'*Epreuve* passa en quelques jours, le projet de tolérance limitée aux sectes protestantes traîna jusqu'à la prorogation qui mit fin, le 29 mars 1673, à cette dixième session, courte mais mémorable. Les non-conformistes se retrouvèrent aussi ex-

(179) Grosart, III, 116-7.

(180) Shaftesbury, bien qu'il fût chancelier en exercice et qu'il eût approuvé la Déclaration d'indulgence, abandonna le Roi et parla à la Chambre des Pairs en faveur de l'*Epreuve*. — Parker, *Reproof*, p. 281, insinue que Marvell s'est comporté comme Shaftesbury : « Had you been a member of this present Parliament [simple détour oratoire, car Parker sait bien que son adversaire est député de Hull] you would have been as forward as he that was most so in remonstrating to the Declaration and voting for the Act ». Le témoignage de Parker n'a pas en lui-même grande valeur mais il concorde bien avec ce que nous savons par ailleurs. — La majorité en faveur de l'*Epreuve* était si écrasante aux Communes qu'il n'y eut pas de vote par division.

posés que jamais à la persécution des prélats tandis que Charles II avait perdu tout motif de les défendre. Marvell semble avoir été parmi les dupes de cette manœuvre aussi habile que déloyale (181). A peine désabusé il n'en commence pas moins la seconde partie de la *Répétition transposée* où il fait contre mauvaise fortune bon visage et continue à soutenir la cause de la tolérance. A vrai dire il agit ainsi par conviction philosophique et surtout par amour-propre d'auteur plutôt que dans l'espoir d'un succès prochain de cette cause (182). Car le retrait de la Déclaration d'indulgence et le vote de la loi de l'*Epreuve* ont amené la dissolution de la Cabale. En fait un nouveau ministère s'ouvre le 19 juin 1673, jour où le poste de Trésorier, rendu vacant par la démission du catholique Clifford, a été confié au chevalier Thomas Osborne, plus connu dans l'histoire sous le titre, que lui confèrera le Roi dès l'année suivante, de comte de Danby. Le ministère Danby, pour employer une expression légèrement anachronique, survivra à Marvell. Or son chef, médiocre gentilhomme campagnard, partage tous les préjugés de sa classe, et notamment il hait tous les non-anglicans, aussi bien dissidents que papistes. Sur ce point la Chambre des Communes dans sa grande majorité suit ardemment Danby et le pousse même chaque fois que le Roi montre quelque velléité de revenir à la politique de tolérance. D'autre part, pour Marvell comme pour la masse des Anglais, à partir de 1673 la question qui prime toutes les autres en importance est celle de la succession au trône; aussitôt après le passage de la loi de l'*Epreuve* le duc d'York a donné sa démission de Grand-amiral, déclarant ainsi publiquement une conversion au catholicisme que le public ne faisait jusque-là que soupçonner, et, comme les chances pour Charles II d'avoir un enfant légitime vont diminuant d'année en année, l'Angleterre anxieuse se voit menacée d'un roi papiste. L'inquiétude redouble quand le duc épouse en secondes noces à la fin de cette année 1673 une princesse de même religion que lui, Marie de Modène; s'il en a un fils celui-ci prendra le pas dans l'ordre successoral sur les deux princesses anglicanes, nées du duc d'York et d'Anne Hyde (et qui seront plus tard la reine Marie et la reine Anne) (183). Comment s'étonner dans ces conditions du changement

(181) Il l'attribue plus tard dans *An Account of the Growth of Popery*, (Grosart, IV, 292) à ceux qu'il appelle les « conspirateurs » catholiques, sans aucun fondement semble-t-il.

(182) La lettre à Harley du 3 mai 1673 exprime avec une franchise presque naïve les sentiments qui se partagent l'âme de Marvell : « Although it [Parker's *Reproof*] handles me so roughly yet I am not at all amated by it. But I must desire the advice of some few friends to tell me whether it will be proper for me and in what way to answer it. However I will for mine own private satisfaction forthwith draw up an answer that shall have as much of spirit and solidity in it as my ability will afford and the age we live in will indure. I am (if I may say it with reverence) drawn in, I hope by a good Providence, to intermeddle in a noble and high argument which therefore by how much it is above my capacity I shall use the more industry not to disparage it. But I desire that all the discourse of my friends may run as if no answer ought to be expected to so scurrilous a book ».

(183) La dixième session prend fin le 29 mars 1673; la onzième commence le 20 octobre, est interrompue le 27 et se termine par une brusque prorogation (destinée à permettre le mariage du duc d'York) le 4 novembre; au cours de la douzième session (7 janvier — 24 février 1673/4) le comte de Carlisle, appuyé par Shaftesbury, fait cette motion à la Chambre haute : tout prince du sang qui aura épousé une catholique perdra ses droits au trône. — Marvell approuva sans doute l'initiative de son

qui s'opéra dans l'âme de Marvell ? Son ralliement de 1660 ne se justifiait plus pour lui. Il s'était attaché à Charles II non par sentiment ou par doctrine mais simplement en vue d'avantages pratiques qu'il voyait à la politique personnelle du souverain. Du jour où il constata définitivement l'impuissance de celui-ci à faire le bien il accueillit les idées les plus séditeuses ; il fut prêt à mettre en cause la dynastie et même la monarchie héréditaire.

Le fait même de cette évolution est assez nettement établi. Les difficultés commencent quand on veut en fixer la date précise et les modalités. Non que les documents fassent défaut ; au contraire l'hésitation naît de leur désaccord, ou de leur manque d'authenticité s'ils sont sincères et de sincérité s'ils sont authentiques. Ce dernier cas est évidemment celui de la deuxième partie de la *Répétition transposée* qui parut pendant l'hiver 1673-4, et où Marvell ne rougit pas de dire que la tolérance du Roi bien-aimé à l'égard des consciences délicates (terme consacré pour désigner les dissidents) n'a d'égale que sa sévérité contre la débauche (184) ; c'est aussi le cas des lettres à la municipalité de Hull, de celle par exemple du 29 mai 1675, jour anniversaire de la restauration de Charles II à laquelle le député fait ici une respectueuse allusion (185) mais qu'il maudit en des vers anonymes (186). Bien naïf qui croirait trouver le fond de la pensée de Marvell dans un livre signé comme l'était la deuxième partie de la *Répétition transposée* ou dans des lettres dont des ennemis pouvaient avoir communication. Les lettres privées, malheureusement trop rares et encore bien prudentes, méritent plus de créance, mais le meilleur témoignage serait celui des satires en vers si l'on pouvait à coup sûr parmi celles que la tradition attribue à Marvell séparer les vraies des fausses et aussi les dater exactement. Il serait bien dangereux de vouloir marquer les étapes de la seconde conversion républicaine de notre auteur d'après des écrits qui ne lui appartiennent certainement pas tous et dont aucun ne lui appartient certainement (187). Par contre on ne

ancien patron ; à vrai dire dans *An Account of the Growth of Popery* (Grosart, IV, 295-7) il blâmera éloquentement la Chambre des Communes d'avoir voulu rompre le mariage avant qu'il n'eût été consommé (il avait eu lieu en Italie par procuration) et son ton se haussera à l'éloquence pour dire la solennité de cette union entre deux catholiques : « she was of his own religion, which is a redoubled sort of marriage, or the more spiritual part of its happiness » ; mais la contradiction est plus apparente que réelle (même si l'on admet que *An Account...* est l'expression sincère de la pensée de Marvell ; voir *infra*) : le député de Hull ne voulait pas de demi-mesures et préférait exclure entièrement le duc d'York de la succession.

(184) Grosart, III, 444-6.

(185) «... this [day] is set apart to celebrate its welcome commemoration ».

(186) *A Dialogue between the Two Horses*, v. 51-2 (cités au chap. VI *infra*). — Dans la même satire. v. 134, Charles II est traité en toutes lettres de Sardanapale ; or dans la première partie de la *Répétition transposée* (Grosart, III, 106-7) Marvell avait torturé un passage de Parker pour lui faire exprimer la même idée injurieuse. Le roi assyrien « delighted in spinning ; till somebody came in on the sudden, and catching him at it, cut his thread » ; donc Parker est coupable de haute trahison : « whoever it be there is some prince or other whom Mr. Bayes [Parker] will have to perish ». On ne saurait acquitter entièrement Marvell du reproche de duplicité.

(187) Voici la liste des satires attribuées à Marvell qui sont postérieures à la *Répétition transposée* : *Upon his Majesties being made free of the City* (décembre 1674) ; — *Britannia and Rawleigh* (début de 1675 ?) ; — *The Statue in Stocks-Market* et *The Statue at Charing-Cross* (1675 ?) ; — *A Dialogue between the Two Horses* (novembre 1675 — janvier 1675-6).

risquera guère de se tromper en comparant seulement le point de départ et le point d'arrivée, l'été de 1667 et l'hiver de 1675-6, *Les dernières instructions à un peintre* et *Un dialogue entre les deux chevaux*. Celles-là se terminent par un envoi « Au Roi » qui se voit accorder par Marvell le titre de « Grand », moins, il est vrai, pour ce qu'il a déjà fait que pour ce que le poète espère lui voir faire bientôt. Toutes les malédictions sont réservées aux courtisans et aux ministres qui cherchent à séparer le monarque de la nation. Au contraire Marvell identifie dans les termes les plus forts le « royaume » et la « couronne » :

Cérès est le blé, Flore le printemps,
Bacchus le vin; le pays, c'est le Roi (188).

Même si l'on fait ici comme il convient la part de la tactique, on n'est guère préparé à lire dans le *Dialogue* cet échange de répliques :

De Witt et Cromwell avaient tous deux l'âme haute. —
Je le déclare sans ambages, je suis pour Olivier.
Quoique son gouvernement ressemblât à une tyrannie,
il rendit l'Angleterre grande et fit trembler ses ennemis... (189).

Et après quelques regrets adressés aux Tudors, à « la vieille Elisabeth en sa fraise » qui régna comme jamais nul n'a su régner avant ni depuis (190), vient cette conclusion que même en 1689 les éditeurs jugèrent prudent de supprimer :

Mais peux-tu prophétiser quand les choses iront mieux ? —
Quand le règne de la lignée des Stuarts prendra fin. —
Alors, ô Angleterre, réjouis-toi; ta rédemption approche;
l'oppression dont tu souffres expirera avec la royauté. —
La république ! La république ! Voilà ce que nous proclamons
[au pays;
les dieux se sont repentis d'avoir restauré le Roi (191).

On peut encore discuter si Marvell attend le salut d'un nouveau Cromwell malgré la réserve qu'il fait sur l'illégalité du protectorat ou s'il croit qu'une chambre unique et toute puissante saura mieux gouverner

(188) V. 973-4 : (But *Ceres* Corn, and *Flora* is the Spring,
Bacchus is Wine, the Country is the *King*.)

(189) V. 137-140 : De Witt and Cromwell had each a brave soul. —
I freely declare it, I am for old Noll.
Tho' his Government did a Tyrants resemble,
Hee made England great and it's enemies tremble.

(190) V. 150 : None ever Reign'd like old Besse in the Ruffe.

(191) V. 157-62 : But canst thou Divine when things shall be mended ? —
When the Reign of the Line of the Stuarts is ended. —
Then, England, Rejoyce, thy Redemption draws nigh;
Thy oppression together with Kingship shall dye. —
A Common-wealth a Common-wealth wee proclaim to the Nation;
The Gods have repented the Kings Restoration.

Pour la différence entre le texte manuscrit et texte imprimé des satires, voir Margo-liouth, I, 207. Il n'y a pas de doute que le premier ne représente la véritable pensée du satirique (Marvell ou un autre selon les cas) et le second une adaptation whig postérieure à la Révolution qui a conservé la monarchie et donné le trône à la fille de Jacques II.

qu'en 1653 et en 1659, mais cette discussion est assez vaine. Le député de Hull, aujourd'hui comme toujours, est prêt à accueillir n'importe quel régime personnel ou représentatif pourvu que soient assurées la religion protestante et la grandeur anglaise.

A ces satires en vers dont nous reparlerons dans un autre chapitre il faut ajouter un très amusant morceau en prose où la critique du Roi et du régime pour être moins passionnée n'en est pas moins mordante : c'est une parodie, peut-être anticipée (192), du discours du trône par lequel Charles II ouvrit la treizième session du Parlement-Cavalier, le 13 avril 1675, et en général de tous les discours du trône où le Joyeux Monarque mendiait de l'argent avec de grandes protestations d'un dénuement trop visible et d'une économie future à laquelle personne ne croyait, lui moins que tout autre. Les ministres, Danby surtout, sont aussi atteints par l'ironie de ce prétendu plaidoyer, et la Chambre elle-même n'est pas épargnée. Le Roi dit aux députés : « La nation vous hait déjà pour m'avoir tant donné et je vous haïrai moi-même si vous ne me donnez pas davantage. De sorte que si vous ne me restez pas attachés [*if you stick not to me*] vous n'aurez plus un seul ami en Angleterre ». Marvell s'amuse mais il révèle en même temps son désir de voir une querelle entre le Roi et les Communes amener une dissolution et de nouvelles élections d'où sortira peut-être comme en 1640 un mouvement révolutionnaire. La treizième session (13 avril-9 juin 1675), puis la quatorzième (13 octobre-22 novembre 1675) purent lui donner l'illusion que cet espoir allait se réaliser, car elle furent aussi orageuses que brèves. Ashley, créé comte de Shaftesbury puis disgrâcié, suscita entre Pairs et Communes des querelles juridiques qui paralysèrent le travail parlementaire et lassèrent la patience royale. Mais Charles II pouvait maintenant se passer de subsides légaux grâce à la pension que lui servait en secret le roi de France. Il prorogea donc le parlement au 15 février 1676/7, et le député de Hull dut se consoler en consacrant ses longues vacances à la rédaction d'un nouveau pamphlet, *Monsieur Minaudier ou le théologien à la mode* (193). Très intéressant, comme nous le verrons dans un autre chapitre, pour qui cherche à préciser la part de la foi et de l'esprit critique chez Marvell, cet ouvrage n'ajoute rien à notre connaissance de son attitude politique. Plaidant la cause de la tolérance religieuse il évite aussi soigneusement que les deux parties de la

(192) Voir la lettre au maire de Hull qui analyse le véritable discours prononcé par Charles II à cette occasion et ajoute : « And I must desire you not by this summary relation I give you of his Majestys speech to conceive of it accordingly For by reason of the shortnesse of my memory and conception I do it much wrong both as to the matter and the expression When printed I will send it you ». Les Communes ont voté des remerciements au Roi pour « so acceptable a speech ». Ou bien Marvell avait composé sa parodie d'avance et avait été agréablement surpris par la sagesse du discours véritable, ou bien il faisait preuve dans sa lettre, nous ne dirons pas d'hypocrisie mais d'humour à froid. Cette dernière supposition nous paraît la plus vraisemblable ; pourtant une tradition rapportée par Birrell, p. 200, veut que chacun des députés ait trouvé à sa place un exemplaire du pastiche de Marvell dès le premier jour de la session. Peut-être Birrell a-t-il simplement embelli ce que dit, sans plus de preuves, Grosart, II, 431 : « Now for the mock-royal Speech which Marvell prepared and issued anonymously in anticipation of the re-assembling of Parliament ». — Cf. bibliographie, n° 95.

(193) *Mr. Smirke, or the Divine in Mode*. Voir chap. VII, *infra*, et bibliog. n° 64.

Répétition transposée toute attaque contre le pouvoir civil qui pourrait amener celui-ci à resserrer encore son alliance avec le pouvoir ecclésiastique.

*

* *

Avec l'ouverture de la quinzième session, le 15 février 1676/7, nous entrons dans la dernière phase de la vie de Marvell, phase courte mais bien remplie. A vrai dire le poète ne donna qu'une brève pièce latine qui a surtout l'intérêt de montrer sa haine persistante contre les prélats et sa sympathie pour les presbytériens écossais persécutés. *Scaevola Scoto-Britannus* (194) prolonge l'inspiration du *Fidèle Ecossais*; mais cette fois-ci il s'agit de glorifier la constance héroïque d'un assassin. D'un certain Mitchell, ancien prédicateur, puis précepteur chassé pour immoralité et réduit à vendre de l'eau-de-vie et du tabac, Marvell fait un nouveau Scaevola parce qu'il a essayé de délivrer sa patrie en lâchant un coup de pistolet à l'archevêque de Saint-André, primat d'Ecosse, le renégat Sharp, et que mis à la torture il a tendu lui-même la jambe au brodequin du bourreau. Malgré quelques réserves sur cette usurpation du droit de punir les ennemis publics, le poème respire la vengeance et se termine par une menace :

Scaevola si Thuscum potuit terrere Tyrannum,
Fortius hoc specimen Scotia nostra dedit.
Numina quum temnas, homines ne spernito Sharpi,
Hic è tercentum Mutius unus erat.

Paroles prophétiques comme le savent les lecteurs de Walter Scott : Sharp doit tomber sous les coups de Balfour de Burleigh et de ses coreligionnaires le 3 mai 1679. Marvell ne verra pas ce dénouement tragique, mais jusqu'à la fin de sa vie il continuera à épier dans le nord les premiers indices d'une rébellion semblable à celle de 1637 et qui libérerait non seulement « notre Ecosse » mais l'Angleterre. Le 10 juin 1678, deux mois avant sa mort, le député de Hull écrit à son neveu : « La patience des Ecossais sous l'oppression dont ils sont victimes, n'a pas d'égale dans l'histoire. Ils continuent à tenir leurs conventicules en plein champ, irréguliers et nombreux, mais paisibles. Un certain Monsieur Welch est leur principal pasteur [*arch-minister*] et la dernière lettre que j'aie vue dit que des gens font quinze lieues pour l'entendre » (195). A l'admiration se mêle un peu le regret : Marvell ne prenait pas au pied de la lettre les préceptes de l'Evangile qui enseignent la résignation et la soumission.

Si la seule pièce de vers composée par Marvell au cours de cette dernière phase de sa vie nous parle de l'Ecosse, ce n'est pas que la situation intérieure de l'Angleterre et la politique continentale n'eussent

(194) Ecrit sans doute en février 1676/7. Mitchell fut mis à la torture le 24 janvier (D. N. B.).

(195) Voir aussi la lettre à Harley du 7 août 1677.

pour lui un intérêt passionnant. A plusieurs reprises il crut toucher au but de tous ses efforts, la dissolution du Parlement-Cavalier. L'intervalle de plus d'un an entre la quatorzième et la quinzième sessions avait fourni à l'opposition un argument constitutionnel très fort pour affirmer que la chambre élue en 1661, non seulement n'était plus qu'une représentation infidèle de la volonté des Communes anglaises, mais encore était déchuée en droit, par application de deux lois promulguées sous Edouard III, le vainqueur de Crécy. On ne saurait s'étonner que ces textes vénérables n'aient rencontré à la Chambre basse qu'un accueil assez froid (196). Au contraire les Pairs, exempts de préoccupations électorales, discutèrent la question, dit Marvell, « avec plus d'ardeur » (197). Parmi les nobles opposants, quatre se signalèrent particulièrement à la haine de Danby; ce furent le comte de Salisbury, le baron Wharton, le comte de Shaftesbury, consacré définitivement chef du parti auquel il ne manque plus que le nom de *whig*, et le duc de Buckingham, réconcilié avec sa femme, repentant et patriote, auquel Marvell avait rendu toute sa confiance (198). Le Trésorier pour vaincre cette résistance, recourut à un coup de force mal déguisé; il réussit à obtenir d'une majorité dont les évêques formaient le principal élément un vote requérant les quatre seigneurs de demander pardon à la Chambre haute pour un manque de respect imaginaire, et sur leur refus un autre vote les envoyant à la Tour de Londres. « Ainsi, dira Marvell, voulut-on justifier une prorogation sans précédent par un emprisonnement sans exemple. Triste conjoncture ! par où la dignité du parlement et particulièrement de la chambre des pairs, souffrit beaucoup sur le champ, et peut sans doute souffrir davantage à l'avenir : car seul le parlement peut détruire le parlement » (199). Vérité profonde, et plus large que le député de Hull ne l'imaginait, car il visait seulement les atteintes à la liberté de la parole, et non l'abus, plus mortel encore, de la parole.

La question de la légalité de la session étant réglée « par la faiblesse à la chambre des communes, et par la force à la chambre des pairs », le parlement se mit au travail. Le ministère présenta un projet de loi

(196) *An Account of the growth of Popery* (Grosart, IV, 320) : « Even the Commons, though sore against their inclination, could not pass it over [the case of this long prorogation] : but they handled it so tenderly as if they were afraid to touch it ».

(197) Lettre au maire de Hull du 15 février 1676/7 : « I heare the Lords are yet debating the question of the Pts being Dis[solved] with this Prorogation, with more earnestnesse much then tw[a]s by the Commons. God of his mercy give a good issue to all ».

(198) Dès le 24 juillet 1675 dans une lettre à son neveu où il résume la treizième session, Marvell insère un éloge de Buckingham : « Never were poor Men exposed and abused, all the Session, as the Bishops were by the Duke of Buckingham;... never the like, nor so infinitely pleasant : and no Men were ever grown so odiously ridiculous ». — Dans *An Account...* (Grosart, IV, 299) Marvell date la conversion non seulement politique mais morale du duc de sa disgrâce en 1674. — Même après la mort de Marvell on continua à le compter parmi les satellites de Buckingham; une satire écrite probablement vers 1680-1 et intitulée *The D. of B.'s Litany (State Poems, vol. III (1704) p. 91)* contient cette stance (la 17^e) :

From changing old friends for rascally new ones;
From taking Wildman and Marvel for true ones;
From wearing green ribbons 'gainst him gave us blue ones,
Liberate nos Domine.

Le club du ruban vert, premier club whig, fut fondé seulement en 1679.

(199) *An Account...* (Grosart, IV, 322) : « For nothing but Parliament can destroy Parliament ».

qui avait pour but de rendre les peines contre les catholiques plus effectives en les adoucissant; par exemple les prêtres de l'église romaine découverts en Angleterre seraient emprisonnés à vie au lieu de subir le châtement capital. Pour les historiens d'aujourd'hui la sincérité anti-papiste de Danby ne fait pas de doute. Mais l'opposition cria que c'en était fait de la religion protestante si ce projet était adopté. Marvell, écrivant à ses électeurs, se départ de sa réserve habituelle et exprime ou feint, une grave inquiétude (200). Et quand la Chambre des Communes, entraînée par le mouvement d'opinion, repousse cette mesure en la flétrissant, il exulte; pour annoncer aussitôt cette bonne nouvelle, il « écrit à jeun » en sortant d'une séance qui a duré presque jusqu'à neuf heures du soir (201).

Un autre projet préoccupa encore davantage le député de Hull et l'amena à se prononcer de façon plus explicite qu'il ne l'avait fait au Parlement depuis quelque dix ans. Ce projet avait comme titre : « Loi pour assurer la religion protestante en y élevant les enfants de la famille royale, et en pourvoyant à la perpétuité d'un clergé protestant » (202). On y prévoyait la mort de Charles II sans enfants légitimes et l'avènement du catholique duc d'York. Dans ce cas les évêques ne seraient plus choisis par le Roi mais se recruteraient par cooptation; en corps ils exerceraient le pouvoir spirituel dévolu depuis Elisabeth à l'occupant du trône; ils auraient la collation d'un grand nombre de bénéfices ecclésiastiques relevant de la couronne; enfin l'éducation des princes et princesses entre sept et quatorze ans leur serait confiée. Contre cette diminution éventuelle de son autorité le duc d'York avait protesté lorsque le projet avait passé à la Chambre haute. Néanmoins quand il vint aux Communes, l'opposition se plut à y voir un engin papiste; c'est qu'elle visait secrètement à l'exclusion totale de l'héritier catholique, et que nulle concession partielle ne pouvait la satisfaire; c'est aussi qu'elle critiquait systématiquement toutes les propositions du ministère, même les plus conformes à sa doctrine. Du moins Marvell avait-il une raison plus sérieuse et plus honorable pour s'opposer à cette mesure, à savoir le pouvoir exorbitant qu'elle accordait aux évêques, persécuteurs-nés des dissidents. C'est ce qui ressort du discours qu'il prononça contre le passage à la discussion des articles [*committing*] le 27 mars 1677, et dont nous possédons un résumé détaillé, mais malheureusement assez peu clair par endroits, comme il fallait s'y attendre de notes prises furtivement par un collègue (203); voici ce discours, allégé

(200) Voir la lettre du 6 mars 1676/7 : « The Lords Bill of Popery... in which many things are contained of more then ordinary consequence », et celle du 31 mars 1677 : « To day the Lords sent down a Bill for the speedier Conviction of Popish Recusants. That is the Title ».

(201) Lettre du 5 avril 1677.

(202) « An Act for further securing the Protestant Religion, by educating the Children of the Royal Family therein; and for the providing for the continuance of a Protestant Clergy ». Marvell attachait une telle importance à ce projet de loi qu'il l'a reproduit *in-extendo* dans *An Account...* (Grosart, IV, 340-52). Jusqu'en 1884 les historiens n'ont connu ce projet que par notre auteur, mais le IX^e rapport de la commission des MSS. historiques à la date du 1^{er} mars 1676/7, compare le texte conservé dans les archives de la Chambre des Lords avec celui de *An Account* et indique un certain nombre de variantes.

(203) Grey, *ut supra*, IV, 321-5 (reproduit par Grosart, II, xxix-xxx1).

de ses répétitions et de ses passages les plus obscurs, et mis au style direct pour la commodité du lecteur français :

« J'aurais souhaité que le projet eût succombé à la première lecture plutôt que d'être ressuscité par une seconde. Je regrette que ce sujet ait causé tant de gaieté. Je crois qu'il n'y a jamais eu occasion aussi solennelle et triste que le projet en discussion; mais je suis heureux de voir que la Chambre est retombée dans une humeur telle que l'exige la gravité du sujet. Le projet semble tout à fait hors de saison; le début traite de deux points qui ne sont pas mûrs pour l'examen. D'abord il suppose « la mort » du Roi. On aurait pu employer un mot décent pour déguiser cet événement à l'imagination (203^{bis}). En second lieu il suppose « que peut-être la couronne descendra à un gouvernement [gouverneur ?] papiste », ce qu'on n'aurait pas dû supposer aisément ni promptement. Dieu soit loué pour l'âge et la constitution physique du Roi ! Le Roi n'est pas dans l'âge du déclin, et si nous devons nous mêler d'affaires de cette importance nous ne devons pas y jeter les yeux de si bonne heure, comme s'il s'agissait du testament royal. La loi déclare que c'est trahison « d'imaginer la mort du Roi régnant »... En ce qui concerne le successeur papiste, j'espère que c'est un événement éloigné, et ne voudrais pas hâter cette calamité, non, pas même en pensée... Après le Roi vivant je voudrais offenser moins que personne son successeur... Il n'y a nul homme au monde dont l'esprit ne soit dans la main de Dieu « qui le détourne comme une rivière » (204)... Tant qu'il y a vie il y a du temps pour se renseigner ». Puis vient un passage où la suite des idées n'apparaît pas clairement mais qui tend à ajourner la discussion du problème de la succession : « Ce projet, répète Marvell, est hors de saison; il pourra convenir plus tard mais pas maintenant ». Nouvel argument : « Ce projet empiète gravement sur la prérogative royale : Dieu dispose du royaume au profit de qui il veut; mais toujours le royaume appartient entièrement au Roi. Je n'aime pas critiquer les personnes qui représentent la religion protestante (les évêques)... Je supposerai que ce pouvoir accordé par le projet de loi aux évêques le soit à n'importe quelle autre catégorie d'hommes : par exemple à neuf médecins... Ayant changé le costume [*property*] pour parler avec un peu plus de liberté, je ne connais aucun corps constitué qui, s'il plaît au parlement, puisse s'acquitter de ce rôle aussi bien que le corps médical. Le Collège des Médecins [la faculté de médecine de Londres] tient une charte du Roi, et ses membres sont les serviteurs jurés du Roi. Qu'ils viennent vers lui pour lui faire prêter serment. C'est une jolie expérience. Tout comme d'essayer si l'aimant attirera le fer ou le fer l'aimant. Qui peut penser qu'aucun corps dépendant du Roi etc... ». Suit une allusion à la facilité avec laquelle les Anglais de toute sorte ont

(203 bis) Grey indique entre parenthèses ce « mot décent » auquel Marvell songeait (s'il ne le prononça pas lui-même) : c'est *demise*, qui a aujourd'hui le sens de décès mais qui, selon le *N. E. D.*, signifiait seulement alors la transmission de la couronne d'un prince à un autre pour quelque raison que ce fût. — Le texte du projet de loi tel que nous l'a conservé Marvell lui-même dans *An Account...* (Grosart, IV, 340 sqq.) porte d'ailleurs *demise* et non *death*.

(204) Cf. *Proverbes*, XXI, 1.

changé de religion sous Henri VIII, Edouard VI, Marie Tudor et Elisabeth. Puis Marvell reprend son badinage : « Je ne crois pas impossible qu'un Roi papiste considère des médecins comme aussi qualifiés pour soigner son âme que des évêques [anglicans]. Le chevalier de Menovicette, médecin du Grand Turc, fut fait par lui patriarche d'Antioche ». Conclusion : « Ce pouvoir ne doit être confié à aucune sorte de personnes. Quelque prince que Dieu nous donne, nous devons avoir confiance en lui. Pour prévenir les inconvénients d'un avenir aussi éloigné, ne prenons pas les précautions immodérées que renferme ce projet. A chaque jour suffit sa peine... Dans ce projet les évêques nomment des évêques (usurpant le droit le plus imprescriptible de la Couronne) ». Appliquons-nous sous le règne actuel à répandre la religion protestante; que celle-ci ne soit pas seulement sur nos lèvres mais encore dans notre cœur et notre conduite; et alors nous ne craignons pas les tentations du papisme. « Si nous n'agissons pas sur nous-mêmes, tous ces serments et épreuves n'ont aucune utilité : ce ne sont que fantômes. Le projet de loi porte un bon titre et part d'une bonne intention, mais toute sa vertu est dans le titre. Ceci me rappelle un projet de loi d'intérêt local...; le projet... affirmait que le chapitre de la cathédrale de Durham tirerait profit d'un quai à charger et décharger du lest qu'on voulait construire à Yarrow-Sleake [Jarrow-slake] près de Newcastle (205). L'un dit : cela rétrécira le lit de la rivière; l'autre dit : cela l'élargira. Alors on répondit que les honnêtes gens n'aiment pas jouer avec la navigation. *A fortiori* la nation ne devrait-elle pas jouer avec la religion ». Marvell termine en s'excusant « de parler avec quelque rudesse ». Car, dit-il, « je n'ai pas l'habitude de parler dans cette enceinte. Je propose comme d'autres l'ont fait avant moi que l'assemblée refuse de passer à la discussion des articles ».

Même si l'on tient compte de l'imperfection du texte qui nous a été conservé, ce discours apparaît fort décousu, ce qui ne surprend pas autrement le lecteur de la *Répétition transposée*. En outre la plupart des arguments laissent voir aujourd'hui leur faiblesse; le Roi n'avait alors que quarante-six ans mais les excès avaient épuisé sa vigueur naturelle; la possibilité pour lui d'engendrer des enfants légitimes se réduisait à peu de chose puisqu'il refusait de répudier la Reine stérile. Le duc d'York, à moins de législation nouvelle, restait l'héritier non seulement présomptif en ligne collatérale mais presque certain de la Couronne. Il y a plus : dans son acharnement contre le projet de loi Marvell emploie le langage du monarchiste le plus intransigeant. Nul ne pouvait se montrer plus jaloux des droits régaliens. En réalité si l'on avait transféré ces droits au parlement son opposition au projet se fût transformée en approbation (206). Ce qui fait pour nous le prix de ce discours, le seul

(205) Voir les lettres au maire de Hull du 17 mars 1676/7 : « Thursday next appointed for reading a Bill prejudicial to Newcastle for erecting a Ballastwharfe at Yarrow slike » et du 22 : « The Bill for erecting a Ballast wharfe at Yarrowlike upon the Tine read the second time and thrown out ». Il s'agit donc d'un incident tout récent.

(206) Voir dans *Grey's debates*, IV, 291, la discussion sur la première lecture du même projet de loi le 20 mars 1676/7. Le chevalier Robert Howard, qui est retourné à l'opposition, parle contre le projet et donne cet argument : « the clergy have been

où nous puissions en quelque mesure étudier Marvell orateur, c'est que nous y trouvons groupés presque tous les aspects de sa personnalité et de son style : à côté de son hérédité puritaine son tempérament propre apparaît ; les citations de la Bible alternant avec les anecdotes amusantes, fruits d'une lecture étendue et du commerce des gens cultivés ; au burlesque dont les médecins font les frais succède l'image métaphysique de l'aimant ; enfin l'infatigable commis des habitants de Hull, confrère de la Trinité de Londres, se révèle dans la comparaison nautique qui fort à propos enseigne à ne point troubler le cours des événements plus que celui des fleuves.

Ce discours ne persuada pas immédiatement la Chambre, car le passage à la discussion des articles fut voté ; mais il contribua sans doute à l'enterrement du projet dont les Communes, « soit dédain, soit peur, » ne s'occupèrent pas davantage (207). En tout cas les amis du ministre essayèrent de tirer vengeance de cette intervention, dans des conditions qui offrent quelque analogie, toutes proportions gardées, avec celles de l'emprisonnement des quatre pairs. Le 28 mars, l'Orateur de la Chambre (parlant d'ailleurs de sa place en qualité de simple député), Seymour, brouillé de longue date avec Marvell après avoir été son ami politique (208), trouva moyen, au cours d'une discussion sur l'importation du bétail irlandais, d'attaquer gratuitement le député de Hull à propos de son discours de la veille : « Sans aucun doute, affirma-t-il, celui qui a parlé irrévérencieusement des médecins, aurait fait de même à l'égard des évêques » (209). On voit la tentative de réveiller la méfiance anglaise contre l'auteur de la *Répétition transposée* et de *Monsieur Minaudier*, mais le propos ne fut pas relevé, Marvell étant absent ; on peut même supposer que cette attaque n'aurait pas eu de suite s'il ne s'était pas produit un autre incident le lendemain, 29 mars. Marvell, « se rendant à sa place, trébucha contre le pied du chevalier Philippe Harcourt, et en recouvrant l'équilibre, sembla donner un soufflet au chevalier ». Seymour, qui présidait, s'empressa d'annoncer « qu'il avait vu donner un soufflet, et que c'était son devoir d'en informer la chambre ». Sur quoi le député de Hull se leva et dit : « Ce qui s'est passé vient de la grande familiarité qui existe entre Harcourt et moi. Je ne lui ai jamais fait d'affront ni n'ai eu l'intention de lui en faire. Mais l'Orateur [Seymour] m'a adressé un blâme sévère hier, en mon absence, et j'espère que lui dont le rôle est de nous tenir dans l'ordre s'y tiendra lui-même à l'avenir ». La réplique, on le voit, ne manque pas de vivacité. Aussitôt plusieurs membres interviennent, soit pour

tampering in their prayers already ». En note : « It was reported that Dr Parker in his prayer at Canterbury, should say in praying for the King, etc. « In all causes, and over all persons temporal, I say temporal ». De pareilles prétentions ecclésiastiques expliquent suffisamment l'attitude de Marvell ; pour sa querelle avec Parker voir *infra*, chap. VII.

(207) *An Account...* (Grosart, IV, 353) : « it died away, the committee disdaining, or not daring publicly to enter upon it... ».

(208) Voir la lettre à Guillaume Popple du 28 novembre 1670 et les satires.

(209) *Grey's debates*, IV, 327 (reproduit par Grosart, II, xxxi-xxxii) : « And no man but believes that if the gentleman spoke irreverently of the physicians he would have done the same of the bishops ». Cette phrase est peu claire, sinon amphibologique, ce qui permet sans doute à Seymour (voir *infra*) d'expliquer qu'elle avait le sens exactement contraire à celui que Marvell lui attribua et qu'adopte notre traduction.

apaiser, soit pour envenimer la querelle. Un député rappelle, assez inexactement d'ailleurs, la rixe survenue quinze ans plus tôt entre Marvell et Clifford; une victime des satires, Charlton (209^{bis}), propose sans désespérer d'envoyer le délinquant à la Tour de Londres. Quoique Harcourt confirme les dires de Marvell, le secrétaire d'état Williamson, assez malmené lui aussi par le satirique, maintient qu'il y a eu lutte entre les deux amis. Surtout il s'indigne de l'audace (un courtisan corrige et dit : l'impudence) avec laquelle le député de Hull s'en est pris à l'Orateur de la Chambre. Il demande que l'offenseur soit invité à se retirer pour que la Chambre délibère sur son cas. Puis Seymour se défend d'avoir voulu attaquer Marvell la veille et déclare s'en être déjà expliqué avec lui. A ce moment le député de Hull s'aperçoit sans doute que les choses vont se gâter, car il reprend la parole sur un ton beaucoup plus modeste : « J'ai tant de respect pour les privilèges, l'ordre et la décence de la Chambre, que je consentirai à m'y voir sacrifier. Quant à l'incident qui s'est produit, j'ai vu un siège vide, et comme j'allais m'y asseoir, mon ami m'a repoussé par manière de plaisanterie [*in a jocular manner*], et moi-même je n'ai rien fait que de la même nature. Telle est la familiarité entre nous qu'il n'y avait pas de colère [*heat*] dans l'affaire. Je regrette d'avoir offensé la Chambre; je n'y parle que rarement, et si je commets une erreur dans ma manière de parler, n'étant pas bien accordé au ton de cette assemblée [*not so well-tuned*], j'espère qu'on n'en prendra pas offense. Aussi bien dans la Chambre qu'au dehors je respecte l'Orateur. Mais j'ai appris que celui-ci a cité une de mes paroles en l'accompagnant d'un blâme. Je n'ai pas jugé bon de me plaindre de Monsieur Seymour à l'Orateur de la Chambre. J'espère que cette phrase ne sera pas considérée comme une critique. Je désire me comporter avec tout le respect possible pour la Chambre. Cette rencontre [*passage*] avec Harcourt était tout à fait accidentelle, mais si vous le jugez bon je me retirerai et me sacrifierai à la censure de la Chambre ». Après ces explications où la fierté ne se soumet pas à la prudence sans quelques sursauts, le débat perdit de son âpreté et tourna même à la comédie lorsque deux témoins se disputèrent sur le nombre des coups échangés entre Marvell et Harcourt. Williamson sentit qu'il ne servirait à rien d'insister et battit en retraite de bonne grâce. Un simple député, le chevalier Thomas Meres, conclut le débat, qui n'eut pas d'autre sanction, par une réprimande générale pleine de sagesse : « A siéger depuis si longtemps ensemble, nous perdons par trop de familiarité le sentiment des convenances de la Chambre. J'ai vu jusqu'à cinq cents membres présents et sans aucun désordre, personne n'aurait osé lire une lettre ni remuer un pied [*set up a foot*]. On ne pouvait guère reconnaître dans la salle que le député qui avait la parole. Je voudrais que l'Orateur de la Chambre déclarât que l'ordre doit être respecté, mais en ce qui concerne Marvell que l'on se considérât comme satisfait » (210). Le piquant de l'affaire, c'est que le député de Hull moins d'un an plus tard, dans un

(209 ^{bis}) Voir *Last Instructions*, v. 181-4. — Toutefois une conjecture de Margoliouth substitue ici au nom de Charlton, donné par l'édition de 1697, celui d'un autre député.

(210) *Grey's debates*, IV, 328-31 (reproduit incomplètement par Grosart, II xxxix-xxxiv). Nous avons ici encore mis les paroles de Marvell au style direct.

ouvrage anonyme, reprochera à ses collègues leur manque de tenue, et qu'il emploiera, ne pouvant mieux dire, la formule même de Meres : « Par suite de cette longue hantise, les membres de la Chambre sont devenus si familiers entre eux que tout respect pour leur propre assemblée s'est perdu » ; formule dont il égaiera d'ailleurs la gravité par une comparaison badine : « et qu'ils vivent ensemble comme autant de joyeux lurons réunis dans un cabaret pour s'amuser » (211). Décidément Marvell possédait à un haut degré la faculté utile de se dédoubler.

Cette Chambre usée et démoralisée se racheta quelque peu aux yeux des patriotes par son hostilité de plus en plus vive contre la France. A vrai dire mieux valait ne pas examiner de trop près les mobiles de la majorité : « A ces mesures, déclarera Marvell en parlant d'adresses parlementaires qui invitaient le Roi à intervenir pour la défense des Pays-Bas espagnols, il serait aisé d'assigner des causes intimes ; mais les députés ayant agi en cela conformément à l'intérêt public, nous serons trop heureux de supposer que celui-ci a été leur seul motif » (212). Cette discrétion ironique vise les partisans de Danby ; mais l'opposition n'était pas non plus très embarrassée de scrupules ; plusieurs de ses chefs recevaient, tout comme le Joyeux Monarque, l'argent du roi de France, beaucoup moins inquiet de leurs clameurs gallophobes que de la sympathie réelle du principal ministre pour les Provinces-Unies. Toute la politique de Louis XIV, depuis que Charles II avait dû reprendre sa parole et faire une paix séparée avec les Néerlandais en 1673/4 (213), tendait à maintenir l'Angleterre dans la neutralité. Grâce aux accords secrets entre les deux souverains cette neutralité fut d'abord bienveillante ; puis, lorsque Danby par sa persévérance réussit à faire pencher son faible monarque du côté de Guillaume d'Orange, Louis XIV se rabattit sur la neutralité bruyante et injurieuse, mais en réalité inoffensive, que pouvait lui assurer le refus des Communes de voter les subsides nécessaires au renforcement de l'armée et à la conduite de la guerre. Il faut reconnaître que la situation des opposants les plus convaincus était difficile : sincèrement inquiets de la puissance française, ardents à la réduire par les armes, leur méfiance justifiée à l'égard du Roi, injustifiée mais naturelle à l'égard de Danby, les arrêtait net

(211) *An Account...* (Grosart, IV, 331) : « like so many good fellows met together in a public house to make merry ». — Dans le même pamphlet Marvell attaque vivement Seymour pour sa conduite impérieuse au fauteuil présidentiel ; on voit ce que vaut l'affirmation par le député de Hull de son respect pour l'Orateur, à la Chambre et hors de la Chambre (*ibid.*, pp. 313-4, 405, 407-8. 410).

(212) *An Account...* (Grosart, IV, 353). Les deux adresses furent présentées le 16 mars 1676/7 et le 30 mars 1677 ; Marvell en donne le texte.

(213) Louis XIV répondit avec une politesse écrasante à la lettre par laquelle Charles II avouait la nécessité pour lui de conclure la paix sans son allié : « Je vous en plains au lieu de m'en plaindre ». — Mais il n'eût pas mieux demandé que de traiter lui aussi. Belliqueux en 1672 et principal auteur de la guerre, le roi de France était devenu pacifique dès 1674 et le resta jusqu'au moment où il put enfin signer la paix de Nimègue. Par contre le prince d'Orange, par ressentiment patriotique comme par intérêt personnel, voulait la continuation de la guerre. Et l'opposition anglaise ne rêvait que plaies et bosses, surtout pour les autres. Marvell lui-même, dans son *Dialogue entre les deux chevaux* (novembre 1675) reproche à Charles II d'avoir offert sa méditation aux belligérants (v. 91-2) :

That a King shou'd endeavour to make a warr cease

Which Augments and secures his own profit and peace.

On n'est pas plus naïvement machiavélique.

quand ils voyaient leurs projets belliqueux sur le point de se réaliser. Ils poussaient alors à leur concours toute sorte de conditions humiliantes et dangereuses pour le pouvoir exécutif, et chaque concession de celui-ci, au lieu de les rassurer, les rendait plus soupçonneux et plus exigeants. Cet état d'esprit est celui de Marvell ; le 22 mai 1677 il écrit à ses électeurs : « Autant que l'on puisse faire des pronostics, cette fois-ci nous ne donnerons de l'argent qu'à des conditions très visibles et effectives » ; en d'autres termes on se souvenait de la leçon de 1672 et l'on voulait que la déclaration de guerre à la France précédât l'octroi des crédits. « La parole royale », offerte de nouveau, ne convainquait plus personne, bien qu'elle fût cette fois sincère. Le 28 mai un ajournement suspend le conflit sans le résoudre. Le 16 juillet, le 3 décembre, et le 15 janvier suivants, un ordre du Roi ajourne de nouveau les séances, et la colère de l'opposition s'augmente à voir l'Orateur, Seymour, complice de Danby, interdire toute discussion contrairement à l'usage. Nul n'est plus irrité que Marvell (214) ; il consacre ses loisirs forcés de l'été et de l'automne 1677 à la rédaction d'un ouvrage qui malgré le calme voulu de la forme révèle la violence de cette irritation, et vers la Noël paraît la *Relation de l'accroissement du papisme et du gouvernement arbitraire en Angleterre, plus particulièrement depuis la longue prorogation de novembre 1675 qui prit fin le 15 février 1676* [c'est-à-dire 1676/7], jusqu'à la dernière réunion du Parlement le 16 juillet 1677 » (215). En réalité Marvell a poussé, sans doute en cours d'impression, le récit des événements jusqu'à l'ajournement du 3 décembre. Pour le reste ce long titre indique bien le plan de l'ouvrage : c'est une histoire de la Restauration à partir de la guerre de 1665 contre la Hollande, mais qui, très sommaire au début, se fait de plus en plus détaillée, et qui subordonne tous les faits à une thèse rigoureuse, simple et même simpliste : tous les maux intérieurs, toutes les humiliations extérieures de l'Angleterre depuis dix ans sont dus à un petit groupe de personnages mystérieux, que Marvell appelle les « conspirateurs papistes » et dont il ne nomme que deux : ce sont des personnages de second plan que l'histoire a oubliés (216). Aussi sommes-nous enclins aujourd'hui à voir surtout l'exagération de ce réquisitoire disproportionné à l'importance apparente des accusés. Toutefois il convient de remarquer que Marvell ne voulait, ne pouvait s'attaquer au principal coupable, au Roi, car il s'adressait à l'opinion publique modérée ; or celle-ci ignorait encore la teneur exacte du traité de Douvres et ne soupçonnait même pas les tractations plus récentes du représentant anglais en France, Montagu, pour le compte de son maître. L'auteur de la *Relation* respecte scrupuleusement la vieille fiction constitutionnelle anglaise que « le Roi ne peut pas faire de mal ». Il pousse la prudence jusqu'à mettre hors de cause le duc

(214) Voir sa lettre à Harley du 17 juillet 1677 : « Those that were not pleased with it are displeased, and may turne the buckle of their girdle behind them ».

(215) Voir bibliographie, n^{os} 69 et 70.

(216) Nous n'avons pu découvrir Lord Frechwell dans le D. N. B. — Quant à Richard Arundell, premier baron Arundell de Trerice (Marvell écrit Trerise) la courte notice que lui consacre le D. N. B. nous apprend que c'était un ami de Clarendon mais ne nous dit rien de sa carrière politique entre 1665 et sa mort en 1687. — Voir Grosart, IV, 321, 332, 338-9.

d'York; il loue celui-ci et même Clifford, sa rancune enfin calmée, d'avoir donné leur démission au moment de la loi de l'*Epreuve*; il compare leur conduite loyale avec celle des « conspirateurs » anonymes qui n'hésitent pas à se parjurer, car la fin pour eux justifie les moyens (217). Si l'on objecte qu'une telle conspiration ne met guère en danger les libertés politiques ni la foi protestante de l'Angleterre, Marvell répond que les conjurés ont derrière eux la papauté, la compagnie de Jésus et surtout le roi de France. C'est ainsi que ce pamphlet lucide, qui livrait au public le texte de documents officiels jusqu'alors secrets et renfermait assez de vérités contrôlables pour donner un air spécieux à ses conjectures les plus hasardeuses, attaque plus Louis XIV que Charles II. Après avoir écrit contre la Hollande, puis contre l'Espagne, Marvell concentre toute son animosité contre notre pays, et cette évolution fait de lui un bon représentant de l'opinion anglaise de 1650 à 1678 (218). L'édit de Nantes n'est pas encore révoqué, mais des mesures de détail ont déjà amorcé au su de l'Europe la persécution contre les Huguenots; nul ne ressent plus vivement que Marvell les souffrances de ses coreligionnaires d'outre-Manche auxquelles assiste, spectateur impuissant, son neveu Guillaume Popple (219). Mais le sentiment auquel il s'adresse pour prêcher la lutte contre la France est plutôt la jalousie causée par la puissance du grand Roi et surtout par l'activité commerciale et maritime de ses sujets. Pas une seule fois Louvois, le principal persécuteur, n'est nommé par Marvell, tandis que Colbert, en plus d'une allusion à sa partialité xénophobe dans le corps de la *Relation*, se voit asséner toute une longue pièce annexe relative aux méfaits des corsaires qu'il encourage et dont

(217) Grosart, IV, 262-3 : « And above all his Royal Highness is to be admired for his unparalleled magnanimity on the same account, there being in all history perhaps no record of any Prince that... ». Voir aussi pp. 293-4 l'éloge de la vaillance et de l'habileté du duc en tant que Grand-amiral.

(218) Marvell devient gallophobe avant même de passer à une opposition irréconciliable contre les Stuarts. En juin 1672, au moment où il compose la *Répétition transposée*, il écrit à son neveu : « We cannot have a peace with France and Holland both » et exprime l'espoir que la paix sera faite avec la Hollande avant la Saint-Michel. La conséquence est facile à tirer en ce qui concerne la France. — Les lettres privées antérieures, depuis 1670, laissent voir une méfiance grandissante, sinon une volonté belliqueuse, et dès 1667 *Les dernières instructions à un peintre* respirent autant de bienveillance pour l'ennemi actif, le Hollandais qui a infligé à l'Angleterre l'humiliation de Chatham, que d'amertume contre l'ennemi pour ainsi dire théorique, le Français qui a participé aux hostilités le moins possible (voir les vers 365-8, 395-6, 439-48, 907-14).

(219) Voir au Musée britannique dans *Add. MS.* 8.888 (écrit entièrement de la main de Guillaume Popple), p. 158, un sonnet intitulé « Les nouveaux convertis, 1685 » et sa traduction en vers anglais. — Dans sa lettre du 8 décembre 1675 à Edouard Thompson (dont nous avons dit les relations commerciales avec les Popple) Marvell pose cette question ou laisse échapper cette exclamation : « What uncomfortable doing is all this at poore Bourdeaux ». Il s'agit évidemment de l'entrée dans le grand port du sud-ouest le 17 novembre 1675 de dix-huit régiments chargés de punir les émeutiers des 26-29 mars et 16-17 août. Ceux-ci s'étaient soulevés contre l'oppression fiscale de Louis XIV, mais l'élément protestant, surtout en Gascogne, ne pouvait rester à l'écart d'une telle tentative pour défendre les droits municipaux cruellement foulés aux pieds. Voir Jullian, *Histoire de Bordeaux depuis les origines jusqu'en 1895*, pp. 504-7, qui dit notamment : « Quelques-uns des meneurs parlèrent des beaux temps où les Anglais gouvernaient Bordeaux. Des étrangers fomentaient le désordre; des émissaires, dit-on, allèrent jusqu'en Hollande porter aux ennemis du roi les propositions des rebelles ». Il ne serait pas étonnant que Popple et par lui son oncle eussent été mêlés à ces tractations, mais la bibliothèque municipale de Bordeaux semble ne posséder aucun document sur l'un ni l'autre.

Jean-Bart est demeuré le type héroïque (220). Le vieil amiral Ruyter qui naguère fit trembler Londres vient de trouver la défaite et la mort au large d'Agosta (221), et son vainqueur a nom Du Quesne. Grâce à une politique douanière tenace et souvent brutale la France exporte de plus en plus et importe de moins en moins. Si les Pays-Bas espagnols avec le port d'Anvers tombent aux mains de Louis XIV l'Angleterre ne sera plus en sûreté dans son île. Tout n'était pas imaginaire dans ces craintes, mais sans vouloir innocenter le monarque français dont la responsabilité demeure lourde, on méditera avec fruit les arguments en faveur d'une guerre apportés à la Chambre des Communes et que Marvell nous a conservés avec une évidente sympathie :

« L'hostilité contre les Français est le seul point sur lequel notre nation divisée s'unisse » et il faut profiter de l'occasion qui s'offre de réaligner ainsi l'unité nationale...

« La balance du commerce avec la France fait apparaître que notre nation éprouve de ce chef un détriment annuel de 900.000 livres sterling ou un million. Tant la valeur des marchandises importées de France excède celle des marchandises exportées dans ce pays ! D'où il appert que le trésor de notre nation s'épuise et que son argent se transporte en France pour payer des objets qui ne sont pas de nécessité : vins, soieries, rubans, plumes, etc ; en arrêtant ce courant de dépenses épuisantes, on trouvera la plus grande part des ressources qui serviront à subvenir aux frais de la guerre... contre le *vieil ennemi perpétuel de l'Angleterre* » (en italiques dans le texte) ... (222).

« Notre religion, notre liberté, notre propriété, sont en cause ; il faut fermer et garder la porte du côté de la France, car aussi longtemps qu'elle restera ouverte notre argent et notre activité commerciale s'enfuiront, et la religion française entrera, par là... » (223).

« La situation est claire : à moins que la puissance française ne soit abaissée, nous ne saurions être en sûreté... » (224).

« Tant que durera cette grandeur du roi de France qui détruit l'équilibre, il sera toujours dangereux pour ses voisins... » (225).

« Supposez... que la France se laisse convaincre d'abandonner toute la Lorraine, les Flandres, l'Alsace et autres places conquises, serons-nous en sûreté ? Non, son roi a trop de serviteurs [*too many hands*], trop d'argent, qui lui vient en grande partie... d'ici. Nous devons le rabaisser par la force autant que possible, mais en outre nous devons faire des ligues et des lois pour l'appauvrir, nous devons détruire le commerce français. Ceci nous tranquilliserait et assurerait notre situation ; ceci ferait monter le prix de nos terres [*make our lands rise*] et ceci nous permettrait de mettre le Roi [Charles II] à son aise » (226).

A côté de ces raisonnements froidement utilitaires, Marvell n'hésite

(220) Voir bibliographie n^{os} 69 et 70.

(221) Le 12/22 avril 1676.

(222) Grosart, IV, 359-60.

(223) *Ibid.*, 383 : « Our treasure and trade will creep out and their religion creep in at it ».

(224) *Ibid.*, 385.

(225) *Ibid.*, 392.

(226) *Ibid.*, 401.

pas à se servir d'arguments qui par leur frivolité évoquent les temps féodaux : ainsi il reproche gravement aux « conspirateurs » de donner à Louis XIV le titre de Roi de France, alors que la chancellerie anglaise lui reconnaissait seulement un pouvoir de fait exprimé par la formule, le roi français (227). L'on sait en effet que Charles II, héritier légitime d'Edouard III, porte la couronne de France aussi bien que celles d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. Par dessous les haines religieuses l'hostilité de Marvell contre notre pays plonge ses racines dans les luttes séculaires entre Plantagenets et Valois, et donne toute sa valeur à l'expression « vieille ennemie perpétuelle » appliquée par lui à la nation de Jeanne d'Arc. D'ailleurs cette inimitié se colore parfois d'admiration ; il rapporte dans une lettre privée un éloge de l'activité française fait par un autre opposant notoire et le prend à son compte : « Les Français combattent quand les autres sont déjà couchés et quand ils ne sont pas encore levés » (228). Marvell n'en est que plus convaincu de la nécessité d'affaiblir cette nation trop éveillée.

Mais la guerre réclamée par l'opposition ne devait éclater que douze ans plus tard. Pour le moment toute cette animosité s'évapourait en paroles, souvent peu sincères puisque les chefs opposants avaient partie liée avec l'ambassadeur de France. Marvell connaissait-il ces tractations ? Ce n'est pas probable. Les aurait-il approuvées s'il les eût connues ? Malgré la violence de sa haine contre Danby nous ne le croyons pas. Dans une lettre à Harley du 1^{er} juillet 1676 il avait parlé avec mépris d'une accusation analogue lancée contre lui « quelques années plus tôt », celle d'avoir renseigné Louis XIV sur la situation en Angleterre (229). Il faut voir dans l'auteur de la *Relation* le partisan, peut-être même l'agent, mais aussi la dupe de Shaftesbury. Car c'est la glorification de celui-ci qui ressort du pamphlet de Marvell. Oubliées les responsabilités du souple courtisan d'avant 1673 ; on ne voit plus que le défenseur des libertés anglaises. Seul des quatre seigneurs enfermés à la Tour il n'a pas voulu en sortir par un acte de soumission ; aussi ses trois amis ne sont-ils que des « confesseurs » de la vraie foi, tandis que lui en est presque le « martyr » (230). Et pourtant le député de Hull dans une

(227) *Ibid.*, 311 : « They saw that the king of France (as they called him) was so busy... ». — Voir aussi *Britannia and Rawleigh*, v. 60-3 et la note de Margoliouth. — Notez qu'il échappe à Marvell lui aussi d'appeler Louis XIV « the king of France », soit dans ses lettres (par exemple celle du 1^{er} juillet 1676 à Harley, passage cité *infra*), soit dans ses satires (*Further Advice to a Painter*, v. 35). Il eut toujours du puritain une sévérité plus grande pour les autres que pour lui-même.

(228) Lettre à Harley du 17 novembre 1677 : « As my L: Hollis said whom I dined with to day, they fight when others are gone to bed, and before they be up ». Sur les fluctuations politiques de Hollis et ses tractations avec l'envoyé français Ruigny, voir le D. N. B. — Marvell qui l'a raillé en 1667 (*Last Instructions*, v. 457) parle de lui avec une sympathie visible dans sa lettre au maire de Hull du 3 mars 1676/7.

(229) L'accusateur était un certain Guillaume Bates, docteur en théologie et non-conformiste (Voir sa vie dans le D. N. B.), ami d'un ami de Marvell, Jean Howe (mais évidemment le proverbe ne s'applique pas ici) : « Some years agoe I heard that he said Marvell was an Intelligencer to the King of France. Twas about the same time that the Doctor was in pension to another Monarch ».

(230) Grosart, IV, 409 : « It is honour enough for them [Buckingham, Salisbury et Wharton] to have been confessors, nor as yet is the Earl of Shaftesbury a martyr for the English liberties and the Protestant religion... ». — Pour les accusations de L'Estrange contre Shaftesbury et Marvell, voir *infra*, ch. VIII.

situation analogue avait su éviter la prison par des excuses opportunes pour un délit imaginaire. Malgré cette inconséquence, une lettre à Harley datée du 7 août 1677 atteste la sincérité de la *Relation* sur ce point, et le contraste s'y accentue entre l'inébranlable fermeté de Shaftesbury et la frivolité du trop voluptueux Buckingham qui venait d'offrir à son admirateur une nouvelle déception. Par sa vivacité, par sa clarté relative, comme par son intérêt de fond, le passage mérite d'être cité :

« Le comte de Salisbury, après que son placet [au Roi pour sortir de prison] eut été corrigé plusieurs fois, rompit la glace et reconnut enfin l'erreur de sa conduite au sujet de la prorogation. Sur ce il fut relâché sous la seule condition de répéter les mêmes excuses à la Chambre des Pairs quand elle siégerait. Le baron Wharton copia la même formule et reçut la même réponse. Le Roi plaisanta avec lui et lui dit qu'il lui apprendrait un texte de l'Écriture : « Venant de Votre Majesté il me sera très précieux ». — « Allez et ne péchez plus ». — « Votre Majesté tient ce texte de moi qui le citai à Monsieur le comte d'Arlington après qu'il eut été accusé devant la Chambre des Communes. » — « Eh bien ! Monsieur, vous et moi nous sommes de vieilles gens et devrions aimer la tranquillité ». — « En plus de toutes les autres raisons qui m'y obligent j'ai ce motif de le désirer que j'ai à perdre quelque 1500 livres sterling par an. » — « Oui, Monsieur, mais vous me gardez encore une dent. » — « Pas moi, en vérité; les miennes sont toutes tombées. » Le duc de Buckingham envoya un placet où il disait seulement qu'il était resté emprisonné tant de temps, qu'il avait contracté diverses indispositions et qu'il désirait prendre l'air un mois. Cette faveur, par l'entremise de Nell Gwyn, de Middlesex [poète de cour, plus connu sous son titre ultérieur de comte de Dorset], de Rochester et de la bande joyeuse, fut facilement obtenue avec le ferme espoir de la transformer en liberté complète. Là-dessus il se tint en permanence à Whitehall dans le logis du comte de Rochester, y menant leur existence habituelle. Le duc d'York, le Trésorier, et, me dit-on aussi, le duc de Monmouth, remontrèrent au Roi que c'était sauter par-dessus toutes les règles des convenances et qu'il laissait fouler aux pieds son autorité; que, s'il voulait prendre une mesure gracieuse en faveur de Buckingham, il pouvait le faire d'une façon régulière etc... Néanmoins ce fut pendant quelques jours un point douteux : qui l'emporterait des ministres d'état ou des ministres du plaisir ? Enfin Buckingham fut averti qu'il devait quitter Whitehall. Il obéit et a depuis présenté un placet plus contrit que Salisbury ou Wharton; sur quoi j'apprends qu'il a été hier amnistié en vertu de la même règle. Les têtes étaient pleines d'imaginations sur ce qu'il ferait à la Cour; imaginations vaines car il aime le plaisir plus que la vengeance, et pourtant celle-ci n'est pas la moindre des voluptés. La comtesse de Shaftesbury demanda l'autre jour en grâce que son mari pût passer un mois à Saint-Gilles [son château dans le Dorset]. Mais le Roi reçut cette prière sans aucun égard et il n'en fut plus parlé. Pourtant il y a des gens qui disent que la Cour serait heureuse de se débarrasser de lui à des conditions moins rigoureuses qu'elle n'en imposa aux autres seigneurs, mais qu'il est trop scrupuleux sur l'honneur. En vérité je vais vous raconter une histoire incroyable, et que pourtant il

n'est guère possible de révoquer en doute : le 16 juillet le vicomte Stafford [pair catholique] lui fit visite et lui dit regretter que de tant de voies essayées aucune ne l'eût conduit hors de prison. Pourtant il en restait encore une. — « Laquelle, je vous prie ? » — « Votre Seigneurie est assez éclairée et sagace pour deviner laquelle sans que je la décrive davantage ». Shaftesbury réfléchit un moment et répondit : « Je suppose que je comprends Votre Seigneurie; vous voudriez que le duc [d'York] rédigeât pour moi un nouveau credo et que j'y souscrivisse. Mais je ne le ferai jamais. Il m'a fait tout le mal qu'il a pu et ferait pis encore si c'était en son pouvoir. Il veut ma tête, mais elle restera sur mes épaules en dépit de lui, et je vivrai peut-être assez pour me placer entre lui et ses grands espoirs. Quant à vous, Monsieur, c'est un rôle bien bas, bien indigne d'un homme d'honneur que de m'avoir fait une telle offre, et vous ne pouvez expier votre faute qu'en transmettant au duc tout ce que j'ai dit. Cela, je l'exige de vous ». Quel besoin y avait-il de se comporter ainsi ? Shaftesbury risque fort de se trouver seul en face de la note à payer ». Cette dernière phrase peut être, comme l'absence de signature au bas de la lettre, une précaution contre la curiosité du cabinet noir : mais l'ironie en est si transparente que nul, et Harley moins que tout autre, ne pouvait s'y tromper.

Pour ses plans ambitieux qui dès cette date visaient donc à changer l'ordre de succession au trône, Shaftesbury avait besoin d'un prétendant. Il devait le trouver en la personne du duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, très aimé de son père. On sait la fin tragique et méritée de ce misérable objet de la faveur populaire. Son indignité s'était révélée dès 1670 à propos de la mutilation de Coventry; elle s'était confirmée l'année suivante par le lâche assassinat d'un pauvre archer du guet au cours d'une partie de plaisir nocturne. Dans sa correspondance privée Marvell avait jugé sévèrement ces crimes que le Roi avait couverts d'un scandaleux pardon (231). Mais le temps avait adouci la rigueur de la condamnation morale, et à partir de 1674 nous voyons le député de Hull en relations, officielles il est vrai, mais courtoises, avec le bâtard du Roi. Les visites de Marvell à Monmouth se font fréquentes au moment où paraît la *Relation*. Leur objet avoué est purement local. Le duc parmi de nombreuses fonctions honorifiques possède celle d'intendant [*high-steward*] de Hull; cette ville lui envoie des présents et en reçoit de lui; la confrérie de la Trinité sollicite son appui pour se défendre contre les aventuriers en quête de concessions. Marvell se montre enchanté de l'accueil qu'il a trouvé auprès de Monmouth et fait part à ses électeurs de la bonté dont celui-ci témoigne pour eux (232). Il

(231) Voir *supra*; cf. la lettre à Guill. Popple du mois d'avril 1671, et même la lettre au maire de Hull du 28 février 1670/1.

(232) Voir les lettres à la municipalité de Hull des 20 octobre 1674, 6 février 1674/5, 15 novembre et 1^{er} décembre 1677, 1^{er} janvier 1677/8. — On peut noter que la miniature qui passe pour représenter Marvell jeune (voir *supra*, chap. I) appartient aujourd'hui au duc de Buccleugh, descendant de Monmouth, mais nous ne savons s'il en a hérité de ce lointain ancêtre. — Dans la lettre à Harley du 7 août 1677 que nous venons de citer Monmouth figure à vrai dire parmi les conseillers du Roi hostiles à Buckingham; mais Marvell n'en est pas bien sûr (« they tell me too, the D: of Munmoth »), et d'ailleurs la conduite scandaleuse de Buckingham pouvait choquer même un ami politique.

semble bien que notre poète se soit laissé séduire par les manières affables et la belle prestance de ce vaniteux, égoïste, superficiel et corrompu, et que, passant l'éponge sur des peccadilles de jeunesse un peu fortes en faveur d'un protestantisme ostensible, il ait donné son adhésion intime à une candidature dont le succès aurait éliminé l'odieux duc d'York. Mais la prudence et la réserve de Marvell lui firent sans doute garder pour lui cette opinion qui ne devait pouvoir s'afficher sans danger qu'après sa mort. Toutefois un autre prétendant éventuel offrait des qualités plus hautes et plus dignes d'attirer notre poète : c'était Guillaume d'Orange, petit-fils par sa mère de Charles I^{er} et qui venait de fortifier ses droits en épousant sa cousine germaine, Marie, fille aînée du duc d'York, le 24 octobre 1677. Mais l'amitié de Danby rendait ce prince suspect aux opposants et particulièrement à Shaftesbury. Aussi peut-on supposer (ce n'est qu'une conjecture) qu'au cours du conflit latent qui opposera bientôt Monmouth et Guillaume d'Orange les préférences de Marvell seraient allées au moins capable de ces deux hommes (233).

Pour le reste la *Relation*, après laquelle notre auteur n'écrira plus rien qu'un pamphlet théologique (234), non seulement nous indique son attitude politique à la fin de sa vie, mais encore nous permet d'imaginer celle qu'il aurait eue au cours des graves événements qui suivirent de peu sa mort et qui ont conservé dans l'histoire le nom trompeur de *Complot papiste*. Marvell a donné par avance le programme du parti qui recevra alors le nom de whig : réduire le Roi à l'impuissance complète tout en lui conservant les marques du plus profond respect. Nous savons que chez l'auteur des satires un tel respect ne pouvait plus être envers Charles II qu'une feinte ; mais, comme nous l'avons remarqué à mainte reprise, Marvell n'avait rien d'un doctrinaire et s'inquiétait peu des formes s'il pouvait obtenir les réalités (235). Il met sa plume au service de Shaftesbury et donne l'apparence la plus convaincante, la moins révolutionnaire aux idées de celui-ci, parce que la grandeur de l'Angleterre, la sécurité de la religion réformée, la tolérance pour les dissidents, semblent devoir être atteintes plus facilement de cette façon que d'aucune autre. A ces buts qui n'ont pas changé il fait aisément le sacrifice de ses opinions antérieures sur la tactique. Ce serait une grave erreur (236) d'imaginer que la *Relation* exprime sur chaque événement l'opinion que Marvell en a eue au moment où il se produisait. Que l'on rapproche les éloges décernés par la *Répétition transposée* à la Déclaration d'indulgence de la condamnation passée en 1677 sur cet acte d'arbitraire et de

(233) Le seul mot élogieux de Marvell pour le prince d'Orange se trouve dans sa lettre à Popple du 28 novembre 1670 : « The Prince of Orange here is much made of, The King owes Him a great Deal of Mony ». A ce moment Monmouth ne posait pas encore au champion des libertés et de la religion anglaises.

(234) Voir bibliographie, n° 83, et chap. VII *infra*.

(235) Le regretté professeur de littérature anglaise à l'université de Londres, W. P. Ker, nous demandait un jour : « Do you think Marvell was a whig ? » et comme nous hésitions à répondre par oui ou par non, il ajouta : « I hope you will show he was not a whig. For me a whig is characterised by his aptitude to gullibility by abstract principles ». A ce compte là Marvell n'avait rien d'un whig, sinon aux yeux d'un tory écossais, du moins à ceux du Français le plus féru d'empirisme politique.

(236) Erreur commise notamment par Birrell dans son chapitre VI.

mauvaise foi; avec la *Clôture de l'Echiquier*, banqueroute frauduleuse, et l'attaque en pleine paix contre la flotte hollandaise qui précédèrent de peu la Déclaration, celle-ci forme un brelan de violations de la parole royale : « Par cette Déclaration toutes les lois pénales contre les papistes en retour desquelles les précédentes législatures avaient donné tant de subsides, et les lois pénales contre les non-conformistes, pour l'obtention desquelles cette législature-ci avait payé plus largement encore, furent en un instant suspendues, de manière à frustrer la nation de toute la religion qu'elle avait achetée si cher et dont le prix aurait dû au moins, le marché étant rompu, lui être remboursé » (237). Certes l'ironie se joue ici aux dépens des persécuteurs dupés comme du Roi parjure. Il n'en est pas moins vrai que Marvell à cinq ans d'intervalle condamne sa propre conduite sans en éprouver la moindre gêne visible. Il avait une bonne dose d'assurance, et une conscience point trop méticuleuse.

Ce serait une erreur aussi de chercher dans la *Relation* la théorie du régime parlementaire tels que le pratiqueront de manière tout à fait empirique les whigs du XVIII^e siècle. Marvell, pas plus que ses contemporains, pas plus que Locke lui-même, n'a vu que le meilleur moyen de transférer le pouvoir exécutif aux mains du parlement était la formation d'un ministère homogène pris dans les Chambres et responsable politiquement devant elles. Il partage l'hostilité de son temps contre les *cabales* et *conseils de cabinet* (238); il ne fait pas de distinction entre les ministres et les fonctionnaires permanents; pour tous il entend la responsabilité dans le vieux sens du mot; il rêve de poursuites judiciaires fréquentes, de sanctions pénales, allant sans doute jusqu'à l'échafaud ou la potence, prises par les tribunaux ordinaires ou par le parlement constitué en cours de justice, contre les concussionnaires et les traîtres qu'il voit un peu partout. Il ne met pas explicitement en question le droit du Roi à choisir ses conseillers, mais pose à l'exercice de ce droit une limite précise, une seule : c'est l'interdiction de les prendre parmi les députés. Pour préserver la Chambre des Communes de la corruption il faut établir une incompatibilité entre le mandat représentatif et une fonction publique telle que la direction des finances, de l'armée, de la marine, des colonies ou du commerce. Une des pages les plus amusantes de la *Relation* montre l'impossibilité pour un député de contrôler les actes du Roi dont il serait par ailleurs l'agent rétribué (239). Deux ans plus tôt Marvell était intervenu à la Chambre pour séparer radicalement l'exécutif du législatif; le 22 avril 1675 il s'était offert comme scrutateur pour les partisans de l'adoption d'un projet de loi qui aurait interdit aux députés d'accepter aucune fonction officielle (240).

(237) Grosart, IV, 279-80 : « Hereby, all the penal laws against Papists, for which former Parliaments had given so many supplies, and against Nonconformists, for which this Parliament had paid more largely, were at one instant suspended, in order to defraud the nation of all that religion which they had so dearly purchased, and for which they ought at least, the bargain being broke, to have been reimbursed ».

(238) Voyez par exemple *The Last Instructions*, v. 121-2; *The Statue in Stocks-Market*, v. 39.

(239) Grosart, IV, 323-7, cité en partie *infra*, chap. VII, pp. 392-3.

(240) Signalé par Robbins, pp. 274-5 d'après *H. of C. Journal*. — Cf. la lettre du même jour au maire de Hull; elle ajoute, ce que le *Journal* ne dit pas, que le député

Se souvenait-il ce jour-là de son propre cumul sous Richard Cromwell ? Faisait-il en lui-même un retour sur les circonstances de sa première élection ? En tous cas il ne se doutait guère que le système de l'incompatibilité serait appliqué un siècle plus tard en Amérique, mais que son pays natal y resterait réfractaire.

On peut même dire que dans la limite où Marvell a prévu la constitution des partis il l'a condamnée. Il dit de ses collègues : « Ils s'enrôlent tout droit dans quelque faction de Cour et ils savent entre eux à quel seigneur chacun d'eux appartient aussi bien qu'au vieux temps, lorsqu'ils portaient les armoiries et les insignes de leur patron... » Voilà qui ne définit pas mal les groupes [*connexions*] whigs du XVIII^e siècle ; et voici qui s'applique à tout parlement où les partis sont fortement organisés : « Se connaissant si bien les députés savent la force numérique de chaque parti ; de sorte que l'objet de ce grand conseil public se trouve frustré ; il n'y a plus de place pour les délibérations, nulle possibilité de persuader par la raison ; ils peuvent voir les votes les uns des autres à travers gorge et cravate avant d'entendre crier *oui* ou *non*. Quand les cartes sont si bien connues, elles ne conviennent qu'à un tricheur, et il n'est pas de joueur honnête qui ne les jetât sous la table » (241). Marvell a-t-il conformé sur ce point sa pratique à sa théorie ? A-t-il au contraire pris une part active à l'organisation matérielle du parti qui portera bientôt le nom de whig comme à l'élaboration de son programme ? Des assertions hostiles et qui méritent en elles-mêmes peu de créance font de lui l'« archiviste » [*Record-keeper*] de la faction, le secrétaire d'un des clubs séditionnels fondés dès 1673 (242). Gardons-nous de l'affirmer mais aussi de le nier. Cette contradiction entre la conduite et les écrits du député de Hull ne serait pas la première que nous aurions portée à son compte.

La *Relation* fit du bruit. Malgré la prudence de la forme et bien que l'ouvrage se terminât sur une manifestation loyaliste, n'ayant été écrit « qu'avec les intentions les plus pures de fidélité et de service à Sa Majesté » (243), le gouvernement s'émut. Un autre pamphlet anonyme qui parut vers le même temps et qui contenait une liste des députés achetés par le ministère, l'*Argument opportun pour persuader à*

ayant perdu son mandat par son acceptation d'un emploi public, « if his Borough shall then the second time elect him, it shall be lawfull ». C'est la formule qui a prévalu et elle n'a pas empêché l'avènement du régime parlementaire ; mais Marvell imaginait sans aucun doute que les électeurs refuseraient systématiquement de renouveler le mandat des fonctionnaires. — Voir bibliog. n° 76.

(241) Grosart, IV, 331 : « They list themselves straightways into some Court faction, and it is as well known among them, to what Lord each of them retain, as when formerly they wore coats and badges... And which is yet worse, by being so thoroughly acquainted, they understand their number and party, so that the use of so publick a counsel is frustrated, there is no place for deliberation, no perswading by reason, but they can see one another's votes through both throats and cravats before they hear them.

Where the cards are so well known, they are only fit for a cheat, and no fair gamester but would throw them under the table. »

(242) Robbins, pp. 240 et 249, qui cite un pamphlet tory, *Honesty's best policy*, pp. 9 et 13, et renvoie au *Calendar of State Papers, dom.*, année 1678, p. 84. — Le *Record office* contient un exemplaire (cote : E. 1959).

(243) *Ibid.*, p. 414 : « This book... was written with no other intent than of meer fidelity and service to his Majesty... ».

tous les jurys de mise en accusation d'Angleterre de signer des pétitions en faveur de nouvelles élections parlementaires (244), fut attribué comme la *Relation*, mais avec moins de fondement, à Marvell par la rumeur publique. Pour obtenir des dénonciations précises, la *Gazette de Londres* ou journal officiel du temps, dans son numéro des 21-25 mars 1677/8, contenait l'offre d'une récompense de cinquante livres sterling à qui révélerait le nom de l'imprimeur ou de l'éditeur (245); cent livres étaient promises à qui ferait connaître l'auteur [*handers to the press*] de ces « libelles séditieux et diffamatoires » (246). A la date du 18 avril 1678 un pamphlet anonyme intitulé *Lettre écrite d'Amsterdam à un ami habitant l'Angleterre* désigne Marvell, sans le nommer mais fort clairement, comme l'auteur de la *Relation* : « André », y lit-on, « est un homme habile à combattre le papisme ». La *Lettre* paraît aujourd'hui énigmatique mais constitue sûrement une manœuvre du ministère pour compromettre l'opposition. Elle est censée écrite par un républicain anglais réfugié en Hollande à un autre membre du même parti demeuré dans sa patrie, et elle dévoile toute sorte de complots véritables ou imaginaires (247). Aussi pourrait-on révoquer en doute son témoignage si Marvell dans une lettre du 10 juin à son neveu ne reconnaissait pas la *Relation* pour sienne tout en faisant semblant de la désavouer. Après avoir parlé des récompenses offertes par la police et de leur inefficacité il ajoute : « Trois ou quatre livres imprimés depuis ont décrit, aussi précisément que le permettait sa qualité de membre du parlement, un certain Monsieur Marvell comme l'auteur de cette *Relation*; mais s'il en eût été ainsi il aurait sûrement été mis sur la sellette à la Chambre ou ailleurs » (248). Ce badinage prouve que le député de Hull ne se sentait pas bien en danger, et qu'il croyait le gouvernement peu pressé de lui mettre la main au collet. En fait le secrétaire d'état, le savant Williamson, recueillait sans hâte des renseignements; quand un de ses espions lui adressa un rapport où la *Relation* était attribuée à Marvell, ce dernier était mort depuis six jours (249).

(244) Voir bibliographie, n^{os} 91 et 92.

(245) Comme presque tous les pamphlets de cet ordre la *Relation* portait la rubrique d'Amsterdam, mais personne n'était dupe.

(246) Signalé par Grosart, I, LV, et avec plus de détails par Aitken, I, XLVII.

(247) Voir bibliographie, n^o 75. — Les deux premières pages de ce pamphlet accusent les réfugiés anglais en Hollande de conspirer non seulement contre Charles II mais contre son neveu Guillaume d'Orange : « The French and we... offer to the shrine of De Witt, the martyr and saint of this republic ». De fait Marvell a inséré dans son *Dialogue entre les deux chevaux* (novembre 1675) un vibrant éloge de feu le Grand-Pensionnaire qui n'est pas pour plaire au stathouder en exercice. — A la page 4 on lit : « Bring on new accounts of Growth of Popery and arbitrary government ». Puis il est question de l'agitation conjuguée en Ecosse et à Westminster contre Lauderdale, et ensuite, p. 5 : « Write on still : I am sorry we have lost the Prime Pen [?]; therefore make sure of Andrew. Hee's a shrewd man against Popery, though for his religion you may place him, as Pasquin at Rome placed Harry the Eighth, between Moses, the Messiah, and Mahomet, with this motto in his mouth, *Quò me vertam nescio*. 'Tis well he is now Transposed into Politiks, they say he had much ado to live upon Poetry. What at Blunt-tool the People's become ! No mutiny ? However, let him whet on till they take an Edge, and be sure that you and the rest of our Comrades whet him ».

Pour une autre réponse à la *Relation*, œuvre de L'Estrange, voir bibliog. n^{os} 76 et 77.

(248) « ... surely he should not have escaped being questioned in Parliament, or some other place ». Il est probable que cette lettre (nous n'en avons plus le manuscrit) n'était pas signée, comme la plupart de celles que Marvell adressait à Harley.

(249) *Calendar of State Papers, domestic*, à la date du 22 août 1678. — Son édi-

Faut-il voir dans cette patience ministérielle un effet de la volonté royale ? (250). Pendant la dernière partie de la quinzième session qui va du 29 janvier 1677/8 au 14 mai 1678, et la première partie de la seizième, ouverte dès le 23 mai, Charles II s'applique à ménager les Communes, car il est devenu très belliqueux et voudrait obtenir les subsides qui lui permettraient de secourir efficacement son neveu le stathouder contre le roi de France. Celui-ci vient en personne de prendre Gand et sa citadelle le 2/12 mars après un siège de huit jours. Ce coup d'éclat, destiné à obtenir une paix que Louis XIV désire vivement, semble tout d'abord provoquer au contraire un effort anglais. Déjà le duc de Monmouth est parti pour Ostende avec quelques milliers de soldats et des volontaires de la noblesse (lettre du 28 février 1677/8), mais il revient bientôt sans avoir rien pu faire (lettre du 12 mars). Au lieu de fournir des moyens au gouvernement, l'opposition oriente la chambre vers la persécution des papistes. L'émotion atteint son point culminant au début de la seizième session. Marvell note une affluence à la Chambre telle qu'on n'en avait pas vue depuis plusieurs années, 350, voire 370 députés prenant part à un même vote (251). Les camps sont partagés presque également, mais la méfiance l'emporte. Le 31 mai la Chambre, qui naguère réclamait à grands cris la rupture avec la France, vote un crédit destiné à payer toutes les troupes levées jusque-là pour les licencier aussitôt (252). La partie est jouée, l'intérêt s'émousse; dès le 22 juin Marvell écrit à ses électeurs : « Beaucoup de députés s'en vont chaque jour, et tous ici nous sommes las ». Le 6 juillet il rend compte d'un vote où il n'y a eu que 78 nons et 61 ouïs, « si réduite est la chambre ». C'est sa dernière lettre qui nous ait été conservée. Neuf jours après le parlement est prorogé, et le 31 juillet/10 août 1678 la paix est signée à Nimègue entre la France et les Provinces-Unies auxquelles Charles II n'a pu assurer un appui qui leur permit de continuer la guerre. Trois jours plus tard le prince d'Orange, feignant de n'avoir pas été prévenu, essaya de surprendre le maréchal de Luxembourg; ce fut la bataille sanglante et inutile de Saint-Denis où les auxiliaires anglais (253) empêchèrent les Français d'anéantir les Hollandais et les Espagnols. Si Marvell en connut la nouvelle, ce fut sans doute la dernière qu'il apprit en ce monde.

Le 29 juillet il était en visite à Hull (254), sans doute pour la première

teur semble avoir été moins heureux que Marvell. Du moins un certain Thomas Bedwell fut-il bel et bien enfermé à Newgate le 22 février 1677/8 sous l'inculpation d'avoir publié *The growth of Popery*. Au mois de juin suivant, vers le moment où Marvell écrit à Popple sa lettre insouciance, celui qui a arrêté Bedwell, un nommé Whitwood, se plaint de n'avoir pas encore touché la récompense promise dans la Gazette. Ces incidents ont été signalés par Robbins (pp. 304-13), qui a fait d'après les *State Papers* une étude très minutieuse des mesures policières contre le pamphlet de Marvell.

(250) Le dernier ouvrage de Marvell, également anonyme mais traitant de questions purement théologiques, *Remarks upon a late disingenuous discourse...* obtient régulièrement l'imprimatur le 17 avril 1678.

(251) Lettres des 11, 23 et 25 mai 1678 au maire de Hull. — Le nombre des sièges à la chambre des communes dépassait quelque peu cinq cents.

(252) Lettre du 1^{er} juin, au même.

(253) Sous le commandement du comte d'Ossory, fils du duc d'Ormond, qui sera comme son père un tory de marque. Le fait est significatif.

(254) *Bench books*, s. d. Signalé par Thompson, III, 479 : « This day the Court

fois depuis plusieurs années (255), courte visite car le 16 août il mourait à Londres (256). Au XVII^e siècle une fin aussi subite faisait presque toujours soupçonner un empoisonnement (257); ce fut le cas pour Marvell. Un poème contemporain dit :

Est-ce le destin ou l'artifice qui trancha le fil de ses jours ?
La question reste douteuse (258).

Naturellement c'est au parti de la cour, au duc d'York ou au comte de Danby, ou encore aux Jésuites (259), que ce crime était attribué, avec la même légèreté que Marvell lui-même avait montrée dans des occasions semblables (260). Cette supposition n'était pas fondée. Un ou-

[la municipalité] being mett Andrew Marvell Esq^r one of the Burgesses of Parliament for this Borough came into Court. And the Court and M^r Marvell held severall discourses about the Towns affaires ». — Margoliouth, II, 341, signale un autre document, tiré du *Hull Audit Book*, d'où il ressort qu'entre le 14 juillet et le 3 août une collation de viandes et de vins, coûtant au total 3 livres, 8 schellings, 4 deniers, avait été offerte par le maire et les échevins au colonel Gilby et à Marvell. — Enfin les archives de la confrérie hulloise de la Trinité, dossier du phare du cap Spurn, contiennent le brouillon d'une lettre à Marvell, datée du 10 août 1678, et adressée : « To howse in Hull » (Margoliouth, II, 347). On voit qu'il s'écoula au plus trois jours entre son retour à Londres et sa mort.

(255) Voir les lettres du 26 avril 1674 à la confrérie de la Trinité et du 19 octobre 1675 au maire de Hull. Il semble que Marvell ait visité sa circonscription entre ces deux dates.

(256) *Hist. MSS. Commission*, 13^e rapport, App. VI (1893) p. 8. Lettre du colonel Grosvenor à G. Treby, M. P., en date du 17 août 1678 : « Andrew Marvell died yesterday of apoplexy ». Ce document tranche la question, mais jusqu'à sa publication on hésitait entre les dates du 12, du 16 et du 18. Cette dernière avait la préférence de la plupart des biographes parce qu'Aubrey, *op. cit.*, II, 54, dit de Marvell : « Obiit Londini, Aug. 18. 1678 » et que Wood dans ses *Athenae Oxonienses* suit Aubrey. Mais dans *Wood's Life and Times* par A. Clark, II, 414, on trouve cette note de Wood : « 1678. August. Andrew Marvell a minister's son — quære Fuller's Worthies — bred up in Cambridge, a burgess in this parliament for Hull, authour of the Rehearsal transposed, Mr. Smirke. [was] buried in St Giles church in the Feilds in the South isle by the pulpit, Su. Aug. 18. 1678 ». La date du 18 pour l'enterrement va avec celle du 16 pour la mort. — D'ailleurs la première épithape de Marvell, écrite de la main de son neveu Popple, dit qu'il mourut le 16 (voir *infra*, chap. VIII).

(257) La Brinvilliers avait été mise à mort en 1676. Son souvenir excusait quelque promptitude à parler de poison.

(258) *On his Excellent Friend Mr. Andrew Marvell* (voir *infra*, chap. VII, et bibliog. n^o 208) :

But whether Fate or Art untwined his thread
Remains in doubt.

Dans la préface d'un pamphlet écrit après mais publié avant cette pièce de vers, *The Reasons of the New Convert's Taking the Oaths* (1690) Thomas Brown déclare : « ... I have no reason as yet to be so weary of my life, as to desire to be deified after Andrew Marvel's manner ». Monsieur Thorn-Drury, à qui nous devons la connaissance de ce passage, y voit une allusion à l'empoisonnement prétendu de notre poète. C'est fort possible; toutefois il faut noter que Marvell lui-même dans *The Rehearsal Transposed* (Grosart, III, 93 et 462) emploie « deifie » comme euphémisme au sens de tuer. (Le *N. E. D.* ne signale pas ce sens qui dérive sans doute du « Ut puto, deus fio » de Vespasien dans Suétone). Peut-être Brown songe-t-il seulement à cette plaisanterie. Mais les deux explications ne s'excluent pas l'une l'autre; « after Andrew Marvel's manner » peut signifier à la fois : « comme le fut A. M. », et : « comme dit A. M. ». — Parker (*Reproof*, p. 110) feint de croire Marvell capable d'employer contre lui « a Spanish fig, or some more secret Italian despatch ».

(259) Aubrey, *op. cit.*, II, 54 : « Some suspect that he was poysoned by the Jesuites, but I cannot be positive ».

(260) *The Last Instructions*, v. 65-8 et *passim* : Marvell y accuse la duchesse d'York d'avoir empoisonné Madame Denham qui aurait été la maîtresse de son mari. Selon Pepys (*Journal*, 8 janvier 1666/7) les deux accusations auraient été également fausses.

vrage médical écrit en latin à la fin du siècle (261) cite le cas de notre poète en exemple des dangers qu'amène l'emploi inconsidéré des drogues opiacées dans le traitement des fièvres intermittentes. L'auteur de ce traité, Richard Morton, avait entendu raconter la mort de Marvell par le médecin même qui en était responsable. Nous apprenons ainsi que la maladie du poète était une fièvre tierce, et qu'il aurait suffi pour le sauver d'une once de quinquina, « *corticis peruviani* ». Mais le remède que devait bientôt chanter La Fontaine était considéré par ce praticien routinier comme une innovation pernicieuse; il préféra tuer son malade selon les règles de l'art, en lui donnant un clystère, en lui tirant libéralement du sang malgré son âge déjà avancé [*jam senescentem*], en lui administrant une purge et un émétique, et enfin une potion d'eau thériacale comme fébrifuge. Puis il l'ensevelit sous des couvertures et l'invita « à dormir et à suer », ordonnance si bien exécutée qu'au milieu « d'un profond sommeil et de sueurs liquéfiantes » [*colliquativis*], le malade mourut dans le coma [*apoplectice*]. « Ainsi fut ravi prématurément ce fameux André Marvell, au grand dam de la république, et particulièrement de la république des lettres ». Ce témoignage, dont on n'a aucune raison de mettre en doute la sincérité, fait justice de la rumeur accusant les ennemis de la liberté d'avoir empoisonné son plus ferme champion. Du moins cette rumeur prouve-t-elle le rôle que Marvell commençait à jouer dans l'opinion publique au moment où la mort le prit. Du sommet de son Nébo satirique il avait aperçu la Terre promise, ce réveil sanglant de la ferveur protestante qui secoua l'Angleterre de la fin de 1678 à 1682; il ne lui fut pas accordé d'y entrer. Faut-il regretter pour sa gloire qu'il n'ait pas eu l'occasion de donner ainsi toute sa mesure en politique, ou se réjouir qu'il n'ait pu ternir sa réputation dans les cruautés exercées sur les catholiques à la suite des prétendues révélations de ce Titus Oates qui lui empruntera les traits les plus spécieux de son *Complot papiste* ?

(261) Πυρετολογία seu Exercitationes de Morbis Universalibus Acutis. Authore Richardo Morton, Med. D. Regii Collegii Medicor. Lond. Socio et Censore. Londini, 1692, p. 96. — Signalé en 1874 par Samuel Gee (voir bibliog. n° 159).

Sur Morton consulter le *D.N.B.* : né en 1639 il avait pu connaître Marvell. Il fut d'abord ministre, mais ne voulut pas se soumettre à la loi d'uniformité en 1662; expulsé de sa cure il devint médecin et, semble-t-il, bon médecin. Son témoignage offre donc toutes les garanties morales et scientifiques.

CHAPITRE VI

Les Satires politiques.

Le critique qui tente l'étude littéraire des satires de Marvell s'aventure sur des sables mouvants. Il voudrait ne fonder son jugement que sur des œuvres d'une authenticité indiscutable ; or, si l'on met à part les trois pièces de jeunesse, *Fleckno*, *La mort de Thomas May* et *Le caractère de la Hollande*, le canon de Marvell satirique consiste en une série de probabilités décroissantes qui commence bien en deçà de la certitude et qui se termine au delà des limites du doute. Un seul point paraît établi : à partir de 1667 le député de Hull écrivit contre la cour des vers qui circulèrent au moins en manuscrit, peut-être aussi parfois en placards ou en brochures imprimées. Ses ennemis du moins l'en accusent dès 1673 : « Avons-nous collaboré à des lampons contre la cour, vous et moi ? » s'écrie l'un d'eux (1). Et dans sa conclusion le même pamphlétaire lui dit charitablement : « S'il faut que vous barbouilliez du papier, retournez à votre véritable vocation, les lampons et les chansons des rues » (2). Mais comme le satirique s'exposait à la perte des oreilles sinon à des peines plus graves, Marvell n'a laissé aucun témoignage qui pût l'incriminer devant un tribunal. Son nom n'apparaît en tête d'une satire imprimée qu'en 1689, après la révolution qui a détrôné son ennemi Jacques II. En revanche, pendant la quinzaine d'années qui suit, des éditeurs peu scrupuleux font libre usage de ce nom pour attirer les lecteurs et vendre leur marchandise. Au XVIII^e siècle des additions au canon de Marvell, faites d'après des documents aujourd'hui disparus, entremêlent inextricablement le probable et l'absurde. Aux XIX^e et XX^e siècles on travaille plutôt à éliminer le faux qu'à accroître le vrai, mais les éditions successives ne s'accordent pas toujours. La plus récente, la seule véritablement critique, va très loin dans la négation. Non seulement elle relègue en appendice deux pièces jusqu'ici admises

(1) Parker, *Peproof*, p. 106 : « We have... lampoon'd the court together... ».

(2) *Ibid.*, p. 526 : « If you must be scribbling, betake yourself to your own proper trade of lampoons and ballads ». A la page 269 une allusion aux « juvenile essays of Ballads, Poesies, Anagrams, and Acrosticks » de Marvell peut s'appliquer aux vers lyriques comme aux vers satiriques de notre poète. — Dans *The Transposed Rehearsed*, autre pamphlet contre Marvell, celui-ci est mis en scène s'écriant : « they [the Arrinians] shall know what a Satyrist I am, I'll lampoon, and print 'em too, Igad... ». Il semble qu'il faille entendre : je les raillerai en vers et en prose, dans mes satires manuscrites et dans mon pamphlet imprimé, *The Rehearsal transposed*.

universellement, l'*Avis à un peintre sur la manière de dessiner le Duc* (3) et *Un poème historique* (4), mais encore elle exprime la conviction que plusieurs autres pièces n'appartiennent pas non plus à notre poète, encore que la preuve ne puisse être administrée de façon décisive. Pour résumer des conclusions qui se présentent d'une façon fragmentaire et avec beaucoup de nuances, elle fait deux groupes, composés, l'un de pièces probables, l'autre de pièces improbables. Le premier groupe contiendrait : *Clarendon pend la crémaillère*, avec peut-être ses deux annexes, *Sur son hôtel* et *Sur ses petits-enfants*; *Les dernières instructions à un peintre*; le *Nouvel Avis à un peintre*; *Le fidèle Ecossais* (au moins en partie); *La Statue du Marché-aux-Ceps*; *La Statue de Charing-Cross*; *Un dialogue entre les deux chevaux* (5); plus deux pièces en latin, *Bludius et Corona* et *Scævola Scoto-Brittannus*. Le second groupe comprend : *Les serments du Roi*; *Une prophétie de Nostradamus*; *Sur le droit de cité conféré à Sa Majesté*; *Britannia et Rawleigh*; *L'Auberge de l'Echiquier* (6). Nous acceptons cette division comme la meilleure que l'on puisse faire jusqu'à la découverte de nouveaux documents, découverte que l'on ne doit guère attendre, après tant de recherches laborieuses, que d'un hasard heureux. Une stricte méthode nous obligerait donc à ne faire usage dans tout ce chapitre que des satires du premier groupe, et c'est bien sur elles que nous avons fondé nos conclusions. Pourtant nous ne nous sommes pas interdit de citer à l'occasion les satires du second groupe; ce n'est pas seulement pour étoffer tel paragraphe autrement un peu maigre, mais il nous a semblé qu'en dehors même de la personnalité de Marvell cette production lit-

(3) *Advice to a Painter to draw the Duke by*. Margoliouth dans sa note sur cette pièce démontre d'une façon qui ne laisse guère place au doute que cette satire revient à Henri Savile, frère de Georges Savile, marquis de Halifax et l'un des principaux hommes d'état de la Restauration.

(4) *An Historicall Poem*. Nous sommes d'accord avec Margoliouth pour voir dans les vers 151-2 une allusion au meurtre du chevalier Edmond Berry Godfrey en octobre 1678, plusieurs semaines après la mort de Marvell, et d'une façon générale dans la fin du poème l'écho des révélations de Titus Oates sur le prétendu Complot papiste. — Mais nous ne croyons pas impossible que cette fin ait été rajoutée après coup et que les 136 premiers vers reviennent à Marvell conformément à une tradition qui remonte à 1697.

(5) *Clarindon's House-Warming*. — *Upon his House*. — *Upon his Grand-Children*. — *The last Instructions to a Painter*. — *Further Advice to a Painter* (intitulé *Farther Instructions to a Painter* dans les éditions antérieures). — *The Loyall Scot* (voir infra l'exposé de la thèse de Margoliouth et de la nôtre sur la composition fragmentaire de cette pièce). — *The Statue in Stocks-Market*. — *The Statue at Charing Cross*. — *A Dialogue between the Two Horses*.

(6) *The Kings Vowes* (appelé aussi *Royal Resolutions*). — *Nostradamus's Prophecy*. — *Upon his Majesties being made free of the City* (intitulé *On the Lord Mayor and Court of Aldermen* dans les éditions antérieures). — *Britannia and Rawleigh*. — *A Ballad call'd the Chequer Inn* (ou simplement *The Chequer Inn*). — Margoliouth imprime cette pièce dans les notes de *The Statue at Charing Cross*, parce que Thompson est le seul garant de l'attribution à Marvell. Grosart, suivi par Aitken, l'avait déjà reléguée en appendice comme indigne de Marvell. Cette considération nous semble toute personnelle, et sur ce point comme sur d'autres notre goût diffère de celui de Grosart. Les arguments en faveur de l'attribution à notre poète de *The Chequer Inn* sont des plus faibles, mais la preuve contraire n'est pas faite. De même pour *Upon the Cutting of Sir John Coventry's Nose* et *The Doctor Turn'd Justice*, également exclus du canon marvellien par Grosart et que Margoliouth n'imprime pas du tout. Ici la valeur de fond et de forme, nous en convenons, est si faible qu'il n'y a pas lieu de réclamer contre une décision un peu catégorique dans la négation.

téraire encore assez peu connue en France méritait qu'on s'y attardât. Et puis il ne s'agit pas, répétons-le, de mêler des pièces douteuses à des pièces dont l'authenticité soit certaine, mais de se montrer plus ou moins rigoureux dans le doute. La certitude négative ne s'obtient guère plus facilement que la certitude positive : il faut ou bien découvrir l'auteur véritable de la satire attribuée à Marvell (7), ou bien montrer que la date en est postérieure à celle de la mort de notre poète ; mais dans ce deuxième cas une ou deux allusions à des événements de 1679 et des années suivantes ne suffisent pas, car elles peuvent avoir été interpolées dans le texte original (8). Aussi serait-il également imprudent d'affirmer et de nier, et suivant un exemple fameux nous serions tentés d'imprimer ici toute une page de points d'interrogation que le lecteur distribuerait dans le chapitre sans risque de se tromper. A l'occasion nous ne laisserons pas de réitérer cet avertissement liminaire.

Malgré tout, une constatation rassurante s'impose : les additions et les soustractions auxquelles on a procédé depuis plus de deux cents ans modifient assez peu la physionomie de Marvell satirique. Aussi, même si la critique de l'avenir retirait telle ou telle pierre de l'édifice que nous avons construit, espérons-nous que l'ensemble resterait debout.



« Un homme né chrétien [entendez *catholique*] et français se sent contraint dans la satire ; les grands sujets lui sont défendus ». Dans cette remarque où se trahit un regret La Bruyère note l'un des aspects essentiels du Grand Siècle (9). On pourrait s'amuser à signaler des exceptions ; mais la *Satire Ménippée* date de 1594 ; les *Tragiques* sont l'œuvre d'un attardé littéraire et politique, et paraissent dans un monde qui ne les comprend plus ; la Fronde a dans les *Mazarinades* la littérature qu'elle mérite ; et dès que Louis XIV prend en mains les rênes du pouvoir, l'éloge (ou pour mieux dire l'adulation) reste seul permis à qui parle des affaires de l'état.

En Angleterre (10) il en va tout autrement. On peut dire que la sa-

(7) Comme l'a fait Margoliouth pour *Advice to a Painter to draw the Duke by*. Cf. *supra*.

(8) Nous avons dit plus haut que tel pouvait avoir été le cas des vers sur lesquels Margoliouth se fonde pour retirer à Marvell *An Historicall Poem*. Par contre Grosart a eu pleinement raison de reléguer en appendice et Margoliouth de ne pas imprimer du tout *Hodge's vision from the Monument* et *Oceana and Britannia* dont toute la substance indique une date postérieure à la mort de Marvell.

(9) Cette citation s'impose. Taine l'a faite avant nous, *Histoire de la littérature anglaise*, Livre III, chapitre II, § VII.

(10) Sur cette question nous nous sommes servi surtout du livre de Previt -Orton, *Political satire in English poetry...* Cambridge (1910) — et de l'étude du même critique dans la *C. H. E. L.*, vol. VIII (1912) chap. III : *Political and ecclesiastical satire*. — Raymond Macdonald Alden, *The rise of formal satire in England under classical influence*, Philadelphia (1899) a été pour nous d'une utilité moins directe (pourtant il consacre à Marvell quelques lignes assez justes, p. 241). — Nous avons consulté aussi Hugh Walker, *English satire and satirists* (1925). Cet ouvrage rend justice aux satires en vers de Marvell, mais il est d'une sévérité excessive pour la *Répétition Transprosée*. — Les jugements que nous portons sur la satire anglaise

tire politique y est contemporaine de la Grande Charte, issue du même instinct. Et depuis les grands mouvements politiques et sociaux du XIV^e siècle la tradition de *Pierre le laboureur* se continue par des chaînons encore visibles. Skelton attaque le cardinal Wolsey, alors tout-puissant, dans son *Pourquoi ne venez-vous pas à la cour ?* Un demi-siècle plus tard Spenser, le flatteur par excellence de la Reine-Vierge, écrit son *Conte de la mère grand* (11) pour vilipender le principal ministre, Burleigh, facilement reconnaissable sous la peau de Renard. Si des Anglais se permettent de telles hardiesses sous le gouvernement quasi-absolu des Tudors, on ne saurait s'étonner du développement que prend la satire politique pendant la guerre civile. Pamphlets en prose et en vers foisonnent dès la proclamation par le Long-parlement de la liberté de la presse, et continuent à pousser malgré le prompt rétablissement, par la majorité presbytérienne de ce même parlement, des « censeurs barbelés » contre lesquels Milton et Marvell, chacun à sa manière, protestent. Soit que le don poétique se trouvât surtout dans le camp royaliste, soit que les satires républicaines aient disparu en grand nombre après la défaite de leurs auteurs, nous n'entendons guère aujourd'hui que les railleries lancées par les rimailleurs Cavaliers contre les Têtes-rondes. Le Parlement-croupion fournit son titre au recueil fait après la Restauration (12) de ces pièces presque toujours grossières, parfois amusantes. Au milieu mais au-dessus de cette production éphémère se dresse l'œuvre d'un écrivain véritable, encore que rude et inégal, Cleveland. Si Marvell eut un maître en satire politique, ce fut cet homme dont la curieuse figure mérite de nous arrêter un instant.

De huit ans plus âgé que notre poète, Cleveland avait lui aussi pour père un membre du bas clergé ; il fit lui aussi ses études à Cambridge, mais au collège du Christ où il trouva comme ancien Milton. Peu après l'arrivée de Marvell au collège de la Trinité, Cleveland obtint une place d'agrégé à celui de Saint-Jean, place qu'il occupait encore lorsqu'il se signala par la véhémence avec laquelle il combattit la candidature de Cromwell dans la ville de Cambridge aux élections parlementaires d'octobre 1640. La même année il écrivit sa première satire contre les puritains. Dès que s'ouvrit la guerre civile, il semble s'être réfugié à Oxford. En 1645 il remplissait les fonctions de ministère public auprès du conseil de guerre de la garnison royaliste de Newark. Cette ville ne capitula que sur l'ordre de Charles I^{er} lui-même après que celui-ci se fut livré aux Ecossais en 1646. Pendant dix ans Cleveland échappa à toutes représailles, mais en 1656 il fut mis en prison pour n'avoir pas de moyens d'existence connus en rapport avec le luxe de son costume ; la dénonciation qui provoqua son arrestation lui attribue « de grandes capacités qui le mettent à même de faire d'autant plus de mal » au nou-

autour de Marvell reposent principalement sur la lecture des recueils parus après la révolution de 1688/9 et que l'on désigne sous le nom générique de *State Poems* (voir la bibliographie très complète qu'en donne Margoliouth, I, 208-12).

(11) *Mother Hubbard's Tale*, écrit, ou du moins commencé, vers 1579, publié en 1501.

(12) *Rump : or an exact collection of the choicest Poems and Sonas relating to the Late Times. By the most Eminent Wits from anno 1639 to anno 1661*, publié en 1662.

veau régime. Cromwell, auquel il en appela dans une pétition empreinte de dignité, se montra plus libéral que ses sous-ordres et le fit relâcher. Mais la prison avait miné la constitution de Cleveland et il mourut en 1658, quelques mois avant le Protecteur.

Cette carrière, commencée sous les mêmes auspices que celle de Marvell, se poursuivit donc et s'acheva d'une manière bien différente. Mais en passant dans le camp opposé, notre poète conserva de l'estime pour l'œuvre de l'écrivain royaliste. Or, dans les huit satires que l'on peut lui attribuer avec certitude, Cleveland se révèle vigoureux lutteur, convaincu de la justice de sa cause, sans nuances. Chacun de ses distiques porte un coup droit à l'adversaire. Pas de feintes, de préparations, de réticences; pas même de gradation, de combinaison, d'ordre. On l'a comparé ingénieusement à l'un de ses héros, le prince Rupert, excellent officier de cavalerie, très médiocre général, irrésistible dans une charge, sans valeur pour la défense d'une place (13). Cleveland échoue misérablement quand il s'essaie à l'éloge, par exemple, de Laud. Pour mieux dire, il se dérobe devant une tâche contraire à son talent.

Qui a un pinceau pour figurer ce Saint
sans avoir aussi des pleurs qui emportent la peinture ?

Et tout de suite cette affirmation qui est un défi :

Il n'y a plus d'Eglise; la Religion a poussé
si fort ces derniers temps qu'elle a crû jusqu'à n'être plus;
tel un corps hydropique, plein d'humeurs,
d'abord s'enfle en une bulle, puis disparaît (14).

Aussi le mètre de Cleveland est-il l'iambe cher jadis à Archiloque, « l'iambe acéré... qui mord, tel le blaireau, jusqu'à ce que ses dents se rencontrent » (15). Quant aux images, ce sont celles de l'école *métaphysique* où Cleveland occupe par ses poésies lyriques une place analogue à celle du Musset des *Contes d'Espagne et d'Italie* dans l'école romantique : nous voulons dire que mi-sérieux, mi-plaisant il pousse jusqu'à l'absurde les procédés de ses maîtres et de ses condisciples. Mais son outrance ne devait pas effrayer Marvell, et de son influence sur celui-ci nous avons des preuves plus matérielles qu'une ressemblance générale de leurs styles, ressemblance que l'on pourrait attribuer à la communauté de l'atmosphère poétique.

(13) Saintsbury, *Minor Caroline Poets*, vol. III (1921) p. 9. — L'introduction et les notes de Monsieur Saintsbury, écrites avec la verve et le savoir habituel de ce critique, nous ont beaucoup servi pour cette esquisse de la personnalité de Cleveland.

(14) *An Elegy upon the Archbishop of Canterbury* (1645), v. 15-16, 19-22 :

Who hath a pencil to express the Saint
But he hath eyes too, washing off the paint ?...
There is no Church; Religion is grown
So much of late that she 's increased to none,
Like an hydropic body, full of rheums,
First swells into a bubble, then consumes.

(15) *The Rebel Scot*, v. 27-8 :

Come, keen iambs, with your badger's feet
And badger-like bite till your teeth do meet.

Par iambes il faut entendre le décasyllabe anglais, également appelé vers héroïque (voir *infra*). Peut-être faut-il voir aussi une allusion au sens de satire qu'a parfois le grec *λαμπός*.

D'abord le succès de Cleveland auprès de ses contemporains fut très grand. Les éditions de ses œuvres authentiques, et de beaucoup d'autres que lui attribuaient des éditeurs avides de gain, se multiplièrent pendant toute la vie de Marvell, au point qu'on n'arrive pas à en donner le chiffre exact; un lieu commun de la critique moralisante le fixe à vingt pour l'opposer à celui de deux qu'atteignirent dans le même temps les *Petits poèmes* de Milton; Cowley lui-même ne pouvait prétendre à une popularité semblable. Il est d'ailleurs presque certain que Marvell avant de quitter Cambridge y avait appris à connaître Cleveland, sinon personnellement du moins par ses premiers vers. On va voir que les effets de ce contact devaient se faire sentir longtemps après.

La pièce la plus célèbre du satirique royaliste, celle où il a le mieux montré son tempérament combattif, a pour titre : *L'Ecossois rebelle*. Il l'écrivit au moment où les Covenantaires, franchissant la Tweed, vinrent prêter au parlement une aide fatale à la cause de Charles I^{er} (1643); mais comme il ramassa en quelque cent-vingt vers toutes les remarques désobligeantes faites de temps immémorial par les Anglais sur leurs voisins septentrionaux, cette satire offre un intérêt plus permanent que les autres et dépasse les circonstances qui la firent naître. Voici quelques échantillons de ces amabilités qui visent surtout la pauvreté du sol écossais :

Celui qui, ayant vu l'Enfer dans un rêve lugubre
et dans le crépuscule de son imagination,
se détourna de ses péchés et se repentit sous le coup de la peur,
s'il avait vu l'Ecosse, serait devenu un prosélyte.
Dans ce pays c'est proférer une malédiction que de dire :
« Puissent-ils ne jamais être condamnés à l'exil ! »
Si Caïn avait été Ecossois, Dieu aurait changé son châtiment :
au lieu de l'obliger à errer partout, il l'aurait confiné chez lui (16).

Or un quart de siècle après cette invective, au milieu de l'humiliation nationale causée par l'incursion de Ruyter dans la Tamise et la Medway, ce fut un Ecossois qui sauva l'honneur : le jeune capitaine Douglas refusa de quitter, quand un brûlot y eut mis le feu, le vaisseau qu'il avait mission de défendre, et périt dans les flammes. Cette fin tragique fournit à Marvell le sujet du poème qu'il intitula *Le fidèle Ecossois* (17) pour en faire une réplique à la satire de Cleveland. Afin de souligner

(16) *Ibid.*, v. 57-64 : He, that saw Hell in's melancholy dream
And in the twilight of his fancy's theme,
Scared from his sins, repented in a fright,
Had he viewed Scotland, had turned proselyte.
A land where one may pray with cursed intent,
« Oh may they never suffer banishment ! »
Had Cain been Scot, God would have changed his doom;
Not forced him wander but confined him home !

(17) *The Loyall Scot*. Les vers 15-62 qui racontent la mort de Douglas font d'abord partie de *The Last Instructions to a Painter*, où ils mettaient en relief la lâcheté d'un certain Daniel (v. 631-48); aussi commençaient-ils par les mots : « Not so brave Douglas;... ». Quand Marvell les a placés dans la bouche de Cleveland, l'effet de contraste a été transféré de Daniel à l'Ecossois rebelle de 1643. — Ces quarante-huit vers forment ce que Margoliouth appelle le « premier strate » du *Fidèle Ecossois*.

encore cette intention il décrit dans une sorte de prologue aux enfers l'arrivée de Douglas parmi les héros de jadis; ceux-ci désignent pour lui souhaiter la bienvenue Cleveland qui fera ainsi amende honorable au peuple qu'il a calomnié. Le satirique accepte de bonne grâce. Suivent le portrait de Douglas et le récit de sa mort. Mais comme si l'héroïque épisode n'était qu'un prétexte, Marvell fait ensuite prononcer à Cleveland une éloquente plaidoirie en faveur de la politique d'union entre l'Angleterre et l'Ecosse. Nous avons parlé ailleurs de l'intérêt historique de cette manifestation. Ici nous remarquons combien le style en est calqué sur celui de l'auteur de *L'Ecosais rebelle*. Autant par imitation que par l'effet de son tempérament propre, notre poète abandonne bien vite l'éloge ou le raisonnement impersonnel pour s'en prendre sans ménagement aucun à ceux qu'il soupçonne de s'opposer à cette union, c'est-à-dire au clergé anglican et particulièrement aux prélats (18). Les

(18) Selon Margoliouth les vers 1-14 (le prologue), 274-85 (l'épilogue) qui mettent en présence Cleveland et Douglas, et les vers 63-86 et 236-73 qui affirment l'unité foncière de l'Angleterre et de l'Ecosse, constituent le « second strate » du poème, qui aurait été composé vers 1670, près de trois ans après le premier. — Les vers 87-235 qui attaquent le clergé anglican seraient une addition postérieure, le « troisième strate », et n'appartiendraient pas à Marvell. — Cette théorie est ingénieuse mais soulève des objections dont Margoliouth indique lui-même les deux suivantes : 1) l'auteur du « troisième strate » imite Cleveland (voir *infra*) et cette tirade anticléricale a donc été écrite pour s'insérer dans *The Loyall Scot*. — 2) Nul texte imprimé ou manuscrit ne donne les deux premiers strates sans une partie au moins du troisième; il est vrai que dans la première édition cette partie se réduit à deux vers (mais la violence de l'invective explique facilement que même après la révolution on n'ait pas osé la publier en entier).

Personnellement nous inclinons à penser que Marvell a écrit tout *The Loyall Scot*; nous acceptons sans réserve la distinction entre le premier strate et le reste de la pièce; mais il nous semble arbitraire de séparer le second du troisième; le lien logique est solide entre la propagande en faveur de l'union des deux peuples et le réquisitoire contre ceux qui rendent toute union sincère et équitable impossible. La haine des prélats, on le verra au chapitre suivant, est peut-être le trait fondamental de la doctrine politique et religieuse de Marvell. De fait les ressemblances ne manquent pas entre le « troisième strate » et les pamphlets en prose de Marvell, non seulement dans la pensée, mais même, ce qui est plus significatif, dans l'expression. Les vers 91-2 :

All Letanies in this have wanted faith :

Theres noe « deliver us from a Bishops Wrath »,

expriment sous une forme concise et épigrammatique une idée que l'on retrouvera développée dans *l'Essai sur les Conciles* : « [Charles II] may, as Constantine, among his private devotions put up one Collect to the bishops... ». (Grosart, IV, 155-6). — Le vers suivant :

Never shall Calvin Pardoned bee for Sales.

de quelque façon qu'on le retourne ne donne pas de sens satisfaisant, mais l'antithèse entre le réformateur et l'évêque de Genève reparaitra dans la deuxième partie de la *Répétition transposée* : « Calvin and Geneva, to which you [Parker] are every where a declared enemy. The town you might have spared, if not for his, yet for Sales his sake, the bishop of Geneva, whose Book was thought fit to be licensed by your predecessor... » (Grosart, III, 485). Il semblerait que Marvell ait repris en prose un trait qu'il avait conscience d'avoir manqué en vers. —

The Legion Devil did but one man possess :

One Bishops fiend spirits a whole Diocesse. (v. 137-8).

Essai sur les Conciles : « A bishop now grew terrible; and (whereas a simple layman might have frightened the devil with the first words of the Apostles' Creed, and « I defie thee Satan ») one Creed could not protect him from a bishop... » (Grosart, IV, 143). — Au vers 171 on trouve le mot *smutty* au sens d'inconvenant (le premier exemple donné par le N. E. D. est de Pepys en 1668); de même dans la *Répétition transposée* (Grosart III, 507), et en vers comme en prose l'épithète malsonnante vise le clergé. — Voici qui touche la tradition établie par Elisabeth de ne prendre comme primat qu'un célibataire :

'Tis necessary Lambeth never wed,

Indifferent to have a Wench in bed. (v. 218-9).

La *Répétition transposée* rappelle à Parker qu'il n'a pas encore « the reversion

traits les plus amusants de cette diatribe visent l'importance excessive, et pour un puritain entachée de papisme, que l'Eglise d'Angleterre attribue aux vêtements épiscopaux. Ici Marvell prélude non seulement à l'âcre humour du *Conte du Tonneau* mais encore à la massive ironie de *Sartor resartus*, avec plus de grâce toutefois :

Défaites seulement l'enveloppe pie qui cache Monseigneur,
rochet, camail, chape — et où est passée Sa Grandeur ?... (19).
Quelles choses vénérables, Seigneur ! que des manches de linon
[et l'oisiveté !
Combien plaisent une blanchisseuse habile et pas de sermon !
Ils manquaient de zèle et de savoir : la liturgie
leur tint lieu de Bible et de grammaire (20).

Or Cleveland avait dit dans son *Ecossais rebelle* :

Seigneur ! Quelle marque de sainteté est le manque de chemise !
Comme un estomac écossais et pas de viande font un converti !
Ils manquaient de vivres et de vêtements ; aussi prirent-ils
la Religion comme lingère et cuisinière (21).

L'adaptation par Marvell des procédés de son prédécesseur est d'autant plus probante qu'elle est plus adroite. D'ailleurs pour lui faire prononcer cette palinodie, notre poète a emprunté à d'autres œuvres de Cleveland que l'*Ecossais rebelle*. Le *Haro sur Messire Jean Pasteur* (22), di-

of the archbishoprick of Canterbury » mais ajoute qu'il peut l'obtenir « if he have not by marriage barr'd his way » (Grosart, III, 98). Quant aux amours illicites des prêtres c'est un sujet sur lequel ce pamphlet ne se lasse pas de revenir. — Pour un autre rapprochement voir chapitre VII, *infra*.

Margoliouth remarque avec raison que cette tirade de près de cent cinquante vers détruit l'équilibre du poème ; cet argument aurait beaucoup de force pour prouver l'interpolation si Marvell à l'ordinaire composait bien, mais nous avons déjà vu de nombreux exemples du contraire. Quant au style il est certainement négligé, mais la différence avec le reste de la pièce et avec d'autres satires considérées comme authentiques n'atteint pas le degré où elle constituerait une preuve décisive.

Pour ce qui est de la date nous ne voyons rien dans le « troisième strate » qui oblige à dépasser le mois de mai 1671, c'est-à-dire un moment où le projet d'union n'était sans doute pas complètement abandonné. La date indiquée par Margoliouth (1672-3) nous semble un *terminus ad quem*.

En résumé nous considérons tout *The Loyall Scot* comme l'œuvre de Marvell, mais n'eût-il écrit que les deux premiers « strates », notre thèse au sujet de sa dette envers Cleveland n'en serait pas sensiblement affaiblie.

(19) Vers 172-3 : Doe but their Pyebald Lordships once Uncase
Of Rochets Tippets Copes, and wheres theire Grace ?

(20) V. 116-9 : How Reverend things (Lord !) are Lawn Sleeves and Ease !
How a Clean Laundress and noe Sermons please !
They wanted zeal and Learning, soe mistook
The Bible and Grammar for the service Book.

(21) *The Rebel Scot*, v. 101-4 :
Lord ! what a godly thing is want of shirts !
How a Scotch stomach and no meat converts !
They wanted food and raiment, so they took
Religion for their seamstress and their cook.

(22) *The Hue and Cry after Sir John Presbyter*. — Voici encore quelques rapprochements d'idées ou d'expressions que l'on peut établir entre les œuvres de Cleveland et celles de Marvell.

Celui-ci représente les capitaines de la marine marchande hollandaise, colosses informes, se battant à coups de couteau (*The Character of Holland*, v. 97-8) :

They try, like Statuaries, if they can
Cut out each others *Athos* to a Man ...

Dix ans plus tôt, Cleveland avait écrit du prince Rupert :

rigé contre les ministres presbytériens, fournissait un modèle de satire anticléricale facilement applicable au clergé anglican, *mutatis mutandis*. De plus Marvell avait trop l'esprit laïc, ou, comme on disait alors, éras-tien, pour ne pas apprécier le fond comme la forme de cette pièce, encore qu'il préférât, s'il fallait choisir, Genève à Cantorbéry.

On pourrait se demander si un autre satirique royaliste, incompara-blement plus grand et plus célèbre aujourd'hui que Cleveland, Samuel Butler, n'a pas donné des leçons à Marvell. Mais l'étude des rencontres de notre poète avec l'auteur de *Hudibras* nous a conduit à la conclu-sion que s'il y a eu influence c'est plutôt celui-ci qui l'a subie. Au reste on ne s'éloignera guère de la vérité en expliquant les analogies entre ces

Was the Mount Athos carved in shape of man
As 'twas designed by th' Macedonian...
His spirit would inform th'amphibious figure
And, strait-laced, sweat for a dominion bigger.

(*Rupertismus*, v. 109-10 et 113-4). Berdan, *Poems of John Cleveland*, New-York, 1903, signale cette rencontre, mais il aurait pu ajouter que Marvell a imité dans *Upon Ap-pleton House*, v. 49-54, le *conchetto* de Cleveland sur l'âme géante à l'étroit dans son logis. Quand Fairfax habite son manoir

the laden House does sweat,
And scarce endures the Master great :...
More by his Magnitude distrest,
Then he is by its straitness prest :...

La dernière image du même poème a surpris les critiques ; des pêcheurs de saumon tirent de l'eau et emportent sur la tête leur léger esquif de cuir,

And, like *Antipodes* in Shoes,
Have shod their *Heads* in their *Canoos*.

Or Cleveland s'était moqué de la calotte de cuir, couvre-chef habituel de l'homme de loi, en ces termes (*Square cap*, v. 19-20) :

The Antipodes wear their shoes on their heads,
And why may not we in their imitation ?

La bizarrerie de l'image est la même chez les deux poètes mais Cleveland plaisante tout à fait, Marvell à moitié seulement.

Dans *The Last Instructions* un passage particulièrement grossier décrit les rapports du chancelier Clarendon avec les banquiers,

His minion Imps that, in his secret part,
Lye nuzz'ling at the *Sacramental* wart;
Horse-leeches circling at the Hem'roid Vein;
He sucks the King, they him, he them again. (v. 495-8)

Aitken signale avec raison dans le mot *Sacramental* une allusion irrévérencieuse à la *Genèse*, XXIV, 2, où Abraham fait prêter serment à Eliézer avec des précautions pour nous étranges ; mais l'image de la sangsue remède des hémorroïdes vient du *Rebel Scot*, v. 83-6 :

Sure, England hath the hemorrhoids, and these
On the north postern of the patient seize
Like leeches ; thus they physically thirst
After our blood, but in the cure shall burst !

Dans le discours latin de Marvell au tsar (voir chapitre V, *supra*) l'image des ai-glons (les princes impériaux) qui s'aiguisent, *exacuunt*, la vue en contemplant la splen-deur paternelle, peut venir de *The general eclipse*, stance II, sur Charles I^{er} et ses partisans :

Courageous Eagles, who have whet
Your eyes upon majestic light,...

Comparer aussi l'emploi du mot *epidemic* dans *The Rebel Scot*, v. 70, au sens de : « que l'on rencontre partout » (« Scotland's a nation epidemic ») avec l'emploi analogue que fait de ce mot Marvell dans *The Rehearsal Transposed*, 2^e partie (Gro-sart, III, 293) lorsqu'il reproche à son adversaire de lui attribuer les opinions de tous les non-conformistes « and so making me an epidemic person ».

Enfin voyez la note d'Aitken sur les vers 105-6 de l'*Ode horatienne* (note reproduite par Margoliouth), celle de Wright sur les vers 76 de *Britannia and Rawleigh*, et notre propre note sur les vers 43-4 du *Jardin*, *supra*, chapitre III.

deux écrivains par leur dette commune envers Cleveland, à qui Dryden lui-même ne dédaigna pas de faire plus d'un emprunt (23).

Si l'auteur de l'*Ecossais rebelle* mérite seul le titre de maître de Marvell en satire politique, il ne faut pas oublier que celle-ci, pour distincte qu'elle soit par sa matière et son but, ne constitue qu'une espèce dans le genre satirique; on ne saurait donc la considérer isolément du point de vue de la forme, des procédés et du style. Parmi les poètes qui ont raillé les vices et les travers humains sans verser à l'ordinaire dans la politique, Marvell a trouvé de nombreux modèles, les uns antiques, les autres nationaux. La même dualité se remarquait déjà dans son œuvre lyrique; il suffira de répéter ici le nom d'Horace qui exprime l'humanisme de notre poète, et celui de Donne qui résume les traits anglais et modernes de son esprit. Naturellement cette double filiation apparaît surtout dans *Fleckno*, seule satire non politique de Marvell, œuvre de jeunesse, on dirait presque œuvre d'écolier, qui traite le thème classique du fâcheux-méchant poète en y ajoutant quelques éléments empruntés à celui du repas ridicule (24).

Alors qu'aucun des satiriques grecs, pas même Aristophane, ne semble avoir été mis à contribution, on peut affirmer que notre poète connaissait à fond tous leurs émules latins. Martial a inspiré, plus ou moins directement, les épigrammes tant latines qu'anglaises. Quant à Juvénal, c'est lui dont le nom évoque le mieux pour un lecteur français le ton des satires de Marvell et de ses contemporains. Si l'on nous passe une métaphore rebattue mais commode, les Anglais ont longtemps préféré le sel qui cuit à celui qui assaisonne, voire à celui qui pique. Par sa déclamation, son mauvais goût, son habitude de forcer la voix, Juvénal attirait des esprits encore un peu barbares. Marston et Hall qui se disputèrent, sans y avoir tout à fait droit l'un ni l'autre, l'honneur d'avoir écrit le premier des satires régulières en anglais, se proclamèrent ses disciples. Celui qui deviendra bientôt le doux, le mystique Vaughan, prélude aux notes si pures de *Silex scintillans* en traduisant la 10^e satire du Romain, *Contra vana hominum vota* (1646). Tous les jeunes rimeurs s'exercent à « pousser jusques au ciel la mordante hyperbole » (25).

(23) Une étude définitive des rapports entre Marvell et Butler ne pourra se faire qu'après la publication de l'édition des œuvres secondaires de Butler que prépare Monsieur René Lamar pour les presses de l'université de Cambridge. Il suffira ici d'indiquer un argument à notre avis suffisant pour nous faire nier toute influence profonde de Butler sur Marvell. Alors que celui-ci dans ses poésies lyriques emploie l'octosyllabe de préférence à tout autre mètre et le plus souvent sans mélange, il ne s'en sert jamais dans la satire sauf (s'il est l'auteur de cette pièce) dans *The Chequer Inn* où il imite une strophe anisométrique de Suckling. Or l'on sait que le nom de Butler est inséparable du distique octosyllabique dans lequel il écrit *Hudibras* et une partie du reste de son œuvre.

D'autre part il est certain que Marvell appréciait Butler. Il l'a dit lui-même dans la première et répété dans la seconde parties de *The Rehearsal Transposed* (Grosart, III, 35 et 493-4). S'il accuse quelque part l'influence de *Hudibras*, c'est dans ce pamphlet en prose. (voir chapitre VII *infra*, p.

(24) Horace, *Satires*, Livre I, IX, et Livre II, VIII. — Donne, Satire IV. — On peut aussi noter que les vers 69-72 de *The Last Instructions* sur les préparatifs d'empoisonnement dont Marvell accuse la duchesse d'York font songer aux attaques d'Horace contre Canidie, attaques que le XVII^e siècle anglais semble avoir particulièrement goûtées. — Pour ce qui est de Donne nous avons signalé au chapitre II l'éloge par Marvell de son *Progresse of the Soule*; nous rappelons ici que cette pièce à un caractère satirique accentué.

(25) En 1693 Dryden lui-même avoue encore le préférer à Horace (*Essays*, édition

Que Marvell ait lu des satires dans les quatre langues étrangères vivantes dont Milton lui attribue la connaissance, c'est pour le moins vraisemblable. Pendant son séjour à Rome, déjà satirique comme le prouve son *Fleckno*, il a dû prendre plaisir aux pasquins dont le souvenir lui inspira peut-être, beaucoup plus tard, ses poèmes sur les statues des places publiques de Londres (26). En ce qui concerne la France, sa préférence déjà signalée pour la libre humeur du XVI^e siècle et de ceux qui le continuent au cours du XVII^e, rend probable qu'il a lu la *Satire mémippée* (27), les *Tragiques* et les satires de Régnier. De celles-ci un trait ou deux ont peut-être passé dans *Fleckno* :

Pour sa robbe elle fut autre qu'elle n'estoit
Alors qu'Albert le Grand aux festes la portoit (28),

devient :

Par dessus sa soutane il met encore un manteau antique,
porté au premier concile d'Antioche;... (29).

Plus loin Régnier parle d'un potage

D'où les mouches à jeun se sauvoyent à la nage (30).

Marvell enchérit sur cette description en nous montrant *Flecknoe* qui essaie

avec une langue cartilagineuse d'embrocher les mouches
au vol (31).

Quant à Boileau, plus jeune que lui de quinze ans, Marvell n'a guère pu le connaître qu'à un moment où tout ce qui venait de France lui était devenu suspect, et où d'ailleurs son propre talent s'était fixé.

*

* *

Dire d'une satire qu'elle est politique, c'est en définir le contenu de façon bien sommaire. On peut entendre par là qu'elle relate ironiquement des événements politiques, ou qu'elle caricature des personnages

Ker, II, 81-7) : « ... we cannot deny that Juvenal was the greater poet, I mean in satire... ».

(26) On peut ajouter que Polichinelle et Scaramouche arrivèrent en Angleterre sous la Restauration, et que leurs saillies ne laissèrent pas d'attirer l'attention de Marvell (qui les avait sans aucun doute déjà connus dans leur pays d'origine). Voyez *The Statue at Charing Cross*, v. 4-8, la lettre à Popple du 24 juillet 1675, *The Rehearsal Transposed*, 2^e partie (Grosart, III, 275) et *An Account of the Growth of Popery* (*ibid.*, IV, 336).

(27) Le discours royal placé par Marvell dans la bouche de Charles II (*vide* chapitre V, *supra*) peut avoir été inspiré par les discours de Mayenne et consorts.

(28) Satire X, v. 181-2. Le porteur de la robe est un pédant, le thème de la satire un repas ridicule.

(29) *Fleckno*, v. 75-6 : And above that yet casts an antick Cloak,
Worn at the first Counsel of Antioch;...

(30) *Ut supra*, v. 300.

(31) V. 49-50 : he tries

With gristly Tongue to dart the passing Flies.

Quant à la métaphore religieuse des vers 23-6 de *Fleckno* elle peut provenir de la même satire de Régnier (v. 41-44) ou de la satire VIII du même auteur (v. 1-3) soit directement, soit par l'intermédiaire de Donne, Satire IV, v. 1-4 (voyez la note de l'édition Grierson sur ces vers). — Comparer aussi les plaisanteries sur les Juifs de Rome, usuriers chez Régnier (VIII, 23-4), fripiers chez Marvell (v. 77-8).

politiques, ou qu'elle présente un tableau peu flatté des mœurs politiques, ou enfin qu'elle combat par la moquerie des théories politiques. Tout cela la satire de Marvell le fait tour à tour, mais dans des proportions fort inégales.

La part de l'événement l'emporte de beaucoup sur les autres. L'esprit de notre poète apparaît ici attaché au fait particulier, au concret. De même que dans ses lettres il se montrait gazetier en prose, il se révèle ici journaliste politique en vers. Le terme de « chronique rimée » (32), s'il est trop étroit pour embrasser toutes ses satires, convient parfaitement à la plus longue et la plus connue, les *Dernières instructions à un peintre*. Marvell y raconte neuf ou dix mois de l'histoire d'Angleterre, négociations diplomatiques, débats parlementaires, opérations navales, intrigues d'alcôves et de couloirs, et son récit semble écrit au jour le jour sous l'impression immédiate des événements. Le poète suit l'ordre chronologique encore plus docilement qu'il ne l'avait fait dans son *Premier Anniversaire*. Car les deux pièces ont une structure assez semblable, que ne saurait masquer la différence de ton : ce qui substitue la raillerie à l'éloge, c'est moins le choix du poète que la déchéance de l'Angleterre, glorieuse en 1654, humiliée en 1667.

Si l'on pouvait encore attribuer à Marvell *Un poème historique*, cette pièce le montrerait capable de s'élever un peu au-dessus de l'actualité. Comme l'indique le titre, l'auteur veut faire acte non de chroniqueur mais d'historien. Les cinquante premiers vers, qui à tout le moins peuvent avoir été écrits par Marvell et qui sont de beaucoup les meilleurs, donnent un raccourci amusant du règne de Charles II jusqu'en 1672. Bien douteuse aussi est l'attribution à notre poète des *Serments du Roi* qui sous leur forme première résumaient sans méthode mais avec esprit la première décade de la Restauration (33). Fort inférieure comme valeur intrinsèque et d'une authenticité à peine moins suspecte, la *Prophétie de Nostradamus* s'étend, elle aussi, non sur quelques mois mais sur plusieurs années, couvrant au moins le lustre qui sépare l'incendie de Londres en 1666 de la fermeture de l'Echiquier le 1^{er} janvier 1671/2. Mais ces efforts pour voir la situation d'un peu haut, s'ils sont de Marvell, font exception dans son œuvre ; le plus souvent un simple fait-divers suffit à lui fournir la matière d'un poème satirique. Le chancelier se construit-il à côté de celui du Roi un palais payé, selon notre poète, du produit de ses rapines ? Nous avons *Clarendon pend la crémaillère* et *Sur son hôtel*. Le colonel Blood a-t-il essayé de voler la couronne royale déposée à la Tour de Londres ? Marvell y trouve l'occasion de deux épigrammes, l'une anglaise (34), l'autre latine. Un opulent banquier, le chevalier Viner, fait dresser à ses frais une statue équestre de Charles II sur une place publique de la Cité ; mais avant que le travail ne soit au point la faillite surprend le donateur, et par la faute du monarque qu'il voulait glorifier : voilà tout le sujet d'*Un*

(32) L'expression de « satiric rimed chronicle » est employée à propos de Marvell par Prévité-Orton, C. H. E. L., vol. VIII, p. 91.

(33) Voir la note de Margoliouth sur cette pièce. Un manuscrit daté du 20 mai 1670 contient les six vers de l'introduction et onze stances sur vingt.

(34) Celle-ci a été incorporée, à tort ou à raison, dans *The Loyall Scot* (v. 178-85 dans l'édition Margoliouth).

poème sur la statue du Marché-aux-Ceps. Thomas Osborne, comte de Danby et premier ministre, jaloux, insinue Marvell, de la réputation que Viner s'est acquise par son artistique munificence, ou désireux de consoler les Cavaliers ruinés par la Guerre Civile et laissés dans la misère par la Restauration, offre au public une statue du Roi-Martyr; mais l'homme d'état ne se montre pas plus expéditif que ne l'a été le financier : excellente occasion pour notre poète de poser sur ce monument encore voilé et sur la « prorogation » que le despotique Danby fait subir au feu roi lui-même après l'avoir infligée au Parlement, une série de questions malicieuses dans *La statue de Charing-Cross*. La cité de Londres, en la personne de son lord-maire, de ses échevins et de ses conseillers municipaux, offre à Charles II une boîte en or enrichie de diamants et contenant un beau vélin doré qui fait du Joyeux Monarque un grave bourgeois de Londres; même hommage toutes proportions gardées est offert au duc d'York. Un satirique, qui est peut-être Marvell en un jour de débraillé littéraire, se moque de cette prodigalité intempestive dans une ville encore en ruines : c'est la chanson *Sur le droit de cité conféré à Sa Majesté*. Danby, grand trésorier du royaume, offre un dîner aux membres du parlement qu'il veut corrompre à peu de frais. Un versificateur, négligent mais assez spirituel pour qu'on ne fasse pas injure à Marvell en l'identifiant avec cet anonyme, écrit *L'Auberge de l'Echiquier*. Ne constituent guère d'exception à cette préférence pour la chronique que *Britannia et Rawleigh*, pièce dont l'attribution est sujette à caution, et le *Dialogue entre les deux chevaux*; dans l'une et l'autre de ces satires l'examen auquel est soumis le régime prend un caractère plus abstrait et plus général. Partout ailleurs notre poète subordonne tous les autres motifs à l'événement, raconté, décrit, commenté, ou simplement rappelé en une brève allusion.

Mais cette subordination n'a qu'une valeur littéraire, nullement philosophique. Les hommes pour Marvell mènent les événements, ou s'ils se laissent mener par ceux-ci c'est de leur part indolence et lâcheté. Un Clarendon, un duc d'York, sont responsables des malheurs qui frappent l'Angleterre et que provoque leur activité malfaisante; à peine moins coupable que ces traîtres de mélodrame est le roi-soliveau qui pourrait tout remettre en ordre et ne s'en donne pas la peine. Cette conception de l'histoire (ou peut-être devrait-on dire cette hypothèse commode au satirique) paraît logiquement entraîner une étude fouillée des replis de l'âme des principaux personnages pour y trouver les secrets de la destinée nationale. Mais la patiente et minutieuse analyse morale n'est pas le fait de notre poète. Par contre, bien qu'il n'ait jamais écrit pour le théâtre, il possède un certain sens dramatique; ils nous présente presque toujours ses victimes en mouvement. Si l'on considère surtout que deux des satires sont adressées à un peintre dont elles prétendent diriger le pinceau, on sera frappé du petit nombre des portraits en pied. Quand on croit que Marvell va faire poser un personnage, il passe presque tout de suite au récit de sa vie, de ses actions. La description physique est souvent pittoresque, mais la description morale demeure sommaire.

Et puis Marvell disperse trop ses coups : rien que dans *Les dernières instructions à un peintre* apparaissent quatre-vingt-quatre contemporains en neuf cent quatre-vingt-dix vers; dans la première partie d'*Absalon*

et *Achitophel*, Dryden ne fera figurer en mille trente vers que vingt-sept personnages. Parfois des noms, aujourd'hui oubliés, se suivent en une sèche énumération sans même l'aumône d'une épithète maisonnante. Voici les satellites de Clarendon lorsque celui-ci ramasse l'argent qui paiera la construction de son fastueux hôtel :

Les doigts de Bulteale, de Beaken, de Morley, de Wren, à force
[de compter les écus,
étaient tout racornis; de même ceux de Clutterbuck, d'Eager
[et de Kipps (35).

Peu importe d'ailleurs que l'annotateur réussisse ou non à identifier ces figurants : ils défilent en faisant un geste; nous voyons le geste et n'en demandons pas davantage. Parfois aussi tel comparse obscur a les honneurs d'un paragraphe ou d'une strophe, et nous ne nous inquiétons guère de la ressemblance. Dans la revue que passe Marvell du parti de la cour à la chambre des communes, il ne nomme pas moins de vingt-six députés en quatre-vingts vers, et sur le nombre à peine trois ou quatre ont-ils laissé quelque trace dans l'histoire. Or c'est à l'un des plus mal connus et des moins dignes de l'être que notre poète consacre le plus de place et de soin : en tête des poltrons forts en gueule s'avance

Wood, chevalier des cornes et de la canne.
Son épaule bossue semble toujours levée par crainte d'un
[coup,
et il met sa tête à l'abri sous son aisselle.
On rit de cette posture étrange, de sa caboche
cachée par son coude comme les épices qu'il vola;
Saint-Denis le décapité porte ainsi la tête,
et comme Wood ce saint est un martyr français (36).

Passons sur la grossièreté de l'allusion finale (37) et ne cherchons pas à savoir où, quand et comment ce triste sire avait volé des épices. Son portrait, où la difformité physique exprime la laideur morale, amuse encore aujourd'hui sans que nul se mette en peine de savoir si le poète ne l'a pas calomnié (37^{bis}).

Il en va autrement pour les principales victimes, Charles II, le duc d'York, Clarendon. Le lecteur moderne demande ici plus de nuances, sinon plus d'impartialité; il voudrait des portraits composés où la

(35) *Clarindon's House-Warming*, v. 69-70.

(36) *The Last Instructions...*, v. 161-8 :

Then damming Cowards rang'd the vocal Plain,
Wood these 'commands, Knight of the Horn and Cane.
Still his Hook-shoulder seems the blow to dread,
And under's Armpit he defends his Head.
The posture strange men laugh'd at of his Poll,
Hid with his Elbow like the Spice he stole.
Headless St. Dennis so his Head does bear;
And both of them alike French Martyrs were.

(37) On sait que les Anglais appelaient alors « French disease » le mal auquel les Français accolaient l'épithète de napolitain. Un « French martyr » est donc une personne atteinte de ce mal.

(37^{bis}) Depuis que nous avons écrit ceci, Margoliouth, dans sa note sur le vers 162, a expliqué l'allusion aux épices : Wood avait été *Clerk of the Spicery* sous Charles I^{er}.

science du peintre mit en valeur les ombres par les clartés. Les trouve-t-il ?

Pour Clarendon, évidemment non. Marvell se contente de décocher ça et là dans le long récit des *Dernières instructions* et dans la plaisante invention de *Clarendon pend la crémaillère* un certain nombre de traits burlesques contre son grand ennemi sans prendre la peine de former nulle part un ensemble. Le « ventre de chancelier » (38), le suif digne du bœuf gras que l'on fait rôtir à la foire Saint-Jacques (39), la goutteuse sénilité que seule peut guérir, charme magique, une prorogation du parlement qui laisse à Clarendon un pouvoir presque absolu (40), voilà pour le corps ; pour l'âme, l'orgueil ostentatoire :

Voyez comme il trône dans son nouveau palais culminant,
entouré d'une pompe divine semblable à celle du Fulminant (41),

la confiance en soi, d'autant plus risible que ce prétendu homme d'état blanchi dans les affaires demeure un simple pédant :

Puis il gronde en une proclamation les Hollandais
pour avoir péché contre le onzième commandement.
Son style pétulant fait là de plaisantes voltes,
car toujours Hyde aiguise son esprit acéré sur les républiques
[et les princes (42) ;

l'emportement dans la disgrâce, après que les événements ont donné un démenti à cette sagesse prétendue :

Hyde, furieux, aiguise ses défenses écumantes... (43) ;

au temps de sa puissance la rancune et l'avidité :

Gain et vengeance, vengeance et gain sont choses douces ;
douces surtout quand elles viennent ensemble ou tour à tour (44).

C'est l'avidité dont Marvell fait le trait dominant du caractère de Clarendon. Or si celui-ci ne donna pas l'exemple d'une intégrité pécuniaire absolue, il semble bien n'avoir pas dépassé les limites assez mal définies que la coutume mettait aux profits accessoires des fonctions publiques. D'autre part tous les mérites du chancelier disparaissent : son honnêteté politique, sa fidélité au roi pendant les longues années d'exil, sa vaste culture, sa respectueuse amitié pour tant de philosophes et de

(38) *The Last Instructions*, v. 63.

(39) *Clarendon's House-Warming*, v. 109-112.

(40) *The Last Instructions*, v. 337-40.

(41) *Ibid.*, v. 355-6. Nous citons *infra* ces vers dans l'original, pour leurs rimes.

(42) *Ibid.*, v. 463-6 :

The Dutch are then in Proclamation shent,
For Sin against th' Eleventh Commandment.
Hyde's flippant Stile there pleasantly curvets ;

Still his sharp Wit on States and Princes whets.

A ce moment Ruyter remonte la Tamise avec sa flotte. Le onzième commandement, invention de Clarendon, interdit les hostilités pendant les négociations de paix, sans qu'il y ait eu ni trêve ni armistice de signé.

(43) *Ibid.*, v. 941 : While Hyde provok'd his foaming tusk does whet,...

(44) *Ibid.*, v. 363-4 : Gain and Revenge, Revenge and Gain are sweet :
United most, else when by turns they meet.

poètes, de tout cela Marvell ne tient nul compte. Certes la vaste *Histoire de la Rébellion* que Clarendon avait commencée et devait finir sur une terre étrangère ne l'avait pas encore rangé parmi les meilleurs écrivains du siècle, mais le satirique connaissait bien la plume qui avait lutté si noblement pour la cause royale, en cette prose ample et pourtant aisée, majestueuse sans pompe, précise sans vulgarité; il la connaissait, car il la tourne en ridicule en lui appliquant l'épithète, peu juste à notre avis, de « *flippant* ». De toutes ses railleries ce fut sans doute la plus cruelle à Clarendon si celui-ci lut les *Dernières instructions*. Dans ce cas le silence complet gardé par l'homme d'état historien (45) sur son accusateur équivalait à une réponse écrasante de dédain.

Si Marvell ne nous donne pas un portrait composé de Clarendon, du moins pouvons-nous sans trop d'incertitude imaginer ce que ce portrait aurait été en rassemblant des traits, épars certes, mais seulement dans des satires dont l'authenticité ne fait guère de doute. Il en va autrement pour le futur Jacques II en qui les critiques ont longtemps vu à la lumière des événements ultérieurs la bête noire de Marvell. Mais que reste-t-il pour étayer cette opinion maintenant que l'*Avis à un peintre sur la manière de dessiner le Duc* a été restitué à son véritable auteur, Henri Savile? Un vers des *Dernières instructions* qui montre dans le duc d'York un mari infidèle (d'ailleurs payé de retour par sa femme); — un autre vers de *La Statue du Marché-aux-Ceps* qui souhaite longue vie à Charles II pour éviter un successeur pire; — et quelques lamentations dans le *Dialogue entre les deux chevaux* sur les tendances politiques et religieuses de l'héritier du trône :

Quelle est ton opinion de Jacques, duc d'York ?

— La même que les grenouilles avaient de la cigogne envoyée
[par Jupiter.

Le Grand Turc dans le cerveau et le Pape dans le cœur,
ce disciple du Père Patrick sera un fléau pour l'Angleterre.

Si jamais il devient roi je connais le destin de la Grande-
[Bretagne.

Il nous faudra tous aller au bûcher ou nous convertir à
[Rome (46).

Pour trouver davantage il faut s'aventurer en terrain contesté dans la chanson *Sur le droit de cité* et dans *Britannia et Rawleigh*. Cette dernière satire ne fournit d'ailleurs aucun détail précis et pittoresque. Par contre la chanson esquisse en une antithèse vulgaire mais non sans verve la double nature du bigot débauché. Qu'apportez-vous là ? demande-t-elle au maire et aux échevins.

(45) Dans la *Continuation* (par lui-même) de sa *Vie*, qui relate les événements survenus entre la restauration de Charles II et son propre bannissement (1660-1667) et qui fut écrite entre 1672 et 1674.

(46) V. 143-8 : What is thy opinion of James Duke of York ? —

The same that the Froggs had of Jupiters Stork.
With the Turk in his head and the Pope in his heart
Father Patricks Deciple will make England smart.
If e're he be King I know Brittain's Doome;
Wee must all to the Stake or be Converts to Rome.

Voyez aussi les vers 47-50.

Est-ce une boîte de pilules
pour guérir le mal dont souffre le duc ?
Il en est atteint depuis trop longtemps pour commencer
[une cure.

Ou bien votre belle parade
va-t-elle vers lui en procession
avec le ciboire et l'hostie ? (47).

Un historien impartial ne saurait accepter ce tableau sans retouches. Pourtant, si Marvell franchit en parlant du duc d'York les bornes de l'équité, son art respecte celles au delà desquelles la vraisemblance s'évanouit, alors qu'il ne s'était pas astreint à ce respect dans le cas de Clarendon.

Mais plus intéressant parce que plus nuancé est le portrait de Charles II que l'on peut extraire des satires. Les croquis successifs attestent ici, en même temps que l'évolution politique de leur auteur, la complexité du sujet ; ils se contredisent moins qu'ils ne se corrigent en se complétant. Or parmi les trois grandes victimes de Marvell Charles II mérite le mieux la réprobation du moraliste puritain et même du moraliste tout court. Mais, outre les raisons tactiques que notre poète avait de ménager le Joyeux Monarque, on sent une sympathie entre deux natures curieusement semblables en leur fond, quoique tournées par l'éducation et la vie dans des directions presque diamétralement opposées. Ainsi s'explique la modération des premières critiques lancées contre le Roi, et, mêlés à la violence des dernières, de surprenants retours d'espoir et de confiance.

Que fut Charles II ? Avant tout un débauché. Dès 1667 ce point ne fait aucun doute, mais les excès royaux n'excitent encore chez Marvell qu'un sourire à demi complice. Dans les *Dernières instructions* le poète dit à son collaborateur imaginaire :

Peins en dernier lieu le Roi, et les ombres mates de la nuit,
que dispersent seulement la faible lumière d'un flambeau
et ces brillants rayons qui jaillissent
de ses yeux clairs (et pourtant chargés de soucis).
Là, tout seul dans la calme horreur,
il s'éveille et médite sur le trône incommode.
Suscite alors devant lui une subite forme virginale,
bien que ce ne soit guère la place d'une vierge... (48).

- (47) V. 91-6 : If a Box of Pills
 To cure the Dukes ill,
 Hee is too far gone to begin it ;
 Or does your fayre show
 A Proccessioning goe,
 With the Pex and the Host within it ?
(48) V. 885-92 : Paint last the King, and a dead shade of Night,
 Only dispers'd by a weak Tapers light ;
 And those bright gleams that dart along and glare
 From his clear Eyes, yet these too dark with Care.
 There, as in the calm horreur all alone,
 He wakes and Muses of th' uneasie Throne :
 Raise up a sudden Shape with Virgins Face,
 Though ill agree her Posture, Hour or Place ...

Les vers qui, au début d'*Un poème historique*, dépeignent Charles II « de haute stature et de teint basané » sont parmi les mieux connus des satires, et ils méritent cette popularité, quel que soit leur auteur. Sans faire plus que d'exprimer le désir et l'espoir de les voir restituer un jour à Marvell, on peut remarquer ici qu'ils donnent la même note gaie, à peine plus sévère. Lors de la restauration de Charles II,

en pourpoint tailladé celui-ci débarqua
et décerna à la femme du pauvre Palmer le titre de concubine
[royale.

Il créa évêques, doyens, pairs, proxénètes et chevaliers,
toutes créations qui conviennent fort au métier de roi (49).

Malheureusement le libertinage des mœurs s'accompagne du libertinage de l'esprit. Le chef de l'Eglise anglicane n'est pas même chrétien, les deux chevaux dans leur *Dialogue* le constatent tristement :

Voir *Dei gratia* écrit sur le trône
et la vie corrompue du Roi proclamer qu'il n'y a pas de Dieu !
— Que l'on donne le titre de Défenseur de la Foi à un
[homme
qui ne croit pas un mot de ce que dit la parole de Dieu ! (50)

Mais cette pieuse mélancolie est exceptionnelle dans les satires. En 1674 encore la raillerie amusée caractérise la chanson *Sur le droit de cité*, et Charles II y apparaît si vivant et si drôle que nous croyons pouvoir, en l'absence de toute preuve négative et malgré la faiblesse des preuves positives, faire honneur à Marvell de ce portrait. Toujours est-il que l'auteur, s'adressant à des bourgeois férus de régularité commerciale, et voulant rendre plus frappantes la paresse et la dispendieuse luxure du souverain, costume ce dernier en mauvais apprenti :

Il n'a jamais su, ah non !
ni servir ni être libre,
quoiqu'il ait passé par tant d'aventures ;
mais depuis qu'il a été mis en apprentissage
(c'est-à-dire depuis son couronnement)
il a chaque jour violé son contrat.

Il passe tous ses jours
à courir les théâtres
alors qu'il devrait être dans sa boutique penché sur ses
et il gaspille toutes ses nuits [comptes ;
dans ses plaisirs habituels :
faire la fête, s'enivrer, courir la gueuse.

(49) V. 11-14 : ' In a slasht doublet then he came to shoare,
And dubd poor Palmer's wife his Royall Whore.
Bishops and Deanes, Peerres, Pimps and Knights he made,
Things highly fitting for a Monarchs trade.

La femme de Palmer est plus connue sous les titres que lui conféra son royal amant de comtesse de Castlemaine puis de duchesse de Cleveland.

(50) V. 43-6 : To see dei Gratia writ on the Throne,
And the Kings wicked life say God there is none ; —
That he should be styled defender o'th faith,
Who beleives not a word the word of God saith ;...

Quand ses patrons imprudents
lui confiaient des espèces,
il les dépensait comme son propre bien ;
et parmi sa bande sans foi ni loi
il jetait l'argent
comme s'il n'avait jamais dû en voir la fin.

Dans toute la rue des Lombards,
à tous ceux qu'il rencontrait
c'était sa pratique d'emprunter de l'argent ;
quand ils le lui réclamaient
il était failli et en fuite,
et tous ses créanciers restaient avec leur désespoir.

Bien qu'il eût souvent promis de respecter la paix pu-
il ne cessait jamais [blique,
de molester et quereller ses voisins ;
et chaque fois qu'il avait été rossé,
il battait en retraite
chez ses Clevelands, ses Nells et ses Carwells (51).

Bien plus, ses compagnons de débauche
par trois fois devinrent si insolents
que s'il n'avait par hasard été moins ivre qu'eux
et si la maison n'avait été bien verrouillée
et gardée de partout,
ils nous auraient dérobé de force tout notre bien (52)...

Si nombreuses sont ses dettes,
si nombreux les bâtards qu'il engendre
et que Londres doit tous entretenir,
qu'en dépit du soin
du chevalier Thomas Player (53)
le trésor de la Cité n'échappera pas à la ruine.

Parole ni serment
ne peuvent engager sa foi,
et il n'a cure du crédit ni de l'histoire ;
et quoiqu'il ait maintenant
achevé deux apprentissages (54)
il ne connaît rien à son métier ni à sa profession (55).

Voilà un portrait en action : pas d'analyse subtile, mais une observation alerte et une mise en scène entraînante. L'originalité consiste ici en

(51) Cette stance critique la politique étrangère de Charles II.

(52) Cette stance vise la politique intérieure, les tentatives réelles ou supposées pour instaurer en Angleterre la monarchie absolue. — Nous sautons la stance suivante parce que le chansonnier y répète les mêmes accusations sous forme directe, en oubliant l'apologue bourgeois qui seul nous intéresse ici.

(53) Chambellan de la Cité, dont il gère les finances ; ami politique de Marvell, Player sera un whig à tous crins et Dryden le mettra en scène dans *Absalon et Achitophel* sous le nom de Rabsheka.

(54) La durée habituelle du contrat d'apprentissage était de sept ans.

(55) V. 25-60, 67-78.

l'emploi allégorique d'incidents familiers à la littérature populaire édifian-
te; il n'y manque que la pendaïson, fin inévitable du mauvais sujet,
pilier de cabarets et de théâtres, dupe des actrices et autres courtisanes,
père d'enfants trouvés dont la paroisse se charge sans bonne grâce,
emprunteur malhonnête, bravache et couard, et qui cambriolerait son
propre maître si au dernier moment le cœur ne lui faisait défaut. Mais
du même coup le chansonnier a su montrer en Charles II, au lieu d'un
monstre, un égoïste sensuel d'un type très répandu et que seule une
couronne place en dehors de la commune humanité (56). Remarque peu
consolante mais qui repose des déclamations sur Néron et Sardanapale.
Cette fois Marvell (s'il est bien l'auteur), au delà de la satire politique
et par l'intermédiaire de la satire des mœurs, atteint à la satire de carac-
tère.

Malheureusement cette largeur de touche demeure chez lui exception-
nelle. Il ne profite guère des occasions qui s'offrent de découvrir dans
le particulier le général. Attaque-t-il la Castlemaine, il n'en fait pas le
type de la maîtresse royale; il se borne à raconter une anecdote scan-
daleuse encadrée de quelques épigrammes sur l'âge de la favorite, âge
dont ses charmes, sinon son tempérament, ont subi les effets (57). Plus
composé, plus détaillé, mais d'une grossièreté qui ne semble même pas
avoir l'excuse de l'exac- titude, le portrait d'Anne Hyde ne constitue un
témoignage que de la haine de Marvell contre une malheureuse, cou-
pable surtout d'avoir servi par son mariage de trait d'union entre Cla-
rendon et le duc d'York (58). Bien que le poète ne cesse de flétrir chez
ses victimes des deux sexes les égarements des sens dans les termes
plus crus, il ne crée pas une atmosphère voluptueuse pour en montrer
l'influence délétère. Il s'en tient aux personnalités. Pour tirer des satires
une vue d'ensemble des mœurs de la Restauration il faudrait se livrer à
un travail de mosaïque, et encore devrait-on sans cesse recourir pour
complément d'information aux *Journaux* d'Evelyn et de Pepys, aux
Mémoires de Grammont, ou aux comédies d'Etheredge et de Wycherley.
Inversement le lecteur ordinaire, qui viendra aux satires après avoir lu
les autres documents, n'y trouvera guère qu'une confirmation. On peut
même dire que la partialité de Marvell mérite créance seulement dans
la mesure où ses dires sont corroborés par la prud'homie d'Evelyn et
surtout par la franchise illimitée de Pepys. Au point de vue artistique
la vraie satire de cette frivolité sensuelle n'a pu être l'œuvre que de ceux
qui y participaient, qui étaient à la fois critiques et complices. Etheredge
par exemple et Hamilton; ils ont trouvé sans effort le seul ton qui
n'éveille pas aussitôt la méfiance de l'homme moyen à l'égard du ser-
monnaire (59). Cette méfiance, Marvell l'inspire d'emblée. S'il renseigne

(56) *The Kings Vowes* est un autre portrait assez réussi de Charles II, dont nous
reparlerons en étudiant les thèmes satiriques. — Rappelons aussi le *King's Speech* en
prose attribué à Marvell dont nous avons dit le mérite au chapitre précédent.

(57) *The Last Instructions*, v. 79-104.

(58) *Ibid.*, v. 49-78.

(59) Cazamian, *Histoire de la littérature anglaise*, p. 643 (à propos d'Etheredge) :
« Fixer ces mœurs dans leur ton même, ne leur attribuer de caractère que celui qui
leur est propre, et broder sur leur immoralité les variations piquantes de la fantai-
sie, c'était à la fois en donner l'image, en dégager la philosophie, et en faire la seule
satire qui leur convint ».

sur son époque, c'est indirectement, en montrant la colère d'une âme gaie et même joviale, mais soucieuse de la règle, devant les débordements contemporains.

Pourtant les circonstances, plus que son talent, ont donné à notre poète une province satirique où il règne sans conteste : le parlement. De son siège de député ou dans le fumoir de Westminster (60) il a pu noter avec précision les qualités spécifiques de l'*homo parliamentarius* et aussi la nature de cet être collectif, étrangement distinct parfois des individus qui le composent, la Chambre des Communes. Dans ses lettres à ses électeurs, où il s'en tient presque toujours à une aride énumération des travaux parlementaires, une note pittoresque lui échappe involontairement de loin en loin ; pour mieux dire, tel détail prend par le recul du temps une valeur insoupçonnée du consciencieux correspondant des bourgeois de Hull. Par exemple on vote pour savoir « si l'on apportera des chandelles », entendez, si la discussion se poursuivra après la nuit tombée (61). Ou bien la Chambre s'ajourne dès deux heures de l'après-midi parce qu'un carreau cassé y rend le froid intolérable (62) ; la pensée se reporte aussitôt au Westminster moderne où une aération savante empêche les législateurs, dans l'intérêt de la nation, d'avoir froid aux pieds ni chaud à la tête. Dans une lettre privée Marvell nous montre la Chambre en tumulte, « chaque homme la main sur la poignée de son épée » (63). Souvenir d'un passé aboli ! Mais dans *Les dernières instructions* où notre poète cherche à donner une peinture colorée, vivante, des débats sur les finances et la guerre, ce qui frappe le lecteur français c'est une paradoxale modernité. Il se dit que ces mœurs, bonnes ou mauvaises, si récentes chez nous sont immémoriales en Angleterre. La déformation professionnelle, si l'on peut dire, que produit l'habitude d'insincères délibérations et de manœuvres obliques, on l'aperçoit dans cette satire bien qu'elle n'y soit pas explicitement dénoncée. Et en même temps, malgré la rouerie de ses membres, cette assemblée est une foule comme une autre « où toujours la chance décide » et qui pour mettre fin à ses hésitations doit, selon Marvell, recourir au procédé de Bridoye, les dés (64). Pepys, qui pourtant la connaissait alors moins bien que notre poète, n'étant pas encore député, ne se trompait guère en écrivant dans son journal à la date du 19 décembre 1666, peu après la séance décrite au début des *Dernières instructions*,

(60) Dans *The Last Instructions* (v. 280) un certain député sort de la salle des séances « Spent with fatigue, to breath a while Toback ».

(61) Lettre du 2 novembre 1675 : « The Debate... came to no conclusion : it being carryed by 160 against 156 that there should be no Candles ». — Lettre du 9 du même mois : « ... the question was put for Candles which were brought in by 143 against 118 ».

(62) Lettre du 3 mars 1676/7 : « ... it being grown near two a clock and the day being extraordinary cold to which the breaking of one of the House-windows contributed, it was put off till next Tuesday ».

(63) Lettre à Popple du 24 juillet 1675 : « ... upon Dispute of telling right upon Division, both parties grew so hot, that all order was lost; Men came running confusedly up to the Table, grievously affronted one by another; every Man's hand on his Hilt;... ».

(64) *The Last Instructions*, v. III-2 :

The Dice betwixt them must the Fate divide,
As Chance does still in Multitudes decide.

que « la Chambre des Communes est une bête incompréhensible ». Mais aujourd'hui la formule ne pourrait plus servir, du moins à Westminster.

Chez Marvell le défilé préliminaire des courtisans date par quelques détails : le débiteur insolvable qui voit dans l'immunité parlementaire le moyen d'échapper à ses créanciers n'est plus qu'un souvenir (65); disparus aussi les proxénètes qui fournissaient au Roi ses amours (66). Mais quand nous arrivons à la séance elle-même nous nous retrouvons en pays de connaissance. Dans cette bataille métaphorique l'ardeur est d'autant plus grande que le danger est moindre. Les deux frères Coventry, choisis comme généraux par le parti de la cour,

acceptèrent avec une joyeuse gaieté cette mission
de livrer une bataille où l'on ne risquait nul coup de canon.
Satisfaits du nombre de leurs soldats, mais prudents dans leurs
[vaillance,
ils simulent de parlementer afin de mieux surprendre...

Déjà les séances du matin se prêtaient aux surprises :

L'obscurité était encore opaque et la Chambre clairsemée;
l'Orateur était en avance lorsqu'ils firent tous irruption.
Cieux propices ! Si vous n'aviez traversé leurs desseins,
l'accise aurait gagné la journée, et tout aurait été perdu.
Car l'autre parti reposait dans ses cantonnements dispersés,
sans service de renseignements, sans commandement et sans
[solde,
corps de troupe éparpillé qui n'avait jamais affronté l'ennemi,
mais se divisait souvent contre lui-même... (67).

Ce président, élu par la Chambre qu'il devait servir et qu'il vend au ministère, est le chevalier Edouard Turnor, le même qui en 1662 a dans la querelle entre Marvell et Clifford attribué les premiers torts au député de Hull. Il va le payer :

[Le voici] revêtu de sa robe d'or, aussi dépourvu de cervelle
[que sa masse d'armes,
la chevelure blonde, le visage fleuri, mais l'intérieur de la tête
[obscur et terne,

(65) *Ibid.*, v. 187-90.

(66) *Ibid.*, v. 173-6.

(67) *Ibid.*, v. 229-32 et 235-42 :

They both accept the Charge with merry glee,
To fight a Battel, from all Gun-shot free.
Pleas'd with their Numbers, yet in Valour wise,
They feign a parly, better to surprize :...
Thick was the Morning, and the House was thin,
The *Speaker* early, when they all fell in.
Propitious Heavens, had you not them crost,
Excise had got the day, and all been lost.
For th' other side all in loose Quarters lay,
Without Intelligence, Command, or Pay :
A scatter'd Body, which the Foe ne'r try'd,
But oftner did among themselves divide.

tel un couteau à manche d'ivoire et lame de plomb.
Au moment des prières sa piété montre le blanc des yeux,
mais il ne perd pas de vue le projet de loi sur lequel il doit
[toucher des honoraires.

Il siège en son fauteuil tout fumant comme un maître-coq,
et un projet de capitation lui sert de tablier.
Bien sait-il assaisonner toute question
et lui faire une sauce qui la rende digestible à Whitehall;
de la cour, pour mieux chatouiller le palais,
on lui envoie chaque jour tout préparés des champignons de
[de conserve (68).

Qu'un député se plaigne d'abus, il s'enfle comme un crapaud
[accroupi;
s'agit-il d'annoncer un nouvel impôt, folâtre comme une
[grenouille, il coasse.

Sa vessie patiente peut tenir sa pisse mieux
qu'un urinal; il reste assis plus longtemps que poule couveuse.
A table aussi joyeux qu'hôte campagnard,
il s'imbibe de Xérès, telle une rôtie, en compagnie du sergent
[d'armes;

la nuit plus chaud et plus actif que Chantecler,
la femme dudit sergent lui sert de Pertelote (69).

Depuis cinq ans le poète attendait l'heure de la vengeance. Ce délai lui a rendu le service de clarifier sa rancune : au lieu d'un amer et trouble breuvage nous avons une liqueur cordiale et riante. L'*humour* de Marvell s'apparente ici à celui de Chaucer qu'évoquent les noms de Chantecler et de Pertelote. Avec le même charme il a la même gaucherie primitive : le coloris est posé à plat; pas plus de perspective, de clair-obscur ni d'ordre que dans les portraits de l'homme de loi, du franc-tenancier, du cuisinier, à chacun desquels celui de Turnor semble avoir emprunté des traits. Certes Chaucer personnifie des catégories sociales tandis que Marvell raille un individu. Mais aujourd'hui Turnor a sombré dans

(68) Ces champignons de cour sont sans doute des parvenus dont la seule faveur ministérielle a fait des députés.

(69) *Ibid.*, v. 866-84 :

Paint him in Golden Gown, with Mace's Brain :
Bright Hair, fair Face, obscure and dull of Head;
Like Knife with Iv'ry haft, and edge of Lead.
At Pray'rs, his Eyes turn up the Pious white,
But all the while his *Private-Bill's* in sight.
In Chair, he smoaking sits like Master-Cook,
And a *Poll-Bill* does like his Apron look.
Well was he skill'd to season any question,
And make a sawce fit for *Whitehall's* digestion :
Whence ev'ry day, the Palat more to tickle;
Court-mushrumps ready are sent in in pickle.
When *Grievance* urg'd, he swells like squatted Toad,
Frisks like a Frog to croak a *Taxes* load.
His patient Piss, he could hold longer then
An Urinal, and sit like any Hen.
At Table, jolly as a Country-Host.
And soaks his Sack with *Norfolk* like a Toast.
At night, than *Canticleer* more brisk and hot,
And Serjeants Wife serves him for *Partelott*.

l'oubli, et pourtant le sel de cette satire ne s'est pas éventé parce que dans cet hypocrite gourmand et paillard le talent primesautier du poète a su fixer un type bouffon de président d'assemblée législative.

Presque dans chaque satire attribuée à Marvell on retrouve des attaques contre la corruption et la servilité parlementaires. Trop souvent elles oscillent de la personnalité diffamatoire à la généralité déclamatoire. Pourtant le *Dialogue entre les deux chevaux* sans nommer aucun député évite la pure rhétorique grâce à la précision technique de certains détails ; ceux-ci visent surtout les renégats, les membres de l'opposition qui n'ont combattu le ministère un temps que pour se faire payer plus cher leur silence futur :

Que la servitude et l'indigence soient introduites dans la nation
grâce à une maudite Chambre des Communes et à une sacrée
[Restauration !...]

Que les parlementaires invectivent contre la cour
et reçoivent aussitôt de bonnes places en récompense ! —
Si aux députés hardis en paroles vous ajoutez les bâtards royaux,
quelle tourbe de coquins que ces lords créés récemment ! —
Que des traîtres au pays, dans une Chambre achetée,
donnent des millions à chaque requête ! —
Et pourtant certains de ces donateurs sont si gueux
qu'on ne leur ferait pas crédit de cent livres tournois ! —
Comment s'étonner que les gueux soient toujours prêts à donner,
puisqu'ils vivent largement des dons faits par eux ? (70).
— Quatre chevaliers et un coquin par la ferme de l'accise
furent libéralement payés pour la vente de leur conscience.
— Plus basse encore est l'âme de ces pécheurs au rabais
qui vendent leur vote à la cour pour une bouteille ou un
[dîner (71)].

Sur l'échelle du mépris, ce sont, on le voit, les parasites faméliques que Marvell place au plus bas degré (72) : leur intelligence ne vaut pas mieux que leur moralité.

(70) Entendez que le premier ministre, Danby, achète les députés avec les subsides que ceux-ci votent si généreusement.

(71) V. 51-2 et 73-86 :

That Bondage and Begery should be brought on the Nation
By as Curst hous of Commons and a blest Restauration ;...
That Parliament men should rail at the Court,
And get good preferment Imediately for't. —
To the bold talking members if the Bastards you adde,
What a rabble of Rascally Lords have been made. —
That Traitors to their Country in a Brib'd Hous of Commons
Should give away Millions at every Summons. —
Yet some of those givers such beggerly Villains
As not to be trusted for twice fifty shillings. —
No wonder that Beggers should still be for giving
Who out of what's given do get a good living. —
Four Knights and a Knave, who were Publicans made,
For selling their Conscience were Liberally paid. —
Yet baser the souls of those low priced Sinners,
Who vote with the Court for Drink and for Dinners. —

(72) Toute *L'Auberge de l'Echiquier* est dirigée contre eux ; c'est la mise en scène de la corruption stigmatisée dans ces deux vers du *Dialogue*.

Et pourtant dans cette chambre si malmenée par lui, le satirique reconnaît, du moins en 1667, la présence d'un certain nombre d'honnêtes gens. Outre les amis politiques qu'il désigne par leur nom, il décerne pour leur résistance à l'accise des éloges à deux groupes de députés. Le premier se recrute dans la classe moyenne des villes :

un renfort opportun
de bourgeois et de négociants continua la lutte,
et, couchant ses piques, une troupe renfrognée
de suisses presbytériens tint bon (73).

Il y a tout lieu de croire que bourgeois et presbytériens ne font qu'un : pour parler comme les rhétoriciens de son temps, Marvell s'est ici servi de la figure appelée hendiadys. De ces bourgeois presbytériens, il fait mention avec le sourire de l'homme du monde, même lorsqu'il loue leur zèle pour les intérêts du pays. On pourrait s'étonner de ce sourire car ses électeurs de Hull étaient sans doute aussi presbytériens dans le fond du cœur que bourgeois par l'extérieur et le genre de vie. Néanmoins la sympathie parfaite de Marvell se porte sur une autre classe sociale, à laquelle il n'appartient en aucune façon ; la victoire de l'opposition est due selon lui aux hobereaux :

Mais tous ces combattants n'auraient pu tenir longtemps
sans la réserve inattendue qui restait encore ;
c'était un gros de gentilshommes anglais ; bien nés ;
dont les terres n'étaient grevées d'aucune hypothèque ; à nulle
[faction inféodés ;
passionnément attachés à leur Roi ; affronter la mort
pour le salut de leur pays leur semble glorieux et doux ;
ils ne sont pas prompts à parler mais braves dans l'action,
généreux pour donner, mais graves dans les délibérations ;
d'une crédulité candide une fois et même deux,
mais certes le diable lui-même ne saurait les tromper trois
[fois (74).

En louant ainsi la noblesse de campagne Marvell a son dessein : enlever à Clarendon ses soutiens les plus solides, ceux qui pendant la guerre civile ont fait la force du parti royaliste et qui feront bientôt celle du parti *tory*. Dès 1675 celui-ci s'organise sous la direction de

(73) *The Last Instructions*, v. 281-4 :

When, marching in, a seas'nable recruit
Of Citizens and Merchants held dispute :
And, charging all their Pikes, a sullen Band
Of *Presbyterian Switzers*, made a stand.

(74) *Ibid.*, v. 285-94 :

Nor could all these the Field have long maintain'd,
But for th'unknown Reserve that still remain'd :
A *gross of English Gentry*, nobly born,
Of clear *Estates*, and to no Faction sworn ;
Dear Lovers of their King, and Death to meet,
For Countrys Cause, that Glorious think and sweet :
To speak not forward, but in Action brave ;
In giving Gen'rous, but in Counsel Grave ;
Candidly credulous for once, nay twice ;
But sure the *Devil* cannot cheat them thrice.

Danby, bien que le nom ne doive apparaître qu'après la mort de notre poète. *La Statue de Charing-Cross* vise à empêcher cette alliance de la noblesse de province avec la noblesse de cour. Elle plaint « les pauvres cavaliers » dont le trésorier ne paie pas les pensions et les invite à ne pas se contenter de cette satisfaction purement sentimentale : l'érection sur une place publique de l'effigie du Roi-Martyr (75). Etrange sollicitude, dira-t-on, de la part d'un ancien secrétaire du Protecteur, et qui sent d'une lieue sa manœuvre politique ! Sans doute, et pourtant il y a dans l'éloge par Marvell de la classe sociale la plus profondément anglaise un accent de fierté nationale qui semble sincère. Sans faire de lui un Monsieur Jourdain d'outre-Manche, on doit noter que ce bourgeois aux sympathies non-conformistes, citadin et bohème, admire par dessus tout le gentilhomme enraciné au sol, fervent royaliste et (bien que le poète passe ce point sous silence) anglican fanatique. La remarque prend toute sa valeur si l'on songe que la littérature du temps, reflet des préjugés de l'aristocratie courtoisane, tourne en dérision le hobereau presque à l'égal du bourgeois (76).

Il est une autre classe sur laquelle les satires complètent aussi les documents contemporains, mais dans une note toute différente : par prudence plutôt que par respect sincère, les railleurs d'alors s'abstiennent en général de toucher au clergé officiel, du moins au clergé riche, prélats et bénéficiers (77). Marvell, plus hardi sous le masque de l'anonymat, lance un trait presque dans chaque satire contre les prêtres, contre les évêques surtout. Dans *Les dernières instructions* l'archevêque de Cantorbéry lui-même est croqué de manière spirituelle et, pour une fois, sans brutalité. Après le désastre de Chatham :

Sheldon, grave primat (il prêche souvent ainsi à la cour) (78)
blâme la dernière session et craint la prochaine encore davantage.
Il lui serait doux de se rencontrer avec Boynton et Middleton (79)
mais avec un parlement la rencontre lui inspire de l'horreur.
Il croit que cela n'ira jamais bien dans la nation anglaise
tant qu'elle ne sera pas gouvernée par l'assemblée du clergé (80).

Sheldon reçoit aussi sa bonne part de moqueries, cette fois obscènes, dans

(75) V. 17-24. — Un passage du *Dialogue entre deux chevaux* (v. 79-84 de l'édition Aitken) s'exprime encore plus clairement sur ce point, mais Margoliouth le considère comme interpolé (voir sa note sur le vers 74). — En tout cas la lettre à Popple du 24 juillet 1675 et la *Relation de l'accroissement du papisme...* (Grosart, IV, 303-4) ne laissent aucun doute sur les intentions de Marvell lorsqu'il raille la statue élevée à Charles I^{er} par Danby.

(76) Voir Macaulay, *op. cit.*, ch. III. — Pour les armoiries de Marvell, voir chap. I, n. 3. — Dans les *State poems* il est presque toujours appelé « Esquire Marvell ».

(77) Le bas clergé et particulièrement les aumôniers domestiques sont beaucoup moins ménagés. Voir Macaulay, *ibid.* — Sur le « Mr. Smirke » d'Etheredge et celui de Marvell, voir *infra*, ch. VII.

(78) Les dissidents accusaient sans cesse le clergé anglican et particulièrement le haut clergé de négliger la prédication. Cf. les vers 116-9 du *Fidèle Ecossais* cités *supra*.

(79) Deux coquettes de la cour, immortalisées par les *Mémoires de Grammont*.

(80) V. 811-6 : *Grave Primat Shelden* (much in Preaching there)
Blames the last Session, and this more does fear.
With Boynton or with Middleton 'twere sweet;
But with a Parliament abhors to meet,
And thinks 'twill ne're be well within this Nation,
Till it be govern'd by a Convocation.

Le Fidèle Ecossais; mais ce qui dans cette dernière pièce nous intéresse le plus, c'est le caractère général, relativement abstrait, de la plus grande partie de l'invective; Marvell y attaque non quelques hommes mais un ordre comme tel. Plus ramassée, un peu moins grossière est la digression avouée contre la prêtraille d'*Un poème historique*; elle peut à la rigueur avoir été écrite par Marvell, et en tout cas elle concorde si bien avec les sentiments exprimés dans ses œuvres en prose d'une authenticité incontestable que nous ne résistons pas à la tentation de la citer :

Les prêtres furent les premiers à tromper le genre humain,
et à aveugler sa raison d'une foi vaine.
Lucifer lui-même n'est pas plus orgueilleux,
et pourtant ils prêchent au monde l'obéissance.
Ils se plaignent de l'avarice et du luxe,
et pratiquent tous les vices qu'ils dénoncent.
Ils récoltent richesse et honneurs pris aux laïcs,
et nourrissent jusqu'à satiété leurs ouailles du même plat
[insipide.

Comme Killigrew singe son maître [Charles II], eux
bafouent leur Dieu mais d'une façon beaucoup moins drôle.
Par des tours de passe-passe et leur céleste prestidigitation
ils éblouissent aussi bien le prince que le paysan.

Quiconque a une femme trop dévote
devient pour la vie l'Amphitryon du prêtre.
Qui voudrait voir des messagers du Ciel en ces hommes
qui osent tromper du haut de la chaire sacrée ?

Les misérables vicaires de Baal faisaient de tels tours
sans jamais oser jouer cartes sur table.

Quand nos premiers parents ornaient de leur présence le Paradis,
le prélat du lieu, c'était le serpent.

La sotte Eve, séduite par ce subtil tentateur,
prit à l'arbre défendu la reinette.

Ce prédicateur trahit son Seigneur et son Dieu
pour faire sa proie du sexe faible.

Depuis, la mort et le péché souillent la nature humaine;
voilà les plus grands bienfaits que nous aient valus l'aumônier
[d'Adam !

Trois fois malheureux ceux qui renient la loi naturelle
pour se perdre dans le labyrinthe fantastique où les entraîne
[un prêtre !

A la fin la raison native se voit contrainte à une honteuse
[reddition
et des foules d'erreurs et de nouveautés restent maîtresses du
[champ de bataille (81).

On perçoit ici un accent curieusement irrégulier qui, plus encore que l'allusion au mari infortuné d'Alcmène, rappelle Molière (82). A tra-

(81) *An Historical Poem*, v. 82-III.

(82) *Amphitryon* est de 1668.

vers les ministres du culte c'est la foi en la révélation que cette satire atteint. Le récit de la Chute est même adapté avec si peu de respect que le lecteur moderne refusera sans doute d'y voir la main de l'ami de Milton; à tort peut-être car le distique final est aussi miltonien de forme que le permet la rime, et tout à fait miltonien pour le fond (83).

Quel qu'en soit l'auteur cette diatribe dépasse les circonstances locales et passagères de la politique. Tout laïc à de certaines heures pouvait goûter cette satire de tout clergé. Marvell lui-même n'avait-il pas apostrophé les puritains extrêmes en des termes presque identiques dans son *Premier anniversaire* (84) ? Plus particulière est la cible qu'offrait au poète la doctrine de l'église anglicane, ou pour mieux dire du parti qui dans cette église avait hérité des prétentions romaines à une autorité indépendante du pouvoir temporel, issue directement d'une ordonnance divine. Dans le *Fidèle Ecossais* l'on voit des évêques descendus aux enfers « plaider leur *jus divinum* » contre Pluton-Satan, et prétendre « que la tête fourchue [allusion à la mitre] doit gouverner le pied fourchu » du monarque souterrain lui-même (85). La théorie que Marvell ridiculise par cette application burlesque lui semble plus dangereuse encore que celle du droit divin des rois. Lorsqu'il arrive à ces deux formes de théocratie de se heurter, comme cela se produit en 1672, le satirique se hâte d'en profiter pour accabler celle qui lui est la plus odieuse avec l'aide de l'autre, et c'est la *Répétition transposée*. Dans ses vers toutefois, et principalement dans ses dernières pièces, il s'en prend surtout au despotisme royal, et s'il met en cause les prêtres, c'est parce que ceux-ci prêchent à leurs ouailles la doctrine de l'obéissance passive au souverain, quelque dépravé, impie et tyrannique que puisse se montrer celui-ci. Pour être d'origine protestante et remonter, dans sa substance sinon dans son expression, à Henri VIII et à Elisabeth, cette doctrine ne répugne pas moins que la précédente à Marvell. Afin de la mieux discréditer il la suppose, tout à fait gratuitement, importée de France. Dans *Britannia et Rawleigh* (s'il est l'auteur de cette satire) il met en scène « une dame chamarrée d'orgueil impur », à laquelle il donne comme armoiries « la fleur de lis sur champ d'azur ». Mais si la main gauche de cette mauvaise conseillère « porte l'antique écu gaulois — usurpé par elle », sa dextre tient une épée bien anglaise où se lit

(83) Pour la forme comparer les vers 86-9 du livre XII du *Paradis perdu* :

Reason in man obscur'd, or not obeyd,
Immediately inordinate desires
And upstart Passions catch the Government
From Reason,...

avec les vers 110-1 de *An Historicall Poem* :

Till native Reason's basely forct to yield
And hosts of upstart Errours gaine the field.

Pour le fond, pour l'idée notamment d'une loi naturelle qui condamne les usurpations des rois et des prêtres, contentons-nous de signaler, dans le même livre XII, vers 28-9, le portrait de Nemrod, premier de ces tyrans « who... will... quite dispossess — Concord and law of Nature from the Earth » et de renvoyer au livre de Saurat, *La pensée de Milton, passim* (p. 8 : « On a exagéré la passion religieuse de Milton; en fait ses passions sont surtout antireligieuses »).

(84) V. 319-20 (il s'agit spécialement de la secte des adamites qui allaient tout nus) :

Well may you act the *Adam* and the *Eve*;
Ay, and the *Serpent* too that did deceive.

(85) V. 200-5.

l'inscription : « *Leviathan, le souverain Seigneur* » (86). L'artisan qui la forgea s'appelle Hobbes. Ainsi incarné et armé le despotisme s'adresse à l'indolent Charles II pour dissiper l'effet d'un sermon libéral et patriotique du poète Spenser :

« Des vertus usées jusqu'à la corde sont-elles des ornements pour
[les rois ?

Que ces babioles pédantesques fassent la leçon à des sous-ordres.
Les monarques s'élèvent-ils par la vertu ou par l'épée ?

Qui devint jamais grand en tenant sa parole ?

La vertu est une maladie de langueur qui mine les âmes ;
elle rend le cœur lâche, elle maîtrise la chaleur active.

Les dieux jaloux, ces monarques de l'autre monde,
ont lancé parmi les princes ce poison mortel,
de peur que les vastes projets des grands de la terre
ne les fissent tomber eux-mêmes de leur orgueilleux séjour cé-
[leste,

à moins de tenir en respect ces rivaux par une sainte supercherie.
Mais ces fraudes pieuses, trop fragiles pour prendre les braves,
sont des artifices propres à l'asservissement de la multitude aux
[longues oreilles.

Soudoie des prêtres affamés qui déifieront ton pouvoir,
qui enseigneront que ta volonté est la seule règle du droit,
et promettent à tous ceux qui oseraient le nier la damnation.
Ainsi retourneras-tu contre le Ciel lui-même les desseins du Ciel,
et lui feras-tu craindre cette puissance qu'il méprisait naguère.

Quand tous les droits que leur gloutonnerie s'arroyait sur le
[genre humain

te seront livrés, vendus par des mercenaires,
et que par des imposteurs Dieu et les hommes seront trahis,
tu pourras sans danger mettre la main sur l'Eglise et l'Etat ;
ainsi Louis l'illimité brille dans toute sa gloire,
tandis que ton pouvoir languit et dépérit dans les entraves de la loi.
Débarrasse tes bras forts de ces langes qui conviennent à un bébé ;
désormais sois sourd aux charmes de cette vieille sorcière
[Britannia].

Goûte les douceurs délicieuses du pouvoir souverain... » (87).

La fin de cette tirade où il est question de vierges à déflorer s'adresse au Joyeux Monarque qui voyait surtout dans la monarchie absolue des facilités pour se procurer de l'argent et des maîtresses. La portée de cette confession cynique en est quelque peu réduite. Pourtant il faut tenir compte à Marvell de la vigueur intellectuelle et du souffle poétique avec lesquels il a traité ici un thème abstrait, celui du *Quicquid principi placuit*.

(86) V. 60-4 : Entred a Dame bedeckt with spotted pride;...
Faire flower-de-luces in an Azure field
Her left Arm bears, the Antient Gallick shield
(By her usurpt), her right a bloudy sword
Inscrib'd *Leviathan the Sovereign Lord*,...

Pour le sens de « By her usurpt », voir *supra*, chapitre V, note 227.

(87) V. 72-98.

legis habet vigorem; la présence d'une idée produit dans ce développement un certain ordre qui le distingue de tant d'autres fort décousus. Certes l'analyse révèle dans cette théorie de l'absolutisme, exposée par un adversaire aux fins de réfutation, la présence d'éléments disparates. Hobbes, rationaliste, matérialiste, anti-chrétien, inspirait au clergé anglican une profonde horreur et la lui rendait en mépris. Comment concilier ces contradictoires ? L'auteur de *Britannia et Rawleigh* y parvient facilement en niant toute sincérité chez les soutiens ecclésiastiques de la tyrannie. Leur foi dans le droit divin n'est qu'hypocrisie et la cupidité seule décide de leurs convictions. Aujourd'hui l'injustice et l'insuffisance de cette explication éclatent à tous les yeux et nul ne songe plus à établir entre les prélats et le philosophe une assimilation aussi blessante pour celui-ci que pour ceux-là. Mais peu importe ce ton passionné et partial : *Britannia et Rawleigh* constitue le titre principal, encore que précaire, de Marvell à un rang supérieur dans la hiérarchie satirique ; par dessus la satire des mœurs politiques il s'y élève à celle des idées politiques.

Si le clergé anglican soutenait les prétentions des derniers Stuarts au pouvoir absolu, ceux-ci comptaient encore davantage sur leur armée, toute réduite qu'elle fût, pour mater le parlement (88). Du moins Marvell et ses amis politiques leur attribuaient-ils cette intention. Plusieurs passages des satires s'attaquent à l'existence même d'une force armée permanente. Les *Dernières instructions* se terminent sur cet avis impérieux adressé à Charles II : « Règne sans gardes ». Dans le corps de cette même pièce Marvell avait su, sans interrompre son récit, railler la tendresse de la cour pour les soldats de métier. Le passage (v. 481-8) est spirituel, mordant. Mais l'on y soupçonne une opinion de circonstance : jamais le poète n'avait reproché à Cromwell d'entretenir une armée autrement nombreuse et redoutable. L'insurrection militaire qui amena l'abdication de Richard et l'anarchie qui s'ensuivit pouvaient, à vrai dire, lui avoir ouvert les yeux ; et en effet sa première lettre à ses électeurs qui nous ait été conservée, celle du 17 novembre 1660, le montre aussi anxieux que n'importe quel Cavalier de savoir enfin dissoute l'armée républicaine. « J'espère, dit-il, voir votre ville une fois de plus sans garnison, et je serais joyeux et heureux de participer de toutes mes forces à ce retour en arrière. Car je ne saurais avoir oublié, bien que je fusse alors un enfant, ces jours bénis où les jeunes gens de votre ville s'exerçaient à en être la propre milice, et, m'est avis, avaient meilleure mine sous les armes qu'aucun des soldats que j'y ai vus depuis » (89). Marvell n'est jamais revenu sur cette conversion, mais c'est sans doute uniquement parce qu'il est mort trop tôt. S'il avait survécu jusqu'à la guerre de la Ligue d'Augsbourg il eût trouvé toujours trop petite l'ar-

(88) En 1673 un adversaire de Marvell explique aux Anglais qu'ils n'ont le choix qu'entre un clergé officiel et une armée permanente, et leur conseille le premier. (*Rosemary and Bayes*, p. 19. Voir bibliog. n° 45).

(89) « I doubt not but ere we rise to see the whole army disbanded and, according to the Act, hope to see your Town once more ungarrisoned, in which I should be glad happy to be instrumentall to the uttermost. For I can not but remember, though then a child, those blessed days when the youth of your own town were trained for your militia, and did methought become their arms much better then any soldiers that I have seen there since ».

mée de Guillaume III, et pendant la guerre de la Succession d'Espagne celle de Marlborough; c'est du moins ce que feront ses héritiers politiques, les whigs. Pour employer des expressions fâcheusement modernes l'antimilitarisme de Marvell est accidentel, tandis que son anticléricalisme est essentiel.

En somme les satires fournissent assez peu à l'étude de la pensée de Marvell; les textes sont trop peu nombreux, trop brefs pour la plupart, et toujours flotte sur eux un doute. Leur principale utilité est de montrer que sur certains points, notamment sur la question dynastique et même sur la forme monarchique du gouvernement, les œuvres polémiques en prose ne nous livrent pas le fond de son âme, mais seulement des opinions édulcorées pour ne pas effrayer le pays légal. Pour le reste, qu'il s'agisse de la corruption parlementaire, de la prédication anglicane en faveur du droit divin des rois, ou de la forme nouvelle de l'institution militaire, ces trois agents de la tyrannie, mieux vaut se reporter aux pamphlets, plus détaillés, un peu moins négatifs que les satires, et dont nul ne conteste que Marvell soit l'auteur.

*

* *

Si l'on s'en tient aux satires en vers, la critique des idées y occupe moins de place que la peinture des mœurs; la peinture des mœurs le cède en importance à celle des individus; les individus n'apparaissent guère qu'en action, au cours d'un récit dont les événements extérieurs forment la substance. A cet ordre de préférences dans le choix des sujets correspond, nous l'avons dit, la prédilection du poète pour la chronique rimée, sans qu'on puisse affirmer que le fond détermine ici la forme ou la forme le fond. De cette chronique rimée l'exemple le plus caractéristique se trouve dans *Les dernières instructions à un peintre* dont le lecteur connaît déjà l'occasion, le but et la matière. Il est temps de lui expliquer la mise en scène qu'indique le titre. A cette fin il faut remonter en arrière de quelques années et sortir d'Angleterre.

Vers 1656 l'Italien Jean-François Businello décrivit une victoire navale des Vénitiens sur les Turcs en un poème qu'il adressait au peintre Pierre Liberi et qu'il invitait celui-ci à reproduire sur la toile. Deux ans plus tard un certain Thomas Higgins traduisit en quatrains anglais ce *Triomphe Vénitien* (90), Edmond Waller ne dédaigna pas d'écrire un éloge liminaire pour cette œuvre d'un classicisme décoratif; celui qui disputait alors à Cowley la principauté poétique du temps, trouva même le procédé si ingénieux qu'il y recourut pour son propre compte quand il voulut célébrer la victoire navale remportée par le duc d'York sur les Hollandais le 3 Juin 1665; il écrivit alors ses *Instruc-*

(90) *A Prospective of the Naval Triumph of the Venetians over the Turk. To Signor Pietro Liberi That Renowned and famous Painter. By Gio. Francesco Busenello. London...* 1658.

tions à un peintre (imaginaire) (91). Par malheur pour le panégyriste de tous les gouvernements anglais successifs, les revers prennent bientôt la place des succès, et dès l'année suivante le dithyrambe se mue en satire (92). Quel est l'auteur de ces quatre *Avis au peintre pour décrire nos affaires navales à l'imitation de M. Waller* qui parurent à la fin de 1666 et en 1667 ? Ils ont été parfois attribués à Marvell contre toute vraisemblance, et même à Milton ce qui, vu leur style, est sans doute le comble de l'absurdité dans la recherche de la paternité littéraire. Le nom de Denham figure dans le titre du premier recueil qui en fut fait dès 1667, mais c'est plutôt une raison de croire qu'il n'y était pour rien, car nul ne se serait alors risqué à signer des écrits aussi séditieux et diffamatoires. Toutefois comme l'on n'a pas encore émis de supposition plausible sur ce sujet, il sera commode d'appeler l'auteur inconnu de ces pièces le pseudo-Denham (93). Mais puisque le vrai Denham est avec Waller l'un des maîtres de la première génération classique anglaise et l'un de ceux qui enseignèrent à polir et à repolir le vers héroïque, il convient de prévenir le lecteur que les quatre *Avis au peintre* sont des œuvres informes, incorrectes, vulgaires et amusantes de loin en loin par une verve comique sans prétention littéraire.

Les dernières instructions à un peintre sont coulées dans le moule employé par le pseudo-Denham pour ses *Avis*. Pas plus que son prédécesseur immédiat ni que Waller lui-même, Marvell ne s'astreint à une poésie purement plastique. Il y a antinomie radicale entre la chronique rimée qu'il débite en un agréable bavardage et le tableau où il prétend fixer un moment indivisible de l'histoire d'Angleterre. Le bouclier d'Achille lui-même ne représentait pas tant de scènes diverses, ni de façon aussi animée, aussi mouvante; or ce bouclier était l'œuvre d'un dieu. Le mortel auquel s'adresse Marvell, s'il avait eu la parole, se serait sans doute récusé. Pourtant le poète se rappelle de temps à autre que son récit doit pouvoir se reproduire sur une toile, et alors il esquisse

(91) *Instructions To A Painter, For the Drawing of the Posture and Progress of His Majesties Forces at Sea, Under the command of His Highness Royal. Together with the Battel and Victory obtained over the Dutch, June. 3. 1665.*

(92) Waller n'en semble pas autrement embarrassé : il passe à l'opposition dès le débat sur l'accise. Marvell salue, non sans quelque ironie, cette recrue de marque (*The Last Instructions*, v. 263-4) :

Old Waller, Trumpet-gen'ral swore he'd write

This Combat truer than the Naval Fight.

(93) Theo. H. Banks, Jr, *Denham's supposed authorship of « Directions to a Painter », 1667* (*Modern language notes*, vol. XLI, n° 8, décembre 1926, pp. 502-5) n'a pas de peine à démontrer que l'attribution de ces satires à Denham ne mérite aucune créance, mais ne formule aucune hypothèse positive. — Margoliouth, I, 268-9, et nous-même étions arrivés indépendamment à la même conclusion que Banks. Celui-ci aurait pu faire état des vers de *The Last Instructions* (151-4) qui montrent en Denham un député-courtisan, et font de lui le chef du groupe des maris complaisants [*Wittals*]; or le motif présumé de l'auteur des *Directions* aurait été, selon nombre de critiques, son désir de tirer vengeance de la liaison entre Madame Denham et le duc d'York; Marvell évidemment ne croyait pas son collègue si susceptible.

Pour ce qui est de l'attribution des *Directions* à notre poète, nous la repoussons comme le fait Margoliouth, I, 269-70; nos raisons sont les mêmes que les siennes, et nous rejetons plus catégoriquement que lui le témoignage fort peu précis d'Aubrey, *op. cit.*, II, 53 : « The verses called *The Advice to the Painter* were of his [i. e. Marvell's] making », témoignage que Wood reproduit (*Athenae*, III, 827) sous une forme dubitative, et celui de Thompson, (vol. I, p. xxxviii) qui après avoir réclamé ces satires pour son poète dans sa préface s'est démenti lui-même en s'abstenant de les incorporer à son édition.

des portraits individuels ou bien il immobilise un ensemble de personnages dans l'attitude d'un geste commencé, par exemple :

Dessine ensuite un jeu de trictrac s'ouvrant, et
la chambre des communes faisant un tintamarre semblable à
[celui des pions du jeu.

Décris courtisans et patriotes rangés exactement
les uns en face des autres, noirs contre blancs...

Mais de cette tentative graphique, pourtant rudimentaire, le poète se fatigue bientôt :

Ici, peintre, repose-toi un peu et examine
avec quels mesquins artifices se joue le jeu politique.
Car ainsi Rubens en s'occupant des affaires d'état
faisait souvent des loisirs à son pinceau laborieux (94).

Suit une analyse des motifs qui décident le ministère à proposer le rétablissement de l'accise.

Marvell n'a donc fait que recevoir des mains du pseudo-Denham un procédé importé d'Italie et déjà populaire en Angleterre quand il servait à l'éloge ou plus encore au blâme (95) ; et ce procédé, notre poète l'a employé assez gauchement. C'est du moins l'opinion d'aujourd'hui, mais les contemporains ne se montrèrent pas si difficiles. En tout cas Marvell lui-même, semble-t-il, reprend le thème du peintre quelques années plus tard, et son influence se manifeste parfois dans la multitude de variations brodées après lui sur ce thème par des rimailleurs le plus souvent inconnus. La vogue subsiste jusqu'au début du siècle suivant (96),

(94) *The Last Instructions*, v. 105-8, 117-20 :

Draw next a Pair of Tables op'ning, then
The House of Commons clatt'ring like the Men.
Describe the Court and Country, both set right,
On opposite points, the black against the white...
Here Painter rest a little, and survey
With what small Arts the publick game they play.
For so too Rubens, with affairs of State
His lab'ring Pencil oft would recreate.

Waller avait donné l'exemple de ces libertés prises avec le thème du tableau. Après avoir oublié son peintre pendant 200 vers (sur 336) il s'en excuse assez cavalièrement : la peinture peut représenter les héros quand ils posent dans l'atelier, mais seule la poésie peut les montrer en action (v. 287-90). — A Waller aussi le pseudo-Denham puis Marvell ont emprunté l'idée d'un envoi final *Au Roi*. Courtisanesque chez le premier cet envoi devient chez les deux autres poètes une exhortation où se mêlent des éloges et des conseils pour l'avenir qui sont en réalité des reproches pour le passé.

(95) Voir sur le succès de ces satires le journal de Pepys aux dates du 14 décembre 1666, 20 janvier 1666/7, 1^{er} juillet et 16 septembre 1667. Il ne semble pas que dans le dernier de ces passages Pepys fasse allusion, comme on l'a cru, à *The Last Instructions* mais à la troisième satire du pseudo-Denham qui raconte elle aussi l'incur-sion des Hollandais dans la Tamise.

Peu s'en fallut que Pepys n'écrivit une satire sur le combat naval des 1^{er}-4 juin 1666 : « To the Parke, and there, it being mighty hot and I weary, lay down by the canaille, upon the grass, and slept awhile, and was thinking of a lampoone which hath run in my head this week, to make upon the late fight at sea, and the miscarriage there ; but other businesses put it out of my head » (15 juillet 1666).

(96) En 1701 un *Advice to the painter* attaque les fils de Clarendon (*State Poems*, vol. IV, 1707, p. 126). — D'après Prévité-Orton, C. H. E. L., VIII, 91, il subsiste une vingtaine de ces poèmes adressés à un peintre.

quoiqu'une réaction se soit produite dès 1667. *La réponse du peintre de Monsieur Waller à ses nombreux conseillers nouveaux* (97) est une sorte de satire des satires. Excédé de commandes et respectueux de l'ordre établi, l'artiste refuse de divulguer les faiblesses des grands; il fait appel, naïvement, à la charité des poètes; surtout il critique le caractère purement négatif, destructeur de leurs écrits. Que mettre à la place du gouvernement actuel quand on l'aura déconsidéré? Assez d'expériences constitutionnelles, de clubs de la *Rota* et de systèmes compliqués d'élection. Si malgré cette réprimande les satiriques persistent à réclamer les services d'un pinceau, qu'ils s'adressent à quelque barbouilleur d'enseigne.

Marvell avait répondu par avance à cette raillerie en exigeant de son peintre l'aveu d'une médiocrité convenable à son piteux sujet (98). Aussi le relança-t-il pour lui faire enluminer les vices de la cour. Mais le *Nouvel Avis à un peintre* de 1670/1 n'est guère qu'un fragment assez insignifiant, en dépit de plusieurs changements de décor, et par ses dimensions et par les incidents auxquels il fait allusion. Aussi quand il congédie son peintre, Marvell se débarrasse-t-il en réalité d'une contrainte, et c'est alors qu'il pourrait donner toute sa mesure dans la satire narrative. Le début d'*Un poème historique*, tout imparfait qu'il soit, marque sans doute l'apogée de ce genre avant Dryden; d'où le regret que l'on éprouve de ne plus pouvoir l'attribuer à Marvell sans faire de graves réserves. Par contre on sacrifierait volontiers la *Prophétie de Nostradamus*, pièce tendue, forcée, sombre avec un seul sourire, d'ailleurs grivois : dans ce bouleversement prévu de toutes choses

les actrices joueront les rôles de reines
derrière le rideau

du théâtre — ou la courtine du lit royal (99). L'absence de noms n'empêche pas de saisir l'allusion à Nell Gwyn, et les contemporains auraient pu citer d'autres comédiennes promues à la même dignité. Aussi cette *Prophétie*, qui annonce bien entendu des malheurs déjà arrivés, ne se distingue-t-elle qu'en apparence de la simple narration. La différence la plus nette est purement grammaticale et réside dans le temps des verbes; c'est l'emploi du futur au lieu du prétérit. On peut aussi noter que l'ordre de succession des événements est laissé dans un vague excusable chez l'astrologue de Catherine de Médicis. Quant au procédé de la prédiction satirique Marvell ne l'a pas inventé; en Angleterre même on le trouve en pleine vogue dès le moyen-âge (100). Plus original, semble-t-il, est le thème des *Serments du Roi* :

Quand son argenterie était en gage et son gousset à marée basse,
et que l'araignée aurait pu tisser sa toile dans le royal estomac,

(97) *The Answer of Mr. Wallers Painter To his many new Advisers. London, Printed by A. Maxwell 1667.*

(98) *The Last Instructions*, v. 7-8.

(99) V. 15-6 : When Players shall use to act the parts of Queens
Within the Curtains and behind the Scenes,...

(100) Voir Rupert Taylor, *The political prophesy in England* (New-York 1911. — Columbia studies in English literature).

les poches aussi vides que la royale cervelle,
alors Charles sans Terre,
prit son Créateur à témoin de ces serments :
« Si jamais je revois l'Angleterre, — (101)

Suivent les articles de cette proclamation dans le for intérieur; leur nombre varie selon les textes et l'on pouvait l'accroître indéfiniment. Marvell les a-t-il tous rédigés ? En a-t-il rédigé un seul ? Toujours est-il que certains ne manquent pas de mordant :

J'aurai alors une religion qui sera bien à moi;
on n'y distinguera pas le protestant du papiste;
mais si elle devient gênante je n'en aurai aucune (102).

De mon maquereau je ferai mon premier ministre;
ma maquerelle enverra des ambassadeurs aux quatre coins
[du monde;
et ma garce disposera du *Congé d'Eslire* (103).

J'aurai une belle tunique, une ceinture et une veste;
sans gouverner comme le Grand Turc je serai habillé comme lui;
qui sait si le reste ne suivra pas le costume ? (104).

Les pièces de circonstance, *Clarendon pend la crémaillère* avec les épigrammes qui s'y rattachent, *Sur son hôtel* et *Sur ses enfants*, les autres épigrammes *Bludius* et *Corona* et *Scævola Scoto-Brittannus*, les satires sur *L'Auberge de l'Echiquier*, *La statue du Marché-aux-ceps* et *La statue de Charing-Cross*, et *Sur le droit de cité conféré à sa Majesté*, du fait même qu'elles mettent en scène un incident unique souvent minime, toujours assez précis dans le temps et l'espace, donnent plus libre carrière à la fantaisie du poète. Le rôle de l'art augmente en raison directe de la pauvreté du sujet, en raison inverse de l'importance politique des événements relatés. Le poète ne s'interdit pas de revenir sur le passé ni de lancer des railleries à droite et à gauche, mais il les

(101) V. 1-6 : When the Plate was at pawne, and the fobb att low Ebb,
And the Spider might weave in our Stomack its web;
Our Pockets as empty as braine;
Then Charles without acre
Made these Vowes to his Maker —
If ere I see England againe,

(102) V. 7-9 : I will have a Religion then all of my owne,
Where Papist from Protestant shall not be knowne;
But if it grow troublesome, I will have none.

(103) V. 43-5 : Of my Pimp I will make my Minister Premier,
My Bawd shall Embassadors send farr and neare,
And my Wench shall dispose of the Congé d'eslire.

On sait que sous cette formule d'un français courtois le roi d'Angleterre notifie aux chapitres des cathédrales sa volonté en matière de nominations épiscopales.

(104) V. 49-51 : I will have a fine Tunick a Sash and a Vest,
Tho' not rule like the Turk yet I will be so drest,
And who knows but the Mode may soon bring in the rest ?

Si Marvell écrit cette stance, le railleur l'emporta ce jour-là sur le patriote, car la réforme du costume masculin projetée ici par Charles II et qu'il essaya d'appliquer en 1666 (voir le journal de Pepys de cette année aux dates des 15 octobre, 4 et 22 novembre, et celui d'Evelyn à la date du 10 octobre) avait pour objet de libérer l'Angleterre de ce tyran étranger : le tailleur français. — Il faut entendre veste dans son vieux sens de gilet.

ramène toujours au petit fait qui fournit le titre de la pièce. Aussi est-ce dans ce groupe que l'on trouve le plus d'ordonnance, ou si l'on veut les défauts de composition les moins criants. D'ailleurs trois seulement de ces pièces dépassent cent vers et d'assez peu, ce qui diminue le mérite de Marvell à ne pas divaguer. Ici nul procédé indirect de présentation. Le poète nous raconte ce qu'il sait ou croit savoir en étoffant les certitudes de suppositions malignes. Nous dirions que rien ne s'interpose entre lui et nous si dans les trois dernières satires de ce groupe il ne feignait de s'adresser à un personnage qu'il crible de questions embarrassantes sans lui laisser le temps de répondre (105).

Par ces monologues en face d'une tête de Turc, nous arrivons aux dialogues véritables, l'un entre *Britannia* et *Rawleigh*, l'autre entre les *Deux chevaux* des satires précédentes. A vrai dire le sens dramatique, surtout dans le premier, y est moins vif que dans tel ou tel passage des satires narratives. Raleigh, martyr légendaire de la pusillanimité et des sympathies papistes des Stuarts, donne assez médiocrement la réplique à la très loquace Britannia. Les plaintes de celle-ci se surchargent des bravades cyniques d'une seconde figure allégorique, rapportées en style direct. On a l'impression d'entendre un orateur sincère et emporté, qui fait usage de la personnification et de la prosopopée, plutôt que de voir des personnages vivants. Quant aux deux quadrupèdes ils auraient pris sous la plume d'un La Fontaine des physionomies bien distinctes. Chez Marvell leur accord est trop complet pour cela. A peine esquissent-ils une discussion sur les mérites comparés de leurs cavaliers respectifs. Il semble que la monture de Charles I^{er} essaie de défendre ce monarque, ou tout au moins de déclarer sa cruauté « plus tolérable » que la luxure de son fils (106). Il semble aussi que ce cheval en dépit du bronze dont il est formé se montre plus modéré et timide, et son congénère, qui pourtant est de marbre, plus audacieux en parole — quand il n'y a pas d'oreilles suspectes à portée. Le premier dit :

Assez, mon cher frère; quoique nous ayons raison,
puisqu'on punit souvent la vérité comme une trahison,
il nous faut être prudents et brider notre langue;
des propos hardis ont plus d'une fois fait du tort aux bêtes
[comme aux gens...(107)]

Le second cheval de lui répondre :

La vérité est hardie comme un lion; je n'ai pas peur.
Je prouverai tout ce que j'ai dit jusqu'au moindre détail.

(105) Il convient aussi de noter que *The Chequer Inn* parodie la *Ballad of a Wedding* de Suckling, sorte d'épithalame sous forme de récit fait à un de ses voisins par un campagnard qui revient de la noce. Le début : « I'll telle thee Dick where I have beene... » subsiste tel quel dans la satire, et le ton conserve une peu de la bonhomie rustique de l'original. Dick n'ouvre pas la bouche dans la version imprimée par Thompson, la seule qui ait quelque chance d'appartenir à Marvell. Mais d'autres versions ajoutent trois stances sous le titre de *The Answer*, où Dick exhale en une comparaison villageoise sa colère contre la corruption parlementaire.

(106) V. 131-4.

(107) V. 97-100 : Enough, dear Brother, for tho' we have reason,
Yet truth many times being punisht for Treason,
Wee ought to be wary and Bridle our Tongue;
Bold speaking hath done both man and beast wrong.

D'ailleurs nos cavaliers sont absents; qui pourrait nous
[entendre ?
Si nous sommes fidèles à nous-mêmes qui devons-nous craindre ?
[(108)

Ici un certain comique anime le dialogue. Mais cette opposition de caractère ne présente pas une netteté suffisante, puisque les divers textes manuscrits et imprimés diffèrent dans l'attribution des répliques à l'un ou l'autre cheval, surtout vers la fin de la conversation où sont échangés les propos les plus graves. Aussi la drôlerie indéniable de ce dialogue se trouve-t-elle ailleurs que dans un contraste savant entre les deux interlocuteurs. Marvell a plutôt indiqué ce qu'il aurait pu faire dans ce sens avec plus d'application qu'il n'a réalisé cet effet véritablement artistique.

Pour compléter cet examen des procédés de composition, il convient de rappeler que *Le fidèle Ecossais* comme le poème sur *La mort de Thomas May* sont des dialogues aux enfers, si l'on peut donner ce nom à des rencontres où l'une des deux parties n'a guère qu'à écouter. Marvell s'est-il inspiré directement de Lucien ? A-t-il imité un modèle intermédiaire ? Nous ne le saurions dire. En tout cas il n'a pas innové sur ce point, et d'une façon générale il ne semble pas s'être piqué d'originalité dans le choix des formes satiriques. La seule dont on puisse jusqu'à nouvel ordre lui attribuer l'invention avec quelque probabilité, c'est le dialogue entre statues d'animaux, curieux hybride de la fable ésoquienne et de la pasquinade italienne. Plus grave que cette docilité à suivre des chemins frayés par d'autres, est la négligence dans la facture; entre l'initiateur dont l'ébauche mérite toute l'indulgence du critique, et le classique, au sens large du mot, qui amène un type longuement élaboré à sa perfection et fait oublier ses prédécesseurs, Marvell joue un rôle historiquement utile mais ingrat et qui ne saurait lui créer un titre auprès du public moderne. Il est du moins une qualité qu'on peut ici lui reconnaître une fois de plus, c'est la variété. Elle demeure frappante quelques suppressions que l'on pratique dans le canon de son œuvre satirique.

*

* *

Pour nécessaire qu'il soit de classer les satires d'après les procédés qui président à leur construction, la métrique fournit le principe d'une division plus importante encore. Non que Marvell se révèle novateur véritable ni artiste consommé en matière de versification, pas plus ici que dans ses poésies lyriques. Mais le ton de chaque satire (et n'est-ce pas là surtout ce qui lui donne sa valeur propre ?) dépend moins des circonstances politiques, de l'attitude de l'auteur à l'égard des évène-

(108) V. 105-8 : Truth's as Bold as a Lyon, I am not afraid;
I'll prove every tittle of what I have said.
Our riders are absent; who is't that can hear ?
Letts be true to ourselves; whom then need wee fear ?

ments ou des personnes, que du rythme dans lequel elle est écrite : ce ton est plus gai si le poète emploie un mètre populaire; plus tendu s'il fait usage du distique héroïque (109).

A vrai dire le lecteur français ne doit pas prendre au pied de la lettre cette épithète d'héroïque : Chaucer fit la fortune du distique qu'elle qualifie en s'en servant le premier de façon suivie dans les *Contes de Cantorbéry*. Cela suffit pour prouver que ce distique est capable d'effets familiers et comiques. Et en réalité ses meilleurs titres de gloire se trouvent plutôt dans les genres raisonnateurs et semi-prosaïques que dans l'épopée ou la tragédie. Si nous conservons la dénomination traditionnelle, c'est pour sa brièveté et sa commodité. On entendra par distique héroïque l'unité formée de deux vers de cinq pieds iambiques à rimes plates. De cette définition technique est exclue toute idée d'emploi particulier. Par exemple Marvell, qui n'en a guère fait usage dans sa poésie lyrique, se sert de ce distique aussi bien pour la satire de la Restauration que pour l'éloge du Protectorat, et dans les deux cas avec la même caractéristique : la rareté de l'enjambement (110). On sait qu'en Angleterre comme en France le dix-septième siècle est le champ de bataille entre deux tendances : l'une vers la liberté rythmique, l'autre vers la régularité; on sait aussi que la seconde tendance l'emporte définitivement en France avec Boileau, en Angleterre avec Dryden. Or dans ce débat le point le plus disputé est celui de l'emprisonnement de l'idée dans le distique ou de sa libre expansion sans tenir compte du terme marqué par la seconde rime; et sur ce point Marvell se range docilement du côté des classiques. La seule pièce qui fasse exception dans son œuvre est la première en date, *Fleckno*, composée vers 1645, alors que l'influence de Donne agissait en plein sur le poète : un distique sur cinq environ s'y prolonge dans le distique suivant et telle tirade fournirait un bon exemple de ce que les critiques anglais appellent le paragraphe métrique [*verse-paragraph*] :

He gathring fury still made sign to draw;
But himself there clos'd in a Scabbard saw
As narrow as his Sword's; and I, that was
Delightful, said there can no Body pass
Except by penetration hither, where
Two make a crowd, nor can three Persons here
Consist but in one substance. Then, to fit
Our peace, the Priest said I too had some wit ... (v. 95-102)

Mais dès 1649 la fermeture du distique (111) ne souffre presque plus

(109) Nous négligeons ici deux pièces en octosyllabes (mêlés d'heptasyllabes et d'hexasyllabes) : *Upon his House et The Chequer Inn*, la première parce qu'elle est fort brève, la seconde parce qu'elle se contente de calquer la stance de la ballade de Suckling.

(110) Nous avons déjà signalé au chapitre III que l'octosyllabe de Marvell enjambe rarement, mais le fait est moins significatif dans les vers courts que dans les décasyllabes.

(111) Cette expression change de sens selon le métricien qui l'emploie. Dans le chapitre de la C. H. E. L. (vol. VII, p. 56) où il traite de Waller, A. Hamilton Thompson démontre sans peine que ce poète fait souvent des périodes de quatre ou même six vers. La même remarque s'applique à Marvell. Mais à ce compte là Pope lui-même

d'exceptions : une seule dans les soixante vers adressés à la mémoire de Hastings; aucune dans les cinquante vers sur la *Lucasta* de Lovelace. Et quand le poète revient à la satire avec *Thomas May* et le *Caractère de la Hollande*, la proportion ne se relève pas (112). On arrive ainsi à la régularité absolue du *Premier Anniversaire* où de deux cents distiques pas un seul n'enjambe, et l'on s'y maintient presque sans défaillance jusqu'à la fin. Cette conversion de Marvell, à la fois brusque et durable, s'explique sans doute par l'influence de Waller et de Denham (113), influence qu'il subit à son retour du continent : en effet si Waller commença d'écrire dès la troisième décade du siècle, son premier recueil ne parut qu'en 1645; quant à Denham, il doit sa réputation à *La colline de Cooper*, publiée en 1642, à un moment où Marvell avait sans doute déjà quitté l'Angleterre. Il est curieux qu'à ce changement dans la versification n'ait nullement correspondu chez notre poète un changement dans le sentiment et le style.

L'école classique ne devait pas se borner à proscrire l'enjambement d'un distique sur un autre; à son apogée, avec Pope, elle devait l'interdire d'un vers sur l'autre à l'intérieur d'un même distique, ou du moins en surveiller parcimonieusement l'emploi. Chez Waller et ses contemporains la règle est loin d'avoir atteint cette rigueur. Toutefois par comparaison avec le démembrement systématique du vers chez Donne et certains de ses disciples, on constate un achèvement marqué vers la fermeture du vers, même dans la satire. A ce point de vue Marvell est au moins aussi classique que Dryden, en exceptant toujours *Fleckno* (114). Dans les *Dernières instructions*, une estimation généreuse des enjambements atteint difficilement la soixantaine, soit environ un pour dix-sept vers. Dans la première partie d'*Absalon et Achitophel*, morceau très comparable par le sujet et la longueur, la proportion sera d'un enjambement pour seize vers, la même que dans les *Instructions* de Waller. Il est vrai que dans une douzaine de cas des *Dernières instructions*, le rejet affecte une brusquerie qui est exceptionnelle chez Waller et Dryden. Mais cette brusquerie voulue souligne le caractère attribué au rejet par Marvell : c'est un procédé, surtout satirique, qui ne doit être employé qu'à bon escient pour un effet précis. Voici par exemple la duchesse d'York en train de préparer un breuvage empoisonné, la nuit :

Witness ye stars of Night, and thou the pale

Moon, that o'come with the sick steam did'st fail; (v. 69-70).

La pâleur de la lune prend un sens surnaturel par la place de l'épithète, et le trochée initial du second vers n'étant précédé d'aucune pause ac-

ne s'en est pas tenu au « *stopped couplet* ». Nous considérons comme fermé (et nous croyons ainsi nous conformer à l'usage de Saintsbury) tout distique qui se termine par une pause, même s'il fait partie d'un vaste ensemble. Il suffit que les articulations de la période correspondent à la seconde rime de chaque couple. Les poèmes sur Cromwell sont presque exclusivement écrits en périodes de ce genre : voyez par exemple *A poem on the death...* v. 89-100.

(112) 1/50 et 1/76 respectivement.

(113) Bien d'autres poètes avant Waller ou en même temps que lui avaient écrit en distiques fermés, et nous ne prenons pas parti dans la controverse sur l'importance générale du rôle de chacun. Mais il nous semble que dans le cas particulier de Marvell l'exemple soit venu de Waller et de Denham.

(114) Où sur 170 vers plus de cinquante enjambent.

cuse la violence faite au rythme normal. — Voici la même duchesse qui écoute s'éloigner son infidèle mari :

And nightly hears the hated Guards away
Galloping with the *Duke* to other Prey (v. 77-8).

On croit entendre le galop des chevaux dans le trochée initial du second vers qui prolonge le premier sans le moindre arrêt. Ces deux exemples sont presque tragiques, mais plus fréquemment le rejet produit un effet comique :

Paint *Castlemaine* in Colours that will hold,
Her, not her Picture, for she now grows old (v. 79-80).

Le relief ainsi donné au pronom *her* accentue l'effet de surprise : ce n'est pas la toile qu'il faut peindre, mais le visage réel de la favorite. Toutefois la ponctuation, si elle est de Marvell, indique une pause à la fin du premier vers ; le second vers exprime alors une précision dont on s'avise après coup. Mais voici qui ne prête à aucune discussion : à son royal amant Castlemaine préfère un valet rablé ; elle admire

His brazen Calves, his brawny Thighs, (the Face
She slights) his Feet shapt for a smoother race. (v. 85-6).

Peut-on exprimer plus fortement l'appétit animal qu'apporte à l'amour cette femme pour qui la physionomie compte si peu ? — Voici maintenant un ami du poète :

First enterd forward *Temple*, Conqueror
Of *Irish-Cattel*, and *Sollicitor* (v. 255-6).

Le rejet accentue le tour badin de cet éloge ; du reste Marvell ne le cède à aucun de ses collègues dans son hostilité contre l'importation du bétail irlandais que Temple a réussi à faire interdire. Voici Clarendon qui cherche à se décharger sur autrui de ses responsabilités : il envoie des miliciens à cheval contre les vaisseaux de Ruyter,

Then from the usual *Common place* he blames
These ; and in Standing-Armies praise declaims. (v. 483-4).

L'injustice de cette accusation devient criante par la place de *these* (les pauvres miliciens qui n'en peuvent mais) et par l'accent que porte exceptionnellement cet enclitique habituel.

Les exemples que nous venons de citer (115) montrent que Marvell

(115) D'autres enjambements brusques, dont la valeur comique apparaît moins nettement, se trouvent aux vers 87-8, 127-8, 353-4, 431-2, 461-2, 879-80. — On notera que Marvell enfreint par avance l'une des règles absolues formulées dans l'*Art of Poetry* de Bysshe en 1702 lorsqu'il sépare l'adjectif épithète du nom auquel il se rapporte : « the pale/moon », « the vain/Commons ».

Le rejet influe parfois sur la place de la césure. Dans les vers que nous avons cités l'arrêt principal du sens se trouve plus près du début ou de la fin que la césure métrique normale ; mais le plus souvent celle-ci subsiste à côté de la coupe grammaticale. D'ailleurs le rejet, nous l'avons dit, est somme toute rare dans les satires de Marvell. Aussi la statistique ne le montre-t-elle pas très loin de Dryden en matière de césure. Dans les cent premiers vers de *The Last Instructions*, nous la trouvons 31 fois après

ne recule pas devant les effets un peu gros. Pourtant on ne saurait leur refuser une valeur artistique en prenant ce mot au sens large qui englobe la farce et la caricature : ce ne sont pas des négligences. Il en va autrement de certaines irrégularités constatées dans les satires de Marvell, particulièrement pour le choix des rimes. Peu exigeant dans ses œuvres lyriques, le poète l'est encore moins dans ses satires, comme on pouvait s'y attendre (116); nous retrouvons les mêmes licences mais plus nombreuses et surtout plus indiscrètes : voyelles de quantité ou même de qualité différentes rimant ensemble; déplacement arbitraire de l'accent dans le corps du dernier mot du vers; et, beaucoup plus rarement, assonances, rimes du simple avec le composé, rimes brisées (117). Celle-

la 4^e syllabe, 25 après la 5^e, 22 après la 6^e, 12 après la 7^e; les 10 autres vers ou bien n'ont pas de césure nettement marquée ou bien en ont deux, l'une au début, après la 2^e ou la 3^e syllabe, l'autre à la fin, après la 8^e. Dans les cent premiers vers d'*Absalom and Achitophel*, les chiffres correspondants sont : 34 fois après la 4^e syllabe, 26 après la 5^e, 20 après la 6^e, 6 après la 7^e; divers, 14 (dont une césure épique et un vers incomplet). Dans les cent premiers vers de la *Dunciad* : 48 fois après la 4^e syllabe, 36 après la 5^e, 8 après la 6^e, 4 après la 7^e; divers, 4. Pour attirer l'attention sur le point essentiel on peut résumer ainsi les données précédentes : la césure du 3^e pied (après la 4^e ou la 5^e syllabes) qui est la césure classique, se rencontre 56 fois dans le passage de Marvell, 60 fois dans celui de Dryden, 84 fois dans celui de Pope; on en conclura que Marvell est aussi varié, sinon aussi savant, dans ses coupes que Dryden, et beaucoup moins régulier (ou monotone) que Pope. — La comparaison des césures masculines et féminines des trois poètes les met, par contre, à peu près sur le même plan; si l'on ne tient compte que des césures des 3^e et 4^e pieds les chiffres sont : Marvell, 53 masculines, 37 féminines; Dryden, 54 masculines, 32 féminines; Pope, 56 masculines, 40 féminines.

(116) Toujours en tenant compte des changements qui se sont produits dans la prononciation anglaise depuis le XVII^e siècle. On retrouve dans les satires à peu près tous les cas signalés au chapitre III à propos des poésies lyriques (nous n'y revenons pas) et quelques autres en plus (dans la liste ci-dessous nous ne distinguons pas les pièces iambiques des pièces accentuelles) :

Wyld, *op. cit.*, pp. 73-5 : *conjoynd / mankind* (oi était prononcé comme l'i long anglais moderne).

Pages 92-3 : *repeat/forget, repeat/yet, — least/interest, least/best, East/West*. (La voyelle du premier mot de chaque couple était alors, semble-t-il, brève comme celle du second).

Page 102-3 : *fields / builds, yield / build*. (La voyelle de *build* est alors longue).

Pages 114-5 : *Tax-Acts* (le *t* ne se prononce pas).

Page 116 : *those-Cloaths* (le *th* ne se prononce pas).

Page 118 : *civill/Devill* (cf. la prononciation dialectale ou vulgaire *divil*).

Page 128 : *Rome/reassume, Rome/doom*. (On connaît le jeu de mots de Shakespeare sur *Rome* et *room* dont la prononciation était alors identique, *room* lui-même ayant la voyelle longue de *doom*). Les rimes *Rome / come, Rome / overcome* et *Rome / become* doivent sans doute s'expliquer de même.

(117) Vu l'incertitude qui règne sur l'attribution à Marvell de certaines satires, nous donnons la liste des plus mauvaises rimes pièce par pièce, dans l'ordre chronologique, au lieu de les répartir méthodiquement comme nous l'avons fait pour celles des poésies lyriques. — Ici encore nous appelons licenciée toute rime dont nous n'avons pu trouver la justification dans Wyld.

Flekno : *pent / appartement, information / tone, you / now*.

Tom May's Death : *boat / know't, tongue / throng, severe / tear* (arracher), *Goth / both, hast / chast, come / home*.

The Character of Holland : *beer / sneer* [corruption de *snee*], *showd / abroad*.

The Last Instructions : *mien / chine, trepan / St.Alban, restor'd / word, draw / cacao, none / on, fierce / disperse, chose [ils choisirent] / lose [perdre], Alarm / arm, close [fermer] / lose [perdre], dull / undutiful, revere / character, shent / Commandement, come / home, tenable / tenantable, haste / cast, return / mourn, afford / Hereford, foot / do't, waste / rased*.

Further Advice to a Painter : *grief / wife, arms / alarms*; — *sate* [assis] rime successivement avec *degenerate, debate* et *state*.

Nostradamus's Prophecy : *more / lower, stop / up, tongue / long*.

The Loyal Scot : dans la partie imprimée au XVII^e siècle, *thought / draught, et faith / wrath*; dans la partie demeurée manuscrite jusqu'à nos jours, *come / home*,

ci, compliquée souvent d'une contraction, abonde chez les contemporains de Marvell, même dans la poésie sérieuse, et il est curieux de lui en voir faire un usage si modéré dans ses distiques héroïques. Quant à la rime riche elle apparaît un peu plus fréquemment que dans les poèmes lyriques mais toujours avec une intention comique bien marquée. Par exemple les membres du parlement, convoqués au milieu de l'été qui vit les Hollandais dans la Medway, arrivent à Westminster suants, poussiéreux, irrités contre le principal ministre :

And all with Sun and Choler come adust;
And threaten *Hyde* to raise a greater Dust (118).

La richesse de la rime met en valeur le jeu sur le sens propre et le sens figuré de l'expression : *to raise a dust*, soulever de la poussière et tempêter. Un peu plus loin le poète se rend si bien compte de la nature particulière de sa rime et des critiques qu'on pourrait lui faire qu'il rejette la responsabilité de ce quasi-calembour sur Clarendon, coupable d'avoir précipitamment prorogé le parlement :

Trembling with joy and fear, *Hyde* them Prorogues,
And had almost mistook and call'd them Rogues (119).

Enfin les rimes féminines, que l'école classique tend à éliminer du distique héroïque tandis que Butler leur fait dans les octosyllabes de *Hudibras* la fortune que l'on sait, se rencontrent très rarement dans cette partie de l'œuvre de Marvell : à peine une pour cent rimes masculines. Toute faible qu'elle soit, cette proportion distingue les satires régulières de Marvell des poèmes qu'il écrivit à la gloire du protecteur : de ceux-ci la syllabe hypermétrique finale est, nous l'avons vu, pratiquement absente. On peut en conclure que pour notre poète la rime féminine était un instrument exclusivement comique, et presque tous les exemples relevés par nous pourraient s'expliquer ainsi. Voici Clarendon

Pauls / coals, chast / defac'd, Béhemôth / both, incorrections qui sont, si l'on peut dire, normales chez Marvell, mais aussi un exemple unique chez lui d'un mot partagé entre deux vers :

Luxury malice superstition pride
Oppression Avarice Ambition Id-
-leness and all the vice that did abound,...

Cette anomalie pourrait être invoquée contre l'authenticité de cette partie du *Loyall Scot*, mais on en trouve déjà des exemples chez Donne : Satire III, v. 68, *blind (nesse) / kinde* ; — Sat. IV, v. 13, *forget (full) / debt* ; v. 104, *egge (shels) / beg*. On peut noter que cette même satire IV contient, v. 157-8, une allusion à « celui qui rêva qu'il voyait l'Enfer » et que la rime *Pride / Id(leness)* se trouve vers la fin d'une description de l'Enfer (v. 200-233).

Britannia and Rawleigh : *throne / crown, throne / renown, took / broak / spoke, sword / word, might / right / deny't, turn / scorn, turn / torn, power / restore, down / sun*. — On peut noter ici que cette pièce contient six groupes de trois vers sur une seule rime [triplets] ; le seul autre exemple de cette dérogation à la régularité du distique se trouve dans un passage du *Loyall Scot* que Margoliouth n'attribue pas à Marvell, non plus que *Britannia and Rawleigh*. En tout cas on trouve déjà des triplets chez Donne et leur présence dans une satire de Marvell n'aurait pas de quoi surprendre.

(118) *The Last Instructions*, v. 833-4.

(119) *Ibid.*, v. 861-2. — On trouve aussi dans le *Loyall Scot* les couples *mend'em / commendam* (v. 142-3), combinaison burlesque de la rime féminine, de la rime brisée et de la rime riche, — et *rent / indifferent* (v. 214-5). — La fin de *The Character of Holland* a un ton épique et non satirique ; aussi la rime *careen / serene* (v. 127-8) y surprend-elle.

trônant dans son nouvel hôtel avec une pompe plus ridicule encore qu'odieuse :

See how he Reigns in his new Palace *culminant*,
And sits in State Divine like *Jove* the *fulminant* (120).

Dans cet exemple la rime porte sur trois syllabes, et l'on pourrait faire de chacun de ces vers un alexandrin. Peu importe d'ailleurs, l'effet produit serait toujours héroï-comique. Voici maintenant une rime portant sur deux syllabes pour laquelle le même doute ne s'élève pas. Un certain Duncombe, directeur de l'armement, a fort mal ravitaillé les troupes en poudre, par économie sans doute; il est donc naturel de lui confier aussitôt les finances publiques, idée que Marvell exprime drôlement :

But sure his late good Husbandry in *Peeter*,
Show'd him to manage the *Exchequer* meeter (121).

Le même Duncombe nous avait été présenté, dans le défilé du parti de la cour aux Communes, en compagnie d'un certain Fitz-Harding qui commandait les gardes du corps, les fameux *Beef-eaters* que l'on admire encore aujourd'hui à la Tour de Londres :

Bold *Duncombe* next, of the Projectors chief :
And old *Fitz-Harding* of the Eaters Beef (122).

Pour obtenir une rime à *chief* Marvell a fait violence à la langue, mais d'une façon si ouverte que les mots de négligence ou d'incorrection seraient ici injustifiés. Ce procédé, comme la rime riche, comme la rime féminine, est un de ceux qui font la cocasserie des vers de Butler, et nul artiste ne fut plus conscient que celui-ci. On connaît la description du cheval de *Hudibras* (1^{re} partie, chant I, v. 423-4) :

The Beast was sturdy large and tall,
With Mouth of Meal and Eyes of Wall :

où l'expression *wall-eyed* (vairon) subit une étrange déformation. Sans montrer la même audace habituelle, Marvell joue parfois la difficulté et l'annonce d'avance pour que nul n'en ignore. De deux dépêches envoyées par le gouvernement anglais

(120) *The Last Instructions*, v. 355-6.

(121) *Ibid.*, v. 797-8. La plaisanterie se continue dans le distique suivant :

And who the Ports would not vouchsafe a corn [of powder],

To lavish the *King's* Money more would scorn.

On remarquera la rime quasi-riche, du type déjà signalé dans les poésies lyriques et qui fourmille dans les satires : *breast / rest*, *breast / drest*, *rest / prest*, *ride / stride*, *black / lack*, *rue / untrue*, *rest / drest*, *lock / flock*, *contrould / rould*, *represt / breast*, etc... — Dans le cas présent l'intention comique ne saurait faire de doute.

(122) *Ibid.* 207-8. — On trouve un effet analogue aux vers 447-8 :

Yet *Lewis* writes, and lest our Hearts should break,

Consoles us morally out of *Seneca*.

L'adoption de la forme française avec l'accent sur la seconde syllabe pour le nom du philosophe stoïcien au lieu de la forme habituelle *Seneca* produit une surprise burlesque (*break* rimait alors fréquemment avec *take*; il n'y a donc pas de différence entre les deux voyelles).

The first instructs our (Verse the Name abhors)
Plenipotentiary Ambassadors
 To prove... (123).

Ce n'est là qu'une fusée, mais voici un feu d'artifices de rimes; il s'agit de trouver un bouc émissaire à qui imputer tous les déboires de la guerre contre la Hollande, et l'on fait choix de Pett, employé subalterne de l'Amirauté :

Whose Counsel first did this mad War beget ?
 Who all Commands sold thro' the Navy ? *Pett*,
 Who would not follow when the *Dutch* were bet ?
 Who treated out the time at *Bergen* ? *Pett*.
 Who the *Dutch* Fleet with Storms disabled met,
 And rifling Prizes, them neglected ? *Pett*.
 Who with false News prevented the *Gazette* ?
 The Fleet divided ? Writ for *Rupert* ? *Pett*.
 Who all our Seamen cheated of their Debt ?
 And all our Prizes who did swallow ? *Pett*.
 Who did advise no Navy out to set ?
 And who the Forts left unrepair'd ? *Pett*.
 Who to supply with Powder, did forget
Languard, Sheerness, Gravesend, and Upnor ? *Pett*.
 Who all our Ships expos'd in *Chathams* Net ?
 Who should it be but the *Phanatick Pett* ? (124).

Mais toutes ces libertés et toutes ces gamineries dans l'emploi du distique héroïque n'empêchent pas qu'on ne sente vivement le contraste quand on passe de ce mètre, savant malgré tout en vertu de son origine étrangère, aux rythmes véritablement populaires dans lesquels Marvell a écrit la partie sinon la plus étendue du moins la plus amusante et la plus réussie de son œuvre satirique. Ici plus de restrictions artificielles. Plus même de compte de syllabes. Dire du vers des *Dernières instructions* qu'à l'état pur il compte cinq pieds iambiques constitue une façon de s'exprimer précise et suffisamment vraie, sous réserve de l'assimilation de la syllabe non accentuée anglaise à la syllabe brève latine et de la syllabe accentuée à la syllabe longue (125). Mais emprunter à la métrique ancienne pour désigner le vers de *Clarendon* *pend la crémaillère* le terme de tétramètre anapestique risque de créer une impression tout à fait fautive de régularité et d'attribuer au nombre des syllabes une valeur qu'il ne possède nullement. Certes on trouve les

(123) v. 451-3.

(124) *Ibid.*, v. 769-84.

(125) Dans les satires de ce groupe comme dans les poésies lyriques et les poèmes sur Cromwell tous les pieds trisyllabiques apparents peuvent se ramener au type normal par la contraction, l'apocope ou l'élision. Poscher, *op. cit.*, p. 146, cite deux anapestes irréductibles (le second d'ailleurs est peu probant) tirés de *An Historicall Poem*, mais l'attribution de cette satire à Marvell est aujourd'hui fort douteuse. — Par contre Poscher a raison de signaler que le vers 57 de *Flecko* n'a que neuf syllabes; ce fait pourrait s'expliquer par l'influence de Donne. Mais l'émendation de Wright est fort vraisemblable :

And silent. Nothing now [the] Dinner stay'd...

quatre anapestes dans quelques vers (vingt-sept sur cent-douze pour cette pièce) (126) fortement cadencés :

But observing that Mortals run often behind,... (v. 9).
Yet a President fitter in *Virgil* he found... (v. 21).
He himself would not dwell in a Castle of air... (v. 31).
So the Bribes overlaid her that *Rome* once betray'd... (127)
[(v. 63).

Mais pour les autres vers, c'est-à-dire plus des trois-quarts, le métricien doit faire appel aux substitutions de pieds : tour à tour l'iambe, le trochée, le spondée, le dactyle et l'amphibraque viennent prendre la place d'un des quatre anapestes (128), voire de deux, et après toutes ces concessions on se trouve en face d'un vers qui refuse obstinément de se plier à aucune scansion classique :

As all Cheddar Dairys club to the incorporate Cheese (v. 68).

Nous ne voyons pas comment l'on pourrait s'y prendre pour réduire le second pied à moins de quatre syllabes. Aussi le plus sage est-il de renoncer à ces vains efforts pour emprisonner une réalité rebelle dans des cellules inadéquates, et de reconnaître ici la présence d'un mètre purement accentuel, dont l'origine remonte par une longue file d'ancêtres souvent obscurs au vers anglo-saxon, la différence essentielle entre celui-ci et son descendant se trouvant dans la substitution de la rime à l'allitération (129). Depuis le quinzième siècle ce vers accentuel s'employait surtout dans les chants populaires [*ballads*], et l'on sait que ceux-ci, graves et martiaux au début, n'avaient plus guère le choix au temps où Pepys en faisait sa précieuse collection, qu'entre la niaiserie sentimentale et le comique assez gros. Marvell trouvait donc pour ses satires un instrument commode, mais encore bien imparfait, dans un vers que nul artiste n'avait employé avant lui à cet usage (130). Ce serait trop que d'accorder à notre poète l'honneur d'avoir amené cet instrument à sa perfection, mais il a su en tirer des effets heureux, et en montrer les promesses d'avenir. Il a aussi lutté contre l'ankylose qui menaçait la poésie anglaise de son temps (et la sienne propre) par l'effet de leur soumission excessive aux règles syllabiques.

(126) Et encore sur ces vingt-sept vers réguliers, douze ont-ils une syllabe hypermétrique finale. — Et pour faire du vers 104, un tétramètre anapestique pur il faut mettre un accent secondaire sur la première syllabe d'*expatiation* au lieu de la seconde comme l'indique le *N.E.D.* (procédé auquel Shelley recourra fréquemment) :

As too narrow by fār for his expatiātion.

L'accent va souvent de trois en trois syllabes sur les polysyllabes dans ce genre de vers.

(127) Noter la rime intérieure. — Tous ces vers ont la césure médiane; toutefois celle-ci est plus souvent féminine que masculine.

(128) La substitution la plus fréquente est celle de l'iambe à l'anapeste dans le premier pied (environ une fois sur deux dans l'ensemble des satires *anapestiques*; trois fois sur cinq dans *A dialogue between the two horses*). Chez Dryden la proportion sera encore plus forte. Cf. Saintsbury, *Historical manual of English prosody*, pp. 75 et 82.

(129) Schipper, *A history of English versification*, §§ 72-4.

(130) Les tentatives de Cleveland, étudiées par Saintsbury dans son introduction précédemment citée (pp. 10-12), ont pu guider Marvell vers l'emploi de l'*anapeste*; mais elles sont limitées à la poésie amoureuse (fortement mélangée d'ironie) et Cleveland ne leur fait aucune place dans ses satires politiques, toutes écrites en distiques héroïques.

A la différence du décasyllabe iambique, le vers accentuel de notre poète se présente presque toujours par strophes. La seule exception est le *Dialogue entre les deux chevaux*, écrit en rimes plates, et dont les distiques sont aussi indépendants les uns des autres que ceux des *Dernières instructions*. Mais dans *Un poème sur la statue du Marché-aux-Ceps* les distiques sont réunis deux par deux pour former des quatrains. Cet agencement encore très simple est celui qui domine dans la poésie populaire du XVII^e siècle. Le quatrain à rimes croisées de *Clarendon pend la crémaillère* et de *La statue de Charing-Cross* constitue déjà un effort artistique supérieur. La stance des *Serments du Roi* ne comporte il est vrai, ni croisement ni embrassement; c'est pourtant une vraie stance, non seulement parce qu'elle enferme rigoureusement le sens, mais parce qu'elle se compose de trois vers sur une seule rime (131). Quant à la pièce *Sur le droit de cité...* c'est une véritable chanson : chaque stance se compose de six vers; le premier et le second, le quatrième et le cinquième riment deux à deux et portent chacun deux accents; le troisième et le sixième qui riment ensemble portent trois accents chacun (a2a2b3c2c2b3). Le rythme chantant appelle la musique et nulle pièce attribuée à Marvell ne méritait mieux ce public infiniment plus étendu que l'air assure aux paroles. A la lecture la liberté des vers de deux et de trois accents apparaît encore plus irréductible aux règles syllabiques que celle des vers de quatre accents. C'est un exemple extrême des tendances métriques de la satire populaire autour de Marvell, sinon chez Marvell lui-même. D'ailleurs le satirique n'a fait ici que copier la stance employée par le poète officiel de la Cité pour célébrer fort respectueusement la même cérémonie (132).

Naturellement la rime subit ici des violences plus marquées que dans les distiques héroïques. La différence essentielle ne porte pas sur la quantité ni la qualité des voyelles (133), ni sur les déplacements d'accent qui apparaissent pourtant en plus grand nombre (134), ni même sur les

(131) Schipper, *Metrik*, II, § 303-4, ne connaît pas d'exemples de strophes de trois vers sur une seule rime antérieurs à Donne, et chez celui-ci l'unité est le vers iambique de cinq pieds; — pour la même strophe composée de vers de quatre accents, Schipper descend jusqu'à Cowper, *The symptoms of love*; il ignore donc *The Kings Vowes*. — M. Margoliouth nous signale que les *Rump Songs* fournissent déjà des exemples de la strophe de *The Kings Vowes*, comme d'ailleurs des autres strophes employées par Marvell dans ses satires.

(132) Voir Margoliouth, I, 304.

(133) Dans *Clarindon's House-Warming*, on trouve : *Worster / muster, example / Temple, holy / folly*; — dans *The Kings Vowes* : *oppose / nose / lose* (perdre) et *decoy / enjoy / Roy* (le mot français emprunté pour la circonstance); — dans *The Statue in Stocks-Market* : *back / wreck, horse / worse, enrich / breech*; — dans *Upon his Majesties being made free of the Citty* : *weight / might, unbuilt / undwelt, Trading / Breeding, now / through, Alien / Italian*; — dans *The Statue at Charing Cross* : *sight / eight*; — dans *A Dialogue between two Horses* : *records* (normalement accentué alors sur la seconde syllabe) / *words, Charing / hearing, on / stone, faith / saith, Estates / Ratts, Crown / own, adde / made, Commons / Summons, whore / poor, Tongue / wrong, word / sword, afraid / said, Laud / masquerade, consider / Rider, soul / Noll, wrath / sloath (sloth), speeches / breeches, words / swords, groan / Son, recall / ale*; — dans *The Chequer Inn* : *Beere / Shire, supper / Cooper* (nom propre), *home / come*; mais dans cette pièce le son fait parfois violence à la correction grammaticale, d'où les rimes *chosen / rosen, care / pöthecäre*.

(134) Dans *Clarindon's House-Warming* : *Brickbât / Chocolatte, at-home / Atome, abide / Backside*; — dans *Upon his Majesties...* : *London / undone*; — dans *The Statue at Charing Cross* : *small / Whitehall*; — dans *A Dialogue...*, voir la note de Margoliouth sur la rime oblige *yee / effigie* (v. 22) et Wyld, *op. cit.*, p. 124.

assonances : *Allens* (pluriel du nom propre *Allen*) ne rime pas plus mal avec *ballance* (135) que *is* avec *this*, et si *France/brains* (136) choque davantage, c'est parce que les voyelles diffèrent encore plus que les consonnes. Les cas plus scandaleux se rencontrent dans la satire dont l'attribution à Marvell est la moins probable (137), et dans un passage interpolé, semble-t-il, d'une autre pièce plus authentique; suivant son annotateur le plus récent notre poète ne serait pas coupable de cet accouplement contre nature : *Dutchess/horses* (138). — Non, ce qui distingue surtout les rimes des vers accentuels, c'est l'emploi incomparablement plus fréquent que dans les vers iambiques, des syllabes hypermétriques : dans *La statue de Charing Cross* la proportion des rimes féminines est de 2/28; — dans *Les vœux du Roi*, 2/23; — dans *La statue du Marché-aux-Ceps*, 3/30; — dans *Clarendon pend la crémaillère*, 19/56; — dans la chanson *Sur Sa Majesté...*, 23/66 (139); — et enfin dans le *Dialogue entre les deux chevaux*, 35/94. On trouve même des rimes de trois syllabes : *sobriety/propriety*, *Alien/Italian*, mais seulement, il est vrai, dans la plus vulgaire et la moins authentique de ces pièces. Par contre celle-ci n'est pas seule à renfermer des rimes féminines brisées comme *Maggott/dragg it*, ou composées comme *leave him/receive him*; on rencontre aussi des exemples de ces deux catégories dans *Clarendon pend la crémaillère* et dans *Un dialogue entre les deux chevaux*, et ils rivalisent avec les rimes funambulesques de Butler dont Marvell imite ici le procédé favori : *buy at/fiat*, *Amphion/free on*, *tell ye/belly*, *then*, *sirs/Answers*, *oblige yee/effigie*, *provide 'um/bestride 'um*, *find him/behind him*, *gall us/Sardanapalus*, *drink 'um/sink 'um*. Faisons une place d'honneur à ces deux vers dont la rime combine la brisure et la redondance avec un déplacement d'accent :

When the Asse so bouldly rebuked the Prophet,
Thou knowest what danger was like to come of it.

Ni les voyelles des syllabes hypermétriques ni les consonnes qui les précèdent ne sont identiques; cette rime a donc tous les défauts qu'une rime peut avoir, mais elle n'en produit que mieux son effet burlesque, et montre presque autant d'ingéniosité que le distique fameux de *Hudibras* :

There was an ancient sage *Philosopher*,
That had read *Alexander Ross* over.

Et tout en reconnaissant à Butler une sûreté supérieure dans le maniement de son outil, on peut se demander si l'excentricité cocasse des rimes

(135) *Clarindons's House-Warming*, v. 49-51.

(136) *A Dialogue between the two Horses*, v. 93-4.

(137) *Upon his Majesties...* : *feed on / freedome*, *Quarrels / Carwels* (mais le nom de la favorite française, Kéroual, n'en était pas à une déformation près dans son pays d'adoption), *Governe / Sovereigne*.

(138) Voir la note de Margoliouth sur le vers 95; dans le passage interpolé on trouve aussi *Plenty / empty*. — Pour les assonances apparentes *farthing / Guarding* et *Villains / shillings*, voir Wyld, pp. 112-3 : on prononçait alors *fard'in*, *guard'in* et *shillins*.

(139) Dans chaque strophe de cette pièce la rime *b* est féminine, la rime *a* masculine, la rime *c* masculine sauf dans la strophe XI. — Dans les autres pièces l'alternance des rimes masculines et féminines n'observe aucune règle.

s'harmonise aussi bien avec la régularité interne de son octosyllabe iam-bique qu'avec le libre rythme du vers accentuel de Marvell.

En tout cas, sans nous risquer dans un parallèle général entre deux systèmes de versification et pour nous en tenir à l'œuvre de notre poète, nous avouons préférer ses satires irrégulières à ses satires régulières. Prenons deux pièces de la même date, inspirées par les mêmes événements et citons en anglais le début de chacune; voici le distique héroïque :

After two sittings, now our *Lady State*,
To end her Picture, does the third time wait.
But er'e thou fal'st to work, first *Painter* see
It be'nt too slight grown, or too hard for thee.
Canst thou paint without Colours ? Then 'tis right
For 'so we too without a Fleet can fight.
Or canst thou dawb a Sign-post, and that ill ?
'Twill suit our great debauch and little skill.

Et voici maintenant la strophe de vers accentuels :

When *Clarindon* had discern'd beforehand,
(As the cause can easl'y foretel the Effect)
At once three Deluges threatning our Land;
'Twas the season he thought to turn Architect.
Us *Mars*, and *Apollo*, and *Vulcan* consume;
While he the Betrayer of *England* and *Flander*,
Like the King-fisher chuseth to build in the Broom,
And nestles in flames like the Salamander.

Dès l'ouverture le second mètre nous semble plus cordial que le premier et l'impression subsiste jusqu'au bout; pourtant le chancelier est malmené avec une férocité plus grande, si possible, dans *Clarendon pend la crémaillère* que dans *Les dernières instructions*, mais le rythme populaire entraîne injures et obscénités dans son cours rapide, tandis que le distique plus savant isole, détache et souligne toute faute de goût. Si *Britannia et Raleigh* et la *Prophétie de Nostradamus* sont de Marvell, la comparaison de ces deux pièces avec le *Dialogue entre les deux chevaux* montre encore plus nettement l'influence du mètre adopté sur le ton de la satire. Par la date, par le sujet, par la forme dramatique, l'entretien entre la figure symbolique de la patrie et l'un des héros nationaux ressemble fort à la conversation entre la monture de Charles I^{er} et celle de Charles II; mais la verve familière de cette dernière pièce ne s'en oppose que plus nettement à la rhétorique tant soit peu déclamatoire de la précédente. Et la *Prophétie de Nostradamus*, âpre, sombre, monotone en dépit de sa brièveté, contraste avec la conclusion également prophétique du *Dialogue entre les deux chevaux*, où le poète passe avec aisance du ton le plus rabelaisien à une éloquence presque cornélienne, puis termine sur un mode familier par une plaidoirie en faveur des cafés de Londres qu'un édit royal vient de fermer comme nids de sédition :

Si les discours des animaux dans les premiers siècles de Rome présageaient avec certitude des événements prodigieux, le genre humain tout entier peut jurer que se réalisera

ce que deux chevaux inanimés déclarent.

Mais j'aurais dû vous dire qu'avant de se séparer
les deux rosses galopèrent à Whitehall et là humblement
[pétèrent.

Ces pets annonçaient la chute de la monarchie plus clairement
que tout ce qu'elles avaient dit auparavant.

Si les discours oraculaires des sybilles delphiques
(à ce que disent de savants hommes) sortaient de leur cul,
pourquoi nos chevaux, puisque les paroles ne sont que du vent,
n'auraient-ils pas eux aussi l'esprit de prophétie par derrière ?
Quoique les tyrans fassent des lois, publiées avec de sévères
[sanctions,

pour cacher leurs propres crimes et couvrir leur honte,
les animaux des champs et les pierres des murs
publient toujours leurs fautes et prophétisent leur chute ;
quand on enlève au peuple la liberté de la parole
on lui enseigne seulement à recourir plus tôt à l'épée.

Que la Cité boive du café et grogne tranquillement :

« Ceux qui ont vaincu le père ne seront pas les esclaves du fils ».
C'est le vin et les boissons fortes qui font croire les séditions,
tandis que le chocolat, le thé et le café sont des liqueurs
[pacifiques ;

parmi ceux qui les boivent point de querelles ni de jurons ;
c'est Bacchus et le brasseur qui sacrent « Au diable ! » et
[« A mort ! ».

Aussi Charles rapporte ton récent édit contre le café ;
il y a dix fois plus de trahison dans l'eau-de-vie et la bière.

A travers la traduction en prose le lecteur français sent-il quelque chose
du mouvement que le rythme communique à l'original ? Certes ce mé-
lange de tons ne va pas sans quelque incohérence (140), mais on sait
gré à Marvell de tant de bonne humeur dans l'expression de ses senti-
ments politiques les plus profonds et les plus ardents. La sincérité
n'est pas moindre ici que dans la *Prophétie de Nostradamus*, et l'agré-
ment de la satire est bien supérieur.

*

* *

A cette différence de ton ne correspond pas une différence de style.
Satires en distiques héroïques et satires en vers accentuels emploient à
peu près le même vocabulaire et les mêmes images. Celles-ci, sou-
vent recherchées et intellectuelles, constituent le principal trait commun
au poète satirique et au poète lyrique ; celui-là, volontiers brutal et tou-

(140) Margoliouth dans sa note sur la date de cette pièce suggère que les huit
derniers vers ont été ajoutés par Marvell quelque deux mois après la composition du
reste.

jours coloré, fait songer aux écrits polémiques en prose. Cette constatation de la nature mixte du style de Marvell dans les satires nous dispense d'en faire une étude séparée; il suffit de renvoyer le lecteur à nos chapitres III et VII (141). Et pour conclure cette analyse des éléments qui entrent dans la composition des satires de notre poète, sujets, idées, forme, rien ne vaudra la traduction intégrale d'une d'entre elles. Nous choisissons la pièce *Sur la statue du Marché-aux-Ceps* à cause de sa brièveté, de l'absence presque complète d'allusions obscures qui exigeraient un long commentaire historique, enfin de son enjouement qui n'exclut pas la violence mais qui la rend supportable au lecteur d'aujourd'hui (142).

De même que les bourgeois qui cèdent au farouche conquérant construisent à leurs frais une citadelle dans leur ville, de même le chevalier Viner érigea la statue du Roi en mémoire de la défaite des banquiers et de la ruine de la rue des Lombards.

D'aucuns ont trouvé cet acte généreux et chevaleresque de fournir à la Cité un roi et un coursier alors que Viner aurait pu sans déshonneur revenir sur sa [promesse :

(141) Voir particulièrement chapitre III, notes 233, 235, 236, 239, 242, 253, 254, 256, 260. — Les allusions mythologiques, avons-nous dit, sont plus nombreuses dans les satires que dans les poésies lyriques (de même les allusions à l'antiquité non mythique); si nombreuses que leur abondance dans une pièce d'authenticité discutée peut servir d'argument en faveur de l'attribution à Marvell (voir la note de Margoliouth sur *Clarindon's House-Warming*). Voici la liste des souvenirs classiques dans quelques satires dont Marvell est presque sûrement l'auteur (nous ne distinguons pas le fabuleux de l'historique) : dans *Fleckno*, Néron récitant ses vers au théâtre et ne permettant à personne de sortir même pour des besoins urgents (v. 126 — voir la note de Margoliouth), Périus étrennant le taureau construit par lui pour Phalaris (v. 152); — tout *Tom May's Death*; — dans *The Character of Holland*, les Tritons et les Nymphes marines (v. 31), les Pygmées en lutte avec les grues (v. 39), Darius choisi comme roi de Perse grâce à son cheval qui hennit le premier au soleil levant (v. 43; — allusion d'ailleurs brève et peu explicite), le Batave Civilis (v. 82), Hercule (v. 94 et 137-8; — dans ce second passage il y a contamination de la légende de l'hydre de Lerne et de celle des deux serpents étranglés par le héros dans son berceau), le mont Athos et Dinocrate (v. 98), l'alcyon couvant sur la mer (v. 130), Carthage et Rome (v. 141-2), le Sénat anglais (v. 143), Neptune et son trident (v. 149), Jupiter et Pluton (v. 151-2); — dans *The Last Instructions*, Protogène peignant le chien d'Ialysus (v. 21-6), l'âge d'or (v. 47), le prince d'Archimède et la couronne votive d'Hiéron (v. 51-2; — voir la note de Margoliouth), Alexandre cédant Campaspé à Apelle (v. 101-2), les Harpies (v. 142), Horatius Cocles (v. 249-50), Eson rajeuni par Médée (v. 337-8), Clarendon-Jupiter du haut de son Olympe foudroyant le titan Buckingham (v. 356-8), Sisyphe et son rocher (v. 360), Clarendon-Vulcain forgeant ses foudres parmi ses Cyclopes (v. 371-2), Pasiphaë et ses bestiales amours (v. 407-8), la philosophie de Sénèque (v. 448), Clarendon frappant du pied le sol d'où sort une fourmillière de Myrmidons, contamination, semble-t-il, de la légende d'Eaque et de la vantarde imputée à Pompée (v. 487-8), les travaux d'Hercule (v. 520), les nymphes de la Tamise, et celles de l'Esk et de la Seine (v. 527 et 656; — dans les deux cas il s'agit bien de naïades et non de paysannes mortelles comme dans les poésies lyriques; cf. chap. III, note 181), Neptune et son trident qui lui sert de levier pour faire franchir aux Hollandais les hauts-fonds de la Tamise, Eole gonflant leurs voiles et les Tritons les accompagnant du son de leurs conques (v. 543-50), les rives de l'Euphrate (v. 623), Hercule se brûlant sur le mont Oëta (v. 695), Neptune de nouveau (v. 749), Cérès, Flore, Bacchus (v. 973-4), des lapins détruisant une ville d'Hibérie comme le rapportent Varron et Pline l'Ancien (v. 982).

(142) Le texte de cette satire dans l'édition Margoliouth est éclectique et adopte la leçon que donne la majorité des manuscrits et des éditions; nous ne l'avons pas suivi partout et nous avons préféré les leçons qui nous semblaient les plus intelligibles ou les plus amusantes. — Pour l'occasion de cette satire, voir *supra*, p. 12.

d'un vœu fait pour obtenir une mer calme on est délié par le
[naufnage.

Mais maintenant il apparaît que du commencement à la fin
c'est une vengeance et une méchanceté préméditée :
dresser le jour anniversaire du Roi une chose
qui le montre bien plus semblable à un singe qu'à un roi !

Alors que chaque passant trouve à redire au cheval
tous affirment que le Roi est bien pire ;
et certains d'après la ressemblance soupçonnent le chevalier
[Viner
d'avoir à la place de celle du Roi érigé sa propre statue.

Le voir ainsi défiguré fait gronder les marchandes de légumes,
plus gracieuses que lui quand elles sont juchées sur les paniers
[de leur âne ;
si précaire est son assiette que tout le monde s'accorde à dire
que Guillaume Peake (143) lui-même se tient mieux en selle.

Mais un marché, disent les uns, convient bien à ce roi
qui achète le parlement et vend les revenus publics (144),
et d'autres pour compléter l'analogie
disent que Sa Majesté aussi est souvent achetée et vendue.

Cette statue assurément est bien plus diffamatoire
que toutes les caricatures hollandaises qui ont causé la guerre ;
et cet argent que le trésor public s'est chargé de garder
[pendant cette guerre (145),
nous pouvons désormais le confisquer avec meilleure raison.

Mais Robert Viner pour couper court aux médisances
fait retomber la faute sur l'artiste
et allègue que lui-même n'a pas mis la main à l'œuvre,
car il ne fait de simulacres qu'en or, non en pierre (146).

Mais, messire de la Vigne, comment vous est-il venu à l'esprit,
après avoir amené votre suzerain sur l'échafaud,
de le cacher derrière des toiles et des planches,
comme si vous aviez voulu lui préparer cercueil et linceul ?

Blood l'a-t-il volé comme naguère sa couronne ?
Ou le Roi est-il allé en mascarade chez Clayton ? (147).
Ou siège-t-il en petit comité dans son cabinet ?
Ou l'avez-vous emmené à la prison pour dettes ?

(143) Marchand d'estampes, maire de Londres en 1667.

(144) Allusion 1) à la corruption parlementaire, 2) à l'affermage des impôts.

(145) Allusion à la banqueroute nationale de 1671/2, appelée « fermeture de l'Echiquier ».

(146) Viner était orfèvre.

(147) Riche notaire [scrivener]. — D'après *A Dialogue between the Two Horses*, v. 110 Charles II aurait compté la femme de Clayton parmi ses maîtresses.

M'est avis d'après ce vil déguisement et ce décor
que vous avez envie de le changer en un paillasse.
Sinon pourquoi l'exposer ainsi aux railleries populaires
comme pour dire qu'autant vaudrait un roi fait de guenilles ?

Ou bien est-ce par modestie que vous dissimulez ses glorieux
[rayons
avec trois planches fracassées et un lambeau de voile ?
Est-ce pour indiquer que sa flotte fut fracassée et mise en pièces
l'anniversaire de sa naissance et de sa restauration ? (148)

Certes le Roi ne voudra jamais rembourser ses banquiers
puisque leur dévouement expire avec ses jaunets.
Si les Indes et Smyrne ne l'enrichissent (149)
à peine lui offriront-ils un pauvre haillon pour ses fesses.

Mais Viner affirme que nous lui faisons grande injure :
« C'est le sculpteur qui met tout ce temps à corriger la statue ».
Mais hélas ! l'artiste n'atteindra jamais son but,
car c'est un roi que nul ciseau ne saurait amender.

Pourtant rendez-nous notre roi avec toutes ses fautes ;
aussi vrai que vous espérez en décembre la venue du printemps.
Car, quoique le monde entier ne puisse en montrer un pareil,
nous aimons mieux lui que son bigot de frère.

*

* *

Quel rang de telles œuvres assurent-elles à Marvell parmi les satiriques de son temps ? Pour lui accorder le premier il faudrait non seulement spécifier que Dryden est hors de cause (celui-ci n'écrit pas de satire politique avant 1681) mais encore faire abstraction de Butler, dont le poème, malgré de graves défauts de construction, garde, grâce à la perfection formelle et à la profondeur de certains passages, une valeur permanente à laquelle ne sauraient prétendre les satires de Marvell. Mais *Hudibras* se place sur un plan tout autre que *Les dernières instructions* et même qu'*Un dialogue entre les deux chevaux* ; il s'inspire du passé, passé récent il est vrai, tandis que notre poète écrit au jour le jour. On pourrait donc poser ainsi la question : Marvell est-il le plus grand des satiriques anglais qui prirent pour texte les événements survenus entre 1660 et 1678 ?

Mais une telle enquête se heurterait à l'incertitude des attributions. Les satires aujourd'hui retirées à Marvell par une impitoyable critique

(148) Allusion à la bataille navale du 28 mai 1672 dans la baie de Southwold. L'anniversaire exact était le 29.

(149) En mars 1671/2, plusieurs jours avant la déclaration de guerre, une flotte anglaise avait attaqué au large de l'île de Wight les navires de commerce hollandais revenant de Smyrne et valant au total quinze cent mille livres sterling. L'attaque avait échoué.

ne sont pas toujours, tant s'en faut, inférieures à celles dont il conserve, en l'absence de preuve contraire et plus par prescription qu'en vertu de titres incontestables, la possession assez précaire. Le début d'*Un poème historique* est plus fin, plus marvellien que *Britannia et Raleigh* ou que la *Prophétie de Nostradamus*; l'*Avis à un peintre*, dont il semble bien qu'il faille faire honneur à ce vaurien d'Henri Savile, l'emporte facilement sinon sur les *Dernières instructions* du moins sur les *Nouvelles instructions*. Et le cas de Marvell n'est pas unique. Pareille obscurité enveloppe les auteurs de presque toutes les pièces satiriques écrites sous le règne de Charles II. La plus parfaite, *Les jeunes hommes d'état* (ou *Les Jouvenceaux*) (150), du reste postérieure à la mort de Marvell, revient-elle à Dryden, ou à Rochester, ou à Dorset ? Sous le nom de ce dernier pas une seule satire politique ne subsiste dont la paternité ne puisse être mise en doute; aussi serait-il vain de l'opposer à notre poète.

Du pseudo-Denham (autre exemple de ces problèmes insolubles) nous avons assez montré la seule supériorité sur Marvell : la découverte de la valeur satirique du thème du peintre. Par ailleurs il n'a donné qu'une grossière ébauche de ce que notre poète devait refaire peu après et bien mieux que lui. Plus dangereux comme rival est Rochester dans lequel Marvell, s'il faut en croire Aubrey, voyait « le seul homme d'Angleterre qui eût la vraie veine satirique » (151). Cet éloge fait honneur à la modestie de Marvell et aussi à son sens critique, car il s'y montre capable d'apprécier le don littéraire même chez un confrère dont il devait mépriser la corruption morale. Aubrey a dû entendre ces paroles tout à fait à la fin de la vie de Marvell, quand celui-ci avait cessé d'écrire des vers anglais; en effet Rochester, né en 1647, quoique précocement ne produit rien de notable avant 1675 (152). La même année il rend hommage à l'esprit des pamphlets en prose de Marvell (153). De fait l'*Histoire des Insipides* est pleine d'imitations ou de réminiscences marvelliennes. Pourtant on y distingue déjà la note propre de Rochester. Il a moins d'emportement, peut-être parce qu'il a moins de conviction, mais plus de méchanceté, ce qui donne à ses satires une qualité plus rare. Marvell se sert d'une massue, Rochester d'un stylet. L'ironie glacée de ces vers sur Charles II fait penser au poli de l'acier :

Il récompense les ennemis de son père,
épargnant ceux qui lui ont coupé la tête;
quant aux vieux cavaliers, meilleur rempart de la couronne,
il les laisse mourir faute d'un morceau de pain.
Jamais aucun roi n'a été doué
d'autant de grâce et de gratitude (154).

(150) *On the Young Statesmen*, ou *The Chits*. (*State Poems*, 1697, 1^{re} partie, p. 173, etc...).

(151) *Op. cit.*, II, 54 : « I remember I heard him say that the earle of Rochester was the only man in England that had the true veine of satyr ».

(152) *A Satyr against Mankind* semble être de cette année.

(153) Voir chapitre VII, *infra*.

(154) *The History of Insipids* (1676 ?).

His father's foes he doth reward,
Preserving those that cut off's head;

Toutefois c'est seulement après la mort de Marvell que Rochester donnera toute sa mesure; il ne survivra à son aîné que deux ans, mais qui comptent dans l'histoire d'Angleterre. Il aura alors changé de camp et résumera en huit vers les prétentions inouïes du parlement dominé par les whigs dans sa *Pétition des Communes au Roi* :

En toute humilité nous implorons
notre souverain de devenir notre esclave,
et humblement prions qu'il nous soit
livré par une très loyale trahison;
et s'il lui plaît de déposer
sceptre, dignité et couronne,
nous ferons de lui à tout jamais
le plus grand prince de la chrétienté (155).

Le fait que ce programme s'est réalisé de point en point, sinon pour Charles II du moins pour ses successeurs, et que personne n'y trouve plus rien d'exorbitant, ne diminue pas le mérite de celui qui a su l'exprimer si tôt et si clairement avec une ironie qui constituait alors une suffisante réfutation. Et la facture a un fini que l'on chercherait vainement dans les meilleures satires de Marvell. C'est le grand seigneur débauché qui regratte les mots et les syllabes, et c'est le bourgeois érudit qui écrit en amateur, à la cavalière. Aussi, n'était la dette de Rochester envers son aîné, l'on serait tenté de le déclarer supérieur.

Déjà la *Pétition des Communes* nous a fait entrer dans le tourbillon du prétendu Complot papiste. A comparer Marvell et Oldham nous sortirions tout à fait de la question que nous nous sommes posée, car les *Quatre satires contre les Jésuites* sont inspirées par les événements de 1679 et leur auteur n'avait auparavant écrit aucune pièce politique; il n'est donc pas strictement contemporain de notre poète. D'ailleurs leurs talents sont fort dissemblables. L'originalité d'Oldham a consisté à délaïsser le particulier pour le général et la chronique rimée pour la satire abstraite. Marvell avait bien, en passant, donné un échantillon de ce genre dans les invectives anticléricales du *Fidèle Ecossais*; et le procédé même de la confession du criminel qu'Oldham applique à Loyola se trouve dans *Britannia et Raveligh* appliqué à la figure allégorique du Despotisme. Mais Oldham donne une ampleur nouvelle à ces développements oratoires, et s'il renforce les qualités que son prédécesseur y avait apportées en de rares instants, il exagère encore davantage

Old Cavaliers the Crown's best guard,
He lets them starve for want of bread.
Never was any king endowed
With so much grace and gratitude.

(155) *The Commons petition to the King.*

In all humility we crave
Our sovereign may be our slave,
And humbly beg that he may be
Betrayed to us most loyally;
And if he pleases to lay down
His scepter, dignity and crown,
W'd make him for the time to come
The greatest prince in Christendom.

les défauts, avec toute l'intempérance d'un jeune homme qui vient de faire sa rhétorique dans Juvénal.

Dans ces limites assez étroites il n'y a pas de partialité à décerner la première place à notre poète. Il reste le satirique par excellence des dix-huit premières années du règne de Charles II. Mais plus glorieux pour lui que cette primauté est le fait d'avoir préparé à Dryden la voie où celui-ci devait atteindre le sommet de la satire politique anglaise. *Absalon et Achitophel* est une chronique rimée comme les *Dernières instructions*; le déguisement biblique dans l'un et la convention du tableau à peindre dans l'autre ne doivent pas nous cacher la ressemblance de structure. Certes les circonstances servent mieux Dryden que Marvell : la tragédie qui se déroule de 1678 à 1682 fournit une matière bien plus riche que les incidents de 1667. D'autre part la marche du poème de Dryden n'eût pas semblé irréprochable à un classique français contemporain. C'est un fleuve puissant mais au cours parfois engorgé. Ces déductions faites, la supériorité de l'écrivain plus jeune sur son aîné demeure si écrasante qu'il y aurait de la cruauté à insister. Cette supériorité se manifeste surtout dans les portraits, moins nombreux mais plus étendus, de sorte que leur importance s'accroît et que celle de la narration diminue à proportion. Qu'on lise après celui de Turner, dans les *Dernières instructions*, où Marvell s'est surpassé lui-même, les portraits de Buckingham et de Shaftesbury, dans *Absalon et Achitophel* : on verra d'un côté la science de la composition, de la perspective, du relief, des jeux de lumière et d'ombre, une touche magistrale, de l'autre un dessin raide, des couleurs unies, une naïve gaucherie d'exécution qui sollicite de nous, non sans succès d'ailleurs, l'indulgence amusée du décadent pour le primitif. Enfin si la grossièreté ni la violence n'ont pas disparu entièrement du poème de Dryden, la feinte modération, peut-être apprise à l'école de Rochester, s'y montre capable de faire les plus cruelles blessures. Marvell avait eu parfois l'intuition de cette vérité essentielle ; on ne peut dire qu'il y ait conformé l'ensemble de son œuvre, ni surtout ses satires régulières les plus ambitieuses.

De notre poète à Dryden le progrès de la satire politique est immense, et ne saurait s'expliquer autrement que par la supériorité du génie servi par l'application sur le talent desservi par la négligence. Mais en même temps que la différence des tempéraments, on sent ici la différence entre deux âges d'un genre, la jeunesse et la maturité. Le gain qui résulte du passage de l'une à l'autre apparaît d'emblée ; en faut-il conclure que ce gain ne se paie pas ? Sans opposer en une antithèse artificielle, à la Macaulay, la sincérité de Marvell et la vénalité de Dryden, on peut se demander si dans le cas de ce dernier le souci de la forme ne constitue pas l'indice d'une conviction moins ardente, et même, en restant sur le terrain de l'art, si la satire de notre poète, avec tous ses défauts, ne possède pas une certaine verve spontanée qui est, nous ne dirons pas absente, mais moins fréquente et moins vive chez son grand successeur.

CHAPITRE VII

Les polémiques religieuses.

Les polémiques en général et les polémiques religieuses en particulier n'ont jamais de commencement. Tout combattant répond toujours à un agresseur. Si nous recherchions l'origine première des querelles où fut mêlé Marvell, nous devrions remonter au moins jusqu'au règne d'Elisabeth et à la controverse de *Martin Tue-Prélat*. Puisqu'il faut se borner prenons, un peu arbitrairement, comme point de départ le *Discours de la politique ecclésiastique* (1) que publia, au début de 1670, Samuel Parker.

Mais la carrière antérieure de cet homme tient tant de place dans les pamphlets de Marvell qu'il faut la résumer ici. Elle ne nous est guère connue que par ce témoignage hostile, mais que l'on peut accepter en toute conscience, puisque Wood lui-même, anglican des plus fanatiques, suit la *Répétition transposée* pas à pas dans sa biographie de Parker (2). Celui-ci, de vingt ans plus jeune que Marvell, était sorti lui aussi d'un milieu puritain. Envoyé à Oxford par un père républicain, Samuel s'y acquit par le jeûne et la prière la réputation « d'un des jeunes gens les plus moraux de l'université » (3). Vint la Restauration : Parker la bouda d'abord, mais quand la stabilité du nouveau gouvernement ne fit plus pour lui de doute, il s'y rallia avec ardeur et dédia son premier ouvrage au primat d'Angleterre (4). L'année suivante il en publia un second dans la dédicace duquel il remerciait un dignitaire royaliste d'Oxford de l'avoir « délivré des chaînes et des entraves d'une éducation malheureuse » (5). Il ne se borna pas à cette rétractation publique de ses erreurs passées, mais en vrai « condottiere de la théologie » (6) il sortit de son sujet, la *Critique de la philosophie platonicienne*, pour accabler ses anciens amis, alors exposés à toutes les persécutions du *Code Clarendon*. La récompense ne tarde pas : en 1667 l'archevêque de Cantorbéry fait de Parker un de ses aumôniers. Mais la même année la chute du chancelier apporte aux dissidents l'espoir d'un adoucissement de leurs misères. Contre les vellétés royales de tolérance le clergé se dresse tout entier et Parker saisit l'occasion d'être le porte-parole des

(1) Cf. bibliog. n° 34.

(2) *Athenae*, ed. Bliss, IV, 225-230.

(3) « one of the precioussest young men in the University ». *The Rehearsal Transposed*, Part II, p. 76 (Grosart III, 285). Nous inclinons à penser que « precioussest » est une coquille pour « precisest », épithète habituelle du puritain.

(4) *Tentamina Physico-Theologica*, 1665.

(5) *A free and impartial censure of the Platonick Philosophy*, 1666.

(6) Grosart. III, 290 : « a divine of fortune ».

défenseurs du trône et de l'autel, plus royalistes que le Roi, et surtout plus attachés à l'église établie que son chef nominal. Sans autre provocation il lance donc son *Discours de la politique ecclésiastique* dont le but n'est pas de persuader aux dissidents de rentrer spontanément dans le giron de l'Eglise, mais « d'éveiller le pouvoir et de le mettre en garde contre ses pires et ses plus dangereux ennemis pour qu'il les contraigne par la rigueur des lois à une modeste obéissance que ne peut obtenir d'eux toute la force de la raison » (7). Si le pouvoir civil se montre négligent, c'est qu'il ignore l'étendue de ses droits. Parker s'attachera à les lui faire connaître; l'essentiel de son traité consiste en cette démonstration toute théorique; les injures contre les dissidents y tiennent, relativement, peu de place. Certes Parker se moque non sans quelque raison et avec d'autant plus de mordant qu'il parle par expérience, de cette arrogance spirituelle qui alterne chez les Elus avec les démonstrations théâtrales d'humilité et de contrition (8). Ce faisant il se souvient du succès qu'ont rencontré, chez un grand seigneur dont il fut l'aumônier peu après sa conversion, « ses singeries bouffonnes des manières puritaines » (9). Mais il ne s'y attarde pas; il ménage ici ses forces pour dénoncer ailleurs avec une extrême violence les prétentions pontificales à la suprématie sur les princes temporels (10), et réserve ses railleries les plus acérées pour l'athéisme mondain fondé sur la frivolité et l'ignorance de l'histoire « sauf peut-être celle des folies et des intrigues amoureuses de la cour de France » (de France bien entendu). « Hélas ! jeunes gens... », s'écrie-t-il, « il ne vous appartient pas de prétendre à l'athéisme; c'est un trop grand privilège pour des gamins et des novices » (11). Ici Parker rejoint Pascal : « Athéisme marque de force d'esprit » (12). Mais Pascal croyait et s'adressait aux athées avec l'espoir de les convertir; il n'est pas sûr que Parker croie à rien qu'à la correction de ses syllogismes. Son intolérance n'a rien de sentimental, du moins jusqu'au jour où la vanité blessée entrera en jeu; elle ne vient pas d'une charité envahissante qui veut faire le salut du prochain quoi qu'il en ait; elle ne vise pas même à arrêter le progrès d'une contagion qui menace chaque jour de nouvelles âmes; son but est de maintenir dans la société l'ordre par l'unité, ou plutôt par l'uniformité.

Car le caractère formel de ces querelles anglaises frappe dès l'abord tout étranger. Entre conformistes et non-conformistes pas de différences dogmatiques appréciables. La grave question de la prédestination et du libre-arbitre, qui divise en France jésuites et jansénistes, ne se pose en Angleterre que par instants; mais sans trêve on argue pour ou contre les surplis, les génuflexions, les cierges, les vitraux, les images, la place de l'autel, l'anneau matrimonial, et tous les détails du culte. Et ce qui achève de nous confondre, c'est que les deux partis s'accordent pour

(7) *A Discourse...*, p. x.

(8) *Ibid.*, p. xviii.

(9) Grosart, III, 48 : « a mimical way of drolling upon the Puritans ».

(10) *A Discourse...*, p. 54.

(11) *Ibid.*, pp. xxi-xxiii.

(12) Avec cette réserve : « mais jusqu'à un certain degré seulement ». *Pensées*, ed. Brunschvicg, section III, n° 225. Cette pensée ne se trouve pas dans l'édition de 1670, donc Parker n'a pu la connaître.

proclamer l'insignifiance du débat : seule, disent les uns, une opiniâtreté inexplicable de la minorité, ou, selon les autres, une volonté tyrannique de la majorité, donnent à ces vétilles de l'importance. Les dissidents sous la Restauration n'osent pas condamner ouvertement les rites anglicans comme entachés d'idolâtrie, mais ils expriment des doutes sur leur légitimité. Tant que leurs scrupules ne seront pas satisfaits, qu'on laisse les « consciences délicates » se tenir à l'écart de la communion anglicane et qu'on ne les oblige pas à fréquenter l'église paroissiale. Parker ne peut admettre ce médiocre prétexte de doutes à élucider. Non sans raison il remarque que l'on discute depuis près de cent ans et qu'il est temps de répondre oui ou non. Quant à l'accusation de vouloir forcer les consciences il la repousse avec le hautain mépris d'un dialecticien qui croit avoir résolu un problème par une distinction : « Les ordres de l'Autorité légitime, bien loin d'empiéter sur la juste liberté de la conscience, ne peuvent atteindre celle-ci... Aucune autorité humaine... ne s'étend plus loin que les actions extérieures des hommes... tandis que la liberté de conscience est intérieure et invisible » (13). Hobbes lui-même, que Parker combat par ailleurs, a pu suggérer cet argument, car selon le *Leviathan* l'autorité du magistrat est impuissante à obtenir plus qu'un assentiment verbal et illusoire en matière de foi (14). Admissible chez le philosophe déterministe, cette indifférence à l'égard de ce qui se passe dans le for intérieur choque chez un ecclésiastique. Elle trahit un manque absolu de sens religieux. La « politique ecclésiastique » telle que Hooker l'avait exposée dans un livre justement célèbre (15), plongeait ses racines dans le monde spirituel; Parker, qui se réclame du grand apologiste anglican, reste toujours dans le domaine temporel : « Rien n'est plus déraisonnable que d'accuser [comme le font les dissidents] l'Eglise d'ajouter à la loi divine; en effet toutes ces lois se donnent non comme des lois de Dieu mais comme des lois des hommes, et le reproche qu'on leur fait serait adressé avec le même à-propos aux *Institutes* de Justinien ou aux *Tenures* de Littleton [le Cujas anglais] » (16).

Pourquoi donc ce ministre de l'Evangile réclame-t-il prisons, piloris et galères contre les auteurs de simples infractions à des règlements de police ? Parce que la paix de l'Etat ne saurait subsister à moins. Les soulèvements populaires ont toujours la même origine : « Le peuple ne s'occupe guère de critiquer les lois sauf en matière religieuse; mais pour celles-ci il s'étudie à trouver des raisons de désobéir parce que cela flatte son orgueil et sa vanité de sembler mieux s'y connaître que ses dirigeants dans cette branche de la sagesse qu'il estime la plus précieuse » (17). Et pour s'en tenir à l'Angleterre, l'histoire de ce pays

(13) *Ut supra*, p. 91.

(14) Edition princeps (1651), p. 271 : « But what... if a King or a Senate or other Sovereign Person forbid us to believe in Christ ? To this I answer, that such forbidding is of no effect; because Beleeif and Unbeleeif never follow mens Commands ». La définition que Hobbes a donné du mot « conscience » (p. 31) et du mot « liberté » (p. 107) lui interdit d'admettre l'expression : « liberté de conscience ».

(15) *Of the laws of ecclesiastical polity* (1594).

(16) *Ut supra*, p. 209.

(17) *Ibid.*, p. 310. La suite montre la hardiesse du logicien : « Combien rarement les guerres s'engagent-elles pour des raisons justifiables, et cependant combien peu nombreux sont ceux qui prennent sur eux de juger la légitimité de ces guerres ! »

depuis la Réforme de Henri VIII fournissait à Parker des exemples concluants. Le dernier, le plus tragique, celui de la Guerre Civile aboutissant au Régicide, ne laisse pas de revenir souvent sous sa plume. Point de concessions, car elles ne satisfont pas longtemps les mécontents : « Pour les Saints, ne pas être au pouvoir, c'est et ce sera toujours subir une persécution » (18). Puisqu'on ne peut leur accorder tout ce qu'ils demandent, mieux vaut tout leur refuser, et ne pas changer pour leur faire plaisir les pratiques raisonnables et inoffensives de l'église établie (19).

Le livre de Parker eut du succès. Les dissidents sentirent le besoin de défendre leur cause devant l'opinion. Un de leurs chefs, l'indépendant Jean Owen, vint trouver le presbytérien Richard Baxter, controversiste réputé, et lui demanda de composer une réponse; mais Baxter, qui avait été personnellement ménagé par Parker et qui gardait un mauvais souvenir de la suprématie des indépendants du temps de Cromwell, refusa (20). Owen écrivit lui-même *La vérité et l'innocence justifiées* (21). Cet ouvrage, composé à la hâte, sérieux de ton mais sans vigueur, réfute une à une les assertions de Parker avec un pédantisme prolixe. Il ne renferme pas d'injures, mais ses critiques n'en ont pas moins un caractère tout personnel. La question de la tolérance n'y est pas traitée avec ampleur. Pourtant, selon Baxter, ce lourd pamphlet rencontra un accueil favorable : tel était, au moment le plus frivole de son existence nationale, le goût de l'Angleterre pour les controverses théologico-politiques.

Vers la fin de 1671 Parker riposta par sa *Défense et continuation de la politique ecclésiastique* (22); deux fois plus volumineuse que son livre précédent, elle est aussi bien plus injurieuse. Elle réussit à réduire Owen au silence en lui rappelant son rôle pendant la guerre civile, son intimité avec Cromwell et son intervention en faveur de toutes les mesures extrêmes (23). De sorte que, dit Baxter, « tous les non-conformistes pâtirent de la témérité d'Owen à entreprendre cet ouvrage » (24).

Maître du champ de bataille Parker ne se tint pas pour satisfait, et guetta une occasion de poursuivre son avantage. Or les dissidents discutaient entre eux pour savoir s'ils pouvaient à l'occasion participer aux cérémonies du culte anglican; dans un *Discours sur l'amour évangélique, la paix de l'Eglise et l'unité* (25), publié en 1672, Owen se prononça pour la négative. Parker avec son intempérance native se mêla au débat, mais il prit un biais assez ingénieux. Il publia au milieu de la même année un traité inédit d'un archevêque d'Armagh en Irlande, nommé Bramhall et mort depuis neuf ans, en y ajoutant une longue préface de son crû où il s'acharne contre Owen (26). Cette fois-ci son style qui

(18) *Ibid.*, p. 168.

(19) Ce n'est pas sans quelque surprise que nous lisons dans la C. H. E. L., vol. VIII, p. 305 : « Parker... had views on toleration that were in advance of his age ».

(20) *Reliquiae Baxterianae* (1696), III^e partie, § 93.

(21) Voir bibliog. n° 35.

(22) Voir bibliog. n° 37.

(23) P. 114 et *passim*.

(24) *Ut supra*, § 95.

(25) Voir bibliog. n° 38.

(26) Voir bibliog. n° 39.

jusqu'alors n'avait été burlesque que par instants le devient d'une façon continue. Comme les dissidents critiquent le caractère « symbolique » des cérémonies anglicanes, Parker se moque de la frayeur que leur inspire ce simple mot : « Héliogabale et Bonner [évêque de Londres sous Marie Tudor] l'aimaient [ce mot] comme des œufs à l'hydromel... Les sept coupes de la colère divine... sont remplies d'extraits et d'essences symboliques » (27). Ce ton, qui n'a rien d'édifiant mais qui devait plaire aux jeunes courtisans, amena l'entrée en ligne de Marvell. C'est Parker qui a fait du député de Hull à cinquante ans passés un controversiste. Si l'aumônier de l'archevêque de Cantorbéry, récemment promu archidiacre pour ses services à la cause de l'Eglise, n'avait employé l'arme du ridicule, notre auteur aurait sans doute laissé ecclésiastiques et ministres vider leur querelle par les habituels procédés scolastiques. Mais un laïc pouvait en remontrer à des clercs qui s'avaient de plaisanter (28).

Dans sa *Préface*, si Parker n'ajoute aucun argument nouveau à ceux que contenaient ses deux précédents ouvrages, il donne aux mêmes thèses une forme plus impérieuse. C'est que le Roi, conseillé par ces « politiques à l'italienne » (29) qui « flattent les princes en donnant pour des qualités les mauvaises inclinations que ceux-ci peuvent avoir » et qui ne répugnent pas à rendre à leurs maîtres « les services les plus bas et les plus déshonorants » (30), vient de publier la Déclaration d'indulgence du 15 mars 1671/2, grâce à laquelle « les verges publiques ont cessé un instant de s'abattre sur le dos des dissidents ». Du coup, dit Parker, « les voilà pleins d'espoir de prendre ces mêmes verges en mains » (31). Cette perspective ne suffit-elle pas à effrayer le Roi ? Alors qu'il médite cette maxime : « Aucun gouvernement ne peut se maintenir sans l'aide de la religion, et l'aide de la religion est toujours proportionnée au pouvoir et au crédit du clergé » (32). On ne saurait refuser à Parker le mérite de la franchise. Entre le droit divin du monarque et le droit divin de l'épiscopat la lutte est engagée. Le champion de ce dernier droit n'admet le premier que sous condition : il l'a démesurément exalté dans le *Discours sur la politique ecclésiastique*, mais il entend dicter l'usage que le Roi doit en faire.

Nous ne reviendrons pas ici sur les motifs qui décidèrent Marvell à défendre non seulement les dissidents mais la politique royale et la Déclaration d'indulgence. Retenons seulement que si Parker avait cherché « à plaire au diable, aux prélats et aux libertins, et à tresser des

(27) *Préface*, pp. 34-5 : « Helioabalus and Bishop Bonner loved it like clary and eggs... The seven vials of wrath... were filled with symbolical extracts and spirits ». Notez l'allusion — irrévérencieuse — à l'Apocalypse, XV, 7.

(28) Comparez avec le passage de Parker cité ci-dessus celui-ci où Marvell se moque des tentatives de Bramhall pour réconcilier l'église d'Angleterre avec Rome sur un pied d'égalité : « ... though the Pope had condescended... to be only a patriarch, yet he would have swoop'd up the patriarchate of Lambeth [résidence londonienne de l'archevêque de Cantorbéry] to his morning's-draught, like an egg in Muscadine ». (Grosart, III, 28).

(29) *Ut supra*, p. 88 : « maxims of Italian policy », c'est-à-dire machiavéliques.

(30) *Ibid.*, p. 85. Arlington, secrétaire d'état et principal proxénète, Buckingham probablement aussi, et bien d'autres, sont ici visés, justement ou injustement.

(31) *Ibid.*, p. 74.

(32) *Ibid.*, p. 81.

trois un seul parti » (33), Marvell lui-même veut faire rire le Roi, la cour et la partie la plus frivole de la société. Aux évêques près, la différence n'est pas considérable. Charles II n'était pas un Satan mais le nom de Bélial lui convenait assez bien, dans la bouche surtout d'un de ses sujets puritains. Avec un tel public Marvell est amené à renchérir sur l'usage fait par son adversaire de la bouffonnerie. Celui-ci n'avait pas dédaigné de glisser dans ses lourds traités quelques allusions aux pièces du jour; Marvell emprunte à une farce le titre même de son pamphlet. A vrai dire, ce que la *Répétition transposée* a gagné ainsi en popularité immédiate, elle l'a perdu en durée. L'on peut encore aujourd'hui apprécier la *Répétition* (34) de Buckingham, mais à condition d'avoir lu au préalable une au moins des tragédies de Dryden que parodie le spirituel débauché. Or le théâtre (et particulièrement les pièces héroïques en vers rimés) est une des parties les moins vivantes de l'œuvre de Dryden. Et quand on a passé par cette longue préparation, il faut encore chercher à la suite de Marvell une ressemblance assez arbitraire entre le « Monsieur du Laurier » [*Mr. Bayes*] de la farce, auteur dramatique grandiloquent, et Parker, matamore ecclésiastique (35). Heureusement Marvell abandonne assez vite ce parallèle et n'y revient plus que de loin en loin. Mais tout le long de son pamphlet domine la note burlesque. L'auteur se justifie en rejetant la responsabilité de ce manque de gravité sur Parker : « De même que je suis obligé de demander pardon si je traite des choses sérieuses par le ridicule, de même je dois demander maintenant pardon s'il m'arrivait de discourir sérieusement de choses ridicules. Mais j'observerai, autant que possible, le decorum, et de quoi que je parle je ne commettrai pas cette absurdité d'être grave avec un bouffon » (36). Ce qui n'empêche pas Marvell de prendre parfois le ton d'une vertueuse indignation et de reprocher par exemple à Parker « de trouver une délicieuse félicité (que nul ne lui envie) dans la parodie de l'Écriture » (37); il va même jusqu'à déclarer que

(33) *Reliquiae Baxterianae*, III^e Partie, § 93.

(34) *The Rehearsal*, jouée pour la première fois le 7 décembre 1671, et publiée en 1672 avant le pamphlet de Marvell (Grosart, III, 317). Voir l'édition Montague Summers, 1914.

(35) Grosart, III, 15-16, et notamment : « ... Mr. Bayes and he do very much symbolize, in their understandings, in their expressions, in their humour, in their contempt and quarrelling of all others, though of their own profession ». Marvell découvre aussi une ressemblance entre Parker et l'acteur Lacy qui jouait *Bayes* : « Both their talents do peculiarly lie in exposing and personating the Nonconformists... One turn of Lacy's face hath more Ecclesiastical policy in it than all the books of our author put together ».

Quant au participe passé *transposed*, Marvell le forme sur le substantif verbal *transposing*, création lui-même de Buckingham qui accuse Dryden de composer ses drames à bon compte en mettant en vers la prose de ses prédécesseurs et réciproquement : la première opération s'appelle *transversing*, la seconde *transposing*. Dans la farce de Buckingham la partie proprement parodique est en vers, ce qui justifie jusqu'à un certain point le titre de Marvell.

(36) Grosart, III, 77-8. — Cf. le premier pamphlet de *Martin Marprelate*, *The Epistle, ad initium* : « Againe may it please you to give me leave to play the Duns for the nonce as well as he; otherwise dealing with master doctors booke I cannot keepe decorum personae... ».

(37) Grosart, III, 131. Il revient sur ce point dans sa conclusion (p. 225) en énumérant les-motifs qui l'ont décidé à écrire : « Je trouvais intolérable sa façon de profaner l'Écriture sainte ». Dans la 2^e partie de la *Répétition transposée*, Marvell découvre même que sa principale raison pour choisir la farce de Buckingham comme texte a été de protéger la Bible contre toute profanation (Grosart, III, 316).

l'attitude de son adversaire envers la monarchie terrestre n'a pas été pour lui un moindre scandale : « Je ne pus supporter patiemment l'irrévérence avec laquelle il traitait les Rois et les Princes comme s'ils n'avaient pas été de plus grands personnages que les deux rois de Brentford » (38) dans la farce de Buckingham. Nous savons par les satires ce que vaut cette chatouilleuse loyauté. En réalité ni l'exemple de Parker ni le goût du public n'auraient contraint Marvell à écrire dans un ton qui n'eût point agréé à son propre tempérament.

De même pour la construction, ou plutôt l'absence de construction, de la *Répétition transposée*, que Marvell explique ainsi : « N'y ayant aucune méthode du tout dans le bavardage déréglé de cet homme, il me faut marcher exactement sur ses pas ou bien alors je serai perdu dans un labyrinthe sans fin et ne saurai jamais quand je serai arrivé au terme de mon voyage » (39). Ici l'excuse vaut encore moins que pour le style ; car Parker, du moins dans sa *Politique ecclésiastique*, compose passablement et enchaîne ses idées d'une manière qui montre un assez bon élève en logique de Hobbes. Au fur et à mesure que la controverse se développe le polémiste anglican cède, il est vrai, au plaisir d'épiloguer sans fin sur des vécilles relevées dans les œuvres d'Owen ou de tel autre. Mais jamais il ne fait pire à cet égard que l'auteur de l'*Eiconoclastes*, des deux *Défenses du peuple anglais*, et de maint autre épluchage courroucé ; jamais il ne produit rien d'aussi invertébré que la réponse de Marvell. De tous les pamphlétaires qui écrivirent, selon la pédantesque expression du temps, des « animadversions », c'est-à-dire des remarques détachées sur un ouvrage antipathique, prenant les pages dans l'ordre des numéros pour critiquer ici le choix d'un mot, là une erreur historique ou géographique, là enfin une proposition fondamentale, notre auteur est sans doute le plus désordonné. C'est qu'il introduit dans ce chaos un nouvel élément perturbateur, sa fantaisie de poète. Mais la confusion ainsi rendue plus confuse devient moins rebutante par la grâce de cette fée. Et puis que nous importe si Marvell n'a pas réfuté dans les règles les thèses de Parker ? Elles ne méritent plus de l'être. Si l'on veut goûter aujourd'hui la *Répétition transposée*, le mieux sera d'oublier le plus possible le Parker historique et de regarder seulement le fantoche auquel est administrée une magistrale correction. Le spectacle n'a guère plus de valeur morale que n'en a Polichinelle, alors dans toute la fraîcheur de sa nouveauté pour les badauds de Londres, mais il est aussi divertissant. Chaque fois que la trique s'abat sur le représentant d'une autorité impopulaire, ce sont de nouveaux éclats de joie, et le rideau tombe seulement lorsqu'acteur et spectateurs sont las de frapper et de rire.

Aussi comment analyser le pamphlet de Marvell ? On peut tout au plus donner quelque idée de sa marche incertaine (40). Le premier tiers [pp. 5-68] raille le préambule de la *Préface* de Parker et son éloge de

(38) *Ibid.*, p. 224.

(39) *Ibid.*, p. 118.

(40) Dans l'édition Grosart la première partie de la *Répétition transposée* occupe les pages 5-228 du vol. III. Pour la commodité du lecteur nous indiquons dans le texte entre parenthèses droites les pages de cette édition, afin que l'on voie la place approximative qu'occupe chaque développement et son rapport à l'ensemble.

Bramhall, non sans malmenner quelque peu l'archevêque d'Armagh, qui avait d'ailleurs eu autrefois des démêlés avec Milton. En même temps Marvell défend, indirectement et avec beaucoup de prudence, Calvin et Genève [pp. 32-47], esquisse une biographie burlesque de Parker [pp. 47-52], puis plaisante celui-ci sur son aversion pour « Monsieur B[axter] » et « J[ean] O[wen] » [pp. 52-58]. Au moment où Marvell croit avoir suffisamment égayé l'auditoire il entre dans le vif de son sujet : il ne va pas, dit-il, défendre Owen davantage, car il s'est aperçu que ce n'était pas à ce théologien que « Monsieur du Laurier » en voulait surtout ; « la vérité est que la personne visée depuis le début était le Roi » (41). Nous croyons que Marvell va traiter des rapports de la *Préface* avec la Déclaration d'Indulgence de 1671/2. Mais le voici qui remonte en arrière pour un exposé historique des origines de la question depuis la Déclaration de Bréda, de 1660. Il redescend rapidement jusqu'à la chute de Clarendon qu'il rappelle avec satisfaction [p. 70] et arrive aux premières velléités tolérantes de la *Cabale*. Il montre alors Parker cherchant à ramener le Roi aux mesures de rigueur en lui prouvant l'étendue de son pouvoir sur la religion de ses sujets. La *Politique ecclésiastique* est résumée en six « aphorismes ou hypothèses » que Marvell réfute une à une ; pour mieux dire, il donne une parodie de chacune de « ces six pièces de Monsieur du Laurier » (42) [pp. 71-97]. Il passe ensuite à la *Défense de la Politique ecclésiastique*, et montre aisément qu'elle contredit presque point par point la doctrine dont elle prétend faire l'apologie, du moins en ce qui concerne le pouvoir royal. C'est que la cause de la tolérance a fait des progrès, surtout en Ecosse. « Dorénavant le Roi tomba en disgrâce auprès de Monsieur du Laurier, et quiconque avait des yeux pour voir put discerner que notre auteur n'accordait plus à Sa Majesté cette bienveillance ni cette faveur dont Elle avait joui précédemment ». Sous prétexte de répondre à un nouveau livre de J. O., Parker « résolut de faire sentir à Sa Majesté les effets de son déplaisir » (43). Cette analyse de la *Défense* terminée, Marvell arrive enfin, un peu après la moitié de son pamphlet [p. 115] à la Déclaration d'Indulgence, et retrouve la *Préface* qui selon lui constitue la riposte au Roi des anglicans persécuteurs. A peine avons-nous aperçu l'idée centrale de la *Répétition transposée* que nous revenons à J. O. pour une querelle de forme [pp. 118-122] ; et, celle-ci vidée, Marvell annonce qu'« en attendant de découvrir un sujet plus sérieux, il va se promener dans le jardin de Monsieur du Laurier et y cueillir des fleurs » (44). Mais quand il aborde les questions les plus sérieuses, comme celles de la nature du schisme ou des responsabilités de la guerre

(41) P. 68 : « For, the truth of it is, the King was the person concern'd from the beginning ».

(42) P. 97 : « Here we had the titles, and some short rehearsal of Mr. Bayes his six Playes ».

(43) P. 99 : « Henceforward the King fell into disgrace with Mr. Bayes, and any one that had eyes might discern that our Author did not afford his Majesty that countenance and favour which he had formerly enjoy'd. So that a book too of J. O.'s happening mischievously to come out at the same season, upon pretence of answering that, he resolved to make his Majesty feel the effects of his displeasure ».

(44) P. 122 : « And therefore, till I meet with something more serious, I will take a walk in the garden and gather some of Mr. Bayes his flowers ».

civile, c'est toujours sous forme de digressions, suggérées par des propositions détachées de la *Préface* au hasard des pages, que Marvell les traite. Sur le schisme il cite presque en entier un opuscule de Jean Hales, son maître à Eton au début du protectorat, opuscule écrit dans le style le plus élevé [pp. 124-132]. Aussitôt après il retombe dans le burlesque, à la suite d'ailleurs de Parker. Le ton se relève pour dénoncer la théorie hobbiste de l'état souverain « que Dieu ne créa jamais » et dont « le pouvoir infini s'étend jusqu'à en devenir impuissant, de même qu'une ligne droite continuée se change en cercle » (45). Mais peu après nous nous retrouvons plongés dans les vieilles querelles relatives aux « cérémonies symboliques » [p. 148] où les dissidents reconnaissent, à peine déguisés, les cinq sacrements papistes. Puis comme Parker a prétendu que le souverain pouvait fixer les cérémonies aussi bien que définir le sens des mots, Marvell n'a pas de peine à tourner cette affirmation en ridicule [pp. 162-7]. Le voici maintenant qui touche aux conséquences politiques des persécutions, de l'emploi de la force, *ratio ultima cleri* (46). Après quelques exemples historiques signalés en passant, Marvell cite avec délices un long passage en latin, relatif aux persécutions qu'exercèrent dès le VII^e siècle les Saxons convertis par Rome sur leurs frères convertis par les missionnaires irlandais : avec délices car l'historien, qui fut archevêque de Cantorbéry sous Elisabeth, avait nom Parker comme l'auteur de la *Préface* [pp. 180-183]. Mais tout à coup Marvell se rappelle le titre complet de celle-ci : *Préface qui montre quel fondement peuvent avoir les craintes et soupçons actuels inspirés par le papisme*. Il accuse donc Parker de tourner adroitement une loi récente qui déclarait haute-trahison le seul fait de dire que le Roi était catholique et d'alarmer sans motif l'opinion. Car, dit le futur auteur de la *Relation de l'accroissement du papisme...*, ce danger est une pure invention des ennemis de la tolérance : « Jamais le papisme ne pourra être rétabli en Angleterre » (47). (Le traité de Douvres, vieux de deux ans, est toujours en vigueur). Toutefois Marvell consent à reprendre une à une les trois hypothèses de Parker sur la manière dont les non-conformistes pourraient préparer les voies à cette apostasie nationale [p. 193]. La première et la plus importante est une nouvelle guerre civile. Marvell entreprend donc de prouver que la responsabilité de la précédente guerre retombe en dernière analyse sur d'autres que les puritains, à savoir sur les conseillers ecclésiastiques de Charles I^{er}. C'est le point le plus délicat de son pamphlet, celui où il

(45) P. 146 : « The truth is, ... Bayes had at first built-up such a stupendous magistrature as never was of God's making. He had put all princes upon the rack to stretch them to his dimension. And as a straight line continued grows a circle, he had given them so infinite a power, that it was extended unto impotency ».

(46) P. 167 : « One argument, I confess, remains still behind, and that will justify any thing. 'Tis that which I called lately *rationem ultimam cleri*; force, law, execution, or what you will have it ». Cf. p. 148 : « Bring out the pillories, whipping-posts, gallies, rods, and axes (which are *ratio ultima cleri*, a clergyman's last argument, ay and his first too)... ».

(47) P. 190 : « I... believed that Popery could never return into England again, but by some very sinister accident ». Nous ne croyons pas avoir déformé la pensée de Marvell en supprimant le dernier membre de phrase dans notre traduction. La suite montre qu'il s'agit seulement d'amener une histoire bouffonne par l'expression « sinistre accident ».

montre le plus de doigté. Il réussit à ne pas s'aliéner le fils du Roi-Martyr, mais non sans faire à la susceptibilité monarchique des concessions que sa conscience doit éprouver quelque peine à ratifier [pp. 196-213]. Le passage franchi, ce n'est plus qu'un jeu pour lui de présenter à Charles II sous un jour déplaisant la conduite du clergé depuis la Restauration [pp. 213-8]. Il va jusqu'à reprocher aux anglicans fanatiques des Communes leur parcimonie « toutes les fois que Sa Majesté avait le besoin le plus urgent de subsides » (48). Voilà un argument qui ne pouvait manquer le but. Une défense des courtisans accusés d'athéisme pour s'être moqués des « curés » ne devait pas déplaire non plus (49) [pp. 218-21]. La simple supposition que des « hommes d'état rusés et sacrilèges » pourraient égarer le Roi et s'unir aux non-conformistes pour introduire le papisme, est traitée, ou peu s'en faut, de lèse-majesté [pp. 221-3]. Sur une insinuation que Parker lui-même et les évêques anglicans, par désir de persécuter, pourraient bien ramener le papisme et l'Inquisition, Marvell s'arrête court dans son examen [p. 224]. Mais en guise de conclusion il ajoute une sorte de post-scriptum où, sous couleur d'expliquer son entrée dans la bataille, il renouvelle contre Parker ses accusations les plus graves, comptant sans doute leur donner par cette place plus de poids [pp. 224-6].

De cette représentation dramatique toute en épisodes se dégage-t-il une impression d'ensemble ? L'esprit de Marvell y apparaît plus destructeur que constructeur. Il vise à discréditer un champion de l'intolérance, à débarrasser d'un obstacle la voie qui conduit à la liberté religieuse. On peut traiter de sophistiques les raisonnements de l'archidiacre et relever ses contradictions d'un pamphlet à l'autre ; du moins sa pensée positive ne se dérobe-t-elle pas comme celle du député. Est-ce chez celui-ci impuissance ou habileté ? Certes, quand il aurait une doctrine consistante sur le fondement de la liberté, sur ses conditions et ses limites, Marvell ne pourrait guère l'exprimer sans faire du tort à sa cause auprès des pouvoirs publics. Les passages où il laisse en apparence Parker de côté pour donner sa propre opinion doivent se lire avec la même prudence qu'il mit à les écrire. Trop de ses biographes jusqu'ici ont pris pour argent comptant des déclarations pleines de noblesse mais assez vagues si l'on y regarde de près. Ils n'ont pas fait la part de la tactique parce qu'ils n'ont pas confronté cette œuvre avec les autres expressions de la pensée de Marvell ni avec ses actes. Pour ne pas tomber dans la même erreur mieux vaut attendre d'avoir complété l'examen des écrits de notre auteur avant d'entreprendre de formuler les tendances qui, à défaut de système, déterminèrent son attitude devant les problèmes de la liberté tels que la vie les lui posa.

(48) P. 217 : « It hath been observed, that whensoever his Majesty hath had the most urgent occasions for Supply, others of them [the clergy or the bishops] have made it their business to trinkle with the members of Parliament for obstructing it, unless the king would buy it with a new law against the fanaticks [= dissenters] ».

(49) P. 218 : « His zeal spends itself most against the atheists, because they use to « jeer the parsons ». That they may do, and no atheists neither » aussi longtemps que les ecclésiastiques voudront faire les bouffons et les bons compagnons.

*

* *

Aux côtés de Marvell un ministre chassé de sa cure par la Loi d'Uniformité, Jean Humphrey, avait répondu à Parker dans un style simple, sensé et modéré, affirmant la gratitude des non-conformistes envers le Roi pour sa Déclaration d'Indulgence (50). Mais toute l'attention du public se porta sur la *Répétition transposée*. Les témoignages concordent pour attester ce succès et l'attribuer à l'esprit de l'écrivain. Le grave Baxter, après avoir parlé de la *Préface* de Parker, continue ainsi : « A cet écrit Monsieur Marvell... publia une réponse si extrêmement plaisante que cette qualité lui procura une multitude de lecteurs et fit pardonner à l'auteur sa hardiesse » (51). Baxter nous confie qu'il avait lui-même commencé une réponse au livre de Bramhall publié par Parker mais que le censeur royal, L'Estrange, ayant eu vent de ce dessein, avait convoqué l'éditeur pour le menacer ainsi que l'auteur, « avec les jurons les plus véhéments », de la ruine et d'une accusation capitale au cas où l'entreprise aboutirait. L'éditeur perdit courage et Baxter dut renoncer à sa réponse (52). Cette première intervention de L'Estrange, serviteur du Roi mais dévoué au parti de la Haute-Eglise plus encore qu'à Charles II, nous prépare à comprendre les incidents qui suivirent la publication de la *Répétition transposée*.

Celle-ci avait paru sans nom d'auteur et avec une rubrique fantaisiste. L'anonymat, comme pour les satires, était alors de règle pour les écrits polémiques. Dans cette controverse-ci aucun des ouvrages cités jusqu'à présent ne portait le nom de l'auteur, un seul ses initiales. Ce qui n'empêche pas les personnalités, au contraire, car chaque combattant d'un geste vengeur arrache le masque de son adversaire (53). Mais déguiser le nom de l'éditeur, Nathaniel Ponder, avait une autre gravité et indiquait une publication clandestine. De fait Marvell avait négligé de soumettre son livre au censeur royal et d'obtenir un privilège conformément à la loi (54). L'Estrange, que la *Répétition transposée* représente en « arracheur de dents officiel » occupé à extraire des châssis « les vilains types qui ressemblent à autant de chicots pourris » (55). —

(50) Voir bibliog., n° 40.

(51) *Reliquiae Baxterianae*, III^e partie, § 221 : « To which Mr. Andrew Marvell, a parliament-Man, burgess for Hull, did publish an answer so exceeding Jocular, as thereby procured abundance of readers, and Pardon to the Author ».

(52) *Ibid.* : « and swore to him most vehemently that if I did it, he would ruin him and me, and perhaps my life should be brought in question : and I perceived the Bookseller durst not print it, and so I was fain to cast it by... ».

(53) Marvell n'y manque pas. Voir Grosart, III, 261.

(54) Il est difficile d'accepter comme l'expression fidèle des faits cette phrase de Marvell dans la seconde partie de la *Répétition transposée* (Grosart, vol. III, p. 272) : « In the mean time [while the clergy were preparing answers to the first part] such care was used, that the license of my Book was recall'd. ». Marvell nie ensuite que son premier pamphlet eût le caractère théologique que ses adversaires essayèrent de lui attribuer pour le soumettre à la censure ecclésiastique ; mais si même on lui accorde ce point, l'auteur n'était pas exempt de la juridiction de L'Estrange qu'il n'avait certainement pas respectée.

(55) P. 8 : « Their ugly printing-letters, that look but like so many rotten-teeth, how oft have they been pull'd out by B[ir]kenhead prédécesseur de Lestrange ? » and

L'Estrange, s'il faut en croire sa propre déposition, n'entendit parler du pamphlet qu'au moment où une seconde impression était en train. Avant qu'il n'eût pu intervenir, la corporation des libraires, dont cette publication enfreignait les règlements, fit saisir deux feuilles déjà imprimées ; mais aussitôt une intervention se produisit. Le comte d'Anglesey, garde du sceau privé et bien en cour mais presbytérien au fond du cœur et qui fréquentait chez Milton (56), fit venir le censeur à son hôtel, et lui tint ce langage : « Ecoutez, Monsieur L'Estrange, il a paru un livre, la *Répétition transposée* [sic] ; je suppose que vous l'avez vu ; j'en ai parlé à Sa Majesté, et le Roi dit qu'il ne veut pas qu'on l'interdise [*sup-press*], car Parker lui a fait tort [au Roi] et cet homme [Marvell] lui a rendu justice [au Roi], et je désirais vous en parler pour vous dire ceci ; et puisque le Roi veut que le livre soit autorisé [*pass*], donnez, je vous en prie, votre privilège à Monsieur Ponder pour que nul autre ne l'imprime à son dam » (57). Cette dernière précaution venait un peu tard car une « seconde édition » (58) contrefaite avait déjà paru, attestant la popularité du livre. La seconde impression autorisée, qui porte le nom de l'éditeur Ponder et les initiales de l'imprimeur J[ean] D[arby], fut tirée à quinze cents exemplaires, chiffre alors important (59).

L'Estrange avait cédé à la demande courtoise mais impérieuse d'Anglesey. Quelques jours plus tard, le 23 janvier 1672/3, Henri Coventry, un des deux secrétaires d'état, s'émut à son tour et fit une enquête sur la publication de la *Répétition transposée*. Pour se justifier, le censeur lui révéla la démarche du garde du sceau privé (60), et Coventry, après

L[estrange] the public tooth-drawers ! ». Voir aussi p. 36 une allusion moqueuse aux honoraires [fee] de « Mr. L. ».

(56) Edouard Phillips, *Life of Milton* (1694) p. xxxix — Malgré cet illustre trait d'union entre Anglesey et Marvell et malgré le service rendu en cette occurrence par le seigneur à l'écrivain, celui-ci ne semble pas avoir eu trop bonne opinion de celui-là. Dans une lettre du 21 mars 1669/70 à son neveu Popple, Marvell place Anglesey sur le même rang qu'Ashley (le futur Shaftesbury) parmi les courtisans qui connaissent le mieux leurs intérêts et y veillent de plus près en flattant les penchants du Roi. Dans *Britannia et Rawleigh* (hiver de 1674-5 ?) Anglesey est appelé v. 124 « ce coquin d'Anglesey qui pervertit le sceau » privé du Roi. Si cette pièce est bien de Marvell la reconnaissance n'enlevait pas au satirique son franc-parler. — Robbins, *op. cit.*, p. 146, fait remarquer qu'Anglesey avait écrit en 1672 un traité intitulé *The King's right of Indulgence* pour appuyer la politique de tolérance. Mais les événements marchèrent trop vite et le traité resta inédit jusqu'en 1688. (Anglesey mourut en 1686). Dans les *Memoirs of the late Earl of Anglesey* (1693) p. 110, on trouve une citation (au second degré) de « Marvill, in his *Growth of Popery* ».

(57) *Historical MSS. Commission, VIIth report* (1879) p. 517 b : « Mr. L'Estrange's examination concerning « The Rehearsal Transposed » taken by Secretary Coventry, January 23, 1672 » [c'est-à-dire 1672/3]. Le document remplit deux pages et est signé Roger L'Strange. — Suit la mention, à la date du 25 janvier, de la déposition de Pinder [= Ponder] sur le même sujet ; le contenu n'en est pas donné dans le rapport de la commission tel qu'il a été publié en 1879 mais on le trouve dans la réédition de 1922 (*Histor. MSS. Com., new series, MSS of G. H. Finch, Esq vol. II, pp. 10-11* — référence signalée par Mademoiselle Robbins). Cette déposition prouverait, si besoin était, que Marvell était lié avec des dissidents : Ponder « knows of nobody but D^r Owen who had the proof in his hands ». Pour le reste Ponder confirme en les atténuant un peu les expressions que lui avait attribuées L'Estrange. Il précise que par « des gens qui le tireraient d'affaire » il entendait non seulement Anglesey mais aussi le chancelier, c'est-à-dire Shaftesbury : « because they liked the book, and Lord Anglesey said the King was well pleased with it ».

(58) Voir bibliographie n° 43.

(59) *Hist. MSS. Com., VIth report*, (1874) p. 234. Déposition de Darby, l'imprimeur, devant Coventry.

(60) *VIIIth report*, ut supra.

avoir appris par l'imprimeur le nom de l'auteur (61) que L'Estrange ignorait, se tint pour satisfait. Mais plus tard le secrétaire de la corporation des libraires éleva des objections contre le pamphlet de Marvell en dépit du privilège donné par force. Anglesey dut menacer ledit secrétaire de porter l'affaire devant le Roi siégeant en son conseil pour lui imposer silence. Enfin L'Estrange se plaignit par la suite que le livre n'eût pas été réimprimé d'après l'exemplaire corrigé auquel il avait donné son autorisation (62). En effet cette seconde impression, à part la page de titre, ne diffère de la première que par quelques émendations typographiques (62^{bis}).

Ces écueils évités, la *Répétition transprosée* brava sans peine les répliques des anglicans persécuteurs. Il n'y en eut pas moins de six (63), mais elles n'offrent plus d'intérêt aujourd'hui que par l'hommage involontaire qu'elles rendent au succès de Marvell, et par les détails biographiques, d'ailleurs suspects, qu'elles renferment sur Marvell. Dans l'ordre chronologique (64) ce sont : *Romarin et Laurier*, œuvre assez modérée d'un admirateur de la religion et du gouvernement tels qu'ils existaient sous le règne d'Elisabeth, qui avoue que Parker (*Laurier*) eût mieux fait de ne pas écrire la *Politique ecclésiastique* et reconnaît à son adversaire (*Romarin*) « quelques intervalles de sens et d'esprit » ; — *Un livre de notes tirées de la Répétition transprosée*, très injurieux, avec quelques critiques justifiées de négligences de détail dans le style de Marvell ; — le *Transproseur répété* où l'on voit Marvell au café « en train de tourmenter sa barbe solennelle » (65). Comme tous les portraits du poète le montrent rasé on peut juger du crédit qu'il convient d'accorder à la double accusation d'impuissance et de sodomie (pratiquée avec Milton) lancée par le même pamphlet contre l'auteur du poème *A sa trop prude maîtresse* (66), — *Vas-y, Laurier*, publié à Oxford, plein

(61) *IVth report*, *ut supra*.

(62) *VIIIth report*, *ut supra*. — Tel est du moins le récit de L'Estrange, mais il fut accusé plus tard par la corporation des libraires d'avoir favorisé en sous-main la publication de la *Répétition transprosée*. Le 16 février 1676/7 la Chambre des lords nomma une commission qui se réunit du 10 février au 9 avril 1677 pour examiner la question des publications clandestines. Le 6 avril Samuel Mearne, gouverneur [*warden*] de la corporation des libraires, présente une requête contre L'Estrange ; le quatrième chef d'accusation est : « that he said he had the King's order for publishing the Rehearsal Transposed and pretended other orders from his Majesty when he had none » ; le cinquième : « that he was a favourer of the fanatics ». Dans sa déposition Mearne précise : « The day after he had seized the Rehearsal Transposed Mr. L'Estrange licensed it ». Dans sa réponse telle qu'elle nous est résumée L'Estrange nie en termes généraux : « He never took a penny and never entered an unlicensed book ». La chambre des lords ne semble pas avoir donné de sanction à cette enquête, et l'on peut croire que les propos de Mearne, quatre ans après l'événement, sont une déformation malveillante des motifs de L'Estrange. Celui-ci semble dans l'espèce avoir dit la vérité (*Hist. MSS. Com., IXth report, part II*, pp. 78 a 79 b. Référence signalée par Mademoiselle Robbins).

(62^{bis}) Voir bibliographie, n° 44.

(63) Voir bibliog., n°s 45-50.

(64) Que nous indique Marvell, *Rehearsal transposed, 2nd part* (Grosart, III, 276).

(65) P. 35 : « vexes his formal beard ». Evidemment le pamphlétaire trace un portrait-type de non-conformiste sans avoir jamais vu Marvell.

(66) Pages 134-6. Sur deux vers burlesques et probablement obscènes traduits par Marvell du français (?) dans sa *Rehearsal transposed* (Grosart III, 191) le *Transproser rehearsed* fait des variations qui, elles, ne laissent pas place au doute ; rappelant que Milton et Marvell ont été tous deux secrétaires latins de Cromwell il fait du premier un étalon et du second un hongre, et représente l'étalon en train de saillir le hongre. — *A common place-book out of the Rehearsal Transposed* parle aussi de

de citations shakespeariennes, mais lourd, obscur, bâclé; — la *Réfutation de la Répétition transposée*, œuvre de Parker; — et, enfin *Monsieur de Londres démasqué*, œuvre d'un certain Hickeringill, d'une bouffonnerie assez amusante et hardie dans ses attaques contre les non-conformistes en général, contre leur culte superstitieux de la « Bible anglaise » pleine de contre-sens et même de non-sens, mais qui ne répond guère à Marvell qu'en faisant des calembours sur son nom.

L'auteur de la *Répétition transposée* feignit de croire toutes ces répliques composées par le seul Parker afin de comparer celui-ci au personnage de la Comédie italienne qui se démène si bien sur la scène que l'on croit voir non pas un seul mais six Scaramouches (67). En réalité, quoique les mêmes arguments, les mêmes railleries et les mêmes injures se retrouvent dans tous ces pamphlets, Parker n'avait écrit de sa plume que la seule *Réfutation* dont il suffit de dire qu'il ne s'y montre pas à son avantage (68). Marvell « brait »; c'est « un rat de la théologie, sans plus de jugement qu'une souris » (69). De temps en temps Parker marque un point en relevant chez son adversaire une erreur de détail, mais il triomphe surtout de l'échec subi par la politique qu'avait soutenue Marvell : « Rien n'a pu mettre le parlement de bonne humeur que le retrait de la Déclaration d'Indulgence... Comme je pourrais insulter à votre impudence déjouée ! » (70). Et de fait il ne s'en prive pas; il insinue même que la Loi de l'Epreuve est le fruit de ses propres efforts : « Je sais bien que ni vous ni votre parti n'avouerez jamais que ma *Préface* ait été la cause de cette nouvelle loi contre le papisme et cependant... celle-ci a été promulguée depuis ma *Préface*... Et maintenant vous feriez bien d'accuser les députés, comme vous avez accusé les évêques, d'être les ennemis de l'Etat... » (71). A la faveur des circonstances Parker prend sa revanche : Marvell lui a reproché son opposition à la volonté royale; il taxe Marvell de rébellion contre la volonté des

hongre à propos de Marvell (p. 22) et termine sur une allusion à l'eunuque Eutrope, grand ennemi des privilèges de l'Eglise au temps de l'empereur Arcadius, et qui finit mal. — Voir aussi *A Love Letter to the Author of the Rehearsal Transposed* [sic], bibliog. n° 50bis. — Mais ces témoignages concordants ne s'appuient pas les uns les autres, car ils viennent tous du même groupe d'ennemis à qui les mœurs du XVII^e siècle permettaient de lancer de telles accusations tout à fait au hasard. Il suffisait d'être allé en Italie pour être accusé de « moralité italienne » (entendez : sodomie). C'est ce qui arriva à Milton dès ses premières polémiques. Pourtant il semble que le grand vieillard se soit ému de cette injure et des autres que contenait à son adresse *The transposer rehearsed* et qu'il ait « préparé pour l'impression » une réponse sans toutefois la publier (Masson., vol. VI, p. 790). En tout cas, le traité de Milton *Of true religion, heresy, schism, toleration...* publié en 1673, se rattache à cette controverse (*ibid.*, p. 690 sqq.). Milton y refuse la liberté du culte même privé aux papistes, non seulement à cause des prétentions pontificales au pouvoir politique, mais encore et surtout parce que l'idolâtrie, même pratiquée en cachette, offense grièvement Dieu; il appuie cette opinion sur un texte d'Ezéchiel. (*Prose works*. Ed. Bohn. vol. II, p. 514). Par contre il réclame la liberté la plus complète pour tous les protestants, c'est-à-dire ceux qui voient dans la Bible la source unique de la vérité religieuse. — Pour revenir à l'impuissance prétendue de Marvell, il est curieux que celui-ci ait écrit quelques vers latins « à un poète eunuque » destinés à consoler le destinataire de la seconde de ces qualités par la première.

(67) *The Rehearsal transpos'd*, 2nd part. (Grosart, vol. III, p. 275).

(68) Marvell est fondé à dire que le style de Parker montre « less vigour and more virulence » à chaque ouvrage nouveau (Grosart, III, 265).

(69) Pages 4 et 5.

(70) Pages 327-9.

(71) Pages 280-1.

Communes. Dans la seconde partie de la *Répétition transposée* l'art du pamphlétaire consiste à parer cette botte sans rompre, c'est-à-dire sans renier ses déclarations antérieures et sans mécontenter ni le Roi ni le parlement. A côté de cette partie défensive fort délicate, la partie offensive n'offrait guère de difficulté : il s'agissait seulement d'achever Parker, fort mal en point à la suite de la première rencontre. La politique royale changée n'assurait plus à Marvell le même appui mais sa réputation d'homme d'esprit lui permettait de signer son œuvre sans crainte de représailles à condition de faire rire aux dépens du seul Parker. Aussi la seconde partie ménage-t-elle tous les pouvoirs, même par moments l'église d'Angleterre, même les évêques, même le patron direct de l'archidiacre, Gilbert Sheldon, archevêque de Cantorbéry, haï de Marvell presque à l'égal de son protégé (72). Aussi les autorités les plus diverses, souvent inattendues, depuis Cranmer, archevêque de Cantorbéry sous Henri VIII et « martyr très glorieux » (73) sous Marie Tudor, jusqu'à Stillingfleet (74) qui occupera le siège épiscopal de Worcester sous Guillaume III, en passant par Hooker (75), principal champion du clergé anglican contre les puritains, Ussher qui fut archevêque d'Armagh et que malmena Milton, Hammond, aumônier de Charles I^{er} pendant sa captivité, Jérémie Taylor qui vient de mourir évêque de Dromore après avoir revendiqué la *Liberté de prêcher* sous l'oppression presbytérienne, Chillingworth, le plus grand des latitudinaires, persécuté jusque sur son lit de mort, jusque dans sa bière par l'orthodoxie calviniste (76), Davenant, Morton et Hall (77), trois évêques de Jacques I^{er} et de son fils, dont le dernier s'exposa dans sa vieillesse à la colère de Milton, et parmi les laïcs le chancelier Bacon (78) et Jacques I^{er} (79), « Jacques le tremblant » de *Britannia et Raleigh* (80), promu pour la circonstance au rang d'apôtre de la tolérance ! Avec de tels garants Marvell peut se permettre de traiter Parker plus bas que terre, et de fait la seconde partie de la *Répétition transposée* dépasse la première en violence et en bouffonnerie injurieuses. Le pamphlétaire libéral reproche à l'archidiacre persécuteur, curé non-résident d'Ickham, outre ses propres péchés, ceux que commettent dans un galetas du presbytère de cette paroisse son vicaire et la servante de celui-ci. L'idylle cléricale s'est terminée par un avortement s'il faut en croire une rumeur recueillie par Marvell, et qui lui permet de prendre le ton de l'indignation vertueuse après celui du fabliau. C'est là le refrain de cette seconde partie ; (81) avec un même dédain de la stricte

(72) Pour l'Eglise, voir p. 268, p. 383 : « But as to our Church... there are not so many notorious defects in its government... ». Pour les évêques, p. 521, « the prudence and moderation of my Lords the bishops ». Pour Sheldon, p. 289 et surtout p. 415 : « so acute and solid a judgment ».

(73) P. 465.

(74) Pages 470 et 520.

(75) Pages 408 et 485.

(76) P. 520.

(77) P. 486.

(78) Pages 517-20.

(79) Pages 436 et 516.

(80) Vers 2 : « trembling James ».

(81) P. 242 (simple allusion assez mystérieuse pour piquer la curiosité du lecteur) — p. 277 (à propos des propriétés de la mandragore dont les feuilles, selon Donne, « force of conception Kill ») — p. 336-7 (l'histoire scandaleuse est enfin racontée et la

justice Milton n'a pas dédaigné de décrire, badin ou tonnante, les amours clandestines de Morus et de Pontia dans sa *Defensio secunda*, plus injurieuse que la première. Ainsi en va-t-il toujours, au XVII^e siècle et en Angleterre, quand une controverse se prolonge.

La même loi d'accélération en vertu de laquelle s'accroît la violence du ton agit sur le désordre de la composition : le plan du premier pamphlet de Marvell semble rigoureux à côté du plan du second. Celui-ci reprend une à une les remarques de la *Réfutation* (en les comparant à l'occasion avec celles des autres « Scaramouches ») où Parker avait discuté pied à pied les assertions de la réponse de Marvell à la *Préface*, à la *Politique ecclésiastique* et à la *Défense* de ladite *Politique*. Avec plus d'esprit que d'équité le champion de la tolérance rejette de nouveau la responsabilité de ce décousu sur son adversaire et se félicite « d'avoir si bien trouvé son chemin tandis qu'il poursuivait ce feu follet » (82). Et puis il sait moins que jamais se borner ; au bout de 324 pages (83) il déclare avoir terminé sa défense et annonce qu'il va prendre l'offensive (on pense bien qu'il n'a pas attendu si longtemps pour donner des coups) et « cueillir des fleurs » dans le dernier ouvrage de Parker. En réalité les 90 pages qu'il ajoute ainsi ne diffèrent ni par le fond ni par la forme des précédentes. Il s'agit seulement, comme dans les combats navals du temps, de virer de bord pour venir lâcher à l'ennemi une nouvelle bordée.

Cette fois-ci Parker avait été touché dans ses œuvres vives ; son feu s'éteignit et le reste de l'escadre anglicane se dispersa. S'il n'est pas tout à fait exact de dire que personne ne répondit à la seconde partie de la *Répétition transposée* (84), la victoire de Marvell ne fait pas de doute. Gilbert Burnet, dans *l'Histoire de son temps*, racontera toute la controverse, et, après avoir admis la « vivacité satirique et le savoir considérable » de Parker mais lui avoir dénié le jugement, la vertu et la piété, dira : « Quand il eut diverti la nation pendant plusieurs années par plusieurs livres virulents écrits avec beaucoup de verve, il fut attaqué par le bouffon le plus vif du siècle [*the liveliest droll*], qui écrivit dans un style burlesque mais avec un savoir-faire si particulier et divertissant que du Roi au boutiquier on lut ses livres avec grand plaisir » (85). Pour ceux qui seraient tentés de mettre en doute l'exac-

responsabilité rejetée sur Parker qui choisit ses vicaires non pour leur vertu mais pour leur misère : seuls des meurt-de-faim peuvent accepter une portion congrue aussi insuffisante) — p. 350 (nouvelle assimilation de Parker et de son vicaire) — p. 440 (nouvelle comparaison entre le bénéficiaire et le desservant). — Marvell n'hésite pas non plus à mettre en cause la femme de Parker (celui-ci s'est marié vers le moment où il écrivait sa *Réfutation*) sans plus de galanterie que de décence (239-40, 274 et 351). — Parker ayant expliqué sa lenteur à lui répondre par une maladie, Marvell insinue que c'est le mal napolitain et plaisante longuement sur ce sujet particulièrement agréable au public de la Restauration (pp. 238-244).

(82) P. 514.

(83) Il s'agit de l'édition princeps (qui compte 414 pages). Grosart, vol. III, p. 460.

(84) Voir bibliog. n° 52.

(85) *History of his own time*, éd. O. Airy (1897), vol. I, p. 467. Une première rédaction de ce passage a été publiée en 1902 par H. C. Foxcroft dans *A supplement to Burnet's History of my own time*... p. 216 : « He [Parker] has raised the King's authority in ecclesiastical matters and depressed it by turns, as he was pleased or displeased with the court... His extravagant way of writing gave occasion to the wittiest books that have appeared in this age, for Mr. Marvell undertook him and treated him in ridicule in the severest but pleasantest manner possible, and by this one character

titude de l'historien whig, l'intervention d'Anglesey auprès de L'Estrange prouve que Charles II a bien trouvé le temps et l'énergie nécessaires à la lecture du pamphlet de Marvell. Burnet continue en disant que le succès de celui-ci « humilia non seulement Parker mais tout le parti [de la Haute-église], car l'auteur de la *Répétition transposée* eut tous les gens d'esprit (ou selon l'expression française tous les rieurs) de son côté ». Si un ecclésiastique anglican, d'ailleurs modéré, ne cache pas sa satisfaction, quelle ne sera point la jubilation des dissidents ! Le Révérend Robert Mac Ward, ministre écossais réfugié en Hollande, refait avec une pieuse émotion le jeu de mots habituel aux ennemis de notre auteur (en anglais *marvel* signifie merveille) : « Je ne saurais omettre ici que le Seigneur, quand le Diable eut suscité Parker, ce monstre, pour aboyer et blasphémer, suscita pour le combattre avec ses propres armes une *merveille* qui bâtonna et assomma si bien ce *bravo* bravache que je ne sais s'il n'est pas mort de sa blessure ; en tout cas, autant que je sache, il est devenu muet » (86).

Plus inattendu mais non moins significatif est l'éloge de la *Répétition transposée* que fait le débauché le plus insigne de la Restauration, Jean Wilmot, deuxième comte de Rochester. Dans un poème fort libre sur *Les eaux de Tunbridge*, daté du 30 Juin 1675, il passe en revue les diverses sortes de baigneurs ; le voici près d'un groupe d'ecclésiastiques : « Le grand personnage de toute cette racaille — était l'impertinent Monsieur du Laurier... ». Une note nous prévient qu'il s'agit de Parker, mais elle est superflue car les vers suivants nous le montrent tout fier de sa dignité d'archidiacre gagnée « en foulant aux pieds la liberté religieuse », gros et gras « quoique Marvell ait si bien ridiculisé sa sottise » (87). Voilà qui explique peut-être la primauté reconnue par

one may judge how pleasant the books were ; for the last king, that was not a great reader of books, read them over and over again ». [Ecrit à l'occasion de la nomination de Parker à l'évêché d'Oxford en 1686/7] On peut noter que dans la seconde rédaction Burnet ne nomme pas Marvell.

(86) Cette digression se trouve dans la préface [*Recommendation*] que Mac Ward écrivit pour le livre de John Brown of Wamphray intitulé : *Christ the way, the truth, and the life* [p. 38-9 de l'édition de 1839. Selon le catalogue du Musée Britannique, la première édition publiée au XVII^e siècle — Mac Ward mourut en 1687 — a disparu entièrement ; une seconde édition, fut publiée au XVIII^e siècle ; c'est une retraduction en anglais d'une traduction hollandaise]. Mac Ward vient de recommander à ses lecteurs un passage où Brown répond à « black mouthed Parker ». Il continue : « Nor can I here omit etc... »

(87) *Tunbridge-Wells* dans *State poems continued*, 1697, p. 220. Rochester n'a garde d'omettre dans sa description la maîtresse que Marvell prête à Parker dans son premier pamphlet [sous le nom de « *Comfortable Importance* », expression empruntée à l'auteur de la *Préface* et torturée à plaisir, Gros, vol. III, p. 10 et *passim*], ni la maladie qu'il interprète comme on sait dans le second :

Listning, I found the cobb of all the rabble
Was pert * Bayes with Importance comfortable ; [* Parker
He being rais'd to an archdeaconry
By trampling on religious liberty ; [==,]
Was grown so fat, and look'd so big and jolly,
Not being disturb'd with care and melancholly,
Tho' Marvel has enough expos'd his folly :
He drank to carry of some old remains
His lazy dull distemper left in's veins ;
Let him drink on, but 'tis not a whole flood,
Can give sufficient sweetness to his blood,
Or make his nature or his manners good.

notre poète à Rochester dans la satire. — Mais après le libertin tolérant le royaliste anglican implacable aux dissidents, Wood, vient témoigner à contre-cœur que Marvell eut le dessus dans sa lutte avec Parker : « Il fut généralement admis, même par ceux qui étaient au reste des partisans de la cause de Parker, que celui-ci pour avoir traité le sujet en discussion de façon trop lâche et imprudente (quoique dans un style brave, fleuri et élevé) se découvrit à l'excès et s'exposa aux rudes coups de son sarcastique adversaire, et que la supériorité et la victoire se trouvèrent du côté de Marvell ». Parker, ajoute Wood, en devint moins emporté et orgueilleux et, après la publication de la deuxième partie de la *Répétition transposée*, jugea prudent de ne pas s'exposer à une nouvelle rossée (88).

Enfin, à défaut d'autre preuve, les mémoires de Parker écrits après la mort de Marvell et publiés longtemps après celle de leur auteur, suffiraient à démontrer que la correction infligée à l'avocat de la persécution fut cinglante. D'abord par les injures lancées contre le défunt : « spurcus quidam... vagus, pannosus et famelicus poetaster... » (89). Ensuite par la façon même dont il raconte la controverse ; il prétend que les dissidents, désespérant de lui trouver un adversaire, « tandem inficetum hunc in scenam emisierunt, qui cum seria omnia in ludicrum et ludibrium verteret, populus, ingenti risu excitato, morionem simul contempsit et plausit... » (90). Parker n'avait point méprisé le rire et les applaudissements populaires jusqu'au jour où ils se tournèrent contre lui. L'aveu involontaire du triomphe de Marvell se trouve donc ici en toutes lettres (91).

*

* *

La répugnance à devenir auteur que Marvell avait exprimée dans la *Répétition transposée* (92), si même elle était sincère alors, ne tint pas contre le succès : de celui-ci *Monsieur Minaudier ou le théologien* à

Ici une version manuscrite [Add. MS. 34362. f. 23 du Musée Britannique] ajoute deux vers :

Importance drank too, tho she'd bene no sinner

To wash away some dreggs he had spewd in her.

Peut-être dans l'esprit de Rochester s'agit-il ici de la femme épousée par Parker après la première partie de la *Répétition transposée*.

(88) Wood, Ed. Bliss, IV, 231.

(89) *Reverendi admodum...* pp. 274-5. Parker vient de décrire en termes généraux les partisans de Shaftesbury ; il s'attaque ensuite à Marvell nommément : « Hos inter impudicos calumniatores maxima fama fuit spurcus quidam, cui cognomento Marvellius... ».

(90) *Ibid.*, p. 304.

(91) On peut reléguer dans la légende une anecdote rapportée par Thompson, III, 473 : Marvell et Parker se rencontrent un jour dans une rue de Londres ; celui-ci veut prendre le haut du pavé ; une lutte s'ensuit et le député envoie l'ecclésiastique rouler dans le ruisseau. Plainte de Parker à l'évêque de Rochester qui convoque Marvell ; celui-ci se justifie par une plaisanterie assez grossière mais qui fait rire et désarme le prélat. — Il est curieux de noter que Thompson tenait cette anecdote, qui serait aujourd'hui considérée comme peu édifiante, d'un ministre dissident, Caleb Fleming (1698-1779) dont on trouvera la vie dans le D. N. B.

(92) Grosart, vol. III, p. 267 : « ... that modest retiredness to which I had all my lifetime hitherto been addicted ». — p. 472 : « your Preface... (which I will never pardon, because it drew me out into publick to be a Writer)... ».

la mode est une preuve de plus en même temps qu'un effet. Ce nouveau pamphlet défend la même cause que le précédent, la cause de la tolérance à l'égard des dissidents; comme le précédent il défend un ministre de l'Évangile contre un autre ministre de l'Évangile, mais, différence notable, cette fois-ci assaillant et assailli sont tous deux anglicans. Et même la supériorité hiérarchique se trouve du côté où se range Marvell, car Herbert Croft, quand il écrit *la Vérité toute nue* (93), occupe déjà depuis de longues années le siège épiscopal de Hereford, tandis que son adversaire, François Turner, n'est encore que principal du collège de Saint-Jean à Cambridge lors de la publication de ses *Animadversions sur... la Vérité toute nue...* (94), et ne coiffera la mitre que sept ans plus tard.

Herbert Croft, respectable vieillard dont la raison n'avait pas encore sombré dans la jésuitophobie, crut que son passé royaliste sans tache, sa fidélité aux Stuarts pendant la guerre civile, l'autorisaient à plaider en faveur des non-conformistes opprimés par ses frères en Dieu, les Seigneurs évêques d'Angleterre et d'Ecosse. Par précaution il s'abrita cependant sous l'appellation anonyme d'« humble modérateur » (qui pour un bon anglican sentait d'ailleurs le presbytérianisme) quand il adressa, en 1675, aux pairs et aux députés un appel qu'il n'entendait pas, s'il faut en croire son apologiste, répandre en dehors du parlement. Mais un « éditeur avide » s'empara de cet écrit (95) qui, s'il ne convertit pas les députés ministériels dont la conviction ou l'argent faisait les soutiens de la politique persécutrice de Danby et de Lauderdale, intéressa suffisamment le public pour s'attirer trois réfutations. L'une est l'œuvre de Gilbert Burnet (96) dont l'intervention prouve que *La vérité toute nue* avait choqué même des anglicans très modérés.

Qu'avait donc avancé Croft ? Il avait condamné avec force la rébellion suscitée par des scrupules religieux (97). Il avait terminé son ouvrage par « un avis charitable à tous les non-conformistes », ne leur cachant pas que « leur esprit sentait quelque peu le pharisien » (98) et que nulle réconciliation n'était possible sans qu'ils y missent du leur. Loin de critiquer les « pères de l'église anglicane » sous Henri VIII et Elisabeth, les Cranmer, les Parker et les Grindal, pour avoir conservé un certain nombre de cérémonies où les puritains subodoraient le papisme, il prie leurs descendants de se montrer fidèles à leur sens de l'opportunité [*expediency*] en supprimant ces mêmes cérémonies. Jadis il fallait « sevrer » sans douleur le peuple de la messe qui était « ses délices »; maintenant qu'elle est devenue « l'objet de sa haine », il convient d'en faire disparaître les derniers vestiges, tout innocents qu'ils soient et purs de toute idolâtrie (99). De même pour la hiérarchie qui a cessé de plaire à un très grand nombre de bons Anglais et de bons protestants.

(93) Voir bibliog., n° 55.

(94) Voir bibliog., n°s 58 et 59.

(95) Marvell dans *M. Minaudier*; Grosart, IV, 19-20.

(96) Voir bibliog. n°s 62 et 63.

(97) Pages 9-10.

(98) P. 60 [erreur de numérotage pour 65].

(99) P. 23.

Le style de la *Vérité toute nue* plaît encore aujourd'hui par sa simplicité et sa modération. L'humour n'y fait pas défaut comme en témoigne le passage où l'évêque se proclame l'ennemi du surplis, non pour sa blancheur suspecte aux puritains, mais à cause des taches (de bière, semble-t-il) qui le souillent par trop souvent sur la poitrine des choristes de cathédrale (100). L'esprit évangélique inspire parfois à Croft une véritable éloquence : « L'uniformité dans les cérémonies est chose bonne et désirable; efforcez-vous donc d'y parvenir. Mais l'unité dans la foi et dans la charité vaut mieux. Si vous ne pouvez obtenir celle-là du moins ne laissez pas échapper celle-ci » (101).

L'adversaire principal (du moins par l'étendue de sa réponse) de Croft, Turner, est une copie plus pâle de Parker. Avec moins de grossièreté dans l'invective, il a aussi moins de vigueur dans le raisonnement. Il essaie de se servir contre Croft de la parodie, comme Buckingham contre Dryden, Parker contre Owen et Marvell contre Parker, mais son esprit rampe, sans force pour voler. Passe encore qu'il défende le surplis en disant qu'une blanchisseuse pourrait répondre victorieusement à l'objection de Croft (102); on peut aussi sourire de ce principal de collège qui trouve un étudiant plongé dans la lecture d'un commentaire d'Euclide composé par un Jésuite, et s'écrie : « O honte ! pourquoi ne te procures-tu pas des mathématiques protestantes ? » (103), ou encore de ce puritain pour qui « Noël était une cérémonie juive abolie lors de la venue du Christ » (104). Mais rapporter une stupide erreur auditive (*his education was a curate pour accurate*) (105) ou un contre-sens d'écolier sur un passage de l'Écriture (*nonne sunt decem mundi ?* rendu par : *are there not ten worlds ?*) (106), mais surtout raconter à propos de « compréhension » religieuse une histoire de chats enfermés dans un tiroir et à qui on pince successivement la queue pour obtenir une mélodie, prouve moins d'esprit que d'irrévérence (107). Pour justifier l'obligation de s'agenouiller en recevant la communion, Turner évoque le spectacle burlesque d'une église où chacun recevrait le pain et le vin dans la posture de son choix, et la complaisance avec laquelle il s'attarde sur ce tableau choque chez un dignitaire ecclésiastique (108). Quant au fond de son argumentation il suffira de dire que Turner, tout en repoussant avec horreur la conception hobbitiste de la fatalité (109), se montre aussi intolérant que le philosophe de Malmesbury, alors qu'il se croit des plus libéraux. Il ne veut pas punir les non-

(100) Pages 17-18 : « But such dirty nasty surplises as most of them wear, and especially the singers in Cathedrals (where they should be most decent) is rather an intimation of their dirty lives, and have given my stomach such a surfeit of them, as I have almost an averseness to all... ».

(101) P. 21. L'édition Henson (voir bibliog. n° 57) imprime « can obtain » au lieu de « cannot obtain » ce qui fausse tout à fait le sens.

(102) P. 35.

(103) P. 54.

(104) P. 43.

(105) Pages 59-60.

(106) P. 51.

(107) Pages 45-6.

(108) P. 40.

(109) P. 13. Il trouve dans *La vérité toute nue* « the very dregs of Mr. Hobbs's divinity, that is, Fatality... ».

conformistes autrement qu'en « les forçant à entrer dans les églises anglicanes pour y entendre la défense d'une bonne cause » (110) : châ-timent plus sévère peut-être que ne le soupçonne l'auteur, du moins le jour où lui-même occupera la chaire. Mais il continue imperturbablement en réclamant du pouvoir civil cette seule aide : qu'on amène à ses sermons, sans doute *manu militari*, les plus grands orateurs dissidents, et que ceux-ci « l'écoutent loyalement » [*give him a fair hearing*] (111). Il est superflu d'ajouter que Turner confond dans la même réprobation catholiques et calvinistes qu'il voit ligués pour humilier l'épiscopat au profit soit du pape soit des ministres (112), et que pour lui l'église établie par Elisabeth représente le dernier mot de la sagesse humaine, sans parler de son institution divine. Ce conservateur-borne en matière ecclésiastique adopte pour devise la parole du centurion de Tite-Live, qui fit faire halte à ses soldats là où le hasard l'avait placé : « Hic manebimus optime » (113).

Beaucoup plus érudite et vigoureuse, plus intransigente aussi, est la réponse anonyme (comme celle de Turner, mais dont l'auteur ne s'identifie pas aussi facilement) à l'ouvrage de Croft, parue peu après sous le titre peu chrétien de *Lex Talionis, ou l'auteur de Vérité toute nue dénudé* (114), dans lequel l'esprit de l'église, selon la définition du *Lutrin*, se révèle dans cette phrase énergique : tolérer les Ariens « aurait sans aucun doute sauvé beaucoup de milliers de vies et damné autant d'âmes » (115). Dans la mesure où un profane peut en juger, l'auteur de *Lex Talionis* triomphe de Croft sur le terrain historique ; il triomphe avec insolence : « On doit s'étonner, dit-il, que cet homme, qui semble avoir toujours vécu dans le creux d'un arbre, ait entendu dire par hasard qu'il y avait eu jadis une chose appelée le concile de Nicée » (116).

La réponse de Marvell le montre de nouveau bon manœuvrier. D'abord il laisse prudemment de côté Burnet qui s'est proclamé « plutôt prévenu [*byassed*] en faveur des non-conformistes » (117). Ensuite il ne décoche qu'un ou deux traits aux auteurs supposés de *Lex talionis* (118), pour prendre le seul Turner comme tête de Turc. Mais en même temps il porte son effort le plus sérieux contre les bases historiques de l'intolérance anglicane. D'où la division de sa riposte en deux ouvrages distincts : *Monsieur Minaudier, ou le théologien à la mode*, et *Un bref essai historique sur les conciles œcuméniques, les symboles et la contrainte en matière religieuse*. Le titre du premier de ces deux ouvrages, comme celui de la *Répétition transposée*, est emprunté à un succès dramatique de l'année. Dans la comédie d'Etheredge, *L'homme à la mode, ou le*

(110) P. 14.

(111) P. 17.

(112) P. 63.

(113) P. 66. — Tite-Live, Livre V, § LV.

(114) Voir bibliog. n^{os} 60 et 61.

(115) P. 7.

(116) P. 30 : 'Tis to be wondered at, how this man, who seems to have always lived in a hollow tree, came to have heard by chance that there was once such a thing in the world as the council of Nice ».

(117) *A modest survey*... p. 28. — Il est d'ailleurs possible que la réponse de Burnet à Croft ait paru après celle de Marvell à Turner (voir bibliog. n^o 62).

(118) Grosart, IV, p. 159.

chevalier Petitfat Papillonnant (119), apparaît un aumônier du nom de Monsieur Minaudier, personnage quasi-muet dont les quelques répliques ne nous apprennent pas grand chose, mais qui devait exciter le rire par le jeu de l'acteur (120). D'après ce que nous dit Marvell, cet ecclésiastique de théâtre avait un air solennel et creux, aussi empesé que son rabat; chez lui l'habit faisait le prêtre, et l'habit enlevé il ne serait resté qu'un bien mince personnage (121). D'ailleurs le sous-titre indique une allusion à « l'homme à la mode », le chevalier Petitfat lui-même, et Marvell compare aussi Turner au personnage sympathique de la pièce, le libertin spirituel et fastueux avec goût, Dorimant (122). Jusqu'ici rien de nouveau dans la tactique du pamphlétaire : il reprend le procédé qui lui a si bien réussi contre Parker, dont il rappelle le souvenir avec le plaisir d'un vainqueur à parler de sa victime (123). Comme sur Parker naguère il rejette sur Turner la responsabilité du ton badin employé pour des sujets sacrés (124). Quant à la composition, elle est aussi faible, ou plutôt nulle, que dans la *Répétition transposée* : Marvell se moque de Turner qui a répondu en 66 pages aux 66 pages de Croft, et qui a cru sa tâche terminée « quand il eut payé exactement son adversaire, sinon avec une taille de même valeur, du moins avec le même nombre d'hoches » (125); mais lui-même fait pire, car il écrit, après un préambule général [pp. 6-12] (126), des « Annotations sur les Animadversions sur le titre, la dédicace, etc... » [pp. 12-28], puis des « Annotations sur les Animadversions sur le premier chapitre, relatif aux articles de foi », et avec une telle prolixité qu'il ne peut aller plus loin. A vrai dire, conscient de son défaut, il se fouette à deux reprises pour se faire avancer [pp. 62-3 et 65] en prenant soin qu'une bonne partie des coups tombe sur les épaules de Turner. Mais il lui est moins facile de se corriger que de corriger son adversaire. Aussi Marvell finit-il par renoncer à son projet « d'aller chapitre par chapitre, opposant comme Turner un titre différent à chacun d'eux » [p. 83]. Il se contente de noter quelques critiques sans même l'apparence de transitions entre elles, et s'excuse de s'arrêter court en invo-

(119) *The man of mode, or Sir Fopling Flutter*.

(120) *Ibid.*, Acte V, sc. II : il se cache dans un cabinet; quand il en sort un des personnages s'écrie : « A pretty spruce fellow ! What may we call him ? » — « Mr. Smirk, my Lady Biggot's chaplain. » — « A wise woman ! adod, she is. The man will serve for the flesh as well as the spirit ». On reconnaît la grossièreté habituelle du théâtre de la Restauration, mais rien n'autorisait, semble-t-il, Marvell à imputer des mœurs dissolues à Turner, et il ne l'a pas fait explicitement.

(121) Grosart, IV, pp. 11-12. Voyez aussi comment Wood interprète l'intention de Marvell : « ... which name of Smirk he gave Dr Turner because in his conception he was a neat, starch'd, and formal divine ». (Ed. Bliss, IV, 546).

(122) Grosart, IV, p. 12 : « So that there was more to do in equipping of Mr. Smirke then there is about Doriman [*sic*], and the Divine in Mode might have vye'd with Sir Fopling Flutter ». Dans la pièce *Petitfat*, loin de se considérer comme une création du tailleur, s'écrie fièrement : « My clothes are my creatures » (Acte IV, sc. I).

(123) Grosart, IV, p. 51, et aussi p. 158, à la fin de l'*Essai*.

(124) *Ibid.*, p. 60.

(125) *Ibid.*, p. 60 : « For the Author's book of the *Naked Truth*, chancing to be of sixty-six pages, the Exposer has not bated him an ace, but payed him exactly, though not in as good billet, yet in as many notches ».

(126) Les chiffres entre parenthèses droites sont ceux de l'édition Grosart, vol. IV, où Monsieur Minaudier occupe les pages 6-90.

quant « l'appel de l'imprimeur », vrai ou faux, et en s'avouant « las de ce fatras, le mien comme le sien » (127).

Le lecteur ne ratifiera pas ce mot sévère de l'auteur sur son propre livre, car celui-ci l'aura fait rire et désarmé; et même il se laissera moins rebuter par *Monsieur Minaudier* que par la *Répétition transposée*, car la longueur en est beaucoup moindre. Mais il réservera sans doute sa préférence pour la deuxième partie de la défense de Croft par notre auteur, car de celle-ci le fatras de Turner disparaît et nous voyons Marvell prendre son sujet corps à corps. Alors qu'il est impossible de résumer la *Répétition transposée* et *Monsieur Minaudier*, on peut le faire pour le *Bref essai historique*. Celui-ci s'ouvre sur cette affirmation : « La religion chrétienne, telle que Notre Sauveur béni l'a instituée, offrait la plus grande sécurité au magistrat par l'obéissance qu'elle enseignait, et elle était susceptible de jouir d'une égale sécurité sous le magistrat grâce à une pratique conforme à cette doctrine » (128) Après avoir prouvé la doctrine par des citations de l'Evangile, et la pratique par des exemples de l'obéissance apostolique à César et de la tolérance de César et de ses délégués tirés des Actes des Apôtres [pp. 90-99], il passe rapidement sur les trois siècles de persécutions qui commencent avec Néron et qu'il explique par la jalousie des prêtres païens [pp. 99-101], pour aborder ce problème, qu'il n'énoncera d'ailleurs explicitement que beaucoup plus tard : « Comment se fait-il que le christianisme qui, exposé à toutes les persécutions, se recommanda aux empereurs païens et mérita si bien leur faveur qu'enfin il recueillit régulièrement la succession de la monarchie, soit tombé sous les empereurs qui le professaient dans une plus grande détresse ? » (129). Le corps de l'*Essai* sera la recherche d'une réponse à cette question. Marvell trace à grands traits l'histoire de l'Eglise depuis l'abdication de Dioclétien jusqu'à la mort de Théodose le Grand [pp. 101-142]. Mais son récit ne marche pas d'une allure égale : après avoir traité en détail du concile de Nicée et de la querelle entre Athanase et Arius, il s'arrête pour des réflexions générales sur la validité des conciles et des symboles imposés par ceux-ci [pp. 124-131]. Il reprend ensuite sa narration à la mort de Constantin, et analyse tour à tour la politique de Constance, de Julien l'Apostat, de Valentinien et de Valens à l'égard des diverses sectes chrétiennes; il est très bref sur Théodose, et décrit ensuite en termes généraux l'état misérable de la chrétienté sous les successeurs de ce prince. Puis au milieu d'un de ses interminables paragraphes, il revient brusquement à la tolérance des empereurs païens, sujet qu'il n'a pas étudié avec assez de précision [*particularis'd*] au début, dit-il en nous avertissant qu'il commence ainsi sa conclusion [p. 146]. Laissant de côté Tibère déjà cité, il

(127) *Ibid.*, p. 90 : « But the printer calls; the press is in danger. I am weary of such stuffe, both mine own and his ».

(128) *Ibid.*, p. 91 : « The Christian Religion, as first instituted by our Blessed Saviour, was the greatest security to Magistrates by the obedience which it taught; and was fitted to enjoy no less security under them by a practice conformable to that doctrine ». — Dans l'édition Grosart l'*Essai* occupe les pages 91 à 160.

(129) P. 151 : « How came it about that Christianity, which approv'd itself under all persecutions to the heathen emperours and merited their favour so far, till at last it regularly succeeded to the monarchy, would, under those of their own profession, be more distressed ? »

passe rapidement en revue Trajan, Hadrien, Antonin le Pieux, s'égare dans une digression sur les tremblements de terre où il reconnaît les signes annonciateurs ou révélateurs des persécutions, revient aux empereurs avec Marc-Aurèle, Commode, Maximin, et retrouve Constantin, dont il fait de nouveau un éloge mitigé et peut-être ironique, et son indigne fils Valens. Heureusement il s'aperçoit qu'il a « viré de bord » [*cast about*] et se pose cette fois-ci en termes formels la question qui a été son point de départ. Il résume la réponse implicite que constituait sa narration en une phrase claire et brève jusqu'à la brutalité : « La vraie et seule cause de détresse de l'Eglise sous les empereurs chrétiens, ce furent donc les évêques ». A cette démonstration historique il en ajoute aussitôt une autre, théologico-philosophique, que l'on peut mettre en regard de celle de l'autorité absolue du souverain en matière religieuse dans la troisième partie du *Léviathan* de Hobbes (130) : « Et ils en furent la cause contre la raison. Car quel pouvoir les empereurs reçurent-ils en devenant chrétiens en plus de celui qu'ils avaient auparavant ? Aucun. A quelle obligation les sujets chrétiens furent-ils soumis envers le magistrat de plus qu'auparavant ? A aucune. Mais l'autorité des magistrats chrétiens demeura telle que l'apôtre l'avait décrite pendant qu'ils étaient païens : « Ils ne sont pas à redouter pour les bonnes actions mais pour les mauvaises » (131). Quel nouveau pouvoir les évêques avaient-ils acquis grâce auquel ils pussent transformer tout pontificat en un *caïphat* ? (132). Aucun non plus. 2 Corinthiens, X, 8. Quand ils auraient été des apôtres, « le Seigneur leur aurait seulement donné l'autorité pour édifier, non pour détruire ». Plus que tous autres ils auraient dû prêcher au magistrat les terribles menaces de l'Ecriture contre ceux qui empiètent sur les droits des chrétiens et les persécutent » [p. 152]. Il ne reste plus à Marvell d'autre tâche que de prouver comment cette invective raisonnée contre l'intolérance ecclésiastique des IV^e et V^e siècles atteint le clergé anglican. Pour ce faire, le logicien recourt à un argument *a majori ad minus* : les disputes de ce temps là ont eu pour objet les symboles, celles d'aujourd'hui ne proviennent que des cérémonies dont l'importance est bien moindre. Donc les persécutions modernes dépassent les anciennes en absurdité et en cruauté [pp. 154-5]. Plutôt que d'imposer par la violence le port du surplis, les prélats d'Angleterre feraient mieux de corriger les abus bien plus dangereux pour l'Eglise que Marvell leur énumère « confusément, comme ils viennent au bout de sa plume » [p. 157]. Puis le pamphlétaire lance une flèche à son vieil ennemi Parker, une dernière anecdote moqueuse contre Turner, un jeu de mots contre chacun de deux auteurs possibles de *Lex Talionis*, et termine sur une citation de Hooker, fort noble mais qu'il ne peut s'empêcher de commenter sur le mode badin [p. 160].

Pareille composition est encore bien lâche ; le lecteur français se dira

(130) Cette partie porte le titre : *Of a Christian common-wealth.*

(131) *Rom.* XIII, 3.

(132) Nous risquons cette transcription du mot *Caïphat*, forgé par Marvell pour la circonstance et qui vise l'identité (selon les puritains) du sacerdoce catholique ou anglican et du sacerdoce juif, personifié en Caïphe, principal accusateur du Christ.

sans doute que l'ordre chronologique donne sans grands frais à Marvell un semblant de suite dans les idées. Pourtant l'*Essai sur les Conciles* mérite qu'on loue son unité et sa méthode par comparaison avec le pamphlet précédent. Sur le même modèle est construit l'ouvrage de Marvell qui se place aussitôt après par sa date, la *Relation de l'accroissement du papisme et du gouvernement arbitraire...* Nous avons dit ailleurs l'occasion et le but de cet écrit encore plus politique et moins religieux que ses prédécesseurs. Il suffira de noter ici que par la composition relativement cohérente et par la simplicité, la sobriété du style, la *Relation* s'apparente à l'*Essai* plutôt qu'à la *Répétition transprosée* ou à *Monsieur Minaudier*. Par contre, elle a de ceux-ci la préoccupation directe du présent, sans le détour d'une promenade à travers l'histoire ancienne. Elle est fondée sur les notes mêmes que Marvell prenait au cours des séances parlementaires et recopiait dans ses lettres à ses électeurs, et elle ne les élabore guère davantage; elle cite tout au long plusieurs documents officiels assez indigestes. Aussi, plus instructive que l'*Essai*, possède-t-elle un moindre agrément littéraire.

Pour en revenir à *Monsieur Minaudier*, le succès immédiat de cet ouvrage n'égalait certes pas celui de la *Répétition transprosée*. Pourtant il fit quelque bruit et combla de joie le principal intéressé, Croft. L'évêque de Hereford écrivit à Marvell une lettre où l'onction de la *Vérité toute nue* cède la place à la vanité très mondaine d'un auteur sensible aux attaques de ses ennemis et aussi peu charitable à leur égard qu'ils avaient pu l'être au sien. Croft remercie son défenseur avec effusion et le prie de continuer à le défendre. La réponse de Marvell, pleine d'un respect extérieur, n'est peut-être pas exempte de quelque ironie (133). C'est du moins ce que laisserait supposer la façon dont il désignait, dans une lettre un peu antérieure à Harley, la *Vérité toute nue* : « le livre du pauvre homme ». Et après avoir décrit l'effet produit à Londres par *Monsieur Minaudier*, il demandait à son correspondant : « Qu'en dit le pauvre homme ? » En effet Harley résidait alors à Brampton Bryan dans le diocèse de Hereford, et ce fut sans doute lui qui provoqua la lettre de Croft à Marvell en réponse à la question de son ami.

Si l'on peut mettre en doute la sincérité de la déférence témoignée par l'ennemi de l'épiscopat à un membre de cet ordre, par contre on ne sera pas surpris de voir Marvell, écrivant à Harley, presbytérien plus ou moins avoué, se gausser des ecclésiastiques à propos de son nouveau pamphlet; mais avec sa prudence habituelle dans l'audace il s'abstient de signer sa lettre et il y parle de lui-même à la troisième personne : « Le livre attribué à Marvell se tire d'affaire en ce monde comme il peut, mais l'auteur va et vient négligemment comme si cela ne le concernait pas. Les théologiens de l'église établie disent que dans sa partie plaisante il ne vaut pas la *Répétition transprosée*, que l'on y sent le fond du tonneau. L'*Essai*, ils le reconnaissent, est écrit

(133) La réponse de Marvell est du 15 juillet 1676; la lettre de Croft n'est pas datée. Toutes deux nous sont connues par une copie que Marvell en fit pour son neveu Popple et qu'il joignit à sa lettre du 17 juillet. Voir la note de l'édition Margoliouth.

de façon à bien jouer le rôle que lui assignait Marvell, mais ce rôle était très pernicieux ». Quant à Turner, il a lu le livre d'un trait, oubliant ce jour-là, chose inouïe, de dîner. « L'évêque de Londres est allé plusieurs jours au Conseil [privé] en tenant le pamphlet à la main et a montré à ses amis les passages qu'il avait notés, mais nul n'y prend garde ». Marvell ne semble donc guère inquiet, quoique son éditeur Ponder ait été mis en prison dès le 10 mai pour avoir publié le livre sans privilège et ait avoué avoir reçu le manuscrit de l'auteur lui-même, qu'il a nommé (134). — Ce qui suit est plus surprenant. Un certain Bates, ministre dissident des plus notoires, attaque l'*Essai* avec « plus de soin et d'application » que quiconque, « principalement au sujet du Concile de Nicée ». Inimitié personnelle, explique la lettre, mais elle continue : « Marvell, si c'est lui l'auteur, m'a bien ébranlé pour ce qui concerne le Concile de Nicée et les Conciles en général; mais il eût mieux fait d'accepter l'argent d'un riche presbytérien qui, avant que le livre n'eût paru, aurait acheté toute l'édition pour la brûler. Qui voudrait écrire ? » (135). Certes Marvell s'amuse ici à mystifier, non son correspondant, mais le cabinet noir au cas où celui-ci lirait la lettre. Aussi est-il difficile de faire la part de la fantaisie dans ce passage. Mais l'impression s'en dégage que le scandale causé par l'*Essai* ne fut pas limité aux seuls anglicans. Réel ou imaginaire, le « riche presbytérien » croyait-il, tout en partageant au fond l'opinion de Marvell, que la divulgation de celle-ci risquait de compromettre sa secte et d'attirer sur elle une recrudescence de la persécution ? Ou était-il choqué lui-même, comme Bates l'était ou prétendait l'être ? Pourtant, en introduisant l'esprit critique dans un domaine où les Turners et les Gunnings faisaient appel à l'autorité, Marvell pouvait se réclamer d'une longue tradition protestante. Milton encore presbytérien avait, sans provoquer pour cela de protestations parmi ses amis, malmené les conciles comme les Pères de la primitive église avec une joie féroce. Beaucoup plus respectueux mais non moins net est le XXI^e des XXXIX articles qui constituent

(134) *Calendar of State Papers, domestic, sub die*. Le garde du Sceau privé, qui était toujours le comte d'Anglesey, intervint encore dans le sens de la modération; invoquant la loi il voulait que Ponder fût mis en liberté sous caution. Mais le chancelier, Finch, qui avait, seize ans plus tôt, étant alors avocat-général, déclaré Milton digne de la potence, répondit : « That for contempt of the order of the Board late made against printing without licence, for the seditiousness of the matter of it etc... he may be committed for it ». — Margoliouth, II, 357, cite une lettre du 23 mai 1676 d'où il ressort que l'anonymat de Marvell était dès lors percé à jour non seulement par la police mais encore par le public.

(135) La lettre de Marvell à Harley, qui porte la date du 1^{er} juillet 1676, a paru pour la première fois dans l'édition Margoliouth. Nous regrettons de l'avoir connue trop tard pour l'étudier comme elle mériterait de l'être, au Musée Britannique. Avant de parler de son propre livre Marvell en mentionne plusieurs, tous récents et de controverse religieuse, entre autres : « D^r Stillingfleets answer to Godwin, where in his prefatory Epistle to the Bishop of London ...he seems to have read the sheet so seditious and defamatory to Christian religion ». On peut demander si Marvell ne fait pas allusion ici à son propre *Essai*, bien que le mot *sheet* soit assez impropre en ce cas. Mademoiselle Robbins nous dit que dans son *Epître* Stillingfleet montre clairement qu'il a lu l'*Essai* bien qu'il ne le cite expressément nulle part. — L'évêque de Londres mentionné à deux reprises dans cette lettre de Marvell était Henri Compton. D'après le D. N. B. il était très hostile aux catholiques et devint peu après, s'il ne l'était pas déjà, très conciliant avec les non-conformistes. Mais il était aussi l'ami de Danby, ce qui suffit à expliquer le peu de sympathie entre ce prélat et Marvell.

la charte de l'église anglicane : « Sur l'autorité des conciles œcuméniques. — Puisqu'ils sont un assemblage d'hommes dont tous ne sont pas gouvernés par l'Esprit et le Verbe de Dieu, ils peuvent errer et de fait ils ont quelquefois erré, même sur des points qui concernaient Dieu. Aussi les choses qu'ils ont prescrites comme nécessaires au salut n'ont ni force ni autorité à moins qu'on ne puisse montrer qu'elles soient extraites de l'Ecriture sainte ». Si dès 1562 des réformateurs modérés pouvaient parler ainsi, comment s'expliquer l'émotion, en 1676, de ceux-là même qui avaient quitté le giron de l'église établie ? Nous remettons l'examen de cette question à la conclusion du présent chapitre car il nous reste encore à raconter la dernière des controverses auxquelles fut mêlé Marvell avant de tenter une définition de son attitude en matière religieuse.

*

* *

Dans la *Répétition transposée* Marvell avait défendu un dissident contre un anglican et dans *Monsieur Minaudier* un anglican contre un autre anglican. Dans ses *Remarques sur un récent discours perfide, écrit par un certain T. D. sous le prétexte De causa Dei et prétendant répondre à la lettre et au post-scriptum de Monsieur Jean Howe sur la prescience divine etc...* affirmant comme étant la doctrine protestante que Dieu par une influence efficace pousse et détermine universellement les hommes à toutes leurs actions, même celles qui sont les plus criminelles — par un protestant (136), Marvell défend un dissident contre un autre dissident. Jean Howe et son assaillant Thomas Danson, tous deux ministres, avaient quitté l'Eglise établie lors de la Loi d'Uniformité. Mais le fait que nul anglican ne prend part à la querelle et que celle-ci se vide entre persécutés ne modifie ni le style ni les procédés dialectiques de Marvell : il tourne en ridicule Danson, comme naguère Parker (137) et Turner, pour le plaisir des laïcs les plus frivoles. Il affecte par exemple d'interpréter les initiales T. D. dont était signé le pamphlet de Danson par *The Discourse*, qu'il désigne constamment par le pronom neutre *It* affublé d'une majuscule ironique et auquel il prête toutes les stupidités et toutes les malveillances (138). Les plaisanteries qu'il décoche à cet animal de son invention ne sont ni meilleures ni pires que celles qu'il décochait à « Monsieur du Laurier » ou à « Monsieur Minaudier ». Le succès, autant qu'un tour d'esprit naturel, dissuadait Marvell de se renouveler.

Plus importante est la différence que constitue entre ce pamphlet et les précédents le caractère purement théologique du sujet. Marvell a soin d'écarter comme déplacée toute considération politique ou même ecclé-

(136) Voir bibliog., n° 83.

(137) Comme dans *Monsieur Minaudier*, Marvell rappelle avec plaisir sa victoire sur Parker. Grosart, IV, 171-2 : « And he that pretended to treat at once of a serious, while he was amused with « a more comfortable importance », was advertis'd, that he ought therefore to have so long abstained either from the one or the other ».

(138) Grosart, IV, 174 et *passim*.

siastique. Howe s'en était d'ailleurs tenu strictement à la question très limitée (139) que lui avait posée son noble et savant ami, Robert Boyle (140), pieux chimiste : pouvait-on « concilier la prescience divine du péché humain avec la sagesse et la sincérité des conseils de Dieu, de ses exhortations, et tous les moyens dont il se sert pour les empêcher » ? C'est un des aspects du dogme de la prédestination, mais Howe se garde bien de s'attaquer à l'ensemble du problème; il veut seulement « justifier *certaines* voies de Dieu devant les hommes » et particulièrement devant les libertins disposés à accuser d'hypocrisie un maître prodigue d'avertissements qu'il sait inutiles, un juge soucieux uniquement de mettre le futur coupable dans son tort et non de le détourner du mal. L'objection devait peiner des âmes dévotes, mais raisonnables et humaines, comme celle de Boyle, chrétien mais pas du tout calviniste selon la formule de la génération précédente. Howe, tout prêchant qu'il est, ne se sent pas plus à l'aise devant cette conséquence apparente d'un dogme fondamental, ni devant les textes qui semblent la confirmer. Le Seigneur a-t-il « endurci le cœur de Pharaon » comme le dit la traduction de la Bible ? Voltaire s'indignera d'une telle conception de la divinité. Howe, croyant encore mais déjà sensible, plaide que le mot hébreu admet « une signification plus douce » (141). D'autre part, comme il a pour la scolastique un dédain égal à celui de Hobbes lui-même, il s'interdit d'emblée de faire appel à l'explication par « l'indivisibilité et l'insuccession de la durée éternelle » (142). Howe n'avait pas la tête métaphysique, et son mépris pour Saint-Thomas d'Aquin et Duns Scot (143) montre qu'il ne comprenait rien au puissant effort de ces deux théologiens. Seulement, au lieu de reconnaître, comme l'auteur du *Leviathan* (144) et (dans un tout autre ton) celui des *Pensées* (145), qu'il y a là un mystère impénétrable, il s'efforce de rendre intelligible l'union des contradictoires par des comparaisons pratiques et même administratives. Supposez un roi qui soit aussi un prophète : comme roi il vous avertit de ne pas violer la loi; comme prophète il prévoit que vous la violerez; or Dieu participe du roi et du prophète; donc... (146). L'élection théologique se justifie par un argument encore plus contestable : puisqu'un prince a le droit de se choisir des favoris qui ne se distinguent du reste du peuple par aucun mérite spécial, Dieu a le droit de désigner ses Elus de toute éternité (147). Pitoyable démonstra-

(139) Voir bibliog., n° 79.

(140) Aujourd'hui Boyle est surtout connu comme le précurseur de Mariotte et comme l'un des fondateurs de la Société royale de Londres. Mais Marvell a pu entrer en relations avec lui par l'intermédiaire de son frère, le baron Broghill, royaliste rallié à Cromwell, puis réconcilié avec Charles II, et membre du Parlement-Cavalier, — ou de sa sœur, la baronne Ranelagh, amie de Milton.

(141) Page 27 : « a gentler meaning ».

(142) P. 4. — Cf. *Religio medici*, Part I. Sect. XI, où Browne expose éloquemment cette conception de l'éternité et l'adopte sans hésitation.

(143) Pages 48-9.

(144) Voyez par exemple, p. 374 de l'édition princeps, ses railleries sur les *nunc-stans* des scolastiques, et sur « many other their bold opinions concerning the Incomprehensible Nature of God ».

(145) Edition Brunschvicg, Sect. III, n°s 230 sqq., et *passim*.

(146) Pages 52-3. Voyez aussi p. 63 cette phrase : « All God's public Edicts... do more principally aim at... the dignity and decorum of his government itself [than the advantage of men] ».

(147) Page 74.

tion qui conclut de l'arbitraire royal à l'arbitraire divin ! Du moins peut-on, avec Marvell (148), louer dans le traité de Howe un style simple et clair ; ce ministre écrit dans la langue des honnêtes gens et ne fait qu'un emploi restreint du jargon de l'Ecole. Sa platitude ne se hérisse pas de termes barbares, et ses raisonnements ne dissimulent pas leur faiblesse sous les formes aristotéliennes, comme c'était jusqu'alors la règle dans la controverse théologique.

On rend mieux justice au style de Howe quand on a lu sa réfutation par Danson (149). Celui-ci, calviniste intransigeant, est aussi empêtré de logique formelle qu'aucun de ses contemporains catholiques. Il n'hésite pas d'ailleurs à s'appuyer sur l'autorité d'un jésuite, du « très pénétrant Suarez » [p. 15], qui du moins raisonne en bon élève du Stagyrite, tandis que « Monsieur Howe s'est complu dans son humeur antiscolas-tique et a négligé la rigueur des termes scolastiques, imprudence qui lui fait renverser ses propres assertions » [p. 76]. Et Danson de montrer à Howe comment il aurait dû procéder [pp. 11-12]. Il s'ensuit que la lecture du *De causa Dei* rebute le moderne le plus patient. On y trouve pourtant de curieux exemples d'entêtement théologique. Le point essentiel à maintenir contre Howe est que Dieu est la cause des actions humaines, même des plus criminelles. Le second livre des Rois (ou de Samuel), XVI, 22, nous apprend « qu'Absalon alla vers les concubines de son père ». C'est Dieu, nous dit Danson, qui tourna le désir d'Absalon dans cette direction, et « l'influence divine fut déterminative » non seulement de l'adultère, mais encore de l'inceste. A vrai dire le théologien ajoute aussitôt après que Dieu est l'auteur non pas *mali* mais *ordinis in malo* [pp. 67-9]. Grâce à cette distinction la pudeur humaine et la perfection divine se trouvent sauvées (150). — Mais que dire de cette interprétation (au reste fort imprévue et hasardeuse) d'une phrase de Saint-Paul (151) : « Je comprends par ces mots... que Dieu prend plaisir à la perte des incrédules comme au salut des fidèles » ? [p. 109]. Ces maladresses dialectiques montrent chez Danson un chrétien sans peur, « tout brûlant du zèle de la maison de Dieu » (152). Chez un homme de génie qui posséderait le même courage, elles cesseraient d'être ridicules ou odieuses pour devenir sublimes. Pascal ne dit-il pas : « La

(148) Grosart, IV, 173 : « His style [is] perspicuous and elegant... ». P. 177 (concession ironique à Dawson) : « And it is an infirmity which Mr. Howe, I observe, is much subject to, that he seldom useth any notional terms or distinctions, where he can make men comprehend him better without them; and at that indeed he hath a singular faculty ».

(149) Voir bibliog. n° 81. Cf. aussi les n° 80 et 82.

(150) C'est le genre de distinction qu'aime à railler Hobbes, par ex. *Léviathan*, p. 375 (éd. pr.) : « One makes the things incongruent, another the incongruity ». — Parfois la distinction est si subtile qu'elle échappe à un profane comme dans cette phrase d'un évêque de Lincoln, citée avec éloge par Danson (p. 91) sur l'adultère : « the act being the same for the substance, is altered in its moral respect, by making the woman, with whom I committed Adultery, my wife ».

(151) Il s'agit de 2 *Cor.* II, 15 : « We [the apostles] are unto God a sweet savour of Christ, in them that are saved, and in them that perish ».

(152) Wood, *Athena*, IV, col. 592, dit que « an author of his persuasion » appela Danson « vir doctissimus, totus rei domus zelo ardens ». Cette citation non seulement est inexacte mais n'offre aucun sens, sans doute par la faute du typographe. Pourtant le D. N. B. la reproduit sans sourciller. En réalité Winifred Jenkyn dans l'*Admonitio* qui précède son *Celeusma* (1679) a écrit : « Thomas Dansonus, totus Dei domus zelo calens ».

justice [de Dieu] envers les réprouvés est moins énorme et doit moins choquer que la miséricorde envers les élus » (153) ? Au fond l'inintelligent Danson avait l'âme plus religieuse que le médiocre Howe, et c'est à celui-là, non à celui-ci, que va notre préférence d'incrédulés.

Mais Marvell, chrétien trop timide pour accepter la farouche logique de Danson, n'était pas assez sceptique pour en admirer du dehors la beauté. Persuadé que la raison peut expliquer, sinon la nature de Dieu, du moins les manifestations de sa volonté, il proteste contre une doctrine qui lui paraît une insulte au Créateur. Pas plus que Howe il n'accepte l'épithète d'arminien ; il se garde bien de nier la prédestination, mais, comme les arminiens, comme les molinistes, il la rend pratiquement inopérante. Nous ne nous hasarderons pas à sa suite dans un labyrinthe d'attaques et de ripostes. Car, quoiqu'il essaie cette fois-ci d'aligner ses critiques en un ordre méthodique au lieu de réfuter son adversaire page par page, la composition demeure faible. Marvell reconnaît lui-même que les huit articles de son acte d'accusation chevauchent les uns sur les autres (154). S'il a rangé sous le second chef (ignorance du sujet) ce qu'il aurait pu mettre par exemple sous le troisième (falsifications) ou le quatrième (perversions du sens de Howe) ou le cinquième (insinuations perfides), c'est, nous dit-il, « par charité » [p. 203]. Le croira qui voudra. Quant au septième chef (absurdités grossières, inconséquences, contradictions et expressions dangereuses), il peut évidemment englober tout ce que Danson a écrit, pourvu que l'on prenne sa partie pour juge. Le premier chef (arguties verbales), le sixième (vantardise) et le huitième (virulence) trouveraient leur place à peu près dans n'importe quelle critique de n'importe quel pamphlétaire du temps, et Marvell semble particulièrement peu qualifié pour jeter ces pierres là.

Malgré le factice de ces divisions le fond des *Remarques* offre-t-il quelque intérêt ? L'auteur ne fait guère que répéter les thèses de Howe qui chez celui-ci déjà n'avaient guère d'autre originalité, si l'on peut dire, que leur timidité. Seule l'orientation générale du pamphlet mérite d'être notée : Marvell, comme Milton, s'écarte de la maîtresse tradition protestante pour humaniser la religion sur un point essentiel, pour la rendre raisonnable, même contre le sens des textes sacrés. Dangereuse tentative qui risque fort d'aboutir à la fadeur de la pensée et du sentiment. Si Milton évite ce péril, on n'en saurait dire autant de Marvell

(153) *Pensées et opuscules*, édition Brunshvicg, Sect. III, n° 233. Le tort de Danson est sans doute de ne pas assez reconnaître que sa doctrine va « contre la raison », comme le fait Pascal, *ibid.* Sect. VII, n° 445 : « Le péché originel est folie devant les hommes, mais on le donne pour tel... ».

(154) Il est caractéristique de la négligence de Marvell en matière de composition qu'il ne s'avise d'énumérer ces articles qu'après en avoir déjà traité deux en détail, qu'il numérote les six articles restants de un à six [pages 202-3], et qu'il les reprenne ensuite un à un (après être revenu sur l'article deux) en leur donnant les numéros trois à huit. — Ce pamphlet occupe dans l'édition Grosart les pages 167-242 du volume IV. Après un préambule général [pages 167-170] et quelques remarques sur le livre de Howe [pages 170-3] et sur son adversaire [pp. 173-5], Marvell passe en revue ses huit articles [pages 175-230]. Puis sous couleur de critiquer la préface du traité de Danson, il revient sur des vétilles de forme [pp. 230-5], puis aborde brusquement le point qui lui tient le plus au cœur : l'accusation d'incliner à des doctrines papistes lancée contre Howe par Danson [pp. 235-40]. Il exécute ensuite rapidement un autre adversaire de Howe [pp. 240-1] et conclut en conseillant à celui-ci de ne pas répondre et en s'excusant de s'être aventuré dans le domaine théologique.

dans sa défense de Howe. Aussi ce pamphlet cause-t-il aujourd'hui une déception. Il traite sans grandeur un noble et difficile sujet. Le style badin, la frivolité des comparaisons, parfois leur grossièreté, choquent bien plus ici que dans des écrits où seule la discipline et non le dogme était en cause. On attendait mieux d'un écrivain qui a été poète sacré et par instants mystique. Mais il n'en faudrait pas conclure que Marvell ne se passionne pas, à sa façon, pour la gloire divine et pour l'honneur de la religion réformée autant que Boyle, que Howe ou même que Danson. S'il cherche à faire rire le parterre, c'est pour discréditer une opinion qui lui semble impie, et susceptible de détourner vers les jésuites nombre de chrétiens à l'âme douce. Le jongleur de la légende faisait à la Vierge l'offrande de ses tours et de ses culbutes, ne sachant mieux. Peut-être Marvell bouffonne-t-il parce qu'il a conscience de son infériorité sur le terrain, non seulement de la scolastique qu'il méprise comme Howe, mais de la métaphysique qu'il ne comprend plus. Peut-être son esprit a-t-il commencé à descendre avec celui de ses concitoyens la pente qui aboutit à Locke.

A la différence des autres pamphlets de Marvell, et malgré le sel dont il les avait assaisonnées, les *Remarques* semblent avoir passé presque inaperçues. Wood lui-même (à la suite d'Aubrey) les omet dans la liste des œuvres de notre auteur (155). Le nombre des exemplaires qui subsistent aujourd'hui est très restreint. Le seul témoignage externe qui justifie l'attribution de cet ultime écrit à Marvell est celui d'un ministre dissident qui publia en 1724 une vie de Howe, Edmond Calamy, héritier d'un nom illustre dans les annales presbytériennes. Celui-ci nous apprend que « l'ingénieux André Marvell, écuyer, écrivit une réponse à Danson très spirituelle et amusante » (156). Les *Remarques* ne méritaient pas d'éloge plus compétent que celui qui leur fut ainsi décerné par le petit-fils du second cinquième de *Smectymnuus*.



Dans tous ses pamphlets (sauf — jusqu'à un certain point — l'*Essai* et la *Relation*) l'attitude de Marvell ne se définit que par rapport aux contemporains qu'il défend et surtout qu'il attaque; elle est critique et négative. Il s'ensuit qu'un récit de ces controverses fait plus de place aux amis et aux adversaires de notre auteur qu'à lui-même, si l'on s'en tient au fond. Mais la situation se rétablit en sa faveur dès que l'on considère le style. Grâce à son esprit plus qu'à la valeur de sa pensée, plus même qu'à la bonté ou à la victoire de la cause qu'il soutenait, les écrits théologico-politiques de Marvell ont survécu à ceux qu'ils réfutaient. C'est de ce point de vue que se justifie l'éloge de Swift, un peu surprenant au premier abord : « Il y a une exception », dit l'auteur

(155) Dans la vie de Danson (*Athenæ*, Ed. Bliss IV, 594) il se pose sans y répondre la question : les *Remarques* sont-elles de Howe ?

(156) Cette vie est placée en tête d'une édition des *Œuvres* de Howe. L'allusion à Marvell se trouve page 22.

du *Conte du Tonneau*, à cette règle que les réfutations périssent comme les plantes annuelles, « c'est lorsqu'un grand génie consent à ridiculiser un sot écrit; ainsi nous lisons encore avec plaisir la réponse de Marvell à Parker bien que le livre auquel il répond ait depuis longtemps sombré dans l'oubli » (157).

Si la supériorité pour le détail de la forme (abstraction faite de la composition) appartient sans conteste à l'auteur de la *Répétition transprosée*, le mérite d'avoir découvert cette veine burlesque revient, nous l'avons dit, à celui de la *Politique ecclésiastique*. Mais peut-on parler de découverte ? (158). Il s'agit tout au plus de l'emploi dans un domaine jusque là réservé aux discussions sérieuses d'une manière d'écrire déjà en vogue depuis longtemps. On pourrait plutôt s'étonner de voir le burlesque triompher à une date aussi tardive. En France les jours où

Jusques à d'Assouci tout trouva des lecteurs

sont révolus. Le *Virgile travesti*, qui marque l'apogée du genre, achève de paraître en 1652. Quand Louis XIV décide de gouverner par lui-même, l'éclat de sa majesté met en fuite ce genre bas et populaire. Mais l'Angleterre suit nos modes avec un certain retard, et d'ailleurs l'exubérance nationale, que le goût classique naissant ne comprime guère, y trouve son compte. Le succès de *Hudibras*, effet de cette disposition du public, la renforce à son tour par l'émulation qu'il suscite.

On connaît la formule quasi-mécanique du burlesque : faire parler « Didon et Enée comme des harengères et des crocheteurs » (159), ou en termes plus généraux traiter petitement des sujets grands par nature ou par convention. Quoi de plus tragique qu'une vraie bataille ? Le burlesque abondera donc en descriptions de combats où toute l'effusion de sang se bornera, au plus, à un saignement de nez. *Hudibras* passe son temps à rosser et à être rossé. Mais Marvell n'avait pas besoin de l'exemple de Butler pour suivre une tradition qui remonte au moins à la *Batrachomyomachie*. Dès son séjour au château d'Appleton, il racontait dans le plus pur style burlesque l'assaut donné par un ancêtre de Fairfax au couvent où était séquestrée sa maîtresse :

Quelques nonnes opposent en vain sur la brèche
leurs saints de bois à l'ennemi.
Une autre plus hardie soutient l'assaut
avec leur vieux goupillon;
tandis que l'abbesse affolée égrène

(157) Ce passage se trouve dans l'*Apologie de l'auteur* qui précède le conte dans l'édition de 1710 : « There is indeed an Exception, when any Great Genius thinks it worth his while to expose a foolish Piece; so we still read Marvel's Answer to Parker with pleasure, tho' the book it answers be sunk long ago ». (Ed. Guthkelch-Smith, p. 10).

(158) Comme le fait Wood, IV, 231 : « the then, but newly, refin'd art (tho' much in mode and fashion almost ever since) of sportive and jeering buffoonry ».

Pour l'opinion inverse qui fait de *Martin Mar-prelate* l'inventeur de cet « art », ou du moins le premier à l'employer dans la controverse religieuse, et l'ancêtre de Marvell, voir *infra*, chap. VIII, notes 12 et 13. A notre avis la ressemblance entre les deux pamphlétaires puritains est assez vague (voir toutefois n. 36 *supra*).

(159) Boileau. *Lutrin*, Au lecteur (1674).

les cliquetants boulets ramés de son chapelet;
mais leur canon le plus bruyant était leur poumon
et leur arme la plus perçante était leur langue.
Mais, les chassant de la main comme mouches,
le jeune Fairfax escalade le mur... (160).

Voici maintenant, emprunté à la première partie de la *Répétition transprosée*, un tableau de l'alarme que la *Déclaration d'Indulgence* provoque dans le parti de la Haute-Eglise : « Dès la publication quelques-uns de vos supérieurs, dit-il à Parker, gens de votre robe, firent passer le mot d'ordre dans le camp ecclésiastique, et commandèrent de battre ces tambours, les chaires, contre le Papisme... Et pourtant ils avaient oublié pendant des années qu'il existât dans notre nation la créature appelée papiste récusant; pourtant la « théologie polémique et controversiste » (161) pendait depuis si longtemps dans les grands salles de nos manoirs comme l'armure rouillée et surannée de nos ancêtres, plutôt pour rappeler les anciens temps et pour faire rire que pour servir; et tout à coup... heureux celui qui le premier put en grim pant sur un escabeau décrocher une vieille cuirasse ou un haubert qui avait été porté du temps de la reine Elisabeth... ! Certains l'endossèrent en hâte sans enlever la rouille; d'autres se mirent à huiler et à fourbir leur armure; les uns pissaient dans le canon de leur mousquet, d'autres crachaient dans le bassinet pour le nettoyer. Ici l'on pouvait voir un casque mis c'en devant derrière, là une boucle sur le dos qui aurait dû être sur la poitrine. Certains par erreur se saisirent d'arguments sociniens-arminiens, d'autres d'arguments papistes pour combattre un papiste. Ici un nain perdu dans les accoutrements d'un géant; là un Don Quichotte équipé de pièces disparates et de toutes les paroisses. Jamais il n'y eut telle incongruité ni telle non-conformité [que] dans leur appareil. L'un courait emprunter un sabre à Calvin, celui-ci un mousquet à Théodore de Bèze; celui-là une bandouillère à Keckermann lui-même. Mais quand ils en vinrent à chercher mèches, balles et poudre, il n'y en avait plus à vendre. Les fanatiques [= dissidents] les avaient toutes achetées, et les leur firent payer un prix exorbitant. Et ce n'était un moindre divertissement de contempler les chefs. Peu savaient lancer des commandements et comprenaient l'instruction d'une compagnie : ils étaient aussi novices que leurs soldats étaient gauches, et l'ensemble faisait un spectacle aussi plaisant que l'exercice de la milice dans le comté de ——— » (162).

(160) *Upon Appleton house*, v. 249-58 :

Some to the Breech against their Foes
Their *Wooden Saints* in vain oppose.
Another bolder stands at push
With their old *Holy-Water Brush*.
While the disjointed *Abbess*' threads
The gingling Chain-shot of her *Beads*.
But their lowd'st Cannon were their Lungs;
And sharpest Weapons were their Tongues.

But, waving these aside like Flies,
Young *Fairfax* through the Wall does rise...

(161) Expression méprisante dont se sert Parker pour désigner les écrits calvinistes.

(162) Grosart, vol. III, pp. 188-190 : « For I suppose you cannot be ignorant that some of your superiors of your robe did, upon the publishing that Declaration, give the word, and deliver orders through their ecclesiastical camp, to beat up the

Marvell a lâché la bride sur le cou à son esprit ; il en oublie même que dénigrer la milice, c'est faire le jeu des partisans d'une armée permanente, nouveauté qu'il déclare par ailleurs destructive des libertés anglaises (163).

Outre l'allure générale du morceau un trait au moins rappelle Butler : la comparaison de la chaire avec un tambour sur lequel s'abat en guise de baguette le poing du prédicateur (164). Mais par delà ce modèle récent, on retrouve Cervantès qu'une allusion à son héros désigne explicitement ; et surtout la plaisanterie copieuse et un peu grasse évoque nécessairement notre Rabelais (165). Ici encore Marvell suit les traces de Parker auquel il reproche d'ailleurs « d'avoir lu Don Quichotte trop tôt et la Bible trop tard » (166). Il est de fait que l'archidiacre de Cantorbéry trouve nombre de ses effets dans l'histoire du chevalier de la triste figure et de son écuyer. De même, quand Marvell cite dans la deuxième partie de la *Répétition transposée* une anecdote empruntée à la légende rabelaisienne, il a soin d'ajouter que le curé de Meudon est pour Parker « une vieille connaissance » ; et, un peu plus loin, il appelle un des pamphlétaires venus au secours de l'archidiacre « son second Rabelais », comme s'il voulait en bon puritain rejeter sur ses adversaires l'opprobre qui s'attache au nom même du conteur gaulois (167).

pulpit drums against Popery... So that, though for so many years those your superiors had forgot there was any such thing in the nation as a Popish recusant; though « polemical and controversial divinity » had for so long been hung up in the halls, like the rusty obsolete armour of our ancestors, for monuments of antiquity, and for derision rather than service; all on a sudden... happy was he that could climb up first to get down one of the old cuirasses or an habergeon that had been worn in the days of Queen Elizabeth... Some clapp'd it on all rusty as it was, others fell off oyling and refurbishing their armour; some piss'd in their barrels, others spit in their pans, to scowr them. Here you might see one put on his helmet the wrong way; there one buckle on a back in place of a breast. Some by mistake caught up a Socinian-Arminian argument, and some a Popeish to fight a Papist. Here a dwarf lost in the accoutrements of a giant; there a Don Quixot in an equipage of differing pieces and of several parishes. Never was such incongruity and Nonconformity in their furniture. One ran to borrow a sword of Calvin; this man for a musket from Beza; that for a bandeoleers even from Keckerman. But when they came to seek match, and bullet, and powder, there was none to be had. The fanatics had bought it all up, and made them pay for it most unconscionably and through the nose. And no less sport was it to see their leaders. Few could tell how to give the word of command, nor understood to drill a company : they were as unexpert as their soldiers aukward; and the whole was as pleasant a spectacle as the exercising of the trained bands in — shire ».

(163) Cf. Ch. VI, *supra*, et la lettre à Hull du 17 novembre 1660 : « I can not but remember, though then a child, those blessed days when the youth of your own town were trained for your militia, and did methought become their arms much better then any soldiers that I have seen there since ».

(164) *Hudibras*, Part I, Canto I, v. 11-2.

(165) Marvell était fort capable de lire Rabelais dans le texte, mais il a eu à sa disposition la traduction des livres I et II par Urquhart de Cromarthy, parue en 1653. Le seul passage de Rabelais cité par Marvell (Grosart, III, 300) provient du livre II, chapitre III. La citation est d'ailleurs inexacte : « This is... like Doctor Rabelais his setting Julius Caesar to beat mustard... ». Or l'on sait que « Jules Caesar et Pompée estoient guoldronneurs de navires » et que « Xercès crioit la moustarde ». Urquhart traduit exactement. Le passage ne prouve donc ni que Marvell se soit servi de la traduction, ni le contraire.

(166) Grosart, vol. III, p. 46 : « This happens by his growing too early acquainted with Don Quixot, and reading the Bible too late... Hence it is that you shall hear him anon instructing princes, like Sancho, how to govern his island... ». Cf. p. 184, et aussi p. 140, où se trouve une citation de Parker relative à l'armet de Mambrin. — P. 146 Marvell fait allusion à l'épisode des moulins à vent.

(167) *Ibid.*, pp. 247-8. Ces allusions à Rabelais interviennent au cours d'un passage

Mais ceux-ci ont déjà pu signaler dans la première partie de la *Répétition transposée* « une humeur gargantuesque » (168) en citant comme exemple ce passage (il s'agit de Parker qui vient d'entrer chez un grand seigneur en qualité d'aumônier) : « Il fut alors transporté par la sainteté de son ministère jusqu'au ravissement extatique... On le vit pendant ses prières soulevé parfois en l'air, et une fois en particulier si haut qu'il se fêla le crâne contre le plafond de la chapelle... ». Assez curieusement la métaphore reprend, quelques lignes plus bas, mais accomodée au goût métaphysique. Parker devient de plus en plus amoureux de lui-même, et « cette fêlure de son crâne, comme c'est le cas pour les miroirs brisés, le multiplie dans sa vanité et son imagination » (169). Si l'exagération burlesque vient de Rabelais, elle prend donc chez Marvell un tour bien anglais, tout aussi mécanique mais plus bizarre.

Voici un procédé polémique qui lui est familier et qui dérive aussi de l'habitude des pointes : feindre de prendre au sens concret une expression figurée de son adversaire. Turner a-t-il bien pesé ses paroles avant d'écrire « qu'il obligerait les dissidents « à ouvrir les yeux, bon gré mal gré » ? Car il faudrait deux anglicans pour chaque non-conformiste, sauf pour un borgne par ci par là... Un plus petit nombre d'orthodoxes ne saurait s'acquitter décemment de cette mission, et chaque équipe de deux devrait aller bien en mesure, et ouvrir les yeux de son non-conformiste exactement en même temps, de peur qu'un œil ne fût d'une opinion et l'autre d'une opinion contraire. Et puis l'humanité exigerait qu'on accordât au non-conformiste le temps de cligner de l'œil. Autrement autant vaudrait lui couper les paupières comme les évêques de Carthage le firent au presbytérien Régulus pour le punir de s'en être tenu au vrai sens de son engagement (170). Mais d'autre part ce serait un trop grand honneur pour un ramassis de gueux fanatiques de se voir servir avec autant de majesté qu'Obeshankanogh, roi de Virginie, qui avait deux écuyers attachés en permanence à sa personne pour lui soulever les paupières chaque fois qu'il jugeait l'homme placé en face de lui digne de son regard » (171).

sur les Phthirophages ou mangeurs de poux qui est lui-même très rabelaisien dans son exagération.

Ce que nous avons appelé : « une anecdote empruntée à la légende rabelaisienne » paraît être, nous dit obligeamment M. Jean Plattard, professeur à l'université de Poitiers, une invention de Marvell lui-même : « Doctor Rabelais, upon examination for his degree, answer'd that if his Gargantua were sick he would prescribe him *pilulas evangelicas, ex centum libris aloes et myrrhae* ». L'aloès symbolise l'amertume, non certes de l'Evangile lui-même, mais de ceux qui prétendent le prêcher ; on ne voit pas ce que signifie la myrrhe.

(168) *Reproof...*, p. 269 : « his garagantuan humour ».

(169) Grosart, vol. III, pp. 49-50 : « he was transported now with the sanctity of his office, even to ecstasy : ... he was seen in his prayers to be lifted up sometimes in the air, and once particularly so high that he crack'd his skull against the chappel ceiling... that crack of his skull, as in broken looking-glasses, multiplied him in self-conceit and imagination ». Grosart signale avec raison que cette image se trouve dans Donne, *The broken heart, in fine*.

(170) L'original dit « covenant » avec une allusion au pacte de ce nom conclu par les presbytériens écossais en 1638, et dont l'interprétation fut l'objet pendant toute la guerre civile d'interminables discussions.

(171) Grosart, vol. IV, p. 79 : « he would oblige them « to open their eyes whether they will or no ». For it would require two of the Church of England to every Non-conformist, unless 'twere here and there one that had lost an eye in the service. Less

Dans le choix de ces comparaisons héroïco-classique et exotico-grotesque Marvell hésite entre la forme proprement burlesque et la forme inverse de parodie, celle qui ennoblit des pensées ou des événements mesquins par une expression élevée. Le ridicule naît alors du désaccord entre l'ampleur du contenant et la petitesse du contenu. De ce genre de plaisanterie Boileau donne vers le même moment dans le *Lutrin* un exemple qui n'a jamais été égalé. L'usage qu'en fait Marvell n'atteint pas, tant s'en faut, la même finesse. La facétie qu'un bon juge (172) a déclarée la meilleure de toute la *Répétition transposée* est moins son œuvre que celle de Parker. Celui-ci dans sa *Politique ecclésiastique* avait déclaré « moins dangereux de tolérer la débauche que l'hérésie » [p. XLV] et soutenu qu'« une plus grande sévérité s'imposait dans la surveillance des consciences que dans celle des vices et de l'immoralité » [p. XLIII]. Dans la première partie de la *Répétition transposée* Marvell avait fait de cette opinion le thème d'une des « six pièces de théâtre » dont il attribuait la composition à « Monsieur du Laurier » ; il avait intitulé cette pièce : « La débauche tolérée » [Grosart, III, 87-90]. Dans sa *Réfutation*, Parker se prétendit calomnié [p. 65]. Pour parer l'attaque de Marvell il composa une proclamation où il substitua son titre d'archidiacre à celui de roi et son sobriquet de « Laurier » au nom du monarque régnant, et dans laquelle il s'efforça de réduire à l'absurde l'accusation portée contre lui en la couchant en termes officiels : « ...Aussi pour empêcher et prévenir les maux qui menacent de s'abattre sur notre royaume par l'effet de la moralité et de la gravité des non-conformistes, c'est notre volonté et notre bon plaisir d'accorder une licence entière et sans frein à toute sorte de vice et de débauche ; et par un don de notre gracieuse faveur princière nous déliions tous nos féaux sujets des obligations que font peser sur eux les dix commandements et toutes les lois divines, et toute la législation de ce royaume sans exception, en tant qu'ils contredisent le contenu de notre présente déclaration, et nous requérons tous les juges selon leur compétence de suspendre immédiatement l'application de toutes les peines prévues par la susdite législation, que ce soit le pilori, le fouet, la chiourme, les verges ou la hache, etc..., qui sont par la présente et demeurent suspendues ». Dans la deuxième partie de la *Répétition transposée* Marvell commence par reprocher à Parker « la témérité sans précédent avec laquelle il a rédigé cette déclaration au nom de Sa Majesté » ; puis, pour ne pas être en reste avec son adversaire, il « obtient de son imprimeur que celui-ci prête à Parker le secours de son ministère » (173). La déclara-

would not do the business decently, and those two also must be well in order, to open the Nonconformists eyes both at once, lest one eye should be of one and the other eye of a contrary opinion. And then they should, in humanity, give them some interval for winking. Else they had as good cut off their eye-lids, as the episcopal Carthaginians used the Presbyterian Regulus, for keeping in the true sense to his covenant. But on the other side it would look too big for a company of beggarly Fanatics to be waited upon in as much majesty as Obeshankanogh the king of Virginia, that had two squires of the body in constant attendance, to lift up his eye-lids as oft as he conceiv'd any man worthy to be look'd upon »

(172) W. P. Ker dans sa notice sur les œuvres en prose de Marvell (voir bibliographie, n° 120) : « The proclamation of « Bayes R. » — *A declaration for the tolerating of Debauchery* — is the liveliest part of the *Rehearsal transposed* ».

(173) « ... seeing your Declaration, I doubt, hath not so well been taken notice of

ration n'a pas eu tout le retentissement qu'elle méritait, parce qu'elle était imprimée dans la *Réfutation* en caractères ordinaires. La voici reproduite en caractères gothiques, les seuls qui conviennent à un document officiel [Grosart, vol. III, pp. 441-3]. Ici nous tombons dans la gaminerie, d'ailleurs inoffensive et drôle, mais qui surprend chez un homme de cinquante-deux ans. Dans cette sorte de collaboration entre Marvell et Parker les parts de l'un et de l'autre s'enchevêtrent si bien qu'on ne peut guère les séparer. Car Marvell a mis en pleine valeur par artifice typographique une proclamation burlesque composée par Parker avec des phrases cueillies çà et là dans Marvell qui lui-même les avait cueillies dans Parker.

A cette sorte de parodie qui prend ses thèmes dans la vie politique et où le député de Hull se montre particulièrement à l'aise, se rattache le discours du trône placé par lui dans la bouche de Charles II en 1675, et qui semble bien être le premier du genre par la date comme par la qualité. C'est peut-être ce que Marvell a fait de mieux en prose. Seul un membre du parlement pouvait écrire ce morceau, et quel membre plutôt que notre satirique ? Car si les témoignages externes qui le désignent comme l'auteur sont tardifs et suspects, le style seul suffirait à justifier l'attribution (174). Malheureusement la longueur de ce discours et les nombreuses allusions contemporaines qu'il renferme nous interdisent de le citer. Notons plutôt que même dans la *Relation* dont la forme relativement contenue montre Marvell tout pénétré de la gravité de son sujet, il ne peut toujours résister à la tentation du burlesque, d'un burlesque très voisin de celui qui inspira la proclamation de l'archidiacre et le discours du Roi. Voici un passage relatif à une ambassade française qui arrive en Angleterre au moment où Charles II et les Communes chicanent à propos de leurs pouvoirs respectifs en matière de diplomatie et de finances, tout en protestant de leur accord sur la nécessité de faire la guerre à la France :

« Immédiatement après l'ajournement débarquèrent le duc de Créquy, l'archevêque de Reims, Monsieur Barrillon, et une suite de trois ou quatre cents personnes de tout rang. Aussi la rencontre des pairs spirituels et temporels de France et d'un si grand nombre de leurs Communes avec le Roi [d'Angleterre] à Newmarket sembla-t-elle constituer un second parlement; on put croire que le parlement anglais avait été ajourné afin de mieux recevoir celui-ci. L'adresse que cette assemblée envoya à Sa Majesté, les lois qu'elle vota, n'ont pas encore été publiées; mais voici les projets dont on discourut :

Loi pour maintenir au service de la France les sujets de Sa Majesté qui s'y trouvent actuellement.

Loi pour annuler toute réclamation et revendication contre les sujets français pour toute prise maritime faite sur les Anglais, depuis l'année 1674 jusqu'à ce jour, et à l'avenir.

for want of the character in which such publick matters ought to be promulged, I have in return of your civility prevailed with my Printer to do you a cast of his office ». (Grosart, III, 441).

(174) Cf. chap. V, *supra* et bibliographie, n° 95.

Loi pour marier les enfants de la famille royale à des princes papistes (175).

Loi pour fournir [à Charles II] un nouveau subsidé d'argent français.

Mais comme il ne semble pas que ni ces projets ni bien d'autres d'une nature plus secrète aient reçu l'assentiment royal, il suffit de les avoir mentionnés sans en dire plus long. Une seule chose est très certaine : le parlement anglais avait été tenu à l'écart des négociations relatives à la paix, à la guerre, aux alliances, comme s'il y avait eu inconvenance et présomption de sa part à s'en mêler ; au contraire avec ces états-généraux de France on négocia et agita toutes ces questions dans un esprit de parfaite confiance. De Newmarket ces états furent invités à se transporter à Londres et ils y continuèrent leurs séances jusqu'au retour du parlement anglais ; alors ils furent renvoyés chez eux avec tous les signes et démonstrations d'une satisfaction mutuelle » (176). Le comique réside dans l'emploi des termes techniques de la langue parlementaire, et aussi dans l'opposition entre les projets de loi imaginaires et les projets réels votés par le parlement anglais : tandis que ceux-ci sont fort mal vus de la cour, ceux-là qui en prennent le contre-pied plaisent grandement, sinon au Roi (Marvell hésite sur le bord du crime de lèse-majesté), du moins à son entourage de « conspirateurs ».

Parfois la plaisanterie est moins mécanique, l'exagération moins évidente, la critique moins superficielle. De la caricature nous passons à la description réaliste, que vient même renforcer l'étude des mobiles moraux. Il faudrait pouvoir citer tout le passage consacré dans la *Relation* [pp. 322-332] à la déchéance du parlement-cavalier, devenu, au bout de quinze ans et plus de mandat, le parlement-pensionné. Ce qui en fait la valeur littéraire, indépendante de sa valeur documentaire pour l'historien, c'est que l'analyse s'y relève de croquis pris sur le vif. Comment un fonctionnaire-député pourrait-il proposer des économies dans le service public où il touche son traitement ? Voilà l'idée, mais Marvell la met en action. Il fait défiler devant nous, avec moins de

(175) L'original porte « protestant », mais comme le remarque Grosart c'est une erreur typographique évidente pour « popish ».

(176) Grosart, vol. IV, pp. 374-5 : « There landed immediately after the recess, the Duke of Crequy, the archbishop of Rheims, Monsieur Barillon and a train of three or four hundred persons of all qualities, so that the Lords Spiritual and Temporal of France, with so many of their Commons, meeting the king at Newmarket, it looked like another Parliament and that the English had been adjourned, in order to their better reception. But what address they made to his Majesty, or what Acts they passed, hath not yet been published ; but those that have been in discourse were :

« An Act for continuing his Majestie's subjects in the service of France.

« An Act of abolition of all claims and demands of the subjects of France, on account of all prizes made of the English at sea, since the year 1674 till that day, and for the future.

« An Act for marrying the Children of the Royal Family to Popish Princes.

« An Act for a further supply of French money ».

But because it appears not that all these, and many others of more secret nature, passed the Royal assent, it sufficeth thus far to have mentioned them. Only it is most certain, that although the English Parliament was kept aloof from the business of war, peace and alliance, as improper for their intermeddling and presumptuous ; yet with these three estates of France all these things were negotiated and transacted in the greatest confidence. And so they were adjourned from Newmarket to London, and there continued till the return of the English Parliament, when they were dismissed home with all the signs and demonstrations of mutual satisfaction ».

grossièreté mais autant de mordant que dans les *Dernières instructions*, le cortège de ces ministériels par destination. Mieux, il nous les montre en train de parler sur un sujet de leur compétence. Par exemple : « Quel officier de la marine de guerre ne se considérerait comme obligé de grossir en paroles la dépense, de porter aux nues la gestion, de cacher les négligences, d'accroître les dettes et d'insister sur les besoins de l'amirauté, gréant et dégréant la flotte devant la chambre en un même instant, et la représentant à la fois en bonne et mauvaise conditions ? » (177) De même sur l'autre terrain préféré de Marvell, celui de la satire ecclésiastique, l'imagination sait parfois se soumettre à l'observation, critique, malveillante même, mais, semble-t-il, fidèle, comme dans le passage suivant de *Monsieur Minaudier*. Turner (ou plutôt le genre d'auteur dont Turner est le type, car le tableau a une portée générale), après avoir écrit un pamphlet en faveur des prétentions du clergé et de la politique d'intolérance, se préoccupe de répandre cet ouvrage, non seulement dans la capitale mais encore dans toute l'Angleterre; il l'envoie par exprès aux universités : « Quant aux cathédrales de province elles apprennent plus tardivement son existence; et il arrive à leur entendement par l'intermédiaire du roulier. Le chapitre se réunit pour en délibérer et admire en corps sa profondeur théologique. Ceux des chanoines qui peuvent avoir confiance les uns dans les autres en font le sujet de leur conversation particulière; et il y a gros à parier que les laïcs, non encore avertis, entendront pour la première fois le contenu du livre dans le sermon du chanoine qui sera de service au moutier le dimanche suivant; ses confrères cachent la supercherie pour l'honneur du diocèse. Ensuite, quand le livre s'est répandu dans la ville, le plagiaire se demande comment, n'était que les esprits de même sorte se rencontrent, l'auteur du pamphlet a pu tomber si juste sur ses propres idées. Mais si le doyen de la cathédrale prévoit que le livre sera de bonne vente, vous pouvez croire qu'il prend les devants sur les libraires et se fait envoyer tout un lot de volumes pour les détailler à un prix avantageux » (178). Encore que Marvell

(177) Grosart, IV, 325-6 : « What officer of the navy, but takes himself under obligation to magnify the expence, extol the management, conceal the neglect, increase the debts and press the necessity, rigging and unrigging it to the House in the same moment, and representing it all at once in a good and a bad condition ? ». — Robbins *op. cit.*, p. 276, suggère très ingénieusement que Pepys a servi ici de modèle au crayon de Marvell. Le mot *officer* pouvait alors désigner aussi bien un fonctionnaire civil comme l'auteur du *Journal* qu'un vrai marin comme le chevalier Robert Holmes, membre du parlement lui aussi et ennemi de Marvell (voir Grosart, IV, 278). La lettre à Hull du 24 avril 1675 dit : « To day M^r Pepys according to the Houses' order brought in the state of the Navy, Stores, and provision which the House will consider of next Tuesday ». Robbins remarque que deux jours auparavant Marvell avait été « teller for the yeas » dans un vote sur une proposition tendant à exclure de la chambre les fonctionnaires (cf. *supra*, chap. V). En fait Pepys défendant l'amirauté jouait le rôle d'un ministre ou sous-secrétaire d'Etat d'aujourd'hui, mais Marvell n'avait pas prévu le régime parlementaire. — Toutefois, comme le passage cité dans le texte suit une description du soldat-député, peut-être le marin est-il un vrai marin, et non Pepys. Sur celui-ci voir une appréciation peu flatteuse, qui est peut-être de Marvell, au numéro 92 de notre bibliographie.

(178) Grosart, IV, 61 : « The country cathedralls learn it latest, and arrive [on attendait : it arrives] by slower degrees to their understanding, by the carrier. It grows a business of chapter, and they admire it in a body as a profound book of theology. Those of 'em that can confide in one another, discourse it over in private, and then 'tis odds, but, before the laity get notice of it, they first hear it preach'd over

n'ait guère vécu dans ces petites villes épiscopales, c'est de médisance plutôt que de calomnie qu'il semble se rendre coupable cette fois. En tout cas le style change ici de caractère; il cesse d'être burlesque; on songe à Furetière plutôt qu'à Scarron, au *Roman bourgeois* plutôt qu'au *Roman comique*.

Par ailleurs au contraire c'est la fantaisie qui élève Marvell au-dessus du burlesque ordinaire. Il retrouve même quelquefois, en badinant, le langage de la poésie. Au milieu d'un tableau bouffon de Parker et de sa maîtresse qui jouent aux jeux innocents le premier soir de leurs amours, le chantre de Damon et de Juliana, d'Amétas et de Thestylis, s'écrie : « N'est-il pas étrange que ces minutes les plus favorables de la vie humaine où les étoiles sourient, les oiseaux chantent, les vents murmurent, les fontaines gazouillent, les arbres fleurissent et la nature universelle s'invite aux noces, au moment où le lion rentre les ongles, où l'aspic met de côté son venin et où toutes les créatures les plus nuisibles deviennent amoureusement innocentes; n'est-il pas étrange qu'alors même Monsieur du Laurier ne soit pas capable de contenir sa malignité ? » Cette peinture des effets de l'amour sur les êtres ne relève sans doute pas de la plus véridique histoire naturelle, mais elle est agréablement conventionnelle et prépare l'effet de surprise qui suit : « Si vous tenez à la vie, Madame, ne le laissez pas approcher de vous. Il s'est nourri depuis l'enfance de vipères en guise de lamproies, et de scorpions en guise d'écrevisses; et s'il a jamais mangé des poulets, ils avaient été engraisés d'araignées, de sorte qu'il a empoisonné toute sa substance et qu'il serait beaucoup plus dangereux de coucher avec lui qu'avec un charlatan qui n'a pas encore pris son antidote » (179). L'hyperbole euphuistique s'achève sur une grossièreté, et c'est dommage, car la verve du pamphlétaire avait donné au moins l'illusion poétique.

Plus souvent l'ordure apparaît sans aucun alliage de poésie. Le fait est si général sous la Restauration qu'il semblerait inutile d'insister. Si Marvell, comme Butler et Dryden, avait pris parti contre les Têtes-rondes et leurs héritiers politiques et religieux, il suffirait de dire que ses écrits bravent trop souvent l'honnêteté : on nous croirait sur parole. Que même dans les satires en vers attribuées à Marvell la décence

by him whose turn it is next Sunday in the minster; the rest conceal the fraud for the reputation of the diocess. After the book is grown common the plagiary wonders how, but that proportionable wits jump together, the Exposer could hit so right upon his notions. But if the dean foresee that 'tis a very vendible book, he you may imagine forestalls the market, and sends up for a whole dicker of 'em to retails at his best advantage ». Quoique « the forestalling of the market » soit connu, et réprimé, en France, nous n'avons pu trouver d'équivalent à cette expression. Elle désigne l'action d'arrêter sur les routes les paysans qui se rendent au marché et de leur acheter leurs produits pour les revendre ensuite hors du contrôle municipal.

(179) Grosart, III, 62-3 : « Is it not strange that in those most benign minutes of a man's life, when the stars smile, the birds sing, the winds whisper, the fountains warble, the trees blossom, and universal nature seems to invite itself to the bridal, when the lion pulls-in his claws and the aspick laves-by its poison, and all the most noxious creatures grow most amorously innocent; that even then Mr. Bayes alone should not be able to refrain his malignity? As you love yourself, madam, let him not come near you. He hath been fed all his life with vipers instead of lampreys, and scorpions for cray-fish; and if at any time he eat chickens, they had been cramb'd with spiders, till he hath so invenomed his whole substance that 'tis much safer to bed with a mountebank before he hath taken his antidote ».

souffre, on peut, si l'on veut, l'expliquer par des interpolations (et de fait les pires saletés ne paraissent pas lui revenir) ou par la nécessité de peindre sous leurs vraies couleurs des milieux corrompus. D'ailleurs c'est plutôt le patriote qui s'y révèle que le puritain. Celui-ci, à tort ou à raison, les contemporains et la postérité presque unanime l'ont découvert dans les pamphlets dont la religion plus que la politique est le sujet, et où la grossièreté, imputable au seul Marvell, ne saurait produire les mêmes excuses. Aussi avons-nous non seulement le droit mais le devoir strict de prouver notre allégation et de montrer quelles libertés de pensée et de parole pouvait s'accorder en ce temps-là un puritain, véritable ou supposé, peu importe ici, à charge naturellement de les refuser aux enfants de Baal et de Dagon.

Si l'homme est un animal qui rit, c'est surtout l'animal qui chez l'homme rit et fait rire. Les deux grandes fonctions physiques, la digestive et la reproductive, fournissent le meilleur de ces railleries traditionnelles. La faim des autres est divertissante : « Vous étiez alors si famélique, dit Marvell à Parker, que vous eussiez adoré un oignon pour peu qu'il eût crié : Viens me manger » (180). Mais bien plus divertissante encore est la nécessité d'évacuer les résidus de la digestion : le style de Parker, ordurier selon son adversaire, rappelle le stratagème « des Hollandais à Batavia, qui, après avoir épuisé leurs autres munitions, chargèrent leurs canons avec des excréments. La propreté des indigènes javanais ne put soutenir cette attaque et sur le champ la victoire fut abandonnée aux Hollandais. Il ne me convient pas, conclut modestement Marvell, de lutter ainsi avec cet homme » (181). Quant à Turner, son impudence est telle qu'il va offrir son livre aux ministres d'état même quand ils se trouvent « sur la chaise percée » (182). Le non-conformiste Danson n'échappe pas davantage à ce genre de plaisanterie (183). Par comparaison avec les précédentes cette boutade-ci peut passer pour discrète : Parker, saltimbanque ecclésiastique, tient sa théologie en fief « *par saltum, sufflum et pettum* » (184). Après l'intestin, la vessie : Parker, qui vient de faire paraître sa *Politique ecclésiastique*, s'offre simultanément deux satisfactions, « pisser et admirer la page de titre de son livre » (185) affichée près de la barrière du Temple en guise de publicité selon l'usage du temps. Parfois la digestion s'achève moins bien. La dernière phrase de la seconde partie de la *Répetition transprosée*, qui interprète en anglais une anecdote en latin fort

(180) Grosart, III, 419 : « But you were so hungry at that time, that you would have adored an onion, so it had cryed : « Come, eat me » ».

(181) *Ibid.*, 523 : « You put me in mind of the Hollanders in Batavia, who, having spent their other ammunition, charged with excrements; the purity of the savage Javaes could not abide it, but thereupon yielded them the victory : neither does it become me to contend for it ». Voilà l'un des passages qui font songer à Swift.

(182) Grosart, IV, 61 : « though they be reading papers of State, or at the stool ».

(183) *Ibid.*, 230-1 : « I should now therefore have concluded, were there not something yet in Its Prefatory Epistle so sordid, that I reserved it for behind, as the most proper place it could be applied to ».

(184) Grosart, III, 515.

(185) *Ibid.*, 51 : « taking the opportunity at once to piss and admire the title-page of his book ». — Cf. p. 513 où le mot cru s'autorise de la Bible : « just as if Rabb-shaked should pretend, when he threat'ned the men of Jerusalem they should drink their own piss [4 Rois, XVIII, 27], that he prescribed them a remedy for the scurvy ».

peu ragoûtante, peut se traduire ainsi « En tout cas j'ai vomi vos souliers sales ». Il est vrai que les mots *expuens* et *spit out* qu'emploie tour à tour le pamphlétaire signifient aussi « cracher ». Accordons lui le bénéfice du doute, mais rappelons que vers la même date Molière corrige (d'aucuns diront : gâte) deux vers des *Femmes Savantes* pour en effacer à la demande de Boileau ce verbe cracher, bon pour la farce et indigne de la haute comédie. Ailleurs le doute n'existe pas sur l'intention de Marvell. Celui-ci fait-il allusion aux incommodités des voyages, il n'a garde d'oublier « les nausées sur le paquebot » (186), souvenir personnel peut-être mais déplacé dans un ouvrage sur la prédestination. Par contre l'emploi figuré du vomissement s'autorise de la Bible : la première partie de la *Répétition transprosée*, s'il faut en croire la seconde, a produit sur Parker l'effet d'un émétique, et vu « l'extraordinaire impureté de son estomac » celui-ci a vomi « feuilles de navet, grenouilles, œufs punais, sous de bronze, sauterelles, épingles, champignons, etc... enveloppés pêle-mêle dans des boules de bave et de bile qui auraient fait éclater le Dragon et qui en vérité semblaient avoir quelque chose de surnaturel » (187). Mais voici où Marvell ne s'appuie plus sur l'Apocalypse, où il innove et, si l'on peut dire, raffine : « Pourquoi, demande-t-il à Parker, vous reprocher ce dont... vous vous faites honneur ? Je vous procure du plaisir par la seule répétition de vos paroles ; vous applaudissez à l'esprit et à la malice de vos expressions et vous chantez victoire. Ainsi certaines personnes trouvent-elles un second régal dans la saveur de leurs propres rots » (188).

Quand Marvell est en veine d'aménité, il se contente de dire que « Parker a le hoquet » (189) ou que « la morve lui coule du nez » (190). Ou bien à ces misères internes il en ajoute d'autres qui ne le sont pas mais qui touchent la peau de fort près. La vermine possède pour lui un comique irrésistible. Ici Parker se nourrit de poux pour guérir une jaunisse (191) ; là ses invectives qui ne s'interrompent pas, même au plus fort de la correction à lui administrée, évoquent ce tableau de mœurs populaires : « Il me rappelle l'incorrigible mégère qui au moment où on la plongeait dans l'eau jusque par dessus les oreilles, levait encore les deux mains, les ongles des pouces dans la position de qui veut écraser une lente, ou bien faisait les cornes avec deux doigts pour appeler son bourreau, dans ce langage muet, pouilleux et cocu » (192). Avec ce dernier mot nous passons à un autre ordre de plaisan-

(186) Grosart, IV, 171 : « the nausea of the packet-boat ».

(187) Grosart, III, 249 : « ... the extraordinary foulness of his stomach ... Turnip-tops, frogs, rotten eggs, brass-coppers, grasshoppers, pins, mushrooms, etc. wrapt up together in such balls of slime and choler that they would have burst the Dragon, and in good earnest seem to have something supernatural ». Cf. *Apocalypse*, XII, 15 et XVI, 13.

(188) *Ibid.*, 453-4 : « But why do I reproach you with these things, which I am perswaded, nay certain, that you take for an honour ? I oblige you by the very repetition, and you clap and crow at the wit and malice of your expressions. So some men take a second entertainment in the savouriness of their own belches ». Ici encore on songe à Swift comme le fait remarquer Emile Pons. *Swift, les années de jeunesse et le Conte du tonneau* (Strasbourg, 1925) p. 218, n. 2.

(189) Grosart, III, 161 : « M. Bayes his hiccough ».

(190) *Ibid.*, 94 : « your nose drivels ».

(191) *Ibid.*, 247-8.

(192) *Ibid.*, 115 : « He puts me in mind of the incorrigible scold, that though she

teries. Dans ce nouveau domaine la différence entre les satires que Marvell faisait courir sous le manteau et les pamphlets qu'il signait ou dont il se reconnaissait l'auteur est celle qui sépare le mot cru du sous-entendu, ou la périphrase transparente d'une périphrase un peu plus voilée, ou encore le terme populaire du vocable savant. Il n'appelle pas la vérole par son nom, mais raconte, pour le plaisir de ses lecteurs et peut-être pour le sien propre, car l'à-propos en est mince, une anecdote sur l'origine de cette « vile maladie » qui se manifeste par de « laides pustules » et des « bubons » et que « seul peut guérir le mercure » (193). Ailleurs, sans autre prétexte que la similitude entre le nom d'un théologien cher à Parker et celui d'un médecin qui a écrit sur la thérapeutique de ce mal, il introduit dans son pamphlet la « *lues vénérienne* » (194). Parker a-t-il, reprenant une opinion de Descartes, fait de la glande pinéale le siège de la conscience, il n'en faut pas plus à Marvell pour s'écrier : « Vous êtes bien honnête, je l'avoue, de ne pas l'avoir placée dans certaine autre glande » (195). Un peu plus loin il dira du même Parker que « sa bourse et sa conscience étant attachées par les mêmes liens font ensemble le parfait modèle d'un, etc... » (196). Un Wycherley, un Rochester auraient prononcé le mot ou les mots que Marvell nous laisse le soin de deviner, avec une de ces réticences qui seront familières à Sterne. Ce faisant le pamphlétaire annonce-t-il un siècle plus poli, plus délicat ? Faut-il le louer de scrupules incomplets et tardifs ? Nous inclinerions plutôt à voir dans cet *etc* et dans d'autres procédés semblables le signe d'une corruption plus profonde. En tout cas l'insinuation licencieuse se concilie bien plus difficilement avec le caractère puritain que la verdeur du langage, même accompagnée d'un large rire, ce rire que Cromwell savait à l'occasion faire éclater.

Si le sourire du bout des lèvres indique un viveur blasé, l'érudition sur des sujets scabreux révèle une complaisance du cerveau plutôt que l'exubérance d'un tempérament sain. Certaines comparaisons de Marvell choquent par leur indécence froide et apprêtée. Parker, dans un accès de jovialité, a ainsi interpellé Owen à propos de son *Discours sur l'amour évangélique*... : « Cher cœur, comme je te serrerais dans mes bras et te baiserais pour tout cet amour et cette douceur ! » (197). Marvell ne trouve qu'un seul autre exemple de baisers à une personne que l'on se prépare à torturer : « Sous l'empire romain c'était le privilège du bourreau de déflorer les vierges avant de les mettre à mort » (198). L'église catholique, nous dit la *Relation*, se recommande aux tyrans par l'habitude qu'elle donne aux peuples de la servilité ; mais les princes qui concluent avec elle ce pacte déshonorant font un marché de dupes,

was duck'd over head and ears under water, yet stretched up her hands with her two thumb-nails in the nit-cracking posture, or with two fingers « devaricated », to call the man still in that language lousy rascal and cuckold ».

(193) *Ibid.*, 97-8.

(194) *Ibid.*, 501. — Cf. 238 sqq.

(195) *Ibid.*, 425.

(196) *Ibid.*, 515 : « this man... whose purse and conscience, being link'd with the same ties, do make together the perfect character of an, etc... ».

(197) *A Preface*..., p. 15.

(198) Grosart, III, 133 : « But in the Roman Empire it was the privilege of the hangman to deflower a virgin before execution ».

comme les Hindous avec leurs prêtres : « Le Bramine qui s'octroie la première nuit de la mariée s'assure de sa dévotion à l'avenir, sous prétexte de la rendre plus commode à son époux » (199).

Le plus souvent, pour rendre justice à Marvell, cette érudition ne dépasse pas les limites de la gaillardise. Ainsi la première partie de la *Répétition transprosée* nous raconte « qu'une certaine reine, à qui les bourgeois d'une de ses villes avaient demandé un sceau municipal, descendant de cheval s'assit à cru dans la neige et leur laissa cette empreinte ». Comme « aucune sédition n'en résulta » cette histoire prouve plutôt le contraire de la thèse de Marvell, qui est que les princes doivent respecter la susceptibilité de leurs sujets (200). Il l'a insérée quand même parce qu'il la trouvait drôle; ce qui ne l'empêche pas dans la seconde partie de refuser le nom de cette reine à Parker en accusant ce dernier d'« une curiosité merveilleuse partout où il peut soupçonner quelque chose de graveleux » (201). Cette pudibonderie après coup sentirait fâcheusement son puritain dans le mauvais sens du mot si Marvell avait voulu que ses lecteurs prissent son indignation au sérieux. En réalité une telle anecdote pouvait alors se passer d'excuse, quelque réserve que l'on fît sur le geste lui-même, dans les milieux anglais les plus austères. Nous avons trop tendance à juger des puritains du XVII^e siècle par leurs descendants dans les veines de qui coule un sang moins rouge, ou pour mieux dire plus de thé et moins de bière. Des paroles que n'eût osé se permettre en bonne compagnie le plus mondain des sujets de Victoria paraissaient toutes naturelles deux cents ans plus tôt, à des âmes pieuses qui gémissaient sous le joug de Charles II.

Aussi la *Répétition transprosée* fut-elle accueillie avec enthousiasme dans le camp non-conformiste. Quant à l'*Essai sur les conciles*, s'il y causa quelque émotion, ce ne put être par sa grossièreté, bien moindre que celle du précédent pamphlet. Ce ne fut pas non plus, nous l'avons dit, le fond de l'*Essai* qui put choquer des presbytériens. Serait-ce l'esprit, mordant, désinvolte, irrévérencieux, et, que l'on nous passe l'anachronisme, déjà quelque peu voltairien ? Si l'on s'était étonné que le père fût à la fois « facétieux et calviniste », à plus forte raison devait-on soupçonner la foi du fils à le voir si spirituel. Sous la Restauration le mot *wit* prenait un sens restreint et, par l'abus, fâcheux; il semblait que nul ne pût avoir d'esprit qu'aux dépens de la vertu et de la piété. Marvell lui-même n'est pas exempt de ce préjugé. Il dira que le pamphlet de Danson « porte toutes les marques de la malveillance, sauf l'esprit qui accompagne habituellement ce vice » (202). Pour lui-même il

(199) Grosart, IV, 257-8 : « the Bramine, by having the first night of the bride, assures himself of her devotion for the future, and makes her more fit for the husband ».

(200) Grosart, III, 172-3 : « a certain Queen being desired to give a town-seal to one of her cities, lighting from her horse, sate down naked on the snow, and left them that impression; and though it caused no disturbance, but all the town-leases are letters-patents, Kings do not approve the example ».

(201) *Ibid.*, 507 : « For wheresoever you can suspect any thing smutty underneath, you are wonderful curious to be thorowly informed ». — La reine est sans doute Christine de Suède. Cf. *supra*, chap. IV, n. 74.

(202) Grosart, IV, 234 : « the Preface, which hath all the marks upon it of malice except the wit wherewith that malice is more usually accompanied ».

à plus d'indulgence : « Quoique je porte toujours sur moi quelque peu de méchanceté, la quantité ne dépasse pas, je l'espère, celle qui est nécessaire en ce monde comme préservatif » (203). Ailleurs, après avoir conseillé à Parker « d'être bon ménager de son esprit, car il ne se le procure qu'à grand peine », Marvell se pose cette question : « En ai-je moi-même si peu que ce soit ? Je l'ignore; et, n'était qu'il ne convient de rejeter aucune bonne qualité dont Dieu peut m'avoir doué, je ne m'en soucierais guère; mais je l'échangerais volontiers et à bon compte contre quoi que ce soit d'intellectuel, c'est-à-dire de solide et d'utile » (204). Marvell hésite donc entre le respect et le mépris de ce don de Dieu, mais sa feinte modestie ne doit pas nous en imposer : il sait qu'il le possède et il en fait largement usage. S'il distingue parfois entre le vrai et le faux esprit, sa définition revient à dire que le premier est le sien, le second celui des autres. Danson a par mégarde, sans doute sous l'influence du latin, employé le pronom féminin *she* au lieu du neutre *it* pour remplacer le terme scolastique *concurrency* (concours de Dieu à une action humaine), puis avec cette noble inconscience du ridicule qui le caractérise, il a écrit : « Si la *concurrency* immédiate ne se croit pas tenue de satisfaire une curiosité indiscrete quant au mode ou à la manière de son union avec une créature en une action à laquelle le péché s'attache nécessairement ». Marvell d'arrêter là la citation et de s'écrier : « Que penser de ceci ? Une femme ! Une *concurrency immédiate* ! » Puis un remords, ou le désir de se décharger sur autrui de cette pensée immodeste, lui fait ajouter : « Quel jeu trouverait ici tout prêt ce qui est appelé par nos modernes « esprit », mais qui en réalité n'est rien de plus que la stérilité luxuriante d'une terre que l'on n'a ni défoncée ni fumée ? » (205). Certes son propre esprit ne manquait pas de culture, mais il consentait trop souvent à produire les mêmes mauvaises herbes que celui du plus inculte courtisan. Heureusement il avait pour s'élever au-dessus de ces équivoques sales, ou, pour parler comme ses compatriotes, de ces « double-entendre », non seulement le savoir mais encore la fantaisie. Dans l'ensemble et déduction faite de ces concessions (accordées trop volontiers) au goût du jour, l'esprit de Marvell justifie cette comparaison avec une flèche : le bois et le fer, c'est ce qu'il a de « solide et acéré » ; les plumes, c'est ce « quelque chose de léger et d'aérien » grâce à quoi le trait « peut porter plus loin et percer plus profondément » (206).

(203) Grosart, III, 259 : « though I carry always some ill nature about me, yet it is, I hope, no more then is in this world necessary for a preservative ».

(204) *Ibid.*, 411 : « ... wit, of which you ought to be a good husband, for you come by it very hardly. Whether I have any at all, I know not; neither, further than it is not fit for me to reject any good quality wherewith God may have indued me, do I much care; but would be glad to part with it very easily for any thing intellectual, that is solid and useful ».

(205) Grosart, IV, 197-8 : « At last The Discourse grows perfectly wanton : « If immediate concurrency thinks herself disobliged to satisfie an inquisitive curiosity as to the modus or manner how she joyns with the creature in an action to which sin does necessarily adhere, » etc. What would a man think of this ? A female ! An immediate concurrency ! What sport were here prepar'd for that which is by our moderns called wit, but is no more than the luxuriant sterility of land not broken up or manured ! »

(206) Grosart, III, 295 : « I shall treat him betwixt jest and earnest. That which

Ainsi se justifie ce paradoxe que les mêmes écrits aient procuré à notre auteur la réputation de puritain et celle d'homme d'esprit. Ce n'est pas là la moindre des contradictions dont la somme compose la physionomie de Marvell. Mais si, écartant toute considération morale, nous voulons maintenant montrer que le sel de ces pamphlets ne s'est pas tout éventé en deux cent cinquante ans, nous nous heurtons à la difficulté d'extraire des pensées qui se suffisent à elles-mêmes, comme les maximes d'un La Rochefoucauld, de cette prose dont on peut blâmer la prolixité mais qui produit son effet par la masse plus que par le détail. Essayons cependant.

Souvent cet esprit prend la forme de la pointe, quelque peu modernisée. Parker, selon son adversaire, « ne serait jamais entré dans l'Eglise si ce n'avait été pour y chercher asile » (207). Le jeu de mots sur *église* et *asile*, pris tous deux à la fois au sens concret et au sens abstrait, empêche la phrase d'être une simple insulte. — La chambre des Communes, après quinze mois de prorogation, est selon Marvell légalement dissoute : qu'importe aux députés ? Si ce n'est plus une chambre [*house*], c'est du moins une grange [*barn*] où ils peuvent s'abriter (208). — Ou bien, sans qu'il y ait pointe à proprement parler, la raillerie réside dans le rapprochement inattendu, et peu flatteur pour l'un d'entre eux, de deux ou plusieurs personnes ou objets. Le mépris dans lequel le gouvernement tient cette même assemblée se révèle par la publication d'un discours où elle est vertement tancée, dans la gazette ! Elle s'y trouve en bonne compagnie : « domestiques en rupture de contrat, chiens perdus, chevaux égarés et voleurs de grands chemins » (209). Car tels étaient les sujets ordinaires de ce journal officiel.

Mais des Français aimeront mieux l'esprit de Marvell quand son attaque se fait moins directe, son approche plus feutrée. Une simple parenthèse lui suffit pour indiquer, comme une chose qui va de soi, l'état précaire de la Réforme dans l'Angleterre des Stuarts : « On n'avait jamais vu au Parlement projet de loi qui eût pareille importance depuis que la religion protestante s'établit (et passa de mode)... » (210). Plus mordant que bien des accusations de vénalité et de corruption qu'énoncent ouvertement les satires contre les Communes et contre Danby, est ce sous-entendu : l'éloquence maladroite du chancelier Finch vient d'indisposer la Chambre ; heureusement « le trésorier possède une manière bien plus persuasive » (211) et saura calmer cette humeur. Parfois

is solid and sharp, being imp'd by something more light and airy, may carry further and pierce deeper... ».

(207) *Ibid.*, 258-9 : « such an one... who... would never have come into the Church but to take sanctuary ». — Cf. IV, 103 : « Dioclesian... was glad to betake himself from rooting out Christianity to gardening and to sow pot-herbs at Salona ». — Souvent, comme nous l'avons dit plus haut à propos du burlesque, c'est une expression figurée de l'adversaire que Marvell feint de prendre à son sens littéral. Ainsi selon Parker « we are like to be blown up with Popery ». La riposte est brève : « And so will the larks too » (Grosart, III, 218).

(208) Grosart, IV, 406 : « this House or barn of Commons ».

(209) *Ibid.* : « the Parliament being grown to that height of contempt, as to be gazetted among run-away servants, lost dogs, strayed horses, and highway robbers ». C'est le premier exemple du verbe *to gazette* dans le N. E. D.

(210) *Ibid.*, 338 : « Bills... of the highest consequence that ever were offered in Parliament since Protestancy came in (and went out of fashion)... ».

(211) *Ibid.*, 320 : « had not the Lord Treasurer a far more effectual way of perswasion with the Commons... ».

l'ironie se concentre toute dans un seul mot qu'un lecteur pressé pourrait croire inoffensif : Marvell énumère les diverses sortes de fonctionnaires qui siègent à la Chambre et qui ont intérêt à soutenir la politique des ministres : « Qui aurait refusé de l'argent pour continuer la guerre contre la Hollande, parmi les commissaires aux prises, aux malades et blessés, au rapatriement des prisonniers anglais, à l'affaînement des prisonniers hollandais ? » (212) Le cœur de Marvell se révolte à la pensée des souffrances infligées par ses compatriotes concussionnaires à des ennemis loyaux, mais son visage reste impassible. Ailleurs la louange injustifiée accuse, comme quand Marvell déclare un certain pamphlet contre Shaftesbury alors en prison « indigne de la générosité frechwellienne ou de la magnanimité trérisienne » (213) : on sait qu'il voyait en ces deux seigneurs, Frechwell et Trerise les chefs de la « conspiration » papiste. — Parfois au contraire, et ici Marvell fait preuve de plus d'originalité, la modestie de l'éloge tourne en dérision, non ce que l'on loue, mais celui qui semble en ignorer la valeur : à la fin de l'*Essai sur les conciles* l'auteur invite le clergé à « recommander fortement aux fidèles la lecture de la Bible. C'est un très bon livre, et celui qui le lira avec soin y apprendra bien des choses » (214). — De loin en loin Marvell se sert de l'anachronisme voulu, cet instrument très littéraire d'ironie employé peu avant lui par Boileau (215) et après lui par Dryden et surtout par Pope : pourquoi trois siècles de persécutions contre les chrétiens ? Parce que « les prêtres des Gentils ne purent s'empêcher de remarquer la diminution du nombre de leurs paroissiens... » (216). Mais ce procédé est chez lui exceptionnel.

En général l'érudition moqueuse, mais satisfaite d'elle-même, s'étale complaisamment. Sur le point de conclure l'*Essai*, Marvell cherche une parole historique pour l'appliquer à Turner : « Je ne dirai pas comme Popilius dit à Antiochus, ni comme Démosthène dit à Eschine, ni comme le très savant P. Ærodius ou le jésuite Gaspard Schottus dit au critique [Turner], ni comme Dolabella dit à Cicéron, ni comme le Cicéron chrétien [Finch, selon Turner] dit au Parlement anglais, ni comme le centurion romain dit au porte-enseigne romain ; mais je dirai quelque chose de semblable à ce que Léonas (qui présidait au nom de Constance le concile de Séleucie où l'on discuta sans fin et en pure perte) dit aux évêques ; non pas *obite igitur in ecclesia nugas agitare*, mais : « Mon bon monsieur le réfutateur, que faites-vous dans la capitale à flâner comme un étudiant paresseux et à écrire des *Censures* ? Rentrez chez vous et vous « censurerez » et « réfuterez » tout votre saoul dans votre propre collège » (217). Par cette accumulation de souvenirs li-

(212) *Ibid.*, 326 : « Or who would have denyed mony to continue the war with Holland, when he were a commissioner of prizes, of sick and wounded, of transporting the English, or of starving the Dutch prisoners ? ».

(213) *Ibid.*, 375.

(214) *Ibid.*, 157-8 : « 'Tis a very good book, and if a man read it carefully, will make him much wiser ».

(215) Satire IX (1668), v. 129-30 :

Avant lui, Juvénal avait dit en latin,
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.

(216) Grosart, IV, 99 : « For the Gentile priests could not but observe a great decay in their parishes... ».

(217) *Ibid.*, 159 : « I will not say [etc...], but good Mr. Exposer, what do you loyter-

vresques, cueillis au hasard dans le pamphlet de Turner, Marvell entend railler son adversaire. Mais ailleurs il se montre tout aussi pédant. Ou s'il échappe à ce reproche, ce n'est pas par l'absence de citations, mais par leur variété et leur nouveauté. Dans l'antiquité classique il choisit l'anecdote peu connue rapportée par un auteur obscur de préférence au lieu commun éclatant. Dans Tite-Live lui-même, ce rhéteur solennel, il déniché une historiette, qui a jusque là passé inaperçue, sur la façon de préparer un banquet somptueux rien qu'avec du porc accommodé de diverses façons (218). Et puis, outre les Romains, les Grecs, et, bien entendu, les Hébreux, tous les peuples de la terre contribuent à illustrer ses raisonnements. Ne parlons pas des Guelfes et des Gibelins divisés à Florence par la façon de peler ou de couper un oignon (219); mais voici « Muleasses [Muley-Aziz] roi de Tunis... qui s'imaginait en se cachant parmi les oignons éviter qu'on le découvrit par ses parfums » (220); voici « le mufti et le moulah » qui « ne manqueront pas de féliciter » Parker du rétablissement de sa santé dès que la nouvelle « en sera parvenue à Constantinople et à Agra » (221); voici les derviches tourneurs dont la méthode pour trouver l'inspiration ressemble à celle de Parker (222); voici les Samoyèdes qui « portent autour du cou des boyaux, mais finissent par les avaler » (223). Le style de l'archidiacre de Cantorbéry lorsqu'il loue feu l'évêque de Derry n'a d'égal pour l'emphase que chez « son confrère le pundit dans l'*Histoire du Mogol*, là où il s'adresse à Dancelment Kan... » (224). Ailleurs Parker « tel un Indien [entendez un Malais] frappé de folie furieuse « devient amoc » (comme on dit là-bas), courant et poignardant tous ceux qu'il rencontre jusqu'à ce qu'on l'assomme lui-même » (225). Ailleurs encore le même Parker évoque chez Marvell la vision des Tartares qui croquent des poux (226) et coupent des oreilles (227). Si l'on étudie le pamphlet du pieux Danson, il faut se garder « du sort de celui qui remue le poison dans la marmite des Indiens : quand il tombe mort sous l'effet de la fumée et de la puanteur, les autres ouvrent les portes et trempent leurs flèches » (228). La fin de la comparaison ne s'applique à rien de précis; elle est là pour la curiosité; elle orne la collection du *virtuose*. — Enfin si Charles II en croyait Parker il « échangerait son royaume d'Angleterre contre celui de Macassar, où le grand arcane du gouvernement consiste à cultiver un jardin de plantes vénéneuses, et à préparer de celles-ci un poison dans lequel le prince trempe un dard qui là où il

ing like an idle scholar, and « Animadverting » here in town? Get you home again, or it were better for you, and « expose » and « animadvert » as long as you will, at your own College ».

(218) Grosart, III, 491-2. — Voir à ce sujet notre note dans la *Revue Anglo-Américaine* de Février 1924 (bibliog. n° 204).

(219) *Ibid.*, 55.

(220) *Ibid.*, 286-7.

(221) *Ibid.*, 236.

(222) *Ibid.*, 393.

(223) IV, 216.

(224) III, 19 : « a strain of his fellow-Pendets in the history of the Mogol... ».

(225) *Ibid.*, 45 : « like a raging Indian (for in Europe it was never before practised) he runs a-mucke (as they call it there), stabbing every man he meets, till himself be knockt on the head ».

(226) *Ibid.*, 247 : « the Phthirophagi ».

(227) *Ibid.*, 321.

tire la moindre goutte de sang fait pourrir le corps et le fait tomber en pièces sur le champ; et l'office du roi est d'exécuter ainsi ses sujets » (229). Pareille érudition fait songer à Montaigne, dans son chapitre *Des Cannibales* et dans maint autre. Marvell qui avait lu les *Essais* (230) offre quelque ressemblance avec le grand prosateur de la Renaissance par la superposition à une culture classique fondamentale d'une lecture vaste et capricieuse où l'exotisme a sa part.

Que l'histoire ecclésiastique tienne beaucoup de place dans ces pamphlets ne doit pas surprendre. Même dans le grand public on était bien plus familier alors qu'aujourd'hui avec cet ordre de connaissances. Aussi ne faut-il pas trop admirer Marvell d'avoir lu la plume à la main Eusèbe, Socrate le scolastique, Sozomène et d'autres encore plus oubliés. Mais ce qui lui est personnel, c'est le tour de ses citations, traduites dans un anglais sans façon (231), et surtout l'esprit des commentaires qui les accompagnent. Il faudrait pouvoir citer tout le récit du concile de Nicée; voici du moins comment Marvell réfute le suprême argument des orthodoxes en faveur de cette assemblée : « Mais le Saint-Esprit était présent au milieu de ces trois cent dix-huit évêques et les dirigeait, ou du moins trois cents d'entre eux ? Alors s'ils avaient pris conseil de moi, ils auraient siégé là toute leur vie, de peur de ne jamais plus le revoir une fois la session finie. Mais songèrent-ils, qu'il leur fallait tout d'abord fixer leur *quorum* d'après Ses ordres; autrement nul évêque n'aurait pu être absent ni sortir pour aucun motif sans qu'Il lui ouvrît la porte; et il convenait qu'ils fussent très ponctuels dans leurs ajournements ». Si ce début est d'un député rompu aux chicanes sur le règlement parlementaire, la suite révèle le philosophe, au sens du XVIII^e siècle : « C'est une conception ridicule, et aussi grossière que de faire de l'Esprit et du concile une seule substance. Et point n'est besoin d'un autre argument pour prouver Son absence que cette prétention à être mu par Lui, pour un tel ouvrage. Le Saint-Esprit ! Qu'un si grand nombre d'hommes, une fois réunis, agissent en créatures rationnelles, cela suffisait en bonne justice, et c'était tout ce que l'on pouvait es-

(228) IV, 230 : « that I may not incur the fate of him that stirs the Indians' poison-pot, who when he falls down dead with the steam and stench, they then throw the doors open, and dip their arrows ».

(229) III, 96. — On sait que les missionnaires catholiques furent parmi les premiers à stimuler cet intérêt pour les peuplades primitives ou lointaines. C'est ce qui donne un charme particulier à ce croquis d'une mission, avec ses méthodes de conversion très accommodantes : « Must they [the Nonconformists], while the good Popish Fathers suffered those of Chiapa to come to church with their *chocolatte* pots, to comfort their hearts, be inforced to come to church by him [Turner], to have snush [= snuff] thrust up their noses... ? » (IV, 80). On sait que Chiapa est le siège épiscopal de Las Casas.

(230) « I should have thought I had been all this while reading a chapter in Moun-taigne's *Essays*; where you find sometimes scarce one word in the discourse of the matter held forth in the title » (III, 185-6). — Le lecteur anglais songera aussi à l'*Anatomie de la mélancolie* de Robert Burton et aux *Pseudodoxia epidemica* du chevalier Thomas Browne.

(231) Voir par exemple un passage relatif aux Novatiens, tiré d'Eusèbe : « Novatus... had prepar'd a company of rogues like himself, that treated them [three bishops] in a private room very freely, and having thwack'd their bellies and heads full with meat and drink, compelled the poor drunken bishops... to make Novatus also a bishop » (Grosart, IV, 107).

pérer » (232). Ce passage déparerait-il tel chapitre de l'*Essai sur les mœurs*, de l'*Examen important de Milord Bolingbroke*, ou encore l'article *Conciles* du *Dictionnaire philosophique* dont il suffira de rappeler ces quelques phrases :

« Tous les conciles sont infaillibles, sans doute; car ils sont composés d'hommes.

Il est impossible que jamais les passions, les intrigues, l'esprit de dispute, la haine, la jalousie, le préjugé, l'ignorance, règnent dans ces assemblées... (233).

Enfin nous avons le grand concile de Trente, qui n'est pas reçu en France pour la discipline; mais le dogme en est incontestable, puisque le Saint-Esprit arrivait de Rome à Trente, toutes les semaines, dans la malle du courrier, à ce que dit Fra Paolo Sarpi; mais Fra Paolo Sarpi sentait un peu l'hérésie » (234).

Le simple rapprochement de ces textes montre, avec des différences de degré, une similitude de nature. La raison est constituée par Marvell comme par Voltaire en juge des traditions et des autorités; si elle les condamne, elle se sert pour les discréditer du ridicule.

Pourtant l'esprit n'est pas tout dans ces pamphlets. De temps à autre le ton de Marvell se fait sérieux; ou bien l'ironie n'est plus que le voile transparent de l'indignation. Turner avait justifié par un exemple tiré de l'antiquité romaine la loi anglaise sur les conventicules qui interdisait aux dissidents toute réunion religieuse de plus de cinq personnes (outre les membres de la famille sous le toit de laquelle se tenait la réunion). Marvell remarque : « Le parlement lui est fort obligé [à Turner] et cet homme mérite des remerciements publics pour avoir fourni au parlement, si longtemps après coup, un précédent. J'avoue que je m'étais toujours étonné que l'on autorisât jusqu'à cinq personnes : le Christ ayant promis que si deux ou trois s'assemblent sur la terre pour demander quoi que ce soit en Son nom ils l'obtiendront de Son père, ce chiffre de cinq me semble formidable » (235). Ici l'accent se fait vengeur et mieux que de longues démonstrations réprouve l'inexcusable cruauté de ces persécutions exercées au nom de Jésus. Parfois même l'écrivain rejette ce voile d'ironie comme dans le jugement fortement motivé qu'il prononce pour finir sur le concile de Nicée : « Je de-

(232) *Ibid.*, 128-9 : « But the Holy Ghost was present where there were three hundred and eighteen bishops, and directed them, or three hundred ! Then, if I had been of their Counsel, they should have sate at it all their lives, lest they should never see Him again after they were once risen. But it concerned them to settle their *quorum* at first by His dictates; otherwise no bishop could have been absent, or gone forth upon any occasion but He let him out again; and it behoov'd to be very punctual in the adjournments ! 'Tis a ridiculous conception, and as gross as to make Him of the same substance with the Council. Nor needs there any stronger argument of His absence. then their pretense to be actuated by Him, and in doing such work. The Holy Spirit ! If so many of them, when they got together, acted like rational men, 'twas enough in all reason, and as much as could be expected ».

(233) Edition Beuchot, tome XXVIII, p. 147.

(234) *Ibid.*, pp. 152-3.

(235) Grosart, IV, 76 : « However they are oblig'd to him, and he deserves the publick thanks for furnishing them, so long after, with a precedent. I confess I alwayes wonder'd they would allow them so many as five. for fear when, not two or three, but five of 'em were gathered together, God should hear their request : and it seem'd therefore to me a formidable number ». Cf. *Mathieu*, XVIII, 19-20.

mande humblement la permission de dire que, d'un bout à l'autre, ce concile, quoique le meilleur de l'espèce, me semble avoir été une pitoyable affaire humaine, accompagnée des mêmes circonstances funestes que les autres affaires mondaines, conduite par un esprit d'ambition et de discorde; ce fut le premier et par conséquent le plus terrible coup œcuménique que portèrent des chrétiens au christianisme » (236). Ou encore lisez ce raccourci de la Réforme : « Si la petite église catholique invisible et ce genre d'hommes qui fouillaient sans cesse les Ecritures et y croyaient n'avaient pas opposé la barrière de leur témoignage et de leurs souffrances, les symboles auraient détruit la foi et l'église aurait ruiné la religion » (237).

Mais ces citations, trop courtes, risquent de ne pas donner une idée juste de la force de Marvell et de ses limites. Voici dans son mouvement et avec quelque chose de son ampleur, sinon dans son intégralité, un passage où il discute cette grave question : les lois humaines obligent-elles la conscience ? Sans hésiter il repousse la thèse affirmative, qui est celle de Parker, et soutient que le citoyen est en règle avec la législation de son pays lorsqu'il a payé l'amende ou fait la prison. Il s'agit bien entendu des lois contre les non-conformistes, en particulier de celle qui interdit les conventicules. Marvell va donc s'efforcer de montrer le caractère utilitaire, relatif et temporaire de ces lois et des lois humaines en général : « En vérité comment peut-on imaginer qu'un magistrat (et dans quelle intention le ferait-il ?) établisse des lois sauf pour l'avantage général ? Et de même quel magistrat ne serait heureux de les abroger quand il les trouverait pernicieuses pour son gouvernement ? Aussi est-il très habituel de ne faire d'abord que des lois à l'essai et pour un nombre d'années déterminées, de sorte que le législateur et le sujet puissent tous deux voir à loisir si elles sont appropriées à l'effet qu'on s'est proposé d'obtenir. Et en vérité toutes les lois sans exception passent par le noviciat du Temps. On a beau vouloir leur donner un caractère perpétuel : si elles sont de nul profit, de même qu'elles furent faites par le consentement général, de même elles expirent par l'universelle inobservance, et sans abrogation tombent en désuétude » (238). L'expression et la pensée s'élèvent simultanément à une hauteur rare chez Marvell. La formule « *All laws however are but*

(236) Grosart, IV, 122 : « I must crave liberty to say, that from one end to the other, though the best of the kind, it seems to me to have been a pityful humane business, attended with all the ill circumstances of other worldly affairs, conducted by a spirit of ambition and contention, the first and so the greatest Œcumenical blow that by Christians was given to Christianity ».

(237) *Ibid.*, 131 : « had not the little invisible Catholick Church, and a people that always search'd and believ'd the Scriptures, made a stand by their testimonies and sufferings, the Creeds had destroy'd the faith, and the Church had ruined the Religion ».

(238) Grosart, III, 400-1 : « Indeed, how is it possible to imagine, and to what purpose, that ever any magistrate should make laws but for a general advantage ? and who again but would be glad to abrogate them when he finds them pernicious to his government ? and therefore it is very usual to make at first probationary laws, and for some term of years only ; that both the law-giver and the subject may see at leisure how proper they are and suitable for the effect for which they were intended. And indeed all laws however are but probationers of Time ; and though meant for perpetuity, yet, when unprofitable, do as they were made by common consent, so expire by universal neglect, and without repeal grow obsolete ».

probationers of Time », intraduisible dans sa concision, ferait honneur à Hooker ou à Bacon. Tout de suite après le ton redevient terre-à-terre, mais la marche du raisonnement demeure intéressante car elle montre, sinon l'homme d'état que les circonstances empêchèrent Marvell de devenir, du moins l'homme politique d'expérience, capable de ramener à la réalité les théoriciens qui s'en écartent. Marvell soutient ce point de vue, fort libéral en dépit des apparences, que les sanctions pénales font plus pour le respect de la légalité que les considérations métaphysiques ou théologiques sur le fondement du droit. A Parker qui se plaint que les lois purement humaines et n'obligeant pas dans le for intérieur ne soient pas des lois, le député de Hull répond avec un rude bon sens : « Cela n'importe guère, car si ce ne sont des lois ce sont du moins des harts » (239). Mais ce choc de mots évoque aussitôt un souvenir érudit ; ou faut-il dire que ces mots ne se heurtent que pour introduire une citation de Démosthène ? Chez les Locriens d'Italie « celui qui proposait une nouvelle loi devait apparaître dans l'assemblée la hart au cou, car on croyait raisonnable qu'il sût que son propre cou pouvait avoir à souffrir comme celui des autres de cet inconvénient ». Et ainsi Marvell revient brusquement à Parker qu'il aurait assez aimé voir sinon danser au bout d'une corde du moins faire amende honorable au pied de la potence : « Mais pour un législateur ecclésiastique comme vous, j'ignore quel *memento* pourrait suffire ; vous qui proposez une loi en vertu de laquelle quiconque enfreindra n'importe quel article du code, que dis-je ? d'un règlement local, quand bien même il ne mériterait pas d'être pendu ni d'être condamné à une amende de dix livres sterling, serait en un clin d'œil et à l'instant même damné » (240). Après ce raisonnement par l'absurde, vient une allusion à la difficulté d'obtenir des ecclésiastiques eux-mêmes l'obéissance au droit canon, fût-il renforcé par la loi divine. La résidence est-elle imposée aux bénéficiers (Parker détenait outre son archidiaconat deux cures où il se faisait remplacer par des vicaires dont l'un au moins, nous l'avons vu, indigne) par Dieu ou par l'Eglise ? Un archevêque de Grenade avait tranché la question en faveur de l'obligation divine ; mais le pape d'alors en décida autrement : « déclarer que le non-résident encourrait la privation de son bénéfice serait un procédé beaucoup plus expéditif et efficace ». La sagesse mondaine et sceptique de ce souverain pontife plaît à Marvell qui poursuit : « Et c'est une vérité trop bien établie par l'expérience que les châtimens humains agissent plus puissamment sur les hommes pour les faire obéir que les obligations divines. Mais aussi, de même qu'il est illicite de faire un compromis avec Dieu et d'énerver ses lois en les réduisant à des considérations humaines et politiques, de

(239) *Ibid.*, 402 : « if they be not laws, they are at least halts ». — On peut noter que sur ce point la *Réfutation* de Parker contredisait sa *Politique ecclésiastique*. Cf. *supra*.

(240) Grosart, III, 402 : « It was, you know, an order in one government that he that proposed a new law should appear with an halter about his neck in the assembly ; it being thought reasonable that he should know his own neck would be concerned as well as others' in the inconvenience. But for such an ecclesiastical law-giver as you, I know not what *memento* were competent ; who bring in a law that whosoever shall disobey any statute, nay any by-law, though he deserves not to be hang'd, nor to be fined ten pounds, yet shall in a trice, and they very moment be damned ».

même est-il, par contre, illicite et inutile de donner à des règlements ordinaires et civils une sanction divine; et bien loin de rendre hommage à la juridiction de Dieu, on empiète ainsi sur elle » (241).

Voilà de nouveau qui est noble et fort. Le paragraphe se terminerait avantageusement sur cette distinction du spirituel et du temporel. Malheureusement Marvell poursuit, toujours avec les mêmes sautes brusques d'humeur, pendant seize pages encore sans aller une fois à la ligne. De digression en digression il en vient à traiter des sujets tout différents sans que l'on éprouve le sentiment d'un progrès de la pensée. Autant que le caractère éphémère des querelles qui en furent l'occasion, la prolixité de ces pamphlets écarte d'eux le lecteur moderne.

*

* *

Car celui-ci n'est rebuté par nulle véritable difficulté de langue. On a vite fait le compte des formes employées par Marvell et qui ont vieilli depuis (242). Si l'on y ajoute une orthographe, parfois capricieuse d'ail-

(241) *Ibid.*, 403 : « But the Pope said, that to declare that the non-resident should incur the deprivation of the benefice, would be a readier way and much more effectual. And that is indeed too experienced a truth, that humane penalties do more powerfully affect men's obedience than divine obligations. But therefore, as it is unlawful to palliate with God, and enervate His laws into an humane only and politick consideration; so is it, on the other side, unlawful and unnecessary to give to common and civil constitutions a divine sanction; and it is so far from an owning of God's jurisdiction, that it is an invasion upon it ».

(242) Emploi de la forme complète *an* de l'article indéfini devant *h* aspirée même lorsque l'accent se trouve sur la première syllabe du substantif : *an head, an harping-iron*, etc... (Dernier exemple de cet emploi dans le *N. E. D.*, 1665).

Emploi du pluriel archaïque de certains substantifs : *shoon* (Gros. III, 524), *high-shoon bishops* (IV, 107); *fear(e)* (lettre du 19 mars 1669/70).

Emploi aujourd'hui incorrect de l'adjectif concret comme substantif singulier : *the French* [= *the French king*] *yet proceeds*... (Gros. IV, 359).

Emploi de *his* pour marquer le cas possessif au lieu de la désinence *s* ou *'s*, surtout quand le possesseur est un nom propre : « *Petronius his orator*... » (Gros. IV, 80). Par contre emploi constant de *its*, encore rejeté par Milton.

Emploi de superlatifs synthétiques pour des adjectifs polysyllabiques : *odiouslest, seriouslest, remarkablest, notablest, insolentest, considerablest*.

Emploi du cas régime du pronom personnel de la 3^e pers. du plur. sous sa forme *em* ou *'m*, même dans le style soutenu : « *having every one of 'm been a principal limb of the Œcumenical, Apostolical, Catholick, Orthodox Council!* » (Gros. IV, 120); il est assez curieux de trouver chez un originaire du comté d'York la survivance de cette forme méridionale.

Emploi de *which* comme pronom relatif désignant une personne : « *Wroth and Lake which were under Baile* ». (Lettre du 11 mars 1670-71) — « *the kings meniall servants or those which acted by instructions*... ». (Lettre du 16 mai 1661).

Emploi très étendu des formes synthétiques du relatif indéfini : *whosoever, whatsoever, whensoever, wheresoever*, ce qui donne une majesté un peu surannée au style. De même pour les formes *herein, therein, hereof, thereof, hereafter, hereupon, thereupon, whereby*, etc...

Emploi du pluriel archaïque *other* : « *They of all other*... ». (Gros. IV, 60).

Emploi de la désinence *th* à la 3^e personne du sing. du prés. de l'indic. : Marvell écrit normalement *hath*, exceptionnellement *has*; mais les deux formes peuvent se trouver dans la même phrase : « *he hath given order... and will... as soon as he has seen*... » (Lettre du 15 juin 1661). — De même *doth* et *saieth* se rencontrent plus souvent que *dos* ou *says*. Pour les autres verbes la désinence archaïque ne se rencontre guère que lorsque Marvell cite ou résume un texte de loi, ou une discussion juridique, ou encore lorsqu'il émet une réflexion pieuse; on trouve ainsi : *dwelleth, useth, imployeth, watcheth, followeth, discourseth, loseth, increaseth*.

Emploi de formes aujourd'hui disparues pour le prétérit ou le participe passé des

leurs (243), qui (sauf dans les lettres) est plutôt le fait du *prote* que de l'écrivain, on trouve dans la physionomie des mots juste ce qu'il faut pour donner l'impression du recul sans fatiguer. Plus gênantes pour qui n'a pas l'habitude de la langue du XVII^e siècle sont quelques particularités de syntaxe, mais elles n'appartiennent pas en propre à Marvell (244). On les résume toutes en disant qu'il écrivait la langue de son

verbes forts : *bin* (= *been*), *writ* (= *wrote* ou *written*), *ough* (= *owed*), *strove* (= *striven*), *spoke* (= *spoken*), « *they [the words] were however spoke if spoken before the Act of Generall Pardon* » (Lettre du 8 mai 1675), *gotten* (= *got*, part. passé), *catched* (= *caught*), *laid* (= *lay* prêt. ou *lain*), *becomed* (*become*), *com'd* (= *come*), *rose* (= *risen*), *light* (= *lighted*, descendu).

Emploi de l'auxiliaire *to be* avec les verbes de mouvement « *the Author... is com'd of his succession* » [descend de cet ancêtre] (Gros. III, 281); — « *the House being sate...* » (IV, 402); — « *he [Clarendon] was withdrawn* » [s'était enfui] (Lettre du 3 déc. 1667) — « *The Act... is past the Commons...* » (Lettre du 6 mai 1675).

Emploi de la forme négative simple (sans l'auxiliaire *to do*) : *it appears not...* (Gros. IV, 374), *they mentioned not...* (ibid. 337), etc...

Emploi de l'auxiliaire *to do* dans une proposition affirmative sans qu'il y ait renforcement de l'affirmation (*emphasis*) : « *the custom... has always been, that some lord of the council did go...* » (Gros. IV, 386). — « *it is ordered the Committee... do make their report...* » (Lettre du 16 fév. 1670/71).

Emploi du gérondif archaïque : « *what we are a-doing* » (Gros. IV, 379). — « *...you fall a-mousing about the definition of a quibble* » (III, 412).

Emploi du subjonctif plus étendu qu'aujourd'hui, notamment dans le résumé des débats parlementaires : « *the house of Lords who have ordered that... he appeare at their Barre* » (Lettre du 1^{er} Avril 1668). — « *I wish it do not engage the Houses...* » (Lettre du 19 oct. 1675).

Emploi de la forme latine du participe passé : « *an old beldam superannuate* » (Grosart, III, 409). — « *it should be appropriate toward paying...* » (Lettre du 28 Fév. 1670/71). — « *An order not to be violate* ». (Lettre du 4 nov. 1675).

Emploi de l'adjectif pour l'adverbe : « *Queen Elizabeth resented it high, that...* » (Gros. IV, 395).

Confusion des formes prépositives et adverbiales : Marvell écrit *thorow* pour *through*, et *off* pour *off*. Dans la lettre du 9 Fév. 1666/7, « *a ship... taken of of Harwich...* » équivaut à « *taken off off Harwich* ». — *withal* est employé comme préposition (Gros. IV, 293) : « *The ill successes which our fleet met withal...* ».

Confusion de l'adverbe *then* et de la conjonction *than* que Marvell écrit presque toujours *then*.

Emploi des formes contractées : *'tis*, *'twas*, *in't*, etc.. ou aphérétiques : *have 'stound-ed* (Grosart, III, 415), *to null the patent* (Lettre du 9.2.1670/1), dans la prose soutenue, mais moins fréquemment que chez la plupart des contemporains de Marvell. On sait que le milieu du 17^e siècle eut la manie de l'apostrophe.

(243) Par exemple Marvell dans ses lettres écrit en général *president* pour dire « précédent »; cette orthographe provenait d'une confusion avec le mot qui veut dire « président » (on connaît le calembour de Bacon); mais il lui arrive aussi d'employer l'orthographe correcte *precedent* (Lettre du 5 janv. 1666/7). Toutefois si on la compare à celle de contemporains moins instruits, par exemple des collègues dans la représentation de Hull, son orthographe présente une remarquable fixité.

(244) Emploi de l'article défini devant un titre anglais : « *the princesse Henrietta* » (Lettre du 17 janv. 1660/1).

Emploi du pronom démonstratif *these* comme antécédent du relatif : « *... these to whom he hath onely a publick enmity...* » (Gros. IV, 413).

Emploi de *all* adjectif devant le pronom personnel : « *all they are not the city* » (Grosart, IV, 386).

Emploi du pronom réfléchi comme sujet : « *themselves can not long escape* » (Lettre du 8 décembre 1670).

Emploi simultané devant un substantif de l'adjectif démonstratif et de l'adjectif possessif : « *this their absence* » (Gros. IV, 371). — ou de l'adjectif relatif et de l'adjectif possessif : « *of which their proceedings...* » (ibid., 353). D'ailleurs dans ce dernier exemple *which* équivaut à « *and those* ». Ce latinisme et d'autres analogues (*who* = *and he*, *where* = *and there*, etc...) sont fréquents chez Marvell; on trouve même « *Since when* » pour « *and since then* » (Lettre du 27 oct. 1668). Le lecteur moderne se sent parfois dérouté par cette pseudo-subordination qui n'est en réalité qu'une coordination. Pourtant Marvell est ici bien plus retenu que Milton.

Emploi de l'article défini entre l'adjectif indéfini et le substantif auquel il se rap-

temps, déjà plus proche de la langue classique du XVIII^e siècle que de la langue élisabéthaine par ses formes et ses constructions.

Si la grammaire ne saurait glaner grand chose dans les pamphlets de Marvell, la stylistique trouve à l'architecture de sa phrase l'intérêt d'une transition. Un prosateur du XVII^e siècle se rattache au passé s'il use de la période cicéronienne; s'il manie la phrase brève il prépare l'avenir. Cette distinction brutale appellerait de sérieuses corrections, car chez les latins eux-mêmes les écrivains de la Renaissance avaient trouvé

porte : « ... restrain those within any the termes or laws of humanity... » (Gros. IV, 253).

Emploi de l'adjectif démonstratif *that* au sens de *such* : « a prince of that goodness... that none distrust him » (Gros. IV, 365).

Violation de la concordance des Temps : « had it not been... that the more sincere professors suffered... their persecutors may be look'd upon... » (ibid., 101) — « when people are in profound peace (as the Dutch then were) it was not easy to embark them... » (ibid., 377). Ici le prétérit de la parenthèse amène par attraction le prétérit illogique de la proposition principale.

Violation des règles d'accord de personne : « Are not you he that think... » ou de nombre : « nor is there any, whether prince or nation, that dissents... but are marked out... » (ibid., 255). — « The marriages of the Royal Family is such a peculiar thing reserved to the King... » (ibid., 395) : exemple d'attraction. — « nobody much troubles themselves... » (Lettre du 13 novembre 1669). — « The House of Commons was taken up... in Calling over their House » (Lettre du 27 mai 1675).

Emploi constant de l'infinitif passé quand le verbe (non défectif) de la proposition principale est déjà à un temps passé : « the Papists hoped to have had reprisals... and the conspirators to have gained commission... ». L'apparition de l'infinitif présent dans la même phrase est une anomalie : « they had missed of a legality to have raised money... or to imprison or execute whosoever... » (Gros. IV, 311).

Emploi de l'infinitif non précédé de *to* après des verbes qui aujourd'hui n'admettent pas cette construction : « ... some... reason does cause them submit... » (ibid., 257). — Par contre Marvell emploie *to* après *make* : « ...to make any honest... man to conceive » (ibid., 309).

Emploi très étendu du substantif verbal dans des constructions qui paraîtraient aujourd'hui sinon incorrectes du moins lourdes et parfois obscures : « Our late debates in St Georges businesses having not passed without some acrimony was the occasion that... » (Lettre du 13 novembre 1669). — « they [the House of Commons] seemed inclinable to abate the renunciation of the Covenant the Assent and Consent, to the dispensing with Ceremonies the reforming the Bishops Courts the taking away of Pluralities the rectifying of Excommunications, the punishing of scandalous Clergy men and severall things of this nature, but... » (Lettre du 12 mars 1667/8). Tous ces substantifs verbaux dépendent, comme l'infinitif *to abate*, de *inclinable*; l'emploi de *the reforming* avec un régime direct illustre une des caractéristiques de la syntaxe de Marvell : « the supplying the King » (Gros. IV, 381) — « the advising these alliances » (ibid., 400) — « that poor desire of perpetuating themselves those advantages... » (ibid., 407) etc...

Emploi incorrect du participe présent après deux auxiliaires dont un seul admet cette construction : « We have and are now sitting all day... » (Lettre du 1^{er} Déc. 1666). C'est encore un reste de la liberté élisabéthaine. — Emploi analogue de l'infinitif : « hath and will be... » (Lettre du 20 juillet 1663).

Emploi fréquent de la double négation : « His Majesty never had nor never will have cause... » (Gros. IV, 366).

Même liberté se manifeste dans la non-répétition de la préposition au début ou à la fin d'une proposition relative où la logique l'exigerait : « those Lords... stood up now for the English liberties with the same genius, virtue and courage, that their noble ancestors had formerly defended the great Charter of England... » (ibid., 309).

Par contre Marvell emploie à l'occasion la préposition *for* devant l'infinitif pour lui confirmer le sens final : « ...several other bills were moved for to be read... » (ibid., 403). Cet archaïsme appartenait sans doute à la langue parlementaire.

Emploi de la conjonction *that* au sens de *so that* pour introduire une proposition consécutive : « [they] took our ships in the very ports, that we were in a manner blocked up by water ». (Gros. IV, 317).

Emploi de *so* en corrélation avec *as* dans une proposition affirmative : « they handled it so tenderly as if they were afraid to touch it ». (Gros. IV, 320).

Emploi de *as* après deux comparatifs dont l'un d'égalité et l'autre de supériorité : « as well and better qualified in all respects as their former companions » (ibid., 327).

d'autres maîtres que l'auteur des *Catilinaires*. Néanmoins Milton n'est pas seulement lui-même, il est représentatif quand il pratique les formes amples et massives. D'ailleurs la phrase est longue même chez un quasi-ignorant comme Cromwell. Dans ce moule fait pour des géants, Marvell éprouve quelque peine à couler sa pensée (245). S'il n'arrive jamais aux enchevêtrements inextricables de ses deux grands amis, le politique et l'écrivain, on le prend souvent en flagrant délit de gaucherie dans des périodes relativement courtes (246). Si son style produit l'impression

Un siècle plus asservi à la grammaire dira : « *as well qualified as, or better than, their companions* », ce qui ne sera pas plus clair et sera bien plus lourd.

Renvoi de la préposition à la fin d'une proposition relative de longueur démesurée : « *that conversation which either the necessity of my attendance on your affairs or the convenience of mine own dos limit me to...* » (Lettre du 19 mai 1663).

Constructions où l'ordre des mots rappelle le latin : « *there cannot too high a value be set upon such a person* » (Grosart, IV, 104) — « *that there should with convenient speed 20 new Shippes be built* » (Lettre du 23 oct. 1675) — « *sitting the Pt* » [= *sedente Parlamento*] (Lettre du 13 mai 1675). — « *if the Duties so long continue (that is if the King so long live)...* » (Lettre du 4 mai 1675) — « *There has now for divers years a design been carried on to change the lawful government of England into an absolute Tyranny, and to convert the established Protestant Religion into downright Popery : than both which, nothing can be more destructive...* » (Gros. IV, 248 — exorde de la Relation) — « *to drain away the wealth of ours more than any other nation* » (ibid., 260) — « *I have not received any from you in answer to my letter...* » (Lettre du 15 oct. 1665).

Et ceci qui semble un hellénisme : « *Shall, to decline so pernicious counsels, and to provide better for the quiet of government, be traduced as the Author does here... ?* ». Cet emploi de l'infinitif sujet au lieu du substantif verbal surprend en anglais.

Constructions qui semblent calquées sur le français et contrares au génie de l'anglais : « *those [Kings]... are now for some ages in the possession of an arbitrary power...* » (Gros. IV, 248). — « *The... misunderstanding... increaseth for these two days...* » (Lettre du 15 mai 1675).

Anacoluthes en assez grand nombre : « *... the fate of him that stirs the Indians' poison-pot, who when he falls down dead with the steam and stench, they then throw the doors open...* » (Gros. IV, 230). — « *... the matter of law, concerning prorogation, which all of them... understood not, but was like to prove therefore a great question* » (ibid., 317). — « *the English ships... which the French had taken, (and to this day cease not to treat our merchants at the same rate)* » (ibid., 318). — « *Yet is it [le préambule de la Relation] very short of what the matter would have afforded, but is past over to keep within bounds of this volume* » (ibid., 319). — « *... it is not to be expressed, the debauchery and lewdness, which... are now grown habitual...* » (ibid., 330). — « *because he satisfied them not in some interrogatories, which no man would in common honour to others, or in self-preservation, as neither was he in law bound to have answered; they therefore fined him a thousand pounds...* » (ibid., 333). — « *it being said we might be secured by the guaranty of the general peace, it was reflected on as a thing most pernicious to us, and that our money and endeavours could not be worse applied, than to procure that peace* » (ibid., 365). — Dans les lettres, écrites à la hâte, l'anacoluthie foisonne, et aussi l'ellipse, allant parfois jusqu'à l'obscurité.

(245) Marvell se moque du latin de Parker comme trop périodique : « *... to omit his usual volume and circumference of periods, which, though he takes alwayes to be his chiefest strength, yet indeed, like too great a line, weakens the defence, and requires too many men to make it good* ». (Gros. III, 288).

(246) Marvell vient décrire les efforts de Danby pour rallier autour de son ministère les vieux Cavaliers, en rappelant les souvenirs de la guerre civile, et pour se procurer ainsi une majorité disposée à voter des subsides qui seront employés à l'asservissement de l'Angleterre : « *But there could not have been a greater affront and indignity offered to those gentlemen (and the best did so resent it) than whether these hopes were real, to think them men that might be hired to any base action, or whether as hitherto but imaginary, that by erecting the late King's statue that whole party might be rewarded in effigy* ». (Gros. IV, 304). La phrase boite; il faut sous-entendre *to think* après *imaginary*, et même ainsi la symétrie de la forme ne correspond à rien de réel. Marvell a voulu placer une allusion à la *Statue de Charing Cross*, déjà raillée par lui en vers, (strophes 5 et 6) mais il l'a fait très maladroitement. C'est insulter les Cavaliers 1) que de les croire capables de se vendre, 2) que de leur offrir une récompense en monnaie de singe. Mais d'une façon comme de l'autre les

d'abondance et même de surabondance, c'est plutôt par l'accumulation de mots, de propositions ou de phrases placés sur le même plan, que par la subordination compliquée d'une foule d'idées secondaires à une idée maîtresse. Quant aux formules brèves, aux *sententiae* imitées de Sénèque, il en a qui feraient honneur à Bacon ou à Hobbes. N'est-ce pas le chancelier philosophe que l'on croit entendre dans cette phrase : « Le sage est pour ainsi dire éternel sur cette terre » ? Non, mais c'est à propos de lui que Marvell énonce cet apophtegme définitif (247).

A l'ordinaire toutefois notre auteur emploie la phrase moyenne, celle qui n'affecte ni l'ampleur ni la concision, et qui vient sans effort sous la plume de l'homme du monde ou de l'homme d'affaires. Il est clair sans recherche minutieuse de la précision pour elle-même. Mainte page de l'*Essai sur les conciles* est écrite avec une belle netteté que l'on sent aisée et courante; dans la *Relation* cette qualité tend même parfois à se muer en sécheresse; on croirait lire un compte-rendu analytique impersonnel; les arêtes de la pensée y apparaissent toutes vives; à plus forte raison dans les lettres à ses électeurs et même dans les lettres privées qui sont comme la matière brute de la *Relation*. Dans ses pamphlets plus ornés, la *Répétition transprosée*, *Monsieur Minaudier*, les *Remarques*, la prose de ce poète, pour être moins nue, n'est pas une prose poétique mais une vraie prose. Elle n'a même pas de sonorité. Marvell écrit pour être lu des yeux, non à haute voix. Il ignore le nombre oratoire. Il sentait le rythme de la prose élisabéthaine, par exemple celui de la liturgie, au point de reprocher aux prélats et docteurs qui la révisèrent en 1662 d'avoir en ajoutant un mot dans la Litanie « gâté la musique et la cadence d'une période » (248). Mais lui-même ne rythme pas sa prose. Elle a le ton égal de celle de Cowley qui d'ailleurs la précède et put lui servir de modèle.

Pourtant l'homme de la Renaissance a mis sa marque sur le style de ces pamphlets : c'est la richesse et la couleur du vocabulaire, la multiplicité et la variété des images. La prose de Marvell fournit bien plus au lexicographe que ses vers lyriques, et même que ses satires. Sans doute faut-il tenir compte de la différence de volume; néanmoins la comparaison ne laisse pas d'être instructive : dans les poésies la langue de l'honnête homme qui ne se pique de rien; dans les pamphlets la pédanterie et la vulgarité, le parler des halles et celui de la cour, les termes techniques de l'armée et de la marine, des tribunaux et du parlement, qui se coudoient (249). Lorsque l'anglais n'y peut aller, l'auteur n'hésite

espoirs de Danby et des conspirateurs (dans la phrase précédente : they hoped at least by this means to fright...) étaient réels et non imaginaires; il faut donc entendre par *their hopes* les espoirs que l'on fait miroiter aux yeux des Cavaliers, espoirs qui jusqu'ici n'ont été suivis d'aucun effet, et qui continueront à être fallacieux si le ministère se contente de récompenser tout le parti cavalier en effigie, comme on pendait les contumax.

(247) Gros. III, 517 : « And I the rather quote him [Lord Verulam] because a wise man is at it were eternal upon earth ».

(248) Gros. III, 214 : « I remember one [addition] in the Letany, where to « false doctrine and heresie » they added « schism », though it were to spoil the musick and cadence of the period ».

(249) Parmi les termes pédantesques, citons : *syntagmes*, collections (Grosart, III, 9. — 1^{er} ex. d'un emploi figuré dans le *N.E.D.*) — *cerebellum*, *cranium* (III, 50-1. — Ces deux mots apparaissent dès 1565 et 1543; mais tous les exemples du 1^{er} dans le

point à recourir non seulement au français comme ses contemporains

N.E.D. sont empruntés à des ouvrages techniques; le second s'employait par plaisanterie) — [*he*] *epicurizes upon...*, il fait son régal de... (III, 62. — Ce mot apparaît en 1621 dans Burton, le pédant par excellence) — *with two fingers* « *devaricated* », faisant les cornes de deux doigts écartés (III, 115. — Passage burlesque cité *supra*, note 192) — *divaricating*, écartant les branches [d'un compas] (III, 364. — Ce sont les premiers ex. de l'emploi transitif dans le *N. E. D.*) — *a salivation*, au sens d'intempérance de langage, prolixité injurieuse (III, 122. — Le 1^{er} ex. dans le *N. E. D.* de ce mot précédé de l'article indéfini est de 1700) — *he... Achillizes... the Nonconformists*, il menace, intimide; variante du verbe « to hector » qui d'ailleurs précède celui-ci (III, 154. — 1^{er} ex. dans le *N. E. D.*) — *rhetorication*, rhétorique, avec une nuance péjorative (III, 195) — *stigmatical*, ignominieux (III, 214. — Le *N. E. D.* ne donne que deux ex., de 1610 et 1619) — *phthiriasis*, maladies pédiculaires (III, 247). — *Phithiophagi*, mangeurs de poux (*ibid.* — Le *N. E. D.* ne donne que l'adjectif *phthiropagous*, qui apparaît en 1858). — *Energumeni*, énergumènes (III, 249. — Le 1^{er} ex. du *N. E. D.* est de 1685) — *succedaneum*, au sens médical pris métaphoriquement (III, 248) — *praxis*, pratique [médicale ou pharmaceutique] (*ibid.*) — *clancular*, clandestin (III, 274. — Apparaît en 1621 chez Burton) — *compurgator*, témoin de moralité, mot de la langue juridique employé métaphoriquement (III, 288) — *icterus*, oiseau dont la vue guérit la jaunisse (III, 297. — Le *N. E. D.* ne donne pas d'exemple du sens d'oiseau avant 1713, ni du sens de maladie avant 1706) — *this fiefe shall reincamerate*, ce fief reviendra au domaine papal, expression juridique employée métaphoriquement (III, 298. — Le *N. E. D.* ne connaît pas d'autre ex. de ce verbe) — *adubescence*, plaisir, délice (III, 311. — Seul ex. connu du *N. E. D.*) — *the curvatures... rectifies*, la courbe devient droite (III, 314. — Le *N. E. D.* ne connaît qu'un ex. de cet emploi, en 1597, et n'a pas relevé celui-ci) — *Callimelanos*, calomel, s'il faut en croire une inscription ms. sur l'exemplaire du Musée britannique de la *Répetition transposée*, 2^e partie, p. 184 : « [Me]rcurius Dulcis [o]f the Fre. Desease » (III, 362. — Le *N. E. D.* ne relève pas cette forme, et signale l'apparition de « calomel » en 1676 seulement, dans un ouvrage technique) — *they gravitate and levitate*, ils montent et descendent [métaphoriquement] comme des corps dans la physique newtonienne (III, 364. — 1^{er} ex. de *gravitate* dans le *N. E. D.*, 1644; 1^{er} ex. de *levitate*, celui-ci) — *tumultuate*, se soulever en tumulte (III, 382) — *subalternals*, subordonnés (III, 393. — Le *N. E. D.* ne renferme pas d'ex. de l'adjectif postérieur à 1628 ni d'autre ex. du substantif que celui-ci) — *the unanimating of the Christian people*, l'accord, la réconciliation de tous les chrétiens (III, 448. — Le *N. E. D.* ne donne aucun ex. du substantif verbal, et pas d'ex. du verbe antérieur à 1702) — *the Stentorophonick*, appareil inventé par Morland en 1671 et employé par Marvell pour servir de terme de comparaison à un homme très bruyant (III, 454. — Le *N. E. D.* ne connaît du substantif que l'emploi technique et la forme en — *icon*, pluriel — *ica*) — *orbicular*, épithète plaisante de *untruth* (III, 511. — 1^{er} ex. de ce sens dans le *N. E. D.* — « A round lie » apparaît en 1645) — *Suada*, persuasion, par allusion à la mythologie latine (III, 512. — Pas d'ex. postérieur à 1621 dans le *N. E. D.*) — *latrant*, qui aboie, épithète suprême lancée par Marvell contre Parker (III, 523. — Le 1^{er} ex. donné par le *N. E. D.*, tiré de Cotton Mather, 1702, est un écho de Marvell, comme le prouve l'emploi conjugué de *latrant* et de *blatant*, mot au sens mystérieux que notre auteur avait emprunté pour la circonstance à Spenser) — *evacuate*, annuler (IV, 81 et 257) — *the ecclesiasticals of Christianity*, la partie du christianisme qui régarde les affaires ecclésiastiques (IV, 139) — *logomachia* (IV, 169) — *an exegetical sense, or... an emphatical* (IV, 181) — *individuating*, qui rend individuel (IV, 209) — *phantasy*, imagination vaine (IV, 224) — *venditate*, faire l'article pour, chercher à écouler (IV, 239. — Dernier ex. dans le *N. E. D.*) — *donative*, pour désigner le subside voté par le parlement au Roi (IV, 295) — *to annul the consummation of [a marriage]*, où il semble que Marvell soit arrivé par la grandiloquence à un non-sens; il s'agit d'empêcher un mariage non encore consommé, et non, comme on pourrait le croire, d'annuler un mariage déjà consommé (IV, 297) — *advocate publick crimes*, se faire l'avocat de... (IV, 325. — 1^{er} ex. de ce sens dans le *N. E. D.*, 1767) — *punctual*, au sens de « apposite, to the point » (IV, 400. — Dernier ex. de ce sens dans le *N. E. D.*, 1642) — *those that administer the judicature*, périphrase redondante et gauche pour dire les juges (IV, 412).

Parmi les termes familiers, souvent employés de façon métaphorique, citons : *a bull's head*, masse de cheveux frisés portée sur le front par les femmes et dont Marvell orne métaphoriquement un évêque défunt (Grosart, III, 7. — 1^{er} ex. dans le *N. E. D.*) — *elbow-grease*, huile de coude (III, 8. — 1^{er} ex. dans le *N. E. D.*) — *pushpin*, jeu d'enfants, employé métaphoriquement pour définir la controverse théologique telle que l'entend Parker (III, 14 et *passim*. — 1^{er} ex. figuré dans le *N. E. D.* — *shall I shall I's*, hésitations (III, 14. — Le *N. E. D.* ne donne pas d'ex. de l'expression *to stand shall I shall I* antérieur à 1674 et du substantif *shilly shally* antérieur à 1755) — *blew-John*, rinçure de tonneau de bière, employé métaphoriquement (III, 61.

de la Restauration, mais encore à l'italien et à l'espagnol comme ses prédécesseurs d'avant la guerre civile (250). Il citera du latin, du

1^{er} ex. de ce mot dans le *N. E. D.*) — *taplash*, comme le précédent (III, 161. — 1^{er} ex. figuré dans le *N. E. D.*) — *unhoopable*, incercable, au figuré, c'est-à-dire illimité (III, 173 et 313-4. Mot employé par Marvell, critiqué par Parker, défendu par Marvell dans sa *Seconde partie*. — 1^{er} ex. dans le *N. E. D.*) — *smutty* et *smuttily* (III, 507 et 239. — L'adjectif apparaît dans ce sens en 1668, mais le 1^{er} ex. de l'adverbe dans le *N. E. D.* est celui de Marvell) — *buttering one Book upon another*, l'action d'écrire livre sur livre comparée à celle de beurrer une tartine (?) (III, 265. — Sens que ne signale pas le *N. E. D.*) — *tonnage*, capacité, d'où importance sociale (III, 313. — Le 1^{er} ex. dans le *N. E. D.* de cet emploi métaphorique est de 1806) — *pinne-paper*, au sens métaphorique d'échantillon (III, 353. — Seul ex. de cet emploi dans le *N. E. D.*) — *the pegging-out of the prince*, l'exclusion totale (?) (III, 417. — Seul ex. de ce sens connu du *N. E. D.*) — *cock-a-hoop*, plein d'une joie bruyante (III, 419. — 1^{er} ex. dans *Hudibras*, 1663) — *balderdash*, baliverne (III, 421. — 1^{er} ex. de ce sens dans le *N. E. D.*) — *coffee-farthings* and *Easter-pence* (IV, 11. — Seul ex. de ces mots cité dans le *N. E. D.*) — *plump'd up*, engraisé, rendu [métaphoriquement] dodu (IV, 60. — Ce sens figuré apparaît en 1628 dans le *N. E. D.*) — *curried over*, corroyé, préparé comme du cuir et *new vamp'd*, remis à neuf, retapé [en parlant d'un sermon] (IV, 62. — Le 1^{er} ex. du *N. E. D.* est de 1640) — *snuff up*, reniflent [l'odeur savoureuse des biens d'église] (IV, 260. — 1^{er} ex. figuré dans le *N. E. D.*, 1629) — *the King would strip himself to his shirt...*, le Roi se mettrait [métaphoriquement] en chemise (IV, 381).

On pourrait multiplier indéfiniment ces exemples. Le lecteur en trouvera d'autres dans la liste des néologismes (note 257) et dans les passages que nous avons cités *supra* pour illustrer l'emploi fait par Marvell du burlesque et sa fréquente grossièreté. Si les mots pédants constituent la trame de son vocabulaire, les mots familiers en sont la chaîne.

(250) Outre les mots critiqués par ses adversaires (voir *infra*, dans le texte) Marvell emprunte au français : le verbe *travestee* (Grosart, III, 35. — C'est le 1^{er} exemple de cette forme dans le *N. E. D.*; *to travesty* apparaît également en 1673, l'adjectif *travesty* dès 1663) — le substantif *millecantons* (III, 42. — Ce mot ne se trouve pas dans le *N. E. D.*, et Grosart le traduit par « a thousand cantons » sans voir qu'il continue la métaphore de « trouts, which... spawned... ») — le substantif *Courte-boule* (III, 45. — Le *N. E. D.* ne cite pas d'autre exemple de ce mot qu'il explique d'une façon peu satisfaisante; cf. Littré, s. v. court(e). Grosart cite Cotgrave qui est d'accord avec Littré) — le verbe *disvalise* (III, 97. — Seul exemple cité par le *N. E. D.*) — le substantif *assassinats* (III, 133. — Le mot apparaît en anglais dès 1602, mais le *N. E. D.* ne cite pas d'autre exemple du sens figuré que celui-ci) — l'expression *vous avez* (III, 124) — le substantif *Filoux* (III, 264. — Il ne figure pas dans le *N. E. D.*) — l'expression *siriesme du valet* (III, 275. — Le 1^{er} ex. du *N. E. D.* est emprunté à Dryden et date de 1663) — le substantif *quatorze* (*ibid.* — Le *N. E. D.* ne cite pas d'ex. antérieur à 1701) — le participe passé *repiqué*, toujours par allusion au jeu de piquet (*ibid.* — 1^{er} ex. dans le *N. E. D.* 1659) — le substantif *recherches*, en parlant des procédés de style d'un adversaire (III, 318. — Ce mot ne se trouve pas dans le *N. E. D.* qui ne signale que l'adjectif *recherché*, et encore pas avant 1722) — l'expression adverbiale *à la mode*, employé correctement après le substantif *doctrine* (III, 353. — 1^{er} ex. dans le *N. E. D.*, 1649) — le participe présent *fricassant* (III, 451. — 1^{er} ex. du verbe *à fricassée* dans le *N. E. D.*, 1657) — le substantif *Mazarines*, au sens de plats profonds en métal (III, 451. — C'est le 1^{er} ex. donné par le *N. E. D.*) — le verbe *de bouleverse*, suivi de *overturn* qui en est la glose (III, 493. — Le *N. E. D.* ne cite pas d'autre exemple) — l'adjectif (?) *rara-chose*, au sens de chose rare (IV, 38. — Seul ex. connu du *N. E. D.*) — le substantif *fonte*, au sens d'action de fondre, métaphoriquement (IV, 62 — le *N. E. D.* ne donne que ce seul exemple de l'emploi figuré et dit que le mot est rare) — l'adjectif *infectible* (IV, 84. — 1^{er} ex. dans le *N. E. D.* 1659) — le substantif *coupe*, au sens de pas de danse (IV, 191. — 1^{er} ex. dans le *N. E. D.*, tiré de *The gentleman dancing-master*, 1673) — l'expression *made a considerable figure* (IV, 295. — Le 1^{er} ex. dans le *N. E. D.* est de 1691 sans épithète, de 1699 avec épithète. — Marvell prévient une critique en disant : « to use the French phrase ») — l'expression *rase campagne*, que Marvell emploie, semble-t-il à contre-sens, sans doute par l'effet d'une confusion avec *table rase* (IV, 304. — Inconnue au *N. E. D.*) — le substantif *grimass* (IV, 336. — 1^{er} ex. dans le *N. E. D.*, 1651 au sens propre; celui-ci est le 1^{er} ex. au sens figuré) — l'expression *à la suivie* d'un nom propre et signifiant *à la manière de* (IV, 339. — 1^{er} ex. dans le *N. E. D.*, 1646) — le substantif *balet* (IV, 319. — 1^{er} ex. dans le *N. E. D.* tiré de Dryden et daté de 1667) — l'expression *petites maisons* (*Ibid.* — Ne se trouve pas dans le *N. E. D.* — Marvell joue sur le sens français d'hôpital de fous, et sur les *houses of Parliament*).

A l'italien Marvell doit le substantif *chiurma*, chiourme (Grosart, III, 92. — 1^{er} ex.

grec, voire de l'hébreu, et aussi du provençal et même du malais (251).

Dans les répliques que provoqua la première partie de la *Répétition transposée*, le style et particulièrement la langue de Marvell subirent un examen aussi sévère que celui qu'il avait lui-même infligé aux écrits de Parker. Ses ennemis, en bons contemporains du Père Bouhours, font la chasse aux néologismes dans les œuvres de leur adversaire, sans d'ailleurs se priver d'en employer eux-mêmes très souvent. Hicceringill notamment reproche à Marvell d'avoir forgé le mot *trinkle* pour désigner la pression exercée par les évêques sur la chambre des communes (252). Ailleurs il dresse une liste des mots, selon lui, nouveaux : « *Tuants, Flambos, Ragousts, Risques, Intrigues, Harangues, Comfortable Importance, Remarks, Repartees* » (253). En réalité la plupart de ces termes apparaissent avant Marvell, certains dès le début du siècle ;

dans le *N. E. D.*, 1655) — les substantifs *cardinalism*, *nepotism* et *putanism* (III, 131.

— Le *N. E. D.* signale l'apparition des deux premiers en 1670, mais ne connaît pas d'exemple du troisième avant 1696 ni en dehors des dictionnaires) — le substantif *stillecto* (III, 454. — 1^{er} ex. dans le *N. E. D.*, 1613 ; mais le 1^{er} ex. du sens figuré est celui-ci). — En outre Marvell cite sans les traduire des phrases entières : « *Io non voglio governar le bestie* » (III, 173. — Parole attribué à Christine de Suède) et « *Sia dunque Pamfilio papa al nome del diavolo* » (III, 309. — Parole d'un cardinal dans un conclave).

A l'espagnol Marvell doit l'expression *in querpo*, employée au figuré pour dire dépourillé de son pouvoir (Grosart, III, 101. — Signalée par le *N. E. D.* entre 1625 et 1748) — le substantif *sosiego*, suivi de sa glose *calmness* (III, 406. — Ce mot ne figure pas dans le *N. E. D.* — Marvell écrit *sossiego*) — le substantif *privado's*, pour désigner ceux qui sont dans un secret (IV, 59. — Apparaît dans le *N. E. D.* en 1584, et devient archaïque au XVIII^e siècle) — le substantif *junto*, signifiant un conseil avec une nuance péjorative (IV, 153. — Apparaît dans le *N. E. D.* en 1641 sous cette forme, en 1623 sous la forme correcte *junta*).

(251) Parmi une foule d'expressions latines mêlées à l'anglais de Marvell, citons : *ex tripode* (III, 354) — contests de *lana porcina* (III, 383) — *in curiae egressu* (III, 452) — *cura animarum, curare cuticulam* (IV, 15) — *ex mero motu et certa scientia* (IV, 48) — *arcana imperii* (IV, 356).

Parmi les mots grecs que Marvell introduit dans sa prose sans essayer de les angliciser, citons : *abelteria* (III, 238) — *colosseros* (III, 323. — Cf. Suetone, *Vita Calig.*, 35) — *Prote Ennoia* (III, 349) — *adiatrepsia* (III, 350). Une fois (III, 95) il emprunte à Synésius (*Ep.* 58, éd. Pétau), toute une liste de noms d'instruments de torture : « *Podostraba, Dactylethrea, Otagra, Rhinolabides, Chcilostrophia* ».

Parker, pour faire montre de son savoir, a donné au Saint-Esprit son nom hébreu. *Ruac Hakodesh*. Marvell riposte (III, 495) : « *I doubt your Ruac Hakodesh is but at best a Bath col* », c'est-à-dire un écho (littéralement, fille de la voix).

Ailleurs Marvell (Grosart, III, 163) rappelle les luttes qui ensanglantèrent le Languedoc entre deux partis dont l'un appelait les fèves *favas* et l'autre *haves* ; ces luttes recommencèrent, dit-il, pour savoir s'il convenait d'appeler une chèvre *crabe* ou *cabre*.

Pour enchérir sur Parker qui a cité de l'hébreu Marvell lui dit (Grosart, III, 495) : « *O seytang aurang olanda bacalay samatay* ». Monsieur Cabaton, professeur de malais à l'Ecole des langues orientales, nous informe aimablement que cette phrase doit être en malais vulgaire des Moluques ou d'Amboine et signifie à peu près : « *O diable de Hollandais ! il chercherait chicane à un mort* », ou « *il disputerait, ergoterait avec un mort* ».

A cette énumération de vocables étrangers on peut ajouter que Marvell forge le participe passé « *Uilenspiegled* » sur le nom du fameux loustic allemand (Grosart, III, 359. — Le *N. E. D.* ne connaît que le dérivé français « *espion* »).

(252) Gregory, *Father-Greybeard*, p. 24 : Marvell « *new mints the word trinkle* » : — Pp. 199-201 Hicceringill fait des vers burlesques sur ce même mot.

(253) *Ibid.*, p. 30. — De même Parker (*Reproof*, pp. 20 et 31) critique les mots *rapping* (en réalité le verbe *to rap*, au sens de saisir se rencontre dès 1564) et *rapper* (ce mot, qui désigne familièrement une chose remarquable par sa bonté ou sa grandeur, apparaît en 1653). Plus loin (*Reprof*, p. 208) Parker attaque toute une série de mots : *Lycanthropy* (apparaît dès 1584) — *trincling* (voir la note précédente) — *disvalising* (voir *supra*, note 250) — *pickthankness* (voir *infra*, note 257).

mais en 1673 ils semblent encore étrangers (254). Tous, on peut le noter sont d'origine française. Aussi Hickeringill accuse-t-il l'auteur de la *Répétition transposée* d'avoir échangé son bonnet carré de bachelier-ès-arts contre une perruque (255). Mais le purisme est une arme à la disposition des deux partis, et le goût de Marvell ne se révèle pas moins classique, au moins dans la critique. Il reproche à Turner d'avoir écrit : « *It is become a duty to expose him [Croft]* » ; dans cette phrase *expose* a le sens qui est aujourd'hui normal de « démasquer » ; mais le défenseur de l'évêque de Hereford feint de croire qu'il s'agit d'un « genre de mort » renouvelé des persécuteurs des premiers chrétiens ; et pendant plusieurs pages il poursuit ses plaisanteries sur ce thème (256). Au reste si cette rigueur contre un mot ou un sens encore mal établi était de bonne guerre, notre auteur s'accordait de bien autres libertés et sa prose est hospitalière à tous les vocables anglais ou étrangers depuis les plus vieux jusqu'aux plus récents (257).

(254) *Tuant* est emprunté par Marvell à la farce de Buckingham ; — le *N. E. D.* signale *flambos* en 1632, *ragousts* en 1664 dans *Hudibras* (Marvell est le premier à lui donner le sens figuré), *risques* en 1661 dans la *Glossographia* de Blount, *intrigues* en 1647 (le sens de liaison secrète entre amants, sens que Marvell donne à ce mot, apparaît en 1668 ; dès 1673 Dryden considérait le mot comme suranné dans la langue de la galanterie et remplacé par *amour*), *harangues* dès 1450 en Ecosse et 1600 en Angleterre ; — *comfortable importance* est une expression de Parker dont Marvell dénature le sens, non un néologisme ; — *remarks*, au sens d'observations, de critiques, n'est signalé par le *N. E. D.* qu'en 1673 et dans une des réponses à Marvell ; — *repar-tees* apparaît en 1645.

(255) *Ut supra* : « *keeping the head warm the while with a Perriwig instead of a Square Cap...* ».

(256) *Mr. Smirke* ;... (Grosart, IV, 31-4 ; et jusqu'à la fin du pamphlet Turner est appelé « the Exposer » ou « Mr. Exposer »). — Ailleurs Marvell reproche à Turner d'avoir dit : « *God... treated with Abraham face to face...* », car « *treat.. is a word of Court not of Scripture* » (*ibid.*, 58).

(257) Une seule fois l'archaïsme est souligné par Marvell lui-même ; c'est quand il appelle Parker « *Mr. Limitour — to use a Chaucer's word...* » (Grosart, III, 364). Nulle part ailleurs nous n'avons la certitude que l'écrivain employait consciemment un mot vieilli ; mais lorsque cet emploi est le dernier que signale le *N. E. D.*, ou qu'il est même postérieur au dernier exemple relevé, nous avons de sérieuses présomptions : l'expression *none conn'd him thanks* = nul ne le remercia, ne reparait plus après la *Rép. Transp.* (Grosart, III, 26) que dans les dialectes ; — *lightly*, au sens de magnifier (III, 207) — *he voiced my book*, il le mit hors la loi, le dénonça à la vindicta publique (III, 269) — *agoe*, parti, passé, perdu (III, 291. — Dernier ex. dans le *N. E. D.* de l'emploi verbal du participe passé) — *he... moyles himself*, il se fatigue (III, 313. — Dernier ex. de l'emploi réfléchi de ce verbe en dehors des dialectes) — *benevolous* = bienveillante (III, 376. — Dernier ex. du *N. E. D.*, 1670) — *knick-knacks* = subterfuges (III, 452). — *suborn'd*, au sens de frauduleux, de mauvaise foi (III, 512. — Dernier ex. du *N. E. D.*, 1610) — *discussed*, au sens étymologique de dispersé, dissipé (IV, 6. — Dernier ex. du *N. E. D.*, 1651) — *tranelling*, chasse aux oiseaux qui se fait en traînant un filet (IV, 67. — Dernier ex. dans le *N. E. D.*, s. v. *trainel*) — *high-shoon*, rustique (IV, 107) — *a... retail*, au sens de relation détaillée (IV, 263) — *having veiled bonnet*, terme maritime qui désignait une façon de saluer un autre navire en abattant les bonnettes (IV, 282).

Encore qu'il soit moins difficile de dater la naissance que la mort d'un mot, cette détermination ne peut à l'ordinaire se faire avec beaucoup de précision. Dans la liste suivante figurent des mots, des sens et des expressions dont le *N. E. D.* relève le premier emploi dans Marvell, d'autres dont il cite des exemples très peu antérieurs, d'autres enfin dont il ne signale que des exemples postérieurs : *pendets*, aujourd'hui *pundits*, (Grosart, III, 19. — 1^{er} ex., 1672) — *simarre* (III, 34. — 1^{er} ex. 1641) — *he runs a-mucke* (III, 45. — L'adjectif *amuck* apparaît en 1663, mais Marvell est le facilement, disparaît totalement (III, 77 et 81) ; — de même *imp* = pousse d'arbre, jeune plante (III, 96) — l'adjectif composé *old-excellent*, où *old* a le sens : de longue date (III, 100. — Dernier ex. du *N. E. D.*, 1643) — *quetch*, préférer un son (III, 114. — dernier ex. en dehors des dialectes) — *bran* = sorte (III, 168) — *to magnificate* =

Son choix de métaphores et de comparaisons ne le montre pas moins accueillant. Le lecteur a pu s'en convaincre par les citations faites au cours de ce chapitre : aussi bien la grossièreté que l'érudition, l'esprit que l'éloquence de Marvell se manifestent ou s'expriment de façon figu-

premier a employer l'expression sous cette forme qu'elle gardera; il l'explique d'ailleurs à ses lecteurs) — *surcingle* (III, 51. — Le *N.E.D.* n'a pas relevé l'emploi de ce mot par Marvell lui-même l'année précédente dans *The Loyal Scot*, v. 180) — *he cuts*, en parlant de Parker par comparaison avec un cheval qui se coupe (III, 83. — 1^{er} ex. au sens propre, 1660; pas d'exemple du sens figuré) — *mowsled*, malmené, en parlant d'un mot critiqué par Parker (III, 152. — Le premier ex. est de 1662; le terme était à la mode, mais le seul ex. figuré est celui de Marvell) — *cokesing*, aujourd'hui *coaxing*, flatterie (III, 195. — 1^{er} ex. de l'emploi du substantif verbal; le verbe n'apparaît dans ce sens qu'en 1663) — *to trinkle with...*, intriguer avec (III, 217) — *buffoonish* (III, 218. — 1^{er} ex. dans le *N.E.D.*) — *blown*, au sens d'essoufflé, hors d'haleine (III, 257) — *bobbing*, façon de pêcher l'anguille (III, 353. — 1^{er} ex., 1653, au sens propre. Le seul ex. d'emploi métaphorique est celui de Marvell) — *snickering*, rire du bout des lèvres, que Marvell emploie suivi de *after* et d'un substantif qui désigne la chose qui fait rire; l'expression prend le sens de : goût vicieux pour... (III, 323. — Le verbe apparaît seulement en 1694, le substantif verbal en 1775 dans le *N.E.D.*) — *embargo*, mettre l'embargo sur [tout le commerce de l'Angleterre] (III, 453. — Ce verbe apparaît dans le *N.E.D.* en 1650 au sens de confisquer, mais seulement en 1755 au sens qu'il a ici et qui a seul survécu) — *romantick*, au sens de chevaleresque, don-quichottesque (III, 500. — 1^{er} ex. dans le *N.E.D.*, 1671). — *fluster*, pompe, splendeur (IV, 12) — *to wheedle* (III, 94 et IV, 107. Le 1^{er} ex. est de 1661, dans la *Glossographia* de Blount) — *anecdota*, histoires inédites (IV, 71. — 1^{er} ex. du mot dans le *N.E.D.*) — *instillers*, instigateurs (IV, 94) — *a good Christian... cannot atturn and idature his conscience over* (IV, 126, traduit *infra*, p. 420 — 1^{er} ex. de *to atturn* au sens propre, 1649, de *to indenture*, employé intransitivement, 1658. Marvell est le premier à employer ces deux verbes métaphoriquement et le second transitivement) — *episcopable* (IV, 132). — On peut signaler aussi cet emploi du mot *jewel* qui a échappé au *N.E.D.*, sans doute parce que sa vogue a été brève : « during his chaplain-ship, he [Turner] hath learnt it [the word jewel] in conversation with the ladies, who translate it [= use it in a metaphorical sense] frequently, to call whore in a more civil and refined signification » (IV, 29). — Le verbe *to palm* est employé par Marvell au sens de grimper (IV, 169). Le *N.E.D.* donne un exemple tiré de Dryden et daté de 1678, mais dans lequel ce verbe a certainement le sens de tricher, non de grimper, et un exemplaire dialectal de 1855 qui, lui, est pertinent. — On trouvera d'autres exemples de mots nouveaux au temps de Marvell dans nos listes de termes familiers et d'emprunts au français (notes 249 et 250).

Il n'est pas toujours facile de distinguer entre un néologisme et un *παρὰ λεγόμενον* ou comme le dit le *N.E.D.* a *nonce-word*. Toutefois dans la liste ci-dessous la plupart des mots semblent bien ne pouvoir resservir qu'en vertu d'une imitation consciente de Marvell par un de ses successeurs : *penitentiary-universal*, *buffoon-general* (Grosart, III, 35. Ces composés ne se trouvent pas dans le *N.E.D.*) — *nit-cracking* (III, 115. — Seul ex. d'un composé de *nit* donné dans le *N.E.D.*) — *pick-thankness*, adulation intéressée (III, 199. — Seul ex. cité dans le *N.E.D.*) — *Sibthorpianism*, la doctrine du théologien anglican Sibthorpe (III, 210. — Ne se trouve pas dans le *N.E.D.*) — *dis-Ghibeline*, distinguer [comme un guelfe] des gibelins (*ibid.* — *Nonce-word* d'après le *N.E.D.*) — *an At-all*, un homme universel [ironiquement] (III, 234. — Seul ex. de ce substantif cité dans le *N.E.D.* Mais Marvell fait allusion au personnage d'une pièce de Shadwell, *The sullen Lovers*, 1668, Sir Positive At-all) — *orifactory*, fabrication [de bulles de savon] avec la bouche, sur le modèle de *manufacture* (III, 271. — Marqué *nonce-word* dans le *N.E.D.*) — *Grewellers*, mangeurs de gruuu, sobriquet d'un groupe d'étudiants puritains à Oxford vers 1650 (III, 285. — Marvell n'a pas forgé ce mot lui-même mais il est sans doute le premier à le coucher par écrit, ou du moins à l'imprimer. Les ex. du *N.E.D.* sont postérieurs et manifestement empruntés à Marvell) — *his we-ship*, titre burlesque décerné par Marvell à Parker qui parle de lui-même à la première personne du pluriel (III, 306. — *Nonce-word* dans le *N.E.D.*) — *his « equity » and his « himmibility »*, titres imaginés par Marvell pour le cheval de Caligula; il semble que Parker ait employé ces mots avant son adversaire mais dans une autre acception (III, 348. — *Equity* n'apparaît selon le *N.E.D.* qu'en 1829, dans les *Conversations Imaginaires* de Landor qui connaissait, encore que de seconde main et bien imparfaitement, les pamphlets de Marvell et ceux de Parker; — *himmibility* a été omis par le *N.E.D.*) — *a Perkin-Caligula*, un imposteur jouant le rôle de Caligula, par allusion à Perkin Warbeck qui voulut se faire passer pour Richard IV (III, 350. — La combinaison ne

rée (258). Mais ses images les plus intéressantes sont d'une part celles où brille un dernier reflet de la flamme *métaphysique*, et d'autre part celles dont la netteté tranchante et le poli annoncent la prose classique. Par son caractère macabre et sa préoccupation du surnaturel, en

se trouve pas dans le *N.E.D.*, et *Perkin*, employé comme nom commun n'apparaît qu'en 1685) — *Caligulism*, ressemblance avec Caligula (III, 352. — ἀπαξ λεγόμενον d'après le *N.E.D.* qui ne cite qu'un ex. de 1745) — *to* « *Neronise* » and « *Caligulise* » [*princes*], les transformer en Nérons ou Caligulas (III, 359. — Le premier verbe selon le *N.E.D.* apparaît chez Marvell et réparait après lui; le second a été oublié dans ce dictionnaire) — *to be* « *Uilenspiegled* » and « *Sardanapalized* », toujours en parlant de princes, être transformés en Eulenspiegels ou en Sardanapales (*ibid.*). — Le premier mot ne se trouve pas dans le *N.E.D.*, qui ne cite du second que l'exemple de Marvell) — *danger*, verbe transitif, au sens de risquer (III, 400. — Seul ex. cité dans le *N.E.D.*) — *a Julianisme*, une façon de parler digne de Julien l'Apostat (III, 467. — Omis par le *N.E.D.*) — *you quag yourself in...*, vous vous embourbez [métaphoriquement] dans... (III, 504. — Seul ex. connu du *N.E.D.*) — *grannamish*, de vieille femme [péjorativement] (III, 516. — Seul ex. cité dans le *N.E.D.*) — *canterburing*, allant au petit galop, en parlant de prélat, avec une allusion à la métropole ecclésiastique de l'Angleterre (III, 516. — Le *N.E.D.* ne connaît pas d'autre ex. mais considère *canter*, qui apparaît en 1706; comme une abréviation de ce mot) — *out-boniface*, intimider (?); forgé peut-être sur le modèle de *out-face* avec une allusion à un personnage contemporain aujourd'hui mystérieuse (IV, 12. — Omis dans le *N.E.D.*) — *angariating*, l'action de requérir comme messager (IV, 24. — Seul ex. connu du *N.E.D.* Terme venu d'une racine persane par l'intermédiaire du grec et du latin) — *they candled a man over in wax*, ils le couvraient de cire comme une chandelle (IV, 31-2. — Seul exemple de cet emploi connu du *N.E.D.*) — *to pre-engage*, prévenir [une personne contre une autre] (IV, 35. — Omis dans le *N.E.D.*) — [*he*] *ubiquits himself*, il se montre partout à la fois (IV, 60. — Seul exemple de ce verbe connu du *N.E.D.*) — *proctoring*, l'action de faire une ronde comme un censeur d'université (IV, 67. — Seul ex. de cet emploi du verbe *to proctor* dans le *N.E.D.*) — *spermologers*, ramasseurs de semences [métaphoriques] (IV, 68. — Seul ex. connu du *N.E.D.*) — *Peter Hermite it*, prêcher une croisade (IV, 81. — Ne se trouve pas dans le *N.E.D.*) — *kitchin-plunderer*, métaphore militaire pour désigner un controversiste qui « ne s'attaque qu'au bagage » de l'ennemi (IV, 83. — Seul ex. cité dans le *N.E.D.*) — *impoundable*, digne [métaphoriquement] d'être mis en fourrière (IV, 101. — Seul ex. cité dans le *N.E.D.*) — *calendary*, la place ou le placement dans le calendrier (IV, 110). — Seul ex. cité dans le *N.E.D.*) — *religionated*, rendue religieuse, pénétrée de religion, en parlant de la raison (IV, 126. — Seul ex. connu du *N.E.D.*) — *faith-stretchers*, ceux qui étirent de force la foi des autres pour la rendre semblable à la leur, avec une allusion à certains instruments de torture (*ibid.* — Seul ex. cité dans le *N.E.D.*) — *Creed-making*, la fabrication des symboles (IV, 134. — Le *N.E.D.* ne donne qu'un ex. de 1880). — *nickers*, suivi de sa glose *appliers*, ceux qui établissent des rapports [entre les phénomènes naturels, tremblements de terre, etc., et les crimes humains] (IV, 148. — Seul ex. connu du *N.E.D.*) — *outlive*, mener une vie plus vertueuse que... (IV, 158. — Le *N.E.D.* ne donne qu'un seul ex., de 1883, qui semble accorder à Burnet l'honneur de cette création) — *theologants*, variante de *theologers* (IV, 169. — Seul ex. connu du *N.E.D.*) — *conconcourse*, mot destiné à montrer l'absurdité de l'expression « simultaneous concourse » employée par Danson (IV, 176. — Ne se trouve pas dans le *N.E.D.*) — *inter-parliament*, intervalle entre deux sessions, avec l'intention d'insinuer que l'intervalle est si prolongé qu'il met fin à une législature; mot forgé sur le modèle d'« *inter-regnum* » (IV, 314. — Seul ex. cité dans le *N.E.D.*) — *cross-biasses*, tendances, penchants qui se traversent les uns les autres (IV, 357. — Seul ex. cité dans le *N.E.D.*) — *a seam of land*, une bande de terrain [neutre qui sépare deux pays] (IV 387. — Seul ex. de cette expression cité dans le *N.E.D.*) — *unprecedentedness*, manque de précédent [constitutionnel] (IV, 393. — Seul ex. cité dans le *N.E.D.*)

On notera que presque tous ces mots forgés par Marvell le sont avec une intention burlesque.

(258) Le goût du député de Hull pour les comparaisons est tel que dans ses comptes rendus des débats parlementaires il note celles dont ses adversaires ont fait usage lorsqu'elles lui semblent frappantes; par exemple dans *An Account of the Growth of Popery...* (Grosart, IV, 381) : « A whip will alarm a wild beast, but it will not defend the man; a sword will alarm the beast too, but then it will also defend the man ». Le fouet, c'est une déclaration d'alliance entre Charles II et les Provinces-Unies sans que le parlement anglais ait voté de subsides; l'épée, c'est le vote préalable des subsides; tous deux alarmeront Louis XIV, mais le second seul protégera l'Angleterre, selon les ministres.

voici une qui fait songer à Donne : « Avant que les murmures sur la mort de la duchesse d'Orléans ne se fussent apaisés, en un clin d'œil une ligue invisible et empreinte de l'affection la plus passionnée se trouva conclue avec la France au préjudice de la Triple Alliance : comme si en disséquant la princesse on eût trouvé quelque philtre d'Etat,... ». Mais cette hardiesse cède aussitôt la place à une noblesse classique assez banale : « ou que la réconciliation avec la France ne pût se célébrer par un sacrifice moindre que celui du sang royal d'Angleterre » (259). Ailleurs la manière dont Danson interprète un théologien défunt arrache à Marvell ce cri : « Autant vaudrait couper la main d'un mort pour lui faire signer un faux » (260). Si le contenu de l'image rappelle la Renaissance, la forme incisive et ramassée est déjà classique au meilleur sens du mot. Ailleurs encore l'étrangeté disparaît si l'ingéniosité demeure, comme quand Marvell nie la possibilité d'un soulèvement populaire qui invoquerait les mêmes prétextes que celui de 1642 : « Une nouvelle guerre doit avoir, comme un livre qui veut se vendre, un nouveau titre » (261). Ou même l'image présente un caractère si naturel, si aisé, si inévitable, qu'on a peine à ne pas la croire très ancienne. Si Parker affirme que la moindre atteinte à l'Eglise compromet la stabilité de l'Etat, Marvell lui répond : « Il n'y a rien de plus naturel pour le lierre que de croire que le chêne ne peut rester debout sans son appui » (262). Enfin le lieu commun moral qui formera la substance de la poésie de Pope se rencontre déjà chez notre auteur sous la forme d'une comparaison épigrammatique : les députés de l'opposition se montrent patriotes parce que la faveur des ministres les a quittés pour d'autres ; car « quel homme ne ferait l'éloge de la chasteté et n'invectiverait contre la débauche, tandis que son rival jouit de leur maîtresse ? » (263). L'expression parfaitement adéquate donne ici du piquant à une banalité.

Ainsi Marvell par ses métaphores tient à la fois du passé et de l'avenir, comme par la coupe de ses phrases il marque le passage de la prose élisabéthaine à la prose classique. Sur ce fossé de 1660 il jette le pont de son tempérament personnel d'écrivain. Ce qui est vrai de la forme de ses pamphlets ne le serait-il pas aussi de leur fond ? C'est la dernière question à laquelle il nous reste, si possible, à répondre.

(259) Grosart, IV, 266 : « As if upon dissecting the princess there had some State philtre been found in her bowels, or the reconciliation with France were not be celebrated with a less sacrifice than of the blood royal of England ».

(260) *Ibid.*, 214 : « This is the same as to cut off a dead man's hand to subscribe with it to a forgery ».

(261) *Ibid.*, III, 177 : « A new War must have, like a book that would sell, a new title ».

(262) *Ibid.*, 96 : « There is nothing more natural than for the ivy to be of opinion that the oak cannot stand without its support ». La métaphore se poursuit.

(263) *Ibid.*, IV, 407 : « For who would not commend chastity, and rail against whoring, while his rival enjoys their mistress ? »

Citons encore cette comparaison qui flétrit les persécutions infligées aux dissidents par un gouvernement plus cupide que fanatique : « to take away these [their lives, liberties and estates] in penalty for the other [their consciences], is merely a more legal and gentile way of padding upon the road of Heaven, and... it is only for want of money and for want of religion that men take those desperate courses ».

*
* *

Capable par moments de noblesse, la pensée de Marvell n'en est pas moins fragmentaire. Nous avons vu ailleurs que ses convictions politiques échappaient à toute formule générale. Tenons-nous en ici à ses croyances religieuses, dans la mesure où on peut les séparer de la politique. Il ne nous en a pas donné le système tout construit ; pouvons-nous du moins bâtir pour lui l'édifice avec les matériaux épars dans ses œuvres ?

Il est relativement facile de dire ce que Marvell n'est pas, ce qu'il combat, bien plus malaisé de découvrir ce qu'il est, ce qu'il approuve. Son hostilité contre l'Eglise romaine ne fait pas de doute ; mais quand il s'agit de définir l'irréductible opposition entre protestants et catholiques, Marvell nous dit surtout où elle ne se trouve pas. Dans *Monsieur Minaudier* il se refuse à prendre pour critère l'acceptation de la suprématie pontificale : on serait ainsi protestant à trop bon compte ; (264) — dans les *Remarques* il prend la même attitude devant la question de la grâce et du libre-arbitre, car au fond il se sent plus près sur ce point particulier de la masse des catholiques que de la masse des protestants ; — dans le réquisitoire en règle contre le papisme qui ouvre la *Relation* et qui aura après la mort de l'auteur l'honneur de réimpressions séparées, le grief d'où Marvell déduit tous les autres est celui d'avoir réservé au seul clergé la lecture de la Bible (265) : bon argument de controverse, mais qui explique mal l'aversion à peine moins vive du pamphlétaire pour la haute-église anglicane, innocente d'un tel accaparement.

Que reproche-t-il donc à Laud et à son école ? Non leur arminianisme, ou seulement pour les besoins de la cause et sans y insister, puisqu'il est lui-même plus arminien que calviniste sur la question théologique qui divise ces deux partis. Le goût immodéré de la haute-église pour l'uniformité rituelle lui déplait, mais il n'attacherait sans doute pas aux cérémonies plus d'importance qu'elles n'en méritent s'il n'y voyait les manifestations extérieures d'un esprit dominateur contraire à l'Evangile.

Cet esprit s'incarne dans les évêques. Faut-il distinguer ici entre l'épiscopat et la prélature ? Ce dernier mot évoque des droits féodaux, un siège à la chambre des seigneurs, le faste, l'autorité descendant d'en haut. Tout cela Marvell l'avait en abomination. Mais aurait-il admis, comme certains réformateurs modérés au début de la guerre civile puis à la Restauration, un système où l'évêque subsistait, dépouillé de toute pompe mondaine, pour n'être plus guère que le président, nommé par le roi, du synode diocésain ? Certainement oui en 1660 (266), mais plutôt, semble-t-il, comme un pis aller que par l'effet d'une préférence : à la fin de sa vie il semble bien qu'il espérât du grand mouvement qu'il préparait l'abolition pure et simple de l'épiscopat jugé incorrigible.

(264) Grosart, IV, 86.

(265) *Ibid.*, 251.

(266) Voir la lettre du 4 décembre 1660 à la municipalité de Hull.

Allons plus loin : tout le clergé anglican, ou plutôt tout clergé en tant que tel lui est odieux ; il proteste contre la restriction à une catégorie de chrétiens d'un terme qui doit désigner le peuple de Dieu tout entier, *clerum Domini* (267). Le système presbytérien qui rejetait le mot de clergé, sinon la réalité de cette caste, eût-il satisfait Marvell ? C'est fort douteux. Il eût protesté sans doute contre cette théo-démocratie tyrannique, contre ses empiètements sur le pouvoir civil. Il est, dirions-nous, anticlérical, ou, pour parler comme ses contemporains, érastien. Le pouvoir civil peut et doit limiter, surveiller et contrôler l'activité ecclésiastique. Encore faut-il que le pouvoir civil entende comme Marvell l'exercice de ce droit. Notre auteur oscille donc du roi au parlement en matière religieuse, selon qu'il juge l'un ou l'autre plus disposé à tolérer ce qu'il croit tolérable et à interdire ce qui lui apparaîtrait intolérable.

Car sa tolérance a des limites : elle exclut en fin de compte les catholiques comme le fera encore celle de Locke, dont son neveu Guillaume Popple traduira en 1689 la fameuse *Epistola de tolerantia* ; elle n'englobe les Juifs qu'en rechignant, avec un mélange de méfiance et de mépris (268). C'est que son fondement est théologique : tous les chrétiens ont le droit d'interpréter la Bible à leur façon, parce qu'ils en ont le devoir, que la Bible elle-même leur impose : « Non, un bon chrétien ne peut pas, ne veut pas aliéner par contrat sa conscience à d'autres qui la représenteront. Il n'en va pas pour les questions spirituelles comme pour les temporelles, où les citoyens choisissent certains d'entre eux pour traiter leurs affaires ; ou à supposer qu'il y eût identité, il serait nécessaire comme dans la constitution polonaise que nulle décision ne fût obligatoire aussi longtemps qu'il y aurait un seul dissident : car il ne s'agit pas d'intérêts temporels, mais du salut éternel de chaque homme » (269). Le libre-examen aboutit logiquement au *liberum veto*, mais pour en jouir il faut être chrétien, c'est-à-dire protestant. Tel le moderne sectaire, mais plus excusable que lui, Marvell réclame « la liberté pour les hommes libres », et nous somme d'accepter sa définition de l'homme libre.

Si le cœur de Marvell, parmi tous les persécutés, ne compatit guère qu'aux souffrances des dissidents, faut-il le ranger pour autant parmi

(267) Grosart, IV, 129-30 (*Essai sur les conciles*).

(268) *The first anniversary*, v. 116 : Marvell y reproche aux Espagnols de brûler les Juifs mais aussi de trafiquer avec eux, au lieu de chercher à les convertir. — Dans sa lettre du 7 février 1670/1 à la municipalité de Hull, il note sans commentaire qu'une commission a été nommée par la chambre des communes pour enquêter sur la croissance du papisme et rédiger un projet de loi qui empêche cette croissance : « The Jews were also added into the question ». On sait que les Juifs, chassés d'Angleterre au moyen-âge, y rentrèrent subrepticement à la faveur de la guerre civile vers 1650 ; ils n'avaient pas encore sous la Restauration de statut régulier. — Dans la *Répétition transposée* (Grosart, III, 54) Marvell appelle Parker « an Hebrew Jew », avec une allusion à Shylock.

(269) Grosart, IV, 126-7 (*Essai sur les conciles*) : « No, a good Christian will not, cannot attune and indenture his conscience over, to be represented by others. It is not as in secular matters, where the States of a kingdom are deputed by their fellow subjects to transact for them, so in spiritual ; or suppose it were, yet 'twere necessary, as in the Polish constitution, that nothing should be obligatory as long as there is one dissenter, where no temporal interests, but every man's eternity and salvation are concerned ».

ceux-ci ? Notons d'abord que ce serait encore le définir de façon purement négative. Mais de plus peut-on rien affirmer en cette matière, comme certains de ses biographes, ou nier, comme d'autres ? Le plus sage est de les renvoyer dos à dos. Le mot de non-conformiste n'a de sens précis du temps de Marvell que pour les ministres du culte et les dignitaires des universités. La loi de 1662 établissant l'Uniformité n'exige rien des autres sujets de Sa Majesté Britannique (270). Les lois suivantes sévissent, il est vrai, non seulement contre les prédicateurs mais contre leurs auditeurs. Il suffit néanmoins de ne jamais s'être fait prendre dans un conventicule pour que nul ne puisse vous refuser le titre et les droits d'anglican. Pour exercer les fonctions civiles, rares sont alors les intransigeants qui ne peuvent accepter de communier à l'occasion selon les rites anglicans, ni de prêter le serment d'allégeance et de suprématie. Le député de Hull fait l'un et l'autre pour conserver son siège au parlement (271), et les seuls de ses collègues qui s'y refusent jamais sont des papistes.

Aussi les arguments invoqués pour prouver que Marvell appartient jusqu'à la fin de sa vie à l'Eglise établie sont-ils sans valeur. Il l'appelle « notre Eglise » (272). — A ce compte là Milton, qui en fait autant dans son dernier écrit polémique, *Sur la véritable religion, l'hérésie, le schisme et la tolérance...* (273), était en 1673, un an avant sa mort, le modèle des anglicans. — Marvell demande au lecteur de la *Répétition transposée* « de ne pas le prendre pour un non-conformiste ». — Mais il ajoute aussitôt : « non que je fuie ce titre comme un opprobre ; au contraire j'honore plutôt les plus scrupuleux (des dissidents) » ; et le contexte prouve clairement qu'ici Marvell veut éviter d'une part le reproche de partialité en faveur des non-conformistes, qui diminuerait l'effet de son plaidoyer, d'autre part l'imputation aux non-conformistes des thèses qu'il soutient, au cas où elles viendraient à être jugées séditeuses (274). Ailleurs il n'hésite pas à affirmer que les dissidents

(270) Thomas More, neveu de Marvell (ou plus exactement beau-fils de sa sœur Elisabeth), était en 1662 agrégé du collège de la Madeleine à Cambridge. Il fut expulsé en conséquence de la Loi d'Uniformité, et pourtant « his temper was sedate, his carriage modest and sober, and his principles very moderate. For the main thing that he stuck at, was the Declaration in the *Athanasian creed* : saying that he could not in conscience doom all those to Hell, who were there damn'd » (Calamy, *ut supra*, chapitre I, note 72). Il est probable que Marvell aurait agi comme son neveu ; du moins le voit-on difficilement souscrire au *Quicumque vult...*

(271) Lettre à la municipalité de Hull du 27 octobre 1666 : « Also twas orderd to desire his Mty to renew his Commission for all members of our house to take the said oaths ». *The Rehearsal Transpos'd - 2nd part* (Grosart, III, 307) : « I... am come not long since from swearing religiously to own that supremacy [of the king in ecclesiastical matters] ».

(272) Cf. *supra*, note 72 et page 379 : la lettre à Harley dit dans l'original « our church » là où nous avons traduit « l'église établie » ; Harley lui-même était un presbytérien plus ou moins avoué. Cf. aussi Grosart, III, 383, et IV, 66 et 125. — Ailleurs Marvell dira « your church » en parlant à l'un de ses adversaires. Et dans sa lettre à Popple du 24 juillet 1675, racontant avec une joie sauvage la mort subite d'un persécuteur anglican, Marvell remarque : « He... dyed suddenly, notwithstanding his Church's Letany, *From sudden Death, good Lord, etc.* He was their great Pillar in the House of Commons. Thus Holy Church goes to Wrack on all Sides ». Cette haine a un autre accent de sincérité que les protestations conventionnelles de respect citées plus haut.

(273) *Prose works*, ed. Bohn, vol. II, p. 516.

(274) Grosart, III, 293.

seraient les amis de l'Eglise « s'ils l'avaient jamais trouvée, dans quel-que temps que ce fût, d'humeur traitable », et il continue : « Je ne connais aucune réclamation de leur part qui, bien loin de vous faire aucun tort, ne vous rendrait meilleurs », vous, c'est-à-dire « Monsieur du Laurier et ses associés », donc tout le clergé anglican (275). Il est difficile de se montrer plus catégorique. Par contre Marvell, à la différence de Milton souhaite le maintien d'une église d'état. Alors que son grand aîné sacrifie toute autre considération politique au désir de « chasser les mercenaires de l'église », entendons de confisquer les biens du clergé, le député de Hull s'emploie à améliorer par une loi le sort des desservants pauvres, au détriment il est vrai des gros décimateurs (276). Sa méfiance à l'égard du clergé n'est pas moindre que celle de Milton, mais elle procède d'une façon moins directe et plus habile. S'il demeure en somme fidèle à la politique religieuse de Cromwell, aussi libérale qu'illogique, ce n'est pas seulement chez Marvell, comme chez le Protecteur, sens du possible; c'est aussi conséquence du parti pris anticlérical : il ne veut pas d'une séparation qui enlèverait à l'état son droit de réformer l'église, non seulement comme souverain mais surtout comme représentant de la masse des fidèles (277).

D'ailleurs cette église établie, intraitable sur les cérémonies et la discipline, se montrait fort large en matière de dogme. Ce fut un anglican de marque, Hales, qui enseigna à Marvell une doctrine socinienne ou supposée telle. Quand Parker les accuse tous deux de cette hérésie dans laquelle, on le sait aujourd'hui, était tombé Milton, les dénégations de la deuxième partie de la *Répétition transprosée* manquent de netteté (278). S'il est resté chrétien, Marvell ne serait-il pas sorti tout au moins du troupeau des « christolâtres » comme les appellera Voltaire ? Ne tend-il pas la main aux déistes ?

Certes les manifestations éclatantes de cette doctrine sont postérieures à sa mort. *L'Anima mundi* de Charles Blount paraît en 1679 et fait scandale. Mais de son vivant même Marvell est accusé d'indifférence en matière de religion et d'irrespect envers la Révélation. Nous avons vu l'émotion causée par son *Essai sur les conciles*. Deux ans plus tard la *Lettre d'Amsterdam*, qui reconnaît qu'« André est un habile homme

(275) *Ibid.*, 193-4.

(276) *Ibid.*, 335-8. Cf. ch. V, *supra*.

(277) Grosart, III, 381-3 (*The Rehearsal Transpros'd*, 2nd part).

(278) *Reproof*, pp. 136-7. — Grosart, III, 471-2 : « Mr. Hales you say, too, was a Socinian. I see you did not serve your fanatick prenticeship in vain... » et Marvell semble admettre que les dissidents lançaient trop volontiers cette accusation contre les esprits vraiment indépendants, les latitudinaires. — Ailleurs Marvell regrette (sincèrement ?) que la censure laisse passer trop facilement les écrits sociniens (Grosart, III, 123) : « I cannot but say that there is a very great neglect somewhere, wheresoever the inspection of books is lodged, that at least the Socinian books are tolerated and sell as openly as the Bible ». Peut-être trouverait-on l'explication de ce dernier passage dans deux vers de *The Loyall Scot* (153-4) :

Noe Wonder if the Orthodox doe Bleed,

Whilst Arrius stands at th' Athanasian Creed,

interprétés ainsi : les vrais orthodoxes (les dissidents) sont persécutés par des prélats (l'archevêque de Cantorbéry, Sheldon, est nommé au vers 160) ariens au fond du cœur mais qui manifestent hypocritement le plus grand respect pour le symbole de Saint-Athanase, au nom duquel ils condamnent les dissidents (cf. *supra*, note 270). — Mais le sens de ces vers comme leur authenticité est si douteux qu'il serait imprudent de fonder sur eux une théorie de la religion de Marvell.

contre le papisme », ajoute : « quoique, pour ce qui est de sa religion, vous puissiez le placer, comme autrefois à Rome Pasquin plaça Henri VIII, entre Moïse, le Messie et Mahomet, cette devise à la bouche : *quo me vertam nescio* » (278^{bis}). Une telle accusation pouvait s'appuyer sur un passage hardi de la *Relation*, parue depuis quelques mois, où l'auteur compare la longue fidélité des Spartiates aux lois de Lycurgue avec l'abandon rapide par les chrétiens de la constitution que leur avait léguée « leur divin Législateur ». Il poursuit : « Ce n'est pas s'aventurer beaucoup que de dire que le monde était mieux en ordre sous les monarchies et républiques de l'antiquité, que le nombre des hommes vertueux était alors plus grand, que les chrétiens trouvèrent quartier plus facilement sous ces païens qu'entre eux, et que nul avantage n'a résulté pour le genre humain de ce modèle si parfait et pratique de société humaine... » (279).

Ainsi Marvell proclame pour le moins la faillite morale et politique du christianisme. Il ne se prononce pas aussi nettement sur la valeur théorique de cette religion, mais en 1687 son neveu favori, Guillaume Popple, publiera un *Catéchisme rationnel* (280), où l'on pourrait voir un prolongement posthume de la pensée de Marvell. La Révélation n'y est pas niée, mais son utilité se trouve ramenée à peu de chose : dans ce dialogue entre un père et son fils, celui-ci demande à quoi sert la religion révélée si « la lumière naturelle » peut « conduire à la félicité éternelle » comme on vient de le lui enseigner. La réponse du père est double : 1) « le vulgaire n'est pas capable de... profondes méditations », 2) même les sages se perdent souvent dans leurs raisonnements (281). De même l'Evangile d'après Popple est « une règle toute simple pour une vie vertueuse », non un traité de métaphysique. Il ne renferme pas de « mystères cachés » (282).

Marvell pensait-il aussi pauvrement ? On a peine à le croire. Un passage de la *Répétition transposée* semble indiquer qu'en 1672 le sens du

(278^{bis}) Voir aussi bibliog. n° 50^{bis}.

(279) Grosart, IV, 280-1 : « Insomuch that it is no great adventure to say, that the world was better ordered under the ancient monarchies and commonwealths, that the number of virtuous men was then greater, and that the Christians found fairer quarter under those than among themselves, nor hath there any advantage accrued unto mankind from that most perfect and practical model of humane society except the speculation of a better way to future happiness, concerning which the very guides disagree, and of those few that follow, it will suffer no man to pass without paying at their turnpikes ».

(280) *A rational Catechism : or, An instructive Conference between a Father and a Son. Licensed August 11th 1687. London, Printed and sold by Andrew Sowle, at the Crooked-Billet in Holloway-Lane in Shoreditch, and at the Three Keys in Nags-Head-Court in Grace-Church Street, over against the Conduit, 1687* [pp. xii + 144, 8°]. L'épître dédicatoire adressée aux filles de l'auteur, est datée de Bordeaux, le 1^{er} juillet 1686. Quoique le livre soit anonyme, on peut l'attribuer sans hésitation à Popple, car l'appendice *Advice to a son* se retrouve de la main de Popple dans *Add. MS.* 8.888 du Musée Britannique. — Ce livre fut traduit en français sous le titre suivant : *Entretien instructif d'un père avec son fils, sur les premiers principes de la Religion et de la Morale. Ou Catéchisme raisonné. Traduit de l'anglais. Par Milord XXX. A Amsterdam chez les Wetsteins et Smith. MDCCXXXII* [p. xxxii + 136; 12°]. La traduction est précédée d'une analyse élogieuse par Le Clerc dans sa *Bibliothèque universelle*, Tome IX, pp. 95 sqq.

(281) Pp. 67 sqq.

(282) P. ix : « They have not been content with the simplicity of the Gospel which is a plain rule of living well, but have strove to outwit one another in finding out hidden mysteries ».

urnaturel n'était pas mort en lui, et qu'il ne réduisait pas la religion à un simple tissu de banalités morales. Parker avait écrit dans sa *Politique ecclésiastique* : « Toute religion doit nécessairement se résoudre en enthousiasme ou en moralité. Le premier n'est qu'imposture ; donc tout ce qui est véritable religion doit se ramener à la seconde » [p. 76]. Marvell répond que c'est là « renverser tout l'édifice du christianisme et anéantir le pouvoir de la religion ». Pour ma part, ajoute-t-il, « si la grâce se résout en moralité, je crois qu'on pourrait aussi bien faire de Dieu une entité spéculative et morale » (283). Une telle affirmation suffirait à consacrer un croyant. Mais Marvell nous livre-t-il ici le fond de sa pensée ou veut-il seulement marquer un point sur Parker, apôtre occasionnel de la religion raisonnable ? L'énigme demeure. Peut-être la vraie réponse consiste-t-elle à dire que ses saillies déistes dépassaient l'alignement normal de sa pensée, qu'il se rendait mal compte des conséquences logiques de certains de ses abandons, et qu'il se croyait chrétien lors même qu'il livrait à l'incrédulité les positions essentielles de la religion révélée.

S'il en est ainsi, son attitude, plus souple qu'énergique, moins originale que représentative, marque le passage de l'Angleterre de la phase puritaine à la phase rationaliste. Protestant, il l'est par ce qu'il combat, et aussi par sa confiance dans l'aptitude de tous à comprendre la parole de Dieu et à y trouver le salut. Libre-penseur, il ne l'est pas consciemment, et sans doute les négations de la libre-pensée eussent-elles choqué son sentiment intime, comme elles choqueront à la génération suivante un Swift ; pourtant il leur a préparé les voies. Il fait partie d'une église où le libre-examen est la seule règle et la Bible la seule autorité, sans que le conflit fatal entre cette règle et cette autorité ait encore éclaté en lui. Fils de calviniste, il a, sans cesser pour cela d'abominer l'organisation anglicane, subi l'influence de latitudinaires anglicans : comme son maître Hales il a, sur le terrain du dogme, « dit adieu à Calvin », mais non à Saint-Paul ni surtout au Christ.

(283) Grosart, III, 85 : « I cannot make either less or more of it [Moral Grace] than that he overturns the whole fabrick of Christianity and power of religion. For my part, if GRACE be resolved into morality, I think a man may as well make God too to be only a notional and moral existence ». Cf. p. 137 : « To prove that the fruits of the Spirit are no more than morality, he quotes Saint-Paul, Gal. V. 22, where the Apostle enumerates them : « love, joy, peace, patience, gentleness, goodness, faith, meekness, and temperance » : but our author translates « joy » to « *cheerfulness* », « peace » to « *peaceableness* », and « faith » to « *faithfulness* ». What ignorance, or rather what forgery, is this of Scripture and Religion ! ». Dans la seconde partie Marvell reprend longuement ce point (*ibid.*, pp. 411-30). A propos de l'expression « God's moral accomplishments » employée par Parker, il s'écrie (p. 420) : « God's moral accomplishments ! If it were an oath, I should not think it binds me : but in the mean time methinks it has something in it bordering upon blasphemy... ». — Par contre dans l'*Essai sur les conciles* Marvell appellera la foi du chrétien (*ibid.*, IV, 126) « reason religionated and christianized ».

CHAPITRE VIII

Après la Mort ⁽¹⁾.

Deux jours après sa mort, Marvell fut enterré « dans le bas-côté méridional de l'église Saint-Gilles des Champs, près de la chaire » (2). Faut-il voir dans le choix de cette place une revanche du clergé anglican que le satirique était ainsi condamné pour l'éternité à entendre psalmodier les « ennuyeuses répétitions » (3) de la liturgie ? En tout cas la cérémonie funèbre ne paraît pas avoir attiré grand concours d'amis ou d'admirateurs. Aubrey lui-même, qui connaissait Marvell et allait se faire son premier biographe, n'y assista pas, car pour savoir au juste où reposaient les restes du poète il dut se renseigner par la suite auprès du fossoyeur (4), autorité excellente, mais dont les relations avec Marvell commencèrent et finirent sans doute ce dix-huitième jour d'août 1678.

Si Londres laissa le défenseur des libertés publiques s'en aller au milieu de l'indifférence, Hull montra plus de gratitude ; tout de suite la gloire de Marvell prit le caractère d'une gloire locale, avec toute la piété que comporte ce mot et non sans quelque chose de l'étroitesse qui en est la rançon. Le 26 septembre la commune vota la somme alors considérable de cinquante livres sterling, « en considération de l'affection que la ville portait à André Marvell... et des grands services rendus par lui à la municipalité », pour « acquitter les frais de son enterrement et pour perpétuer son souvenir par une pierre tombale » (5). L'église de Saint-

(1) Il eût été fastidieux de faire entrer ici, même en note, toutes les allusions à Marvell de sa mort à aujourd'hui. Le lecteur pourra compléter les indications de ce chapitre en se reportant à la bibliographie. — Nous avons consulté les articles de Nethercote : (1) *The reputation of the Metaphysical poets during the 17th century* (*Journal of English and Germanic Philology*, avril 1924) — (2) *The reputation of the Metaphysical poets during the age of Pope* (*Philological quarterly*, Iowa, avril 1925) — (3) *The reputation of the Metaphysical poets during the age of Johnson and the romantic revival* (*Studies in Philology*, North Carolina, janvier 1925). Mais nous n'y avons à peu près rien trouvé sur Marvell.

(2) Cf. *supra*, chap. V, n. 256. — M. Margoliouth nous communique cet extrait d'une lettre de L'Estrange à Henri Compton, évêque de Londres, datée du 20 août 1678 : « It may Possibly be Newes to your Lordship that Mr. Marvell is Dead, (sodainly) and was bury'd on Sunday [Aug. 18] night at *St Giles in the ffields* ». La lettre se trouve à la Bodléienne, *Rawl. MS. C. 983*, f. 18.

(3) *An Historical Poem*, v. 89 : « dull crambo ».

(4) *Aubrey, op. cit.*, vol. II, p. 54 : « He... is buried in St-Giles church in-the-fields about the middle (quare iterum) of the south aisle ». Quelque temps après Aubrey ajoute : « He lies interred under the pews in the south side of St-Giles' church in-the-fields, under the window wherein is painted in glasse a red lyon... and is the [] from the east. This account I had from the sexton that made his grave ». Le numéro de la fenêtre est en blanc dans le ms.

(5) *Hull bench books, sub die*. Cité par Grosart, vol. II, p. XLVII.

Gilles fut rebâtie au XVIII^e siècle (6); aussi la disparition de cette pierre tombale ne doit-elle pas surprendre. Mais une tradition, d'ailleurs suspecte, veut que des royalistes fanatiques aient « arraché une inscription » placée au-dessus de la pierre tombale par les soins de la commune de Hull (7). Si cette vengeance sacrilège s'exerça, ce fut sans doute lors de la réaction qui suivit la défaite des whigs en 1682. Une autre tradition, un peu mieux établie et qui semble inconciliable avec la précédente, prétend que le curé de Saint-Gilles opposa son veto à l'érection dans son église d'un monument commémoratif (8). Du moins ces légendes, si l'on doit leur donner ce nom, attestent-elles la conviction des amis de Marvell que celui-ci était devenu à la fin de sa vie l'un des plus redoutables ennemis du gouvernement.

Qu'elle ait été placée ou non sur sa tombe, l'épithaphe de Marvell offre un certain intérêt, car elle évite le style hyperbolique et mensonger si familier à ce genre de compositions. Toutes les qualités qu'elle accorde à notre poète : l'esprit [wit], le savoir, la pénétration, la solidité du jugement, « une fermeté inaltérable dans les voies de la vertu », la sagesse [wisdom], la dextérité, l'intégrité et le courage, il les possédait sans conteste. Ce qui frappe aujourd'hui, ce n'est pas l'excès de la louange, mais au contraire la rapidité avec laquelle l'auteur de l'épithaphe (peut-être Guillaume Popple) passe sur les « écrits inimitables » de Marvell, tandis qu'il insiste complaisamment sur son rôle comme député; le mot qu'il a voulu mettre en pleine valeur, c'est le mot *patriote*. Pendant un siècle et plus les biographes ne cesseront de frapper la même note.

Tout aussi caractéristique de l'attitude que devaient adopter les admirateurs de notre poète jusqu'à l'apogée du mouvement romantique, est une pièce de vers anonyme, écrite sans doute dès la fin de 1678, *Sur son excellent ami, Monsieur André Marvell* (9). En celui-ci est glorifié l'en-

(6) Birrell, p. 221.

(7) Thompson, vol. III, p. 491 : « The epitaph which the town of Hull caused to be erected to Marvell's memory was torn down by the zealots of the King's party ». Page 481, Thompson dit qu'en 1774 il ne put retrouver le cercueil de Marvell parmi le millier de ceux qui se trouvaient dans la crypte de l'église.

(8) Grosart, vol. I, p. LII, n. 1 : « I am not mindful to tell of the bigot Rector's refusal to allow a monument ». Grosart, à son habitude, n'indique pas sa source et procède par prétérition. Pourtant il semble ici ne pas parler en l'air. Dans le ms. entièrement écrit de la main de Guillaume Popple et conservé au Musée britannique (Add. MS. 8.888), on trouve à la page 165 : « An Epitaph intended for my uncle Marvell who lies buried in St-Giles's church in the Fields 1688 [c'est-à-dire sans doute 1688/9, date de la Révolution] ». Le texte de cette épithaphe est le même que donnent Cooke, I, 35, et Thompson, vol. III, p. 482 [la seule variante se trouve dans la citation latine : MS, jam tenet; Cooke et Thompson : continet], et que Thompson déclare avoir excité la fureur des royalistes, chose invraisemblable si l'on accepte la date donnée par Popple. Ce texte spécifie que le monument auquel il était destiné avait été érigé par la ville de Kingston-sur-Hull, et il semble bien que la rédaction de l'épithaphe soit l'œuvre de Popple lui-même. Le mot « intended » indique l'absence de réalisation, et le veto après la Révolution ne pouvait guère venir que du clergé, particulièrement du curé de Saint-Gilles, qui de 1675 à 1691 était un certain Sharp, plus tard archevêque d'York, connu surtout aujourd'hui pour son rôle dans la vie de Swift, au reste homme assez modéré, semble-t-il. — Birrell, pp. 223-4, fait de Sharp, auquel il attribue l'interdiction de l'érection du monument funèbre, le curé de l'église de la Trinité à Hull, erreur manifeste. Dans les *Tercentenary tributes*, p. 33, figure le compte-rendu d'une allocution prononcée en 1921 par le curé de Saint-Gilles, où l'histoire du refus de Sharp est reproduite, sans plus de preuves.

(9) *On his Excellent friend, Mr. Andrew Marvell*, 1677, dans le premier volume des *Poems on affairs of State...* (5^e éd., 1703) pp. 122-3. La date de 1677 est naturellement erronée, mais le ton du poème indique qu'il fut composé peu après la mort de Marvell. — L'attribution de ces vers à Jean Sheffield, alors comte de Mulgrave et plus

nemi de « ce monstre farouche, le pouvoir arbitraire » ; alors que beaucoup lâchaient pied, « Marvell, sentinelle vigilante de notre île, — se tint sur la brèche et bravement resta à son poste ». D'ailleurs les adversaires politiques de feu le député de Hull disent de lui la même chose, sur un autre ton (10). Dans l'*Épître aux Whigs* qui précède son poème satirique intitulé *La Médaille* (mars 1682), Dryden attribue la première invention des doctrines séditieuses qu'il combat « à ce pamphlet de votre auteur défunt, l'*Accroissement du Papisme* » (11). Quelques mois après, dans la préface de *Religio laici* (novembre 1682), il s'exprime avec plus de violence sur le compte de son prédécesseur en satire ; afin de donner une idée du style de *Martin Tue-prélat*, il l'appelle « le Marvell de ce temps-là » et ajoute, pour que nul ne s'y trompe : « Martin fut le premier écrivain presbytérien qui sanctifia les libelles et la grossièreté en les mettant au service de la bonne vieille cause » (12). La comparaison n'a rien d'original ; avant Dryden Parker s'en est avisé (13). Mais son emploi par le maître du Parnasse anglais montre bien quelle partie de l'œuvre de Marvell, inséparable de son activité politique et religieuse, vit dans les mémoires quatre ans après sa mort (14).

taré duc de Buckinghamshire, rapportée par Thompson, vol. III, p. 485, semble de pure fantaisie : Sheffield était un tory et un ami de Dryden. — Birrell, p. 220, n. 1, confond ce poème avec *Marvell's ghost* qui se trouve dans le même recueil à la page 160. Cette dernière pièce, qui fait prononcer par le spectre de Marvell un violent réquisitoire contre la dynastie des Stuarts, de Jacques I^{er} à Jacques II, semble un peu plus tardive, mais n'est pas moins caractéristique de l'autorité que les whigs accordaient à Marvell ; l'auteur, Jean Ayloffe, fut exécuté le 30 octobre 1685 pour avoir participé au complot de Rye-House (voir bibliog. n° 97).

M. Margoliouth nous signale une allusion à Marvell qu'il a découverte dans les mss. de la Bodléienne, *Carte papers*, 103 f. 225. Un nouvelliste écrit à la date du 2 septembre 1678 : alsoe Mr. Andrew Marvell a Member of parliamt for the towne of Hull and a famous sticler about the ffrench popish and Court Intert is lately decd ». Le ton de la lettre est assez neutre ; pourtant elle serait plutôt hostile que favorable à la cour ; en tout cas elle témoigne du rôle joué par Marvell comme opposant dans les dernières années de sa vie et de la réputation qu'il laissait en mourant.

(10) Outre les pamphlets cités aux chapitres V et VII on peut signaler ici *A Letter to the Earle of Shaftesbury from Tom Tell-Troth, a downright Englishman*, 1681, cité par Robbins, p. 236, n. 1.

(11) « I have perused many of your papers ; and to show you that I have, the third part of your *No-Protestant Plot* is much of it stolen from your dead author's pamphlet, called the *Growth of Popery* ; as manifestly as Milton's *Defence of the English People* is from Buchanan's *De jure regni apud Scotos* ; or your first Covenant and new Association from the holy league of the French Guisards ».

(12) « ... Martin Mar-prelate, the Marvel of those times, was the first Presbyterian scribbler, who sanctified libels and scurrility to the use of the good old cause... ».

(13) *Reproof* p. 113 : « As Martyn was just another wit as you, so you are just such another fool as Martyn... » ; cf. *ibid.*, p. 105, et *passim* dans les pamphlets contre Marvell. — Dans la seconde partie de *The Rehearsal transposed* (Grosart, III, 469) celui-ci considère, ou feint de considérer l'assimilation comme injustifiée.

(14) A côté et fort au-dessous de Dryden, L'Estrange combattait les whigs dans son journal *L'Observateur en dialogue*, où un interlocuteur fictif chargé de représenter le point de vue whig cite Marvell avec éloge : volume I, n° 189 (15 août 1682), n° 204 (13 sept. 1682) ; n° 399 (6 sept. 1683) ; dans ce dernier cas l'interlocuteur est un juste-milieu [Trimmer]. — Dans le vol. II, apparaît l'histoire de la liste des « worthy men » ou complices de Shaftesbury, liste sur laquelle aurait figuré Marvell : n° 13, 14, 15, 16, 17 [ce dernier numéroté par erreur 18], parus du 6 au 17 février 1683/4. L'Estrange essaie de prouver que Shaftesbury, dans les papiers de qui aurait été trouvée cette liste, a connu les prétendues révélations d'Oates avant la mort de Marvell, donc avant la déposition d'Oates devant Godfrey (6 septembre). Robbins, qui a fait une étude serrée de ce point, conclut (*op. cit.* pp. 244-6) que la liste est une invention de L'Estrange, ce qui semble vraisemblable, vu la date tardive où il en parle le premier. — Depuis L'Estrange l'argument a été repris plusieurs fois, encore récem-

Certes Dryden n'avait aucune raison de se montrer bienveillant envers son ancien collègue en correspondance latine du temps, souvenir désagréable, d'Olivier Cromwell, car Marvell l'avait attaqué sans provocation à plusieurs reprises (15). Toutefois la même générosité qui inspira au poète royaliste de nobles paroles sur Milton aurait pu, semble-t-il, se manifester par un éloge du talent de Marvell, toute réserve faite sur le fond de ses pamphlets. Or le mot « écrivain » qui s'applique à *Martin Tue-prélat* mais aussi à Marvell, montre le parti-pris politique et non la sérénité de la véritable critique. Plus regrettable encore est le silence gardé par Dryden sur le poète lyrique qu'il devait pourtant connaître lorsqu'il s'en prenait au pamphlétaire. L'année précédente, en effet, le talent de Marvell avait été présenté au public sous son aspect le plus aimable dans un assez beau volume qui donnait, sous le titre sans prétention de *Poésies mêlées* tous les vers que la censure la plus soupçonneuse devait déclarer inoffensifs. L'éditeur avait bien songé à insérer dans ce recueil les poèmes à la louange de Cromwell, profitant peut-être de la ferveur whig du parlement qui se réunit en octobre 1680 (l'avis au lecteur est daté du 15 de ce mois); mais cette législature dura peu et l'éditeur perdit courage : en cours d'impression il s'arrêta au milieu du poème sur la mort du Protecteur, et cette pièce, ainsi que le *Premier Anniversaire* et l'*Ode horatienne*, disparut des exemplaires mis en vente (16). Malgré cette précaution le volume ne rencontra un accueil favorable qu'après de ceux qui partageaient les idées de Marvell sur l'Etat et l'Eglise (17); et dans ce groupe la majorité semble avoir loué de confiance, par gratitude pour les services de l'auteur en un autre domaine, un genre poétique peu conforme à sa propre austérité; beaucoup achetèrent les *Poésies mêlées*, qui regardèrent seulement le portrait du frontispice (18). Loin que la politique ait nui en 1681 à la réputation poétique de Marvell, il semble lui avoir dû ce peu de bruit qui se fit alors autour de ses plus belles œuvres. Du silence qui retomba bientôt sur elles nous devons chercher la cause dans le changement du goût au cours des trente années qui séparent la com-

ment par J. G. Muddiman dans *The King's Journalist, 1659-1689. Studies in the reign of Charles II*, p. 210, dont le parti-pris tory fait souvent violence à la critique historique. — Le second argument de L'Estrange, plus troublant, est la ressemblance entre la « conspiration » dénoncée par Marvell dans la *Relation de l'accroissement du papisme...*, et le « complot » imaginé par Oates. Mais il n'est pas nécessaire d'accepter l'explication, insinuée plutôt que proposée franchement par L'Estrange : une collusion entre Marvell et Oates (et aussi Shaftesbury); il suffit de supposer, ce qui est infiniment probable, qu'Oates avait lu le pamphlet de Marvell et s'en était servi, non sans y ajouter beaucoup. — Dès le mois de Mai 1678 L'Estrange avait répondu à la *Relation* de Marvell (voir bibliog. n^{os} 76 et 77).

M. Margoliouth nous signale une autre attaque contre la mémoire de Marvell dans *A Brief History of The Times...* In a Preface to the third volume of *Observers*. London... 1687, p. 130. L'Estrange cite un passage assez long de *The Growth of Popery* sur la loi du *Test* et accuse Marvell d'avoir trahi la vérité et calomnié le gouvernement royal pour faire valoir son « Noble Patron », c'est-à-dire Shaftesbury.

(15) Dans *On Mr. Milton's Paradise lost*, v. 17-22 et 47-8, et aussi dans *The Rehearsal transposed* où une partie des plaisanteries sur Bayes atteignent indirectement Dryden (voir *supra*, ch. VII).

(16) Voir bibliog., n^o 3.

(17) Wood, *Athenæ*, IV, 239 : « his poems... were taken into the hands of many persons of his persuasion, and by them cried up as excellent ».

(18) Dans les exemplaires conservés le portrait manque souvent. Cf. Aitken, vol. I, p. LXX, et le discours de Birrell dans *Tercentenary tributes*, p. 61.

position de la publication. Les autres survivants de l'école *métaphysique* passent tout aussi inaperçus, même s'ils sont d'excellents royalistes et de pieux anglicans, comme Vaughan et Traherne. Ce changement du goût, presque universel, se marque dans la carrière de Dryden lui-même qui va d'une imitation extravagante de Donne à une condamnation respectueuse mais décisive de ce maître. Si Dryden n'a pas laissé la moindre allusion à l'œuvre lyrique de Marvell, il faut voir là un effet, non de l'esprit de parti ni de la rancune, mais de l'indifférence qu'éprouve l'adulte à l'égard des jouets de son enfance.

Dans l'œuvre politique de Marvell les pamphlets en prose ont jusqu'à la révolution de 1688/9 un public plus étendu que ses satires en vers. *La Relation de l'accroissement du papisme...*, traduite en français, paraît à Hambourg en 1680, portant sur le continent les idées, à défaut du nom, de son auteur (19). Deux ans plus tard un whig écrit, en anglais, *La seconde partie de l'Accroissement du papisme...*, dont le titre et même la pagination indiquent la volonté de poursuivre dans l'esprit où elle a été commencée une tâche interrompue par la mort (20). *L'Essai sur les conciles œcuméniques* reparait en 1680 et 1687 (21). Après la Révolution, non seulement la *Relation* prend place parmi les *Pamphlets politiques* que réimpriment les vainqueurs pour justifier la déchéance des Stuarts (22), non seulement un extrait intitulé *Le caractère du papisme* est répandu comme brochure de propagande populaire pour attiser le fanatisme protestant (23), non seulement la renommée du pamphlétaire se répand jusqu'en Amérique (24), mais encore les satires en vers reçoivent une publicité jusqu'alors inconnue. De 1689 à 1704 paraissent dans divers recueils d'inspiration whig (25) toutes celles qui ont chance d'être de lui et d'autres lui sont attribuées auxquelles il n'a sans doute jamais mis la main. Parmi les héros de la veille auxquels on dresse alors des autels il se place au premier rang, comme le prouve par exemple le titre d'un de ces recueils parus l'année même de la révolution : *Collection de poèmes sur les affaires d'état, à savoir [suit une liste de titres] par A[ndré] M[arvel]l. Ecuyer et d'autres beaux esprits éminents, poèmes pour la plupart inédits...* En même temps le spectre du satirique est évoqué pour flétrir l'hésitation du clergé anglican et particulièrement de l'archevêque de Cantorbéry, Sancroft, à saluer en Guillaume d'Orange

(19) Voir bibliog. n° 71.

(20) Voir bibliog. n° 78.

(21) Voir bibliog. nos 65 et 66.

(22) Voir bibliog. nos 73 et 74.

(23) Voir bibliog., n° 72.

(24) Voir Cotton Mather, *Eleutheria : or an Idea of the Reformation in England...* 1696 London and Boston N.E. Mather dit que « the witty Marvel » était « a conformist » pour donner plus de poids à son témoignage contre le clergé anglican, et cite un long passage de *The Rehearsal Transpros'd* (Grosart, III 168-sqq.) commençant : « [There] are a particular Bran of Persons, who will, in spite of Fate be accounted the Church of England... ». — Nous devons cette référence à l'amabilité de Mademoiselle Robbins qui a vu un exemplaire d'*Eleutheria* dans la bibliothèque de l'université du Michigan. Ni la Bodléienne ni le Musée britannique ne semblent posséder ce livre.

(25) Surtout les premiers en date. Une fois la ferveur révolutionnaire calmée les éditeurs, qui voient s'épuiser les satires whigs, y mêlent les répliques des torys, notamment de Dryden. — Voir bibliographie, nos 25 à 33.

le libérateur de l'Angleterre (26). C'est le moment, peut-on dire, où l'action politique de Marvell s'exerce avec le plus de vigueur et de succès; elle mérite de compter parmi les causes qui dans les dernières années du XVII^e siècle et les premières du XVIII^e amenèrent le peuple anglais à cette organisation politique et religieuse dont tant de traits subsistent encore aujourd'hui. Aussi l'un des agents, obscur mais actif, de cette transformation, De Foe, admire-t-il Marvell. Dans *L'Anglais pur-sang*, écrit en 1701 pour défendre contre les préjugés nationaux le roi étranger et ses favoris hollandais ou huguenots, on a pu signaler des réminiscences du *Dialogue entre les deux chevaux* (27). Et jusqu'à la fin de sa vie De Foe citera cette même satire (28), agréable, malgré quelques élans de fantaisie, à son esprit prosaïque et bourgeois.

Dans la première décade du XVIII^e siècle l'*Essai sur les conciles* reparaît deux fois encore, et la seconde de ces publications montre que les admirateurs de l'*Essai* se trouvaient sur les frontières extrêmes du christianisme, où celui-ci se distingue mal du déisme (29). Aussi rencontre-t-on dans un catalogue burlesque d'écrits imaginaires ce numéro : *L'obéissance passive envoyée à tous les diables... Suivie d'une Comparaison entre les Pères de la primitive Eglise et ceux d'aujourd'hui. Le tout en une lettre écrite par Jean Toland à André Marvel, écuyer, dans sa demeure des Champs-Élysées* (30). Et à cette date (1704) le nom seul

(26) *Marvell's ghost : being a true copy of a Letter sent to the A. Bp. of Cant. upon his sudden Sickness, at the Prince of Orange's first Arrival into London.* 1688/9. La satire se compose de deux parties : *The Apology* (environ 30 vers) et *The Ghost* (environ 80 vers). Cette seconde partie renferme une invective contre les évêques en général qui rappelle *The loyall Scot* et *An historical poem*. Voici la conclusion : « Which is the cruel'st Beast will then be known. — An English Prelate or a French dragoon ». — Il ne faut pas confondre cette satire (voir bibliographie n° 98) avec celle qui porte le même titre et qui est attribuée à Ayloffe; voyez *supra*.

(27) Cf. Aitken, vol. II, p. 193. — Margoliouth (note sur le vers 95) dit que les vers incriminés sont une interpolation, mais peu importe, puisque De Foe les croyait de Marvell.

(28) *Applebee's Journal*, 26 août 1721 : l'article de tête est de De Foe qui y expose le plan d'une histoire des secrétaires d'état depuis Walsingham; à propos de celui-ci il cite, en les déformant, les vers 151-2 de la satire de Marvell. — Le *Compleat English Gentleman*, commencé en 1728 et resté inachevé, cite, exactement, les vers 53-4 et 80-90 (Edition Bülbring, 1890, pp. 25 et 285). — Nous devons ces références à l'amabilité de Monsieur Dottin, professeur à l'université de Toulouse.

M. Margoliouth nous signale un autre admirateur de Marvell, plus inattendu : Nahum Tate, ancien collaborateur de Dryden dans sa lutte contre Shaftesbury, mais depuis 1692 poète lauréat sous l'usurpateur hollandais. Dans une pièce *In Memory of Joseph Washington, Esq.* (*State poems continued*, 1697 — page 225, *ad finem*) Tate s'écrit : « Scarcely in Marvel's keen Remarks we find — Such Energy of Wit and Reason join'd ». Nous supposons que l'allusion vise toute l'œuvre polémique de Marvell, et non son dernier pamphlet seul.

(29) Voir bibliog., n°s 67 et 68.

(30) *Passive Obedience kickt to the Devil, by the Lower House of Convocation, being an account of their humble and dutiful carriage to the Upper House. To which is added a comparison between the first Fathers of the Church, and the latter. In a letter written by Mr. John Toland to Andrew Marvel Esq; at his Mansion House in Elysium.* — C'est le n° 12 de *A Catalogue of books to be sold by auction at the city godmothers in Mincing lane, on the 29th of May next, being the Anniversary of the Restoration of blessed memory*, publié en 1704 dans *Poems on affairs of state*, vol. III, p. 436. En 1702 Toland avait publié son *Vindicius liberius* à l'occasion de poursuites engagées contre lui devant la Convocation.

M. Margoliouth nous signale un passage de sa *Vie de Milton* (1699) où Toland dit qu'après la restauration de Charles II « Andrew Marvel, who by his parts and probity made himself so much known since that time in England, us'd to frequent

de Toland fait scandale parmi les âmes pieuses. Mais bientôt l'audace de l'*Essai*, quand elle n'est pas dépassée, devient banale. Il rejoint dans l'oubli les autres pamphlets de Marvell. L'éloge presque excessif que fait Swift en 1710 de la « réponse à Parker » marque le point d'aboutissement, non le point de départ d'une réputation. Le meilleur du style et de l'esprit de la *Répétition transprosée* et de *Monsieur Minaudier* a passé dans la *Bataille des livres* et le *Conte du tonneau* (31); le texte paraît prolix et lourd à côté d'œuvres plus récentes, vraiment classiques. En même temps la vie politique se retire des problèmes auxquels Marvell a consacré son talent. Les whigs au pouvoir pour un demi-siècle continuent à l'honorer comme le prouve l'édition de Cooke (1726), dédiée à l'un des chefs de l'oligarchie régnante, le duc de Devonshire, édition qui renferme à la fois les poèmes lyriques et les satires, et dont la préface compare Marvell à Aristide le Juste (32); mais son plaidoyer pour la liberté de la presse, ses protestations contre la corruption parlementaire, même ses attaques contre les évêques, n'ont nul attrait pour un Walpole qui soumet le théâtre à la censure afin de museler Fielding, déclare que tout député a son prix, et garnit les évêchés de whigs bien souples, pleins d'indulgence pour les dissidents et sévères pour les anglicans trop zélés.

Aussi est-ce le tour des torys de s'emparer des armes mises au rancart par leurs adversaires. Plutôt que « les torys », nous devrions dire, il est vrai, « l'opposition », groupement hétérogène où Bolingbroke et Pulteney n'ont de commun que le désir d'abattre le premier ministre. Le principal organe de cette coalition, *L'Artisan*, publie deux essais sur Marvell dans la même année 1735 : le premier combat les « whigs modernes », assimilés aux « anciens torys » par des arguments tirés de la *Répétition transprosée*; le second est un pastiche, d'ailleurs assez gauche, de l'*Essai sur les conciles*, où les prélats de Walpole sont raillés à travers ceux de Charles II. Mais si un incrédule comme Bolingbroke ou comme son disciple Wyndham (33) pouvait se complaire à ces jeux d'esprit, les torys de vieille roche continuaient à exécrer Marvell. Roger North qui n'était pas un méchant homme, loin de là, appelle la *Relation de l'accroissement du papisme...* « le pire libelle de ce temps là »; il flétrit les « pratiques infâmes » de Marvell, l'accuse d'avoir écrit un livre contre la religion chrétienne (l'*Essai* sans aucun doute) et résume son jugement en ce mot : « libre-penseur » (34).

him [Milton] oftenest of anybody ». Même si Toland copie ici Phillips (voir *supra*, chap. IV, n. 81) en l'embellissant quelque peu, ce passage offre l'intérêt de montrer l'admiration du déiste pour le puritain. Les auteurs de *A Catalogue of Books...*, qui semblent avoir été des amis de Toland, avaient bien choisi le destinataire de la lettre imaginée par eux.

(31) Sur la dette de Swift envers Marvell, dette dont il convient de ne pas exagérer l'importance, voir l'édition Guthkelch-Smith de *A tale of a tub* (Oxford, 1920), pp. 56-7; — notre note sur *Marvell et Swift* (bibliog. n° 204); — et la thèse de Monsieur Emile Pons : *Swift, les années de jeunesse et le « Conte du tonneau »* (Strasbourg, 1925), pp. 218 et 312.

(32) Voir bibliog., n° 4.

(33) A cette date Bolingbroke vient de se retirer de la politique active, déçu par les récentes élections qui ont accru la majorité de Walpole. — Voir bibliog. nos 100 et 138.

(34) North mourut en 1734, mais son *Examen* ne parut qu'en 1740. Il est vrai que la composition en avait commencé dès l'apparition du livre qu'il « examine », la

Bien que Mason, l'ami de Gray, fût dans les ordres anglicans, ce whig bon teint ne se formalisait pas de vues un peu trop personnelles sur le dogme, ni de railleries contre le clergé. Toutefois les motifs qui le poussèrent à choisir Marvell comme héros de son *Ode à l'Indépendance* ont un caractère plus personnel et local que politique. Issu d'une famille qui exerçait à Hull de hautes fonctions municipales du temps où notre poète représentait cette ville au parlement, Mason nous montre le « berger favori » de la déesse Indépendance errant pendant sa jeunesse « sur la rive du Humber » et « tressant sans art son chant dorien ». La déesse lui déclare que les circonstances sont maintenant trop graves pour continuer à écrire des vers d'amour, et Marvell part en guerre contre les « ennemis de la liberté ». Son triomphe sur Parker (qu'un anachronisme élève à l'épiscopat dès la controverse de la *Répetition transposée*) sera son principal titre de gloire :

Munis de la pointe la plus acérée de la satire,
il décoche autour de lui les traits de l'esprit;
même la sottise mitrée apprend à les sentir
et tremble sous la morsure de l'acier.

Et naturellement la « majestueuse pauvreté » de Marvell occupe une place d'honneur dans ce panégyrique (35).

Pour détestables que nous les trouvions aujourd'hui, les vers de Mason servirent en leur temps la gloire de Marvell. Publiés en 1756, ils préludaient à une recrudescence de l'admiration whig pour l'incorruptible député et le satirique vengeur. Mais plus qu'à l'auteur de *Caractacus*, notre poète doit ce renouveau de popularité à Georges III et à sa tentative pour ranimer le pouvoir royal tombé en léthargie sous ses prédécesseurs. Est-ce pressentiment que le régime parlementaire va être mis en question ? Le collectionneur républicain Thomas Hollis, l'année même de l'avènement du nouveau monarque, achète un portrait de Marvell, en fait faire une gravure et la distribue à tous les patriotes (36). Moins désintéressé mais plus combatif, Charles Churchill, l'ami de Wilkes dont il versifie les invectives contre le comte de Bute, favori de Georges III, appelle au secours des libertés anglaises le souvenir du grand ennemi des Stuarts et du pouvoir absolu. L'Albion de 1763 est encore plus malheureuse que celle de la Restauration, pourtant si corrompue et servile : alors du moins « les honnêtes rimes du poète intrépide » faisaient trembler et rougir les coquins. Quoique le nom de Marvell ne figure pas dans ce passage, nul whig ne pouvait s'y tromper (37). Ailleurs le culte de Churchill pour son prédécesseur se fait plus explicite :

Complete history of England, de White Kennett, en 1706. Né en 1653, North a pu dans sa jeunesse connaître notre auteur. — Les allusions à Marvell se trouvent pp. 140-2.

(35) *Odes by Mr. William Mason, Cambridge 1756* : Ode II : *To Independency*.

(36) *Memoirs of Thomas Hollis...* par Francis Blackburne (1780) p. 97. Hollis, quoique whig et monarchiste, avait reçu le surnom de « républicain » à cause de sa passion pour les bonnets phrygiens, faisceaux de licteurs, devises latines, etc... Il est piquant de remarquer que Marvell avait raillé ce penchant chez le père de son ennemi Parker (Grosart, III, 284-5).

(37) *The Author* (1763). vers 87-92. L'édition Hannay et Tooke (1892), vol. II, p. 5, donne en note le nom de Marvell.

Quoique Sparte, Athènes et Rome immortelle
aient orné de lauriers la tombe de chaque patriote;
quoique les poètes les plus suaves aient chanté leur gloire,
et que la vertu de Brutus vive sur les lèvres de Plutarque;
quoique la plume et le ciseau classiques aient tous deux
gravé les actes les plus nobles des plus nobles humains;
pourtant la vertu sans tache de notre Marvell montera
comme une constellation et brillera dans les cieux;
elle y brillera à la tête de la troupe patriote,
phare sur qui se guidera son pays natal;
elle enseignera aux générations successives du Nord
à imiter ses mœurs et son mérite,
inspirera à ses concitoyens son ardeur patriote,
et placera son Hull au-dessus du nom romain (38).

Déclamation sans doute, mais qui ne manque pas dans l'original d'une certaine vigueur, et qui renferme toute la conviction dont un bretteur de lettres comme Churchill était capable. Dans cette période de quatorze vers, aux articulations classiques, se trouve condensée toute la réputation de Marvell au XVIII^e siècle, moins prolixement et aussi complètement que dans l'ode de Mason.

L'année même de la mort prématurée de Churchill (1764), Robert Nettleton, petit-neveu de Marvell, fait placer dans l'église restaurée de Saint-Gilles une nouvelle épitaphe qui insiste encore plus, si possible, que la première sur la qualité de « patriote » du député de Hull (39). Nettleton donne aussi au Musée britannique, ouvert depuis peu et consacré à toutes les gloires nationales, le portrait le plus authentique de son grand-oncle (40). Il conserve par devers lui « un volume de poèmes de M. Marvell, les uns écrits de sa main et le reste copié par son ordre ». Mais après sa mort les papiers de Nettleton et ceux d'un autre petit-neveu du poète, ainsi qu'une collection de documents faite par Hollis en vue d'une édition qui n'avait pas abouti, parvinrent entre les mains d'un certain Edouard Thompson, originaire de Hull, brave capitaine de vaisseau mais aussi poète à ses heures, et surtout whig enthousiaste, qui résolut d'élever à la gloire du représentant de sa ville natale un monument plus durable que l'airain (41). En 1772 l'éditeur Davies avait réimprimé l'édition Cooke (42). Mais Thompson avait une autre ambition : publier les œuvres complètes de Marvell en prose et en vers, et parmi ces dernières les pièces sur Cromwell, éliminées de l'édition de 1681 comme nous le savons aujourd'hui. Doué de plus d'ardeur que de sens critique, le fougueux marin attribua même à son héros des psaumes d'Addison et de Watts, et une poésie de Mallet, sans parler

(38) Ces vers ne figurent dans aucune des éditions de Churchill que nous avons pu consulter. Ils sont cités par Thompson, III, 487, qui les attribue à l'auteur de la *Rosciade*; l'autorité de Thompson ne vaut pas grand chose, mais le ton de ces vers est si semblable à celui des poèmes authentiques de Churchill que nous inclinons pour une fois à croire Thompson sur parole; si c'est un pastiche il est très réussi.

(39) Thompson, III, 492-3. — Cette épitaphe se trouve toujours à Saint-Gilles.

(40) *Ibid.* — Ce portrait se trouve maintenant à la *National Portrait Gallery*.

(41) Thompson, I, pp. vi et xxxviii. — *Memoirs of Thomas Hollis (ut supra)*, pp. 361-3. — Nichols (John) *Literary anecdotes of the 18th century*, vol. II (1812), p. 448.

(42) Voir bibliog. n° 5.

d'autres morceaux de moindre importance. Cet excès de zèle devait provoquer une interminable controverse qui occupa, sans profit pour personne, nombre de critiques professionnels ou amateurs, non seulement au XVIII^e, mais encore aux XIX^e et XX^e siècles. La réputation littéraire de Marvell n'y trouva qu'une publicité de mauvais aloi. Ses partisans se crurent tenus d'exalter les œuvres assez médiocres qu'ils lui attribuaient à tort; les partisans des auteurs véritables se considérèrent comme obligés de rabaisser Marvell d'autant; certains vont jusqu'à retourner contre lui l'accusation de plagiat lancée par Thompson, qui de fausse devient absurde (43).

Cette première édition des œuvres complètes de Marvell, qui parut en 1776 et se compose de trois magnifiques volumes dont chacun coûtait alors une guinée, constitua une manifestation démocratique des whigs exclus du pouvoir par la politique de Georges III. Une opposition bruyante et peu scrupuleuse, où ne manquaient d'ailleurs ni le talent ni même le génie, n'hésitait pas à évoquer les souvenirs révolutionnaires de 1642 et des années suivantes, y compris leur dénouement tragique le 30 Janvier 1648/9, ni même à glorifier, sans beaucoup de logique, le tyran Cromwell. Quoique la ressemblance entre les tentatives de Charles I^{er} et de Georges III contre les droits du parlement fût imaginaire, la lecture de la liste des cent-quarante-six souscripteurs à l'édition Thompson ne laisse pas de présenter un certain intérêt, plus politique que littéraire : en tête se place un prince du sang, Henri-Frédéric, duc de Cumberland, frère cadet du monarque régnant et brouillé avec son aîné, ce qui constituait son seul titre de popularité; mais le premier des souscripteurs selon l'ordre de la postérité est sans contredit « Edmond Burke, écuyer, membre du parlement », le Burke des discours en faveur des whigs américains (44). Quant à la préface de Thompson elle se termine sur le vœu que, un siècle après sa mort, Marvell « recrute des amis pour la constitution anglaise en ce siècle dégénéré » où triomphent l'arbitraire et la corruption.

Que deviennent au milieu de cette poussière du forum les fraîches poésies où Marvell a célébré la campagne; que deviennent ses vers d'amour ? Dans tout le XVIII^e siècle nous avons trouvé deux hommages, combien fugitifs ! à cet aspect de son talent : une lettre privée, écrite en 1708, appelle Marvell « poète et botaniste » d'abord, et seulement ensuite « membre du parlement » (45); une conférence de médecin sur la *Physionomie humaine*, publiée en 1747, cite *Les yeux et les pleurs* pour « leur beauté et leur pathétique », pour le « langage expressif, dans lequel Marvell a montré que les larmes sont un privilège de la nature humaine » (46). C'est peu sans doute, mais c'est plus que ne sait en dire

(43) Voir bibliog., notamment les n^{os} 141, 142, 154, 207^{bis}. — Au service commémoratif du 31 mars 1921, à Hull, on chanta « Addison's two hymns (once attributed to Marvell) » : touchant compromis entre la vérité et la légende (*Tercentenary tributes*, p. 16).

(44) Le Burke des *Réflexions sur la Révolution française*, ayant accepté une pension du gouvernement tory (1794), se voit attaqué par ses anciens amis dont l'un cite à cette occasion l'épaulé de mouton d'André Marvell. Voir Nichols, *Literary anecdotes...* (ut *supra*), vol. III, p. 81.

(45) Cf. *supra*, ch. III.

(46) Dr James Parsons : *Human Physiognomy explained in the Crounian lectures on*

Thompson, incapable de distinguer entre le style poétique de son héros et celui d'Addison, entre les dernières lueurs de la Renaissance et la froide clarté pseudo-classique; s'il se croit tenu de louer les poèmes d'amour de Marvell, il le fait avec une amusante impropriété; il y voit la preuve que le poète « dont les galanteries ne nous sont pas connues » était « malheureux dans le choix de sa belle amie » et passe à des sujets plus importants (47). Et les souscripteurs, satisfaits d'avoir montré leur esprit civique et enrichi leur bibliothèque de belles reliures en veau, ne semblent pas avoir beaucoup pratiqué le contenu de son édition. Malgré leur fière indépendance dans l'ordre politique, ils se courbaient docilement dans l'ordre poétique sous la férule du dictateur des lettres, Samuel Johnson. Or celui-ci ne fait pas de place dans sa grande collection de poètes (1779-1781) à Marvell (48); il ne le nomme même pas dans la condamnation générale de l'« école métaphysique » qui ouvre la série avec la *Vie de Cowley*. Est-ce parti-pris de tory et d'anglican? Mais les collections rivales d'Anderson, de Bell, ni de Chalmers, ces nécropoles du classicisme, n'accueillent non plus notre trop imaginaire poète (49). En 1787 un esprit très fin et plus ouvert aux nouveautés anciennes, plus sensible à la fraîcheur archaïque, Thomas Headley, publie un florilège où figurent plusieurs disciples de Donne, entre autres Carew et King, mais Marvell n'y paraît pas (50). Trois ans plus tard Georges Ellis, dans la première édition de ses *Spécimens des poètes anglais* commet le même oubli (51).

Il faut quitter le XVIII^e siècle pour trouver dans la seconde édition du même ouvrage, parue en 1801 (52), *Daphnis et Chloé* (fortement abrégé et expurgé) et *Jeune Amour* (également abrégé). Le choix, sans satisfaire tout à fait le goût d'aujourd'hui, indique une tendance nouvelle. La mémoire de Marvell commence, timidement, à s'affranchir de la politique, et le fait mérite d'autant mieux l'attention qu'Ellis, l'un des auteurs de la *Rolliade* et des collaborateurs de l'*Anti-Jacobin*, semblait mieux préparé à goûter les satires de Marvell que ses vers d'amour. Toutefois Ellis dans ses *Spécimens* se montre si éclectique que la place faite par lui à notre poète n'a pas une signification révolutionnaire. Mais en 1806 Bowles, auteur de lugubres sonnets où dès 1789 avaient lui les premiers feux du dilucule romantique, présente Marvell comme l'antithèse de

muscular motion (1747), pp. 79-80. — Le *Gentleman's Magazine*, vol. XVIII, p. 555 (décembre 1748) cite les remarques de Parsons et les vers de Marvell.

Voir en outre bibliographie, n° 104bis.

(47) Vol. III, p. 489.

(48) Il est vrai que le choix des poètes est plutôt le fait des éditeurs que de Johnson.

(49) Pourtant Anderson nomme Marvell dans sa préface (page 3, édition de 1795), mais s'il reproche à Johnson de l'avoir exclu ce n'est point tant par admiration pour notre poète que par souci de logique : « In an edition of poetry, where some of the « wits of Charles's days, the mob of gentlemen that wrote with ease » and the heroes of the *Dunciad* are to be found, we rather wonder at not finding others; where Rochester, Roscommon, Sprat, Halifax, Stepney and Duke were received, why Carew, Sedley, Hopkins, Marvell and Oldham, were refused, one is puzzled to guess... ». Anderson donne ensuite la liste des auteurs qu'il s'était proposé de réimprimer et qu'il a dû réduire pour se conformer aux volontés des éditeurs : Marvell vient en tête. Mais il est clair qu'Anderson plaçait Marvell parmi les écrivains de la Restauration et voyait surtout en lui un satirique.

(50) *Select beauties of ancient English poetry with remarks by Henry Headley* (1787).

(51) *Specimens of the English poets* (anonyme, 1790), en un volume.

(52) Voir bibliog. n° 105.

Pope, lance un défi retentissant aux classiques en préférant celui-là à celui-ci, et exalte chez l'auteur du *Manoir d'Appleton* la qualité poétique que le XIX^e siècle prisera par dessus toutes, l'amour de la nature (53).

Il est curieux que le principal défenseur (après Byron) de Pope contre Bowles, ce Thomas Campbell dont l'œuvre porte la marque indélébile de la tradition classique, ait fait une place très honorable à Marvell dans l'anthologie des poètes anglais qu'il publia en 1819; plus curieux encore que le martial auteur de *Hohenlinden* et de *La bataille de la Baltique* ait choisi non l'*Ode horatienne* mais *Les Bermudes*, *Jeune Amour* et surtout cette protestation contre l'effusion de sang, *La plainte de la Nymphe sur la mort de son Faon*. Mais si Campbell sent la beauté des poésies intimes de Marvell, il se montre dans sa notice préliminaire, consacrée pour les trois-quarts au député de Hull, incapable d'exprimer son admiration autrement que par des banalités moralisantes : « Une grande partie de cette œuvre sort du cœur, chaude, pure, affectueuse » (54).

Un jugement d'une autre importance, encore qu'un peu rapide, avait été prononcé l'année précédente sur la poésie lyrique de Marvell par le plus grand des critiques anglais, Hazlitt : « C'est un écrivain.....digne d'un temps meilleur. Certains de ses vers sont rudes comme les paroles de Mercure; d'autres sont musicaux comme s'ils sortaient du luth d'Apollon » (55). Il est vrai que le goût hautain de Hazlitt traitait les satires avec un mépris excessif, et que l'*Ode horatienne* ne lui était connue que par oui-dire; il l'avait entendu « louer par un homme dont la louange n'est jamais haute que pour les beautés les plus hautes » (56).

(53) *The works of Alexander Pope... By the Rev. William Lisle Bowles... in ten volumes* (1806), vol. I. p. 122, note sur *Windsor Forest*; Bowles, après avoir rappelé *Cooper's Hill* de Denham et *The park* de Waller, ajoute : « Marvel has also written a poem on local scenery *Upon the hill and grove at Billborow* and another *Upon Appleton-House*... Marvell abounds with conceits and false thoughts but some of the descriptive touches are picturesque and beautiful. His description of a gently rising eminence is more picturesque, although not so elegantly and justly expressed, as the same subject is in Denham. I transcribe the following, as the poem is but little read... [vers 17-34]. Sometimes Marvel observes little circumstances of rural nature with the eye and feeling of a true poet... ». [Bowles cite les vers 529-32 de *Upon Appleton-House* où Marvell décrit « l'œil luisant de la grive qui couve ». Il continue :] « The last circumstance is new, highly poetical, and could only have been described by a real lover of nature, and a witness of her beauties in her most solitary retirements. It is the observation of such circumstances, which can alone form an accurate descriptive rural poet ». Suit la constatation que Pope, infirme, ne pouvait observer la nature d'aussi près. — Nous avons dit, dans le chapitre III, quelle exagération il y aurait à généraliser la remarque de Bowles sur la faculté d'observation chez Marvell. L'exemple est bien choisi, trop bien choisi pour être caractéristique.

(54) Voir bibliographie, n° 106. — La *Revue d'Edimbourg* (mars 1819, vol. XXXI, p. 482) rendant compte des *Specimens* de Campbell lui reproche de « ne pas avoir rendu justice à la douceur et à la tendresse qui caractérisent la poésie » de Marvell.

(55) *Lectures on the English poets* (1818) : *On Dryden and Pope*. Marvell est placé entre Waller et Butler (d'ailleurs Hazlitt fait ici assez bon marché de la chronologie) : « Marvell is a writer of nearly the same period, and worthy of a better age. Some of his verses are harsh, as the words of Mercury; others musical as in Apollo's lute. Of the latter kind are his boat-song, his description of a fawn, and his lines to Lady Vere [sans doute *Upon the hill and grove*..., v. 43 sqq.]. His lines prefixed to *Paradise lost* are by no means the most favourable specimen of his powers ».

(56) *Lectures on the English comic writers* (1819) : *On Cowley, etc.* « Marvel ... in his satires and witty pieces was addicted to the affected and involved style ... as in his *Flecknoe*... and in his satire on the Dutch ». Hazlitt cite le vers où les poissons s'asseyaient à table « not as a meat, but as a guest » en exemple de cette « forced, far-fetched method ». Suit la mention de l'*Ode horatienne*. — Cf. bibliog. n° 107.

Cette définition convient-elle à Charles Lamb, esprit plus curieux d'originalité que préoccupé de hiérarchie littéraire ? Toujours est-il que Lamb connaissait Marvell dès 1800, comme en témoigne une de ses lettres à Godwin où il annonce, en citant deux vers bizarres du *Manoir d'Appleton* pour en tirer une comparaison plaisante, qu'il va « incessamment entrer en possession des poèmes de Marvell » (57). Et nous savons par Leigh Hunt que celui-ci et Lamb s'étaient efforcés de faire goûter à Hazlitt l'humour des satires, notamment du *Caractère de la Hollande*. En vain, car Hazlitt, comme l'observe judicieusement Hunt, « n'avait pas assez de gaieté physique » pour se plaire à ces exagérations burlesques. Il expliquait gravement pourquoi de tels procédés ne devaient pas faire rire, mais Lamb et Hunt le réfutaient en riant aux éclats (58).

S'il ne put convaincre Hazlitt de la qualité de l'humour marvellien, Lamb fit plus pour notre poète auprès du public lettré que nul autre critique n'avait fait ni ne devait faire. Après une première allusion élogieuse au début de 1820 (59), il cite dans un de ses *Essais d'Elia*, paru en septembre 1821, cinq strophes du *Jardin*, et trouve pour noter l'aspect du talent de Marvell qui s'y exprime les mots heureux de « spirituelle délicatesse » (60). Trois ans plus tard il crée l'épithète « aime-jardins » [*garden-loving*] pour désigner Marvell, et la juge si caractéristique et si particulière qu'il néglige de le nommer ; il lui reconnaît ainsi la primauté dans un des domaines favoris de la poésie (61).

Pour important que soit le rôle personnel de Lamb, il ne doit pas nous cacher ce fait que le changement général du goût servait la réputation de Marvell. Très significatifs sont deux articles, parus en 1824-5 dans la *Revue rétrospective*, dont le premier s'ouvre par une attaque contre la tyrannie de Johnson et affirme le droit de réhabiliter ses victimes et de réparer ses oublis. Déclarer, comme le fait l'auteur anonyme de ces articles, que *La plainte de la nymphe*, citée en entier, est « le plus intéressant » de tous ses poèmes, c'est marquer une préférence pour le côté le moins classique, le plus extravagant de Marvell. La place res-

(57) *Letters*, édition Harper (Boston, 1905), vol. II, p. 286. La lettre est datée : « Late o' Sunday, Dec. 14, 1800 ».

(58) Leigh Hunt, *Wit and humour* (voir bibliog. n° 110), pp. 37-9. — Dans son journal *The Indicator*, Leigh Hunt parle plusieurs fois des Marvell, père et fils : le 24 novembre 1819, un essai *On ludicrous exaggeration* compare les vers de Butler et ceux de Marvell sur la Hollande ; — le 24 mai 1820 l'essai *On sticks* rapporte la légende relative à la mort du Révérend Marvell ; — le 27 septembre 1820 l'essai *On Commendatory verses* mentionne l'éloge par Marvell du *Paradis perdu*. Tous ces articles ont été réimprimés sous ce titre : *A tale for a chimney corner and other essays*.

(59) Dans un compte-rendu des poèmes de Barron Field, *First fruits of Australasian poetry*, qui parut dans l'*Examiner* des 16-17 janvier 1820 : « We can conceive it [un poème sur le Kangourou] to have been written by Andrew Marvell, supposing him to have been banished to Botany bay, as he did, we believe, once meditate a voluntary exile to Bermuda. See his fine poem : Where the remote Bermudas ride... ». Nous devons cette référence à l'amabilité et à la vaste lecture de Monsieur Wahl, professeur au lycée Janson de Sailly.

(60) « Witty delicacy » ; l'essai est intitulé *The old Benchers of the Inner Temple* et parut d'abord dans le *London Magazine*, puis dans les *Essays of Elia* de 1823.

(61) *Blakesmoor in H — shire* (*London Magazine*, Sept. 1824, et *Last Essays of Elia*, 1833) : « I could have exclaimed with the garden-loving poet : Bind me, ye woodbines, in your twines... [Upon Appleton House, v. 609-616] ». — Voir aussi dans *The Wedding* (*London Magazine*, juin 1825 et *Last Essays*) une citation du même poème (v. 744).

treinte accordée à la biographie, aux satires et à la prose, constitue aussi une nouveauté (62).

Mais les traditions ne meurent pas d'un seul coup, surtout lorsqu'elles renferment une part de vérité. Un Wordsworth que son amour de la nature aurait pu, comme à la poésie de Wither et de Vaughan, intéresser à celle de Marvell, ne prononce ce nom qu'une fois : parmi les républicains anglais dont l'œuvre gigantesque fait honte aux nains destructeurs de la Révolution française, parmi « ces hommes qui appelaient Milton : ami », Marvell figure en compagnie d'Algernon Sidney, de Harrington et de Vane. Ce sonnet fut écrit tout au début du siècle, comme en témoigne le regret que la France nouvelle ne se soit encore donné « nul code » (63); mais l'auteur dans les cinquante ans qui lui restaient à vivre ne devait jamais compléter cette vue sommaire et partielle, pour ne pas dire plus, de Marvell. D'autres parlèrent bien plus longuement de notre poète, qui n'en dirent pas davantage sur sa poésie. Isaac Disraeli, père du futur premier ministre, dans ses *Querelles entre auteurs* (1814) donne un récit assez lisible de la controverse avec Parker, mais dès l'exorde une phrase déclamatoire relègue Marvell dans l'histoire politique et dans l'anecdote : « Il plaça l'oblation de son génie sur un autel temporaire; il écrivit pour son temps, et avec son temps ses écrits ont passé » (64). On ne saurait croire combien de biographes ou de critiques pendant plus d'un demi-siècle copièrent (presque toujours sans avouer leur emprunt) cette sentence qui condamne à l'oubli par préterition toute l'œuvre lyrique de Marvell.

C'est pourtant dans Disraeli que s'est documenté, à peu près exclusivement, le plus fougueux, sinon le plus judicieux de tous les admirateurs de Marvell. Quand Landor met en présence dans des *Conversations imaginaires* (ô combien imaginaires !) Milton et Marvell, ou Marvell et « Monseigneur Parker », ou Marvell et Henri Marten (le régicide libertin) (65), il ne semble même pas soupçonner l'existence de la poésie non politique de son héros; par contre la légende qui s'est constituée autour de celui-ci au cours du XVIII^e siècle trouve chez Landor sa forme achevée. L'épithète de républicain a d'abord été lancée à Marvell comme une injure par un tory (66); les whigs qui la reprennent semblent lui donner le sens étymologique et neutre de « soucieux de la chose publique »; mais Landor prête à Marvell sa propre foi allumée en 1793

(62) Voir bibliographie, nos 144 et 145.

(63) Hutchinson dans son édition de Wordsworth dit que ce sonnet : « Great men have been among us », fut composé probablement en 1802 et publié en 1807. — Le Code Napoléon fut promulgué le 21 mars 1804.

(64) Voir bibliographie, n° 217.

(65) Voir bibliog. n° 220.

(66) Guillaume Cole (voir *supra*) appelle Marvell « that bitter republican » dans une note sur Turner [Mr. Smirke] incorporée par J. E. B. Mayor dans son édition (1869) de *Baker's History of the College of St-John the Evangelist, Cambridge*, II, 986. — Nous devons cette référence à Monsieur Margoliouth. Birrell, p. 24, attribue à tort l'expression à Thomas Baker lui-même. — Mais Cole ne faisait que condenser une phrase de L'Estrange dans l'avis au lecteur de *The Parallel...* (voir bibliog. n° 77) : « We could produce several other instances of the same temper [noticeable in the Growth of Popery] that fell from the same pen, and spake the man as much an enemy to the Monarchy of England as to the ministers : and it is no wonder that the secretary to a Commonwealth should write with the spirit of a Re-publican. But we shall spare his memory in that particular ».

au brasier français. C'est l'ancien étudiant d'Oxford expulsé pour jacobinisme, qui s'écrie : « Je suis républicain et mourrai tel » (67). Comme il voit Cromwell à travers Napoléon, il félicite Marvell par la bouche de Parker d'avoir « dédaigné de servir un usurpateur », et fait dire à Marvell lui-même que « Cromwell était hypocrite et perfide » (68). L'auteur du *Poème sur la mort d'O. C.*, s'il eut connaissance aux Champs-Élysées des éloges que lui décernait Landor et des propos que celui-ci mettait sur son compte, dut être partagé entre l'envie de rire et l'indignation.

Ainsi, parallèlement à sa nouvelle réputation poétique, se continue et s'embellit la réputation ancienne de Marvell, politique et religieuse. L'année même où Lamb rend le *Jardin* à jamais célèbre, *L'Instructeur chrétien de Londres* affirme que le nom de Marvell « vivra toujours dans la mémoire des dissidents parce qu'il défendit leurs droits avec succès » (69). En 1827 Montgomery, dans son anthologie *Le poète chrétien* (plus chrétien que poète), fait une place aux *Emigrants* (*Les Bermudes*) et aux *Yeux et pleurs*, mais en les accompagnant de cette prophétie : « Comme poète, le nom de Marvell ira à la postérité avec celui de Milton, grâce aux vers énergiques qui précèdent le *Paradis perdu*. Comme homme d'état, son nom ira à la postérité seul et sans aide » (70). Et un whig de 1829, pour rassurer ses coreligionnaires sur la pureté de son protestantisme avant de leur prêcher l'abolition des lois contre les catholiques désormais inoffensifs, signe son appel à l'opinion publique : « André Marvell, le jeune » (71). En 1832, année de la Réforme parlementaire, paraît la première *Vie de Marvell* qui ne soit pas simple notice de dictionnaire ou préface d'édition : son épigraphe, tirée du *Paradis perdu*, exalte le patriote héroïque, le soldat de Dieu qui « parmi d'innombrables transfuges » resta fidèle à la vérité, « seul ». L'auteur de cette *Vie*, un certain Dove, natif du comté d'York, se propose avant tout de glorifier un compatriote et insiste naturellement sur le député de Hull. A vrai dire il cite avec abondance et avec goût les poésies lyriques de Marvell, mais l'on se fera une idée de sa compétence comme critique littéraire quand on saura qu'il reproche au disciple de Donne l'emploi de « comparaisons banales » (72). Comment donc s'étonner qu'en rendant compte du livre de Dove la *Revue mensuelle* déclare la poésie de Marvell « très inférieure à sa prose » et ajoute : « Son fort, même en poésie, était la satire » (73) ? que la *Revue éclectique* dise de notre poète : « Son nom a conservé ses écrits, plutôt que ses écrits n'ont conservé son nom » et retranche de son œuvre *Le dialogue entre l'âme résolue et le plaisir créé*, en invoquant ce seul argument que « le goût en est trop pur pour le temps de Marvell » (74) ? que la *Revue de Westminster*, organe des réformateurs extrêmes, fasse du par-

(67) Dans le dialogue avec Parker, p. 33 : « I am a republican and will die one ».

(68) *Ibid.*, p. 28.

(69) Voir bibliographie, n° 143.

(70) « As a statesman, his name will go down singly to posterity ». Voir bibliog., n° 108.

(71) Voir bibliog., n° 102.

(72) « Commonplace similes » (p. 85). Voir bibliog., n° 129.

(73) Voir bibliog., n° 146.

(74) Voir bibliog., n° 147.

lementaire patriote un « radical philosophe », prenne texte de son incorruptible pauvreté pour attaquer une loi récente qui établissait un cens d'éligibilité, et conclue en décidant « qu'il faut l'admirer non pour ses qualités intellectuelles, mais pour ses qualités morales » (75) ?

Ces journalistes obscurs ne sont pas les seuls, ni les derniers, à parler de Marvell comme si Hazlitt et Lamb n'avaient pas détrôné Johnson. Un homme intelligent et assez large de goût quoique pasteur dissident, Henri Rogers, qui prenait un plaisir sincère aux plaisanteries de la *Répétition transposée* et même des *Remarques*, donne à la *Revue d'Edimbourg* en Janvier 1844 un essai sur Marvell (76), fort judicieux jusqu'à la conclusion exclusivement. Quel choc en effet de lire que « les meilleurs poèmes attribués à Marvell par Thompson ne sont pas de lui » ! Il s'agit des psaumes d'Addison et de Watts, œuvres correctes et estimables, mais mortes absolument. Pour prouver que chez notre poète le sens du ridicule était plus fort que le sens du beau, Rogers cite le *Caractère de la Hollande* et les quelques vers traduits de Sénèque, médiocres en vérité, à l'éloge de la vie rustique, puis il passe à la prose. Pareille opinion surprend aujourd'hui, mais elle n'avait alors rien d'étrange. Leigh Hunt publie en cette même année 1844 une anthologie poétique sous le titre *Imagination et fantaisie*; il ne songe pas à y introduire Marvell. En revanche il n'a garde d'omettre celui-ci deux ans plus tard, dans une autre anthologie consacrée à *L'Esprit et l'humour* (77). D'ailleurs pour Hunt vieilli Marvell « écrivait beaucoup mieux en prose qu'en vers ». Dans la même décade Marvell est pour Macaulay « un austère républicain » (78) qui a écrit des satires en distiques héroïques avant que Pope n'eût porté ce mètre à sa perfection (79). Et jusque vers 1860 critiques, biographes, pamphlétaires, conférenciers, reprennent à l'envie la légende en l'embellissant de toutes les additions que leur suggère une imagination facile et vulgaire (80). La seule exception notable en Angleterre est Mademoiselle Mitford qui cite et goûte *Les Bermudes*, *Le Jardin* et *La plainte de la Nymphé*, comme l'*Ode horatienne*; et pourtant si l'amour de la nature forme un trait d'union entre le poète métaphysique et l'observatrice réaliste de *Notre Village*, celle-ci ne peut s'empêcher de blâmer chez celui-là la surabondance des pointes, ni de souhaiter que « la sévère Tête-ronde eût laissé les oripeaux du langage comme ceux du costume à ses vieux ennemis, les Cavaliers » (81).

Pour trouver le véritable successeur de Lamb dans la critique marvellienne il faut franchir l'Atlantique. Dès 1836 un jeune écrivain, qui devait se révéler le plus grand de son pays en vers comme en prose, n'hésite pas à employer pour exprimer son admiration du moins classique, du plus précieux des poèmes de Marvell, *La plainte de la Nymphé*, les mots de « vérité », de « naturel » et de « pathétique ». Edgar

(75) Voir bibliog., n° 148.

(76) Voir bibliog., n° 149. — Rogers s'était intéressé à Marvell dès 1836 : voir bibliog., n° 223.

(77) Voir bibliog., n° 110.

(78) *Histoire d'Angleterre*, chap. III (The Court) : « It was not easy for the most austere republican of the school of Marvell to resist etc... ».

(79) Essai sur *The life and writings of Addison* (juillet 1843).

(80) Voir bibliog., n° 103 et 104, 150 à 153, 225, 228.

(81) Voir bibliog., n° 111.

Poe place cette pièce au-dessus de toute autre du même genre. Sans nier « l'hyperbole et l'absurdité outrées » de la pointe :

s'il eût vécu longtemps, il serait devenu
lis au dehors, roses au dedans,

il la justifie ou plutôt la glorifie comme l'expression la mieux appropriée du « chagrin passionné et de l'admiration plus passionnée encore de la fillette innocente, naïve et enthousiaste » (82). Critique de poète, dirait-on, qui se soucie peu de modération et de stricte justice, et ne craint pas de se montrer aussi partielle envers Marvell qu'envers l'amante délaissée de Sylvio. Mais combien plus juste dans son intempérance que la prétendue sagesse d'un Rogers !

L'influence de Poe se fait sentir sur la fortune ultérieure de Marvell aux Etats-Unis où celui-ci semble compter d'assez nombreux admirateurs, entre autres Emerson (83). Mais en Angleterre l'honneur d'avoir donné, après Lamb, l'impulsion décisive, revient à Palgrave qui fit à Marvell une belle place dans sa fameuse anthologie, parue en 1861 (84). Le choix était parfait, sans être original : l'*Ode horatienne*, *Le Jardin*, *Les Bermudes*. Et le bref commentaire mettait notre poète très haut : un lecteur insensible au charme du *Jardin* se voyait refuser la capacité de pénétrer au cœur de la poésie, et Marvell s'apparentait étroitement à Shelley par « l'intensité imaginative » (85). Si l'on s'étonne que l'anthologiste ait omis la pièce où cette qualité se manifeste le mieux, il suffira de rappeler le nom de la souveraine qui donnait alors le ton à la société et même à la littérature anglaises : plus que la pruderie de sa maîtresse celle de Victoria aurait semblé incompréhensible au poète puri-

(82) *The complete works of E. A. Poe*, édition Harrison, vol. IX, pp. 100-103. C'est un compte-rendu, paru en août 1836 dans le *Southern literary Messenger*, sur *The book of gems* (voir bibliog. n° 109) : Poe déclare que *The Nymph lamenting...* est un de ses poèmes favoris : « Such portion of it as we now copy, we prefer not only as a specimen of the elder poets, but in itself as a beautiful poem, abounding in the sweet pathos, in soft and gentle images, in the most exquisitely delicate imagination, and in truth — to any thing of its species. [Ici Poe cite les vers 63-92]. How truthful an air of deep lamentation... ! The whole thing is redolent with poetry of the very loftiest order. It is positively crowded with nature and with pathos... [Poe admire chaque mot, même le mot *fill* du v. 88, assez vulgaire pour le goût français]... And then the pre-eminent beauty and naturalness of the concluding lines — whose very outrageous hyperbole and absurdity only render them the more true to nature and to propriety, when we consider the innocence, the artlessness, the enthusiasm, the passionate grief, and more passionate admiration of the bereaved child ». Et Poe cite les vers 91-2 une seconde fois en guise de conclusion.

(83) Voir bibliog. n° 116. — Il semble d'ailleurs que l'admiration de Ralph Waldo Emerson pour Marvell soit bien antérieure à l'article de Poe. Du moins son frère cadet, Charles Chauncy Emerson, dès 1826 ou 1827, lisait-il à ses amis les vers de Marvell « with his entrancing voice and manner ». O. W. Holmes qui rapporte ce fait (*Ralph Waldo Emerson*, 2^e éd. Londres, 1885, p. 21) ajoute : « The influence of this poet is plain to every reader of Emerson's poems, and Charles' liking for him was very probably caught from Waldo ». Plus loin, p. 338, Holmes précise : « *The Humble-Bee* is strongly marked by the manner and thought of Marvell ». Mais les ressemblances nous semblent surtout frappantes entre *Appleton House* et *Woodnotes*, où Emerson développe le portrait de l'« easy philosopher ». Voir aussi dans la 2^e partie, les paragraphes commençant : « Heed the old oracles... » et « Once again the pine-tree sung : ... ». — En dehors de *Parnassus* Marvell est nommé deux fois dans l'œuvre d'Emerson, dans les essais intitulés *Farming et Clubs* (Riverside édition, VII, 148 et 245).

(84) Voir bibliog. n° 113.

(85) « It is a test of any reader's insight into the most poetical aspects of poetry... In imaginative intensity Marvell and Shelley are closely related ».

tain (86). Mais l'anthologiste lui-même dut souffrir en faisant à la vertu de ses contemporains le sacrifice de cette pièce que Tennyson admirait à l'égal des *Bermudes*. Bien des années après, Palgrave entendait encore résonner à ses oreilles la voix de son grand ami « lui lisant les vers *A sa trop prude maîtresse* où Marvell dit :

Si nous avions et le temps et l'espace,...

et insistant plus d'une fois sur la magnifique hyperbole, la puissante combinaison du pathétique et de l'humour » (87). Un autre poète, Edouard Fitzgerald, qui lui aussi aimait Marvell, nous apprend que dès 1840 la soudaine vision de l'éternité : « Mais derrière moi j'entends sans cesse — le char ailé du Temps qui s'approche... » hantait la pensée de Tennyson. Celui-ci « la trouvait sublime, sans pouvoir dire pourquoi » (88). Et dans sa vieillesse le poète-lauréat aimait à raconter « qu'il avait fait rire Carlyle pendant une demi-heure en lui citant ce vers du *Caractère de la Hollande* :

Avec un travail fou il pêchèrent le sol et l'amenèrent au
[rivage » (89).

Tennyson était donc plus large dans son goût pour Marvell que Hazlitt, et plus heureux que Lamb dans ses efforts pour le faire partager à ses amis. Il serait beaucoup pardonné au grand Victorien par les plus acerbes

(86) La même année que le *Golden treasury* parut *A compendious history of English literature and of the English language*, en 2 vol., par G. L. Craik. Marvell y occupe une bonne place (vol. II, pp. 89-99) et Craik cite abondamment ses vers; mais *To his Coy Mistress* est donné avec coupures et la remarque : « It is not of such purity of execution throughout ».

(87) *Alfred Lord Tennyson, a memoir by his son* (1897) p. 500 (*Personal recollections by F. T. Palgrave on Tennyson's criticisms of books*). « I remember his special praise of the Emigrant's Song by Marvell. For some poems by that writer then with difficulty accessible he had a special admiration : delighting to read with a voice hardly yet to me silent, and dwelling more than once, on the magnificent hyperbole, the powerful union of pathos and humour in the lines *To his Coy Mistress*, where Marvell says : [ici il cite les vers 1-24]. Youth, therefore Marvell proceeds, is the time for love; [ici il cite les vers 41-44; on remarquera l'escamotage du passage scabreux] on this line [44] remarking that he could fancy grates would have intensified Marvell's image ».

(88) Edward Fitzgerald. *Letters* (Edition Macmillan, vol. II, p. 133). Lettre du 20 janvier 1872 à W. A. Wright : « By way of flourishing my eyes, I have been looking into Andrew Marvell, an old favourite of mine, who led the way for Dryden in verse, and Swift in prose, and was a much better fellow than the last, at any rate ». Puis une remarque sur le mot « hewel » (*Upon Appleton house*, v. 537), et : « This reminded me that Tennyson once said to me, some thirty years ago, or more, in talking of Marvell's *Coy Mistress* where it breaks in « But at my back I always hear — Time's winged chariot hurrying near », etc... : « That strikes me as sublime, I can hardly tell why ». Of course, this partly depends on its place in the poem ».

On trouve çà et là dans l'œuvre de Tennyson des réminiscences marvelliennes. Par exemple dans *Maud*, I^{re} partie, IV, x, v. 6 : « You have fed on the roses, and lain in the lilies of life ». — XIII, III, v. 15 : « And fair without, faithful within, » — XIV, I, v. 1-2 : « Maud has a garden of roses — And lilies fair on a lawn, » évoquent les vers 71-3, 82-3 et 92 de *The Nymph complaining*... Mais on sent combien Tennyson est plus mou que Marvell.

(89) *Alfred Lord Tennyson*..., p. 335 (ici c'est le fils du poète-lauréat qui parle) : « He would now [1887] quote long pieces from Andrew Marvell to us, *The Bermudas, The Garden*, and he told us that he had made Carlyle laugh for half-an-hour at the following line from *The Character of Holland* :

They with mad labour, fish'd the land to shore.

« And », he continued, « about poetry or art Carlyle knew nothing. I would never have taken his word about either; but as an honest man, yes — on any subject in the world ».

de ses critiques d'aujourd'hui s'ils savaient son culte pour le plus osé des beaux poèmes de Marvell, et son succès dans cette difficile entreprise : désopiler la rate d'un prophète dyspeptique. A celui-ci par contre on peut tenir rigueur de son silence dans son *Cromwell* sur le poète du Protectorat. De cet oubli Marvell a été vengé par Lowell pour qui « *l'Élégie funèbre*, noble par endroits et partout humainement tendre, vaut plus que toute la biographie de Carlyle pour témoigner des qualités douces du héros, et de la profonde affection que cette nature robuste pouvait inspirer à des cœurs vraiment virils » (90).

Après l'anthologie de Palgrave il devenait presque impossible d'écrire, comme le faisait encore en 1853 un des biographes du député de Hull : « Peu de gens parmi ceux qui ont entendu le nom de Marvell ont entendu ce nom mentionné comme celui d'un poète » (91). Mais il restait à réunir en un seul fleuve les divers courants de la réputation de Marvell, à montrer l'unité profonde du poète, du patriote et du puritain : œuvre difficile dont on ne saurait dire qu'elle ait été pleinement accomplie. Du moins pouvait-on placer côte à côte, en une *Galerie de portraits*, les divers personnages qui ont passé à la postérité avec un seul état-civil, sans sacrifier l'un à l'autre, sans montrer ni parti-pris ni étroitesse. C'est ce que tenta dès 1869, très heureusement, un article à la fois judicieux et pénétrant d'Ormsby dans le *Cornhill Magazine* (92).

Mais à peine cette synthèse provisoire avait-elle été réalisée que Grosart commençait la préparation de son édition des œuvres complètes de Marvell, la première depuis presque cent ans. En dépit de défauts criants elle apporte beaucoup de renseignements nouveaux, qui d'ailleurs passent assez lentement dans la critique, en général fort routinière, conservatrice des erreurs matérielles comme des formules surannées. Et puis, si le désordre de son esprit ivre de Carlyle n'a permis à Grosart de composer ni une biographie ni même un portrait de Marvell, il a eu le louable souci de ne négliger aucun des aspects de l'homme ni de l'œuvre ; à défaut de la minutieuse exactitude il a eu le respect de la vérité physiognomique. On n'en saurait dire autant d'un autre auteur qui pourtant aurait pu profiter de la plus grande partie des recherches de Grosart ; dans le roman de Marie Hall, née Sibree, intitulé *André Marvel et ses amis* (93), la piété puritaine s'associe étrangement à l'improbité intellectuelle. Jamais, espérons-le, disciple féminin de Scott n'a travesti plus

(90) J. R. Lowell : *Among my books* (Boston, 1870), Essai sur Dryden, p. 19 : « If it be true that « every conqueror creates a muse » Cromwell was unfortunate. Even Milton's sonnet, though dignified, is reserved if not distrustful. Marvell's *Horatian Ode*, the most truly classic in our language, is worthy of its theme. The same poet's *Elegy*, in parts noble, and everywhere humanly tender, is worth more than all Carlyle's biography as a witness to the gentler qualities of the hero, and of the deep affection that stalwart nature could inspire in hearts of truly masculine temper. As it is little known a few verses of it may be quoted to show the difference between grief that thinks of its object and grief that thinks of its rhymes [allusion à Dryden] ». Ici Lowell cite les vers 227-40 et 247-60 et il ajoute : « Such verses might not satisfy Lindley Murray, but they are of that higher mood which satisfies the heart. These couplets, too, have an energy worthy of Milton's friend... ».

(91) Voir bibliog. n° 131. — Nous disons « presque impossible » ; voir en effet bibliog. n° 170.

(92) Voir bibliog. n° 155.

(93) Voir bibliog. n° 132. — Admirer notamment pp. 135-6 l'usage fait de *To his Coy Mistress*.

scandaleusement l'histoire que ne le fit cette honnête hulloise dans son volumineux récit; celui-ci atteignit, il y a quelques années, la neuvième édition, autant que la poésie de Marvell en deux siècles et plus. Ce succès, surtout vif dans le comté d'York semble-t-il, s'explique par un patriotisme local aussi légitime que peu critique, et aussi par la religiosité sentimentale à laquelle la romancière ne fit pas appel en vain.

Mais si nous nous en tenons à l'Angleterre lettrée, nous pouvons dire qu'après Grosart les oscillations de la renommée de Marvell diminuent d'amplitude, et qu'on approche de l'équilibre judicieux. Peut-être Monsieur Gosse l'aurait-il atteint dès 1885 dans son *De Shakespeare à Pope* si la thèse générale du livre et le souci de justifier en quelque mesure l'avènement du classicisme n'avaient rendu l'éminent critique un peu sévère : l'épithète de « puérile » ne serait pas tout à fait injuste si on l'appliquait à une petite partie, et non comme Monsieur Gosse à une grande partie, de l'œuvre lyrique de Marvell (94). Dans l'ordre biographique Monsieur Firth donna en 1893 une esquisse magistrale que les recherches ultérieures n'ont complétée ou corrigée que sur des points secondaires et qui, malgré la sécheresse imposée par le plan du dictionnaire où elle parut, indique avec sûreté les principales conclusions à tirer de l'étude des faits (95).

Au cours des trente-cinq dernières années les articles, les éditions, les pages isolées, les chapitres et même les livres consacrés à Marvell, se sont multipliés, et il devient impossible d'en faire même le dénombrement exact. Il suffira de noter, outre la persistance des attitudes antérieures plus ou moins assouplies, l'apparition d'une attitude nouvelle que l'on pourrait appeler décadente. Elle est à la fois, pour parler le langage astrologique de Marvell, en conjonction et en opposition avec celle du XVIII^e siècle : on admet l'hypothèse d'après laquelle notre poète a consciemment sacrifié ses dons lyriques à ses devoirs de citoyen, mais au lieu de le louer on le blâme de ce renoncement. D'ailleurs on veut ainsi montrer un mépris raffiné, et assez sot, de la vie pratique, plutôt qu'expliquer Marvell ou servir la vérité. Le premier, Arthur Benson, citant Dante et Browning avec un manque complet d'à-propos, accuse le député de Hull « d'avoir fait le grand refus » et d'avoir « quitté ses amis pour une poignée d'argent et un ruban » ; poussant plus loin la témérité imaginative le critique écrit : « C'est peut-être à l'exemple de Milton et probablement à ses conseils que nous devons la perte d'un grand poète anglais » (96). Ce dilettantisme fin-de-siècle n'a pas encore disparu alors que le nouveau siècle est déjà au quart de sa course. Il a du moins l'utilité de nous faire mieux apprécier le caractère touchant et sain du culte un peu naïf, un peu maladroit même, dont la mémoire de Marvell continue à être l'objet dans la ville qu'il représenta vingt ans à la Chambre des Communes, culte qui se manifesta solennellement lors du trois-centième anniversaire de la nais-

(94) P. 219 (voir bibliog. n° 229) : « Marvell could run on in such a childish way. There is a good deal in Marvell that is of this species of wit, graceful and coloured, but almost infantile ».

(95) Voir bibliographie, n° 232.

(96) Voir bibliographie, n° 162 (Pages 203 et 194) et n° 233.

sance du patriote. Discours, toasts et sermon (car un évêque fit à l'auteur de l'*Essai sur les conciles* l'honneur de venir le réintégrer dans le sein de l'église anglicane) (97), exaltèrent surtout « une vie énergique que l'intérêt n'avait pas conduite » (98).

A Londres les cérémonies, pour ne point se dérouler sur la voie publique (99), n'en signifèrent pas moins que la renommée de Marvell avait atteint le point où elle peut sans hyperbole prendre le nom de gloire. S'il se trouva un avocat du diable pour refuser tout intérêt à l'œuvre de notre poète, qu'il n'avait d'ailleurs pas lue, il semble que ce rôle ingrat ou burlesque ait été tenu pour se conformer à la tradition d'un club de gens de lettres (100). Et cette voix discordante fut étouffée par un concert d'éloges où chaque critique tint sa partie selon ses moyens et son tempérament, mais dont l'harmonie fut faite de sincérité. Celui des critiques qui, poète lui-même, nous semble à cette occasion avoir le mieux exprimé l'essence de la poésie marvellienne est Monsieur Eliot (101). Dans un article profond jusqu'à l'obscurité, encombré de rapprochements inattendus qui souvent aveuglent le lecteur en voulant l'éclairer, le chantre de *Prufrock* analyse subtilement l'esprit [*wit*] dont Marvell est le représentant : « raison dense sous une surface de grâce lyrique » ; ou encore : « alliance de la frivolité et du sérieux (alliance qui intensifie le sérieux) ». Monsieur Eliot loue justement la « précision brillante et dure » de Marvell, bien plus « suggestive » que la mollesse embrumée et vague de maint poète du XIX^e siècle, Morris par exemple, et déduit de ce contraste « que la suggestion est le halo qui entoure un centre brillant et clair, que l'on ne peut donc pas avoir le halo tout seul ». Il y a aussi du vrai dans cette remarque que « le goût précis de Marvell lui fait découvrir le degré de sérieux convenable pour chaque sujet qu'il traite. Ses erreurs de goût... ne consistent jamais à prendre un sujet trop sérieusement ou trop légèrement ». Mais si l'on peut accorder encore que certaines pièces de Marvell possèdent un équilibre vraiment classique, faut-il aller jusqu'à dire avec le critique américain dont l'apprentissage s'est fait à Paris : « L'esprit qui pénètre la poésie de Marvell est plus latin, plus raffiné, que tout ce qui lui a succédé » dans la littérature anglaise ? Un Français hésitera devant ce paradoxe, cependant flatteur pour son amour-propre national.

Le bruit des applaudissements populaires de 1921 s'est éteint, mais le travail silencieux des érudits a continué. La nouvelle édition des poésies et de la correspondance de Marvell que vient de nous donner Monsieur Margoliouth formera une base sûre pour les nombreuses recherches de détail qui rendront un jour possible une étude biographique et critique définitive, dans la mesure où ce dernier mot peut servir en histoire littéraire. En attendant, la tâche nous incombe de formuler

(97) *Tercentenary tributes*, pp. 37-48 : Sermon de M^s. l'évêque de Durham. Cf. bibliog. n° 135.

(98) Cette noble devise fut composée et vécue par notre ami Jean Bouvyer, blessé mortellement à l'ennemi le 30 juin 1915.

(99) *Tercentenary tributes*, pp. 32-36.

(100) Le chevalier Sidney Low, *ut supra*, chap. V.

(101) Voir bibliog. n°s 187, 135, 239. — Il est surprenant que Monsieur Eliot ait retiré en 1923 une partie des éloges qu'il accordait à Marvell en 1921 ; voir bibliographie n° 202.

l'appréciation provisoire à laquelle nous ont conduit des années de familiarité avec l'homme et l'œuvre.

*

* *

Plusieurs tableaux nous sont parvenus qui prétendent représenter Marvell; mais ces portraits sont si dissemblables que l'on hésite à les croire tous authentiques. Qu'y a-t-il de commun entre le jeune homme rêveur, au regard un peu étrange, de la miniature que possède le duc de Buccleuch, — l'homme au front large et haut que peignit Hanneman, — et celui dont une abondante chevelure cache entièrement les tempes dans le tableau offert par Nettleton au peuple anglais? Ce dernier portrait qui possède les meilleurs titres concorde aussi le mieux avec la description d'Aubrey : « Il était de taille moyenne, trapu, avait le visage plutôt arrondi, les joues couleur cerise, les yeux noisette, les cheveux bruns » (102). Ce Marvell est celui de la Restauration tandis que le tableau d'Hanneman porte la date de 1658 et que la miniature représente le poète tel qu'on peut l'imaginer à son retour du continent vers 1646. Néanmoins le temps lui-même concilie malaisément de telles contradictions iconographiques (103). Mais la difficulté n'est pas moindre lorsqu'il faut, sur des témoignages que l'on n'a pas la ressource de récuser, attribuer au même homme la *Plainte de la Nymphé pour la mort de son faon* et les *Dernières instructions à un peintre* ou la *Répétition transprosée*. Comment donc dessiner un portrait moral unique de Marvell? Comment grouper tant de traits divers? Qu'y a-t-il de commun entre le poète lyrique et le député? Le vrai Marvell fut-il un flâneur imprévoyant ou un bourgeois attentif aux réalités matérielles, et soucieux par dessus tout de restreindre les prodigalités royales pour diminuer les impôts? Faut-il voir en lui un apostat de la religion apollinienne? ou un bel-esprit qui ne change de manière que dans la mesure où ses sujets successifs l'exigent? le dernier enfant de la Renaissance ou le précurseur de Dryden et de Swift? A cette liste de questions il faudrait ajouter les problèmes plus particuliers que nous avons déjà essayé de

(102) *Op. cit.*, II, 53 : « He was of a middling stature, pretty strong sett, roundish faced, cherry ckeek't, hazell eie, browne haire ».

(103) Sur ce point consulter James Granger, *Biographical History of England* (1769). Granger, dont Samuel Johnson disait : « the dog is a whig », admire naturellement beaucoup Marvell; il parle de lui et de ses portraits dans les classes V, députés, et IX, écrivains (vol. II, part. I, 256; — part. II, 339). — La seule étude moderne est un article amusant mais peu sûr de Wildridge (voir bibliog. n° 186). — Le lecteur pourra se former lui-même une opinion en contemplant de bonnes reproductions des principaux portraits dans les *Tercentenary Tributes*. — Nous n'avons pas parlé dans le texte du portrait qui appartient à Thoresby, puis à Hollis, (et que possède depuis 1921 la ville de Hull), couramment appelé « the Hollis portrait », parce que les traits ne diffèrent pas sensiblement de ceux du portrait de la *National Gallery* (« the Nettleton portrait ») mais qu'il lui est très inférieur comme exécution; il prétend représenter Marvell dans sa quarante-et-unième année, mais lui donne une expression lugubre et une physionomie décomposée qui feraient croire que la Restauration causait alors au député de Hull une profonde inquiétude et presque des coliques. — En résumé le « Hollis portrait », le « Nettleton portrait » et le portrait gravé en tête de l'édition de 1681 sont authentiques; le portrait par Hanneman ne l'est pas; la miniature Buccleuch peut l'être : telle est notre impression, mais le problème reste à résoudre par un expert, s'il n'est pas insoluble. — Voir aussi bibliog. nos 155bis et 198.

résoudre, sans y parvenir tout à fait : sa doctrine politique, sa foi religieuse.

Et pourtant l'homme chez Marvell produit la même impression de santé, d'équilibre, au moral qu'au physique. Issu d'une souche paysanne, la vitalité de la race ne donne en lui aucun signe d'épuisement. Mais fils de pasteur, et d'un pasteur instruit, il n'a rien non plus du parvenu littéraire chez qui une ascension trop brusque cause une sorte de vertige. Son éducation est l'éducation type de son temps, grand tour compris. La double empreinte chrétienne et païenne qu'elle a mise sur lui, quel Anglais, quel Européen cultivé ne la porte depuis la Renaissance ? La disparate est bien moins sensible chez lui que chez Spenser, et guère plus que chez Milton. Quant aux inconséquences de sa vie, les événements en sont surtout responsables, et il les partage avec beaucoup de ses contemporains. La carrière d'un Français né à la fin du règne de Louis XV et mort sous Louis XVIII vous donnera l'équivalent de celle de Marvell. Il serait naïf de s'étonner des contradictions que l'on peut y relever. Presque seul en ce temps Milton va droit devant lui, et encore son audace s'accroît-elle à mesure qu'il avance. La vraie différence entre Marvell et son grand ami, n'est pas que celui-là ait changé mais que le symbole de son changement est une ligne brisée, et qui parfois se double.

Rien de mystérieux jusqu'ici, ou du moins rien que d'humain. L'âge même est inutile pour expliquer la plupart de ces contrastes. *Fleckno* est de la même veine qu'*Un dialogue entre les deux chevaux*, à trente ans d'intervalle. Marvell a été comme tout homme complet tour à tour tendre et vindicatif, passionné et gaillard, sérieux et plaisant. Il ne parlait pas sur le même ton comme précepteur de Marie Fairfax et de Guillaume Dutton que comme ami de Lovelace. Quoi de plus naturel ? — Il fut bon fils, bon frère, bon oncle, sinon bon époux, ami sûr, ennemi acharné. Son tempérament sanguin le disposait aux colères brusques et aux querelles ; la vie lui enseigna la prudence et même la dissimulation. Il était capable d'activité mais il préférait le loisir. Son ambition était fort modérée, et le rêve de l'immortalité ne semble guère l'avoir hanté comme écrivain ni comme homme politique. Il avait des goûts simples, mais pourtant la nécessité de gagner sa vie semble avoir joué dans sa carrière un rôle beaucoup plus important que le désir de se survivre. Il sut éviter la misère qui s'allie mal à l'indépendance et à la dignité personnelle, et ne se laissa pas tenter par les séductions de la richesse. Ni bohème ni bourgeois, mais un peu l'un et l'autre. Ni Don Quichotte ni Sancho Pança, mais tous deux à la fois comme la grande masse des hommes. — Intelligent et curieux d'idées, livresque même, il savait à l'occasion sortir de ses livres, et c'est peut-être par là qu'il est le plus exceptionnel, qu'il réalise mieux que Milton cette rare réussite de l'homme d'étude, de l'érudit, qui est aussi homme d'action. Le prix dont il paie cette supériorité, c'est de rester un amateur. Pour lui ce ne fut jamais un métier que de faire un livre. Il écrivit ou par plaisir ou par devoir ; jamais son œuvre ne semble avoir eu pour lui d'existence indépendante des circonstances ou de sa fantaisie.

S'il cesse de composer peu après 1653 les vers qui ont pour nous tant de prix, on peut expliquer cet arrêt sans accuser l'endurcissement de

la vie politique : « le poète mort jeune à qui l'homme survit » se rencontre plus souvent que le poète qui vit autant que l'homme. Mais en outre l'atmosphère qui va se modifiant autour de Marvell devient de moins en moins favorable à l'expression lyrique. Rarement concert plus nourri se tut de façon plus soudaine.

Au lieu de s'étonner que Marvell se soit mêlé à la lutte des partis on peut se demander comment il se tint si longtemps à l'écart des fonctions publiques. Il y trouvait, hors l'Eglise, la carrière la plus conforme à son éducation, et la vocation paternelle n'était pas en lui. S'il finit dans l'opposition il n'avait pas le tempérament de l'opposant perpétuel. L'irrévérence n'était pas chez lui fatale. Après avoir rendu un culte à Cromwell il chercha un autre héros à qui transférer son hommage, et quand il mourut, peut-être croyait-il l'avoir trouvé dans la personne de Shaftesbury, ou de Buckingham, voire même de Monmouth. Si l'esprit républicain consiste essentiellement à préférer les abstractions aux hommes, jamais nul ne fut moins républicain que Marvell. S'il apparaît parfois comme un isolé, c'est malgré lui et momentanément, parce que les autres ont trahi. Bientôt il s'agrège à un nouveau groupement. Ni courtisan ni irréconciliable bien qu'il ait pu sembler l'un et l'autre tour à tour, combatif mais prudent, personnellement incorruptible mais tacticien avisé et sans scrupules excessifs, le voilà tel qu'il se révèle dans sa carrière politique.

Pour la religion, un tempérament sensuel, comprimé par une éducation calviniste, trouve à s'épancher dans la poésie sans que la foi en souffre. Mais ensuite la raison critique s'attaque au dogme et y mord profondément. Pourtant la conduite porte jusqu'au bout la marque de l'éducation plus que celle du tempérament ou de l'intelligence. Par là le puritain domine en Marvell. La doctrine paternelle détermine ses actes ; sans elle il pourrait, voluptueux et sceptique, s'accorder au ton de la Restauration ; par elle il entre en lutte avec son milieu. D'ailleurs l'amour de la patrie vient renforcer l'influence de la religion. Pour Marvell l'Angleterre est le champion de la cause protestante, mais c'est parce que seule cette qualité permet alors à l'Angleterre de jouer un rôle de premier plan en Europe.

L'intensité et l'étroitesse de son patriotisme (l'une ne va guère sans l'autre) constituent la différence essentielle entre Marvell et ses contemporains français. Ceux-ci peuvent de temps à autre flatter de bonne foi le Grand Roi à l'occasion de ses victoires ; on sent que leur cœur n'est pas là, qu'ils ne se tiennent nullement pour responsables de la marche des affaires publiques, que les frontières n'arrêtent point leur pensée, et que non le Français mais l'homme, l'homme selon Descartes, est leur étude. Il faudra les revers de la guerre de succession d'Espagne pour que le sentiment patriotique reparaisse, distinct du sentiment monarchique. Mais sous Charles II des épreuves, négligeables par comparaison, trouvant en Marvell un terrain bien préparé, ont produit le même effet que celles des premières années du XVIII^e siècle sur Fénelon et Vauban. Et même au temps glorieux de Cromwell la grandeur de l'Angleterre est la préoccupation essentielle de notre poète. On y trouverait le secret de l'unité de sa vie si son absence pendant la guerre civile ne demeurerait inexplicablement opposée à sa conduite ultérieure,

et si sa poésie intime ne nous le montrait avide presque jusqu'à l'égoïsme de jouissances personnelles qu'il demande à la religion, à la femme et à la nature.

Plus que l'homme l'écrivain est difficile à embrasser d'un seul regard. Non que certains caractères communs ne se retrouvent dans toute son œuvre : de *Fleckno* aux *Remarques* l'esprit qui se manifeste par le choix des images, par la perception des analogies jusqu'alors insoupçonnées, demeure le trait fondamental. Mais les sujets et le ton divergent trop. Aussi ne pourrions-nous que répéter dans cette conclusion générale les conclusions des chapitres consacrés aux poèmes lyriques, aux satires, aux pamphlets. Quant à marquer entre ces diverses parties de l'œuvre une hiérarchie, c'est soin superflu aujourd'hui.

Et pourtant malgré son triomphe final la poésie lyrique de Marvell souffrira toujours auprès de certains d'avoir été longtemps négligée. L'historien de la littérature qui croit à une filiation rigoureuse des œuvres, qui les voit s'engendrant l'une l'autre, passera facilement à côté de l'in-folio de 1681. Marvell meurt sans postérité poétique, mais cette extinction d'une famille littéraire a pour le lecteur qui n'est pas fêru de continuité déterministe quelque chose d'émouvant. Le sentiment du jamais plus prête aux sonorités des octosyllabes marvelliens une poignante résonnance qui n'est sans doute pas en eux mais en nous.

Par contre l'histoire littéraire trouve sa pâture dans les satires et les œuvres en prose où elle voit à juste titre les ébauches d'un art nouveau. Plus justement encore elle fait de Marvell un trait d'union entre deux générations et note qu'il est presque seul à jouer ce rôle. Il n'est pas entièrement un attardé comme Vaughan; il ne devance pas l'avenir comme Hobbes. Sur la faille de 1660 il jette le pont de sa personnalité.

Tel apparaît Marvell à cette heure-ci. L'histoire de sa réputation dans le passé devrait nous interdire toute prophétie. Pourtant, en écoutant chanter ces vers qui charment aujourd'hui et dont on se demande comment ils ont pu ne pas charmer toujours, nous affirmons notre foi qu'ils vivront autant que la langue anglaise. Et à ceux qui les liront ils donneront avec la jouissance de leur beauté le sentiment des contradictions spirituelles d'où est sortie la grandeur poétique et politique de l'Angleterre.

Le 6 novembre 1926.

Vu :

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

BRUNOT

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,
Paul LAPIE.

Bibliographie

Nous ne donnons ici d'indications purement typographiques que par exception et lorsqu'elles présentent un intérêt particulier. Nous mettons uniformément tous les titres en italiques sans marquer leur division par lignes. Dans la mesure du possible nous avons reproduit l'emploi des majuscules initiales, mais pour arriver sur ce point à une parfaite exactitude il aurait fallu corriger nos épreuves au Musée britannique.

Sauf indication contraire, cette bibliothèque possède un exemplaire de chacun des ouvrages qui sont énumérés ci-dessous.

Des remaniements en cours d'impression ont entraîné la suppression de quelques numéros et l'insertion de numéros *bis* et *ter*. Ceux-ci n'ont pas d'autre signification.

Cette bibliographie ne comprend pas les ouvrages qui parlent de Marvell en passant, et à propos d'un seul incident de sa vie ou d'un seul aspect de son talent. Ces allusions, parfois très importantes, sont signalées dans les notes où l'on trouvera les indications bibliographiques nécessaires. Se servir de l'index pour découvrir les références de ce genre. Par exemple on trouvera sous le nom de Miège (Guy) un renvoi à la note 100 du chap. V où nous donnons le titre complet de *A Relation of Three Embassies...*, ouvrage essentiel pour le biographe de Marvell, et dont pourtant le sujet n'est nullement la vie de celui-ci mais bien une négociation à laquelle il a pris part en sous-ordre pendant quelque dix-huit mois. De même on trouvera sous le nom de Morton (Richard) un renvoi permettant d'identifier le livre de médecine qui fournit à propos d'un problème de thérapeutique le récit de la mort de Marvell.

Toutes les fois que cela nous a semblé utile, nous avons résumé et apprécié brièvement l'ouvrage que nous signalions. Un très petit nombre d'entre ceux qui figurent dans cette liste conserve plus qu'un intérêt rétrospectif. Il nous semble que le rôle du bibliographe est d'indiquer non seulement quels ouvrages existent mais encore quels ouvrages méritent d'être lus, et surtout quels ouvrages on peut se dispenser de lire.

Voir les indications particulières à certaines sections.

PREMIERE PARTIE

EDITIONS

I. Œuvres complètes.

(1) THOMPSON (Captain Edward). *The works of Andrew Marvell Esq. Poetical, controversial and political. Containing many original letters, poems and tracts, never before printed, with a new life of the author. 3 volumes, 1776.*

Voir chap. VIII, *supra*.

(2) GROSART (Reverend Alexander B.). *The complete works in verse and prose of Andrew Marvell M. P. in four volumes... printed for private circulation, 1872-5.*

Cette édition (en deux formats, in-4° et in-8°) fait partie de *The Fuller Worthies library*. Nous avons dit dans la préface ce que nous en pensions. Les volumes I

(vers) et II (correspondance) ont été remplacés par l'édition Margoliouth. — Malheureusement les volumes III (les deux parties de *The Rehearsal Transposed*) et IV (*Mr. Smirke, Remarks upon... De Causa Dei, An Account of the Growth of Popery*) restent encore le pis aller de qui ne peut consulter les éditions originales des pamphlets en prose. Le texte y est d'ailleurs assez fidèlement reproduit, mais l'annotation en est capricieuse et peu sûre.

(2^{bis}) MARGOLIOUTH (H. M.).

Les deux premiers volumes seulement ont paru (voir *infra*, n^{os} 14 et 85); le troisième (*Prose works*) est en préparation.

II. Œuvres en vers.

(a) Editions contenant la totalité
ou la plus grande partie des poèmes de Marvell.

(3) *Miscellaneous Poems. By Andrew Marvell, Esq; Late Member of the Honourable House of Commons. London, Printed for Robert Boulter, at the Turks-Head in Cornhill. M.DC.LXXXI.*

Voir dans Margoliouth, I, 206, la description détaillée de cet in-folio, et particulièrement de l'exemplaire du Musée Britannique C 59. I. 8, qui contient les trois poèmes sur Cromwell, *An Horatian Ode, The First Anniversary* et *A Poem on the Death of O. C.* (ce dernier incomplet). — Un autre exemplaire contient les deux premiers de ces poèmes; dans le reste de l'édition ils ont été supprimés en cours d'impression.

(4) COOKE (Thomas). *The works of Andrew Marvell Esq. Vol. I consisting of Poems on several Occasions. To which is prefixed An Account of the Life and writings of the Author... London: Printed in the year, MDCCXXVI.*

La page de titre du volume II ajoute après « Occasions » : « *Latin and English; State Poems; and other Pieces, in Prose. To which are added Some Explanatory Notes to the State Poems, and several Letters, never before printed* ».

Cette édition (format in-6°) ne se trouve pas au Musée britannique. Nous décrivons ici l'exemplaire de la Bodléienne sur des renseignements fournis par Monsieur Margoliouth. Mais quand nous citons la vie de Marvell par Cooke, les pages renvoient au n^o 5 de notre bibliographie. — Sur Cooke, voir chap. VIII *supra*.

(5) COOKE (Thomas). *The works of Andrew Marvell Esq. in two volumes... London. Printed for T. Davies in Russell Street, Covent Garden, MDCCCLXXII.*

Chaque volume a en outre une seconde page de titre distincte qui reproduit les indications de l'édition de 1726. — Cette édition-ci est in-8°.

(6) *The poetical works of Andrew Marvell. With a memoir of the author. Boston... 1857.*

La biographie est un abrégé de l'essai de Rogers (voir *infra*, n^o 226^{bis}). L'anonyme qui a préparé l'édition ajoute quelques remarques assez pénétrantes sur l'esprit de Marvell : « wit so sportful and airy, yet at the same time so recondite, that it is hard to find anywhere an instance in which the Court, the Tavern, and the scholar's study are blended with such Corinthian justness, of measure... His mind presents the rare combination of wit with the moral sense, by which the one is rescued from scepticism and the other from prosing. His poems form the synthesis of Donne and Butler ».

(7) *The poetical works of Andrew Marvell, M. P. for Hull, 1658. With a memoir of the author. London; Alexander Murray... 1870.*

C'est une reproduction (avec quelques coupures dans l'introduction) de l'édition américaine précédente.

(8) *The poetical works of Milton and Marvell with a memoir of*

each [quatre volumes reliés en deux]. Boston. Houghton, Osgood and C^o 1878. [*The Riverside Press*].

En ce qui concerne Marvell c'est une simple réimpression de l'édition de 1857.

(9) *The poetical works of Andrew Marvell, M. P. for Hull...* London. Ward, Lock and C^o [non daté mais attribué à l'année 1881 par le catalogue du Musée britannique, à l'année 1882 par celui de la Bodléienne].

Simple réimpression de l'édition de 1870.

(10) AITKEN (G. A.). *Poems and Satires of Andrew Marvell some-time member of parliament for Hull...* London, Lawrence and Bullen, 1892. 2 volumes.

Le volume I contient les poèmes, le vol. II, les satires.

(11) AITKEN (G. A.). *Poems and Satires of Andrew Marvell...* London, George Routledge and Sons. [*The Muses Library* 1901] 2 vol. Chaque volume 2/.

Cette édition reproduit la précédente avec quelques additions et corrections. C'est à elle que nous renvoyons dans nos notes. — Voir dans la préface notre jugement sur cette édition.

(12) WRIGHT (Edward). *The poems and some satires of Andrew Marvell...* London Methuen and C^o [*The Little Library*] 1904.

La principale qualité de cette édition est son prix peu élevé (2/6). — Pour la première fois les manuscrits de certaines satires sont utilisés, mais sans aucune critique.

(13) *Miscellaneous Poems by Andrew Marvell, Esq. The Nonesuch Press*, pp. 148, 15/. (1923).

Réimpression de l'exemplaire de l'édition de 1681 conservé au Musée britannique (voir n^o 3, *supra*). — Destinée aux bibliophiles plutôt qu'aux travailleurs, cette réimpression est assez loin d'atteindre la parfaite exactitude à laquelle elle prétend.

(14) MARGOLIOUTH (H. M.). *The Poems and Letters of Andrew Marvell* (collection des *Oxford English texts*) 1927.

Deux volumes. Le premier (pp. xii+348) contient les vers de Marvell. — Voir notre préface pour une appréciation de ce travail qui semble définitif.

Prix des deux volumes 31/6.

(b) Pièces parues isolément du vivant de Marvell.

(15) *Ad Rëgem Carolum Parodia et Πρὸς Κάρολον τὸν βασιλέα*, se trouvent dans *Συνφῶδια sive Musarum Cantabrigiensium Conventus Et Congratulatio. Ad Serenissimum Britanniarum Regem Carolum, De Quinta sua sobole, clarissima Principe, sibi nuper felicissimè nata. Ex Academia Cantabrigiensis Typographeo. Anno Dom. 1637.*

(16) *An Elegy upon the Death of my Lord Francis Villiers.*

Une feuille in-quarto sans date [probablement 1648] dont on ne connaît qu'un seul exemplaire (nous ne l'avons pas vu) dans la bibliothèque du collège de Worcester à Oxford. — Sur les raisons d'attribuer cette pièce à Marvell voir Margoliouth, I, 332-4.

(17) *To his Noble Friend Mr. Richard Lovelace, upon his poems, a paru dans Lucasta: Epodes, Odes, Sonnets, Songs, etc., to which is added Amarantha, a Pastorall. By Richard Lovelace, Esq. 1649.*

Dans son édition de *Lovelace* (Oxford, 1925) C. H. Wilkinson signale que l'ordre des poèmes laudatifs a été modifié dans certains exemplaires de telle sorte que celui de Marvell vient en tête. Si ce changement a été fait « to give Marvell the place of honour », comme le suggère Wilkinson, ce fut sans doute plusieurs années après 1649.

(18) *Upon the death of the Lord Hastings* a paru dans *Lachrymae Musarum; The Tears of the Muses: Expressed in Elegies; written By divers persons of Nobility and Worth, Upon the death of the most hopefull, Henry Lord Hastings, Onely Sonn of the Right Honourable Ferdinando Earl of Huntingdon, Heir-generall of the high-born Prince George Duke of Clarence Brother to King Edward the fourth. Collected and set forth by R. B. Dignum laude virum Musae vetant mori. Hor. London, Printed by Tho. Newcomb. 1649.*

Les vers de Marvell, qui occupent les pages 77-80, viennent en tête d'une série d'élégies écrites ou reçues lorsque le reste du volume était déjà imprimé.

(19) *Dignissimo suo Amico Doctori Wittie. De Translatione Vulgi Errorum D. Primrosii*, et *To his worthy Friend Doctor Wittie upon his Translation of the Popular Errours*, ont paru dans *Popular Errours. Or the Errours of the People In Physick, First written in Latine by the learned Physitian James Primrose Doctor in Physick... Translated into English by Robert Wittie Doctor in Physick. London, Printed by W. Wilson for Nicholas Bourne, at the South-entrance of the Royall Exchange. 1651.*

Voir chapitre I, note 176.

(20) *The First Anniversary Of the Government Under His Highness The Lord Protector. London, Printed by Thomas Newcomb, and are to be sold by Samuel Gellibrand at the Golden Ball in Pauls Church-yard, near the West-end, Anno Dom: 1655. — Brochure in-quarto, pp. 22.*

On peut noter qu'au-dessous du titre (finissant à *Protector*) il y a un réglelet, puis un blanc, puis un autre réglelet au-dessous duquel se trouve l'indication du lieu d'impression, etc...

(21) *The Character of Holland. London. Printed by T. Mabb for Robert Horn, at the Angel in Pope's-Head Alley, 1665.*

Une feuille in-folio. Aucun exemplaire n'est actuellement connu, mais le *Harleian Miscellany*, V, 613, a réimprimé ce texte, d'ailleurs différent de celui que Marvell avait rédigé en 1653. Voir *supra*, chap. V. — Le texte de 1665 fut réimprimé en une feuille in-quarto en 1672. Aitken, II, 124, dit avoir vu un exemplaire de cette édition.

Le *Calendar of State papers, domestic, 1672-3*, p. 341, signale un exemplaire de l'édition de 1672 avec cette mention : « This is a reprint, with alterations, of the poem by Andrew Marvell... ».

(22) *Clarindon's House-Warming*, ainsi que *Upon his House* et *Upon his Grand-Children*, parut dans *Directions To A Painter. For Describing our Naval Business: In Imitation of Mr. Waller. Being The Last Works of Sir John Denham Whereunto is annexed, Clarindon's House-Warming. By an Unknown Author. Printed in the Year 1667. In-quarto, pp. 47.*

(23) *On the Victory obtained by Blake over the Spaniards, in the Bay of Santacruse, in the Island of Teneriff, 1657* a paru dans *A New Collection of Poems and Songs. Written by several Persons. Never*

Printed before. W C London : Printed by J. C. for William Crook, at the Green Dragon without Temple-Bar 1674.

Nous n'avons pas vu ce recueil non plus que sa « reissue » en 1678 sous un autre titre; tous deux ont été signalés pour la première fois par Margoliouth, I, 225.

(24) *On Mr. Milton's Paradise lost* a paru dans la seconde édition (1674) de cette épopée.

(c) Pièces parues isolément après la mort de Marvell mais avant d'avoir été insérées dans une édition de ses œuvres.

(Ces pièces sont toutes satiriques; leur attribution à Marvell est souvent suspecte; voir *supra*, chap. VI, et l'édition Margoliouth. Nous n'indiquons pour chaque pièce que la première apparition).

(25) *Advice to a Painter, etc.* [1679]. — Voir Margoliouth, I, 321.

(26) *An Historicall Poem* parut dans *The Fourth (and Last) Collection of Poems, Satyrs, Songs etc...* 1689.

(27) *Britannia and Rawleigh. The Statue in Stocks-Market et Nostradamus's Prophecy* parurent dans *A Collection of Poems on Affairs of State; Viz.* [suit une liste de douze titres]. *By A — M — l, Esq; and other Eminent Wits. Most whereof never before Printed. London, Printed in the Year, MDCLXXXIX.*

(28) *A Dialogue between the Two Horses et Upon his Majesties being made free of the Citty* (sous le titre *On the Lord Mayor and Court of Aldermen, presenting the l[ate] K[ing] and the D[uke] of Y[ork] with a copy of their Freedoms. Anno 1674*) parurent dans *The Second Part of the Collection of Poems on Affairs of State, Viz.* [suit une liste de vingt-et-un titres]. *By A — M — l and other Eminent Wits. None whereof ever before Printed. London, Printed in the Year, 1689.*

(29) *The Last Instructions To A Painter* parut dans *The Third Part of the Collection of Poems on Affairs of State. Containing, Esquire Marvel's further Instructions to a Painter. And the late Lord Rochester's Farewel. London : Printed in the Year MDCLXXXIX.*

(29^{bis}) *The Kings Vowes* (appelé dans d'autres versions *Royal Resolutions*) parut en feuille volante sous le titre : *A Prophetick Lamppoon, Made Anno 1659. By his Grace George Duke of Buckingham : Relating to what would happen to the Government under King Charles II. To the Tune Which no body can deny.*

L'exemplaire que possède Monsieur Thorn Drury porte la date manuscrite « 2 Feb. 1688/9 », écrite de la main de Narcisse Luttrell. Buckingham venait de mourir et la présence de son nom dans le titre ne prouve nullement qu'il soit l'auteur. Voir Margoliouth, I, 288.

(30) *The Loyall Scot* [mutilé] parut en 1694 dans *Chorus Poetarum : Or, Poems on Several Occasions By... Andrew Marvell, Esq;... [sept auteurs nommés] And several other Eminent Poets of this Age... London... (Ce recueil est l'œuvre de Gildon).*

(31) *On Blood's Stealing the Crown et Further Advice to a Painter* [sous le titre *Farther Instructions to a Painter*] parurent dans *Poems on Affairs of State : From the Time of Oliver Cromwell, to the Abdication of K. James the Second, Written by the greatest Wits of the Age. viz.* [suit une liste de dix noms dont celui de Marvell]... *Printed in the year 1697.*

(32) *The Statue at Charing Cross* parut dans *Poems on Affairs of State : From Oliver Cromwell, To this present time. Written by the greatest Wits of the Age, viz.* [suit une liste de seize noms où celui de Marvell ne figure pas] *Part. III...* *Printed in the year 1698.*

(33) *The Checker Inn et Upon the Cutting of Sir John Coventry's Nose* [sous le titre *The Haymarket Hectors*] parurent en 1704 dans *Poems on Affairs of State from 1640, to this present Year 1704. Written by the greatest Wits of the Age* [suit une liste de quinze noms dont celui de Marvell]... *Vol. III.*

(d) Manuscrits (Voir Margoliouth, I, 208).

III. Œuvres en prose.

A. ŒUVRES DONT L'ATTRIBUTION A MARVELL EST BIEN ÉTABLIE

Nous prenons successivement chacune des controverses auxquelles a été mêlé Marvell et nous donnons dans l'ordre chronologique (mais en groupant les éditions de chaque ouvrage) tous les pamphlets publiés à notre connaissance par tous les combattants. Ceux qui ne sont pas de Marvell se distinguent au premier coup d'œil par un astérisque devant le numéro d'ordre.

(a) Controverse avec Parker.

* (34) *A discourse of Ecclesiastical politie : etc...* *Printed for John Martyn at the Bell without Temple Bar 1670.*

Wood donne la date de 1669. Owen (voir *infra*, n° 35) dans sa réponse renvoie à un exemplaire dont la pagination n'est pas celle de l'exemplaire du Musée britannique, in-8°, pp. XLVI + 326, dont nous nous sommes servi. — Œuvre de Parker (voir chap. VIII, *supra*).

* (35) *Truth and innocence vindicated in a survey of a discourse concerning Ecclesiastical Polity; and the Authority of the civil Magistrate over the consciences of subjects in matters of Religion. London. Printed 1669.*

In-8°, pp. 410. — Sans doute faut-il interpréter la date ainsi : 1669/70. — Œuvre de John Owen (voir le n° suivant et le chap. VII, *supra*).

* (36) *A letter to a friend concerning some of Dr. Owen's Principles and practices. With a Postscript to the author of the late Ecclesiastical Polity, and an independent catechism. London... 1670.*

L'exemplaire du Musée britannique porte cette indication manuscrite : « By George Vernon » (1637-1720. — Voir sa vie dans le D. N. B.). — Ce pamphlet [pp. 78] est l'œuvre d'un ami de Parker, qui relève des contradictions dans la carrière d'Owen.

*(37) *A defence and continuation of the Ecclesiastical Politie : By way of letter to a friend in London. Together with a letter from the author of the Friendly debate. — London Printed by A. Clark for J. Martyn at the Bell in St. Paul's Church-yard, and without Temple-Bar. MDCLXXI.*

Pp. xiii+750. In-8°. — Œuvre de Parker (voir chap. VII, *supra*).

*(38) *A discourse concerning Evangelical love, Church-peace and unity with the occasions and reasons of present differences about things sacred and religious. — Written in the vindication of the principles and practice of some ministers and others... London Printed 1672.*

Pp. 258. In-8°. — Sans nom d'éditeur ni d'imprimeur, non plus que d'auteur. — Une note manuscrite sur la page de titre de l'exemplaire du Musée britannique dit : « Written by Dr. Owen presently after Parker's reply to Owen's survey of Ecclesiastical Policy written by S. Parker which Dr. Owen rejoyned not to as scurrilous ».

*(39) *Bishop Bramhall's Vindication of himself and the Episcopal Clergy From the Presbyterian Charge of Popery, as it is managed by Mr. Baxter in his treatise of the Grotian religion. — Together with a preface shewing what grounds there are of fears and jealousies of Popery. — London printed by A. C. for James Collins, at the Kings Arms in Ludgate-street 1672.*

La préface, qui seule est de Parker, s'étend sur 94 pages non numérotées.

*(40) *The Authority of the Magistrate, about religion, discussed in a Rebuke to the Prefacer of a late Book of Bishop Bramhalls. Being a confutation etc... and also For vindication of the grateful Receivers of His Majesties late gracious declaration, against his and others aspersions — By J. H[umphrey] — London, Printed for the Author 1672.*

Pp. 135. In-8°. — Sur Humphrey (1621-1719) voir Wood, *Athenæ*, IV, 743, et le D. N. B.

(42) *The Rehearsal Transpros'd : Or, Animadversions Upon a late Book, Intituled, A Preface Shewing What Grounds there are of Fears and Jealousies of Popery. London, Printed by A. B. for the Assigns of John Calvin and Theodore Beza, at the sign of the Kings Indulgence, on the South-side of the Lake-Leman. 1672.*

P. 326. — In-8°. — La publication eut lieu en automne; voir la seconde partie (Grosart, III, 244) : « a new disease, which spread much through the nation about last autumn... he was sick of the Rehearsal Transpros'd ».

Monsieur Margoliouth possède un exemplaire qui ne donne aucune indication, même fantaisiste, sur l'imprimeur et le libraire, et porte seulement la mention : « London Printed in the year, 1672 ». Pour le reste cet exemplaire est identique à celui que nous avons décrit; il n'y a donc pas lieu de voir ici deux éditions distinctes. — L'exemplaire de la Bodléienne C. 118. *Linc.* contient cette page de titre abrégée collée sur la page de titre ordinaire. Mais d'autre part un des exemplaires appartenant à M. Margoliouth a la page de titre complète collée sur une souche qui est probablement le reste de la page de titre primitive. Aussi M. Margoliouth croit-il que Marvell n'a imaginé la rubrique fantaisiste qu'après coup.

(43) *The Rehearsal Transpros'd* [même titre que le n° 42 sauf l'insertion après « Popery » des mots : « The second Edition, corrected »]

Pp. 181. — In-12. — Voir le n° 44.

(44) *The Rehearsal Transpros'd* [même titre que le n° 42 jusqu'à « Popery »]. *The second Impression, with Additions and Amendments.* London, Printed by J. D. for the Assigns [comme dans le n° 42]

jusqu'à « *Lake-Leman* »]; and *Sould* by N. Ponder in Chancery Lane, 1672.

Pp. 326. — In-8°. — Les *errata* de la première impression sont incorporés dans le texte; un blanc au bas de la page 322 est comblé, ce qui entraîne des changements typographiques dans les quatre dernières pages. Pour le reste il est difficile de voir en quoi consistent les corrections et surtout les additions. Monsieur Margoliouth nous communique le résultat d'une collation rapide des deux impressions d'après les exemplaires de la Bodléienne (celui de la seconde impression, *Ashm.* 1591, a appartenu à Aubrey) : les quelques changements consistent surtout en italiques ou en remaniements des paragraphes; — il y a des changements et omissions aux pages 204 et 244; — au bas de la page 220 *not* est substitué à *never*.

Au verso de la page de titre le libraire-éditeur N[athaniel] P[onder] met le lecteur en garde contre « a Counterfeit Impression in 12° under the Title and pretence of the 2d Edition corrected » (n° 43). — Voir au chapitre VII l'histoire de ces diverses éditions et des *démêlés* de Ponder avec la censure.

Monsieur Margoliouth possède un exemplaire de la « seconde impression » qui porte sur la page de titre la signature de « Robt. Nettleton ». D'après l'écriture il s'agirait plutôt du neveu par alliance de Marvell (mari de Lydia Blaydes, fille de la sœur aînée du poète) que de son petit-neveu dont nous avons parlé au chapitre VIII.

*(45) *Rosemary & Bayes : or, animadversions upon a treatise Called, The Rehearsall Trans-prosed. In a letter to a Friend in the countrey. Seneca in sap. non cad. Ut quisque contemptissimus est, et maxime ludibrio, ita solutissimae linguae est.* London, Printed for Jonathan Edwin, at the Three roses in Ludgate-street, 1672.

Pp. 22. In-4°. — La première en date des réponses à la *Répétition transprosée* selon Marvell (Grosart, III, 276) que nous avons suivi pour l'ordre des n°s 45-50.

L'exemplaire de la Bodléienne, nous dit M. Margoliouth, porte cette mention manuscrite : « Mr. Henery Stubbe Physician, formerly of Christ Church, writt this, for neither but indeed against both Rosemary and Bayes too ».

Sur Henri Stubbs, Stubbes ou Stubbe (1632-76) consulter le *D. N. B.*

Cf. la lettre de Marvell à Guillaume Popple du 17 juillet 1676, *in fine* : « Dr Stubbs physician atheist found dead I meane drowned betwixt Bath and Bristol. 23 guinnies and 3 broad pieces in his pockett suppost drunk. es magne Deus : July 17.76 ». Ce passage est peut-être le plus déplaisant de toute la correspondance de Marvell, celui qui montre en lui le puritain sous le jour le moins favorable : l'intervention de Stubbs dans la controverse entre Marvell et Parker expliquerait cette pieuse acrimonie, mais ne la justifierait guère, car *Romarin* et *Laurier* est le moins violent de tous les pamphlets qui répondirent à la *Répétition Transprosée*. — Il est caractéristique de Marvell que cette explosion de haine suive sans transition l'expression fort noble de son respect admiratif pour un certain Jinks, sorte de Hampden au petit pied : « Mr Jinks will not petition y^e king might soe come out but keeps his prison as his fort and molests all judicatures with requireing habeas corpus and offring baile, yet in vaine and perhaps may be prisoner till michaelmas terme, noe matter he is a single brave fellow ». Ce Jinks ressemble plus au Marvell de la légende que le vrai Marvell lui-même.

*(46) *A common-place-book out of the Rehearsal Transpros'd, digested under these several heads : viz. his Logick, Chronology, Wit, Geography, Anatomy, History, Loyalty, with useful notes* 1673.

Sans date. Pp. 56. In-8°. — Nous n'avons pas trouvé ce pamphlet au Musée britannique, mais nous avons pu le lire à la Bodléienne. — Il est signalé dans le *Term Catalogue* du 7 février 1672/3.

*(47) *The transproser rehearsed or the fifth act of Mr. Bayes's play. Being a postscript to the Animadversions on the preface to Bishop Bramhall's vindication, etc... Shewing what grounds there are of fears and jealousies of Popery.* — Oxford, Printed for the Assignes of Hugo Grotius, and Jacob Van Harmine, on the North-side of the Lake Lemane. 1673.

Pp. 149. In-8°. — Œuvre de Richard Leigh, sur qui consulter le *D. N. B.* — Signalé dans le *Term Catalogue* du 6 mai 1673.

*(48) *S'too him Bayes : or some observations upon the Humour of*

writing Rehearsal's Transpros'd. — & Hanc veniam petimusque damusque vicissim. — Oxon : Printed in the Year 1673.

Pp. 132. — In-8°. — Ce pamphlet répond à la deuxième impression de la *Répétition transposée* (n° 44 *supra*). L'auteur écrit après la publication des n°s 46 et 47 (voir p. 94 : « There are two books (whilst I am now writing) come out against you... »). — Dans sa lettre à Harley du 3 mai 1673, Marvell dit qu'en rentrant à Londres il trouve ce pamphlet nouvellement paru et l'attribue à « un certain Hodges ». Il ajoute : « But it is like the rest onely something more triviall ».

John Munro, *Shakespeare allusion book*, II, 187, attribue ce pamphlet à Dryden. On peut hardiment affirmer qu'il a été trompé par le mot *Bayes* et que Dryden n'est pour rien dans cette plate diatribe (où son nom est cité, p. 121).

*(49) *A reproof to the Rehearsal Transposed, in a Discourse to its Authour. — By the Authour of the Ecclesiastical Politie* [Armes de la Grande-Bretagne avec les devises « Honi soit qui mal y pense » et « Dieu et mon droit »] *Printed for James Collins at the Kings Arms in Ludgate street. — London... 1673.*

Pp. vi + 528. — In-8°. — Dans sa lettre à Harley du 3 mai 1673 Marvell dit : « Dr Parker will be out the next weeke, I have seen of it already 330 pages and it will be much more. I perceive by what I have read that it is the rudest book etc... ». Sans doute Marvell devait-il cette communication à l'imprimeur ou plutôt à l'un de ses ouvriers, non à l'auteur.

*(50) *Gregory, Father-Greybeard, with his vizard off : or News from the Cabal in some Reflexions upon a late Pamphlet Entitled, the Rehearsal transpros'd (after the fashion that now obtains) in a Letter to our old Friend, R. L. from Edm. Hickingrill — London, Printed by Robin Hood at the Sign of the He-cow I. O. if it be not a Bull, on the South-west and by West end of Lake Lemane, and sold by Nath. Brooke at the Angel in Cornhill. 1673.*

Pp. 332. — In-8°. — Sur Edmond Hickingrill, voir le *D.N.B.* — Le destinataire supposé est Roger L'Estrange. — Dans sa lettre à Harley du 3 mai Marvell dit : « Gregory Gray-beard is not yet out », — Signalé dans le *Term Catalogue* du 16 juin 1673.

*(50^{bis}) *A Love Letter to the Author of the Rehersall Transposed [sic] Superscribed Thes To his ever drolling Frind The Merry Gentleman that Pened The Non Pariello for a Treatise Called the Transposed Rehersall at his Dwelling in Hull — Humbly present Post paid wth very good content To be left for his reception At the house of Correction.*

Ce poème inédit se trouve dans un manuscrit du XVII^e siècle (transcrit par une femme) qui appartient à Monsieur Margoliouth. Celui-ci a très aimablement copié pour nous *A Love Letter...* qui compte 370 octosyllabes à la manière de *Hudibras*. Vu sa grossièreté et son manque de valeur littéraire nous nous abstenons de reproduire ici cette satire in-extenso, mais, comme elle est pleine de renseignements (d'ailleurs fort suspects) sur Marvell, en voici une analyse détaillée :

Salutations. L'auteur de la lettre reconnaît pleinement que Marvell (qu'il ne nomme pas une seule fois) a rossé Bayes (v. 1-9). Digression sur le goût immodéré des Anglais pour les modes françaises à propos des mots français employés par Marvell (v. 10-20. — Cf. chap. VII, *supra*). La popularité de la *Répétition Transposée* parmi les dissidents (v. 21-40). Autres opinions : le clergé, les commerçants, la jeunesse dorée [*Hectors*], les médecins, —

Phisitions Love you, you oblige um

Strongly wth being of their Religion,

ce qui est probablement une façon d'insinuer que Marvell n'a aucune religion (voir *Religio medici* de Browne, *ad initium* et la remarque de Marvell sur Stubbs, n° 45 *supra*) — les poètes (v. 41-55). Les « lauréats », d'abord irrités contre Marvell qui leur a dérobé leurs accessoires, sont bientôt désarmés par son esprit et veulent lui témoigner leur admiration (v. 56-71). Ils députent l'auteur de la lettre (v. 72-9). Ici sans aucune transition celui-ci relate une conversation dans un café avec un homme « Exceeding

ffat and very dirty » qui a fait un éloge dithyrambique de la *Répétition Transposée* (v. 80-97), puis une autre conversation pendant un bal masqué avec « an odd conceited Blade » :

Wee fell to talking of your book
And how Prodigiously it took
Hee whispered softly he did guess it
Twas writt by some malignant Jesuite

(v. 98-115). Puis l'auteur de la lettre, parlant en son nom personnel, déplore que les gens d'esprit en général, et Marvell en particulier, soient si infatués d'eux-mêmes que la tête leur en tourne; il accuse Marvell d'avoir estropié et le latin et l'anglais et de s'être abaissé « To lamentable Puns and squibles » (v. 116-144). Puis brusquement il reproche à Marvell, qui se hérissé comme un dindon, de n'être qu'un chapon et de n'oser se risquer parmi les poules; ce reproche sert à amener une « plaisante histoire » (v. 145-156) : Dans un conventicule un dissident de marque [*a gifted brother*] fait un discours pour remonter à ses coreligionnaires qu'ils laissent mourir de faim leur principal défenseur :

One thats welle known our Publick frind
Him who so well Maintains our Cause
Gainst Cannons Magistrats and Lawes
Our cruell foe this great Confounder
Hath laid on's back as flat as flounder...

Marvell est maintenant

Left naked without one ragg on him...

Parmi ses titres à la générosité des dissidents figure, on ne sait trop pourquoi, l'opération pratiquée sur lui par le barbier, c'est-à-dire le chirurgien (v. 157-210). Ce discours produirait le résultat espéré si une des dissidentes n'y répliquait aussitôt dans des termes furieusement hostiles; elle convainc facilement ses sœurs qu'elles seraient folles de donner leur argent à un homme qui ne peut plus rien pour elles (v. 211-254). Après quelques condoléances ironiques l'auteur de la lettre montre à Marvell l'imprudence qu'il a commise en s'attirant la haine d'une femme (v. 255-308) et lui conseille de se suicider plutôt que de survivre à son honneur et à sa virilité (v. 309-356). La conclusion exprime d'ailleurs l'opinion que Marvell n'aura pas le courage de suivre ce conseil.

La date probable de cette satire est 1673, entre les deux parties de la *Répétition Transposée*, car nous n'y découvrons aucune allusion à la seconde. — Nous avons dit (chap. VII, note 66) le peu de crédit qu'il convenait d'accorder aux plaisanteries ordurières des adversaires de Marvell; on peut ajouter que *The Last Instructions...* (v. 473-4) comparent la répugnance de Clarendon à convoquer le parlement pour repousser l'invasion hollandaise à celle d'un vieux débauché « Consenting, for his Rupture, to be Gelt ». Si pareille mésaventure était arrivée dès lors à Marvell il aurait sans doute hésité à aborder ce sujet. D'ailleurs *A Love Letter*, (v. 243-4) dit que Marvell a été luxurieux et voit une preuve de sa castration dans « his reformed goodness ». L'incident se placerait donc entre 1667 et 1673. Mais, nous le répétons, l'accusation peut avoir été lancée tout à fait au hasard.

*(50^{ter}) *A sober inquiry into the nature of moral virtue*, 1673.

Nous ne connaissons ce pamphlet que par Mademoiselle Robbins; c'est une réponse composée, semble-t-il, par Robert Ferguson (voir sa vie dans le *D.N.B.*, et le n° 78 *infra*) à la *Reproof* de Parker (n° 49 *supra*); il y est question de Marvell, comme dans un autre pamphlet de Ferguson, paru en 1675, *The interest of Reason in Religion*.

(51) *The Rehearsall Transpros'd : The Second Part. Occasioned by Two Letters : The first Printed, by a nameless Author, Intituled, A Re-proof, etc. The Second Letter left for me at a Friends House, Dated Nov. 3. 1673. Subscribed. J. G. and concluding with these words; If thou darest to Print or Publish any Lie or Libel against Doctor Parker, By the Eternal God I will cut thy Throat. Answered by Andrew Marvel. London, Printed for Nathaniel Ponder at the Peacock in Chancery Lane near Fleet-Street, 1673.*

Pp. 414. — In-8°.

(51^{bis}) *The Rehearsall Transpros'd : The second part*. [Même titre que le précédent n°, mais la répartition des mots par lignes est différente, et la date de l'impression est 1674].

Pp. 372. — In-12. — C'est une véritable seconde édition de ce pamphlet. Le Musée

britannique ni la Bodléienne n'en possèdent d'exemplaire. Nous décrivons celui de Monsieur Margoliouth d'après les indications que celui-ci nous a fournies. — Il ne semble pas que cette édition ait jamais été signalée jusqu'ici.

*(52) *An Apology and Advice For some of the Clergy, Who Suffer under False, and Scandalous Reports. Written on the Occasion of the Second Part Of the Rehearsal Transpos'd : In a Letter To a Friend : And by Him Publish'd.* — London, Printed, for A. E. 1674.

Pp. 12. — In-4°. — Le début feint l'impartialité et reconnaît la victoire de Marvell dans l'opinion publique : « I shall not tell you at this time who I think hath the better in the argument; this is obvious that Mr. M. hath much the advantage in the *Reproaching* part... ». Mais la suite insinue que les accusations de Marvell sont calomnieuses, et qu'il a spéculé sur le plaisir qu'éprouvent les laïcs à entendre accuser les ecclésiastiques de mauvaises mœurs et à les voir tourner en ridicule.

*(53) *Reverendi admodum in Christo Patris, Samueli Parkeri, Episcopi non itapridem Oxoniensis, De rebus sui temporis Commentariorum Libri quatuor. E codice M. S. ipsius Authoris manu castigato, nunc primum in lucem editi.* Londini, Typis Jacobi Bettenham. MDCCXXVI.

Parker était mort en 1687/8. — Voir chap. VII, *supra*.

*(54) *Parker's History of his own Time, translated by T. Newlin,* 1727.

Traduction du précédent.

(b) Controverse avec Turner.

*(55) *The Naked Truth. Or, the true state of the Primitive Church. By an Humble Moderator [Zach. 8. 19. Love the Truth and Peace. Gal. 4. 16. Am I therefore become your enemy, because I tell you the truth ?]* — Printed in the Year, 1675.

Pp. [vi] + 66. — In-4°. — D'après Marvell (voir *infra*, n° 64. — Grosart, IV, 19-20) quatre cents exemplaires seulement avaient été imprimés pour la treizième session du Parlement-cavalier (13 avril-9 juin 1675). Mais au moment où le livre allait sortir des presses la session avait pris fin; et l'auteur qui ne voulait s'adresser qu'au parlement, avait donné l'ordre de le tenir en réserve jusqu'à la session suivante; un imprimeur par esprit de lucre avait réimprimé le livre d'après un exemplaire qui lui était tombé entre les mains, sans l'aveu de l'auteur. — D'après le n° 57 *infra* il existe trois éditions différentes de ce pamphlet, toutes parues en 1675.

*(56) *The Naked Truth...* 1680.

In-folio. — Suivi d'une seconde partie, œuvre de Hickingrill selon Wood, *Athenæ*, IV, 314, qui dit aussi que *The Naked Truth* fut traduit en français par les « Hugonets, some liking it, others not ».

La Bodléienne possède en outre une édition in-4° de 1689.

*(57) *The Naked Truth. Published anonymously by Herbert Croft, Lord Bishop of Hereford in 1675 - - Reprinted with an introduction by Herbert Hensley Henson Lord Bishop of Hereford in 1919.* — London. Chatto and Windus. 1919.

Pp. xxxi + 122. — In-8°. — Bibliographie très complète de la controverse. — L'introduction, qui ne manque pas d'intérêt, s'efforce de prouver que les conseils de Croft sont redevenus d'actualité.

*(58) *Animadversions Upon a Late Pamphlet Entitled The Naked Truth; Or, the true state of the primitive church.* — London. Printed by T. R. and are to be sold by Benj. Tooke at the Ship in St. Paul's Church-yard 1676.

Pp. [VIII]+66 [en réalité 64 seulement]. — In-4°. — L'imprimatur, accordé par l'évêque de Londres, est du 23 février 1676. — Ce pamphlet figure dans le *Term Catalogue* du 5 mai 1676. Prix, broché, un schelling. — L'attribution à Turner (voir *supra* chap. VII, et Wood, IV, 546) n'a jamais été contestée.

*(59) *Animadversions* [même titre que le précédent, à part l'insertion après « church » des mots : « *The second edition* »].

*(60) *Lex Talionis : Or, the Author of Naked Truth stript naked.* — [Emblème de l'imprimeur : H. B. et un canon couronné] *London, Printed for Henry Brome at the Gun at the West End of St. Pauls.* MDCLXXVI.

Pp. [II]+42. In-4°. — L'imprimatur accordé par G. Jane, aumônier de l'évêque de Londres, n'est pas daté. — Ce pamphlet figure dans le *Term Catalogue* du 12 juin 1676. Prix, broché, six deniers. — Pour l'attribution de cet ouvrage voir *infra*, n° 62.

*(61) Une seconde édition du même pamphlet est signalée dans le n° 57 *supra*. Mais nous ne l'avons pas trouvée au Musée britannique. Elle figure dans le *Term Catalogue* du 22 novembre 1676.

*(62) *A Modest Survey Of the most considerable things in a discourse Lately Published, Entitled Naked Truth.* — *Written in a Letter to a Friend.* Imprimatur, G. Jane. May 26. 1676. — *London, Printed for Moses Pitt at the Sign of the Angel in St. Pauls Churchyard.* 1676.

Pp. 29. — In-4°. — Ce pamphlet est daté à la fin « London, May the 23, 1676 » ; il figure dans le *Term Catalogue* du 12 juin. Prix, broché, six deniers. — La lettre de Marvell à Harley du 1^{er} juillet 1676 cite cet ouvrage parmi d'autres parus récemment ; la même lettre parle de *Mr. Smirke* (n° 64 *infra*) comme s'il avait paru depuis quelque temps déjà. En tout cas *A Modest Survey* ne fait pas plus allusion à *Mr. Smirke* que *Mr. Smirke* à *A Modest Survey*. Les deux pamphlets sont pratiquement contemporains.

Wood dans sa vie de Croft attribue à celui-ci *The Naked Truth* (attribution confirmée par la lettre de Croft à Marvell — voir chap. VII, *supra*), *A Modest Survey* à Burnet, *Lex Talionis* à Gunning (alors évêque d'Ely) ou à Philippe Fell, d'Eton, ou à Guillaume Lloyd, alors doyen de la cathédrale de Bangor. Dans une note il accuse Burnet, qu'il déteste, d'avoir obtenu les confidences de Gunning alors que celui-ci préparait son pamphlet, puis de l'avoir devancé grâce à la facilité de sa plume. Mais si *Mr. Smirke*, qui fait mention de *Lex Talionis*, avait paru avant *A Modest Survey*, l'accusation de Wood est pure calomnie. — L'attribution de *Lex Talionis* à Gunning a pour seul fondement, semble-t-il, le calembour de Marvell sur le nom de cet ecclésiastique et le canon qui orne la page de titre, et l'attribution du même pamphlet à Fell, un autre calembour de Marvell (*fell* = peau) à la fin de l'*Essai sur les conciles* (Grosart, IV, 159). — Dans sa lettre précitée Croft dit : « I cannot yet get a sight of what the Bishop of Ely hath certainly printed but keeps very close to put forth I suppose the next approaching session of parliament when there cannot be time to make a reply for I have just cause to fear the session will be short ». La lettre est du 15 juillet 1676, et la quatorzième session ne s'ouvrit en réalité que le 15 février 1676/7 ; il ne semble pas que Gunning ait publié la réponse dont parle Croft. — Quant à Lloyd il nia toujours être l'auteur de *Lex Talionis* (Wood, IV, 718).

*(63) Une seconde édition du n° 62 est signalée dans le n° 57. Mais nous ne l'avons pas trouvée au Musée britannique. Elle figure dans le *Term Catalogue* du 22 novembre 1676.

(64) *Mr. Smirke : Or, The Divine in Mode : Being Certain Annotations, upon the Animadversions on the Naked Truth. Together with a Short Historical Essay, concerning General Councils, Creeds, and Impositions, in Matters of Religion.* — *Nuda, sed Magna est Veritas et*

praeualebit. — By Andreas Rivetus, Junior, Anagr. Res Nuda Veritas. — Printed Anno Domini MDCXXVI.

Pp. [II]+76. — In-4°. — Les 43 premières pages sont remplies par *Mr. Smirke*, les pages 44-76 par l'*Essai*.

Sur André Rivet consulter *La France protestante*, par Eugène et Emile Haag, tome VIII (1858). Ce théologien, natif de Saint-Maixent, mourut presque octogénaire à Bréda en 1651. En août 1621 il était venu en Angleterre épouser la sœur de Pierre du Moulin et avait été fait agrégé d'un des collèges d'Oxford. Parmi ses nombreux ouvrages, dont beaucoup sont polémiques, nous relevons *Le triomphe de la vérité* (1610) contre le jésuite Bailius. Mais sans doute la principale raison pour Marvell de prendre le pseudonyme d'*Andreas Rivetus junior* fut-elle l'anagramme que lui fournissaient ces trois mots. — Les frères Haag se demandent (p. 449) si leur Rivet fut « le père d'André, qui a publié *Mr. Smirke*, etc... ». Nous pouvons affirmer que non puisque Marvell naquit quelques mois avant la venue en Angleterre du ministre français.

On pourra consulter aussi Auguste Lièvre, *Histoire des protestants du Poitou*, tome III (1859), pp. 219-32, ouvrage dont notre collègue Pierre Dez, professeur au lycée de Poitiers, prépare une nouvelle édition corrigée.

(64^{bis}) D'après le n° 57 il y a deux éditions de *Mr. Smirke* parues en 1676 et ne présentant d'autres différences que des vétilles typographiques.

(65) *A short historical Essay touching [accolade] general councils — creeds and — impositions — in Matters of Religion. Very seasonable for Allaying the heats of the Church. — Written by that Ingenious and Worthy gentleman Mr. Andrew Marvell, Who died a Member of Parliament. — London. Printed in the year MDCLXXX.*

Pp. 38. — In-4°. — Figure dans *The Term Catalogue*, Hilary 1679-80. Prix, broché, 6 deniers. — Mademoiselle Robbins signale que dans cette édition la dernière phrase est modifiée ainsi : « Let my Book also (yea, myself if it were needful) be burned by the hand of [l'édition princeps dit : « the animadverter », c'est-à-dire Turner] these Enemies to the Peace and Tranquility of the Religion of England ».

(66) *A short historical Essay [même titre que le précédent jusqu'à « Religion »]. Very Seasonable at this Time. — Written by Andrew Marvel, Esq; London, Printed for R. Baldwin 1687.*

Pp. 38. — In-4°. — Réimpression page pour page du précédent, à part : 1) la page de titre; 2) la dernière page qui est composée différemment.

(67) *A short Historical Essay touching general Councils, Synods, Creeds, and Impositions in Religion. By Andrew Marvel Esq; London, Printed for E. Mallet near Fleet-bridge. 1703.*

Pp. 64. — In-4°. — La dernière phrase reproduit le texte de 1676.

(68) *An Account of the Growth of Deism in England. With other Tracts of the same Author [William Stephens] To which are added, Sir Robert Howard's History of Religion. Mr. Marvel's History of Councils. A discourse of the Rise and Antiquity of Cathedral Worship. Mrs. Abigail, or a Female Skirmish betwixt the Wife of a Country Squire, and the Wife of a Doctor of Divinity. And Mr. Stephens's Sermon before the House of Commons, Jan. 30. 1699 [c'est-à-dire 1700. — Anniversaire de l'exécution de Charles I^{er}]. London. Reprinted in the year MDCCIX.*

Pp. VIII+488. — In-8°. — Le pamphlet de Marvell occupe les pages 339-401. Son titre est conforme à celui du n° 67, qu'il suit pour tout, y compris la fin.

La première édition de *An Account of the Growth of Deism* avait paru en 1696. La tendance en est whig et *low church*. Cet ouvrage distingue entre le clergé et le christianisme, et s'efforce de montrer aux déistes que leurs objections, valables contre celui-là, n'atteignent pas celui-ci. — Quant à *The History of Religion* (ed. princ. 1694), elle contient un éloge de Tillotson.

(c) Controverse avec L'Estrange.

(69) *An Account Of the Growth of Popery, and Arbitrary Government In England. More Particular, from the Long Prorogation, of November, 1675, Ending the 15th. of February, 1676, till the Last Meeting of Parliament, the 16th. of July, 1677* [Réglet] Amsterdam, Prnted in the Year 1677.

Pp. 156 [la page 127 porte par erreur le numéro 108]. — In-4°. — L'exemplaire du Musée britannique (C 55 d 20) porte les indications manuscrites suivantes : (1) après « England », « the 1st p[ar]t » ; (2) après « 1677 », « p[er] Andrew Mer-vill » ; (3) au bas de la page de titre, « Seized Feb. 21. 77 : W. Whitwood in the hands of Sam[ue]l Packer [ou Parker], in Cornhill, who afterwards died in the Kings Bench ».

Les exemplaires de cette édition qui appartiennent au Musée britannique et à M. Margoliouth, ainsi que trois des quatre exemplaires appartenant à la Bodléienne, sont incomplets en ce sens qu'ils ont perdu un appendice intitulé :

A List of Several Ships Belonging to English Merchants Taken by French Privateers, since December, One thousand six hundred seventy and three. Also A Brief Account touching What Applications have been made for Redress, at the Council-Board, and with the Committee of Trade. Amsterdam, Printed in the year, 1677.

Cet appendice se trouve à la suite du quatrième exemplaire de la Bodléienne, G. Pamphl. 1120 (4). Comme il est paginé séparément il a été considéré comme un pamphlet distinct et a reçu la cote G. Pamphl. 1120 (5). Collation : A1 (page de titre ; verso, page blanche) ; A2 — L2 (pp. 3-44, texte) ; les signatures vont de deux pages en deux pages, mais le pamphlet est in-4°. — La toute récente découverte de cet exemplaire par M. Margoliouth confirme l'hypothèse à laquelle nous étions arrivé antérieurement, à savoir que tous les exemplaires ont dû à l'origine posséder cet appendice. On lit en effet dans le corps de l'ouvrage (pp. 68-9) cette phrase : « For evidence of what is said formerly, the paper at the end of this treatise annexed may serve... » (voir Grosart, IV, 318), phrase qui désigne clairement la *Liste des vaisseaux...* ; celle-ci ne nous était connue jusqu'ici que par le n° 70 *infra*.

(70) *An Account of the Growth of Popery* [même titre que le précédent jusqu'à « 1677 »] *By Andrew Marvel, Esq.; Printed at Amsterdam And Recommended to the Reading of all English Protestants.*

Pp. 68. — In folio. — Les pp. 3-54 contiennent le corps de l'ouvrage ; les pp. 55-68, la *Liste des vaisseaux...*

Cette édition a paru après la mort de Marvell, sans quoi elle ne porterait pas son nom (voir le n° 77, *infra*). Les deux exemplaires que possède le Musée britannique sont pareils l'un à l'autre, mais leur page de titre diffère par plusieurs détails typographiques et par l'orthographe du nom de l'auteur (un seul l au lieu de deux) de la page de titre de l'exemplaire qu'a reproduit Grosart (IV, 247) et qu'il ne spécifie pas. Il est possible qu'il y ait eu deux impressions in-folio se suivant de peu.

(71) *Relation de l'Accroissement de la Papauté et du Gouvernement Absolu en Angleterre, Particulièrement Depuis la longue Prorogation de Novembre 1675 laquelle a fini le 15 Février 1676, jusques à present. Traduit en François de la Copie Angloise. A Hambourgh, chez Pierre Pladt, Libraire, 1680.*

Pp. 245. In-12. — Nous n'avons pu découvrir cet ouvrage au Musée britannique. L'exemplaire de la bibliothèque de l'université de Cambridge porte cette note manuscrite : « Ex libris Joannis Clerici », c'est-à-dire sans doute Jean Le Clerc, ami et traducteur de Locke. L'exemplaire de la bibliothèque municipale de Hull est identique à celui de Cambridge.

Les pages 1-230 sont une traduction très lourde et même incorrecte (page 156, « the money bill » est rendu par « la bill de l'argent ») mais, semble-t-il, fidèle du n° 69 *supra*. Les pp. 231-45 constituent un appendice intitulé : « *Procès de M. Harrington à l'occasion de ces troubles* ». Dans l'original anglais il est question (Grosart, IV, 333-6) des malheurs de cet Harrington (qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur d'*Oceana*) en mars 1676/7 ; mais la traduction française pousse le récit beaucoup plus loin ; il y est question de la Saint-Michel dernière [1679 ?] et d'un procès jugé le 3 décembre [1679 ?]. Qu'il existe un original anglais de cet appendice, ce n'est

guère douteux (une phrase comme celle-ci : « Mr. Harrington avait engraisé son conseil », suffirait presque à le prouver), mais même si le procès fut jugé en décembre 1677 au lieu de 1679, rien ne prouve que Marvell soit l'auteur de cet original anglais. — Les lettres à la municipalité de Hull datées du 17 mars 1676/7, du 3 mai 1677 et du 7 février 1677/8 font mention de Harrington, Harington ou Harinton. La dernière dit : « Mr. Harinton was this day fin'd in the Kings bench 1000 li. 7 years good behaviour and to recant in Court but brought his writ of Error to the Lords ». Si c'est au jugement de la cour suprême que fait allusion la *Relation*, il se placerait donc au plus tôt à la fin de 1678.

Il est curieux que le *D. N. B.*, vie de Charles II par A. W. Ward, cite la *Relation de l'Accroissement de la Papauté* sans paraître se douter que c'est une simple traduction du pamphlet de Marvell.

(72) *Mr. Andrew Marvell's Character of Popery January 17. 1688/9. This may be Printed. Rob. Midgley. London, Printed for Richard Baldwin, next the Black Bull, in the Old-Bailey. MDCLXXXIX.*

Pp. 8. — In-4°. — Pages 1 et 2 : feuille de titre; pages 3-4 : introduction; pages 4-8, extrait de Marvell commençant : « As we are happy thus in the constitution of our State... » et finissant : « ... makes her the more fit for the husband » (Grosart, IV, 250-8). — L'introduction anonyme loue la constitution de l'église d'Angleterre en des termes qui font songer à Hooker, et appelle Marvell « a person of no less Piety and Learning then Sharpness of Wit and Soundness of Judgment ».

(73) *An Account of the Growth of popery... By Andrew Marvel, Esq; First printed in the year 1677* [comprend la liste des vaisseaux pris par les Français].

Occupe les pp. 69 [en réalité 72] - 136 de :

State tracts : Being a Collection of several Treatises Relating to the Government. Privately Printed in the Reign of Charles II, London : Printed in the year, 1689.

(74) Le même recueil fut réimprimé en 1693 sans autre changement dans le titre que la date.

*(75) *A letter from Amsterdam, to a Friend in England. — London; Printed for G. H. 1678.*

Pp. 6. — Daté du 18 avril 1678 [vieux style]. — Réimprimé dans *Somers's tracts*, édition Walter Scott. — Voir pour le caractère de ce pamphlet le chapitre V, *supra*, n. 247.

*(76) *An Account of the Growth of Knavery, under The Pretended Fears of Arbitrary Government and Popery. With a Parallel betwixt the Reformers of 1677, and those of 1641, in their Methods, and Designs. — In a letter to a Friend. — London, Printed by H. H. for Henry Brome, at the Gun in St. Paul's Church-yard, 1678.*

Pp. 72. — In-4°. — Œuvre de L'Estrange. — Figure dans *The Term Catalogues*, à la date du 14 mai 1678. Prix, broché, un schelling. — Les pages 65-72 sont un long extrait de Marvell (Grosart, IV, 250-7 : « Popery is such a thing as cannot... upon the Pope's pleasure. ») tendant à prouver que celui-ci a ménagé l'église catholique en feignant de la combattre; il est difficile aujourd'hui de saisir la valeur démonstrative de la citation.

On peut noter que L'Estrange expose beaucoup plus nettement que ses adversaires (mais pour la repousser) la théorie de la responsabilité des ministres devant le parlement. Il dit (p. 21) : « At first dash all the King's officers are but tenants at will of the faction ».

*(77) *The Parallel or, an An [sic] Account of the Growth of Knavery, under the Pretext of Arbitrary Government and Popery. With Some Observations upon a Pamphlet entitled, An Account of the Growth of Popery, etc. — London, Printed for Henry Brome at the Gun in S. Paul's Churchyard, 1679.*

Pp. [iv]+12. — In-folio. — Figure dans *The Term Catalogues* à la date de novembre 1679. Prix, broché, 6 deniers. — Les pages [1-iv] contiennent un avis au

lecteur expliquant les raisons pour lesquelles L'Estrange réimprime sa réponse à Marvell; c'est pour répondre à la seconde édition de *The Growth of Popery* (n° 70 *supra*) : « the other side having reviv'd the occasion of it since the death of Andrew Marvell, by a Posthumous Impression with his name at length to it »; L'Estrange explique à sa manière la popularité du pamphlet de Marvell. — Les pages 1-12 contiennent le texte du n° 76 *supra*, mais seulement jusqu'à la page 64, omettant la longue citation finale.

*(78) *The second Part of the Growth of Popery and arbitrary Government : beginning where the Former left, viz. : From the year 1677, unto the year 1682. — By Philo-Veritas. — Cologne, Printed for Philliotus, in the year 1682.*

Cet ouvrage est paginé de 156 à 332 pour donner l'impression qu'il continue le n° 69 *supra*. — In-4°. — L'auteur probable est Robert Ferguson (cf. n° 50^{ter}, *supra*). Une « troisième partie » parut à Londres en 1683.

(d) Controverse avec Danson.

*(79) *The reconcilableness of God's Prescience of the sins of men with the Wisdom and Sincerity of his Counsels, Exhortations, and whatsoever Means He uses to prevent them. — In a letter to the Honourable Robert Boyle Esq; — To which is added a Post-script in Defence of the said Letter. — By John Howe, M. A. Sometime Fellow of Magdalen college, Oxon. — London : Printed for Brabazon Aylmer, at the Three Pigeons, over against the Royal Exchange in Cornhill. 1677.*

Pp. [Iv] + 166. — In-8°. — L'imprimatur est du 19 avril 1677. Le *Post-script* a une page de titre et un imprimatur particuliers, celui-ci daté du 3 août 1677, et une pagination spéciale; il couvre 52 pages.

Il semble qu'il y ait eu une première édition qui ne comportait pas de *Post-script*, mais le Musée britannique ne la possède pas. Le *Post-script* déclare expressément (pp. 10-11) qu'il est écrit pour répondre à deux critiques de *The Reconcilableness...*, l'une imprimée (voir le n° 80), l'autre encore manuscrite (voir le n° 81). — Le ton du *Post-script*, combatif, âpre et peu chrétien, diffère fort de celui de *The Reconcilableness...*, calme et mesuré. — C'est sans doute la première édition que signale *The Term Catalogue* du 28 mai 1677.

*(80) *The Court of the Gentiles, by Theophilus Gale. Part IV. London. 1677.*

Contient (pp. 522-3) une riposte à Howe.

*(81) *De Causa Dei : or, a vindication Of the Common Doctrine of Protestant Divines Concerning Predetermination : (i. e. The Interest of God, as the first Cause, in all the Actions, as such, of all Rational Creatures :) From the invidious Consequences with which it is burdened by Mr. John Howe, In a late Letter and Postscript, of God's prescience. — By T. D. — London, Printed for Tho. Cockerill, at the Three Legs in the Poultry, over against the Stocks-Market, 1678.*

Pp. xvi + 123. — In-8°. — Pas d'imprimatur; ne figure pas dans *The Term Catalogues*. — La préface est datée du 31 octobre 1677. — Œuvre de Thomas Danson; voir chap. VII, *supra*.

*(82) *A Letter to a Friend, touching God's prescience about sinful actions; in answer to a letter entitled the Reconcilableness of God's Prescience etc... and to a Postscript of that letter. London 1678.*

In-8°. — Nous n'avons pu trouver ce pamphlet au Musée britannique, mais Marvell en parle dans ses *Remarks* (voir *infra* n° 83, et Grosart, VI, 240-1). Wood, IV, 11, l'attribue à Jean Troughton, dissident modéré (le catalogue du Musée britannique semble confondre deux Troughtons, le père et le fils, — voir le D.N.B.).

(83) *Remarks Upon a Late Disingenuous Discourse, Writ by one T. D. Under the pretence De Causa Dei, And of Answering Mr. John Howe's Letter and Postscript Of God's Prescience, & c. Affirming, as the Protestant Doctrine, That God doth by Efficacious Influence universally move and Determine Men to all their Actions, even to those that are most Wicked.* [Réglet] By a Protestant. [Réglet] London, Printed and are to be sold by Christopher Hussey, at the Flower-de-luce in Little-Brittain. 1678.

Pp. 156. — In-8°. — Figure dans *The Term Catalogue* du 14 mai 1678. Prix, relié, un schelling six deniers. — L'imprimatur est daté du 17 avril 1678.

(84) *Theological tracts. Selected and original. Edited by John Brown D. D. — Vol. III, Edinburgh and London, 1854.*

Les *Remarks* occupent les pages 75-138. Une courte préface célèbre en Marvell « the friend of Milton, an incorruptible patriot, in most venal times... » et mentionne « the poems attributed to him, some of which are of high merit ».

(e) Lettres.

Pour les manuscrits voir le chapitre V et Margoliouth, II, 333, 343, 348.

(85) MARGOLIOUTH : *The Poems and Letters...* [voir *supra*, n° 14].

Le volume II (pp. VII+373) contient les lettres.

B. ŒUVRES DONT L'ATTRIBUTION A MARVELL EST DOUTEUSE OU CONTROUVÉE.

(a) Imprimées.

(86) *Parliamenti Angliae Declaratio : in qua res nuperum gestae, et decretum de statu Angliae regio in liberam rempublicam vertendo, asseruntur.* Londini : apud Franciscum Tytonium, Mensis Mart. 22°. Anno 1648.

Attribué à Marvell par Thompson, III, 525, sans indication de source et contre toute vraisemblance. — Thompson interpole le nom de Marvell dans le titre.

(87) *The History Of the Twelve Caesars, Emperors of Rome. — Written in Latine by Caius Suetonius Tranquillus. Newly translated into English, and Illustrated with all their Heads in Copper Plates.* London, Printed for John Starkey, at the Mitre in Fleetstreet, near Temple-Bar. 1672.

Pp. xxvi+500. — Un exemplaire de cet ouvrage qui se trouve à la Bodléienne (Art. 8° J 43) porte une annotation manuscrite du XVII^e siècle l'attribuant à Marvell. — L'origine de cette attribution se trouve peut-être dans le fait que la seconde partie de la *Répétition transposée* cite Suétone à maintes reprises. Nous avons comparé les pp. 234-5, 243-7, 260, 265 de la traduction de 1672 (*Vie de Caligula*) avec les pages 158-170 du pamphlet de Marvell (Grosart, III, 344-52); les deux versions ne sont ni identiques ni très différentes; d'autre part Marvell n'emploie pas la traduction de Suétone par Holland, alors qu'il emploie plus loin la traduction de Tite-Live par le même Holland. Dans son ensemble la traduction de 1672 n'a pas un relief particulier; si elle est de Marvell, elle n'ajoute rien à sa gloire. Dans la vie de Tibère, chap. XXI, « tam lentis sub maxillis » est rendu par « under so slow a pair of grind-ers ». Dans *To his Coy Mistress* Marvell avait condensé l'expression romaine dans l'adjectif composé « slow-chapt », en accroissant ainsi la force. Cf. chap. III, note 171.

Une autre traduction de Suétone parut en 1698; elle reproduit seulement les gravures de l'édition de 1672, non le texte. Aussi le catalogue du Musée britannique

commet-il une erreur en l'attribuant à Marvell. D'ailleurs les noms des traducteurs de 1698 sont donnés dans cette édition.

(88) *Plain dealing or a full and particular examination of a late Treatise entituled Humane Reason By A. M. a Countrey Gentleman. London Printed by Andr. Clark, for Henry Dickinson bookseller in Cambridge 1675.*

Pp. 165. In-12. — Attribué à Marvell par le catalogue imprimé du Musée britannique, sans autre raison, semble-t-il, que l'identité des initiales avec celles de Marvell. En réalité ce pamphlet est une réfutation des théories rationalistes (cartésiennes ?) et un plaidoyer en faveur de l'autorité dans l'église. Il réclame (p. 16) « moderate penalties » pour maintenir les sujets du Roi « within the pales and limits of the best and most Christian church in the world ». C'est dire que Marvell ne peut en être l'auteur. — Le style est d'ailleurs très incolore.

(89) *A Letter from a person of quality to his Friend in the Country. Printed in year 1675.*

P. 34. — In-4°. — Le premier, semble-t-il, à suggérer que Marvell, s'il n'était l'unique auteur de ce pamphlet, y avait du moins collaboré, est E. S. de Beer, dans sa thèse pour le doctorat de l'Université de Londres, *The country party and Danby, 1924* (cité par Robbins, *op. cit.*, p. 195). Jusqu'ici l'on hésitait entre Shaftesbury et Locke. Le catalogue du Musée britannique attribue la lettre à chacun des deux, celui de la Bodléienne, au premier seulement. Bastide, *John Locke*, Paris (1907) repousse (p. 36) l'attribution au philosophe (mais dans une note se montre moins catégorique). Il est pourtant difficile de croire que l'homme d'état soit l'auteur, même sous le voile de l'anonymat, d'un écrit qui fait son éloge d'un bout à l'autre et dans les termes les plus explicites. Outre Shaftesbury, la lettre loue Wharton (p. 22) et Buckingham (p. 31) « whose quality, admirable wit, and unusual pains,... makes me mention him... as general of the partie...; [he] made a speech late at night of Eloquent, and well-placed Nonsense... hoping that might do, when Sense would not ». (Cf. chap. V, note 198 *supra*). Par contre Carlisle est accusé d'avoir abandonné ses amis pour une pension, et Falconberg de s'être abstenu pour conserver sa charge à la cour (p. 32). — Le sujet de la lettre est un projet de loi de Danby excluant de la vie publique tous ceux qui ne souscriraient pas aux doctrines de la Haute-église sur la non-résistance au pouvoir royal, projet qui fut discuté au cours de la 13^e session du Parlement-cavalier et dont Marvell dit : « No conveyancer could ever in more compendious or binding terms have drawn a dissettlement of the whole birth-right of England » (Grosart, IV, 308. — L'histoire de ce projet occupe les pp. 304-10). — La doctrine de ce pamphlet diffère seulement de celle de *The Growth of Popery* en ce qu'il insiste davantage sur le rôle salutaire de la Chambre haute; quant au style il est aussi vigoureux et clair, mais l'ironie y est discrète et rare. Au total rien dans la lettre n'empêche de l'attribuer à Marvell, mais rien non plus n'y invite particulièrement; en l'absence de tout témoignage extérieur on fera sagement de ne pas retenir cette attribution.

(90) *A Seasonable Question and a useful Answer, contained in an exchange of a Letter between a Parliament Man in Cornwall and a Bencher of the Temple London... Printed in the year MDCLXXVI.*

Nous n'avons pu découvrir l'édition originale au Musée britannique et nous donnons le titre tel qu'il se trouve dans Thompson, sauf que nous supprimons cette interpolation évidente (entre « London » et « Printed ») : « By Andrew Marvell » (cf. n° 86 *supra*). Même, ou plutôt surtout, si celui-ci avait été l'auteur de ce pamphlet, il ne l'aurait pas signé de son nom. — Thompson ne donne pas, semble-t-il, ses raisons pour attribuer ce pamphlet à Marvell mais l'imprime dans son volume II, pp. 523-54. Grosart (vol. II, p. XI) dit : « The original edition is in my possession and is anonymous. The writer of it is exactly what he describes himself to be, a lawyer, and the entire composition is legal and has no single characteristic of Marvell ». Nous ne pouvons qu'approuver Grosart d'avoir exclu cet écrit du canon marvellien.

(91) *A Seasonable Argument To Perswade All the Grand Juries in England, to Petition for A New Parliament. Or, A List Of the Principal Labourers in the Great Design of Popery and Arbitrary Power; Who have Betrayed their Country to the Conspirators, and Bargain'd with them to Maintain a Standing Army in England, under the Command of*

the Biggotted Popish D. Who by the Assistance of the L. L's Scotch Army, the Forces in Ireland, and those in France, hopes to bring all Back to Rome. [Réglet] *Veritas non quaerit Angulos. Nunc Omnia Romae Venalia.* [Réglet] *Amsterdam, Printed in the year, 1677.*

Pp. 24. — In-folio. — Un exemplaire manuscrit de ce pamphlet se trouve au Musée britannique (*Add. MS.* 4106, ff. 166-76) mais ce n'est qu'une copie du texte imprimé, sans valeur propre. — *Cobbett's Parliamentary History*, vol. IV (1808) reproduit ce pamphlet en appendice avec cette note : « It is supposed to have been written by the celebrated Andrew Marvell ». Sur cette attribution, voir le n° 92 *infra*.

(92) *Flagellum Parliamentarium : Being sarcastic notices of nearly two hundred Members of the First Parliament after the Restoration.* *A. D. 1661, to A. D. 1678... London... 1827.*

Pp. xii + 34. — Cette publication est l'œuvre de Sir Harris Nicholas. Le pamphlet a été réimprimé sur l'édition de 1827 dans « *Invenire* ». *Aungervyle Society Reprints. First Series. Edinburgh...* 1881, pp. 1-24.

L'édition de 1827 reproduit, en y ajoutant un titre, un manuscrit qui se trouve au Musée britannique (*Lansdowne MS.* 805, ff. 83-9) et qu'elle date avec raison de la fin de 1671 ou du début de 1672 (*terminus a quo* : « Sir Edward Turner... now made Lord Chief Baron » (p. 13); cet événement eut lieu le 23 mai 1671; — *terminus ad quem* : « Sir Thomas Clifford » (p. 11); Clifford est créé baron le 22 avril 1672). Elle n'émet aucune hypothèse sur l'auteur; par contre l'édition de 1881 dit : « The British Museum has two MS. copies, one being in the undoubted handwriting of Andrew Marvell ». En réalité les deux manuscrits, celui du n° 91 *supra* et celui du *Flagellum*, sont fort différents comme texte, et ni l'un ni l'autre n'est écrit de la main de Marvell. Il est possible que les deux pamphlets aient le même auteur; en tout cas le second par la date de la rédaction, *A Seasonable Argument*, est une reprise du premier, fort développé et mis à jour. Par exemple « Anthony Ashley, son of the Lord that looks on both sides, and one wry, who is the great Bribe-taker, and has got and cheated 150.000 l. st. » du texte de 1672 (*Flagellum*, ed. 1881, p. 12) disparaît en 1677. Par contre on voit apparaître à cette dernière date la notice suivante : « Castle Rising [Norfolk] : Samuel Pepys Esquire, once a Taylour, then serving-man to the Lord Sandwich, now Secretary to the Admiralty; got by Passes and other illegal wayes, 40.000 l. st. ».

L'attribution à Marvell du n° 91, acceptée par Thompson mais repoussée par Grosart, (et, par voie d'inférence, celle du n° 92) repose sur ce fait qu'il a paru en même temps que le n° 69 *supra*, que la tendance en est la même et que certains traits de l'un se retrouvent dans l'autre (cf. la conclusion de *A Seasonable Argument* avec *An Account of the Growth of Popery*, Grosart, IV, 322-3). Le gouvernement lança simultanément ses foudres contre les deux pamphlets (voir chap. V *supra*) et L'Estrange (voir n° 76 *supra*) insinue (p. 5) que tous deux proviennent de la même plume. Rien ne nous oblige à accepter cette supposition d'un ennemi peu scrupuleux, mais rien ne permet non plus de la rejeter catégoriquement. Pourtant on peut noter que dans sa lettre du 10 juin 1678 à Popple où il reconnaît implicitement être l'auteur de *The Growth of Popery* Marvell ne souffle mot de *A Seasonable Argument*. — Il existe dans la bibliothèque du collège de Christchurch, à Oxford, une liste imprimée des membres du Parlement-cavalier, sur laquelle un contemporain a mis des annotations à la plume qui ressemblent beaucoup aux appréciations contenues dans *A Seasonable Argument*. Ou bien l'auteur des annotations transcrivait, en l'arrangeant, le pamphlet imprimé, ou bien les annotations représentent une ébauche du pamphlet. (Nous devons ce renseignement à l'obligeance de Monsieur Feiling).

(93) *A Letter from a Parliament-Man to his Friend Concerning the Proceedings of the House of Commons this last Sessions, begun the 13th. of October 1675. Printed in the Year 1675.*

Nous n'avons pu découvrir d'exemplaire de cette édition au Musée britannique, mais la Bodléienne en possède trois, nous dit M. Margoliouth, qui figurent au catalogue sous le nom de Shaftesbury. — Ce pamphlet in-4°, signé T. E. à la fin, fut réimprimé dans *State tracts...* 1689 (voir *supra*, n° 73) où il occupe les pages 69-71, puis dans *State tracts...* 1693 (voir *supra*, n° 74). — L'Estrange dans *The Growth of Knavery* (n° 76 *supra*), p. 5, l'attribue à Marvell, ou du moins au même auteur que *The Growth of Popery* et *A Seasonable Argument*, mais le style en est plus brusque et nerveux. Voici pourtant une comparaison qui ne surprendrait pas dans un des pamphlets authentiques : « I think it would not be more a vanity, to compel the Ladies to wear Queen Elizabeth's Ruff, than to force the Nonconformists to be drest in her Religion ».

(94) *The Earl of Shaftesbury's Speech in the House of Lords, upon the Debate of Appointing a Day for the hearing Dr. Sturley's Cause &c.* 20. 1675.

Occupe les pages 57-61 de *State tracts*, 1686 (voir *supra* n° 73 et 83). Figure dans la liste que donne Firth dans le D. N. B. des œuvres attribuées à Marvell sans preuves suffisantes. Firth renvoie au recueil intitulé *Memorabilia à thesaurus* by George Gifford Esq. of Buckingham. To which is added a collection of speeches, &c. 1704 qui contient en effet ce discours (1^{re} partie, pp. 34-35) mais sans attribution à Marvell, du moins dans l'exemplaire du Musée britannique. Les idées et le style ressemblent tout à ceux du n° 83 et il n'y a aucune raison de supposer que le discours n'est pas de Shaftesbury lui-même.

(95) *His M—y's most Gracious Speech to both Houses of P—t. By A. Marvell.*

Occupe les pages 82-86 du volume III de *Poems on Affairs of State*, 1704 (voir *supra* n° 33).

Il existe au Musée britannique (*State MS.* 180. f. 77) un exemplaire manuscrit de ce discours que nous avons collationné avec le texte imprimé; les variantes ne semblent pas de nature à faire modifier la date traditionnelle (13 avril 1675). — Monsieur Margolouth nous signale deux autres exemplaires du discours au Musée britannique dans le *Harizan* 7315 et *PAdd. MS.* 34.362; celui-ci est expressément daté du 13 avril 1675. — Robbins, *op. cit.* p. 224 signale un autre exemplaire manuscrit aux archives nationales (*S. P. Dom. Car. II.* 360. n° 197) qui lui non plus ne semble pas différer sensiblement du texte imprimé. — et une allusion contemporaine : « I have not yet heard of the Mock Speech but if I light on it you shall have it » (*Hist. MSS. Com. Rep.* VII. 47. Ed. Verney to Sir Richard Verney). Rien de tout ceci ne contredit l'attribution à Marvell, que confirme au contraire le fond et la forme du discours (voir *supra*, pp. 277 et 301).

Mais Robbins, p. 225, signale une édition du même discours sous le titre *Horae and A-Way or, a S— before Parting, by Parson Hickerigill. Printed by C. Barker near the Pyramid of the Strand in An. MDCLXIX.* — L'exemplaire du Musée britannique — 1882. c. 2 (232) — contient aussi l'*or et Lachryma Anglorum, or the True Englishman's Complaint* having offered to the serious consideration of their Representatives in Parliament, at their next sitting, pamphlet paru pour la première fois en 1667 (voir catalogue du Musée britannique au mot *Englishman*). Robbins suggère différentes explications. — la date de 1669 peut être une faute d'impression, ou bien cette édition peut être un faux, comme on en fit beaucoup au XVIII^e siècle — mais tend à accepter et la date de 1669 et l'attribution à Hickerigill. Nous ne saurions en venir à une conclusion personnelle sur ce point, n'ayant pas collationné le texte de 1669 [?] avec celui de 1674 qui ne peut avoir été rédigé définitivement, vu les allusions qu'il renferme, avant 1675. Pourtant nous croyons : (1) que le nom de Hickerigill dans le titre imprimé d'un pamphlet séditionnel prouve qu'il ne peut pas l'auteur (cf. chap. VI *supra*, l'attribution à Denham des *Arts au peintre*). Un de ses ennemis peut-être Marvell, lui a joué ce mauvais tour. — (2) que le discours a pu être antérieur afin de détourner la police (suggestion de Monsieur Margolouth). — (3) que même les ouvrages dont l'attribution à Marvell n'est pas sûrement établie celle-ci soit vaine et qu'il ne réclame pour lui et répond à l'idée que nous nous faisons de son esprit.

(b) Inédite.

(96) *The Alarme.*

Un exemplaire de ce pamphlet se trouve dans les MSS de la *Trinity Library*, All Souls College Oxford, vol. 100. fol. 10. Le copiste des vers Marvell comme l'auteur. Un autre exemplaire, celui-ci anonyme, se trouve aux archives nationales (*S. P. Dom. Car. II.* 266 n° 152). Voir Margolouth, l. 200. — Nous n'avons vu ni l'un ni l'autre de ces manuscrits, mais Mademoiselle Robbins, qui a découvert celui des archives, a eu l'obligeance de nous en communiquer une copie. Elle nous a signalé aussi une allusion possible à ce pamphlet dans un poème composé à l'occasion de la mort de Marvell (voir *infra*, n° 208) :

Truth, wit, and eloquence, his constant friends,
With swift despatch he to the main-guard sends.
The Alarm straight their courage did excite,
Which check'd the haughty foes bold enterprise.

Il semble bien que l'auteur de ces vers attribue l'*ou Alarme* à Marvell. Avait-il raison? Cela nous semble douteux. Le style ne ressemble pas particulièrement à celui des pamphlets authentiques et quant aux idées, elles étaient communes à toute

l'opposition. Sans doute l'auteur de *The Alarme* avait-il lu *The Last Instructions*; on ne peut guère s'avancer plus loin.

L'exemplaire des archives porte au verso : « For Mr. Garroway ». Sur ce député voir *The Last Instructions*, v. 298 (allusion élogieuse) et *Britannia and Rawleigh*, v. 17 (allusion médisante). — L'exemplaire destiné à Garroway est tombé entre les mains du secrétaire d'état Williamson qui a noté sur le document : « The Alarme A libell scattered in Westminster Hall Oct : 20 1669 at the meeting of Parliament ». Cette façon de répandre un pamphlet parmi les députés ressemble à celle dont fut distribué le discours du Roi (n° 95 *supra*) selon la tradition (voir chap. V *supra*).

DEUXIEME PARTIE

OUVRAGES RELATIFS A MARVELL

I. Pastiches, écrits signés du pseudonyme Marvell, etc...

(97) *A. Marvil's Ghost, by Mr. Jo. Aylofffe.*

A paru pour la première fois, semble-t-il, dans *A Third Collection of the Newest and Most ingenious Poems, Satyrs, Songs, etc. against Popery and Tyranny. Relating to the times...* London 1689. C'est la première pièce de ce recueil. On la trouve aussi dans les *State Poems* de 1697 et de 1703 (vol. I, p. 160). Elle commence :

From the dark Stygian lake I come,...

Voir *supra*, chap. VIII, note 9.

(98) *Marvell's Ghost : Being a true Copy of a Letter sent to the A. Bp. of Cant. upon his sudden Sickness, at the Prince of Orange's first Arrival into London. 1688/9.*

A paru pour la première fois à notre connaissance dans : *Poems on Affairs of State, From 1620 to this present Year 1707...* Vol. IV. London, Printed in the Year 1707, — à la page 318. Cette satire commence :

When Men of God will do the Devil's work...

Voir *supra*, chap. VIII, n. 26.

(99) *The Limehouse Dream; Or the Churches Prop, by Andrew Marvell Junior, 1710.*

Signalé par Robbins, *op. cit.*, p. 389. — Ce pamphlet ne se trouve pas, semble-t-il, au Musée britannique, mais M. Margoliouth nous fournit les renseignements suivants d'après l'exemplaire de la Bodléienne : *The Limehouse Dream* contient 16 pages de texte (numérotées 5-20) et se termine ainsi : « If any of them can find out the interpretation [of the dream]... it will very much oblige their / most / Humble Servant / Andrew Marvell, Jun. ». Le but du pamphlet est de faire (sans le nommer) l'apologie de Sacheverell qu'il représente comme le véritable champion de l'Eglise d'Angleterre contre les extravagances des jacobites schismatiques [*nonjurors*] d'une part et des nonconformistes d'autre part.

On peut affirmer que le vrai Marvell aurait combattu de toutes ses forces la thèse de Sacheverell sur l'obéissance passive [*non-resistance*], et l'on ne s'explique pas bien le choix du pseudonyme. Pourtant Robert Harley, fils de l'ami du député de Hull, allait revenir au pouvoir grâce au fougueux prédicateur anglican. Est-ce lui qui aurait suggéré cette conversion posthume de Marvell pour justifier la sienne ? Cf. n° 138 *infra*.

(100) *The Craftsman*, n° 482, 27 septembre 1735 [cf. *infra* n° 138].

Contient un pastiche, signé R. A., des attaques de Marvell contre les évêques dans l'*Essai sur les conciles*. Ce pastiche (voir chap. VIII, *supra*) est reproduit, avec quel-

ques changements dans le préambule, par le *Gentleman's Magazine*, vol. V (1735) p. 544.

(101) *The Royal Manual. A Poem. Suppos'd to have been Written By Andrew Marvel and now First Publish'd... London... MDCCLI.*

Pp. 23. — In-4°. — Ce n'est pas un faux, pas même une mystification, à peine un pastiche, car le style est du plus pur XVIII^e siècle, comme le sont aussi les platitudes déistes du fond. — La préface contient une lettre où « A. M. » exprime à la date du 31 décembre 1658 sa préférence pour une monarchie limitée.

(101^{bis}) Landor (W. S.). — Voir n° 220 *infra*.

(102) *The dangers of the Removal of Catholic disabilities considered, By Andrew Marvell, the younger. — London, 1829.*

Ce pamphlet de 84 pages ne semble pas contenir d'allusion à Marvell en dehors de son titre. — Voir chap. VIII *supra* pour l'objet de ce pamphlet.

(103) *A letter to the Rev. M. H. Miller, vicar of Scarborough. By Andrew Marvell Jun. Fifth edition. London 1838.*

Que cette édition soit la cinquième ou non, le Musée britannique n'en possède pas d'autre. Ce pamphlet de dix pages dirigé contre le mouvement d'Oxford ne renferme pas d'allusion à Marvell en dehors de son titre.

(104) *No better than we should be; or travels in search of consistency. By Andrew Marvell, Jun. Addressed to all Christians, Patriots, and Philanthropists. Second edition London. 1855.*

La première édition, qui ne se trouve pas au Musée britannique, aurait paru en février 1854. Dans ces 168 pages il n'y a, semble-t-il, pas d'autre allusion à Marvell, mais seulement des attaques contre « the Papal aggression » et « priestcraft in the Protestant churches ».

II. Anthologies.

Cette liste n'est pas complète, surtout pour le XX^e siècle. Elle vise seulement à donner une idée des préférences du public anglais et américain.

Il est souvent difficile de tracer la ligne de démarcation entre l'anthologie qui commente les œuvres et donne une notice sur chaque poète, d'une part, et d'autre part le livre de critique qui cite abondamment les œuvres qu'il étudie.

(104^{bis}) *Miscellany Poems : containing Variety of new Translations of the ancient Poets : together with several original Poems. By the most Eminent Hands. Publish'd by Mr. Dryden. The fifth Edition. London, 1727.*

Publié par Tonson et communément appelé *Tonson's Miscellany*. Le vol. I contient *The Nymph...* (sauf les vers 17-24), — *Young Love*, — *Daphnis and Chloe* (sauf les stances 4, 17, 20 et 21). Le vol. II contient *Damon the Mower*, — *Ametas and Thestylis*, — *Musick's Empire*, — *The Garden* (sauf les stances 4 et 6), — *On Mr. Milton's Paradise Lost*, — *Climb at Court for me that will...* (renseignements fournis par M. Margoliouth).

Ce choix est tout à fait remarquable à sa date, et si nous l'avions connu plus tôt nous aurions atténué ce que nous avons dit dans notre chapitre VIII (pp. 434-5) de l'oubli où était tombé au XVIII^e siècle la poésie lyrique de Marvell, ou du moins nous aurions signalé une exception beaucoup plus frappante que la lettre de Banks ou la conférence de Parsons. — Dryden étant mort en 1700, son nom dans le titre ne signifie pas qu'il soit l'auteur des additions faites dans la 5^e édition. Sans quoi il conviendrait aussi de modifier complètement ce que nous disons de son attitude à l'égard de Marvell dans le même chapitre, page 428. Mais il est probable que c'est l'édition Cooke (1726) qui a donné à Tonson l'idée de puiser dans l'œuvre de Marvell.

(105) *Specimens of the English poets*, 2^e édition, 1801, en 3 volumes. Marvell occupe les pp. 266-71 du vol. III. — La 3^e édition (1803) et la 4^e (1811)

conservent sans y ajouter la notice et les extraits de la 2^e. — Cette anthologie anonyme est l'œuvre de Georges Ellis. — Voir chap. VIII, *supra*.

(106) *Specimens of the British poets*, par Thomas Campbell, 1819.
Voir chap. VIII, *supra*.

(107) *Select British poets or new elegant extracts from Chaucer to the present time*, London, 1824. — Supprimé et remplacé par : *Select poets of Great Britain*. London 1825.

Œuvre de Hazlitt. L'introduction dit : « Marvell is a writer almost forgotten, but undeservedly so. His poetical reputation seems to have sunk with his political party. His satires were coarse, quaint and virulent; but his other productions are full of a livery, tender, and elegant fancy. His verses leave an echo on the ear, and find one in the heart... ». Les poèmes choisis sont : *Bermudas*, — *To his Coy Mistress*, — *The Nymph...*, — *The drop of dew*, — *The Garden*, — *The Gallery*, — *Upon the hill and grove...*, — *An Horatian ode*.

(108) *The Christian poet; or, selections in verse on sacred subjects*. Glasgow. 1827.

Voir chap. VIII, *supra*.

(109) *The book of gems. The poets and artists of Great Britain*. Edited by S. C. Hall. London. 1836.

Pp. 264-71 : *Little T. C.*, — *Bermudas*, — *The Nymph*, — *To his Coy Mistress* (sans coupures. Victoria monte sur le trône l'année suivante). — « Marvell is not of the highest order as a poet, not perhaps even of a high order. But he is sweet ».

(110) *Wit and humour selected from the English poets; with an illustrative essay, and critical comments*. London. 1846.

Pp. 37-9 et 233-41. — Œuvre de Leigh Hunt. Cite l'épigramme sur *Blood*, en anglais, — *Flecknoe* (en partie), — *The Character of Holland* (en partie). Voir *supra*, chap. VIII.

(111) *Recollections of a literary life; or books, places and people*. 1852, par Mary Russell Mitford.

Vol. III, pp. 250-63. Cite *Bermudas*, — *The Garden*, — *The Nymph* (avec coupures), — *An Horatian ode* (en partie). — Voir *supra*, chap. VIII.

(112) *The sacred poets of England and America for three centuries*. New-York 1857, par R. W. Griswold.

Pp. 189-91 : *The Emigrants*, — *On a drop of dew*. — La préface reconnaît que cette anthologie américaine, la première à notre connaissance qui contienne des vers de Marvell, est une simple refonte de « *Gems of the British sacred poets published recently by a member of the university of Oxford* », ouvrage que nous n'avons pas découvert au Musée britannique. — Griswold dit de Marvell : « His poetry is remarkable for warmth and feeling and elegance ».

(113) *The Golden Treasury of the best songs and lyrical poems in the English language... by Francis Turner Palgrave*. London. 1861.

C'est la première édition. Elle contient *An Horatian ode*, — *Thoughts in a Garden* (c'est-à-dire *The Garden*), — *Bermudas*. — L'édition de 1883 contient en outre un extrait de *The Nymph* sous le titre *The girl describes her fawn*, et l'édition de 1891 ajoute encore *Little T. C.* — Voir chap. VIII.

(114) *A household book of English poetry*. London. 1868, par Richard Chenevix Trench, archevêque de Dublin.

Contient *Eyes and Tears*, — *An Horatian ode*, avec la remarque souvent citée depuis que cette ode peut donner mieux que toute autre au lecteur anglais ignorant du latin l'idée de la poésie lyrique d'Horace, — *A drop of dew*.

(115) *England's Antiphon* [1868] par George Macdonald.

Ce n'est pas une simple anthologie mais une étude, avec nombreuses citations à

l'appui, de la poésie religieuse anglaise. Le chapitre XVII est consacré à Crashaw et Marvell, mais les remarques sur celui-ci sont brèves et sans intérêt. Contient *On a drop of dew* et *The Coronet*.

(116) *Parnassus, Boston, 1875*, par Ralph Waldo Emerson.

Nous n'avons pas vu cette anthologie, mais grâce à l'obligeance de Monsieur Burton Stevenson, directeur de la bibliothèque américaine de Paris, nous savons qu'elle contient *A drop of dew*, — *Cromwell and King Charles*, — *The Garden*, — *The Nymph Mourning her fawn*, — *Song of the Emigrants in Bermuda*.

(117) *Favorite Odes and Poems by Collins, Dryden, and Marvell. Illustrated. Boston... 1877*.

Contient *Bermudas, The Nymph...*, — *The fair singer*, — *A drop of dew*, — *The garden*, — *A [sic] Horatian ode*.

(118) *The English poets. Selections with... a general introduction by Matthew Arnold. — Edited by Thomas Humphrey Ward... 1880*.

Vol. II, pp. 380-95. La notice sur Marvell est de Goldwin Smith; souvent citée elle ne mérite guère cet honneur. Smith déclare (p. 383) : « Marvell's amatory poems are cold; probably he was passionless »; il parle (p. 384) de « the banter of *Britannia and Raleigh* », exécute les satires en quelques lignes et fait beaucoup de réserves sur les *concetti*. — Les poèmes choisis sont *The Garden*, — *A drop of dew*, — *The Bermudas*, — *Young love*, — *An Horatian ode*, — *On Paradise lost*.

(119) *Bibliotheca curiosa. Some political satires of the Seventeenth Century selected from the writings of the Earl of Rochester, Sir John Denham, and Andrew Marvel. By Edmund Goldsmid, F. R. H. S. — F. S. A. (Scot.) 1885*.

Le vol. I contient le discours du Roi qu'il n'attribue pas à Marvell, — le vol. II, *Nostradamus's Prophecy*, — *Britannia and Raleigh*, — *Hodge's vision from the monument...*, — Sans aucune valeur.

(120) *English prose selections with critical introductions by various writers and general introductions to each period [sous la direction générale de Sir Henry Craik] Vol. III The Seventeenth century. London, 1894*.

La notice sur Marvell (p. 31 sqq.) par W. P. Ker est de beaucoup la meilleure étude qui ait jusqu'ici été consacrée au style des œuvres en prose de Marvell; la principale citation est empruntée à *Mr. Smirke*, que Ker met très au-dessus de *The Rehearsal Transposed*. — Voir chap. VII.

(121) *Library of the World's best literature, ancient and modern, New-York, 1896*, par Ch. D. Warner.

Pp. 9.770-6 : *The Garden*, — *Bermudas*, — *To glow-worms*, — *The Mower's song*, — *Little T. C.*

(122) *The Oxford book of English verse. Ed. by A. T. Quiller-Couch. Oxford 1900*.

Contient *An Horatian ode*, — *A garden [extrait d'Appleton house]*, — *To his Coy Mistress*, — *Little T. C.*, — *Thoughts in a Garden [c'est-à-dire The Garden]*, — *Bermudas*, — *An epitaph*.

(123) *Andrew Marvell. Poems selected by A. T. Quiller-Couch. Oxford. At the Clarendon Press [sans date] dans la collection Select English classics*.

Pp. 32. — Contient tous les poèmes sur les jardins, plus l'Ode horatienne, et le Caractère de la Hollande. — L'introduction est joliment écrite.

(123^{bis}) *Selected poems by James, first marquis of Montrose, and*

Andrew Marvell. Selected by R. S. Rait. Westminster. Arch. Constable. 1901.

Marvell occupe 104 pages sur 122. Aucune satire n'est citée sauf les vers *Au Roi des Dernières Instructions*, mais presque tous les poèmes lyriques sont là. Edition élégante, sans notes.

(124) *The Cavalier poets, 1911*, par Carl Holliday.

Pp. 260-6. Contient *The fair singer*, — *The Mower's song*, — *To his Coy Mistress*, — *The Garden*. — Une note sur *To his Coy Mistress* affirme : « At no time did Marvell carry out into practice the theories here set forth ».

(125) *Henry Vaughan 1621-1695 Silurist and Andrew Marvell 1621-1678. Sometime M. P. The best of both worlds. A choice taken from their poems by Francis Meynell. London, Allen and Unwin. [mars 1918].*

L'épigraphie empruntée à Francis Thompson explique le sous-titre et l'intention du recueil :

Lo, God's two worlds immense,
Of spirit and of sense,
Wed

In this narrow bed.

Cette opposition est intéressante et juste, à condition d'englober l'intelligence dans le monde des sens, selon la coutume des mystiques. — Le choix de poésies comprend la plupart des vers lyriques de Marvell; mais, pour accentuer la différence avec Vaughan, Monsieur Meynell omet assez arbitrairement toutes les pièces religieuses sauf *Bermudas*. Voir *infra*, n° 237.

(126) *A treasury of seventeenth century English verse. From the death of Shakespeare to the Restoration (1616-1660). Chosen and edited by H. J. Massingham... 1919.*

Contient *The Mower to the Glow-worms*, — *To his Coy Mistress*, — *Epitaph*, — *The Nymph...*, — *On a Drop of Dew*, — *Upon Appleton House (The Garden)*, — *The definition of Love*, — *The fair Singer*, — *A dialogue between Thyrsis and Dorinda*, — *Eyes and Tears*, — une strophe de *Damon the Mower*. — Sur cette anthologie, voir *supra*, chap. II, n. 1.

(127) *Metaphysical lyrics and poems of the seventeenth century, 1921*, par H. J. C. Grierson.

Contient *To his Coy Mistress*, — *The Gallery*, — *The Fair Singer*, — *The Definition of Love*, — *The picture of little T. C.*, — *A Dialogue between the R. S. and C. P.*, — *The Coronet*, — *A Dialogue between the S. and B.*, — *On a Drop of Dew*, — *The Garden*. — Sur cette anthologie, voir *supra*, chap. II, n. 1, et ch. III, n. 321.

III. Biographie et Critique.

A. LIVRES CONSACRÉS A MARVELL.

(129) DOVE (John). *The life of Andrew Marvell, the celebrated patriot : with extracts and selections from his prose and poetical works... London : Simpkin and Marshall, Stationers' Hall-Court; John Heaton, Leeds; and James Purdon, Hull. 1832.*

Pp. iv + 116. — In-12. — Voir la note sur le n° 221, *infra*, et le chapitre VIII, *supra*.

(130) COLERIDGE (Hartley). — Voir le n° 221.

(131) HOOD (Edwin Paxton). *Andrew Marvell : the wit, statesman. and poet : His life and writings... London, 1853.*

Pp. iv + 222. — Voir chap. VIII, note 91 *supra*. — Hood utilise largement Coleridge

(voir le n° précédent) et renchérit encore sur les ornements que celui-ci a introduits dans la vie de Marvell. Le passage de Coleridge sur les tentations auxquelles fut exposé l'inflexible député de Hull (voir *supra*, chap. V, note 32) devient : « How many of those voluptuous houries who surrounded the court might have been his slaves ? ».

(132) HALL (Marie, née Sibree). *Andrew Marvell and his friends. A story of the siege of Hull.* 1875.

Paru d'abord en feuilleton dans *The Christian world magazine* de juin 1873 à septembre 1874. — Nous avons lu ce roman dans sa 9^e édition (sans date). Voir chap. VIII, *supra*.

(133) BIRRELL (Augustine). *Andrew Marvell [English Men of letters series]*. 1905.

Pp. 242. — Voir notre préface.

(134) POSCHER (Robert). *Andrew Marvells poetische Werke.* 1908.

Pp. XII + 157. — Publié dans *Wiener Beiträge zur Englische Philologie*, Band XXVIII. — Voir notre préface.

(134^{bis}) *Andrew Marvell Tercentenary Celebration. Descriptive catalogue of Exhibits at the Wilberforce Museum, High Street, Hull, March 31st to April 7th, 1921. With foreword by The Venerable Archdeacon Lambert, LL. D. — Hull, A. Brown and sons, George Street 1921.*

(135) *Andrew Marvell 1621-1678. Tercentenary tributes by the Right Hon. Augustine Birrell, the Right Rev. H. Hensley Henson D. D., T. S. Eliot, Cyril Falls, Edmund Gosse, H. J. Massingham, J. C. Squire, and Edward Wright. Edited with an official record of the Tercentenary celebrations at Kingston-upon-Hull and in London, by Wm. H. Bagguley, F. L. A. City Librarian, Hull... O. U. P. 1922.*

Pp. 132. — Voir chap. VIII *supra*. — Pour les essais d'Eliot, Falls, Gosse, Massingham, Squire et Wright, voir les n°s 187-191^{bis}.

(136) *Andrew Marvell Tercentenary Celebrations at Hull. A record. by T. Sheppard. The Museum, Hull. 1922 [Hull Museum publications; n° 129].*

Pp. 21. — L'appendice A contient les vers de Frank Noble Wood *In memory of Marvell*. Cf. n° 184.

(137) ROBBINS (Ivy Caroline). *A critical study of the political activities of Andrew Marvell.* — *Thesis for Ph. D. June 1926, London.*

Cet ouvrage n'a pas été imprimé jusqu'ici. Un exemplaire dactylographié est déposé à la bibliothèque de l'Université de Londres, South Kensington, où l'on peut le consulter. — Voir notre préface.

B. PÉRIODIQUES

Nous avons essayé de faire cette liste aussi complète que possible en ce qui concerne les revues, mais nous n'avons cité que quelques échantillons des articles de journaux parus, par exemple, à l'occasion du tricentenaire.

(138) *The Craftsman*, n° 449, 8 février 1735.

Mr. Bays modernized. — Essai signé D. — Voir chap. VIII *supra*. — Cet essai est reproduit par le *Gentleman's Magazine*, vol. V (1735) p. 69.

(139) Cf. *supra*, n° 100.

(140) *Westminster Magazine*, octobre 1774.

Curious anecdote relating to Andrew Marvell. — Récit de la mort de Marvell père et de l'adoption du fils copié textuellement, mais sans indication de source, dans *Biographia britannica*, note B de la vie de Marvell (voir *infra* n° 214 et chap. I *supra*).

(141) *The Gentleman's Magazine*, août 1776 (vol. XLVI, pp. 355-6) — septembre 1776 (p. 401). — décembre 1776 (p. 559). — février 1777 (XLVII, 72).

Controverse entre *An old correspondent*, un certain H. D., et *An admirer of Marvell*, au sujet des poèmes d'Addison, de Tickell et de Mallet, attribués par Thompson à Marvell. Voir chap. VIII, *supra*.

(142) *The London Christian Instructor, or Congregational Magazine, for the year 1821*. London. (vol. IV, pp. 246-7 et 411-2).

Plagiarism detected par Μαθητής et réponse par R. S. — Reprise de la controverse signalée au n° 141.

(143) Même revue, même année (vol. IV, p. 296).

Eminent nonconformist laymen, by Miles. — Contient une notice sur Marvell. Voir *supra*, chap. VIII.

(144 et 145) *The Retrospective Review, London*, 1824 (Vol. X, Part. II, pp. 328-43) et 1825 (Vol. XI. Part. I, pp. 174-195).

Voir chap. VIII *supra*.

(146) *The Monthly Review, London*, octobre 1832 (pp. 193-206).

Compte-rendu du livre de Dove (n° 129 *supra*). — Voir chap. VIII, *supra*.

(147) *The Eclectic Review*, novembre 1832 (3rd series, vol. VIII. pp. 416-25).

Compte-rendu du n° 129 *supra*. — Voir chap. VIII, *supra*.

(148) *The Westminster Review*, janvier 1833 (vol. XVIII, pp. 84-101).

Compte-rendu du n° 129 *supra*. — Voir chap. VIII, *supra*.

(149) *The Edinburgh Review*, janvier 1844.

Voir *infra*, n° 226 *bis*.

(150) *International Magazine*, 1850 (vol. II, p. 438).

Article sur Marvell par Madame S. C. Hall, née Anna-Maria Fielding (femme de l'auteur du n° 109 *supra*, auteur elle-même des n°s 151, 152, 225 *infra*). — Cette revue américaine ne se trouve pas au Musée britannique. Nous ne connaissons l'article que par *Poole's Index to Periodical Literature* (1882).

(151) *Sharpe's Magazine*, 1852 (vol. XV, pp. 1-8).

Article anonyme sur Marvell (par Madame S. C. Hall, selon *Poole's Index*). — Fortement inspiré par l'essai de Rogers (n° 149 *supra*). — P. 8 : « Marvell's works are now but little read, and are not unlikely to be by and by forgotten... ».

Cet article est reproduit dans *The Eclectic Magazine* (américain) n° de février 1852 (vol. XXV, pp. 269-79).

(152) *Biographical Magazine*.

Nous n'avons pu consulter cette revue, mais l'article est reproduit dans *The Eclectic Magazine*, août 1853 (vol. XXIX, pp. 506-12). — Cet article atteint le comble du romanesque verbeux; c'est une longue déclamation anti-papiste; Marvell tout le long de sa vie apparaît comme un républicain intransigeant. — Le passage de Coleridge, embelli par Hood, (voir *supra*, n° 131) devient ici plus mièvre tout en restant aussi fantaisiste : « The frail beauties of the court offered him their blandest smiles and their most honeyed flatteries » (p. 510). — Une page avant la fin l'auteur de l'article avoue : « We have omitted to touch upon the character of Marvell as a poet ».

(153) *National magazine*, New-York, 1853.

Article sur Marvell par Madame Hall. — Même remarque que pour le n° 150.

(154) *Athenaeum*, 20 mai, 5, 12 et 26 juin 1869 (pp. 733, 765, 796, 870).

Reprise de la controverse signalée au n° 141.

(155) *The Cornhill Magazine*, juillet 1869 (vol. XX, pp. 21-40).

Voir chap. VIII, *supra*. L'article n'est pas signé, mais le directeur actuel du *Cornhill Magazine* M. Leonard Huxley nous a aimablement communiqué le nom de son auteur. Sur Ormsby (1829-95) consulter le 1^{er} supplément du *D.N.B.* — Voici une citation qui donnera une idée du ton juste et spirituel de l'article (p. 33) : « In De Grammont we have the court gossip as the ladies whispered it behind their fans, and the courtiers chuckled over it in the recesses of the windows; in Marvell [*i.e.* in his satires] as men treated it in the coffee-house or over their wine at the tavern ».

(155^{bis}) *Athenaeum*, 14 octobre 1871 (p. 194).

Lettre de Grosart sur les portraits de Marvell, etc...

(156) *The Spectator*, 15 février 1873.

Compte-rendu anonyme du vol. I de l'édition Grosart, dû selon celui-ci (préface du vol. II) à W.D. Christie. Distribue les éloges à Marvell avec parcimonie, mais ne tombe pas toujours juste : « No scandal of profligacy attaches to Marvell's name, and his love poems are innocent ».

(157) *The Saturday Review*, 26 avril 1873.

Même remarque que pour le précédent n°. — L'accusation d'ivrognerie et d'obscénité portée dans cet article par Christie contre Marvell attira sur le critique les foudres de Grosart.

(158) *The Christian World Magazine*, 1873-4.

Voir n° 132 *supra*.

(159) *Athenaeum*, 7 mars 1874.

The death of Andrew Marvell. Lettre de Samuel Gee, M. D. — Reproduite in-extenso par Grosart, vol. II, pp. XLIV-XLVI. — Voir chap. V, *supra*, note 261.

(160) *The Lutheran quarterly*, Gettysburg, Pa., 1877 (vol. VII, p. 371).

A sketch of Andrew Marvell. — Même remarque que pour le n° 150 : cette revue ne nous est connue que par *Poole's Index*.

(161) *Athenaeum*, 7 juillet 1883 (p. 18).

Lettre d'Osmund Airy sur les deux lettres de Marvell à Downing (cf. chap. V, *supra*).

(162) *Macmillan's Magazine*, London, janvier 1892 (vol. LXV, pp. 194-203).

Voir *infra*, n° 233.

(163) *Athenaeum*, 3 septembre 1892.

Compte-rendu de l'édition Aitken. Sans intérêt. Dit de Marvell : « His poems have often been monstrously overrated ».

(164) *The Academy*, 17 septembre 1892 (vol. XLII, p. 230).

Compte-rendu de l'édition Aitken par E. K. Chambers. — Quelques remarques intéressantes, littéraires, sur Marvell : « a puritan in the line of Sidney and Spenser... not uncultivated, not ungracious, not unsensuous even ». Compare la « nature-philosophy » de Marvell à celle de Meredith.

(165) *The Academy*, 4 mai 1895 (vol. XLVII, p. 380).

Marvell's poems and satires, par G. A. Aitken. — Liste de variantes tirées du *Chorus Poetarum* de Gildon (n° 30 *supra*).

(166) *The Academy*, 10 août 1895 (vol. XLVIII, pp. 112-3).

Marvell's satires, par G. A. Aitken. — Listes de variantes tirées de manuscrits appartenant à Dowden.

(167) *The Gentleman's Magazine*, décembre 1896 (vol. CCLXXXI, pp. 571-9).

The correspondence of Andrew Marvell, par Travers Buxton. — Sans intérêt. Dans ses lettres à la municipalité de Hull Marvell « roars you as gently as any sucking dove ».

(168) *The Academy*, 1^{er} mai 1897 (vol. LI, p. 478).

Academy portraits. Andrew Marvell. — Reproduction du tableau de la *National portrait gallery*. D'après le texte Marvell « was a gentleman that wrote with ease », et il faut déplorer que « a divine loafer » ait succombé à l'esprit de faction; la poésie de Marvell sera de plus en plus goûtée.

(169) *The Art journal. New series. London* 1899.

Andrew Marvell in Highgate, par Alexander Ramsay. — Reproduction d'une « vieille photographie » de la maison de Marvell. Ramsay cite sur celle-ci William Howitt que nous n'avons pas consulté. Il donne en l'embellissant encore le dialogue avec Danby.

(170) *The Gentleman's Magazine*, juillet 1900 (vol. CCIX, pp. 57-66).

Candid opinions of contemporaries, par F. G. Walters. — Etude sur le *Flagellum parlamentarium*, comparé aux notes marginales de Swift sur *Macky's memoirs*, et aux satires de Churchill où l'on trouve les mêmes « brevity of expression and sledge-hammer hitting ». Walters débute par cette remarque : « Marvell is a forgotten poet and satirist » et appelle le député de Hull « the patriot enraged ».

(171) *The National Review, London*, juillet 1901 (vol. XXXVII, pp. 747-59).

The lyrical poems of Andrew Marvell, par H. C. Beeching. — Cet article s'ouvre par un aperçu de la réputation de Marvell, le meilleur jusqu'ici. Il se continue par une série de rapprochements intéressants entre Marvell et Milton (voir chap. II) et se termine sur une analyse littéraire du talent de Marvell. Bien renseigné, mérite la lecture.

(172) *The Saturday Review*, 7 octobre 1905 (vol. C, p. 469).

Compte-rendu anonyme du livre de Birrell, qui est appelé « a taskwork », et considéré comme superflu, car : « The poems are of a kind to invite much enjoyment but little comment » et « The work of Marvell has neither quantity nor significance to warrant a regular biography ».

(173) *The Spectator*, 14 avril 1906 (vol. XCVI, p. 582).

Compte-rendu anonyme du livre de Birrell, auquel on reproche d'avoir dit que Marvell n'était pas « a finished master of his art ». Au contraire le style l'emporte sur le fond chez l'écrivain.

(174) *Country life in America, New-York*, juin 1906 (vol. X, p. 183).

The garden, poem. — Même remarque que pour le n° 150.

(175) *The House Beautiful, Chicago*, mars 1909 (vol. XXV, p. 95).

Thoughts in a garden, poem. — Même remarque que pour le n° 150.

(175^{bis}) *Revue des cours et conférences, Paris*, 21 mars, 4 et 11 avril 1912.

Résumé par R[ené] P[ruvost] de trois conférences faites en Sorbonne par Emile Legouis sur les divers aspects de la poésie de Marvell.

(176) *The North American Review*, New-York, février 1913 (vol. CXCVII, pp. 235-45).

The quality of Marvell's poetry, par Francis Bickley. — « Marvell is possibly the most undervalued of our poets... The C. H. E. L. gives him a curious position as a kind of makeweight in a chapter devoted to Bunyan... ». Marvell est « Herrick's equal... quite superior to Carew and Suckling ». *Daphnis and Chloe* est « so modern in its astringent humour ». La grande qualité de Marvell est « lightness... the one thing lacking in our 19th century great... ». « Green » was his shorthand for something he could not quite describe, an ecstasy which came on him among grass and moss and trees ». Article fort intéressant, très littéraire.

(177) *The Queen's quarterly*, Kingston, Ontario, octobre-décembre 1914.

Renferme un article sur Marvell que nous connaissons seulement par *The international index to periodicals*.

(178) *The Manchester Quarterly*, janvier 1917 (n° CXLI, pp. 38-59).

Andrew Marvell. Poet, satirist, and politician, par D. E. Oliver. — Plate compilation, émaillée de plusieurs erreurs.

(179) *The Times literary supplement*, 1^{er} août 1918 (p. 353 b).

The best of both worlds. — Cet article de tête est un compte rendu fort élogieux du n° 125 *supra*.

(180) *The Saturday Review*, 7 juin 1919 (vol. CXXVII, pp. 550-1).

Marvell and Cowley. — Cet article anonyme est l'œuvre de H. M. Margoliouth. Voir chap. II, *supra*.

(180^{bis}) *The Saturday Review*, 19 juillet 1919 (vol. CXXVIII, pp. 55-6).

Marvell and other contemporaries. — Suite du n° 180.

(181) *Times literary supplement*, 29 janvier et 5 février 1920.

Deux lettres sur *Marvell and Lucan*, signées la première *Lector*, la seconde Edward Ridley. — Voir Margoliouth, I, 237-8. Les imitations signalées se trouvent dans l'*Ode horatienne*.

(182) *Daily Herald*, London, 30 mars 1921.

Imprime *The Garden* en l'honneur du tricentenaire, et renvoie à Meynell (n° 125 *supra*).

(183) *Times*, 31 mars 1921 (p. 9 d).

Glorifie en Marvell l'homme qui a combattu la prodigalité de Charles II, et regrette qu'il ne puisse combattre celle du gouvernement anglais actuel.

(184) *Eastern Morning News*, Hull, 31 mars 1921.

(1) Lines « *In memory of Marvell* » by Frank Noble Wood (Hull). — (2) *Marvell and the tramcars*. — (3) *To Andrew Marvell*. By W. H. Thompson (Hull literary club). — (4) *Story of the bribe* (from Coleridge).

(184^{bis}) *Hull Daily News*, 31 mars 1921.

(1) *Poem* by George Pentith. (2) *Landseer picture*, Victoria and Albert Museum (Marvell refusant l'offre de Danby).

(185) *The Hull Times*, 19 mars 1921.

The homes and haunts of Andrew Marvell, par T. Tindall Wildridge. — Voir *supra*, chap. I, note 27.

(186) *The Hull Times*, le 26 mars 1921.

Andrew Marvell and his portraits, par T. T. Wildridge. — Voir *supra*, ch. VIII, n. 103.

(186^{bis}) *Sphere*, London, 9 avril 1921

Reproduit le tableau de G. H. Boughton, R. A. : *The first meeting of Milton and Marvell*.

(187) *Times literary supplement*, 31 mars 1921.

Andrew Marvell. — Article de tête. Voir chap. VIII et n° 135 *supra*, et n° 239 *infra*.

(188) *Nineteenth century and after*, avril 1921 (pp. 630-42).

Andrew Marvell, by Cyril Falls. — Cf. n° 135 *supra* et n° 238 *infra*. — Article intéressant. Conclut en regrettant que Marvell soit entré dans la vie publique : « It is as if Mr. Walter de la Mare were suddenly to appear as an « Anti-waste » candidate, to go on political missions to China, and to write leading articles in the daily Press against the Government ».

(189) *Sunday Times*, 27 mars 1921.

The member for Hull, by Edmund Gosse. — Cf. n° 135, *supra*. — Article amusant.

(190) *Nation and Athenaeum*, 2 avril 1921.

Andrew Marvell, by H. J. Massingham. — Cf. n° 135, *supra*. — Article intéressant ; la carrière politique de Marvell y est vue à travers la situation parlementaire anglaise d'après la guerre de 1914-8. Mais les remarques littéraires sont souvent pénétrantes.

(191) *Observer*, 27 mars 1921.

An incorruptible man in a corrupt age, by J. C. Squire. — Cf. n° 135. — Article intéressant mais assez inexact. — Conclut en regrettant l'entrée de Marvell dans la vie publique.

(191^{bis}) *Bookman*, mars 1921 (vol. LIX, pp. 223-4).

The poet of the garden and the sword, by Edward Wright. — Cf. n° 135. — Contient beaucoup d'affirmations inexactes ou hasardeuses. Conclut que « Marvell's absorption in politics, at the age of thirty-nine, was probably a greater loss to our literature than the premature death of Keats ». C'est là pousser à l'absurde la contre-partie de l'opinion du XVIII^e siècle sur Marvell.

(192) *Daily Telegraph*, 31 mai 1921.

Andrew Marvell — Mr. Birrell's tribute. — Compte-rendu d'un dîner au club des auteurs en l'honneur de Marvell et de son biographe. Voir chap. V et VIII, *supra*.

(193) *Saturday Review*, 17 juin 1922 (vol. CXXXIII, pp. 636-7).

The Marvell tercentenary... — Compte-rendu du n° 135. — Marvell justifie la théorie de Monsieur Yeats « that a man's poetry is produced by his *antithetic self* ».

(194) *New Statesman*, 17 juin 1922 (vol. XIX, pp. 298-300).

Andrew Marvell. — Compte-rendu du n° 135. — Résume l'attitude des Marvell père et fils envers les cérémonies religieuses par la comparaison suivante : « I do not worship a silk hat. I do not detest a silk hat. I am so indifferent to the thing that I will even consent to wear it », comparaison plus spirituelle que juste. Du point de vue littéraire « Marvell's poetry, like Vaughan's, though in a less degree, is *clair* ».

(195) *Spectator*, 16 septembre 1922 (vol. CXXIX, p. 373).

Andrew Marvell. — Compte-rendu du n° 135. Prend à partie le maire de Hull, coupable d'avoir dit que la gloire de Marvell était une excellente publicité pour cette ville, que « Andrew Marvell was the greatest advance advertisement agent Hull ever had ».

(195^{bis}) *Literary Review*, 7 octobre 1922 (p. 82).

Compte-rendu du n° 135 par Daniel J. Henderson. Nous ne le connaissons que par la *Bibliography of English language and literature 1922 edited for the Modern humanities research association* by A. C. Paves.

(195^{ter}) *Nation and Athenaeum*, 18 octobre 1922 (vol. CXV, p. 418).

Même remarque que pour le précédent n°.

(196) *Modern language review*, octobre 1922 (vol. XVII, pp. 351-61).

Andrew Marvell : Some biographical points, by H. M. Margoliouth. — Voir chap. I, *passim*.

(197) *The literary review*, Boston, Mass., octobre 1922.

Même remarque que pour le n° 177.

(198) *Bookman*, London, mai 1923 (vol. LXIV, p. 86).

Hanneman's portrait of Marvell. — Reproduction et notice historique.

(199) *Spectator*, 21 juillet 1923 (vol. CXXXI, p. 87).

Compte-rendu du n° 13 par J. St. Loe Stratchey. — Marvell « bridged the old world and the new in poetry. He held the Elizabethans by one hand and Pope and Dryden by the other; but all the time he kept the great manner in phrase, word and thought ». Il rappelle tantôt Marlowe [?], tantôt Donne « without his crankiness and affectation ». Du point de vue politique « he managed to maintain the position of an honourable moderate in spite of adverse circumstances. He was, indeed, « the sweet singer of Israel's trimmers ». Had Halifax become a king... Marvell would certainly have been his Poet Laureate [!]... The Horatian ode is the fairest political poem in this or any other language ». [On voit la confusion entre le Marvell de 1650 et celui de 1678].

(200) *Times literary supplement*, 2 août 1923 (p. 515).

Marvell triumphant. — Compte-rendu de l'édition de la *Nonesuch press* (n° 13 *supra*). Humoristique.

(201) *New Statesman*, 18 août 1923 (vol. XXI, pp. 549-50).

Compte-rendu du n° 13 par F. L. L. (voir n° 240 *infra*). — Déclare que cette nouvelle édition n'ajoutera pas à la renommée de Marvell, car les anthologistes ont peu laissé à glaner. *La plainte de la nymphe* est « slightly rococo ». Dans le *Manoir d'Appleton* « the forcible marriage of ideas... never associated before begets some incredible abortions ». Le plus beau poème de Marvell est *A sa trop prude maîtresse*. — Article intéressant, littéraire, mais un peu étroit.

(202) *Nation and Athenaeum*, 29 septembre 1923 (vol. XXXIII, p. 809).

Compte-rendu du n° 13 par T. S. Eliot. — Sorte de palinodie du n° 187 : « Bishop King, a greater man than Marvell ». Prétentieux et sans grand intérêt.

(203) *Modern language review*, octobre 1923 (vol. XVIII, pp. 416-26).

Andrew Marvell : Further biographical points, by Pierre Legouis. — Voir *supra* chap. I, IV et V, *passim*.

(204) *Revue Anglo-Américaine*, février 1924 (vol. I, pp. 240-2).

Marvell et Swift. Note sur un passage du « Conte du Tonneau ». — Voir chap. VIII, *supra*. — L'auteur saisit cette occasion pour signaler que cette note est criblée de fautes d'impression.

(205) *Times literary supplement*, 5 juin 1924 (p. 356).

Marvell in Rome, by H. M. Margoliouth. — Voir *supra*, chap. I, note 105.

(206) *Review of English Studies*, janvier 1926 (vol. II, pp. 96-7).

Andrew Marvell, Senior, by H. M. Margoliouth. — Voir *supra*, chap. I et IV.

(207) *Review of English Studies*, juillet 1926 (vol. II, pp. 328-35).

Marvell's Maniban, by Pierre Legouis. — Cf. *supra*, chap. I, note 112.

(207^{bis}) *Notes and Queries*.

Ce périodique s'est si souvent intéressé à Marvell et les notes ou les questions portent généralement sur de si menus détails que nous avons jugé préférable de les grouper toutes sous cet unique n°.

Sér. I, vol. V (1852) pp. 439, 513, 548, 597 : Suite de la controverse sur les poèmes d'Addison, etc... (cf. n° 141).

Sér. I, vol. VI (1852) pp. 20 et 107 : Lieu de naissance de Marvell; ses descendants.

Sér. I, vol. VII (1853) p. 476 : Marvell fut-il empoisonné ?

Sér. I, vol. XI (1855) p. 104 : *The Rehearsal Transpros'd*.

Sér. I, vol. XII (1855) pp. 243 et 393 : Portraits de Marvell (il y en a un très beau à Dublin).

Sér. II, vol. I (1856) p. 27 : *Marvell's ghost*, 1688/9.

Sér. II, vol. VIII (1859), pp. 47-90 : La lettre de Marvell à Milton.

Sér. III, vol. II (1862) p. 227 : Vers sur la mort de Marvell père.

Sér. IV, vol. III (1869) p. 59 : Where did Marvell's « priceless poetry » first appear ? demande un lecteur.

Sér. IV, vol. XI (1873) pp. 344, 351, 374, 394, 409, 511 : Variantes et allusions dans les satires.

Sér. IV, vol. XII (1873) pp. 12, 52, 67, 115 : Suite du volume précédent. — Allusions dans *The Rehearsal Transpros'd*.

Sér. V, vol. II (1874) p. 188 : Allusion dans *The Rehearsal Transpros'd*.

Sér. V, vol. VI (1876) pp. 298, 417, 545 : Marvell et Samuel Johnson contre l'accise.

Sér. V, vol. VII (1877) p. 467 : Marvell botaniste.

Sér. V, vol. XI (1879) pp. 283, 317, 396 : Descendants de Marvell. Un portrait de lui. — Premier mariage de Marvell père.

Sér. V, vol. XII (1879) pp. 174, 307, 375 : Portraits de Marvell. — Fautes d'impression dans certaines éditions.

Sér. VI, vol. I (1880) pp. 271, 319 : Généalogie. Armoiries.

Sér. VI, vol. II (1880) pp. 8, 174, 231 : Marvell père à Meldreth. — Vers sur sa mort. — Généalogie.

Sér. VI, vol. IX (1884) p. 61 : Greatraks the stroker (voir ch. V.)

Sér. VII, vol. XI (1892) pp. 103, 178 : 2^e mariage de Marvell père.

Sér. VIII, vol. IX (1896) pp. 146, 236 : L'oiseau de paradis (vers sur Milton).

Sér. X, vol. I (1904) p. 469 : Marvell, Canning et les Hollandais.

Sér. X, vol. III (1905) p. 47 : G. Thorn-Drury corrige deux bévues de l'édition Wright.

Sér. X, vol. VII (1907) p. 130 : La belle-mère de Marvell ; — p. 423 : G. Thorn-Drury annonce sa découverte de l'exemplaire complet de l'édition de 1681 (voir chap. VIII *supra*).

Sér. X, vol. VIII (1907) p. 375 : Milton, Marvell et Cromwell.

Sér. XI, vol. VIII (1913) pp. 328, 398 : The bergamot (*Horatian ode*).

Sér. XII, vol. VI (1920) p. 129 : qui est *Little T. C.* ?

Vol. CXLXXXVIII (1925) p. 148 : Dans une note intitulée *Parents of Cyriack Skinner*, M. Askew rapporte que notre poète aurait reçu trois maisons et six cents pièces d'or en legs de la dame dont la fille s'était noyée en même temps que le Révérend André Marvell. Malheureusement, nous dit M. Margoliouth, la source première de ce renseignement est une supercherie littéraire, de prétendus mémoires d'une famille Johnson, publiés en 1876.

Vol. CL (1926) p. 25 : Cromwell a-t-il nommé Marvell surintendant des jardins de Hampton Court ? [C'est une jolie idée, et nous regrettons que le Protecteur ne l'ait pas eue].

C. DIVERS

(Poèmes, essais, articles et notices dans les dictionnaires, encyclopédies, histoires de la littérature etc...).

Cette section ne prétend point être complète en ce qui concerne les ouvrages très généraux qui consacrent peu de place à Marvell.

(208) *On his Excellent Friend, Mr. Andrew Marvell*. 1677.

A paru pour la première fois, à notre connaissance, dans les *State poems* de 1697 (cf. n° 31 *supra*) pp. 122-3. Commence :

While lazy Prelates lean'd their Mitred-Heads...

Cf. chap. VIII, note 9.

(208^{bis}) *Mr. Andrew Marvell's character*.

Poème inédit signalé dans *Hist MSS. Com. Rep.* VI (1877) p. 343 a. Nous y apprenons qu'il contient 24 vers et commence :

Tho' faith in oracles be long since ceas'd....

Lors de la publication du rapport, le ms. dont fait partie ce poème, « a quarto book of poetry », appartenait au baronnet Reginald Graham, de Netherby dans le comté de Cumberland. Une tentative que nous avons faite pour obtenir copie de ce poème n'a pas eu jusqu'ici de résultat.

(209) « *Brief lives* », chiefly of Contemporaries, set down by John

Aubrey, between the years 1669 and 1696 Edited from the Author's MSS. by Andrew Clark... 2 vol. 1908.

La « vie » de Marvell se trouve dans le vol. II, pp. 53-4, mais en dehors d'elle on trouve beaucoup d'allusions intéressantes qui ont presque toutes trouvé place dans nos notes.

(210) WOOD (Anthony à). *Athenae Oxonienses*, 2 vol., 1691-2.

Le passage le plus long et le plus important que Wood consacre à Marvell se trouve dans la vie de Samuel Parker, vol. II, col. 619 de l'éd. princ. Mais de nombreuses allusions sont éparses non seulement dans *Athenae* mais encore dans *Fasti* (1691-2), et d'autres apparaissent dans la seconde édition d'*Athenae* (1721). Pour la commodité des références nous avons cité, sauf indication contraire, l'édition Bliss (1813-20).

Lawrence Echard, *History of England*, vol. III (1718) p. 501, suit Wood presque mot pour mot dans le passage qu'il consacre à Marvell.

(211) COLLIER (Jeremy). *A supplement to the great historical, geographical, genealogical and poetical Dictionary*, 1705.

Les faits sont tirés de l'*Athenae Oxonienses*. Quant au point de vue politique et religieux de Collier il est le même que celui de Wood, tory et ultra-anglican : « As to his [Marvell's] opinion, he was a dissenter : and for the other parts of his character it must be granted, he had a lively genius, rallied with a good grace, and when he pleased, with great keenness of Satyr ».

(212) GENT (Thomas). *Annales Regioduni Hullini, or History of Hull*, 1735.

Ne consacre à Marvell fils qu'une note de six lignes, p. 37. Pour Marvell père, voir chap. I, notes 73, 76 et 80.

(213) *A General Dictionary Historical and Critical*, vol. VII (1738).

Ce dictionnaire est une traduction de celui de Bayle, mais revue et augmentée par plusieurs Anglais dont Thomas Birch. La vie de Marvell est signée T. La lettre du poète à Cromwell y est publiée pour la première fois.

(214) *Biographia Britannica*, vol. V (1760).

La vie de Marvell est signée Z (Le D.N.B. l'attribue à Kippis, mais, semble-t-il, à tort, car Kippis ne travailla qu'à la 2^e édition qui s'arrête à F). — Cette publication, pourtant whig et non-conformiste d'inspiration, résume la personnalité de Marvell par ces mots : « a witty droll ».

(215) *Biographical History of England*, by James Granger, vicar of Shiplake, 1769.

Appelle Marvell « an admirable master of ridicule... in the cause of liberty and virtue ». — Pour les portraits voir *supra*, chap. VIII, note 103.

(216) *General biography or lives... by John Aikin... vol. VI (1807).*

Appelle Marvell « a witty writer and incorruptible patriot » mais le blâme d'avoir chanté les louanges d'un usurpateur. — Du point de vue littéraire : « His early poems express a fondness for the charms of rural nature, and much delicacy of sentiment ; they are ingenious and full of fancy, after the manner of Cowley and his contemporaries ».

(217) *Quarrels of Authors*, by Isaac D'Israeli, 1814.

Vol. II, pp. 171-207 : Parker and Marvell. — Voir *supra*, chap. VIII.

(219) *The British Plutarch containing the lives of the most eminent divines, patriots, statesmen, warriors, philosophers, poets and artists of Great Britain and Ireland... A new edition... enriched with several additional lives*, by the Rev. Francis Wrangham... 1816.

Vol. IV, pp. 81-123. — Juge en quelques lignes la poésie de Marvell, mais s'attarde longuement sur la *Répétition transposée*.

(220) *Imaginary conversations*, by Walter Savage Landor, 1824-9.

Dans l'édition complète des œuvres de Landor par Forster (1876) on trouve :

Vol. I, pp. 537-8 : *An unpublished conversation between A. Marvell and Henry Marten.*

Vol. IV, pp. 148-57 : *Milton and Andrew Marvel* (VI^e conversation de la 3^e série).

Vol. V, pp. 3-49 : *Andrew Marvel and Bishop Parker* (XIX^e conversation de la 3^e série).

Vol. V, pp. 150-64 : *Milton and Marvel* (XXVIII^e conversation de la 3^e série).

Pour la valeur de ces dialogues, voir chap. VIII *supra*.

(221) COLERIDGE (Hartley). *Biographia Borealis or the lives of distinguished Northerns*, 1833.

La vie de Marvell est la première du recueil. D'après Derwent Coleridge (voir *infra* n° 226) p. v : « In the year 1832 he [Hartley] entered into an engagement with a printer and publisher at Leeds...; the publication... [of the lives] at intervals of two months, proceeded as far as the third number ».

Nous n'avons pu découvrir cette édition par livraisons au Musée britannique.

Les rapports entre les biographies de Marvell par Dove et par Coleridge sont mystérieux ; la plupart des critiques accordent sans hésiter la priorité à Dove et accusent Coleridge d'avoir purement et simplement copié celui-ci. En réalité si la documentation est la même et si deux notes de Derwent Coleridge, pp. VII et 100, semblent reconnaître que son frère n'a pas eu besoin de chercher ses matériaux ailleurs que chez Dove, Derwent a parfaitement raison d'ajouter que la biographie de Marvell par Hartley « is throughout original in language, sentiment and illustration ». Dove aurait été bien incapable par exemple de dire des poèmes de jeunesse qu'on y trouve « that overactivity of fancy, that remoteness of allusion which distinguishes the school of Cowley ; but they have also a heartfelt tenderness, a childish simplicity of feeling, among their complication of thought, which would atone for all their conceits, if conceit were indeed so great an offence against poetic nature as Addison and other critics of the French school pretend. But though there are cold conceits, a conceit is not necessarily cold. The mind, in certain states of passion, finds comfort in playing with occult or casual resemblances, and dallies with the echo of a sound ».

(222) COLERIDGE (Hartley). *Lives of Illustrious worthies of Yorkshire...* 1835.

Simple réimpression de la première partie du n° précédent.

(223) ROGERS (Henry). *The life and character of John Howe, M. A., with an analysis of his writings*, 1836.

Le chapitre VI est entièrement consacré à la défense de Howe par Marvell avec de copieux extraits des *Remarks* et un vif éloge du « wit and sarcasm » qu'on y trouve.

(224) *The Penny Cyclopaedia of the Society for the diffusion of useful knowledge*, vol. XIII, 1839.

Notice fondée sur la biographie de Dove. « Marvell's powers as a poet were not sufficient to ensure him lasting fame ». Ses titres à l'immortalité sont « rather founded upon moral than intellectual qualities ».

(225) HALL (Mrs. S. C.). *Pilgrimages to English shrines... with notes and illustrations by F. W. Fairholt F. S. A.* 1850.

Pp. 132-46. *The house of Andrew Marvell* [at Highgate]. — La locataire, une vieille femme, dit à Madame Hall : « They say this was Andrew Marvel's writing closet when he wrote *sense*; but when he wrote *poetry* he used to sit below in his garden ». Elle parle aussi d'un souterrain qui conduisait à la maison de Cromwell [en réalité d'Ireton] en face. Tout l'article est plein de la même fantaisie.

(226) COLERIDGE (Hartley). *Lives of Northern worthies by Hartley Coleridge Edited by his brother. A new edition, with corrections of the author, and the marginal observations of S. T. Coleridge...* 1852.

Vol. I, pp. 1-100. *Andrew Marvell*. — Voir n°s 221-2 *supra*. Derwent Coleridge a ajouté quelques notes tirées de Dove, mais cette vie ne contient aucune « observation marginale » de Samuel Taylor. Pourtant l'influence de celui-ci est visible dans le texte de Hartley (voir le passage cité sous le n° 221).

(226^{bis}) ROGERS (Henry). *Essays*, 1855.

Vol. I, pp. 43-92 : *Andrew Marvell*. — Cf. n° 149, dont ceci est une réédition

signée. — Fondé sur la biographie de Dove. Pour la partie littéraire, voir chap. VIII, *supra*.

(227) CRAIK (G. L.). *A compendious history of English literature and of the English language from the Norman conquest*, 1861.

Vol. II, pp. 89-99. — Voir *supra*, chap. VIII, n. 86.

(228) DAWSON (George). *Biographical lectures* [publication posthume, 1886].

La conférence sur Marvell est de 1859; elle fut donnée à Birmingham au moment où John Bright venait d'être élu député de cette ville. — Cette esquisse est très vivante, pleine d'imagination, sans aucun souci de l'exactitude littéraire; la scène de la tentation atteint son maximum de pittoresque : le lendemain Marvell devra se contenter du bouillon fait avec l'os de son épaule de mouton. — Une seule phrase sur les poèmes : « Some of them are beautiful enough ». Le reste est consacré au démocrate, à l'homme qui ne rougissait pas de toucher un salaire etc.. Ne payons-nous pas la Reine Victoria pour nous gouverner et « a gentleman to be her husband » ?

(229) GOSSE (Edmund). *From Shakespeare to Pope*, 1885.

Pp. 211-21. — Voir *supra*, chap. VIII.

(230) SYMONS (Alderman John). *Kingstoniana, being historical gleanings and personal recollections...* Hull 1889.

Pp. 65-70. — Recueil des traditions locales; peu sûr.

(231) CHOATE (I. B.). *Wells of English*, Boston 1892.

Pp. 287-93. — S'occupe surtout de la prose de Marvell. Superficiel et mal renseigné.

(232) *Dictionary of National Biography*, vol. XXXVI, 1893.

Vies des deux Marvell par Firth (C. H.). — Voir notre préface et notre chap. VIII.

(233) BENSON (A. C.). *Essays*, 1896.

Pp. 68-95. — Réédition du n° 162. — Voir chap. VIII *supra*.

(234) COURTHOPE (W. J.) *A history of English poetry*, vol. III (1903).

Pp. 306-16 (Poèmes lyriques) et 490-7 (Satires). — Bien renseigné mais assez superficiel.

(235) *Cambridge History of English Literature*, vol. VII, 1911.

Chapitre VIII : *John Bunyan, Andrew Marvell*, By the Rev. John Brown, D. D. — L'antithèse Bunyan-Marvell s'offre naturellement à l'esprit, mais les différences l'emportent tellement sur les ressemblances qu'elle n'est pas très féconde. Dans le cas présent Brown, spécialiste de Bunyan, a quelque peu sacrifié Marvell (voir n° 176 *supra*) qu'il place le second au mépris de la chronologie.

(236) PARKER (Karl Theodore). *Oliver Cromwell in der schönen Literatur Englands*, Fribourg-en-Brisgau, 1920.

Thèse de doctorat soutenue devant l'université de Zurich. — Voir chap. IV *supra*.

(237) CLUTTON-BROCK (A.). *More essays on books*, 1921.

Pp. 134-48. — Réédition du n° 179 qui était un compte-rendu du n° 125. — Mystique et décousu, mais fort intéressant. A propos de *To his Coy Mistress* : « The lover and his mistress are like the little modish figures of Fragonard [...], which move us because their wistful frivolity is set in a vast landscape of cloudy golden trees and infinite avenues ». Cite « My vegetable Love should grow — Vaster then Empires, and more slow » et le commente ainsi : « the wonderful couplet in sound and sense... a couplet that makes one think of pumpkins and eternity in one breath ». Compare Marvell à Shelley, Saint-Augustin et Vaughan : « For all these the opposition of spirit and sense is one that happens through failure... No poet is less sensual than Marvell is, for he knows sensuality is mere dulness of sense ». Ici le critique prête au poète son propre tempérament et sa propre doctrine.

(238) FALLS (Cyril). *The Critic's armoury*, 1924.

Pp. 39-60. — Réédition du n° 188. — Cf. n° 135.

(238^{bis}) LEGOUIS (Emile) et CAZAMIAN (Louis). *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, 1924.

Pp. 546-50 : Le poète lyrique. — Pp. 618-9 : Le poète satirique. — Voir notre préface.

(239) ELIOT (T. S.). *Homage to John Dryden : three essays on the poetry of the seventeenth century. Hogarth Essays*, 1924.

Réédition du n° 187. — Cf. n° 135.

(240) LUCAS (F. L.). *Authors dead and living*, 1926.

Pp. 76-81. — Réédition du n° 201.

Index.

Cet index renferme, outre les noms de personne et de lieu : (1) le titre de toutes les pièces de vers et de tous les écrits en prose attribués à Marvell, même faussement, mais sous chaque titre nous n'indiquons que les renvois de quelque importance (analyses ou citations); (2) le titre de tous les ouvrages anonymes cités dans nos huit chapitres (mais non de ceux qui figurent exclusivement dans la bibliographie); les articles non signés figurent sous le titre du périodique où ils ont paru.

L'orthographe des noms propres se conforme ici à celle des principaux ouvrages de référence, entre autres du *D. N. B.* Dans le cas où l'orthographe adoptée par Marvell est assez différente pour rendre l'identification difficile, nous la donnons entre parenthèses à la suite de l'autre.

Dans le classement alphabétique nous ne tenons compte ni des particules pour les noms propres, ni de l'article pour les titres.

Les petits chiffres romains renvoient aux pages de la préface; les chiffres arabes, aux pages du texte des chapitres; les grands chiffres romains suivis de chiffres arabes, aux notes des différents chapitres; les chiffres arabes précédés de la lettre B, aux numéros de la bibliographie. En principe nous ne renvoyons pas à une note pour un nom qui figure dans le texte auquel cette note se rapporte.

- Abbott, E.A. III 268, *Addenda*.
Account of the Growth of Poetry..., An 286-9, 292-5, 379, 391-3, 411, B69-73.
Ad regem Carolum Parodia 14-15, B15.
 Addison 433, 435, 440, VIII 43, B141, 207^{bis}, 221.
Advice to a Painter to draw the Duke by 300, B25.
 Agosta, bataille d' 288.
 Aikin, John B216.
 Airy, Osmund B161.
 Aitken, George Atherton VI, x, I 67, IV 23, 47, V 39, 54, 139, VI 6, 22, VIII 18, *Addenda*.
 Aix-la-Chapelle, traité d' 265.
Alarme, The V 163, B96.
 Alcock, John 5.
 Alden, Raymond Macdonald VI 10.
 Alexis Michailovitch 248-54, 257, V 123, 127.
 Alured, Lucy, voir Marvell, Mrs Andrew.
 Alured, Colonel Matthew V 13.
 Alured, Thomas I 94, V 140.
Ametas and Thestylis making Hay-Ropes 103-4, 160-1, 167.
 Amsterdam 23.
 Anderson, Robert, M.D. 435, VIII 49.
 Angellier, Auguste v, 53, III 19, 107, 135.
 Anglesey, Arthur Annesley, comte d', (Lord Privy Seal) 366, 371, VII 134.
 Aune, la princesse, fille de Charles I^{er} 14.
Answer of Mr. Waller's Painter..., *The* 332.
 Antilles, les 194.
 Appleton voir Nun Appleton.
 Aranjuez 29.
 Arkhangelsk 249, *Errata*.
 Archiloque 303.
 Arétin, l' 62.
 Ariens, les I 161.
 Arioste, l' 62.
 Aristophane 308.
 Aristote I 56, III 262.
 Arlington, Henry Bennet, comte d' 262-4, 268, 290, VII 30.

- Arminius 185.
 Arundell of Trerice, Richard
 Arundell, 1^{er} baron 401, V 286.
 Ascham, Antony IV 16.
 Ashley, baron, *voir* Shaftesbury.
 Ashley, Anthony (fils du précédent) B92.
 Askew, H. B207^{bis}.
 Assoucy, d' 386.
 Aubigné, Agrippa d' 63, 301, 309.
 Aubrey, John 55, 232-3, 351,
 385, 446, II 33, III 252, IV 4,
 54, 56, 58, V 24, 55, 57, 256,
 259, VI 93, VIII 4, B44, 209,
Addenda.
 Augustin, Saint 81, 86, B237.
 Avignon 25.
 Ayloffe, John VIII 9, 26, B97.

 Bacon, Francis, baron Verulam,
 vicomte Saint-Albans, 13, 48,
 61, 92-3, 369, 406, 411.
 Bagguley, Wm H. B135.
 Baker, Thomas I 6, VIII 66.
 Baldensperger, Fernand III 83.
 Balfour, John (appelé Balfour of
 Burleigh par Walter Scott, mais
voir D. N. B., article consacré
 au 3^e baron de Burleigh) 278.
 Balzac, J.-L. Guez de 24, 234.
 Banks, Rev. Robert III 118, VIII
 45, B104^{bis}.
 Banks, Theo. H., Jr. VI 93.
 Barrow, Samuel 231.
 Bart, Jean 288.
 Bassompierre 63.
 Bastide, Charles B89.
 Bates, William, D.D. 380, V 229.
 Baudelaire 46.
 Baxter, Richard 358, 362, 365,
 VII 33, B39.
 Bayle, Pierre B213.
 Beaumont, Joseph 14, 19.
 Bedwell, Thomas V 249.
 Beeching, H.C. II 45, 50, B171
 Beer, E.S. de B89.
 Bell, John. 435.
 Belasyse (Bellasis), John, baron
 247.
 Bellegarde I 118.
 Benlowes, Edward III 265.
 Bense, J.F. II 67.
 Benson, Arthur Christopher 444,
 B233.
 Berdan, John M. VI 22.
 Berger, P. III 136.
 Berkeley (Barclay) of Stratton,
 John, 1^{er} baron V 177.
 Berkenhead, Sir John 242.
 Bermudas 157-8, 161, 184-5, III
 46.
 Bermudes, les 29, 182-5.
 Berne 23.
 Bible, la 81, 85, 91, 106, 147, 151,
 194-5, 197, 204, 368, 401, 419,
 420, III 255-6, IV 8, 95, 99,
 145, 151, VII 37.
 Bickley, Francis B176.
 Bilbrough (Bill-borow) 41, 98,
 118-9, 146.
 Biographia Britannica I 80, IV
 4, B214.
 Birch, John, M.P. V 78.
 Birch, Thomas IV 80, B 213.
 Bird, Mr. V 11.
 Birrell, Right Hon. Augustine v,
 VII, VIII, IX, I 28, 56, 67, IV
 23, 32, 154, 180, V 18, 38, 39,
 88, 138, 192, 236, VIII 6, 8, 9,
 18, 66.
 Blackburne, Francis VIII 36.
 Blake, Robert 198-9.
 Blake, William 114-5.
 Blaydes (famille) 13.
 Blaydes, James 15, I 71.
 Blaydes, Mrs. James, née Anne
 Marvell 3, 15, I 3.
 Blaydes, Lydia B44.
 Blood, Thomas 270-1, 349.
 Blount, Charles 422.
 Blount, Thomas VII 254, 257.
 Bludius et Corona 270, 300, 310,
 333.
 Bockstoudt 257.
 Boileau 27, 50, 52, 134, 309, 336,
 375, 386, 390, 396, 401. IV 116.
 Bold, Samuel 32.
 Bolingbroke, Henry St. John, vi-
 comte 431.

- Bonaventure, Saint (le Docteur séraphique) 147.
Book of gems, The VIII 82, B109.
 Bordeaux 226, V 219.
 Boughton, G. H. B186^{bis}.
 Bouhours, le Père 414.
 Boulter, Robert V 38.
 Bouvyer, Jean VIII 98.
 Bowles, Wm Lisle 435-6.
 Boyer, P. V 118.
 Boyle, Hon. Robert 382, 385, V 140, 169, B79.
 Boyle, Roger, voir Orrery.
 Boyle, Catherine, voir Ranelagh.
 Bradshaw, John 177-9, 191-2, 237.
 Bramhall, John 358, 362, VII 28, B39.
 Brandebourg, Frédéric-Guillaume, électeur de 201.
 Brébeuf, Georges de 63.
Bréda, déclaration de 223, 265, 362.
 Brémond, Henri III 61.
 Bright, John B228.
 Brinvilliers, marquise de V 257.
 Bristol, George Digby, 1^{er} comte de 262, V 148.
 Bristol, George Digby, 2^e comte de 262, V 148.
Britannia and Rawleigh 300, 311, 326-8, 334, 346, V 55, 187, B27.
 Broghill, voir Orrery.
 Brome, Alexander 51, I 155.
 Brome, Richard I 155.
 Bromley, Domina I 87.
 Brontë (famille) 98.
 Brook 253.
 Brooke, Rupert III 47.
 Brown, John (de Wamphray) VII 86.
 Brown, John (d'Edimbourg), D.D. B84.
 Brown, Rev. John, D.D. B235.
 Brown, Thomas V 258.
 Browne, Sir Thomas III 165, 239 VII 142, 230, B50^{bis}.
 Browne, William 55.
 Browning, Elizabeth III 81.
 Browning, Robert 444, I 42.
 Bruxelles 257.
 Bryan, Thomas 253.
 Buccleuch, duc de 446, I 143, V 232, VIII 103.
 Buckingham, George Villiers, 2^e duc de 41, 259-60, 262, 268-71, 279, 290, 360-1, 374, 448, I 144, 174, 178, V 230, VII 30, 254, B29^{bis}, 89.
 Buckingham, Mary Fairfax, duchesse de 40-1, 65, 96-8, 116, 127, 133, 135-6, 173, 178, 259, 269, 279, 447, III 25, 181, V 141.
 Buckinghamshire, John Sheffield, comte de Mulgrave, puis duc de VIII 9.
 Buen-Retiro 29.
 Buffon III.
 Bunyan, John IX, B176, 235.
 Burke, Sir Bernard I 3.
 Burke, Edmund 434.
 Burnet, Alexander 267, V 166.
 Burnet, Gilbert 370-1, 373, 375, VII 257, B62-3.
 Burnet, Thomas, master of the Charterhouse III 85.
 Burney 5.
 Burns, Robert 104, 114.
 Burton, Robert VII 230, 249.
 Bury, Thomas I 29.
 Businello, Gio. Francesco 329.
 Bute, John Stuart, 3^e comte de 432.
 Butler, Samuel 307-8, 340-1, 345-6, 350, 386, 388, 394, III 40, 165, 170, IV 168, VIII 55, 58, B6.
 Buxton, Travers B167.
 Byron 73, 140, 158.
 Bysshe, Edward VI 115.
Cabal, the 268, 272, 274, 362.
 Cabaton, A. VII 251.
 Calais 257.
 Calamy, Edmund, D.D. 385, I 72, VII 270.
 Calvin 4, 80, 185, 362, VI 18.
 Cambridge 1-2, 7-15, 19-20, 22, 57, 60, 223, I 3.

- Cambridge, Mass. 9.
Campbell, Thomas 436, B106.
Campion 77.
Canaries, les 121, 187, 199.
Canning, George B207^{bis}.
Carew, Thomas 55, 61-2, 75, 77,
435, III 12, 164, B176.
Carisbrooke 36-7.
Carlisle, Charles Howard, comte
de 245-57, V 183, B89.
Carlyle 213, 306, 442-3, IV 28-9,
32, 151, V 4.
Carruthers, R. IV 80.
Cartwright, Thomas 9.
Cartwright, William 14.
Castlemaine, voir Cleveland.
Catherine de Bragance, reine d'An-
gleterre 269-70.
Catulle 75.
Cave, John I 155.
Cazamian, Louis IX, XI, II 1, 3,
VI 59, B238^{bis}.
Cecil (famille) V 148.
Cervantès 73, 388.
Chaderton, Lawrence 9.
Chalmers, Alexander 435.
Chamberlayne, William III 265.
Chambers, Sir Edmund B 164.
Chancellor, Richard 249.
Chapelain 24.
Character of Holland, The 23,
176, 258, 337, B 21.
Charles I^{er} 8, 12, 14-5, 19-21,
35-40, 173-5, 176-8, 195, 212,
215, 233, 249, 302, 311, 334,
364, I 75.
Charles II 21, 33, 203, 215, 220,
223-4, 226, 241-3, 246-7, 249,
251, 254, 257-8, 260-2, 264-70,
272-7, 280-2, 285-6, 288-93, 296,
310-2, 314-8, 320, 327, 332-4,
359-60, 362-6, 370-1, 391-2, 448,
V 32, VII 258.
Charles XI, roi de Suède 256.
Charlton, Sir Job 284.
Charterhouse, the (à Hull) 3, 5,
6, 16, I 15, 94, 103.
Chateaubriand 96.
Chatham, port 260.
Chaucer 3, 56, 321, 336, IV 4,
VII 257.
Checker (ou Chequer) Inn, The
300, 311, 333, VI 72, 105, B33.
Cherry Burton 2.
Chillingworth, Wm 369.
Choate, I.B. B231.
Christie, W.D. B156-7.
Christine, reine de Suède 188-91,
256, IV 74, VII 201, 250.
Churchill, Charles 432-3, B170.
Cicéron 409-10.
Clarendon, Edward Hyde, comte
de 259-62, 267, 270, 310-4,
318, 323, 338, 340-1, 362, I 34,
III 1, 233, VI 22, 96.
Clarges, Sir Thomas 242-3.
Clarindon's House-Warming 260,
300, 310, 313, 333, 342-6, B22.
Claudien 56.
Clayton, Sir Robert 349.
Cléopâtre 151.
Cleveland, Barbara Palmer, com-
tesse de Castlemaine, puis du-
chesse de 318, 338, V 32, 177,
VI 49.
Cleveland, John 20, 302-8, III
123, 165, VI 130.
Clifford of Chudleigh, Thomas, 1^{er}
baron 245, 268, 271, 274, 284,
287, 320, III 236, B92.
Clorinda and Damon 87, 156,
160, 169.
Clutton-Brock, A. II 14, B237.
Coates, Thomas V 68.
Cobbett, Wm V 75, B91.
Cokayne, Sir Aston I 155.
Coke, Sir Edward 17.
Coke, Roger V 55.
Colbert, J.-B. 287-8, V 154.
Cole, Wm I 1, VIII 66.
Coleridge, Derwent B221, 226.
Coleridge, Hartley I 80, V 32,
B130-1, 152, 184, 221-2, 226.
Coleridge, Samuel Taylor 95, B226.
Colletet 27.
Collier, Jeremy B211.
Collins, Samuel 253, V 117.
Collins, Wm B117.
Cologne 257.

- Comber, Thomas 10, 13.
Common-place-book out of the Rehearsal Transpros'd., A 367, B46.
 Compton, Henry, évêque de Londres 380, VII 135, VIII 2, B58, 61.
 Condé, le grand 24, 30.
 Cook, J. I 21.
 Cook, Thomas (surnommé Hesiod Cooke) 431, I 23, 28, III 31, 276, IV 56, V 17^{bis}, 26, 39, 40, 57, 80, VIII 8, B4, 5.
 Cooper, Charles Henry I 69.
 Copenhague 256.
 Corlass, R.W. I 14.
 Corneille, Pierre 24, 29, 31, 50, 63, 85.
 Cornewall, Theophila 68.
Coronet, The 81-3, III 168.
 Coryate, Thomas 23.
 Cosin, John 10-1.
 Courthope, W.J. B234.
 Coventry, comte de 269.
 Coventry, Henry 243, 320, 366-7.
 Coventry, Sir John 241-3, 291, V 78.
 Coventry, Sir William 243, 320.
 Cowley, Abraham 14, 19, 21, 60-1, 212-4, 304, 329, 411, III 304, B180, 216, 221.
 Cowper, Wm 114, VI 131.
 Crabbe, George 101.
 Craik, G.L. VIII 86, B227.
 Craik, Sir Henry B120.
 Cranmer, Thomas 369, 373.
 Crashaw, Richard 10, 13-4, 19, 20, 55-6, 60, 62, 78-81, 170, I 49, III 29, 30, 54, B115.
 Croft, Herbert 373-6, 379, B55-7, 62.
 Cromwell, Elizabeth, Lady Claypole 205-6.
 Cromwell, Frances, Mrs. Rich 181-2, 202-3, 205, IV 28-9.
 Cromwell, Henry 220.
 Cromwell, Mary, Lady Fauconberg 100, 202, 205, IV 29, 136, V 94.
 Cromwell, Oliver VIII, 20, 22, 33-40, 101, 145, 174, 179-82, 189-91, 193-4, 196-216, 218, 233, 237, 246, 303, 328, 358, 397, 410, 422, 428, 433-4, 439, 443, 448, I 144, III 203, 284-9, IV 28, 79, 80, V 177, B207^{bis}, 213, 216, 225, 236.
 Cromwell, Richard 208, 218, 220, 246, 328.
 Cumberland, Henry-Frederick, duc de 434.
 Curius Dentatus 227.
 Curtis, Rev. A. I 13.
Damon the Mower 101-3, 136, 158, 169-70.
 Danby, Thomas Osborne, comte de 193, 226-7, 274, 277, 279-80, 285-6, 289-90, 292, 297, 311, 324, 373, 400, VII 135, 246, B 89, 169, 184^{bis}.
 Danemark 256-7.
 Danson, Thomas 381, 383-5, 395, 399, 402, 418, VII 257, B81.
 Dante 49, 174, 444, II 60.
Daphnis and Chloe 69-70, 139-41, 160, 167.
 Darby, John 366.
 Darwin, Erasmus III 118.
 Davenant, John 369.
 D'Avenant (Davenant), Sir William 57, 173, 203.
 Davies, T 433, B5.
 Dawson, Ben I 180.
 Dawson, George B 228.
 Darley, Editha et Francis I 72.
 Davidosk de Nicolaef 251.
Déclaration d'indulgence 272-3, 292-3, 359, 362, 365, 368, 387.
Definition of love, The 73-5, 128, 145-6, 156, 167.
 Defoe, Daniel 234, 430.
 Delattre, Floris II 1, III 12, 23, 108, 302.
 Delille, l'abbé IV 72.
 Démosthène (?) 406.
 Denham, Sir John 31, 57, 126, 330-1, 337, 351, I 113, 155, V 146, VI 94-5, VIII 53, B22, 119.
 Denham, Margaret Brooke, Lady V 260, VI 93.

- Demon 21. 58. 134.
 Descartes 24 397. 448.
 Devonshire, William, Lord Cavendish, plus tard 1^{er} duc de V 57. 78.
 Devonshire, William Cavendish, 2^e duc de 431, V 57.
 De Witt, Jean 260, 265, 276, V 247.
Dialogue between The Resolved Soul, and Created Pleasure, A 83-5. 159-60.
Dialogue between the Soul and Body, A 85-7. 128.
Dialogue between the Two Horses, A 276-7. 300. 311. 314. 316. 322. 334-5. 344-7. V 187. B28.
Dialogue between Thyrsis and Dörinda, A 87-9. 160.
 Dickenson, Mrs Hannah 187.
 Digby, Sir Kenelm III 232.
 D'Israeli, Isaac 438. B217.
 Dobson, Austin III 232.
Doctissimo suo Amico Doctori Wittic B19.
Doctor Turn'd Justice, The VI 6.
 Donne, John x. 45-7. 49. 50. 52-6. 58-60. 62. 65. 67. 69. 70. 72-3. 77. 82. 86. 89. 117-8. 126. 133. 135. 144. 147. 154-6. 168. 170-1. 202. 211. 234-5. 308. 336-7. 418. 429. 439. II 1, III 12. 17. 47. 245. 321, VI 31, 117, 125. 131. B6. 199.
 Dorislaus, Isaac 13. 175.
 Dorset, Charles Sackville, baron Buckhurst, comte de Middlesex, puis de 290. 351.
 Dottin, Paul VIII 28.
 Douglas, Archibald 304-5.
Douces, traité de 265. 272. 286. 363. V 167.
 Dove, John 439. IV 11. 23. V 39. B129. 146-8. 221. 224. 226-7.
 Dowden, Edward B166.
 Downe, Thomas, comte de IV 27.
 Downing, Sir George 219, 246, V 93. 122. B161.
 Drinkwater, John III 47.
 Drogheda, prise de 33.
 Drury, G. Thorn III 147, IV 44. B29^{bis}, 207^{bis}.
 Dryden, John x, 31, 48-9, 51-2, 72, 74, 131, 170, 210-2, 215, 308, 312, 332, 336-7, 350-1, 353, 360, 374, 394, 401, 427-9. 446, I 123, III 321, IV 178, V 178, VI 25, 53, 115, 128, VII 250, 254, 257, VIII 9, 25, 28, 88, 90, B104^{bis}, 117. 199.
 Dunbar, bataille de 39, I 162.
 Duncombe, Sir John 341.
 Dunkerque, prise de I 145.
 Duns Scot 382.
 Duppa, Brian 186.
 Duquesne, Abraham 288.
 Dutton, John 182-2.
 Dutton, Mrs. John IV 28.
 Dutton, Sir Ralph 181.
 Dutton, Wm 179-82, 199, 202, 447. IV 32.
 Dvina (Duina), rivière 250.
Dvortsovyé Razriadi, voir *Hiérarchies du Palais*.
 Echard ou Eachard, Lawrence 193, B210.
Earl of Shaftesbury's Speech..., *The* B94.
Eclectic Review 439, B147.
 Ecosse 37, 39, 146, 267-8, 278, 304-6. 362, V 247.
 Edgar, le prince 243.
Edinburgh Review 440, VIII 54,
Elegy upon the Death of my Lord Francis Villiers, An I 144, B16.
 Eliot, T.S. 445, B135, 187, 202, 239.
 Elisabeth, reine d'Angleterre 9, 47, 59, 276.
 Ellis, A.S. I 2.
 Ellis, Arthur xi.
 Ellis, George 435, B105.
 Elsenaur 257.
 Ely I 1.
 Ely, évêque d' I 3.
 Emerson, Charles Chauncy VIII 83.
 Emerson, Ralph Waldo VIII 83, B116.

- Emmanuel College 2, 9, 10, 16, 30.
Ennys V 176.
Epicure 49, 75.
Epigramma in Duos montes 98.
Epitaph upon —, An III 54.
Erastus IV 5.
Espagne 20, 23, 29, 194, 198-9, 285, 287, VII 250.
Essay on Councils, voir Short historical Essay...
Essex, Robert Devereux, 3^e comte d' 174.
Etheredge, Sir George 318, 375-6, VI 77.
Eton 179, 183, 185-6, 188, 191-2.
Eusèbe 403, VII 231.
Evelyn, John 318, I 115, 129, 141, 155, III 1, 85, V 143, VI 104.
Eves, Mrs. Rebecca V 141.
Eyes and Tears 78-80, 128, 149-52.
Fair Singer, The 77, 157.
Fairfax, Edward 39.
Fairfax, Lady, née Anne Vere 40-1, 173, 178, I 179, III 181.
Fairfax, Mary, voir Buckingham.
Fairfax, Thomas, 3^e baron 38-41, 67-8, 94, 96, 120-1, 173-4, 178, 181, 259, I 144, VI 22.
Falkland, Lucius Cary, 2^e vicomte 21, II 47.
Falkland, 3^e vicomte I 155.
Falls, Cyril B135, 188, 238.
Fauconberg, Thomas Belasyse, vicomte, puis comte 100-1, 202, V 94, B89.
Feiling B92.
Fell, Philip B62.
Fénelon 448.
Ferguson, Robert B50^{ter}, 78.
Ferries (Alderman) I 29.
Field, Barron VIII 59.
Fielding, Henry 431.
Fielding 5.
Finch, Sir Heneage 222, 400-1, VII 134.
First Anniversary..., The 193-7, 208, 215, 310, 337, B20.
Firth, Sir Charles VI, XI, 444, IV 150-1, 180, V 39, 152, B94, 232.
Fischer, Payne IV 181.
Fitzgerald, Edward 442.
Fitz-Hardinge, Sir Charles Berkeley, 2^e vicomte 341.
Flagellum Parliamentarium... B92.
Flamborough 2.
Flavius Végèce 39.
Fleckno 25-8, 336-7.
Flecknoe, Richard 25-8, 144.
Fleming, Caleb VII 91.
France 20, 23-4, 270, 272, 285-8, 296, 326, 356, 415, V 23, 176, VII 250.
Frechwell, Lord 401, V 216.
Frédéric III, roi de Danemark 256.
Freeman, R. V 31.
Fréneau, Philippe Morin IV 42, 44.
Frowde, Sir Philip V 63.
Fuller, Thomas 7, 17, I 3, 18.
Farther Instructions..., voir *Further Advice...*
Furetière 394.
Further Advice to a Painter 267, 300, 332, B31.
Gale, Theophilus B80.
Galitzin, prince V 100.
Galland, René V 31.
Gallery, The 70-1, 136, 158.
Gand, prise de 296.
Garden, The 93-4, 123-7, 134, 156-8.
Gardiner, S.R. I 35, 70, 104, 162, 169, IV 7, 14, 39, 77, 88, 91, 107, 154.
Garland, Augustine IV 109.
Garroway, William B96.
Gautier, Théophile 50, III 105, *Errata*.
Gee, Samuel V 261, B159.
Genève 4, 8, 23-5, 78, 362.
Gent, Thomas I 73, 76, 80, B212.
Gentleman's Magazine V 31.
Georges III, roi d'Angleterre 432, 434.

- Gilby, Anthony 244, V 18, 20, 68, 254.
 Gildon, Charles B30, 165.
 Gillow, Joseph I 123.
 Giotto 119.
 Gloucester, Henry, duc de 19.
 Godbolt, Thomas 253.
 Godfrey, Sir Edmund Berry VI 4.
 Godwin, William 437.
 Goethe 49.
 Goldsmid, Edmund B119.
 Goldsmith, Olivier III 153.
 Gongora 46, 62.
 Gosse, Sir Edmund 444, II 1, 2, 4, IV 44, V 39, B135, 190, 229.
 Graham, Sir Reginald, *Bt* B208^{bis}
 Gramont, Philibert, comte de, *voir* Hamilton.
 Granger, Jantes VIII 103, B215.
 Gray, Thomas 432, III 85.
 Greatrakes, Valentine V 140, B207^{bis}.
 Greene, John V 38.
 Greenhill I 72.
 Gregory, *Father-Greybeard...*, *voir* Hickeringill.
 Greville, Fulke, Lord Brooke 13.
 Grey, Anchitell V 146, 149, 203, 203^{bis}, 206, 209-10.
 Grierson, H.J.C. II 1, 13, 47, III 1, 321, VI 31, B127.
 Grindal, Edmund 373.
 Griswold, R.W. B112.
 Grosart, A.B. VI, 443-4, III 118, 136, 157, IV 23, 32, 116, V 1, 20, 38-9, 68, 70, 88, 192, VI 6, 8, VIII 8, B2, 70, 90, 92, 155^{bis}-7, 159.
 Grosvenor, colonel V 256.
 Grotius 23, 185.
Growth of Popery, *voir Account of the Growth...*
 Guarini 62.
 Guillaume III, roi d'Angleterre 175, 285, 292, 296, 329, 429-30, V 213, 247.
 Guioums (?) 253.
 Guizot IV 7, 18, 88, V 9.
 Gunning, Peter, évêque d'Ely 380, B62.
 Guthkelch, A.C. VIII 31.
 Gwyn, Eleanor (Nell) 290, 332, V 32, 77.
 Habington, William 77, III 304.
 Hailstone, Edward I 177.
 Hales, John 185-7, 363, 422, 424.
 Halifax, George Savile, marquis de VI 3, B 199.
 Hall, John I 155.
 Hall, Joseph 3, 308, 369.
 Hall, Marie, *née* Sibree 443-4, B132.
 Hall, S.C. B109.
 Hall, Mrs. S.C., *née* Anna-Maria Fielding B150-1, 153, 225.
 Hambourg 257.
 Hamilton, Antoine 318, I 177, VI 79, B155.
 Hammond, Henry 369.
 Hampton Court 36-7, B207^{bis}.
 Haneman, Adriaen 446, VIII 103, B198.
 Harcourt, Sir Philip 283-4, V 57.
 Harcourt, Simon, 1^{er} vicomte V 57.
 Harley, Sir Edward 234, 379, VII 272.
 Harley, Robert, 1^{er} comte d'Oxford 234, V 125, B99.
 Harmand, René II 62.
 Harmar, John I 155.
 Harrington, James 233, 438, III 97, IV 48, 156.
 Harrington, Rev. — I 20.
 Harrington, *ou* Harington, *ou* Harrinton, John B71.
 Harris, Walter I 123.
 Hartlib, Samuel, père et fils V, 57.
 Harvard, John 9.
 Harvey, Charles IV 179.
 Harwood, Th. IV 40.
 Hastings, Henry, baron 31-3, 51-2, 144.
Haymarket Hectors, The, *voir Upon the cutting...*
 Hayes (Hays) V, 157.

- Hazlitt, William 436-7, 440, 442, B107.
 Headley, Thomas 435.
 Hebdon, Sir John 253.
 Hebdon, Thomas 253.
 Hébdon, le chevalier (?) 253.
 Henderson, Daniel J. B195^{bis}.
 Henri IV, roi de France 24.
 Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre 11-2, 14-15, 19.
 Henson, Right Rev. H. Hensley VII 101, VIII 97, B57, 135.
 Herbert, George 55, 60, 82-3, 89, 168, 183, II 55.
 Hérodote 140.
 Herrick, Robert 31, 55, 75, 77, 161, I 155, II 1, 108, B176.
 Hessle 4.
 Hickinggill, Edmund, auteur de *Gregory, Father-Greybeard* 368, 414-5, I 101, V 71, B50, 56, 95.
 Hicks, Fr. Ch. IV 42, 44.
Hierarchies du Palais, Les 252, V 101 118, 124.
 Higgons (Higgins), Sir Thomas 329, I 155.
 Highgate 228, 230.
 Hildyard, Sir Christopher 3.
 Hildyard, Sir Robert V 95.
 Hill, T. I 80.
His M——y's most Gracious Speech... 277, 391, VI 27, 56, B95.
Historicall Poem, An 300, 310, 316, 325-6, 332, B26.
History of the Twelve Cæsars..., The B87.
 Hobbes 48, 144, 146, 327-8, 357, 361, 363, 374, 378, 382, 411, 449, I 56, 162, V 55, VII 150.
Hodge's vision from the Monument VI 8.
 Hodges, auteur (?) de *S'too him Bayes...* B48.
 Holderness 3, I 9, 10, 11.
 Holland, Philemon B87.
 Holland, Henry Rich, comte de 8.
 Hollande (*plus correctement Provinces-unies*) 20, 23, 121, 175-6, 201, 245-6, 249, 258-60, 265, 272-3, 285, 287, 295-6, 401, V 176, VII 258, B207^{bis}.
 Holliday, Carl B124.
 Holles (Hollis), Denzil, baron V 228.
 Hollis, Thomas 432-3, VIII 41, 103.
 Holmes, Oliver Wendell VIII 83.
 Holmes, Sir Robert VII 177.
 Homère 15, 330.
Honesty's best policy V 242.
 Hood, Edwin Paxton B131, 152.
 Hooker, Richard 357, 369, 378, 406, B72.
 Horace 15, 56-7, 80, 166, 308.
Horatian Ode..., An 33-8, 166, 215.
Hortus 94.
 Hourticq, Louis III 146.
 Howard, Sir Robert V 78, 146, 206, B68.
 Howe, John 381-5, V 229, B79, 223.
 Howitt, William B169.
 Hugo, Victor 73.
 Hull, rivière 6.
 Hull (*officiellement* Kingston-upon-Hull) 3-5, 9, 15-6, 20, 22, 40, 68, 217-8, 220-1, 224-5, 236-40, 245, 247., 257, 291, 296-7, 425-6, 432-3, 439, 444-5, I 3, 14, 27, 29, 95, V 24, 38, VIII 43, B132, 134^{bis}-6, 184, 184^{bis}, 195.
 Humber 3, 6, 17, 68, 238, 432.
 Humphrey, John 365, B40.
 Hunt, Leigh 437, 440, B110.
 Hunter, Joseph I 72.
 Huntingdon, Ferdinando Hastings, comte de 31.
 Hutchinson, Thomas VIII 63.
 Huxley, Leonard B155.
 Huyghens, Constantin 65.
 Hyde, Anne, voir York.
 Ingelo, Nathaniel 188, 190, V 109.
 Ingres III 21.
Inscribenda Luparæ 24, 121.
 Ireton, Henry 237, B225.
 Irlande 36, 38, 259, 270-2.

- Italie 20, 23, VII 250.
 Jack (laquais de Marvell) 227.
 Jackson, C. I 76.
 Jacques I^{er} 369.
 Jamaïque 198, 213.
 Jane, G. B60, 62.
 Jean, Saint, apôtre IV 8.
 Jean de la Croix, Saint III 159.
 Jekill, John V 157.
 Jenkyn,, Winifred VII 152.
 Jésuites, les 11, 26, 56, 287, 297,
 I 105, B50^{bis}.
 Jenks (Jinks), Francis B45.
 Jolliff, John V 141.
 Johnson (famille) B207^{bis}.
 Johnson, Samuel 47, 49, 101,
 435, 437, 440, VIII 49, 103,
 B207^{bis}.
 Jonson, Ben 45, 55, 57, 126, 129,
 132, 166, 173-4, 215, I 49, 155,
 171.
 Jordan, Sir Joseph V 70.
 Juifs, les 25, 420, VI 31.
 Jullian, Camille V 219.
 Juvénal 308, 353.

 Keats 171, III 322.
 Kennett, White VIII 34.
 Kent, William 93.
 Ker, W.P. II 12, V 235, VII
 172, B120.
 Kérualle, Louise de V 32.
 Khitrovo, Bogdan V 101.
 King, Edward 14, 57, III 165.
 King, Henry, évêque de Chiches-
 ter 435, B202.
King's speech, The, voir *His*
M——y's most Gracious Speech.
Kings Vowes, The 300, 310, 332,
 3, 344-5, V 163, VI 56, B20^{bis}.
 Kingston-upon-Hull, voir Hull.
 Kippis, Andrew B214.

 La Bruyère, Jean de 301.
 Lacy, John VII 35.
 La Fontaine, Jean de 98, 168,
 298, 334.
 La Haye 173, 246.
 Lake 242-3.
 Lamar, René VI 23.

 Lamartine II 52.
 Lamb, Charles 437, 439, 440,
 442.
 Lambert, archidiacre B134^{bis}.
 Lambert, John 221.
 Landor, Walter Savage 438-9,
 VII 257, B101^{bis}, 220.
 Landseer, Sir Edwin H. B184^{bis}.
 Langland, William 302.
 La Rochefoucauld, François VI,
 duc de 46, 400.
Last Instructions to a Painter, The
 260, 276, 300, 310-13, 315, 319-
 24, 329-32, 337-8, 346, B29.
 Laud, William 8-10, 13, 182, 186,
 303, I 53.
 Lauderdale, John Maitland, comte,
 puis duc de 267-8, 373, V 172,
 247.
 Lausanne 249.
 Lawrence, Edward 192.
 Layer-Hale-Wortham, Rev. B.H.
 I 3.
 Leclerc, Jean VII 280, B71.
 Leconte de Lisle III 129.
 Lee, Sir Thomas (?) V 78.
 Legouis, Emile ix, xi, I 148, II
 1, 8, 23, III 20, 58, 106, 124,
 137, 322, B175^{bis}, 238^{bis}.
 Leigh, Richard, auteur de *The*
Transproser Rehearsed 367, V
 41, VII 66, B47.
 Lely (Lilly), Sir Peter I 177, III
 147.
 Lefroy, Major-general J.H. IV
 33-5, 38-9, 44, 47, 49.
 Lemierre, Antoine-Marin 198.
 Le Neve, John IV 37.
 Le Nôtre, André 92.
 Lestin, Roman 253.
 LeStrange,, Sir Roger 365-7, 371,
 V 230, 247, VIII 2, 14, 66, B50,
 76-7, 92-3.
Letter from Amsterdam..., A 295,
 422-3, V 24, B75.
Letter from a person of quality...,
 A B89.
Letter to Doctor Ingelo..., A 188-
 90.
Letter to the Earle of Shaftesbury

- from Tom Tell-Troth...*, A VIII 10.
Lex Talionis 375, 378, B60-2.
 Liberi, Pietro 329.
 Ligne, Claude Lamoral, prince de 206.
 Liljegren, S.B. IV 156.
 Lloyd, William B62.
 Locke, John 48, 293, 385, 420, B71, 89.
 Lockhart, Sir William V 3.
London Christian Instructor 439.
 Londres 20, 29, 67, 173, 200, 227-8, 258-9, 297, 445, I 176.
 Longus 69.
 Lorrain, Claude Gelée, *dit* le I 129.
 Louis XIII 24.
 Louis XIV 24, 259, 265-6, 273, 277, 285, 287-9, 301, 327, 448, IV 116, V 176, 213, VII 258.
 Louvois 287.
 Louvre, le 24, 121.
Love Letter to the Author of Rehearsall Transposed, A VII 66, B50^{bis}.
 Lovelace, Richard 30-3, 41, 61-2, 77, 148, 170, 447, I 144, III 123.
 Low, Sir Sidney V 22, 39.
 Lowell, James Russell 443.
Loyall Scot, The 267-8, 300, 304-7, 324-6, 335, B30.
 Lucain 173, II 62, B181.
 Lucas, F.L. B201, 240.
 Lucien 335.
 Lucrèce 49.
 Ludlow, Edmund 217-8, V 1.
 Luther 59.
 Luttrell, Narcissus B29^{bis}.
 Luxembourg, le maréchal de 296.
 Lyly, John 143.
 Lyon I 106.
 Macaulay 353, 440, V 24, 61, VI 76-7.
 Macdonald, George B115.
 Machiavel 38.
 Mac Ward, Rev. Robert 371.
 Madrid 29, 119.
 Mahomet 59.
 Malherbe 50, III, 130, I 65, 166, III 27.
 Malines 257.
 Mallet, David 433, B141.
 Manchester, Edward Montagu, comte de 22, I 163.
 Maniban, Lancelot-Joseph de I 112, V 140, B207.
 Mantouan, Battista Spagnuoli, *dit* le 100, III 92.
 Marche, Monsieur de la IV 63.
 Mare, Walter de la B188.
 Margoliouth, H.M. x, xi, 445, I 3, 15, 74, 87, 94, II 52, 56, III 1, 2, 30, 157-8, 165, 303, 314, IV 12, 37, 104, 116, 122, V 20, 23, 33-4, 38-9, 57, 61, 68, 70, 72, 75, 88, 137-9, 141, 157, 191, 209^{bis}, 227, 254, VI 3-8, 10, 17-8, 33, 37^{bis}, 75, 93, 117, 131-2, 134, 138, 140-2, VII 133-5, VIII 2, 9, 14, 27-9, 66, B2^{bis}-4, 14, 16, 23, 25, 29^{bis}, 42, 44-5, 50^{bis}, 51^{bis}, 69, 85, 93, 95-6, 99, 104^{bis}, 180-1, 196, 205-6, 207^{bis}.
 Marie-Madeleine 78-9, III 30.
 Marino, G.-B. (le cavalier Marin) 46, 62.
 Marivaux 104.
 Markham, Clements Robert I 172, 174-5, III 150.
 Marlborough, John Churchill, 1^{er} duc de 329.
 Marlowe, Christopher B199.
 Marot, Clément 101.
 Marston, John 308.
 Marten, Henry 438, B220.
 Martial 51, 308, III 9.
 Martin, L.C. II 55.
Martin Mar-Prelate 355, 427, VII 36.
 Marvell, Rev. Andrew 1-6, 9, 11, 16-8, 178, 398, I 3, 4, 6, 7, 18, 20, 23, 27, 48, 74, 80, 82, 84, V 1, 22, 73, VIII 58, B140, 207^{bis}, 212.
 Marvell, Mrs Andrew, *née* Anne Pease 2, 3, 17.
 Marvell, Mrs Andrew, *née* Lucy Alured 17, I 94.

- Marvell, Anne, voir Blaydes.
 Marvell, Elizabeth, voir More.
 Marvell, John, de Shepreth 1.
 Marvell, John, frère du poète 3.
 Marvell, Mary, femme du poète (?) 228-30.
 Marvell, Mary, voir Popple.
 Marvell, Parnella 13.
 Marvell, Thomas 1.
 Marvells, The, manoir 2.
Marvell's Ghost VIII 26, B98.
 Mason, William 432-3.
 Massingham, H.J. II 1, III 123, B126, 135, 190.
 Masson, David v, I 162, IV 10, 12, 14, 19-22, 32, 77, 79, 122-7, 135-6, 178, V 12, 15, 44, VII 66.
Match, The 73, 128, 167.
 Mather, Cotton VII, 249, VIII 24.
 May, Thomas 57, 173, I 176.
 Mayerne, Sir Theodore Turquet de I 153.
 Mayor, J.E.B. VIII, 66.
Mazarinades, les 301.
 Meadows, Sir Philip 179, 200, IV 178.
 Mearne, Samuel VII 62.
 Médard, André V 118.
 Melbourne 13.
 Meldreth 1, 13.
 Ménasce, Jean de II 23.
 Menevicette, le chevalier de 282.
Mercurie Trismégiste 39.
 Meredith, Mrs. George, née Mary Peacock V 31.
 Meredith, George B164.
 Meres, Sir Thomas 284-5, V78 (?).
 Meynell, Francis B125, 179.
 Michel Ange 25.
 Miège, Guy 248-57.
 Miles (pseudonyme ?) B143.
 Milton IX, 12, 14, 20-1, 25, 49, 56-8, 65, 77, 81, 84, 92-4, 157, 161, 168, 175-9, 181, 190-3, 200, 203, 211-2, 214, 220-3, 230-2, 248, 302, 326, 361, 366-7, 369-70, 380, 384, 410, 421-2, 428, 438-9, 444, 447, I 162, 169, 176, III 92, 105, 167, 171, 184, 234, 321, IV 20, 22-3, 72, 126, 178, V 57, VII 66, 242, 244, VIII 30, 90, B8, 171, 186^{bis}, 207^{bis}, 220.
 Milward, John V 146, 149, 153, 177.
Miscellaneous Poems 428.
Mr. Smirke... 277-8, 375-7, 379-80, 389, 393, 411, B64, 64^{bis}.
 Mitchell, James 278.
 Mitford, Mary Russell 440, B111.
 Molière 50, 74, 253, 325, 396.
 Monck (Monk), George, plus tard duc d'Albemarle 220-1, 233.
 Monmouth, James Scott, duc de 242, 290-2, 296, 448, I 143.
 Montagu, Ralph, plus tard duc de Montagu 286.
 Montague Summers VII 34.
 Montaigne 24, 89, 403.
 Montesquieu 121.
 Montgomery, James 439, Bro8.
Monthly Review 439.
 Montrose, James Graham, marquis de B123^{bis}.
 More (Morus), Alexander 192, 370.
 More, Robert I 72.
 More, Mrs. Robert, née Elizabeth Marvell 3, I 72.
 More, Thomas I 72, VII 270.
 Morel, Auguste II 23.
 Morel, Léon III 85.
 Morpeth, Edward Howard, vicomte 250, 252.
 Morris, William 445.
 Morton, Richard V 261.
 Morton, Thomas 369.
 Moscou 251.
 Moscovie, voir Russie.
Mourning 69, 138-9, 167, 169.
Mower against Gardens, The 90-3, 101, 166.
Mower to the Glo-worms, The 101, 167, 170.
Mower's Song, The 101, 165-6.
 Muddiman, J.G. VIII 14.
 Muller, Max III 232.
 Mullinger, J.B. I 29, 30, 32-4, 37-8, 40, 51, 53, 55, 59-61, 69.
 Munzer, Thomas IV 104.

- Musicks Empire* 77, 157.
 Musset 303.
 Mutschmann, H. V 99, *Errata*.
- Nantes, révocation de l'édit de*
 287.
 Napoléon I^{er} 439.
 Needham, Marchamont 192-3,
 221, I 162, IV 10.
 Nelthorpe, Edward V 57.
 Nestrof, le pristaf 250-1.
 Nethercot, A.H. VIII 1, *Errata*.
 Nettleton, Robert, neveu par al-
 liance du poète B44.
 Nettleton, Robert, petit-neveu du
 poète 433, 446, VIII 103, B44.
 Neville, Henry V 55.
 Newton, Sir Isaak 13, 144.
 Nicholas, Sir Harris B92.
 Nichols, John VIII 41, 44.
 Nidd, rivière 38.
 Nieuport 201.
 Nihuysen 255.
 Niveleurs, les 119, 174, 196.
 Noailles, comtesse Mathieu de
 III 322.
 North, Roger 431.
 Norton, Rev.—— 11.
 Norton (paroisse) 17.
Nostradamus's Prophecy 300, 310,
 332, 346, V 163, B27.
 Nouvelle-Angleterre 8, 185.
 Novgorod (Novogrod) 255.
 Nun Appleton 41, 67, 94-7, 99-
 100, 105, 119-21, 146.
Nymph complaining for the death
of her Faun, The 113-7, 121-2,
 131-2, 158-9.
 Oates, Titus 298, VI 4, VIII 14.
 O'Brien (Obrian), Charles 242-3.
Oceana and Britannia V 55, VI 8.
 Oldham, John 352.
 Oliver, D.E. B178.
On a Drop of Dew 80-1, 128,
 136-7, 168-9.
[On Blood's Stealing the Crown]
 270, B31.
On his Excellent Friend Mr. An-
drew Marvell 426-7, V 258,
 B208.
- On Mr. Milton's Paradise Lost*
 231-2, B24.
On the Lord Mayor and Court of
Aldermen..., voir *Upon his Ma-*
jesties being made free of the
Citty.
On the Victory obtained by Blake...
 198-9, 209, B23.
 Orange, Guillaume, prince d', voir
 Guillaume III.
 Orange, Mary Stuart, princesse
 d' 175.
Ordre d'ambassade V 100.
 Orléans, Henriette d'Angleterre,
 duchesse d' 265, 418.
 Ormond, James Butler, duc d'
 270, V 253.
 Ormsby, John 443, B155.
 Orrery, (Orery), Roger Boyle, ba-
 ron Broghill, puis comte d' 268-
 9, VII 140.
 Ossory, Thomas Butler, comte
 d' V 253.
 Ostade, Adrien et Isaac van 23.
 Ouse, l', rivière 38.
 Ovide 56.
 Overton, Colonel Robert 192.
 Owen, John 358, 362, 374, B34-
 6, 38.
 Oxenbridge, Elizabeth 179.
 Oxenbridge, John 179-185, 191-2.
 Oxenbridge, Mrs. John, née Jane
 Butler 180, 183.
 Oxford 8, 14, 223, 257-8, I 65.
 Packer, ou Parker, Samuel B 69.
 Palatin, Charles-Louis, Electeur
 221-2.
 Palgrave, Francis Turner 441-3,
 B113.
 Palmer, Barbara, voir *Cleveland*.
 Paris, Salomon (?) 253.
 Parker, Karl Theodore IV 154,
 177, B236.
 Parker, Matthew 363, 373.
 Parker, Samuel 19, 230-1, 355-
 66, 368-72, 374, 376, 378, 381,
 386-91, 394-400, 402, 405-6, 418,
 422, 424, 427, 432, 438-9, I 16,
 26, 90, 101, 106, 111, II 35, 39,
 III 139, 253, 260, IV 57, V 20,

- 71, 78, 123, 180, 182, 186, 206, 258, VI 1, 2, 18, VII 245, 249, 251, 253-4, 257, 268, VIII 36, B34, 36-9, 49, 50^{ter}, 53-4, 210, 217, 220.
- Parliamenti Angliae Declaratio* B86.
- Parry, Simon 242.
- Parsons, Dr James VIII 46, B104^{bis}.
- Pascal 145, 356, 382-4.
- Paul, Saint 9, 80, 148, 383, 424.
- Peake, Sir William 349.
- Pell, John III 252, V 57.
- Penn, Sir William 194.
- Pentith, George B184^{bis}.
- Pepys, Samuel 243, 246, 263-4, 318-20, IV 135, V 1, 20, 122, 142, 152-3, 260, VI 95, 104, VII 177, B92.
- Perkins, William 9.
- Perse (Aulus Persius Flaccus) 46.
- Pestell, Thomas sen., Thomas jun., William I 155.
- Peterhouse (college) 10.
- Peters, Hugh IV 68.
- Pétrarque 56.
- Pett, Peter 342, V 146, 153.
- Phillips, Edward 192, 222-3, IV 14, VII 56.
- Picture of little T.C...*, *The* 71, 167-8.
- Pierre le Grand 248, V 125.
- Plain dealing...* B88.
- Platon 9, 61, 89.
- Plattard, Jean VII 167.
- Player, Sir Thomas VI 53.
- Pléiade, la 130, *Errata*.
- Plesco, voir Pskov.
- Plotin III 249.
- Plutarque 102.
- Poçolski prikaz*, voir *Ordre d'ambassade*.
- Poe, Edgar Allan 440-1.
- Poem upon the Death of O.C.*, *A* 203-8, 215.
- Poingdextre, Jean I 65.
- Polichinelle 361, VI 26.
- Ponder, Nathaniel 365-6, 380, B44, 51.
- Pons, Emile VII 188, VIII 31.
- Pope, Alexander 55, 165, 170, 337, 401, 418, 436, 440, I 123, VI 111, 115, B199.
- Popple, Edmund 16, 217, 226, 238, I 95, V 1, 40, 57.
- Popple, Mrs. Edmund, née Mary Marvell 3, 16.
- Popple, les filles d'Edmund (?) V 17^{bis}, 40.
- Popple, William 226, 234, 241, 287, 420, 423, 426, I 112, V 34, 40, 57, 140, 256, VIII 8.
- Poscher, Robert VII, VIII, I 67, 70, 91, 105, 113, 157, II 46, VI 125.
- Pottier, Jacques III 119.
- Poulson, George I 9, 12, 14-5.
- Poussin, Nicolas I 129.
- Prat, Thomas 253.
- Praz, Mario II 1, 7, 30, 57, III 27.
- Preston, John 9.
- Previté-Orton, C.W. VI 10, 32, 96.
- Pride, Thomas 237.
- Properce 140.
- Pruvost, René B175^{bis}.
- Pryme, Abraham de la I 76, 80.
- Pryme, de la (famille) I 3.
- Pskov (Plesco) 255.
- Pulteney, William, plus tard 1^{er} comte de Bath 431.
- Pultney, Sir William 242-3.
- Prynne, William I 43.
- Quiller-Couch, Sir Arthur B122-3.
- Rabelais 24, 319, 388-9.
- Rait, R.S. B123^{bis}.
- Raleigh, Sir Walter 334.
- Raleigh, Prof. Sir Walter III 39.
- Rambouillet, l'hôtel de 24.
- Ramsay, Alexander B169.
- Ramsay, Mary Paton III 237.
- Ramsden, John 217, 221, 244, V 1, 13, 23.
- Ramsden, William, (mort en 1637) 16, I 76, V 1.

- Ramsden, William (mort en 1680) V 20.
- Randolph, Thomas I 49.
- Ranelagh, Catherine Boyle, Lady 192, V 169, VII 140.
- Rawlins, Thomas I 155.
- Read, Herbert II 13.
- Reeves, Miles 242.
- Regnier, Mathurin 309, I 130, *Errata*.
- Rehearsal Transpros'd, The* 272-3, 359-64, 387, 394, 411, B42-4.
- Rehearsal Transpros'd, The second part, The* 274-5, 369-70, 390-1, B51, 51^{bis}.
- Remarks upon a late disingenuous discourse...* 381, 384-5, 411, V 250, B83-4.
- Retrospective Review* 437-8.
- Rhône, fleuve 25.
- Rich, Robert 182, 202, IV 29.
- Richmond, Charles Stuart, duc de V 63.
- Ridley, Edward B181.
- Riga 255.
- Rivet, André B64.
- Rivière, R.P. de la III 61.
- Robbins, Ivy Caroline XI, IV 28, 32, V 39, 125, 146, 240, 242, 249, VII 56-7, 62, 135, 177, VIII 10, 14, 24, B50^{ter}, 65, 89, 95-6, 99, 137.
- Rochester, évêque de (John Dolben ?) VII 91.
- Rochester, John Wilmot, 2^e comte de 290, 351-3, 371-2, 397, B119.
- Rocroi, bataille de 26.
- Rogers, Benjamin 188, 205, 250, IV 67.
- Rogers, Henry 440-1, B6, 151, 223, 226^{bis}.
- Rome 23, 26-7, 176.
- Ros 80-1, III 206.
- Rosemary and Bayes, voir* Stubbs.
- Rosse, le capitaine V 176.
- Rota, club de la 233, 332.
- Rousseau, Jean-Jacques 93, 96.
- Royal Resolutions, voir* *Kings Vowes, The*.
- Rudyard, William I 155.
- Rump: or an exact collection...* VI 12.
- Rupert, le prince 303, V 57, VI 22.
- Rushworth, John V, 57.
- Russie 217, 247-55, 257.
- Ruvigny, Henri de Massué, marquis de V 228.
- Ruyter, Michel Adrien de 260, 288, 304.
- Sacheverell, Henry B99.
- Sackville, Thomas, 1^{er} comte de Dorset 155.
- Sadleir, Mrs., née Anne Coke 177, I 18, III 2, V 55.
- Saint-Amant, Marc-Antoine Girard de 50, III 123, *Errata*.
- Saint-Denis, bataille de 296.
- Saint-Domingue, île 194, 198.
- Saint-Evremond V 140.
- St. Giles-in-the-Fields 425-6, 433, V 33.
- St. John, Oliver 174-6, 179.
- St. John's College 8.
- Saint-Louis, le Père de 50.
- Saint-Pierre, Bernardin de 122.
- Saint-Pierre de Rome 28.
- Saint-Thomas, ou San Tome, île 201.
- Saintsbury, George II 1, 5 III 265, 318, VI 13, 111, 128, 130.
- Sales, Saint François de VI 18.
- Salisbury, James Cecil, comte de 279, 290, V 230.
- Salter, Mrs. 186.
- Salter, William 186.
- Sancroft, William 429.
- Sandys, (Sands) Sir Thomas 242-3.
- San-Lucar 198, IV 157.
- Santa-Cruz de Ténériffe 198.
- Satire Ménippée* 301, 309.
- Saumaise, Claude de 175, 192.
- Saurat, Denis III 136, VI 83.
- Savile, Henry 351.
- Scaevola Scoto-Brittannus* 278, 300, 333.
- Scaramouche 368, VI 26.
- Scarron 133, 386, 394.

- Schipper, Jakob VII, III 265, 268,
315-6, 319-20, VI 129, 131.
Schlezer 201.
Scott, famille I 3.
Scott, Sir Walter 278, 443, II 9,
15.
Sculcoates I 3.
Seasonable Argument..., A 294-5,
B91-2.
Seasonable Question..., A B90.
Sedgwick, Vincent 183.
Selden, John VI 5, 10.
Senec. Traged. ex Thyeste Chor. 2
161.
Sénèque 161, 411, I 56, III 38.
Sévigné, Madame de 102.
Seymour, Sir Edward 283-4, 286,
V 146, 211.
Shadwell, Thomas I 123, VII 257.
Shaftesbury, Anthony Ashley
Cooper, baron Ashley, puis
comte de 268, 277, 279, 289-
92, 448, V 176, 180, 183, 230,
VII 56-7, 89, VIII 14, B89,
92-4.
Shaftesbury, Margaret, comtesse de
290.
Shakespeare 45, 47, 56, 71, 73,
107, 114, 132, 167, 183, 257,
368, III 58, 263.
Sharp, James 278.
Sharp, John VIII 8.
Sharp(e), Sir Cuthbert 17.
Sheldon, Gilbert 267, 324-5, 355,
359, 369.
Shelley 95-6, 107, 171, 441,
VI 126, B237.
Sheppard, T. B136.
Sherman, John 9, 11.
Shepreth 1, I 3.
Sherburne, Sir Edward 62, *Er-
rata*.
*Short historical Essay on General
Councils...*, A 375, 377-81, 398,
403-4, 411, B64-8.
Shrewsbury, Anna Maria, comtesse
de 269.
Sibbes, Richard 9.
Sibthorp, Robert VII 257.
Sidney, Algernon 438.
Sidney, Sir Philip 57, 133, B164.
Skelton, John 302.
Skinner, Cyriak 177, 192, V 55,
177, B207^{bis}.
Skinner, Mrs Wm, née Bridget
Coke 17-8, 68, 177.
Skinner, Ned (?) 22, 177.
Skinner, William 236, III 118.
Smith, George 243, V 72.
Smith, Goldwin B118.
Smith, Sir Jeremy 243, V 57, 72.
Smith, D. Nichol VIII 31.
Sobral, Laurent (?) 253.
Socinus 186.
Socrate le scolastique 403.
Somers, Sir George IV 43.
Sorbière (Sorbier), Samuel (?) 23.
Soukhona (Sucagna), rivière 250.
Southwell, Robert III 27.
Sozomène 403.
Spenser, Edmund 46-7, 55-7, 71,
100-1, 129, 135, 154-5, 272, 302,
327, 447, III 162, 170, IV 4,
VII 249, B164.
Spinoza 49.
Sprat, Thomas 211-2, II 54, *Er-
rata*.
Spurn Head 238.
Squire, J.C. B135, 191.
Stafford, Wm Howard, vicomte
291.
Stanley, Thomas 62.
Statue at Charing-Cross, The 300,
311, 324, 333, 344-5, V 187, B32.
Statue in Stocks-Market, The 300,
310-1, 333, 344-5, V 187, B27.
Stephens, William B68.
Sterne, Lawrence 94, 397.
Sterry, Nathaniel (?) 200, IV 178.
Stevenson, Burton B116.
Stillingfleet, Edward 369, VII
135.
S'too him Bayes... 367-8.
Stockdale, Robert V 75.
Stockholm 255-6.
Strafford, Thomas Wentworth,
comte de 20, 139.
Stratchey, J.St.Loe B199.
Strickland, Miss Agnes 163, *Er-
rata*.

- Strickland, Walter 175.
Strickland, Sir William IV 6.
Stubbs (ou Stubbes ou Stubbe),
Henry, auteur de *Rosemary and
Bayes* (?) 367, VI 88, B45.
Styles, Rev. Wm I 94.
Suarez, Francisco 383.
Sucagna, voir Soukhona.
Suckling, Sir John 61-2, 69, 77,
148, 170, III 304, *Errata*. VI
105, B176.
Suède 121, 188-91, 194.
Suétone III 171, V 258, VII 251,
B87.
Surrey, Henry Howard, comte de
III 304.
Sutton I 71.
Swift, Jonathan 149, 234, 306,
385-6, 424, 431, 446, VII 181,
188, VIII 88, B170, 204.
Symons, John B230.
Synésius, évêque de Ptolémaïs
VII 251.

Tacite 13.
Taine ix, II 1, VI 9.
Tansillo, Luigi III 27.
Tate, Nahum VIII 28.
Taylor, Jeremy 369.
Taylor, John 253.
Taylor, Rupert VI 100.
Temple, Sir Richard 338.
Temple, Sir William 264.
Tennyson, Alfred, Lord 108, 216,
442; — son fils, VIII 87 et 89.
Tessonnier, Marie III 61.
Test, Bill of 273-4, 287, 368.
Théocrite 64, 100, III 92-3, 101.
Théophile de Viaud 50, 52, 63-4,
135, II 66.
Thomas, Rowland 220.
Thomas d'Aquin, Saint 49, 61,
147, 382.
Thompson, A. Hamilton VI 111.
Thompson, Captain Edward 433-
5, 440, I 28-9, 76, 80, IV 11,
V 28, 31, 39, 254, VI 6, 93, VII
91, VIII 7-9, 38-41, B1, 86, 90,
92, 141.
Thompson, Edward 234, V 57,
219.
Thompson, Francis B125.
Thompson, Sir Henry 234, V 57.
Thompson, Richard V 34, 57.
Thompson, Stephen V 57.
Thompson, W.H. B184.
Thomson, Miss G. Scott I 3.
Thomson, James 114.
Thoresby, Ralph III 118, VIII
103.
Thornton College 68.
Thurloe, John 200-1, 219-22, IV
20, 112, 178.
Tickell, Thomas B141.
Tillotson, John B68.
Tite-Live 375, 402, B87.
*To a Gentleman that only upon
the sight of the Author's
writing...* I 112, V 140.
To his Coy Mistress 75-6, 128,
157-8, 161.
*To his Noble Friend, Mr. Rich-
ard Lovelace...* 30-3, 337, B17.
*To his worthy Friend Doctor
Witty...* I 176, B19.
Todd, H.J. IV 17.
Toland, John 430-1.
Tom May's Death 173-4, 335,
337, I 176.
Tonson, Jacob B104^{bis}.
Traherne, Thomas 429.
Transproser Rehearsed, The, voir
Leigh.
Treby, G., M.P. V 256
Trench, Richard Chenevix B114.
Trerise, voir Arundell.
Trevelyan, G.M. I 171.
Trevor, Sir John 268.
Trinity College 7, 10, 19, I 3, 30,
49.
Trinity House, Hull 238-9, 245.
Trinity House, London 239, 283.
Triplet, Thomas I 52.
Tristan L'Hermite 43, 64.
Trott, Sir John, John et Edmund
234.
Troughton, John B82.
Tucker, Nathaniel IV 44.
Turenne 198, IV 151.

- Turner, Bryan 253.
 Turner, Francis 373-8, 380, 389,
 393, 395, 401-2, 404, 415, VII
 229, 257, VIII 66, B58-9.
 Turner, Sir Edward 244-5, 320-
 2, B92.
 Tver (Twere) 255.
 Tweed, fleuve 146.
Two Songs at the Marriage of the
Lord Fauconberg and the Lady
Mary Cromwell 100-1, 202-3.
Unfortunate Lover, The 72-3,
 137-8, 158.
Upon Appleton House 94-7., 99-
 100, 105-7, 109-10, 112-3, 119-
 21, 126-7, 133-4, 141-2, 157-9,
 161, 386-7.
Upon his [Clarendon's] Grand-
Children 260, 300, 333, B22.
Upon his [Clarendon's] House
 260, 300, 310, 333, B22.
Upon his Majesties being made
free of the City 300, 311, 314-
 8, 333, 344-5, V 187, B28.
Upon the Cutting of Sir John
Coventry's nose VI 6, B33.
Upon the Death of the Lord Has-
tings 31-3, 51-2, 144, 169, 337,
 B18.
Upon the Hill and Grove at Bill-
borow 118-9, 158.
 Urquhart, Sir Thomas VII 165.
 Ussher, James 369.
 Vane, Sir Henry, the younger.
 139, 218-21, 438, V 1, 14.
 Vauban 448.
 Vaugelas 24.
 Vaughan, Henry 48, 55, 61, 81,
 89, 170, 308, 429, 438, 449,
 III 158, B125, 194, 237.
 Venn, John et J.A. I 6, 28.
 Vere, Sir Francis et Sir Horace
 40.
 Verney, Edward et Sir Richard
 B95.
 Vernon, George B36.
 Verrier, Paul III 265, 288.
 Versailles, parc de 92.
 Vianen 245, 247.
 Victoria, reine d'Angleterre 441,
 B109, 228.
 Vigny 98.
 Villiers, Francis I 144.
 Vincent-de-Paul, Saint 24.
 Viner, Sir Robert 310, 348-50.
 Virgile 57, 100, III 92, 105.
 Voiture 50.
 Vologda 250.
 Voltaire 1x, 189-90, 382, 404, 422,
 II 33.
 Vondel 65.
 Waliszewski, K. V 101,
 Wahl, Edmond VIII 59.
 Walker, Hugh VI 10.
 Walker, John I 155, 173.
 Walker, Robert 39.
 Waller, A.R. IV 168.
 Waller, Edmund 55, 57, 165, 183-
 4, 198, 208-12, 216, 329-30, 337,
 V 146, VI 94, 111, VIII 53, 55.
 Walpole, Sir Robert 431.
 Walters, F.G. B170.
 Walton, Isaak 116-7.
 Warbeck, Perkin VII 257.
 Warburton, William I 123.
 Ward, Sir Adolphus W. B71.
 Ward, Thomas Humphrey B118.
 Warner, Ch. D. B121.
 Warwick, Robert Rich, comte de
 182, 202, IV 29.
 Wasbourne, Thomas III 49.
 Watts, Isaac 433, 440.
 Weckerlyn, Georg Rudolph IV 15
 Welsh 278 *Errata*.
 Westminster 228, 247, V 140.
Westminster Magazine I 80.
Westminster Review 439-40, III
 300.
 Westmoreland, Mildmay Fane,
 comte de 51, I 155.
 Wharfe, rivière 38, 99, 112, 127,
 I 175.
 Wharton, Philip, 4^e baron 234-5,
 279, 290, V 142, 144, 230, B89.
 Wheelocke Abraham 13.
 Whitchote, Benjamin 9-11.
 Whistler, Dr Daniel IV 68.

- Whitaker, W. I 84.
Whitelocke (Whitlocke), Bulstrode
188-90, V 109.
Whiting, Nathaniel III 226.
Whitwood, W. V 249, B69.
Whitworth, Charles V 125.
Wildman, Sir John 279.
Wildridge, T. Tindall I 20, 22,
27, 29, 74-5, V 36, VIII 103,
B185-6.
Wilkes, John 432.
Wilkinson, C.H. I 146-7, B17.
Williams, John 8.
Williams, Roger 177.
Williamson, Sir Joseph 270, 284,
295, V 125, B96.
Wilson-Barkworth, A.B. I 18, 84.
Winestead-in-Holderness 3.
Wither, George 55, 58, 210, 438,
IV 154.
Wittie (Witty), Robert I 176,
IV 6.
Wood, Anthony à 183, 355, 372,
385, I 6, 17, 25, 146, 155, IV 25,
32, 53, 59, 62, 67, 82-3, 177, 181,
V 138, 256, VI 93, 121, VII 152,
VIII 17, B34, 62, 210.
Wood, Sir Henry 312.
Wood, Frank Noble B136, 184.
Worcester, bataille de I 162, 174.
Wordsworth 95-6, 107, 111, 115,
133, 171, 438.
Wrangham, Rev. Francis B219.
Wright, Edward I 143, II 66,
VI 22, 125, B12, 135, 191^{bis},
207^{bis}.
Wroth 242-3.
Wyche, Cyril II 15.
Wycherley, William 318, 397.
Wyld, H.C. III 304-6, VI 116-7,
134, 138.
Wyndham, Sir William 431.
York, ville 41.
Yeats, W.B. B193.
York, Anne Hyde, duchesse d'
274, 318, 337-8, III 236, V 260.
York, James, duc d' 268, 270,
274, 280-2, 286-7, 290-2, 297,
299, 311-2, 314-5, 318, 329, 338,
V 57, 168, 183, VI 93.
York, Marie de Modène, duchesse
d' 274.
Young Love 71-2, 161, 167.

Errata et Corrigenda

Dans le texte.

- P. 24, lignes 24-5, au lieu de : Shakes-peare, lire : Shake-speare
P. 34, l. 8, au lieu de : sine ira atque studio, lire : sine ira et studio
P. 41, l. 16, au lieu de : des Lovelaces, des Chloras, lire : de Lovelace, et celle des Chloras.
P. 47, l. 6, au lieu de : tout à tour, lire : tour à tour
P. 59, l. 14, au lieu de : métempsychose, lire : métempsycose
P. 61, l. 16, au lieu de : pitié, lire : piété
P. 62, l. 14, au lieu de : Sherborne, lire : Sherburne
P. 65, l. 5, au lieu de : eccentricités, lire : excentricités
P. 72, l. 14, au lieu de : dilemne, lire : dilemme
P. 73, l. 27, au lieu de : souffre, lire : soufre
P. 98, l. 25 au lieu de : *preceps*, lire : *præceps*
P. 101, l. 34, au lieu de : grêle, lire : grêle
P. 114, l. 3, au lieu de : péchés, lire : péché
P. 127, l. 21, au lieu de : non a une, lire : non à une
Ibid., l. 12, au lieu de : la rivière Wharfe, lire : le Wharfe, rivière
P. 130, l. 5, au lieu de : Pléiade, lire : Pléiade
P. 132, l. 31, au lieu de : nourissons, lire : nourrissons
P. 146, l. 5, au lieu de : un concision, lire : une concision
P. 148, l. 2, au lieu de : cavalier, lire : Cavalier
P. 157, l. 11, au lieu de : celles, lire : celle
P. 168, l. 22, au lieu de : deça, lire : deçà
P. 170, l. 31, au lieu de : gentilhommes, lire : gentilshommes
Ibid., l. 33, au lieu de : Sucking, lire : Suckling
P. 193, l. 10, au lieu de : le ministère de Danby, lire : le ministère Danby
P. 212, l. 38, au lieu de : Spratt, lire : Sprat
P. 221, l. 23, au lieu de : à plates coutures, lire : à plate couture
P. 235, l. 7, au lieu de : almanac, lire : almanach
P. 249, l. 5, au lieu de : tsar, lire : tzar
Ibid., ll. 6 et 22, au lieu de : Archangelsk, lire : Arkhangelsk
Ibid., l. 18, au lieu de : quatre-vingt, lire : quatre-vingts
P. 250, l. 19, et p. 251, l. 18, au lieu de : czar, lire : tzar
P. 255, l. 15, au lieu de : peut, lire : put
Ibid., l. 24, au lieu de : en égard, lire : eu égard
P. 270, l. 15, au lieu de : Tour le, lire : Tour de
P. 278, l. 33, au lieu de : Welch, lire : Welsh
P. 302, ll. 23-4, au lieu de : Cle-veland, lire : Cleve-land
P. 321, ll. 10-1, supprimer un : de entre : champignons et : conserve
P. 325, l. 36, au lieu de : aient, lire : ait.
P. 336, l. 11, au lieu de : briéveté, lire : brièvement
P. 339, l. 11, au lieu de : rimes du simple, lire : rime du simple
Ibid., au lieu de : rimes brisées, lire : rime brisée
P. 344, l. 5, au lieu de : *Un poème sur la*, lire : *La*
P. 348, l. 6, au lieu de : *Sur la*, lire : *sur La*
P. 349, l. 16, ajouter : le chevalier avant : Guillaume
P. 352, l. 3, au lieu de : hisoire, lire : histoire
P. 381, l. 29, au lieu de : interpréter, lire : interpréter
Ibid., l. 31, au lieu de : prête, lire : prête
P. 387, l. 30, au lieu de : bandouillère, lire : bandoulière
P. 397, l. 18, fermer les guillemets après etc...
P. 440, l. 28, au lieu de : à l'envie, lire : à l'envi

Dans les notes.

- I, 29, l. 3, au lieu de : par ans, lire : par an
I, 63, l. 1, au lieu de : Mrs Strickland, lire : Miss Strickland
I, 130, au lieu de : Régnier, lire : Regnier.
II, 24, l. 1, au lieu de : The Good-morrow, lire : *The Good-morrow*
II, 38, ll. 1-2, au lieu de : Ca-vendish, lire : Caven-dish
II, 45, l. 1, au lieu de : H.C. Beeching, lire : H.C. Beeching
III, 38, l. 1, au lieu de : *Sénèque*, lire Sénèque
III, 64, l. 4, au lieu de : V. 624-31, lire : *Ibid.*, v. 624-31.
III, 105, l. 13 au lieu de : Gauthier, lire : Gautier.
III, 123, l. 8, au lieu de : Saint-Amand, lire : Saint-Amant
III, 158, l. 18, au lieu de : par la conviction, lire : pas la conviction
III, 249, l. 4, au lieu de : carosse, lire : carrosse
IV, 137, l. 1, supprimer *the* après *Poem*
IV, 181, l. 1, au lieu de : préfère, lire : préfère
V, 12, l. 4, ajouter : ont après : faits
V, 99, l. 1, au lieu de : Mustchmann, lire : Mutschmann
V, 124, l. 4, au lieu de : succinctes lire : succinctes
V, 148, ll. 10-11, au lieu de : parle-mnt, lire : parlément
V, 158, l. 4, au lieu de : beauconp, lire : beaucoup
V, 163, l. 5, et 164, l. 1, et 166, l. 3, et 175; l. 1; au lieu de : *Scott*; lire : *Scot*
V, 213, l. 10, au lieu de : méditation, lire : médiation
V, 216, ll. 3-4, au lieu de : Cla-rendon, lire : Claren-don
V, 220, au lieu de : bibliographie, lire : bibliographie
VI, 1, au lieu de : *Peproof*, lire : *Reproof*
VI, 11, l. 2, au lieu de : 1501, lire : 1591
VI, 141, l. 27, au lieu de : fourmillière, lire : fourmilière
VI, 142, l. 4, au lieu de : p. 12, lire : pp. 310-1
VII, 132, l. 3, au lieu de : personifié, lire : personnifié
VII, 165, l. 2, au lieu de : Cromarthy, lire : Cromarty
VII, 251, l. 6, au lieu de : Suetone, lire : Suétone
VII, 280 l. 12, après Le Clerc, ajouter ,parue d'abord
VIII, 1, l. 3, au lieu de : Nethercote, lire : Nethercot
VIII, 4, l. 1, au lieu de : *Aubrey*, lire Aubrey
VIII, 9, § 2, l. 1, ouvrir les guillemets avant *alsoe*

Addenda

Chapitre V, note 54. La source à laquelle Aitken a puisé ce renseignement est sans doute la vie de Milton par Masson, VI, 778 : « It was in a later letter, of May 18. 1675, that he [Aubrey] sent Wood the interesting intelligence, « Mr. Marvell has promised me to write minutes for you of Mr. Jo. Milton ». These minutes were never written; and Marvell, who might have been the first biographer of Milton, was dead in August 1678 ». Masson ne dit pas si cette lettre d'Aubrey a été publiée ou non. Le manuscrit, s'il existe, se trouve sans doute à la Bodléienne.

Chapitre V, note 139. Voir bibliographie, n° 139.

Chapitre V, note 187. Ajouter : *The Chequer Inn* (1675 ?).

Chapitre VII, note 244, l. 19 de la page 410. En réalité cette tournure se rencontre de très bonne heure en anglais et semble indigène; voir Abbott, *A Shakespearian grammar*, § 354.

Table des Matières

Préface Pp. v-xi.

Avis au lecteur P. xii.

CHAPITRE I. Enfance et Jeunesse Pp. i-41.

Les ancêtres de Marvell; son père; sa naissance; Winestead; l'école de Hull, pp. 1-6. — Cambridge, pp. 7-15. — Mort de Marvell père, pp. 15-19. — *Le grand tour*, pp. 19-29. — Marvell parmi les Cavaliers; l'*Ode Horatienne*; Marvell précepteur de Marie Fairfax, pp. 29-41.

CHAPITRE II. La Poésie lyrique en Angleterre au XVII^e siècle. — Les Maîtres de Marvell Pp. 43-65.

L'école *métaphysique*, pp. 43-55. — Les dettes de Marvell, pp. 55-65.

CHAPITRE III. Marvell, poète lyrique Pp. 67-172.

Le fond : Chronologie des poèmes lyriques, pp. 67-9. — Les poèmes d'amour, pp. 69-78. — Les poèmes sacrés, pp. 78-89. — Les poèmes de la nature, pp. 89-126.

La forme : La composition, pp. 126-9. — Le style, pp. 129-152. — La versification, pp. 152-170.

Conclusion, pp. 171-2.

CHAPITRE IV. Olivier Cromwell Pp. 173-216.

Conversion politique de Marvell; Milton; Dutton, Oxenbridge; Hales, pp. 173-187. — Ingelo; la *Defensio secunda*, pp. 188-193. — *Le Premier Anniversaire*, pp. 193-197. — *Sur la Victoire de Blake*, pp. 198-9. — Marvell secrétaire latin, pp. 199-201. — Le mariage de Marie Cromwell, pp. 202-3. — *Un poème sur la Mort d'O. C.*, pp. 203-8. — Cromwell dans la littérature anglaise contemporaine; supériorité de Marvell sur ses rivaux, pp. 208-216.

CHAPITRE V. Le Député de Hull Pp. 217-298.

Richard Protecteur; première élection de Marvell au Parlement; l'anarchie militaire, pp. 217-221. — Deuxième élection de Marvell;

le Parlement-convention, pp. 221-224. — L'indemnité parlementaire; Marvell l'incorruptible; la maison de Highgate; le mariage de Marvell; ses amis; sa correspondance privée; ses lettres à ses électeurs et à la Confrérie de la Trinité; comptes rendus des débats parlementaires; dangers courus par Marvell, pp. 224-43. — Troisième élection de Marvell; les 1^{ère} et 2^e sessions du Parlement-cavalier; querelles avec Gilby, avec Clifford; séjour en Hollande, pp. 244-8. — Ambassades en Russie, en Suède et en Danemark, pp. 248-57. — Les 4^e, 5^e, 6^e et 7^e sessions; Marvell contre Clarendon, contre Arlington, pp. 257-264. — Les 8^e et 9^e sessions; projet d'union avec l'Ecosse; Marvell, Buckingham et Blood, pp. 264-272. — La *Déclaration d'Indulgence* et la *Répétition Transposée*; 10^e, 11^e, 12^e, 13^e et 14^e sessions; Marvell redevient républicain, pp. 272-8. — Les 15^e et 16^e sessions; la *Relation de l'Accroissement du Papisme*; Marvell gallophobe; Shaftesbury et Monmouth; mort de Marvell, pp. 278-298.

CHAPITRE VI. **Les Satires politiques** Pp. 299-353.

Authenticité des satires, pp. 299-301. — La satire politique en Angleterre; Cleveland; autres influences, pp. 301-309. — La matière satirique : événements, personnages, mœurs, parlement, clergé, droit divin, armée permanente, pp. 309-329. — Les procédés satiriques, 329-335. — La versification : mètres savants et mètres populaires, pp. 335-47. — *La Statue du Marché-aux-Ceps*, pp. 347-350. — Place de Marvell dans la satire politique anglaise, pp. 350-353.

CHAPITRE VII **Les Polémiques religieuses** Pp. 355-424.

Etude analytique : Samuel Parker; la *Répétition Transposée*, pp. 355-364. — La *Seconde partie*, pp. 365-372. — Herbert Croft et François Turner; *M. Minaudier* et l'*Essai sur les Conciles*, pp. 372-381. — Jean Howe et Thomas Danson; les *Remarques*, pp. 381-385.

Etude méthodique : Burlesque; grossièreté; esprit; éloquence, pp. 385-407. — La langue des pamphlets : syntaxe; vocabulaire; images, pp. 407-418. — La religion de Marvell, pp. 419-424.

CHAPITRE VIII. **'Après la mort** Pp. 425-449.

La réputation posthume de Marvell; le patriote; le poète, pp. 425-446. — Portrait de Marvell, pp. 446-449.

Bibliographie Pp. 451-487.

Index Pp. 489-507.

Errata et Corrigenda Pp. 509-510.

Addenda P. 511.

IMP. LES PRESSES MODERNES
45, RUE DE MAUBEUGE, PARIS.
